UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

MÉMOIRES

Science A

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

CLASSE DES LETTRES
et des
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts
III
III
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

MÉMOIRES

COLLECTION IN-8°

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XVII

chapitre
16 (1921-22)
237120
14.11.29
18 mois

BRUXELLES
MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58-62, Rue Coudenberg, 58-62

1922

AS
242
B325
t.17

TABLE

DES

MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME XVII (DEUXIÈME SÉRIE)

1. Le genre romanesque en France depuis l'apparition de la « Nouvelle Héloïse » jusqu'aux approches de la Révolution (442 pages); par S. ÉTIENNE.

2. La vie de Pythagore de Diogène Laërce (271 pages); par A. DELATTE.

No 1.

LE GENRE ROMANESQUE

EN FRANCE

DEPUIS

L'APPARITION DE LA "NOUVELLE HÉLOÏSE,,

JUSQU'AUX

APPROCHES DE LA RÉVOLUTION

PAR

S. ÉTIENNE

Mémoire couronné par la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques dans sa séance du 6 février 1922.

TOME XVII. — LETTRES, ETC.

AVANT-PROPOS

Avant tout, je me fais un plaisir et un devoir de remercier MM. les bibliothécaires de Liége, de Bruxelles et de Paris; je n'ai eu qu'à me louer de leur complaisance et j'en ai peut-être abusé.

Au cours d'un travail aussi ingrat que celui dont je présente le résultat, les documents n'importent pas seuls. La patience que j'ai mise à les rechercher, et dont je me flatte qu'on me tiendra compte, ne se serait peut-être pas soutenue jusqu'au bout sans les témoignages d'intérêt constant et attentif, sans les encouragements affectueux de mon maître M. M. Wilmotte et de mon ami M. G. Charlier. Si la véritable récompense des laborieux se trouve dans l'opinion d'un petit nombre d'honnêtes gens, je me déclare d'avance payé de mes peines et bien au delà de mon mérite.

Ce travail, je le répète à dessein, n'est qu'affaire de patience. Ma façon de faire a été trop simple pour qu'elle usurpe le docte nom de méthode : j'ai lu les romans que j'ai pu trouver, et j'en ai extrait ce qui m'a paru intéressant; voilà tout mon secret.

Pour commencer, j'ai dû m'informer des livres que j'avais à dépouiller; il m'a suffi d'en transcrire les titres

de la *Correspondance littéraire* de Grimm, de l'*Année littéraire* de Fréron et de compléter la liste au moyen de la *France littéraire* de Quérard. Cela fait, je me suis mis à la recherche des livres eux-mêmes : plusieurs qui promettaient d'être parmi les plus intéressants me sont restés inaccessibles. Partout, et même à la Bibliothèque Nationale de Paris, que de fois mes bulletins de demande me sont revenus avec la décevante mention *manque* ou *manque en place!* Si le temps n'était si court, j'aurais pu tout voir ou presque tout; je n'avais qu'à m'obstiner. Je l'ai fait pour quelques auteurs que j'ai poursuivis et pour ainsi dire persécutés. Par exemple, Loaisel de Tréogate : j'ai trouvé son *Dolbreuse* dans la bibliothèque d'un ami; j'ai lu à l'Université de Liége: *Ainsi finissent les grandes passions;* j'ai profité d'un séjour trop court à Paris pour voir ceux de ses ouvrages que possède la Bibliothèque Nationale. Je n'étais pas encore au bout : c'est à l'Arsenal que j'ai pu enfin atteindre les *Soirées de la Mélancolie*. Voilà pour un auteur; on sent que je n'ai pu recommencer semblable chasse pour chacun de ceux qui me glissaient dans les mains.

Quoique mon souci ait été de forcer dans leur retraite les œuvres originales, je n'ai pas ignoré tout à fait les historiens de la littérature et je les ai cités. Mais ici encore que de mécomptes! L'érudition française a étudié l'histoire du théâtre avec un soin et un goût parfaits; mais, à mon grand dommage, le genre romanesque n'a pas été aussi heureux. D'où vient ce dédain? Serait-ce qu'à lire un drame de quarante pages avec beaucoup de blancs, on n'éprouve pas la même lassitude qu'au bout d'un roman de mille pages de texte compact?

Il fallait d'abord me garder de faire une suite de monographies : il n'est guère de romancier au XVIII[e] siècle qui soit intéressant par lui-même. J'ai donc étudié le mouvement général sans trop me soucier de mettre un nom sur chaque livre. C'est un chapitre d'histoire littéraire que j'ai voulu écrire; je me suis proposé l'étude du genre romanesque en me confinant à l'intérieur même du genre; je n'ai pas dû me préoccuper des romans qui ont déterminé dans le développement général de la littérature une transformation qui s'est propagée à d'autres genres et sur les époques ultérieures.

On ne cherchera donc pas dans mon livre une nouvelle interprétation de Diderot, ni même de Bernardin de Saint-Pierre. Si j'ai écarté ces deux grands noms, ce n'est pas par dédain, on me croira sans peine. Mais, sauf les *Bijoux indiscrets*, dont l'intérêt ne réside pas dans le romanesque, et les deux *Contes*, dont j'ai parlé à leur place, les romans de Diderot ont été publiés après la Révolution; ils fourniront toujours à l'historien de Diderot les précieux éléments d'une enquête dont je n'aurais pu insérer ici les résultats sans nuire à l'unité de mon sujet. Ma pensée n'est pas de les supprimer de l'histoire du XVIII[e] siècle et je me hâte d'inscrire ici cette réserve.

Je n'ai consacré que quelques lignes à l'auteur de *Paul et Virginie*, qui ne parut qu'en 1787; la date même m'interdisait d'étudier son influence; d'autre part, l'originalité de Bernardin de Saint-Pierre n'est pas préparée par l'évolution antérieure du genre romanesque : il doit le goût du pittoresque à son expérience d'explorateur, peut-être à des lectures de récits de voyages, et, à coup sûr, beaucoup plus encore à son propre tempérament. Il me restait donc

à considérer son romanesque ; or, ici décidément il n'apporte rien, et même il recule jusqu'à Gessner.

Il m'a paru plus logique de faire une place privilégiée à des romanciers qui sont avant tout des romanciers. La seule de mes constatations peut-être que je voudrais qu'on retînt, c'est l'importance de l'abbé Prévost, l'inventeur du roman et jusqu'à un certain point du romantisme. Je n'ai pourtant parlé de lui que dans les limites que m'imposait le sujet. Pour d'autres raisons j'ai agi de même à l'égard de Crébillon fils, aussi connu que lui, mais méconnu.

Je sais qu'on mettra en doute plus d'une de mes opinions, entre autres celle que j'exprime au sujet des romans anglais; ils n'ont exercé au XVIII[e] siècle qu'une influence regrettable : ils ont détourné l'attention du roman psychologique et n'ont réussi à encourager que le roman mélodramatique. J'ai cependant en ma faveur une sorte de présomption; ceux qui ont étudié Shakespeare, Gœthe, Sterne en France, ont constaté que leur action ne devint vraiment féconde qu'au XIX[e] siècle. C'est ce que je pense aussi de l'influence de Richardson pour le roman et de l'influence de Rousseau pour la poésie lyrique.

J'ai accordé une grande attention aux œuvres de second et de dernier ordre : il n'y a guère que cela dans le roman de l'époque. Or, tout livre médiocre devient très tôt une rareté; c'est pourquoi j'ai cru bon de citer et de résumer.

Mon dessein a été d'ajouter quelques documents à une enquête si intelligemment commencée par de plus habiles; on voudra bien ne pas chercher dans mon livre ce que je n'ai pas prétendu y mettre.

PRÉFACE

La " philosophie ,, et la " sensibilité ,,.

« Une fiction en prose donnée comme fiction par l'auteur, acceptée comme telle par le lecteur, et néanmoins composée presque toujours avec des prétentions à la vraisemblance, ayant généralement pour but d'exposer des faits imaginaires, mais naturels, de peindre des mœurs et des situations appartenant à la vie privée, où les événements de l'histoire ne figurent qu'accessoirement et où les personnages publics agissent surtout en tant que personnes privées [1] » : telle est la définition que donne du roman Louis de Loménie et c'est la meilleure sans doute.

Pourtant je ne sais si Huet n'a pas mieux marqué l'attrait et la mission du genre lorsqu'il l'a qualifié d'« agréable amusement des honnêtes paresseux » et qu'il y a vu surtout « des fictions d'aventures amoureuses [2] ». C'est là du moins son caractère le plus constant au XVIII[e] siècle et c'est de ce point de vue que nous l'envisageons. Mais la littérature tout entière est dominée à cette époque par des thèses morales qui s'expriment dans le roman avec une telle insistance qu'elles nous obligent à les exposer dès le seuil de notre livre.

***

[1] LOUIS DE LOMÉNIE, *La littérature romanesque.* (REVUE DES DEUX-MONDES, 1[er] décembre 1857, p. 601.)

[2] *Lettre de M. Huet, évêque d'Avranches, à M. de Segrais sur l'origine des romans.*

L'orientation du XVIII[e] siècle tout entier est fixée dès le règne de Louis XIV en marge de la littérature classique; l'orientation seulement, car du début à la fin du siècle, toutes les nuances se marquent de la sincérité au cynisme, de la modération à l'excès scandaleux, de l'honnête homme, hélas! au pornographe. Mais le grand tournant est là.

Attachons-nous aux deux faits véritablement caractéristiques de l'époque qui s'ouvre : l'un est l'expression réelle d'un état des esprits et va usurper le nom de « philosophie »; l'autre, la « sensibilité », d'abord indépendant du premier, va se joindre à lui et comme se concerter avec lui pour établir une nouvelle morale. Il ne faut pas dire [or, c'est à cela que tend M. Seillère (1)] que la morale romanesque, par sa force propre, a supplanté la morale ascétique; elle n'avait pas cet effort à faire; la dureté pour soi-même n'est pas l'idéal du XVIII[e] siècle, cela n'est que trop vrai; mais fut-elle jamais pratiquée aux autres époques ? Le roman français pourrait-il exister si dans la vie on avait toujours observé certaines lois morales acceptées de tous, et particulièrement celles qui sont promulguées en termes si nets par deux des commandements de Dieu? Dans le siècle, même aux époques de foi, la conduite ordinaire des amants en implique-t-elle le moindre souci? De tous temps, il y a eu défaut d'effort contre les tentations de l'amour et le roman n'a jamais eu besoin de persuader les cœurs faibles parce qu'ils étaient vaincus d'avance.

Le monde a toujours réservé son indulgence pour une sorte de péché à l'exclusion des autres. Le véritable héros de l'*Astrée*, est-on bien sûr que c'est Céladon? Ne serait-ce pas plutôt Hylas qui s'est plu « à la blonde, à la noire et à la claire brune »? Le libertin est de bonne compagnie;

(1) *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques*, 1920.

c'est qu'« il faut avouer que son humeur est la plus agréable que l'on puisse rencontrer ». Il ne faut pas être un parangon de vertu pour être admis dans un cercle d'honnêtes gens. Il reste donc que si, dès le XII[e] siècle [1], dans la vie plus que dans le roman, il y eut des pécheurs, leurs défaillances concordent beaucoup mieux avec les maximes du roman qu'avec les rigueurs du catéchisme, mais c'est tout ce qu'on peut en dire.

L'histoire de la littérature n'est qu'une partie de l'histoire de la société : les œuvres qui en jalonnent le cours ne sont que des manifestations imparfaites d'un très petit nombre d'esprits et même, à y regarder de plus près, dans plus d'un domaine la littérature française, loin de représenter la France, ne nous informe que du goût des lettrés parisiens et de la tolérance plus ou moins mesurée des pouvoirs publics.

Il y eut, dit-on, un premier assaut de la nature contre l'austérité, et les écrivains de la Renaissance en sont les témoins; mais, si elle est plus visible dans les lettres à ce moment déterminé, la tendance a dû être constante, et si sa continuité n'apparaît pas autant qu'il conviendrait à nos yeux d'archivistes, c'est qu'elle s'est traduite par des actes, non par des écrits. Eh! pourquoi écrirait-il, celui qui n'a à rendre compte que de la satisfaction de ses sens? Il écrira pourtant, au XVIII[e] siècle; il étalera devant le public les erreurs que, la veille encore, il ne confiait même pas sans honte à un prêtre et dans l'ombre muette et solennelle du confessionnal, quoiqu'il les vît tolérées par l'indulgence de la bonne compagnie.

Le relâchement de la morale ou plutôt l'expression littéraire de ce relâchement n'indique pas un affaissement des mœurs, mais marque la fin du prestige de l'enseigne-

---

[1] On comprendra pourquoi je n'insiste pas sur les antécédents d'une convention généreuse pour le vice aimable. Dans les beaux travaux de G. Paris et de ses disciples on trouvera l'essentiel sur ce sujet difficile.

ment religieux. L'homme ne changea pas dans son fond de misère et de grandeur; seulement il expliqua par des motifs nouveaux des actes éternellement semblables. N'ayant jamais subi réellement le joug de la morale religieuse, il fit l'aveu de son affranchissement; il y eut pour les meilleurs un effort vers la sincérité: rien ne parut plus indiqué que de chercher les règles de la morale dans les penchants; c'est ce qu'on fit, et la morale rejoignit la vie mondaine: l'esprit fut d'accord avec la chair puisqu'il la prit pour guide. Nous pourrions étendre, à la société qui lut l'*Astrée*, ce que M. Lanson a si bien établi pour le siècle de Louis XIV : l'homme du monde, que dégoûtaient également le grand effort et la scandaleuse licence, se fit un art de jouir, fondé sur l'usage modéré des plaisirs. Mais on propose à ce moment comme modèle ce qu'on se bornait à constater avec indulgence du temps de D'Urfé. Le plaisir n'est-il pas naturel? Ne vient-il pas de Dieu (1)? Cela étant, l'abstinence des plaisirs ne serait-elle pas un péché (2)? Trouvez bon, s'il vous plaît, « que les délicats nomment plaisir ce que les gens rudes et grossiers ont nommé vice »; car il est bien passé le temps « où c'était assez d'être sévère pour être cru vertueux, puisque la politesse, la galanterie, la science des voluptés font une partie du mérite présent (3) ».

Mieux encore : sur quoi donc repose notre civilisation si ce n'est pas sur les sept péchés capitaux (4)? Ainsi, à condition d'accepter comme des avantages les progrès de la civilisation et de voir dans les passions des instruments de bonheur et d'action, on en revient au point de départ

---

(1) Baudot de Juilly, cité par Lanson, *Les transformations des idées morales et la naissance des morales rationnelles de 1680 à 1715.* (Revue du Mois, 1910, I, p. 14.)

(2) Opinion prêtée par Saint-Evremond à Bernier, citée par Lanson, *Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française de 1675 à 1748.* (Revue des Cours et Conférences, 1907-1908, II, p. 417.)

(3) *Ibid.*, II, p. 482 : Saint-Evremond, 1706.

(4) *Ibid.*, II, p. 824 : Idées de Bayle reprises par l'Anglais Mandeville.

et le cercle se referme: l'idée se précise que la nature est bonne et que, par conséquent, « la morale n'a pas pour objet de la détruire, mais de la perfectionner (1) ».

La thèse est acceptable, dès qu'elle exprime l'opinion sincère d'hommes de bonne foi, estimés de tous et décidés à borner les conséquences de leur théorie dans de raisonnables limites. Elle est encouragée d'ailleurs et pour ainsi dire commandée aux lettrés par leur curiosité et leur information qui s'étendent de plus en plus du côté de l'histoire des peuples étrangers : il y a des hommes vertueux en Chine et qui n'ont pourtant pas la première notion de nos croyances; la vertu ne tiendrait donc pas au dogme? Les sages de l'antiquité n'étaient pas chrétiens; il y a donc de la sagesse en dehors de l'Eglise?

Mais lettrés ou non, c'est la vie mondaine, avant tout, qui dut leur imposer ses maximes: l'honnête homme le plus farouche, le plus indiscret, le plus ombrageux du théâtre de Molière, Alceste, qui est la droiture même, n'invoque comme règle morale que l'honneur mondain et malgré tout, son rigorisme absolument affranchi de la religion paraît exagéré à son meilleur ami, ridicule et insupportable au commun des gens de bonne compagnie qui forment la société du temps de Louis XIV. Et le grand roi lui-même? « Pauvre maître de vertu », on a eu raison de le dire (Le Breton), et celui qui l'a dit n'est assurément pas un détracteur du « grand » siècle!

Nous ne notons ici — et pour n'en plus reparler — que les origines des préoccupations les plus durables du XVIII[e] siècle, de celles surtout qui seront communes à des groupes entiers d'esprits. Or, scrutez l'avenir; cherchez le vrai lien entre Diderot, d'Alembert, Helvétius, le point de contact des sectaires de la « coterie holbachique »: c'est qu'ils sont antireligieux. A la fin du XVII[e] siècle, leur attitude agressive eût paru choquante et n'eût d'ail-

(1) M[me] de Lambert, citée par LANSON, *Revue du Mois*, p. 23.

leurs pas été tolérée; mais dans le principe (seul point qui nous intéresse pour le moment) la « philosophie » ne fera autre chose que s'acharner sur un blessé, que lui porter les mêmes coups aux mêmes endroits déjà meurtris dès le commencement de la bataille.

Le principe n'est nullement abstrait; les quiétistes diraient même qu'il manque par trop de désintéressement. Dans sa plus lointaine origine, il est le même pour tous les hommes, aussi bien pour Pascal et Bossuet, que pour Helvétius. La brute, le libertin, l'honnête homme, le docteur, tous s'accordent, sauf quelques mystiques, à assigner comme fin à l'activité humaine, le bonheur. De tout temps, la chair fut faible, et peu d'hommes dans le siècle se sont résolus à l'effort de l'abstinence persistante des jouissances terrestres en vue des joies célestes. Même aux époques de grande foi, peu ont vécu de la vie du parfait chrétien, et l'Eglise, en accordant à ses saints des honneurs uniques, a confirmé le caractère exceptionnel de ces réussites. Cependant, la religion était un guide, pour le plus grand nombre un frein, et son enseignement, s'il n'était pas toujours écouté, reprenait toute sa force de persuasion aux heures décisives du remords et du repentir. Le combat de la vertu contre le péché n'était peut-être pas d'une pratique courante, mais sa dignité n'était méconnue de personne.

On déclara l'ancien idéal inaccessible; la nouveauté fut non de le nier, mais de le remplacer. Par quoi? Le bonheur est « exilé » dans le ciel? Ramenons-le sur la terre. Or, tous les faits, dans ces années, engagent l'homme à se préoccuper de sa condition terrestre.

La faillite du despotisme n'appelle pas seulement après elle une réaction politique d'ailleurs diverse (une de ses branches retournant vers la féodalité); sa conséquence la plus grave fut de révéler l'excès du mal, non aux administrateurs (qui y furent attentifs les premiers), mais à tout le monde. La pressante nécessité de sauver les

misérables d'une trop grande détresse, l'échec des pouvoirs (Colbert) amenèrent sans intention « philosophique », encore moins révolutionnaire, toute âme « sensible » à désirer le remède que les doctes cherchaient en vain. Car, à moins de supposer l'homme du XVII[e] siècle autrement constitué que nous et d'en faire un monstre, il y eut des âmes sensibles avant que le terme n'envahît la littérature et ne se surchargeât de l'accent de fausseté qui nous le rend si déplaisant.

Ainsi surgirent concurremment, pour s'équilibrer l'un l'autre, les deux principes de la morale du XVIII[e] siècle. On trouva naturel de rechercher son propre bonheur dans cette vie, et il parut nécessaire également de sauver autrui du malheur.

Car c'est à cela surtout que se délectera l'« âme sensible »: le plaisir de voir le monde organisé logiquement pour le bien-être de tous ne lui fournit qu'une jouissance intellectuelle; le touchant pour lui, la rare volupté sera bientôt de secourir des malheureux, de visiter leurs taudis, d'arracher à la prostitution ou d'en préserver de jeunes filles indigentes: mais pour cela il faut avant tout que la misère existe, il le faut pour lui permettre d'exercer sa mission d'humanité comme on joue un rôle, le visage baigné de larmes, en s'assurant par un regard furtif que le public admire et qu'on n'a pas manqué son effet.

Les simulateurs ne vinrent que plus tard; avant leur mimique odieuse, la doctrine sonnait franc; la voix bien timbrée ne cherchait pas à s'étouffer dans un sanglot théâtral.

On ne put légitimer le plaisir qu'en affirmant la bonté naturelle de l'homme et en réhabilitant les passions: c'est que pour se satisfaire, elles doivent être actives (Fontenelle); quand elles sont fortes, elles marquent la grandeur de l'âme (La Rochefoucauld); médiocres et dépourvues de beauté, elles sont du moins utiles à la marche d'un Etat civilisé.

Appliquée sincèrement, la théorie est à la base des meilleures réformes sociales que l'on doit au XVIII[e] siècle; mensongèrement, elle expliquera jusqu'aux sottises les plus ineptes du marquis de Sade. Notre bonheur n'étant jamais indépendant de celui d'autrui, l'égoïste lui-même, par pure sensualité, se convaincra de l'excellence des sentiments d'humanité (1): en faisant appel à ces sentiments, les « philosophes » obtiendront la suppression de la torture, celle de l'esclavage des nègres; leur homme sera Turgot.

En revanche, la morale du bonheur est toute prête à s'incliner vers le droit au plaisir, et celui-ci est entraîné, comme par son propre poids, jusqu'au droit à la débauche et au crime. Voulez-vous, dès 1710, toute la *Philosophie dans le boudoir* en quelques lignes? « Comment! Paillarder, tuer, voler, blasphémer, ne sont pas des crimes par lesquels on offense la Majesté du Très-Puissant? Nullement... car premièrement si la paillardise était un péché, Dieu en serait lui-même l'auteur... (2) ».

Si ce n'est là qu'une boutade, elle est du moins très significative; elle prend tout son sens pour nous dès que nous la rapprochons des sophismes que les adversaires de Spinoza prêtent à l'auteur de l'*Ethique* : Il n'existe aucun péché ni contre la raison, ni contre Dieu. « Il n'y a ni crimes, ni scélérats, parce que chacun n'est que ce que Dieu le fait être (3) ».

La même idée est d'ailleurs bonne à toute fin; elle sert au P. Patouillet, ennemi des Jansénistes, comme au P. Lami réfutant Spinoza. Usant d'une dialectique empruntée à Fénelon, et que devait reprendre Voltaire (*Pour et Contre*), on signale en ces termes la conséquence dangereuse de l'erreur janséniste : « Il faut nécessairement abandonner vos principes, ou bien ouvrir tous les cachots... posé une

(1) Cp. Pope.
(2) *Voyages et Aventures de Jacques Massé.*
(3) Lanson, *Revue des Cours et Conférences*, 1907-1908, II, p. 243.

fois vos principes, je ne vois plus au monde scélérat si déclaré, qui n'ait en main de quoi justifier tous ses désordres... s'il (Cartouche) a succombé, c'est son malheur et nullement son crime, et par une suite nécessaire, c'est à l'auteur même de la grâce, et non point à Cartouche, qu'il faut s'en prendre de tous les vols et de tous les larcins qu'il a commis (1) ».

Et c'est bien à cela sans doute qu'aboutit la négation de la liberté; elle implique celle de la responsabilité et, par conséquent, la ruine de la morale. Sans mettre en cause les Jansénistes, « protecteurs de la morale outrée », nous sommes ici aux prises avec les conséquences de la théorie déterministe. A l'adresse des Jansénistes, l'argument est une injure gratuite; et c'est pourtant lui qui va servir d'excuse à tout libertinage; c'est dans cette direction que Helvétius, plus logique que ses devanciers, va entraîner l'enseignement de Locke et de Condillac.

Ce n'est pas pour m'amuser à un paradoxe facile et très déplaisant que je mets face à face les Jansénistes et Helvétius; personne ne croira aussi aisément que le P. Patouillet à l'identité de leurs principes. Mais pourquoi? C'est que les uns affirment l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, tandis que l'autre traite cette croyance d'absurdité. Telles seront, pendant la première moitié du XVIII[e] siècle et jusqu'à Rousseau, les deux attitudes qui distingueront le plus nettement deux classes d'esprits et, encore une fois, nous voilà ramenés par un nouveau détour à notre point de départ : à savoir s'il faut poursuivre le plaisir ou le salut.

Le moment est venu, en effet, où les termes et l'idée de *foi* et de *croyance* sont remplacés dans les écrits des premiers « philosophes » par celui de *crédulité*. Bayle comme Fontenelle sont des incrédules ; leur œuvre de

(1) Le P. Patouillet, *Apologie de Cartouche*, 1731. Cité par Cherel, *Fénélon au XVIII[e] siècle en France*, Paris, 1917, p. 234.

construction, c'est-à-dire leur souci des faits, entraîne des conséquences destructives; leur scepticisme est bien ce que nous appelons aujourd'hui l'esprit scientifique, parce qu'il est basé sur le contrôle incessant; mais à quoi tend-il surtout? Le résultat le plus apparent, le plus aisément assimilable pour le commun des lecteurs, est justement le plus tendancieux de leur critique: Fontenelle s'attachant à convaincre de fourberie les fondateurs de religions, ruinant avec Bayle les dogmes et argumentant contre l'âme et la Providence.

Qu'ils l'aient voulu ou non, — et je crois qu'ils l'ont voulu, — ce sont des professeurs d'*irrespect;* leur esprit est fermé à la notion d'autorité. Le succès immense de Bayle pendant tout le XVIII[e] siècle, celui de Saint-Evremond jusque 1750 (1) ne préparent pas seulement le public de l'*Encyclopédie* et de Voltaire; au point de vue antireligieux, pour la première moitié du siècle, ils sont proprement et l'*Encyclopédie* et Voltaire. Le dogme est absurde, disent-ils; il est même factieux; la théologie s'est montrée incapable de ramener à l'unité les opinions divergentes; pis que cela, elle a paru tellement obscure que c'est elle qu'on accuse de faire les athées. Avouons donc que la métaphysique est hors de la portée de l'esprit humain et réservons à celui-ci le connaissable.

Or, se borner au connaissable en matière de religion, supprimer « ce qui choque la raison », c'est ne retenir que le fond commun à toutes les religions ; c'est aller au déisme.

Et qu'ont de commun tous les cultes? La morale.

On voit comment le cercle se referme sans cesse sur lui-même et que tout concourt, habitudes de la vie mondaine et raisonnements des lettrés, à ne laisser intacts que quelques grands principes applicables aux relations

(1) Lanson, *Revue des Cours et Conférences*, 1907-1908, II, p. 493.

des hommes vivant en société bien mieux qu'au redressement des consciences individuelles.

Si nous comparons le XVIII[e] siècle à ceux qui l'ont précédé, il nous apparaît donc incliné selon diverses tendances dont la plus générale est d'éprouver pour l'homme, dans sa vie au ras de terre, plus d'indulgence: voilà le recul; d'autre part, c'est d'accorder à la vie une valeur, de lui attacher du prix et de consacrer par là la dignité de la personne humaine: voilà l'avenir.

Ainsi, *vertu* ne sera plus synonyme d'effort sur soi-même, mais de *complaisance*. Complaire à soi-même d'abord; ce n'est pas tout : pour atteindre une parfaite jouissance il faut complaire aux autres, car les sentiments humanitaires sont un besoin pour les âmes sensibles : « Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien plus qu'ils ne sentent les autres besoins de la vie (1) ». Est-ce dire autre chose qu'Helvétius? « L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, et qui pour s'arracher à ce spectacle, est, pour ainsi dire forcé de secourir le malheureux (2) ».

Cela n'est pas héroïque, et n'a plus rien de commun avec l'oubli de soi. Mais vous qui cherchez le désintéressement, êtes-vous sûrs d'être dans la bonne voie? Et n'est-il pas plus tentant pour une âme médiocre (elles sont si nombreuses!) de lui proposer une morale où le devoir se confondra avec le plaisir, où le plaisir ne sera pas seulement la sanction de la vertu, mais sera lui-même une vertu? Or, telle est la morale de la sensibilité.

Il n'est pas besoin de dire qu'elle ne se dévoila pas d'abord avec ce cynisme. Il y a au fond de toutes les erreurs durables une âme de vérité: lorsque M[me] de Lambert prétend aider à la justesse des raisonnements par les intuitions du cœur et par la chaleur de l'imagination,

(1) Lanson, *Revue du Mois*, p. 26 : M[me] de Lambert.
(2) Cousin, *Philosophie du XVIII[e] siècle*, pp. 139-140.

c'est le bon sens même qui s'exprime par sa bouche; la conduite de l'homme n'est pas réglée par une sèche mathématique, les affections ont sur nous plus de pouvoir que les notions, et pour parler le langage des philosophes modernes, l'inconscient est la grande richesse et la grande force de l'âme, il est l'âme même, tandis que le conscient n'est qu'un intrus. Ce fut donc un progrès de ne plus condamner la sensibilité; notre temps accepte la formule de M^me^ de Lambert; il ne veut plus de celle de Bossuet, de Descartes et de Corneille.

Mais le XVIII^e^ siècle ne s'en tint pas à accorder aux sentiments la part qui leur revient dans la vie, il les laissa empiéter sur le domaine de la raison et l'envahir. On refusa aux démarches de l'esprit pour l'accorder aux états sentimentaux une attention qui nous paraît légitime, mais qu'ils n'étaient pas seuls à mériter. Ceux qui, comme M^me^ Deshoulières, auront abandonné Dieu sans se faire une autre religion, se replieront sur eux-mêmes, ils s'attendriront et s'attristeront sur leur misère: qui se sent dépourvu d'un idéal ne peut vivre que dans la détresse et la lassitude, ou, s'il est une brute, que se précipiter aux jouissances de la bête. Mais un raffiné, s'il a le malheur de se demander : à quoi bon? sent la fatigue de vivre sans but; de toutes parts l'horizon est fermé : *la mélancolie*, un état sentimental de renoncement sans grandeur comme sans révolte, est l'expression la plus exacte de son pessimisme.

C'est une chose réellement nouvelle qu'une mélancolie de cette sorte ; elle ne peut se confondre avec celle d'*Amadis*, par exemple; elle est sur la frontière du romanesque et du romantique. Elément éminemment romanesque puisque dans le roman la destinée sentimentale du héros seule importe, qu'il est à lui-même sa propre fin, et ne recherche que son bonheur immédiat; romantique, ou du moins rousseauiste, parce qu'il n'existe que dans

les moments de faiblesse où l'âme, à force de repousser les entraves qui l'enserrent, reconnaît que ces liens étaient des soutiens aussi, et à force de vouloir se libérer, s'aperçoit qu'elle s'est isolée et comme désolée. Au moment précis où il vient de découronner l'univers, l'homme considère et contemple la nature. Il l'anime, mais par ses sentiments à lui; il la sait indifférente, mais il la fait touchante parce qu'il veut être touché à tout prix; il l'appelle pour qu'elle le console d'être seul, pour jouir de lui-même, pour projeter son âme de plus en plus bornée hors du cercle étroit où il l'a enfermée. Le sentiment de la nature, si souvent uni à la mélancolie, ne sera que le mensonge ou l'illusion d'une sensibilité qui ne sait plus où trouver de prise; il sera le signe du suprême égoïsme.

Par là, il rejoint le goût des larmes. En effet, la prétention des âmes sensibles est de se proclamer elles-mêmes exceptionnelles et leurs douleurs plus dignes d'intérêt que le reste du vaste univers. Fontenelle qui blâme leur penchant les connaissait bien : « On a pour les violentes douleurs, dit-il, je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes et repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paraît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède; et n'en être pas pleins comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense... Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, et que dans quelques caractères il est invincible... (1) ».

L'âme se fait passive; même pour juger de la beauté, elle commence à rejeter les éléments rationnels d'ordre et de proportion, elle ne désire plus exercer ses facultés d'analyse et de jugement: elle cède, elle se laisse toucher. « Ce n'est rien que la beauté si elle ne touche. Avouons que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi

(1) Lanson, *Revue des Cours et Conférences*, 1908-1909, II, p. 796.

douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure à la vue de cette belle nuit (1) ». Ainsi la beauté et la bonté sont perçues par l'*émotion* qu'elles excitent. La cause de l'émotion n'intéresse plus; on n'est attentif qu'à l'état sentimental.

Double conséquence: l'analyse psychologique n'a même plus l'occasion d'intervenir, et voilà une perte; mais en revanche, c'est bien fini de la galanterie; avec les *Lettres d'une religieuse portugaise* (1669) « on a le pur mouvement du cœur essayant de se verser sur le papier (2) » et c'est un gain incontestable.

L'élan est donné et le mouvement se précipite. La source était fraîche comme une eau vive; à mesure qu'il s'en éloigne, le courant se trouble et l'on prévoit qu'il charriera plus tard toutes les immondices.

Qu'est devenu l'amour? Dans l'*Astrée*, il était la première vertu et le premier devoir; il n'entreprenait jamais « une belle *âme* sans la remplir de mille desseins généreux (3) »; il avait « cette puissance d'ajouter à la perfection de nos *âmes* (4) »; aimer était « faire la propre action de l'*âme* (5) »; « plusieurs jugent n'y avoir rien qui éveille plus la jeunesse, ni qui la porte à de plus nobles desseins que l'amour; faisant en cela l'office du fusil qui fait étinceler un rocher de son naturel froid et sans clarté (6) ». — Pour aimer d'ailleurs il fallait en être digne : Ce berger est-il amoureux? — « Il n'en faut point douter, estant si honnête homme (7) ».

Cette conception persiste en apparence. Ainsi dans le

---

(1) Lanson, *Revue des Cours et Conférences*, 1908-1909, I, p. 124. Fontenelle.

(2) Lanson, *ibid.*, 1909-1910, I, p. 27. Nous n'avons pu atteindre l'ouvrage de von Waldberg, *Der empfindsame Roman in Frankreich*, 1906. Nous le connaissons par le compte rendu de M. Baldensperger, *R. H. L.*, 1906, pp. 351-353.

(3) *Astrée*, I, p. 69. Cp. Molière, *Princesse d'Elide*, 1664.

(4) *Ibid.*, II, p. 15.

(5) *Ibid.*, III : *L'auteur à la Rivière du Lignon.*

(6) *Ibid.*, IV, p. 471.

(7) *Ibid.*, I, p. 76.

pays des Sévarambes (1677) « on méprise ceux qu'on ne voit pas touchés d'amour, on les regarde comme des gens de méchant naturel (1)»; de même l'Homme de qualité de 1728 est « persuadé que la grandeur de l'âme suppose de grandes passions; l'importance, dit-il, est de les tourner à la vertu (2) ».

Ne nous laissons pas tromper par le rapprochement de ces formules, identiques seulement par le dehors; ouvrons ce beau fruit pour y chercher le ver qui le ronge. L'*Astrée* vantait l'amour-vertu, mais le fondait sur le principe peut-être le plus étranger à la nouvelle morale : l'oubli de soi. L'oubli de soi? Vit-on jamais alliance de mots plus contre nature! Je dirai même que l'amour importe peu à ces amoureux ; il importe certes moins que le cœur qui l'éprouve, ou mieux qui se découvre capable de l'éprouver. « La présidente Ferrand ne dit pas à son amant : « Vous ne m'aimez point », mais : « Etes-vous aussi tendre et aussi sensible que moi? » ou encore : « Votre cœur est bien inférieur à la sensibilité du mien (3) ». Ce qui achevait la perfection des anciens héros de romans, c'était un grand amour qui venait les surprendre d'abord, ensuite leur verser la force par la grâce de sa vertu ennoblissante; mais la présidente Ferrand est parfaite d'avance, étant « née avec le cœur le plus sensible et le plus tendre ».

La morale confuse de la sensibilité telle qu'elle apparaît à la fin du premier tiers du XVIII[e] siècle a été excellemment analysée par plus fin et plus savant que nous (4). Toute émotion est morale, voilà le nouveau dogme; mais elle est voluptueuse, par surcroît; plus elle est intense, c'est-à-dire plus le sentiment procure de plaisir, et plus

---

(1) *Histoire des Sévarambes*, nouvelle édition, Amsterdam, sans date (1715), p. 208.

(2) *Œuvres choisies* de Prévost, I, p. 331.

(3) Lanson, *Revue des Cours et Conférences*, 1909-1910, I, p. 29.

(4) Idem, *Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante*, Paris, 1887, chap. VI.

elle marque de bonté dans celui qui l'éprouve. Le plaisir est la sanction et la mesure de la vertu, il est lui-même une vertu, donc un devoir! Déjà un jeune homme sensible, Télémaque, « devenait parfait parce qu'il éprouvait à être bon des sensations de plus en plus délicieuses (1) ».

Viennent maintenant les simulateurs : pour faire croire à leur vertu, il leur suffira d'affecter l'émotion; voilà le danger. A quoi reconnaître le sentiment sincère quand le pire des débauchés n'aura qu'à s'attendrir pour obtenir un brevet de moralité? Les âmes sensibles confondent « l'amour sensuel et l'amour du bien dans un même enthousiasme oratoire et expansif »; elles ont « des larmes toujours abondantes et prêtes »; elles étalent leurs émotions, vous invitent à les noter soigneusement, s'échauffent pour vous persuader de leur intensité (2). Le fond de cette bouffonnerie ? « Employer la sympathie à rassasier l'égoïsme », « jouir de la sensibilité à l'occasion d'autrui, soit par l'amour, soit par l'amitié, soit par la pitié, soit par la bienfaisance (3) ».

A ce moment la philosophie anglaise sensualiste se propageait en France; Boulainvilliers avait fait pressentir Locke et Shaftesbury : les voici connus eux-mêmes. S'ajoutant à celle de nos déistes, leur action se développe à l'aise sur un terrain préparé; sa répercussion est plus lointaine, son mouvement plus ample, du fait qu'en Angleterre la philosophie n'a pas eu à se dissimuler, à se contraindre, tandis qu'ici, elle était forcée de se déguiser. Pendant tout le siècle, on va appeler « philosophie anglaise » une doctrine qui réunit en un système des principes qui lui préexistaient en France.

Or, le sensualisme, anglais ou français, est intimement lié à la morale de la sensibilité; Locke ou Condillac (les

(1) Lanson, *Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante*, Paris, 1887, p. 227.
(2) Idem, *ibid.*, p. 226.
(3) Idem, *ibid.*, pp. 228-229.

réticences de ce dernier ne sont que formelles) unissent et même confondent la vertu et le bonheur. L'homme est placé dans l'univers avec la seule faculté d'enregistrer des sensations : il est en réalité leur jouet. L'activité qui lui est communiquée du dehors vient s'inscrire dans ses organes comme sur le rouleau d'une machine. Aussi la réaction est mécanique, non psychologique, et rien n'est plus simple : « l'être sensible », bientôt le modèle de tant d'« élèves de la nature », poussera des soupirs, versera des larmes de plaisir ou bien de douleur, selon l'objet qui l'affectera. Cette douleur et ce plaisir correspondront au mal et au bien, et c'est ainsi que, selon Condillac, « les mots de bonté et de beauté expriment les qualités par où les choses contribuent à nos plaisirs... Ce qui flatte les passions est bon (1) ». Lorsque au milieu du siècle (1758), Helvétius fait des passions « le fond et la source de l'activité » et réduit tout motif d'action à l'intérêt, il n'est qu'un disciple plus logique que ses maîtres. S'il est plus téméraire que ceux-ci, c'est qu'il a senti qu'autour de lui tout le monde acceptait les dernières conséquences d'un système devant lesquelles eussent protesté ses auteurs eux-mêmes, Locke et Condillac. Helvétius, selon le mot de M^me^ du Deffand, « c'est un homme qui a dit le secret de tout le monde ».

De tout le monde, sauf Rousseau, peut-être, dont nous parlerons le moment venu.

---

(1) *Traité des sensations*, cité par Cousin, *Philosophie du XVIII^e^ siècle*, p. 118.

CHAPITRE PREMIER

Amoindrissement du héros de roman.

La descendance de la *Princesse de Clèves* : Crébillon, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** (1732). — Avènement de « l'homme sensible ». L'abbé Prévost; son originalité; les thèmes qu'il fournit aux plagiaires; ce qu'il a de commun avec Rousseau et ce qui le sépare de lui.

La « philosophie » et les tendances humanitaires qui en découlent n'apparaissent qu'assez tard dans le roman; il les propagera surtout après 1770, au moment du grand succès de l'*Histoire philosophique des Indes*, sous le règne de Louis XVI. En revanche, la morale de la sensibilité s'imposa tout de suite, et dès 1730, elle domina la littérature d'imagination.

On se sent encore près du grand siècle; plus d'une héroïne pensant l'imiter, contrefait la princesse de Clèves en la réduisant à la taille des âmes communes. M^me^ de Lafayette avait introduit dans la tradition romanesque une idée très juste et très dramatique qui devint tout de suite un thème et se figea aux mains de ses imitateurs : il fut convenu qu'une femme est maîtresse de ses actions si elle ne l'est pas de ses sentiments. Dans un des meilleurs romans, trop peu connu, de Crébillon (1), la formule subsiste, mais elle subsiste seule et apparaît vide de tout sens. Notre amour ne dépend pas de nous, mais bien notre vertu : telles sont les paroles de la marquise de M*** se reprochant la

(1) *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, 1732.

complaisance de son cœur pour le tendre sentiment qui la jettera bientôt dans les bras du comte de R***. « Si je n'ai pas été maîtresse de mes sentiments, dit une héroïne de Mme de Tencin (1), je l'ai du moins été de ma conduite. »

Tout cela est honorable et serait même héroïque si l'intérêt ne s'était déplacé. La princesse de Clèves résistait et souffrait, elle ne se révoltait pas. La résignation va paraître intolérable à des femmes de moindre vertu. Le devoir paraît trop faible « pour un si grand effort »; on commence à se dire qu'on n'est « point obligé d'entreprendre une chose au delà de ses forces (2); et que « c'est une cruelle chose, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination (3) ».

Ce n'est rien encore, car il est bien permis, à un héros de roman surtout, de regretter un bonheur qu'il a conçu comme le plus grand de tous. Mais à quoi descendons-nous avec Marianne? A plus de naturel, disent les uns; à la vulgarité, répliquent les autres. « Les grandes actions sont difficiles; quelque plaisir qu'on y prenne, on se passerait bien de les faire, assure Marianne... En général, il faut se redresser pour être grand : il n'y a qu'à rester comme on est pour être petit (4) ». Et quelles sont donc ces « grandes actions » qu'elle trouve si « difficiles »? Rendre du linge que vient d'acheter pour elle un vieil amoureux.

Qu'il s'agisse de l'amour ou de la satisfaction de quelque désir moins autorisé par les habitudes du roman, la chute est rude comme on voit. On fait parfois l'effort, mais on en garde du dépit. Et cet effort lui-même n'a bientôt plus que la durée qu'exigent les convenances. La marquise

---

(1) *Mémoires du comte de Comminges*, 1735. (Edition de la Bibliothèque de campagne, t. XIII, Genève, 1761, p. 445.)

(2) Catherine Bernard, *Eléonor d'Yvrée*, 1687. (Bibliothèque de campagne, t. XIII, Genève, 1761, p. 297.)

(3) Mme de Tencin, *Mémoires du comte de Comminges*, p. 439.

(4) Marivaux, *La Vie de Marianne*, 3e p., 1735.

de M*** se plaît à parler de son amour; voici dans quels termes elle dévoile à son amant la sensibilité de son cœur ou de sa chair : « Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne sent rien qui ne soit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel plaisir ne ressent-il pas à vous exprimer sa tendresse, à se tromper même sur la vôtre... » (lettre 43). C'est un cœur sensible ; entendez : une femme sensuelle. « Oh! je n'ai que trop de sensibilité! » dit-elle; et pour que nul ne s'y trompe, elle ajoute : « Mais l'amour n'est-il que *cela*? Ne peut-on jamais s'y livrer sans offenser la vertu? » (id.). C'est assez pour nous éclairer : voilà la grande amoureuse « offensant la vertu qu'elle aime » et nous descendons la pente qui incline la *Princesse de Clèves* vers la *Nouvelle Héloïse*.

Le devoir est encore apprécié, mais on ne l'écoute plus; hier la vertu commandait, maintenant c'est l'amour qui devient un maître impérieux que l'on ose encore combattre mais en rougissant de cette audace ! « Vainement des réflexions tristes, mais salutaires, voudraient me ramener à mon devoir. En proie aux remords, je sens tout le poids de mon égarement. Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre... Je sais que rendue à moi-même, je n'aurais plus rien à me reprocher; mais je ne jouirais plus du bonheur de vous aimer, et il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrais en le perdant. » (Id. lettre 43.)

Signe des temps, le roman de Crébillon fut apprécié (1) et imité du temps de Rousseau, quelques années avant (2) et quelques années après (3) la publication de la *Nouvelle Héloïse*. Il est la souche d'une lignée de romanciers qui se rattachent tous par lui à la *Princesse de Clèves*.

---

(1) *Année littéraire*, 1757, t. VI, p. 52 : « ... Vous savez avec quel art il y développe les plus secrets replis du cœur. On y reconnaît l'amour à chaque trait, mais toujours sous des formes différentes... »

(2) Mme Riccoboni, *Lettres de Fanni Butlerd*, 1757.

(3) Mme d'Arconville, *L'amour éprouvé par la mort*, 1763.

Si vous pressez Mme de Lafayette, elle avouera les raisons dernières de la résistance de son héroïne; elles sont toutes terrestres : « Vous cesseriez de m'aimer le jour où je vous appartiendrais. Les obstacles ont fait votre constance. Un bonheur calme vous lasserait vite. Il me faudrait souffrir encore, et je ne m'en sens plus la force... (1) ». Plus imprudentes, moins constamment attentives aux conseils de la raison, les héroïnes de Crébillon et de ses imitateurs finissent par céder et c'est le drame émouvant de la femme qui aime et sent son amant lui échapper ; les remords l'assaillent ou plutôt ce sont des regrets et des pressentiments fâcheux; elle prévoit la perte de son bonheur et comprend trop tard qu'elle a sacrifié inutilement sa réputation; les nouvelles princesses de Clèves qui ont voulu être heureuses malgré le monde, s'aperçoivent combien dans la vie la femme a été mal partagée et expriment ingénument l'idée dont Mme de Staël, à l'autre bout du siècle, saura tirer un tout autre parti. « Vous vous offensez de mes remords, dit la marquise à son ami devenu son amant ; puis-je quelquefois n'en être pas déchirée ? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une pensée que je ne doive me reprocher. Vous ne connaissez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas assujetti, vous n'offensez rien; en vous consacrant à moi, vous pouvez me donner toutes vos pensées et vous livrer tout entier au désordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir qui peut m'échapper, est un crime pour moi; lorsque par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma faiblesse. » (Id. lettre 43.)

La première précaution à prendre pour un romancier est de présenter des héros dignes d'estime et, par consé-

(1) Le Breton, *Le roman au XVIIe siècle*, p. 308.

quent, de justifier leurs faiblesses, à tout le moins de les expliquer. Or, la conduite d'une femme mariée qui prend un amant répond mal à cette exigence; il faudra chercher un expédient : on le trouve dans la condition de la femme, mal mariée. Mais voilà, c'est le mari et le mariage qui vont en pâtir. Crébillon ici encore est un précurseur; il aide à introduire dans la littérature un des clichés les plus souvent reproduits dans la suite. Nous sommes dans le monde, il est entendu qu'un mari n'est pas fait pour être aimé; les amis eux-mêmes encouragent la jeune femme à le tromper et lui-même lui confie impudemment ses amours; c'est le modèle des ménages XVIII[e] siècle.

Pour retenir la sympathie du lecteur sur les héros, rien de plus simple : on s'arrange pour qu'ils fassent figure d'heureuse exception au milieu d'un entourage méprisable, dans une société où l'on évite avant tout la modestie, où la mode est de se montrer affecté, présomptueux, de ne craindre jamais d'être ridicule en l'étant sans cesse, où la vertu et la pédanterie sont également condamnées (1).

Sans qu'il y paraisse d'abord, le mépris qu'exprime l'auteur pour ce monde factice conduit droit à Rousseau. Sans doute Crébillon ne vante pas formellement l'innocence, mais il conçoit nettement la laideur de la corruption. Il se sépare sur ce point de l'opinion du XVII[e] siècle finissant et annonce le dogme de Jean-Jacques sur l'identité ou, pour ne pas dire trop, la simultanéité des lumières et de la corruption. « Ce qu'on appelle l'usage du monde, dit-il, ne nous rend plus éclairés que parce qu'il nous a plus corrompus (2) ».

Les préoccupations de Crébillon, de son faible imitateur Duclos, et du larmoyant La Chaussée sont les mêmes à l'origine, bien que leurs procédés soient difficilement conci-

(1) « Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse, rien n'est plus indécent à un homme du bon ton que de passer pour savant. » CRÉBILLON, *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (1736), p. 300.

(2) IDEM, *ibid.*, p. 354.

liables. Ceux qui ont inventé le mari complaisant, intelligent, averti, vil selon les uns, sage selon d'autres, sont les mêmes que ceux qui déchaînent la mode de la vertu. Voyez dans un même roman de Duclos les idées de Vergi, type du mari XVIII[e] siècle, et tout à côté les prévisions de l'auteur lui-même, vous saisirez sur le vif comme Crébillon et La Chaussée sont proches l'un de l'autre, vous sentirez combien les *Contes moraux* de Marmontel ont dû plaire quelques années après (1).

Je ne veux pas me demander si, dans la réalité, les époux du XVIII[e] siècle étaient moins respectueux de leurs engagements que ceux d'une autre époque. Ce qui m'intéresse seul ici c'est de voir la question du mariage à peine posée devenir le sujet d'une littérature à tendance moralisante; le thème très commun et plus ou moins touchant de la mal mariée n'est plus traité seulement du point de vue individuel de la femme qui souffre; on ne se contente pas de lui conseiller l'affranchissement ou la résignation; du fait : l'infortune domestique, on remonte à la cause : l'institution du mariage. Pour les femmes les plus honnêtes, il apparaît comme une surcharge de précautions non pas gênantes mais superflues : la chaste Madame de Selve sait fort bien que le mariage n'assure pas le bonheur et elle ne veut pas d'une fidélité protégée par des garants aussi précaires : « Ce ne serait pas les serments, dit-elle à celui qu'elle aime et qui demande sa main, ce ne serait pas les serments ni les lois qui pourraient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendrait pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles que parce

---

(1) Duclos, *Mémoires sur les mœurs de ce siècle* (1751), p. 361 : « Il n'y a rien qui soit aujourd'hui si décrié que l'amour conjugal: ce procédé est trop violent, il ne peut pas durer... On n'entendra peut-être parler que d'époux unis; le bon air s'en mêlera, et il pourrait arriver telle circonstance qui mettrait la vertu à la mode. » C'est un emprunt à La Chaussée; mais le siècle a déjà avancé dans ce sens, car Duclos ajoute : « J'en ai déjà vu quelques exemples, et cela pourrait bien gagner. »

qu'ils sont forcés; ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire (1). »

Dans ses conséquences, le mariage est donc une vaine cérémonie? Oui; et dans son principe, il est une cérémonie aussi vaine : l'abbé Prévost le dit tout franc (2).

La thèse est bien séduisante; avec un degré de mauvaise foi de plus, le libertin qui saura en faire un judicieux usage, y pourra trouver la justification de toutes ses erreurs. Car, dira-t-il, l'amour est fort; ce lieu commun étant des mieux établis (3), il s'empressera de l'adopter pour son excuse. L'amour est fort; plus fort que Dieu lui-même : témoin l'Héloïse de Pope, témoin l'Homme de qualité qui pendant une année entière ne prononce son nom que pour l'accuser d'injustice (4), ou l'amante de Comminges qui blasphème contre lui (5). Tous ne se livrent pas à de tels écarts, mais si pour les plus ardents Dieu s'efface et cède devant l'amour, que pèseront les préjugés sociaux pour de plus timorés? « L'amour, disent-ils, doit détruire tous les préjugés (6) ». Tenez-vous le pour dit, et n'allez pas blâmer M. de La Bédoyère qui, ayant épousé une fille de théâtre, soutient un procès contre sa propre famille, supporte l'indigence la plus « affreuse » et est sur le point d'« embrasser les états les plus vils », tout cela,

---

(1) Duclos, *Les confessions du comte* *** (1742), p. 292.

(2) *Cleveland*, I, p. 346.

(3) *L'Astrée*, I, p. 81 : « Rien qui touche plus vivement qu'opposer l'honneur à l'amour, car toutes les raisons d'amour demeurent vaincues et l'amour toutefois demeure toujours en la volonté le plus fort. » Cp. Prévost, *Homme de qualité*, II, p. 165: « Le cœur ne rend guère compte des raisons qu'il a d'aimer. »

(4) Prévost, *Homme de qualité*, I, p. 262 : « Je perdis non seulement tout amour pour la vie, mais la raison même et tous les sentiments de religion. »

(5) Mme de Tencin, *op. cit.*, p. 457. Adélaïde retrouve Comminges à la Trappe: « Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. »

(6) Duclos, *Confessions du comte de* ***, p. 260. Il est vrai que c'est une Anglaise qui se montre péremptoire à ce point, et qu'elle ajoute: « Mon projet est au-dessus du caractère de vos Françaises. »

pour rester fidèle à son amour. « L'amour est au-dessus des lois », vous dit-on (1).

J'admire les esprits froids assez osés pour s'ériger en juges des âmes sensibles! Il faut qu'ils aient perdu le sentiment de leur humilité, il faut qu'ils aient oublié qu'au-dessus du niveau vulgaire s'élèvent quelques âmes d'exception, l'élite exquise des héros de la sensibilité et de la vertu. « Peu de personnes ont éprouvé le pouvoir de l'amour; parce qu'il est très peu de cœurs vertueux, et que les cœurs vertueux sont toujours plus sensibles, et, par conséquent, plus ouverts aux impressions, aux transports de cette passion, d'autant plus redoutable chez eux qu'elle s'y appuie de l'honneur et de la probité (2) ». « Combien de gens ai-je entendu blâmer le rôle du chevalier des Grieux dans *Manon Lescaut*, et pourquoi cette critique (3)? » Oui pourquoi? Et d'abord s'adresse-t-on à ces infirmes? Pour qui écrit-on? « Les cœurs sensibles, les esprits raisonnables, tous ceux, en un mot, qui sans suivre une philosophie trop sévère, ont du goût pour la vertu, la sagesse et la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet ouvrage, dit l'auteur de l'*Homme de qualité*. C'est pour eux seulement que j'écris (4) ».

Ces cœurs sensibles et ces esprits raisonnables se multiplièrent dès que l'abbé Prévost commença à leur fournir une pâture à leur gré. Les neuf premiers livres de son *Homme de qualité*, parus en 1728, reçurent un accueil très favorable, et nous savons à quoi attribuer ce succès; c'est beaucoup moins « aux traits d'honneur et de vertu » que l'auteur a eu soin d'y répandre qu'à « quelques descriptions trop tendres et d'une certaine licence de sentiments

---

(1) Baculard d'Arnaud, *Les époux malheureux* (1745), édition de 1761, La Haye, I, *ibid.*, p. 148.
(2) Idem, II, p. 7.
(3) Idem, *ibid.*, I, p. 8.
(4) Prévost, *Homme de qualité*, I, p. 330.

et d'expressions » propres à « attendrir le lecteur (1) ». Au moins Prévost ne voulait pas en imposer : « tel a toujours été mon caractère, avoue-t-il : ami de la sévère vertu, mais faible et lent quelquefois à la pratiquer (2) ». Contemporain de La Chaussée, il a plus qu'un autre plaidé pour l'homme sensible, sans toujours se dissimuler qu'il se faisait l'avocat d'une bien mauvaise cause.

Nous savons qu'avant 1700 déjà, le goût des larmes commença à se répandre (3). On pleurait « avec violence et, pour ainsi dire avec fureur (4) ». Fontenelle blâmait ce penchant; l'abbé Prévost trouve à s'y abandonner une « douceur infinie (5) ». Aussi faut-il flatter la tristesse de l'homme sensible, car c'est la seule morale qu'il écoute (6). On veut « vivre dans la tristesse (7) ». Les tourments sont précieux et l'on consentirait « moins à les perdre qu'à les voir augmenter (8). ». On « entretient sa douleur », on en est « idolâtre (9) », on se fait une gloire d'avoir des nerfs

(1) Prévost, *Homme de qualité*, II, pp. 231-232, en tête du livre X.

(2) Idem, *ibid.*, p. 232.

(3) Pour Catherine Bernard, *Eléonor d'Yvrée* (1687), « la mélancolie ne laisse pas d'avoir sa douceur », p. 254. L'héroïne ne peut retenir ses larmes: « elle les laissa couler en abondance et il n'était plus possible qu'elle goutât aucun autre plaisir ».

(4) Idem, *ibid.*, p. 284.

(5) *Homme de qualité*, I, p. 264 : « Si les pleurs et les soupirs ne peuvent porter le nom de plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une personne mortellement affligée. Tous les moments que je donnais à ma douleur m'étaient si chers que pour les prolonger, je ne prenais aucun sommeil ».

(6) *Ibid.*, II, p. 85 : « Cette manière de le consoler, en entrant dans ses peines et en flattant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remèdes. Il me réussit mieux que n'aurait fait une morale étudiée et des remontrances sévères qu'il n'était point en état de goûter. »

(7) *Ibid.*, II, p. 96 : « Je vivrai puisque le Ciel me l'ordonne; mais je veux vivre dans la tristesse; j'y trouve de la douceur et tous les plaisirs du monde en auraient moins pour moi que les larmes que vous me voyez répandre. »

(8) *Ibid.*, II, p. 161.

(9) *Cleveland*, préface. Cp. Tencin, *Comminges* au début, puis *idem*, p. 435: « Je fis dessein d'aller dans quelque lieu où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginais presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étais »; à la fin, Comminges n'a « d'autre occupation que celle de pleurer ce qu'il a perdu. » Crébillon, *Égarements*, p. 80: « Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'était chère et je craignais tout ce qui pouvait y faire diversion. »

de femme : « les cœurs durs et cruels ne sentent point de douceur à pleurer. Des larmes répandues avec bienséance et avec modération sont la preuve d'un caractère sensible et généreux; elles ne déshonorent jamais (1) ». Le suprême plaisir est devenu de « se prouver à soi-même sa propre sensibilité (2) ». La tristesse d'ailleurs dispose à l'amour ou bien en est le signe (3). Tous se laissent gagner : remarquez que dans la XI[e] partie de *Marianne* (1741), Marivaux qui n'avait pas jusque-là prononcé les mots « sensible » et « sensibilité » les prend dans leur acception spéciale.

Jean-Jacques a lu les romans de cette époque; ils ont dû lui prêter plus d'une idée — comme on prête aux riches. Rien n'est plus différent de l'art qu'un roman de Duclos, par exemple; il devance par ses défauts les productions les plus informes d'un Baculard et même d'un marquis de Sade. En revanche, il s'est trouvé d'accord avec Rousseau sur plusieurs points : la lucidité de la conscience dans les occasions qui laissent la raison indécise (4) et la partie romanesque du caractère de Julie. « Plusieurs femmes, dit-il, n'auraient jamais eu de faiblesse si elles n'avaient pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu (5) ».

L'amante de Saint-Preux (non l'épouse de Wolmar) a eu de nombreux modèles; on explique et l'on excuse sa faiblesse comme celle de Des Grieux, par exemple, qui lui

(1) *Homme de qualité*, II, p. 414.

(2) Tencin, *Comminges*, p. 398 : « Mes larmes coulaient et j'y trouvais une espèce de douceur: quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité. »

(3) Crébillon, *Egarements*, p. 216 : « Cette tristesse... n'était plus que cette voluptueuse mélancolie où se plonge un cœur tout occupé de son objet. » *Cleveland*, II, p. 92: « Le fond de son humeur était une mélancolie douce qui l'abandonnait rarement, même dans la condition la plus heureuse... Ce caractère... dispose toujours un cœur à la tendresse et à la fidélité. »

(4) Duclos, *Confessions du comte de* ***, p. 296 : « Il faut qu'il y ait en nous-mêmes un sentiment plus pénétrant que l'esprit même, et qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclairée. Il y a, si j'ose dire, une sagacité du cœur... »

(5) Idem, *ibid.*, p. 309.

aussi offrait « un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises (1) ». Comme elle, il aime la vertu, il n'y a que la violence de ses passions qui l'en écarte (2). La bonne Madame de Miran, protectrice de Marianne, le plaindrait sans trouver la force de le blâmer (3). Or, si *Manon Lescaut* est l'œuvre de Prévost qu'on imite le moins (et il y a pour cela de bonnes raisons), c'est elle qu'on distingue (4) surtout au moment où Jean-Jacques prépare la *Nouvelle Héloïse;* parmi les épisodes des *Mémoires d'un homme de qualité*, c'est celui-là qu'on choisit en 1761 pour le réimprimer dans la *Bibliothèque de campagne;* on en donne une suite en 1762 (5); en 1764 *Manon Lescaut* est citée comme modèle au même titre que la *Phèdre* de Racine (6)! L'opinion du siècle est fidèlement traduite en 1784, lors de la publication des *Œuvres choisies* de Prévost : « Ce qui est le plus remarquable dans ce roman, dit l'*Année littéraire*, ce qui ferait excuser mille autres défauts, ce qui manque à tant de romans, c'est l'intérêt que ce roman inspire d'un bout à l'autre. On condamne les écarts du chevalier Des Grieux, mais on le plaint davantage... Manon Lescaut même est intéressante. Elle a beau tromper vingt fois son amant, n'importe : elle est infidèle sans être

---

(1) *Manon Lescaut.* Avis de l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité.*

(2) *Ibid.* : « La vertu, que je sais que vous aimez, et dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. »

(3) Marivaux, *La Vie de Marianne*, 4e partie (1736) : « Elle aimait mieux qu'on manquât de sagesse que de loyauté, qu'on eût le cœur faible que l'esprit impertinent et corrompu. »

(4) L'abbé Jaquin, *Entretiens sur les romans*, 1755, la cite dès la page 25, et *Cleveland* seulement à partir de la page 337. Demachy, *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, fait de Manon Lescaut un des personnages de son dialogue IX (pp. 75-82) : « La fameuse maîtresse du chevalier Des Grieux » soutient contre Marcella, femme de Martial, « que la coquetterie est nécessaire aux femmes », que s'attacher son mari par « une complaisance sans bassesse » est véritablement une vertu « quand la félicité de deux cœurs en est le but. »

(5) Attribuée à de Courcelles, et, par une erreur inexplicable, vu la date, à Choderlos de Laclos, réimprimée encore en 1777.

(6) *Année littéraire*, 1764, I, p. 71.

perfide; elle aime toujours son chevalier; en faveur de cet amour, on lui pardonne tout le reste (1). »

On ne peut surfaire l'influence de l'abbé Prévost sur les romanciers de son siècle et même sur ceux du début du siècle suivant. Je ne parle pas pour le moment de la formule qu'il légua à ses nombreux imitateurs d'un roman mélodramatique, très vulgaire et d'équivoque aloi; je sais qu'il touche parfois au grotesque (2), que l'on peut découper plus d'un de ses ouvrages en morceaux disparates : ici une turquerie, là un roman historique, ailleurs un conte moral; le douloureux et l'attendrissant y voisinent avec l'anecdote; par-dessus tout, ses longueurs sont irritantes. Mais l'abbé Prévost, dans chacun de ses romans, reste par quelque côté l'homme qui a été capable d'écrire un jour *Manon Lescaut*, et on l'oublie parfois. Tout le monde pourra copier ses parties faibles; je crois que tout le monde aussi a goûté la part de son œuvre où il est inimitable.

Cette part qui lui est propre, est un des apports les plus originaux qu'auteur ait jamais fait au roman français. J'y vois la naissance de ce qu'on a appelé le roman personnel. Si ce dernier est l'œuvre d'un écrivain qui suit les démarches de son propre cœur avec l'intention d'en noter la succession plutôt que d'en rechercher la cause, de saisir le côté passif de l'âme, de décrire les sentiments complexes et indéfinissables qui s'insinuent en nous malgré nous, mais non à notre insu, si le roman autobiographique est cela, Prévost en est l'inventeur.

Ses contemporains multiplient les portraits, les « caractères », les tableaux de mœurs; après lui bientôt et avec Rousseau surtout, le lyrisme l'emporte sur l'analyse. Prévost est à part : il n'a pas le moindre souci du pitto-

(1) *Année littéraire*, 1784, I, 107 sq.

(2) *Homme de qualité*, livre IX : par sensibilité, le jeune marquis a acheté les derniers vêtements portés par Diane et jusqu'à son linge; il les fait accommoder et les porte à son tour.

resque (1); il lui manque aussi l'espèce de vanité indispensable pour tourner en effusions poétiques des états sentimentaux : il les observe, il ne les chante pas.

Comme tous les inventeurs, un Rousseau, un Chateaubriand, un Baudelaire, il a le rare don d'être si constamment attentif à une catégorie bien particulière de faits sentimentaux et à une seule, qu'il est forcé, par son genre propre, de revenir à eux, de leur chercher une expression, et par là de leur faire dans la littérature une place un peu plus grande, certes, que celle qui leur est réservée dans la vie ordinaire, mais égale à celle qu'ils occupent dans sa propre existence. Le caractère moderne de l'abbé Prévost me paraît avoir été méconnu (et j'en dirai autant de son contemporain Crébillon). L'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité* ou du *Doyen de Killerine* est invinciblement attiré vers l'étude des sentiments ambigus, de ceux qui s'ébauchent, qui s'essaient, ou qu'une imperfection entache, touchants tantôt par leur indécision même, tantôt par l'inquiétude de ceux qui les éprouvent. C'est en lui-même que Prévost a trouvé la source de ce sentimentalisme trouble : jusqu'à lui on l'ignorait ou bien on le tenait caché par peur du ridicule. Il réussit, sans le savoir, je pense, de véritables gageures : l'amour d'une vieille femme pour un tout jeune homme est plus propre à faire le sujet d'un fabliau que celui d'un épisode « intéressant »; eh bien! cette passion sénile qui prêtait si facilement à la risée émeut le héros; il souffre les caresses et accepte les sacrifices de sa tardive amoureuse (2). — Voici, dans le

(1) *Homme de qualité*, I, p. 330 : « Je laisse aux géographes et à ceux qui ne voyagent que par curiosité le soin de donner au public la description des pays qu'ils ont parcourus. L'histoire que j'écris n'est composée que d'action et de sentiments. J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait et non ce que j'ai vu. » Veut-il faire le portrait d'une belle fille, il note son œil vif et doux, son humeur enjouée, son sourire fin et plein de charmes: tous mots abstraits, comme on voit. Si vous demandez plus, il ajoute bonnement: « Le reste de la figure tel qu'on l'attribue aux grâces et aux amours. » (*Ibid.*, I, p. 396.)

(2) *Ibid.*, livre IV.

même roman, un vieillard qui, devant le danger d'aimer à son âge, s'arrête à mi-chemin. Que ressent-il ? « Ce n'était pas de l'amour, la seule pensée m'eût fait horreur; mais c'était autre chose que de la simple compassion. Ce que je sentais ne peut être défini... (1) » Celle qui le trouble ainsi, s'étant éloignée, « j'avoue, dit-il, que son départ me laissa un chagrin secret dans le cœur (2) ». Elle lui écrit, il lit sa lettre, il évoque sa figure charmante et se met à rêver. « De quoi nos faibles cœurs ne sont-ils pas capables, pour peu que nous cessions de les tenir dans la contrainte par une exacte et continuelle vigilance! A soixante ans, on peut être faible; j'ai honte de le dire, mais je l'ai éprouvé. La lecture de la lettre de Miladi R... fit sur moi une impression surprenante. Il me semblait que mon cœur se fût serré tout d'un coup, et qu'il s'y passât des choses dont j'avais quelque effroi. Je m'appuyai sur ma table, et je tombai dans une rêverie profonde. Je voyais cette charmante ladi devant mes yeux. Je la voyais; mon imagination me représentait tous ses charmes : mais quoique je sentisse de la douceur à la voir, sa présence et les témoignages que je m'imaginais recevoir de sa reconnaissance, ne me rendaient ni content ni tranquille. Je la regardais avec langueur et sans pouvoir lui sourire; enfin, je me trouvai, en sortant de cette espèce de songe, les yeux humides de larmes et le cœur inondé d'amertume (3). »

Ce passage suffirait à lui seul à classer l'abbé Prévost parmi les inventeurs. Rappelons encore cependant, mais sans nous y attarder, Cleveland se complaisant dans la description précise et délicate des bizarreries de son amour naissant pour Fanny, tel autre personnage qui porte partout « un fond d'inquiétude et d'ennui (4) » et Patrice, le frère du doyen de Killerine, à la poursuite d'« un bien

(1) *Homme de qualité*, liv. X, t. II, p. 264
(2) *Ibid.*, t. II, p. 266.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 203
(4) *Ibid.*, t. II, p. 216

inconnu », vague objet de ses vœux. Pour distinguer ainsi parmi les âmes sensibles et discerner leurs mouvements secrets, il faut avoir « le cœur formé d'une certaine façon (1) ».

Les imitateurs auraient dû recevoir en don la même curiosité et la même lucidité avant de s'engager dans la voie tracée par l'abbé Prévost; c'est ce qui leur manqua le plus. Plagiaires sans vergogne, ils copièrent comme ils purent, leurs mains maladroites maniant au hasard un outil grossier.

Un type leur était pour ainsi dire désigné par Prévost lui-même tant il met de constance à le reproduire : c'est celui de l'homme prédestiné au malheur. Il exprime sans grande variété la fatalité exceptionnelle qui s'acharne contre lui : « Il était arrêté que je serais un jour le plus infortuné de tous les hommes (2). » « Je ne suis pas née pour être heureuse. Mon cœur est accoutumé à souffrir; et peu importe que ses tourments changent, et qu'il soit la victime de l'amour après l'avoir été de la douleur (3). » « Mon nom était écrit dans la page la plus noire et la plus funeste du livre des destinées; il y était accompagné d'une multitude d'arrêts terribles que j'étais condamné à subir successivement (4). » C'est Cleveland qui parle ainsi; son frère Bridge n'est pas plus favorisé : il a « plus d'une preuve sans réplique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de son sort et qui change le cours même de la nature pour assurer sa perte (5) ». Vous rappelez-vous ce qui séduisit le chevalier Des Grieux à la vue de Manon Lescaut? « La douceur de ses regards »? « La douceur de ses regards... ou plutôt l'ascendant de la destinée qui m'entraînait à ma perte », dit-il, car le pauvre

(1) *Homme de qualité*, I, pp. 1-2.
(2) *Ibid.*, I, p. 36.
(3) *Ibid.*, I, p. 428.
(4) *Cleveland*, I, p. 228.
(5) *Ibid.*, I, p. 440.

chevalier, lui aussi, est « né pour les courtes joies et les longues douleurs ».

Prévost, comme on le voit, est monotone, mais il l'est de bonne foi; il ne s'intéresse qu'à une sorte de héros et même il vous persuaderait à la fin qu'il n'existe qu'eux comme il en est convaincu lui-même. Cette réserve faite, rien de plus vrai que son raisonnement. Il part de deux faits : le premier c'est qu'il se trouve des hommes exceptionnellement sensibles; le second, que l'expérience est insuffisante à préserver du malheur, exposant ainsi une conception tragique de la vie commune dont on fera plus tard honneur à Richardson. « On parle, dit-il, de l'expérience du passé comme d'un flambeau qui doit éclairer les démarches futures, et qui aide à conjecturer les événements; mais qu'un tel secours paraît faible, quand on considère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, et l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécessaires! J'ai soixante ans d'usage et de connaissance du monde, et le fruit que j'en recueille à l'égard de l'avenir, c'est d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus que toutes les règles de la prudence sont ordinairement fausses et toujours absolument incertaines (1). »

Cela est vrai surtout, dans la pensée de Prévost, des victimes désignées aux peines de l'amour; on est prédestiné au malheur dans la mesure où l'on est capable d'aimer. C'est que, comme dans *Zayde* et dans la *Princesse de Clèves*, Prévost conçoit qu'« il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent, les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous (2) ». Dès les premières pages de ses mémoires, l'Homme de qualité nous entretient de ses origines; il a de qui tenir; son père, lui aussi, était marqué

(1) *Homme de qualité*, III, p. 23.
(2) Mme de Lafayette, *Zayde*. (*Œuvres*, Paris, 1825, t. I, pp. 164-165.)

par le sort : « Se sentant tout d'un coup si excessivement touché, il en avait frémi, comme par un pressentiment secret des peines que l'amour allait lui causer (1) ». Après le père, le fils; à peine voit-il Sélima : « Je sentis que mon heure était venue et qu'il fallait suivre les traces de mon père (2) ». Passe encore quand se recontrent des cœurs « formés les uns pour les autres » et qu'« une force secrète entraîne à s'aimer (3) »; mais on voit des attirances mystérieuses récompensées seulement par d'invincibles répugnances. « Il y a, enseigne un précepteur à son élève, il y a une espèce de folie qui vient du cœur et qui est causée par la violence des passions. — Mais pourquoi m'aime-t-elle,... moi qui ne lui ai jamais dit un mot? — Oh! répond le précepteur, vous me parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. » Le penchant d'un sexe pour un autre « est quelquefois déterminé par des causes qui sont inconnues à ceux-mêmes qui en ressentent l'effet », et ces premiers mouvements « préviennent ordinairement la raison ». A quoi mène cet amour illicite? « Aux renversements de fortune, à la perte des biens, de l'honneur et du repos (4). » Jusqu'à quelles erreurs extrêmes s'égareront donc les caractères qui joignent à la sensibilité la faiblesse, hélas trop commune, si Cleveland lui-même, ami de la sagesse (5), est incessamment aux prises avec la mauvaise fortune.

Aussi n'y a-t-il d'autre ressource pour se préserver de l'amour et de ses peines que la solitude (6). Par là,

---

(1) *Homme de qualité*, I, p. 7.
(2) *Ibid.*, I, p. 176.
(3) *Ibid.*, I, p. 183.
(4) *Ibid.*, I, pp. 339-341.
(5) *Cleveland*, II, pp. 36, 44.
(6) *Homme de qualité*, III, p. 137 : « O chère solitude !... doux asile d'un cœur agité trop longtemps par les caprices du monde et par les passions, me serez-vous bientôt rendue! » Rappelons-nous que le père de l'Homme de qualité s'est fait chartreux. Cp. dans les *Mémoires de Comminges*, p. 432, le religieux « homme d'esprit, qui avait été longtemps dans le monde, et que divers accidents avaient conduit dans le cloître »; Comminges lui-même termine sa vie dans un ermitage.

Prévost et ses contemporains retrouvent un des personnages traditionnels du roman : l'ermite qui s'est retiré du monde après une jeunesse orageuse; il recule ici jusqu'à l'*Astrée* et même jusqu'aux *Amadis* (1). Mais c'est le propre des grandes œuvres humaines de se rattacher aux conventions de la veille et de s'en dégager pourtant en présageant les nouveautés du lendemain. Prévost doit beaucoup et même trop à la tradition romanesque de ses prédécesseurs, c'est elle qui fait le fatras de tant de milliers de pages compactes où son cœur n'eut aucune part. Il nous lasse à vanter la force et la vertu de l'amour; il est trop de son temps quand il déteste la fainéantise des moines (2) et qu'il nous prévient contre la rancune sacerdotale (3); on sent trop l'homme qui a lu Saint-Evremond et Fontenelle (4). Il lui manquait donc plus d'une qualité pour écrire la *Nouvelle Héloïse*, mais il lui aurait fallu aussi un défaut : le goût de trancher, de soutenir sur le ton dogmatique une thèse morale puis de la combattre et enfin de conclure. Son roman s'ordonne sans artifice, les digressions éparses se rencontrent sous sa plume sans qu'il les cherche et comme par accident; on n'en voit pas le but, et sans doute elles n'en ont aucun. Il s'élève contre le duel (5), il affirme plus d'une fois que la religion ne fait que sanctifier les liens du mariage, que l'amour seul les

(1) Le « vieil druide » de l'*Astrée*, qui recueille Damon dans sa grotte, est en réalité un ermite comme Nascian dans *Amadis*, chargé de l'éducation d'Esplandian, et comme le religieux de la Roche Pauvre recevant auprès de lui le Beau Ténébreux: « Ce bon vieillard en ses jeunes ans avait comme les autres suivi les folles apparences du monde, mais ayant éprouvé combien les promesses en étaient menteuses, il s'était retiré de la fréquentation des hommes. » (*Astrée*, III, liv. VI, p. 413.)

(2) *Homme de qualité*, II, p. 388.

(3) *Cleveland*, I, p. 362 : « Vous ne savez pas ce que c'est que la haine d'un homme d'Eglise. »

(4) Il les cite, *Homme de qualité*, I, p. 412, II, p. 357. Quoi qu'en dise M. Le Breton (*Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 138), il est loin d'être le premier à déclarer qu' « il n'y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion » ; la préparation de la Constitution de 1791 et du *Contrat social* s'ébauche bien avant lui.

(5) *Homme de qualité*, I, p. 107.

rend indissolubles (1), que « l'autorité sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un père (2) », que bien des fautes sont « honorables (3) »; bref, le fond de son œuvre n'a rien à envier à la première partie de la *Nouvelle Héloïse*. Elle a, en outre, un point commun avec les dernières parties, à savoir le désir de supprimer l'équivoque que son siècle a attachée au mot de vertu (4).

Mais cela est intermittent, et rien n'est plus différent de la *Nouvelle Héloïse* qu'un roman de l'abbé Prévost. Rousseau et Prévost ont une conception tout opposée de la vraisemblance. Le monde de Prévost est celui des aventuriers; il s'y passe même des choses surnaturelles; des enfants de douze ans assistent à des scènes de meurtre et y jouent un rôle; la vie est une suite d'actions violentes. Rousseau rejette presque tout le romanesque des faits; mais Prévost l'emporte sur lui pour la vraisemblance des sentiments. J'en donnerai une preuve applicable à la *Nouvelle Héloïse*. Saint-Preux en tiers dans le ménage Wolmar est-il moralement possible? L'effort du mari qui accueille l'ancien amant de sa femme est-il concevable? Il y a dans la confiance de Wolmar une outrance invraisemblable et, les rapports passés de Julie et de Saint-Preux lui étant connus, la promiscuité qu'il permet entre eux nous répugne. Or, Rousseau reprend un beau sujet et il le gâte; car le sujet existait avant lui, mais noble et tragique (5). L'abbé Prévost, qui le traita aussi, a su ménager

---

(1) *Homme de qualité*, I, p. 234.

(2) *Cleveland*, II, p. 85.

(3) *Homme de qualité*, I, p. 333.

(4) *Ibid.*, I, pp. 405-406 : « Quelque prévenu qu'on soit aujourd'hui contre les romans héroïques, tels que *Cassandre*, *Cléopâtre*, le *Grand Cyrus*, *Polexandre*, etc., j'aurais moins de peine à les mettre entre les mains des jeunes gens que cette multitude d'histoires amoureuses et de nouvelles galantes qu'on est dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmants de leurs défauts... au lieu que dans les romans héroïques, rien n'est appelé vertu que ce qui en mérite le nom. »

(5) Marsan, *La Pastorale dramatique*, pp. 139-140 : « Jean Bouchet conte dans ses *Mémoires* (1527) une histoire d'amour grave et touchante. Agé

la décence et le naturel où Rousseau atteindra le ridicule suprême et la dernière inconvenance (1).

Voici ce que raconte Prévost à la fin du livre IX des *Mémoires d'un homme de qualité* : Un homme a aimé une jeune fille sans pour cela prétendre lui faire « offenser la vertu » à la façon de Julie; on la marie à un autre. Le mari, très vieux, très pieux, se tourne à la dévotion; ayant renoncé à toute pensée terrestre, il se sépare de sa femme et celle-ci se retire dans un couvent. C'est alors seulement qu'il laisse les deux amants libres de s'aimer et de se voir. Encore la jeune femme entend-elle que leur commerce se borne à un échange de lettres. Le mari se déciderait à prononcer ses vœux, mais un ecclésiastique parvient à réunir les deux époux. Que fait le mari? C'est un autre Wolmar, dira-t-on; mais combien plus discret : « une supériorité d'âme, qui ne peut venir que du Ciel, lui fit même souhaiter que le comte devînt de ses amis... il lui fit une visite, sans la participation de sa femme ». L'amant « sentit l'excès de cette bonté, et se dispensa civilement d'y répondre. Mais il fit valoir ce sacrifice à M^me^ de C. qui se crut obligée, pour l'en récompenser, de recommencer à lui écrire (2) ». C'est tout.

Ainsi Prévost traite les thèmes que développera Rousseau, il a les mêmes préoccupations que lui, il propose parfois les mêmes solutions, il prêche les Abaquis

---

de dix-neuf ans, le jeune duc de La Trémouille a été pris d'une passion violente pour la femme d'un de ses amis; à son tour il en est aimé et tous deux, âmes naïves et pures, incapables de guérir de leur mal, comme de céder à leur envie, ils luttent... Le hasard d'une lettre surprise met le mari au courant de l'aventure. Par un effort de volonté généreuse, il s'élève au-dessus des mouvements vulgaires de la jalousie : par la confiance, seule, il veut détourner le péril. Loin de chasser son ami, d'enfermer sa femme sous triple verrou, il laissera à tous deux liberté, mais aussi responsabilité entières. Il leur abandonne le soin de son honneur, et, vaincu par cette générosité simple, triomphant du plus beau triomphe, La Trémouille s'éloigne pour ne plus revenir. »

(1) Le Breton, *Le Roman au XVIII^e^ siècle*, p. 257 : « Prévost avait esquissé le plan de la *Nouvelle Héloïse*, à sa manière qui pourrait bien être la bonne. »

(2) *Homme de qualité*, II, p. 230.

comme un Vicaire Savoyard; il sait surtout de quoi est capable un cœur passionné, il a un sentiment profond de la puissance de l'instinct, et que l'homme est une pauvre chose, digne de pitié. Il n'a pas l'envolée lyrique de Rousseau, son accent plaintif n'est pas le cri de révolte de Saint-Preux, ses désirs et ses regrets ne se déforment pas en tirades verbeuses du genre de celles que Rousseau prêtera à Milord Edouard. L'essentiel de leur doctrine est identique : en marge de chacune des pages de la *Nouvelle Héloïse*, vous pouvez inscrire une glose extraite des livres de l'abbé Prévost.

Et pourtant, j'y insiste, rien n'est plus différent que les deux œuvres. En voici la raison : malgré son art (et il est grand), malgré l'habileté mêlée de candeur avec laquelle l'abbé Prévost nous intéresse à ses personnages, malgré le don de vie, on n'oublie jamais que ses héros sont des aventuriers. Il est trop de la lignée Courtilz de Sandras-Dumas père; il n'est pour lui que « faits singuliers » et « rencontres imprévues ». Mais dans la *Nouvelle Héloïse*, il s'agit de tout autre chose que de se mettre à la recherche d'une amante à travers les mers et les continents, de la retrouver vêtue de feuilles et de l'épouser à la mode et dans le pays des sauvages; il s'agit d'une jeune fille mal gardée, de celles que vous pouvez rencontrer tous les jours, appartenant à une famille de gens honorables et d'une espèce commune à qui on ne connaît nulle aventure.

Ainsi par son réalisme même, ou du moins par ce qu'il place Julie et Saint-Preux dans les conditions ordinaires de la vie, Rousseau, comme Richardson aussi, rend invraisemblable la partie romanesque qu'on admettait dans Prévost. L'œuvre paraît plus hardie et l'est en effet. Prêcher la religion du Vicaire Savoyard à un peuple sauvage de l'Amérique, donner la notion de Dieu à des adorateurs du Soleil, il n'y a rien là qui nuise au culte orthodoxe, au contraire : Cleveland instruit les Abaquis dans la religion

chrétienne autant qu'ils peuvent l'être. Permis, d'autre part, à deux amants perdus dans une île déserte ou au beau milieu d'un vaste continent, de se passer des ministres de l'Eglise; ils y sont bien obligés. Mais une fille du canton de Vaud, qui n'a jamais quitté la maison de ses père et mère?

CHAPITRE II

Peinture de la vie commune.

La *Nouvelle Héloïse* n'est pas un roman d'aventures. Le roman antiromanesque de Marivaux et de Crébillon. Succès de Richardson en France.

Il y a plus de différence entre l'œuvre de Rousseau et l'œuvre de Prévost qu'entre les deux hommes. Ils sont de deux écoles littéraires opposées. Les romans de l'abbé Prévost s'adressent à un public pour qui la littérature est une distraction; pour les lecteurs de Rousseau, elle est une instruction; s'il échappe à Cleveland ou à l'Homme de qualité une opinion hasardée, elle leur reste personnelle, ils ne cherchent nullement à l'imposer; ils n'ont ni l'insistance, ni le ton de Saint-Preux; où trouver un moment pour argumenter alors qu'on vous laisse à peine le temps de respirer entre deux catastrophes?

A ne considérer que le plan très général, on pourrait faire de *Cleveland* une sorte de *Nouvelle Héloïse*, en ce sens qu'il nous montre un « philosophe » ramené par la vie aux règles de la morale commune; il n'est pas tout à fait, comme la *Nouvelle Héloïse*, « un rêve de volupté redressé en instruction morale (1) » car d'abord, l'amour de Cleveland et de Fanny est aussi chaste et réservé que l'amour de Saint-Preux et de Julie est sensuel; mais surtout la thèse est à peine indiquée dans l'un et elle s'affiche dans l'autre. Les préoccupations qui sont communes à Prévost et à Rousseau n'intéressent pas également leur

(1) Lanson, *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, VIII, pp. 17-18.

passion. Le premier ne s'enthousiasme jamais que pour l'amour et même l'amour malheureux; il garde le ton d'un raisonneur lorsqu'il aborde les problèmes qui échaufferont la verve du second. Dès qu'il cesse d'être élégiaque, le discours de Cleveland est uni; traite-t-il une question morale, vous entendez une voix de vieillard qui ronronne. L'accent s'est donc déplacé : ce qui n'est chez l'un que murmure est un cri chez l'autre. Ils auront proposé tous deux les mêmes arguments, et en fin de compte, l'effet porte avec une force différente à des endroits différents; on a plaint Cleveland, et l'abbé Prévost n'en demandait pas plus; mais si nous ne nous indignons, si nous ne nous irritons avec Saint-Preux, c'est que nous n'aurons pas compris la *Nouvelle Héloïse* comme les contemporains, c'est que nous n'y aurons pas fait le choix auquel ils se sont complu, un peu malgré Rousseau.

On a, dès son époque, reproché à ce dernier plus d'une contradiction. Peu importe ici que l'accusation se justifie; mais il faudrait expliquer comment on a pu la porter. Il y a dans l'œuvre de Jean-Jacques de la réalité et du roman, de la théorie et un bons sens très ferme, des vues utopiques et des intuitions de génie. On voudrait qu'il eût désigné formellement par une marque convenable et très visible, les deux parties de son œuvre; mais n'eût-ce pas été faire injure au lecteur? Qui ne sent que « l'homme qui ne médite pas » est prêt à entrer dans un roman de Prévost à côté des Abaquis? Faut-il un si grand effort de raison pour s'apercevoir que le *Contrat social* s'applique plus aisément à une imaginaire colonie rochelloise de Sainte-Hélène qu'à tout Etat européen réellement existant, la Pologne par exemple? Rousseau nous a d'ailleurs avertis (*Lettre à d'Alembert*) : la rêverie qui doit donner à penser n'est pas la pratique qui veut être immédiatement appliquée. N'a-t-il pas plaint un jeune homme d'avoir été élevé selon les préceptes de l'*Emile*?

La *Nouvelle Héloïse* contredit plus d'un de ses autres livres? Je le crois bien, et c'est même là ce qui lui donne un sens. On vous dirait : ce qui est bon pour un homme de la nature, dont le premier caractère est d'être inexistant, ce qui est bon pour un être abstrait, est mauvais et même impossible pour des hommes vivant dans une société déjà réglée; on vous dirait cela et vous applaudiriez. Or, Rousseau n'a pas dit autre chose. Si une distinction aussi simple n'a pas été faite par de faux imitateurs, et par bon nombre de ses contemporains, est-ce sa faute? Dans la *Nouvelle Héloïse*, son procédé est de la plus exacte probité. Il n'était question alors que des droits de la passion; Rousseau a voulu éprouver leur légitimité et, comme il avait compris que la vie est la pierre de touche des théories, il a transporté le problème dans les conditions de l'existence domestique. Il s'est d'abord fait le défenseur — et même le défenseur trop persuasif — de l'opinion romanesque et libertine : la première partie du roman réunit toutes les séductions propres à la servir. Il a mis en échec, dans les autres parties, ce qu'il avait commencé par établir si éloquemment. Ce n'est pas une contradiction, c'est le livre même; les heurts de la vie, les sentiments qu'ils éveillent et mettent en action transforment Julie et conduisent logiquement à la conclusion; celle-ci ne prête à aucune équivoque : l'amour a des droits, mais il n'est pas le seul sentiment « vertueux ».

Deux caractères étrangers aux romans de Prévost donnent toute sa portée à la *Nouvelle Héloïse :* elle est un roman de la vie réelle et elle est morale d'intention. Rousseau doit cela à Richardson; on le dit et j'aime autant le croire; peut-être l'a-t-il cru lui-même s'il s'est jamais posé cette bizarre question. J'ai peine à m'imaginer pourtant qu'un auteur de l'originalité de Rousseau en imite réellement un autre; des idées, des notions, des arguments, tout s'emprunte, j'y consens; tout, excepté ce qui est propre-

ment littéraire. Je fais effort pour me retenir d'exprimer ce que je pense au fond : qu'on ne réussit à imiter d'un auteur que ses défauts. De cette façon, j'admets que Jean-Jacques a copié Richardson et je le regrette un peu.

Mais, ils ont eu des préoccupations identiques, dira-t-on. Connaissez-vous deux hommes qui comptent dans une même époque et qui aient des préoccupations différentes?

Ils ont, du moins, l'un et l'autre, observé, se sont efforcés de ne pas inventer, ils ont parlé de choses qui tombent sous le sens. Oui, mais ces qualités sont celles d'une classe d'esprits et non de deux hommes exceptionnels. Avant eux, et sous certains rapports au-dessus d'eux, se placent Marivaux et Crébillon. Ils complètent l'effort de D'Urfé, de Mme de Lafayette et de La Bruyère, et à leur suite ils sont les créateurs du roman moderne.

Ce n'est pas le tableau satirique des mœurs comme l'a conçu Le Sage, il a comme ce dernier bien des lacunes (1), il n'est pas antiromanesque non plus, mais il accorde une attention toute nouvelle à la notation des menus faits de la vie courante, tout en continuant à s'intéresser aux mouvements du cœur, à ses calculs, et jusqu'à ses « petites dissimulations ». Marivaux et Crébillon ont de commun avec Prévost le goût de suivre d'un œil curieux, avec patience et lucidité, la marche des passions; mais tandis que l'auteur de *Cleveland* court le monde et ne prétend connaître de la vie que les sentiments douloureux et les

(1) Le Breton, *Le Roman au XVIIIe siècle*, p. 85 : Crébillon, comme Marivaux, « peint les mondains du XVIIIe siècle; mais dans la petite humanité de cour ou de salon, si raffinée et si factice, que ressuscite pour nous la *Vie de Marianne*, il n'a étudié que les vicieux et les vicieuses : il est le Marivaux des petites maisons Louis XV. » M. Le Breton, d'ordinaire si avisé, me semble méconnaître une partie importante de l'œuvre de Crébillon, quand il ajoute : « L'originalité de ses amoureux ou de ses amoureuses consiste précisément en ceci qu'ils n'aiment point... ils sont des blasés qui s'ennuient. » Il est vrai pourtant que parfois, mais pas toujours, « dans leur vie sans horizon, sans contact avec la nature, sans relations avec la grande foule humaine, vide de tous les devoirs qui font l'intérêt et la beauté de la vie, leur cœur s'est desséché. Ils ne sont même plus très sensuels. »

malheurs extraordinaires, ses deux émules restent tranquillement à Paris, regardant et écoutant.

Or, coïncidence fortuite sans doute, dès son premier roman, Crébillon indique une situation très connue de la *Nouvelle Héloïse :* celle de Saint-Preux chez les filles de joie. Le comte de R... aime la marquise de M... Eloigné d'elle, il a conduit des filles d'Opéra à la campagne; on sait ce que cela veut dire. Il ne lui déplaît pas d'en informer la marquise. L'épisode tient en trois pages; cela est bien dit, nullement moralisant, bref ce n'est pas du Rousseau. Pourtant Julie pense comme la marquise : « Je rougirais dans cette occasion d'être jalouse... S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces sortes de fantaisies avilissent un galant homme. » Elles souhaitent toutes deux que cette « fantaisie » ne se renouvelle pas : « Dieu veuille que j'en sois quitte pour celle-là, dit la marquise, et vous pour le repentir de vous l'être permise. (1) » Rousseau ajoute beaucoup d'autres choses, parce qu'il s'agit d'éclairer le caractère de Saint-Preux; celui-ci a cherché des excuses que le comte de R... n'a eu garde de produire. Il y a d'un côté un jeune homme naïf, niais peut-être, et honteux; de l'autre, un homme du monde qui sait fort bien ce qui est toléré.

Je ne veux pas trop conclure de ce rapprochement : je m'en tiens à son enseignement le plus général; à mon sens, il prouve que les regards sont attirés vers la vie commune, vers la réalité vulgaire et qu'il y a place maintenant, dans le roman, pour les faits qui ne sont ni de la tradition picaresque, ni de la tradition romanesque.

La tendance est formellement exprimée par Crébillon dans la préface des *Egarements du cœur et de l'esprit* (2);

---

(1) Crébillon, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** (1732). Lettre 33.

(2) Crébillon, *Œuvres complètes*, édit. de 1772, t. I, pp. V-VI : « Le Roman, si méprisé des personnes sensées, et souvent avec justice, serait peut-être celui de tous les genres qu'on pourrait rendre le plus utile, s'il était bien manié, si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses

nous allons avoir affaire à des héros de vertu moyenne, sujets à tomber sans proclamer que leurs chutes sont des « fautes honorables », décidés, au contraire, à nous convaincre que la pure vertu n'est pas de ce monde. Relisez la VII[e] partie de la *Vie de Marianne* (1737) : c'en est la note la plus caractéristique et elle fait de Marivaux un auteur essentiellement moderne. Le pathétique a-t-il disparu pour cela? Il en est plus pénétrant. Marianne vieillie s'attendrit encore sur son jeune amour pour Valville; hélas! elle le juge maintenant, et quoi de plus vrai que le badinage par lequel elle s'efforce de cacher discrètement le regret d'une expérience si cruellement acquise. « Valville n'est point un monstre... Non, c'est un homme ordinaire... C'est qu'au lieu d'une histoire véritable vous avez cru lire un roman... Voilà ce qui fait que Valville vous a tant déplu... Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir, mais le cœur d'un homme, d'un Français qui a réellement existé de nos jours... avec ce qu'il a de bon et de mauvais; vous l'avez d'abord trouvé charmant, à présent vous le trouvez haïssable, et bientôt vous ne saurez plus comment le trouver... » Et elle ajoute : « Je badine de cela aujourd'hui; je ne sais pas comment j'y résistai alors (1). »

Marivaux est l'inventeur du roman des honnêtes gens pour qui la vie quotidienne compte encore et poursuit son train même quand la passion les bouleverse. Les premières parties de son livre sacrifient encore trop à la psychologie

---

et forcées, de héros dont les caractères et les aventures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendait, comme la comédie, le tableau de la vie humaine, et qu'on y censurât les vices et les ridicules. Le lecteur n'y trouverait plus, à la vérité, ces événements extraordinaires et tragiques qui enlèvent l'imagination et déchirent le cœur; plus de héros qui ne passât les mers que pour y être, à point nommé, pris des Turcs; plus d'aventures dans le sérail, de sultane soustraite à la vigilance des eunuques, par quelque tour d'adresse surprenant, plus de morts imprévues, et infiniment moins de souterrains : le fait préparé avec art serait rendu avec naturel. On ne pécherait plus contre les convenances et la raison. Le sentiment ne serait point outré; l'homme, enfin, verrait l'homme tel qu'il est; on l'éblouirait moins, mais on l'instruirait davantage. »

(1) *La Vie de Marianne*, 8[e] partie (1737).

abstraite; il y multiplie les portraits; Marianne n'a qu'un procédé : elle part d'une réflexion qui s'applique d'abord à elle-même pour l'élargir ensuite en une maxime générale. Mais dès sa rencontre avec M. de Climal, le contenu psychologique du récit s'enrichit : elle découvre ses partenaires par leur conversation, leurs gestes, leurs actes; elle-même, comme il convient, se connaît par l'introspection; du moins elle y fait effort et ce n'est pas la plus négligeable de ses découvertes que l'esprit est impuissant à rendre compte de ses propres mouvements : il y a, dit-elle « de ces choses dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles sont (1). » Marivaux a la conscience très nette de ce qu'il peut et de ce qu'il veut, et son livre est un roman romanesque (sinon pourquoi le présenter sous cette forme?), mais écrit dans une intention et d'une façon antiromanesques. Il se charge d'une réaction, et il le sait. « Il y a des gens, dit-il, dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez-leur l'histoire du cœur humain dans les grandes conditions, ce devient là pour eux un objet important; mais ne leur parlez pas des états médiocres (2). » Marivaux ne néglige pas les états médiocres; de là, non seulement Marianne, mais aussi le langage peuple de M^me^ Dutour (3), la scène avec le cocher de fiacre (4), et bien des détails qui paraissaient inutiles à d'autres. « Tous ces détails sont ennuyeux, avoue-t-il, mais on ne saurait s'en passer; c'est par eux qu'on va aux faits principaux (5). »

C'est par eux aussi que l'on retient le lecteur, c'est par leur force d'illusion; les événements ont beau être romanesques et même mélodramatiques (6), il y a pour les soutenir une trame solide sur laquelle court leur dessin fan-

(1) *La Vie de Marianne*, 2e partie (1734).
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 3e partie (1735).
(4) *Ibid.*, 2e partie (1734).
(5) *Ibid.*, 5e partie (1736).
(6) *Ibid.*, 9e partie (1741) : Histoire de la religieuse.

tasque. Le ton, les scènes sont de la vie courante, les sentiments sont communs, nullement vulgaires ni faciles à démêler. Il ne s'agit pas des grands mouvements dramatiques à la Prévost et à la Richardson, de « ces chagrins violents où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de se désespérer » ; mais plus subtiles et comme impalpables de « ces tristesses retirées dans le fond de l'âme, qui la flétrissent et la laissent comme morte (1).» Ces sentiments seraient-ils moins douloureux parce qu'ils sont moins violents? La longueur de l'ennui, la fadeur d'une existence vide, sont pires que les détresses imprévues; celles-ci du moins ont leur saveur. « Il y a telle personne qui dans le monde aurait pu soutenir les plus grands malheurs et qui ne trouve en elle de quoi soutenir les devoirs d'une religieuse, tout simples qu'ils vous paraissent (2). »

Marivaux interroge donc l'homme même, et non l'aventurier. Il garde de l'aventure juste ce qu'en admettait Sarcey : acceptez la situation initiale, quelque romanesque qu'elle soit, puisqu'il en faut une, mais n'acceptez que celle-là. Se souvient-on d'ailleurs beaucoup de la donnée romanesque lorsque, par exemple, Climal définit Marianne (3), ou lorsque celle-ci va dénoncer le dévot au bon religieux, incrédule d'abord, puis scandalisé, enfin déconcerté (4), ou lorsqu'elle se dit accablée en même temps de honte, d'inquiétude et de plaisir (5)? Y a-t-il rien de mieux vu, et rendu avec plus de finesse, que le revirement de Marianne, inquiétante au contact de personnages équivoques, et franchement coquette d'abord, aventurière au milieu d'aventuriers, puis vertueuse avec les bonnes gens et toute candide dès qu'elle trouve une maman?

Crébillon est le digne émule de Marivaux et on lui fait

---

(1) *La Vie de Marianne*, 9e partie (1741) : Histoire de la religieuse.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 3e partie (1735) : « Vous êtes une petite malicieuse qui vous divertissez, et qui feignez de ne pas m'entendre... »
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, 4e partie.

tort en l'appelant toujours l'auteur du *Sopha*. Le réalisme à sa manière ne s'apparente que de très loin avec celui de Richardson. Pour mesurer d'un coup la ressemblance et la différence de leur art, il n'y a qu'à citer cette seule phrase des *Egarements :* « L'amour, dans un cœur vertueux, se masque longtemps... sa première impression se fait même sans qu'on s'en aperçoive; il ne paraît d'abord qu'un goût simple, et qu'on peut se justifier aisément; ce goût s'accroît-il, nous trouvons des raisons pour excuser ses progrès; quand enfin nous en connaissons le désordre, ou il n'est plus temps de le combattre, ou nous ne le voulons pas (1). » Voilà une phrase, une seule, et c'est exactement le résumé de toute la partie psychologique du premier volume de *Grandisson!* Les pages de Crébillon sont pleines, il n'a de lenteur que celle où l'oblige la vérité, et la vérité dans une œuvre littéraire est rarement toute la vérité avec ses bavures et ses surcharges. Crébillon, il faut l'avouer d'ailleurs, est incapable de reproduire les vastes ensembles que Richardson saura contenir dans sa grosse main puissante; il lui faut, pour bien voir, rétrécir le champ de sa vision. Voici un sujet scabreux et banal, celui de la dame expérimentée qui ne détesterait pas d'initier un tout jeune homme. Ce ne sera chez Duclos et bien d'autres qu'une anecdote propre à émoustiller la clientèle éternellement semblable des pornographes. Crébillon fait de ce conte un roman très lisible : c'est que le jeune homme a réellement ses dix-huit ans, avec son platonisme, son embarras, et aussi ses désirs; et que la femme appartient à un monde parfaitement déterminé; elle aussi, elle porte son âge, dans ce qu'elle est, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.

***

Est-ce par impuissance que Marivaux et Crébillon n'ont jamais pu terminer leurs meilleurs romans? Mais comment

(1) Crébillon, *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (1736), pp. 86-87.

y auraient-ils réussi? Est-il naturel, est-il possible même d'achever un roman psychologique? A tout instant il recommence; comme dans la vie qu'il s'efforce de représenter, un chapitre ne conclut pas seulement, il en amorce encore un autre. Les romans de Marivaux et de Crébillon ne sont pas des contes moraux ni des drames bourgeois, ils sont tout l'opposé; le rideau ne tombe pas après l'apothéose des bons et la punition des méchants, parce que ces issues simplistes sont le contraire de la vérité d'abord; ensuite, parce que nos deux auteurs ne se préoccupent du bien et du mal qu'en leur qualité d'honnêtes gens, sans s'attribuer la mission de prédicant.

Au contraire, rien que par son intention de moraliser, Richardson est obligé de donner à chacun de ses romans une conclusion arrêtée d'avance dans son esprit, dont il ne démord pas, et à laquelle il pense toujours. Il entraîne hors de sa véritable voie le roman antiromanesque qu'il a pourtant conçu si hardiment. Car c'est un formidable bâtisseur. Les romanciers français qui l'ont devancé, quand il leur arrive de composer, ne sont souvent que des peintres de genre, mais fins, amusants, pénétrants aussi; plus souvent encore, ils ne font que la miniature : le travail a un fini, une délicatesse qui enchantent les connaisseurs. Richardson est fait pour déplacer des blocs entiers, des poutres énormes, lentement, avec force et assurance; sa grandeur nous étonne, mais veut-il nous charmer, il ne fera rien avec grâce. Or, ses énormes constructions solides sont importées en France sous Louis XV; on devine ce qui se passe et quelle foule de badauds s'ameute, se récriant, admirant, s'exclamant; il n'est bruit que du Titan, on en est féru.

On en est féru, mais on ne s'y fait pas. Rien de plus aisément explicable. Paméla « l'épouse anglaise, ménagère et sédentaire, studieuse et obéissante, aimante et pieuse [1] », cela est curieux; entendez : cela est étrange.

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, 1863, in-8, III, p. 268.

N'est-elle pas un peu ridicule même « cette petite paysanne anglaise, toute tremblante de la peur du démon, toute hantée par l'idée du jour du Jugement (1) » ? Et Clarisse ? Elle est une victime, elle est pathétique; rien de mieux. Elle fuit la maison paternelle; à la bonne heure. Mais comme elle est pratique et raisonnable! Comme elle est au fait des convenances! Et puis, voilà une héroïne de roman pour qui la religion est chose importante; cela se peut-il concevoir ?

Lovelace est mieux compris, tout de suite adopté. Pourquoi ? C'est qu'on le connaît depuis longtemps, au moins depuis le *Don Juan* de Molière; il est le propre fils de l'inconstant et séduisant Hylas de l'*Astrée*, il renchérit seulement sur ses perfidies, il s'en fait un système, une règle de vie, comme le Versac des *Egarements* (2). Il est accueilli à la condition pourtant de s'accommoder au ton de Paris, d'être un élégant débauché et rien de plus. Or, Richardson en avait fait un épouvantail; il devait servir comme un exemple de « la fatalité qui impose le mal à qui a commencé par le mal »; il était mis là pour vous convaincre de « la radicale impossibilité du bonheur pour qui en a tari en lui les sources vives (3) ». Cette leçon est bien grave; et cela fait que les Lovelace français n'ont emprunté que son nom au Lovelace anglais; lorsque nous écoutons Valmont et Danceny des *Liaisons dangereuses*, Korassof et Julien Sorel, Desgenais et Octave, Vautrin et Rastignac (4), c'est le comte de Versac des *Égarements du cœur et de l'esprit*, ce n'est pas Lovelace que nous croyons entendre.

Qu'on ne se trompe pas sur notre pensée : Richardson a obtenu en France un immense succès; on a parfaitement

---

(1) Texte, *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895, in-8°, p. 230.

(2) Le Breton, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 86 : « Versac n'est pas seulement un débauché qui se pique de former des élèves; il est une volonté consciente d'elle-même. »

(3) Texte, *op. cit.*, p. 226.

(4) Le Breton, *op. cit.*, p. 86.

saisi sa nouveauté et l'on ne s'est pas mépris sur ce qui fait la puissance de ses « trois grands drames », pour parler comme Diderot. Mais on n'était pas Anglais, — je m'excuse de risquer cette naïveté. Les Français de ce temps-là ont admiré à bon escient, et n'ont imité que selon les dispositions de la race. On a adapté, arrangé, contrefait; on a respiré la liqueur dont l'arome prononcé surprenait et attirait; mais on la laisse s'éventer, elle perd sa saveur.

Enfin, puisqu'il faut le dire, nous voulons bien ouvrir notre salon; nous l'avons même disposé à l'effet de vous plaire; nous y recevons une société aimable (puisse-t-elle vous agréer!). Vous souperez avec ces gens d'esprit, vous jouerez, nous arrangerons une partie, nous irons à ma terre de...; nous vous donnerons notre loge à l'Opéra. Mais non, vous ne voulez que des choses sérieuses, dites-vous, des choses de poids. C'est entendu; ma femme vous sera utile auprès du ministre. Ce n'est pas encore cela?

Non, ce n'est pas cela; l'indiscret prétend pénétrer jusque dans le foyer d'une famille française. A ces paroles étranges, on se regarde interdit, on se reprend vite parce qu'on est poli, on détourne habilement la conversation d'un sujet aussi bizarre, aussi saugrenu; et quand on se retrouve entre soi, on est encore dans l'admiration de cet étranger si original, qui vient d'un pays où l'on ne distingue pas entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

C'est cela exactement qui s'est passé en France avec les romans de Richardson. On a trouvé là « des mœurs très différentes des nôtres, une humanité nouvelle dont on prenait plaisir à faire la découverte »; on a consenti à connaître « la vie anglaise et le caractère anglais », « la famille aristocratique, avec ses volontés trop fortes, ses énergies natives, vite tournées en dureté, en opiniâtreté (1) ». Oui, « le voici, ce drame bourgeois auquel aspiraient » les contemporains de Diderot; « voici l'œuvre ample et compré-

(1) Le Breton, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 192.

hensive, où toutes les classes sociales sont représentées, où la réalité se reflète sous ses plus divers aspects [1] »; oui, Richardson « ouvre au romancier une carrière immense en lui révélant que dans la réalité et jusque dans les bas-fonds de la vie sociale, tout peut être objet d'étude et source d'émotion. Par là, son influence a été salutaire et féconde [2] ».

Influence salutaire et féconde, je le veux bien, mais sur qui? Au XVIII[e] siècle, sur la partie de la *Nouvelle Héloïse* qu'on a reçue froidement, ensuite sur un énergumène, un paysan perverti et perverti d'avance, Restif de la Bretonne, enfin sur un roman de Diderot resté trente ans inédit, qui n'est donc entré que très tard dans le courant romanesque français et appartient, par la date de sa publication, à la littérature d'après la Révolution. Il faut attendre Balzac pour trouver une œuvre de la lignée de Richardson; et encore, son action est à ce moment mêlée à tant d'autres qu'elle n'apparaît que confusément dans la conception générale du réalisme balzacien.

---

[1] Le Breton, *Le Roman au XVIII[e] siècle*, p. 193.
[2] Idem, *ibid.*, pp. 195-196.

CHAPITRE III

Les dix années qui précèdent la publication de la " Nouvelle Héloïse ,, (1750-1760)

I. Les clichés romanesques. La descendance de Prévost : quelques romanciers secondaires. De La Place : constitution du type de *Faublas*. Mlle Fauque : la « philosophie » dans le roman. Mlle Brohon : l'amour s'identifie avec la raison. L'abbé de Méhégan : l'opinion du siècle sur le repentir de la femme adultère. Thibouville : l'amour égare mais ne corrompt pas. Le type du médiocre : Bastide. La prostituée devenue vertueuse : Yon.

Nous n'avons jusqu'ici regardé que les sommets; les œuvres qui émergent de la foule grouillante des romans français forment une chaîne admirable; si l'on voulait en décrire tous les aspects, on ne finirait pas. Nous nous sommes tenu à l'un d'eux qui est essentiel : le roman français a pour but, explicite ou non, l'étude d'un problème moral incessamment repris, dont la donnée première est la puissance invincible de l'amour. Les œuvres qui ont compté, celles qui comptent encore n'ont que ce caractère de commun.

Celles qui sont oubliées ont toujours mérité de l'être, et il est curieux de constater l'accord des contemporains et de la postérité sur la hiérarchie des romanciers du XVIIIe siècle. D'autres, dont on se souvient, n'ont pas eu la moindre action parce qu'elles ne répondaient pas à cet idéal du roman : Le Sage, malgré toutes ses qualités, n'a pas marqué même d'un trait d'ongle l'évolution du roman français; le courant passe à côté de lui, l'ignore. Le Sage a peint l'humanité, mais justement celle dont le roman

n'a que faire : « l'humanité, moins ce qu'il y a de poésie et de beauté dans toute vie humaine, si humble qu'elle soit, par les passions et la souffrance [1] ».

Les oubliés et les dédaignés, par centaines, sont en apparence plus proches de la conception fondamentale du roman, en ce sens qu'ils font de l'amour le ressort unique des actions de leurs héros; s'ils nous ennuient, c'est parce que le problème moral ne les intéresse pas; ils ne voient de l'amour que ses conséquences extraordinaires, sanglantes ou bizarres; au lieu de représenter un conflit, une douleur, un idéal de vie, ils recherchent l'extravagant, l'aventure, ils portent l'intérêt dans la fantaisie, ils inventent. Et, j'en conviens, le lecteur français, tout lecteur, ne se lasse jamais du romanesque; il reste dans chacun de nous une curiosité enfantine, toujours prête à s'amuser de l'imprévu; mais nous sommes encore bien plus avides de cas de conscience; il nous plaît de voir la vertu récompensée, du moins dans les livres, et nous nous demandons pour cela au cours de notre lecture : où est la vertu? Où est le devoir? Voilà pourquoi nous ne relisons jamais les romans qui ne se sont pas posé la même question. Je consens que le roman-cinéma vous plaise, et je ne suis pas plus difficile que M^me^ de Sévigné; encore faudrait-il un peu de variété; mais si dès l'antiquité, dans les *Clémentines*, je trouve déjà entassés tous les épisodes du roman d'aventure [2], voulez-vous que je m'y plaise encore le jour où je les retrouverai dans Baculard d'Arnaud? Ils se sont dépouillés de tout l'intérêt que mon goût pour le surprenant y attacherait.

Au contraire, répétez-moi indéfiniment que l'amour est

---

[1] Le Breton, *Le Roman au XVIII^e^ siècle*, p. 57.

[2] *Les Clémentines* : « Ce sont des épisodes d'amour, des récits de voyages, des naufrages qui réduisent à la misère des personnes opulentes et les livrent aux mains des pirates, enfin des reconnaissances entre parents séparés par une longue suite d'aventures extraordinaires. » (Chassang, *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*. Paris, 1862, p. 273.)

« un sentiment fatal, envoyé par les dieux, auquel il est impie de résister, et qui est au-dessus de toutes les considérations de mariage et de fidélité conjugale (1) », je dirai comme vous, ou bien je vous contredirai, jamais je ne vous écouterai avec indifférence; je citerai des exemples pour illustrer votre thèse ou la mienne, je justifierai tel cas, je condamnerai tel autre. Je suis et je reste un lecteur de contes moraux, depuis l'*Histoire Eubéenne* de Dion Chrysostome jusqu'à ceux de Marmontel et j'ai été longtemps, par-dessus le marché, et depuis les *Babyloniques*, un amateur de métaphysique amoureuse.

D'ailleurs, les romanciers ont beau se torturer l'esprit, ils sont vite à court d'invention (2). Les uns veulent nous faire frémir à des histoires d'inceste, par exemple; mais si nous ignorons Saint-Grégoire, la *Manekine*, les *Sept Sages*, si nous avons oublié Bandello, si personne n'a connu *Floriane, son amour, sa pénitence et sa mort* [1601] (3), si l'on ne connaît plus l'*Aminta* du Tasse, la *Filli di Sciro*, telle pastorale comme la *Folie de Silène*, l'*Amaranthe* de Gombauld ou tel opéra de Quinault (4), nous nous souvenons du moins d'Œdipe et nous ne frémissons pas du tout; d'autant plus qu'au XVIII[e] siècle, sans compter Campistron dont le *Tiridate* est de 1691, la *Sémiramis* de Crébillon n'est certes pas inconnue. J'en dirais autant des viols et je renonce à les compter. Parmi les « victimes de l'amour » vais-je dénombrer toutes les filles déguisées en garçons et tous les garçons déguisés en filles depuis l'*Astrée* jusqu'à *Faublas;* vais-je mettre en garde contre tant de ressemblances extraordinaires, sources de je ne sais combien de quiproquos; nommerai-je par leur nom tous les

(1) Chassang, pp. 279-280.

(2) Nous en avons donné un exemple, *Revue de France*, nov.-déc. 1921.

(3) « *Floriane...* est l'histoire d'une fille violée par son père, puis devenant volontairement sa maîtresse, menant ensuite dans son palais de Naples l'existence luxueuse des grandes courtisanes, gagnée enfin par le repentir et après une dure pénitence, mourant saintement. » (G. Reynier, *Le Roman sentimental avant l'« Astrée »*, p. 354, note 1.)

(4) Ces diverses œuvres sont analysées par Marsan, *op. cit.*, *passim.*

ermites, toutes les filles qui consentent à épouser un homme qu'elles n'aiment pas, depuis *Girard de Roussillon* jusqu'à la *Nouvelle Héloïse*, et toutes celles qui s'y refusent à l'exemple d'Oriane des *Amadis;* celles qui se retirent dans des monastères, comme Ismène dans *Thèbes;* les femmes que leur mari séquestre (*Yonec*); les « losengiers » du moyen âge et les traîtres qui leur ont succédé? Je néglige ces situations et ces personnages justement parce qu'ils sont trop communs et parce qu'on ne les invente pas nécessairement; ils ont pu exister et se rencontrer plus d'une fois dans la réalité.

Mais il est des épisodes essentiellement romanesques, vraisemblables sans doute, mais peu ordinaires. Par exemple celui de l'amant qui se place en service chez son amante, ou de la femme repoussée qui se déguise en écuyer et va servir son cruel mari (*Floire et Jeanne*); je le retrouve indignement contrefait dans un conte de Baculard où c'est la propre mère du héros qui demande à vivre près de lui comme sa servante. Il y a un monument tendu de noir tout à fait digne de Prévost dès le XVI[e] siècle (*Les Amours d'Arnalte et de Lucinda*, trad. en 1539); la femme infidèle murée vivante avec le cadavre de son amant, avant d'être dans un recueil de *Contes moraux* de 1763, se trouve dans Bandello. Les exemples de dévouement ne sont pas plus variés : sous le règne de Henri IV, comme sous celui de Louis XVI ou sous le gouvernement du Premier Consul, c'est une obligation pour un amant de s'enfermer avec son amante atteinte de la petite vérole et de s'exposer par amour à la contagion du terrible mal.

Je ne parle pas des lettres contrefaites, des cloisons au travers desquelles on surprend les secrets les plus importants : D'Urfé, Richardson, Walter Scott même, n'ont pu s'en passer.

* * *

Il faut pourtant que je m'arrête à des romans de tout ordre et de tout genre, si je veux donner une idée de l'ori-

ginalité de Rousseau comme romancier. Pour y réussir parfaitement, je devrais demander à mon lecteur un effort auquel il aura bien raison de se dérober : celui de se faire l'âme d'un homme de 1750 et de lire les nombreux romans qui paraissaient alors. Je n'insiste pas : le lecteur trop bénévole qui s'y essaierait ne pourrait qu'y perdre, mais, je l'affirme, Rousseau y gagnerait d'autant.

Il n'est pas inutile du moins d'examiner d'un peu près les romans parus dans les dix années qui précèdent immédiatement la publication de la *Nouvelle Héloïse*. Je commencerai par les médiocres et les détestables; je passerai ensuite en revue les plus actifs et les plus lus : Duclos, Richardson (*Grandisson*, 1755-1758), Prévost (*Le Monde moral*, 1760), Crébillon (*Les Heureux Orphelins*, 1754), Marmontel (*Contes moraux*, 1755 sq.), M^me^ Riccoboni.

***

Descendons tout de suite au plus bas étage avec Chevrier; c'est un admirateur de Crébillon, mais non certes son imitateur. Jugez-en si vous avez beaucoup de temps à perdre par l'*Histoire de Cécile* (1), informe et invraisemblable fait-divers qui détonne dans un livre de mélanges indignes, par leur platitude, du moraliste le plus banal. Que dire des *Mémoires d'une honnête femme* (1753) du même Chevrier? Que nous sommes donc loin des beaux rêves de Jean-Jacques, surtout de son idée aimable de la

(1) Chevrier, *Les Ridicules du siècle* (*Œuvres complètes*, 1774, t. III). Cécile, à peine sortie du couvent, est perdue par l'entremise d'une coiffeuse dont elle a fait sa confidente; fille d'un procureur au Parlement de Metz, elle est courtisée par un marquis et lui cède dès la page 2; enceinte, elle consent à se laisser enlever; mais c'est le valet du marquis et non le maître qui la reçoit dans une chaise de poste. Le marquis les rattrape; arrivés à Paris, il l'abandonne, elle accouche d'un enfant mort-né. La sage-femme à qui elle doit de l'argent lui propose de se prostituer; elle accepte et son premier client n'est autre que le marquis! Indignée, elle s'enfuit; la sage-femme la met en chambre garnie, puis dans une maison de tolérance d'où elle se sauve, non par vertu, mais parce qu'on l'y exploite. Elle retrouve son père qui lui pardonne et elle prononce ses vœux au couvent de ***.

famille unie et heureuse (1)! L'honnête femme tombe amoureuse à tout propos et à tout hasard; à part cela, toujours innocente, et pourtant toujours soupçonnée par un vilain mari. Chevrier n'arrive même pas à copier la partie mélodramatique de Prévost, quoiqu'il s'y efforce (2). Pourtant de-ci de-là, une note date le livre; plus d'une fois il rencontre une idée que va vivifier Rousseau; son pauvre organe énonce sèchement ce qu'une voix éclatante va bientôt chanter (3). Il sait que « les préjugés sont les tyrans de l'homme (4) », et qu'il faut s'y soumettre. Mais que de clichés (5), que de lieux communs! Les *Mémoires d'une*

(1) *Œuvres complètes*, II, p. 248 : « C'était un de ces repas de famille, où l'ennui monté sur le ton de la bienséance gagne tous ceux qui en sont, et répand même un froid domestique sur les étrangers qui n'y sont admis que pour partager la confiance et la tristesse. »

(2) *Ibid.*, t. II, pp. 487-488 : « Est-ce assez, grand Dieu !... Livrée depuis l'aurore de mes jours à toutes les disgrâces que l'amour et la jalousie peuvent causer, mes mœurs ne m'ont point sauvée des malheurs du siècle; vertueuse, j'ai essuyé tous les maux; aurais-je été plus infortunée si j'avais été criminelle? Sanville, mon époux, Opton et Pervaux, tout lâches qu'ils fussent, se présentaient sanglants à mes yeux, et semblaient, par des regards où la rage était peinte, me redemander leur sang que j'avais fait répandre; mon innocence ne m'évita aucun de ces remords cruels qui déchirent les coupables. »

(3) *Ibid.*, II, p. 262. « L'avantage de la vertu est de rentrer aisément dans un cœur où les remords la rappellent toujours. » Les femmes vertueuses, selon Chevrier, n'ont rien à envier à Julie : « Il en est de fort vertueuses, dit-il, qui peuvent avoir une faiblesse : mais rentrées dans leur devoir, au moment même qu'elles ont pris la résolution d'en sortir, elles ne sont que plus estimables. » (*Ibid.*, II, p. 302.)

(4) *Ibid.*, II, p. 325, *L'amour-propre sacrifié au plaisir de la vengeance* (1754) nous présente également un gentilhomme qui, sachant « penser », renonce aux «préjugés» et se fait négociant; ce beau début promettait, mais nous sommes bientôt déçus : les quatre volumes de ce pitoyable roman sont consacrés aux aventures de la fille de ce gentilhomme, et l'on n'entend plus parler de lui.

(5) Parmi les lieux communs, notons celui du mariage XVIII[e] siècle : « Nous trouvâmes son mari (celui d'une coquette) les larmes aux yeux; ce spectacle m'étonna, et j'étais prête à l'interroger sur la cause de ses pleurs, quand cet époux singulier et malheureux m'apprit qu'il aimait sa femme. » L'honnête femme le console en lui disant : « Aimer sa femme n'est point encore un ridicule établi... Vous avez tort de vous croire humilié par la passion que vous ressentez pour elle. » (*Ibid.*, II, pp. 348-349.) Signalons le cas épouvantable du frère qui épouse sa sœur sans la connaître; et enfin ce « caractère anglais » : Miss Otway ne trouvant plus à inventer de plaisirs nouveaux, s'empoisonne en lisant Pope; Courmont, qu'elle a averti, accourt chez elle, s'empoisonne aussi et meurt avec elle sous les yeux de sa femme.

honnête femme sont un ramassis d'emprunts et de sottises entassés sans le moindre souci de la composition.

Il y a encore bien du mauvais goût (1) dans la *Laideur aimable* (1752, par De La Place); mais il s'y rencontre du moins un caractère, celui de Dorigny, prétendant de quarante-cinq ans et qui n'a rien d'un héros de roman : franc, complaisant, ayant le bon sens de se taire et de ne parler qu'à propos. Du même auteur, les *Erreurs de l'amour-propre* (1754) présente un singulier mélange de choses rebattues et de traits nouveaux. Lydia peut être regardée « comme une de ces princesses infortunées qui dans la plupart des romans sont forcées par la fatalité de leur étoile à errer inconnues dans l'univers (2) ». A côté d'elle, voici le jeune homme qu'une veuve initie : on passe doucement des *Egarements* (3) à *Faublas* (4). Le romanesque est dans

(1) Pour éprouver deux amants, le père du héros feint de vouloir épouser l'héroïne; ils consentent tous deux à ce mariage.

(2) Les *Erreurs de l'amour-propre* ou *Mémoires de Milord D...*, réédité sous le titre de *Lydia...* (1772), I, p. 42.

(3) « (L'usage du monde) m'aurait fait sentir vivement combien il est honteux d'être fidèle. Je n'aurais pas, à la vérité, été saisi par le sentiment, il m'aurait paru ridicule dans Mme de Lursay (dont il est l'amant, alors que c'est une jeune fille, Hortense, qu'il aime)... Loin même que l'idée d'Hortense eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurais trouvé du plaisir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Mme de Lursay m'aurait plongé, j'aurais gémi de l'usage qui ne nous permet pas de résister à une femme à qui nous plaisons, j'aurais sauvé mon cœur du désordre de mes sens, et par ces distinctions délicates que l'on pourrait appeler le quiétisme de l'amour, je me serais livré à tous les charmes de l'occasion, sans pouvoir courir le risque d'être infidèle. Cette commode métaphysique m'était inconnue, et ce fut avec un extrême regret que je vis à quel point je m'étais trompé... Soit que je m'ennuyasse de me trouver coupable... ou que dans l'ivresse où j'étais encore, le sentiment n'agît que faiblement sur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenait insupportable. Dérobé aux plaisirs par les remords, arraché aux remords par les plaisirs, je ne pouvais pas être sûr un moment de moi-même. Je l'avouerai même à ma honte, quelquefois je me justifiais mon procédé, et je ne concevais point comment j'avais pu manquer à Hortense, puisqu'elle ne m'aimait pas, que je ne lui avais rien promis... Je persuadais assez facilement à mon esprit que ce raisonnement était juste, mais je ne pouvais pas de même tromper mon cœur. Accablé des reproches qu'il me faisait et ne pouvant en triompher, j'essayai de m'en distraire et de perdre dans de nouveaux égarements un souvenir importun qui m'occupait malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai, et chaque instant me rendait plus criminel, sans que je m'en trouvasse plus tranquille. » (*Egarements*, pp. 354-355.)

(4) Remplacez Mme de Lursay par lady Rivers et Hortense par Lydia, et la situation est la même que celle des *Egarements*; seulement, le

les faits plus que dans les caractères et dans les passions, et l'on sait fort bien appeler par son nom « une vertu théâtrale »; on lui préfère la conduite ordinaire de la moyenne et même de la médiocre vertu. Cette œuvre de second ordre représente assez bien un des types du roman d'alors, celui qui s'est dégagé des invraisemblances de comédie à la manière de *Gil Blas* (1) et des exagérations de tragédie à la manière de *Cleveland*. La deuxième partie étudie le cas d'une courtisane amoureuse qui fait penser un peu à la Lauretta de la *Nouvelle Héloïse* et des *Amours de Milord Edouard Bomston*, sans compter *Marion Delorme*. Miss Wilmore, une jeune fille dépourvue de préjugés et fort effrontée, ne s'est jusque-là rien refusé. Elle s'éprend du héros et son amour lui refait une virginité. « Dans les bras d'une femme perdue, j'imaginais jouir de la tendre timidité d'une amante à sa première passion. Le souvenir amer de ses égarements passés, le vide affreux qui les accompagnait toujours, les remords qui lui en restaient, le regret douloureux de n'avoir pas connu plus tôt les plaisirs qu'elle éprouvait, celui d'en avoir enfin rencontré l'objet, le bonheur de le posséder, la crainte de le perdre, la douleur de le mériter si peu; cette confusion d'idées si nouvelles pour milady, et qui peignait en mots entrecoupés le désordre d'une âme tantôt élancée hors d'elle-même, tantôt accablée de ses propres efforts, présentait cependant distinctement chacun de ces tableaux, avec cet ordre et

---

jeune libertin raisonne tout différemment. « Il était, dit-il, assez plaisant que plus ma passion pour Lydia était sincère et vertueuse, et moins je me croyais coupable envers elle, en ce que je ne confondais pas les sentiments qu'elle m'avait inspirés avec ceux qui faisaient le fondement de mon commerce avec lady Rivers. Cette dernière n'était exactement à mes yeux qu'une femme; au lieu que Lydia était un être infiniment supérieur, et dont le culte, à mon avis, eût été profané par des idées tant soit peu grossières. C'est contre ce raisonnement qu'expirèrent tous mes remords. Et c'est en se convainquant de plus en plus de sa solidité que mon cœur se disposait à devenir insensiblement le plastron du sexe entier. » (*Lydia*, I, p. 130.)

(1) Le personnage de l'escroc qui trompe un jeune provincial avec de belles paroles disparaît, ou plutôt c'est le personnage du jeune provincial trop naïf qui se voit rejeté comme invraisemblable.

cette touchante énergie que la chaleur et la vérité de l'âme peuvent seules donner et saisir... (1) » Le jeune homme devient indifférent, elle ne se plaint pas : « Je lui dois trop, dit-elle, et j'en fais gloire; il m'a fait connaître l'amour, et c'est à l'amour seul que je dois le bonheur d'avoir gémi sur mes égarements et connu la vertu (2) ». Elle se retire du monde.

Je n'insiste pas plus qu'il ne faut sur une réimpression de *Abdeker* (3), roman entremêlé de recettes de médecine (Mahomet a parmi les femmes de son sérail la belle Fatmé; on découvre qu'ils sont frère et sœur, elle ne sera pas à lui, il en « frémit de rage »), ni sur le *Palais du silence*, *conte philosophique* (1754) où le héros transporté devant un miroir magique (4) y contemple son père et sa mère qui le pleurent, son amante qui le trahit et tout ce que vous pouvez imaginer de banal. Je note en courant une plate imitation (5) de ce qui est imitable dans *Marianne* ou dans *Paméla*. J'admire, puisque Fréron m'y force, « la pureté du style, la délicatesse des sentiments » de M^me^ de Puisieux, mais je ne vois dans ses *Mémoires de la Comtesse de Zurlac* que choses bien rebattues (6).

Je lis plus attentivement *Abba saï* (7) que la *Bibliothèque de campagne* a jugé digne d'une nouvelle édition; c'est un roman historique, du moins il a pour source le troi-

(1) *Lydia*, II, pp. 35-37.

(2) *Ibid.*, II, p. 55.

(3) *Abdeker* ou *L'art de conserver la beauté*, par Le Camus; éditions de 1748, 1754, 1756, 1790 et 1791. Cf. *Année littéraire*, 1754, t. I, p. 173 sq.

(4) Un miroir magique joue à peu près le même rôle dans le *Miroir des princesses orientales* (1755), par M^lle^ Fagnan. Fréron (1755, t. II, p. 312) en rapproche le *Miroir magique*, opéra-comique de Le Sage.

(5) M^me^ de Villeneuve, *La Jardinière de Vincennes* (1754).

(6) L'héroïne aime avec ardeur et sans espérances un chevalier de Malte, mais il est volage; sa légèreté aide l'héroïne à épouser le comte de Zurlac, vieux et riche; devenue veuve, elle aime un marquis de dix-sept ans. (*Année littéraire*, 1754, t. III, p. 25.) Du même auteur, *Zamor et Almanzine* (1755) présente, entre beaucoup d'autres personnages, un frère amoureux de sa sœur.

(7) M^lle^ Fauque, *Abbassaï*, *Histoire orientale* (1754), réimprimée dans le Supplément a la Bibliothèque de campagne, Genève, 1761. Cf. *Année littéraire*, 1754, t. III, p. 15.

sième volume de l'*Histoire des Arabes* de l'abbé de Marigny (1750, 4 in-12). Hélas! l'auteur, Mlle Fauque semble avoir profité beaucoup plus des leçons de Prévost et des philosophes sensualistes. Dès les premières pages, elle nous présente un « élève de la nature »; souvenir de l'homme-machine de Condillac ou de Cleveland dans la caverne de Rumneyhole? Il est difficile de le dire. Zesbet jusqu'à seize ans est élevée dans un souterrain; on la ramène à la lumière, elle jette autour d'elle des regards tout neufs et la voilà instruite du coup : « la simple nature » parle en elle et ce qu'elle lui dicte est « bien au-dessus d'une orgueilleuse et vaine éloquence ». Elle va tout de suite au déisme, vous vous y attendez bien. « Tout ce que je vois, dit-elle, tout ce que je sens, me persuade plus que tous vos discours de l'existence d'un Etre Créateur (p. 16). » Du reste, on ne la presse pas de pratiquer une religion plutôt qu'une autre; elles ne font toutes que des fanatiques et « le fanatisme s'appuie toujours sur le mensonge (p. 28) »; et chacun sait qu'il n'est rien pour acquérir une réputation de sainteté comme d'user d'odieux artifices.

Les Arabes de ce temps ont lu Locke et sont prêts à lire Helvétius. Pourquoi l'amour est-il la passion qui, de toutes, « nous affranchit le plus promptement des remords »? — « Parce qu'elle est dépendante des sens, qui ont seuls un vrai pouvoir sur l'âme (102). » Les passions sont utiles (1), elles sont la marque d'une grande âme (2) et elles justifient tout (3). Ces serviteurs d'Allah ont également lu Montesquieu, ils sont au courant de la théorie des climats (4).

(1) Mlle Fauque, *Abbassaï, Histoire orientale* (1754), p. 165: « Les actions les plus admirées ont presque toujours été produites par l'excès des passions déréglées, par des motifs contraires à l'honneur ou à l'humanité. »

(2) *Ibid.*, p. 210 : « La modération est la vertu des génies bornés, elle est nécessitée en eux, on ne se livre aux passions qu'avec l'esprit qu'il faut pour en justifier les excès. »

(3) *Ibid.*, p. 257 : « L'excès de la passion qui vous agite justifie de tout. »

(4) *Ibid.*, p. 198 : Un philosophe explique à son élève « les raisons qu'avaient eues les législateurs dans les différences de leurs principes et de leur morale »; il lui fait sentir « combien ces différences sont nécessaires aux génies et aux passions que donnent les divers climats. »

Et enfin ils savent Prévost par cœur. A la page 100, vous en êtes au second inceste, l'un parfaitement accompli, l'autre resté platonique, au grand chagrin du Kalife Haroun Al Raschid amoureux de sa sœur, tentant de la violer, et vertueux malgré tout (1). Eh! quoi? l'amour serait-il un crime? l'amour incestueux ne s'accorde-t-il pas comme de soi avec l'innocence? Non, Haroun ne renoncera pas à son amour. « Non, je ne bannirai point de mon cœur une passion qui sera soumise à l'innocence, à la vertu. L'amour sous leurs lois, ne fut jamais criminel (p. 131). » C'est donc du Prévost, mais qui tourne à la frénésie. Il patauge aussi dans le ridicule (2) et la grossière impudeur (3).

Serons-nous plus heureux avec *Thomas Kenbrook* (4) qui se dit traduit de l'anglais et veut passer pour un second

---

(1) Mlle Fauque, *Abbassaï, Histoire orientale* (1754), p. 124 : « La tendresse d'un fils, la fureur d'un amant, les remords d'un cœur vertueux, la honte d'un amour criminel, que de sentiments rassemblés pour déchirer un cœur! »

(2) Zulima reconnaît « dans un difforme et misérable eunuque » son « cher et adorable Seif ». Il est eunuque; qu'à cela ne tienne : leur amour en sera plus pur!

(3) L'histoire de Zulima est déjà bien scabreuse en elle-même; je cherche quelle épithète lui convient, du moment où c'est la mère elle-même qui retrace ses aventures à sa propre fille. ... Mlle Fauque a encore écrit *Les Préjugés trop bravés et trop suivis ou les Mémoires de Mlle d'Oran* (1755). Mlle d'Oran réunit le goût et les inclinations des deux sexes; très vertueuse, elle aurait été une Lucrèce et un Amadis; elle aime le comte de Cerneil, sans vouloir le lui avouer. De son côté, il la veut pour maîtresse avant de l'avoir pour femme. Une jeune paysanne qui appartient à l'héroïne lui propose de se mettre dans son lit et d'y recevoir Cerneil à sa place! Elle y consent; mais voilà Cerneil amoureux de la paysanne. Il finit pourtant par revenir à Mlle d'Oran. A l'instant même où l'on ne craint plus pour personne, Cerneil est tué par erreur de la main de son propre père.

Ce roman, comme on voit, est plein de « situations touchantes »; elles ont, du moins, touché Fréron (1755, t. IV, p. 27 sq.).

N'oublions pas un épisode digne de Dumas père : la naissance d'un enfant dont le père et la mère ne se sont jamais vus. — Autre épisode à la Dumas dans les *Mémoires de M. de M**** (1755) : le héros est mis à la Bastille et « c'est une chose extrêmement curieuse à lire que les moyens dont il se sert pour établir une correspondance avec les tristes compagnons de son infortune ». On s'intéresse à ces prisonniers autant qu'à « Robinson dans son île ». (*Année littéraire*, 1755, t. IV, p. 335.)

(4) *Thomas Kenbrook, Histoire anglaise*, trad. par M. D. L. P. (1754).

Tom Jones? C'est l'histoire d'un amant qui, déguisé en fille, accompagne son amante comme femme de chambre; ils sont attaqués par un corsaire. Ici, épisode d'Isidore, enlevée, abandonnée, restée pure, puis entretenue et malgré cela toujours immaculée. Le voyage reprend : arrivée à la Jamaïque, mariage. C'est nous mener loin pour une conclusion qui ne nous surprend guère.

Passons à un autre, le *Roman du Jour* (1) : des amants se prennent, se congédient au bout d'un jour, d'un mois; le héros fréquente le monde des filles entretenues; l'auteur déclame contre les Jésuites. Ce roman prétend « servir à l'histoire du siècle ». « Ainsi, dit Fréron (2), ceux qui, dans la postérité, seront curieux de connaître les mœurs de notre âge, apprendront dans ce livre, s'il parvient jusqu'à eux, que les femmes de ce temps-ci se livraient avec une facilité surprenante aux premières avances d'un amant; que le plus fat et le plus impertinent avait le plus de droits à leurs bonnes grâces, et que, comme on les obtenait sans peine, on y renonçait sans cérémonie. On saura encore que rien n'était plus commun dans le XVIII[e] siècle que de voir des hommes âgés de dix-huit à vingt ans, avoir des torts considérables vis-à-vis de leurs maîtresses, dans le moment le plus heureux de leurs aventures. »

M. de Mailhol, dans la *Nouvelle du Jour* (3), s'attarde à de plates allégories, dit son mot sur l'opéra, la musique italienne et française; dans le *Cabriolet* (4) du même auteur (1755), une tante prostitue sa nièce orpheline. Un autre, sous prétexte de raconter la *Vie de Mahomet* (5), nous met au courant des aventures amoureuses supposées de la jeunesse du prophète, et imite en passant Cyrano et Gulliver.

---

(1) *Le Roman du jour, pour servir à l'histoire du siècle* (1754).
(2) Fréron, *Année littéraire*, 1754, t. III, p. 325.
(3) *La Nouvelle du jour* ou *Les Feuilles de la Chine* (1754).
(4) Une tante joue encore le rôle d'entremetteuse dans l'*Etre pensant*, par le chevalier de Bastide (1755).
(5) *Histoire secrète du prophète des Turcs*, trad. de l'arabe (1754).

Carmantière (1), fils d'un chanoine et d'une servante, se fait moine et a des amours de moine (2).

Voici pourtant un épisode du *Juge prévenu* (1754), de Mme de Villeneuve, qui mérite de retenir un instant l'attention de l'historien de Rousseau : Dubois, médecin fort riche, mais fils d'apothicaire, tout ce qu'il y a de plus roturier par conséquent, guérit une fille de la noblesse, Mlle de Ciare. Celle-ci s'éprend de lui; on veut la marier à un autre; *plus romanesque que ne sera Julie*, elle n'y consent pas. Son petit bourgeois lui sauve une seconde fois la vie. L'histoire se complique ensuite : Dubois est faussement accusé et il est jugé par son propre père, car voilà qu'il n'est plus fils d'apothicaire. Un triple mariage termine le roman (3).

Transportons-nous en Turquie : deux esclaves du sérail, pour s'évader et délivrer leurs maîtresses, songent à bouleverser tout l'Etat; un musulman se convertit pour épouser une chrétienne, comme dans les romans du XVIIe siècle; on nous fait assister à des combats de générosité qui tournent toujours, cela va de soi, à l'avantage du plus généreux (4).

Monotonie et clichés dans l'*Etourdie* [1754] (5) : elle est quatre fois sur le point de perdre l'honneur et les quatre attentats sont déjoués. Victime des apparences, elle perd son amant, qui en épouse une autre; elle se marie aussi et les voilà bien malheureux; mais les époux gêneurs ne les font pas languir trop longtemps, ils meurent et les deux veufs s'épousent, comme dans Mme Riccoboni. Les scélérats ne sont pas plus inventifs que l'auteur : pour

---

(1) *Carmantière* ou *Les Engagements rompus par l'amour* (1754).

(2) Du même genre : *Le Frère quêteur, Histoire galante* (1756).

(3) Mme de Villeneuve a encore publié en 1755 : *Anecdotes de la Cour d'Alphonse, XIe du nom, roi de Castille* : Mathilde d'Aguilar, élève de la Laure de Pétrarque, veut des amants qui aiment sans espérance, mais finit par renoncer au pétrarquisme et au platonisme en faveur du vainqueur des Maures. (*Ann. litt.*, 1755, t. VII, p. 204.)

(4) *La Vengeance naturelle* (1754).

(5) Trad. de l'anglais de Mrs. Heywood par de Fleuriau, 1754.

nuire, ils n'ont qu'un seul et même moyen, vraiment trop souvent vu : la lettre anonyme.

Les parents de Léonille (1) et de son futur mari ont l'idée singulière d'échanger leurs enfants. L'auteur a lu *Cleveland* et c'est pourquoi, après la tempête obligée et les corsaires prévus, il expédie son héros chez les sauvages de l'Hudson où vous pensez bien qu'il devient roi. Puis, on trouve le temps de nous conter longuement l'histoire de la reine d'Angleterre, avec force évanouissements et la conception de la « gloire » d'un illustre cœur empruntée aux grands romans du XVII[e] siècle.

Mais la raison va triompher : M[lle] Brohon nous le promet, elle va triompher chez des amants philosophes (2). A la page 20, un amour incestueux, mais puisqu'il en faut un, passons. A la page 26, un amour assez décent, qui pourtant a été bien près de nous scandaliser : un jeune homme, Mérindor, aime d'amour un certain Déricourt; où nous égarons-nous? mais Déricourt n'est pas Déricourt du tout; il s'appelle Victoire et c'est une jeune fille, qu'on avait habillée en garçon; il était temps qu'elle se découvrît pour ce qu'elle était, car Mérindor était à bout de forces. Il peut avouer son amour : « Oui, je l'aime, je l'adore; je ne crains plus de le dire, que j'étais aveugle. Uranie (c'est un des personnages) je voulais que ma raison triomphât d'un sentiment dont elle-même est le principe (p. 26) » car, bien entendu, l'amour est le principe de la raison; à moins que ce ne soit l'inverse (3), et au fond, c'est tout

---

(1) 1755, p. M[lle] de Lubert.

(2) M[lle] Brohon, *Les Amants philosophes* ou *Le Triomphe de la raison*, 1755.

(3) Idem, *ibid.*, pp. 58-59 : « Je tiens de la nature des dispositions si tendres que l'amour seul pouvait assurer mon bonheur, dit Mérindor; je n'ai jamais essayé de détruire cet heureux penchant, ma raison n'y était point contraire. Est-il rien de plus noble que l'amour, est-il rien de si doux, rien même de plus utile à la société? Lui seul corrige nos mœurs, les rend pures et délicates; l'homme lui doit ce qu'il a d'estimable... Mais quel est cet amour? C'est celui qui, puisant sa source dans la raison même, fut toujours soutenu de l'aimable vertu. »

un : la sensibilité est le bien suprême (1), voilà ce que veulent dire ces bonnes gens, si toutefois ils veulent dire quelque chose. C'est un monde plein d'indulgence pour soi-même (2), tout heureux de pouvoir s'admirer à peu de frais, qui sait que la mélancolie est le signe de l'amour (p. 70) et que « les couvents destinés à être l'asile de la vertu sont quelquefois les entrepôts du crime (p. 135) ». Récitez ces trouvailles merveilleuses sur le même ton niais et vous avez assuré pour toujours le triomphe de la raison.

L'Infortuné Provençal (3)! Il faut savoir qu'étant cadet on l'a fait chevalier de Malte; or, le voilà épris de Justine, fille d'un marchand d'Aix. Que faire dans ces conditions-là? C'est tout indiqué : il vole son père, enlève sa maîtresse et la conduit en Angleterre. Un méchant Anglais la lui enlève. Il émigre en Guinée, puis je ne sais où, pour rencontrer une femme plus tendre encore que Justine et qui dédaignée tente de l'empoisonner. Il est accusé de meurtre, se fait soldat, retrouve Justine, tue ses rivaux; en Espagne, son amour pour une religieuse lui vaut cinq longues années de captivité dans les cachots de l'Inquisition. Il se marie à Metz; avec qui? Ce ne peut être qu'avec sa sœur, vous l'avez deviné. Celle-ci meurt, rongée de désespoir; il se fait ermite dans la forêt d'Ardenne, ce qui ne l'empêche pas d'épouser à la fin celle qu'il n'a pas cessé d'aimer.

Je n'ose donner l'idée de la *Baguette mystérieuse* (1755); elle joue un rôle trop scabreux dans un roman de M. Guis, bien écrit, plein d'esprit et de finesse, selon Fréron (4).

Mais voici du Prévost tout pur, et nous pourrons citer

---

(1) Mlle Brohon, *Les Amants philosophes* ou *Le Triomphe de la raison*, 1755, p. 119. « Loin de rougir de sa sensibilité, il y trouvait sa gloire. »

(2) Idem, *ibid.*, p. 88 : « Damon n'avait succombé qu'aux effets d'une première faiblesse; ah! qui peut se flatter d'en être exempt? »

(3) *L'Infortuné Provençal* ou *Mémoires du Chevalier Bélicourt, écrits par lui-même* (1755).

(4) *Ann. litt.*, 1755, t. III, p. 81.

sans indiscrétion (1). Dans le Nord de l'Angleterre vit en ermite le comte de Baneston; celui qui veut le trouver traverse d'abord « plusieurs cours où règne un silence effroyable; il arrive enfin auprès d'un pavillon dont les pierres sont teintes de noir; un cimetière est à droite, à gauche un petit bois planté de pins, de sycomores et de cyprès; il avance et découvre une lampe qui ne jette qu'une sombre clarté; il voit un homme couché sur une natte de jonc, couvert d'une mauvaise robe, les cheveux épars, et portant une longue barbe ». Dans le bois, « on n'entendait que le croassement affreux d'oiseaux sinistres et carnassiers ». Au milieu de ce bois, quelques marches : elles vous mènent à un « caveau souterrain »; c'est « l'endroit que le comte de Baneston habitait le plus souvent. On y voyait deux cercueils... Le comte après les avoir baisés et considérés quelque temps » raconte l'histoire de Sophie qui, mariée contre son gré, se tue d'un coup de poignard. C'est là, selon Fréron, la partie faible de l'ouvrage; mais l'auteur s'élève bientôt « au-dessus des romanciers vulgaires » par son talent de peindre en sombre des « tableaux de la méchanceté et de la faiblesse humaines ». Baneston avait épousé une femme qui le rendait heureux; or, une horrible mégère nourrit le noir projet de se faire aimer de lui et elle y réussit. « Il devient infidèle à une femme adorable à qui il doit tout pour la plus indigne créature que l'Enfer ait formée de ses feux les plus noirs mêlés avec la fange la plus impure de la terre. » M^me^ de Baneston dévore son chagrin mais elle en meurt : de là les deux cercueils, le sien et celui de son fils, lamentables victimes du monstre. « Ce caractère abominable est de génie » dit Fréron, et « l'auteur qui est très jeune promet beaucoup (2) ». Réjouissons-nous, il n'a pas tenu ses promesses.

---

(1) *Mémoires du Comte de Baneston, écrits par le Chevalier de Forceville*, par M. D. L. C. (1755).

(2) D'après l'*Ann. litt.*, 1755, t. III, p. 217.

Vous allez trouver dans les *Erreurs de l'amour* (1), « roman qui n'est pas mal écrit », « des portraits et des détails de mœurs qui supposent beaucoup d'usage du monde et une grande connaissance du cœur humain (2) ». Or, c'est encore l'histoire d'un ménage XVIII[e] siècle. L'héroïne épouse jeune un mari déjà usé mais qu'elle aime de bonne foi; indifférent, il lui permet un amant comme il a une maîtresse. Elle s'indigne et se chagrine, mais tout le monde autour d'elle la pousse à suivre l'exemple du mari; elle résiste, puis elle cède. On a reconnu le sujet des *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** de Crébillon (3).

J'ouvre les *Mémoires de deux amis* et me voici tout aise.

---

(1) *Les Erreurs de l'amour et de la vanité* (1755), par Liébaut.

(2) *Ann. litt.*, 1755, t. IV, p. 47.

(3) Les motifs du roman s'introduisent où ils n'ont vraiment que faire; voici celui du mariage XVIII[e] siècle (De La Dixmerie, *L'Ile Taciturne et l'Ile enjouée*, 1759, p. 101) : Un laquais vint demander si madame était visible? Sur l'affirmative, un homme de bonne mine entra. Il salua toute l'assemblée de l'air le plus cordial et le plus poli, tint à la Frivolite quelque propos légers et galants, la trouva belle à ravir, lui promit les plus brillantes conquêtes; en fut à son tour caressé, loué, et sortit pour se rendre chez *la petite* : il appelait ainsi une jeune danseuse qu'il entretenait. ... Je le trouve charmant, disait la comtesse... Je n'ai pas au monde un meilleur ami; la nouvelle maîtresse qu'il vient de faire lui inspire une gaieté que je partage sincèrement. — Oserai-je, Madame, lui dit le génie, vous demander le nom de ce mortel privilégié? — Eh! Monsieur, lui répondit-elle, cela s'entend : c'est mon mari. » [Ed. des *Voyages imaginaires*, XXVII, 1788]); voici celui de l'homme qui ose braver le préjugé et épouser celle qu'il aime (*ibid.*, pp. 124-125). Ces lieux communs viennent interrompre des moralités devenues banales depuis les *Lettres persanes;* elles voisinent avec un portrait assez juste du Rousseau des *Discours (ibid.*, pp. 92-93). Car on se sert du cadre du roman pour critiquer Jean-Jacques. Le même La Dixmerie, dans le *Livre d'airain* (1759), parlant des nobles : « Leur occupation la plus ordinaire, dit-il, était de tuer des animaux et de battre des hommes. Tam-zy leur interdit ce dernier genre d'amusement. Il fit plus; il voulut que tous les hommes qu'il gouvernait fussent à l'avenir égaux et libres. Deux jours après ce règlement, il apprit qu'un grand nombre de châteaux venaient d'être réduits en cendres... que les nobles avaient été brûlés avec leurs châteaux, et que les incendiaires étaient ceux qui avaient longtemps été battus par les nobles », pp. 37-38. Un chef de brigands a retenu des ouvrages de quelques philosophes modernes, l'axiome suivant qu'il répète tous les jours : « Le premier qui, ayant planté une borne, dit : ce champ m'appartient, et trouva des gens assez sots pour le croire, fut l'instituteur du droit de propriété »; il n'est pas du nombre de ces gens crédules.

« Il faut dire le vrai... A quoi bon peindre des vices et des vertus imaginaires; il y a trop longtemps qu'on dit aux hommes comme ils doivent être, il est temps de les montrer tels qu'ils sont. » Je le tiens donc le roman réaliste, vécu, documenté, un de ces « monuments par lesquels notre postérité connaîtra nos mœurs ». (Préface, t. I, pp. x-xi.) Si vous êtes curieux de connaître les mœurs du XVIII[e] siècle vers l'an 1754, je vais vous en donner un exemple, tiré de la vie commune : le chevalier de Borille s'empare d'une petite fille de quinze mois, la séquestre et l'élève dans le but on ne peut plus « naturel » d'en faire sa maîtresse au moment convenable. Ne voilà-t-il pas montrer les hommes « tels qu'ils sont (1) »?

Les *Faux pas*, par Pierre Rousseau de Toulouse (1755) : voilà du moins un titre bien trouvé, qui d'ailleurs, « pourrait convenir à la plupart de nos romans (2) ». L'héroïne est au couvent, on l'enlève la prenant pour une autre, et malgré l'erreur elle tient à ses prérogatives de fille enlevée. Je n'expliquerai pas comment il se fait qu'elle accouche d'un petit Persan, à Dantzig; comment la voilà sur la route de Russie prise par des voleurs, puis par des hussards; comment elle retrouvera son père, un prince allemand, s'il vous plaît, et je n'ai pas besoin de dire qu'au bout de sept ans elle épouse enfin son séducteur.

Oh ! la sombre histoire que celle de la comtesse de Montglas (3). C'est une femme parfaite mariée à un homme odieux qui entretient à la campagne une jeune Italienne pour qui il exige de sa femme les plus grands égards. Il va jusqu'à reléguer la malheureuse dans « une chambre obscure » tout à fait comme feront plus tard les héros de

---

(1) Delasolle, *Mémoires de deux amis* ou *Les Aventures de MM. Barniwal et Rinville*, 1754. (C'est la source du *Liebmann* de Baculard.)

(2) *Ann. litt.*, 1755, t. V, p. 346.

(3) De Carné, *Histoire de la comtesse de Montglas* ou *Consolation pour les religieuses qui le sont malgré elles*, 1755.

M^me^ Radcliffe (1) et des romans noirs. L'Italienne s'avise d'empoisonner M^me^ de Montglas; le mari trouve qu'elle exagère et la chasse. M^me^ de Montglas n'en est pas plus heureuse et son père veut la soustraire aux mauvais traitements de son mari; les deux hommes se battent, le père est tué, le mari meurt de ses blessures ou du moins on le dit. M^me^ de Montglas se croit veuve et est demandée par Sombreval. Celui-ci a aimé la mère d'une certaine Julie, puis Julie elle-même; or, Julie est la proie de son propre frère qui brûle pour elle d'une flamme criminelle; elle l'égorge de sa main, elle meurt; sa mère se perce le sein. A l'église, au moment où M^me^ de Montglas va épouser Sombreval, paraît Montglas qui n'est pas mort; il reprend sa femme; Sombreval et un certain nombre d'autres personnages sont tués. Enfin, un valet de chambre de Sombreval réussit à tuer Montglas après avoir attendu trois ans l'occasion de venger le meurtre de son maître.

Nine (2) jalousée par sa sœur quitte la maison, est rencontrée par un jeune homme qui allait se faire Jésuite, et qui en oublie du coup sa vocation. Ils se rendent à Paris, sont menés au Châtelet, puis comme tant d'autres à cette époque et sans doute à l'exemple de Clarisse, Nine se trouve dans une maison de débauche; elle y défend sa vertu et pour cela tue un homme; de son côté, le Jésuite manqué tue un rival; il finira par épouser Nine devenue veuve d'un fermier général et voilà une excellente imitation de Richardson, n'est-il pas vrai?

Je tourne les *Ecueils du sentiment*, ce sentiment étant mêlé à une bonne dose de luxure; je fuis les *Spectacles nocturnes* (1756), ayant assez vu de génies, de fées, de talismans, excédé que je suis d'amours, de sophas, d'alcôves et de tromperies, et craignant par-dessus tout les disser-

(1) Dans les *Femmes de mérite*, par Yon, 1759, l'esquisse d'un autre personnage de Radcliffe, le moine rénégat italien Ubaldo, complice de toutes les infamies.

(2) *Nine*, par Desbiez, Desbief ou Desbiefs, 1756.

tations sur les modes, les usages et les abus. Je n'accorde aux *Fabliaux et Contes* de Barbazan, pas plus d'attention que les contemporains : « leur heureuse simplicité (1) » me change pour un instant de tant d'homicides suivis d'un si grand nombre de mariages.

Cet instant de repos est court, et je reviens à mes homicides et à mes mariages; j'y reviens même tout de suite avec l'*Histoire de la marquise de Terville* par l'abbé de Méhégan (1756). Terville aime et est aimé; son père consentirait à son mariage, mais son oncle s'y oppose. Voici bientôt le héros seul pour tenir tête au terrible oncle à héritage, car le père vient d'être tué dans une forêt par des voleurs. La jeune fille qu'il aime perd sa mère et se dispose à prendre le voile. Terville assiste à la cérémonie : désespoir, cris affreux, évanouissements. Mais on se revoit, on se marie. Je passe sur une foule d'aventures. Enfin, la marquise de Terville se laisse séduire, et rien n'est plus banal, dites-vous; mais voici qui nous intéresse : « A peine elle aura consommé le crime, qu'elle se livrera à ses remords; elle ne voudra plus revoir son jeune séducteur; elle se renfermera dans son appartement, ne parlera à personne, voudra mourir de douleur » et en mourra en effet.

Pauvre femme, faible et vertueuse, très voisine par là de Julie; savez-vous ce que les contemporains lui reprochent? Sa faiblesse peut-être? Non, sa vertu! « Quelle apparence qu'une femme meure de douleur pour une simple infidélité! Ce trait est-il dans nos mœurs (2)? »

Et Fréron, qui pose cette question, a raison ou bien il

---

(1) *Ann. litt.*, 1756, t. II, p. 313. Pourtant de plusieurs côtés s'éveille la curiosité pour le moyen âge; il cesse d'être un domaine réservé aux érudits de l'Académie des Inscriptions; on tente, timidement encore, de le révéler au grand public. En 1759, Fréron signale que l'éditeur des *Extraits de quelques poésies des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles* (à Lausanne), les a publiés « pour pressentir le goût du public ». « J'ose lui répondre du succès », affirme-t-il. (*Ann. litt.*, 1759, t. II, p. 155.)

(2) *Ann. litt.*, 1756, t. VI, p. 166.

a tort; je n'éclaircirai pas ce point : je me sers seulement de son commentaire et je le retiens pour expliquer Rousseau, ou plutôt pour le justifier. Nous allons bientôt voir que l'on va faire un crime à Julie non pas d'avoir cédé à Saint-Preux, mais d'avoir renoncé à lui par la suite; la faiblesse de Julie, comme celle de la marquise de Terville, est une des choses qui se pardonnaient; le mariage de Julie (un mariage de raison!) ne se supportait pas dans un roman français aux environs de 1760, et le but de la *Nouvelle Héloïse* va nous apparaître très clairement : Rousseau ne transige pas avec la passion; malgré ses droits qu'il proclame dans la première partie de son roman, le dessein du livre entier est nettement de la condamner. *Rousseau réagit contre son siècle*, ici comme ailleurs; et ceux qui voient en lui le chantre de l'amour ont raison littérairement parlant, mais ils se trompent sur l'intention et la portée morales de la *Nouvelle Héloïse*. Il faut dire, au contraire, qu'au XVIII[e] siècle, il n'y a guère eu que lui, parmi les écrivains qui comptent, pour prendre la défense de la vertu. Ici, comme ailleurs, il est la victime de ses contemporains et de ses imitateurs qui, *malgré lui*, n'ont voulu connaître que la première et la moins importante des deux parties de son livre. Nous y reviendrons.

En attendant, puisque nous n'en sommes encore qu'à l'année 1756, il nous faut patienter en l'ennuyeuse compagnie des « esprits du dernier ordre qui s'adonnent aujourd'hui à la composition des romans [1] » et nous entretenir d'abord de l'*Amant Salamandre* [2]. Le titre est amusant et c'est bien quelque chose. Le roman est court et se laisserait lire si nous ne le connaissions d'avance. Voici d'abord le couvent où l'on voit brillante compagnie et où les belles recluses sont toutes, vous

---

[1] *Ann. litt.*, 1756, t. VI, p. 278.

[2] Nous citons d'après la réimpression de 1788, t. XXXIV des *Voyages imaginaires* dont l'éditeur attribue ce roman à Cointeau.

entendez bien, toutes « victimes de l'avarice de leurs parents qui les ont sacrifiées pour soutenir leur nom, en procurant plus d'opulence à leurs héritiers » (p. 329). Le vocabulaire est celui de Prévost, avec un rien de vulgarité de plus. Le cadre, réel, jure avec l'intrigue, par trop invraisemblable. On n'y parle vraiment que d'amour, « l'impérieux tyran », la seule raison de vivre, la seule raison de mourir. Vous savez « par expérience jusqu'où peuvent aller les emportements d'une passion violente : on n'écoute qu'elle, et les avis les plus salutaires ne sont jamais suivis; c'est un furieux que l'on ne saurait dompter; c'est un torrent qui force toutes les digues qu'on lui oppose » (467). Puisque vous le savez, attendez-vous à un enlèvement, à un duel entre ravisseur et défenseur, aux machinations, aux complots d'une jalouse qui se sert proprement de vitriol, ne recule pas devant un meurtre et qui, démasquée, s'empoisonne pour couronner le tout.

Oroonoko, imité de l'anglais de M^me^ Behn, par De La Place, réimprimé en 1756, traite le sujet du nègre révolté et généreux à qui échoira une si belle fortune sous le règne de Louis XVI et plus tard jusqu'au *Bug-Jargal* de Victor Hugo (1). Le *Siège de Mahon* entremêle les amours d'un Français et de l'Anglaise Paméla avec un combat naval et des épisodes guerriers ; il se termine par un empoisonnement, un meurtre et une tentative de suicide. L'histoire contemporaine est donc mise en roman, et par un juste retour, le roman envahit l'histoire, la géographie et l'épopée. Sortent-elles de l'imagination d'un romancier ou bien sont-elles authentiquées par les annales péruviennes, les Vierges du Soleil, toutes d'une rare beauté, au dire de l'*Histoire générale des Voyages* (t. XIII, 1757), et toutes fort amoureuses; et Zama, la jeune sauvage vêtue seulement de sa pudeur, qui s'éprend de Colomb et meurt

(1) Nous étudions ailleurs le thème du nègre généreux.

chrétienne entre ses bras, est-elle bien un personnage historique (1)?

Tournons-nous d'un autre côté ; faisons bon accueil à Thibouville : c'est un ami de Voltaire, nous allons rire et nous instruire. Oui, mais rire aux dépens de l'auteur et nous instruire de choses bien vulgaires; on nous moralise, sans le moindre à-propos, longuement et platement (sur le jeu, par exemple); on nous ressasse la théorie de Prévost sur les effets violents de l'amour. S'il n'y avait que des lieux communs! Mais tout l'esprit du livre (2) nous dégoûte: il s'agit d'un fils qui raconte la vie de sa mère furieuse de jalousie et de son père furieux d'amour pour une jeune fille. L'indélicatesse n'est pas celle d'un Nerciat, je ne sais trop si elle vaut mieux. Notez que Fréron admire Thibouville; il ne voit dans son roman qu'« âmes magnanimes et sensibles »; il plaint l'époux infidèle, prédestiné au malheur, il ne saurait le blâmer parce que, dit-il, « une âme infiniment sensible et une imagination trop vive pour être réglée ont été la source des grandes fautes qu'il a faites et des malheurs qui l'ont perdu », et parce que, tout au long de cette lecture, « on a le plaisir d'éprouver sans cesse ces émotions, ces serrements de cœur que produisent les grandes passions et les grandes infortunes (3)» : De même, il trouve dans un autre roman (4) de Thibouville

---

(1) C'est un personnage de la *Colombiade*, poème par Mme Du Bocage, 1757; Fréron (1757, t. III, pp. 145-171) note soigneusement les plagiats de l'auteur et ils sont nombreux. Relevons entre autres l'étonnement de Zama se voyant pour la première fois dans un miroir; l'épisode est déjà dans les *Lettres péruviennes* de Mme de Graffigny (1747) et se retrouvera encore dans les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, d'Edgard Poë. En 1759, le *Nouvel Essai des grands événements par les petites causes* choisit dans l'histoire des événements romanesques plus ou moins authentiques : l'histoire de Gygès, celle du cardinal de Retz, etc. On lit cet ouvrage « avec autant et même plus de plaisir et d'intérêt que la plupart des romans du jour », dit Fréron (*Ann. litt.*, 1759, t. II, p. 25); le critique signale, peut-être de bonne foi, que c'est là l'esprit de Voltaire dans son *Histoire universelle*.

(2) *L'Ecole de l'amitié* (1757).

(3) *Ann. litt.*, 1757, t. III, p. 172 sq.

(4) *Le Danger des Passions* (1758).

des « détails admirables pour le pathétique ». Disons, à la décharge de Fréron, qu'il ne prétend pas du moins nous faire croire à la nouveauté de ces élucubrations. Et comme il a raison! Thibouville veut montrer que, de tout temps, les hommes ont été gouvernés par leurs passions; « que le sort ne persécute jamais à demi les malheureux » (I, 53) et que « les seuls malheurs vrais et irréparables sont ceux du cœur » (II, 26); depuis Prévost, il n'y a plus rien là de très piquant. — Cela se passe en Syrie et en Egypte du temps d'Antiochus. L'auteur a le souci de la couleur locale; ainsi le ministre s'appelle Lagoras; il est parvenu au pouvoir comme cela se fait généralement dans les pays orientaux : « il avait plu, par hasard, dans sa jeunesse à une femme à la mode; elle l'avait mis dans le monde; et comme il avait de la naissance, il était demeuré sur le ton d'être reçu partout » (I, 7). La favorite d'Antiochus s'appelle Sélenne; elle a épousé « un grand seigneur déjà avancé en âge qui avait fait ce mariage uniquement par ambition; ils s'étaient trouvés d'accord par leurs divers intérêts à vivre éloignés l'un de l'autre » et le mari « s'embarrasse peu de la conduite de sa femme ». Le ménage XVIII[e] siècle n'est pas un travers français, je ne vous le fais pas croire. Dans un « bal masqué (1) », Sélenne s'éprend d'Agathocle, fils de Lysimaque, général des troupes de Thrace, qui désire garder « l'incognito »; et « l'amour dans une âme comme la sienne ne pouvait pas manquer de changer bientôt sa vivacité en violence ». Elle lui donne rendez-vous « dans le pavillon de Flore, au bout de la grande allée du parc ». La douce, modeste et généreuse Hermiade, à la vue d'Agathocle, a senti des mouvements inconnus; elle a pris un « goût étonnant pour la solitude (2) » et elle ne peut cacher longtemps que « cette langueur qui l'accable n'est que le fruit empoisonné d'une pas-

(1) Cp. I, p. 68 : « Il y avait ce soir-là appartement. »

(2) Cp. I, p. 107 : « Le sentiment qui remplissait mon âme y versait un charme qui se répandait sur tout ce qui m'environnait : le silence de

sion funeste qui la dévore» (I, 43). Elle voit tous les jours son amant en aimer une autre, et elle se noie dans ses pleurs « où elle trouve une douceur fatale qui l'enflamme encore » (I, 47). Elle se réjouit du moins d'avoir sauvé « sa gloire » (I, 85). Elle détonne un peu, la gloire d'Hermiade, si près de la *Nouvelle Héloïse*. La modeste jeune fille ne sait-elle donc pas qu'il ne faut pas confondre « les femmes sans mœurs et sans principes » avec « celles qui n'ont eu des torts dans leur conduite que par la sensibilité, ou (si l'on veut) par la faiblesse de leur cœur »? « C'est un malheur plutôt qu'un vice, et je les vois plus à plaindre qu'à condamner (I, 74). » Dans un monde vertueux et sensible, on va de l'avant : « les âmes de ce caractère ne sont jamais déterminées par l'austérité » (I, 136). « L'amour est un feu qu'on ne peut prévoir ni détruire »; on aime « avant d'avoir pu consulter son devoir » (I, 128). La passion peut « égarer » un cœur, mais sûrement elle ne le corrompt pas (I, 158). Témoin l'histoire d'Alamir: il passe toutes les nuits avec une dame qui veut lui rester inconnue; il réussit malgré elle à voir son visage et elle renonce à ses visites; vous vous dites : voilà la situation d'Alcippe au deuxième livre de la première partie de l'*Astrée*. Pas tout à fait, car pour se mettre à l'abri des poursuites d'Alamir elle avoue tout à son mari. C'est donc la *Princesse de Clèves*? Vous n'y êtes pas : elle dit tout à son mari parce qu'elle connaît la « vertu » du pauvre homme. « Je connais sa vertu, dit-elle, je suis certaine que loin d'ajouter à mon malheur, il me plaindra lui-même » (II, 107). Ni d'Urfé, ni M^me^ de Lafayette, ni même Prévost n'auraient trouvé cela, convenez-en; c'est du Thibouville tout pur et qui ne doit rien à personne, malgré les apparences. Fréron n'a pas relevé ce trait de vertu sublime, mais il a été frappé par une autre face du talent si varié de Thibouville. Sachez,

---

la nuit me fit connaître un genre de bonheur dont je n'avais point encore eu l'idée; j'appris en un moment que pour les cœurs vraiment touchés, la solitude est cent fois préférable au tumulte du monde. »

en effet, que Timagène, neveu du gouverneur d'Alep, a vu Lysandra, donc il l'aime, donc il en est rebuté; rien de plus correct. Mais le voilà s'introduisant dans la chambre de cette fière beauté, égorgeant une esclave, se précipitant sur Lysandra. Au moment où il va accomplir son forfait, Agathocle entre à son tour, enfonce son épée dans le corps de Timagène et, au même instant, celui-ci poignarde Lysandra. « Voilà, dit Fréron, voilà certainement peindre en grand de grands objets (1). » Mais je vois bien que vous ne frémissez pas comme il faut; aussi j'approuve fort le soin de ces infortunés à vous désigner le bon endroit; c'est à la page 169 du tome II qu'il faut blêmir et geindre et maudire le Ciel : « Je succombe sous le poids des malheurs, des tourments que le sort déchaîné rassemble sur ma tête. *En vois-tu bien toute l'horreur? En as-tu senti toute l'étendue?* »

Notre voyage en Syrie à la suite de Thibouville ne nous a pas assez dépaysés, dispensons-nous dorénavant d'expéditions lointaines et rentrons respirer l'air de Paris.

Les idées de La Chaussée ont gagné jusqu'aux petits-maîtres; l'un d'eux (2) écrit dans son journal: « Oh! le trait est trop fort! je le pardonnerais à un Hottentot. Mais un Français aimer sa femme à la rage, avoir la même maison, le même domestique, la même table, le même lit!... Oui, le même lit! » Il ajoute d'un air de dépit : « Tout considéré, ces gens-là pourraient bien être heureux. » Et c'est bien une « anecdote morale plus vraie et plus voisine de notre temps qu'on ne le soupçonnera peut-être (3) ». Toujours avec la même intention morale, le même auteur reprend le thème suranné du ménage XVIII[e] siècle. Zéline

(1) *Ann. litt.*, 1757, t. VII, p. 314.

(2) *Cléon* ou *Le Petit-Maître esprit-fort, anecdote morale*, par Thorel de Campigneulles. Cette anecdote eut un certain succès : imprimée à la fin de 1756, imitée en Angleterre, s'il faut en croire l'auteur, elle fut réimprimée en Hollande, puis à Lyon en 1757; je la retrouve encore reproduite dans les *Anecdotes morales* de Campigneulles (1760) et dans les *Contes moraux* recueillis par M[lle] Uncy en 1763, t. I, pp. 427-446.

(3) *Ann. litt.*, 1757, t. III, 289 sq.

mariée prend des amants : son mari ne l'ignore pas, mais il les lui pardonne en mourant, ne voulant pas lui reprocher d'avoir si bien suivi les fâcheuses leçons qu'il lui a données tout le premier (1).

La parenté de La Chaussée et de Crébillon, comme on le voit, devient de plus en plus évidente à mesure que les imitateurs du second, incapables d'analyser, développent la conclusion moralisante que Crébillon, plus discret, laissait au lecteur le soin de tirer lui-même. Nous sommes bien dans le même monde des petits-maîtres; mais c'est du plagiat : vous avez vu un joli meuble élégamment et précieusement chantourné et vous en retrouvez une copie difforme aux gros ais à peine équarris.

En face du parti des « mœurs » qui depuis La Chaussée prépare un public pour la *Nouvelle Héloïse*, se dresse le parti de la « nature », qui depuis Bayle, avec ou sans l'aide de Diderot, devance dans plus d'un écrit le *Supplément au voyage de Bougainville*. Mais, en dernière analyse, tout cela tourne à la condamnation de la licence. On sent que les droits de l'amour sont incompatibles avec la société telle qu'on la connaît; on est obligé de supposer des peuples habitant une imaginaire Terre australe, sans roi et sans religion; là seulement la morale du plaisir des sens est possible; là seulement le mariage est déclaré inutile (2). Sauf qu'elles ajoutent le piment du libertinage et la mauvaise foi, ces fictions ridicules sont de la lignée de *Cleveland :* dans les contrées où la société n'existe pas, certaines cérémonies doivent paraître vaines. C'est un truisme; l'ineptie est de vouloir appliquer aux Européens l'amoralité qui ne convient qu'à des êtres inventés à plaisir, constructions de l'esprit abstraites des conditions ordinaires de l'existence de l'homme civilisé.

---

(1) Thorel de Campigneulles, *Anecdotes morales sur la fatuité*, 1760, pp. 7-71 (*Zéline*).

(2) *Histoire d'un peuple nouveau* ou *Découverte d'une île à 48°14' de latitude méridionale par David Tompson, tr. de l'anglais* (1758).

On comprendra que j'aime mieux *Mademoiselle Javotte, ouvrage moral* (1); au moins, si elle dit de vilaines choses, elle les dit franchement. Mademoiselle Javotte est la fille d'un portefaix et d'une revendeuse; elle est apprentie coiffeuse, elle parle argot et on lui fait de la morale. « Dis-moi un peu, lui dit-on, quelle comparaison y a-t-il à avoir en idée cet honneur chimérique, et ne pouvoir se revêtir que d'un méchant casaquin de siamoise, ou se défaire d'un préjugé pour se décorer des plus beaux ajustements. » Elle admet qu'il n'y a pas de comparaison; elle n'a pas le moindre penchant pour les amours romanesques. « Oh! Dieu, dit-elle, s't'amour-là est un catéchisse. » Bref, elle aime le plaisir, ne déteste pas l'argent mais ne se dit point vertueuse. Est-ce du réalisme? Non, les portraits sont des caricatures; un geste (2) de temps en temps est saisi sur le vif, mais c'est comme par hasard.

Cela nous éloigne trop de Rousseau et de Colardeau, dont la *Lettre d'Héloïse à Abélard* (1758) vient de déchaîner la mode des héroïdes. Revenons donc au sentiment avec Blondel (3) : il a lu Montaigne et Charron, il admire Henri IV et dit son mot sur les *Discours* de Rousseau (4). Le bonheur ne consiste pas dans les satisfactions des sens, mais dans « la tendresse du cœur »; elle est « l'âme des vrais plaisirs et quelquefois des vertus ». Deux époux qui s'aiment, voilà l'illustration la plus touchante du bonheur

---

(1) Par Paul Baret [ou Barrett], 1758.

(2) « Il vint me demander si j'étais toujours fâchée. Je lui répondis par un de ces gestes du coude que je conservais encore de mon premier état. »

(3) *Des hommes tels qu'ils sont et doivent être. Ouvrage de sentiment.* (1758).

(4) Eloge du sentiment, critique des deux *Discours* de Rousseau, encore dans le *Voyage d'Alcimédon* ou *Naufrage qui conduit au port* (1758); c'est un fatras où se mélangent les clichés à la Prévost. [« Avec cette douleur profonde qui vous attendrit, et qui peut-être vous épouvante, dit un veuf inconsolable, je suis, après ceux qui jouissent encore des objets de leur passion, le plus heureux des hommes, et mille fois moins à plaindre que ceux qui ne peuvent les obtenir. J'aime mes peines, elles me sont précieuses, et ce serait me ravir tout ce

et du sentiment. « Ces larmes de repentir lorsqu'on s'est légèrement offensé, ces soupirs si séduisants lorsqu'on s'est demandé pardon, ces larmes de tendresse lorsqu'on s'est embrassé, cette sérénité de l'âme lorsqu'on a oublié sa faute, cette voix tremblante et affectueuse, ces mains l'une dans l'autre, ces deux têtes penchées l'une vers l'autre, ces regards si tendres et si éloquents, cette langueur si attrayante, ce doux sourire, ce serrement de cœur qui ne s'exprime point », telle est l'histoire d'un couple heureux (1). Le sentiment n'éclaire pas seulement le cœur, il est aussi le flambeau de la politique : le paysan que présente Blondel (2) n'est pas celui de l'âge d'or, il dérive de celui de La Bruyère et sert à critiquer les oisifs et parmi eux « tous ces descendants d'hommes illustres, qui ne veulent ressembler à leurs ancêtres que par le nom; tous ces fainéants de grande maison qui se contentent de la gloire de leurs aïeux » (p. 165).

Voici reparaître un personnage sentimental de la façon de Destouches : c'est le vertueux valet de chambre qui, au moment où une jeune fille va perdre l'honneur, offre son argent et son secours (3); le mélodrame du Boulevard ne trouvera jamais situation plus touchante.

Il y a au moins trois éditions des *Aventures de Victoire*

---

que j'ai de plus cher que de m'en guérir si elles avaient un remède. »] aux nouveautés à la Helvétius [les prostituées qui se dévouent « aux plaisirs des sens des jeunes gens que leur âge prive encore de ceux du sentiment » sont regardées comme « des citoyennes utiles »; elles s'immolent au bien et au repos de l'Etat] ; peuple sans prêtres, vous vous y attendez; cela ne se passe nulle part, et l'on peut dire de tous les personnages ce qu'Alcimédon dit d'Alcioné : « Je ne sais si elle est blonde ou brune, grande ou petite; je sais seulement que j'ai été ébloui. »

(1) Chapitre III : *Beau paradoxe.*

(2) Chapitre XIII : Le Laboureur : « O mon ami ! lui dit-on, heureux ceux qui, comme vous, n'ont pour ainsi dire d'autre sentiment que celui de l'instinct naturel. »

(3) *La Champenoise* ou *Mémoires de Mme la marquise de* *** (1758). Ce roman reproduit des situations de l'*Etourdie*. Dans le *Magasin des Adolescents* (1766) de Mme Leprince de Beaumont, II, p. 24, une vieille domestique demande l'aumône pour ses maîtres ruinés.

Ponty par le chevalier de Bastide (1); mais le tirage d'un livre ne prouve pas toujours son succès et n'est presque jamais la mesure de son mérite. Vraiment, celui-ci en manque par trop; on ne sait par où le prendre pour y louer quelque petite trouvaille. C'est le type du roman insipide où le héros porte sa vertu avec une ostentation déplaisante que l'auteur croit pourtant sublime. On y enseigne et l'on y prêche tout le temps; c'est une imitation d'imitation; les souvenirs de Duclos y font bon ménage avec les tirades d'Helvétius sagement rectifiées. Cela ne se passe nulle part et cela est plus faux que ne sera le genre troubadour lui-même. L'héroïne est tellement supérieure qu'on ne sait s'il peut exister jeune fille — ou auteur — plus ridicule. Notons cependant deux situations : nous connaissons déjà la première et nous la reverrons dans les romans de M^me^ Riccoboni (2); l'autre fait songer à un petit épisode de la *Nouvelle Héloïse* (3). L'auteur, cela va sans dire, ne sait pas en tirer parti; ses caractères et comme ses signes particuliers sont l'impuissance (4) et le ridicule (5).

---

(1) La première est de 1758; la deuxième est au tome III du *Supplément à la Bibliothèque de campagne*, Genève, 1761; la troisième dans la *Bibliothèque des romans*

(2) Victoire aime Montlouison, qui est marié; la femme meurt à propos et les deux amants s'épousent.

(3) Montlouison, « homme de bon sens, connaissant le monde, ayant remonté au principe des préceptes et condamnant les dévots, se contentait d'être vertueux ». Il a épousé une femme qu'il n'aime pas, mais la vertu, affirme-t-il, lui tiendra lieu d'amour. Pour employer tout de suite cette vertu, il se fait le précepteur de la jeune Ponty; elle l'aime sans le savoir; l'homme vertueux lui ouvre les yeux et l'engage à « éteindre des feux coupables et honteux ». Obligée de s'éloigner, elle se trouve sans argent, comme Saint-Preux. Montlouison lui en fait glisser dans un sac à ouvrage; elle accepte l'argent avec moins de scrupule encore que Saint-Preux celui de Julie.

(4) Il ne peut même rapporter une conversation et s'en tire par des formules vraiment significatives : « Pour se rappeler ce qu'elle dit, il faudrait aimer autant qu'elle aimait. » « Ce qu'il répondit parut si estimable à la marquise qu'elle ne trouva pas d'expression pour remercier. » « Elle ne raconta pas, elle peignit; elle donna de l'action à toutes ses paroles », etc.

(5) Victoire, mariée à Montlouison, se fait un « système » de philosophie sublime autant que vague, devient bas-bleu et femme savante, et ses

Peut-on être plus sot? C'est difficile, mais on le peut. Il n'y a qu'à fréquenter les *Femmes de mérite*, comme le chevalier Yon (1). Il faut comprendre d'abord que « le vice n'est jamais estimable; mais il cesse d'être odieux quand il n'a point étouffé les qualités de l'âme ». Cela étant bien entendu, nous vous présentons Rosalie qui est « galante » mais « avec une sorte de décence ». « Ses mœurs étaient déréglées, mais elle savait louer et admirer la vertu. » Elle a de la franchise et de la modestie; vous ne le croyez pas, mais c'est ainsi. « Solitaire, laborieuse, sobre, elle eût fait les délices d'un mari si une première faiblesse ne l'eût en quelque façon fixée à un état dont elle ne pouvait parler sans rougir. » « Affable, compatissante, généreuse », pourquoi ne quitte-t-elle pas cet état dont elle rougit? Elle ne demande pas mieux, seulement « elle voulait être vertueuse à son aise; elle ambitionnait deux cent mille francs, et par degrés elle était parvenue à les avoir ». Voilà une femme ménagère, ou je ne m'y connais pas. Or, sur le palier de son appartement s'ouvre la misérable chambre de Terlieu, un gentilhomme très fier, qui a servi, vient d'être réformé et a refusé avec indignation « un emploi dans les plus basses fonctions de la Finance ». Il se nourrit de pain sec. Comment lui « être secourable avec le respect qu'on doit aux malheureux »? Rosalie, « une belle âme », se le demande; elle ne pense plus qu'à cela et sa sensibilité la persuade de plus en plus qu'elle était « née pour la vertu ». Terlieu est conquis par ce « cœur noble », par cette « âme pure »; il est « pénétré d'admiration, et peut-être d'un sentiment encore plus intéressant ». Juste Ciel! Songerait-il à l'épouser? Il y songe; il l'épouse. « Rosalie, en avouant ses égarements, a la force d'y renoncer, et les épure par le repentir, par la bienfaisance... Leur maison

---

amis vont « se nourrir de ses maximes ». Cela ne l'empêche pas de toucher du clavecin et de chanter, de jouer de la guitare : « C'était là surtout qu'elle était inimitable. »

(1) *Les Femmes de mérite. Histoires françaises* (1759).

est le séjour des vertus. Ils en sont les modèles »; et voilà comme quoi on peut être plus stupide encore que le chevalier de Bastide.

L'année 1760, celle qui précède immédiatement la publication de la *Nouvelle Héloïse*, offre comme les autres plus d'un exemple des survivances, des remous et des présages d'avenir dont l'étude constitue proprement le fond de l'histoire littéraire. Tandis que l'auteur d'*Henriette* (1760) s'attarde à imiter *Marianne* et surtout l'*Orpheline anglaise*, l'auteur des *Mémoires de Miladi B.* (1760) plagie *Cleveland* et achève à l'anglaise, c'est-à-dire d'un coup de pistolet dans la tête, des personnages ébauchés par le bon La Chaussée. L'auteur des *Céramiques* (1760) se fatigue en vain à mettre *Daphnis et Chloé*, Prévost et les *Lettres persanes* dans le style de *Télémaque* (car on ne recule devant aucune promiscuité); des « rimeurs subalternes » (dont le jeune La Harpe) commentent Voltaire et sèment leurs héroïdes d'imprécations contre les prêtres.

Tandis qu'un passé déjà mort se défend ainsi de mourir et que les nouveautés de la veille tournent au lieu commun, les hommes sont attirés par de nouvelles préoccupations et satisfont ailleurs l'insatiable curiosité et la mobilité inlassable de leur esprit. Il est entendu que le « célèbre Shakespeare (1) » est le plus grand poète dramatique anglais (2); si la connaissance de la langue allemande, pourtant « absolument nécessaire à nos officiers (3) », ne se répand pas encore, on lit du moins les traductions et, par exemple, Gessner (la *Mort d'Abel*, 1760); le *Journal Etranger* (septembre 1760) donne la traduction d'un premier fragment d'*Ossian*, et Malet publie son *Histoire de Danemarck*, non encore oubliée à l'époque des romantiques et utilisée par plus d'un d'entre eux. Ces signes d'une nouvelle orientation sont pourtant trompeurs. De même que

(1) *Ann. litt.*, 1759, t. VIII, p. 121.
(2) Mme Leprince de Beaumont. *Magasin des Adolescents*, II, p. 24.
(3) *Ann. litt.*, 1759, t. VII, p. 353.

pour Richardson, pour Shakespeare et plus tard pour *Werther*, l'accoutumance sera extrêmement lente et laborieuse; pendant plus d'un demi-siècle, ces nourritures étrangères seront attirantes seulement parce qu'elles sont insolites; elles resteront recherchées un peu comme les fruits exotiques, justement parce que personne n'a encore réussi à les acclimater.

***

Bastide, Thibouville, M^lle^ Fauque, M^me^ de Villeneuve n'ont mérité ni obtenu un succès durable. Ils n'ont pour nous que l'intérêt de nous informer des thèmes romanesques qui persistaient et des idées morales qui étaient communes dans le roman au moment où Rousseau préparait la *Nouvelle Héloïse*. Leur exemple nous apprend que le maître incontesté du roman français est l'abbé Prévost; avant La Chaussée, et avec une autorité incomparablement plus grande que celle de l'auteur de la *Gouvernante*, l'auteur de *Cleveland* a mis à la mode la sensibilité et le goût de la vertu; sa conception mélodramatique du roman, je me hâte de le dire, a été adoptée et appliquée avec plus de zèle encore et encore moins de discernement. Pour une imitation de Marivaux, il y en a cent de Prévost; les copistes de Crébillon lui empruntent des situations, mais ne font plus que nommer les sentiments que leur maître analysait; je ne puis dire qu'ils déplacent l'intérêt, car la plupart en sont décidément dépourvus : ils ont simplement une prédilection marquée pour les commentaires moraux. C'est le signe du siècle : le roman se plaisait, depuis les *Lettres Persanes* surtout, à accueillir la critique sociale; il sert maintenant à répandre les doctrines sensualistes et surtout le dogme de la légitimité et des droits de la passion.

CHAPITRE IV

Les dix années qui précèdent la publication de la " Nouvelle Héloïse „ (suite).

II. Les auteurs à la mode. Baculard d'Arnaud, les *Epoux malheureux* : la victime des préjugés; préparation de la partie licencieuse de la *Nouvelle Héloïse*. Mme de Graffigny, les *Lettres d'une Péruvienne* : tout instinct est vertu. Crébillon, les *Heureux Orphelins* : sous l'influence du roman anglais le roman se détourne de l'observation et s'oriente de plus en plus vers le romanesque. Mme Riccoboni : ce qu'elle doit à Crébillon; elle marque la fin du prestige de la *Princesse de Clèves*. Richardson, *Grandisson*; dignité de la personne humaine; le romanesque; la « politique » de la bonté; prédilection pour les situations équivoques. Prévost l'a adapté au goût français; son influence sur son traducteur lui-même n'est pas appréciable. Marmontel, les *Contes moraux* : langage et sentiments du futur mélodrame et du roman de Pigault-Lebrun; le libertinage se déguise et usurpe le nom de « nature ».

Nous avons réservé, pour les étudier à part, un second groupe de romanciers de la même époque; ils ne se bornent pas, ceux-ci, à enregistrer les idées ambiantes; de par leur vogue et leur talent relatif, ils propagent la contagion.

Le plus célèbre de tous, Prévost lui-même, aurait pu cesser d'écrire : on retrouve sa main partout.

C'est sa faute si « les infortunés goûtent une espèce de plaisir à répandre leur douleur (1) »; et c'est à son exemple qu'ils se drapent dans une mélancolie toute proche du romantisme. Un héros de Baculard d'Arnaud, La Bédoyère, nous confie l'état de son âme : « les divertissements, dit-il, ne remplissaient pas le vide de mon cœur... Je cherchais à perdre une liberté qui ne répandait chez moi que l'ennui,

(1) Baculard d'Arnaud, *Les Epoux malheureux*, 1745, réimpr. en 1761

le dégoût, la langueur; je désirais un plaisir qui tînt plus de l'occupation que de l'amusement, et c'est là le sort attaché aux âmes sensibles (1) ».

C'est le *mal du siècle*, caractérisé par l'impuissance à trouver dans une discipline acceptée un motif de vivre; à ce mal s'ajoute logiquement le pessimisme de l'homme qui revise de son point de vue exclusif les principes d'une société dont il tente vainement de se désolidariser; il ne fait rien pour aider les autres à corriger les abus, et pour lui tout usage est abus; ce n'est pas pour le bien de l'humanité qu'il déteste les préjugés, c'est parce qu'ils l'empêchent de satisfaire ses passions et parce que le monde, dont il n'a pas voulu respecter certaines conventions, refuse de le laisser profiter à son aise des autres conventions qui lui seraient utiles. Il croit à l'hostilité de la société contre lui personnellement; il lui attribue des projets de vengeance vis-à-vis desquels il est désarmé. Son grand dépit est d'être clairvoyant par intermittence, et forcé d'avouer que lui non plus ne s'est pas départi des préjugés qu'il reproche aux autres. Se sentant petit et inutile, il ne se résigne pas : il se fait gloire de sa faiblesse. C'est l'homme qui a renoncé à tout, sauf à lui-même; grand poète lyrique si son génie le veut ainsi; au fond, un égoïste et très à plaindre. Les autres ont une règle, devoirs religieux ou devoirs sociaux; lui n'a que des droits, et c'est son malheur.

Il faut pourtant combler le vide d'une telle existence, et voilà la mission de l'amour. La Bédoyère voit Agathe : « C'est alors que ce vide affreux fut comblé (I, 7). » « Aimer et être aimé : il n'est que ce plaisir-là qui puisse remplir le vide du cœur, tous les autres sont bien faibles pour une âme sensible, et les âmes sensibles sont toujours les plus difficiles à satisfaire (II, 11). »

L'homme sensible est donc condamné, par sa sensibilité

---

(1) Baculard d'Arnaud, *Les Epoux malheureux*, 1761, t. I, p. 6.

même à poursuivre sans cesse le plaisir; il le paie cher, mais cela ne lui ouvre pas les yeux. S'il est assailli de partout par les infortunes, n'est-ce pas une fatalité? N'est-ce pas « qu'il est des hommes qui sont des espèces de victimes du sort, et sur lesquels il épuise ses traits (I, 138) »? Ils sont des victimes, rien de plus juste; mais ils prennent l'effet pour la cause, ils croient que les malheureux seuls sont faits pour l'amour (1) : ils veulent ignorer que ceux qui sont faits pour l'amour ne représentent de l'homme que son animalité et par conséquent sont inaptes au bonheur proprement humain.

Ils en font l'aveu pourtant, mais sans mesurer sa portée. « Que c'est un fatal présent du Ciel qu'une âme sensible! » se lamente Saint-Preux. « Hélas! qu'on est malheureux d'avoir un cœur sensible! » s'écriait La Bédoyère. C'est la pensée de tous, elle s'impose à eux, et il leur faut s'échauffer à froid, arranger des tirades, aligner des termes de contenu vague, pour se donner du cœur. Séparés par la volonté d'un père, Agathe pleure, La Bédoyère la console; que faut-il conclure de là? D'abord, il faut « sentir » et cela n'est pas donné à tout le monde. « Il faut aimer avec autant de force que j'aime pour sentir de pareilles situations », affirme La Bédoyère (I, 28). Une fois que vous avez « senti », il vous est permis de vous exclamer : « Il est des voluptés de tout genre, des douleurs qui ont leurs charmes, leurs transports, leurs délices. Qu'il est de plaisirs pour les âmes sensibles! *(Idem)* »

Ainsi, avant d'être illustré par Saint-Preux dans la première partie de la *Nouvelle Héloïse*, le mensonge se propage. La sensibilité de Julie est tout autre, nous le verrons; Rousseau a fait ce qu'il faut pour donner d'elle l'idée d'une fille sensuelle, il explique sa chute cyniquement peut-être, mais sans la moindre équivoque; il n'est pas chaste

(1) Baculard d'Arnaud, *Les Epoux malheureux*, 1761, t. I, p. 127. « On peut dire qu'il n'y a que les malheureux qui sont faits pour l'amour; leur cœur est toujours livré à la mélancolie, et la mélancolie entraîne à la tendresse, la nourrit dans l'âme et lui donne un pouvoir qui est toujours partagé et par conséquent affaibli dans le cœur des heureux. »

(et pourquoi le serait-il dans un tel sujet?), mais il est naturel et vrai. Aussi Julie se relèvera, donnera le change à sa sensualité, acceptera des restrictions à ses plaisirs : elle sera vertueuse comme vous et moi.

L'homme sensible, au contraire, va droit à la jouissance; il classe les hommes selon leur attitude envers lui : « les véritables honnêtes gens » sont ceux qui l'approuvent, tandis que « le commun des hommes » le blâme (I, 16). Tout ce qui lui fait obstacle est préjugé, un de ces « vils préjugés, les tyrans des âmes vulgaires (I, 23) ». Parlez-lui de famille et de société, il vous répond : moi. « Eh! il faut donc que je m'assassine moi-même pour respecter une prétendue loi, l'ouvrage de l'aveuglement, de l'imbécillité et du mauvais cœur! Que sont tous les hommes auprès d'Agathe? Y a-t-il pour moi un univers, une société, des usages, des amis? Je ne vois, je ne connais qu'Agathe, je ne puis vivre que par elle, elle seule m'intéresse, me touche, tout le reste m'est indifférent, étranger (I, 64). » Au fond, tout le monde est coupable, sauf lui; lui seul a su rester un homme, tandis qu'autour de lui « le préjugé arrache l'homme à lui-même ». Le préjugé! « Tyran des esprits! C'est toi seul qui fais toutes mes infortunes! C'est toi qui endurcis des cœurs si sensibles, si tendres; me fermes le sein où j'ai puisé la vie; tu révoltes contre moi mon propre sang, les entrailles d'un père (I, 64). »

L'homme sensible ne sait que parler; il n'est pas, comme Julie, capable d'action; la seule chose qui lui soit naturelle c'est « tomber dans les abîmes les plus profonds, recevoir à la fois mille coups de poignard, être écrasé de la foudre (I, 140) ». De naissance, il a l'œil hagard et la démarche titubante. « Je marchais dans les rues comme un homme égaré. » — Où va-t-il? « Je traversai la Halle. Que j'enviai le bonheur de tous ces humains que ce barbare préjugé avilit encore à nos yeux! Hélas! me disais-je, ils sont heureux, ces hommes que l'orgueil méprise si injustement; ils aiment, sans doute, on ne les empêche point de s'unir à

ce qu'ils aiment, ils peuvent disposer de leur cœur, et je ne suis point maître du mien. O dieux! que j'eusse préféré leur misère, leur bassesse à toutes les grandeurs du monde! (I, 65-66). » Vous l'avez entendu; il s'est aperçu qu'on l'écoutait et il continue de plus belle : « J'avais des moments de désespoir où j'aurais embrassé les états les plus vils, les professions qui paraissent les plus honteuses, et qui cependant n'ont rien de bas et d'abject à la vue du sage; l'amour chez moi fortifiait la raison; et, en effet, comment la bizarrerie, l'injustice et l'ignorance ont-elles pu attacher une espèce de déshonneur à des états qui souvent sont plus utiles à la société qu'à ceux mêmes qui y sont employés ? (II, 25) » Comme il ment, le pauvre homme! Il aurait embrassé « les états les plus vils » ? Que ne les embrasse-t-il sans le dire? Mais voilà, le préjugé est plus tenace que le révolté n'est persévérant. « Devons-nous donc nous étonner que les hommes lui soient si soumis, puisque les passions même plus fortes sans doute, plus touchantes que la raison, peuvent à peine en triompher (I, 25). »

Il ne manque donc qu'une chose à l'homme sensible, et c'est d'être un homme.

Le succès (1) qu'obtint au XVIII[e] siècle le premier roman

(1) D'après l'*Avertissement* de l'éd. de 1783, on compterait 60 éditions des *Epoux malheureux!* « Leur succès s'est toujours soutenu dans les provinces, dans les pays étrangers, ainsi que dans la capitale; ils ont été traduits dans toutes les langues... » Le même *Avertissement* reproduit l'extrait suivant des *Lettres de M[me] la comtesse de *** sur quelques écrits modernes* (Lettre 11, décembre 1745), qui concerne la première édition : « Je connais peu de livres où le sentiment soit exprimé avec autant d'énergie et de vérité que dans celui-ci. Les commencements de l'amour, ses progrès insensibles et rapides, les inquiétudes, les agitations, la force et la faiblesse qu'il inspire, les égarements de la raison, les déchirements du cœur, les transports de la jalousie, la crainte et l'espérance, les tendres émotions, les doux frémissements, l'oubli de soi-même et de toute la nature, l'inexprimable volupté qu'on goûte à voir l'objet aimé, l'empire de ses regards, le pouvoir de ses larmes, en un mot tout ce qui caractérise une grande passion est peint dans cet ouvrage avec les plus vives couleurs... Outre les tendres dialogues dont cette *Histoire* est semée, elle offre de temps en temps des traits hardis qui partent d'un esprit ferme et dégagé des erreurs populaires : telles sont ses réflexions sur le misérable préjugé qui flétrit à nos yeux la profession de comédien, source de nos plaisirs, de la politesse de nos mœurs, et peut-être de nos vertus. »

de Baculard d'Arnaud comporte plus d'un enseignement. Il est évident, d'abord, que pour goûter une telle œuvre, on a dû renoncer beaucoup plus nettement qu'avec Prévost à un idéal de la vertu fondé sur l'effort et sur le renoncement. L'honnête homme, à qui la religion ou l'humanité imposent des devoirs, devient une exception. Dieu ne sera bientôt plus que la Providence, ne gardera de ses attributs que la bonté; on est en train d'en faire un « philosophe sans le savoir », clément, toujours prêt à remettre toute faute comme un père sensible qui, ne consultant que son cœur, pardonne à ses enfants. D'autre part, les sentiments humanitaires s'exprimeront, mais seulement par des paroles, bruyants et vains, comme une roue qui tourne à vide.

Par là s'explique en partie le succès de Rousseau; il ne rompt pas brutalement avec son époque, car il est, comme elle, sensible et égoïste; il accueille donc les faibles et il leur dit : Vous avez raison, la passion est un don de Dieu, elle est donc au-dessus de tout; vous n'êtes pas faits pour la Providence, elle est faite pour vous. Aussi, il est très bon que l'homme s'adore lui-même, et, pour moi, je ne fais pas autrement. Seulement, ajoute-t-il, après vous être satisfaits, faites un retour sur vous-mêmes; écoutez votre conscience car, elle aussi, est un don de Dieu; elle ne vous trompera pas, ne pourra pas vous tromper, et elle vous indiquera un devoir.

Ainsi parle Rousseau, et je le crois sincère. On l'écoute : le fruit de la leçon n'est ni meilleur ni pire que celui de tant d'autres; après quelque hésitation, le faible retourne à sa faiblesse, mais lui donne une teinte de sensiblerie, un faux vernis de vertu, et au bout du compte, il se trouve que Rousseau a, malgré lui, renforcé de toute la puissance de son génie l'action dissolvante du romantisme d'un Baculard d'Arnaud; seuls ceux qui auraient pu profiter de l'exemple de Julie ramenée à la vertu, n'en avaient

nul besoin, l'erreur du siècle étant de prêcher la vertu aux faibles alors qu'on sait fort bien que les sermons ne redressent que les scrupuleux.

***

Toute vertu est instinct, disait Prévost. Tout instinct est vertu, dit Mme de Graffigny (1).

Zilia aime d'amour son frère Aza et même elle va l'épouser comme cela se pratique au Pérou. Mais ils sont les victimes (déjà banales à ce moment) des perfides Espagnols et de leur soif de l'or; on les sépare. Un Français ramène avec lui Zilia; un prêtre tente de faire entendre à la Péruvienne qu'elle ne peut aimer Aza sans crime. « Paroles insensées ! » s'écrie-t-elle; et, en effet, la « nature » n'enseigne pas cela; or, la « nature » est infaillible et la raison n'est bonne qu'autant qu'elle s'en rapproche (2). « Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile, et la vertu pour principe! (lettre 30). » Ce qui subsiste d'excellent dans les hommes civilisés, dans les Français, par exemple, c'est leur disposition à la sensibilité et par conséquent, à la vertu; si ce penchant reste stérile, la faute en est à l'usage, au préjugé. « Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu [de Français] qui écoutât sans attendrissement l'histoire que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentiments et de la simplicité de nos mœurs. S'ils vivaient parmi nous, ils deviendraient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur usage. » Une de ces « coutumes » est la religion chrétienne. Mon Dieu! si l'on y tient, Zilia admet d'en être instruite, car elle est tolérante; pourvu qu'on n'emploie à la persuader que « des raisonnements, des

(1) *Lettres d'une Péruvienne* (1747).

(2) *Ibid., lettre 19* : « Un fils du Soleil s'honorerait de vos sentiments; votre raison est presque celle de la nature. »

preuves solides (lettre 40) ». On ne la persuadera donc pas.

Et comment le pourrait-on? Elle n'a des yeux que pour voir la réalité sensible, elle n'a de raison que pour rapporter tout à elle-même; romantique donc et prête, si le talent ne lui manquait (1), à écrire la *Tristesse d'Olympio*, philosophant sur « le mépris que la nature semble faire de notre être (lettre 4) » : « Aucun dérangement ne s'aperçoit dans la nature; et moi du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir (lettre 1). » Elle aime à se livrer à la rêverie qu'inspirent « les beautés naturelles (lettre 32) »; elle ne regarde pas en elle-même, elle n'y trouverait qu'un objet passif, non une âme active; n'ayant pas la première idée du drame passionnant de la vie personnelle, absente d'elle, elle « contemple », elle ne cherche pas à comprendre. L'univers pour elle n'est plus une énigme, ni une sublime leçon, il est un spectacle. « A la fin d'un beau jour, dit-elle, le ciel n'offre pas un spectacle moins admirable que celui de la terre; des nuées transparentes, assemblées autour du soleil, teintes des plus vives couleurs, nous présentent de toutes parts des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes [lettre 12] (2). » Elle a du sentiment de la nature la partie qui se confond avec le plaisir des yeux; par contre, chose

(1) Voici un échantillon de son écriture : « Je touchais au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, allait s'éteindre : la Nature laborieuse se préparait déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi : je mourais. » (Lettre 3.)

(2) Cp. encore dans la même lettre : « Que les bois sont délicieux, mon cher Aza! Si les beautés du ciel et de la terre nous emportent loin de nous par des ravissements involontaires, celles des forêts nous y ramènent par un attrait intérieur, incompréhensible, dont la seule nature a le secret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe. »

invraisemblable, ce qu'elle préfère dans Paris, c'est l'opéra, parce qu'il « imite la nature et fait honneur au bon sens », et que, chants et danses, tout y est « conforme à la nature et à l'humanité (lettre 17) ». Ajoutons enfin que des souvenirs de M^me^ de Tencin, une diatribe contre le point d'honneur et le duel (lettre 31), des imprécations contre l'« usage barbare » de mettre les filles au couvent pour ménager les intérêts du fils aîné (lettre 19) et enfin une théorie de l'amitié amoureuse rapprochent M^me^ de Graffigny des auteurs de son temps.

***

Passe encore pour une Péruvienne de vanter la sûreté de l'instinct et de l'identifier avec la vertu ; mais les femmes de Crébillon s'en mêlent à leur tour! La vertu est chose d'instinct et « de combien sa lumière est plus sûre que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge et de l'expérience (1) ». Si votre nature est d'aimer, ne vous en privez pas; le public vous refusera son estime, mais ne gardez-vous pas la vôtre? « Qu'avez-vous à vous reprocher? Serait-ce d'être trop sensible et trop tendre? Cette disposition de votre âme aurait sans doute fait votre bonheur, si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse, mais vous n'avez pas été criminelle (2). »

On nous a gâté Crébillon et c'est dommage. Les soixante-dix premières pages de ses *Heureux orphelins* (1754) portent sa marque; elles forment une étude intelligente, minutieuse et vraie. Il faut passer sur quelques traits qui ternissent le tableau : un jardin anglais avec sa « grotte rustique », le caractère non moins anglais du chevalier Rutland « par conséquent plus sérieux et plus philosophe qu'il ne semblait devoir l'être à son âge (p. 8) ». Mais enfin

(1) Crébillon, *Les Heureux Orphelins* (1754), édit. de 1772, p. 77.
(2) Idem, *ibid.*, p. 228.

nous sommes dans le monde des gens bien élevés dont l'élégance suprême est la mesure : « la nature, dit Rutland, ne veut être ni trop parée, ni trop nue. L'ignorant dégoûte; le savant ennuie (p. 18) ».

Rutland a trouvé deux orphelins et s'est attaché à eux; acceptons la donnée. L'un des deux enfants est une fille; elle grandit et quand son bienfaiteur la revoit, vous vous doutez bien qu'elle est parfaite : de la beauté, de la grâce, « ce je ne sais quoi enfin qui se sent si bien et se définit si mal » achève de rendre Lucie « la personne du monde la plus séduisante (23) ». Rutland devient sombre, c'est qu'il aime Lucie. Ici, je m'arrête et je donne ce sujet à traiter à l'abbé Prévost ou à Baculard : ils en feront quelque chose de très romanesque et de très moral peut-être, mais qui sera à coup sûr criard et faux. Crébillon observe; admettons même qu'il calcule et qu'il combine; je le loue alors de son invention, car elle est proprement la vérité artistique et il n'est pas d'un talent commun d'inventer la vérité. Rutland donc aimant Lucie, la renvoie à son pensionnat; il ne peut l'épouser pour mille bonnes raisons, ni la séduire pour mille raisons meilleures. Voulant l'oublier, il se mêle au monde; le « spleen » l'y suit car il est Anglais. Il résoud d'occuper son esprit, il s'y essaie, rien n'y fait, il ne pense qu'à Lucie. Rentré chez lui, il retrouve l'appartement de la jeune fille, les objets qu'elle a touchés (1); il souffre mais il reste ferme. Qu'arrivera-t-il quand il se retrouvera en sa présence? L'amour n'attend que cette occasion. Pendant l'absence de Lucie, la « cristallisation » (pour parler comme Stendhal) a fait son œuvre : Rutland n'avait connu jusque-là que l'amour-goût, il est en proie à l'amour-passion; il renonce à combattre : premier progrès. Pourtant il n'est pas aveuglé; il ne veut pas devoir à la

(1) Crébillon esquisse ici un épisode de la *Nouvelle Héloïse* : « Il passait sans cesse de son appartement dans celui que Lucie avait occupé. Là, tout ce qui avait servi à cette jeune personne, tout ce qu'elle avait touché, lui était précieux et devenait le sujet de ses regrets ou l'objet de ses plus tendres caresses. » (P. 35.)

reconnaissance le cœur de la jeune fille; il se fera aimer, il attendra; l'amour attirera l'amour. Hélas, elle a trop de respect pour lui, elle ne voit en lui que son bienfaiteur; il la voudrait familière et ne sait comment l'apprivoiser. Surtout il ne se déclare pas, il risquerait de perdre « le seul bien dont il jouît depuis longtemps, l'espérance d'être aimé ». Il entretient cette espérance et laisse ainsi s'achever la cristallisation : sa passion devient insurmontable; lui, si lucide d'abord, ne voit plus tant d'excellentes raisons qui s'opposaient à leur mariage; lui, si habile et si ferme, il se laisse entraîner à la dernière des maladresses : l'aveu. Elle le reçoit froidement, montrant de la bonne volonté quand il demande de l'amour. Tout cela est finement déduit, d'une couleur moderne, d'une saveur très franche.

Quand brusquement le ton change : la passion de Rutland passe par des crises de fureur; au cours de l'une d'elles, il tente de violer la jeune fille; elle le supplie, menace de se tuer, s'enfuit et nous voilà au beau milieu d'un roman anglais, *Paméla* ou l'*Orpheline anglaise* (1).

Il est regrettable, je ne le répéterai jamais assez, qu'on ait connu en France le roman anglais dès le XVIII[e] siècle : on l'a apprécié à sa juste valeur, soit; mais on n'en a emprunté que le gros œuvre. Son influence a été néfaste, car en imitant les Anglais, on néglige un point : à savoir qu'on est Français, et c'est la mort du roman d'analyse. On moralisera, on logera des jeunes filles dans des maisons de tolérance, on leur préparera des morts affreuses et l'on aura cru faire un « grand drame » à la manière de Richardson.

Crébillon, lui aussi, maintenant, veut enseigner les hommes; il prétend que le roman psychologique apprend à les connaître : « une histoire, dit-il, qui ne contient que les minuties de leurs erreurs, est plus utile pour cela que

(1) Les pages 70-115 ne sont qu'une copie de l'*Orpheline anglaise*.

toute autre (291) ». Décrire l'amour et dénoncer les perfidies des roués, c'est faire œuvre « utile » (288-294). Il tourne aussi à l'homme sensible, il a tout comme un autre le goût des larmes (1); pour un peu, le roman d'analyse déchoirait au niveau du drame larmoyant, car il en vient à adopter les pires expédients de La Chaussée et de Diderot (2); il croit aux vertueux prédestinés (3).

Par bonheur, il lui arrive de se lasser de son rôle de copiste, et nous le retrouvons interprétant les « mines (4) », définissant le charme inquiet, le trouble, la confusion, l'extrême douceur d'une langueur mêlée de plaisir où il trouve autant de symptômes de l'amour; décrivant ses effets, la fatale ardeur qui le révèle; curieux de l'issue douloureuse et toujours semblable : la femme qui se sent dégradée, qui voudrait ne perdre que sa réputation, et que son bonheur du moins lui restât; consciente enfin de sa détresse, gémissante de l'abandon du monde et de la trahison de l'amour. L'analyse reste possible, parce que si Crébillon admet, comme tous les autres, la puissance de l'amour (5), il conserve, contrairement à eux, l'idée que la vertu est un effort, qu'elle se soutient par un certain orgueil; ses héroïnes luttent parce qu'elles trouvent « une secrète douceur » à se découvrir capables de renoncement; elles ne sont pas vaincues d'avance.

* * *

(1) *Les Heureux Orphelins*, p. 176 : « Que cet état tout douloureux qu'il était avait des charmes pour mon cœur!... Ah! qu'il est vrai, pour les cœurs sensibles, qu'il y a une volupté bien supérieure à toutes celles qu'ils [les sens] peuvent faire éprouver. »

(2) *Ibid.*, p. 178 : « De temps en temps il prononçait de ces mots interrompus qui semblent prouver d'autant plus de passion qu'ils prouvent plus l'impuissance où l'on est de l'exprimer. »

(3) Mme de Suffolk a « de funestes dispositions à l'amour » (p. 22) : « Je n'étais née, dit-elle, que pour l'amour ou pour la vertu. » (P. 125.)

(4) *Ibid.*, p. 420. Il dit très justement : « Il faut être femme, assurément, pour mettre tant de choses dans une seule mine; et il fallait, je crois, être vous ou moi, pour les démêler toutes avec tant de promptitude et de finesse. »

(5) *Ibid.*, p. 67 : « Ne nous fions pas, dit-il, à ce que peut la vertu sur un cœur rempli de la passion la plus violente. »

Ce n'est pas la peine de parler de Duclos après Crébillon (1); Mme Riccoboni nous retiendra davantage, ayant pour elle de la simplicité, une sorte de bonne foi qui fait que ses romans comptent parmi les moins vieillis du XVIIIe siècle. Sans doute, ils datent par quelques traits plus ou moins malheureux. Elle emprunte aux romans anglais le cliché du prétendant rebuté, toujours complaisant et toujours importun; elle cite Pope, elle invoque Shakespeare; elle se révolte contre la thèse stérilisante qu'Helvétius va bientôt vulgariser (2); elle reproduit sans y regarder de près le lieu commun de l'amour qui engendre la mélancolie; elle se dit heureuse d'avoir une « âme sensible (3) » et son style en pâtit (4).

Mais enfin si elle s'inspire trop souvent de plus d'un devancier, elle le fait de façon originale quand son modèle est Crébillon; elle achève ce qu'il avait commencé. La *Princesse de Clèves*, que l'on n'oubliait pas, même en renonçant à se hausser à sa taille, paraît décidément hors de nature; la *Religieuse portugaise* a pris le pas sur elle. De la femme qui maltraite l'amant pour l'enchaîner, on a d'abord passé à celle qui lui résiste, puis à celle qui cède à regret; Fanny Butlerd fait un pas de plus : elle se donne parce que la mission de la femme étant d'aimer, elle est donc aussi de se donner. La femme est la servante de l'homme, elle demande au Ciel le bonheur de son amant

---

(1) Ses *Mémoires sur les mœurs de ce siècle* (1751), roman antiromanesque à l'imitation de Crébillon, marquent un recul sur le maître; les souvenirs de Mme de Lafayette et de Mme de Tencin, transportés dans le milieu dépeint par Crébillon, forment un mélange assez piquant, peut être, la finesse n'est pas toujours absente, mais en somme c'est une copie. Vous retrouvez dans la bouche de la marquise de Retel les réflexions et la théorie que Versac expose dans les *Egarements*.

(2) *Lettres de Fanny Butlerd...* (1757), lettre 16 : « On ne me persuadera jamais que la vanité soit le motif de nos bonnes actions et la source de nos vertus. »

(3) *Ibid.*, lettre 58 (lettre 67 de l'édition de 1818)

(4) *Ibid.*, lettre 19 : « Les mouvements de la nature honorent celui qui se fait un devoir de s'y abandonner. » Lettre 32 : « Votre cœur est l'autel sacré qui reçoit mes serments. »

« sans examiner, dit-elle, si c'est moi qui dois toujours le faire, si je m'expose à vous rendre ingrat, si je suis condamnée à pleurer un jour la perte de votre cœur. Je suis sûre, bien sûre, de former alors pour vous les mêmes souhaits que je forme dans cet instant (lettre 6) ». Son amour est un penchant qui « change son cœur, qui n'y laisse plus de place pour ceux qui doivent lui être chers (lettre 24, lettre 28 de l'éd. de 1818) ». « Moi, dit-elle, je ne sais que dire : je vous aime, il faut me le pardonner, c'est qu'en vérité, je ne pense que cela (lettre 40 de l'éd. de 1818) (1). » L'expérience se charge de l'éclairer; il ne lui faut pas longtemps pour voir que l'amour ainsi conçu est une victoire pour l'homme et une déchéance pour la femme (2), et que par conséquent l'homme et la femme sont des ennemis. Désabusée enfin, elle le juge à sa valeur, elle se méprise de l'aimer, se détache dans un sursaut de fierté tardive; elle n'a adoré qu'une vaine idole, une erreur qu'elle regrette d'ailleurs encore (3).

Mais est-il possible de se confier à celui qui doit vous décevoir? N'y a-t-il pas en lui une fausseté qu'il ne peut cacher malgré toute sa prudence et toute son adresse? Non; car tandis que le rôle de la femme est d'aimer, la loi de

---

(1) De là quelques détails neufs qui n'appartiennent qu'à Mme Riccoboni, tel le suivant : « J'ai mis tout mon visage sur ce papier qui a été dans vos mains. » (Lettre 59.)

(2) *Ibid.*, lettre 15 : « Trahi, quitté, haï de ce qu'il aime, un homme peut toujours se rappeler avec plaisir le temps où il se trouvait heureux, temps marqué par ses triomphes, par une victoire dont le souvenir est toujours flatteur pour sa vanité. Mais nous, qui nous croyons méprisées dès que nous cessons de nous croire aimées; nous qui joignons au regret de perdre notre bonheur, la honte de l'avoir goûté; nous dont le front se couvre de rougeur, quand nous nous rappelons les moments les plus doux de notre vie, pouvons-nous sans frémir écouter un sentiment aimable, séduisant, il est vrai, mais dont les suites peuvent être si cruelles? »

(3) Même idée dans l'*Histoire du marquis de Cressy* : « Il fallait mépriser celui qu'elle adorait encore. Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus, quand on est forcée à lui retirer son cœur; c'est le sentiment dont on était touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer. »

l'homme est d'ambitionner. Le marquis de Cressy (1) est un de ces ambitieux; séduisant, orné de qualités brillantes, nullement perfide au fond. Mais voilà : il raisonne; il sent que l'homme doit calculer, « s'avancer, effacer les autres et parvenir ». Il a, par vanité d'abord, entretenu le goût que ressentait pour lui une jeune fille; puis il s'est laissé gagner à la contagion de cet amour; un moment, il est « tenté de sacrifier tous ses projets de grandeur et de fortune à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvait trouver dans la possession d'une fille charmante dont il était adoré ». S'il s'écoutait! Car il sent « au fond de son cœur ce mouvement juste et vrai que la nature y imprime... mouvement qui nous conduirait peut-être plus sûrement que les principes d'une raison étudiée, si nous avions la force de l'écouter et de le suivre ». Mais l'ambition l'emporte; il rompt. La jeune fille reste éprise de lui malgré tout et peu à peu se persuade qu'il est moins condamnable qu'elle l'avait pensé d'abord : Qu'il vive sa vie d'homme; quant à elle, sa vie de femme est finie; elle prend le voile. On est tenté de lire ce roman à mi-voix : il n'y a pas là l'ombre d'une théorie ou d'un système; on en garde l'impression d'une vérité discrète, à la française. Richardson n'a pas passé par là.

M^me^ Riccoboni n'a jamais su qu'une histoire qu'elle ne se lasse pas de récrire et où l'on est tenté de reconnaître la sienne. Pour ne pas recommencer chaque fois le même roman, il lui faut donc choisir et amener une catastrophe différente; ici l'habileté lui manque : dès qu'elle invente, elle est vulgaire (2). C'est encore le cas pour l'aventure de M. d'Ossery qui commande les situations des *Lettres de*

(1) *Histoire de M. le marquis de Cressy* (1758).

(2) Dans l'*Histoire du marquis de Cressy*, on ne s'explique vraiment pas pourquoi le marquis devient l'amant de sa pupille retirée chez lui, si ce n'est pour préparer la catastrophe; de même on ne s'explique pas autrement une lettre de la jeune fille religieuse, l'incident qui fait entrer M^me^ de Cressy dans la maison où son mari a des rendez-vous avec sa pupille, enfin le rôle tout entier de M^me^ d'Elmont.

Milady Catesby : il y a dans toute œuvre de Mme Riccoboni un mauvais roman romanesque (1) et un très joli roman sentimental.

A la manière de Crébillon, Juliette Catesby décrit les commencements de l'amour : l'attrait inexplicable dont elle ne démêle les fondements que lorsqu'une occasion l'y entraîne; l'adresse de l'amour à se dissimuler sous d'autres noms, les incertitudes, les inquiétudes, un certain chagrin secret; puis l'aveu qui fait qu'on se livre à la passion; la joie d'être « sensible (2) ». Revenue à elle-même, elle juge l'illusion de l'amour avec l'acuité du regard d'un Stendhal, sans l'entortillé et le précieux qui font si souvent de lui un pédant. « Notre prévention, dit-elle, fait tout le mérite de l'objet que nous préférons; elle pare l'idole de notre cœur, elle lui donne chaque jour un nouvel ornement. Peu à peu, l'éclat dont nous l'avons revêtue nous éblouit nous-mêmes, nous en impose, nous séduit, et nous adorons follement l'ouvrage de notre imagination. » Pour reconnaître ainsi dans l'amour l'œuvre trompeuse d'une « cristallisation », il faut être bien lucide et bien déçu.

L'héroïne de Mme Riccoboni est presque toujours une femme très sensible, très fine aussi, et que son intelligence détrompe. Son malheur n'est pas exceptionnel, ses chagrins, comme elle dit, n'ont d'extraordinaire que la façon dont elle les sent (3) ; Juliette Catesby n'en connaît

---

(1) Milord d'Ossery et Juliette Catesby s'aiment. Le hasard veut qu'il se trouve chez Montfort avec d'anciens amis de l'université; il s'enivre, rencontre dans l'obscurité la sœur de Montfort. « J'osai tout, confesse-t-il, j'abusai cruellement du désordre et de la simplicité d'une jeune imprudente dont l'innocence causa la défaite. » La jeune fille lui écrit bientôt qu'elle est enceinte; il l'épouse sans dire à Juliette Catesby, qu'il aime toujours, ce qui l'oblige à ce mariage.

(2) Mme Riccoboni, *Lettres de Milady Catesby* (fin 1758) : « Aimable sensibilité! Présent cher et flatteur! Non, ce n'est pas vous qui nous rendez malheureux; notre inquiétude naturelle, nos caprices empoisonnent les dons du Ciel, et nous font prodiguer, sans en jouir, les biens précieux qu'il nous accorde. »

(3) Idem, *ibid.* : « Ce n'est pas l'espèce du mal, mais la sensibilité du malade qui doit exciter notre compassion. »

qu'un (1) : celui d'être forcée de mépriser l'homme qu'elle aime sans pouvoir pourtant cesser de l'aimer (2). L'amour est la seule chose sérieuse de la vie d'une femme; une éternelle plainte résume toute la pensée de Mme Riccoboni : « Qu'il est dur d'être abandonnée ! » Entendez : « Qu'il est dur d'être femme! » Car tel est leur sort. A l'homme tout est permis; depuis l'*Astrée* (3), les hommes ont prétendu que leur cœur et leurs sens peuvent agir séparément (4), ils ont su établir des principes dont ils sont décidés à tirer avantage. Le repentir, disent-ils, efface toutes les fautes; soyez donc sûr qu'ils se procureront des occasions de se repentir (lettre 7).

Quel est le partage de la femme? On ne s'accorde même pas sur la notion de sa vertu; on ne veut plus voir en elle qu'un orgueil et un égoïsme : « la vanité bien entendue, dit-on, et tournée vers le grand, fait des femmes vertueuses ». Ainsi, « voilà une femme très respectable, très respectée : pourquoi? Parce qu'elle a eu l'avantage de

---

(1) Mme Riccoboni : *Lettres de Milady Catesby* (fin 1758) : Celui qui n'a pas senti la douleur d'être trahi de ce qu'il aime avec passion n'a qu'une faible idée des peines qu'on peut éprouver dans la vie. »

(2) Idem, *ibid.* : « Je vous aime peut-être encore, mais je ne vous estime plus; je renonce à vous; la constance de mes sentiments n'est point une preuve que je vous croie digne de mon attachement. Elle est dans mon caractère; des traits ineffaçables ont gravé dans mon âme une faiblesse qui me fut chère; j'en aime encore le souvenir. Il ne tient point à vous, mais aux impressions vives que j'ai reçues. Semblable à une personne qui se regarde avec complaisance et jouit du plaisir de se voir sans songer à la glace qui le lui procure, je me plais à me rappeler mon amour sans me plaire à penser à vous. »

(3) Première partie, livre IV : Lycidas, frère de Céladon, aime en même temps Phylis d'honnête amitié et Olympe très sensuellement.

(4) *Lettres de Milady Catesby* : Leur cœur et leurs sens peuvent agir séparément; ils le prétendent du moins; et « par ces distinctions qu'ils prennent pour excuse, ils se réservent la faculté d'être excités par l'amour, séduits par la volupté, ou entraînés par l'instinct. Comment pouvons-nous démêler la véritable impression qui les détermine? Les effets sont si semblables et la cause si cachée! Mais cette excuse qu'ils prennent, il ne la reçoivent pas, remarquez cela : ce qu'ils séparent en eux, ils le réunissent en nous. C'est nous accorder une grande supériorité dans notre façon de sentir, mais faire naître en nous une terrible incertitude sur l'espèce des mouvements qui les portent à désirer de nous posséder. »

s'aimer assez pour ne point en aimer un autre. » La thèse est dangereuse; elle tend à dire que « la classe des femmes faibles » est « celle des bons cœurs ». Tous ces raisonnements sont spécieux. Sont-ils efficaces? Car enfin, il faut vivre, et j'aime mieux vivre vertueuse que de savoir pourquoi je le suis. « Je hais à chercher des raisons qui affaiblissent l'idée que j'ai de la bonté; les moralistes qui s'établissent scrutateurs et juges de l'âme, pour l'avilir, dégrader ses opérations les plus nobles, ne me persuaderont jamais que contre eux-mêmes... Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c'est nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l'amour de nous-même, c'est rebuter notre cœur (lettre 15). »

Puisqu'il s'agit de vivre, le moment est donc venu pour tant d'héroïnes oisives d'envier la ménagère « qui ne lit point », conduit sa maison, gouverne ses fermiers; Jean-Jacques n'est pas le seul, ni même le premier à rêver de M^me^ de Wolmar, de son existence active dans un plantureux domaine. « Il serait singulier que cette ménagère eût plus de mérite que nous ; il est du moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur (lettre 4) (1). » Le public qui va lire la *Nouvelle Héloïse* commence à mépriser la vie factice des villes et « cette fausseté qui, sous le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre (lettre 8) ». Si le grand plaisir est encore de converser entre gens bien élevés, dans des appartements coquets, on s'isole quand ce ne serait que pour écrire ses lettres et alors on ouvre la fenêtre, on jette un coup d'œil moins distrait sur « des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable (lettre 3) ».

***

(1) A côté de M^me^ de Wolmar, voici son mari : celui qui « vit au milieu de ses vassaux, comme un père tendre environné d'enfants qui le chérissent... c'est un homme, ma chère, c'est le seul qui soit ici. » (*Ibid.*, lettre 7.)

Vers le milieu du siècle, on hésite donc entre deux voies: celle qu'a tracée Marivaux et celle que Prévost continue à frayer. Dans quelle direction Richardson va-t-il pousser le roman français? Il est le successeur de Marivaux par son intention de noter obstinément les «détails ennuyeux» par lesquels « on va aux faits principaux » comme le voulait Marianne; il n'est pourtant pas son imitateur : il fait un tout autre choix que lui dans les menus faits qu'il juge dignes d'être reproduits, ou plutôt il se passe de choisir. Quand l'un multiplie les touches légères, utiles pour fixer et interpréter une physionomie, l'autre accumule à tout propos des traits qui durent paraître superflus. L'un analyse, dispose autour de la figure étudiée les éléments qui suffisent à la faire ressortir, se contente de l'éclairer d'un jour discret, et se tournant vers le lecteur : maintenant je n'explique plus rien, a-t-il l'air de dire; regardez; est-ce bien cela? S'il ne se retenait, il ajouterait : Suis-je assez fin? L'autre observe de minute en minute; il y a longtemps que vous avez compris, il continue, il répète, il recommence; il ne se soucie pas qu'il vient d'écrire « deux cents pages pour nous informer de ce que nous savions déjà (1) ». Il le sait, il pourrait s'appliquer le mot d'un de ses personnages : « mes préambules sont plus longs que ma matière (2) ».Ainsi, son réalisme est dans un sens le contraire de celui de Marivaux. Et d'abord il est incohérent à nos yeux; l'effet est inégal.

Il nous suffira de le montrer pour *Grandisson*, celui de ses trois romans qui par la date (3) est le plus rapproché de la publication de la *Nouvelle Héloïse*.

Parents et amis ont demandé à Miss Byron, à son départ pour Londres, d'écrire souvent (et elle n'y manque pas!),

---

(1) Le Breton, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 189.
(2) *Grandisson*, IV, p. 303.
(3) Prévost en publia la traduction en deux fois : à la fin de l'année 1755 et au début de 1758.

de nommer dans ses lettres les personnes avec qui elle se trouvera, et de faire « la peinture de leurs caractères (lettre 5) »; rien de mieux. Mais elle tient aussi à vous « apprendre, jusque dans l'origine, tous les soins, toutes les flatteries et jusqu'aux témoignages muets de distinction » qui pourront lui être adressés; cela intéresse sa famille, mais nous touche moins. Les portraits sont parfaits : pas de banalité, pas d'abstraction, parfois un humour caricatural que le Français retrouvera plus tard avec plaisir dans Dickens; des paroles, des gestes, — plus de gestes que de psychologie; — nous ne sommes pas dans une région imprécise ou imaginaire, mais en présence de gens d'un certain pays et d'un certain temps. Il est évident que Richardson aime les scènes « où la représentation des paroles et des mouvements forme un tableau vif et naturel (1) ». « Mon goût, fait-il dire à l'un de ses héros, est de représenter ce qui se passe sous mes yeux... Il n'y a que cette manière pour donner de la chaleur au style (2).» D'un mot jeté çà et là, il prépare un épisode longtemps avant de le raconter. Lorsqu'il en est temps, il le met sous nos yeux, mais d'un bout à l'autre, sans nous faire grâce d'une répétition. Il a à nous montrer un père égoïste, par exemple; il ne choisit pas quelques traits caractéristiques comme l'eût fait un auteur français et c'est ce que peu de lecteurs purent admettre; il se garde, par contre, de définir le caractère à l'aide de mots abstraits, comme c'était l'habitude de nos écrivains, et sans doute il a raison. Son procédé est celui du sténographe : il écoute une scène qui vient de s'engager entre le père et ses deux filles, il la transcrit exactement au long de trente pages in-8°, et il arrive que l'effet soit très grand. A coup sûr, la manière est nouvelle. Elle n'est pas artistique, je n'ai pas besoin de le dire; il est pourtant curieux de noter qu'un

(1) *Grandisson*, II, p. 9.
(2) *Ibid.*, III, p. 376.

esprit du dernier ordre, un chevalier de Mouhy, simplement parce qu'il regarde, trouve avant Richardson les mêmes mots pour dessiner les mêmes gestes (1).

Ce qui appartient à Richardson et ce qui fait l'efficacité de son réalisme, c'est l'idée qu'il a du monde et cela revient à dire que son originalité fut d'être Anglais. Le monde qu'il connaît n'a vraiment rien de commun avec celui des romans français; ici, les qualités de l'héroïne, il faut bien le dire, étaient trop souvent une belle voix, une taille avantageuse, un air de langueur. Au contraire, il ne s'agit jamais pour les honnêtes gens d'Angleterre de faire leur cour à la femme qu'ils aiment. Miss Byron a droit aux éloges les moins romanesques : c'est « réellement la fille du monde qui entend le mieux l'économie domestique... Son administration est accompagnée de tant de dignité et de douceur, qu'elle est adorée de toute la maison. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du temps pour cette multitude de soins; car nous ne nous apercevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, et de l'aisance sans précipitation, rien n'est difficile (2) ».

L'idéal est donc celui des deux parties de la *Nouvelle Héloïse*. L'impression dominante est que l'amour étant un sentiment profond qui peut décider du malheur de toute une vie, il faut laisser maître de lui-même tout être humain; celui-ci se sentira obligé par là de bien employer sa liberté. La passion — jamais oublieuse des convenances de toutes sortes — une fois fixée sur son objet, l'intérêt se déplace; « le devoir conjugal et maternel » devient pour la femme « le premier des devoirs (3) ». Pas un mot sensuel,

---

(1) Cp. Mouhy, *Mémoires de M. le marquis de Fieux*, 1736, 3e partie, p. 119 : « Il nous apprit en tenant la porte du parloir d'une main, et ayant un de ses pieds dehors, etc. », et *Grandisson*, II, p. 315 : « En tenant la porte d'une main et passant seulement la tête pour me voir, etc. »

(2) *Grandisson*, III, p. 229.

(3) *Ibid.*, IV, p. 286.

car l'état d'époux est un véritable sacerdoce; mais la même complaisance que M^me^ de Wolmar pour la vie large et facile, la même notion du bonheur domestique, aucun plaisir ne se trouvant en dehors de la famille et du cercle d'amis qui la complète. Le prix et la dignité de la personne humaine font l'unité des romans de Richardson, et c'est par là aussi qu'ils sont « trois grands drames » réalistes.

Mais j'ai dit que ce réalisme péchait par l'incohérence; celle-ci provient d'un tour d'esprit inconnu à la littérature française, d'un défaut de mesure qui fait que Richardson accorde à un manque de décence autant d'importance qu'à un crime; « chétif et naïf moraliste (1) » donc que Richardson; mais nous n'allons pas nous montrer difficile sur ce point. Mesurons plutôt de combien il s'éloigne par là du goût français. Faudra-t-il ou non retenir le chevalier à coucher? Grave question, que l'on discute minutieusement; on plaide pour et contre; et pendant ce temps-là, que devient l'analyse? — Comment fixer la date d'un mariage? Cela vous paraît tout simple et dans tous les cas fort étranger aux préoccupations ordinaires d'un romancier. Non, il faut que cela se raisonne tout au long; tous les personnages disent leur mot : les formalités sont leur délicatesse. Enfin, passons, c'est acceptable à la rigueur. Mais encore faudrait-il ne pas mêler ces formalités où elles n'ont que faire et où même elles sont repoussantes : Clémentine se réconcilie avec ses parents, c'est très honorable; mais pour cela les deux parties signent un traité écrit, et cela nous gâte le reste (2).

Ajoutez à cet excès l'impuissance de Richardson à inventer une intrigue vraisemblable et vous allez saisir sa

(1) Le Breton, *op. cit.*, p. 200.

(2) Prévost a gardé ce trait dans sa traduction; il en a supprimé un autre du même genre : « Clémentine a employé quelque temps à écrire sur deux colonnes les raisons pour et contre son engagement dans l'état du mariage. » (IV, p. 423.)

grande faiblesse. Dans une société si strictement réglée, dont on nous décrit les visites et les thés, où l'on enseigne la bienséance et la civilité puérile et honnête, il n'y a rien de plus ordinaire que les enlèvements et les duels! Miss Byron arrive à peine à Londres que la voilà enlevée à la sortie d'un bal paré; nous sortons d'une bonne maison anglaise pour tomber en plein dans un complot où « tout paraît d'une infernale obscurité (lettre 17) ». Le roman de la vie domestique tourne au roman d'aventures et au roman policier : la nuit, dans une campagne déserte, une chaise à porteurs entourée de cavaliers emporte une femme évanouie. Est-ce du Mouhy? C'est du Richardson. Suivez-le, il va vous indiquer la piste à suivre pour retrouver Miss Byron; mais non, ce n'est pas encore la bonne; il faudra bien nous résoudre à mettre neuf hommes en campagne et à les lancer sur les routes du comté (1). Zèle bien superflu : vous savez bien que c'est Grandisson, l'invincible et l'invulnérable, qui doit sauver Miss Byron d'abord et je ne sais combien d'autres dans la suite (2) ; car

(1) Autres situations romanesques : celle de l'innocent que des perfides font mettre « chargé de chaînes au fond d'un cachot », II, p. 160; celle de la tante entremetteuse; celle d' « une pauvre orpheline qui a besoin de protection : contre qui ? contre une mère. Situation terrible », II, p. 194. La pauvre orpheline, quoiqu'elle achève à peine de sortir de l'enfance, sait déjà qu'il faut craindre « les artifices des hommes pour faire tomber les riches héritières dans leurs pièges », II, p. 209. Une sœur de Grandisson, comme une vulgaire héroïne de roman français, s'est laissée aller à donner une promesse de mariage écrite à un homme qu'elle découvre trop tard méprisable; « cette étrange aventure » exige pour sa seule conclusion une lettre de quatorze pages. Une femme dédaignée par un jeune homme épouse le père de l'ingrat dans l'unique but de se venger de lui. Prévost supprime l'épisode d'Olivia, Italienne amoureuse de Grandisson, qui vient le réclamer jusqu'en Angleterre et tente de le poignarder. Un autre entreprend de se défaire d'un rival « par une voie trop ordinaire en Italie » : il loue des assassins. L'amour violent, on le sait, est une passion italienne : Daurana se suicide, Clémentine devient folle.

(2) Il sauve la vie d'un de ses amis attaqué « par des assassins qui n'étaient que les émissaires de son frère », II, p. 61; il sauve un innocent, II, p. 160; il sauve, dans « une de ces rencontres qu'on nomme vulgairement d'heureux hasards », un ancien ami qui l'avait insulté et avec qui il s'était brouillé, II, p. 287; un autre encore « doit son existence » à Grandisson, III, p. 114.

Grandisson, c'est d'Artagnan, un d'Artagnan toujours bien nourri et toujours pompeux. Il a un art à lui « de se faire des amis zélés de ses plus mortels ennemis (IV, 19) ». Il n'arrache pas seulement les victimes à leurs persécuteurs; sa mission est aussi de jeter dans l'âme des jeunes libertins « les fondements d'une solide conversion (III, 320) [1] ». Notez que dans tous ses duels, par un privilège qu'il partage avec les héros de romans populaires, s'il n'est jamais tué, il ne tue jamais non plus, par grandeur d'âme et par scrupule. Il désarme son adversaire en liant son épée d'abord, bonne précaution ; et ensuite en lui faisant de la morale. Le duel, dit-il, est une « monstrueuse manie »; il porte le deuil dans les familles, il fait de l'honnête homme un meurtrier; vous risquez de tuer ou d'être tué, or, votre vie n'est pas à vous (I, 275, 277-280); enfin, vous êtes membre d'un Etat policé, vous ne pouvez donc vous faire justice vous-même. Bref, l'homme qui mérite ce nom ne reconnaît que les lois de Dieu et celles de son pays, non celles du faux honneur. Ces idées sont louables; elles s'accordent d'ailleurs avec la règle dont Grandisson ne dévie jamais : « Je ne vis pas pour le monde, dit-il, c'est pour moi que je vis, pour le censeur que je porte en moi-même (I, 274) » et voilà qui l'apparente encore à Rousseau.

Grandisson serait, au fond, très supportable, s'il ne se mêlait pas d'être sublime ou du moins s'il se modérait dans sa perfection. Mais non, jugez-en : il ne coupe pas la queue à ses chevaux; ainsi ils peuvent écarter les mouches; voilà une grandeur qui n'est pas donnée à tout le monde et « l'humanité, dans un exemple de cette nature, marque ce qu'on peut attendre du même cœur dans les grandes occasions (I, 237-238) ». Aussi, contemplez-le : « une douce majesté reluit sur son visage (II,71) »; il prend,

---

[1] Cp. II, p. 291 : On assassine le frère de Clémentine; Grandisson se trouve à point nommé pour lui sauver la vie; mais ce n'est pas tout : il a été « le restaurateur de sa raison et de ses mœurs ».

comme sans le savoir, et comme si ce n'était rien du tout, « l'air d'un homme habitué aux grandes actions ». Il est « toujours bon, toujours généreux, juste, intrépide. Son caractère ne varie point dans les moindres circonstances (III, 55) ». — Le modèle d'une « noble action » pour lui-même et son entourage, c'est, par exemple, de ne pas lire une lettre qui ne vous est pas adressée (IV, 63); mais ce qui passe tout, c'est de prêter ses domestiques à des voisins dans l'embarras [1]. Dans ce monde, où pourtant on s'apostrophe d' « âmes supérieures (II, 176) » long comme le bras, le croiriez-vous? « il est impossible de vivre dans le torrent de gloire qui rayonne autour de cet admirable mortel » qui se nomme le chevalier Grandisson (II, 46). Miss Byron veut plaisanter, mais elle a vu juste pendant un instant trop court et je dis comme elle : « Quelle supériorité ! Je la trouve insupportable. Cet étrange homme ne fera-t-il rien mal à propos? » Quoi! Pas même des « intervalles de faiblesse (II, 261) »!

Hélas! Il en a et plus qu'il ne croit, plus que ne croit Richardson. La notion de l'effort manque trop à ces gens soi-disant vertueux; à leurs yeux, la grandeur a pour mesure la faculté de s'attendrir: « les plus braves et les plus grands hommes sont les plus tendres et les plus sensibles à la pitié... C'est ce qui doit paraître assez prouvé par cette lettre où le caractère héroïque de sir Charles éclate si glorieusement par sa douceur et sa bonté (I, 251) ». Aussi n'a-t-on point de sévérité « pour les faiblesses du cœur (II, 93) », nous verrons même qu'on en a tout juste autant que Restif de la Bretonne. Et ce n'est pas seulement parce que « nos passions produisent quelquefois d'excellents fruits (*Idem*) », c'est aussi pour excuser les « grandes »

---

[1] *Grandisson*, IV, p. 200 : « On me dit que vous avez emprunté une servante de chacune de nos deux sœurs et une de M^me^ Reves, que vous joignez à deux des vôtres pour le service de cette maison. Dans chaque occasion, sur chaque point, vous me ravissez par votre bonté et votre grandeur d'âme. »

fautes, car « avec de grandes qualités, on ne tombe pas ordinairement dans de petites fautes (I, 129) ».

Grandisson est, par excellence, l'homme sensible; « le Ciel m'a donné, dit-il, un cœur plus sensible qu'il ne convient à mon repos (III, 141) ». Il tient à ce qu'on le sache, et son exemple va encourager une des modes les plus déplaisantes, les plus indécentes de tout le siècle : celle d'étaler ses sentiments les plus intimes devant une assemblée (1). Rien n'arrête son indiscrétion : il s'est décidé à ne pas épouser la première des deux femmes qui l'aiment et il choisit la seconde, avec l'obscur regret de ne pouvoir les épouser toutes les deux; ce n'est déjà pas si mal. Mais si l'on ne connaît que très vaguement la situation dont il vient de se dépêtrer, on ne jugera pas comme il convient la nouvelle situation où il s'engage. Or, il faut que tout le monde soit averti dans le détail de son caractère obstinément sublime, sublime quand il refuse une femme ou qu'il l'accepte, autant que dans les grands moments d'héroïsme où il renonce à couper la queue à ses chevaux. Aussi, sous prétexte de ne pas paraître dissimulé, met-il Miss Byron qu'il épouse au courant de tout ce qui s'est passé entre lui et Clémentine qu'il rebute. Je ne sais si les deux femmes apprécient le procédé comme elles le devraient; si elles éprouvent du dépit, elles feront bien de le cacher, car Grandisson, qui a le cœur sensible (2), n'a pu vouloir que leur bien. Et d'ailleurs pourquoi du dépit? Il est si simple de s'arranger à trois ou même à

(1) Grandisson fait construire dans son parc un Temple à l'Amitié, l'orne des portraits de ses amis « répétés dans plusieurs groupes » et, dans une cérémonie solennelle, déclare que la simplicité de « ce lieu champêtre » « convient à celle de son caractère et de ses sentiments. » Il consacre « ces murs naissants » à l'Amitié qui aura le jeune page Edouard « pour ministre, avec des appointements dignes du culte ». IV, pp. 392-395.

(2) II, p. 458 : « Un cœur sensible est un bien qui coûte cher à ceux qui le possèdent, mais qu'ils ne voudraient pas changer pour tout autre bien. C'est en même temps une preuve morale d'innocence, puisque le cœur qui est capable de partager la douleur d'autrui ne saurait l'être d'en causer volontairement à personne. »

quatre, à la condition d'être sensible et sublime. « Mon Henriette Byron, dit Grandisson à Clémentine, est une autre Clémentine. Vous êtes une autre Henriette : je vous ai nommées cent fois des sœurs en perfections et en vertus... Vous la connaîtrez et je suis sûr pour elle de votre affection. Les vœux que vous avez faits pour me voir à elle l'ont déterminée à me rendre heureux. Elle sait toute notre histoire, elle est préparée à vous recevoir comme la plus chère des sœurs (IV, 160-161). » Oui, ce sont des sœurs, et cela explique comment les épanchements de Grandisson ne vont pas toujours à leur adresse; il adore les situations équivoques et il ne lui déplaît pas d'informer sa femme des « tendres émotions » qu'il goûte en présence de son ancienne amie (1). Et comme sa femme le comprend! Elle se dit raisonnable et elle l'est : tout heureuse de tolérer dans sa maison la jeune Emilie, troisième amoureuse de Grandisson, elle reçoit les confidences de sa petite rivale (lettres 108-109), elle l'écoute raconter par quels détours l'amour s'est insinué, elle se laisse poser cette innocente question : « Puis-je me permettre d'aimer un homme marié, et marié à mon amie (IV, 111)? » C'est là pure vertu (lettre 109), assure Richardson. La vertu, en effet, ne consiste pas à résister, mais à céder aux sentiments de pitié, de charité, de générosité qui ne demandent aucun effort et contentent la partie passive de l'âme. Vous trouverez un exemple parfait de cette vertu romanesque dans la lettre 60 du tome III : d'un côté une générosité qui ne coûte rien, tout de suite récompensée; de l'autre les effusions d'une basse reconnaissance. L'auteur s'arrange toujours pour mettre les héros qu'il

(1) Il raconte ainsi dans une lettre à sa femme une visite à Clémentine : « Je me levai, et reprenant ses deux mains, je penchai la tête dessus. Les pleurs sortirent encore plus abondamment de ses yeux et nous fûmes tous deux quelques moments sans parler. Il serait injurieux pour une âme aussi grande, aussi noble que celle de Clémentine, que je voulusse excuser ces tendres émotions de deux cœurs, l'un aussi pur que celui de mon Henriette et l'autre entièrement à elle. » (IV, pp. 161-162.)

veut rendre sympathiques dans une situation telle que, travaillant au bonheur des autres, ils sont trop bien et trop vite payés par l'orgueil de se sentir généreux, à si bon marché pourtant. Il s'agit d'éprouver du plaisir; ce plaisir on l'appelle vertu, et la morale est satisfaite. « La vraie politique est d'être bon (III, 226) », disent-ils : ils avouent donc que c'est une politique.

***

Nous rejoignons ainsi par le dernier roman du prédicant Richardson, adapté par Prévost, la morale que nous avons vue s'esquisser à la fin du XVII[e] siècle. Cet idéal a sa grandeur et sera fécond : la personne humaine est sacrée, tout attentat à sa liberté est un crime; ainsi, dans le roman, les parents d'une jeune fille, qu'elle s'appelle Julie ou Clarisse, n'ont pas le droit de lui imposer un mari qu'elle n'aime pas. Mais il a sa faiblesse : il accorde trop à la pitié, il déclare le crime odieux et le criminel excusable (1). Cette distinction équivoque est justement celle de Jean-Jacques se défendant d'être un père dénaturé, quoiqu'il ait abandonné ses enfants. On retrouve beaucoup de Richardson dans Rousseau, on y retrouve tout ce qui ne sonne pas franc.

Le romanesque de la *Nouvelle Héloïse* est peu de chose comparé à celui de *Grandisson*. La situation, inacceptable pour nous, de Saint-Preux précepteur d'une jeune fille répète exactement celle de Grandisson précepteur de Clémentine. « N'est-il pas étrange, se demande Miss Byron, qu'un père, une mère, des frères aussi jaloux qu'on nous représente les Italiens, aussi fiers qu'on doit supposer une famille de leur rang, aient pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes, auprès de leur fille, dont il paraît que l'âge ne dépasse pas dix-

(1) « Je vous ai toujours dit que vous devez mettre de la distinction entre le crime et celle qui s'en est noircie. L'un mérite votre horreur, l'autre a droit à votre pitié. » (II, p. 228.)

huit ou dix-neuf ans (II, 341)? » De même, l'accueil que Wolmar fait à Saint-Preux est bien proche de la condescendance de Miss Byron, mariée à Grandisson, recevant les confidences de son mari et même celles d'une jeune fille amoureuse de lui.

Encore si Richardson s'en tenait là, mais non : les mélodrames larmoyants et les aventures de grands chemins font au héros une existence de chevalier errant : il est tour à tour Amadis et d'Artagnan, sans l'ingénuité de l'un et sans l'entrain de l'autre. Voilà pourquoi Grandisson, ou je me trompe fort, a surtout servi à maintenir dans la tradition romanesque française le type de l'aventurier tel que l'avait conçu Prévost et tel qu'il se retrouvera, à des milliers d'exemplaires, dans la belle époque de Baculard d'Arnaud; à eux comme à lui conviennent les plaintes de Grandisson sur l'excès d'embarras où sa mauvaise fortune le plonge : « Apprenez-moi, dit-il, comment les téméraires vivent si tranquilles, lorsqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, et tant d'éloignement pour toute sorte d'affaire, à peine suis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre (III, 237). »

On me dira : Mais Richardson est essentiellement un réaliste; ce n'est pas sa faute, vraiment, si Prévost sous prétexte de le traduire, l'a défiguré. J'en conviens; mais ce point me touche peu. Je veux ignorer ses romans tels que Richardson les a écrits en anglais, parce que le XVIII[e] siècle n'en a connu que l'adaptation française; je tâche de me confondre avec le public parisien de 1758 et je sais que ce n'est pas par inadvertance qu'il nommait Prévost « l'auteur de *Clarisse* et de *Cleveland* (1) ».

---

(1) *Année littéraire*, 1759, III, 49 sq. : A propos de *Jumonville*, poème de Thomas. On ne peut douter qu'il s'agit de Prévost : « Un coloris sombre qui attache, cette horreur qui plaît à l'âme en l'agitant avec violence, caractérise tout ce troisième chant, et voilà comme aurait pu écrire l'auteur de *Cleveland* et de *Clarisse*..»

Prévost savait mieux que nous son XVIII[e] siècle. L'opinion commune ne tolérait pas les longueurs et les inutilités « qui chargent d'ordinaire les compositions anglaises (1) ». Il est des traducteurs qui se font un mérite de rendre fidèlement le texte, « comme s'il n'était pas plus difficile et plus glorieux d'accommoder un ouvrage anglais à la française, ce qui consiste à lui donner de l'ordre et du goût, que de le laisser avec tous les vices de sa naissance. Rien n'est plus aisé qu'une fidélité scrupuleuse; rien ne l'est moins que le bel art d'embellir et de perfectionner ». Perfectionner, ici, je le veux bien, c'est dénaturer ; on trouve bon de corriger les défauts des Anglais, même si ces défauts sont justement leur originalité : « Un *défaut* ordinaire aux romanciers anglais, c'est qu'ils ne savent pas se renfermer dans leurs sujets, qu'ils veulent tout peindre, qu'ils se promènent dans toutes les différentes conditions de la vie (2) ».

Dans cet esprit, et aussi un peu à sa fantaisie, Prévost accommoda les romans de Richardson autant qu'il le fallait. L'introduction de *Grandisson* (pp. VI-VII) explique « le retranchement des excursions languissantes, des peintures surchargées, des conversations inutiles et des réflexions déplacées ». La tâche à laquelle le traducteur s'applique est de supprimer ou de réduire « aux usages communs de l'Europe, ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour les autres nations (p. VII) ». Il gâte l'épisode de Clémentine et son infidélité irrite Grimm ou Diderot (3), « têtes allemandes »; mais tout le monde lit son adaptation et personne, la traduction littérale de Gabriel-Joel Monod (1756). Il se trouve « des détails d'une excessive longueur (II, 322) » : rien de plus naturel que de les passer, puisqu'on sauterait ces pages-là au cours de la

(1) *Année littéraire*, 1756, VI, p. 243.
(2) *Ibid.*, 1760, V. 112 sq.
(3) *Corresp. litt.*, 1[er] août 1758.

lecture. On escamote des lettres entières; pourquoi pas? « La suppression qu'on en fait n'est à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails domestiques (III, 122) », et personne en France n'en a le goût. Prétendriez-vous m'imposer le tracas du ménage de la sœur de Grandisson et me faire lire toutes ses lettres à Miss Byron « qui contiennent le récit de ses querelles avec son mari et d'autres incidents domestiques (III, 181) »? Prévost sur ce point est toujours prêt à transiger. Et Dieu merci! il connaît son monde et sait que « mille plaisanteries », si originales qu'elles fussent, « ne paraîtraient pas d'aussi bon goût en France qu'en Angleterre (III, 324) ». Certes, la minutie est le fondement du réalisme, mais ne trouvez-vous pas que Richardson s'obstine un peu dans sa lenteur? Convenez-en, « l'inépuisable auteur oublie souvent que la vraisemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidents, ne suffit pas pour soutenir l'intérêt (III, 173) ». Le mariage de Miss Byron avec Grandisson au château de Selby est un événement important; mais, je l'avoue, ce n'est pas le spectacle qui m'intéresserait ici; je voudrais autre chose que « les descriptions de fêtes, de parures et de cérémonies, les compliments, les détails de plaisirs et de joie ». Or, « l'attention de l'auteur va jusqu'à rapporter le nombre et le rang des carrosses, avec les noms et l'ordre des personnes qui étaient dedans (IV, 91) ». Me voyez-vous arrêté sur le passage de tant de carrosses, à ouvrir de grands yeux, et à ne savoir plus comment exprimer mon admiration? Je ne me sens pas non plus le courage de regretter « les dissertations tendres et morales » au cours desquelles « plusieurs jeunes filles et quelques matrones » disent leur sentiment sur un sujet qui ne me paraît plus assez neuf, à savoir « s'il vaut mieux se marier par amour que par raison (IV, 248) ». Je ne veux pourtant pas excuser Prévost à tout prix; je lui reprocherais même, et très durement, d'avoir rendu méconnaissable le dénouement de *Grandisson*, si cela avait la moindre importance

pour l'étude du roman français; mais je lui saurai toujours gré, pour le lecteur du XVIII[e] siècle et pour moi, de nous avoir épargné telle aventure « bizarre » où la vie de Grandisson et celle d'un de ses amis « étant menacées par des voleurs nocturnes, il avait employé heureusement la prudence et la valeur (II, 263) ».

* * *

Si les romans de Richardson ont été adaptés de la sorte par l'abbé Prévost, une chose est certaine, et une autre est à craindre. La chose certaine d'abord, c'est que le XVIII[e] siècle n'a pas connu dans leur intégrité les romans anglais, et qu'il n'a pu les imiter que dans la mesure où le traducteur l'a bien voulu. La chose à craindre, c'est de voir les imitateurs réduire encore le premier choix que Prévost avait fait.

Le premier de ces imitateurs, comme il est naturel, fut Prévost lui-même. On dit qu'après avoir lu *Clarisse* et *Paméla*, il se détourna de sa première manière et que, par exemple, les *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu* (1762) « ne sont qu'une longue imitation de Richardson (1) ». Ces *Mémoires* sont ceux d'un jeune homme ruiné qui va refaire sa fortune aux Antilles et revient tout exprès en France pour éprouver le cœur de ses cousins : millionnaire, il mendie chez l'un et chez l'autre, se voit rebuté de ses mauvais parents qui sont riches, et secouru d'une compatissante cousine, veuve et pauvre. Ce roman manque de naturel, selon la *Correspondance littéraire* (1[er] juin 1762), mais la fable est assez bien imaginée. J'en conclus que si Prévost a imité Richardson, et puisqu'il ne lui doit pas sa fable, des contemporains peu suspects, Grimm ou Diderot, ont trouvé qu'imiter Richardson n'était pas naturel. Un autre fait confirme ma conclusion : le roman de Prévost a été mis à la scène par Mercier dans

(1) Texte, *op. cit.*, p. 186, note 3.

l'*Habitant de la Guadeloupe*, et cela revient à dire qu'au bout du compte l'enseignement de Richardson, défiguré déjà par Prévost, continua de dévier après lui et finit par se réduire à l'intention platement moralisante qui est d'ailleurs à sa base et selon laquelle la méchanceté doit être punie et la vertu récompensée.

Avant d'écrire ce roman, Prévost en avait d'ailleurs publié un autre, exactement contemporain de la *Nouvelle Héloïse*, la première partie étant de 1760 et la suite de 1764 : c'est le *Monde moral* (1). Peut-être y discernerons-nous, sinon l'influence, du moins quelque souvenir des romans anglais dont il vient à peine de terminer la traduction. L'*Avertissement* ne nous déçoit pas; rien n'est plus simple, dit-il, que son plan : « c'est de faire envisager du côté moral tous les événements dont il se propose le récit. Il entend par le côté moral certaines faces qui répondent aux ressorts intérieurs des actions, et qui peuvent conduire, par cette porte, à la connaissance des motifs et des sentiments ». Il sait donc parfaitement en quoi consiste le roman psychologique et, comme celui-ci n'est possible que s'il est minutieux, c'est bien le moment de reprendre les procédés de Marivaux ou de Richardson. Aussi y songe-t-il; il préparera les événements, il captivera les esprits « dans les rets imperceptibles de la vraisemblance », parce que c'est là le seul moyen de donner « aux ouvrages d'imagination des charmes qu'ils ne peuvent avoir sans cet heureux coloris (p. 3) ».

Voilà ses promesses. Les tient-il? Il ne s'en soucie même pas; le *Monde moral* est un récit enchevêtré, une suite de nouvelles fort bizarres, d'anecdotes et de faits divers : des parents dénaturés mutilent leur enfant comme dans l'*Homme qui rit* et le montrent pour de l'argent; la faim réduit un ménage de mendiants, père et mère, à manger leur enfant; des visions, des filles déguisées en garçons,

(1) *Le Monde moral* ou *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain.*

des corsaires, des meurtres, des enlèvements, des viols, des ermites énigmatiques, une petite fille dont on résout d'« approfondir la naissance et le mystère de sa situation (p. 312) », le thème de l'« innocence reconnue », et même la figure d'une gouvernante de curé qui, je ne risque rien à l'affirmer, vient plutôt de *Gil Blas* que de *Clarisse*.

Il y a des longueurs; faut-il croire ici à l'influence de Richardson et la déclarer regrettable du même coup? L'auteur se souvient-il vaguement des deux ou trois femmes amoureuses de Grandisson et de leur situation équivoque, quand il soutient que l'amour « peut s'exercer pour deux objets lorsqu'il est tranquille (p. 41) », mais que toutefois « le cœur n'est pas capable de deux amours, du moins au même degré »? Que Prévost et Richardson aient tous deux la même conception de la bonté fructueuse, productive de plaisir (1), il n'en faut pas douter, mais elle ne leur est pas propre, on le sait. Un geste (2), de temps en temps, me fait hésiter, me demander s'il est de Richardson, du chevalier de Mouhy, ou même tout bonnement de Prévost, car je ne vois pas bien la sorte de génie qu'il a fallu pour l'observer et le reproduire.

J'ai bien peur que Prévost ne doive plus à ses contemporains français et qu'il ne s'imite lui-même à la fin d'une si longue carrière. Je retrouve le « cœur droit mais faible (p. 595) » qui est un de ses clichés, l'abbé qui prend pour une jeune fille des sentiments « dont il n'a jamais bien connu la nature »; le mépris de l'austérité commun en France depuis la fin du XVII[e] siècle (3). S'il cite Pope, c'est sans à-propos; il a, par contre, très bien compris Helvétius :

---

(1) *Le Monde moral* ou *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*, p. 54 : « Le plaisir de la tendresse et de la bonté n'est-il pas le plus doux de tous les sentiments? »

(2) J'en note deux : celui d'une jeune fille (« Revenant vers moi et me regardant d'un air enfantin, le cou un peu allongé, avec un mélange de tendresse et de supplication dans les yeux, elle me demanda... etc. », p. 153), et celui d'un rustre (« Le bailli, qu'on avait placé près de moi, me pressa le pied du sien », p 174).

(3) Parlant des trappistes : « Je cherchais, dit-il, d'où pouvait venir à ces solitaires la résolution de renoncer si parfaitement à toutes les

« Tous les goûts naturels, affirme-t-il, sans en excepter celui de l'honneur, sont moins des vertus que des passions, lorsqu'ils ne sont pas réglés et fortifiés par les grands principes du devoir moral et de la religion. Une simple passion, je nomme ainsi tous les mouvements naturels du cœur, de quelque force qu'on puisse les supposer, tiendra peu contre une passion plus forte, la victoire dépend du degré; et cet ascendant de force, qui rend la décision infaillible, vient presque toujours des circonstances présentes, dont l'action remplit l'âme, impose à la passion rivale et lui ôte le pouvoir de se faire entendre (pp. 154-155) (1). » « Etrange empire des sens » comme on voit, et « qui doit donner une extrême défiance de ses forces à la vertu comme à la raison (p. 315) ».

L'œuvre nous renvoie donc le reflet de l'époque ; n'a-t-elle gardé, au milieu de ses faiblesses, aucune des qualités de l'auteur de *Manon Lescaut*? Ce serait bien malheureux ; mais justement c'est par là seulement que quelques pages sont lisibles et même agréables, c'est par le naturel qui vient interrompre trop rarement ce fatras et qui appartient à Prévost. Quand il regarde les gens qu'il connaît, et particulièrement la noblesse pauvre de France, il se retrouve lui-même; il peint le noble dur aux paysans quand il le peut encore (p. 84 sq), ou misérable et réduit à habiter une chaumière, avili par le séjour au village et le malheur de n'avoir reçu aucune éducation,

---

douceurs de la vie, lorsqu'elles ne sont pas condamnées par l'Evangile, qui n'en défend que l'excès; et sur quels principes ils se promettaient une récompense pour des mortifications qui ne sont pas ordonnées », p. 63. Il n'y a, selon lui, que les grands criminels repentis pour qui soit faite la rude pénitence des trappistes. (Fin du livre II.)

(2) Cp. Helvetius, *De l'Esprit*, *Œuvres complètes*, Londres, 1776, t. I, pp. 66-67 : « Un homme a, par exemple, vingt degrés de passion pour la vertu, mais il aime; il a trente degrés d'amour pour une femme, et cette femme en veut faire un assassin: dans cette hypothèse, il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de passion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ses actions est quelquefois le moins passionné pour la vertu. »

indiscret, grossier, ou bien emprunté, contraint et maladroit (livre III). De là son opinion sur les mésalliances (1), opinion qu'il partage avec la société de son temps et de tous les temps, et qui n'a rien de commun avec celle de Rousseau.

***

La façon dont Prévost a arrangé Richardson et le peu d'action que les romans anglais ont exercé sur leur traducteur lui-même nous obligent à poser une question : Comment expliquer que le public qui s'enthousiasma pour *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*, « trois grands drames » réalistes, ait été exactement le même qui fit aux *Contes moraux* de Marmontel un égal accueil et leur procura un immense et durable succès? Car, c'est un fait : avec les romans de Richardson et la *Nouvelle Héloïse*, les *Contes moraux* sont la lecture favorite de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. L'explication la meilleure est sans doute la plus simple : c'est qu'on trouvait dans Marmontel, mais ridiculement réduit, le modèle dont Richardson avait fait admirer la gigantesque stature.

L'intention de Marmontel est affichée dans le titre : ses contes seront moraux; son objet a été de « rendre la vertu aimable ». En outre, sa prétention est de faire vrai. « En général, dit-il, la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs et dans le langage est ce que j'ai recherché dans ces contes; s'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun *(Préface)*. » La fin et les moyens sont donc essentiellement contradictoires, et Marmontel va devoir choisir entre la prédication et le réalisme.

Le voilà bien embarrassé! Pas tant que cela : car sa

(1) Prévost, *Le Monde moral*, p. 191 : « Les deux premiers avantages de la vie humaine étant l'opulence et la noblesse du sang, ils doivent chercher naturellement à s'unir; et je n'entends pas ce qu'on nomme disproportion dans un mariage, lorsque d'une part on y met un nom illustre qui l'élève, et de l'autre une grosse fortune qui sert à le soutenir. »

vérité à lui n'est pas la vôtre, c'est celle de Pigault-Lebrun et de Pixérécourt. De même sa morale, vous vous y attendez, n'emprunte rien à Bossuet. Et d'abord, il lui faut du sentiment *(Tout ou rien)*, non pas seulement l'amour, l'amour sérieux, bien entendu, car « rien n'est plus méprisable que l'amour frivole »; mais les sentiments de la nature. « La vertu simple et modeste » se laisse toucher, fond en larmes, ne peut entendre « sans tressaillir les tendres noms de père et de mère ». « Le pathétique de la nature me pénètre, dit Belzors; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. » (*La bonne Mère.*) Que c'est un fatal présent du Ciel qu'un cœur sensible! (1) — « Ah! le beau présent que nous fait le Ciel lorsqu'il nous donne un cœur sensible! C'est le principe de toutes les vertus (*Les Mariages sammites*). »

Où s'exercent ces vertus? Dans le sein de la famille, dans le cercle des amis, jamais dans la société des villes *(Le bon Mari)*. Si nous voulons être vertueux, c'est bien simple : allons habiter la campagne; nous y ferons plus d'une découverte, et, pour commencer, « l'honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or *(La Bergère des Alpes)* », et son « ingénuité *(Annette et Lubin)* »; nous aurons pour voisins de vrais philosophes; je ne parle pas seulement du seigneur du lieu qui est riche mais qui n'est pas fier et qui sera « notre père à tous (*Idem*) », mais bien des laboureurs « plus instruits que tous nos savants » parce qu'« ils ont en sentiments ce que nous avons en esprit (*Le Scrupule*) »; nous verrons quelquefois le pasteur du village et nous lui enseignerons la morale (*Idem*).

Mais nous l'aurons d'abord apprise, la morale, en épiant Annette et Lubin. Quand Annette et Lubin « comparaient leur sort à celui des citoyens les plus opulents », ils se trouvaient « plus heureux et plus sages ». Je le crois bien : c'est qu'ils sont jeunes; ils ont l'âge innocent et les inno-

(1) « Ah! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même (et s'adressant à Socrate), qu'on est malheureux d'être sensible! » (*Alcibiade.*)

centes curiosités de Daphnis et de Chloé; ils ont des principes, remarquez-le. « C'est un crime, ils le savent, que d'ôter la vie à quelqu'un, mais ce n'en est pas un que de la donner. » Oter la vie à quelqu'un! Quelle bizarre idée. La donner, je ne dis pas. Comme c'est la chose la plus simple du monde, c'en est aussi la plus « naturelle » et si nous voulons détromper Lubin, le voilà « confondu d'avoir offensé le Ciel sans le savoir. Car enfin, disait-il toujours, nous n'avons fait de mal à personne. » La morale se réduit en une maxime complaisante, à savoir qu'« il y a des fautes graves selon les lois, qui ne sont point telles aux yeux de la nature ». La nature, vous savez ce que c'est (1), passons.

Les contes de Marmontel sont donc moraux. Ils sont au même degré réalistes. Nous ne demanderons pas à un récit d'une trentaine de pages de nous offrir des tableaux minutieux, des conversations sténographiées, des études de caractères selon la lente technique de Richardson. Mais le goût de Marmontel y répugnerait, même s'il avait le loisir d'y songer; le terme abstrait a gardé sur lui toute sa puissance de séduction. Voici une phrase que Richardson aurait développée en un chapitre; comptez-y les mots qui s'adressent à l'esprit et ceux qui désignent une réalité sensible : « Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entourée de lambeaux, et dont l'image soulèverait le cœur, s'il m'était permis de la rendre (*La mauvaise Mère*). » Marmontel est l'homme que vous ne forcerez jamais à dire : voici de l'argent que je te donne; malgré lui, il prononcera : « Voilà des gages de ma reconnaissance *(Lausus et Lydie)*. »

A quoi se réduit donc la « naïve imitation » qu'il nous

(1) « C'est notre père à tous : pour lui un berger est un homme, et j'ai ouï dire dans le village qu'il aime qu'on fasse des enfants. » (*Annette et Lubin.*) — « Mes amis, dit Télespon, nous avons là de braves enfants : avec quel zèle ils en vont faire d'autres! » (*Les Mariages samnites.*)

a promise, « de la nature dans les mœurs et dans le langage » ? — Aux mœurs et au langage du futur mélodrame. Un homme sensible doit lever les yeux au Ciel en poussant un profond soupir (*Tout ou Rien*); la bonne façon pour une jeune femme de montrer à son mari un repentir définitif, c'est de se faire peindre échevelée et en pleurs et de lui présenter cette image touchante (*L'heureux Divorce*); l'attendrissement et le respect se marquent par un prosternement et par un baiser sur le barreau de la grille où la main d'une fille angélique a touché (*Ecole des Pères*); si vous voulez me persuader de la bonté de quelqu'un, ne me parlez jamais de lui que les larmes aux yeux (*La Bergère des Alpes*). La perfection est atteinte lorsqu'on réussit à assembler dans un espace étroit deux ou plusieurs âmes sensibles. Quand elles sont deux, c'est tout indiqué : elles perdent toutes deux en même temps l'usage des sens (*Lausus et Lydie*), preuve sans réplique qu'elles sont également sensibles. Mais si elles sont plus de deux, c'est une véritable bonne fortune; voilà le moment d'être pathétique et Marmontel ne s'en prive pas : le jeune Fonrose, que les sanglots étouffent, se précipite dans un coin de la cabane pour leur donner libre cours; le père attendri vole au secours de son enfant; M^me^ de Fonrose qui est auprès d'Adélaïde la presse dans ses bras en la baignant de ses larmes (*La Bergère des Alpes*).

Ce langage et ces gestes conviennent aux caractères. Ceux-ci, qu'ils soient odieux ou sublimes, sont outrés. Une mauvaise mère maltraite le bon petit enfant qui a toutes les qualités, elle caresse le méchant qui n'a que des vices. On prévoit la fin : c'est le *Roi Lear* mis en anecdote par un génie plus proche de Berquin que de Shakespeare. La psychologie de Marmontel, restant tout abstraite, est bien près d'être nulle; il s'en tient aux indications les plus générales, sans les interpréter, sans donner au lecteur le moyen de les préciser; il croit avoir fait beaucoup pour avoir affirmé que tel personnage a « des regards troublés et

confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent *(Lausus et Lydie)* ».

L'extrême indulgence de M. Lenel (1) pour son auteur est donc difficilement concevable. Selon lui, Marmontel peindrait « l'humanité dans ce qu'elle a d'ordinaire et non d'excessif, dans le bien ni dans le mal ». Le romanesque lui répugnerait « absolument ». « Voulant faire vrai, il tombe rarement dans le dramatique... Il ne force pas les traits, il ne fait pas grimacer ses figures, il ne les hausse pas non plus sur un piédestal; elles y perdent en relief, en couleur, en intensité de vie, elles y gagnent en ressemblance. » Il est vrai, Marmontel a commencé ainsi; sa première intention fut de « peindre les ridicules »; il conseilla d'abord de chercher le bonheur dans une juste médiocrité. Il y avait donc en lui un moraliste, très banal sans doute, mais enfin un moraliste; il répétait dans son style uni la leçon que de bons maîtres lui avaient soufflée. Mais à mesure qu'il prend confiance et qu'il révèle sa regrettable originalité, de moral il devient moralisant, et c'est une différence.

Jugeons-en par la comparaison de ses premiers contes avec ceux qu'il ajouta dans l'édition de 1765. A première vue, les sujets sont réalistes. *La Femme comme il y en a peu* mariée à un dissipateur tâche de réduire les créances que son mari a signées à des usuriers : c'est du Balzac. Mais que de détails choquants par leur fausseté! L'honnête femme reçoit en pleine figure les compliments d'une prostituée, et d'une prostituée qui n'admire que la vertu, qui ne regrette qu'elle : « Ah! Madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable et touchante! Si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour. » A côté des courtisanes qui expriment platoniquement leur goût pour la vertu, voici les dissipateurs qui se font « agricoles », les « bons villageois pleins de sens », le mari et la

(1) Lenel, *Un homme de lettres au XVIII^e siècle : Marmontel*, 1902.

femme qui vont s'établir à la campagne et, « plaisirs si touchants », font eux-mêmes l'éducation de leurs fils.

Le libertinage et la charité se mélangent agréablement dans *Laurette*. Laurette est la fille fort niaise d'un père remarquable, prototype de ceux de Pixérécourt. C'est un vieux soldat « qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, et qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche ». Malgré cela, il est resté pauvre et vous le voyez désespéré parce qu'il doit « tendre la main ». Il a des principes d'honneur. Sa fille a été trompée par un vil séducteur qu'elle a suivi à Paris; le père devine à peu près ce qui s'est passé : « C'est quelque ravisseur qui l'aura séduite et qui l'aura perdue. Ah! Si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. » Sa fille retrouvée, il lui fait honte, et achève ainsi sa tirade, face au public : « Ah! qu'il vienne! Qu'il ose me chasser d'ici; je suis seul, sans armes, affaibli par l'âge, mais on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu et aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps, et les passants diront avec horreur : voilà son père qu'elle désavoue et que son amant foule aux pieds. » Oui, qu'il vienne, le criminel! et nous lui dirons son fait : « On vous dit noble, et vous croyez l'être »; avez-vous jamais songé que l'honneur est plus précieux que l'argent? « Voyez, poursuit-il, en découvrant son sein et en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez déshonoré! J'ai versé pour l'Etat plus de sang que vous n'en avez dans les veines, et vous, homme inutile, quels sont vos exploits? De désoler un père, de débaucher sa fille. » La romance sentimentale, de nos jours encore, a conservé ce thème et ces expressions.

En marge du mélodrame, il n'est que juste de signaler quelques traits de vérité : Laurette se trouve très bien de sa faute et pleure son amant; c'est pour elle « une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence et du travail ». En outre, comme nous sommes en 1765, rien

d'étonnant à retrouver dans un conte moral l'idée centrale de la *Nouvelle Héloïse*, publiée quatre ans auparavant (1).

Mais dans Marmontel, le Rousseau est beaucoup plus rare que le Pixérécourt et le Pigault-Lebrun. « Hélas! dit une jeune Indienne amoureuse, j'ai du courage contre le malheur, mais en est-il contre l'amour? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppose? Elles sont toutes d'accord avec lui *(L'Amitié à l'épreuve)*. » Comme une héroïne de M^me^ de Tencin, elle demande : « Est-ce de moi qu'il dépend d'aimer? » Mais qu'on ne s'y trompe pas, la sensibilité ici est plus colorée, elle acquiert une teinte plus veloutée de son alliance avec la sensualité. Une jeune fille pour Marmontel — c'est plus fort que lui — est intéressante surtout par les divers usages de son sexe : « Coraly est faite pour embellir le monde » : voilà Tencin ou même d'Urfé; « et pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité » : voilà Marmontel.

***

Si l'on veut bien négliger pour un moment les différences qui proviennent de la diversité des tempéraments, la littérature romanesque, à la veille de la publication de la *Nouvelle Héloïse*, apparaît dominée par un souci que nous mettrions volontiers à la base du romantisme : depuis la fin du XVII^e^ siècle, la personne humaine compte pour elle-même.

Aux environs de 1760, la société française présente deux nouveaux types de l'homme à côté de l'ancien. Ce dernier est le plus rare; il continue dans le silence ou du moins dans l'obscurité, l'existence austère du chrétien. Son adversaire, le « philosophe », n'a pas déserté la religion, il s'en est seulement fait une autre, mais plus humaine :

(1) « Quand l'innocence et l'honneur sont perdus, il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'âme, et lorsqu'on la croit étouffée, un seul remords la reproduit. » (*Laurette.*)

c'est lui qui s'élèvera bientôt contre l'esclavage des nègres, la torture, la corvée, la barbarie des lois criminelles, des lois sur les protestants, sur les délits de contrebande et de chasse; il est l'initiateur de l'idée de progrès, l'inventeur de la Révolution française et, par conséquent, de la société moderne; dans quelques années, il sera un « saint laïque », s'appellera Turgot ou Condorcet.

Reste le troisième, le héros romantique, le contempteur du préjugé, non pour l'avantage de l'humanité, mais pour la liberté de ses passions, à lui; l'homme qui se contemple lui-même, qui a pour lui-même toutes les indulgences, et qui renonçant à tous les devoirs a par là renoncé à toutes les joies; le fou qui se persécute lui-même. Au seul mot d'amitié, vous le faites pleurer de tendresse, mais il n'a pas un ami; au seul mot d'amour, il s'exalte, mais il n'a jamais aimé que lui-même. Il est, mais de naissance, le solitaire, le veuf, l'inconsolé, et ses fredaines sont ses seuls exploits.

Vint un homme étrange dont l'âme et les sens avides se montrèrent capables de contenir ces trois hommes : le croyant, le « philosophe », le sensuel; de les fondre en une unité bizarrement attirante, de les transformer l'un par l'autre mais en les amoindrissant chacun peut-être; de rêver de la réforme et du bonheur de l'humanité en même temps que de la réforme et du bonheur de l'individu. Ce fut Jean-Jacques Rousseau.

Par l'ardeur excessive de sa sensualité et de sa sensibilité, tout ce qu'il touche, les erreurs et les vérités, prend corps, s'incarne en chair vivante aux agitations passionnées. Sa pensée, malgré lui, vole d'un extrême à l'autre; excitée au moindre appel, tout lui est aiguillon, tout lui est piqûre. Elle parcourt, ainsi débridée, tout le champ de la morale et enfin s'apaise lentement. Refrénée, elle retrouve un maître et lui obéit : l'enseignement qu'elle rapporte encore toute haletante, est l'éternelle leçon, mais renouvelée, retrouvée, ramenée palpitante de vie : la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile*, le *Contrat* sont des sermons sur la vertu,

et la *Nouvelle Héloïse* plus que les autres, sur la vertu gagnée à la sueur du front.

Elle est l'aveu d'un homme qui confesse sa faute et qui découvre les voies du salut. Elle expose en paroles brûlantes les séductions du relâchement; puis le ton devient grave : à mesure que le bonheur paraissait facile, il paraît méprisable aussi; les sens ont eu leur part, la part de la folie; la sagesse est ailleurs, la paix dans un idéal plus hautain.

Ainsi Rousseau alla contre son siècle; on l'écouta avec ravissement, on ne le suivit pas.

CHAPITRE V.

Jean-Jacques Rousseau.

I. Son caractère romanesque. — II. Place de la *Nouvelle Héloïse* dans son existence. — III. La sensualité. — IV. Julie se relève. — V. Succès de la *Nouvelle Héloïse*. — VI. La *Nouvelle Héloïse* est une réaction.

I. Son caractère romanesque.

Il est impossible de ne pas prendre parti pour ou contre J.-J. Rousseau : il vous attire ou bien il vous répugne; lui-même n'eût pas souffert la neutralité. Son œuvre de logicien passionné est encore vivante; elle amène à elle l'homme moderne, tantôt pour le gagner et l'embaucher dans une secte : c'est un recruteur; d'autres fois, l'auteur et ses livres dégoûtent, indignent, exaspèrent, font horreur : c'est la bête d'aversion, c'est le maudit. Pour ne pas citer les vivants, rappelons que cette rhétorique un peu fanée a dressé le parti Villemain contre le parti Nisard (1). Nous nous inclinerons donc devant la fatalité qui veut qu'on cesse d'être impartial en présence de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, que les passions se surexcitent et que les passionnés s'invectivent en son nom. Le cœur de J.-J. Rousseau n'est pas encore tombé en poussière; ses battements sont toujours assez forts pour que (après un siècle et demi!) d'autres poitrines rythment sur eux leurs palpitations; un siècle et demi n'a pas suffi à refroidir sa pensée, sa flamme a gagné d'autres flambeaux, elle brûle, il faut s'en garder, oui, s'en garder comme du feu (2)!

(1) Villemain : *Tableau de la Littérature au XVIII^e siècle* : 23^e, 24^e et 25^e leçons. — Nisard, *Histoire de la Littérature française*, livre quatrième, chapitre XI.

(2) Voyez les articles publiés à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de Rousseau par les revues et les journaux de l'année 1912.

Ces haines et ces enthousiasmes contribuent-ils à la connaissance de l'œuvre de J.-J. Rousseau? Ne sont-ils pas des documents plus utiles à l'histoire du XIX^e^ et du XX^e^ siècle qu'à celle du XVIII^e^? Ils nous renseignent certes beaucoup mieux sur les commentateurs de Jean-Jacques que sur Jean-Jacques lui-même; ce sont leurs *Confessions* à eux. Les uns en dénonçant les travers — ou même les crimes — du citoyen de Genève, les autres en lui élevant des statues, ont préparé, involontairement peut-être, un jeu de « fiches » que recueillera l'historien de leur temps pour interpréter les idées de ce temps et non celles de Rousseau.

Notre ambition est de n'écrire ni plaidoyer ni réquisitoire : sans compter que notre verdict dans l'« affaire » J.-J. Rousseau n'intéresserait personne, il ne nous sied pas de nous faire — comme tant d'autres — juge et partie. Nous nous réservons le rôle modeste d'un greffier qui n'a que du zèle, l'esprit commun et quelque routine. Il classe les actes d'un procès et il est là pour orienter les juges parmi les papiers.

Quels papiers? Pas d'alternative qui puisse nous embarrasser. Etudiant le genre romanesque en France depuis l'apparition de la *Nouvelle Héloïse* jusqu'aux approches de la Révolution, le choix se fait de lui-même : nous ne pouvons utiliser que les textes antérieurs à l'année 1789. Prétendre accroître la connaissance de Rousseau et de son œuvre, c'est, pour nous, le replacer à la suite de ses précurseurs et au milieu de ses contemporains. Nons nous condamnons ainsi à une prudence qui n'ira pas sans sécheresse. Sans renoncer à expliquer, notre méthode sera avant tout de décrire et d'exposer; quand il nous arrivera de commenter, la manière ne sera pas moins monotone, car nous n'aurons que des textes, toujours des textes, et jamais notre opinion, pour nourrir notre glose. Timoré dans l'idée, nous le resterons à dessein dans l'emploi des mots (et ils sont quelques-uns) sur le sens desquels on ne s'accorde pas, ou du moins si nous ne pouvons faire autrement que

de prononcer l'un de ces mots (*romantisme*, par exemple), ce ne sera qu'après en avoir mesuré, pesé le contenu, et fixé les limites qui pour nous le définissent.

Telle est du moins notre prétention, l'effort que nous nous imposons. Réussirons-nous, toutes ces précautions prises, à parler de Rousseau sans injustice ou sans indulgence? Sans doute, nous n'irons pas blâmer chez lui ce que nous eussions loué dans Pascal; de même nous ne prônerons pas, le rencontrant dans son œuvre, un principe dont nous déplorerions les effets sur notre siècle. Mais cela suffit-il? Une certaine tendresse de cœur ne nous aveuglera-t-elle pas, qui entraîna de plus subtils que nous. Si nous faisons, sans le bien discerner nous-même, « l'apothéose de ce *vil*, de cet *infâme Rousseau* », on sera bien venu de nous le reprocher. Mais à notre tour, nous prendrons le droit de nous approprier la réplique de Villemain :

« Ce n'est pas ma faute si sa parole puissante comme le glaive et comme le feu agitait les âmes de ses contemporains. Je ne suis pas un homme de son siècle; je ne suis pas M. de Malesherbes; je n'ai pas dans mon enthousiasme corrigé secrètement les épreuves de l'*Emile;* je n'étais pas M. de Luxembourg, ou le prince de Conti; je n'ai pas, malgré les préjugés du rang et les scrupules de la croyance, accueilli dans mon château J.-J. Rousseau, philosophe démocrate et libre-penseur; je n'ai point consolé ses revers, idolâtré sa gloire présente et factieuse, dit-on... [1] »

Un siècle et demi après la mort de J.-J. Rousseau, nous nous bornons à rappeler l'action qu'il exerça sur les hommes de son temps, sur les meilleurs et sur les pires, qui valurent ceux du nôtre, — ni plus ni moins.

La *Nouvelle Héloïse* imprimée à l'étranger, mais officieusement autorisée, fut mise en vente à Paris au mois de février 1761, dix ans après le milieu du siècle. On sait

---

[1] Villemain, *op. cit.*, 26e leçon

ce que fut l'époque. Depuis 1730 déjà, l'impiété, l'incrédulité fait des progrès énormes à la Cour et dans le beau monde (1); au moment des premiers écrits de Rousseau, c'est bien pis : le mal atteint des couches plus profondes : « La haine de l'Eglise et de la religion se répandait dans la foule. D'Argenson (chef du parti dévot) disait : la perte de la religion ne doit pas être attribuée à la philosophie anglaise, qui n'a gagné à Paris qu'une centaine de philosophes, mais à la haine contre les prêtres, qui va au dernier excès... Il notait en 1753 : On n'ose plus parler pour le clergé, dans les bonnes compagnies... (2). »

L'irrespect, voilà un des traits du XVIII[e] siècle, l'inégalité poussée jusqu'à l'extrême et affichée sans vergogne à Paris, voilà un second caractère : « En 1726 a commencé la grande fortune de ces fermiers, qui ne fera que grandir au détriment de l'Etat, et *en contraste avec sa misère* (3). »

La réaction (que tenta Rousseau) en faveur de la religion, sinon en faveur de l'Eglise, — la lutte (à laquelle Rousseau participa) en faveur d'une répartition plus équitable des droits de certains hommes sur leurs semblables, — l'appel (que Rousseau réussit à faire entendre) en faveur d'un idéal de vie moins factice — à coup sûr, tout ce mouvement peut être objet de blâme ou de louange, thème à des méditations, mais avant tout il est sage de le considérer comme un *moment* historique, conditionné, déterminé, non par quelques hommes, mais par des faits extrêmement nombreux puisqu'ils accumulent leurs effets depuis la dernière partie du règne de Louis XIV.

C'est d'un fol orgueil de comparer — dans le bien et dans le mal — un homme à son siècle pour lui attribuer le rôle du nautonier guidant une barque sur un fleuve docile : une misérable paille à la dérive d'un torrent, voilà l'homme. Et le siècle, une eau furieuse qui ne sait quelles

(1) Lavisse, *Histoire de France*, VIII, 2[e] vol., p. 116.
(2) Idem, *ibid.*, p. 232.
(3) Idem, *ibid.*, pp. 41 et 96.

forces la mènent vers un rivage ignoré; à chaque tournant, elle bute contre la muraille compacte qui l'enserre, elle lutte en des remous où se mêlent les vagues : chacune a son destin et sa mission, chacune pèse sur ses voisines, elles se poussent, elles se pressent, mais aucune n'entraîne les autres : quelques-unes vont en tête, mais ne montrent pas un chemin qu'elles n'ont pu choisir.

D'autres diront : mais l'homme n'est pas une goutte d'eau, il n'est pas une paille; comment serait-il le jouet de la vie, lui qui est la vie? Il a sur toutes choses le privilège d'émettre des jugements et de se gouverner d'après eux. Ceux qui parlent ainsi conviennent donc que si Rousseau fut responsable d'une révolution dans les mœurs et dans les idées, il ne le fut pas dans une autre mesure que ses lecteurs : libres comme lui, et comme lui responsables, les hommes du XVIII[e] siècle, privilégiés et gens de roture, ont eu la faculté de choisir sans contrainte entre les idées nouvelles et les « préjugés » et s'ils ont suivi Rousseau c'est en connaissance de cause et de leur plein gré. Ainsi, partisans du déterminisme et avocats du libre arbitre s'accorderont sur un point : Rousseau eut exactement sur son siècle l'influence que ce siècle lui permit d'exercer.

La génération qui lut la *Nouvelle Héloïse* dans sa fraîcheur était donc prête à se mettre à la remorque de Rousseau. Elle céda au plus romanesque des hommes. Or, elle ne dut pas être plus accommodante qu'une autre; le charme de son séducteur fut donc bien puissant; puissant, mais surtout de toute la faiblesse du passé : ne s'opposant qu'à des adversaires vidés de leur sang, il vainquit sans péril; il lui suffit de paraître.

Nous ne montrerons pas le chevalier armé de toutes pièces. J.-J. Rousseau fut dans toute son œuvre un romancier, il entretint avec prédilection, dans sa vie comme dans ses livres, un esprit romanesque très particulier, très précis, que nous tenterons d'analyser; ce n'est pas seulement l' « esprit d'utopie » que Nisard a judicieusement démêlé

au fond de son caractère, car l'utopiste part à la découverte d'un monde que sa raison raisonnante arrange pour la commodité de tous et non de lui seul. Jean-Jacques, au contraire, construit le monde pour Jean-Jacques, pour le plaisir de Jean-Jacques, à la mesure de son tempérament, et comme le champ idéal où il déploiera sans gloire le faisceau de ses étranges vertus.

La *Nouvelle Héloïse* suffira, nous le pensons, à fixer les traits de J.-J. Rousseau non pas seulement parce que son œuvre est une (1), mais parce que la *Nouvelle Héloïse* est plus aisément et plus directement applicable à la société de 1761 que le reste de ses écrits : « une jeune fille offensant la vertu », comme Julie, est plus proche de nous, hélas! que le précepteur d'Emile et que l'homme qui, ne méditant pas, n'est pas dépravé; le *Contrat social* ne semblait pas près alors de devenir un nouvel Evangile. En revanche, la *Nouvelle Héloïse* fut un Evangile et même un catéchisme, tant on avait perdu l'habitude de croire au véritable Evangile et tant le catéchisme était délaissé.

« Plus de cinquante éditions et contrefaçons avant 1800..., alors qu'aucun roman de 1760 à la Révolution ne semble avoir dépassé trois ou quatre éditions avouées (2) »; voilà une raison suffisante pour nous — à l'occasion du sujet général que nous traitons — de reconnaître sur le visage tourmenté de Saint-Preux, dans le cœur (partagé) de Julie les traits et le caractère de J.-J. Rousseau, tels que les hommes du XVIII[e] siècle se les sont imaginés.

Oserons-nous rappeler — mais il le faut bien pourtant — que la *Nouvelle Héloïse* est un *roman*, qu'elle a été présentée par son auteur comme un *roman* et non comme une « tranche de vie »?

Dans l'isolement inquiet, presque farouche déjà, de

(1) Lanson, *Histoire de la Littérature française*, 14[e] éd., pp. 780-786; le même, *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. VIII : *L'unité de la pensée de J.-J. Rousseau.*

(2) D. Mornet, *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. V : *Le texte de la Nouvelle Héloïse et les éditions du XVIII[e] siècle.*

l'Ermitage, puis de Montmorency, il vit côte à côte avec une ancienne servante d'auberge (« cette pauvre fille », *Œuvres* (1), X, 324) et la mère de cette servante; il a quarante-cinq ans. Quel roman eût-il écrit s'il s'était soucié de reproduire la vie telle qu'il la connaissait? De quelles couleurs eût-il peint ses héros s'il avait pris pour modèles ses anciennes fréquentations, son entourage immédiat et ses amis prêts à le quitter? Pour l'amitié, il n'y eût eu autour du protagoniste que « noirs complots » dirigés par la main sournoise de Grimm, abandon « affreux » de tous ceux qu'il aimait et surtout du plus cher, Diderot; pour l'amour, une aventurière qui eût « protégé » ses domestiques l'un après l'autre, un couple adultère dont l'attachement, il est vrai, est « une vertu » (*Œuvres*, X, 175); pour le bonheur domestique, les soins d'une gouvernante parmi quelques meubles, dans une maisonnette isolée, le souci du pain à gagner chaque jour, les soupçons et toutes les menues contrariétés qui blessent au vif un épiderme susceptible comme l'était le sien.

Au lieu de ces *Confessions* que n'eût pas parées le charme émouvant du souvenir (2), loin de la vulgarité de cette chronique lamentable sans autre joie que celle des promenades solitaires, la *Nouvelle Héloïse* nous met de compagnie dans « un commerce de bonnes gens » qui ne se quittent jamais — car s'ils se quittent en apparence un moment, c'est pour se rapprocher plus encore, s'écrivant de longues lettres, ne cessant de s'occuper du bonheur, du plaisir, des aises l'un de l'autre. A y regarder de près, pas un malheureux — et surtout pas un perfide!

C'est ce monde exactement opposé au monde réel qu'il plut à Rousseau de regarder vivre tout au long des six parties de la *Nouvelle Héloïse*. « En achevant de relire ce recueil, dit-il, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout faible

(1) Nous citons d'après l'édition Hachette.

(2) Voyez par exemple comme il transforme son séjour aux Charmettes, dans les *Confessions*

qu'il est, m'en est si agréable, et le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel : c'est qu'au moins ce faible intérêt est pur et sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurais concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer et composer le personnage scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir et parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devrait gémir d'être condamné à un travail si cruel : ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talents et leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés (1). »

Non, Dieu ne lui donna pas ces talents, mais un cœur sensuel, obstiné à imaginer le bonheur, jamais prêt à le préparer, toujours ardent à le convoiter. Ce qu'il a voulu, c'est s'enfuir, « se sauver de lui-même », et surtout de l'existence mesquine qui lui était échue; refaire par son imagination un autre Jean-Jacques, s'entourer de « belles âmes » de sa façon, comme lui peu vertueuses, mais bonnes comme lui, c'est-à-dire ayant « le goût de la vertu »; s'ébattre, jouer, car c'est un jeu; respirer largement dans une atmosphère de confiance, outrer cette confiance (parce que dans le train ordinaire de la vie, c'est ce qui lui manque le plus) au point que le mari invitât l'ancien amant de sa femme dans sa propre maison et lui confiât l'éducation de ses enfants; s'arracher à la médiocrité du présent et du réel pour aller vivre, au milieu d'un paysage aimé, une existence facile où pas un des personnages qu'il a accompagnés sur les routes de Suisse et de France, qu'il a coudoyés dans les salons et dans le parterre des théâtres de

(1) Note finale de la *Nouvelle Héloïse.*

Paris, ne jouât son rôle naturel; — aimer, s'admirer, se repentir — jouir enfin. Jouir, parce que, tantôt mêlé au tracas de la ville, tantôt solitaire et rêvassant, J.-J. Rousseau a « beaucoup aimé et peu joui ».

Quand on écoute ses confidences, on est surpris, osons le dire, de la grandeur et de la fécondité que personne ne peut refuser à son œuvre.

Il était fait pour inventer les fictions les plus bizarres, les plus stériles; il eût recommencé — à part le « sombre coloris » — les pires romans de l'abbé Prévost. Il apprit à lire dans les romans et acquit par là dès son enfance « une intelligence unique à son âge sur les passions ». « Je n'avais aucune idée des choses, dit-il, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup, n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir (1). »

Qu'est-ce à dire, sinon que l'enfant n'a pu retirer de ces lectures qu'un illusoire profit : le souvenir d'une trame grossière et la connaissance du son — non du sens — de certains mots, comme *vertu* et *amour*? Danger plus grand, l'esprit de l'innocent a dû marier dans un alliage romanesque ces deux mots de *vertu* et d'*amour* qui voisinent dans le roman français depuis le XII[e] siècle et s'ajustent ensemble comme si l'un était le complément naturel de l'autre — bien plus! comme si l'un était le générateur de l'autre.

Les *émotions* du trop jeune liseur durent être confuses, à moins d'une précocité invraisemblable; mais ses *notions* le furent plus encore s'il est possible. N'est-ce pas de ce moment qu'il faut dater chez J.-J. Rousseau la déplorable

(1) *Confessions*, 1re partie, livre premier (1712-1719)

faculté (commune d'ailleurs à tant de ses contemporains dont l'enfance fut mieux gardée) et l'habitude de s'émouvoir au son de certains mots, parce qu'à leur appel, comme si elles étaient enveloppées dans leur résonance spéciale, surgissent et ressuscitent les émotions romanesques qui chez lui leur sont liées depuis l'enfance dans les ténèbres actives de l'inconscient?

L'amour rend l'homme capable des plus hautes vertus; la vertu seule peut concevoir un bel amour; telle est la leçon du roman français. Pourquoi l'amour ne serait-il pas la vertu? Liseur de romans, voilà le premier « système » que dut construire Jean-Jacques à son insu sans doute. Son héros à lui, c'est avant tout celui qui attend les blessures et qui les désire, une de ces « victimes de l'amour » qui peuplent le « royaume de Romancie », plus tendres à leur défaite que fières de leurs combats.

Il n'a eu qu'à regarder en lui-même pour apprécier (mais trop tard) la nature de cette dangereuse illusion. Ses réflexions concernant l'influence du théâtre sur le public peuvent s'appliquer aussi justement à l'action des romans sur lui-même : « Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur faiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu, mais qui l'ose exposer à ces combats mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même, prend son masque pour la surprendre, il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage; et quand on s'aperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! (1) »

Il ne trouvera dans la vie ni cette vertu — un mot — ni cet amour — un autre mot — et pourtant il y croira; il les cherchera vainement et ne pourra les reconnaître que dans les romans où les aventuriers sont mis à leur précieuse

(1) *Lettre à D'Alembert, Œuvres*, t. I, p. 258

géhenne. Aventurier lui-même lorsque à vingt ans il lit *Gil Blas*, qui l'aurait assagi? Il n'est « pas mûr encore pour ces sortes de lectures », nous l'en croyons sans peine; il lui faut toujours à cet âge « des romans à grands sentiments (1) ». Dès l'adolescence, son imagination sensuelle et inquiète l'aiguillonne, le harcèle; comment la calmer sinon en la satisfaisant? Ce n'est plus le roman des autres qui suffira à apaiser son vice : il lui faut être, lui-même, l'aventurier, l'amoureux, le héros. Mon imagination, dit-il, prit le parti de « se nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginais, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût, enfin que l'état fictif où je venais à bout de me mettre me fît oublier mon état réel (2) ». La ténacité de ces goûts et de ces visions romanesques est implacable; ce sont des maîtres impérieux, les seuls que Rousseau servit avec constance. Lorsque, par intervalles, il échappe à leur emprise, ne croyez pas à une victoire de son bon sens sur la chimère, c'est au contraire la marque d'une atonie extrême : « Je ne puis m'occuper à rien : *les romans même finissent par m'ennuyer* (3). » Ce n'est pas là un aveu qu'on lui arrache, une faiblesse qu'il s'ingénie à cacher, c'est la confession ingénue d'une habitude invincible, et qu'il juge innocente. Innocente du moins pour les autres, car pour lui, il contemple parfois avec dégoût les stigmates indélébiles dont cette maladie l'a marqué; il déplore la difformité qui le signale à la risée du passant. S'en étant imposé à lui-même par le son des mots, il sera la victime du premier intrigant qui l'éblouira sans peine par « un certain jargon dont il a toujours été la dupe (4) ». Simulateur, mais

(1) *Confessions*, 1re partie, livre IV (1732).
(2) *Ibid.* (1723-1728).
(3) *Correspondance*, 20 juillet 1760.
(4) *Ibid.*, 12 janvier 1762.

resté naïf, il se laissera prendre aux belles paroles de compères plus rusés ou plus perfides que lui.

Indiscipliné d'abord, puis indépendant (comme il lutta pour l'être dans la seconde partie de sa vie), que ne durent pas lui coûter ses efforts! Quelle détresse que cette vie solitaire pour lui si jaloux de l'estime, sinon de l'amitié des autres! Entre les deux classes des hommes qui subissent la vie, ceux qui poursuivent le bonheur dans la peine, conçoivent la vertu dans le renoncement et ne lésinent jamais, — et ceux qui obéissent à la loi naturelle de paresse, son choix était fait : sa vocation était de muser; l'école buissonnière, voilà sa prédilection. Quelles sont ces « positions les plus agréables » qu'il a cherchées vainement, mais sans trêve? Celle d'un héros qui combat sa concupiscence? Il eût condamné cet orgueil comme étant contre nature, du moins dans ses quarante premières années, celles de vagabondage. Avant cette péripétie (1752 environ), il a toujours été, en rêve, le jeune homme de vingt ans qui montrait la musique aux filles de Chambéri. Commis au cadastre, lui! Comme ce sort lui convenait! Mais quitter son emploi, et se voir jeté parmi le beau monde, « admis, recherché dans les meilleures maisons », quelle fortune! « Partout un accueil gracieux, caressant, un air de fête : d'aimables demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement, je ne vois que des objets charmants, je ne sens que la rose et la fleur d'orange; on chante, on cause, on rit, on s'amuse; je ne sors de là que pour aller ailleurs en faire autant. On comprendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avait pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir; et je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pèse au poids de la raison les actions de ma vie, et où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné (1). »

---

(1) *Confessions*, 1re partie, livre V (1732-1736).

Il avait le goût, le penchant et comme le don de se faire le précepteur amoureux d'une fille ardente, riche et bien nourrie. A cinquante ans (car il n'a pas renoncé à cette idylle sensuelle) il aimera cette écolière, et ce sera Julie; pour que leur bonheur soit complet et leur péché aimable, pour que l'intimité de l'oaristys ne soit pas troublée, il disposera autour des amants le calme paysage vaudois dont le souvenir « l'affecte et l'attendrit ».

Car cet attrait qu'exerce sur lui « l'aspect du lac de Genève et de ses admirables côtes » ne tient pas seulement « à la beauté du spectacle » et Rousseau, sur ce point, n'est pas un de ces verbeux « amants de la nature » qui affadirent le siècle. Ce qui le charme — comme dans ses autres souvenirs de jeunesse — c'est le repli sur lui-même, le retour vers les lentes journées de paresse sensuelle génératrices de rêve. « Toutes les fois que j'approche du pays de Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de M^me^ de Warens qui y est née, de mon père qui y vivait, de M^lle^ de Vulson qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance, et, ce me semble, de quelque autre cause encore plus secrète et plus forte que tout cela. Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe (1). »

Son rêve a épousé ce paysage; mais la nature y serait déserte comme ailleurs s'il ne l'avait peuplée de ses chimères. « Allez à Vevey, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire, et pour un Saint-Preux; mais ne les y cherchez pas (2). »

Ces rivages et ces montagnes, seront-ils autre chose qu'un cadre? Saint-Preux se nourrirait-il volontiers,

(1) *Confessions*, 1re partie, livre IV (1732).
(2) *Ibid.*

comme Céladon, d'une touffe de cresson dans « l'antre » où le désespoir l'aura chassé? Il se trouvera bien mieux d'être le commensal de châtelains aisés, partageant leur existence réglée et paisible, adorant cette simplicité qui le décharge de toute obligation : « l'intime amitié m'est chère parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle; on suit son cœur, et tout est fait (1) ».

Quelle sorte de vertu demander à un homme d'une nature aussi sensuelle et d'une destinée sociale aussi médiocre? « Impatient de joug et de servitude » à l'égal d'un de ces héros de Plutarque qu'il relit « sans cesse » — mais tendre, ou plutôt « sensible » comme s'il s'était échappé vivant d'un roman de l'abbé Prévost — lequel de ces deux modèles se proposera-t-il? Qui lui montrera le chemin? Car ils lui conviennent l'un et l'autre comme guide et parangon. Concilier l'action et la passion, l'effort et le relâchement, la contrainte et la licence, voilà une gageure qui pourrait embarrasser un autre, mais que Jean-Jacques réussit à tenir sans grands frais : il n'y faut que de la subtilité et une disposition à l'outrance. Il adoptera dans sa conduite la lâcheté fille de son tempérament, et comme idéal inaccessible, la vertu. S'il a porté son troisième enfant aux « Enfants Trouvés », gardez-vous de voir en lui un père dénaturé. Dans le fait, votre explication serait juste, mais qu'importe le fait? Que vaut une pauvre réalité, perdue, noyée dans les flots de l'illusion? Et comptez-vous pour rien l'enthousiasme pour la vertu, bien plus fécond en extases que la pure et sèche vertu! Ah! si Rousseau avait été « de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais »; s'il avait été un « méchant », « cet endurcissement serait tout simple »! Mais...

« Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive,

(1) *Correspondance*, 4 janvier 1762.

cette facilité à former des attachements, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchirements cruels quand il faut rompre, cette bienveillance innée pour mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste, cette horreur du mal en tout genre, cette impossibilité de haïr, de nuire, et même de le vouloir, cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même âme avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule, le plus doux des devoirs? (1) »

Sans scrupule, vous entendez bien. C'est le nœud du problème. Soyons misérables, mais ne soyons pas corrompus! Entretenons nos vices et même choyons-les, mais appelons-les par leur nom hideux! Ce n'est pas l'erreur, la faute, le péché, qui font la perversion des hommes, et ce ne sont pas les vertus qui font la vertu : le mal, croyez-le, s'identifie avec le goût du mal et la vertu avec le goût de la vertu. J.-J. Rousseau a le goût de la vertu; allez-vous exiger de lui qu'il soit vertueux par surcroît?

« Vous me parlez de fautes, de faiblesses, d'un ton de reproche. Je suis faible, il est vrai; ma vie est pleine de fautes, car je suis homme. Mais voici qui me distingue des hommes que je connais : c'est qu'au milieu de mes fautes je me les suis toujours reprochées; c'est qu'elles ne m'ont jamais fait mépriser mon devoir, ni fouler aux pieds la vertu; c'est qu'enfin j'ai combattu et vaincu pour elle, dans les moments où tous les autres l'oublient. Puissiez-vous ne trouver jamais que des hommes aussi criminels! (2) »

Et voilà pourquoi personne n'osa dire : « Je fus meilleur que cet homme-là. » C'est que — en effet — le remords, condition du progrès moral des hommes, ne se justifie que par là. La contradiction qu'on reprend chez Rousseau n'est-elle pas dans toutes les âmes? Et qui d'entre nous

(1) *Confessions*, 2e partie, livre VIII (1750-1752).
(2) *Correspondance*, 25 mars 1758, p. 186.

peut se vanter de n'avoir jamais été « vicieux dans la pratique et vertueux dans la spéculation (1) » ?

Seulement (et Rousseau a le tort de n'y pas penser toujours), ici du moins, il est des degrés du médiocre au pire. Et surtout le remords est souffrance pour le commun des hommes, souffrance et regret; ce tourment s'accompagne d'un ferme propos de ne pas retomber. Rousseau, au contraire, n'est pas homme à se déchirer la poitrine, à se couvrir de cendres; expier est un mot qui n'a pas de signification; il consentira à s'humilier parfois, mais toute l'austérité qu'il conçoit n'est que l'abstinence; il a pour esquiver le châtiment des trouvailles qui désarment : il est méprisable, il l'avoue, n'est-ce pas assez? Va-t-on confondre dans un même anathème le pécheur d'hier et le repenti d'aujourd'hui? Ce pécheur, il n'a jamais rien eu de commun avec lui, il le renie : « J'ouvre en frémissant les yeux sur moi, et je me vois tout aussi méprisable que je le suis devenu. Devenu! non; l'homme qui porta cinquante ans le cœur que je sens renaître en moi n'est point celui qui peut s'oublier au point que je viens de le faire : ... je ne prends aucun intérêt à celui qui vient d'usurper et de déshonorer mon nom. Je l'abandonne à votre juste indignation, mais il est mort pour ne plus renaître : daignez rendre votre estime à celui qui vous écrit maintenant (2). » La logique dans une telle argumentation peut se trouver choquée; mais, J.-J. Rousseau étant l'inventeur du pragmatisme, considérons les bénéfices que l'homme (à condition de le vouloir) pourra retirer de cette erreur. Les meilleurs bronchent; il n'est besoin d'aucune humilité pour qu'ils l'avouent; ils ont sur les médiocres l'avantage moral de sentir vivement leur souillure et de ne pouvoir la supporter : aussi leur désordre est passager, ce n'est — littéralement — qu'un faux pas; connaissant la bonne voie, ils redressent leur marche un instant égarée; ils ne déses-

(1) *Année littéraire*, 1761, t. II, article sur la *Nouvelle Héloïse*.
(2) *Correspondance*, 23 décembre 1761, t. X, p. 295.

pèrent pas et c'est la condition de leur salut. L'efficacité du repentir, voilà l'idée de Rousseau, la clef de la *Nouvelle Héloïse* — un roman — et le nœud de la vie de Jean-Jacques — un autre roman beaucoup plus romanesque.

L'absolue vertu n'est pas commune; parmi les créatures faillibles que sont les hommes, peu y atteindront; mais c'est le fruit merveilleux désigné aux efforts du coupable d'un jour, qui se reprochant une faute réelle, a gardé le *goût de la vertu*. Une faute réelle : le crime, mais non pas l'infamie. Et quelle erreur le XVIII[e] siècle, semblable en cela à bien d'autres époques — quel péché le siècle de Jean-Jacques était-il toujours prêt à remettre, sinon celui de Julie? A-t-elle violé les lois de la nature? Ne leur a-t-elle pas plutôt cédé avec un excès d'empressement? Il n'y a pas grand mal à cela; on l'a pensé de son temps. Et même quelqu'un l'a dit tout franc, parlant non de Julie, mais de Rousseau, et c'est tout un :

« A propos de chaleur, je dirai ce que je pense de celle de Jean-Jacques Rousseau; c'est là selon l'opinion commune le caractère distinctif de ses ouvrages, c'est là ce qui en fait le succès, c'est là ce qui le fait préférer par bien des lecteurs à tous nos écrivains, sans en excepter aucun... Mais je dirai que la chaleur de J.-J. Rousseau me paraît tenir plus aux sens qu'à l'âme... La nature de ce feu qui embrase J.-J. Rousseau se remarque surtout dans ce qu'il dit des femmes; on sent qu'il les a aimées et les aime encore à la fureur, et les détails de convoitise sont, à mon gré, ceux où il réussit le mieux. C'est de tous les philosophes, passez-moi cette expression, le plus *concupiscent*. Il n'y a pas grand mal à cela... [1] »

***

[1] D'Alembert, *Jugement sur « Emile »*, *Œuvres*, Paris, 1822, t. IV, 1[re] partie, pp. 463-467.

II. Place de la *Nouvelle Héloïse* dans son existence.

Quelle place tint la *Nouvelle Héloïse* dans l'existence de Rousseau? Arrivé au seuil de la vieillesse, il s'attendrit sur lui-même, sur sa jeunesse perdue pour l'amitié et pour l'amour; c'est alors que, sans y songer, il commença son roman; bientôt il vécut ses plus beaux jours dans la compagnie idéale de Julie et de Claire.

« Comment se pouvait-il qu'avec une âme naturellement expansive, pour qui vivre c'était aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentais si bien fait pour l'être? Comment se pouvait-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu... A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageait en quelque sorte, et me faisait verser des larmes que j'aimais à laisser couler (1). »

La mélancolie naturelle au déclin de toute vie s'accroît chez Rousseau de l'illusion, féconde à son gré, qui ne laisse émerger du passé équivoque que les puissances inutilisées de vertu et de bonheur. Un immense et poignant regret le mord au cœur, et par ce déchirement, par cette blessure pénètre en lui le sens de l'irréparable que tant d'années ont accumulé. Nulle rancune pourtant, mais nulle résignation à coup sûr; la fuite des espérances pour lui n'est pas désenchantement. Il persévère, l'incomparable artisan de rêve, à méconnaître le mauvais ouvrier, le gâcheur de vie qu'il fut.

(1) *Confessions*, 2e partie, livre IX (1756).

Nulle borne pour contenir ses caprices et ses écarts : « une demeure isolée, dans une solitude charmante... dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux ».

« Tout concourut, dit-il, à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étais né. » Son sang s'allume et pétille, la tête lui tourne, à rappeler à lui les jeunes femmes, les jeunes filles, la grâce et l'innocence, les visages souriants, les robes légères, le soleil de ses vingt ans. « Ivresse prompte et folle » mais « si durable et si forte » que peut-être il ne s'en est jamais guéri.

Ses cheveux sont « déjà grisonnants ». Aimera-t-il à cet âge? Il s'agit bien d'aimer! On vous parle de jouir et de s'attendrir « jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes (1) ». On vous parle de rêver. Quel désappointement si ces chimères sortaient de leur néant, si ces vapeurs prenaient corps! Devenues matière elles circonscriraient un horizon dès lors trop restreint. « Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. Eh bien... cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très vif, et d'une tristesse attirante, que je n'aurais pas voulu ne pas avoir (2). » Retenons cet aveu : il reste secret chez le plus grand nombre des hommes; confessé, il est une des expressions du romantisme, la première que nous rencontrions sous la plume de Rousseau.

« Perdant le souvenir de toute autre chose », Jean-

(1) *Correspondance*, 26 janvier 1762.
(2) *Ibid.*

Jacques se jette « dans le pays des chimères ». « Ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos, et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter (1). »

Il tente pourtant de rester sur la terre, mais avec un choix exquis de « tout ce qui pouvait s'y trouver d'aimable en tout genre » : Julie et Claire. Ni l'une ni l'autre parfaites, car rien n'est doux comme l'indécis, le négligé, l'ambigu; le flottement et l'hésitation touchent un cœur qu'aurait laissé froid la netteté de lignes trop pures. La raideur dépare à ses yeux une amitié mâle; c'est de délices plus troubles qu'il est affamé. Le visage de l'amour même, oui, l'amour a des arêtes trop précises, il n'a pas de masque, il lui manque l'attrait de l'équivoque. « J'oserai le dire, qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connais un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour, et qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule; il est plus voluptueux, plus tendre : je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe; du moins je fus ami si jamais homme le fut, et je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis (2). » Aussi lorsqu'il se figurera

(1) *Confessions*, 2e partie, livre IX (1756).
(2) *Ibid.*, 1re partie, livre III (1731-1732).

« l'amour, l'amitié, les deux idoles de son cœur », ce sera « sous les plus ravissantes images », des images sensuelles, il osera presque dire : sexuelles. Il les orne, en effet, « de tous les charmes du sexe » qu'il a toujours adoré.

« J'imaginai deux amies plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible; mais d'une si touchante faiblesse, que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelle, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais (1). »

Une imagination plus virile ou plus vulgaire a peine à se figurer Jean-Jacques caché parmi ses « bosquets » et se gorgeant (sans se rassasier) de cette viande creuse. Il se nourrit ainsi de soupirs et surtout de désirs tant que la saison fut propice; moins accueillante enfin, elle le renferma au logis. « Je voulus reprendre mes occupations casanières, dit-il; il ne me fut pas possible. Je ne voyais partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitaient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étais plus un moment à moi-même, le délire ne me quittait plus. Après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout à fait séduit par

(1) *Confessions*, 2e partie, livre IX (1756).

elles (1). » Et c'est au coin du feu, aux côtés d'une femme appliquée mais sordide, qu'il met « quelque ordre et quelque suite » à ces délires « pour en faire une espèce de roman », la *Nouvelle Héloïse*.

« Je me jette à plein collier dans mes rêveries, et à force de les tourner et de les retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'était assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auraient perdu toutes leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué. Une fille faible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant, et qui souvent n'est pas moins aimable: mais qui peut supporter sans indignation le spectacle des mœurs à la mode? et qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidèle, qui, foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnaissance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne, née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour étant fille, et retrouve, étant femme, des forces pour le vaincre à son tour et redevenir vertueuse, quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux et n'est pas utile, est un menteur et un hypocrite; ne l'écoutez pas (2). »

Pesez ces mots et dites si, une dizaine d'années auparavant, Rousseau eût songé à écrire les dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*. « Redevenir vertueux », dans la conduite au moins, tout le mérite de Jean-Jacques est dans ce propos, et ce mérite est grand. On a beau ne pas croire à

(1) *Confessions*, 2e partie, livre IX (1757)
(2) *Ibid.*

tout ce qu'il affirme de lui-même, il faut bien qu'on regarde les faits, contre quoi rien ne prévaut; or, pour les réduire à un schéma grossier, les faits dans la vie de Rousseau se groupent en deux masses de contenu disparate, distinctes par leur aspect, incomparables dans leurs conséquences; ce partage, déjà établi vers 1752, est manifesté formellement par la conception du personnage de Julie : si la vie de l'héroïne n'est pas d'un seul jet, c'est parce que l'auteur a vécu lui aussi successivement deux existences. Il s'est attaché à Julie, car il veut retrouver en elle autant que dans Saint-Preux sa propre image.

Il s'applique, non pas en bel esprit, mais avec un entrain puéril qui le touchait lui-même : « Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avais tracées; et de l'arrangement que je leur donnai résultèrent les deux premières parties de la *Julie*, que je fis et mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nonpareille bleue pour coudre mes cahiers, enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolais comme un autre Pygmalion. Tous les soirs, au coin de mon feu, je lisais et relisais ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglotait avec moi d'attendrissement... [1] ». *Si vis me flere...*

C'est par là que s'explique l'action puissante de l'œuvre sur les contemporains; c'est par la sympathie de Rousseau pour Julie, par l'accord avoué de ses créations avec lui-même, par la sincérité pour tout dire. Erotique, la *Nouvelle Héloïse!* Oui, parce que Rousseau est un « concupiscent »; vertueuse pourtant, parce que Rousseau aspire à la vertu; plutarquienne parfois, toujours par ressemblance avec

---

[1] *Confessions*, 2e partie, livre IX (1757).

Rousseau — enfin inoubliable, parce que Rousseau l'a vécue avant de l'écrire.

Ce fut pendant deux ans (juin 1756-novembre 1757) une douce obsession, impérieuse comme un jeune amour : « Le retour du printemps avait redoublé mon tendre délire, et dans mes érotiques transports, j'avais composé pour les dernières parties de la *Julie* plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entre autres celles de l'Elysée et de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre : il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment (1). »

La *Nouvelle Héloïse* reste tenacement emmêlée à sa vie, il en est comme étreint, elle surexcite son âme et ses sens déjà trop actifs et turbulents et ce fut Julie qui le jeta en proie à Mme d'Houdetot. « Pour cette fois ce fut de l'amour... il fut le premier et l'unique en toute ma vie... Elle vint; je la vis; j'étais ivre d'amour sans objet; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle : je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur (2). »

***

III. La sensualité. La pudeur du XVIIIe siècle : *Julie* et l'*Accordée de village*. Cleveland et Saint-Preux. L'*Héloïse* de Pope.

Il n'est donc pas difficile de tirer de la *Nouvelle Héloïse* un portrait de Jean-Jacques Rousseau; lui-même nous y invite. Nous ne le ferons pas pour de bonnes raisons : d'abord cela a été fait; ensuite, nous étudions le roman

(1) *Confessions*, 2e partie, livre IX (1757).
(2) *Ibid.*

français et non un romancier : l'auteur — dans un essai du genre de celui-ci — n'a d'intérêt que parce qu'il a informé le roman et lui a versé la vie; il y a pour l'historien de Rousseau plaisir et enseignement à pousser ces recherches et ces comparaisons jusque dans le détail, mais de notre point de vue ce serait une erreur : les contemporains de la *Nouvelle Héloïse* n'ont pu la lire avec nos préoccupations; ils ont cédé à un attrait tout différent du nôtre; ils ont pu voir dans certaines lettres le dessein de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*, mais avant la publication des œuvres posthumes ils n'ont pu y reconnaître un premier crayon des *Confessions*, et comme un médaillon où les traits affinés de Rousseau auraient été complaisamment stylisés.

Pour les lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* encore dans toute sa fraîcheur, Jean-Jacques n'est pas le précepteur capable de séduire la fille qu'on lui confia imprudemment. C'est un auteur et un honnête homme : « un homme célèbre, aussi estimable par ses *mœurs* que par ses talents (1) »; c'est « un écrivain moins estimable encore par l'étendue de son esprit que par la *candeur de ses mœurs* (2) »; c'est « l'illustre citoyen de Genève » enfin, dont tout le monde « admire les écrits et respecte les *mœurs* (3) ». Les premiers admirateurs de Rousseau ne l'identifient pas avec Saint-Preux, et moins encore le dessin de sa vie avec la courbe de celle de Julie. C'est pour ces raisons que nous allons nous efforcer d'oublier Rousseau et de nous remettre en face de son œuvre avec le cœur indulgent et romanesque qu'il faut si nous voulons (entreprise décevante!) « brûler du même feu » que les lettres des deux amants allumèrent dans toutes les âmes de leur temps.

***

(1) *Journal encyclopédique*, 1er juin 1761, p. 102.
(2) *Lettre de M. L*** à M. D****, 1762, p. 4.
(3) CHEVRIER, *Le Colporteur*, 1762, éd. de 1774, t. I, note des pp. 165-166.

La *Nouvelle Héloïse*, roman du XVIII[e] siècle, voilà le « document » à examiner. Il fut écrit pour la société d'alors; ce n'est pas à nous qu'il s'adresse, mais aux admirateurs de Richardson et surtout de l'abbé Prévost (qui vient de terminer la traduction de *Grandisson*, 1758), aux sectateurs de Helvétius (*L'Esprit*, même année), aux contemporains de Greuze (*L'Accordée de village*, salon de 1761), aux lecteurs du *Mercure* pendant les années où Marmontel y publie ses *Contes moraux* (à partir de 1755). Le nouveau romancier le plus apprécié des gens d'esprit est à ce moment M[me] Riccoboni, connue par ses trois premiers romans.

Jamais public aussi nombreux (puisqu'il faut y comprendre les habitués des cabinets de lecture de province), jamais, quel que fut l'art de l'écrivain, public aussi « sensible » n'eût lu les six parties de la *Nouvelle Héloïse* si cette lecture lui avait demandé un effort, s'il avait dû, comme certains d'entre nous, s'y orienter, faire le tri du bon grain parmi les salissures; et jamais thèse morale, même irréprochable, ne se fût imposée avec cette puissance si l'âme n'eût été gagnée par les jeunes héros, entraînée à leur suite, tentée, séduite — et peut-être pervertie; — si, en un mot, Julie et Saint-Preux n'eussent fait frémir la marquise et la « demi-vierge [1] » comme au contact brusque de leurs mains vivantes et tièdes. La critique du temps a beau reprendre exactement ce que la nôtre s'obstinera plus tard à blâmer, Julie et Saint-Preux vivent : c'est la seule explication possible des adorations dont une foule enthousiaste les entoura.

Ce sont deux jeunes gens, « presque des enfants »; héros de roman, ils ne diffèrent pas en apparence de leurs émules du roman contemporain. Mais regardez-y de plus près, voici qui les distingue tout de suite de ces figures conventionnelles : leur âge n'est pas seulement indiqué (avec

[1] D. Mornet, *Revue du Mois*, 1909, pp. 535-554.

l'albâtre et les roses qui conviennent), il est un déterminant; c'est lui qui persuade le lecteur : à dix-huit ans, l'instruction de Julie, bonne ou mauvaise, a pu être assez étendue; mais son caractère est encore informe; il est prêt à prendre un contour sous le poids de circonstances que l'on ignore, qu'elle ignore elle-même et que nous attendons. Le sang dont il se nourrira bouillonne, brûlant, impétueux. Ardent au mal ou au bien? Première originalité du roman : le caractère de Julie est un édifice qui se construit : les matériaux sont là, marbre fin, ou boue séchée, on ne sait; on ne sait pas plus à quel monument ils serviront ni quel architecte va les disposer.

De ces fondements d'une vie, le premier qui se discerne chez les deux personnages principaux, une jeune fille de dix-huit ans et un jeune homme de vingt, — c'est la sensualité. Julie, dès la première ligne, est une de ces filles « qui n'ont plus rien à risquer ». « Jamais fille chaste n'a lu de romans, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue. » (*Préface.*) Que dire de celle qui n'a pas seulement lu ces lettres, mais qui en a écrit la plupart? Si la *Nouvelle Héloïse* porte le coup de grâce aux filles qui la lisent, parce qu'elles « n'ont plus rien à risquer », qu'avait-elle donc à perdre encore, celle qui se préparait à la vivre!

Car ce n'est ni le malheur, ni l'imprudence de ses parents, ni je ne sais quelle fatalité extérieure qui poussa Julie à « offenser la vertu »; son amie Claire n'est pas plus qu'elle une fille bien gardée. Qui les a élevées toutes deux? L'exemple de leurs parents, si elles l'ont compris, a pu leur donner l'idée de la vertu; l'éducation religieuse de leur enfance leur en a pu donner le goût, mais, soyez-en sûrs, des enseignements plus familiers encore n'ont pas été perdus; ils ont été écoutés plus curieusement, et je ne sais s'ils ne remplacèrent pas très efficacement la lecture de romans assez gaillards : « Conviens, dit Julie à Claire

en lui rappelant leur « gouvernante », conviens que la bonne femme était peu prudente avec nous, qu'elle nous faisait sans nécessité les confidences les plus indiscrètes; qu'elle nous entretenait sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amants; et que, pour nous garantir des pièges des hommes, si elle ne nous apprenait pas à leur en tendre, elle nous instruisait au moins de mille choses que de jeunes filles se passeraient bien de savoir... A l'âge où nous sommes, ses leçons commençaient à devenir dangereuses (I, 6). » Claire elle-même reconnaît que leur cœur fut « éclairé de bonne heure sur toutes les passions ». « Nous connaissons assez bien leurs signes et leurs effets... si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs (I, 7). » Voilà deux filles bien informées.

Et c'est pourquoi, avant toute démarche équivoque de Saint-Preux, Julie redoute en lui le « vil séducteur »; avant d'être soumise à la tentation, c'est sa chute qu'elle prévoit et non sa résistance : « Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours... Ah! malheureux, je t'estimais et tu me déshonores (I, 4). » Pourtant elle n'avait point dans l'âme « des inclinations vicieuses ». Aussi n'est-ce pas de vice qu'il s'agit, mais de sensualité. Claire n'est ni plus ni moins corrompue que son amie, elle n'est ni plus ni moins faible; sa réserve n'est pas chasteté, mais défaut d'ardeur, sa force n'est pas une vertu, mais une infirmité : elle résistera à l'amour parce qu'elle est incapable d'en être troublée. Claire connaît son amie comme elle se connaît elle-même, et cette fille sage indique à Julie le seul « préservatif » (comme elle dit) qui puisse la défendre non contre Saint-Preux, mais contre l'amour : « Deux mots à ta mère et tout est fini (I, 7). » On ne peut mieux parler et mettre le doigt sur la plaie. Car tout est là. Julie s'obligeant elle-même à renoncer à l'amour, voilà une héroïne, ou, pour ne pas trop dire, voilà une jeune fille dont l'honnêteté nous

toucherait; mais si c'est là un idéal, ce n'est pas celui de Rousseau, on ne le sait que trop. Et Claire, consciente de sa propre infériorité, approuve l'amoureuse, ou du moins la comprend : « Je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout. »

C'est à dessein que Rousseau a opposé ces deux jeunes filles d'éducation identique et de destinée si différente. Il n'a pas voulu imposer au lecteur l'idée de l'amour vainqueur et maître de toutes les âmes, mais seulement des âmes prédestinées. Ce sont celles-ci qu'il aveugle, non pour les aveugler seulement, mais pour leur faire recouvrer, par un singulier retour, une vue plus perçante, d'une portée plus sûre, après une cruelle cécité.

Julie, blessée d'un trait funeste, n'est pas prête encore à rouvrir les yeux. Elle continue à errer, ses pas incertains trébuchent; elle, si avertie l'instant d'avant, ne voit plus que l'illusion flatteuse qu'elle enferme en elle-même. Que sont devenues ses inquiétudes? Saint-Preux, un vil séducteur? L'amour, un précipice béant qui attire invinciblement ses victimes prises de vertige? Calomnies! Vaines alarmes! Et que ses parents furent malavisés à lui conseiller la retenue! « J'ai été élevée dans des maximes si sévères, que l'amour le plus pur me paraissait le comble du déshonneur. Tout m'apprenait ou me faisait croire qu'une fille sensible était perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche; mon imagination troublée confondait le crime avec l'aveu de la passion; et j'avais une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyais-je au delà nul intervalle jusqu'au dernier (I, 9). »

Sur le chemin fleuri de l'amour, il y a, elle le sait maintenant, plus d'un « intervalle » et plus d'une halte qu'il faut mettre à profit; il y a plus d'un tournant où dans une lassitude charmante on s'arrête un peu émue, avec l'appréhension et pourtant le désir de le dépasser, dans l'attente anxieuse et joyeuse du paysage imprévu qu'il cache encore pour un instant. Julie — c'est une justice à lui rendre —

s'entend à remplir ces « intervalles ». Son « petit bourgeois » n'aura pas l'audace de dérober une faveur à « la fille du baron d'Etange »; elle la lui accordera spontanément : elle le conduira au bosquet de Clarens pour lui donner ce « baiser mortel » qui embrasa leur sang.

« Qu'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait? (I, 14) »

Ce qu'elle a fait? Mon Dieu, elle l'a encouragé; elle n'a fait que souffler sur la flamme. Mais il faut le dire, c'est d'une fille experte que de rappeler aussi franchement à l'amant de son âme l'enveloppe terrestre qu'il a paru dédaigner jusque-là. Hélas! il ne demande qu'à oser! Quel scrupule le retiendrait, lorsque celle qui l'a conjuré « à genoux » de soutenir sa faiblesse, de protéger sa personne contre son propre cœur (I, 4), lorsque l'innocente Julie se fait elle-même la tentatrice et lui ménage les avenues?

Vous doutez malgré tout de l'information singulière de Julie, fille mineure d'un baron du pays de Vaud, vers l'an 1760? C'est que vous voulez ignorer ce qu'il est permis de lui écrire sans l'effaroucher. La fameuse lettre XXIII de la première partie n'est pas tant, à mes yeux du moins, la première expression du « sentiment romantique en face de la nature alpestre (A. François) »; je ne sais si les contemporains (je parle des délicats) ne furent pas choqués (1) de l'esprit utilitaire de Saint-Preux découvrant dans l'air pur de ces altitudes des ressources de thérapeutique empirique bien plus que des paysages complices de sa passion; je ne sais que dire de cet étrange amalgame d'éléments si disparates, ou du moins je ne puis répondre que d'une chose, c'est du changement des convenances entre 1761 et l'époque de Lamartine et de Victor Hugo. Je ne me décide pas à jeter le mouchoir de Tartufe sur ce sein que je ne puis voir. Je vais, par exception, citer de cette lettre un passage qui heurte nos préjugés et qui, s'il a donné à penser à Julie, ne l'a nullement fâchée; j'ai pour raisons

(1) G. Charlier, *Le Sentiment de la nature chez les romantiques français*, 1912, p. 64 sq.

que ces lignes existent dans la *Nouvelle Héloïse*, et que les sauter ce serait dénaturer l'œuvre.

Du temps de Saint-Preux, les Valaisanes, comme on sait, étaient toutes de « jeunes beautés timides qu'un mot faisait rougir et ne rendait que plus agréables »; elles n'avaient qu'un défaut, «l'énorme ampleur de leur gorge», du reste éblouissante. Je me doute que Julie se souciait peu de l'apprendre; aussi n'est-ce pas cela que Saint-Preux veut lui dire : cette blancheur n'est qu'un des avantages du modèle qu'il ose lui comparer : « Modèle unique et voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde servit de moule. Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide et téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet; il erre sous la chenille et la gaze et fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oserait éprouver. »

Voilà ce qu'on peut écrire à Julie d'Etange, je le répète, sans l'affaroucher; elle rit même à cette occasion de la ruse avec laquelle il s'est « mis à l'abri du Tasse (I, 25) ».

Il y a de cela même dans l'*Astrée*, dira-t-on (1). Sans doute, mais combien différent : l'indiscret ne compte pas du tout sur la complicité de la jeune fille, il redoute son courroux; les convenances observées par lui ne sont peut-être ni pires ni meilleures que celles de notre temps, mais s'en rapprochent, certes, plus que des licences du XVIII[e] siècle.

---

(1) *Astrée*, 1re partie, 4e livre : Céladon, nouveau Pâris, mais déguisé en fille, juge de la beauté des trois plus belles bergères nues et donne la pomme à Astrée. Au livre V de la même partie, une autre fille est surprise, et ses « appas » décrits avec complaisance. Encore III, 10, p. 755; III, 11, p. 822, et IV, p. 51. Cf. encore l'*Ariane* de Desmarets de Saint-Sorlin, 1632.

Car c'est une licence que je me ferais scrupule d'attribuer au seul Jean-Jacques et à la seule Julie. Ce n'est pas sans dessein que j'ai rappelé Greuze, un autre « favori du public (1) », et l'*Accordée de village* (1761). L'*Accordée!* En a-t-on assez vanté la rusticité concertée, la naïveté apprêtée; quelle onctueuse emphase pour nous inviter à y reconnaître « un traité complet de morale domestique (2) »! Traité de morale, soit, mais qui souffre l'équivoque. Et qu'enseigne-t-elle sinon que l'austérité serait le péché le plus répréhensible, que rien ne serait vraiment décent si d'abord il n'était relevé d'une pointe libertine. Ce n'est pas un critique obscur et de réputation fâcheuse, c'est l'unanimité des bonnes gens de ce temps qui, s'arrêtant devant la figure centrale du tableau (la fiancée), se récrie sur « les souplesses gracieuses d'une jolie taille, qui sort des mains de la nature, et qu'aucun artifice n'a formée ni soutenue (3) ».

Ainsi à dix-huit ans Julie d'Etange a pu recevoir les compliments de Saint-Preux sans que beaucoup de ses contemporains y trouvassent à redire; elle aussi, elle est prête à entrer toute vivante dans un « traité de morale », et c'est bien ainsi que l'a voulu Rousseau, complice, mais nullement guide de son siècle.

Tâche ardue, sans doute, qui le serait du moins aujourd'hui, et dont le projet eût paru saugrenu au XVII[e] siècle. Seulement, en 1761, Julie et Saint-Preux, que nous jugeons libertins ou indécents, devaient-ils paraître fort différents des héros de l'abbé Prévost dont la mémoire vivait dans tous les cœurs « sensibles »? Un mot condamne les convenances : ce sont autant de *préjugés*, autant de

---

(1) *Journal encyclopédique*, 15 octobre 1761, p. 53.

(2) *Mercure de France*, 2[e] vol. d'octobre 1761, pp. 92 à 130.

(3) *Ibid.* Comparez *Journal encyclopédique*, 15 octobre 1761, p. 53 : « Son sein qui, palpitant et élevé, n'a cependant d'autre appui que la nature. » Voyez encore Diderot, *Salons* : « Une gorge faite au tour, qu'on ne voit point du tout; mais je gage qu'il n'y a rien là qui la relève, et que cela se soutient tout seul. »

masques taillés dans une pâte uniforme, appliqués sans art, mais non sans artifices sur les visages vrais. Arrachons ces traits empruntés, et que l'on voie courir sous la peau nue la passion toute chaude, charriée par un sang généreux! Julie et Saint-Preux ont-ils fait autre chose que tant de héros de roman en sacrifiant de mesquines convenances pour « suivre la plus pure loi de la nature ». Or, il y a longtemps que la nature a promulgué cette loi; Rousseau ne l'édicte pas, il ne fait que l'enregistrer.

On sait qu'il eut plus d'un maître :

« *Télémaque* et *Séthos* me donnent leur leçon,
Ou bien dans *Cleveland* j'observe la nature [1]. »

Télémaque, mais surtout, je suppose, le livre VII : les amours d'Eucharis et la passion de Calypso, qui déjà en 1717 passait pour « le plus beau de tout l'ouvrage [2] »; et *Télémaque* peut-être dans l'édition de 1734 où l'estampe du livre IV met en scène le tendre fils d'Ulysse conduit à Chypre dans un temple de Vénus et se laissant « surprendre aux traits du culte voluptueux de cette déesse [3] ». Parmi les « directions » de l'illustre pasteur, c'est à celles-là que Jean-Jacques dut céder le plus volontiers et ce sont « les tableaux galants » du *Télémaque* qui l'instruisirent dans la piété. C'est bien une instruction : Fénelon lui « donne sa leçon », il lui montre un idéal. Mais un autre précepteur, l'auteur de *Cleveland*, lui dévoile la réalité, le vrai du vrai; il propose à ses efforts non pas un sommet inaccessible et glacé, mais une douce et riante prairie à mi-côte et que l'on joint par d'agréables sentiers commodes!

Je sais qu'on fait de notre temps la distinction entre l'indulgence de l'abbé Prévost pour la passion, et la proclamation de ses droits par Rousseau. Mais sans vouloir identifier les deux conceptions, je crois qu'on apporte à les

---

[1] *Le Verger des Charmettes*, *Œuvres*, VI, p. 6.
[2] Cherel, *Fénelon au XVIII^e siècle en France*, Paris, 1917, in-8, p. 288.
[3] Idem, *ibid.*, p. 312.

disjoindre une subtilité excessive. « Prévost, dit-on, met en scène l'amour-passion, en montre les dérèglements, les folies, la tyrannie, la fatalité, la toute-puissance, en quoi il annonce J.-J. Rousseau, mais l'excuse et ne le magnifie pas, en quoi il se distingue de Saint-Preux (1). » Pourtant, avec la même tendance à la vertu, ils ont des préoccupations identiques, il y a chez l'un comme chez l'autre des alliances de mots communes et qui surprennent par leur ressemblance. Cleveland avance-t-il une définition plus austère de l'amour quand il en fait un « mouvement simple de la nature » ? Or : « les mouvements simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison (2) ». Il avoue que c'est une « passion dangereuse », mais Julie ne la redoute-t-elle pas comme lui ? Ne prévoit-elle pas que son cœur, même pur « d'inclinations vicieuses » en sera la dupe ? Et pour traduire dans un langage plus abstrait sa propre destinée, eût-elle pu mieux faire que de reprendre ces paroles de Cleveland : « On dit que c'est une passion dangereuse qui a besoin d'un frein continuel; que si elle manque d'être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle, et qu'elle la trahit et la ruine à la fin (3) ».

Il n'y a nulle exagération, je pense, à rapprocher (je ne dis pas identifier) la situation initiale de Saint-Preux précepteur de Julie de celle de Cleveland, un bâtard, qui donne à Fanny, fille de lord Axminster, « quelque teinture des sciences qui peuvent convenir à son sexe ». Et si Saint-Preux, avant sa première lettre à Julie, a dû s'examiner, se reprocher peut-être son amour, il est certain que

---

(1) H. Potez, Compte rendu du livre de Schrœder sur l'abbé Prévost, *R. H. L.*, 1901, pp. 337-338.

(2) *Cleveland*, I, p. 137, dans l'édition des *Œuvres choisies*.

(3) *Ibid.*, I, p. 138.

la raison qu'il s'est donnée est celle qui désespère aussi Cleveland : la disproportion de son sort et du rang de son écolière. Ayant le goût de la vertu, à lui comme à Cleveland son amour a dû paraître, un moment, « contraire à l'ordre, et par conséquent au devoir et à la vertu ». Mais l'amour fut le plus fort : l'un et l'autre ont cru « pouvoir souffrir *leur* passion sans une criminelle indulgence ». Et « après un sincère examen » la même illusion les a séduits. Elle leur a enseigné que « les droits de la nature étant les premiers de tous les droits, rien n'était assez fort pour prescrire contre eux : que l'amour en était un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'âme de tout ce qui subsiste et qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvaient faire contre lui, était d'en interdire certains effets sans pouvoir jamais le condamner dans sa source (1) ». Ils se sont résolus tous deux à « ne point combattre *leur* inclination » et « à tirer de *leur* tendresse tout ce qu'*ils pouvaient* en espérer pour leur bonheur (2) ». Ils jurent de tenir leur amour secret. Pauvres serments! Vaincus à l'amour sont-ils maîtres d'eux-mêmes? Devant Fanny, le bâtard de Cromwell et d'une courtisane fait vœu de « l'adorer religieusement toute *sa* vie », et Fanny l'assure « modestement » qu'ils vont être « deux exemples d'une passion parfaite (3) ». Je me demande si l'aventurier suisse en a dit plus à Julie et si celle-ci lui a répondu plus hardiment.

Cleveland malgré tout n'est pas la *Nouvelle Héloïse;* j'aurais même scrupule à insister sur des analogies de détail qui pourraient tromper : on ne peut sans démesure comparer à la *Nouvelle Héloïse* quelques pages perdues dans la masse des quatre volumes de *Cleveland.* Mais si ces pages caractéristiques n'étaient pas noyées parmi le

(1) *Cleveland,* I, p. 145.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.,* I, p. 225.

flot des aventures où l'abbé Prévost aime à précipiter ses victimes? Si au contraire, oubliant les souterrains, les enlèvements, les naufrages, les mares de sang et en général tous les agréments d'une bonne et brave intrigue à la Prévost, si, dis-je, les contemporains en avaient signalé les pages scandaleuses?

Or, c'est ce qui s'est passé. Rien de surprenant à entendre les censeurs tonner contre les romans en général, et leur reprocher leur art perfide qui ne tend pas seulement à nous rendre vicieux — ce qui n'est rien — « mais encore à l'être avec effronterie (1) »; c'est la leçon obligée. L'intéressant pour nous est de les voir appuyer leur blâme par des preuves tirées de *Cleveland*. Avant la *Nouvelle Héloïse*, les romans ont appris à « mépriser les pratiques les mieux établies de la religion et les règles les plus respectables de la société »; les romans, mais quel roman? Celui surtout qui a insinué que « l'essence du mariage ne consiste pas dans une vaine cérémonie, mais dans le don du cœur et dans les sentiments qui l'accompagnent (2) ». On sait quel coupable est visé; c'est le sensible abbé Prévost : six couples d'amants que l'on veut contrarier dans leur passion conviennent de s'unir par des « mariages secrets »; rien de plus banal direz-vous; oui, mais continuez à lire : cette formule innocente dissimule à peine une réalité très risquée; pour ces amants, se marier secrètement, c'est (ils l'avouent) se faire accorder par leurs maîtresses « tout les droits de l'hymen ». « Que manquera-t-il, dit l'un d'eux, à notre union pour la rendre sainte et légitime. Vous savez en quoi l'essence du mariage consiste : ce n'est point dans une vaine cérémonie... (3). » Est-ce perfidie de libertin, ruse d'un vil séducteur? Au contraire : cette union « sainte et légitime » entraîne après

(1) Abbé Jaquin, *Entretiens sur les romans, ouvrage moral et critique*, Paris, 1755, p. 333.
(2) Idem, *ibid.*, p. 337.
(3) *Cleveland*, I, p. 346.

elle des devoirs qui ne lient pas seulement les amants mais la société tout entière. Quelles lois civiles et religieuses oseraient séparer ceux qu'ont unis les lois de la *nature* « qui est la plus sacrée et la plus inviolable de toutes les religions (1) » ?

Rousseau « dans *Cleveland* observa la nature »; il ne nous l'eût pas appris lui-même et nous le saurions pourtant : « N'as-tu pas suivi, dit Saint-Preux à Julie, après leur « mariage secret », n'as-tu pas suivi la plus pure loi de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements? Qu'as-tu fait que les lois divines et humaines ne puissent et ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable... Ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur (2). » Pas un mot de ce passage qui n'ait son pendant au premier tome de *Cleveland :* les arguments que Rousseau prête à Saint-Preux n'ont rien d'original : ils sont une copie, une reproduction, une banalité.

Et même une banalité dont les contemporains ne se contentaient plus; une banalité qu'on reprocha au romancier non comme une audace mais comme un excès de timidité! Si Julie expose sa vie pour épouser son amant, elle n'est qu'une passionnée : nous la plaindrons mais nous ne la proposerons pas pour modèle; en revanche, « on l'admirerait, dit Fréron, si elle en faisait autant pour ne pas épouser Wolmar (3) ». Julie n'a été qu'à demi romanesque, c'est cela qui est intolérable. La ramener à la vertu, le fade sermon! Il fallait montrer « Julie inébranlable jusque dans ses derniers moments, Julie expirante avec l'image de son amant dans le cœur et son nom sur les

---

(1) *Cleveland*, t. I, p. 468.
(2) *Nouvelle Héloïse*, t. I, lettre 31.
(3) *Année littéraire*, 1761, t. II, p 295.

lèvres (1) ». Mieux encore; ne serait-il pas plus simple et plus touchant d'accorder ses devoirs de fille et d'amante? L'union de deux « âmes vertueuses » ne doit-elle pas « vaincre à la fin tous les obstacles et surtout un préjugé barbare »? Mais le père de Julie! « Les vertus des deux amants l'auraient désarmé — et Julie dans sa faiblesse, Julie dans ses traverses, Julie dans son bonheur eût également intéressé tout lecteur capable de sentir (2) ».

C'eût été plus simple, plus touchant — et, voici l'important : cet expédient eût été protégé par une tradition. Car, je vous prie, quels pères de l'ancien roman auraient approuvé le baron d'Etange contraignant Julie à épouser Wolmar? Pas même ceux de l'*Astrée :* ils sont plus sages et ne veulent point forcer la volonté de leurs filles, car « toujours on s'efforce contre les choses défendues (3) ». Plus près de Rousseau, l'auteur de *Marianne* ne pense même pas à voir une mésalliance dans le mariage d'une fille trouvée et d'un jeune homme de qualité; la naissance ne tient guère de place dans la société qu'il peint, et même pour la question d'argent le préjugé n'existe pas : le fils d'une riche négociante s'éprend de la fille d'un petit artisan; qu'est-ce que sa mère déplore? A nul moment l'offense à un préjugé; elle s'est opposée au mariage de son fils pour un motif que nous trouvons encore fondé : la fiancée a une sœur qui vit en pécheresse et c'est cette tache déshonorante, non son obscure extraction, qui flétrit à ses yeux la famille où son fils a pris femme. « Si mon fils, dit-elle, s'était marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête quoique pauvre, en vérité, je me serais rendue; je n'aurais pas regardé au bien... (4). » Notez

(1) *Lettre de M. L*** à M. D*** sur la Nouvelle Héloïse*, Genève, 1762, p. 11.
(2) *Ibid.*, pp. 11 à 13.
(3) *Astrée*, tome I (livre II), p. 57.
(4) MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, 10e partie (1741)

d'ailleurs que les mères sont souvent de l'avis des amoureux, quelle que soit la cause qui les sépare; témoin la mère de Julie et la mère de Comminges. Par là, l'entêtement des pères est présenté comme un ridicule ou une tyrannie; nous cessons d'y voir, comme ils le voudraient, un attachement pour leurs principes, attachement honorable seulement à condition de ne pouvoir douter jamais de sa sincérité. Mais enfin, deux jeunes gens peuvent se convenir parfaitement, être de même rang, de fortune égale, et leurs pères farouchement ennemis. Que feront les amants? « Laissons nos pères se haïr puisqu'ils le veulent, dit Comminges à Adélaïde, et allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse, et nous en faire un devoir (1). »

Richardson lui-même, le grand maître de morale et de bienséance, s'il eût pensé qu'on dût se marier par soumission pour ses parents, eût-il écrit une seule ligne de *Clarisse Harlowe?* Eût-il pu songer à rendre Clémentine « folle par amour »? Pas un lecteur n'a reproché à Clarisse, à la plus pure des filles, son refus d'épouser le vil Solmès malgré le vœu de sa famille; peu ont songé à blâmer Clémentine de sa passion pour Grandisson bien que la différence de religion interdise leur mariage.

Il est donc sûr que le roman français et les grands romans anglais traduits à l'époque de Rousseau ont entretenu dans le public une tradition que Rousseau s'est borné à reprendre; implicite dans la plupart des romans, elle s'exprime en termes précis dès 1732, date des premières

---

(1) Mme de Tencin, *Mémoires du comte de Comminges* (Bibliothèque de campagne, p. 397), cp. en 1752 : *La Laïdeur aimable*, 1re partie : Les pères n'ont pas le droit barbare de marier les enfants contre leur gré; en 1754, le *Juge prévenu*, par Mme de Villeneuve : « Mlle de Ciare gémissait sur sa naissance qui ne lui permettait pas d'épouser son cher Dubois. » (*Ann. litt.*, 1754, IV, p. 299); en 1759, *Julie, fille d'Auguste, à Ovide*, héroïde par Dorat; cette autre Julie, amante aussi passionnée que le sera celle de Saint-Preux, « se déchaîne contre son père qui a exilé son amant. » (*Ann. litt.*, 1759, IV, p. 340.)

parties de *Cleveland*. Elle correspond d'ailleurs à l'idée qui fait la grandeur des romans de Richardson : la dignité et l'indépendance de la personne humaine, et ses droits, plus respectables que les conventions.

***

Jean-Jacques Rousseau n'est donc pas, ici du moins, un révolté; il est, j'oserai le dire, un réactionnaire, et ce qui éclaire dès l'abord son roman sous ce jour, c'est son titre même : il invite à comparer la « Nouvelle » Héloïse avec la véritable. Mettons-les donc front à front.

Supposez que les théories licencieuses du début de la *Nouvelle Héloïse* aient emporté le reste, et imaginez Julie faisant honte à son père de vouloir livrer à un mari une fille chaude encore des baisers d'un amant; la scène n'est pas invraisemblable, et le rôle ignominieux ne serait peut-être pas celui de Julie seule; songez que ce père a des principes d'honneur à côté de son préjugé de la naissance; touché du malheur de sa fille et des raisons de simple honnêteté, n'était-il pas libre, si Rousseau l'avait voulu, de marier Julie à Saint-Preux? Tout le monde eût été heureux, et les lois de la nature accordées avec les conventions de la société; la « Nouvelle » Héloïse eût été ravie de cet arrangement, et voilà le roman fini.

Que cela est donc commun! Mépriser l'amour jusqu'à le soumettre à des chaînes qu'il n'a pas formées! La première Héloïse, la vraie (dont on vient encore de traduire les lettres par trois fois dans la seule année 1758), l'Héloïse de Pope se serait offensée d'un pareil sacrilège :

« Tu remplissais alors toute mon âme; je m'oubliais et ne pensais qu'à mon amant. Combien de fois te l'ai-je prouvé, lorsque tu me parlais de consacrer nos feux par les nœuds du mariage! Méprisons, te disais-je, méprisons toutes les lois que l'amour n'a pas dictées; libre comme l'air, il dédaigne les chaînes qu'il n'a pas formées; à leur

aspect, il déploie ses ailes légères et s'envole aussitôt. Que les richesses, la réputation, que ce qu'on nomme honneur soient le partage des femmes; que ces prétendus avantages dorent les liens de leur servitude, et qu'elles soient respectées! Tous ces objets s'évanouissent aux yeux des amants bien épris. Richesses, honneur, réputation qu'êtes-vous auprès de l'amour? Ah! c'est ce dieu jaloux qui pour venger ses feux profanés livre les mortels aux passions inquiètes dont vous êtes la source, et les fait gémir sous votre joug. C'est ainsi qu'il punit ceux qui cherchent, en aimant, d'autres biens que l'amour même. Trône brillant des Césars, je vous mépriserais dans les bras de l'amant que j'adore. Le monde entier tomberait à mes pieds, son souverain m'offrirait à partager sa puissance, je refuserais sa main, son pouvoir immense ne pourrait me séduire : je ne veux qu'être la maîtresse d'Abélard. Que n'est-il un nom plus tendre encore, et un état plus libre, je le désirerais pour lui.

» O sort digne d'envie! Quand deux amants s'abandonnent sans réserve à leurs transports; que leurs âmes se confondent l'une dans l'autre, et que la nature est leur unique loi (1)! »

***

(1) C'est ainsi que Mme d'Arconville traduit l'*Epitre d'Héloïse à Abélard*, de Pope (*Mélanges de littérature, de morale et de physique*, Amsterdam, 1775, tome VII, pp. 51 à 84) ; on sait le succès de l'héroïde de Colardeau sur le même sujet (cf. *Ann. litt.*, 1758, *passim*) ; nous n'en citerons que deux vers :

L'Amour n'est point un crime, il est une vertu...
Crois-moi, l'hymen est fait pour les âmes communes.

Nous ne dirons rien des imitateurs : Saurin, Dorat, Feutry, Mercier, Cailleau, Guys. Rapprochons plutôt de ce thème celui de la *Brunette anglaise*, poème de l'Anglais Prior, plusieurs fois traduit : il rappelle un des plus fougueux passages de la *Franciade* de Ronsard, dont voici quelques vers (Clymène parle à Francus) :

Tu es mon roi; de toi seul je dépens!...
Je ne crains pas, comme les dames font,
De m'appeler femme d'un vagabond,

IV. Julie se relève.

Les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse*, on se l'explique aisément, n'ont pu choquer les contemporains même les plus austères : ils étaient blasés; ils n'y ont vu que le développement d'un lieu commun. Il y a « des cœurs formés les uns pour les autres, et qui n'aimeraient jamais rien s'ils n'étaient assez heureux pour se rencontrer... une force secrète les entraîne à s'aimer; ils se reconnaissent, pour ainsi dire, aux premières approches (1) ». Les empêcher de se joindre et de communier c'est forcer le destin et mutiler deux existences harmonieusement appariées depuis l'éternité. Pour les lecteurs de l'abbé Prévost, — on sait s'ils furent nombreux! — Saint-Preux a raison de réclamer sa part de bonheur, car le bonheur ne se rencontre qu'une fois, puis il s'échappe sans retour : « Un éternel arrêt nous destina l'un à l'autre; c'est la première loi qu'il faut écouter... » (*Nouvelle Héloïse*, lettre 26.)

On n'eut pas plus de peine à se monter au ton de Saint-Preux qu'à absoudre Julie. Depuis si longtemps déjà le malheur accable les prédestinés. « La naissance et les grands biens ne sont pas toujours des moyens d'être heureux. On peut mener avec l'un et l'autre une vie très malheureuse, quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aisément ce que j'entends par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé;

Pauvre exilé qui n'a maison ni joie!...
Labeurs présents et futurs je reçois,
Pourvu, Troyen, que je puisse être à toi.
Je ne craindrai tes périlleux voyages,
Terres, ni mers, tempêtes ni naufrages,
Pourvu qu'il plaise à ton cœur de m'aimer,
Soit que tu veuille épouse m'appeler,
Soit ton esclave!...

(Cité par J. Duchesne, *Histoire des poèmes épiques français au XVII^e siècle*, Paris, 1870, pp. 35-36.)

(1) Prévost, *Mémoires d'un homme de qualité*, livre IV, t. I, p. 183.

mais on le comprendra sans peine, en lisant les tristes accidents de ma vie (1). » Par ces paroles l'*homme de qualité* nous avertit (1728) qu'il n'est pas poursuivi par une fatalité extérieure mais que son propre caractère le jette en victime au sort. Depuis longtemps l'âme romanesque de Jean-Jacques et de Saint-Preux a été décrite par l'auteur du *Doyen de Killerine :* « Il ne trouvait rien qui fût capable de le satisfaire, et de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étaient pour lui qu'un amusement qui laissait toujours du vide à remplir au fond de son cœur... Sous un visage enjoué et tranquille, il portait un fond secret de mélancolie et d'inquiétude, qui ne se faisait sentir qu'à lui, et qui l'excitait sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquait. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchaient d'être heureux (2). » Jean-Jacques avait « le cœur formé d'une certaine façon »; il dut se reconnaître dans le portrait de Patrice; et comme il dut l'aimer de le voir partager avec lui le « fatal présent du Ciel »!

« O Julie! Que c'est un fatal présent du Ciel qu'une âme sensible!... Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre... Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur et sa raison seront incessamment en guerre, et des désirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations. » (*Nouvelle Héloïse*, lettre 26.)

Il faut donc refuser à Jean-Jacques l'invention de ses personnages, déparés à nos yeux par leurs défauts réels et leurs vertus apparentes. Au commencement de la *Nouvelle Héloïse*, Julie et Saint-Preux sont les héros d'un roman du XVIII[e] siècle plus éloquent que les autres, mais ils ne sont que cela. La nouveauté ne fut pas de montrer « un jeune

(1) Prévost : *Mémoires d'un homme de qualité*, I, pp. 1 et 2.
(2) Idem : *Le Doyen de Killerine*, Paris, Leblanc, 1810, I, pp. 16-17.

homme honnête et sensible, plein de faiblesses et de beaux discours », encore moins « une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime », mais de ramener celle-ci au devoir « par l'horreur d'un plus grand crime. » (*N. H.*, 2me préface.)

***

Pour flétrir sans injustice la *Nouvelle Héloïse* du nom de roman érotique, il faudrait oublier qu'elle ne se compose pas seulement des deux premières parties, franchement licencieuses celles-là, et que Rousseau n'a pas omis d'écrire et de publier le reste.

Mais, dira-t-on, « ce sont deux livres différents que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus? Les jeux d'enfants qui précèdent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre; le mal scandalise avant que le bien puisse édifier. » (*N. H.*, 2me préface.)

Il est vrai, le mal scandalisera d'abord, et c'est ce que Jean-Jacques a voulu, et c'est en quoi le roman lui paraît moral. Car, comme toutes les leçons de morale, il s'adresse ainsi au commun des lecteurs, à des êtres faillibles, à de « belles âmes », peut-être; à des âmes « sublimes », non. Quels modèles l'homme médiocre peut-il chercher à imiter? Ne l'oubliez pas, c'est pour le faible et non pour le fort que les médecins de l'âme, comme ceux du corps, exercent leur mission. « A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a pas souillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre. » (*N. H.*, 2me préface.)

La faute ouvre deux chemins entre lesquels il faut choisir : les lâches s'endurcissent dans leur péché, les vertueux le détestent et recouvrent leur première pureté. C'est de cette façon que Julie est vertueuse et même plus

vertueuse après avoir succombé, incomparablement plus vertueuse que d'autres qui ne failliront pas.

Julie est une prédestinée, mais non pas dans le sens où l'entend l'abbé Prévost. Comme les héros de ce dernier, elle se consume d'un feu inextinguible; à leur encontre, il arrive un moment où elle s'efforce de l'étouffer; allumée par « le coup de foudre » de l'amour, la flamme brûle, intense et folle, mais elle s'apaise enfin et couve sous la cendre grise et triste d'un mariage de raison.

Julie n'a pas encore combattu contre la vie quand elle se consacre à l'amour et qu'elle dit à Saint-Preux : « Je vois, mon ami, par la trempe de nos âmes et par le tour commun de nos goûts que l'amour sera la grande affaire de notre vie ». (Lettre 35.) Oui, l'amour est la grande affaire de sa vie, elle semble condamnée à s'y vouer, à saigner par lui et à en mourir; elle semble proclamer les droits de la passion; elle se complairait peut-être à la contemplation mélancolique de sa destinée amoindrie et sa sensibilité lui serait une preuve de vertu. Elle serait, je le veux bien, mais à condition de supprimer les dernières parties de son histoire, elle serait une héroïne de Prévost.

Telle a été Julie avant de vivre, avant de s'apercevoir que le monde extérieur existe, que l'amour n'est pas le seul sentiment et qu'il est d'autres devoirs que de se courber au joug du plaisir. C'est son amie Claire qui la juge le mieux au lendemain de sa chute, elle qui la lui avait prédite sans être écoutée : « Pourquoi tant de pleurs, chère et douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, et ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une faiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices? Et le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penses qu'à ta défaite, et oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? S' rien ne peut te justifier, songe au moins à ce

qui t'excuse. Je connais à peu près ce qu'on appelle amour; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire, mais j'aurais fait moins de résistance à un amour pareil au tien; et, sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi... Il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver... Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête et du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. » (*N. H.*, lettre 30.)

Claire donne ainsi leur juste prix aux larmes que le repentir arrache à Julie; elle l'encourage à féconder ses remords qui, s'exhalant en plaintes, risquent de rester stériles. Et comment la rappeler mieux à ses devoirs envers elle-même et envers ses parents? Comment ramener avec plus d'adresse aux vieux bergers indolents la brebis égarée?

Jean-Jacques ici encore est plus proche du sens commun que de son siècle. Pour excuser le libertinage, plus d'un trouvera les pires expédients : tout fier de se trouver « sensible » ou plutôt « bienfaisant », le débauché se croira quitte envers lui-même pour avoir marié et doté deux jeunes gens pauvres; un seul geste charitable effacera mille souillures; et d'avoir senti un moment ses paupières rongées se mouiller de pitié, un roué, muni de ce certificat de bonté comme d'un viatique, poursuivra sa course effrénée, imprimant chacun de ses pas dans la fange et dans le sang.

S'il y a des taches sur les pages hélas! vieillies de la *Nouvelle Héloïse*, elles ne sont ni de fange ni de sang. Ce grand livre reste illuminé par une idée où le sens commun et le sens chrétien s'accordent : utiliser le remords et par lui prévenir la rechute et l'endurcissement.

Julie ne se redressera pas sans peine, ni en un jour. Mais aussi, je le demande, quelle vérité, quelle vraisemblance à voir subitement guéri un cœur malade d'amour?

Une éperdue, une forcenée ne retrouve pas ainsi la raison : il faut pour cela les heurts de la vie dont les meurtrissures l'avertissent, — et le temps, grand guérisseur.

Julie est prête à se familiariser avec sa faute; sinon serait-ce une faiblesse, et serait-ce un danger? Julie est une « fille perdue », elle le sait et elle l'avoue. « Les doux mouvements de la nature ne sont pas tout à fait éteints dans son cœur » (lettre 35), elle s'en flatte, du moins; mais que ses père et mère s'éloignent et laissent leur fille en proie à Saint-Preux, quelle ivresse! « Ils sont partis ce matin, ce tendre père et cette mère incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie et trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassais avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat et dénaturé pétillait d'une odieuse joie. » (*Ibidem.*)

Oui, Julie est une fille perdue — à moins pourtant qu'on ne la marie à Saint-Preux et que la *Nouvelle Héloïse* ne finisse comme les autres romans. Car, sincère comme nous la connaissons, éperdue d'amour mais non perdue de vice, quelle autre ressource que le mariage avec Saint-Preux si nous la voulons innocente? Elle n'aspire elle-même qu'à cette fin très seyante : « Dieu! quel état cruel de ne pouvoir ni supporter son crime ni s'en repentir; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines... Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question, mais de fortune et de prudence ; et il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. » (Lettre 49.)

L'ambition de Julie est de s'en tenir à une faute; comme milord Edouard le lui dit : elle a trop aimé, il faut rendre « l'état de son cœur » légitime. En Angleterre (tout lecteur de roman sait cela), une fille nubile n'a besoin du consentement de personne pour se marier; pourquoi Saint-Preux

n'irait-il pas vivre avec son amante, devenue son épouse, sur la terre que le généreux Anglais leur offre dans le duché d'York?

Et justement voilà le tournant, le pivot du livre. Julie n'est pas une aventurière, elle ne part pas. Résolue, en défendant ses droits elle admet cependant ceux de son père, les droits qu'un père reçoit de la nature. Elle ne craint pas de heurter l'autorité paternelle, mais son amour filial la ramène au devoir, ou du moins lui montre à côté du grand et facile devoir de l'amour, le devoir austère mais respecté de la piété envers ses parents. Qu'elle parte, elle déshonore son père, elle le réduit au désespoir. Qu'elle renonce à Saint-Preux, elle pèche contre elle-même et contre l'amour. Ainsi, des deux côtés parlent les sentiments de la *nature*. Claire le lui dit: « Quelque parti que tu prennes la nature l'autorise et le condamne. »

Et voilà pourquoi — peut-être encore de nos jours, mais à coup sûr au XVIII[e] siècle — Julie est vivante. Que les raisonnements de Saint-Preux et de milord Edouard sonnent creux! Le préjugé de naissance! Les droits de la passion! Disputes d'écoles; métaphysique glacée et sots discours! quand il s'agit d'une jeune fille blonde que son tempérament a trahie. Milord Edouard s'élève avec violence contre le préjugé de la noblesse; il excite ainsi Julie et Saint-Preux et pourrait les rendre obstinés; mais quel autre résultat? Il déclame, il admire Saint-Preux : « Un amour pareil au sien n'est pas tant une faiblesse qu'une force mal employée. » (*N. H.*, partie II, lettre 2.) Il force Julie et Saint-Preux à se complaire à leur propre grandeur : « La sublime raison, dit-il, ne se soutient que par la même vigueur de l'âme qui fait les grandes passions, et l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse. » (*Ibidem.*) Il attise ce feu pour que l'incendie soit une chose plus belle à voir : « Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous élève,

et vous vaudriez moins l'un et l'autre si vous ne vous étiez point aimés. » (Partie I, lettre 60.)

A quoi bon ces formules équivoques? Peut-être le baron d'Etange admire-t-il autant qu'eux un bel amour, mais mieux adressé; l'obstacle n'est pas non plus dans l'opinion des autres; il est dans l'affection de Julie pour son père, et milord Edouard a tort (mais Rousseau l'a voulu ainsi) de blâmer « la vanité d'un père barbare ».

« Que signifie, s'écrie-t-il, ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? » (Partie II, lettre 2.) Ce qu'il signifie? Rien, puisqu'il n'existe pas et que ce n'est pas du tout là que gît l'obstacle. L'opinion? Julie ne s'en est guère souciée, mais de ses devoirs et de ses fautes : « Mon faible cœur, dit-elle, n'a plus que le choix de ses fautes. » Voilà ce que Rousseau a voulu.

Il a voulu accabler Julie de toutes les excuses, de toutes les raisons, de toutes les justifications qui légitimeraient sa révolte — et que pourtant elle se soumît. Assiégée par des ennemis puissants : ses sens, son amour, sans compter les traîtres qui sont dans la place prêts à en livrer les portes : les déclamations de milord Edouard, Saint-Preux furieux comme une femmelette, et qui pleure et divague hors de sens; poussée par sa propre faiblesse et la complicité des autres, pourquoi ne tombe-t-elle pas? « Si l'amour règne, la nature a déjà choisi », on ne cesse de le lui répéter; « telle est la loi sacrée de la nature, qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, et que la considération des états et des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs et des crimes ». Mais elle sait tout cela et n'a pas consulté père et mère avant de livrer sa personne à un amant. Seulement, que Saint-Preux dise au baron d'Etange : Mes droits d'amant sont plus sacrés que vos droits de père. (Partie III, lettre 11.) Julie dit non.

***

« Je me suis souvent trouvée en faute, dit Julie, pour mes raisonnements, jamais sur les mouvements secrets qui me les inspirent, et cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison. » (II, lettre 18.) Elle agit selon cette règle. Débauchée par son aventurier « philosophe », leurs leçons mutuelles ont-elles changé le fond de Julie? Qu'a gagné Saint-Preux et jusqu'où a-t-il pénétré son âme? Il ne l'a même pas approchée : « Quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous, lui dit Claire, et même vos disciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible, et quoi qu'en dise votre philosophe anglais, cette éducation vaut bien l'autre : si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit. » (III, lettre 7.) Cette morale du sentiment est celle qui refait Julie et plus tard redressera le tortueux Saint-Preux. Ce n'est pas pour obéir aux « convenances de l'opinion » que Julie épousera Wolmar, et ce n'est pas pour servir « une chimérique vertu » qu'elle retirera son cœur à Saint-Preux. Julie, mariée à un époux qu'on lui impose, était émancipée, selon les mœurs du temps : en puissance de mari, on lui eût passé une « liaison » même déclarée, on eût admiré en elle, ou toléré, non pas une Nouvelle Héloïse mais une seconde, une millième Houdetot.

Elle ne le veut pas, Jean-Jacques ne le veut pas, parce que l'un et l'autre n'ont pas affaire aux mœurs du temps ni à l'opinion; ni l'un ni l'autre ne vivent de préjugés, sans doute, mais ils répugnent autant au raisonnement exclusivement rationnel. Voit-on le baron d'Etange vaincre la résistance de sa fille dans une joute oratoire? Julie céderait-elle à des arguments? Cela serait ridicule. Mais la folle jeune fille craint pour sa mère, une mère — on l'aura remarqué — aussi indulgente aux jeunes amours que celle de *Marianne* et celle du *Comte de Comminges* (1). Saint-

(1) « Cette tendre mère, que vos lettres avaient déjà puissamment émue, commence à connaître par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs

Preux n'est pas assez proche de la bonne et saine vie, ses nuages lui cachent la bonne et saine terre : il lui manque tout ce que Julie a de français, le don d'ouvrir les yeux et de s'imprégner de la réalité; il n'a jamais l'initiative du geste, le plus moral de tous, qui consiste à écarter franchement les visions agréables — mais des visions; il ne plante pas ses yeux dans les yeux de l'adversaire; il se détourne et pousse des cris : « Ah! qu'est-ce que la vie d'une mère, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissait! » (III, lettre 3.)

La réponse de Julie est courte; malgré le ton déclamatoire (péché de Rousseau) elle marque d'un trait ferme la frontière de lui à elle. « Qu'est-ce que la vie d'une mère? » criait Saint-Preux grossier et ridicule. Cette mère morte : « C'en est fait, dit Julie, l'empire de l'amour est éteint dans une âme livrée au désespoir. » (III, lettre 5.) Hé! je le sais bien qu'elle se flatte et que l'amour ainsi renié la mène encore et la traîne. Mais c'est un premier coup qui fêle l'idole.

Wolmar lui est annoncé, elle trouve l'audace de résister à son père : « Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me serait rien, que j'étais déterminée à mourir fille, qu'il était maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, et que rien ne me ferait changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colère ni des traitements que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avait portée à l'autre extrémité; et, si j'avais le ton moins impérieux que mon père, je l'avais tout aussi résolu. Il vit que j'avais pris mon parti, et qu'il ne gagnerait rien sur moi par l'autorité. » (III, lettre 18.)

Ni l'opinion (car elle eût voulu expier sa faute, même

---

sont hors de la règle commune, et combien votre amour porte un caractère naturel de sympathie, que le temps ni les efforts humains ne sauraient effacer. » (Partie III, lettre 4.)

aux dépens de sa réputation [même lettre]), ni l'autorité d'un père ne prévaudront contre l'amour. Mais un autre amour : seconde fêlure qui prolonge l'autre, nouveau craquement. Le sentiment est attaqué par le sentiment, l'amour par la piété. Le baron d'Etange, rudoyant, ordonnant, Julie le peut regarder sans que son œil se trouble, sans que son cœur bronche. « Mais que devins-je, dit-elle, quand tout à coup je vis à mes pieds le plus sévère des pères attendri et fondant en larmes? Sans me permettre de me lever, il me serrait les genoux, et, fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au dedans de moi : Ma fille, respecte les cheveux blancs de ton malheureux père; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein : Ah! veux-tu donner la mort à toute ta famille? »

Ainsi par le simple et naturel déroulement d'une intrigue banale (une fille qu'on veut marier à l'homme qu'elle n'aime pas) Jean-Jacques apprend à Julie à penser qu'elle n'est pas seule au monde, et bientôt même que le monde n'est rien devant Dieu. Le moment n'est pas encore venu : elle se marie, et sur le seuil même de l'église, elle jure dans son cœur adultère un amour éternel à Saint-Preux. Car elle a pu se résigner, renoncer à sa folle et délicieuse frénésie, promettre sa personne à quelque usurpateur; l'heure sonne, pourtant, de briser tout ce cher passé, et alors elle le sent envahir son être par tout son sang, remonter en elle par flots, jusqu'à l'angoisse. « Et je fus menée au temple comme une victime impure. »

C'est alors seulement qu'elle est touchée de la grâce. La chair encore grondante et l'esprit révolté, elle est l'épave humaine qu'une mer aveugle a roulée, puis rompue, et enfin rejette, brisée, la tête sonnante, les yeux fous, les membres et le cerveau recrus, sur le récif fatal. — Non; la vague puissante et rude ne la rejette pas, elle la pose; c'est

le salut, un réveil, la chair apaisée, le regard calme, le pouls régulier, sûr et tenace.

Un coup d'œil en arrière, un adieu aux illusions et à leur charme. Que pensait-elle hier encore? « L'aveugle amour, me disais-je, avait raison; nous étions faits l'un pour l'autre; je serais à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature; et, s'il était permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble. » Qu'étais-je hier encore? « Pas tout à fait sans religion », mais n'en sachant « rien tirer pour la pratique de la vie ». « Je me sentais bien née et me livrais à mes penchants; j'aimais à réfléchir, et me fiais à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avais pris un milieu qui contentait ma vaine sagesse; j'avais des maximes pour croire et d'autres pour agir; j'oubliais dans un lieu ce que j'avais pensé dans l'autre; j'étais dévote à l'église et philosophe au logis. Hélas! je n'étais rien nulle part; mes prières n'étaient que des mots, mes raisonnements des sophismes, et je suivais pour toute lumière la fausse lueur des feux errants qui me guidaient pour me perdre. » Qu'est-ce qui m'éclaira? L'occasion fut l'amour, un amour sensuel d'abord, mais qui durera pourtant « jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné »; une belle passion née de mon penchant à la vertu, car, souvenez-vous en, « un heureux instinct me porte au bien : une violente passion s'élève; elle a sa racine dans le même instinct ». Et pour cela justement il faut la détruire, l'immoler à cette même vertu qui sans cela ne serait qu'un mot. « Tel est, mon ami, dit-elle à Saint-Preux, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appelés. L'amour qui nous unissait eût fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance; il brava le temps et l'éloignement, il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devait point périr de lui-même; il était digne de n'être immolé qu'à la vertu. »

La péripétie est décisive. « Comment s'est fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement désiré. Dieu seul a fait le reste. »

***

La personnalité de Julie remplit le roman, ses deux vies en font le sujet. Les autres sont des comparses, souvent ridicules, parfois odieux, toujours romanesques. Saint-Preux lui-même est-il autre chose qu'un Homme de qualité plus exaspéré, un héros de l'abbé Prévost admirant son infortune? Il s'aime à travers tout, ses vices, ses tristesses, sa bassesse. Il tourne tout en thème lyrique. Dans sa grande douleur, qu'on ne lui refuse point, à lui, infortuné, la plus douce consolation, celle de Cleveland, « la liberté de se plaindre et de paraître affligé ». « Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux et satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence et la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille en quelque sorte au milieu de ses peines, et qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu [1]. » Saint-Preux comme Cleveland et sa nombreuse lignée est affligé mais il veut aussi le paraître, et que nul n'ignore cette chère et délicieuse tristesse dont il se pare. Julie est perdue pour lui : « Enfin le voile est déchiré, gémit-il; cette longue illusion s'est évanouie; cet espoir si doux est éteint : il ne me reste pour aliment d'une flamme éternelle, qu'un souvenir amer et délicieux qui soutient ma vie et nourrit mes tourments du vain sentiment d'un bonheur qui n'est plus. » (III, lettre 6.) Il faut agir, dit Julie, voltairienne à son insu; non, il faut stagner; être utile, dit Julie; non, se dévorer en vain. « Elle passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets et de vains désirs, sans pouvoir jamais contenter ni l'amour, ni la vertu. » (*Ibidem.*) Oui, si elle l'écoutait; mais elle est virile, et c'est

[1] *Cleveland*, I, p. 3.

lui la femme, j'entends la femme impure, ignorante et larmoyante.

Le voilà aventurier tout de bon, à Paris, puis autour du monde avec l'amiral Anson, pour former sa jeunesse. Julie va au plus court : « Elle n'étudie plus, elle ne lit plus, elle agit. » (V, lettre 2.) Parfaite? Non, restée près de terre, « sensuelle et gourmande dans ses repas » (IV, lettre 10), avec une tache de sensiblerie, un rien de maniéré qui lui vient de son siècle et pour une bonne part de Richardson (1). Surtout point austère, jouissant d'une « abondance sans profusion » (IV, lettre 10); point cupide non plus, bonne et simple dame, un peu alourdie peut-être, ne désirant pas accroître son bien par de nouvelles acquisitions, mais sachant l'art de s'enrichir en possédant mieux, par « la règle sans tristesse » dans « une paix sans esclavage ». Bref, « on trouve dans sa maison le luxe de plaisir et de sensualité sans raffinement ni mollesse ». (V, lettre 1.)

La fin est donc de rechercher le bonheur; la morale et la conclusion voulue, c'est qu'on le trouve sûrement en dehors de la passion.

Quel revirement! Est-il vraisemblable? Mais non, il n'est qu'apparent. Rien ne vainc la passion, Julie jusqu'au bout reste la femme de Saint-Preux, leur mariage spirituel, clandestin jusque-là, elle le confesse sur son lit de mort.

Que faut-il donc croire? Quelle règle, quelles précautions pour vivre heureux? Une seule : ne pas vivre; l'homme est libre d'éviter les tentations, non de réprimer la passion qu'il a imprudemment accueillie. Ne cherchez pas de baume aux morsures de sa dent tenace; tuer la bête quand elle vous tient, c'est trop tard.

Pour un passionné, donc pour tout le monde, qu'est-ce

---

(1) Paméla se faisait scrupule de pêcher à la ligne; Julie ordonne qu'on rejette à l'eau les poissons qu'on vient de prendre. « Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. » (IV, lettre 17.)

que la vertu? « Un état de guerre » où l'on a « toujours quelque combat à rendre contre soi ». (VI, lettre 7.)

Combat de Julie contre elle-même, mais sans bruit, sans éclat, poignant. Echanger le bonheur facile, plein, naturel, qui consiste pour une passionnée à être toute à l'amour, contre l'ombre du bonheur : les satisfactions domestiques, très mélangées, incohérentes, le front serein de son père d'abord, mais aussi les repas réguliers, les serviteurs contents et dévoués, l'aumône aux pauvres, une maison solide — tel est l'enjeu. Duperie, si Julie aime Saint-Preux. Or, elle l'aime. Serait-elle à ce point trompée? A-t-elle sacrifié les jouissances très sensuelles de l'amour aux jouissances sensuelles mais mesurées de la gourmandise et d'une oisiveté plantureuse?

Pour le monde, aux yeux de Wolmar, sans doute, telle est la victoire risible et dérisoirement répétée à la fin de chaque journée de combat. Julie n'a pu revenir à une vertu si grossière, à laquelle elle ne croit pas. Elle n'a pu s'élever qu'en regardant plus haut que cet horizon agréable, doucereux et plat. Un fer chaud l'avait pénétrée; il faut qu'une autre pointe de feu la traverse, et c'est le sentiment religieux. Il est son soutien. « J'aimai la vertu dès mon enfance, dit-elle, et cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi [la religion], donnez m'en quelque autre sur lequel je puisse compter... Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi : elles avaient donc des ressources que je n'avais pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force, elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé. Comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui. » (VI, lettre 8.)

La religion la délivre aussi d'elle-même; elle justifie le

sacrifice qu'elle fait d'elle-même; car elle se donne aux autres : sa mère morte et son père, d'abord; le reste suit. Les seuls biens qui lui restent au monde? Sa peine et sa pitié. « Il n'y avait pas jusqu'à ses chagrins et ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avaient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disait-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux et sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'âme un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune et des événements. Que j'ai gémi! Que j'ai versé de larmes! Eh bien! s'il fallait renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis serait le seul que je voudrais retrancher; celui que j'ai souffert me serait agréable encore. » (VI, lettre 11.) Le seul bien qui lui reste au monde? C'est d'avoir quelquefois pleuré.

Non pas pleuré comme Saint-Preux qui se réfugie à l'Elysée, « lieu solitaire où le doux aspect de la seule nature devait chasser de son esprit tout cet ordre social et factice qui l'a rendu si malheureux ». (IV, lettre 11.) La solitude est la retraite des égoïstes, elle efface les bornes que « l'ordre social » a fixées aux errements de la passion; elle trompe donc, puisque l'ordre social, factice ou non, existe.

Saint-Preux a renoncé à Julie, mais par contrainte; il se sent frustré et, comme il n'est attentif qu'à lui-même, il contient mal une sourde rancune; de là les sautes de son humeur : il ne désarme qu'à demi, n'est qu'à demi fier, ou n'a honte qu'à demi, et le voilà tel que Claire nous le dépeint : « toujours achevant quelque folie et toujours commençant d'être sage ».

Ainsi Saint-Preux est l'image de Jean-Jacques pendant ses longues heures de défaillance, ses retours vers le vagabondage, son indiscipline; et Julie, c'est Jean-Jacques encore, mais viril. Julie, si complaisante à moraliser sur des riens, est muette sur le grand combat; elle sait ce

qu'elle veut, renonce à ce qu'elle ne peut, connaît les raisons; sa vie n'est pas complète, mais elle fait sa vie, tandis que Saint-Preux subit la sienne.

Or, pour Jean-Jacques, c'est Julie soumise, ce n'est pas Saint-Preux révolté qui apprécie et pratique la vertu. C'est donc que Jean-Jacques, — jamais las de l'école buissonnière, mais conscient de sa petitesse, jamais las de ses péchés de solitaire, mais dégoûté, — c'est donc qu'il a enfin compris et vu, c'est qu'il tient à exprimer son retour au vrai. L'ordre social est mauvais, mais l'homme est forcé de s'y adapter; ce monde, indifférent à nos plaintes haineuses, impitoyable à notre égoïsme, il faut s'y ajuster par une résignation active et demander l'humilité avec le secours du Ciel. Personne, parti de si bas, ne s'éleva plus haut; tenez compte de la fragilité de cet homme : personne ne fut meilleur que lui. Il l'a dit; indiscrétion, faute de goût peut-être, mais non forfanterie.

***

V. Succès de la *Nouvelle Héloïse.*

Je ne rappellerai pas (après tant d'autres!) le bien que poursuivit Rousseau dans les dissertations de la *Nouvelle Héloïse*. De ces longues excursions, peu tiennent au roman, peu étaient neuves, peu furent efficaces. Il ne réussit certes pas à rapprocher les croyants et les athées comme il le rêvait; la société en France ne fut ni moins factice, ni plus pures les relations du couple éternel; s'il parle sérieusement du mariage et de l'adultère, il ne fut pas le premier. La pensée, les pensées dont déborde son livre sont éloquemment développées, mais qu'y a-t-il de plus ordinaire dans la littérature française avant lui sinon de son temps?

Ce qui le fait grand, ce qui lui vaut mieux qu'à nul autre un titre de « découvreur d'horizons » littéraires, c'est sa faiblesse d'homme, son lyrisme. Il est le solitaire, le décou-

ragé, l'infirme, le relâché, amoureux de l'humanité sans faire un pas pour elle, liant la nature à sa propre existence, attendant de la végétation, des fleurs des haies, des « bosquets », des îles perdues, des caresses de l'air, une consolation balbutiée pour des maux imprécis. Il est le restaurateur de l'élégie; non de toute l'élégie, mais du repli sensuel et mélancolique, de la déception propre à l'homme qui n'a pas ce qu'il veut, ayant ce qu'il mérite. Elle est absente? Une élégie. Je te désire : un poème. Le regret, les choses enfuies, le souvenir, pour tout cela il trouve les mots et surtout le ton, l'accent inoubliables. Dès qu'il s'agit de lui et par conséquent de vous-même, son lecteur, son frère, il touche, il amollit. Nul au XVIII[e] siècle ne pourra l'imiter, quelques-uns s'élèveront à peine jusqu'à le copier en gros traits frustes, et le défigureront.

Pourtant le livre pénétra partout, fut le grand livre du siècle pour le cœur de la foule. C'est qu'il eut le feu, la fougue, la sincérité; il attacha par un intérêt romanesque beaucoup plus puissant que toute vaine et ridicule intrigue. Les aventuriers de l'abbé Prévost, le grandiose Grandisson et son visage reluisant de majesté, Clarisse fugitive et violée, des lettres interceptées, des ennemis généreux, est-ce la vie? Mais une jeune fille imprudente, non sans défauts mais sans ruse, forcée au mariage de raison et qui ne lave pas dans l'adultère les stigmates déshonorants du mariage, est-ce si rare? Est-ce un conte, une histoire extraordinaire, ou bien cela pouvait-il exister au XVIII[e] siècle?

En vérité, l'emprise de la *Nouvelle Héloïse*, sa véritable force romanesque, lui vint de ce qu'elle s'est défaite du romanesque banal dont la France était rassasiée depuis le XII[e] siècle. Je ne sais si les contemporains l'ont dit, je consens qu'ils ne l'aient pas démêlé, mais le charme est là; ils ont parlé de Julie comme d'une personne vivante : preuve qu'elle vivait.

C'est donc « l'intérêt de la passion » qui a enchaîné

comme dans un envoûtement, ensorcelé comme un enchantement; les dissertations ne furent que des haltes ménagées çà et là pour le repos des lecteurs; délassés, ils repartent plus pressés, plus impatients, conquis. Mais pour se passionner, il faut croire; ils ont dû croire à la « vérité » de la *Nouvelle Héloïse;* en même temps, ils ont senti qu'elle les transportait si loin au-dessus de la vie commune qu'ils lui ont assigné une mission privilégiée, celle d'éclairer, de justifier et de consoler non pas tous les cœurs, mais ceux qui savent aimer. C'est le roman d'une prédestinée adressé à d'autres prédestinés, la vie d'une âme d'exception traduite en paroles brûlantes pour ses sœurs plus humbles, persuadées elles aussi d'être exceptionnelles. Des incendies couvaient, un coup de vent forcené s'élève, anime et affole toutes ces flammes obscures encore il n'y a qu'un instant.

Ce n'est pas moi qui le dis, chroniqueur séquestré de toutes parts d'un monde qui n'a guère d'harmonie avec le mien, témoin très récusable, parlant par ouï-dire. C'est d'Alembert, par exemple, honnête amoureux de M^lle^ de Lespinasse :

« S'il est vrai, dit d'Alembert, que le meilleur livre est celui dont il y a le plus à retenir, cet ouvrage (la *Nouvelle Héloïse*) peut avec justice être placé au nombre des bons : il m'a paru bien supérieur à tout ce que je connaissais jusqu'ici de l'auteur...; dans celui-ci, ce n'est plus, comme dans les autres livres de J.-J. Rousseau, une nature gigantesque et imaginaire, c'est la nature telle qu'elle est, à la vérité, dans des âmes tout à la fois tendres et élevées, fortes et sensibles, en un mot d'une trempe peu commune. Mais je crois que le mérite de ce roman ne peut être bien senti que par des personnes qui aient aimé avec autant de passion que de tendresse, peut-être même que par des personnes dont le cœur soit actuellement pénétré d'une passion profonde... J'entends dire que toutes les lettres sont du même ton, et que c'est toujours l'auteur qui parle et

non pas les personnages : je n'ai point senti ce défaut; les lettres de l'amant sont pleines de chaleur et de force, celles de Julie, de tendresse et de raison... Les épisodes, les accessoires, les détails sur l'économie domestique, sur les plaisirs de la campagne, sur l'éducation, etc., que l'auteur a semés dans son ouvrage, me plaisent beaucoup en eux-mêmes, mais me paraissent refroidir un peu l'intérêt... Cependant l'intérêt, c'est-à-dire l'intérêt de la passion, m'a paru si vif dans le livre de J.-J. Rousseau, que peut-être l'aurait-il été jusqu'à me faire plus de mal que de plaisir, s'il était soutenu et sans interruption; et je le remercierais volontiers d'avoir ménagé de temps en temps quelque repos à mon âme, que les impressions vives affectent trop profondément et trop tristement... En vérité, c'est la réflexion qui m'a fait trouver quelque chose à désirer à la manière dont j'ai été affecté : car j'étais tellement occupé que je ne m'apercevais pas qu'il manquait un point de gradation et de variété à mon plaisir pour être parfait (1). »

Le jugement de d'Alembert, resté inconnu au XVIII[e] siècle, publié tard (2), n'avertit pas les contemporains et l'accord fut secret entre le géomètre et le romancier. Eh bien, tous ceux qui proclamèrent leur admiration ne la justifièrent pas autrement que lui. Il en est qui, par profession, par caractère, ont regardé d'un œil dédaigneux toutes ces frivoles productions de tant de romanciers venus avant Rousseau. Aujourd'hui, ils cèdent à l'attrait puissant, nouveau, vrai.

Tel le *Journal des Savants*. Le tableau de la paix et du bonheur de Clarens, la raison jetée au beau milieu de trans-

---

(1) *Œuvres* de D'ALEMBERT, Paris, Belin, 1822, t. IV, pp. 461-463 : *Jugement sur la Nouvelle Héloïse.*

(2) *Le Jugement sur la Nouvelle Héloïse* a été publié dans les *Œuvres posthumes* de D'ALEMBERT. éditées par Ch. Pougens. Paris, an VII-1799, t. I, pp. 121-126. Pougens déclare publier des manuscrits qui lui ont été remis par M[me] de Condorcet; elle les avait reçus en legs de d'Alembert lui-même.

ports frénétiques, cela eût pu lui plaire, on le penserait. Il nous détrompe d'un mot sec : cela est « d'une longueur un peu froide ». Au contraire, parlez-lui des « torrents de pathétique »; il partage avec vous, il « goûte », le gourmet, « le plaisir de pleurer » à cette foule de « traits si naïfs, si pénétrants ». La *Nouvelle Héloïse!* « Monument bizarre, mais mémorable de l'éloquence des passions, des charmes de la vertu, et de la force de l'imagination! » Hé! personne ne nie les défauts de goût, de style (« le style incorrect et inégal »); les sentiments sont outrés, les paradoxes insoutenables, certaines notes bouffonnes et déplacées. Mais est-ce cela qui importe? « Quel cœur pourrait ne pas s'attendrir sur Julie, sur ses périls, sur ses malheurs, sur ses faiblesses, sur ses vertus? »

C'est que Rousseau a eu « le talent de tout vivifier ». Que manque-t-il aux romanciers de métier? Justement ce qui déborde dans la *Nouvelle Héloïse :* la vie, le « réel ». « Un auteur ordinaire se serait contenté de faire une fois pour toutes un beau portrait de Julie, où il nous eût exposé dans un point de vue général l'accomplissement de tous ses devoirs et l'expansion de tous ses sentiments... Il ne nous dit point ce que fait sa Julie, il le lui fait faire devant nous, et par là, il rend sensible et réel ce qui n'étant mis qu'en récit serait pris pour une hyperbole romanesque et incroyable... Presque partout on trouve le ton propre de la chose combiné avec le ton propre du personnage, ce qui rend l'illusion complète. » Illusion complète, trop complète peut-être : car à vous et à moi elle parle un langage romanesque, une langue étrange et même étrangère; c'est que ni vous ni moi nous ne sommes favorisés du sort; le Ciel nous refusa son « fatal présent ». Vous ne vous y reconnaissez pas et pourtant « l'âme humaine y est vue dans tous ses sens et pénétrée dans toute sa profondeur; de sorte que tout cœur sensible est comme sûr d'y trouver son histoire (1) ».

(1) *Journal des Savants*, juin 1761.

Fréron, si fin, ne s'y trompe pas non plus : « Tous les caractères sont défectueux, dit-il, hors de la nature, mal soutenus »; le style est « emphatique, incorrect, énigmatique, obscur, précieux, ignoble ». Mais que voilà de misérables vétilles comparées aux « plus grandes beautés », celles qui bouleversent l'homme, le retournent, l'étreignent, l'exaltent : « l'éloquence du cœur, le ton du sentiment, cette douce mélancolie qui n'est connue que dans la retraite, un goût exquis de la nature physique et morale, un génie mâle et flexible qui sait la contempler dans sa grandeur et la saisir dans ses détails, un pinceau souvent aimable et voluptueux ». « La tranquillité philosophique de Saint-Preux et de Julie dans le château de Clarens », les détails domestiques, cela est inanimé, le souffle y manque; ne vous y arrêtez pas, parcourez d'un œil distrait. Mais malheur à vous, si vous ne sanglotez longuement, si vous ne mouillez de vos larmes la dernière lettre du quatrième volume, « la plus belle peut-être de tout le recueil » (on le dit encore maintenant) : Julie mariée et son ancien amant dans une barque sur le lac de Genève, au bruit égal et mesuré des rames, songeurs, muets, et tristes infiniment, si proches et qui pourtant se sentent perdus à jamais l'un pour l'autre. (« O Julie, éternel charme de mon cœur... Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né... ») « C'est à ce déchirement des cœurs que je reconnais l'amour ! » s'écrie Fréron. Qu'on en fasse l'épreuve, qu'on lise cette lettre, et « malheur à ceux qui n'éprouvent pas en la lisant la plus tendre et la plus forte émotion! Prométhée a oublié de les animer ».

La *Nouvelle Héloïse*, pour tout le monde, sauf un envieux ou peut-être deux, alourdie d'une partie philosophique et morale (qui « mérite toute notre estime » mais rien de plus), défigurée sous un tissu grossier, sans art, sans vraisemblance, rempli d'inutilités et de contradictions, se soulève sous ces voiles pesants, écarte ces plis roides, et surgit, admirable de passion, de chaleur et de vérité.

Des jaloux l'accusent de copier Richardson! On hausse les épaules. Mais il lui ressemble du moins, et l'auteur de *Clarisse* est son égal? Comme un bruit insipide ressemble à la musique : « Ses peintures brûlantes, sa touche de feu, ses idées énergiques, ses descriptions pittoresques, les émanations de la sensibilité la plus vive et de l'idolâtrie la plus respectable pour la vertu, rompent toute égalité (1). »

Le plus ridicule, chose invraisemblable, fut Voltaire, à force d'outrer dans le sens exactement opposé aux exagérations de Rousseau. Ne voulant, ne pouvant se taire, on attendait de lui des pages fines et nettes, une juste mesure; il avait beau jeu pour condamner le libertinage et le cœur efféminé de Saint-Preux; mais il aurait encore grandi Julie, parce qu'elle répudie la passion pour l'action. Curieux de tout, comme il l'était, je l'imagine répondant point par point, d'une plume rapide, courageuse et rieuse, à ce livre où tout est traité sérieusement, non pas l'amour seulement, mais le mariage et l'adultère; furieux, méprisant et parfois grossier, j'y consens, mais retrouvant enfin sa sérénité et s'armant de la seule raison contre tant de raisonneurs.

Au lieu de cela, du dépit et de la mauvaise foi. Il a vu très clairement — et comment ne pas les voir! — quelques

---

(1) *Journal encyclopédique*, 15 mars 1763. Cp. *Journal Etranger*, décembre 1761 : *Parallèle entre la « Clarisse » de Richardson et la « Nouvelle Héloïse » de M. Rousseau.* « Rousseau dédaigne les moyens ordinaires de plan, d'incidents, d'intrigue; et il produit tous ses effets par la seule force du génie et par la variété du coloris... Le plus grand éloge de Richardson est d'avoir été pris pour modèle par un écrivain du mérite de Rousseau, et d'être resté inimitable dans l'art de copier la nature, quoiqu'il ait pu être surpassé de beaucoup par la profondeur des réflexions, par les teintes délicates qui distinguent le génie, et surtout par cette magie, qui semble propre à Rousseau, de réunir et de conjurer, pour ainsi dire dans une seule expression, la substance de plusieurs volumes... [Rousseau] est infiniment plus profond, plus animé, plus ingénieux et plus élégant, et Richardson plus naturel, plus varié et plus dramatique... Le premier est quelquefois obscur, le second souvent minutieux. Toutes les circonstances concourent à développer le plan de celui-ci; celui-là se jette dans des digressions, mais ces écarts sont des excursions du génie. »

traits qui lui gâtent le roman : « Le principal personnage est une espèce de valet suisse qui a un peu étudié et qui enseigne ce qu'il sait à une Julie, fille d'un baron du pays de Vaud... Le petit valet, philosophe suisse, débite à Julie, son écolière, la morale d'Epictète, et lui parle d'amour. Julie, en présence de sa cousine Claire, donne à son maître un baiser très long et très âcre dont il se plaint beaucoup, et le lendemain le maître fait un enfant à l'écolière. Les dames pourraient croire que c'est là la conclusion du roman... Ce roman philosophique dure encore cinq tomes entiers après la conclusion (1). »

Voltaire est désorienté, il ne reconnaît plus rien de l'ancien romanesque. Donnez-lui à créer Julie, il jette un métal décrié dans un moule, le premier venu; à l'œuvre d'art enfantée dans la douleur et à la sueur du front, il préfère le bronze industriel. Sa Julie à lui eût été « prudente, très réservée dans sa conduite et dans ses paroles, pleine de pudeur, n'osant s'avouer à elle-même son amour ».

Mais voici où le dépit se marque : Julie a écrit à milord Edouard, insulté par Saint-Preux et prêts à se rencontrer avec lui en duel, une lettre « par laquelle elle lui avoua qu'elle était folle du philosophe, et lui fit entendre qu'elle pourrait même, dans quelques mois, accoucher d'un enfant de sa façon. C'était, comme on voit, de quoi désarmer Milord. Il demanda aussitôt pardon au précepteur devant témoins ». L'à-propos du revirement de l'Anglais est certes contestable, pas plus pourtant que celui de Voltaire lui-même qui venait d'exprimer son admiration pour les emportements et les pardons « à l'anglaise ». On sait, en effet, que *Spartacus*, la tragédie de Saurin, fut représentée pour la première fois le 20 février 1760. Or, on a pu rapprocher le trait de la *Nouvelle Héloïse* ridiculisé par

(1) Voltaire, *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* ou *Aloisia de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève* (1761).

Voltaire d'une péripétie de *Spartacus* (1). Lorsque, quelques semaines après la représentation, Voltaire écrit à Saurin, est-ce pour se moquer, faire de l'ironie, ou du moins reprendre doucement? Au contraire, c'est pour admirer. « Cet emportement de Spartacus, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise, cela est bien de mon goût! »

Deux conclusions; d'abord celle de M. Ritter : Rousseau pouvait écrire les épisodes de la *Nouvelle Héloïse* « sans trop faire crier à l'invraisemblance ». Comparée aux romans, aux tragédies, aux drames de l'époque, l'œuvre de Rousseau est même infiniment moins romanesque. L'autre conclusion que me fournit la contradiction flagrante des deux attitudes de Voltaire à quelques mois de distance, c'est l'importance qu'il a attribuée comme tous ses contemporains au roman de Rousseau; son dépit est provoqué par le succès inouï d'un rival; les applaudissements, la voix publique à quoi il est si sensible, le grondement d'une foule enthousiaste, il veut le percer de son coup de sifflet rageur.

C'est l'explication aussi de sa mauvaise foi. Il défigure de parti pris l'aventure de Saint-Preux chez les filles de joie, non pas comme Rousseau l'avait défigurée lui-même, mais tout au rebours.

Il est plus juste, donc plus spirituel, quand il fait parler Wolmar : « M. de Wolmar reçut Saint-Preux à bras ouverts : « Monsieur, lui dit-il, comme vous avez été l'amant de ma femme, je me flatte que vous serez toujours son bon ami, et que vous voudrez bien être le mien : nous vivrons tous trois familièrement en bons Suisses, avec nos parents, comme si de rien n'était, et vous pouvez compter que cette petite vie sera le modèle de la philo-

---

(1) E. Ritter, dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 1907, t. III, pp. 218-219.

sophie et du bonheur. » Beaucoup ont pensé comme Voltaire.

Mais dans le passage le plus violent — très juste si Rousseau n'avait publié que la première partie de son roman — il s'enfonce loin au-dessous de Fréron. « Toutes ces grandes aventures sont ornées, dit-il, de magnifiques lieux communs sur la vertu. Jamais catin ne prêcha plus, et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe. » Remarquez le titre du pamphlet de Voltaire : *Lettre sur la Nouvelle Héloïse ou Aloïsia*. C'était un excellent départ; Fréron lui aussi compare certaines pages de *Julie* au fameux livre de Meursius que nos bibliothèques cachent aujourd'hui soigneusement dans leurs enfers. Seulement Voltaire s'arrête au titre, n'en tire rien qu'une présomption infamante à l'égard de Rousseau. Voulant dénigrer et non expliquer, il fait bien; s'il s'était soucié de comprendre, il aurait été conduit à louer dans l'œuvre de son rival heureux un de ces renouvellements qui font les grandes œuvres, il aurait légitimé le succès qu'il veut réprouver.

Cette nouveauté fut de fondre les sens et la passion, la sensualité et la sentimentalité, non par un expédient d'auteur en mal de paradoxe, non par une sèche convention littéraire habillant mal une conception de la philosophie sensualiste, non pour faire pièce au platonisme ou à M^lle^ de Scudéry, la pauvre! mais parce que la nature n'a pas désuni l'âme et le corps.

Jean-Jacques est un des grands romanciers, un des grands moralistes et découvreurs, parce qu'il se tient, non toujours mais souvent, tout proche de la nature. Quand il construit à sa guise l'avenir et qu'il lui donne des règles, je l'abandonne volontiers : il n'est qu'un homme, il ne vit que dans le présent, les faits de demain, même ceux qu'il aide à préparer, doivent lui échapper. Mais dès qu'il ausculte une poitrine, dès qu'il regarde

les yeux troublés d'un homme, d'une femme épuisés d'amour, lorsqu'il s'écoute vivre lui-même, il va droit à la source du mal, en sait les progrès, les sursauts, les sommeils; il conseille aussi sûrement que tous les médecins : en se défiant du remède. Témoin la fin de la *Nouvelle Héloïse* et la suite d'*Emile*, Julie éternellement amoureuse et Sophie adultère. Il sait une chose et la sait bien : dans la médiocrité de tout passant, il devine un drame, la lutte chez les honnêtes d'une âme aux prises avec les exigences des sens. Lui qui n'écrit que par passion (*Confessions*, 1759), il a peint parce qu'il les a connus, les revirements, les assauts, les retraites, les défaites joyeuses et les victoires austères, toute l'âme de l'homme faible (Saint-Preux et lui-même souvent), toute l'âme de l'homme fort (Julie et lui-même encore), et se décrivant ainsi et se jugeant il a été compris également par les forts et par les faibles.

Ce sont les faibles surtout qui ont eu recours à lui, les forts n'en ayant nul besoin. D'ailleurs nous le savons, il s'adresse à vous et à moi mêlés au train vulgaire du monde, sujets « aux faiblesses de l'humanité ». (*J. Encycl.*, 1761.) Ne plaçant pas trop haut la vertu, nulle crainte que la difficulté d'y atteindre ne décourage ceux qui voudraient s'élever jusqu'à elle. (*Ibid.*) Or, pour la morale, tout est là : ramener une fille prodigue — ne fût-ce qu'une seule — quel succès! Et c'est celui qui échoit aux lettres des deux amants : « Celui qui, après avoir lu ces lettres, ne se sentirait pas porté à devenir meilleur donnerait bien mauvaise opinion de son cœur [1]. »

Jamais ne se manifesta plus clairement « le pouvoir d'un bon livre sur un bon cœur [2] ». L'auteur de *L'Elève de la Nouvelle Héloïse*, petite nouvelle publiée par le *Mercure* (août 1761, pp. 14-43), rend parfaitement l'opi-

---

[1] *Journal encyclopédique*, 15 février 1761.
[2] *Mercure de France*, août 1761.

nion des contemporains de Rousseau immédiatement après la lecture de son roman. C'est « l'aveu simple et vrai de l'impression que doit faire cet ouvrage sur une âme tendre et vertueuse ». Selon l'éditeur, « on convient généralement de l'austérité des leçons que l'on rencontre dans le roman de *Julie* ». L'héroïne aime la ville au point qu'elle ne consent pas à vivre avec son mari dans un château qu'ils ont à la campagne. Elle adore le chevalier, mais lui résiste. Elle demande à lire la *Nouvelle Héloïse* sur le bruit qu'on en fait. « Les uns élèvent aux nues le livre nouveau; d'autres, qui n'approuvent rien, en disent beaucoup de mal. Ces messieurs m'avertissent que j'aurai tort de ne pas m'ennuyer de la longueur des dissertations; ensuite, comme moralistes, ils sont fâchés de trouver dans un livre de philosophie des faiblesses trop excusables et trop agréablement décrites. » — Le chevalier va arriver de Malte; elle n'a lu à ce moment que quelques lettres de *Julie :* « dangereux exemple » pour elle et, en effet, la nouvelle de cette arrivée la trouble. — Heureusement, elle achève la lecture du roman. « Ce n'est point seulement un livre de philosophie; ce n'est point l'histoire d'une héroïne de roman; c'est celle du cœur humain, vu sous le plus beau jour, c'est-à-dire au milieu des faiblesses les plus excusables et des vertus les plus réelles... La vérité est sans cesse à côté de l'erreur : l'erreur n'est jamais honteuse; et la vérité est toujours aimable. » Aussi la marquise s'attache-t-elle à Julie; elle trouve « dans cette fille adorable un philosophe et un moraliste que l'on ne peut refuser d'entendre. Ce philosophe nous instruit en même temps par sa folie et par sa raison, par ses vertus et ses faiblesses, par ses réflexions et ses remords... Le bonheur de l'innocence, partout exalté, est toujours en action, pendant que celui qui blesse les lois de la pudeur ne marche que d'un pas tremblant, au milieu de l'incertitude et de la crainte. » Aussi la marquise sait-elle « un

gré infini au philosophe suisse d'avoir su nous montrer les ressorts qui servent à relever une âme bien née. Il a surtout puissamment combattu le découragement des belles âmes, cette source honteuse et constante de la corruption des plus heureux caractères ». — Elle relit les trois derniers tomes, et c'en est fait. Elle va vivre à la campagne avec son mari et ses deux enfants, et elle médite sur la situation de Julie. Elle a entendu blâmer les mœurs de l'amante de Saint-Preux; certains se sont demandé comment elle fut « assez éprise pour manquer à son honneur » et trop peu pour épouser son amant. Mais, réplique la marquise, ce serait faire oublier sa faiblesse par des torts plus graves et plus impardonnables. Elle excuse donc Julie par les mêmes raisons que Rousseau : « son extrême sensibilité, la source première de toutes les vertus » est aussi « l'unique principe de ses erreurs», et elle se rencontre avec Rousseau (et avec J. Lemaître) pour affirmer que « le mariage devient pour une personne comme Julie une barrière invincible contre les restes d'une passion terrible et malheureuse ».

Bernardin de Saint-Pierre ne parlera pas autrement : « J'ai connu, dit-il, des libertins réformés par ses divins écrits. » Faudrait-il croire que la *Nouvelle Héloïse* ne se borna pas à ramener au bien des héros de romans? Sans doute, les témoignages littéraires nous importent seuls, mais pour apprécier leur sincérité relative, il est utile de ne pas négliger tout à fait des conversions plus cachées. « Cinquante lettres sont là, dit M. Mornet qui les a étudiées (1)... Elles nous révèlent d'abord quelle exaltation le roman de Rousseau éveilla dans les âmes des lecteurs. Ces lettres ne sont pas des éloges, ce sont des hymnes et des dithyrambes. » Ce sont aussi des actions de grâces, elles expriment dans « le langage du cœur » une recon-

(1) D. Mornet, *Les Admirateurs inconnus de la Nouvelle Héloïse* (Revue du Mois, 10 mai 1909).

naissance infinie envers l'apôtre : elles nous font croire que « pour les premiers lecteurs, tout ce que Rousseau prétendit enseigner a été compris. La Julie sermonneuse n'a pas ennuyé; elle a raffermi; elle a converti (1) ». La *Nouvelle Héloïse* fut un instrument de la Providence (2).

***

VI. La *Nouvelle Héloïse* est une réaction. *Lettre de M. L*** à M. D***.*

La *Nouvelle Héloïse* rétablit la morale dans ses droits; elle fut une œuvre salubre, elle retourna les vicieux, ramena les roués, refit une virginité à des malheureuses.

Hélas! « Ce livre enseigne tout à la fois l'athéisme, le déisme, le socinianisme, la séduction, la désobéissance filiale et surtout bien particulièrement le suicide et l'inutilité de la prière (3). » Cela se dit dans les conversations, cela s'imprime. On est « fâché de trouver dans un livre de philosophie des faiblesses trop agréablement décrites », étranges exemples à proposer aux filles, même à celles qui

---

(1) « A lire toutes ces lettres, dit P.-M. Masson, on devine le frisson passionné, et, disons le mot, religieux, qui secoua toute la France sentimentale au contact de Julie et de Saint-Preux, et du Vicaire Savoyard. « O toi, par qui je commence de vivre, lui écrit un de ces dévots obscurs, reçois les prémices de ma nouvelle existence ! » C'est le cri d'un converti qui éprouve le besoin de remercier son Dieu. Jeunes gens ou jeunes femmes, ils sont légion ceux qui lui disent le même merci en des lettres inépuisables et délirantes jusqu'au fanatisme. » (*La Religion de Rousseau*, t. III, p. 66.)

(2) Voici un passage de la lettre d'un artisan, reproduit dans Masson, III, pp. 67-68 : « Le premier moyen dont s'est sans doute servie la Providence pour me faire revenir de mes erreurs, ç'a été de me faire connaître votre *Nouvelle Héloïse* : quel trouble, quel désordre la lecture de ce livre répétée plusieurs fois n'a-t-elle pas jetés dans mon âme ! Les remords se sont fait sentir. Combien Julie pénitente ne m'a-t-elle point touché ! Il n'est pas possible d'exprimer les tourments, les combats que j'ai eu à essuyer. J'ai voulu faire partager mes bons sentiments à la malheureuse qui partageait mes désordres; et j'ai eu enfin le plaisir de voir qu'elle avait lu votre livre avec fruit... Quel goût pour la vertu, quelle horreur pour le vice et quel mépris pour le monde ne m'avez-vous pas inspirés ! Puisse le Ciel vous récompenser ! »

(3) Mornet, article cité.

n'ont plus rien à risquer, aux jeunes femmes prêtes à trébucher ou qui déjà glissent (1).

Les contemporains qui se figurèrent Jean-Jacques cherchant à guérir leur relâchement ont raison; il a le goût de régenter; précepteur d'Emile, il se flattait d'être celui du genre humain.

Mais après tout, le remède ne fut-il pas pire que le mal? Il le fut. Infiniment plus sage d'aspect que l'œuvre d'un Nerciat, d'un marquis de Sade (je choisis les plus répugnants à dessein), *Julie* fit plus de mal parce qu'ils dégoûtent et qu'elle attire; parce qu'elle contient de la vérité et qu'ils sont faux d'un bout à l'autre; parce qu'ils sont plats, traînants, qu'ils prennent tout d'un coup le parti du vice, tandis qu'elle, doucement, sournoisement et, chose remarquable, sans le vouloir, encourage toutes les équivoques.

Le livre est fort et grand, si Julie, comme Jean-Jacques, est une âme gagnée à la religion. Il tombe à rien si le lecteur ne croit pas à cette conversion. Et quel lecteur de romans au XVIII[e] siècle, quel homme, je le demande, crut à la religion au point de régler ses actions sur elle? Certes, il y eut de ces hommes alors comme dans tous les temps; seulement, j'en ai peur, ceux-là furent peut-être les seuls à ne pas lire la *Nouvelle Héloïse*.

Restent donc les autres, très nombreux, qui vont défigurer l'œuvre de Rousseau, en faire leur propre roman, y choisir sinon y apprendre des arguments; d'un souffle rude, ils découronnent la fleur délicate et contemplent entre leurs doigts une tige ridicule.

Un romancier, un poète de génie soulève le monde, cela est vrai; cela le fut du moins pour J.-J. Rousseau. Il n'appartient à aucun homme de créer des sentiments, mais les faire émerger fut le propre de l'auteur de *Julie*. Des

(1) *Mercure*, août 1761.

eaux profondes ont été remuées, et amenées à la lumière la flore délicate et la faune monstrueuse qui y végétaient ignorées. Rousseau mit au monde, il mit au jour, à la lettre : il édita et commenta le texte inscrit depuis toujours dans le cœur des hommes mais resté jusque-là indéchiffré.

Que retinrent ses élèves, les hommes du XVIII[e] siècle et les romantiques, de la leçon qu'il prétendait enseigner? Chacun d'eux retint le point qu'il savait déjà, mais qu'il n'aurait pas songé sans lui à exprimer; il ne l'aurait pas osé peut-être, ou même n'en aurait pas eu la puissance; chacun d'eux fit un choix dans Rousseau, s'empara de son bien propre, et le trésor était si riche que, livré à toutes mains, il fallut un demi-siècle et plus pour l'épuiser. On le dépouilla dans une hâte fiévreuse, on se jeta sur les joyaux dont les feux étonnaient l'œil, sur les étoffes aux couleurs criardes, aux dessins excentriques, et l'on fut même déçu, comme nous allons le voir, de les trouver moins absurdes qu'on ne l'avait espéré d'abord. Les lingots d'or pur dédaignés par deux générations distraites et maladroites ne furent retrouvés et fondus dans des moules dignes d'eux, par des artisans d'élite, que lorsque le XVIII[e] siècle n'était plus qu'un souvenir.

***

Quel que soit leur intérêt, nous n'écouterons pas les témoignages tardifs, nous n'accueillerons que ceux qui nous aident à comprendre le XVIII[e] siècle. Revenons donc au fait, c'est-à-dire à la *Nouvelle Héloïse*, et demandons-nous quelle fut l'influence de Rousseau sur son temps, quelle fut sur ses contemporains l'action de sa religiosité, de sa sensualité et de la part de « philosophie » qu'il dut à la fréquentation intime de Diderot et de la coterie holbachique. Son époque s'éprit-elle de lui parce qu'il la

contredisait, ou bien, au contraire, ne fit-il qu'accélérer le mouvement qui emportait les hommes de son temps?

La réponse ne peut laisser de doute : la volonté d'un homme est trop faible contre l'élan de toute une génération. Rousseau lui-même est d'ailleurs trop de son siècle : il y a un rationaliste dans le Vicaire Savoyard (1), un ami des « philosophes » qui malgré son abjuration éclatante ne s'est jamais débarrassé des principes des encyclopédistes auxquels il crut pendant quinze années (2); ce n'est pas pour rien non plus que, depuis la fin du XVII[e] siècle, on s'est détourné de la métaphysique pour se préoccuper uniquement de la morale et pour créer une première forme du « pragmatisme ». Muralt ou Pluche seraient même restés inconnus à Julie, qu'elle aurait encore pu, rien qu'à suivre le courant du siècle, exprimer le fond de sa religion : « Voulons-nous, dit-elle (en raisonnant sur Dieu comme M[me] Riccoboni avant elle raisonnait sur le principe de la vertu), voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique, qui n'ont ni fond ni rive, et perdre à disputer sur l'essence divine ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est; que cela nous suffise... Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'aperçoit et la touche; plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi... Respectons ses décrets en silence, et faisons notre devoir... (3). »

Le rationaliste qui est au fond de Rousseau se met au service de la sensualité. « L'autorité de la raison » cesse de lui être suspecte « lorsqu'il s'agit de secouer les dogmes que l'on juge intolérables pour un cœur sensible (4) ». On l'accusa d'avoir attaqué la doctrine; il ne s'en défend pas,

(1) P.-M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, 1916, t. I, p. 143; t. II, p. 41.
(2) Idem, *ibid.*, t. II, pp. 33-34.
(3) Idem, *ibid.*, t. II, p. 74.
(4) Idem, *ibid.*, t. II, pp. 92-93.

il s'en glorifierait même, car il fait sa religion du point de vue de l'homme et non du point de vue de Dieu. Je défie, dit-il, qu'on me montre « un seul point de doctrine attaqué, que je ne prouve être nuisible aux hommes ou par lui-même ou par ses inévitables effets (1) ». Son principe est de « ne garder comme vérités directrices que celles qui seront consolantes, salutaires, messagères de bonheur (2) ». C'est le principe utilitaire.

Rousseau réunit dans sa religiosité le « philosophe » ami de l'humanité et le « cœur sensible » indulgent à lui-même. L'originalité de sa foi est de compléter l'un par l'autre les deux hommes nouveaux que la première moitié du siècle a vus se former : il est romanesque non seulement à la façon de l'abbé de Saint-Pierre, mais aussi à la façon de Prévost. Comme le premier, il exalte la mission du curé, « officier de morale » renonçant à la théologie et faisant de la « bienfaisance » son seul dogme (3). A l'exemple du second, il restaure le Dieu de la conscience, le culte du cœur; il cherche à atteindre par delà les religions humaines la vraie et la plus ancienne religion, celle de la « nature », celle qu'il a « observée » dans *Cleveland*, « touchante et toujours pure (4) ».

D'accord avec Pluche, Saint-Aubin et Claville (j'ajoute : et avec les romanciers Duclos, M^me^ Riccoboni) Jean-Jacques a senti « l'inutilité et la vanité des systèmes, l'indigence prétentieuse de la raison lorsqu'elle veut dépasser les bornes de l'humble expérience, la suprématie

(1) P.-M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 95.

(2) Idem, *ibid.*, cp. même page : « Cette pensée du bonheur fait l'unité de sa recherche : il s'agit de trouver, parmi les vérités agréables ou utiles, celles que nous pouvons atteindre avec le minimum d'effort intellectuel et qui effaroucheront le moins les susceptibilités de la « raison ».

(3) Idem, *ibid.*, t. III, p. 103.

(4) Idem, *ibid.*, t. I, pp. 114-115. Cp. *ibid.*, t. I, p. 100 : « La Providence de Jean-Jacques, c'est le Dieu du cœur et de la nature, de la nature organisée et consolatrice : c'est le recours suprême de l'homme bon contre la méchanceté sociale : c'est la Providence du juste et surtout du juste opprimé. »

du cœur dans les débats décisifs... La première des connaissances est la connaissance de Dieu et de ses devoirs... toute science est vaine qui n'aboutit pas à la pratique, et à la pratique du bien (1) ». Mais, pour ne pas s'acculer à une contradiction irréductible, il est obligé de soustraire la conscience aux enquêtes indiscrètes du parti Locke-Helvétius, « d'en faire une espèce de faculté à part dans l'âme, comme un sens intime dont la sûreté est infaillible (2) »; et par là il rejoint la morale du sentiment, de ce sentiment qu'on déclare « lumière divine, guide sûr et éclairé (3) ». Il s'accorde avec l'abbé Du Bos (4) et avec Toussaint, le célèbre auteur des *Mœurs* (5).

L'unité du système de Rousseau, depuis les *Discours* jusqu'à l'*Emile*, est fondée sur l'idée qu'il se fait de l'innocence et de la vertu. La vertu, selon lui, et par conséquent la religion, est un effort nécessaire pour les seuls hommes civilisés, elle se surajoute à leur vie parce qu'ils ont perdu l'innocence; l'homme du XVIII[e] siècle a besoin de vertu parce qu'il est dépravé, il est dépravé et tout n'est pas bien en lui parce qu'il ne sort plus directement des mains de l'auteur de la nature.

Rousseau a l'air de transformer des idées qu'il emprunte aux premiers « philosophes » du siècle de Louis XIV. Pour ceux-ci, la religion naturelle était un christianisme réduit à la morale par les exigences de la raison. Rousseau trouva ce christianisme « desséché ». Le sien n'est

---

(1) P.-M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. I, pp. 107-108.

(2) Idem, *ibid.*, t. I, p. 237.

(3) Bibiena, *Le Triomphe du Sentiment*, roman de 1750, cité par P.-M. Masson, t. I, p. 238.

(4) « On ne s'abuse point sur les vérités qui tombent sous le sentiment, comme on se trompe sur les vérités où l'on ne saurait parvenir que par voie de raisonnement... Les hommes naissent convaincus que tout argument qui tend à leur persuader, par voie de raisonnement, le contraire de ce qu'ils sentent, ne saurait être qu'un sophisme. » (Cité par P.-M. Masson, t. I, pp. 238-239.)

(5) « N'entassons point preuves sur preuves; les vérités de sentiment n'ont besoin pour convaincre que d'être présentées. » (Cité par P. M. Masson, t. I, pp. 238-239.)

qu'« épuré »; et il voudrait que l'épithète fît illusion. Les circonstances s'y prêtaient d'ailleurs admirablement : les boutades de Saint-Evremond et de Fontenelle sont en ce moment érigées en doctrine philosophique; le livre d'Helvétius vient de déchaîner un scandale; Rousseau, pour faire figure de croyant, n'avait qu'à retourner au déisme; il n'avait qu'à opposer aux formules du matérialisme les formules d'une religion sentimentale, quelque sensuelle qu'elle fût en même temps, quelque proche qu'elle fût, dans ses effets, de la morale de l'amour-propre et de l'utilité.

La profession de foi de Julie mourante et celle du Vicaire Savoyard présentent ce mélange de religiosité, de rationalisme et de sensualité. Toutes les théories sont développées ou indiquées par les divers personnages de la *Nouvelle Héloïse;* Rousseau pourtant n'a ni contradictions, ni hésitations; il se trouve seulement aux prises avec le problème insoluble de sa personnalité, trop riche pour s'enfermer dans un seul système, trop relâchée pour se soumettre au christianisme austère ou à n'importe quelle autre autorité. Il vit par la pensée et par le cœur, et il essaie de les satisfaire tous deux ; comme Julie (mais aussi comme M^me^ de Lambert) il raisonne d'abord, et ne se laisse à la fin persuader que par le sentiment; il veut que le sentiment achève ce que la raison avait commencé : « La preuve intérieure ou de sentiment, dit Julie, est celle-là seule qui peut rendre invincibles toutes les autres (1). »

Il rend donc tous ses droits à la conscience, mais qu'il en convienne ou non, cela revient à encourager le seul et véritable dogme du XVIII^e^ siècle : la complaisance de l'homme pour soi-même. La religion n'assigne plus des bornes immuables à la liberté de l'individu : « conscience »

(1) P.-M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 71 sq.

est un mot très vague et que Rousseau s'interdit à dessein de définir, car il serait forcé d'avouer que pour la conscience de l'un ce qui est licence, n'est pour la conscience d'un autre que franchise, inclination naturelle, instinct qui veut être obéi. Tout individu va se faire la religion qui lui conviendra, car la méthode de Jean-Jacques, esprit, but et résultat, est d'affranchir l'homme : « elle l'arrache à la tyrannie de la raison en l'affranchissant par le sentiment, à la tyrannie de l'autorité et aux contraintes du dogme en l'affranchissant par la raison. Et pour finir, c'est bien l'individu seul, dans toute l'intégrité de sa nature et dans toute la liberté de ses sentiments, qui reste l'arbitre de sa foi, c'est-à-dire de ce qui lui est nécessaire pour vivre (1) ». On a pu le dire : « Dans le paradis de Jean-Jacques, Dieu lui-même s'effacera discrètement pour laisser place à Jean-Jacques (2) ».

Sa religion est toute terrestre. Dieu est un père; Jésus un compagnon charmant, l'éternité un moyen commode de revivre mieux le passé humain. « Le Dieu que je sers, dit Julie, est un Dieu clément, un père; ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois (3). » Jésus, c'est l'homme sensible, un autre Rousseau, un Greuze, un héros de Baculard d'Arnaud. « Je ne puis m'empêcher de dire, écrit Jean-Jacques, qu'une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait ni les plaisirs ni les fêtes, il allait aux noces; il voyait les femmes, il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, il mangeait chez les financiers; ses disciples ne jeûnaient point, son austérité n'était point fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles, et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque

(1) P.-M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 96.
(2) Idem, *ibid.*, t. II, p. 120.
(3) Idem, *ibid.*, t. II, p. 71.

chose d'attrayant, de caressant, de tendre, il avait le cœur sensible, il était homme de bonne société. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable (1). »

Or, et c'est là que je voulais aboutir, c'est la morale d'un facile Jésus que l'on emprunta à Rousseau. Pour les élèves de Rousseau, le Fils de l'Homme devient « comme le grand maître de l'âge d'or, le roi de toutes ces bonnes âmes qui n'ont qu'à consulter la nature et ses penchants pour faire le bien et retrouver la simplicité du premier âge (2) ». Le christianisme est admirable parce qu'il s'est transformé en « un culte où Dieu est si grand et l'homme si bon (3) ». Le dogme terrible du petit nombre des élus « n'est, pour ainsi dire, à l'égard de l'homme religieux et juste, qu'une vérité étrangère et de pure spéculation. Ce n'est que pour les impies et les dissolus qu'elle est effrayante, parce qu'elle ne regarde qu'eux, et que ce n'est que pour eux qu'il fait partie de l'économie de la religion. Dans le système pratique de la foi, il n'y a plus de peine éternelle (4) ».

L'Eglise, dans ses actes et dans ses paroles, rejoindra bientôt la philanthropie; de militante, elle devient « bienfaisante »; les curés de l'abbé de Saint-Pierre étaient des « officiers de morale » : les voilà maintenant flattés du titre de « bons patriotes et bons citoyens ». Eux-mêmes se savent et se disent confrères du Vicaire Savoyard, mais nous, nous reconnaissons en eux des disciples de Prévost et de l'abbé de Saint-Pierre autant que de Rousseau : leur religion, quoi qu'ils aient pu penser, aurait contenté plus d'un contemporain de Bayle, de Fontenelle, de Saint-Evremond; elle est plus proche d'eux, cela est certain, que du

---

(1) Cité par P.-M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 158.
(2) Idem, *ibid.*, t. III, p. 204.
(3) Idem, *ibid.*
(4) L'abbé Lamourette, cité par P.-M. Masson, t. III, pp. 204-205.

« bon Fénelon » lui-même, dont le XVIII[e] siècle avait pourtant fini par faire un « philosophe ».

Les contemporains de Rousseau et Rousseau lui-même se confient à la raison et au sentiment, ou mieux, à leur propre raison et à leur sentiment particulier; la conscience, je le crains, fut haussée sur un piédestal, surtout parce qu'elle détrônait l'autorité et la tradition. Qu'est-ce que la tradition, sinon le « préjugé »? Depuis Bayle jusqu'au marquis de Sade, son trop indigne élève, le siècle tout entier fit-il autre chose qu'une revision de l'échelle des valeurs et parfois « par delà le bien et le mal » comme dira Nietzsche?

Bayle et Nietzsche, deux grands noms, je me hâte de les mettre à part; pourtant je ne les efface pas. Remettre tout en question fut le fond de leur pensée et la portée de leur action; comme les autres moralistes, et à leur suite d'ailleurs, Nietzsche n'a pas enseigné de dogme qui lui fût imposé du dehors. Imaginez son outil manié par des mains débiles qui le déshonorent et vous avez l'homme du XVIII[e] siècle répudiant le « préjugé ».

Ici, comme partout, l'ampleur du regard fait la différence du bien au mal, de la beauté à la laideur. Saisir dans leur ensemble toutes choses, c'est les laisser dans leur réalité; il n'appartient qu'à un héros d'en venir aux mains avec la charpente du monde, masse énorme qu'il n'ébranle d'ailleurs pas sans un effort mortel.

Mais de cet amas cohérent des idées reçues, en détacher une, l'abstraire à sa guise, voilà un jeu puéril et c'est à ce jeu que s'amusent les contemporains de Rousseau, surtout les romanciers. Il n'y a guère qu'une règle de morale qui les gêne : celle qui limite les droits de l'amour; c'est donc celle-là seule qu'ils veulent reviser sans songer la plupart du temps que la licence remplaçant la contrainte sur ce point, doit entraîner dans les autres lois de l'éthique un bouleversement fatal. Les plus logiques

(un marquis de Sade par exemple), poussant leur principe jusqu'à ses dernières conséquences, aboutissent à une barbarie si sombre et si dégoûtante qu'ils cessent d'être un danger.

Il n'est pas vain, pour un moraliste, de juger l'intention de Rousseau et de faire le départ du bien et du mal dont certains le disent responsable; mais les exigences de l'histoire, et surtout de l'histoire du roman français au XVIII[e] siècle, sont indépendantes de toute préoccupation morale. Ne cherchons donc pas ce qui fut bien, résignons-nous à noter simplement ce qui fut.

Pour nous, hommes du XIX[e] et du XX[e] siècle, « l'histoire de Julie est l'histoire de la régénération d'une âme par la religion. Le centre de l'action comme du livre, se trouve au temple (1) ». — « La *Nouvelle Héloïse* est sortie d'un rêve de volupté redressé en instruction morale (2). » Rousseau poursuit obstinément la même idée, qui n'est autre que « la grande idée de l'Evangile, celle de la régénération. Il la cherche où elle n'est pas, mais enfin il la cherche, et c'est déjà beaucoup (3) ».

Les ennemis de Rousseau eux-mêmes ont vu qu'il avait voulu Julie « héroïne sous le toit de son vieux mari » après l'avoir voulue « fille coupable sous le toit de sa mère (4) ».

Ils ajoutent à la vérité que « Rousseau s'est fait illusion en croyant que ce qu'il appelle le doux coloris de l'innocence y serait un correctif des tableaux voluptueux... Aujourd'hui, le doux coloris de l'innocence a passé et les tableaux voluptueux restent. » Ce reproche qu'on fait le plus communément à Rousseau est encore exprimé par un de nos contemporains : « Les observations justes, dit-il, se sont transformées en doctrines

---

(1) P.-M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 65.
(2) Lanson, *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau*, t. VIII, p. 17.
(3) Vinet, *Hist. de la Litt. fr. au XVIII[e] siècle*, 1853, t. II, p. 319
(4) D. Nisard, *Hist. de la Litt. fr.*, t. IV, p. 434.

fausses... le goût de la vie rustique a fini d'avoir son effet favorable. Et le principe moral contenu dans le livre continue, au contraire, d'entretenir parmi nous (en 1912!) le désordre des sentiments et des mœurs (1). »

Rien de plus juste que cette constatation. Rien de plus faux également, je l'affirme, dès qu'on en veut faire un grief à Rousseau. On convient, en somme, que son œuvre propose le mal à côté du bien. Or, le mal vient de son siècle, et le bien vient de lui. Si le XVIII^e^, le XIX^e^ et le XX^e^ siècle n'ont retenu de son livre que les conseils de révolte, est-ce la faute à Rousseau? Je le demande : n'est-ce pas plutôt la faute au XVIII^e^, au XIX^e^, au XX^e^ siècle qui firent ce choix malgré Rousseau?

***

Le XVIII^e^ siècle eut plus de franchise que nous, ou si l'on veut plus de cynisme : il avoua délibérément que Julie amante de Saint-Preux était plus grande à ses yeux que Julie épouse de Wolmar; il adopta sans discussion dans la *Nouvelle Héloïse* la part de passion et de licence qui l'apparentait avec l'*Héloïse* de Pope et de Colardeau, avec les *Epoux malheureux* de Baculard. Fréron, je l'ai dit, se moquait de la marquise de Terville que le repentir de sa faute conduisait à la mort. De même ses contemporains ont trouvé répréhensible dans Julie, non sa chute, mais son retour à la vertu.

Pour éclairer ce point, il suffira d'examiner la *Lettre de M. L... à M. D...* que Fréron déclare « le plus intéressant écrit sur la *Nouvelle Héloïse* » et dont il reproduit les passages principaux (2). La *Lettre* indique ce que l'homme

(1) André Du Fresnois, *La Revue critique des idées et des livres*, 25 juin 1912, p. 689. Je cite cette revue parce qu'elle représente un parti et que la livraison dont j'extrais ma citation a été soigneusement composée « contre la glorification de Rousseau » par des hommes comme Bourget, Maurras, etc...

(2) *Ann. litt.*, 1762, t. II, p. 98 sq.

moyen, le passant, le médiocre, retint du grand livre de Rousseau et ce qu'il en rejeta. Elle accuse beaucoup plus nettement que Rousseau l'opinion des contempteurs du « préjugé », opinion que nous retrouverons développée nombre de fois dans les romans postérieurs. L'auteur apprécie l'Héloïse de Pope bien plus que la Julie de Rousseau, quoiqu'il ne le dise pas : il n'est nullement romantique, puisqu'il méprise Saint-Preux. Il est un exemple curieux de l'homme ordinaire séduit par un rhéteur de génie, un adepte plus ardent que le maître, un fanatique prêt à dénoncer le grand-prêtre lui-même au moindre soupçon de tiédeur. C'est l'homme qui a lu les deux *Discours* de Rousseau sans songer un instant qu'ils n'étaient qu'un « vain babil de philosophie (1) », s'adressant « au petit nombre » pour « faire penser » et pas du tout pour faire agir. Il ne distingue pas entre la chimère de toute cette rhétorique répudiée par Jean-Jacques et « une vérité de pratique ». Il se refuse à faire une différence entre physique et métaphysique, et peut-être a-t-il raison : à quoi bon, en effet, déduire de beaux principes si ce n'est pas pour les appliquer? Et pourquoi détester le préjugé lorsqu'on est décidé à s'y soumettre?

Remarquez d'abord l'épigraphe irrévérencieuse de la *Lettre : Desinit in piscem mulier formosa superne.* C'est nous dire tout de suite combien Julie pécheresse parut aimable et condamner sa conversion comme monstrueuse, hors de la nature, extravagante. C'est nous avertir qu'on fut le complice de Jean-Jacques pour la partie licencieuse de son roman et qu'on n'en a lu la partie moralisante qu'avec un certain dépit.

En 1761, le public était préparé à admirer tout ce qu'écrivait Rousseau, fameux depuis dix ans déjà; c'est une bonne fortune pour tout homme sensible qu'un nou-

(1) *Lettre à d'Alembert*, préface, t. I, p. 180.

veau livre du vertueux citoyen de Genève, et l'on se réjouit longtemps à l'avance du plaisir et du profit qu'on est sûr d'en tirer. « Lorsque la *Nouvelle Héloïse* fut annoncée dans le public, la célébrité de son auteur, la juste idée que j'avais de ses talents me la firent attendre avec impatience; elle parut enfin... Je la lus avec avidité. La première partie remplit parfaitement l'opinion que je m'en étais formée. » (p. 3.) La première partie, c'est-à-dire le baiser du bosquet de Clarens, la nuit d'amour de Julie et de Saint-Preux (Lettre 55 : « O chef-d'œuvre unique de la nature! divine Julie! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine!... »); et à côté de ces pages libertines, où Rousseau se complaît, les déclamations effrénées (« Et nous pourrions être séparés... » Lettre 26), la revendication des droits de la passion (« Un arrêt éternel nous destina l'un à l'autre... », *ibid.*). Voilà ce qu'on aime, voilà ce dont on proclame : « Tout y est sublime » (p. 9).

Mais les cinq autres parties? Le triomphe de Julie chrétienne, son mariage avec Wolmar, sa vie réglée, honnête, bienfaisante à tous? Hélas! « La seconde me parut extrêmement faible ; mais quelle fut ma surprise lorsque je passai aux suivantes! Je fus tenté de croire que je lisais la parodie du roman de M. Rousseau » (p. 4).

Ce jugement est plein de sens; il est la condamnation très légitime de la *Nouvelle Héloïse* à condition, naturellement, de ne pas croire à la conversion de Julie. Or, l'auteur de la *Lettre* fait mieux : il réprouve cette conversion, il blâme l'amante infidèle de Saint-Preux, il l'accuse d'inconséquence, de lâcheté, de bassesse. N'a-t-elle pas trahi « la nature » pour « un préjugé barbare »? Oui, Rousseau a fait la parodie de son roman, et dans les cinq dernières parties il s'est menti à lui-même, il n'a pu soutenir jusqu'au bout son rôle admirable d'apôtre de la liberté. « Le moyen, en effet, de se persuader qu'un écri-

vain, moins estimable encore par l'étendue de son esprit que par la candeur de ses mœurs, ait cherché à pervertir celles d'une nation qui l'admire, en s'efforçant d'effacer des principes dictés par la nature même; en confondant toute idée de décence et d'honnêteté; en nous offrant pour modèles des personnages faux dans leurs caractères, vicieux dans leurs maximes, extravagants dans leur conduite; en nous donnant de l'inconséquence pour de l'héroïsme, de la lâcheté pour de la vertu, de la bassesse pour de la philosophie! » (p. 45).

Et pourtant, on s'y laissa tromper, on ne démêla pas toujours l'équivoque, tant fut puissante « la magie de son style ». Rousseau dut en être surpris tout le premier, car « je lui rends trop de justice pour penser que les principes de son ouvrage soient ceux de son cœur; il est noble, généreux, ami de la belle et simple nature, fléau des vils préjugés qui la déshonorent » (pp. 7-8).

Après ce jugement général on s'attend à le voir relever les défauts les plus choquants du livre : le rôle de Julie maîtresse d'un autre et acceptant un mari, la facilité de ce mari trop commode. Ces inconséquences nous font sourire aujourd'hui; c'est que nous ne lisons plus la *Nouvelle Héloïse* que par métier, nous nous bornons à analyser le roman, tandis que les contemporains l'inondaient de leurs larmes. Lorsqu'ils ont à exprimer la même opinion que nous, au lieu de noter sèchement les invraisemblances, ils s'emportent, ils récriminent ; puisque Saint-Preux et Julie vivent, ils s'en prennent à eux comme à des personnes vivantes : « C'est au commencement de la troisième partie que M. Rousseau défigure entièrement son ouvrage, en faisant faire à Julie, par une lâcheté si peu digne d'elle, la démarche la plus révoltante; je veux dire son mariage avec Wolmar... Est-il naturel de voir une fille dont l'âme noble et généreuse semblait appuyée sur des principes inébranlables, oublier à la fois ce qu'elle

doit à son amant et ce qu'elle se doit à elle-même? [c'est trahir] en même temps, et l'amant que l'on abandonne, et l'époux que l'on déshonore » (pp. 16-17).

Cet époux ne nous paraît que bizarre : quelle indulgence! L'auteur de la *Lettre* nous la reprocherait durement. « Ame féroce, inhumaine », « monstrueuse insensibilité », voilà les injures dont il accable Wolmar. Julie elle-même pâtit de cette promiscuité infamante qui lui fait perdre le sens délicat des choses du cœur : elle ne cache rien à Saint-Preux, ou presque rien; elle l'instruit de son bonheur conjugal; pour un peu, elle lui ferait la sorte de confidences qui enchantera Restif : « Je m'attendais qu'elle le régalerait... d'un petit détail bien circonstancié de la nuit de ses noces; il ne manquait que ce trait au tableau » (p. 35).

Mais enfin, tous les personnages se rachètent par la philosophie, la morale, plusieurs dissertations honorables? Vanité! « M. Rousseau avait dans son portefeuille une dissertation sur le suicide, et il fallait bien lui trouver place. On prouve comme de raison à Saint-Preux que c'est fort mal fait de se tuer, et comme les grandes passions ne tiennent pas contre des syllogismes concluants, et que dans le fond il n'avait pas grande envie de mourir, il prend son parti de vivre » (p. 40).

On ne veut donc écouter de la *Nouvelle Héloïse* que la leçon d'amour. En voulez-vous une preuve de plus? « Depuis l'indécent mariage de Wolmar, le seul trait qui soit dans l'humanité est celui de la barque : je reconnais l'empreinte des grandes passions aux mouvements terribles qui agitent l'âme de Saint-Preux lorsqu'il est près de précipiter son amante dans les flots et d'y périr avec elle » (p. 44).

Concluons : J.-J. Rousseau a renié la religion qu'il semblait fonder, il a pactisé avec l'ennemi, il a trahi la sainte cause. « Dans ce siècle affreux où le mariage n'est plus

qu'un vil contrat,... il était digne de M. Rousseau de s'opposer au torrent, de soutenir les droits de la nature et de l'amour, et c'est lui-même qui nous enseigne à les fouler aux pieds : c'est le libre et très libre M. Rousseau qui devient l'apôtre du préjugé et de la tyrannie; c'est lui qui nous donne pour le chef-d'œuvre de la vertu une fille assez lâche pour sacrifier un amant estimable et elle-même à la stupide vanité de son père... O nature, nature! Faut-il que tes plus chers favoris s'efforcent d'effacer ces caractères respectables que tu as si sagement et si profondément gravés dans nos cœurs! » (pp. 49-50).

L'auteur de la *Lettre* n'est pas le seul à incliner *Julie* selon la pente du siècle (1). Dans le *Mercure de France* (avril 1761), un M. Leclerc, de Nangis, fait converser M. d'Orbe et M^me^ de Wolmar aux Enfers; je lui passe de mettre Julie « un peu au-dessus de Socrate »; il veut dire par là que sa mort est un trait d'héroïsme qui n'appartient qu'à la religion. Mais par quelle niaise contradiction dicte-t-il à une héroïne chrétienne les seules paroles qu'elle n'eût pu prononcer? Julie païenne dans un Enfer païen, pour lui telle est la conclusion logique de la *Nouvelle Héloïse*. Il fait planer l'ombre de Julie « sous ce ciel pur

(1) *La Pétrissée* ou *Voyage de sire Pierre en Dunois* (badinage en vers, La Haye, 1763) est à peine digne d'être mentionnée : c'est une informe fantaisie d'un certain de Bullionde, où l'on trouvera pêle-mêle la « nuit d'auberge », classique depuis Scarron, un parallèle de Shakespeare et de Corneille, un mot sur « l'inintelligible Ronsard » (p. 171). Le chant X raconte que Saint-Preux a voulu se tuer sur le cercueil de Julie; sous les flots de son sang, Julie s'éveille de sa léthargie, car elle n'était pas morte. Le chant XI nous entraîne avec Saint-Preux et Julie à la recherche de Wolmar; pour subvenir à leurs besoins, Saint-Preux prend dans un régiment « un engagement mercenaire ». Il déserte; milord Edouard obtient sa grâce et lui annonce que Wolmar est mort chrétien. Julie et Saint-Preux s'unissent. Au fond, telle est la conclusion qui aurait plu à tout le siècle. L'auteur déclare que le livre de Rousseau n'a pas besoin d'apologie, tant son succès est prodigieux; il n'y a que « les vils petits-maîtres » et « des femmes connues par leurs intrigues indécentes » pour s'attaquer à lui On a reproché bassement à Rousseau son état et sa condition; on aurait dû respecter ses talents, « vu que le mérite du génie est heureusement dans ce siècle éclairé, fort au-dessus du hasard de la naissance. » (Note de la page 316.)

où le préjugé n'étend plus ses nuages, libre de tout respect humain, dégagée de cette servitude où la vertu gémit entre deux devoirs contraires ». « Rendue à moi-même, dit Julie, et à l'innocence d'un penchant involontaire, je puis sans honte m'entretenir de mon amant et jouir enfin de mon amour. » Ainsi donc dans le séjour suprême, les âmes n'ont qu'un souci : celui de dépouiller les chaînes pesantes du « préjugé » et du respect humain! Et c'est pour jouir avec plus de sûreté de ses amours terrestres que Julie les avait un instant sacrifiées. Etait-ce bien la peine de croire à l'immortalité de l'âme pour lui faire jouer ce rôle d'entremetteuse?

CHAPITRE VI.

Parodies et copies de la " Nouvelle Héloïse „ ou des romans contemporains ?

THOREL DE CAMPIGNEULES, *Le Nouvel Abaillard* (1763). Anonyme, *Lettres d'un Citoyen de Genève* (1763). DU ROZOY, *Lettres de Cécile à Julie* (1764) et *Clairval philosophe* (1765). BÉLIARD, *Zélaskim* (1765). PIERRE DE LONGCHAMPS, *Mémoires d'une religieuse* (1766).

Une évidence s'impose : ce n'est certes pas Rousseau qui fit tomber le siècle jusqu'au niveau du marquis de Sade; celui-ci, resté exceptionnel et n'appartenant vraiment plus à la littérature, fut pourtant l'aboutissement logique de l'élan que Locke et Helvétius avaient imprimé à l'époque. Le siècle continua son mouvement et déchut jusqu'à la *Philosophie dans le boudoir*, non à cause de Rousseau, mais malgré lui : ce qu'il faut dire, c'est que, quoi qu'il fît ou voulût faire, Rousseau ne l'arrêta pas sur sa pente lubrique.

***

On va voir comment un romancier du temps, Thorel de Campigneules, éclaire sans s'en douter le niveau moral de ces années si troubles. Son *Nouvel Abaillard* (1), parodie et imitation mêlées de la *Nouvelle Héloïse*, n'est pas entraînant (2). L'auteur ne se donne pas la peine de dissimuler :

---

(1) *Le Nouvel Abaillard* ou *Lettres d'un singe au docteur Abadolfs*, deux parties in-12, 1763.

(2) GRIMM (*Corr. litt.*, 15 mai 1763), infidèle ce jour-là, comme il l'est souvent, à son métier de courtier en nouvelles littéraires, semble n'en avoir lu que la préface. FRÉRON, toujours plus soigneux et plus spirituel, en parle en termes très ironiques et très justes; son jugement est encore reproduit en février 1778 par la *Bibliothèque des romans*.

on voit tout de suite qu'il est du parti des réformateurs; il parle impôts, agriculture, administration; il a lu Montesquieu, il nomme l'abbé de Saint-Pierre et propose à l'indignation des âmes sensibles un receveur de tailles qui fait vendre de par le Roi les pauvres meubles d'un misérable.

Thérèse s'est livrée à d'Armilli; le commentaire (facétieux ou non) est d'un élève d'Helvétius : l'acte de Thérèse « est une faiblesse criminelle dans ce pays-ci, ce serait une vertu dans un autre ». (I, 131.) Thérèse se laisse enlever par d'Armilli, mais elle n'en a pas moins bon cœur; la « nature » n'a pas perdu ses droits sur elle : elle aime tant son père! Pour elle, la passion est une vertu qui fait bon ménage avec les sentiments de la nature, la piété filiale, par exemple. Ce début rend assez bien l'esprit de la première partie de la *Julie*, ou du moins ce qu'elle partage avec les auteurs de son temps (1). Mais le romancier transporte bientôt les deux amants aux Antilles; se souvenant mal à propos de *Manon Lescaut*, il suscite un rival à d'Armilli qui, d'abord exécrable copie de Saint-Preux, se fait copie inepte de Des Grieux. Ce rival est le propre fils du gouverneur de Saint-Domingue, une sorte d'esprit fort qui a abusé « d'une lecture superficielle des Locke et des Bayle ». Thérèse lui résiste et l'on arrête d'Armilli. Par bonheur pour eux, les deux héros ont une amie qui les accompagne partout et qui « rend heureux » (selon le langage du temps) le fils du gouverneur au prix de la liberté de d'Armilli. Ceci n'est plus la caricature de Jean-Jacques, et ce n'est plus du Prévost, même contrefait; voici maintenant du Baculard : Thérèse accouche d'une fille dont on dit avec admiration : « La voix du sang semble déjà parler à ses faibles organes. » Voici encore du Baculard, mais

(1) Le style et le sentiment de la nature? Hélas ! jugez-en par ce passage : « La nature expirante, telle que l'imagination peut surfaire le tableau, n'offrirait rien de plus effrayant et de plus triste que cette montagne [il parle du « Mont-Céni »] dépouillée de verdure, entourée de précipices et de torrents qui se brisent contre les rochers. » (I, p. 162.)

plus vulgaire : c'est l'histoire d'une Margot, ravaudeuse, mise là tout exprès pour prouver que la générosité est le privilège des misérables.

Voici pire que tout, car on écrit bien plus bassement que ne fera Baculard dans son effrénée bonté, bien plus ignoblement que Restif et avant lui : d'Armilli inconstant aime la complaisante demoiselle qui les accompagne. C'est une fille « philosophe » qui « pensait » déjà « dans un âge où à peine les autres parlent »; comme une « suite de l'éducation mâle et philosophique » qu'elle a reçue, elle se fait entretenir « décemment ». Bien qu'elle aime aussi d'Armilli, elle se refuse à lui : c'est par bonté de cœur et pour ne pas tromper Thérèse, leur commune amie. d'Armilli avoue cet amour « criminel » à Thérèse. Que ne le disait-il plus tôt! Elle lui reproche de ne pas s'être ouvert à elle, car elle aurait permis leur bonheur. Et voilà un ménage à trois qui est bien plus la parodie de Grandisson entre Clémentine et miss Byron que celle de la *Nouvelle Héloïse!*

Le roman contient pourtant la critique de quelques points précis de la *Julie*. Ainsi, « Thérèse expia par une bonne mort les fautes dont elle avait souillé sa vie. Elle ne fit point parer sa chambre, elle n'invita point à dîner pendant sa maladie, parce qu'elle savait qu'on n'a pas beaucoup d'appétit dans la chambre d'un malade.» (II, 94.) On ne peut être plus lourd, direz-vous. L'auteur l'a été cependant; au point qu'on se demande s'il comprend le sens des mots qu'il aligne. Nous ne relèverons que la plus typique de ses maladresses. Il cite les paroles de Julie : « Par quel rare bonheur ai-je été plus fidèle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher? Comment eussé-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avait déjà vaincue et une honte accoutumée aux désirs... Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour m'arrêter, d'une amante abusée je devenais une fille perdue, l'opprobre de mon sexe et le désespoir de ma

famille. » Par je ne sais quel aveuglement, il ajoute : « Jamais Thérèse n'a fait ces réflexions humiliantes, elles sont indignes d'elle et elles ne conviennent qu'à une fille déjà corrompue. » (II, 82.) Or, se donnant l'air de critiquer Rousseau, il le plagie : il veut nous amener à convenir qu'après une première faute on peut en éviter de plus grandes et conserver son honneur, mais il ne voit pas que tel était aussi le principe de la *Nouvelle Héloïse*.

Il est sans intérêt de rechercher si le *Nouvel Abaillard* est une parodie ou bien une imitation de la *Julie*. Pour les gens d'esprit, c'est une parodie et même bien mauvaise; les autres y chercheront, s'ils le veulent, des raisonnements capables d'excuser leurs faiblesses. Mais un autre caractère de ce roman si plat, caractère très remarquable et que le lecteur aura aperçu, vaut la peine d'être signalé à part : l'intention formelle de l'auteur a été de critiquer Rousseau; non seulement il y échoue, mais en outre on n'est jamais sûr que ce trait-ci ne s'adresse pas plutôt à Helvétius, et que ce trait-là n'atteint pas Richardson. Cette hésitation est vraiment révélatrice : si, sans le vouloir, par delà Rousseau, on blâme ou on loue plusieurs de ses contemporains d'esprit si différent, c'est que tous les hommes de ce temps se ressemblent par quelque point, à leur insu peut-être.

***

Chose curieuse, pas une parodie de la *Nouvelle Héloïse* qui ne contrefasse en même temps un autre roman de l'époque. Témoin encore les *Lettres d'un citoyen de Genève* publiées la même année que le *Nouvel Abaillard*. « Ecarts d'un cerveau malade, dit Fréron; accès d'un froid délire. » Il a raison. Il ajoute : « Misérable parodie de la *Nouvelle Héloïse* »; soit. Mais voyons si c'est à la Julie seulement qu'en veut cet autre *citoyen de Genève*, et si plus que Rousseau ce ne serait pas Richardson qui sortirait amoindri du combat.

Nul doute que l'auteur vise Jean-Jacques (1) : le titre n'est pas équivoque, d'abord; ensuite, les prétentions de Saint-Preux sont très nettement condamnées dès le début. « Vous autres philosophes, vous avez des privilèges qui n'appartiennent qu'à vous; tous les crimes vous sont permis, pourvu que vous parliez sans cesse de vertu » (p. 5). Ces paroles sont adressées à Saint-Preux, ou plutôt à sa copie, Clifort, par son brave homme d'oncle qui, dans le roman, est chargé de représenter le sens commun. « O homme! réplique Clifort, empruntant sa réponse à Baculard autant qu'à Saint-Preux, qui êtes-vous pour interroger Clifort? Pour sonder un cœur tel que le mien?... Comptez-vous peser votre neveu au poids des hommes vulgaires? » Il explique : « Je n'ai qu'en dépôt cette tête, et j'en dois compte à l'aveugle univers; telle est l'influence qui me domine : je pense, j'écris et j'écrirai » (pp. 8-9).

Et qu'écrira-t-il, grand Dieu! D'abord « que l'innocence en amour est un fardeau pénible »; comprenne qui pourra. On a déjà de lui les feuilles éparses d'un roman ébauché, dont l'héroïne est une Julie, fille honnête, séduite comme l'autre Julie, mais à qui il a fait « un petit héritier ». Jaloux à tort, il l'abandonne et en épouse une autre. Jusqu'ici donc, rien dans l'intrigue qui soit applicable à la *Nouvelle Héloïse :* les événements sont de la lignée de Prévost.

Le ton est d'un forcené qui doit plus aux *Epoux malheureux* qu'à la *Julie*. « Ne me demandez point compte du reste de ma vie, dit le héros; les facultés de mon âme trop longtemps suspendues sont l'excuse de mes écarts; égaré, furieux, portant au fond de mon cœur une image terrible, je crus l'en effacer en y substituant une idole étrangère : la triste Lucile fut la victime préférée; je la traînai à l'autel; je l'arrachai tremblante des bras de son père; je bravai l'autorité du mien; je dédaignai vos conseils; je

(1) Selon Grimm, *Corr. litt.*, 15 novembre 1763, « c'est pour se moquer un peu de l'emphase philosophique de Jean-Jacques » qu'un anonyme a écrit ce petit roman.

fus ingrat, dénaturé, parjure, forcené... J'avais perdu Julie; le Ciel me pardonnait sans doute » (pp. 14-15).

De Grandisson entre deux femmes ou de Julie entre deux devoirs, quel est le modèle que Clifort parodie si outrageusement? « Il faut opter entre Julie et Lucile : je jurais à l'une qu'elle serait mon épouse; l'autre la fut effectivement. Deux femmes également à plaindre réclament mes serments. Deux enfants infortunés tendent vers moi leurs bras : la nature multiplie ses plaintes, le sang murmure, et l'égalité du devoir se mêle à l'embarras du choix » (p. 19).

Et l'embarras est grand : d'un côté, Lucile qui doucement se plaint : « C'en est donc fait, Clifort, ce prestige flatteur, ce bonheur fantastique que j'avais mis en vous, ma gloire, mes plaisirs, ma joie, mon existence, tout est anéanti pour moi » (p. 21). Pourtant elle se résignera s'il le faut, elle n'est ni « fille de discorde », ni « serpent de vengeance », elle ne prétend pas porter dans la famille de l'homme à deux épouses « le fer et l'incendie ». De l'autre côté, Julie, la mère abandonnée, qui reprend les arguments de Prévost ou de l'*Héloïse* de Pope : « Ne confondons pas, dit-elle, dans notre accablement, l'ordre de la société et l'ordre de la nature. Les hommes ont fait des conventions : elles peuvent être sages; mais notre premier pacte est avec la nature. Telle est la voix qui te rappelle, père de Juliette, reviens aux accents de ta fille, nous la conduirons sous un ciel pur et libre, et levant sur sa tête nos paternelles mains, nous attesterons ce même ciel de notre amour pour elle : je ne veux point d'autres serments; je ne veux point d'autre hymen : l'amour sera notre prêtre, des larmes de tendresse consacreront la cérémonie. » Sous ce ciel pur, « l'homme ne dira pas que des enfants formés de notre sang ne sont point nos enfants. Notre cœur en les adoptant les rendra légitimes ».

L'embarras est grand, je vous le disais bien; les lettres de l'oncle n'y pourront rien, ni ses reproches sur le « carac-

tère d'inconséquence » révoltante que porte tout ce qui tient à Clifort. Que vont donc devenir « les victimes de son frénétique amour »? Car il les aime toutes deux, un peu comme Grandisson aimait Clémentine et miss Byron. Mais non, décidément c'est Lucile qu'il aime (comme décidément c'est miss Byron que le sublime Grandisson épouse) — et que faire contre l'amour! que faire, sinon répéter *Cleveland?* « Il est des âmes assorties par des chaînes secrètes qui ne peuvent se séparer sans un effort mortel » (p. 34).

Que répondre pourtant à un père qui ne se paie pas de ces raisons? On lui répond par les cris de l'« époux malheureux » de Baculard : dites-lui « que l'épouse de Clifort ne peut cesser de l'être, que l'empire des lois ne s'étend point sur les cœurs. Un nuage obscurcit le soleil, mais il n'interrompt point son cours; la malédiction d'un père, le cri du préjugé, la nature entière s'élèveraient en vain entre Lucile et moi » (p. 35). Qu'il se rassure, la nature ne s'élèvera pas entre eux; il sait pourquoi et ne se prive pas de le dire : « Mon amour est trop pur pour ne pas intéresser la nature entière » (p. 36).

Malgré l'intérêt que lui porte la nature, voilà Lucile gravement malade; le brave oncle va la voir et la réconforter; elle est au lit, à bout de souffle. « Hélas, monsieur, gémit-elle, vous voyez un flambeau presque éteint... Je puise mon repos dans la destruction de mon être... La nature succombe enfin... Tirez le rideau... Je vous honore assez pour vous épargner... un spectacle... funeste... Je touche au terme de mes peines... — Hé parbleu, il n'y paraît pas, vous êtes grasse comme un moine. » C'est sa façon de parler à lui, et qu'on oppose à dessein au ton tragique de Clifort et de ses deux femmes.

Avec l'oncle, nous voici revenus sur la terre et Clifort lui-même en arrive à se reprocher d'avoir dédaigné cette base solide. Pourquoi, après tout, ne ferait-il pas comme un autre? S'il se logeait tout simplement à Paris avec l'une

de ses deux femmes? « Pourquoi n'ai-je pas pensé plus tôt, se reproche-t-il, à rappeler Lucile? Mes nouveaux concitoyens, pour faire cas d'un homme, ne sont pas à un sacrement près » (p. 53). Il avertit donc Lucile, il l'attend, et c'est Julie qui vient le rejoindre! Aura-t-il la cruauté de la congédier? « Ah! que n'ai-je deux cœurs, puisque j'ai deux cultes à rendre!... Julie et Lucile ne furent point choisies, mais créées pour m'inspirer également l'amour impétueux qui me partage entre elles » (p. 70). Lucile, poussée à bout par tant d'infortune, lui écrit un billet : elle est prête à écouter les propositions d'« un homme vil, engraissé des misères publiques » et qui leur fera un sort à elle et à sa fille. Dites-moi après cela, « dites-moi si l'enfer a jamais rassemblé plus d'horreur pour le supplice d'un malheureux... il n'était destiné qu'à moi, dit Clifort, de réduire la vertu à la nécessité du crime » (pp. 71-73). Encore une fois, que faire? Tenter une adroite démarche auprès de Lucile, et se tirer de l'« embarras du choix » en retenant les deux femmes; il parlera à Lucile : « Je suis tenté de lui tout découvrir : une âme aussi grande trouvera des ressources qui ne sont point en moi... Exempte de préjugés, elle secouera le joug d'une loi qui ne permet pas à un homme de faire le bonheur de deux femmes... Sans cette loi bizarre, voyez quelle différence! Sous un ciel ami de l'innocence, je conduirais mon oncle, Lucile, Julie, Juliette et Martian (ses enfants)... Julie et Lucile, unies par leurs vertus, ne formeraient qu'une seule épouse » (pp. 74-75). Il conjure Lucile de passer outre à « cette loi bizarre» faite pour les hommes du commun qui ne peuvent concilier l'infidélité et un amour éternel, qui n'ont nul crime à se reprocher peut-être, mais n'ont certainement aucune des « bizarres vertus » que Clifort s'attribue (p. 77). « Dans ce moment funeste, où ma plume est l'organe de l'infidélité, écrit-il à Lucile, mon cœur te jure qu'il t'adore » (p. 76). Lucile comprendra cela, Lucile « que l'opinion ne séduisit jamais » et qui porta toujours « le regard de l'aigle dans la fange du préjugé » (p. 80).

Mais Lucile n'est qu'à mi-chemin de la folie de Clifort; elle accorde que la chasteté est fille de l'amour, elle va jusque-là. Mais « prendre deux femmes au lieu d'une » lui semble « un excès de chasteté qui n'appartient qu'à Clifort » (p. 98) et qu'elle ne goûte pas. Pauvre Clifort! Il se lamente d'être à ce point incompris. « Avouez qu'il est affreux de s'attirer les noms de méchant, de parjure, d'infâme... Moi infâme! » (p. 102). Nouvelle complication pour achever le malheureux : Julie donne sa fortune à sa rivale, mais demande à épouser leur mari commun. Que fera le pauvre homme? « Ne vous est-il jamais arrivé de penser à l'éternité supposée malheureuse? D'entasser siècles sur siècles, des millions de siècles sur des millions de siècles, d'entasser, entasser encore, et de perdre la raison? » (p. 106). Voilà précisément son état.

Les événements se précipitent : adorant Julie, idolâtrant Lucile, Clifort succombe à son agitation (ou du moins il le dit), il verse « des larmes de tendresse et de rage » (p. 107). Voilà maintenant son père mourant et consentant à son mariage avec Julie; c'est un peu tard : il a été quinze ans le mari de Lucile! Enfin, il se décide à épouser Julie; mais à ce moment Lucile paraît, on ne sait pourquoi, peut-être est-ce pour adresser à Julie ces paroles lapidaires : « Je vous admire, je vous hais, et je pars. » Près d'être ainsi débarrassé de Lucile, il ne se décide pas à la laisser partir sans remplir une dernière fois ses devoirs de mari, et il s'étonne fort, dans cette occasion, de s'entendre appeler « suborneur » par Julie. Lui, suborneur! alors qu'il n'a voulu qu'honorer Lucile! « O faiblesse, se lamente-t-il, que je crus un effort de vertu sublime! » (p. 153). Il épouse Lucile; non, il feint de l'épouser; elle se croit trahie, elle disparaît. Julie, pour la même raison, épouse l'oncle. Et voilà notre homme veuf de ses deux femmes. Mais pour finir, il épouse Lucile pour de bon, et remercie son oncle.

Cette élucubration vraiment stupide ne nous aurait pas arrêté aussi longtemps, si le type de Saint-Preux n'y

était reproduit en termes grossiers (1) et si nous n'y avions trouvé la propre définition du rousseauisme cent cinquante ans avant celle qu'en a donnée M. Baldensperger : « Je veux jouir, dit Clifort, du privilège de l'homme, celui de réfléchir et de penser sans le secours d'autrui » (p. 92). Une autre constatation intéressante, c'est de voir encore une fois un contempteur de Rousseau, voulant se moquer de la *Nouvelle Héloïse*, y réussissant parfois, beaucoup plus heureux encore quand il parodie Baculard, et enfin gardant ses traits les mieux aiguisés pour les lancer, le maladroit, sur *Grandisson!*

***

Ainsi, ceux qui croient s'en prendre à la *Julie*, qu'ils le veuillent ou non, font la critique du roman contemporain; de même ceux que l'on serait tenté de reconnaître à première vue comme des successeurs de Rousseau, n'ont guère pris chez lui que ce qu'ils eussent trouvé chez les autres : Prévost, Pope, Baculard d'Arnaud, pour ne citer que les noms marquants.

Nous allons le voir de nouveau par l'exemple d'un original : du Rozoy, l'auteur des *Lettres de Cécile à Julie ou les Combats de la nature* (1764).

Le roman débute à la manière de tous ceux du XVIII[e] siècle, à l'exception toutefois de la *Nouvelle Héloïse :* Cécile, à quinze ans, est rêveuse, curieuse aussi; troublée par l'éveil de sa « sensibilité » (est-ce bien le mot?), elle pleure sans savoir de quoi, et, comme elle est du siècle de Prévost, elle se complaît dans sa mélancolie. Comme chacun sait, et comme le rappelle Fréron, « les âmes mélancoliques n'ont qu'un pas à faire pour arriver à la ten-

(1) Cf. p. 94 : « Vous me parlez de patrie, de famille, de devoir... à moi dont le devoir est le supplice, la famille le tyran, et la patrie le berceau de mes malheurs ! Je vous demande d'abord ce que c'est qu'une patrie ? ce que c'est qu'une famille ? » Clifort répète ici La Bédoyère (Baculard d'Arnaud, *Les Epoux malheureux*) plutôt que Saint-Preux.

dresse (1) ». Cela ne vous étonne donc pas d'apprendre que la jeune fille aime déjà un petit marquis de dix-huit ans; elle le lui cache si peu que son père en homme prudent trouve bon de prendre des arrangements en vue de leur mariage. Paraît à ce moment un nouveau personnage, Derville, officier de trente ans, bientôt assidu auprès de Cécile. Elle s'en plaint, mais ne peut s'empêcher en même temps de le trouver « beau, grand et bien fait »; elle ne pense qu'à son petit marquis, elle n'aime pas Derville, cela va sans dire; « je ne l'aime pas, assure-t-elle, mais si je n'aimais le marquis, je me défierais bien de moi-même ». Cela étant, nous plaignons déjà le fiancé; l'instant d'après, nous perdons tout espoir en voyant Cécile forcée d'appeler à son secours le sentiment du devoir et même du sacrifice; elle se défendra contre Derville, mais hélas! ce sera pour sa propre gloire : « Plus il aura de droits à être aimé, plus j'aurai de mérite à m'en défendre, dit-elle. C'est trop peu d'aimer le marquis, il faut lui faire des sacrifices. » (I, 24.)

Et voilà Cécile entre deux amoureux. Cela lui donne à penser. Etant « sensible », elle sait qu'elle est bonne; son amour ou même ses deux amours sont-ils condamnables? « Non... L'amour n'est point un crime, ou la nature serait criminelle. » (I, 36.) Rien de plus simple, rien de plus traditionnel aussi; si l'on veut, c'est l'opinion de Julie, de Saint-Preux, de milord Edouard dans la première partie de la *Nouvelle Héloïse;* mais c'est aussi l'opinion de *Cleveland*, et dans la polémique, celle de « tant de petits esprits de l'époque, entre autres l'auteur d'« un tissu d'impiétés et d'extravagances », intitulé *Histoire d'un peuple nouveau* (2) où l'on autorise toute licence sauf contre l'amour. Cécile, amoureuse de son marquis et prête à aimer l'officier, s'inquiète pendant une absence de son fiancé qui la laisse sans nouvelles. Bientôt leur mariage est rompu; dans sa

(1) *Ann. litt.*, 1760, t. V, compte rendu des *Mémoires de Miladi B***, roman.*

(2) *Ann. litt.*, 1758, t. I, p. 235.

douleur, elle jure de n'aimer jamais, s'efforce d'oublier le marquis, mais ne tarde pas à rendre justice au mérite de Derville, sans cependant lui donner dans son cœur la place laissée libre par un ingrat. Les soins que lui rend Derville déplaisent aux parents de Cécile; ils leur interdisent de se voir. A-t-elle oublié le marquis? L'aime-t-elle encore? Le hait-elle? Comment, à son âge, voir clair au fond d'elle-même et démêler cette confusion? « Prenez pitié, supplie-t-elle, ma Julie, du tumulte d'un cœur innocent; à quel âge, ma chère, je réfléchis et je pleure! Que sera-ce qu'un jour dont l'aurore s'annonce par tant de nuages? » (I, 54.) Oui, que sera ce jour?

Il faut que des événements romanesques se chargent de créer une nouvelle situation. L'auteur, pour cela, va-t-il emprunter un expédient à la *Nouvelle Héloïse?* Non : tout bon héros de roman, depuis l'*Astrée* jusqu'à W. Scott, sait surprendre à travers une cloison, de derrière un bosquet, par une lettre interceptée ou par quelque autre moyen, le secret qui lui importe le plus et qu'on semblait lui cacher le plus jalousement; ainsi Derville entendra, sans que Cécile le veuille, l'aveu de son amour pour lui. Les deux jeunes gens se revoient, sont surpris, sont séparés. Les parents de Cécile maltraitent la petite rebelle, la mettent au pain sec, l'enferment dans une chambre aux fenêtres grillées, aux volets clos. Mais elle trouve tout de suite en Derville un libérateur : dès le lendemain il vient pour l'enlever, elle y consent, et il l'emmène chez sa mère.

Le lecteur qui se souvient que l'amante de Saint-Preux fut frappée par son père dans une occasion semblable, se demande pourquoi Julie ne fit pas comme Cécile. C'est qu'elle était bien moins romanesque et bien moins révoltée; on pouvait parler raison à Julie et faire appel à son cœur. Cécile, au contraire, tranche tout d'un mot : « Il est des malheurs qui excusent tout. » (I, 63.) Elle menace les mères qui réduisent au désespoir « des cœurs tendres, qui sont rebelles par nécessité et coupables sans être à punir. »

(I, 64.) Tout « cœur tendre », M^lle^ Fauque nous l'a déjà dit, est excusé d'avance; il est impie, répète Cécile après Baculard, de le juger selon la morale des âmes froides « peu capables d'aimer et de haïr avec excès » et qui ne prennent conseil que de leur raison. (I, 71.) C'est par le même principe que, mariée et adultère, elle réclamera plus tard le titre de femme vertueuse : « Vous avez été plus heureuse que moi, écrit-elle à Julie; pourquoi? parce que vous vous êtes trouvée moins souvent aux prises avec la loi. Vous n'avez point été mère avant le mariage; vous n'avez jamais dérobé d'instants à votre époux : avez-vous été plus vertueuse pour cela? Julie, ne le pensez pas. » (II, 77.)

N'est-ce pas ainsi à peu près que Claire expliquait à son amie les raisons qu'elle avait de garder l'estime d'elle-même après s'être livrée à Saint-Preux?

Oui, seulement les héros de du Rozoy, plus logiques que ceux de Jean-Jacques, sont par là même plus insoumis. Il est évident que pour eux « la distance est petite de la vertu au crime ». (I, 71.) Je parle de crime et de coupable. Eh! le puis-je? « Le Ciel punit-il un penchant qu'il a formé dans nous? Qui nous donna l'idée des soupirs, des baisers? Pourquoi nous les défendre?... Oui, la politique a ses droits; mais que fait la politique à l'amour? Le seing d'un notaire, la permission d'un prêtre sont à notre union ce qu'une échelle est à l'entrevue d'un amant qui s'introduit par une fenêtre chez sa maîtresse » (I, 73), et en un mot, « l'homme suivant la loi est toujours inepte suivant la nature ». (I, 199.)

Cécile, sauf l'exagération et le ton du sectaire, nous ramène ainsi à *Cleveland* par delà la *Nouvelle Héloïse*. Elle se livre à Derville comme Julie s'est livrée à Saint-Preux; d'abord (je le suppose du moins), pour les mêmes raisons éternelles : c'est qu'ils sont jeunes tous deux; mais surtout pour pouvoir affirmer ensuite qu'ils sont sans remords, qu'ils n'ont fait qu'user d'un droit sacré, qu'ils

n'ont fait que suivre, comme disait Saint-Preux à Julie, « la plus pure loi de la nature ». « J'ai aimé un homme aimable, qui m'aimait; si c'est là un crime, c'est celui de la loi. Pourquoi défend-elle ce que la nature permet et veut? » (I, 83.) Cécile, comme Julie, est « une infortunée dont tout le crime est d'avoir un cœur tendre ». (I, 84.) N'appelons donc pas crimes des faiblesses, et surtout « les faiblesses d'un cœur né sans vices et toujours occupé à combattre ses défauts ». (I, 198.) S'il est des usages et des devoirs, pensons aussi qu'« il est de ces cœurs malheureux qui ne peuvent sentir que violemment; ce qui n'est à d'autres qu'un désir, est une passion pour eux ». (I, 199.) Quel est le destin de ces « malheureux »? « Quel est mon destin? se demande Cécile. Assez tendre pour être voluptueuse, assez sage pour être décente, mille objets devaient amuser ma vivacité, un seul captiver ma tendresse; enfin l'amour devait être pour moi un plaisir plutôt qu'un engagement, et le devoir plutôt un amusement qu'une chaîne; mon destin a voulu tout le contraire... Ciel! que t'avais-je fait avant que de naître, pour me donner un cœur tel que le mien? Et tu m'en punirais après ma mort! Mais ce cœur n'est-il point ton ouvrage?... S'il est dans les passions des zones différentes, tu me rendis malheureuse en me faisant naître sous la plus brûlante, et tu me punirais de mon malheur! » (I, 219.) Après cela, elle ose dire : « J'adore, je chéris la vertu ». (I, 221.)

Mais à l'exemple de son modèle, va-t-elle tenter de se relever, et du Rozoy adoptera-t-il les cinq dernières parties de la *Nouvelle Héloïse* aussi docilement que les paradoxes de la première?

Hélas! Il ne songe plus à Rousseau au moment où il le faudrait; il retourne au pire Prévost, au Prévost mélodramatique : « Passer d'un malheur à un autre et d'une situation cruelle à quelque autre plus cruelle encore », tel est le sort de ses héros. Laissons pour un court moment Cécile qui, comme dit Fréron, « après avoir perdu son

honneur, s'amuse à faire la philosophe (1) » et informons-nous de son amant. Derville réussit à blesser sa mère en voulant se défendre contre un agresseur, on lui enlève Cécile et on la ramène à ses parents; ceux-ci n'ont qu'un souci : comme elle va être mère, ils veulent à tout prix « ensevelir sa faute ». On l'enferme dans un couvent, où elle accouche; séquestrée dans une chambre, à peine nourrie, sans feu, près de mourir avec son enfant, de faim et de froid, elle interroge son cœur : « A seize ans, tu as connu deux passions, toutes les deux violentes. » Est-ce une raison pour tant souffrir? Son cœur lui répond en « philosophe » : « Quelle loi cruelle, quelle affreuse politique, lui dit-il, pouvait vous ordonner de ne point vous livrer à un penchant né avec tous les hommes? Le plaisir est à l'homme ce que l'homme est à la nature, sa plus belle richesse... La société a ses lois, mais le cœur a ses droits... Cette société mérite-t-elle de ces sacrifices précieux où le cœur est la victime et le prêtre? » (I, 91-100.) Comme on le voit, ses raisons ne varient guère, et sur ce point-là du moins, Cécile est constante (2).

Mais voici enfin le principe et la fin de tant de philosophie; le lecteur les a devinés, mais l'héroïne avoue maintenant que ce principe et cette fin sont le libertinage.

Prévost, Jean-Jacques, nous ont appris à suivre la nature, sans grand danger après tout, car ils nous croyaient « de belles âmes », constantes comme Cleveland et Fanny, comme Julie et Saint-Preux, non vertueuses, on le sait, mais ayant du moins « le goût de la vertu ». A quels déportements n'eût pas convié la même leçon adressée à des intempérants, à des effrénés, comme le sont

(1) *Ann. litt.*, 1764, III, 315-333.

(2) Comparez à *Cleveland* les idées exprimées pp. 142 et 143 : « Nous nous serons mis au-dessus des lois, parce que le sentiment n'admet que les siennes, et nous nous serons ensuite appuyés des lois parce que nous aurons été au delà de la loi sans aller au delà du devoir... Si le mariage est une action sainte... elle l'est moins par la loi que par le sentiment... Je n'ai jamais été coupable. Trois mots d'un prêtre changent-ils les circonstances? »

les héros de du Rozoy! Pour ces derniers, les chaînes de l'hymen sont « des chaînes exécrables » dont « les chaînons aiguisés forment autant de poignards ». (II, 94.) « Les devoirs du mariage!... Hé! quels sont-ils ces devoirs prétendus? Quoi! à seize ans j'aurai juré d'aimer toute ma vie un seul objet! Serment ridicule, promesse absurde! Mais si cet objet ne mérite plus d'être aimé; bien plus, s'il devient haïssable... Mon serment est un mensonge et l'enfreindre n'est que me rétracter... De quel droit le législateur m'ordonne-t-il de ne pas aimer? En suis-je la maîtresse? Quel autre principe de mes actions ai-je que mon cœur? » (I, 183-184.) Non, prendre un amant n'est pas un crime, ce ne serait qu'« une faiblesse heureuse dans d'autres pays et qui serait vertu dans d'autres climats » (1). (II, 126.) Que signifie d'ailleurs ce fameux mot de vertu? « Qu'on me montre donc quels sont les avantages de ce qu'on appelle vertu : qu'on m'apprenne ce que signifie ce beau nom... Des lois différentes dans chaque climat, opposées dans les religions, arbitraires par conséquent, font ce qu'on appelle le bien et le mal. » (II, 55.)

Si Cécile se réclame ainsi des théories d'Helvétius, c'est qu'elle en a bien besoin. Mariée à Derville, elle revoit le marquis, son premier fiancé qu'elle a cru ingrat; il la détrompe : leur rupture a été l'œuvre de la sœur de Derville; la perfide avait supposé la lettre qui a trompé Cécile, et rien n'est plus commun dans le roman français, non pas seulement celui de l'époque, mais déjà celui du temps de Henri IV. (*Astrée*, première partie, livre IV.) Que va faire Cécile? Le marquis ne l'a donc pas abandonnée! Il n'est pas coupable, c'est elle au contraire qui lui fut infidèle. Elle adore le marquis, elle n'aime plus son époux, mais « sa vertu combat pour lui ». Du moins, c'est Fréron qui le dit, car la lutte n'est pas fort longue, à mon gré. Si le mari pouvait disparaître! mais comment? « Je ne m'étonne

(1) Cp. Thorel de Campigneules, *Le Nouvel Abaillard*, t. I, p. 131 (*supra*, p. 225).

plus, dit Cécile, si tant de femmes ont porté le poignard dans le sein de leurs époux, si leurs mains enhardies ont distillé les poisons; ce n'étaient que des victimes expiatoires immolées à la nature. » (II, 18.) Cécile se fait donc du devoir une idée qu'il nous est permis de trouver assez différente de celle de Julie. Mais enfin, elle ne tue pas son mari, comme vous pourriez le craindre; au contraire, c'est lui qui, devenu joueur, voleur, débauché, lui perce le sein, met le feu à son lit, et (si j'ai bien compté) attente par trois fois à la vie de sa digne compagne. Et j'oublie encore bien des événements qui ne le cèdent pas à ceux-ci!

Je ne sais si j'ai donné une idée suffisante du triste mélange où se déploie la verve de du Rozoy et de sa Cécile; mais je ne puis tout reproduire, ni indiquer en marge l'apparentement ou l'origine de chacune de leurs idées; qu'il me suffise de transcrire un dernier passage qui achève de ranger du Rozoy parmi les fanatiques d'un des deux grands partis du XVIII[e] siècle. Ayant récriminé contre les lois qui bornent les droits du cœur (pour m'exprimer décemment), Cécile doit s'élever aussi contre la société de son temps. Son esprit est « révolté de l'inégalité d'un partage qui fait vingt mille malheureux contre un tyran fortuné ». Elle stigmatise « la fière opulence » qui insulte « à la vertu noble mais pauvre », et elle nous demande : « Que possédait plus que moi en naissant ce personnage altier, fier du nom de ses pères, que le hasard fit d'illustres fous et d'honnêtes fripons? Il avait pour lui leurs folies et leurs rapines; mais j'avais pour moi les droits de la nature. *Qu'il fasse restitution.* Apporté-je en naissant moins de besoins que lui? Et si je suis née avec autant de besoins, pourquoi n'ai-je pas autant de possession... Mes besoins sont multipliés moins par ce que je désire que par ce que je lui envie. *L'égalité, voilà mon besoin.* » (II, 202-203.)

Cécile finit comme l'Héloïse de Pope, une Héloïse devenue femme entretenue, ce qui nous la change un peu :

« Saint-Albin (qui l'entretient), Saint-Albin lui-même, assure Cécile, ne m'engagera pas dans les fers du mariage. La chaîne qui nous unit se romprait peut-être s'il s'y joignait quelque chaînon étranger. »

Fréron veut qu'on regarde ce roman « d'un œil moins sévère que les autres ».

En 1765, du Rozoy publia son second roman : *Clairval philosophe, ou la force des passions; Mémoires d'une femme retirée du monde*, mauvais ouvrage, selon Fréron, auquel il reconnaît pourtant de la chaleur dans le style. M^me^ de Clairval est philosophe « si l'on peut donner ce nom à une femme qui regarde l'honneur, les devoirs les plus sacrés, et les mœurs, comme des chimères ou des préjugés au-dessus desquels elle s'élève [1] ». Rien n'est plus juste.

Voici quelques traits de ce roman, qui manque à la B. N., et que nous empruntons à l'extrait qu'en a donné la *Nouvelle Bibliothèque Universelle des Romans* [2]. M^me^ de Clairval affirme qu'on ne doit rien à la paternité, « la dette de la vie n'étant, selon elle, que le résultat d'un caprice ou d'une distraction ». Mariée à quinze ans sans avoir été consultée, elle se croit libre de chercher l'homme selon son cœur; ayant pris un amant, elle se prétend toujours « essentiellement vertueuse »; elle rend même son amant vertueux, c'est-à-dire bienfaisant. Sa vertu n'est que du libertinage; elle ne l'explique que trop bien par le portrait qu'elle fait d'elle et de ses feux, « les feux toujours renaissants de cette substance qui, même dans l'inactivité de mes sens, faisaient jaillir par mes yeux le désir semblable à ces cendres rouges et brûlantes qui dévorent ce qui les approche, autant et plus que les charbons ardents. » Elle répète Cécile et déclame « contre les lois qui, dit-elle, devraient varier comme les tempéraments » et contre « les moralistes, qui, loin de faire cadrer les principes avec nos passions, outragent sans cesse la nature

[1] *Ann. litt.*, 1765, t. VI, p. 27 sq.
[2] *An VII*, tome XIII, pp. 54-119.

qu'ils prétendent réformer et dérogent à ses lois augustes et immuables ». Elle envie le bonheur des sauvages, exclusivement soumis à la nature. Ajoutez à cela des considérations sur le suicide, qu'elle approuve, des réflexions contre les nonnes, leur fainéantise, leur libertinage, l'affirmation digne de Marmontel que les curés ne sont pas aussi vertueux que leurs paroissiens, l'éloge des paysans, « ces nourriciers de l'Etat, qui ont la terre pour lit, une pierre pour oreiller, une prison souvent pour dernier asile », de « ces villageois, ces cultivateurs destinés non au bonheur physique, mais au bonheur moral, et qui jouiraient d'une félicité parfaite s'ils n'avaient ni bailli, ni curé, ni milice », des épisodes du genre de ceux que Baculard aimera à emprunter à Prévost (1), et vous aurez une idée de ce livre que la *Bibliothèque des Romans* juge avec un peu trop de faveur, lui trouvant du mérite littéraire, « une sensibilité rare, un style brûlant, des peintures délicieuses, et un intérêt assez constamment soutenu »; le même critique en voit bien le sens : « La dissolution ou du moins l'affaiblissement de tous les liens publics ou particuliers, sacrés ou profanes de la société, forment son plan général ».

***

Du Rozoy est donc un révolté auprès duquel Jean-Jacques paraît fade et retardataire. Aussi peut-on se demander quelle fut dans ses paradoxes et ses réclama-

(1) Un de ses amants, mort à la guerre, lui a légué son cœur. « Dumont, son valet de chambre, se présente à moi avec une lettre et la boîte d'or qui le renfermait. Ma main tremble et frissonne sous ce poids... Je crus sentir palpiter ce métal insensible... une sueur froide se répand sur tout mon corps... Ma bouche, comme d'elle-même, se fixe sur ce présent terrible... Je le tiens d'une main et, *de l'autre*, je lis les derniers mots de mon amant expirant... Le papier tombe de ma main, je pousse des cris affreux, je me précipite à genoux... Etrange effet de l'imagination troublée!... Je veux placer mon trésor sur une table, je crois le voir se mouvoir de lui-même... Cette folle idée me saisit et me transporte... Je prends le cœur entre mes mains, je parviens enfin à l'ouvrir, je le vois... C'est lui-même... Je veux y porter la bouche... la nature frémit... Une léthargie stupide succède à mes transports. »

tions, la part de la bravade et celle de la sincérité. On a d'autant plus le droit d'être sceptique qu'une fois la Révolution arrivée, ce révolutionnaire avant la lettre « s'affirmait, de 1789 à 1792 (année où il fut guillotiné), le soutien résolu du vieil édifice monarchique (1) ». Mais je suis peu curieux de du Rozoy, je le suis plus de la répercussion des idées, sincères ou non, qu'il exprime dans ses romans. Or, en 1770, je le vois à la Bastille pour un libelle de l'effet duquel l'autorité a cru devoir s'inquiéter. A cette occasion, l'inspecteur de la librairie d'Hemery note : « Le système que propose ce mauvais sujet ne tend à rien moins qu'à renverser tout. Un homme capable non seulement d'oser penser, mais encore d'écrire et de faire imprimer de pareilles horreurs, n'aurait certainement pas existé longtemps sous le cardinal de Richelieu (2). »

Il faudra attendre vingt ans et plus pour qu'« on renverse tout ». Mais on s'y prépare, et je vois dans les romans de du Rozoy, bien plutôt qu'une imitation de la *Nouvelle Héloïse*, une œuvre qui continue le mouvement dont on a noté l'orientation dès le début du XVIII[e] siècle et la triste fin de Louis XIV. Dès cette époque, les bons esprits appellent sinon un renversement, du moins une revision; le peuple souffre trop et ceux qui l'ont vu souffrir l'ont dit. Mais vers 1760, tout le monde s'en mêle, et Fréron note que la fureur d'arranger l'Etat, de s'ériger en législateur, est devenue une mode (3).

Les préoccupations politiques ne sont pas rares dans les romans; plus d'un s'attaque aux préjugés de toute sorte. Mais, comme il convient au genre, le roman s'attache de préférence à nier la légitimité des lois morales et domestiques qui restreignent la liberté dans l'amour. La sauvage

(1) On peut lire sur du Rozoy un article de M. Paul d'Estrée, dans la *R. H. L.*, t. XXV, 1918. M. d'Estrée a négligé les romans : il ne leur consacre qu'une page sur soixante et n'en parle que d'après Fréron, Bachaumont et Grimm.

(2) d'Estrée, *art. cit.*, p. 212.

(3) *Ann. litt.*, 1760, t. V, p. 145.

héroïne de *Zélaskim* (1) parlant de son amant, raisonne comme l'*Héloïse* de Pope: « Il m'aimait; que m'importaient les idées du reste des hommes, ce n'était que de lui que j'étais jalouse de conserver l'estime. » (I, 56.) Son père, souverain américain, a condamné son amant à périr; on lui pardonne de la voir se révolter contre la tyrannie paternelle avec bien plus de feu que Julie contre les exigences du baron d'Etanges; mais le ton de ses reproches, le principe de ses raisonnements, ne sont pas d'une amoureuse seulement; ils sont plus encore ceux d'une « philosophe » qui compare entre eux les devoirs et les droits de la nature, les avantages de l'indépendance et les abus de l'autorité. « Affranchie désormais, dit-elle à son père, par votre inhumanité, des devoirs que la nature impose, je vais employer le peu de temps que votre cruauté me permettra encore de vivre à m'abandonner sans réserve à mon amour; je ne dois rien à qui ne fait rien pour moi. Que m'importe cette existence que vous m'avez donnée... Pères injustes! Vous voulez qu'on vous sacrifie tout le repos, tous les plaisirs, tout le bonheur de cette vie pour laquelle vous exigez tant de reconnaissance. Barbares! Quelle obligation peut-on avoir à l'auteur de ses malheurs?... La vie que je tiens de vous est le plus grand des malheurs dont vous pouviez m'accabler, si vous voulez en empoisonner le cours. » (I, 26.) Peut-être l'auteur de *Zélaskim* se flatte-t-il de continuer et de dépasser Jean-Jacques; il répète Pope et Baculard.

On croit d'abord avoir affaire à un imitateur de Jean-Jacques lorsqu'on lit les *Mémoires d'une religieuse* (par Pierre de Longchamps, 1766, 2 in-12); l'héroïne s'est convaincue « qu'un lecteur éclairé pouvait lire ses mémoires avec autant d'édification qu'un traité de pure morale ».

---

(1) Béliard. *Zélaskim, Histoire amériquaine*, ou *Les Aventures de la marquise de P***, avec un Discours pour la défense des romans.* Paris, 1765, 4 volumes in-12.

« Il est, dit-elle, des remords qui n'ont leur source que dans la vertu. » Et telle est bien l'idée de Rousseau. Comme à Julie, la nature lui a donné « un cœur fait pour la vertu »; seules des circonstances malheureuses l'ont engagée dans le crime. Mais la ressemblance s'arrête là. Les *Mémoires d'une religieuse* ne sont qu'une de ces histoires d'inceste si fréquentes dans le roman français, peut-être la plus curieuse d'ailleurs, ne ménageant pas (au travers d'une intrigue à la Prévost) les expressions de feu, mélangeant le genre de Baculard d'Arnaud au ton de Népomucène Lemercier *(Alminti)*, reproduisant les idées favorites de La Chaussée sur la piété filiale et l'amour conjugal, par-dessus tout voulant imposer l'idée que l'amour criminel est une exception et que peut-être seul l'inceste consenti serait condamnable. L'héroïne, quoi qu'elle en dise, n'éprouve aucun remords; bien qu'elle ait pris le voile, elle n'est pas guérie de sa passion; « l'idée d'une sœur amante de son frère, avoue-t-elle, est aussi chère qu'affreuse pour mon cœur ». L'auteur trouve des justifications fort équivoques à ses peintures licencieuses : « Le bonheur suprême, dit-il, n'a pas besoin des sens, ils ont part au crime et jamais au plaisir. Il n'est de volupté que celle de l'âme : c'est elle que j'ai peinte, et la pudeur ne saurait rougir de mes tableaux sans faire une méprise. »

Cela nous éloigne trop de la *Nouvelle Héloïse;* on y reconnaît tout de suite une autre inspiration; une jeune fille s'étant livrée à un jeune homme, nous confie sa conception de l'amour : « J'éprouvais, dit-elle, et je ne sais pourquoi, une sorte de répugnance à continuer d'être heureuse sous d'autres lois que celles de l'amour. Je ne voyais dans le mariage qu'un accessoire embarrassant et superflu, qui, sous prétexte d'épurer le sentiment, le refroidit ou l'éteint. Funeste égarement d'une flamme coupable! J'allais jusqu'à chérir le crime de nos feux, et mon cœur les eût peut-être dédaignés s'ils eussent été légitimes. » Le lecteur n'hésite pas à noter le plagiat flagrant de l'*Héloïse* de

Pope; et, en effet, une allusion le confirme dans son jugement.

* * *

Dès son époque déjà, on se plut à charger Jean-Jacques de tous les péchés du siècle; mais ce fut, à ce moment, l'œuvre de quelques rares envieux. Grimm ou Diderot, dans leur rancune, ne trouvent rien de mieux pour définir une héroïne infâme que de l'appeler « une malheureuse née dans la crapule, dans la bassesse et dans la débauche, qui cherche sans cesse à appliquer à ses aventures les maximes de la prude Julie et du sage Emile de Jean-Jacques Rousseau (1) »; lorsqu'ils citent le titre de romans illisibles et qui n'ont rien de commun, mais vraiment rien avec Rousseau, sinon ce qu'il partage avec tous ses contemporains, ils déclarent que « c'est à la *Nouvelle Héloïse* que nous devons toutes ces détestables productions (2) ». Sous prétexte qu'il y a de la licence dans la première partie du roman de Rousseau, et de la vertu dans les cinq autres parties, on veut faire croire que l'idée de Rousseau fut d'identifier licence et vertu; on réunit ce que Rousseau a nettement séparé; on lui reproche une confusion qui non seulement ne date pas de lui, mais qu'il s'est efforcé de détruire. Il arrive ainsi que voulant flétrir Jean-Jacques, on ne fait que condamner une idée qui ne se trouve nulle part dans son œuvre, mais qui préoccupait ses contemporains, un Greuze, un Bibiéna, un Marmontel, un Diderot. Nous l'avons vu, à l'occasion d'un passage très libre de la *Nouvelle Héloïse*, et d'autres l'ont dit comme nous, le sentiment servait alors à donner « une sorte de ragoût au libertinage (3) ». Ce *sentiment* et ce libertinage triomphent, dix ans avant la *Nouvelle Héloïse*, dans un roman

(1) *Corr. litt.*, 1er août 1763. La définition est exacte, mais le ton est manifestement défavorable à Rousseau.
(2) *Ibid.*, 15 janvier 1764.
(3) D. Mornet, *Revue des Cours et Conférences*, 1914, p. 592.

de Bibiéna; cette « lumière divine » n'apprend guère aux femmes qu'à mieux savourer l'adultère, ce « guide sûr et éclairé » les aidant à choisir pour leur félicité, non pas n'importe quel complice, mais un « homme sensible » (1).

Au contraire, il y a du Corneille (2) dans le renoncement de Julie : « pour nous aimer toujours, il faut renoncer l'un à l'autre », dit-elle à Saint-Preux.

Loin de moi la prétention de soutenir que le pauvre Jean-Jacques et l'auteur du *Cid* ne font qu'un! Mais s'il est impossible de confondre deux natures si différentes, il est bon de rappeler sans cesse combien leurs siècles furent également opposés, de ne jamais oublier que les contemporains de Rousseau et Rousseau lui-même n'acceptent une discipline qu'après en avoir examiné la légitimité : ils agissent, mais auparavant ils ont raisonné; ils se plient au devoir, mais seulement après l'avoir remis en question; ils ne l'acceptent jamais d'avance.

Leur attitude a pour premier fondement la confiance dans la nature. Lahontan, Gueudeville, les missionnaires, en inventant le « bon sauvage », ont devancé Rousseau dans sa conception romanesque de l'homme naturellement bon (3); la supériorité du cœur sur la raison fut le dogme d'Addison avant d'être celui de Rousseau. Ces deux articles de la foi du XVIII[e] siècle ont à leur tour une origine plus éloignée. Ils s'opposent violemment à la doctrine de l'Eglise, ils sont la négation du péché originel et par là ils ont leur justification première dans l'idée de nature que nous avons vue naître au début du siècle.

L'argument d'autorité déclaré inadmissible en matière

---

(1) Bibiena, *Le Triomphe du Sentiment*. Si j'en juge par l'analyse qu'en a donnée D. Mornet, *art. cit.*, il est évident que le reste du roman vient en droite ligne de Prévost.

(2) J. Merlant, *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*, Paris, 1905, p. 38.

(3) Lichtenberger, *Le socialisme au XVIII[e] siècle*, Paris, 1895; Chinard, *l'Amérique et le rêve exotique dans la litt. franç. au XVII[e] et au XVIII[e] siècle*, Paris, 1913.

de religion et de morale, le fut également en matière de politique. Après Bayle, il parut raisonnable à Montesquieu de tirer « de la nature des choses » les principes que Bossuet dégageait « des propres paroles de l'Ecriture (1) ». Les innombrables contes orientaux, à l'imitation des *Lettres persanes*, ont fait la satire des mœurs et celle du gouvernement de Louis XV. Ils la firent, cela est vrai, sous une forme badine; et voilà peut-être où intervient l'influence de Rousseau : il ne se déride jamais. Ses théories, des connaisseurs l'ont dit, ne sont pas révolutionnaires lorsqu'on les réduit à leur juste valeur, mais elles prêtent à des interprétations violentes (2). Avant de s'apaiser et de revenir au réel (car il y revient toujours), il commence par se passionner. « Il arrive donc par nécessité que chez lui, ce qui lutte, ce qui condamne, ce qui dénonce, ce qui indigne et soulève, est incomparablement plus fort, plus séducteur que ce qui retient, modère ou absout (3). » Ses disciples ont succombé à la tentation qu'il leur donnait : celle « d'isoler ses maximes du contexte »; et c'est ainsi que « très éloigné lui-même d'être un révolutionnaire », il a pu devenir « le type et l'ancêtre du révolutionnaire (4) ». Encore une fois, les hommes du XVIII[e] siècle ont fait dans l'œuvre de Rousseau le choix qui leur a plu; en politique comme en religion, ils ont emprunté à Rousseau ce qu'il avait de commun avec la licence ou avec le goût de liberté de son siècle.

Ce penchant à la licence trouvera sa satisfaction la plus copieuse dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*

---

(1) A. Cazes, *Pierre Bayle*, 1905, p. 75.

(2) Lichtenberger, *op. cit.*, p. 33.

(3) Lanson, *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau*, t. VIII, pp. 29-30. Cp. Lichtenberger, *op. cit.*, p. 178 : « Il est avant tout un rhéteur et un déclamateur. Il a avancé sous des formes agressives des doctrines qu'il réservait à la pure spéculation, ou dont ensuite il atténuait les conséquences et la portée... Il est devenu le maître de disciples qui ont faussé sa doctrine, en la rendant plus logique, ou l'ont exagérée. »

(4) Lichtenberger, *op. cit.*, p. 178.

(écrit par Diderot en 1772, publié seulement en 1796). On sait qu'il n'est pas de l'invention de Rousseau.

Diderot, lui aussi, affirme que « l'homme est comme Dieu ou la nature l'a fait, et Dieu ou la nature ne fait rien de mal » (*Addition aux pensées philosophiques*). Seulement, tandis que Rousseau part de cet axiome pour faire d'Emile un homme et un citoyen, ennemi de l'oppression pour lui-même et pour les autres, dont l'idéal sera la liberté et l'égalité, Diderot ne cherche pas à transformer les instincts en prolongeant leur orientation première, il les prend tels qu'il les trouve et ne se propose que de les satisfaire jusqu'à une brutale satiété. Pour lui, il y a d'un côté la nature, et de l'autre la contrainte; aucune nuance ne relie ces deux idées simplistes violemment opposées (1). Il y a toujours eu du Marmontel et du Pigault-Lebrun dans Diderot : la morale du *Supplément au Voyage de Bougainville* n'est pas fort différente de celle d'*Annette et Lubin*, car, à l'époque où nous sommes arrivés, « il paraît décidé qu'Annette et Lubin sont des moralistes » et des philosophes (2). Le siècle pouvant choisir entre leur doctrine de complaisance et la leçon de Julie, il faut se demander où vont ses préférences.

---

(1) *Pensées philosophiques*, V : « C'est le comble de la folie que de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait ! »

(2) La Dixmerie, *Contes philosophiques et moraux*, 1765, *Préface*.

CHAPITRE VII

Influence simultanée de Rousseau, Richardson et Prévost.

I. Rousseau. — Beaurieu, *L'Elève de la Nature* (1763). Mercier, *L'Homme sauvage* (1767). Saint-Lambert, *Les deux Amis* (1770). Jonval, *Les Erreurs instructives* (1765). Le personnage de Lauretta dans la *Nouvelle Héloïse*. Critique des mœurs. Les préjugés : Mme Le Prince de Beaumont, *Les Lettres du marquis de Roselle* (1764). Déviation de l'enseignement de Rousseau. Dorat, *Les Sacrifices de l'Amour* (1771). Les romans de la mésalliance. Saint-Lambert, *Sara Th.* Léonard, *La Nouvelle Clémentine* (1774).

Chose remarquable, les auteurs (G.-G. de Beaurieu, par exemple) qui pensent « travailler selon les vues de Rousseau » et qui, à l'exemple d'Emile, se proposent de former « un honnête homme heureux pour lui-même » et de rendre cet honnête homme « encore plus heureux en en faisant un bon citoyen (1) », se mettent aussi à l'école de Diderot et de Condillac (2). Ils partagent les préoccupations du Vicaire Savoyard; ils veulent « élever l'homme jusqu'à son Créateur, et l'y conduire par l'impression que doit faire sur une âme sensible le spectacle de l'univers » sans pour cela « pénétrer dans les ténèbres de la métaphysique (3) ». Mais ils commencent par animer un homme-machine, qu'ils ont placé dans une cage au milieu d'une île où il n'entendra ni ne verra personne; après quelques années de séquestration, la cage est ouverte et l'élève confié à la nature : chacune de ses sensations donne naissance à une idée; ces idées comparées forment des raisonnements et voilà un homme complet.

(1) Gaspard-Guillard de Beaurieu, *L'Elève de la Nature, Préface* de 1766.
(2) Cf. *Essai sur l'origine des connaissances.*
(3) Beaurieu, *L'Elève de la Nature, Préface* de 1771

Pas tout à fait complet cependant, car au XVIII[e] siècle l'homme n'est rien s'il n'affirme ses caractères sexuels. L'Elève de la nature rencontrera donc bientôt une compagne dont il ne sera d'ailleurs pas embarrassé de faire usage. Mais — et voilà qui nous éloigne de Condillac et plus encore de Rousseau pour nous rapprocher de la morale d'*Annette et Lubin* — la facilité même de l'œuvre de chair ne l'avertit pas de son caractère d'animalité; il voit là, au contraire, un auguste devoir et c'est surtout quand il fait la bête qu'il se croit un ange (1).

Il est certes permis, comme le fait Mercier à l'exemple de Rousseau, de « rechercher les traits primitifs de la nature humaine si défigurée par toutes nos institutions » et de se demander si réellement l'homme est né bon (2); de proclamer sacré « cet instinct donné par l'auteur de tous les êtres » et d'affirmer que le cœur a ses lumières et même « plus pures que celles de l'esprit (3) ». Non, il ne faut pas « des arguments pour adorer » et pas n'est besoin de « compulser des livres pour être juste et bon ». Ce n'est pas non plus d'une pédagogie maladroite que d'abandonner des enfants « aux leçons de la bonne et simple nature » persuadé que l'on est « que tout ce qu'elle fait est bien fait et que ce n'est qu'en la contredisant que nous nous sommes ouvert la source de tant de maux (4) »; et c'est même présager longtemps à l'avance la méthode de Spencer (5). Oui, cela est bon, à condition de ne pas faire tous

(1) *Edition de* 1771, t. II, p. 53-54 : « Je n'avais eu aucun besoin de leçons pour apprendre à m'acquitter d'un devoir que la crapule et la brutalité, de quelque infamie qu'elles le couvrent, ne sauraient déshonorer : devoir sacré que la nature impose à tout être vivant et qu'elle leur rend cher en l'unissant au plaisir le plus parfait... Depuis neuf mois Julie était grosse. » Je ne parlerai pas de l'abbé Dulaurens, auteur de *Imirce* ou *La Fille de la Nature* (1765), copie inepte du livre de Beaurieu et parodie d'*Emile*.

(2) *L'Homme sauvage* (1767). *Introduction.*

(3) *Ibid.*, chapitre I.

(4) *Ibid.*, chapitre IV.

(5) *Ibid.*, chapitre V : « Quand j'étais averti par la douleur de mieux prendre garde à ma conservation, Azeb et Caboul ne joignaient point leurs cris à mes plaintes, ils attendaient froidement que la douleur fût passée. »

ses efforts pour paraître plus sauvage qu'il n'est décent; à condition de ne pas donner comme conclusion à la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* les endroits scabreux des *Lettres péruviennes*, agréablement relevés de la naïveté savante d'*Annette et Lubin*, et de Gessner, qui lui-même a le goût de ces choses; à condition enfin de ne pas voir la noblesse de l'homme dans l'amour physique seulement.

Or, telle est la prétention de Mercier, l'auteur de l'*Homme sauvage*. Nourri dans le désert avec sa sœur Zaka, l'homme sauvage est un « élève de la nature » au même titre que le héros de Beaurieu. Zidzem et Zaka, élèves de la nature, répondent à tous ses appels; et surtout qu'on ne vienne pas leur imposer des bornes qu'elle n'aurait pas fixées elle-même!

Leur père, n'étant qu'à demi sauvage, leur a défendu d'escalader des rochers; que peut-il résulter de cette interdiction? « Nous conçûmes, dit l'homme sauvage, le projet de la désobéissance, au moment même qu'il nous intimait son ordre, parce que cet ordre nous semblait injuste; puisque nous avions la force d'escalader des rochers, pourquoi n'aurions-nous pas déployé en liberté nos facultés naissantes? (1) »

Ils les déploient si bien l'un et l'autre qu'il va faire un enfant à sa sœur; cela ne nous effarouche pas trop, nous qui avons vu dans Montesquieu les jeunes filles guêbres épouser leurs frères, dans Bayle, dans l'*Essai sur les mœurs*, dans Helvétius, des unions plus insolites encore où le cœur n'était pour rien et la vertu pour peu de chose. La vertu et la sensibilité, voilà ce qui manquait à ces amours. Et comment s'en passer? Mercier se le demande; ses hommes sauvages ne pensent qu'à « cette émotion profonde, voluptueuse » qu'ils doivent à leur « innocente ardeur ». « Précieuse extase de l'amour, douce récompense

(1) *L'Homme sauvage*, chapitre VIII.

de deux cœurs sensibles et vertueux, vous remplîtes nos âmes. »

Elle ne remplit pas seulement l'âme, elle l'éclaire. Les époux lui sont redevables d'« une nouvelle lumière » qui les ennoblit à leurs propres regards; « je ne sais quel sentiment » leur dit qu'à déployer ainsi en liberté leurs facultés naissantes, ils ont pris « un rang honorable parmi l'espèce humaine (1) ». Vous souriez, hommes de peu de foi? C'est pourtant par ce chemin de velours qu'un jeune déiste amène à Dieu une sœur complaisante, « fort indifférente à ces question » qui, du reste, passent sa portée. Pas d'autre moyen d'élever à Dieu une faible femme, l'homme sauvage s'en porte garant. Il a voulu apprendre à Zaka « que la perfection de Dieu était dans son unité, et que ses qualités infinies n'appartenaient nécessairement qu'à lui »; mais elle ne l'a pas compris et c'est alors qu'il s'est décidé à employer les grands moyens. « Je voulus, dit-il, que mon amante eût ma religion; elle adopta sans peine un Dieu qui était le mien; elle raisonnait peu, mais elle sentait vivement. Pouvait-elle ne pas chérir avec tendresse ce Dieu qui avait créé le plaisir et réuni nos cœurs (2)? » Dieu a créé le plaisir : voilà certes une excellente raison pour les aimer l'un et l'autre, Dieu et le plaisir, sans faire entre eux une distinction bien exacte.

Mais l'excès n'est-il pas à craindre, lui qui en tout est un défaut? Elle dit non, mais il dit oui, et vous pensez bien qu'ils ont chacun leurs motifs pour raisonner si différemment. En effet, l'Anglais Lodever recueilli par eux dans leur solitude, n'a pas été insensible aux charmes de Zaka; les louanges de l'Anglais ne déplaisent pas à la jeune sauvage et voilà la guerre allumée. Une guerre très douce d'ailleurs, et toute en pacifiques arguments. Les livres ont peut-être enseigné qu'il ne convenait pas d'entretenir

---

(1) *L'Homme sauvage*, chapitres VIII et IX.
(2) *Ibid.*, chapitres XI et XII.

un double amour, mais nulle part vous ne trouverez cette interdiction inscrite dans la nature; ainsi raisonne la tendre Zaka. « Injuste Zidzem, dit-elle à son époux, est-ce un crime que d'avoir un cœur tendre et compatissant? Depuis quand blâmes-tu en moi ces sentiments d'amour? Je ne t'en ai jamais fait un secret, je m'en veux à moi-même de te ravir quelque chose d'une tendresse que je te dois tout entière, et cependant je ne puis être tout à fait maîtresse de mon cœur. Non, je ne puis m'empêcher d'aimer cet étranger, mais je ne l'aime pas encore comme toi (1). » Que faire? Après une défaillance à peine digne d'un Européen jaloux, Zidzem se relève sauvage; il se détermine à partager avec l'Anglais la possession de Zaka. « La résolution que je pris vous étonnera, a-t-il l'esprit de dire; mais elle me fut inspirée par la pitié, par la bonté naturelle de mon cœur, par je ne sais quel sentiment... Je ne perdrai point le cœur de Zaka, me disais-je; elle m'aimera toujours, et le bonheur de Lodever n'ôtera rien à la somme du mien. Aucune idée honteuse ne se mêlait à ce partage » qui n'aurait été en somme qu'« une suite conséquente de mon amitié pour Lodever ». Mais Zaka, capricieuse comme une Européenne, refuse l'arrangement. On se demande pourquoi; il faut toute la clarté d'« un trait rapide de lumière » pour faire voir à Zidzem « que cette proposition était un outrage à son amour (2) ».

Le trait rapide de lumière qui vient éclairer un peu tard le sauvage et complaisant époux de Zaka, serait-ce la conscience? Quand on veut bien consulter la conscience, elle interdit en effet certaines promiscuités; mais c'est peut-être qu'alors elle n'est pas encore tout à fait pure. Elle ne me paraît vraiment dégagée de sa gangue, et belle de sa nudité même, que chez deux amis Iroquois, Tolho et Monza, qui aiment tous deux la belle Erimé. Le *Spectateur*

(1) *L'Homme sauvage*, chapitre XVII.
(2) *Ibid.*, chapitre XXII.

ou le Socrate moderne (1) avait raconté l'histoire tragique de deux nègres épris de la même négresse et qui se poignardent après avoir tué leur amante (2). Le « philosophe » Saint-Lambert n'a pas ignoré ce conte, mais il ne l'a pas trouvé assez moral. Pourquoi Erimé n'épouserait-elle pas les deux amis rivaux? C'est un essai à faire. Le succès le couronne et tout le monde s'en trouve très bien, car Erimé fut toujours « le modèle de la fidélité conjugale (3) ».

Nous avons ainsi rejoint la naïveté de la nature, mais du même coup, nous voilà fort embarrassés. Nous étions prêts à accepter pour guide, et pour seul guide, notre conscience; nous le faisions d'enthousiasme et nous nous efforcions déjà de l'épurer; encore un pas et nous avions acquis un sens intime purement, naturellement et comme sauvagement lucide. Et voilà que l'exemple de Saint-Lambert comparé à celui de Mercier nous rejette dans une indécision pénible. Quoi? La conscience dicte-elle une leçon différente à chacun de nous? Tantôt elle autorise le bonheur à deux, tantôt elle commande le bonheur à trois! Que faut-il croire?

Que faut-il croire? C'est la question que les contemporains de Rousseau se posent parfois. Elle les embarrasse dans le désert, les trouble encore plus dans les sociétés d'Europe. Ecoutez la question et la réponse, ingénues toutes deux, d'une gouvernante et de son imprudente élève : Une jeune fiancée innocemment s'est donnée à son fiancé; elle est enceinte et elle l'ignore. Sa gouvernante, plus expérimentée, l'instruit de son état et lui reproche l'oubli de ses principes. Le malheur c'est qu'elles ont lu Rousseau : « Si l'action où je me suis portée était un crime, mon cœur aurait des remords. Vous me l'avez dit souvent. Notre juge le plus sévère, c'est notre conscience : elle ne se

(1) D'après Fréron, *Ann. litt.*, 1770, t. V, p. 142; il renvoie au *Spectateur*, trad. de l'anglais, éd. in-4°, 1755, p. 437, tome I, discours 148e.

(2) C'est encore le sujet d'une vignette de l'*Histoire phil. des Indes* de Raynal, 3e vol. de l'éd. de 1775.

(3) Saint-Lambert, *Les Deux Amis, conte iroquois*, 1770.

révolte point contre moi, je ne puis être coupable. — Quel mélange d'ignorance, de crime et de vertu, s'écrie sa gouvernante! (1) »

Ces exemples suffisent : il n'est plus possible de se tromper sur le péché des contemporains et des successeurs de Rousseau. Toute l'époque et Rousseau lui-même, puisqu'il a écrit certaines lettres de la première partie de la *Nouvelle Héloïse*, toute l'époque est gangrenée; la prédilection pour le licencieux fait le caractère commun des plus grands et des plus petits. Ils ont beau user d'artifices : continuateurs de la tradition romanesque française, ils l'avilissent par des complaisances uniquement bestiales.

Car notez-le, la conscience, la philosophie, le sentiment, ne sont jamais invoqués par eux contre toutes les règles de la morale, mais à propos d'une seule. Un héros de roman n'est jamais un voleur, ou s'il le devient, l'amour est son excuse; il n'est pas besoin de lui enseigner : Tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne porteras point de faux témoignage, tu ne désireras point la maison de ton prochain; il accepte sans discussion ces commandements; leur observance est le fondement de la vertu commune.

Cette vertu, pour mériter son nom, veut être colorée d'une nuance libertine. Passe encore qu'une sauvage soit « criminelle et innocente à la fois », qu'elle se dise « coupable sans le savoir », car elle n'a pu « deviner les lois établies pour la tranquillité ou la félicité d'un grand peuple », tandis qu'elle était seule dans un désert (2). Mais les Françaises sont bien près d'adopter sa conception de l'innocence. Lorsque Camédris (3) séduit une jeune fille et l'abandonne, il a tout loisir pour se justifier, et Fréron lui-même se laisse toucher; il reconnaît dans cet épisode « la nature et la vérité »; il le recommande à la méditation des honnêtes femmes; « elles y verront combien il est aisé de se

(1) Contant d'Orville, *La Destinée* ou *Mémoires de Lord Kilmarnoff*, 1766, réimprimé sous le titre de : *Le jeune infortuné* ou *Mémoires* etc., 1776, cf. II, p. 199.

(2) Mercier, *L'Homme sauvage*, chapitre I.

(3) *Camédris, conte*, par Mlle Mazarelli, 1765.

laisser séduire ». Les honnêtes femmes ont besoin de semblables leçons parce que le passage de la vertu à la prostitution se fait sans qu'on y pense (1). Qu'elles lisent, pour s'en convaincre, les *Amours de Laïs* (2) qui peignent « par quelles circonstances une femme, née pour être vertueuse, peut tomber quelquefois dans le désordre ». Etre le maître de sa vertu, cela était bon du temps de la *Princesse de Clèves;* nous avons changé tout cela. « Une passion vive, l'infortune, de mauvais conseils, sont les motifs qui entraînent presque toutes celles qui vivent dans le libertinage (3). » Une courtisane peut donc rester essentiellement vertueuse. Mieux que cela! Pour ramener à ses devoirs une femme prête à les oublier, rien de tel que l'intervention d'une autre femme qui les trahit (4).

Enfin, le degré de libertinage ne mesurerait-il pas le degré de vertu? Ne tomberait-on pas dans des excès licencieux par la faute d'un excès de délicatesse?

A première vue, on ne l'imaginerait pas, et pourtant telle est la thèse de la courtisane Fatime (5). Fatime a été immolée à la débauche par ses parents; elle aurait pu quitter la vie qu'elle mène, mais une singulière espérance l'y retient. On ne croirait pas qu'elle est « sensible et tendre » (II, 102), et pourtant c'est ainsi; elle a du jugement par surcroît : elle s'est dit qu'on ne connaît l'homme qu'à l'usage, et que la débauche étant « une espèce d'ivresse où l'âme se découvre mieux telle qu'elle est » (II, 104), ses amants successifs ne pourront dérober à son attention avertie ni leurs vices ni leurs vertus. Vous vous inquiétez pour elle : ne va-t-elle pas faire fausse route, demandez-vous, puisqu'elle ne connaîtra que des débauchés? Vous ne savez donc pas que « les hommes les plus débauchés sont

(1) *Ann. litt.*, 1765, t. II, 144 sq.
(2) *Les Amours de Laïs, histoire grecque*, par M. de S..., 1765.
(3) *Ann. litt.* 1765, t. II, p. 279 sq.
(4) Bret, *Essais de contes moraux et dramatiques*, 1765 (3e conte : *L'Exemple*).
(5) Jonval, *Les Erreurs instructives* ou *Mémoires du comte de* ***, 1765.

de tous les hommes les plus près d'aimer véritablement? » Pourquoi se livre-t-on à la débauche, sinon « par l'abus d'un principe bon en soi? » (II, 109.) Fatime a donc bien raison de conserver « l'espérance de rencontrer dans la multitude de ceux qu'elle voit un cœur qui pense et qui aime comme elle ». (II, 102.) Elle mourra à la peine? Elle ne sera alors qu'une victime de plus sacrifiée à de nobles principes.

Ce sont là, dira-t-on, des monstruosités exceptionnelles, et je l'accorde; je crois pourtant qu'on n'a pas ignoré les aventures de Fatime et que plus d'un lecteur de Fréron aura cherché, dans le livre de Jonval, les morceaux remplis d'intérêt, de feu et de naturel que l'*Année littéraire* a la bonté de relever (1).

J'irai jusqu'à convenir que les spectateurs du mariage de la rosière de Salency ont été plus nombreux que les lecteurs de Jonval; je note à cette cérémonie on ne peut plus « sensible » la présence de M^me^ de Genlis; le sombre Feutry, l'auteur du *Temple de la Mort*, lui-même s'est déridé pour cette occasion et a composé l'épithalame de la rosière. Il va donc nous vanter sa vertu, son innocence, sa pudeur? Oui, il va nous les vanter, mais parce que c'est là le suprême ragoût; il enviera « l'heureux Palémon » d'être l'époux d'une rosière, justement parce qu'elle va cesser de l'être (2).

***

Revenons à Rousseau et, par une dernière comparaison de son œuvre avec celles que nous venons d'analyser, véri-

(1) *Ann. litt.*, 1765, t. VIII, p. 46 sq.

(2) Voici une strophe de cet épithalame que j'emprunte à l'*Ann. litt.*, 1766, t. VI, p. 114 :

J'aperçois la Rosière;
La pudeur suit ses pas,
Et cache à la lumière
Ses timides appas,
Mais la fleur est éclose
Pour l'heureux Palémon,
Il va cueillir la Rose
Et le jeune bouton.

fions une fois de plus si quelqu'une de leurs erreurs lui appartient.

Devant un ouvrage comme la *Nouvelle Héloïse*, dont l'élaboration fut longue et minutieuse, on doit se demander la raison de chaque épisode, même quand ils paraissent des hors-d'œuvre. Quelle est donc la signification des amours de milord Edouard et de Lauretta Pisana (1)? Le but de Rousseau est évidemment de restreindre à un minimum les conséquences que des esprits simplistes seraient tentés de tirer de la grande thèse de la *Nouvelle Héloïse :* une jeune fille a péché, elle se relève et un honnête homme l'épouse; une jeune fille s'est prostituée, elle se relève, pourquoi un honnête homme ne peut-il l'épouser?

Or, il ne peut l'épouser; il en sera tenté peut-être et d'autant plus tenté qu'il méprise le préjugé; on tremble un moment que « cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, et ne lui fasse braver encore les lois sacrées de la décence et de l'honnêteté ». (Partie V, lettre 12.) Et après tout, s'il l'épousait, « cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, et pour qui l'amour fut la route de la vertu »? (Partie V, lettre 13.) Son effort fut plus grand que celui de Julie elle-même; car enfin Julie, n'étant pas tombée aussi bas, n'a pas eu autant de mérite à revenir à la vertu. « Du dernier degré de la honte, dit Julie, elle a su remonter au premier degré de l'honneur : elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible et vertueuse; que lui faut-il de plus pour nous ressembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence? Devant qui dois-je espérer de trouver grâce? Et à quel honneur pourrais-je prétendre en refusant de l'honorer? » (Partie V, lettre 13.) Julie approuvera donc le mariage de milord Edouard et d'une repentie? Eh bien,

(1) Lettres XII, XIII, de la 5e partie; II, III, de la 6e partie de la *Nouvelle Héloïse*. Je reviendrai sur *Les Amours de Milord Edouard Bonston* à leur date de publication (1780).

non. « Quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure », avoue-t-elle; et sans qu'elle puisse expliquer pourquoi, elle a peine à se faire à cette idée.

C'est que, d'abord, la situation de Julie et celle de Lauretta, analogues à première vue, sont au fond tout opposées. J'admets que Lauretta soit « un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé » qu'on le dit; je veux que son jeune âge l'ait aidée à « supporter ses premiers désordres »; et je consens que « l'amour, qui perd tant d'honnêtes femmes, a pu venir à bout d'en faire une ». (Partie V, lettre 13.) Je ne demande pas l'explication de ces mystères, et j'y crois. Comme l'amie de M^me^ de Wolmar, « je ne méprise point Laure, à Dieu ne plaise! Au contraire, je l'admire et la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque et rare ». (Partie VI, lettre 2.)

Mais, comme elle, j'ajoute aussi : « Il faut respecter Laure et ne la point voir ». Les fautes de Lauretta sont avilissantes : on ne saurait nommer devant elle « la chasteté, l'honnêteté, la vertu sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir », et ce n'est pas assez pour une femme d'être vertueuse, « elle doit être sans tache », dit Rousseau. (Partie VI, lettre 3.)

Faut-il accuser l'auteur de *Julie* d'une contradiction de plus? Je ne le pense pas : dans l'existence de Julie, l'amour a été une faiblesse, et c'est en y renonçant qu'elle s'est sauvée; Lauretta va-t-elle se faire une vertu de ce qui fut la honte de Julie?

Peu importe d'ailleurs; je ne veux que fixer l'attitude de Rousseau devant le thème de la courtisane amoureuse, et marquer une fois de plus que, loin de pardonner toutes fautes, et de s'insurger toujours contre le sens commun, il se range plus souvent qu'on ne l'a dit parmi les partisans du « préjugé » (1).

* * *

(1) Rousseau n'est pas plus romanesque que la comédie latine : la Philénie de l'*Asinaire*, vendue comme Lauretta, se réhabilite comme

Et pourtant l'œuvre de Rousseau eut sur le XVIII[e] siècle une influence que je me garderai de contester.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'après J.-J. Rousseau « le sauvage vertueux et les délices de la vie selon la nature devinrent une foi profonde et l'élan de tous les cœurs [1] ». Il y eut chez ses admirateurs mêmes plus d'une hésitation et plus d'une protestation.

Il est plus juste de découvrir son action dans le retentissement qu'il donne à des querelles qui existaient avant lui [2], et dans ces conditions, il est logique, je pense, d'expliquer l'attrait qu'on éprouva pour lui et la portée de son œuvre par le renouvellement de l'éloquence, renouvellement qu'on lui doit, cela est incontestable, mais qui ne sera fécond qu'au XIX[e] siècle.

Jean-Jacques n'a pas créé le goût du sentiment et, quoi qu'on en dise [3], ce n'est pas lui non plus qui « l'a fait tyrannique »; l'abbé Prévost l'avait devancé, et, nous le verrons, on continua à imiter de Rousseau ce qui charmait déjà depuis longtemps dans l'œuvre de son précurseur.

Son génie séduisit, et la conséquence fut double : d'abord, il devint impossible à nul homme de son temps de ne pas méditer sur les questions que Rousseau lui proposait; ensuite, il devint courant d'attribuer à Rousseau la paternité d'une idée qu'il avait empruntée d'ailleurs, mais qu'il avait faite sienne par l'accent. Déjà, on le sait, La Dixmerie, Blondel, le *Voyage d'Alcimédon*, pour ne parler que des romans, le prennent à partie, lui et non un autre, et commentent ses *Discours* sans se demander si le fond lui appartient. Le but de Rousseau est atteint : il donne à penser.

---

elle; il est plus modéré que La Fontaine : le ton du conteur est très différent sans doute du sien; il est pur de toute « philosophie » et de toute « sensibilité »; voyez pourtant la conclusion des deux émules : Rousseau n'épouse pas, La Fontaine épouse. (*La Courtisane amoureuse*, des *Contes*.)

[1] Mornet, *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau*, t. VIII : *L'influence de J.-J. Rousseau au XVIII[e] siècle*, p. 46.

[2] C'est l'opinion de M. Mornet concernant l'*Emile*. Art. cit., p. 47.

[3] Idem, *ibid.*, p. 52.

Ramène-t-il les hommes de son temps à la nature? Les éloigne-t-il définitivement de la vie factice des villes?

J'ai peine à croire que jamais homme de sens commun se soit bâti une maison de campagne pour avoir ouï vanter les plaisirs de la vie rustique dans un roman d'amour ou dans un traité d'éducation; et je persiste à dire qu'au XVIII[e] siècle, longtemps encore après la *Nouvelle Héloïse*, on a continué à chercher la nature à la manière de M[me] de Graffigny : un peu dans les villages français des environs de Paris, et beaucoup dans les décors de l'Opéra. Le siècle est avant tout livresque, amoureux des idées plus que des choses, amoureux des mots plus que des idées, particulièrement enclin à s'émouvoir au mot de nature, mais à une condition pourtant, c'est que la nature définie par ce mot ne soit pas naturelle, qu'elle ne garde d'elle-même que le nom et qu'elle soit le complice de la morale et de l'amour.

De fait, on ne découvrit pas la nature, comme Rousseau y invitait, on en inventa une : on prit ce qui convenait au cœur, on laissa ce que les yeux n'avaient pas encore appris à voir. Une époque qui n'a plus la moindre idée du simple et du naturel, ne peut, me semble-t-il, ni concevoir, ni regarder la nature.

Or, telle fut la seconde moitié du XVIII[e] siècle; elle aima le paysage fabriqué où Aline, la petite laitière devenue reine de Golconde et contemporaine de la *Nouvelle Héloïse*, allait se ressouvenir, à deux pas de son palais, « du petit village où elle a conservé son innocence et surtout de ce charmant vallon où elle la perdit (1) »; voilà l' « admirable », le « simple », le « touchant », le « vrai pathétique » et « la belle nature! (2) » Le XVIII[e] siècle aima M[me] Favart, et quand la nature enrubannée et égrillarde fut mise sur la scène avec *Annette et Lubin*, vraiment alors personne

(1) Boufflers, *Aline, reine de Golconde, nouvelle*, 1761.
(2) *Année littéraire*, 1761, t. V, p. 269.

ne douta plus que « l'effort le plus heureux et le plus flatteur de l'art est de nous rapprocher de la nature (1) »; il adora les « j'avons » et les « j'étions », il trouva que Monvel, copiste à peine digne de Marmontel, était unique pour imiter le langage des paysans. On vous retient à souper dans une métairie, et « de jeunes servantes jonchent de fleurs les environs de la table, et en bordent les plats » : voilà ce qu'on appelle, en 1765, trouver « des voluptés sans s'écarter de la simple nature (2) ».

C'est donc aux idées qu'il faut revenir, et à la prédilection qu'on éprouvait pour elles, d'autant plus qu'elles préparent un avenir tout proche : la nuit du 4 août ne sera que leur triomphe officiel.

Dès avant Rousseau, plus d'un préjugé fut contrôlé; on s'éleva (par boutades sans doute, mais enfin on le fit) contre « cette inégalité des conditions, si contraire à l'ordre que la nature avait prescrit lors de l'établissement de la manufacture humaine (3) »; on ne prit pas seulement la défense du comédien, victime d'une prévention souvent justifiée d'ailleurs (4), on attaqua les privilèges de la noblesse (5) et dans la hiérarchie sociale qu'on commençait de reviser, on donna très tôt la première place au laboureur, la seconde à l'artisan, qui venaient ainsi tous deux avant l'homme d'épée (6); on alla même jusqu'à accuser la propriété individuelle d'être la cause de tous nos maux (7).

Le rôle de Rousseau fut de présenter sous une forme agressive à un public extrêmement étendu les thèses de

---

(1) *Année littéraire*, 1762, t. I, p. 335.

(2) Saint-Lambert, *Sara Th.* (1765).

(3) *L'Astrologue du jour* (1748), cité par Lichtenberger, *op. cit.*, p. 49

(4) Baculard d'Arnaud, *Les Epoux malheureux*, 1745.

(5) Abbé Coyer, *Bagatelles morales*, 2e éd., 1755, cité par Lichtenberger, p. 48.

(6) Piron, *Arlequin Deucalion*, cité par Lichtenberger.

(7) Morelly, *Naufrage des îles flottantes* ou *Basiliade du célèbre Pilpaï* (1753) et *Code de la Nature* (1755) ; cp. Lichtenberger, *op. cit.*, pp. 107-127.

quelques isolés, et de forcer son temps à y appliquer sa réflexion.

C'est un peu Rousseau qui rendit pour longtemps impossible un roman comme *Manon Lescaut*. L'abbé Prévost n'avait pas songé à la mésalliance du pauvre chevalier Des Grieux épousant Manon; en 1762, cet oubli est impertinent. L'obscur auteur d'une *Suite de l'Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1762) fait plaider Tiberge pour le préjugé et Des Grieux contre. « Croyez-en, dit-il à Tiberge, ces maximes générales, tant de fois répétées : on n'est noble que par ses vertus, on n'est roturier que par ses vices (1). »

Voilà le grand fait : les maximes générales que l'on réservait aux moralistes de métier et qui n'avaient pas leur place dans le plan du réel, vont tâcher de s'insérer dans la vie de tous les jours; elles ne sont plus seulement des sujets de méditation pour le sage, elles sont le sujet des conversations entre honnêtes gens. On les animera en outre du fait qu'on les transporte dans le milieu contemporain (2).

Les circonstances n'ayant pas changé ou n'ayant fait qu'empirer depuis la fin du XVII[e] siècle, il est naturel que l'on retrouve à l'époque de Rousseau et chez Rousseau lui-même la pitié pour les misères du peuple que La Bruyère exprimait déjà si franchement, les invectives contre les fermiers généraux (3), contre les commis du sel

---

(1) Edition de 1777, p. 91.

(2) La remarque a été faite pour le théâtre par M. Gaiffe, *Le Drame en France au XVIII[e] siècle*, 1910, p. 172 : « Pour *Mélanie*, comme pour l'*Honnête Criminel*, toute la nouveauté consistait à placer résolument l'action dans le milieu contemporain, au lieu de la transporter dans quelque Rome ou dans quelque Amérique où les déclarations de tolérance eussent paru moins compromettantes. »

(3) Chevrier, *Le Colporteur* (1762), *Œuvres complètes*, édition de 1774, I, p. 184 : « Le traitant cruel boit en guise de limonade le sang des peuples dans des coupes d'or. » Cp. du même auteur, *Les Amusements des Dames de B****, même édition, t. II, p. 230, un passage contre les financiers et la noblesse inutile.

qui vendent les meubles d'un pauvre homme (1); contre la corvée; et, chose curieuse, c'est ici que le siècle réussit le moins, tant il est porté à condamner plutôt qu'à observer; de ces épisodes, il fait des mélodrames, il laisse les faits comme s'ils n'étaient pas assez regrettables, et place l'intérêt dans un roman qu'il leur superpose (2).

Les héros de roman dédaignent de parler de leur naissance et de leur rang : comme ils ne sont dus qu'au hasard, « il est extravagant de s'en glorifier »; si vous leur demandez de qui ils voudraient être nés, ils vous répondent en somme comme Voltaire dans *Jeannot et Colin*, mais c'est Jean-Jacques qu'ils citent (3). Il est donc passé l'âge de fer où régnait « cet outrageant préjugé » qui « avilit le négociant actif et nécessaire, pour offrir son respect au noble oisif et inutile (4) »; on s'avise que « la plus considérable portion de l'univers, la plus vertueuse, la plus utile, est la plus infortunée. Accablée sous le poids du travail et de la misère, c'est elle qui nourrit les citoyens de nos villes opulentes. Par elle, la fainéantise se perpétue,

---

(1) *L'Orphelin normand* ou *Les petites causes et les grands effets*, roman, 1re partie, 1768. Cp. GAIFFE, *op. cit.*, p. 498 : « Un dragon apostrophe un huissier et ses recors venus pour expulser un vieillard sans ressources », dans DUMANIANT, *Le Dragon de Thionville*, représenté en 1786; rapprochez GAIFFE, p. 150 : « Après avoir vu jouer le *Faux généreux*, de BRET, une grande dame défend à son intendant de tourmenter ses fermiers. »

(2) SAINT-LAMBERT, *Les Saisons*, 1769, FRERON et DIDEROT sont d'accord ici pour relever la maladresse de Saint-Lambert, au sujet de son épisode de la corvée : « L'épisode de la corvée, cet enfant mort de soif, cette mère désespérée, cela est outré : il fallait s'en tenir à dire et à bien dire les choses comme elles sont; elles sont assez fâcheuses. » DIDEROT, *Œuvres*, édition Assézat et Tourneux, V, p. 248 : « N'est-ce pas exagérer notre barbarie que d'employer de pareilles fictions? Il y avait d'autres traits à saisir, plus généraux, plus vraisemblables, et dont l'effet eût été plus sûr. » *Ann. litt.*, 1770, tome II.

(3) Mme DE MIREMONT, *Mémoires de Mme la marquise de Cremy*, 1766, p. 266 : « Pour moi, si ma naissance était équivoque, et qu'on me demandât de qui je voudrais être née, je répondrais comme J.-J. Rousseau, non pas d'un riche ni d'un grand, mais de gens vertueux, honnêtes et estimés. » Pour le théâtre, M. GAIFFE, p. 363, note que « entre 1760 et 1790 on a le préjugé de race à rebours ».

(4) *La Destinée* ou *Mémoires de Lord Kilmarnoff*, 1766, *passim*, par exemple, p. 12, GAIFFE, p. 267, cite les pièces qui réhabilitent le négociant.

le luxe s'étend, le crime règne. Elle produit l'abondance et vit dans la misère (1) ». On arrange les événements à dessein de montrer la vilénie du noble et la noblesse du vilain, et l'on se ménage des occasions de prononcer des tirades (2).

La leçon n'est pas perdue : avant l'avènement de Louis XVI, les mœurs aidant, elle a tourné au lieu commun ; Baculard d'Arnaud lui-même, dont l'originalité, vers ce moment, consiste pourtant à copier tout le monde, n'y consacre plus que quelques mots parcimonieusement comptés (3) et Restif de la Bretonne nous assure (en 1773) que « dans notre siècle, il n'y a presque plus de ridicule d'état; les fils du négociant et du bourgeois ont aussi bonne grâce que nos grands, parce qu'ils sont élevés comme eux (4) ». Toute la vanité du siècle n'est pas guérie pour cela; l'habitude est encore agissante (5), mais ce n'est plus qu'une habitude. « On voit, ajoute Restif, dans mille ouvrages ces états utiles livrés au ridicule par deux sottes raisons; la première est une servile imitation devenue comme de costume; la seconde, la bassesse des auteurs qui veulent flatter les grands (6). »

Parmi les préjugés, celui de l'honneur mondain, encore vivace sous la forme du duel, n'est plus toléré, du moins

(1) *La Destinée*, t. II, p. 130.

(2) Brument, *Henriette de Wolmar*, 1768, pp. 79-80 : « Hélas ! tel qu'on méprise parce qu'un hasard heureux ne l'a point fait naître parmi ce petit nombre d'hommes qui n'ont souvent dû qu'à la force l'empire qu'ils ont usurpé sur le reste des humains, ferait baisser les yeux à celui qui s'enorgueillit le plus de sa noblesse. Nobles, c'est à vos sentimens seuls qu'on devrait vous reconnaître; l'homme qui les oublie s'avilit d'autant plus que son sang est plus illustre, il déshonore ses aïeux et doit rougir de les nommer. »

(3) *Epreuves du sentiment, Bazile*, 1773.

(4) *La Femme dans les trois états* (1773), t. III, p. 153, note.

(5) Elle le restera longtemps encore, cf. Gaiffe, pp. 147-148 : « Malgré son amour des idées nouvelles et sa promptitude à saisir au vol les allusions politiques ou sociales, [le public] n'admettait pas qu'on heurtât de front certains préjugés : en 1785, une pièce de Mme de Beaunoir tombe à plat, parce qu'on est révolté d'y voir un jeune paysan provoquer un seigneur; à la veille de la Révolution, on siffle le *Faux Noble*, de Chabanon, parce qu'un duc et pair y est représenté sous les traits les plus vils. »

(6) *La Femme dans les trois états* (1773), t. III, p. 153, note.

généralement (1), mais l'action de Rousseau ou de Richardson n'a pas ici le même intérêt qu'ailleurs; aucune théorie sociale n'est engagée dans les discussions triviales auxquelles le point d'honneur peut donner lieu (2).

* * *

Mais notez que si l'accord est assez général quand il s'agit de condamner les préjugés, le même accord subsiste quand il faut s'y soumettre.

Non pas que l'on imite le héros des *Epoux malheureux* de Baculard; le pauvre homme avait bien inauguré cette contradiction, nous l'avons vu, mais c'est tout : jamais Baculard ne fit réfléchir personne. Peut-être réussit-il cependant à irriter la bonne Mme Le Prince de Beaumont par les sanglots et les hoquets que lui arrache le préjugé contre les comédiens (3). *Les Lettres du marquis de Roselle* (1764), dont on sait le succès (4), reflètent à mon sens l'opinion des gens d'esprit qui ne mettaient nulle obstination à réformer les mœurs de leurs semblables. Le mariage d'un jeune homme de la noblesse pauvre avec une de ces malheureuses, actrices ou filles d'opéra, est-il tolérable? Il ne l'est pas si l'on en considère le principe, il l'est moins encore quand on en examine la fin : telle est la réponse

---

(1) « Croyez, dit un personnage à qui l'on vient d'adresser un cartel, croyez qu'en appréciant les préjugés, je mépriserais un homme qui ne saurait pas s'y soumettre et que l'honneur m'est trop cher pour passer sur un reproche que je ne mérite pas ni sur un affront que je suis incapable de souffrir. » (*Mém. de Mme la marquise de Cremy*, 1766, t. II, p. 141.)

(2) Voyez dans *Ophélie*, roman traduit de l'anglais par Mme Belot, 1763, les réflexions du héros sur le duel; dans les *Mémoires du chevalier de Kilpar* (1768), mis sous le nom de Fielding, mais composés par L.-L.-J. de Montagnac, Kilpar refuse de se battre en duel, mais expose sa vie pour sauver celle d'un autre; réflexions d'un père sur le duel, dans Brument, *Henriette de Wolmar* (1768). Pour le théâtre, voyez Gaiffe, qui rappelle Sedaine, *Le Philosophe sans le savoir*; Lieutaud, *Le Duel*; Rochon, *Le Duel*.

(3) Voyez la même thèse développée au chapitre VII des *Ecarts de la Jeunesse*, 1767, roman plus illisible de beaucoup que celui de Baculard.

(4) Grimm ne l'a pas goûté (*Corr. litt.*, 15 juillet 1764), mais il constate en rechignant que le livre a eu « un succès presque universel » (*Corr. litt.*, 1er mars 1765). Freron en fait l'éloge, *Ann. litt.*, 1764, t. V, pp. 3-28.

de Mme de Beaumont. La plupart de celles qui s'engagent dans cette carrière savent qu'elles vivront du produit de leurs charmes; s'il en est — et il y en a quelques-unes au XVIIIe siècle — « s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talents, qui, n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie et au désir de se distinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du public et la considération flatteuse attachée aux grands succès ». (Lettre 58.) Autrement dit : nous méprisons les comédiennes pour être en même temps des courtisanes; nous tenons les plus sages à l'écart parce que, sans vendre leur personne, elles prostituent en quelque sorte leur nom; il n'y a pas de honte à gagner son pain, mais à le gagner d'une certaine façon. « Comme je désirerais que cette fille n'eût contre elle que la pauvreté et une naissance obscure! J'irais la chercher et l'amènerais par la main à mon frère. Je fais cas de la naissance parce que c'est une obligation de plus d'être honnête; mais c'est au fond un présent du hasard, souvent inutile au bonheur; et je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. » (Ibid.)

La sœur du marquis de Roselle pense donc comme la bonne Mme de Miran dans *Marianne*. Mais elle sait que la France n'est pas l'Utopie; c'est un pays qui se trouve quelque part, qui n'est pas peuplé d'abstractions, mais habité par des hommes qui vivent en société. Mariez-vous, j'y consens. Mais que deviendront les enfants d'un tel mariage? Le public aura tort, dites-vous, d'insulter à ces innocents, mais le fait est qu'il les marquera d'une flétrissure, et, pour ma part, je dirai que c'est justice : vous aurez méprisé les préjugés du monde, à son tour il vous méprisera (1).

---

(1) Même idée dans un plat roman de Delacroix, *Mémoires d'un Américain* (1771), p. 71, note : « En publiant ces mémoires... je ne me suis pas flatté d'arrêter les funestes effets d'un préjugé qui a étouffé le sentiment le plus pur, qui a substitué à la chaîne brillante et légère de

C'est le bon sens même et Mme de Beaumont n'est pas seule à parler ainsi. Les romans de Mme Riccoboni mettent en scène le même monde où l'on souhaiterait « que la noblesse ne tînt pas à la naissance, qu'elle fût le prix des actions ». « Nous avons de ridicules préjugés, avouent ces honnêtes gens, nous les connaissons, la raison les condamne, les rejette; l'habitude et l'orgueil les entretiennent et les rendront toujours dominants (1). »

A y regarder de près, les préjugés (même ceux de la richesse et surtout ceux-là peut-être) n'ont-ils pas un fond d'équité? J'admire Saint-Preux — car il est ingénu — de se dire frustré quand on lui reprend Julie; j'admets qu'il eut tout ce qu'il fallait pour lui plaire à elle, mais je me demande ce qu'il a jamais fait pour mériter du baron d'Etange un meilleur accueil. Je trouve plus proche du naturel, sinon de la nature, l'amant d'Emilie Montague qui veut faire fortune avant d'épouser sa fiancée, parce qu'il ne supporterait pas de la voir dans un équipage qui ne conviendrait pas à la manière dont elle a toujours vécu. C'est un préjugé, soit; « mais telle est la faiblesse humaine, les préjugés que nous méprisons le plus sont ceux qui nous tyrannisent avec le plus de violence (2) ».

* * *

On fut certes frappé de l'effort de Julie qui fait l'originalité de la *Nouvelle Héloïse;* mais sans le savoir et sans le vouloir, on le fit servir de prétexte à un excès de complaisance fort éloigné de la pensée de Rousseau. Pour lui,

---

l'amour, le triste lien de l'intérêt. Malheureuses victimes de l'avarice et de l'orgueil, sacrifierez-vous toujours votre bonheur et celui de vos enfants à des chimères? » Il condamne donc le préjugé, mais il invite les jeunes gens à s'y soumettre; il veut leur apprendre « combien il est quelquefois dangereux de braver le préjugé le plus injuste, de ne pas mettre un frein à des désirs que l'honneur lui-même a fait naître », p. XXII.

(1) Mme Riccoboni, *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* (1766), lettre 30.

(2) Mrs. Brooke, *Emilie Montague*, 1770, t. III, p. 11.

l'amour était une source de faiblesses qui ne sont pas avilissantes, à la condition que le coupable ne s'attarde pas dans le vice; il était possible de revenir à une vertu qu'on avait commencé par méconnaître.

Voilà la thèse de Rousseau; voici maintenant comment elle se transforme, même chez les plus sages : puisqu'on ne perd pas irrémédiablement la vertu pour s'en être écarté, commençons par les écarts et nous verrons après. Puisque « l'homme n'apporte, en entrant dans ce monde, aucun levain de pervesité inhérent à sa constitution » (1), il est évident qu'on peut toujours, en attendant un repentir plus ou moins prochain, se livrer à toute corruption. Pour excuser le héros, on aura soin seulement de placer à côté de lui un « philosophe », un galeux d'où viendra tout le mal (2). Le repentir n'a pas besoin de durer d'abord; l'homme sensible pourra retomber, se repentir de nouveau et puis retomber encore une fois; on ne lui demande qu'une chose, et le plus tard possible : c'est de faire l'aveu de ses fautes, d'aimer une jeune fille qui visite les pauvres ou qui sauve du malheur des familles entières, de combattre un certain temps la passion qu'il ressent pour elle et de l'épouser à la fin. Lorsque le faux philosophe, qui a déniaisé l'intéressant jeune homme, s'est converti en mourant, l'auteur n'a plus rien à ajouter et on le complimente très sérieusement d'avoir fait « un excellent livre pour la jeunesse (3) ».

La vertu ne se trouve pas dans les précautions qu'on pourrait songer à prendre pour se soustraire aux tentations; ainsi il est établi que le jeune marquis de Roselle donnera dans les erreurs de son âge; mais « comme il a l'âme honnête, il en reviendra ». (Lettre 4.) Lorsqu'on est « fait pour la vertu », il convient de commencer par

---

(1) *La Vie de Joseph Thompson*, 1762. Cf. *Ann. litt.*, 1762, t. II, pp. 264-287.

(2) C'est en 1762 le sujet du roman que je viens de citer et dix ans après celui de la *Confidence philosophique* de VERNES, 1771.

(3) *Ann. litt.*, 1762, t. II, p. 287.

le vice, et malheur au pédant aveugle usant d'une « sévérité maladroite » et qui voudrait l'en retirer trop tôt! « Marquez-lui toujours de l'estime, c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourrait les en rendre indignes. » (Lettre 4.) — Quelles sont donc les « erreurs » prévues et pardonnées d'avance? Peu de chose : « Il suivra le torrent, il mènera d'abord une vie dissipée, il nouera des intrigues, il aura des passions, il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue... me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice, ou du moins qu'il en sortira bientôt; il est trop fait pour la vertu. » (Ibid.)

Le jeune homme appartient à la noblesse gênée, il vend une terre pour entretenir Léonor, il se brouille avec le mari de sa sœur qui s'est mêlé, n'est-ce pas? de choses qui ne le regardent guère. Mais « peut-on se fâcher sérieusement contre un malheureux tyrannisé par la plus violente des passions? Ce n'est plus lui qui pense, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire... Son repentir... expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui. » (Lettre 28.)

Tel est l'avis du personnage raisonnable, porte-parole de l'auteur; c'était aussi celui de Lillo, l'auteur de *George Barneveld* ou *Le Marchand de Londres* (1731) dont s'est inspirée M^me^ de Beaumont (1) bien plus que de Rousseau; cet avis est partagé, on le pense bien, par le héros, qui, ma foi, aurait tort de tant regretter ses folies et qui trouve plus intelligent d'en profiter. Puisque les autres l'admettent, pourquoi ne proclamerait-il pas à son tour que l'amour a pu « l'égarer », mais qu'il n'a pu le « corrompre »? « J'ai fait des fautes, dit-il, il ne me reste que la consolation d'en profiter... A la vue de mes faiblesses, mon âme se pénètre de plus en plus des principes et des sentiments qui m'ont empêché qu'elles ne devinssent cri-

(1) Texte, *J.-J. Rousseau, etc.*, p. 169.

minelles. Avec quel plaisir je vois que mon cœur est resté droit et pur au milieu de mes égarements! L'honnêteté, le goût du bien et de la vertu s'y étaient heureusement conservés (1). »

Les romans de la dernière partie du règne de Louis XV empruntent donc volontiers à Rousseau une conception de la vertu qui ne lui est pas propre dans la littérature et qui est courante dans le monde sous la forme d'un proverbe : Il faut que jeunesse se passe.

Remarquez que la seule hardiesse qui appartient à Rousseau effraie ses imitateurs; ceux-ci en restent, en somme, à l'idée de Mme Riccoboni : ce qui est permis à un homme — et même ce qui maintenant lui est recommandé, dégraderait une femme et surtout une jeune fille (2).

***

Les romanciers les plus voisins de Rousseau par l'un ou l'autre point sont toujours en deçà ou au delà : ils vont droit à la licence effrénée avec du Rozoy, ou bien restent timidement dans la sage compagnie de Mme Riccoboni. Et,

---

(1) Roselle aime Léonor; la « fille d'opéra très jolie et très artificieuse » joue ici le rôle du traître que remplit l'intrigant ou le « philosophe » dans plus d'un roman de l'époque. Elle veut faire croire au jeune homme, trompé trop facilement, que son amour lui fait une virginité (lettre IX). La figure du libertin (Valville) au goût délicat, à l'âme faible, au cœur froid et gâté, que l'on retrouvera jusque dans le XIXe siècle, ne pouvait manquer pour faire repoussoir; nulle excuse pour lui, car « il n'a nulle idée de tendresse et de sentiment ». (Lettre XIII.) La deuxième partie du roman est très différente : c'est un retour à la santé provoqué par la rencontre d'une jeune fille qui ne connaît l'amour que par les romans de Richardson. Les pages touchantes sont dues beaucoup moins au génie de l'auteur qu'au contraste, assez rare en ce moment, du personnel ordinaire des romans contemporains et de l'honnêteté, de la fraîcheur d'âme, de la simplicité de jeunes filles sans aventure. — L'auteur croit sincèrement à la thèse de l'ancien roman : l'amour, selon son objet, est avilissant ou ennoblissant.

(2) Je ne parle pas des utopies comme celle des Urespsayens qui, à l'exemple de Rousseau, « plaçaient au rang des fautes les faiblesses des filles », tandis que « leurs lois punissaient celles des femmes de la peine due au parjure. Ils fondaient leurs préjugés à cet égard sur les notions qu'ils avaient de la liberté des unes et de l'inviolation du pacte des autres. » *On ne s'y attendait pas*, 1773, t. II, p. 121.

par exemple, le monde de Crébillon lui-même, celui des mondains et des mal mariés, loin de dépasser Rousseau ou seulement de le joindre, retourne sur ses pas; nous le surprenons attardé à l'idée de « gloire » du XVII[e] siècle, et à la notion que se faisait de la vertu M[me] de Tencin — du moins dans ses livres. On en arrive à faire des sortes de centons dans lesquels il est facile de désigner chacun des morceaux bizarrement ajustés qui proviennent des romanciers les plus différents.

Les *Sacrifices de l'Amour* (1) en sont un modèle vraiment caractéristique. « C'est, selon la *Correspondance littéraire* (15 février 1772), la *Nouvelle Héloïse* et le *Sopha* fondus ensemble. » Et pourtant ce n'est ni l'un ni l'autre. Sauf un ou deux endroits trop libres, le roman « pourrait être mis entre les mains des jeunes personnes qui ont atteint ces jours orageux où le volcan des passions donne à l'âme des secousses violentes (2) ». Le fond n'est pas neuf, puisque c'est « le combat des principes contre les sentiments », puisqu'il s'agit d'une vicomtesse mariée à un tyran jaloux et qui a l'expérience d'une héroïne de M[me] Riccoboni (3); l'idée que l'on s'y fait de l'amour est banale depuis Prévost (4), et non moins banaux depuis le même temps, le dogme des « fautes honorables » (5), et le cliché des effets de la mélancolie sur les cœurs sensibles (6);

---

(1) Dœrat, *Les Sacrifices de l'Amour* ou *Lettres de la vicomtesse de Sénanges et du chevalier de Versenai*, 1771.

(2) *Année littéraire*, 1771, t. VIII, p. 314 sq.

(3) « Nous sommes condamnées à être coupables ou infortunées. Voilà le sort des femmes... Elles ont à craindre, en aimant, non seulement l'inconstance, l'indiscrétion d'un seul, mais encore le blâme de tous. »

(4) « Il n'y a de vrais malheurs à craindre que quand l'amour est faible. L'excès de la passion fait tout supporter; la mienne ne connaît ni conseils, ni frein... L'amour, au degré où je le ressens, est la perfection de l'humanité. »

(5) Les hommes sont dégénérés : « Ils ne font plus dans le feu de la jeunesse de ces fautes brillantes qui promettent des vertus pour l'âge mûr. » (Lettre 22.)

(6) « Les asiles de la mélancolie nourrissent l'amour dans les cœurs tendres par la tristesse même qu'ils leur inspirent. » (II, lettre 9.)

enfin, l'honnête femme est encore toute proche de la *Princesse de Clèves :* « maîtresse de ses actions, l'est-on de son cœur », dit-elle. (II, lettre 19.)

Et cependant rien ne porte mieux sa date, parce que des idées qui ne sont nullement rares dans l'*Astrée* s'expriment ici sur un ton, avec un accent qui nous font oublier Céladon pour nous faire penser à Saint-Preux.

L'amour, seule vertu et seule consolation, rend l'homme vertueux; on n'a que trop souvent répété ce lieu commun, le plus fréquent peut-être du roman français. Mais ce n'est qu'après la *Nouvelle Héloïse* qu'on trouve des mots pour le chanter au lieu de termes qui l'énoncent. « Les illusions de mon amour me sont plus que toutes les vérités ensemble; et pour mieux m'enchaîner, il prend les caractères de la vertu. Oui, je suis plus vertueux depuis que j'adore M^me^ de Sénanges. On ne l'aime point comme on aime les autres femmes; et je n'ai plus de l'amour l'idée que vous vous en faites, que peut-être je m'en faisais moi-même. O sentiment qui les réunit tous, émanation céleste, charme unique des êtres jetés sur ce triste globe; seul dédommagement des peines de la vie, je te venge autant qu'il est en moi, des attentats de la raison, par les impressions tendres et profondes que tu me fais éprouver. » (Lettre 50.) « O pouvoir sacré du penchant qui m'occupe! O sentiment d'un cœur exalté! Enthousiasme de l'amour! Tu rends capable des efforts les plus pénibles et des plus grands sacrifices! » (Lettre 30.)

Rousseau a transformé l'ancien roman par le mouvement plus ample de la phrase; il lui a fourni en outre, par son parti pris de haine contre la vie factice des villes, un élément nouveau mais de médiocre aloi et plus aisément assimilable.

On trouve à la campagne, depuis Rousseau, « un beau ciel, un site pittoresque, des coteaux paisibles, une forêt majestueuse » (lettre 29), mais ce qu'on y cherche sur-

tout, c'est « le spectacle des travaux et des vertus champêtres... des mœurs, du calme, un air salubre ». (Lettre 29.) On y goûte plus fréquemment encore « le plaisir de se lever avec le jour, d'aller un Montaigne à la main se promener sur les bords d'un étang solitaire, de fortifier les leçons du philosophe par le recueillement de l'homme sensible, par cette admiration religieuse qu'inspire l'aspect des campagnes ». (Ibid.)

La nature est un spectacle reposant, elle est aussi un remède contre les peines de l'amour et même contre ses sophismes. « C'est dans mes prairies que croît le baume salutaire à vos blessures; c'est en s'enfonçant dans l'obscurité des bois, en y ouvrant son cœur à la voix d'un honnête homme, qu'on affermit le sien, qu'on apprend... surtout à respecter les principes de la femme vertueuse qu'on aime et qu'on cherche à dégrader. » (Ibid.) Complice de la morale, la nature l'est d'ailleurs aussi de l'amour lorsque le site est agréable (1); mais s'il est mouvementé, sauvage, romantique, on le trouve affreux (2); un bosquet dans un parc est propice à l'amour, il est toujours un peu le bosquet de Clarens; « l'aspect mélancolique » d'une forêt entretient au contraire « les ennuis ». (II, lettre 42.)

---

(1) Page 285 : « J'étais hier dans un bosquet où la lumière pénètre à peine, inaccessible à tout, excepté à l'amour. Votre image l'embellissait, votre absence m'y faisait soupirer, et malgré ce que je désirais, j'aimais à y être. Le silence de ce lieu, son obscurité, un ruisseau dont le murmure invite à la rêverie; tout s'y rassemble pour charmer les indifférents et enivrer ceux qui ne le sont plus. J'y restais, je ne pouvais le quitter et j'y serais encore si l'on n'était venu m'en arracher; mais tout cela n'est rien sans ce qu'on aime! Quand les autres admirent, moi je regrette. La nature ferait un effort pour moi, elle deviendrait plus belle et plus riche, elle étonnerait davantage l'univers, qu'elle ne m'offrirait que mon amant. »

(2) Par exemple le paysage que Mme de Sénanges voit de la fenêtre de son couvent : « Quel séjour ! Il a en perspective, d'un côté une forêt antique et sauvage; de l'autre, il est dominé par un coteau aride, où sont épars çà et là quelques sapins dont le feuillage attriste. De là tombe avec un bruit effrayant une source qui semble gémir au lieu de murmurer. L'horizon, resserré de toutes parts, n'offre rien à l'œil que de lugubre... ». II, l. XXXV.

D'autre part, si l'on isole certains passages, on se sent bien près de la morale de la complaisance. Le chevalier a « une âme noble, honnête, sensible, mais elle est neuve, ardente et faible, on peut la corrompre ». Pourvu qu'il n'aille pas jusqu'au libertinage, un cœur sensible peut s'abandonner à des écarts passagers; ce n'est là qu'un délire et « le délire des sens n'est point une bassesse du cœur »; c'est « manquer de raison » peut-être, mais non de « vertu » : « l'honnête homme ne s'en écarte un instant que pour y revenir avec plus d'ardeur ». (II, lettre 2.)

L'honnête homme, oui; mais la femme? Hélas! l'amour est un maître impérieux pour elle, d'autant plus impérieux qu'elle sera plus vertueuse. « Les femmes aiment à proportion de leur honnêteté. » (I, lettre 22.) C'est l'avis de tous; une femme raisonnable, heureuse et fidèle dira à son amie en danger de succomber à l'amour : « Etre estimée, s'estimer soi-même, voilà le premier bonheur »; c'est, dira-t-on, la doctrine du XVII[e] siècle. Oui, mais attendez la fin: « Que vous le surmontiez (cet amour) ou qu'il vous entraîne, vous me trouverez toujours prête à vous applaudir de vos efforts, ou à vous plaindre de vos faiblesses ». (I, lettre 40.)

Si l'on vous apprend après cela que le père de la vicomtesse se reproche l'infortune de sa fille et déteste l'abus qu'il a fait de son autorité en la forçant à un mariage abhorré, que pour le héros « la bienfaisance est le devoir le plus sain, le plus doux à remplir » (I, lettre 30), et que l'héroïne, de son côté, a pour « passion favorite » la même bienfaisance; que le chevalier a « de l'agrément, de l'esprit, le meilleur ton », mais qu'il se distingue surtout par « un air de sensibilité préférable à tout le reste » (I, lettre 39); si vous savez tout cela, vous n'aurez pas de peine à dater le roman et vous vous attendez à une scène d'alcôve dans le goût « sensible ».

Il y a une scène d'alcôve, mais elle n'a rien de celle que chante Saint-Preux : l'amant s'introduit furtivement dans la chambre de la vicomtesse; indignée, elle le chasse. Car

elle allie tous les transports de la passion à toute la dignité de la vertu. Elle a le délire de l'amour, sans en avoir les faiblesses. (II, lettre 23.) Aussi attend-elle sagement la mort de son vieux mari pour épouser son amant après un bon contrat.

Le roman de Dorat, considéré dans son ensemble, s'insère donc dans la plus banale des traditions romanesques : il n'y a rien de plus commun que les quelques phrases alignées sans trop de conviction pour condamner les lois et surtout l'autorité qu'un serment arraché à une fille de quatorze ans donne à un mari haïssable, toujours prêt sur le moindre soupçon à demander une lettre de cachet contre sa malheureuse compagne. Dorat n'admet même pas la liaison banale d'une Houdetot et d'un Saint-Lambert; il est donc bien éloigné d'excuser la faute d'une jeune fille et d'accepter le précédent de la *Nouvelle Héloïse*.

***

Il n'y aurait donc pas une jeune fille qui résistât à la volonté de ses parents, pas une mésalliance, pas une protestation contre les mariages forcés?

Au contraire, il n'y a guère que cela dans les romans de la fin du règne de Louis XV. Mais y avait-il des choses très différentes dans l'ancien roman? Le plus bel exemple du mépris des préjugés n'a-t-il pas été donné vingt ans avant la *Nouvelle Héloïse* par Marivaux, à qui d'ailleurs on ne le pardonne pas encore en 1768 (1) et à qui on oppose Rousseau comme un modèle (2).

---

(1) *Paradoxes moraux et littéraires* (attribués à Mauvillon), 1768, p. 159. Parlant de *Marianne* : « Une dame bonne et généreuse voit une fille qui accourt demander un asile dans un couvent : elle la prend chez elle et la tient comme son égale. Enfin cela passe encore. Mais peut-on, sans la supposer bonne jusqu'à la bêtise, imaginer que, malgré les préjugés de noblesse, de fortune, elle consente que son fils épouse une fille de rien absolument, dont on ignore la naissance, qu'elle aille même jusqu'à le désirer avec ardeur ? »

(2) *Ibid.*, pp. 161-162. Parmi « les romans attendrissants », la *Nouvelle Héloïse* est « le plus dangereux, mais le plus délicieux de tous... Je dis

Les romans de la mésalliance et surtout ceux qui répètent la partie du sujet commune à *Paméla* et à *Marianne* forment une bibliothèque; on ne compte plus les histoires où l'héroïne est « une lingère dont la beauté et surtout la vertueuse résistance la font parvenir au titre de comtesse », mais, comme on pense bien, « ceux qui machinent ces célèbres aventures ne sont ni ducs ni barons. S'ils l'étaient, ils n'auraient garde de fouler aux pieds comme ils le font les prérogatives des rangs et ne les prostitueraient pas en supposant des alliances si bizarres (1) ».

La critique est hésitante et ne sait s'il faut approuver Julie; certains lui reprochent « d'avoir cédé un peu trop tôt » à Saint-Preux; ils auraient préféré « qu'elle eût retardé, au moins d'un volume, à visiter les *Chalais* »; mais d'autres trouvent ces délicats bien exigeants : « C'eût été mieux consulter les bienséances de l'art, répondent-ils; elle s'est bornée à consulter la nature (2) ».

Mais si les critiques sont indécis, les romanciers le sont beaucoup moins. D'abord, ils n'abordent que rarement le sujet de la *Nouvelle Héloïse* et se tiennent prudemment dans la grande route frayée. Ils ressassent le thème de la jeune fille forcée à renoncer à celui qu'elle aime et mariée à celui qu'elle n'aime pas; ils mêlent ensemble le début de *Clarisse*, un épisode de la *Nouvelle Héloïse* et un épisode de Mme Riccoboni pour faire leurs trois volumes (3); la *Nouvelle*

---

le plus dangereux pour un jeune homme; et qui le sera d'autant plus que lui-même sera plus sensible et vertueux. Mais ce sera toujours le roman des gens mariés, de l'homme sensible dont la raison est affermie et dont l'âge a un peu calmé les passions. »

(1) *Lettres du colonel Talbert*, par Mme Benoit, 1767, t. I, pp. 36-38.

(2) La Dixmerie, *Les deux âges du Goût*, 1770, pp. 269-270.

(3) de Bruix, *Sennemours et Rosalie de Civraye*, 1773. Une fille quitte la maison paternelle pour échapper à un mariage odieux, voilà *Clarisse;* l'amant se laisse entraîner à un souper avec des danseuses, voilà la *Nouvelle Héloïse*; enfin, l'amant qui aime Rosalie, donne à Ernestine des preuves d'amour tellement indiscrètes qu'il est forcé de l'épouser et d'attendre la mort de sa femme pour s'unir à celle qu'il aime, et voilà Mme Riccoboni.

Clarisse (1) se rend coupable d'une sorte de mésalliance en épousant un perruquier; mais il n'est perruquier que par accident, c'est un jeune homme noble ruiné; une fille trop riche épouse malgré son père un amant pauvre, mais elle l'épouse en secret, après un enlèvement (2); dans un petit chef-d'œuvre de Mme Riccoboni (3), le marquis de Clémengis passe sur « de bizarres préjugés » et épouse une enfant trouvée; il méritait une mère comme celle de Valville dans Marianne. Fierval, comme Clémengis et comme Valville, aime une enfant trouvée; sa mère s'oppose à leur mariage parce que, quels que soient les torts des « esclaves du préjugé », c'est pourtant avec eux que l'on vit; elle finit par consentir à l'union des deux jeunes gens (4). Montendre ne connaît pas sa naissance, il n'est pas digne de Mlle de Saint-Lieu qu'il aime; on les marierait malgré tout, mais on ne se presse pas de le faire et l'on attend de reconnaître en lui le fils d'un comte (5). Enfin, nous aurons le plaisir de marier une roturière à un prince, mais ce prince ne dépend de personne et a d'ailleurs conservé de sa première condition, à moins qu'il ne l'ait hérité de son père, le sensible et vertueux Baculard, le goût des paysanneries artificielles (6).

Je passe sans trop m'indigner à côté d'une foule de pères jaloux de leur rang et de mères jalouses de leur fille dont ils font le malheur (7), et je m'empresse de considérer le

(1) Par Mme Le Prince de Beaumont, 1767.

(2) Abbé Lambert, *Mémoires et Aventures de Don Inigo de Pascarilla*, 1764.

(3) *Histoire d'Ernestine*, 1765. La situation initiale une fois admise, rien de plus simple et de plus gentil que ce petit roman. On y pleure avec naturel, chose bien rare vers 1765; on y dit : « Je vous aime », simplement. Il ne s'y trouve rien d'affecté, cela est court, net, émouvant, et cela est chaste.

(4) *La Belle Berruyère* ou *Aventures de la marquise de Fierval*, 1765.

(5) De La Croix, *Lettres d'un philosophe sensible*, 1769.

(6) *Epreuves du sentiment, Lorezzo*, 1774.

(7) Brument, *Henriette de Wolmar* ou *La mère jalouse de sa fille*, 1768. Abbé Sabatier de Castres, *L'Ecole des Pères et des Mères* ou *Les Trois Infortunées*, 1767. Charpentier, *Nouveaux contes moraux*, 1767, troisième conte : *La Mère et la Fille* ou *Les Honneurs du Louvre*.

groupe charmant des jeunes femmes qui ont voulu « vivre leur vie », pour reprendre la formule d'hier.

Elles ne sont pas toutes heureuses. On veut forcer l'une à un mariage détesté pour lequel elle a des mots très durs : ce n'est rien de moins, selon elle, qu'« une prostitution légale aggravée par le crime du parjure ». Chassée par son tuteur, désapprouvée de tous, elle apprend à respecter les préjugés. Elle s'y entend mal sans doute, puisque le jour même où elle renonce à sa philosophie, elle se laisse séduire. Ce n'est pas le sujet de la *Nouvelle Héloïse*, mais c'en est parfois l'esprit. L'héroïne, sans s'abandonner d'abord à l'amour, défend sa personne contre l'autorité d'un tuteur; sa résistance est aussi décidée et plus constante que celle de Julie. C'est pourquoi il arrive ce que Rousseau a voulu empêcher : la jeune fille devient une aventurière. La comparaison entre elle et M^me^ de Wolmar est impossible, sauf sur un point : leur suprême recours est la religion (1).

Après avoir fait de Julie une aventurière, on en fait une princesse allemande, et dans un conte (2) qui présente la situation de la jeune fille condamnée à une mésalliance ou au malheur, par delà Rousseau, on retourne jusqu'à l'abbé Prévost (3). « Ce que je connais de plus beau » y lit-on, c'est une véritable passion; la « fureur » et le « trouble » de l'amour intéressent plus que les débats moraux dont ses droits pourraient être le sujet. La chasteté de *Cleveland* est assez oubliée pourtant. A l'imitation de Julie, la princesse fait les premiers pas, mais comme ses avances sont indiscrètes! Elle devine les désirs de son chevalier, ne se contente pas de lui faire part de cette découverte, con-

---

(1) M^lle^ Uncy, *Contes moraux*, 1763, t. II, pp. 1-47.

(2) *Contes* de M. de Bastide, 1763, t. I, pp. 1-56 : *Le véritable Amour*.

(3) « Je n'écris ce que j'ai senti que pour m'en pénétrer. Ma passion sera éternelle, quoiqu'elle soit devenue très malheureuse. C'est pour en perpétuer la première douceur que je veux m'en retracer les premiers événements », pp. 1-2.

sent à lui dire avec une « ingénuité » d'ailleurs « respectable » (p. 20) que ces désirs sont « trop naturels ». Elle y cédera donc? Non, quoiqu'elle gémisse d'être enchaînée par des bienséances cruelles. Elle raisonne comme Julie pourtant : « Il n'est pas ici question de préjugés, déclare-t-elle. Ce qui me retient n'est ni chimérique, ni arbitraire; c'est la façon de penser de mon père et son amour pour moi. » (P. 22.) Oui, voilà bien parler comme l'amante de Saint-Preux, mais elle a autant de prudence que d'amour : cela nous la gâte, et cela eût scandalisé Julie [1]. Les deux amants se contenteront d'un platonisme détesté et après les plus noires aventures, s'épouseront en secret [2].

Il y a moins d'intérêt encore à examiner les changements qu'un certain Gatrey apporte à la première partie de la *Nouvelle Héloïse* pour en faire la *Philosophe par amour* [3]. Une fille de la noblesse aime un laboureur et ne le lui cache pas; celui-ci, plus vertueux que Saint-Preux, dénonce la fille imprudente à son indulgente mère : il compte par là se défendre, lui et son amante, contre l'inconvenance de leur passion. La jeune fille se déclare elle-même à son père et dispute avec lui sur leurs droits respectifs; Adélaïde répète les raisons de Julie avec beaucoup de chaleur quoiqu'elle n'ait pas tous ses motifs, étant restée pure. Le roman tourne au sombre : elle se frappe d'un poignard, son père meurt en les mariant.

Saint-Lambert, émule de Gatrey, est en même temps

---

[1] Elle craint en effet les suites d'une faiblesse, suites que Julie, au contraire, désirait de toutes ses forces : on les aurait mariés et le roman finissait ; mais le père de la princesse allemande en serait, paraît-il, mort de chagrin.

[2] On suscite au héros un rival qui est prince comme Wolmar est noble, mais beaucoup moins mystérieux et beaucoup plus jaloux que lui. L'amant aimé est enlevé, mis dans un cachot, où il jure de se laisser mourir de faim. La princesse vient le délivrer et finit par fléchir son père. Elle meurt en couches et voilà le malheur du héros : il est donc fort différent de celui de Saint-Preux.

[3] Ou *Lettres de deux amants passionnés et vertueux*, 1765.

plus proche que lui de Rousseau et plus éloigné. Le début de *Sara Th.* très sobre et très complet est à peine daté par la jeune femme qui allaite son enfant avec l'ostentation qui était de mode; son mari, le fermier a dans sa bibliothèque « tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'agriculture », et si cela est rare chez un fermier, du moins ce n'est pas déplacé; mais il a aussi les romans de Richardson. Quant à la *Nouvelle Héloïse*, pourquoi le lirait-il? Sa femme est une Julie et lui un Saint-Preux qui ont bien tourné.

Ils jouissent, en effet, des avantages réunis de la première et des dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*, sans avoir partagé les faiblesses ni souffert les ennuis de leurs modèles. Ils sont peut-être un peu plus romanesques; ainsi la femme, d'une maison fort riche et illustre, passe pour morte; elle est remarquablement philosophe, et c'est un don chez elle : son père, un des hommes les plus éclairés du siècle, passionné de philosophie et de lettres, a pris soin lui-même de son éducation; or, ce n'est pas pour se flatter qu'elle le dit, « je n'avais pas dix-huit ans, et mon père trouvait que j'ajoutais des idées à celles qu'il m'avait données ». La nourriture de l'esprit lui étant ainsi assurée, elle n'a plus qu'à trouver des aliments pour son cœur.

Or, son philosophe de père ne lui parle jamais sans répandre des larmes, d'un certain domestique qu'ils ont, sensible, honnête, instruit. Les deux jeunes gens s'aiment en philosophant, mais sans se déclarer. « J'avais l'âme fière, élevée et sensible, dit Sara : ces caractères-là ne savent point combattre l'amour; mais ils résistent à ses faiblesses. » Elle est « éclairée sur les préjugés », cela va sans dire, mais elle n'a pas encore appris à les mépriser. Elle dispute ce point avec Philips, son domestique; celui-ci se sacrifie noblement à la « gloire » de Sara (le mot y est), en soutenant le bien-fondé des convenances.

Le père mort, un cousin se présente pour épouser Sara; elle refuse, regrettant toutefois le déplaisir qu'éprouvera

sa famille. Elle expose à Philips sa fâcheuse situation de fille obstinée, et amène ainsi au bon moment une péripétie que dut lui envier Baculard. « Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets, raconte-t-elle; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips; je le vis pâlir; un tremblement s'empara de tout son corps; ses yeux avaient un mouvement extraordinaire et de l'égarement; il n'articulait que quelques mots; chaque syllabe lui coûtait à prononcer. Il faut, disait-il..., oui, il le faut... c'est un jeune homme vertueux... vos parents... votre rang... il faut... il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant: il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus; je m'élançai pour soutenir mon chei Philips; je le pressai dans mes bras en m'écriant : Mon cher époux! » — et le tour est joué.

Sara engage Philips à accepter un compromis comme on en voit souvent : « Cédons à nos cœurs en respectant les préjugés », conseille-t-elle. Ils vivront pauvres; elle fera répandre le bruit de sa mort « par une adresse et des moyens qu'il est inutile de vous dire », et lèguera ses biens au cousin qu'elle a rebuté. Ils s'arrangent donc pour vivre pauvres, c'est-à-dire en « fermiers opulents »; leur bonheur tient à « un système bien combiné, et auquel il ne faut rien changer »; car, n'est-ce pas? si vous voulez être heureux, ayez d'abord un « système » (1).

Terminons cette revue par les amours contrariées de la *Nouvelle Clémentine* (2). Le roman de Léonard est un singulier mélange de Riccoboni, de Rousseau, de Baculard,

---

(1) Il y a bien aussi un laquais qui finit par épouser sa jeune maîtresse dans le *Lord impromptu* du spirituel Cazotte (1766); mais c'est un faux laquais. Le petit roman de Cazotte est très agréablement écrit et adroitement construit, sans déclamation ni sensiblerie. Rien du roman anglais non plus; au contraire, un parti pris, exprimé plus d'une fois, de ne s'attacher qu'aux circonstances immédiatement utiles à l'action. Malheureusement, aucune psychologie, pas une seule scène à plus de deux personnages. Cazotte réussit surtout dans le bizarre.

(2) Ou *Lettres de Henriette de Berville*, 1774.

où se rencontrent des situations mélodramatiques empruntées de partout, auquel on a mis un titre qui rappelle Richardson. Il ne s'agit plus d'une mésalliance, mais seulement de l'arbitraire et de la cruauté d'une mère que rien n'excuse. Henriette aime Séligny, et fait à ses lettres des réponses qu'elle croit bien dures ; mais comment le seraient-elles? « Jamais, avoue-t-elle, je ne triompherai de cet amour. » Léonard reprend à Mme Riccoboni, qui le devait elle-même aux romans anglais, le cliché de l'amoureux importun (lettre 12); il copie (lettre 13) la scène de séduction de l'*Histoire du marquis de Cressy* du même auteur (1). Il est plus heureux quand il oublie ses modèles et qu'il fait écrire par son héroïne une lettre lamartinienne (2). Il s'approprie des expressions de la *Nouvelle Héloïse* et ne conserve de son inspiration que le chant passionné qu'il aurait pu d'ailleurs trouver aussi bien dans Pope, et l'idée de l'amour invincible qu'il se contente, pour tout changement, d'appeler « la nature », croyant se distinguer ainsi de Prévost (3).

***

Arrivés à la fin du règne de Louis XV, si nous jetons un regard sur les années qui viennent de s'écouler depuis la publication de la *Nouvelle Héloïse*, il ne nous est pas permis de conclure pour toute la fin du siècle. Pourtant, il apparaît déjà que la *Nouvelle Héloïse* (comme d'ailleurs tous les livres de Rousseau) n'est ignorée de personne,

(1) Cette scène est suivie d'une lettre où je retrouve encore Mme Riccoboni : « Imprudent ! Vous avez détruit le culte que j'aimais à vous rendre : au lieu de la divinité que j'adorais, je n'ai plus vu qu'un homme vulgaire... Mon cœur est déchiré par la douleur et consumé par l'amour. » (Lettre 15.)

(2) Le sujet de la lettre 19 est : « Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. »

(3) Lettre 20 : « A quoi sert toute la résistance humaine contre les lois souveraines de la nature?... Ose te rendre à la nature. » — « Oh ! qu'elle est impuissante, cette religion contre le délire des passions ! Non, je n'écouterai point sa voix ; non, je ne serai point parjure à mon amant. »

sans doute, mais qu'elle n'encourage chacun de ses imitateurs que selon leur tempérament propre. Saint-Lambert, Dorat, Léonard, pour ne parler que de ceux qu'on a le plus généralement lus, font chacun leur choix — et un choix très différent — parmi les idées morales rassemblées par Rousseau ; ramenées par lui à l'unité, elles leur semblent inconciliables entre elles.

S'ils empruntent pour transformer, on dira que l'influence de leur maître a été féconde. Mais ce n'est qu'une apparence : en réalité, ils suppriment de la *Nouvelle Héloïse* son fondement même et hantés par elle, ils sont dominés pourtant par l'étouffante tradition que Rousseau, pas plus que Richardson, n'a pas encore réussi à renouveler.

Par eux, Rousseau prend sa place dans la série des romanciers, comme un chaînon dans une chaîne. Il ne fait oublier ni Prévost, ni Crébillon, ni M^me^ Riccoboni; il est un modèle, mais au même titre qu'eux. La portée de son œuvre est très grande, mais elle ne dépasse pas encore l'action de l'abbé Prévost; on peut même dire avec certitude que son influence n'est pas acceptée aussi communément et aussi aisément que celle de l'auteur de *Cleveland*.

Il y a certes beaucoup de Rousseau dans plus d'un auteur du temps. Il y en a dans Saint-Lambert, par exemple. Sara Th. est une copie de M^me^ de Wolmar; elle exagère seulement la simplicité jusqu'à faire manger ses domestiques à la table des maîtres; à sa manière, les convives sont « sobres et sensuels »; elle philosophe et si vous lui demandez ce qui les rend heureux, elle et son mari, elle répond comme Julie l'aurait fait, ayant épousé Saint-Preux : « le témoignage de notre conscience, notre amour et les bienfaits de la nature »; son mari, moins absorbé qu'elle par les soins d'un domaine dont elle s'est faite l'intendante, a appris de Rousseau à contempler la

nature (1). Il n'en est pas moins vrai que Julie, épouse de Saint-Preux, nous change trop de l'idée fondamentale de la *Nouvelle Héloïse*, et nous cherchons vainement dans l'œuvre plate — mais courte — de Saint-Lambert, le « moment critique » du mariage de Julie que l'on s'accordait à reconnaître comme le centre du livre (2).

Il y a du Rousseau dans Baculard; mais il faudrait avoir pour l'auteur des *Epreuves du sentiment* une indulgence qui serait de l'inconvenance, pour le comparer à Rousseau sous prétexte qu'il lui emprunte plus d'une idée. On peut confronter des textes : une page du premier *Discours* (3) ou de la lettre 21 de la *Nouvelle Héloïse* et une page de *Bazile* qui en reproduit le sens; ou même trouver dans ce *Bazile* un travestissement de Julie et un exemple de la piété filiale plus forte que l'amour; mais j'ai dit le mot et je le maintiens, c'est un travestissement; ce qui est vie dans Jean-Jacques est devenu insupportable mascarade.

Après cela, que l'on se souvienne du bosquet de Clarens (4); que l'on s'arrange pour vivre à trois, en amis, à cause de l'amour et malgré l'amour (5), je ne vois là que des preuves superflues du succès de Rousseau : pas une d'entre elles ne me montre sa domination exclusive sur aucun de ses contemporains.

Enfin et surtout, un siècle « éclairé » n'est agricole et bon sauvage qu'en se forçant à l'être. Le diable ne se fait pas ermite quand il lui reste d'autres ressources; je conçois que le chevalier de Berville se propose à la fin d'une car-

---

(1) « Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ce moment où la nature commande le repos. »

(2) *Année littéraire*, 1772, t. VII, p. 20, à propos d'une *Lettre de Julie d'Etange*, par DE VAUVERT.

(3) Voyez encore les idées du premier Discours dans l'*Aveu sincère*, de LINGUET, 1768; ces mêmes idées voisinant avec une situation empruntée à Duclos dans les *Lettres de Milord Rodex pour servir à l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle*, 1767.

(4) *Lettres du Colonel Talbert*, t. IV, p. 41 : « Un bosquet non moins voluptueux que celui de Clarence (*sic*). »

(5) J.-A.-R. PERRIN : *Henriette de Marconne* ou *Mémoires du chevalier de Présac*, 1763.

rière aventureuse « d'acheter un bien honnête dans un lieu où l'argent serait rare et les vivres en abondance » et de copier ainsi textuellement *Emile;* je l'imagine très bien dans « une maison blanche aux contrevents verts » reposante et accueillante. Je l'imagine parce qu'il est un héros de roman ayant d'abord des parties de Duclos, ensuite une teinture de Prévost, commençant par la vie d'un homme à bonnes fortunes, et continuant par robinsonner dans une île inconnue avec une fille qu'il a enlevée et dans laquelle il reconnaît sa sœur, qui n'est pourtant pas sa sœur, ou du moins c'est lui qui n'est pas le fils de son père, il ne l'est que de son oncle — et voilà comment on a imité l'*Emile* sous le règne de Louis XV (1).

Quant au bon sauvage, personne n'en a la foi si quelques-uns en ont pourtant gardé la superstition. L'*Homme sauvage* de Mercier, entre autres, est beaucoup plus près de Morelly que de Rousseau (2). Le disciple le plus fervent de Jean-Jacques redresse son maître sur ce point. « L'homme, dit-il, agit selon la nature quand il réfléchit, en ce qu'il exerce une de ses facultés naturelles. Prétendre que l'état de réflexion soit un état contre nature, et que l'être intelligent qui médite est un animal dépravé, c'est rabaisser l'homme, c'est lui ôter l'empreinte majestueuse dont son auteur l'a gratifié (3). » Cela s'est dit en prose et en vers; le fond d'une *Épître à M. J.-J. Rousseau ci-devant citoyen de Genève*, datée de Paris 1763, n'est pas autre chose; en admirant dans J.-J. Rousseau un « génie plein

---

(1) Lech, *Mémoires du chevalier de Berville* ou *Les Deux Amis retirés du monde*, 1763.

(2) Beclard, *Sébastien Mercier* (1903), pp. 49-50, s'il ne s'était borné à Rousseau et s'il avait songé à chercher autour de lui, aurait expliqué sans peine la contradiction qu'il découvre dans Mercier et qui n'est qu'apparente.

(3) Mercier, *L'Homme sauvage*, chap. 36. Voyez encore dans le même chapitre: « L'homme sauvage n'est que l'homme enfant... L'ignorance de nos arts ne rend pas meilleure la condition de l'homme sauvage... Les sauvages sont-ils plus heureux que nous?... Je pense, dit Mercier pour finir, qu'il faut vivre dans un état sauvage, c'est-à-dire borné à une unique et petite famille telle que celle dont j'ai fait la peinture, ou jouir complètement de tous les avantages de la civilisation. »

de feu » on tient à faire les réserves qu'appelle son système. « Les hommes civils, dit-on, ont de grands défauts; mais les sauvages en ont encore davantage. » (Pp. IV-VI.)

Il n'y a pas jusqu'au héros romantique dont on pourrait dénier l'invention à Rousseau; on en reconnaît les éléments dans Prévost, dans le premier roman de Baculard et même dans un conte moral destiné à le guérir, preuve qu'on connaissait son mal et qu'on s'en inquiétait. « Chaque désir enfante en lui de nouveaux désirs »; sa vie, dit-il lui-même, n'est « qu'un instant ennuyeusement prolongé »; son cœur sent « un vide immense ». Il exprime dans la langue du temps la lassitude romantique, et s'il est malhabile à inventer les mots qui, comme d'eux-mêmes, s'arrangeront un demi-siècle plus tard en strophes chantantes, il a du moins l'accent, une certaine mélodie lente, toute prête à se prolonger et à éveiller des échos inconnus (1).

Il faut donc conclure qu'on aima dans Rousseau ce qu'on y retrouvait de soi-même. L'aimable péché de Prévost et de la présidente Ferrand s'est déformé en un vice que Rousseau encourage de toute la puissance de son génie. « L'homme sensible » qui bégayait sous la plume tremblotante de Baculard écrivant son premier roman, et de Diderot écrivant ses drames, a définitivement usurpé la place de l'honnête homme; la sensiblerie, née sans l'intervention de Rousseau, devint éloquente avec lui, et retombée aussitôt à un balbutiement ridicule elle se réclama sans vergogne de son père adoptif.

---

(1) *Contes moraux* publiés par Mlle Uncy, 1763, t. I, pp. 165-188, cp. p. 174 : « Cœur égaré, quand se répandra sur toi un jour serein? Quand se calmeront ces penchants fougueux, qui, semblables à des ouragans terribles, t'entraînent de tourbillons en tourbillons? Il n'est donc pas pour toi de volupté pure, et l'ennui se mêlera toujours avec les jeux et les ris ? A quel plaisir puis-je m'attendre lorsque le dégoût vient me saisir jusque dans les bras du plaisir même? L'empire de la volupté m'est ouvert, et mon cœur n'en est pas plus satisfait. Il ne me reste donc rien à désirer ! Cœur malheureux, ennemi de ton propre repos, abîme de désirs insatiables, je t'abhorre. »

II. Le roman anglais. — Mme Brooke, *Histoire d'Emilie Montague* (1769). Diderot, *Eloge de Richardson* (1761). Succès de Richardson. Ce qu'on lui emprunte.

Une dernière considération achèvera d'établir la concordance de Rousseau et de son temps, et de préciser du même coup l'apport de la seule littérature étrangère qui comptât un peu à ce moment en France. Sans rappeler pour l'instant le succès soudain de Sterne dont le *Voyage sentimental* fut traduit en 1769 et ne fit que favoriser les prétentions de l'homme sensible, il convient d'examiner un roman anglais moins original certes, mais plus compréhensif, nullement banal d'ailleurs, bien qu'il reproduise plus d'une banalité.

L'*Histoire d'Emilie Montague*, malgré une conclusion laborieusement amenée, est un des rares romans de l'époque que l'on jugea digne d'être distingué de ceux qui paraissaient journellement (1). Il a pour auteur Mme Brooke, déjà connue par un premier roman (2) que la *Gazette Littéraire* (3) et Fréron (4) s'accordaient à reconnaître comme la meilleure copie de Richardson. Mme Brooke avait traduit en anglais un roman de Mme Riccoboni; elle avait lu Rousseau, mais plus attentivement encore Prévost, Saint-Evre-

(1) *Année litt.*, 1769, t. VI, p. 299 sq.

(2) *Histoire de Julie Mandeville*, traduit par A. Bouchaud, 1764. Le premier roman de Mme Brooke n'a pas les qualités de l'autre, à en juger par leurs traductions qui seules nous intéressent ici; la psychologie y est nulle (on affirme, par exemple, que le cœur de Julie a été entraîné vers l'amour « par des degrés imperceptibles », mais jamais on ne songe à nous faire parcourir ces degrés); l'intrigue est incohérente. Les longueurs ne sont pas celles de Richardson; elles sont banales, toutes en morale superflue où se mêle jusqu'à de la politique. Presque rien qui rappelle Richardson, sinon la priorité accordée à la vie de famille, mais jamais mise en action; la seule idée anglaise est celle de la dignité de la personne humaine, mais est-ce une idée anglaise? Une longue exposition, des clichés romanesques, un souvenir de la *Nouvelle Héloïse* (le héros va s'établir à quelques milles du château de l'héroïne), une catastrophe rapide et imprévue, très maladroitement motivée, enfin une conclusion dont l'accent émeut par sa sincérité.

(3) 30 mai 1764, t. I, pp. 331-334.

(4) *Ann. litt.*, 1764, t. V, pp. 172-202.

mond (1), Montesquieu (2), Swift; ses préférences allaient à Richardson.

Il est donc tout indiqué de rechercher dans la traduction de son œuvre et de distinguer parmi les éléments qui la composent ceux qui sont proprement anglais de ceux qui, exportés de France en Angleterre, sont ramenés d'Angleterre en France. C'est une façon de juger jusqu'à quel point se sont pénétrées, dix ans après la *Nouvelle Héloïse*, deux littératures qui ne cesseront plus de se compléter l'une l'autre au moyen d'échanges réciproques. Mesurer l'action relative des principaux romanciers français et anglais sur une personnalité réceptive, plus remarquable par son application intelligente que par son originalité, ce sera fixer par un exemple significatif les points communs aux auteurs de second ordre de l'un et l'autre pays, sans avoir à préciser la part du tempérament de chacun, ou du moins sans se trouver dérouté par des tendances particulières qui sont le propre des inventeurs.

Le caractère le plus frappant d'*Emilie Montague* se découvre dans l'attention accordée par l'auteur au paysage mouvementé, « romanesque » (3), pour employer le mot du traducteur, embarrassé sans doute et ne sachant comment rendre l'anglais *romantic*. (II, 151.) C'est donc une élève de Rousseau? Oui, mais peut-être plus encore une lectrice de relations de voyages (4). Elle a le goût du majes-

---

(1) Elle le cite, t. I, p. 130.
(2) Cité, t. III, pp. 142-144.
(3) Cp. t. I, p. 71 : « Une montagne tout à fait romanesque ».
(4) Son Huron, type de l'homme libre et fier, ne vient pas de Rousseau; elle fait les mêmes réserves que les voyageurs à propos de la morale des sauvages, plus pure que celle des nations policées, sauf « ce qui regarde la communication des sexes » et l'ivrognerie. (T. I, pp. 77-85.) « Le système du célèbre Jean-Jacques est absolument idéal », c'est-à-dire imaginaire, donc faux; ce sont « les nations les plus civilisées qui sont les plus vertueuses », dit l'auteur; il préfère « la sincérité du père Lafiteau » au beau mensonge du « fameux citoyen de Genève ». (T. IV, pp. 71-72.) Il connaît par la littérature des voyages (réels ou imaginaires) les robinsonnades à deux, principes de colonies peuplées par l'inceste. (T. I, pp. 134-135.)

tueux (1), le spectacle l'intéresse plus (2) que la communion du cœur avec la nature; elle s'étonne et admire plus volontiers qu'elle ne contemple (3); quand elle regarde le paysage, ce n'est pas pour y retrouver son âme qui ne s'amollit qu'à l'amour (4); il lui arrive rarement de projeter sur la nature le sentiment qui la remplit (5). Beaucoup plus que le sentiment de la nature, elle exprime des curiosités de touriste (6).

Son héros, le colonel Rivers, réduit à la demi-paie, s'embarque pour le Canada, où il a obtenu un lot de terres;

---

(1) En général, ses descriptions sont détaillées, mais rarement pittoresques; elle abuse des termes généraux : grandeur majestueuse, beautés, proportion, magnificence sauvage; elle nomme, sans les peindre, un précipice, des rochers, « des pins et d'autres arbres toujours verts ». (T. II, p. 153.)

(2) Elle saisit surtout le caractère d'énormité du paysage canadien, par exemple à propos de la débâcle du Saint-Laurent. « Un peintre de paysages, dit-elle, étendrait ici ses idées et son imagination d'une manière surprenante. » (T. IV, p. 3.) Cp. ce paysage vu d'une île au milieu du fleuve : « La perspective est d'une majesté sauvage. De quelque côté qu'on tourne la vue, excepté le midi, le fleuve se présente à vos regards. Le vent léger qui excitait sur l'eau un petit frémissement, le vaisseau orné de ses flammes et de ses banderolles, quelques maisons éparses qu'on apercevait dans l'éloignement, à travers les arbres, rendaient ce point de vue délicieux. » (T. IV, p. 139.)

(3) Elle éprouve pourtant l'attirance de certains spectacles et se sent prête à répondre à leur invitation; mais elle s'arrête avant de jouir de la paresse végétative propre à la contemplation. « Je suis actuellement dans une habitation charmante, au bord du fleuve. La maison est située au bas d'une montagne escarpée et couverte d'une multitude d'arbres dont le feuillage forme un rideau ondé de verdure qui s'élève assez haut pour refléter son agréable confusion sur le fleuve. Les vaisseaux qui montent et descendent à chaque instant offrent aux yeux un spectacle mouvant fort agréable. Je ne connais point d'endroit qui inspire plus l'envie romanesque de parcourir les bois et les champs, ou qui soit plus propre à vous plonger dans une indolence contemplative. » (T. I, p. 74.)

(4) Le héros dit (t. II, p. 32) : « Le murmure des eaux, le silence des bois, la fraîcheur du gazon, le parfum des fleurs... tout cela n'a pas excité en moi la moindre sensation pour la belle veuve. » La nature n'est donc pas complice de l'amour.

(5) Voici un des rares passages où l'on associe le paysage à ses sentiments : « Le soleil couchant, l'idée de voir ce lieu charmant pour la dernière fois, nous a plongés dans une mélancolie solennelle qui semblait augmenter le bruit des torrents qui se précipitent du haut des rochers et répandre sur les forêts une horreur plus sombre et plus ténébreuse qu'à l'ordinaire. » (T. IV, p. 131.)

(6) Description enthousiaste, mais banale d'expressions, de la cascade et de la rivière de Montmorency. (T. I, pp. 71-73.)

pourquoi le Canada? Parce que le pays est sauvage et que les femmes y sont belles. « Le pays est très beau »; avant tout, on y trouve ce que Rivers cherche : « tous les agréments de l'Europe ». Il est vrai qu'« il offre en même temps le *grand sublime* dans un degré surprenant : chaque objet ici est magnifique (1) ».

Mais justement, le grand sublime a le défaut de n'être pas humain; Rivers, qui ne se lassera pas de chercher une femme « qui ait de l'âme », qui « soit sensible », se détourne bientôt des paysages qui l'avaient frappé. « Tous ces paysages qui m'environnent et que je trouvais si agréables, commencent à m'ennuyer, dit-il. Ils m'ont fait goûter tout le plaisir que des êtres inanimés peuvent inspirer. » (I, 37.) Ils ne remplacent pas « la société et les plaisirs vifs du cœur ». On se demande même si l'émigrant ne s'est pas fait illusion sur l'émotion qu'il a éprouvée en vue des côtes d'Amérique. N'est-ce pas parce que la nature grandiose est habitée qu'elle le transportait surtout? « Je suis sûr, dira-t-il plus tard, que je ne pourrais pas vivre seul pendant un an. Je souffrais beaucoup d'être presque réduit à moi-même dans le vaisseau qui m'a amené. La joie que je ressentis en arrivant en Amérique est inexprimable... La première apparence que j'allais voir des hommes; le premier homme, la première maison, le premier feu sauvage dont je vis la fumée s'élever au-dessus des arbres, me causa le transport le plus vif... Je sentis toute la force de ces liens qui nous unissent les uns aux autres, et de cet amour social qui contribue tant à notre bonheur. » (II, 17.) Son contemporain Saint-Lambert, plus comique peut-être par sa façon de dire, ne pense pas autrement, comme on le sait (2).

---

(1) « Quel spectacle pour mes yeux quand j'approchais des côtes de l'Amérique ! Ces rochers qui touchent presque aux nues, ces hauts bosquets de pins dont ils sont couvets et qui paraissent les contemporains du monde, me jetèrent dans un respect religieux que le silence solennel qui régnait partout rendit encore plus profond. » (I, p. 19.)

(2) *Les Saisons*, 1769 : « Nous sommes organisés pour vivre en société comme les perdrix pour vivre en compagnies. »

Nous voilà donc ramenés à la conception des premiers « philosophes»; à lire certaines affirmations sur la politesse qui doit être mise « sûrement au rang des vertus morales » (V, 116), nous reculons jusqu'à Fontenelle. Nous rejoignons la morale du bonheur telle qu'elle s'ébauchait au commencement du siècle : « Le Ciel nous a placés dans ce monde pour y être heureux. C'est seconder sa volonté que de chercher le bonheur par des moyens qui s'accordent avec la Justice divine » (V, 43); tel est le dogme. Il est donc convenu que, pour une jeune fille, c'est outrager Dieu que d'entrer au couvent, « car c'est mépriser tous ses bienfaits (1) » (I, 44); on proclame que l'intolérance est une folie et qu'il n'y pas de sotte religion s'il y a même de sottes gens (2); idée devenue également banale, on donne au laboureur le pas sur le guerrier (3), parce que l'un détruit et l'autre est utile.

Parmi les opinions de l'auteur, il en est donc plus d'une qu'il partage avec tout le siècle, avec son contemporain Richardson comme avec Prévost leur commun devancier. Qu'a-t-il pu devoir plus particulièrement à l'un et à l'autre grand inventeur du roman?

Il a de commun avec Richardson la grande idée de la dignité de la personne humaine; il apprécie l'indépendance du cœur à son véritable prix. « Je ne fais aucun cas d'une jeune personne discrète qui se marie par raison », dit

---

(1) De même plaignons les religieux, surtout les ermites, « ces hommes qui se vouent à un état si contraire à la nature », ces malheureux privés « de la douceur de voir leurs semblables ». (II, p. 16.)

(2) II, p. 71. C'est une folie « bien étrange que d'élever des disputes sur la religion. Hé ! N'avons-nous pas tous les mêmes intentions? Les bons esprits dans toutes les religions visent également à plaire à l'Etre Suprême. Nous prenons des moyens différents; le pays qui nous a vus naître, les préjugés de l'éducation nous jettent dans des routes diverses... Peut-il y en avoir quelqu'une qui soit exclusive? Il me semble que cela ne devrait produire qu'un seul effet, de la tolérance et de la complaisance les uns pour les autres. »

(3) T. III, p. 132. « Un homme qui fait croître dans un pays, un grain, un fruit, ou même une simple fleur qui n'y était pas auparavant, mérite, selon moi, plus de louanges qu'un héros. » Les expressions viennent de *Gulliver*, que commentera aussi Saint-Lambert dans *Les Saisons*.

une jeune fille. On lui reprochera peut-être l'enthousiasme romanesque de la *Brunette anglaise* de Prior ou de l'*Héloïse* de Pope (1); mais son amie plus raisonnable qu'elle et plus réservée dans l'expression de sa volonté n'est pas moins ferme; elle se décide par elle-même, elle prend l'initiative de rompre un mariage qui ne lui convient plus. Richardson a aussi enseigné à Mme Brooke l'utilité des détails de la vie ordinaire; ils font longueur, mais sans eux le roman perdrait de son naturel, de sa vie, de sa réalité. Peut-être aussi, contradiction que nous avons notée également dans *Grandisson*, ces détails domestiques accusent-ils encore son caractère romanesque. On aime trop à dire que le héros est « unique », comme Grandisson était « sublime », et plus d'un incident extraordinaire s'ajuste mal avec les préoccupations matérielles assez triviales des héros; s'arranger une maison commode, se faire des rentes, bien dîner, danser, posséder une voiture, être nommé major, toutes ces considérations terrestres font partie de l'idéal des « belles âmes » d'Angleterre; cela est piquant et cela choque aussi.

Chose curieuse, Mme Brooke emprunte à Richardson de préférence ce que lui-même empruntait du siècle, et par là Prévost a laissé sur le copiste de Richardson une marque beaucoup plus apparente que celle du modèle avoué! Une seule qualité est requise du héros de roman : la sensibilité; cette sensibilité « dont il n'y a que les meilleurs cœurs qui soient susceptibles » (V, 95), il convient de ne pas trop la cacher : on vous aime d'amitié si vous vous montrez charitable, « bienfaisant » et larmoyant (2);

(1) « Donnez-moi, dit-elle, un homme que j'aime et une besace... Je serai contente, voilà ce qu'il me faut. » (II, p. 84.)

(2) T. II, pp. 69-70 : « Je l'aime depuis une scène qui se passa ici il y a trois ou quatre mois. On lui racontait, ainsi qu'au chevalier, l'histoire touchante d'une famille du voisinage qui se trouvait réduite à la misère. Le chevalier écouta ce récit avec toute la tranquillité philosophique d'une âme dure qui ne sait jamais s'attendrir sur le malheur des autres, et changea de discours... Les yeux de Rivers se mouillèrent, et il n'eut pas sitôt occasion de sortir de la chambre, qu'il alla secrètement chez ces pauvres gens et les soulagea. »

c'est pour l'amour de votre faiblesse qu'il faut souffrir, monsieur, qu'on vous embrasse, pour « cette sensibilité charmante, cette tendresse de l'âme qui vous caractérise, et qui vous met presque à l'unisson d'une femme (1) ». (II, 122.) Elle fait que les hommes se donnent tout entiers : l'enthousiasme qui fonde les grands amours, fonde également les vertus actives (2); il faut donc entretenir ses passions, ne pas les laisser dans leur grossièreté primitive, ne pas les refréner non plus comme le conseillent les moralistes, mais en régler l'usage (3). Chose délicate, surtout pour des hommes qui ont « trop de sensibilité pour leur bonheur » (I, 104) et qui, comme Cleveland et Saint-Preux, ont reçu du Ciel son « fatal présent » (4). Le Ciel, il est vrai, depuis Prévost, a pourvu assez attentivement à leur bonheur, en rapprochant les cœurs « formés les uns pour les autres » (5).

---

(1) Le personnage antipathique n'est pas « sensible » (t. I, p. 94) : « Ses vertus ne sont que l'absence des vices... S'il a de bonnes qualités, elles sont toutes de l'espèce négative. » (I, p. 121.)

(2) « L'esprit humain, le jugement, l'âme, l'imagination ne font pas un effort s'ils ne sont animés d'une étincelle de cet esprit divin. Et qu'est-on sans enthousiasme ? Le génie, la vertu, le plaisir, l'amour même, tout languit. Il n'est rien de tout ce qui orne, adoucit, exalte, ennoblit la vie, qui ne tire sa source de ce principe actif et vivifiant. Je me fais un orgueil d'être enthousiaste en tout, et surtout dans ma tendresse pour Emilie... La froideur dans le tempérament atténue, anéantit tous les ressorts qui remuent le cœur humain. Elle est ennemie du plaisir, des richesses, de la gloire, de la renommée et de tout ce qui fait les délices de la vie. » (T. V., pp. 61-62.)

(3) Voici comment Mme Brooke exprime l'idée chère à Prévost : « Les moralistes ont tous pour but de perfectionner la nature humaine, en nous excitant à corriger ce qu'elle a de corrompu : mais ils s'écartent du principe qui devrait leur servir de guide... Ils tonnent contre les passions... Hé ! ce sont elles, au contraire, ce sont les affections qui en naissent qui font le germe des vertus les plus élevées. Il ne s'agit que d'en bien régler l'usage. » Les derniers mots sont textuellement de Prévost.

(4) Il va de soi que l'ermite est une victime de l'amour et qu'en cette qualité il « visite le matin et le soir » le tombeau de la femme qu'il pleure ; un héros de Prévost ne serait pas plus exact que lui à remplir les lugubres devoirs qui sont de coutume depuis l'*Homme de qualité*.

(5) Cp. t. II, p. 131 : « La tournure de son esprit est si semblable à celle du mien, qu'il semble que nous ayons la même âme. J'eus l'idée, la première fois que je la vis, que les douceurs de l'amitié nous avaient unis dans quelque état précédent et que nous ne faisions que renouveler ici notre ancienne connaissance. »

Que deviennent dans tout cela Rousseau et la *Nouvelle Héloïse?* On les oublie ma foi; et si l'on veut à toute force s'en souvenir, on est déçu de découvrir dans l'*Histoire d'Emilie Montague* la contre-partie de l'histoire de Julie d'Etange. Imaginez, en effet, Julie fiancée d'abord à Wolmar et prête à l'épouser sans enthousiasme; introduisez Saint-Preux en tiers dans cet ennuyeux tête-à-tête; mariez enfin Julie à Saint-Preux. Voilà ce qui passe de la *Nouvelle Héloïse* dans l'*Histoire d'Emilie Montague* et il faut avouer que c'est peu de chose.

***

Il est possible et parfois aisé de distinguer l'influence de Rousseau de celle de Richardson et de celle de Prévost sur les romanciers du règne de Louis XV, mais il arrive rarement qu'on puisse les séparer. Quelque différents qu'ils soient, ils sont encore trop voisins l'un de l'autre, étant tous trois trop de leur siècle. Séduits par leur génie, les contemporains apprécient leur originalité, mais ne peuvent, naturellement, songer à se l'approprier; ils leur laissent, et surtout aux deux premiers, ce qu'ils ont de fort et de nouveau. Ils sont les esclaves de leur admiration, ils ne la dominent pas; ils ont conscience de leur petitesse, mais leur modestie reste stérile.

Les plus enthousiastes et les plus clairvoyants eux-mêmes n'éprouvent qu'une confiance très bornée dans le culte bruyant qu'ils rendent aux nouvelles idoles; ils s'étourdissent de mots, ils crient leur foi, ils font des hymnes, non des œuvres. Voyez Diderot. Il demande un autre nom que celui de roman pour désigner les « trois grands drames » de Richardson; leur auteur a mis en action « tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes »; vous pouvez vous flatter d'avoir « acquis de l'expérience » après les avoir

lus; vous aurez même raffermi votre vertu (1), car « Richardson sème dans les cœurs des germes qui y restent d'abord oisifs et tranquilles », mais qui fructifieront (2). Tout y est réel : incidents, personnages, drame, caractères (3); tout y est sérieux : on est sans cesse ramené « aux objets importants de la vie ». Il est le maître, il est le guide (4). Et pourtant ce n'est pas le Virgile d'un second Dante.

Diderot, s'il a réussi, et mieux même que Richardson, à peindre, à animer, à faire vivant, s'est tellement mépris sur la valeur relative de ses propres œuvres, laissant l'excellent dans le fond de ses tiroirs pour ne publier que le monstrueux et le grotesque, — il s'est tellement méconnu que si le hasard l'avait permis, nous ne saurions plus à quel point il a profité des leçons de Richardson et de Sterne. Mais ce n'est pas tout : *Jacques le Fataliste*, le *Neveu de Rameau*, négligés par lui, doivent beaucoup plus à Sterne qu'à Richardson. Ainsi, l'auteur tumultueux du grandiloquent *Eloge de Richardson* (5) n'a rien fait que le vanter.

***

Il est à peine besoin d'ajouter que de plus infimes ont fait exactement comme lui. Richardson est déclaré « immortel »; romanciers et critiques s'accordent dans un égal enthousiasme, mais c'est tout (6).

---

(1) « Une femme de ma connaissance, qui s'était engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyait innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage. »

(2) « J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importants de la morale et du goût discutés et approfondis. »

(3) Diderot comprend parfaitement le réalisme de Richardson; il justifie les longueurs qu'on lui reproche; ces détails ne sont pas communs. « C'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, et que vous ne voyez jamais. »

(4) « Si je sais... distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. »

(5) Diderot. *Œuvres* (éd. Assézat), t. V, p. 211 sq.

(6) Le roman de Fielding est moins généralement apprécié. Thomas écrivant à Barthe ne le distingue pas des autres romans anglais (lettre

Rares sont les élèves qui songent à se rapprocher du maître par la partie la plus accessible même de son originalité. On cherche bien à montrer la réalité, mais il faut pour cela qu'elle garde un caractère romanesque et que le détail ait une utilité immédiatement visible (1). On ne craint plus comme auparavant une certaine sorte de minutie; il y a du Richardson, ou du moins une apparence dans les *Lettres du colonel Talbert* (une discussion au sujet de la réponse à faire à une bourgeoise par une femme de qualité), seulement, c'est du Richardson mal adapté; les détails ne sont pas là pour préparer une action ou donner l'illusion du vrai; ils y sont pour faire le portrait d'une vicomtesse entichée de son titre et pour ridiculiser son snobisme : c'est donc un caractère de La Bruyère revisé par un disciple maladroit des Anglais (2).

Je veux croire que malgré les réserves (3) exprimées à

---

du 31 janvier 1760, *R. H. L.* 1917, t. 24, p. 128); toute sa sympathie va à *Clarisse*, à la *Nouvelle Héloïse*, à Mme Riccoboni. Pour Fréron, *Tom Jones* est un ouvrage de génie avec des défauts (1767, II, p. 206). L'*Année littéraire* note les imitations, d'ailleurs peu nombreuses, qu'on en fit et qui ne sont nullement significatives. (1766, IV, p. 25 : *Lucy Wellers.*) Raynal, *Nouvelles littéraires* (édit. Tourneux, I, p. 410), le trouve trop long, lui reproche le trop grand nombre de ses personnages et les détails bas qui « déplaisent souverainement à nos dames ».

(1) Voici une description qui cherche, avant toute intrigue, à donner l'impression du milieu. Je ne sais si elle est inspirée de *Clarisse*, mais il est certain que l'exceptionnel a séduit l'auteur plus que la réalité ordinaire. « Nous entrâmes chez lui par un jardin assez grand, mais fort mal en ordre; l'herbe y croissait de toutes parts, comme dans une campagne en friche, et rien ne ressemblait mieux à une terre en décret. Quand nous fûmes à deux pas de la maison, il en sortit quelques valets qui vinrent au devant de nous, mais tous d'un air abattu, la tristesse peinte sur le visage, et sans dire un seul mot. » On a le goût de la précision, mais pour décrire des situation violentes : « Je trouvai mon homme qui se traînait comme un taureau à qui on a coupé les jarrets. » (Mlle Uncy, *Contes moraux*, 1763, t. I, pp. 69 et 83.)

(2) Le même auteur, quand il présente les domestiques écrivant ou parlant à leurs maîtres, est plus proche de la manière de Caylus que de celle de Richardson.

(3) Aübert de la Chesnaye des Bois, *Lettres amusantes et critiques sur les romans en général, anglais et français*, 1743, pp. 44-48 : *Paméla* « n'a ni diverti ni plu »; *Gazette littéraire de l'Europe*, 30 mai 1764, I, p. 334 : « On ne lisait guère dans l'Europe les romans anglais avant *Paméla*. Ce genre parut très piquant; *Clarisse* eut *moins de succès* et en méritait cependant davantage. » Dorat, *Les Sacrifices de l'amour*, 1771, *Avant-propos* : « Nous avons eu recours à nos voisins plutôt par un goût de mode que par un véritable attrait. »

l'époque même du grand succès des romans de Richardson, ce succès fut réel et non de mode; mais leur originalité fut bien des fois méconnue. On passe trop souvent sans vouloir s'y arrêter sur les « détails purement anglais (1) », sur les « caractères singuliers » parce que, comme du temps de Prévost, on juge « qu'ils plairont moins en France qu'en Angleterre (2) ».

Je trouve vers 1770 dans un roman de Barthe l'appréciation la plus exacte de la vogue de Richardson, différente selon les divers tempéraments. « On peut, je crois, sans être taxé d'anglomanie, admirer *Clarisse*, *Paméla* et *Grandisson* », dit un conseiller. La marquise réplique : « Je n'ai jamais pu les achever... Il m'est quelquefois arrivé de sauter un volume par mégarde, et cela sans m'en apercevoir. Je me trouvais au même point où je m'étais crue la veille. » Le conseiller bel esprit proteste : « ... les œuvres de Richardson me sont précieuses; je n'en connais point où le génie se fasse mieux sentir. L'illusion est durable et complète... En lisant *Clarisse*, je suis de la famille des Harlowe. Je me suis intéressé pour celui-ci, j'ai pris celui-là en haine... Surtout *Grandisson* est le livre qui inspire le plus la vertu, sans en excepter Plutarque et Platon (3). »

Mais la vogue n'est pas la mesure de l'influence. « Le succès des *Lettres de Clarisse* a produit dans notre littérature une foule d'écrits en ce genre »; mais quel « amas de médiocrités » (4)! Les titres pourront tromper : la *Nouvelle Clarisse* de M^me^ Le Prince de Beaumont (1767), la *Nouvelle Clémentine* de Léonard (1774) ont aussi peu de rapport avec l'œuvre de Richardson que la *Henriette de*

---

(1) *Année litt.*, 1766, t. VI, p. 120, analyse des *Frères*, traduit de l'anglais par DE PUISIEUX.

(2) *Année litt.*, 1766, t. VII, p. 254, analyse de la *Campagne*, traduit par DE PUISIEUX. Cp. MAUVILLON, *Paradoxes moraux et littéraires*. 1768, p. 166 : « C'est dommage que les principaux caractères de Richardson soient si extrêmement singuliers qu'on n'en saurait trouver l'original. Lovelace et Grandisson sont des êtres qui ne sauraient exister qu'en idée. »

(3) BARTHE, *La jolie femme*, t. II, pp. 45-47.

(4) *Ann. litt.*, 1762, t. VII, p. 99, Analyse des *Lettres de M^lle^ Jussy*.

Wolmar de Brument n'en a avec celle de Rousseau. On tombe parfois dans l'excès contraire : on copie; l'imitation n'est que plagiat (1). Les copies les plus intelligentes sont celles de Lovelace, mais elles sont aussi voisines du Versac des *Egarements* que de lui (2).

« De tous les romans qu'on a faits dans le goût de l'immortelle *Clarisse* », les *Mémoires en forme de lettres de deux jeunes personnes de qualité* par M^me^ la marquise de Champcery « sans contredit, sont un des meilleurs pour le pathétique, les situations et le but moral (3) ». Il est donc nécessaire d'en examiner le contenu.

Or, l'héroïne est fille d'une Chimène qui aima un Cid, mais ne put l'épouser. Le roman débutant ainsi dans le goût des *Mémoires d'un homme de qualité*, ou des *Mémoires du comte de Comminges*, continue dans celui du *Doyen de Killerine*, parmi des conspirateurs en Irlande; puis dans celui de *Cleveland* quand il nous intéresse au sort d'un enfant persécuté qu'une amie élève dans le plus grand secret; il se prolonge dans celui de Marmontel, proposant à notre admiration et à notre aversion des personnages tout bons et d'autres tout mauvais, particulièrement la mère jalouse de ses filles à l'exception de la moins aimable d'entre elles : c'est la *Mauvaise mère* des *Contes moraux*. Je ne sais où l'auteur a pris une « supercherie innocente » dont je ne désire d'ailleurs pas lui contester l'invention : une mère fait passer sa fille pour une autre; la mère de cette autre fait de même; ainsi substi-

---

(1) Les *Lettres du colonel Talbert* ont été sévèrement, mais justement jugées par FRÉRON sur ce point paticulier. Il voit dans Talbert un Lovelace, mais « il serait à souhaiter, ajoute-t-il, que l'auteur eût mieux imité son modèle »; Mozinge est le pendant de Belford, l'ami de Lovelace. L'imitateur « aurait dû sentir l'art avec lequel l'auteur anglais a préparé son dénouement. » (*Ann. litt.*, 1767, t. II, p. 196.)

(2) DORAT, *Les malheurs de l'inconstance*, 1772 : Le duc de la lettre 6 et de la lettre 17 qui, sans devoirs, sans amour et sans amitié, « promène dans la société son ennui inquiet qu'il prend pour de la dissipation; il se fuit parce qu'il se craint. »

(3) *Année littéraire*, 1765, t. I, pp. 73-99.

tuées, on les présente à leurs frères qu'elles n'ont plus vus depuis longtemps; tout cela est bien « dans le goût de l'immortelle *Clarisse* ». On surprend des lettres importantes, on enlève des filles, on suppose des enfants, on punit une mégère qui a causé toutes sortes de malheurs, enfin les héros sympathiques se justifient de toutes les calomnies, ils se marient entre eux et sont heureux. Après tout, voilà un livre utile; « les demoiselles que l'on se propose de bien élever, peuvent le lire non seulement sans danger, mais avec fruit »; c'est à elles qu'il convient, comme on le voit, plutôt qu'aux historiens de Richardson.

Et pourtant on imita *Paméla*, on plagia *Clarisse*, on refit *Grandisson*. Miss Byron avait été enlevée, maltraitée indignement par un brutal qui voulait l'épouser de force; bien entendu elle avait été sauvée au moment le plus pathétique. De tels événements de la vie ordinaire ont frappé l'auteur de l'*Enfant trouvé* ou *Mémoires de Menneville* (1763) qui les répète et qui, ici du moins, s'identifie trop exactement avec Richardson. Un autre reprend le même événement (et vous voyez bien qu'il est plus fréquent qu'on ne le croirait) mais il le complète par une tentative de viol (1). La brutalité anglaise les attire plus que l'exactitude (2) ; « les couleurs fortes qui caractérisent le pinceau anglais » (3) empâtent leur toile et la barbouillent; le mouvement, l'âme, le goût de la vérité, bref ce qui est supportable encore aujourd'hui dans Richardson leur reste inaccessible.

On adore aussi les situations équivoques communes à Prévost, à la *Nouvelle Héloïse*, à *Grandisson*, à plus d'un

---

(1) *Maria* ou *Les véritables mémoires d'une dame illustre*, 1765. Le même auteur sauve les gens dans le péril, toujours à la manière de Grandisson; des ennemis généreux rendent l'épée qui a échappé à leurs adversaires. (*La Campagne*, 1766.)

(2) Dorat, *Les Sacrifices de l'Amour*, avant-propos : « Il est certain qu'ils l'emportent de beaucoup sur nous dans les peintures fortes. »

(3) *Année littéraire*, 1765, t. III, p. 217 sq.

roman de Mme Riccoboni. On se plaît à placer un homme entre deux femmes (1) ou une femme entre deux hommes, et ce n'est pas toujours dans le but de nous avertir des malheurs de l'inconstance (2).

Marivaux sert aux mêmes fins que Richardson. Il n'y aurait là rien d'étonnant, puisque tous deux se font de la composition d'un roman une idée assez semblable et que peut-être le premier fut l'imitateur de l'autre (3). Mais il faudrait être un autre Marivaux, un second Richardson pour faire comme eux, et le XVIIIe siècle dans sa seconde moitié manque justement de Marivaux et de Richardson.

On fit cependant comme eux, dans une certaine mesure, c'est-à-dire qu'on prit dans leurs œuvres ce qu'elles retenaient du romanesque le plus grossier. Mme Robert (4) fait élever une orpheline chez un curé; elle déguise Verneuil en laquais pour porter une lettre à Adélaïde dans son couvent, comme Valville en porte une à Marianne dans le sien; elle donne à la mère de Verneuil la bonté de Mme de Miran. Quant à la psychologie de Marivaux, Mme Robert la remplace par des enlèvements (c'est tantôt un duc, tantôt le propre frère de l'héroïne qui l'enlève, tantôt un nègre!); des abbesses retrouvent leurs enfants; on assiste à des accouchements clandestins; on est surpris par des tempêtes et l'on est sauvé de terribles naufrages qui finissent

---

(1) *Lettres et Mémoires de Mlle de G... et du comte de S. Fl...*, 1762; comme dans *Grandisson*, la générosité y est toujours bien payée. Cp. Uncy, *Contes moraux*, 1763, I, pp. 139-164 : *Autre école des femmes*, une des rares nouvelles où un homme entre deux femmes ne soit pas ridiculement romanesque; les auteurs du temps auraient pu y prendre une leçon de discrétion.

(2) Dorat, *Les malheurs de l'inconstance*, 1772 : Mirbelle aime Mme de Syrcé et Lady Sidley : « Malheureux de trahir l'une, dit-il, je me verrais avec transport dans les bras de l'autre. » C'est du *Grandisson* en plus libertin.

(3) Les dévots de Richardson l'avouent : « Marivaux avait de la réputation en Angleterre, et s'il est vrai que ses romans ont été les modèles des romans de Richardson et de Fielding, on peut dire que, pour la première fois, un mauvais original a fait faire des copies admirables. » (*Corr. litt.*, 15 février 1763.)

(4) *La voix de la nature* ou *Les aventures de Mme la marquise de* ***, 1763.

par rassembler ceux qui se conviennent, soit chez les Cafres, soit dans l'Amérique de *Cleveland*.

M^me^ Riccoboni, bien plus attachante pourtant, ne peut se passer d'accumuler sur une même tête les malheurs les plus inouïs, faisant ses héroïnes infortunées à plaisir, corrigeant Le Sage (1) par Prévost, à qui elle emprunte ses Anglais des guerres civiles privés de leurs biens et disgraciés, et par Marivaux (à moins que ce ne soit par Baculard ou encore une fois par Prévost), à qui elle doit les petits-enfants inconnus introduits par des ruses louables auprès d'un grand-père qu'il faut fléchir (2).

Permis donc à l'auteur de l'*Histoire de Miss Indiana Damby* (1767) de reproduire la situation de Marianne éprise du fils de sa bienfaitrice, prête à les marier (3); la voir amoureuse d'un second qui est son propre frère et même d'un troisième qu'elle finit par épouser, tout cela ne nous contrarie pas, pourvu qu'on reconnaisse dans ces intéressantes orphelines des succédanés de l'*Orpheline anglaise* plus encore que de *Marianne* dont les contemporains ne réussissent pas à la distinguer (4).

* * *

III. — Prévost. — Raisons de son succès. Son influence est prédominante.

On aura senti, je l'espère, à la lecture des pages qui précèdent comme l'influence de Prévost domine celle de tous

---

(1) *Le Diable boiteux* (*Amours du comte de Belflor et de Léonore de Cespedès*, 1707).

(2) *Histoire de Miss Jenny*, 1762, selon Quérard, mais Grimm et Fréron ne mentionnent ce roman qu'en 1764. Cp. De Lacroix, *Mémoires d'un Américain*, 1770, 2^e^ partie.

(3) Encore une situation romanesque de Marianne dans *Histoire de M^me^ Dubois écrite par elle-même*, 1769.

(4) Cp. Charpentier, *Nouveaux contes moraux : Lucile* ou *La Fermière en petite-maison*, 1767; le sujet vient de l'*Orpheline anglaise*, soit directement, soit par l'intermédiaire des *Heureux Orphelins*, de Crébillon. On trouvera un mélange d'*Orpheline anglaise* et de *Grandisson* dans *Maria* ou *Les véritables mémoires d'une dame illustre*; 1765.

ses rivaux pendant les trois lustres qui séparent la publication de la *Nouvelle Héloïse* de l'avènement de Louis XVI.

Quoi de plus naturel? Rousseau enseigne, Richardson s'applique, tous deux sont laborieux; mais Prévost est né romancier. « Dans ses romans il est romanesque à bride abattue. Il n'est préoccupé ni de faire la satire du genre humain, ni d'approfondir un caractère, ni de peindre la société, ni de faire valoir aucune idée philosophique. La simplicité d'intention ne saurait aller plus loin. Il veut être intéressant, et surtout pour le vulgaire; mais tout le monde est vulgaire sous un certain point de vue, et l'abbé Prévost connaissait le monde (1). » Telle est la raison de son incomparable succès; ses qualités (2) y sont pour quelque chose, mais la naïveté de son romanesque lui valut bien plus d'imitateurs que la naïveté de son âme et de son style.

Rappellerai-je que grâce à lui les aventuriers les plus grossiers (3), les « philosophes » à la suite d'Helvétius (4) et les romanciers les plus dépourvus de sens et de goût (5) tirent de leur sensibilité je ne sais quel orgueil, et de leur aisance à larmoyer une fatuité que l'on ne s'explique plus.

---

(1) Vinet, *Histoire de la littérat. franç. au XVIII^e siècle*, 1853, I, p. 181.

(2) Idem, *ibid.*, p. 182 : « La sensibilité, l'extrême bonne foi du récit, la vérité dans la peinture des passions et dans l'expression du sentiment, la grâce naïve et l'abandon d'un style transparent comme l'âme elle-même de l'auteur, tout cela, chez Prévost, se rencontre à un point qu'on n'a pas dépassé. »

(3) Chevrier, *Le prix du sentiment*, *Œuvres*, t. II, p. 182 sq., a pour épigraphe : « Malheureux qui n'a pas le plaisir de pleurer ! » On y trouve « la chambre obscure tendue d'un drap noir » où « une lampe sépulcrale rendait une lueur sombre » (p. 184), le bruit de chaînes, la « voix funèbre et douce » d'un séquestré chez qui l'instinct fait des merveilles, car il lui apprend à baiser la main à la première femme qu'il voit et à se jeter à ses genoux.

(4) Saint-Lambert, *Les Saisons*, p. 127 :

> *Je cède avec plaisir au besoin de pleurer.*
> *Sous un ciel ténébreux, loin du bruit et du monde,*
> *Je cherche un aliment à ma douleur profonde.*

(5) Delacroix, *Mémoires d'un Américain*, 1770, p. 74 : Les financiers ont le malheur de ne pas connaître « le plaisir le plus doux, celui de tarir les larmes de la vertu gémissante ».

Il offre le meilleur (1) et le pire; on se jette sur le pire. C'est lui qui éclaire la précoce Tramarine (elle a douze ans) sur les promesses flatteuses de la mélancolie (2); c'est lui qui guide les « enfants de la nature » à l'idée de l'Etre suprême (3); c'est encore lui, peut-être, mais par l'intermédiaire de Mme de Graffigny, qui enseigne la passion aux Péruviennes importées en Europe (4).

Il a décidément imposé le dogme de l'invincibilité des penchants (5) et celui des « fautes honorables » (6). Il encourage les fiévreux non à se guérir de leur mal, mais à l'entretenir (7), par la raison que l'amour ne va qu'aux

---

(1) Le germe de Musset qui est dans Prévost se développe lentement et sans continuité; Dorat marque une étape intéressante de sa croissance; cf. les *Malheurs de l'inconstance*, 1772, II, lettre 51 : « J'aime à me pénétrer de mes maux, à m'en nourrir, à m'y concentrer. Ma douleur me plaît et *si quelque bien me reste au monde*, c'est l'excès de mon désespoir. »

(2) Mme Robert, *Les Ondines*, 1768 : « Sans avoir d'objet déterminé, elle éprouvait déjà cette mélancolie qu'on pourrait mettre au rang des plaisirs, quoique souvent elle ne serve qu'à en désirer de plus vifs. Déjà Tramarine soupirait, déjà elle se plaisait dans la solitude. » Cp. Dorat, *Les Malheurs de l'inconstance*, lettre 7 : « Cette douce tristesse qui ne va jamais sans quelques dispositions à l'amour, et qu'il nourrit après l'avoir produit. »

(3) Mlle Uncy, *Contes moraux*, 1763, t. III, p. 340 : *Le philosophe de lui-même.*

(4) *Les Promenades* ou *Les Rendez-vous de Versailles*, 1763.

(5) Mme d'Arconville, *Histoire de Polydore et d'Emilie*, 1761 : Un adultère éprouve des remords, mais il a une bonne excuse : « Nous sommes bien peu maîtres de nos penchants »; l'auteur n'insiste pas, c'est sans doute qu'il n'est pas touché par Prévost. Mais voyez Bastide, *Contes*, 1763, II, p. 1 : *Les trois infortunés.* « Quand on aime, le seul sentiment qu'on doive laisser paraître avec éclat, c'est l'amour; ses droits sont avant ceux de la gloire, ou du moins la gloire ne doit s'armer qu'avec autant de regret que de douceur contre un sentiment qui veut l'assujettir; nul objet dans l'univers ne mérite autant d'égards qu'un amant. »

(6) Mme d'Arconville, *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt*, 1767 : « Ecrire sa vie, c'est écrire l'histoire de ses erreurs et de ses faiblesses. On a beau faire son apologie dans les situations critiques, on découvre toujours l'endroit faible, quelque art qu'on emploie pour le cacher. Tout homme ment, s'il n'avoue pas qu'il a eu des torts. Je ne sais même (ceci paraîtra sans doute un paradoxe) si celui qui en a le moins est toujours celui qui vaut le mieux », p. 1.

(7) *Les effets des passions* ou *Mémoires de M. de Floricourt*, 1768. Dans le livre IV du tome II, voyez le caractère de Vareuil, qu'on a fait moine à quinze ans sans le consulter : « Il ne pouvait être tranquille, tout l'embrasait; à chaque pas il était tenté de faire des démarches impru-

belles âmes (1). Il prétend régler l'usage des passions (2), mais on le sent tout prêt à en justifier les abus.

Plus encore que sa théorie de l'amour et que son type de l'homme sensible poursuivi par la fatalité, les inventions romanesques de Prévost ont obsédé les contemporains de Rousseau et de Richardson; on admire *Manon*, mais on imite « les situations intéressantes et fortes » de l'*Homme de qualité*, de *Cleveland*, du *Doyen de Killerine*.

On l'aime pour son honnêteté et pour sa prédilection à peindre le pathétique et l'amour. « Si l'art n'est pas assez profond pour nous ôter toute idée de fiction, il est assez ingénieux pour nous obliger à nous y prêter. Tous les sentiments qu'il met par écrit jaillissent d'un cœur si fécond, si sensible, si honnête, que nous l'écoutons comme un ami qui nous ferait le récit des malheurs qu'il aurait essuyés... Le sombre qui y règne cause une mélancolie douce et non une amertume déchirante (3). » « La sombre horreur » de ses tableaux cause « un plaisir secret (4) ». Grand dans le pathétique, il l'est peut-être plus dans la peinture de

---

dentes; s'il rentrait, il était prêt à se casser la tête contre les murs de sa cellule. Sa vie était une ivresse et un tourment perpétuels; il la passait à brûler, à désirer, à désespérer. » (T. II, p. 149.) Il écrit comme Prévost sur des souvenirs cruels qui ne l'accablent plus, mais qui l'attendrissent. Il y a un souterrain avec les cercueils requis dans le livre II du tome I.

(1) Cazotte, *Ollivier*, 1763 : Le sinistre Inare n'a pas d'amour pour la princesse qu'il veut épouser : « Un mouvement si noble n'était pas fait pour un cœur aussi dépravé » (chant premier). Carmontelle, *Le triomphe de l'amour*, 1773, p. 19 : « Les passions qu'il y a dans un galant homme mettent ses vertus en action, quand elles ne servent qu'à déshonorer les autres. »

(2) Mme de Miremont, *Mémoires de Mme la marquise de Crémy*, 1766 : « L'amour n'est point un mot, mais un sentiment réel, qui loin d'avilir notre âme, lui donne du ressort, l'élève, l'agrandit, et nous porte à la vertu quand nous avons assez d'empire sur nos penchants pour en régler les effets. » (Edition de Lyon de 1773, I, 61, cp. I, pp. 86-87.)

(3) Barthe, *La jolie femme*, 1769, t. II, p. 41, cp. *Ann. litt.*, 1764, t. VI; Fréron définit son attrait par « sa manière, cette chaîne intéressante par laquelle il sait lier les aventures les unes aux autres, le ton pathétique de la douleur et d'un sentiment profond, ces tableaux sombres qui répandent dans l'âme une certaine horreur qu'elle ne saurait définir, mais qu'elle n'éprouve point sans plaisir ».

(4) Jonval, *Les erreurs instructives*, 1765, p. 116.

l'amour. C'est un « très grand auteur érotique », et le plus grand de tous : « De notre temps même, quel homme dans aucune nation, a traité le sentiment et la volupté avec plus de flamme et de profondeur que notre illustre abbé Prévost (1) ? » Il est l'homme des « grandes passions »; « il approfondit, il épuise le sentiment (2) ». Lorsque ses imitateurs multiplient les sombres aventures, on a beau les trouver peu naturelles « elles attachent cependant (3) »; pourvu qu'elle vienne de Prévost et soit bien noire, toute situation est « intéressante et bien peinte (4) ». *Manon Lescaut* est hors de pair (5); « qui n'a pas baigné de larmes *Manon Lescaut* doit renoncer à tout ouvrage de sentiment (6) ». Mais quelle indulgence aussi pour les « invraisemblables rencontres » de *Cleveland* (7)! Depuis que Prévost ne compose plus de romans et qu'il a cessé d'adapter ceux de Richardson, il en a paru bien peu qui soient « dignes d'être tirés de la foule (8) ».

Or, s'il mérite d'être lu, il est excellent à copier (9). On ne s'en fit pas faute. Fréron note la ressemblance entre tel personnage de M^me^ Riccoboni et tel autre du *Doyen de Killerine* (10); combien d'épisodes aurait-il pu signaler au cours de ses analyses de romans en indiquant le tome de l'*Homme de qualité* et de *Cleveland* d'où ils sont tirés!

Contant d'Orville copie l'*Homme de qualité* dans les *Mémoires d'Azéma* (1764); un anonyme fait de même dans la *Belle Berruyère* (1765); Galtier de Saint-Symphorien

---

(1) *Ann. litt.*, 1765, VIII, p. 193.
(2) La Dixmerie, *Les deux âges du goût*, 1770, p. 266.
(3) *Ann. litt.*, 1766, VI, p. 269 sq.
(4) *Ibid.*, 1768, t. III, p. 289 sq.
(5) La Dixmerie, *Toni et Clairette*, 1773, p. LIII; le même, *Les deux âges du goût*, p. 266.
(6) Barthe, *La jolie femme*, 1769, t. II, p. 41.
(7) *Ann. litt.*, 1764, VI, pp. 31-32.
(8) *Ibid.*, 1771, t. VII, p. 289.
(9) « Les romans de l'abbé Prévost peuvent servir de modèles », *Ann. litt.*, 1765, V, p. 250.
(10) *Ann. litt.*, 1766, VII, 195.

dans les *Confessions de M^lle de Mainville* (1768); un autre romancier dans le *Bon fils* (1769); un auteur d'héroïdes dans une *Lettre du chevalier de Séricourt* (1772); en 1772, d'Ussieux feint de traduire de l'espagnol des *Nouvelles* qui doivent certes plus à Prévost qu'à Cervantès. Combien de « commandeurs (1) », combien de gentilshommes retirés dans leurs terres, et combien de diables qui se sont faits ermites, font figure de l'Homme de qualité, précepteurs indulgents pour jeunes amoureux! Cleveland a policé les Abaquis; il convient donc de rendre aux Hottentots ou aux Caraïbes le même office généreux (2); on l'a élevé dans un souterrain : cette éducation originale devient habituelle.

Mais je ne pourrais citer toutes les aventures extravagantes dont Prévost a doté le roman français du XVIII^e siècle. Il n'y a non plus aucun intérêt à rechercher l'origine de tant d'incestes (3) rarement consommés d'ailleurs et de tentatives de viol si nombreuses et par trop semblables. Mais il faut signaler la prédilection pour la violence et l'équivoque dont ils sont les signes parce qu'elle dominera le roman envisagé dans son ensemble pendant un siècle encore, à travers l'époque napoléonienne et le romantisme où Roger de Beauvoir, Frédéric

---

(1) Par exemple celui de CARMONTELLE, *Le triomphe de l'amour*, 1773.

(2) Abbé LAMBERT, *Mémoires et aventures de don Inigo de Pascarilla*, 1764. Anonyme, *Voyages et aventures du chevalier de* ***, 1769.

(3) M. A. DE ROUMIER, dame Robert, *La voix de la nature*, 1763 : Adélaïde est enlevée par son frère, qui ne sait qui elle est. — CONTANT D'ORVILLE, *Mémoires d'Azéma*, 1764 : L'amour criminel d'Ozakoi pour sa fille Azéma force celle-ci à fuir. — Même motif dans *Les Bonnets* ou *Talemik et Ziméa*, 1765. — P. BARET, *L'Homme* ou *Le tableau de la vie*, 1764 : Il aime sa sœur, il est aimé de sa mère, mais on reconnaît qu'ils ne sont pas parents. Amour du frère pour sa fausse sœur, du père pour sa fausse fille, amour d'un père pour une inconnue qu'il reconnaît plus tard pour sa fille : CONTANT D'ORVILLE, *La Destinée*, 1766. Indiana aime son frère sans savoir qu'il l'est : *Histoire de Miss Indiana Damby*, 1767. — Une fille de quinze ans accusée d'inceste : L.-L.-J. DE MONTAGNAC, *Mémoires du chevalier de Kilpar*, 1768. — Un homme recueille une petite mendiante s'en éprend et découvre qu'elle est sa fille : RESTIF, *La Fille naturelle*, 1769. — Les amours faussement incestueuses de Lorezzo et de Nina perdent tout caractère scabreux dans *Lorezzo* de BACULARD, 1774.

Soulié et leurs compères sauront les adapter au goût du jour.

***

IV. Crébillon et Mme Riccoboni.

La constance du choix que l'on fit dans les romans de Mme Riccoboni est également remarquable : on passe à côté de l'idée, on retient le fait romanesque. On reproduit surtout la situation de la jeune fille ou de la veuve qui aime un homme marié et qui attend le veuvage de celui-ci pour l'épouser (1).

Rares sont les romanciers qui consacrent une page à la psychologie même la plus banale. Il y en a pourtant quelques-uns de l'école de Crébillon et de Mme Riccoboni qu'il serait injuste de confondre avec les pseudo-imitateurs de Prévost et de Richardson.

La renommée de Crébillon est très grande à ce moment; sa manière est monotone, sa vision étroite, mais l'exactitude de ses tableaux, qu'il répète sans cesse sans jamais les renouveler, n'est niée de personne. Sa fidélité est si grande que c'est même une question « de savoir si M. de Crébillon a peint ses petits-maîtres d'après nature, ou si nos jeunes gens n'ont pas plutôt pris leurs manières impertinentes et ridicules dans ses livres en se faisant les singes de ses héros (2) ». Quel auteur pensez-vous qui plaise

(1) Est-ce pour répondre à ce goût que Mme d'Arconville traduit de Mme Behn, en 1761, l'*Histoire d'Agnès de Castro?* Constance meurt du chagrin de se croire trompée; elle ordonne pourtant à son mari, Dom Pèdre, d'épouser Agnès, celle de ses filles d'honneur qu'il aime. — *Lettres de Mlle de Jussy*, 1762 : Mme de Crécy aime M. d'Ombreval; elle invite Mlle de Jussy à l'épouser. — *Lettres et Mémoires de Mlle de G*** et du comte de S. Fl****, 1762 : Mme de S. Fl***, mourante, invite à s'épouser son mari et Mlle G***, dont elle a deviné l'amour. — *Elizabeth*, 1766 : Elizabeth aime Luzan; par dévouement pour sa mère pauvre, il se marie à une autre; Mme de Luzan meurt et Elisabeth épouse le veuf. — de Bruix, *Sennemours et Rosalie de Civraye*, 1773 : Exactement le sujet des *Lettres de Milady Catesby*.

(2) *Corr. litt.*, 1er mars 1761.

davantage aux femmes, non sans les inquiéter un peu par trop de clairvoyance? Est-ce Prévost, Rousseau, Richardson? « Qui? Mais vous ne parlez pas de l'auteur le plus délicat, le plus ingénieux, de celui qui réunit le plus de finesse et d'esprit et qui a vu notre cœur en détail; de cet homme, enfin, qu'on croirait volontiers avoir été femme... Comment peut-il, sans avoir passé par cette métamorphose, nous connaître si bien et mieux que nous ne nous sommes jamais connues?... — Est-ce le spirituel Marivaux? — Oh! non, c'est mieux. — Comment mieux! — Oui, c'est l'auteur du *Sylphe*, des *Egarements*, du *Sopha*, du *Tanzay... Le Sopha!* Ah! quelle profondeur, quelle finesse! Quelle anatomie déliée! Que de choses! Què de vérités!... Je suis idolâtre de cet auteur, et c'est pour la vie (1). » Cette opinion n'est pas isolée vers 1770 (2).

Ses lecteurs ont dû être nombreux; ses imitateurs (parmi lesquels il faut le ranger lui-même tout le premier) ne sont que ses plagiaires. M^me^ d'Arconville (3) écrit un roman épistolaire tout différent de ceux de Richardson : c'est ici un véritable et naturel échange de lettres où deux amants séparés se préoccupent sans y trop réussir et dans une manière tout abstraite de marquer les degrés d'espoir et de déception de l'amour muet qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. M. de Norville tente de nous montrer en M^me^ de Mirevaux une princesse de Clèves prête à s'amoindrir et à se dénaturer puisqu'elle cherche des consolations dans l'amour (4); elle est incapable de se refuser à son médiocre

---

(1) Barthe, *La jolie femme*, 1769, t. II, pp. 42-43.

(2) Cp. Dorat, *Les sacrifices de l'amour*, 1771, *Avant-propos* : Crébillon, « philosophe charmant... juste appréciateur du siècle, peintre profond de la frivolité, qui s'est ménagé des vues sur tous les boudoirs ».

(3) *L'amour éprouvé par la mort*, 1763; reproduit sous le titre : *Lettres de M. de Norville à M^me^ de Mirevaux*, 1775.

(4) « En elle, tout est sentiment ou le fait naître. Les passions n'auraient jamais été pour elle de purs amusements; elles l'eussent maîtrisée et elle en eût été l'esclave; mais celle de la vertu a été la plus forte et lui a fait surmonter toutes les autres. »

amant, et en même temps elle se dit « victime continuelle de ses remords ». C'est donc une réplique du premier roman de Crébillon (1) et de *Fanni Butlerd*, avec la différence que Crébillon est d'esprit plus ouvert, et Mme Riccoboni plus vive, plus familière, peut-être même un peu triviale.

Les Mémoires de Mlle de Valcourt (1767) du même auteur accusent encore la parenté de Crébillon et de Mme de Lafayette, imités tous deux sans trop de contradiction. La forme est lâche, rien n'est serré de près, mais le ton est naturel, les notations parfois charmantes dans la description du manège d'amoureux très jeunes qui n'osent se regarder, mais recherchent toutes les occasions de se rejoindre et de parler d'eux.

Barthe copie plus platement et sans discrétion les *Egarements du cœur et de l'esprit*. Il entraîne le roman de Crébillon sur la pente où nous l'avons vu s'engager : les conclusions moralisantes que Crébillon laissait au lecteur le soin de tirer, sont exposées ici tout au long. Le monde des *Egarements* était dangereux, mais les héros s'y plaisaient, maintenant ils le maudissent et le fuient; les femmes galantes elles-mêmes envient les paysans d'idylle. La lassitude de la vie factice (2) et de la nature arrangée des jardins français aboutit à l'humeur : par réaction on met volontiers « un potager dans un parterre » et par là on se montre « philosophe (3) ». Le roman de Barthe,

(1) La lettre 43 des *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, qu'il ne réussit pas à épuiser, fournit à l'auteur toutes ses idées.

(2) Contre le libertinage : *Les succès d'un fat*, 1763. Contre la vie factice : Mme de Saint-Germain, *Lettres d'Henriette à Emilie*, 1763. (L'auteur, lasse du monde, se retire à la campagne et feint de traduire de l'anglais les lettres de deux jeunes filles : Henriette est prête à aimer Sir Georges, libertin qui, comme elle, aime le monde; elle rebute un homme sérieux, M. Lovewell, qui vante la vie à la campagne. Elle apprend à temps que Sir Georges a séduit à Paris la fille d'un marchand; celle-ci est devenue la femme de chambre d'Henriette; Sir Georges tente même de violer Henriette; aussi épouse-t-elle M. Lovewell.)

(3) Les paroles suivantes, assez justes pourtant, sont attribuées pour les besoins de la cause à la femme la plus vicieuse : « La nature ! voilà

nullement banal malgré tout, souffre beaucoup d'une comparaison avec son devancier Crébillon et plus encore avec son successeur Choderlos de Laclos qui lui doit peut-être quelque chose et dont il se rapproche du moins par les rôles de M^me^ de Lorevel et du « corrupteur », ébauches de M^me^ de Merteuil et de Valmont.

Carmontelle (1) joint aux mondains et aux roués de Crébillon les femmes « sentimentaires (2) », indulgentes aux autres (3), pour pouvoir l'être sans trop d'injustice envers elles-mêmes. Le mariage XVIII^e^ siècle est devenu comme une institution (4); les plus honnêtes femmes sont accueillantes aux jeunes gens, elles n'offrent rien mais ne découragent guère. Par un contraste facile, Carmontelle oppose à cette société affectée l'homme de bon sens (5) et le

---

un grand mot dont le moindre pédant me bat sans cesse l'oreille. La nature, que signifie ce mot? Je suis aussi la nature, moi, en faisant ce qui me plaît. » On lui réplique : « Ah ! madame, vous n'y êtes pas : on suit la nature quand on vit sous les lois simples de nos besoins ordinaires, quand on écarte les besoins factices. » La jolie femme : « — Je ne reste pas ici, car tu me donnerais des vapeurs... vis avec la nature, sous les lois de la nature, dans l'exacte nature. Lis ton Rousseau, cueille ta salade, donne audience à des gueux, extasie-toi avec ton vicaire, bâtis des ruines; adieu... » (*La jolie femme*, 1769, t. II, p. 16 sq.)

(1) *Le triomphe de l'amour sur les mœurs de ce siècle* ou *Lettres du marquis de Murcin au commandeur de Saint-Brice*, 1773.

(2) T. I, p. 27 : « Tu crois donc que les femmes pensent ici? — Mais comme ailleurs. — Point du tout, mon ami; les plus réfléchies sont les sentimentaires. — Les sentimentaires? — Oui; je les appelle comme cela, c'est-à-dire celles qui affectent le sentiment, qui en peignent sans cesse les délices... mais qui n'en sont pas pour cela plus conséquentes. »

(3) T. I, p. 29 : « Autrefois les femmes méprisaient les filles; à présent elles affectent de les trouver jolies, bien faites et très bien mises. »

(4) T. I, p. 80 : « — On ne s'aime donc point? — On s'aime sans se gêner, on préfère la liberté à tout; les femmes, en la laissant à leurs maris, ont gagné la leur; et il n'y a point de jalousie de part et d'autre. » Cp. Bastide, *Contes*, 1763, t. IV, p. 1 : *L'amant anonyme* (reproduit par M^lle^ Uncy, *Contes moraux*, I, p. 244). Un mari laisse sa jeune femme libre de son cœur; elle en ressent du dépit, quoiqu'elle en aime un autre à qui d'ailleurs elle résiste avec toute la rigueur de la vertu. On laisse entendre que, le mari mort, ils s'épouseront. — Bastide, *Contes*, I, p. 112 : *La Femme singulière* : Très XVIII^e^ siècle; un mari convoite une amie de sa femme; cette amie avoue à la femme qu'elle est prête à céder. La femme, la mort dans l'âme, permet au mari d'avoir l'amie. On ne se plaint que d'une chose : l'amie ne cache pas assez leur situation aux yeux de l'épouse.

(5) T. I, p. 150 : « Croyez-vous que ce soit respecter beaucoup une femme que d'en être amoureux? — Mais il y a des manières d'aimer. — Le

jeune homme naïvement épris dont il a trouvé le modèle dans les *Egarements*. Hélas! Il y mêle aussi des perfides à la Prévost, et ne connaît que l'agaçante méthode des pires impuissants : on doute quand il faudrait croire, on se tait quand il serait tout simple de parler, les malentendus sont arrangés à plaisir et se dissipent à la diable.

Aussi, pour retrouver un certain art dans la peinture du milieu observé ou inventé par Crébillon, faut-il se tourner du côté de M^me^ Riccoboni. De tous les romans du siècle, nous l'avons dit, les siens ont le moins vieilli. Elle ne sacrifie pas à la mode; quoiqu'elle ait des idées communes avec M^me^ de Lafayette et d'autres avec M^me^ de Staël, elle n'a aucune intention d'école. Le monde qu'elle étudie est celui de Crébillon et de tant de petits imitateurs de ce dernier; il est curieux que cette ancienne actrice l'ait vu vertueux, naturel, simple, nullement roué, honnête dans toute la force du terme. Elle donne mieux que tous, non l'image, mais l'idée de la bonne compagnie. Richardson ne lui a rien enseigné : elle ne montre pas, elle indique brièvement les péripéties les plus importantes, ne raconte guère une scène, mais marque son utilité pour le progrès de l'action et ses effets sur l'âme des personnages.

Elle a peu d'imagination; dans les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* (1766), elle reproduit à peine changée une intrigue qui lui a déjà servi : un homme marié aimé par une femme honnête et tous deux obligés d'attendre et honteux de désirer la mort de la femme qui d'ailleurs arrive à point pour leur permettre de s'épouser. Malgré les efforts de l'auteur pour dissimuler l'équivoque de cette situation, le lecteur ne peut s'empêcher d'en être choqué. Pourquoi? Car il y a bien d'autres choses plus répugnantes dans le roman de l'époque. C'est qu'elle a peint ses héros trop purs, trop honnêtes. Ses personnages, d'autre part, ne

---

diable m'emporte, vous me faites rire, vous autres femmes, avec vos manières d'aimer ! Comme si tout cela ne revenait pas toujours au même ; c'est un peu plus tôt, un peu plus tard, et voilà tout. »

sont pas des entités, des Milord Edouard, ce sont des hommes éclairés mais sujets aux faiblesses humaines et surtout à une vanité qui laisse d'ailleurs leur honnêteté intacte, qui les date de 1766 et non d'après 1789 comme apparaît quelquefois Milord Edouard. Elle voit l'actuel, Rousseau imagine l'avenir; elle regarde autour d'elle, et Rousseau, après s'être contemplé, récrimine.

Mme Riccoboni gardera des lecteurs et des éditeurs jusque dans le XIXe siècle; la durée relative de son succès nous avertit déjà de ne pas juger son siècle par elle : son talent, quoique borné, fut assez divers pour plaire à ses contemporains et pour présenter encore après un demi-siècle un certain idéal du roman féminin qu'on n'y avait pas aperçu tout d'abord.

* * *

V. Le conte moral.

La vogue des *Contes moraux* de Marmontel (1) est plus significative. Son type de l'honnête homme bienfaisant pour ses fermiers, familier avec ses paysans, aimé et honoré de tout le monde reparaît partout (2); l'honneur des petites gens trouve des défenseurs emphatiques; mais le ton surtout, l'intention trop peu dissimulée de mener les libertins droit à la vertu au bout de chaque conte comme à un fossé inévitable, en un mot la fausseté du conte moral a gagné de tous côtés. Des mères infâmes offrent

(1) Voyez Grimm, Fréron, Lenel, Gaiffe. Je ne note que les appréciations que j'ai trouvées aux endroits où on ne les cherche pas généralement, les autres étant trop nombreuses et bien connues. Chevrier lui-même constate le succès des *Contes moraux*, *Le Colporteur*, I, p. 30. De même l'abbé Dulaurens, *Imirce*, 8e édition, Versailles, s. d., p. 156. Mauvillon, *Paradoxes moraux et littéraires*, 1768, p. 162 : « Les sentiments délicieux que ces contes inspirent, la finesse des détails, ce portrait naïf du cœur et de tous ses mouvements qui s'y trouve à chaque ligne, en font la lecture la plus utile et la plus charmante. » L'épisode de Damon et de Lise, des *Saisons*, est commun; Saint-Lambert en a fait du Marmontel tout pur.

(2) Par exemple, Bastide, *Contes*, t. I, p. 174 : *Le Sage*.

leurs jeunes filles à des hommes généreux qui préfèrent les remettre dans le bon chemin, comme de vulgaires héros de Duclos, quitte à revenir après sur leur vertueux mouvement, selon le travers de Restif (1). Cela après tout est encore humain.

Mais il y a pire. Les défauts, c'est-à-dire la partie didactique de l'œuvre de Prévost, de Crébillon, de Richardson et de Rousseau, ont fait oublier leurs qualités. Une déformation monstrueuse de l'idéal de Prévost appliqué aux mondains de Crébillon selon la méthode enseignante de Marmontel, devait aboutir à la plus fausse de toutes les idées. Partant de l'axiome des « fautes honorables » on le détourne de son sens : l'homme sensible, dès qu'il devient coupable, prouve par là même l'exceptionnelle qualité de son âme, les plus sages diront : l'exceptionnelle délicatesse de ses organes (2). Le cliché s'établit du libertin redressé au contact d'une femme vertueuse (3); lorsqu'on a écrit le conte, on fait comme Esope, on ajoute une morale : cette fable montre que « il n'y a point d'homme quelque étourdi, quelque vicieux qu'il soit, qu'une femme aimable et sensible ne ramène pourvu qu'il ait un cœur (4) »; et quel homme a plus de cœur qu'un libertin?

Plusieurs années se passeront encore avant la réaction que marquera le livre si lucide de Choderlos de Laclos; en attendant, le siècle de Louis XV se ferme par une conclusion qui était impliquée dans son principe. Cleveland et Fanny s'épousaient à la sauvage, et rien n'était plus légi-

---

(1) *Lettres de Milord Rodex*, 1767.

(2) Parmi ces sages, un fou très clairvoyant, Restif de la Bretonne : « Il n'est, dit-il, guère de ces hommes portés au plaisir avec emportement qui n'aient l'âme très sensible; ce n'est même que la délicatesse de leurs organes qui les rend avides de sensations agréables. » (*La Femme dans les trois états*, 1773, t. I, p. 223.) C'était déjà l'opinion de Jonval, *Les Erreurs instructives*, 1765.

(3) Bastide, *Contes*, t. IV, p. 74 : *Le Pouvoir de la vertu*. « On pourra toujours changer les mœurs des hommes les plus dévoués au plaisir. » Telle est la morale.

(4) Dorat, *Floricourt, histoire française*, 1765.

time dans leur isolement au milieu des Abaquis. Diderot ne fait que généraliser cet expédient exceptionnel; Taïti, c'est fort loin, aussi loin que l'Amérique de l'abbé Prévost; c'est fort romanesque, plus romanesque même et plus délibérément faux que les îles imaginaires. Mais le siècle ne s'en aperçoit pas, et il suit la pente où l'avaient engagé la « philosophie » et la morale de la complaisance. Il a méconnu ou proscrit la réserve qui fait l'honnête homme : la modération est un mot qui n'a plus de sens à ce moment-là. On n'a pas voulu voir les effets du libertinage, ou de la liberté absolue, dès qu'on en fait le principe d'une société policée. Un type d'homme se généralise qui a quelque ressemblance avec le père-philosophe de *Sara Th.* qui jamais ne s'effraya « des conséquences d'un système qu'il avait adopté ou d'un parti qu'il avait pris ».

Mieux encore, on a traité la réalité comme Diderot les relations de voyage de Bougainville; l'homme de 1760-1770 ajoute à la vie un *Supplément* qui la corrige et par conséquent la fausse. Fort éloigné de la littérature des gauloiseries, des conteurs du XVI[e] siècle ou de La Fontaine, il commence par transformer l'amour sensuel en le représentant comme exagérément voluptueux; ce n'est pas tout : l'honnête Bougainville avait du moins eu la décence de signaler les terribles revanches de la nature; Diderot efface de sa peinture idyllique de Taïti jusqu'aux maladies vénériennes qui y étaient générales.

Qu'on me passe ces mots; c'est parler grossièrement, j'en suis d'accord, mais c'est ainsi. Une certaine franchise — celle de Bougainville — nécessaire après tout, qui peut paraître inconvenante aujourd'hui, fut alors de la plus honnête et de la plus exacte décence.

Le siècle brutal que fut le XVIII[e] manqua de tant de sortes de délicatesse, qu'on en perdit le sens des mots. Fréron lui-même, représentant le parti antiphilosophique, cède à la poussée de toute une foule qui l'entraîne; pour lui, la pornographie n'est pas blâmable, sauf peut-être

lorsqu'un vieillard s'y attarde, et les ouvrages licencieux le fâchent beaucoup moins que « la plupart des livres modernes qui, sous le masque et les apparences d'une prétendue philosophie, établissent des principes d'une anarchie condamnable et plus propre à gâter les esprits et à corrompre les cœurs que ces folies qu'enfante un cerveau échauffé par une effervescence de sang que le temps a soin de réprimer (1) ».

Or, un moment vient où philosophie, pornographie et violence (2) s'unissent et, l'un poussant l'autre, imposent aux contemporains la conception la plus mensongère de la vie.

La lecture des romans, pour nous qui les relisons au XX^e^ siècle, contredit formellement le poncif sous lequel on a représenté maintes fois les hommes d'alors — et l'on se laisse aller à le dire, par amour de la vérité d'abord, un peu aussi par l'humeur que donne le faux XVIII^e^ siècle, léger, pimpant, discret, celui du mobilier, des faveurs mauves, des tentures gris perle, celui de Watteau, de Couperin, de Gravelot et d'Eisen, celui des Goncourt.

Et pourtant, il faut aimer le XVIII^e^ siècle à l'égal des autres : dans ses saints; seulement, ce sont des saints laïques, un Turgot, un Condorcet; ils n'apparaîtront que plus tard.

Pour le roman, avant Restif et Laclos dont nous sommes pressé de parler, il n'y eut donc pas un auteur original après Jean-Jacques Rousseau. La littérature de la France déchoit au moment de son effacement politique. C'est que la vie est ailleurs. Les bons esprits haïssent le présent de toute la force de leur honnêteté impuissante et, jusqu'aux médiocres, tous se sentent troublés par de sourdes inquiétudes. On jouit du bonheur de vivre, du plaisir de vivre

---

(1) *Année littéraire*, 1760, t. VI, p. 283 sq.

(2) Carmontelle, *Le Triomphe de l'amour*, 1773, t. I, p. 149 : « Les hommes, en général, ont l'âme grossière dans ce siècle-ci... ; il n'y a plus d'amour, par conséquent plus de politesse, plus de galanterie. »

et la nation française est une heureuse nation. « Heureuse nation! Qui avez de jolis appartements, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies ariettes, qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légère existence (1)! »

(1) Ces mots terminent le roman de BARTHE, *La jolie femme*, 1769.

CHAPITRE VIII.

Le règne de Louis XVI.

Sa stérilité. Le trône et l'autel sont méprisés. La sensiblerie.

Les quinze dernières années de l'Ancien Régime comptent parmi les plus stériles de toute l'histoire de la littérature française. Sauf un homme d'esprit et un artiste, Beaumarchais et Bernardin de Saint-Pierre, rien qui soit resté vivant; les œuvres les plus curieuses sont de transition; elles unissent, par exemple avec Loaisel de Tréogate, le romantisme de l'abbé Prévost au romantisme proprement dit et n'ont plus pour nous que ce genre d'intérêt. Les œuvres qui furent le plus efficaces à ce moment n'ont rien de littéraire : de Montesquieu on a déchu à Raynal. Tout se vulgarise (1), ou mieux, tout devient vulgaire, idée et forme. Les *Etudes de la nature* elles-mêmes, si neuves pour la notation artistique des images, sont le livre d'un faux homme sensible plus gravement niais et plus insupportable que Baculard, et c'est beaucoup dire.

On ne peut tout expliquer, mais considéré par delà le recul de plus d'un siècle, l'amoindrissement de l'époque

(1) Le petit-maître a fait du chemin depuis Crébillon. Il est « penseur, politique, grand seigneur, bourgeois, artisan, palefrenier, Français, Anglais tour à tour. L'agriculture, la législation, la philosophie morale, la physique, l'astronomie, la finance, le commerce, le spectacle, le jeu, l'amour, les chevaux et les femmes, tout cela est de son ressort. Discuter toutes les matières, décider toutes les questions, est pour lui l'affaire d'un entretien de quelques minutes. Changer l'ordre des sociétés, recréer le monde, faire marcher sur de nouvelles roues la grande machine de l'univers, lui est aussi facile que de faire des nœuds ou arranger des fleurs. » (LOAISEL DE TRÉOGATE, *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, t. II, pp. 193-194.)

sous ce rapport paraît commandé par les circonstances; l'écrivain du règne de Louis XVI est par nécessité un plagiaire. Dès qu'il considère la société qui l'entoure, dont il vit ou dont il pâtit, le voilà forcé de répéter Montesquieu, Voltaire, Rousseau. Tout a été dit; il arrive au bout d'un siècle de critique obstinée; les pages qui surprenaient dans La Bruyère peuvent encore s'écrire en 1775; mais reproduites si tard, elles ont perdu la sobriété, la netteté qui les faisaient émouvantes, elles sont dépréciées comme une monnaie très répandue; dans la république des lettres, ce sont les assignats de l'époque.

Car rien n'a changé depuis Louis XIV; la société ne s'ajuste pas mieux à ses cadres surannés. Ceux qui souffrent se taisent encore, mais on parle pour eux; danger plus grand : ceux qui jouissent ont des scrupules; les uns appellent, les autres redoutent un bouleversement très prochain qui inscrira brusquement dans la loi le résultat de la transformation lente qui s'est achevée dans les mœurs et dans les esprits au long des soixante-quinze premières années du siècle « éclairé ». La politique est devenue polémique; on passe sans cesse de l'idée abstraite de justice aux abus qu'elle condamne; toute institution sociale, examinée dans les faits précis dont elle est la source, est jugée selon le sens commun, par le bien et le mal immédiats qu'on y découvre; mais comme elle s'insère dans une série cohérente de coutumes établies sur la même base périmée, on ne peut toucher à l'une sans ébranler les autres, et de la multiplicité des faits déclarés fâcheux, on dégage un verdict qui par delà les abus tangibles, atteint leur principe; les injustices et l'idée d'injustice concourent donc à préparer une transformation radicale et violente, dont l'expression aurait pu être artistique.

Elle ne l'a pas été, parce que, sans compter le péché de sensiblerie, les plus sincères sont en somme des attardés. Malgré qu'en aient les partisans de la conception matéria-

liste, l'histoire l'a voulu ainsi : l'idée l'emporte sur le fait, c'est elle seule qui lui donne un sens, qui tire les enseignements, et par conséquent c'est elle qui convainc. Or, la conviction ici était achevée dans les esprits les plus différents bien avant qu'ils ne prévissent l'occasion de réaliser ses exigences. On était déjà converti par l'idée lorsque, quinze ans avant 1789, la vieille société commença à céder de toutes parts sous la pression des faits. En 1768, l'abbé Coyer, reprenant le texte même d'un *Mémoire* (1) déjà vieux de dix ans, avait publié *Chinki* (2) et s'était attaqué à l'institution des corps de métier; ce ne fut qu'en 1775 qu'un édit les supprima. Montesquieu, dès 1748, s'était élevé avec une sobre et puissante ironie contre l'esclavage des nègres; le livre de Raynal popularisa la protestation de son grand devancier et c'est à la veille de la réunion des Etats Généraux seulement que se constitua la Société des Amis des Noirs. On en peut dire autant de plus d'une réforme importante; l'idée, quoique imposée par les faits, végète, longtemps dédaignée, avant de se traduire en actes et de conduire les hommes à contrôler puis à détruire les abus qui lui ont donné naissance. Or ce contrôle, on l'avait entamé depuis le commencement du siècle; pour être original, il eût fallu rebrousser chemin, vanter les hontes du règne de Louis XV, soutenir contre tout le monde la légitimité du droit divin et la nécessité des misères qu'il autorisait.

Le Bien-Aimé mourut méprisé de tous; son corps mené à Saint-Denis par des domestiques fut salué au passage par des plaisants : « Voilà le plaisir des dames! voilà le plaisir (3)! » On escompta trop (4), beaucoup trop de son

(1) *Mémoire sur les corps de métier...*, par M. DE L'ISLE, 1758. Cf. *Année littéraire*, 1775, t. VIII, pp. 250-264.

(2) *Chinki, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays*, 1768.

(3) LAVISSE, t. VIII, II, p. 422.

(4) « C'était avec le contentement le plus pur qu'il nous arrivait souvent de fixer nos regards sur le Titus de la France, sur un jeune souverain

successeur; il avait « la bonté peinte sur son visage » et l'on ne songea pas tout de suite à soulever cet « heureux masque (1) ». Il ne fit rien, et même il ne laissa rien faire ou presque; les édits de Turgot restèrent lettre morte. Le trône n'était donc plus respecté que de ceux qui ne l'approchaient pas (2).

Que dire de l'autel, pierre angulaire de l'énorme édifice? On admirait dans les bons curés les ministres de la bienfaisance, « des anges consolateurs (3) », la religion s'était réduite à un sentimentalisme humanitaire dont Rousseau avait été l'initiateur le plus écouté; suivant des témoins peu suspects, elle « s'affaiblit dans tous les cœurs (4) ». Mais Voltaire eut peut-être encore plus de disciples que le Vicaire Savoyard; « aujourd'hui, disait l'*Année littéraire* en 1787 (I, 22), les jeunes gens font leurs études dans Voltaire »; c'est lui qui a perdu la religion par ses sarcasmes, au moment où l'Eglise s'avilissait dans ses propres membres. Plus d'un prêtre, par une « vie licencieuse et souvent effrénée » dément la morale qu'il a mission d'enseigner (5).

---

confondant ses droits avec ceux de la nation, rappelant à l'espoir et à la joie les citoyens abattus par les troubles des derniers règnes, cherchant à simplifier le système politique et à le concilier avec les règles immuables du droit naturel pour rendre plus aisé le bonheur de son peuple. » (LOAISEL DE TRÉOGATE, *Dolbreuse* (1783), éd. de 1786, t. II, pp. 99-100. Cp. IDEM, *ibid.*, t. II, p. 29.)

(1) On louait la bonté du roi devant l'archevêque de Cambrai, Ferdinand de Rohan : « Un des convives avait observé qu'elle était peinte sur son visage; l'archevêque, sans baisser la voix, avait dit : L'heureux masque! — Quoique tous les regards fussent portés sur lui, personne n'avait répliqué. » (*Mémoires du général baron Thiébault*, *Revue hedomadaire*, 10 mars 1894, p. 213.)

(2) « Rejette même jusqu'à la faveur du monarque (conseille une femme expérimentée à son fils); il n'est qu'un homme, et de cet homme à toi, la distance n'existe peut-être que par la prépondérance de ton mérite. » [M^lle^ DE SAINT-LÈGER (plus tard dame de Colleville), *Lettres du chevalier de Saint-Alme et de M^lle^ de Melcourt*, 1781, p. 239. Cp. PECHMÉJA, *Télèphe*, 1784.]

(3) LOAISEL, *Dolbreuse*, t. II, p. 19.

(4) *Année littéraire*, 1786, t. I, IV.

(5) *Ibid.*, 1788, t. II, pp. 23-24 : « L'état religieux est sans doute très respectable en lui-même ; il offre encore des hommes distingués par

Obéissant au mouvement qui entraîne la littérature tout entière, les romans poétiques devenus libertins depuis le *Temple de Gnide*, se font agressifs et se dressent en fanatiques contre d'autres fanatiques (1). On écoute donc les philosophes, on les entend, on les approuve (2), non pas seulement dans les villes mais jusqu'au fond des provinces (3), et tout est remis en question. Le paysan gratte la terre, mais tous les Français qui ont la prétention de penser sont chacun comme un exemplaire du philosophe de l'*Entretien d'un père avec ses enfants*. « Je ne serais pas trop fâché, disait le père de Diderot à son fils, qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi; mais je n'y habiterais pas s'ils pensaient tous de même. » S'il fût revenu à ce moment, l'honnête coutelier eût trouvé la France entière inhabitable.

Elle ne l'était pourtant pas; accueillante à tous, elle se pliait à de nouvelles convenances, rejetait de ses épaules impatientées un vain fardeau, et, dès la première année du

---

leurs vertus et par leurs lumières : mais par une suite malheureuse des progrès de l'irréligion parmi nous, peut-être aussi par la conduite peu décente de plusieurs religieux indignes de l'habit qu'ils portaient, on ne peut se dissimuler que cet état ne soit tombé aujourd'hui dans un prodigieux discrédit et dans une espèce de mépris ; les cloîtres se dépeuplent et semblent ne plus offrir un asile qu'au rebut de la société, qu'à ces sujets que le monde rejette et qui, sans talents, sans ressource, envisagent du moins dans cette profession une vie assurée et paisible. » — Loaisel, *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, I, p. 151 : Les cloîtres sont « des retraites agréables où des philosophes chrétiens et de bonne compagnie savent concilier le devoir et le plaisir. »

(1) *Année littéraire*, 1780, t. I, p. 144; 1784, t. IV, p. 255.

(2) Lavisse, t. VIII, II, p. 305 : L'avocat général Séguier s'exprime ainsi en 1770 : « Les philosophes se sont élevés en précepteurs du genre humain. Liberté de penser, voilà leur cri, et ce cri s'est fait entendre d'une extrémité du monde à l'autre. Leur objet était de faire prendre un autre cours aux esprits sur les institutions civiles et religieuses, et la révolution s'est pour ainsi dire opérée. »

(3) Restif, *Le Paysan perverti*, 1776, préface : « Dans la province... les particuliers un peu aisés lisent à présent, aussi bien que les habitants des villes. » — Aulard, *Histoire de la Révolution française*, p. 31 : « Il y avait dans beaucoup de localités, même les plus agrestes, quelques hommes instruits. La plupart des cahiers de paroisse que nous avons témoignent d'une culture assez forte, plus forte que celle de la bourgeoisie campagnarde d'aujourd'hui. »

règne de Louis XVI, elle ouvrait la période de l'histoire contemporaine; le monde de l'argent, puissant depuis toujours, s'allie ou se confond maintenant avec la qualité (1); la vieille société peinte par Saint-Simon est décidément morte, et il n'y a plus de raison pour nous de noter dans le roman un écho banal et tardif des grandes voix de la veille (2).

Il n'était pas trop tard pour protester contre la « rapine publique » des gabelles; mais à quoi bon répéter pêle-mêle encore les imprécations banales contre le mépris du commerce et contre les atteintes données à la loi naturelle (3)? Il ne nous paraît pas plus utile de reproduire le titre de chacun des livres qui traitent des vocations et des mariages forcés, qui prêchent la tolérance, qui condamnent l'esprit de conquête et la guerre; ni d'écouter tous les importuns qui mettent « de l'âme dans leurs discours (4) » lorsqu'ils parlent de l'humanité et de la bienfaisance. C'est bien là le ton du jour, il faut le noter, sans plus; nous entasserions preuves sur preuves que nous n'apporterions aucun élément nouveau propre à faire connaître la physionomie de cette fin de siècle (5) où l'on s'entendit si bien à louer la

---

(1) *Corr. litt.*, mai 1775 : « On sait assez que la fortune rend à peu près toutes les conditions égales; on ne le sait que trop, et ce n'est pas la peine de faire un drame exprès pour nous l'apprendre. » Il s'agit de *La brouette de vinaigrier*, de MERCIER. — Cp. *Ann. litt.*, 1786, t. VI, p. 250.

(2) Contre les préjugés, je note, au hasard, DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux*, 1777, p. 3 : « Ne reviendra-t-on jamais de la prévention qu'une naissance illustre fait couler dans les veines un sang digne d'elle ? » Cp. IDEM, *ibid.*, p. 151, II, pp. 123, 152; contre le népotisme, IDEM, *ibid.*, p. 128.

(3) LUCHET, *Olinde*, 1784, t. I, pp. 75-76.

(4) MOLLET, *Sophie*, 1779, p. 6.

(5) *Bibliothèque des Romans*, mai 1778, p. 182 : « L'humanité, la bienfaisance, la pure et sincère amitié, la douceur des mœurs, une politesse simple, noble, et qui est plus dans les actions que dans les manières, sont heureusement aujourd'hui à la mode en France... Applaudissons-nous de voir le fanatisme dangereux détruit, l'enthousiasme auquel la plus belle partie du genre humain est si disposée, se tourner du côté de la bienfaisance, et le siècle s'éloigner de plus en plus de toute espèce de barbarie : nos écrits, nos romans même les plus récents, en sont la preuve. »

pauvreté et ses vertus (1) sans renoncer pour cela à enrichir les héros à la dernière page du roman (2).

Peut-être faut-il insister, bien qu'elle soit aussi peu neuve que le reste, sur la sensiblerie théâtrale et boursouflée qui envahit le roman. La sensiblerie est un mensonge, cela ne fait pas de doute chez plusieurs élégiaques et plusieurs hommes sensibles de cette époque (3). On cite souvent des vers de Gilbert réduisant à son exacte valeur cette « humanité » hypocrite; il ne fut pas le seul à protester (4). D'autres que lui ont traité sans plus de ménagement le nouveau fanatisme, « le fanatisme de la sensibilité qui interdit toute espèce de ressentiment contre le vice, qui érige en cruauté horrible tout acte de justice, et qui nous a donné ces mœurs douces qui sont le résultat de nerfs affaiblis, d'âmes abâtardies, et d'une indifférence absolue pour la vertu (5) ». L'excès (6) appelle une juste réaction : l'homme sensible est l'homme faible, « crédule, ombra-

---

(1) Mme de Malarme, *Tout est possible à l'amitié*, 1787, t. II, p. 146 : « Ce monsieur, dit alors la femme [du bûcheron] croit qu'on ne doit rien faire que pour de l'argent; il faut qu'il ait toujours vécu à la ville. »

(2) Gorgy, *Blançay*, 1788.

(3) Voyez d'abord Bernardin de Saint-Pierre lui-même; il fait « un voyage d'exploration autour de l'Ile de France, et part le 26 avril 1769 avec deux nègres, Côte et Duval, qui portaient à eux seuls deux cents livres de provisions; ...ennemi de l'esclavage, il achetait un esclave; dans ce même épisode, il oublie Côte blessé et réserve sa compassion pour un cerf traqué qui vient se réfugier près de lui... » (Maury, *B. de Saint-Pierre*, pp. 80-81.) M. Maury le dit bien : le fond de cette sensiblerie était « non la douceur, mais une faiblesse maladive, la répugnance pour les petits maux et l'impassibilité devant les grands. » (Idem, *ibid.*) Ecoutez encore Paul se réjouissant à l'idée du retour de Virginie : « Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs... » — Telle est aussi la sensibilité de son contemporain Léonard; il séjourna aux Antilles de 1784 à 1787, il vit de ses propres yeux la misère des nègres; il la décrit, s'y accoutume sans peine, et envie « le sort de ces heureux colons vivant sans faste au sein de leur opulence » (*Lettres de deux amants*, 1783, p. 222); impassible devant les grands maux, il frissonne maladivement à l'idée « d'écraser un insecte ». (*Ibid.*, p. 300.)

(4) Gorgy, *Blançay*, 1788, 2e partie : La fausse dévote affecte de la sensibilité pour un chien malade et maltraite ses paysans.

(5) *Année littéraire*, 1786, t. I, p. 15.

(6) Il atteint le grotesque avec *Sophie* ou *Lettres de deux amies*, par Mollet, 1779, II, p. 9 : L'amant de Sophie est mort empoisonné par un frère jaloux; mais il reste à l'infortunée une amie et elle conclut : « La

geux, incapable de se donner à soi-même un sentiment, toujours maîtrisé par la dernière impression »; le héros de Prévost se voit retirer le plus cher de ses privilèges : trop falot pour oser de grands crimes, il n'aura pas davantage « l'enthousiasme des grandes vertus (1) »; c'est un médiocre (2).

Mais combien plus nombreux les imitateurs de Prévost (3); si nombreux que l'on se lasse rien qu'à lire la liste de leurs noms ignorés. Ducray-Duminil recommence *Cleveland* en l'amendant (4); un autre le porte sur la scène sous le nom de *Nouveau Robinson* (5); à l'exemple de l'Homme de qualité, des veufs ou des pères dénaturés revenus trop tard à de meilleurs sentiments, affichent un deuil lugubre (6); on aime à entretenir sa douleur ou sa mélancolie (7); enfin, il s'est même formé un type du bon

---

sensibilité qui a fait les tourments de ma vie se tournant au profit de l'amitié, la rendra plus vive et plus intéressante; ma santé y gagnera... » Elle consentirait à épouser un ami complaisant; elle l'y engage même : « Unissons-nous, dit-elle, pour penser à lui... pour penser comme lui... pour imiter ses vertus... » (t. II, p. 30). — Mme DE BEAUHARNAIS, qu'aucune équivoque n'a jamais fait sourciller, imagine un nouvel Abailard plus digne d'intérêt depuis son ridicule malheur, parce qu'il est mis par là « dans une position où l'on n'agit que d'après son cœur ». (*L'Abailard supposé*, 1781, p. 87.) Quant à *Laurine*, c'est une parodie involontaire du roman sensible; voyez les pages 61 à 69 et comptez-y les « larmes » et les évanouissements. (DE LA FITTE, *Laurine*, 1784.)

(1) *Ann. litt.*, 1788, IV, p. 330.

(2) C'est aussi un polisson, et je ne me permettrai pas de le prouver, ce qui me serait facile en transcrivant le couplet du lit d'hyménée, « trône de l'amour vertueux », devant lequel je dispose « le voile de la décence » que Fanny de Beauharnais a oublié de fermer, par distraction sans doute. Contemplez pourtant ce portrait de jeune fille : « La physionomie de cette jeune personne était à la fois pleine de décence et de volupté. Au regard le plus tendre, elle joignait le sourire le plus fin, et à la fraîcheur d'une rose, une langueur si passionnée qu'elle faisait autant d'impression sur l'âme que sur les sens. » (*L'Aveugle par amour*, 1782, p. 13.)

(3) *Manon* est décidément reconnue comme son chef-d'œuvre; cf. *Ann. litt.*, 1783, t. IV, p. 225; *Manuel des châteaux* (1779), pp. 89-91.

(4) *Lolotte*; cf. *Ann. litt.*, 1788, V, p. 155.

(5) *Corresp. litt.*, décembre 1786.

(6) ROUCHER, *Les mois*, in-4°, 1779, p. 171. — DAUPHIN, *La Dernière Héloïse*, 1784, p. 83.

(7) DAUPHIN, *La Dernière Héloïse*, : « Vingt fois je l'ai vu près de passer du berceau sous la tombe. J'ai cherché dès lors à m'empoisonner de sensibilité; j'y ai pensé sans cesse, et pour l'aimer plus, et pour que sa

curé qui joint à l'indulgence de l'Homme de qualité la religion du Vicaire Savoyard et les inconséquences de Milord Edouard (1).

* * *

I. Baculard d'Arnaud. — Son succès. Il plagie Prévost et renchérit sur lui.

Plutôt que de rechercher par le menu — besogne impossible et par trop ingrate — toutes les traces de l'influence de Prévost, nous nous arrêterons à son successeur en titre, Baculard d'Arnaud, « le peintre de la vertu et du sentiment (2) », parce qu'il représente bien le groupe des romanciers contemporains, depuis les médiocres jusqu'aux pires.

Déjà sous le règne de Louis XV, on osait le comparer à l'abbé Prévost (3); et sans doute il n'est pas toujours aisé de distinguer la part du maître et celle du disciple; on ne dira jamais à coup sûr que tel caractère romantique d'un roman de Dorat est une copie de Patrice du *Doyen de Killerine* ou du La Bédoyère des *Epoux malheureux* (4).

Son succès fut grand. Dès 1765, on met en héroïde le sujet de sa *Fanni* (5); et en 1771, on ajoute des complications à son *Anna Bell* pour la mettre à la scène sous le nom de *Clarisse* (6). Mais à ce moment-ci, sa réputation tourne la tête aux jeunes auteurs et tous prétendent courir la même glorieuse carrière (7). Jusque 1785 au moins, cri-

---

chute imminente ajoutât plus à mes tourments. » — Mme de Beauharnais, *L'Abailard supposé*, 1781, pp. 130-154. — Léonard, *Lettres de deux amants*, 1783, p. 55.

(1) Léonard, *Lettres de deux amants*.

(2) *Ann. litt.*, 1776, t. IV, p. 20.

(3) *Ibid.*, 1766, t. II, p. 195 : « Depuis M. l'abbé Prévost, on n'a point traité le sentiment avec plus de vérité, de profondeur et de succès. »

(4) Dorat, *Les malheurs de l'inconstance*, 1772, lettre 10 : « Quel est donc ce vide éternel du cœur ? Quelle est cette inquiétude que rien ne peut fixer ? Attrait du changement, tu promets le bonheur ! Hélas ! que d'amertume te suit, que de regrets t'empoisonnent ! »

(5) *Lettre de Velford.*

(6) Drame en cinq actes, par J. P. P.

(7) *Ann. litt.*, 1778, t. VI, p. 43; 1782, t. II. p. 145.

tiques (1) et préfaciers ne lui ménagent pas les éloges. Il se distingue de « tous nos romanciers modernes » par un « fond inépuisable de sensibilité (2) ». Attendrissant, pathétique (3), énergique, déchirant, il fait « gémir et frémir à la fois », « il arrache des transports d'indignation » contre les méchants et fait verser à ses innombrables lecteurs « des torrents de larmes (4) ». Le traducteur des *Nouvelles* de Cervantès se croit obligé de lui rendre hommage (5); il passe, dit-on, Boccace, Marguerite de Navarre et Scarron; après ces maîtres, il ajoute au genre du conte « un degré de perfection » que ses devanciers n'avaient pu prévoir (6); bref, ce pauvre copiste « a trouvé le secret de s'ouvrir des routes nouvelles (7). On va jusqu'à trouver son style naturel; il réunit « la pureté, l'énergie et la sensibilité (8). A la vérité, on finira par le trouver monotone (9), il est quelque peu romanesque, il jette ses héros comme une proie trop complaisante à des malheurs « un peu trop chargés (10) »; il pèche parfois contre la vraisemblance, mais le joli péché!

Que lui manque-t-il pour être rangé aux côtés de Richardson et de Rousseau? Hé! Que voulez-vous qu'il lui manque? On sait que *Clarisse* fit réfléchir plus d'une imprudente et que la *Nouvelle Héloïse* a rendu sage plus d'une folle; mais cela est-il comparable à l'influence véritablement universelle des *Epreuves du sentiment*? « M. d'Arnaud jouit d'une gloire que peu d'écrivains par-

---

(1) A l'exception de La Harpe et de la *Corr. litt.*; cf. Morhet, *Le sentiment de la nature*, pp. 307-308.

(2) *Ann. litt.*, 1778, t. VIII, p. 329.

(3) *Ibid.*, 1767, t. II, p. 214; *Manuel des châteaux* ou *Lettres contenant des conseils pour former une bibliothèque romanesque*, 1779, p. 71.

(4) *Ann. litt.*, 1766, t. II, p. 195.

(5) *Nouvelles espagnoles de Cervantès*, tr. nouvelle, 1775.

(6) *Le Décaméron français*, par M. Dussieux, 1773, p. XIV.

(7) *Ann. litt.*, 1770, t. VIII, p. 289.

(8) *Ibid.*, et 1777, t. I, p. 199; *Bibl. des Romans*, août 1778, p. 8.

(9) *Ibid.*, 1781, t. I, p. 327.

(10) *Ibid.*, 1778, t. II, p. 181, et t. VIII, p. 329.

tagent avec lui : la lecture de cet ouvrage a réuni des familles, rendu à leurs pères des enfants qu'avait égarés le libertinage, désarmé la colère paternelle en leur faveur, rapproché des époux, combattu des préjugés cruels... C'est ainsi qu'un homme de lettres mérite en quelque sorte d'être envisagé sous les traits d'un législateur (1). »

Nous serions donc bien sots de nous priver de considérer les traits augustes d'un législateur aussi persuasif.

Hélas! Comme tous les grands hommes, il ne gagne pas à être vu de près. Ses dévots eux-mêmes signalent les emprunts qu'il a faits à Prévost; n'allez pas croire pour cela qu'il soit un plagiaire : il n'a eu qu'un moment de distraction (2); et puis il n'est pas bon de rompre brutalement avec une tradition qui a fait ses preuves : l'Homme de qualité se retire dans son appartement tendu de noir pour la circonstance, et y passe une année entière à pleurer celle qu'il aimait; Zénothémis ne peut faire moins, il rend à la noble Agathée, victime de sa vertu, une sorte de culte qui est « sa principale occupation (3) ». On ne peut lui en faire un grief; seulement, ces deuils ne sont pas que lugubres, ils sont surtout grotesques. Amélie reparaît au château de son père, costumée en élégie, « les cheveux épars, ensevelie dans un long vêtement de deuil » et suivie de domestiques qui portent le cercueil de Dolsey, son amant; elle le fait déposer dans sa chambre, et elle y porte « cent fois par jour ses baisers et ses larmes ». « Respec-

---

(1) *Ann. litt.*, 1782, t. II, p. 350.

(2) *Ibid.*, 1778, t. VIII, p. 329 sq. : « Le stratagème de D'Orsemon, qui se déguise en médecin et qui prend la main d'Aglaé mourante, est ingénieux et dans la passion; mais M. D'ARNAUD ne s'est pas rappelé qu'il appartient à M. l'abbé PRÉVOST qui, dans *Cleveland*, introduit pareillement le duc de Monmouth auprès d'une femme expirante qu'il idolâtre. »

(3) Cp. *Valmiers*, 1779, pp. 404-405 : « Le voile de la mort étendu de toutes parts, la plus belle des femmes enveloppée dans un deuil lugubre, couvrant de ses baisers et de ses larmes un portrait qu'elle tenait dans ses mains. Cette espèce de tombeau, où ne pénétrait pas le moindre rayon de jour, n'était éclairé que de deux flambeaux de cire jaune qui ressemblaient à des torches funéraires. »

tables auteurs de mes jours, gémit-elle, ma fin est décidée, je n'ai que le temps de vous l'annoncer. » Le père a beau la prier : « Change de conversation, ma chère Amélie! »; quand Baculard vous tient, il n'est rien au monde d'impossible comme de changer de conversation.

Il se plaît dans le funèbre; les cimetières l'« invitent à réfléchir (1) »; les grottes se peuplent de mystérieux cadavres (2). Pour se livrer tout à l'aise à sa « sombre douleur » l'amoureux contrarié cherche un vallon isolé, s'enfonce dans un antre « tapissé d'une mousse marécageuse et prolongé sous la voûte d'un rocher » qui menace ruine; le torrent roule avec un bruit affreux des eaux fangeuses qu'un vaste précipice engloutit ; des échos lugubres viennent mourir à son oreille, des ifs et des pins « répandent » autour de lui « leur sinistre verdure » visitée par les « oiseaux funèbres ». Rien de tel pour disposer un désespéré à entonner une romance. N'exagérons pas pour-

---

(1) *Liebmann*, p. 346.

(2) *Makin*, 1776, pp. 322-324 : Makin et la fille qu'il a enlevée sont jetés par un naufrage sur une terre inconnue; le jeune homme « s'avance d'un pas craintif et suspendu, au milieu d'une profonde nuit; il étend une de ses mains tremblantes pour s'éclairer où il peut être; il croit toucher à des animaux dont la peau repousse son doigt timide; il veut parler : un retentissement sépulcral comme l'écho d'une longue caverne lui rapporte ses accents... Quelques heures se passent dans cette situation inconcevable. Aurions-nous perdu la vie, s'écrie-t-il ? Et serions-nous descendus dans ces lieux de désolation éternelle ? Il poursuivait son chemin, toujours plus agité, plus égaré, plus rempli d'une terreur funèbre ; un pâle rayon de la lune a répandu tout à coup assez de clarté pour laisser entrevoir les objets : il aperçoit un corps humain d'une stature surnaturelle, qu'il reconnut dans la suite avoir plus de quinze pieds de hauteur. Le jeune homme reste immobile d'effroi ; une sueur froide coule de tous ses membres. Il n'échappait aucun geste, aucune parole à ce corps dont les yeux étaient fermés; le clair de lune devient plus lumineux. Makin veut détourner la vue et il distingue au loin une longue file de cadavres, les uns debout comme celui qu'il venait d'envisager, les autres couchés sur des espèces de tréteaux de bois et enveloppés de peaux de chèvres; il pousse un cri d'effroi ; sa malheureuse compagne relève soudain la tête, et saisie d'horreur, se rejette dans les bras de son guide. Cependant Makin ne perdait point courage, il continuait sa route, il sentait les ossements se briser sous ses pas ; il croyait en entendre sortir des sons lamentables... »

tant, il ne chante pas tout à fait : « il soupire ces tristes accents :

Que j'aime ce séjour sauvage,
Ces rochers menaçants, cet antre ténébreux... (1)! »

Tout homme, s'il est digne de ce nom, est sensible; il lui conviendra de surenchérir sur Prévost, il entretiendra donc sa douleur (les jardins anglais ne sont-ils pas faits pour cela? [2]), la nourrira parce que « mille douceurs » attachées aux « sensations mélancoliques (3) », « la première peut-être des voluptés (4) ». Vous riez? « On ne rit point lorsqu'on aime! » Et pourquoi cela? Parce qu'il est plus avantageux de pleurer. « N'y a-t-il pas plus de satisfaction à se remplir d'une douce rêverie? Est-ce que tu n'as jamais éprouvé (demande Lorezzo à Nina) le charme que l'on goûte à laisser échapper des pleurs que le sentiment fait couler? » Et vous voudriez tarir « ces larmes délicieuses, l'expression de la jouissance de l'âme (5)! » Anathème sur vous! « Malheur au consolateur cruel qui veut nous arracher à ces jouissances du sentiment! Garde tes faux raisonnements, insensé et froid discoureur, et laisse-moi mes larmes (6)! »

---

(1) *Lorezzo*, 1773, pp. 285-287. Il ne faudrait pas attribuer à Baculard l'usage d'assombrir la nature dans la même proportion que les sentiments; Mercier ne fait pas autre chose. L'Homme sauvage visite pour la dernière fois la tombe de son père : « Cet endroit solitaire et sombre me parut revêtu d'un ombrage plus lugubre. Prosterné avec tremblement, j'appelai Azeb, et mes cris troublèrent le majestueux silence de ce lieu redoutable. La terre parut frémir sous mes pas; des pressentiments confus s'élevèrent dans mon âme, et tout à coup je crus voir l'ombre d'Azeb percer sa tombe, ouvrir ses bras, comme pour retenir un fils trop imprudent. Mais cette image s'évanouit aussitôt : la cime des arbres s'inclina, quoiqu'il n'y eût point de vent; leurs branches s'entrechoquèrent, un murmure souterrain se fit entendre; un long gémissement parut sortir des bois voisins; un nuage noir planait sur ma tête; quelques oiseaux fuyaient à tire d'ailes, et comme épouvantés... » Chap. XXVIII.

(2) *Liebmann*, p. 329 : « Les jardins anglais nourrissaient cette tristesse qui m'était si chère. »

(3) *Bazile*, pp. 111-112, 145.

(4) *Liebmann*, p. 145.

(5) *Lorezzo*, pp. 223, 315.

(6) *Bazile*, pp. 112-113.

La littérature de Baculard — s'il est permis d'appeler de ce nom les « darnauderies » — les darnauderies donc, sont réservées à l'homme sensible; il ne s'agit pas de jeter de telles perles à « ces âmes énervées ou profanées auxquelles la nature est étrangère (1) »; initiés d'ailleurs depuis longtemps par l'abbé Prévost, nous savons goûter « la multitude de peines » qui est le privilège de la sensibilité et nous n'échangerons point cet excès de sentiment « contre l'arrogance des raisonneurs » qui se parent « de leur force inhumaine », de leur « dure équité ».

Un magistrat doit juger un homme convaincu d'assassinat; les lois étant formelles, cela paraît très simple. Oui, si nous n'avions pas des juges à la Baculard, et des pères et mères qui connaissent leurs côtés faibles. Ils viennent se jeter au pied du tribunal; le juge attendri les relève avec bonté; « la nature se fait entendre à son cœur,... l'austère magistrat n'est plus qu'un homme sensible... il cède à ce mouvement si noble dont s'applaudit l'humanité et que l'on craint d'appeler une faiblesse; il immole son devoir, pour n'obéir qu'à sa pitié : le criminel est déclaré innocent ». Et le juge? Il n'a été que « trop sensible (2) ».

La sensibilité mène d'ailleurs à des faiblesses d'une autre sorte, mais tout aussi honorables; comme elle ne se concilie pas avec la « saillie de la gaieté », le véritable amour qui est sa perfection et son couronnement « ressemble assez à un culte religieux : il inspire le recueillement et une espèce d'abnégation de tout ce qui n'est pas relatif à l'objet aimé ». Cette abnégation accompagnée des « jouissances délicieuses que n'a point corrompues la grossièreté des sens » trouve l'occasion de se prouver de façon décisive par des actes qui paraîtraient contradictoires à de froids raisonneurs comme vous et moi : le comte d'Ossemont recevant l'hospitalité d'un vieux gentilhomme breton

(1) *Bazile*, p. 114.
(2) *Zénothémis*.

pousse l'abnégation jusqu'à s'introduire la nuit, dans la chambre de la jeune Clémence de Kersan, la fille de son hôte, et sa sensibilité est si grande qu'il ne peut s'empêcher de violer la pauvrette évanouie.

Baculard, il faut être juste, n'y va pas généralement avec cette brutalité; il n'en est que plus repoussant d'ailleurs; mais il a je ne sais quelle imbécillité qui désarme, ses équivoques les plus outrées vous trouvent indulgents pour la raison que l'innocent vit dans l'exagération, qu'il étale sa bêtise avec candeur et parce qu'on voit bien qu'il ne se doute pas un moment qu'il fait la propre parodie de son genre.

Il a un procédé naïf auquel il se tient, l'ayant trouvé commode à l'usage : il y a toujours auprès de son homme sensible guetté par le malheur, un homme de la ville, perfide par conséquent, mais beaucoup plus fin que lui sans doute et qui le pervertit. C'est celui-ci le coupable, l'autre n'est jamais réellement corrompu; mon Dieu, il agit bien comme s'il l'était; mais puisqu'on vous dit qu'il ne l'est pas! Germeuil, par exemple, « avait un fond extrême de sensibilité »; n'est-ce pas « le principe des vertus »? Seulement, on l'attaque par « les artifices de la séduction »; on l'entraîne dans le désordre. Il suffit pour cela de le mener à la campagne, et de laisser agir sur lui la nature qui ne nous trompe jamais; arrivés là, comme « le désordre des forêts, la rêverie qu'inspirent les ombrages, sont autant de pièges pour la sensibilité », on le laisse en tête-à-tête avec une coquette. « Quel coup!... un trait de feu plus rapide qu'un éclair est entré dans son âme »; c'en est fait : il maltraite sa femme, ou plutôt sa « trop généreuse épouse », il dissipe sa fortune, il est perdu. Voilà un dénouement on ne peut plus logique, on ne peut plus moral, et c'est pourquoi Baculard n'en veut pas. Il faut que la vertu soit récompensée, n'est-ce pas? Et qu'est-ce que la vertu sinon la veulerie? Nous ferons donc mourir

un oncle d'Amérique dont l'héritage vient à propos pour réunir les deux époux et leur permettre de vivre vieux et heureux, comme ils le méritent l'un et l'autre (1).

L'idéal de Prévost s'est donc avili, mais jusqu'ici du moins, il n'est pas encore méconnaissable. Pour les contemporains de Baculard, comme pour ceux de Prévost, il est des « fautes honorables », et celles « qui ont l'amour pour principe nous trouvent indulgents (2)! »

Il y a pourtant des bornes que la décence et la simple raison ont fixées et que l'auteur de *Liebmann* franchit avec une désinvolture qui déconcerte. Liebmann à dix-huit ans a voulu un amour impossible (3), un cœur qui n'eût « respiré » que par le sien. Or, il vit seul dans une terre et ne trouve personne pour s'entretenir avec lui « des beautés de la nature ». Le plus banal des événements lui suggère un projet digne d'intéresser les âmes sensibles qui me liront. La femme d'un jardinier met au monde une fille, Liebmann l'adoptera; voilà un homme généreux. Oui, mais il a une conception de la générosité qui lui est particulière; il calcule : Je vais faire élever cette enfant, se dit-il, « pour en créer l'objet de cet amour que peut-être j'étais seul capable de ressentir ». Il n'a jamais mieux dit; son amour est d'une essence rare, et sa sensibilité remarquablement exceptionnelle. Il parle, lui, jeune homme de dix-huit ans, de ce bébé informe sur un ton que j'ai quelque peine à qualifier : « J'ai trouvé, s'exclame-t-il, j'ai trouvé enfin la maîtresse après laquelle j'aspirais! » Il a eu la main heureuse; à l'âge de deux ans, sa balbutiante maîtresse en remontrerait à de plus expertes : « Ses caresses innocentes, dit Liebmann, allumaient dans mon sein un

---

(1) *Germeuil*, 1776.

(2) *Ann. litt.*, 1777, III, p. 117.

(3) La source de *Liebmann* est un mauvais roman de M. DE LA SOLLE : *Mémoires de deux amis* ou *Aventures de MM. Barniwall et Rinville*, 1755; voyez l'épisode du chevalier de Borille.

feu qui chaque jour devenait plus dévorant... Quand je prenais cette charmante enfant sur mes genoux, c'était alors qu'une langueur délicieuse coulait dans mes veines. Mais que les plaisirs de mon cœur étaient au-dessus de ceux de mes sens!... »

Sachez pourtant que la sensibilité, l'humanité, l'attendrissement, sont « le mouvement le plus doux de l'âme et qui décèle davantage notre origine céleste (1) ». Ils sont la source des plus horribles malheurs, soit; mais quelles compensations n'offrent-ils pas! Une dame expire dans une hôtellerie. « Ah! si je pouvais la soulager, la rappeler à la vie !» s'écrie Liebmann — « Vous n'êtes pas médecin, Monsieur? » réplique l'hôte. — « Non, mais j'ai le cœur sensible... peut-être je retiendrai les derniers soupirs de cette créature si intéressante. »

Baculard n'est pas du parti de la philosophie; il croit en une Providence, dont la mission principale est de tirer d'affaire ses imprudents héros. Les amants sont « des créatures dans l'enchantement, qui se flattent toujours que le bon génie les vengera des combats du génie persécuteur (2) »; Baculard s'en flatte comme eux. De là, le plan de tous ses contes : il ajoute le malheur au malheur jusqu'à faire craindre la perte ou la mort imminente du personnage sympathique; mais la catastrophe n'est jamais définitive; arrivé à la limite de la résistance humaine, l'infortuné se voit comblé de tous les biens; un trait de la plume magique de Baculard a suffi pour cela.

La Providence, si secourable est peu exigeante à l'égard de ses favoris; elle tolère qu'on l'oublie et se contente d'un repentir plus ou moins ferme. Ce qu'elle ne souffre pas c'est une dévotion minutieuse, le propre des âmes arides, des avares et des calomniateurs, des « atrabilaires qui proscrivent la douceur et l'indulgence et montrent la vertu

(1) *Zénothémis*, p. 49.
(2) *Makin*, p. 301.

sous des traits impitoyables (1) ». Mais elle ne transige pas sur « les vrais principes d'une religion de bienfaisance »; pour convertir son homme, elle sait d'abord « l'amener à cette sensibilité d'où émane le pur christianisme ».

Ajoutez des ressemblances extraordinaires, des substitutions d'enfants, d'énigmatiques femmes voilées, des enlèvements, des accouchements clandestins, des naufrages, des évanouissements, bref, toute la série des « mystères ténébreux », et jusqu'à des perroquets qu'on instruit à répéter : *Adore Amélie*, enfin de bons curés compatissants aux filles séduites, — et vous saurez ce que Baculard a hérité de Prévost et de Rousseau.

J'éprouverais quelque scrupule à attribuer, comme on l'a fait, à la lecture attentive (2) de Rousseau, le genre sensible de Baculard, même si je ne savais pas que Rousseau en est bien innocent. Mais, on l'a vu, toutes les notions de Baculard sont plus anciennes.

Je ne me résous pas plus volontiers à reconnaître dans les affirmations très nombreuses, mais toutes fausses de Baculard, la réponse à l'appel de Jean-Jacques en faveur du retour à la vie simple; je ne réussis à identifier dans les villageois vertueux et dans les hommes du monde dépravés qu'il leur oppose avec une raideur forcée, que les personnages des *Contes moraux* de Marmontel, encore alourdis (3).

Baculard et la foule des romanciers, ses compères, ne doivent à Jean-Jacques que ce qu'il devait lui-même à son siècle ; l'œuvre du moraliste et de l'orateur est restée intacte, comme un monument de pierre au grain serré qui défie les profanateurs trop pressés, ne leur livrant que

---

(1) Ro*saline* (Mlle Mezirac) ; *Daminville*, p. 24.

(2) Il s'en souvient manifestement dans *Bazile*, pp. 108, 203 ; d'*Almanzi*, p. 107. Pourtant il n'a nulle foi dans le bon sauvage ; cf. *Makin*, p. 477 et note de la page 503.

(3) *Bazile*, p. 114 ; *Lorezzo*, p. 215 ; d'*Almanzi*, pp. 99, 131 ; *Pauline et Suzette*, pp. 172, 175, 177-178, 190, 215-216 ; *Germeuil*, pp. 366-367.

les ornements mesquins qui déparaient sa surface et qui s'en détachent comme d'eux-mêmes.

***

II. Rousseau sous le règne de Louis XVI. — Sa réputation. On ne l'imite pas.

Sous le règne de Louis XVI, Jean-Jacques Rousseau est pourtant fameux à l'égal de Voltaire. On ne laisse passer nulle occasion de rappeler la *Nouvelle Héloïse* (1); elle fait le sujet de poèmes (2) et de comédies (3); elle donne à une romancière de dix-sept ans l'idée de peindre des caractères singuliers plutôt que de raconter des aventures extraordinaires (4); si quelque vieux catholique chagrin l'attaque (5), l'*Année littéraire* réclame plus de modération (6); Werther malgré « des traits sublimes » et des « peintures brûlantes » est placé « infiniment au-dessous de la *Nouvelle Héloïse* (7) ».

---

(1) *Bibl. des romans*, juillet 1775, I, pp. 28-29, à propos de romans grecs.

(2) De Murville, *L'amant de Julie d'Etanges*, 1775, rappelle l'instant

Où cédant à l'amour sans blesser la sagesse,
Tout en elle est vertu jusques à sa faiblesse.

(3) *Corr. litt.*, mars 1787, t. XV, p. 10 : Aude, *Saint-Preux et Julie d'Etange*, représenté le 6 février à la Comédie-Italienne.

(4) *Ann. litt.*, 1777, VI, p. 278.

(5) *Les égarements de la philosophie*, par l'abbé Marc, 1777. *Lettre sixième : Observation sur les lettres écrites de la montagne et sur la Nouvelle Héloïse*, p. 286 sq. : « J'ai lu le livre tout entier et j'ose vous blâmer de l'avoir publié... Je sais bien qu'après avoir inspiré dans les premières parties le poison de la volupté, après l'avoir fait entrer dans l'âme par tous les moyens imaginables, vous feignez à la fin du livre de vouloir apporter le remède... », mais trop tard. « Vos personnages sont toujours singuliers. Le principal... est une âme basse, un vil instituteur, qui abuse de la manière du monde la plus indigne de la confiance dont il est honoré; qui emploie à corrompre une jeune écolière le temps destiné à son instruction... Elle perd toute pudeur, tout sentiment, tout honneur... Elle devient furieuse, insensée, extravagante... Cette héroïne ne serait point assez bizarre, si à une passion furieuse elle ne joignait une piété ridicule, si elle n'alliait l'enthousiasme de la dévotion avec l'excès du libertinage... La cousine joue toutes sortes de rôles. » Impossible de croire que Wolmar, « père tendre, époux fidèle, ami généreux », soit un athée. Rousseau aurait dû répondre dans sa lettre sur le suicide par « les maximes des chrétiens ».

(6) *Ann. litt.*, 1778, t. I, p. 112.

(7) *Ibid.*, p. 260 sq.

Ce n'est qu'après sa mort, et aux environs de 1785, qu'on commence à s'apercevoir du tort (1) que les lectures des *Confessions* ont fait à la personne de Rousseau, et par delà l'homme à son œuvre. C'est une tête exaltée, un fiévreux dans le délire (2), un fou mélancolique (3); idolâtré des uns, tenu à l'écart par les autres, il est déjà un symbole aux yeux de deux fanatismes opposés (4). Ses écrits sont dangereux, et rien ne le prouve mieux que « ces transports frénétiques dont les jeunes gens sont saisis en les lisant; incapables de démêler le vice de ses raisonnements, ils ne s'attachent qu'à l'éclat séducteur de son coloris... »; leur jugement est « tout à fait corrompu par des sophismes d'autant plus pernicieux qu'ils semblent ne respirer que la vertu et l'humanité (5) ». On procède à un choix sévère parmi son œuvre multiple : « ses invectives contre les

---

(1) Il est curieux de comparer deux jugements de La Harpe sur *La Nouvelle Héloïse* : celui du *Mercure*, 5 octobre 1778 (le mariage de l'héroïne est révoltant, le caractère de Milord Edouard est une caricature), et celui du *Lycée*, XVI, p. 333 (où il blâme tout).

(2) *Ann. litt.*, 1785, t. VI, p. 73.

(3) *Ibid.*, 1786, t. I, p. 12.

(4) *Ibid.*, p. 18 : « Si vous vous trouvez avec des pèlerins d'Ermenonville, je ne vous conseille pas d'élever le moindre doute sur le bon sens de Jean-Jacques, et sur la vérité de ses paradoxes, si vous ne voulez pas être traité comme un méchant, comme un homme noir et affreux, dépourvu de toute espèce de sentiment, avec lequel il faut rompre tout commerce. » Cp. pour *La Nouvelle Héloïse*, Luchet, *Le pot pourri* (1782), IV, p. 338, qui confronte les deux opinions : « *La Nouvelle Héloïse*, pleine de tableaux fortement coloriés, mais qu'on pourrait appeler la galerie des chimères, embrase l'imagination, mais ne pénètre point l'âme. Parmi tous ses personnages, il en est peu qu'on estime, quoiqu'ils parlent tous de vertu. Pourquoi ? C'est que la plupart raisonnent bien et agissent mal, et cette contradiction ordinaire parmi les hommes choque plus dans l'*Héloïse*, parce que les acteurs sont presque tous pédants, orgueilleux et hors de nature. » Une note répond : « Toutes les âmes ne sont point susceptibles d'être pénétrées. Mais celle qui ne sera point émue des remords de Julie prosternée au pied du lit de sa mère mourante, qui lira les yeux secs la lettre de Saint-Preux à cette mère offensée..., cette âme ne vaudra pas la peine qu'on écrive jamais pour elle... Qu'est-ce que la vertu ? L'exemption des faiblesses ? Qu'on me montre le mortel qui ose s'en vanter. Mais quand il existerait, je ne voudrais pas lui ressembler; il ne serait ni indulgent, ni humain, ni sociable. »

(5) *Ann. litt.*, 1786, t. VI, p. 263.

mœurs de son siècle sont la meilleure et la plus saine partie de son ouvrage »; elles le placeraient au rang des meilleurs moralistes, mais il en a détruit l'effet « par ses rêveries, ses chimères et ses dangereux paradoxes (1) ».

Pour les romanciers, il est « le divin Rousseau (2) »; ils se souviennent d'*Emile* (3), des *Discours* (4), de la *Nouvelle Héloïse* (5). C'est elle qui achève de disposer l'âme des héroïnes à la tendresse (6), c'est peut-être Jean-Jacques aussi qui enseigne à l'un les procédés du style exclamatif (7), et qui fait dire à l'autre que « tous les hommes sont égaux (8) ».

Les titres de certains romans et les indications des critiques sont parfois trompeurs; Mollet écrit *Sophie* ou *Lettres de deux amies recueillies et publiées par un citoyen de Genève* (1779) : ce n'est qu'un roman noir. Les *Aventures d'Edouard Bomston pour servir de suite à la Nouvelle Héloïse* (1789) suivent de trop près le plan esquissé par Rousseau et n'ont par conséquent aucune signification; remarquez pourtant que le seigneur anglais épouse la prostituée : on imite donc Yon, De La Place, autant que Rousseau. *La Correspondance littéraire* (juin 1781) déclare que dans les *Lettres du chevalier de Saint-Alme*, M^lle^ de Saint-Léger a réduit la fable de la *Nouvelle Héloïse* aux formes ordinaires du roman; vérification

(1) *Ann. litt.*, 1787, t. I, p. 8.

(2) M^me^ DE BEAUHARNAIS, *L'aveugle par amour*, 1782, p. 120.

(3) RESTIF, *L'École des pères*, 1776. — DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux*, 1777, t. I, p. 78. — GORGY, *Blançay*, 1788.

(4) DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux*, t. II, p. 164 sq.

(5) Cf. BALDENSPERGER, *Les deux amants de Lyon dans la littérature*, *Revue d'histoire de Lyon*, 1902, pp. 33-50 : Comparaison de Faldoni et de Saint-Preux; ajoutez la visite du château des Ormes, qu'on peut comparer à une scène de *La Nouvelle Héloïse*.

(6) LA FITTE, *Laurine*, 1784, p. 42..

(7) DAUPHIN, *La Dernière Héloïse*, 1784, p. 26 : « Il est donc vrai que je puis aspirer à la gloire de vous rendre heureuse ! Idée sublime !... Jouissance anticipée d'une félicité divine ! O mon cœur ! cesse de forcer tes barrières; surnage à loisir sur le volptueux torrent qui s'élève et fond sur toi. »

(8) LUCHET, *Une seule faute*, 1788, t. II, p. 106.

faite, il n'y a rien de comparable ni dans les situations, ni dans l'esprit des deux livres.

* * *

III. Anciens et nouveaux clichés. — Copistes de Prévost. Les *Causes célèbres;* la mode des *Folles*. La prostituée vertueuse. Traces de réalisme.

En outre, il ne faut pas oublier que beaucoup de romanciers en sont restés à l'idéal de Marmontel, de Crébillon, de Mme Riccoboni. On propose comme modèle le conte moral de la *Mauvaise mère* (1), à condition de l'épurer de « quelques détails d'amourettes ». On avoue que les *Contes moraux* sont « charmants (2) », « pleins d'agrément et même de génie (3) »; ils ont suffi à la réputation de Marmontel (4); on continue à les porter à la scène (5). Le *Sopha* n'est pas plus oublié (6), et les autres romans de Crébillon sont considérés comme « un vrai supplément à l'histoire » parce qu'ils sont « d'un homme qui connaît le cœur humain et les mœurs de son siècle (7) »; les *Egarements* surtout, sont dignes d'arriver jusqu'à la postérité (8). — On loue le style « enchanteur » de Mme Riccoboni (9); on fait de ses romans un cas particulier, on les relie plus joliment que les autres; ce sont « les seuls livres amusants écrits de nos jours qu'on pût mettre utilement entre les mains des jeunes personnes (10) »; on les lira avec

(1) Bérardier de Bataut, *Essai sur le récit...*, 1776, pp. 688-689.
(2) *Corr. litt.*, mars 1777.
(3) Mme de Beauharnais, *L'aveugle par amour*, 1782, p. 9.
(4) Lezay-Marnesia, *Plan de lecture pour une jeune dame*, 1784, p. 59. — *Ann. litt.*, 1786, VIII, p. 289.
(5) Mme de Genlis, *Théâtre de société : Les fausses délicatesses*, 1781.
(6) *Corr. litt.*, septembre 1777 : *Foka*, par Paul Baret, en est une plate imitation.
(7) Restif, *L'École des pères*, 1776, p. 75.
(8) Luchet, *Olinde*, 1784, t. I, p. 37. — *Ann. litt.*, 1788, t. VI, p. 79.
(9) *Bibl. des Romans, passim*, par exemple, octobre 1775, t. II, p. 132. — *Corr. litt.*, octobre 1776.
(10) Restif, *L'Ecole des pères*, 1776, p. 46.

la *Nouvelle Héloïse* et le dernier tome de l'*Emile* (1). On la plagie (2), on fait des sortes de suites à ses œuvres (3).

Dans la réalité, personne ne remplace ni Prévost, ni Rousseau, ni Crébillon, ni même Mme Riccoboni; leurs successeurs n'ont réussi qu'à substituer de nouveaux clichés romanesques (4) aux anciens; les filles ne sont plus enlevées par des pirates, elles ont appris à fuir seules la maison paternelle; les jeunes gens ne se déguisent plus guère, ils continuent à « abuser les jeunes personnes » mais par des mariages simulés; on voyageait « dans tous les coins de la terre », maintenant on reste chez soi, pas toujours à sa place ni dans son rang : « les mésalliances philosophiques » se multiplient (5). On exprime l'intention bien arrêtée de se défaire du vieux répertoire devenu fastidieux, des décors défraîchis, des acteurs démodés (6).

Le roman se renouvelle-t-il pour cela? Non, au contraire : son champ se rétrécit encore; il n'admet plus que « les tableaux de crimes et d'effrayantes catastrophes », la terreur et le pathétique (7). Les romanciers, tous plus

---

(1) Restif, *L'Ecole des pères*, p. 60. — *Le manuel des châteaux*, 1779, pp. 68-71, consacre trois pages à Mme Riccoboni, tandis qu'il passe rapidement sur maint auteur connu.

(2) *Histoire de Miss Elise Warwick*, 1781; cf. *Ann. litt.*, 1781, t. IV, p. 182 — La Dixmerie, *Les dangers d'un premier choix*, 1785. — Mme de Malarme, *Richard Bodley*, 1785.

(3) Luchet, *Olinde*, 1784, p. 9.

(4) L'*Année litt.*, 1786, t. I, p. 227, signale un type de roman très fréquent : « Deux amants s'aiment. De faux amis viennent à la traverse et les brouillent. La vérité se reconnaît trop tard: L'amante s'enterre dans un cloître; l'amant va ensevelir son chagrin dans son château; et voilà le roman fait. » Ajoutez un jeune homme déguisé en fille, des lettres interceptées, des lettres contrefaites, des empoisonnements.

(5) *Ann. litt.*, 1771, t. VII, p. 290.

(6) Restif, *La femme dans les trois états*, 1773, p. 74 : « Vous avez lu dans nos historiettes que souvent on contracte un mariage secret... et que longtemps, longtemps après, mais bien longtemps, lorsqu'on avait de jolis enfants, on les envoyait se jeter aux genoux de leurs grands-papas et de leurs grand'mamans, qui sentant pour lors leurs entrailles s'émouvoir, les recevaient en pleurant de joie et de plaisir; après quoi on pardonnait au père, à la mère et tout était dit. » Restif critique ainsi l'invraisemblance des anciens romans, mais cela ne l'empêche pas de les copier.

(7) Monvel, *Frédégonde et Brunehaut*, 1775, cf. *Ann. litt.*, 1775, t. VI, p. 92.

ou moins copistes de Prévost, négligent *Manon Lescaut* et maintiennent la formule du roman mélodramatique qui est impliquée dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, et qui persistera jusqu'au romantisme. Les noirceurs et les atrocités (1) s'accumulent; la mal mariée qui avait été le prétexte de tant d'attaques contre le mariage doit se contenter maintenant d'être ensevelie dans « un réduit ténébreux », au centre d'« un horrible séjour (2) »; le fait-divers brutal l'emporte sur l'étude patiente de l'homme : c'est le beau temps des *Causes célèbres* (3). Des Essarts publie son *Essai sur l'histoire des tribunaux* (1780) et on le lit comme un roman : « il n'est pas d'histoire plus intéressante, dit-on à ce propos, que celle des passions et des crimes. On aime à dévoiler les manœuvres des coupables, à voir leur audace et à suivre leur marche ténébreuse (4) ». Un auteur viole « les lois de la bienséance, de la vraisemblance et de la raison, pour amener de nouvelles scènes qui, à la vérité, sont assez étrangères au fond du roman »; mais qu'importe? Puisqu'il « intéresse et attendrit jusqu'aux larmes (5) ».

Les personnages sont odieux et frénétiques jusqu'à l'outrance : « Un monstre vomi des enfers », un frère dénaturé, pour violer sa sœur, profite d'une occasion où la malheureuse n'est « enveloppée que de sa vertu »; il est

---

(1) *Emilie* ou *Les malheurs d'une guerre civile*, 1783; cf. *Ann. litt.*, 1783, VIII, p. 191. Le sujet d'un horrible conte de la reine de Navarre est repris dans le *Criminel sans le savoir*, 1784. Frère et sœur s'aiment dans Mme de Malarme, *Richard Bodley*, 1785.

(2) Mme de Beauharnais, *Lettres de Stéphanie*, 1778, cf. *Ann. litt.*, 1778, t. IV, p 179.

(3) *Causes célèbres*, par Des Essarts, 1779; il paraissait un volume par mois; l'*Ann. litt.* veut bien y reconnaître « le tableau fidèle des passions humaines mises en action »; elle signale le cas de la femme conduite au pied des autels pour y donner la main à un homme qu'elle déteste; celui d'une jeune fille qui veut secouer le joug de l'autorité maternelle; des vocations forcées, des brigands; elle n'oublie pas, naturellement, les séducteurs.

(4) *Ann. litt.*, 1780, t. III, p. 256.

(5) *Ibid.*, 1781, t. II, p. 51.

habité par un démon, il a toujours les yeux étincelants de fureur; les « ténébreuses iniquités » obscurcissent l'esprit au point qu'on en oublie le nom des gens; on leur adresse des lettres qui commencent par cette suscription : « Chère dépositaire du plus affreux secret »; on ne sait plus très bien si c'est l'œil qui regarde et l'oreille qui écoute (1).

On fut touché par la douce folle du *Voyage sentimental*, mais on aime mieux encore faire hurler horriblement (2) les jeunes filles que des peines de cœur ont rendues démentes. Il n'est pas étonnant que la folie devienne, à l'occasion du triomphe de Mme Dugazon dans *Nina ou la Folle par amour* (15 mai 1786), une mode à laquelle sacrifie un moment la jeune baronne de Staël (3), sans compter les faiseurs que la postérité a oubliés (4). Liebmann était pris d'une frénésie qui dura des mois; nous verrons des infortunés dans Loaisel de Tréogate que leur délire pousse au crime; ils n'ont pas conservé pour eux seuls ce triste privilège : la pauvre république des lettres retentit de hurlements et de blasphèmes (5) que je veux croire sincères, mais qui n'ont avec la littérature

(1) Mollet, *Sophie*, 1779, t. II, pp. 39, 42, 44; cp. Idem, *ibid.*, p. 72 : « Nous étions tous dans le silence... le vois-tu, ce silence ? »

(2) Léonard, *Lettres de deux amants*, 1783, p. 114 sq.

(3) *Corr. litt.*, t. XIV, pp. 381, 382-385 : *La Folle de la forêt de Sénart.*

(4) *La Folle de Saint-Joseph*, par M. le chevalier de Grave, est reproduite dans la *Corr. litt.*, XIV, pp. 385-388 (juin 1786); dans l'*Ann. litt.*, 1786, t. V, p. 280 (cp. Loaisel, *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, II, pp. 56-63), et dans un volume de *Folies sentimentales*, 1786 (cf. *Ann. litt.*, 1786, VIII, p. 38); il y eut la même année un autre volume de *Nouvelles folies sentimentales*; voyez encore *La Folle du Pont-Neuf*, par M. de Guibert, *Ann. litt.*, 1786, VI, pp. 327-333.

(5) Mme de Beauharnais, *L'aveugle par amour*, 1782, p. 69 : Les cris du comte « étaient devenus des hurlements, et sa douleur de la rage; il se saisit de la fiole [dont le contenu a provoqué la cécité d'Eugénie], il brûle d'en faire le même usage qu'Eugénie; sa sœur la lui enlève, la brise avec horreur; il se jette furieux sur son épée, on le désarme, il déchire ses vêtements, il arrache ses cheveux, blasphème le Ciel, se maudit, demande la mort, veut expirer aux genoux d'Eugénie, dont il implore le courroux : sa douceur, sa tendresse, ses prières ne font qu'aigrir ses maux; tout les irrite et sa frénésie redouble jusqu'à ce qu'il retombe dans une défaillance qui fait tout craindre pour ses jours. »

qu'un point commun : ils sont imprimés dans des livres qui se vendent et donc qui se lisent.

On a perdu le sens de la mesure; on ne sait ce qu'est la vie commune, on ne goûte que l'exagération, on ne conçoit plus que l'extrême. Lorsqu'un roman n'est pas atrocement noir, il est dégoûtant de fadeur. Je n'en veux pas du tout à Florian de faire parler Némorin dans le bas âge comme un homme d'expérience; je lui suis presque reconnaissant d'avoir repris à la très ancienne tradition ses pirates espagnols : il me repose des sombres assassins; je lui passe volontiers ses invraisemblances et ses enfantillages (1); mais je lui reproche ses grâces, son style « léché », sa molle abondance; je ne lui pardonne pas d'avoir arrangé Wolmar et d'en avoir fait le mari vertueusement comique d'Estelle (2), d'avoir mis du Gessner dans Rousseau comme dans Cervantes (3).

C'est aussi l'amour béat de trop jeunes et de trop vieilles tourterelles qui me gâte Bernardin de Saint-Pierre; lorsqu'on fait tant que de se proposer un idéal, j'aime qu'il ne soit pas vulgaire à ce point-là (4). Il n'est pas décent non plus de se servir comme d'un jouet articulé, d'une Providence à laquelle on a pourtant tout l'air de croire. Croire à la façon de Bernardin de Saint-Pierre, ce n'est pas croire.

***

(1) *Ann. litt.*, 1788, t. III, p. 257 : « L'auteur [d'*Estelle* recommande de ne pas faire tomber les héros et les princes des nues; mais je crois qu'il serait aussi très à propos de ne pas les cacher exprès dans des bosquets pour les trouver au besoin. »

(2) Il épouse Estelle et désole ainsi Némorin; or, il est décidé à ne pas user de ses droits de mari.

(3) Sainte-Beuve, *Lundis*, t. III, p. 236.

(4) Maury, *Etude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, 1892, p. 595 : L'idéal des héros de Bernardin de Saint-Pierre est « celui de propriétaires tranquilles, de petits rentiers qui murent leur enclos, ne travaillent guère et jouissent; idéal bourgeois, savant dans l'égoïsme, affadissant le cœur et stérilisant l'esprit; mais leur médiocrité les sauve d'une pernicieuse influence. Ils ne sont, du moins, ni trop opulents, ni oppresseurs. »

En réalité, on n'a plus foi en rien; le Ciel est désert et le cœur de l'homme, par contre, est trop hospitalier. On ne distingue même plus entre la pureté et la prostitution. Toute courtisane est vertueuse ou du moins intéressante (1).

La publication tardive des *Amours de Milord Edouard* que J.-J. Rousseau avait écrites en 1759, mais qui virent le jour en 1780 seulement (2) y fut sans doute pour quelque chose. Lauretta Pisana est une malheureuse qui se refuse à milord Edouard parce qu'elle l'aime. « En me sentant dans vos bras, lui dit-elle, je songerais que vous n'y tenez qu'une fille publique, et j'en mourrais de rage. » Comme Marion Delorme (3), elle a été vendue par d'indignes parents; l'amour lui fait une virginité, ressuscite sa pudeur, l'ennoblit aux yeux de celui qu'elle aime, mais se tourne en désespoir dans son âme; elle finit par se retirer au couvent.

Il y a dans la destinée tragique de Lauretta Pisana telle

---

(1) *Corr. litt.*, juin 1781, à propos de Mme Benoit, *Les erreurs d'une jolie femme* ou *L'Aspasie française* : « C'est encore une courtisane qui est l'héroïne... Ce choix n'a jamais été plus à la mode, et c'est sans doute un trait remarquable de l'esprit et des mœurs de notre siècle. »

(2) J.-J. Rousseau, *Correspondance*, tome X, p. 256, Lettre à M. Lenieps, avril 1761 : « J'avais à part les aventures de Milord Edouard à Rome, mais, pour de bonnes raisons, j'en ai jeté le manuscrit au feu, après en avoir fait un très court extrait pour Mme la maréchale de Luxembourg; elle l'a seule, et il n'en existe aucune copie, pas même entre mes mains. »

(3) Victor Hugo, *Marion Delorme*, acte I, scène II :

Un amour... dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui seul au fond du cœur, où nous les entassions,
Brûle les vains débris des autres passions !
... Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne.

C'est l'amour comme l'a conçu Rousseau après Prévost. — Cp. acte V, scène VII :

... Pauvre enfant ! Toute jeune ils auront
Vendu ton innocence !...

Id., scène II :

... Ton souffle a relevé mon âme,
Mon Didier ! Près de toi, rien de moi n'est resté
Et ton amour m'a fait une virginité.

que la présente Rousseau, une grandeur un peu déclamatoire; peut-être même défie-t-elle le bon sens; dans la vie, le vice d'habitude se confond presque fatalement avec le vice tout court, et la victime irresponsable ne se distingue plus d'une coupable à force d'avoir accepté ou subi trop longtemps les souillures qu'elle détestera un jour.

Est-il croyable qu'une de ces infortunées, nécessairement élevée dans la société de ses semblables, trouve en elle seule les ressources suffisantes pour revenir d'un coup à la vertu? Il ne nous appartient pas d'en décider; bornons-nous à observer que la thèse contraire est féconde, et qu'elle est attrayante pour un romancier.

Si le monde éprouve à l'égard des courtisanes une répugnance explicable par trop de bons motifs, il lui arrive aussi de sentir pour elle de la pitié; et si l'une de ces malheureuses doit sa honteuse existence à des parents infâmes, si elle forme le propos de se relever, la souillure reste bien sur elle, comme la marque d'un fer chaud, dont la tache n'est que superficielle. Le préjugé qui la met à l'écart n'est nullement hypocrite ni injustifié; peut-être cesse-t-il d'être rigoureusement juste. « Ah! n'insultez jamais une femme qui tombe! » surtout si elle a horreur de sa chute, si elle en exècre jusqu'au souvenir.

C'est la pensée de M^me^ de Charrière (1); c'est celle, peut-être plus timidement exposée, de M^me^ de Staël dans *Corinne* (2); enfin, à un étage beaucoup plus bas, c'est encore l'opinion de Luchet. Une fille a commis une faute, mais une faute honorable : pour sauver son fiancé, elle s'est livrée au gouverneur de la prison où on le retenait.

---

(1) Comparez aux *Amours de Milord Edouard, Caliste*, édit. de Genève, 1788, p. 159 : Caliste est achetée, p. 168 : « Quelle situation est la mienne! s'écrie Caliste; moins je mérite d'être respectée, plus j'ai besoin de l'être. Je verrais une insulte dans ce qui aurait été des marques d'amour; au moindre oubli de la plus sévère décence, effrayée, humiliée, je me rappellerais avec horreur ce que j'ai été. »

(2) Ph. Godet, *M^me^ de Charrière et ses amis*, Genève, 1906, I, pp. 326-328.

Elle rencontre plus tard un gentilhomme; ils s'aiment; elle se refuse à lui par la conscience de son avilissement social, bien qu'elle ait gardé toute sa pureté morale (1).

On imita donc peut-être l'épisode romanesque destiné d'abord à prendre place dans la *Nouvelle Héloïse;* mais ces copies, sauf *Caliste* et le roman de Luchet, me paraissent plutôt des parodies, et je suis disposé à attribuer à De La Place (2), au chevalier Yon et à Mercier (3) le respect inopportun qu'on éprouva pour les filles entretenues, plutôt que d'en faire honneur à Rousseau.

On a déjà vu que l'obscur auteur des *Aventures d'Edouard Bomston* (1789) avait défiguré les *Amours de Milord Edouard* jusqu'à faire épouser Lauretta par le seigneur anglais. M^me^ Benoît, dès 1781, nous présente une Lauretta bien dégradée. Elle a la sotte audace d'affirmer : « Si j'ai les faiblesses de mon état, je n'en ai pas les vices. » — « Les fautes disparaissent quand elles sont avouées de si bonne grâce » lui répond un admirateur. Un vicomte dont elle est amoureuse « l'estime jusqu'à la vénération ». L'obstacle à leur bonheur n'est pas tant le métier qu'elle fait que la reconnaissance qui l'attache au plus digne des hommes; son devoir est d'être fidèle, comment dirai-je? — la femme de chambre qui ne mâche pas ses mots, me tire d'embarras : son devoir est d'être fidèle, dit-elle, « à celui qui finance ». Le monde est vu à l'envers : faisant un retour sur elle-même, la prostituée fait vœu de vivre chaste, et pour l'en détourner, on choisit un prêtre qui raisonne en philosophe et la traite de romanesque, « le vil séducteur »! Il n'y a d'honnêtes gens que les filles et leurs amis, et leur belle société rassemble des

(1) « Il est des fautes ou plutôt des éclats que les hommes ne savent pas pardonner. » *Une seule faute* ou *Les mémoires d'une demoiselle de qualité*, par LUCHET, 1788, p. 41.

(2) *Lydia*, réimpression d'un ancien roman, 1772. Voyez *supra*, pp. 66-67.

(3) *Jezennemours*, 1776, excellemment résumé et commenté dans BÉCLARD, *op. cit.* pp. 438-445.

âmes qui se conviennent si bien que le vicomte amoureux épouse la courtisane (1).

Loaisel du moins se contente d'implorer pitié pour ces femmes, et il le fait plutôt pour protester contre l'injustice de ceux qui méprisent les filles perdues et continuent à honorer leurs séducteurs (2). Mais Rutlidge convertit à la vertu une fille qui dès l'âge de quatorze ans s'est vouée par goût à la débauche; il la marie et veut qu'elle prouve tous les jours à son mari « que la vertu de retour dans le cœur d'une femme sensée, y acquiert la même activité et la même solidité, que si jamais elle n'en eût été bannie (3) ». — Mlle Lolotte G...r, fille d'un soldat et d'une ouvrière, est livrée par sa mère à Milord A.; il la fait instruire, mais ne croyez pas qu'il l'élève à lui; non, « ce fut, au contraire la philosophie de Charlotte elle-même, je veux dire les résultats pratiques de sa raison développée par les occasions, qui ont fait de cette femme le guide de milord (4) » : l'intéressante et prudente Charlotte devient l'idole de toute la famille, préside aux conseils, est chargée d'élever et de former la jeune lady Suzanne. C'est que l'innocence et la vertu se rencontrent rarement dans une même personne; bien plus, pour être vertueuse, il est bon qu'une femme ait d'abord perdu son innocence; et sans doute c'était un peu l'avis de Rousseau; remarquez pourtant comme l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et des *Amours de Milord Edouard* est timide, comme il se tient plus près du préjugé.

---

(1) Mme Benoit, *Les erreurs d'une jolie femme*, 1781.

(2) *Dolbreuse* (1783), édition de 1786, p. 92 sq.

(3) *Mémoires de deux provinciales* (1785), édition de 1786, IV, p. 115. L'auteur est plus raisonnable dans *Les confessions d'un Anglais*, 1786; sa courtisane amoureuse n'est sincère que « par intervalles »; mieux que dans le roman précédent, il sait parfois « calculer, dans les êtres faibles et inconséquents par nature et pervers par état, les forces et l'ascendant des vices d'habitudes et des passions accessoires qui les ont portés à s'y dévouer. » I, pp. 105-106.

(4) Rutlidge, *Les confessions d'un Anglais*, t. II, p. 37.

Une orpheline élevée par M. de Sermeuil et séduite par lui accepte la situation qui lui est faite; elle a en elle « le germe de la bienfaisance » et du reste « la conduite la plus décente et la réunion d'une foule de bonnes qualités qui garantissaient qu'elle n'aurait jamais été coupable si elle s'était seulement doutée qu'elle le fût ». Oui, mais elle s'éprend du jeune d'Arleville, elle renonce aux bienfaits de M. de Sermeuil qui cependant continue à lui servir une rente, et elle se donne au jeune homme. S'il ne l'épouse pas, c'est bien malgré lui; elle le refuse pour deux raisons excellentes : d'abord il est évident que les enfants qui leur viendront seront des enfants naturels; or, forcés de devoir tout à eux-mêmes, ils acquerront plus de vertus et plus de bonheur que s'ils avaient été légitimes ; la seconde raison, elle l'emprunte à Pope par l'intermédiaire de Colardeau : « Crois-moi, l'hymen est fait pour les âmes communes (1). » On ne peut être plus raisonnable, plus près du naturel et de la vraisemblance.

***

De rares exceptions viennent heureusement rompre le flot des sottises et des extravagances. La critique observe que négliger de peindre « les mœurs locales » c'est renoncer volontairement à des beautés « faciles (2) », plus accessibles, paraît-il, que « les grands traits du cœur humain »; elle conseille pourtant de ne pas pousser le réalisme jusqu'à la minutie (3); on justifie le goût nouveau pour les fabliaux et les arrangements de romans du moyen âge par l'intérêt qu'éveillent les tableaux fidèles des mœurs

(1) Gorgy, *Blançay*, 1788, t. I; t. II, p. 74. Encore une prostituée qui conserve « la vertu au fond de son cœur » dans l'*Histoire de Pauline*, *Esprit des journaux*, juillet 1789, pp. 240-252.

(2) *Ann. litt.*, 1778, t. IV, p. 179.

(3) C'est le reproche qu'adresse l'*Ann. litt.*, 1779, t. VII, p. 3, à Restif.

du temps, qu'on se plaît à y trouver (1). — Quelques romanciers, dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous, ont droit à notre estime relative et sûrement à notre attention, pour l'intelligence dont ils ont parfois fait preuve et qui nous apparaît à nous, lecteur d'un trop grand nombre de romans du XVIII[e] siècle, comme insolite et tout à fait originale. Sans pouvoir prétendre à une place distinguée dans les rangs, même secondaires, de la hiérarchie des lettres, ils invitent à parler d'eux, simplement parce qu'ils ont montré un peu de bon sens.

Tel est entre autres, l'auteur des *Aventures du chevalier Mossther* ou la *Force des passions* (2). Il a compris que les romans contemporains du sien présentent ou bien une vertu impossible à atteindre, ou bien des portraits trop hideux; de là l'immoralité ou la vanité de la plupart des romans : les uns sont de beaux mensonges, les autres de dérisoires épouvantails.

L'auteur est un minutieux plutôt qu'un réaliste; il analyse ses personnages qui ne sont ni tout parfaits ni tout méprisables; il les fait agir selon leur nature et non sous l'influence du perfide qui tirait les ficelles des pauvres héros de Baculard. Tous ont des passions et ne les méconnaissent pas : ils ne confondent pas l'amour avec l'ardeur pour la volupté, et cela est assez surprenant vers l'an de grâce 1786. Certes, le roman est romanesque, mais seulement dans les faits, non dans les caractères; une prostituée y figure, et c'est un plaisir vraiment de la voir se conduire d'après l'usage ordinaire de ces filles, loin de prêcher la vertu aux honnêtes gens. Ainsi elle demande de l'argent; le jeune homme qu'elle a réussi à abuser vilainement s'en procure par divers moyens que l'auteur daigne indiquer. Précipité dans le désordre par une pre-

(1) *Ann. litt.*, 1779, t. VIII, p. 217; *Bibl. des romans*, juillet 1775, t. I, p. 53; *ibid.*, août 1775, p. 7.

(2) *Liége*, 1786; deux parties.

mière faute, il reprend le dessus, non pas pour contenter trop tard les exigences d'une vertu discoureuse, mais parce que la simple raison lui ouvre les yeux sur sa sottise et parce que son père lui parle franc, sans cris, sans larmes, et sans l'insupportable onction habituelle aux pères nobles du roman et du mélodrame.

Voici du romanesque [1] : égaré, il est reçu dans un monastère italien, où l'abbesse et sa sœur pensionnaire s'éprennent de lui; il s'éprend d'elles aussi, avec une préférence pour la pensionnaire, et ce double amour est assez joliment nuancé pour surprendre dans un roman du XVIII[e] siècle. L'un des chapitres (le huitième) est très bien construit, et peut-être trop bien; les événements s'ajustent à merveille, et la simplicité du récit est tellement différente de ce qu'on lit à cette époque, que le lecteur se croit transporté dans la réalité bien qu'il s'agisse du romanesque italien le plus pur; c'est le triomphe du romancier [2]. Notez que l'auteur enfin s'efforce toujours de donner les motifs psychologiques des actions et qu'il y réussit souvent.

Loaisel de Tréogate, qui fut après tout l'un des plus curieux romanciers du règne de Louis XVI, se départit parfois de son sentimentalisme excessif et renonce de temps en temps à l'étalage qu'il en fait d'ordinaire. Il a peint l'incendie d'une ferme; c'était une occasion tout indiquée de se montrer « bienfaisant » : chose étonnante, il s'en garde; il décrit de façon naturelle la tristesse silencieuse du pays où s'est répandue la nouvelle du sinistre. Lui dont l'esprit était farci des *Amadis* et des romans de

---

[1] Son sentiment de la nature est exprimé très sobrement : « Les Alpes, ces hautes et surprenantes montagnes... ne lui firent peut-être pas moins de plaisir à voir que les plaines riantes et les prairies émaillées des environs d'Avignon. La nature est admirable, même dans ce qu'elle a de hideux et d'effrayant », II, pp. 111-112.

[2] La suite de la première partie et toute la deuxième sont inférieures; plus d'un épisode est ridiculement invraisemblable; le romanesque est commun, pourtant les détails restent réels.

Prévost, renonce même aux ermites du répertoire; il a visité un ermitage et avoue n'y avoir trouvé qu'« un petit homme affublé d'une casaque sale et blanchâtre, moitié ivre, moitié imbécile » et qui lui a demandé l'aumône (1). Et je le surprends même, le renégat! à porter une main sacrilège sur l'autel de l'amour. Oui, Loaisel réussit à intéresser —et quel effort ne lui en a-t-il pas dû coûter! — par la peinture de l'indifférence gagnant peu à peu sur la passion (2).

Parmi d'autres romanciers que rien ne rend dignes d'être comparés à ceux que je viens de citer, M^me^ de Malarme a créé un type de vieux jaloux clairvoyant qui malgré lui, malgré la conscience de son injustice et de sa barbarie, tyrannise sa jeune femme jusqu'au moment où la mort le délivre de sa criminelle folie (3). Sans nous arrêter au langage populaire d'une bonne vieille (4), ni aux termes d'argot que l'on trouve dans *Faublas*, notons le type original du soldat Sans-Regret, « mauvais chien » quand il a bu, « mais au fond, bon comme une munition (5) ». Le plus souvent les traits de vérité sont perdus dans la masse des aventures extravagantes, et leur rareté plutôt que leur justesse leur donne du prix (6).

* * *

(1) *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, p. 215.
(2) *Id.*, 2e partie.
(3) *Tout est possible à l'amitié*, 1787.
(4) Gorgy, *Blançay*; voici des échantillons : Quoique ça, gn'ya, une maison ousse que le feu a pris.
(5) Idem, *ibid.* Un geste est noté parfois, tel celui de ce soldat qui « perd un peu l'équilibre en arrière, le recherche en avant », II, p. 96.
(6) *Histoire du baron de Forloff*, *Esprit des journaux*, octobre 1789, pp. 245-269. C'est la terrible aventure d'un blessé abandonné sur le champ de bataille, puis entassé avec d'autres sur un chariot; quelques-uns de ses compagnons étant morts en cours de route, on les jette à côté du chemin, « et nous nous trouvâmes plus à notre aise et meilleurs amis », avoue le héros. Le reste est gâté par la sensiblerie; il est manifeste que l'auteur compte sur elle et que c'est comme malgré lui que lui sont échappés quelques mots justes et émouvants.

IV. Les romans anglais. — Leur réputation. Le *Voyage sentimental* de Sterne.

Il est temps de nous demander quelles traces laissa le roman anglais, si on lui est redevable de l'une ou l'autre notation précise, ou si plutôt il ne renforça pas le mauvais goût qui se donne carrière dans une foule de sombres histoires dont nous aurions pu entretenir le lecteur beaucoup plus longuement que nous ne l'avons jugé nécessaire.

Les Anglais, certes, sont toujours considérés comme les maîtres; on loue les romans de Richardson, ils sont les meilleurs qu'on ait faits, leur auteur paraît avoir atteint le degré de perfection dont le genre est susceptible (1). Les raisons de cette estime varient; on prise ces grands drames parce que la morale y est « très honnête » et que l'auteur s'y est proposé pour but « d'instruire ses lecteurs en les amusant (2) »; on dit aussi qu'il a donné au roman, comme Molière à la comédie, droit de cité dans la littérature (3). *Clarisse* est connue de tout le monde; « il n'est personne qui ne l'ait louée par ses larmes (4) »; l'amante de Faldoni lit *Clarisse* et *Grandisson* (5). Il est de mode de faire passer le plus méchant roman français pour une traduction de l'anglais.

Mais connaît-on mieux pour cela le texte de Richardson? On le devrait; car la connaissance de la langue anglaise commence à se vulgariser; comme les traductions laissent toujours à désirer, on a pris le parti le plus sûr, « c'est d'aller dans la source même et d'apprendre les langues. L'anglais surtout est devenu très à la mode, et les enfants

(1) *Ann. litt.*, 1781, t. IV, p. 182.
(2) *Ibid.*, 1777, t. II, p. 359 sq.; Luchet, *Une seule faute*, t. II, p. 111; « Si ma femme aime la lecture..., nous lirons ensemble. Voltaire formera son esprit; *Clarisse* ouvrira son âme pure aux affections innocentes; *Grandisson* lui montrera l'humanité sous son plus beau jour. »
(3) *Ann. litt.*, 1782, t. I, p. 145.
(4) *Ibid.*, 1785, t. IV, p. 335.
(5) Léonard, *Lettres de deux amants.*

bégaient aussi tôt l'anglais que leur langue maternelle (1) ». Son étude paraît, du moins, incomparablement plus utile que celle de l'allemand (2). Mais il faut songer à deux ou trois faits qui contredisent ou qui restreignent la signification de la nouvelle tendance cosmopolite; ils font penser qu'elle fut plus apparente que réelle. D'abord, à la belle époque du romantisme, parmi les écrivains qui furent influencés par leurs confrères d'Angleterre, plus d'un ignorait la langue anglaise. Plus près du XVIII[e] siècle, M. Hazard a montré que c'est par les traductions françaises des auteurs allemands et anglais que ces derniers furent connus en Italie (3). Ces traductions sont une transition; retouchées, adoucies, embellies par les traducteurs français, les œuvres « contiennent juste assez d'étrangeté pour séduire sans effaroucher ». Il y a là de quoi faire réfléchir; les belles infidèles accueillies en Italie et sans doute dans d'autres pays de l'Europe, s'étant costumées à la mode de Paris, n'est-on pas tenté de croire que toutes n'ont pas passé la frontière et que quelques-unes continuèrent à charmer les Français?

Cela est certain. On ne fait pas de succès à la première version des romans de miss Burney (4), tant elle était

---

(1) *Ann. litt.*, 1787, t. II, p. 84.

(2) Domairon, *Le libertin devenu vertueux*, t. II, p. 70 : « Je souhaitais fort qu'il apprît cette langue [l'allemand], si utile dans le service, trouvant qu'il est fort incommode à un officier général d'être obligé d'avoir recours à un interprète... D'ailleurs, les grands rapports qu'il y a entre cette langue et l'anglais, qui devient aujourd'hui une langue savante par les ouvrages que cette nation nous donne, devaient dans la suite faciliter au comte l'étude de celle-ci. »

(3) Hazard, *La Révolution française et les lettres italiennes*, p. 374 sq.; en 1815, on traduit encore *Robinson Crusoé* du français en italien; de même Gessner en 1817, de même Kant, Hervey, Shakespeare en 1796, et Sterne.

(4) Voir sur elle deux articles de M. de Wyzewa, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1904 et 15 décembre 1912. Ses romans *Evelina* et *Cecilia* furent traduits en français et connus au XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e]. Elle voit les choses extérieures (par exemple, ce qui se passe dans un bal pour une jeune fille encore neuve) dans un certain détail qui laisse le lecteur indifférent; elle se rapproche par plus d'un côté de

« infidèle à force d'être exacte et littérale (1) »; lorsque Le Tourneur, en 1785, publie les quatre premiers tomes de sa traduction de *Clarisse*, « nouvelle et seule complète », non seulement il est bien tard, mais mieux que cela : il dessert Richardson. Prévost eut des raisons « pour faire beaucoup de suppressions à son original..., il craignit que trop de longueurs, plusieurs traits un peu forts et dans le goût anglais ne fussent pas agréables au lecteur français; et il faut dire qu'il n'a pas été seul de cet avis (2) ».

Ce n'est pas tout; parmi les traductions arrangées, fait-on toujours le choix qui nous semblerait indiqué aujourd'hui? En France — comme en Angleterre je suppose — on imite encore l'*Orpheline anglaise* (3), on lit *Julie Mandeville* (4), et pas seulement Richardson. Du géant lui-même qu'ose-t-on s'approprier? De *Grandisson*, l'idée d'une fête (5), la romanesque aventure du bal (6), de *Paméla*, la méprise de sir Jacob (7); et de *Clarisse*,

---

Richardson (peinture très naturelle de la timidité de l'héroïne dans *Evelina*; une grande question est de savoir si elle dansera ou non, si elle acceptera tel cavalier plutôt que tel autre; une certaine grossièreté, peut-être réaliste, mais que ne supportait pas le roman français d'alors; le roman commence toujours de façon à établir une situation romanesque; plutôt des tracas que des malheurs). — Quelques personnages réels, mais aussi une foule d'aventures extravagantes dans Pratt, *L'officier réformé*, 1788.

(1) *Ann. litt.*, 1785, t. II, p. 31.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 336; cp. *ibid.*, 1788, t. IV, p. 228 : « Il semble qu'un traducteur doit rendre fidèlement son original sans y rien ajouter, ni sans en rien retrancher. Cependant cette règle souffre plus d'une exception. C'est quelquefois rendre service à l'auteur même qu'on traduit, et presque toujours bien mériter du public, que de supprimer des détails minutieux ou qui font longueur. M. l'abbé Prévost en avait donné l'exemple dans sa traduction de *Clarisse*... M. Le Tourneur... a imaginé de rétablir tout ce qui avait été élagué et de donner une traduction complète; mais il n'est pas sûr qu'il ait eu raison de le faire, et bien des gens préfèrent encore la traduction de l'abbé Prévost. »

(3) *Anna* ou *L'Héritière Galloise*, 1788.

(4) Léonard, *Lettres de deux amants*.

(5) Idem, *ibid.*

(6) Le Tourneur, *Le Sylphe*, 1784.

(7) Cf. *Ann. litt.*, t. II, p. 112 : La Dixmerie, *Les Dangers d'un premier choix*, 1785.

Lovelace (1). Qu'est-ce d'ailleurs que les contemporains ont appelé le genre anglais? N'est-ce pas le genre sombre? Je ne parle pas de la mélancolie de Hervey ou d'Young, mais des faits atroces qui s'entassent dans les romans (2).

De plus, certains osent élever des protestations qui eussent paru impies à Diderot : Grandisson est trop parfait (3), son histoire est « trop allongée », et de même celle de Paméla (4); la véritable originalité de Richardson est méconnue : il a cru « faire sortir la beauté des principaux caractères par des détails et des incidents qui les déparent et qui refroidissent l'action principale (5) ».

C'est de la même façon qu'on traite Fielding : on l'imite surtout dans ce qu'il a de commun avec *Gil Blas* (6); on le met au goût français, c'est-à-dire qu'on l'arrange de manière que l'intrigue paraisse « débrouillée et facile », l'ordre des événements « vraisemblable et naturel », et l'on dégage le récit « des entraves d'accessoires inutiles (7) ». Longtemps encore, certains ne le distingueront pas de Smollett (8).

---

(1) *Camille* ou *Lettres de deux filles de ce siècle*, par Samuel Constant de Rebecque, 1785 : On met Clarisse à la place de Lovelace et celui-ci à la place de Clarisse ; cf. *Ann. litt.*, 1785, t. V, p. 239. Mme Beccary, *Mémoires de Fanny Spingler*, 1781. Loaisel, *Ainsi finissent...*, p. 157 : Un colonel « aimable et scélérat comme Lovelace ». *Alphonse D'Inange* ou *Le nouveau Grandisson*, 1787.

(2) Parlant de *La Paysanne pervertie* de Restif, l'*Ann. litt.*, 1785, t. VII, p. 217, s'exprime ainsi : « Il serait difficile de rassembler un plus grand nombre de faits atroces et dégoûtants. Jamais la sombre et noire imagination des auteurs anglais n'a rien enfanté de comparable à ce tissu d'horreurs en tout genre. » Cf. Moutonnet de Clairfons, *Les Iles fortunées*, édition des *Voyages imaginaires*, 1787, t. X, p. 99 : « Les sombres vapeurs de l'anglomanie qui causent présentement des vertiges dans toutes les têtes, tandis que le caractère de gaieté nationale s'affaiblit, se dénature et s'anéantit. »

(3) Léonard, *Lettres de deux amants*, p. 231.

(4) *Manuel des châteaux*, 1779, p. 148 : « Lisez plutôt les *Mémoires de Paméla*, 2 vol. in-12, qui sont l'abrégé du grand drame de Richardson.

(5) *Bibl. des Romans*, avril 1778; t. I, p. 49.

(6) *Le beau garçon* ou *Le favori de la fortune*, 1784.

(7) *Bibliothèque des Romans*, avril 1781, t. I, pp. 6-131.

(8) *Les Aventures de Roderick Random* sont imprimées dans les *Œuvres complètes de Fielding*, tomes XI-XIV, Paris, 1797. Il y a plus d'un point de commun à Smollett et à Mouhy, quelque différents qu'ils soient par

Il suffit de lire *Zélie dans le désert* (1) pour se rendre un compte exact de l'influence de Richardson à l'extrême fin de l'ancien régime. Il est certain que Mme Daubenton a fait un effort pour se rapprocher du roman anglais; elle s'éloigne du modèle français par la minutie des détails indifférents, j'ai failli dire inutiles. Le résultat, le seul, c'est qu'elle allonge jusqu'à plus de sept cents pages in-8° un roman qui ne retient plus la moindre trace de psychologie. Elle imagine une robinsonade ridicule à force d'être commode (2); Richardson n'a pas pu lui donner le génie qu'il faut pour marquer nettement un caractère; il n'a même pas pu la détourner de la fausse naïveté d'*Aline, reine de Golconde* (3), ni même du pire côté de l'*Astrée* (4); peut-être, à la rigueur, lui a-t-il fait comprendre combien il est décent pour une jeune fille de seize ans d'aimer le mari de sa bienfaitrice; à coup sûr, l'empreinte de Prévost sur l'esprit de Mme Daubenton était trop profonde pour qu'aucun rival pût prétendre à l'effacer.

Enfin, voyez quel voisinage on impose à Richardson : le romancier qui reprend un épisode à *Grandisson* l'insère dans une histoire « affreuse sans être énergique (5) »; un autre qui se souvient de *Paméla* a la mémoire également

---

ailleurs. Smollett est plus pittoresque, il décrit de façon originale les personnages (un marin, I, pp. 35-36) et les scènes (mort d'un marin à bord, II, pp. 150-151). Mais leur sens du réel est semblable : dans les *Mémoires de M. de Fieux* (1735), et dans *Roderick Random* (première traduction, 1761), on rencontre des situations identiques, telle celle du héros décidé à se battre, mais ne cachant pas son émotion.

(1) Le catalogue de la B. N. indique 21 éditions qui s'échelonnent de 1787 à 1861. Bonaparte emporta le livre avec lui en Egypte, cf. P. Vierge, *Les Lectures de Bonaparte en Egypte* (*Mercure de France*, 15 février 1907, p. 635.)

(2) Zélie vit dix ans dans un désert où elle aura toujours « non seulement le nécessaire, mais même le superflu », y compris des romans pour se divertir. (Edition de 1787, I, p. 113.)

(3) Les deux héros construisent, comme Aline, « une retraite solitaire », « un nouveau désert » qui ressemble parfaitement au véritable désert qu'ils ont connu à Sumatra.

(4) Il s'y trouve une grotte artistement décorée, ornée du portrait en pied de Zélie.

(5) *Ann. litt.*, 1784, t. II, p. 104.

farcie des romans de Mme Riccoboni (1), et comme modèle de peinture exacte des mœurs domestiques un autre imitateur présente une femme qui se déguise en homme pour se battre en duel à la place de son mari (2). On mélange donc au hasard des ingrédients hétéroclites ramassés de partout : l'un copie Richardson et Restif (3), l'autre Richardson et Laclos (4).

* * *

Sous le règne de Louis XVI, l'attention fut d'ailleurs accaparée par un autre Anglais original; en 1769 parut la traduction du *Voyae sentimental* de Sterne, qui devint soudainement classique (5); on goûta tout de suite la savante naïveté de l'homme *sentimental* (c'est à ce moment que le mot est introduit dans la langue française [6]), toujours sur le point de sourire et ne pleurant jamais tout à fait, savourant les petits plaisirs qui accompagnent les petits actes de charité, entretenant les petits remords provoqués par de petites injures, embrassant dans sa sympathie les objets communs, les humbles et les animaux.

On adora Sterne et on l'imita. Mais comment? « Sterne nous offre, dit M. F. Brown Burton (p. 37), l'exemple singulier [nullement singulier à mon avis] d'un auteur qui charma toute l'Europe au XVIIIe siècle par sa sentimentalité, et qui est lu encore aujourd'hui pour les autres qualités de son style, et malgré cette sentimentalité qui

(1) *Ann. litt.*, 1781, t. IV, p. 182.
(2) *Ibid.*, 1785, t. II, p. 112.
(3) *Ibid.*, 1781, t. IV, p. 182.
(4) *Alphonse D'Inange* ou *Le nouveau Grandisson*. Cf. *Ann. litt.*, 1788, III, p. 161 : « *Grandisson* est fait; les *Liaisons dangereuses* et *Clarisse* le sont aussi. Pourquoi refaire les uns et prendre le titre tout seul de l'autre ? »
(5) Réimprimé treize fois de 1770 à 1788, cf. Francis Brown-Burton, *Etude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1911. p. 23.
(6) Hatzfeld et Darmesteter, *Dictionnaire général* s. v° *sentimental*...

fit sa première réputation »; ni son humour, ni son talent de peindre les caractères ne furent généralement appréciés (1); on en avait bien l'obscure intuition, mais au bout du compte, ce que l'on prit à Sterne, on eût pu le trouver dans Mackenzie, l'auteur de l'*Homme sensible* (2).

***

Pour caractériser l'influence des romans étrangers en France avant 1789, qu'il s'agisse de Richardson, de Sterne ou de Gœthe, je reprendrais volontiers les paroles de M. Baldensperger au sujet de *Werther*. Ils ont tous bénéficié « moins de leur nouveauté que de leur concordance avec toute une littérature antérieure (3) ». On admira chez eux du Rousseau, sans doute, mais on se plut autant à y retrouver du Baculard d'Arnaud resserré, émondé, épuré; je n'oserais d'ailleurs pas affirmer qu'on n'en eût pas quelque regret; je crains que pour plus d'un homme sensible de ce temps les bavures des *Epreuves du sentiment* n'aient été des parures.

(1) Voyez dans F. Brown-Burton la façon dont les premiers traducteurs défigurent *Tristram Shandy* et comme on en imite surtout l'affectation de bizarrerie et jusqu'aux artifices typographiques.

(2) *L'homme sensible*, trad. 1775, serait curieux s'il venait avant Sterne; *L'homme du monde*, trad. 1775, offre beaucoup moins d'intérêt.

(3) *Goethe en France*, Paris, 1904, p. 12.

CHAPITRE IX.

Trois auteurs originaux.

Est-ce à dire que pendant vingt ou trente ans, la littérature française demeura stationnaire, qu'aucune invention, même inférieure, ne vit le jour, que toute cette génération de copistes ne fut qu'une assemblée de plagiaires?

Non, tout n'est pas stérilité, et bien qu'ils manquent de talent, les bouffons eux-mêmes interrompent par moment leur parade (1); les efforts que l'on fait pour se dégager d'une atmosphère appauvrie et viciée et pour respirer librement sont parfois ridicules (2), mais enfin on les fait. Certains types apparaissent que la littérature des temps napoléoniens et de l'époque romantique va glorifier ou poétiser.

---

(1) Voyez Fréval, le type du déclassé, dans MOLLET, *Sophie*, 1779. Il a « le malheur d'avoir manqué sa vocation »; il était avide d'apprendre; or, on l'a destiné « au commerce de la bijouterie » et cela « contrarie ses inclinations »; il en a gardé « un esprit inquiet, léger, inconsistant ». C'est donc, très vulgarisé, le héros bourgeois que GOETHE idéalisa dans *Werther*.

(2) ROUCHER, *Les Mois*, édition in-4°, 1779, p. 32 : « Je me souviens d'avoir entendu parler d'un ouvrage anglais qui a pour titre : *Moyens de donner du génie*. Ce sujet, que je traitais d'abord de ridicule, cessa de me paraître déraisonnable lorsqu'on m'eut développé le système de l'auteur. Il voudrait qu'on fît choix d'un enfant, et qu'au lieu de le laisser végéter dans les villes, où la monotonie de l'usage n'offre qu'un cercle éternel de petites choses, on promenât ce nouvel Emile à travers les montagnes, les torrents, les précipices; qu'on le perdît dans le silence des forêts; qu'on le conduisît sur la lave des volcans, qu'on lui en fît entendre les mugissements, contempler les éruptions; que son séjour ordinaire fût un vaisseau, qui le transportât des déserts glacés du Nord aux climats de la zone torride; enfin, qu'on fît passer sous ses yeux tout ce que la nature physique présente de merveilleux et de sublime; et c'est par une semblable éducation qu'il se promet de faire éclore enfin le génie dans son élève. »

Tels les brigands; déjà Mercier admire « leur affreuse concorde » parce qu'elle « offre les premiers traits d'un sentiment pur, quoique défiguré. Ils se soutiennent, se soulagent et la générosité éclate dans les sombres cavernes où ces hommes durs aiguisent les poignards... Un courage tendre subsiste encore dans cette âme dégradée et coupable. Au pied de l'échafaud... il ne montre point la faiblesse d'une âme lâche et perfide (1). » D'autres faisant le parallèle « de leur vil métier et de l'art des héros » sont bien près de ne pas laisser l'avantage au dernier : « ces deux professions ont sans doute la destruction de l'humanité pour objet; mais si le bandit est aussi cruel, il n'est pas esclave. S'il vend ses jours, ce n'est pas à un prix aussi vil (2) ». Il manque au hors-la-loi les beaux vers d'*Hernani*, mais on sent que le temps n'est pas éloigné où, après le bouleversement de 1789 et les adaptations des *Brigands* de Schiller, on accueillera les forçats comme des héros de vertu (3). D'autre part, on fait les bandits pittoresques et on commence à les placer dans le cadre qui leur convient (4).

Cependant le roman noir dont l'essentiel était déjà dans Prévost ne sera véritablement renouvelé qu'après 1789, par M^me^ Radcliffe dont l'influence sur le roman populaire et même sur le roman littéraire des romantiques sera infiniment plus accusée que celle de Richardson, et préparera d'ailleurs, en mêlant à la vie des personnages encore monstrueusement effrayants ou exagérément fades.

---

(1) *Mon bonnet de nuit*, édition de 1784, art. *Amitié*, pp. 74-75.

(2) Luchet, *Une seule faute*, 1781, t. I, pp. 61-63; opinion analogue dans Pratt, *L'officier réformé*, 1788, chap. XXI.

(3) « Approchez ! O vous les plus honnêtes gens que nous ayons trouvés dans Toulon », leur dira-t-on bientôt (1794), dans un tableau patriotique sur la reprise de Toulon; cf. Welschinger, *Le théâtre de la Révolution*, pp. 330-331.

(4) Cf. Rutlidge, *Les Confessions d'un Anglais*, 1786, t. II, pp. 1-20 : Une histoire de « banditti » exactement semblable à une nouvelle posthume d'Octave Mirbeau.

le paysage où ils se meuvent, l'action si féconde de Walter Scott (1).

I. Loaisel de Tréogate. — De la lignée de Prévost et de Baculard. En quoi il diffère des romantiques. L'amour sensuel est la perfection du sentiment. Son modernisme. Sa sincérité. Quelques thèmes romantiques.

Les parties basses de Prévost, plus accessibles que les autres mais moins significatives, ne nous arrêteront plus; elles ne nous intéressent pas autant que sa conception de la sensibilité. C'est elle que nous retrouvons dans Loaisel de Tréogate, romancier à qui il nous paraît nécessaire de consacrer quelques pages parce qu'il représente le plus complètement la transition entre l'auteur de *Cleveland* et les écrivains romantiques (2). Héritier et émule de Baculard, son style est ridicule et plat; élève de Prévost et de Rousseau, son inspiration annonce, si elle ne les devance pas, et les accès de mélancolie de Chateaubriand et les frénésies contemporaines de *Notre-Dame de Paris*.

J'imagine que Loaisel n'a pas subi toutes les sombres infortunes dont son Valmore, son Florello, son Milcourt furent accablés; il n'a pas dû se condamner à l'affreuse pénitence du forcené qui viola une religieuse; il n'a pas dû aimer une jeune et fougueuse sauvage et n'a pas tué de berger dans un accès de frénésie. Or, dans ses livres, il est frénétique; le chagrin le ronge; il est funèbre, véhément, inquiet et il est voluptueux; il délire et il tâche d'exprimer des aspirations qui ne se définissent pas bien;

---

(1) Il faudrait signaler aussi, à côté du roman noir, le genre que popularisera Pigault-Lebrun ; il est déjà parfaitement constitué avec Le Suire, *L'aventurier français*, 1782, et le chevalier Duplessis, *Mémoires de Sir Georges Wollap*. 1787. Ces auteurs amalgament les souvenirs de Marmontel, de Prévost, de Voltaire, et ils forment une transition entre la littérature des voyages imaginaires et les romans populaires d'Alexandre Dumas et de Sir Rider Haggard.

(2) M. Baldensperger a le premier attiré l'attention sur ce préromantique ; cf. *Revue de philologie française et de littérature*, 1901. Voyez encore D. Mornet, *Le sentiment de la nature* ; Idem, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1909, et E. Estève, *ibid.*, 1912

il est touché de certains spectacles sur lesquels les autres n'ont pas encore ouvert les yeux. Son œuvre, disais-je, s'explique en partie par l'action de Prévost, de Rousseau et de Baculard, en partie — et c'est là l'intéressant pour nous — elle s'explique par le tempérament propre de Loaisel, précurseur de Chateaubriand (Baldensperger) et de Lamartine (Estève).

Le héros de Loaisel est avant tout l'homme prédestiné à l'amour et par conséquent au malheur. « La douleur n'a plus de prise sur mon âme, ou plutôt elle s'est tellement confondue avec tout mon être, qu'elle en est devenue une modification (1). » Tel est le héros de Loaisel. Et comment serait-il autre? S'il « résiste aux nouvelles attaques du désespoir », c'est pour goûter à loisir le sentiment douloureux qui le pénètre. Il veut s'enivrer lentement de toute sa tristesse, la ramasser autour de son âme, et qu'elle en soit inondée (2). Il a donc le cœur formé d'une certaine façon et se plaît à nourrir une chère et délicieuse tristesse.

Et pourtant il ne se borne pas à répéter Prévost; celui-ci avait des retours à la raison qui contrariaient cet abandon plaintif et cette espèce de désertion devant la vie; s'il ne cherchait pas à refaire son bonheur, il aspirait du moins au calme, sa retraite était un ermitage propre à entretenir le souvenir mélancolique, mais peu à peu adouci, des longs chagrins d'une vie aventureuse. Loaisel dédaigne une fin si commune. « Un cœur privé de ce qu'il adore, un cœur comme le mien, invoque les revers et se complaît dans les orages de la vie... puissent-ils s'accumuler tous et fondre ensemble sur ma tête (3). »

Ainsi Milcourt a aimé Lucile; on l'a mariée à un affreux

---

(1) *Valmore* (1776), dans *Valmore* et *Florello, nouvelles...*, Paris, an III, pp. 5-6.

(2) *La comtesse D'Alibre* ou *Le cri du sentiment, anecdote française*, 1779, p. 141.

(3) *La comtesse D'Alibre*, p. 143.

tyran dont les traitements épouvantables la font mourir. La nuit, Milcourt vient exhumer Lucile et va la déposer dans une petite terre située au bord de l'océan, cachée par des bois épais et des monts sourcilleux. « Derrière cette retraite, s'élevait une touffe de pins plantés sans ordre et entassés les uns sur les autres, où l'aspect des tiges creusées par le temps, l'absence du jour et le silence de la nature inspiraient à l'âme des pensées tristes et profondes. » C'est là qu'il passe sa vie, étendu sur le monument funéraire de son amante; loin d'appeler la mort, il cherche à prolonger ses jours. « Si je mourais, disait-il, je ne pleurerais plus, et c'est un plaisir de pleurer [1]. »

Or, je le répète, Loaisel de Tréogate, gendarme dans la garde royale, n'a pas passé sa vie entière, ni même une heure, couché sur le tombeau d'une jeune femme, mêlant ses plaintes avec les lamentations du vent de la mer dans un paysage funèbre. Il faut donc bien qu'on l'imagine à sa table de travail devant la page blanche qu'il couvre du récit des aventures les plus extravagantes. Baculard, me dira-t-on, ne fit pas autre chose. Oui, mais Baculard est manifestement un « faiseur »; pas un mot des *Epreuves du sentiment* ne porte l'accent de la sincérité; pas une notation dont vous puissiez dire : cela est juste; pas une pensée qui vous force à reconnaître : cela est malsain peut-être, mais cela est vrai. Il n'en va pas ainsi de Loaisel; il ne plagie pas toujours Prévost; il le complète plutôt et l'achève; où Prévost hésitait, éludait et finissait par reculer, Loaisel continue droit devant lui.

Il a éprouvé — réellement ou par un effort de son imagination complaisante — « l'amour inquiet, ardent, exalté, celui qui mène impétueusement au malheur et même au dégoût de la vie, à travers les contrariétés, les plaisirs, les peines et les enchantements [2] »; cet amour

[1] *La comtesse D'Alibre*, pp. 143-144.
[2] *Ainsi finissent les grandes passions*, t. I, p. 6.

l'a « enivré » et « désespéré », pour la même raison que Cleveland. « Pourquoi semble-t-il que je ne sois pas fait comme les autres hommes (1) ? » se demande-t-il. C'est qu'il a le cœur doué « d'une délicatesse particulière ».

Faits pour l'amour, ces cœurs-là seulement « sont dignes de sentir que la mélancolie est amie de la vraie volupté; que les larmes de la douleur valent mieux quelquefois que les transports du plaisir (2) ». Nous retrouvons exprimée encore une fois l'erreur de Baculard dans ses *Epoux malheureux*. Baculard et Loaisel prétendent nous faire croire qu'une destinée marâtre leur accorda une sensibilité affinée, afin qu'ils sentissent plus profondément la douleur; par une compensation dont ils se glorifient, elle leur réserva le privilège de savourer les délices exceptionnelles d'une amertume qui leur est propre.

Dans le fait, heureux ou malheureux ils se contemplent et ils s'admirent. Cultivent-ils leur « moi » ? Oui, dans ce qu'il renferme d'exigences brutalement sensuelles.

Et voilà une distinction importante à faire entre eux et les romantiques de 1800-1830. Ce qu'ils nomment sensibilité est pure sensualité; ce sont des hommes de désir, d'insatiables voluptueux qui adressent des vœux très précis à un « objet » nullement lamartinien, « vague » si vous voulez, mais bien décidé à se matérialiser à la moindre invitation de la première passante venue. « Mon cœur, dit le chevalier de ***, accoutumé à se nourrir d'affections tendres, en éprouvait continuellement le besoin : il voulait et craignait d'être occupé; il se consumait de désirs, sans que ces désirs eussent un objet déterminé. Enfin je mourais victime lente de ma sensibilité qui, faute d'aliments, se dévorait elle-même (3). » Le chevalier ne serait-il donc qu'un second Patrice du *Doyen de*

(1) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. I, pp. 31, 48.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 146.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 33.

Killerine? Il y a une différence; une jeune veuve, M^me^ de V., le rappelle à la vie, et cela ne nous effarouche pas; mais croyez bien que cette mission conviendrait aussi parfaitement à toute autre jeune veuve.

Permis à la bonhomie de l'Homme de qualité de nous entretenir des faiblesses du cœur (car elles n'auront qu'un temps) « avec cette indulgence qui convient au sage et qui est toujours dans l'âme d'un honnête homme »; je doute poutant qu'il fût « convaincu que l'amour et la sagesse se concilient parfaitement ensemble (1) », et je suis sûr qu'il se faisait — ou du moins qu'il a exposé — une idée de l'amour qui s'accorde mal avec celle de Loaisel.

L'amour élève l'âme, Prévost l'a dit après d'Urfé, et d'Urfé après combien d'autres; Loaisel leur emprunte cette formule banale (2).

L'interprète-t-il à leur façon? Lui donne-t-il la même portée? L'amour tel qu'il le conçoit est singulièrement plus compréhensif. Ne croyez pas qu'il soit seulement la satisfaction des sens; cette conception était bonne pour un sceptique comme Buffon; Loaisel n'est point de ce sentiment (3). La passion serait-elle donc un abandon mystique, une adoration gratuite, un humble don de l'âme tout entière, un renoncement pareil à celui de Céladon pour Astrée, de Sylvandre pour Diane?

L'amour un renoncement! Il faut « allier ensemble les

(1) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. II, pp. 128-130.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 105 : « Dans un cœur bas, l'amour est un vice, parce qu'il n'a point cette énergie qui en fait une vertu...; mais l'amour est grand dans les cœurs élevés, et il ajoute à leur élévation... » *Ibid.*, II, p. 108 : « Celui surtout en qui la sagesse est le résultat du génie... sait que le sentiment brûlant qui l'attache à la nature entière est un développement ou une émanation de celui qui l'enchaîne à une créature. » *Ibid.*, II, p. 109 : C'est en aimant qu'il « entretient et renouvelle perpétuellement ce feu immortel qui est à la fois le génie et l'amour dans les hommes faits pour aimer et pour éclairer le genre humain. »

(3) *Ibid.*, II, p. 105 : « Je ne suis point du sentiment de l'homme célèbre qui a prétendu qu'il n'y avait que le physique de cette passion qui fût bon. »

plaisirs des sens et les voluptés de l'âme » et ainsi « ennoblir les uns par les autres ». Après tout, l'homme n'étant ni ange, ni bête, et participant de l'un et de l'autre, les voluptés de l'âme ennobliront les plaisirs des sens, je l'accorde. Mais me voilà bien sot : car Loaisel ne l'entend pas ainsi; c'est le plaisir des sens qui est la couronne et la perfection de l'âme. « La jouissance des sens est un grand mouvement de l'âme qui s'élance à un point nouveau d'élévation qu'elle a entrevu... Il est vrai que cette quintessence de sentiment n'appartient qu'à des cœurs doués d'une délicatesse rare, et traitée de folie par les hommes de ce siècle; et que pour en avoir une idée, il faut parvenir à un point de force et de pureté dans les passions qui paraîtra toujours à la multitude passer les bornes de la nature (1). »

La sensibilité se marie étroitement au plaisir des sens, seul but qu'elle se propose; Loaisel l'avoue sans le moindre détour, car il est ingénu autant qu'il est faible : dans son corps vigoureux de soldat, il loge l'âme d'un adolescent. « Ce fut, déclare-t-il, la sensibilité qui m'égara; c'est un vautour inhérent à l'être auquel il s'attache, qui se nourrit de sa substance et s'abreuve de ses larmes : c'est un levain qui fait croître et fermenter les passions; c'est de lui que viennent leur violence et leur énergie ; l'imagination détermine leur pente... [la mienne] m'égara sur les pas du plaisir (2). » Il jure de n'y plus retourner (3), serment

(1) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. II, p. 107.

(2) *Les Soirées de la mélancolie*, 1777, *Le Port.*

(3) Lucile, adultère, se repent un peu tard : « Une voix plus forte que celle du sentiment crie et m'accuse; cette voix m'épouvante », dit-elle à Milcourt. Mais ils n'écoutent pas cette voix, ils perdent tout ménagement et jouissent de leur félicité trompeuse « sans avoir un seul de ces moments tranquilles où l'âme, se rendant compte à elle-même et s'écoutant dans le silence des passions, s'éclaire enfin sur ses propres faiblesses. » Lucile va devenir mère; leur enfant, disent-ils, est « un objet de tendresse et d'horreur que le Ciel a créé dans sa colère et qui déjà nous reproche l'existence fatale que nous lui préparons. » Lucile s'écrie : « Criminels envers le Ciel, envers les hommes, envers nous-mêmes, nous avons

d'ivrogne; loin de s'assagir, il n'imagine que des passions haletantes, ne s'intéresse au sentiment qu'en raison de sa véhémence ; seules comptent pour lui les âmes dans lesquelles la passion est « à l'épreuve de tous les obstacles »; il ne conçoit l'amour que comme « un torrent indigné des digues qui resserrent son cours et dont les ravages deviennent plus terribles à proportion de la résistance qu'on lui oppose (1) ». On a opposé des digues au torrent qui bouleverse le cœur de Lucile et le torrent s'indigne : Lucile « ne cherche point à repousser les images d'un père expiré et d'un amant au désespoir. Elle vole au devant du trait qui vient la déchirer; elle le presse, le fomente, l'enfonce et le retourne dans son sein. Elle ne veut que des tourments, et elle les veut horribles... Elle redemande Milcourt, se nomme son amante, et se repaît avec ivresse de ce feu qui la brûle avec plus d'activité que jamais (2) ». Dans la même occasion, son amant se

---

troublé l'ordre établi et méprisé les conventions sacrées de la société... Nous nous sommes assimilés aux plus vulgaires amants, nous avons mis le désir effréné à la place des soupirs de l'âme... [de] cette volupté spirituelle qui déifie l'amour et élève deux êtres ainsi rassemblés au-dessus des autres humains. » Milcourt lui répond : « Toi, ma Lucile, toi la victime des lois quand tu as suivi les plus saintes de toutes ! Eh ! que sont les autres auprès de celles de la nature ? Une tyrannie usurpée, un despotisme flétrissant, qui cherche à tromper les vues de l'Etre Suprême, et à dégrader son plus bel ouvrage... L'être sublime et fort qui sait s'affranchir de toutes ces entraves, qui ne suit qu'une loi, celle de son cœur épuré par la raison, qui ne connaît qu'un mépris, celui des erreurs et des terreurs humaines, qui ne connaît qu'un devoir, celui de fuir les esprits faibles, les persécuteurs, et de renverser audacieusement tous les obstacles à la félicité que lui indique la nature ; voilà, ma bien-aimée, voilà l'homme vertueux. » (*La comtesse d'Alibre*, pp. 105-109.)

(1) *Ibid.*, p. 29. Cp. *ibid.*, pp. 5-6 : portrait de Lucile : « On ne pouvait lui reprocher que cette sensibilité extrême qui souvent dégénère en faiblesse. Mais pouvait-on lui en faire un crime ? Non, sans doute, ce crime n'était pas le sien, c'était celui de la nature. La sensibilité est un feu inné qui se développe avec les années, qui fait naître les passions, qui les alimente, les exalte, les enflamme, quelquefois les change en volcans, et qui ne peut finir que par la destruction de l'individu qui est atteint de ce mal délicieux et funeste. La sensibilité fournit des armes contre celui même qui la veut vaincre, et reste toujours maîtresse de sa victime. »

(2) *Ibid.*, pp. 62-63.

montre digne d'elle : enfoncé dans un antre, « il exhale ses tristes plaintes. A mesure qu'il s'agite, il cherche à s'agiter encore : il passe alternativement de l'effroi du silence aux éclats de la fureur, et du trouble de la fureur au sourd gémissement du désespoir. Son âme tourmentée de noires vapeurs, lutte et se débat sans cesse dans son sein palpitant (1). » Il dort dans le creux des rochers, il se nourrit de végétaux sauvages; et d'une ténébreuse rêverie il glisse à un abattement morne et enfin se plonge dans une « stupeur accablante ». Mais « il préfère ses souffrances à l'oubli de ses souffrances, une existence active et douloureuse à un calme, image du trépas, à une léthargie cruelle qui endort les maux qu'il aime (2) ».

Devant un amour si véhément, que valent les préjugés du monde? Nous le savons ; la première partie de la *Nouvelle Héloïse* a dénoncé leur vanité. Les convenances sont des liens sordides, la marque apparente d'une honteuse servitude. Eh bien! « l'esclave se déshonore-t-il en brisant ses fers? Est-il honteux de fouler aux pieds de coupables lois qui veulent assujettir les cœurs et étouffer la nature? Est-il honteux de quitter les routes battues et de s'élever, à l'aide de la philosophie, au-dessus d'un vulgaire enchaîné à ses viles entraves (3) »? Pour le philosophe (et il est si simple d'arranger une philosophie qui satisfasse les passions), pour le sage, une action qui serait blâmable chez le commun devient « un acte d'héroïsme »

(1) *La comtesse d'Alibre*, p. 77.
(2) *Ibid.*, p. 78.
(3) *Valmore*, pp. 57-58. Cp. *ibid.*, p. 38 : « Nous remplissons le vœu du Ciel en secouant un joug désavoué par la nature, et nous serions coupables de le porter plus longtemps. » Cp. *Ainsi finissent les grandes passions*, I, p. 69 : « Si des considérations humaines nous défendent de mettre à nos nœuds le sceau d'une déclaration publique, il n'en est point qui doive nous empêcher de suivre les plus pures lois de la nature. » Remarquez la sécheresse de la petite note ajoutée au bas de la page par acquit de conscience, et la disproportion de cette réserve avec celles exprimées dans les dernières parties de *La Nouvelle Héloïse*. « On voit que ce langage est celui de la passion en délire. »

tout bonnement. L'exploit vanté sur ce ton, c'est par exemple l'enlèvement d'une jeune fille qui a appris à lire dans la *Nouvelle Héloïse* (1), je veux dire dans la partie de la *Nouvelle Héloïse* que le XVIII[e] siècle décida de détacher du livre de Rousseau.

Je suis tout prêt à reconnaître en Loaisel un humble membre de la famille lamartinienne; à une condition pourtant : c'est qu'on me révèle d'abord dans l'œuvre de Lamartine l'inspiration nettement licencieuse que je n'arrive pas à y démêler. Je parle des œuvres et non des hommes : il m'est interdit de poser aux écrivains romantiques des questions fort indiscrètes et d'un intérêt purement anecdotique; je ne veux pas savoir de Victor Hugo, de Vigny, de Lamartine, si leur limon a contenu l'ardeur concupiscente d'un Loaisel; il me suffit de constater qu'ils ne m'ont offert que les fleurs admirables et qu'ils ont eu la pudeur de cacher la pourriture où peut-être elles ont poussé.

De pauvres fleurs sont éparses sur la pourriture qu'étale Loaisel aux yeux de tous. La suprême volupté d'après lui est le plaisir charnel. Il suffit d'un baiser pour que « le délire de la passion s'empare du malheureux Florello; il se connaît à peine; ses genoux tremblent, ses yeux étincellent; des soupirs brûlants, entrecoupés, s'échappent de son sein, et le plaisir ébranle toutes ses fibres (2) ».

A quoi bon une telle insistance et pourquoi des détails circonstanciés? Hélas! C'est pour cela même que Loaisel écrit; son imagination se complaît à la peinture d'un bonheur sensuel qu'il exagère à plaisir et qu'il prétend

---

(1) « L'âme se fond et s'écoule ». (*Valmore*, p. 48.) Cp. *Dolbreuse*, édit. de 1786, I, pp. 11-13, et II, p. 82; *Ainsi finissent...*, II, pp. 71-72, pour *La Nouvelle Héloïse*. Pour les *Discours*, *Dolbreuse*, I, p. 88; *Ainsi finissent...*, I, p. 18; pour *Emile*, *Dolbreuse*, II, pp. 69, 85, 124; un souvenir textuel, *Ainsi finissent...*, I, p. 116; pour le culte de Rousseau (Ermenonville), *Dolbreuse*, t. II, pp. 92-95.

(2) *Florello*, p. 182.

d'ailleurs épuré par son excès même. Il a la pudeur à rebours : « Frémissons, dit-il, et ne voyons pas leurs plaisirs, de peur qu'un imprudent transport ne nous fasse dire : Ils sont trop heureux, ils ne peuvent être coupables (1). » Il dépasse la mesure dans les moments où la vie sait nous assagir. « Lorsque l'enfant paraît », Loaisel ne se déride pas à le voir « innocent et joyeux »; pour lui, l'enfant est « une pure étincelle échappée à la flamme du plaisir, sortie, pour ainsi dire, du choc de deux amours (2) ». La mort même, non pas l'idée abstraite de la mort, mais la présence d'un cadavre glacé qu'il touche de ses mains, ne le détourne pas de son vice (3).

Pourtant on a eu raison de comparer certain passage des *Soirées de la mélancolie* aux vers de Lamartine; il est même facile de multiplier les rapprochements de cette sorte. Un seul être manque à Lucile et tout est dépeuplé (4). « Ces parterres sont délicieux, cet asile est un nouvel Eden, disait-elle; mais il y manque quelque chose, ô mon doux ami (5). » Lamartine soupirait :

> Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
> N'éprouve devant eux ni charme ni transports

Le chevalier de *** se livre à la même mélancolie stérile; la différence c'est qu'il l'exprime dans une langue tout abstraite. « En quittant ces lieux; tu as laissé chaque

(1) *Comtesse d'Alibre*, p. 100. Cp. *ibid.*, p. 97 : « Il est inutile de jeter un voile sur le tableau qui va suivre. L'intolérant farouche en sera révolté; mais l'homme sensible y donnera des larmes et dira : Peut-être j'aurais fait comme eux. » Cp. *Dolbreuse*, I, pp. 54-61, 76; II, p. 74; I, p. 104 : « Si je m'arrête un peu sur le tableau qui va suivre, ce n'est point pour fixer l'imagination du lecteur sur des images voluptueuses, mais pour dévoiler l'art dangereux d'un séducteur et prémunir l'innocence contre les attentats du vice ». Cp. *Ainsi finissent...*, I, pp. 7-8 : Il a cru « utile et même nécessaire » de garder les tableaux licencieux.

(2) *Dolbreuse*, t. II, p. 84.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 118 : « Si je ne profanai point sa cendre par des transports criminels, je demeurai cependant plongé durant quelques minutes dans une sorte d'ivresse voluptueuse. »

(4) *La comtesse d'Alibre*, p. 8 : « Elle parcourt sans plaisir cette campagne déserte qui ne lui offre point les traits qui l'enchantent. »

(5) *Ibid.*, p. 103.

chose en son état naturel; les objets n'y ont point changé, et cependant les impressions que je reçois des objets ne sont plus les mêmes depuis ton départ. Que dis-je? Ils n'en font plus sur moi; ils ne parlent point à mes sens; ils échappent à mes regards : j'ignore s'ils existent, je n'aperçois rien. Et le ciel et la terre, et les hommes, et la lumière du jour, et même l'espérance, tout s'éclipsait autour de moi à mesure que tu t'éloignais; tout s'est évanoui du moment où je t'ai vue disparaître (1). »

Une invocation qu'il adresse *A ma Julie* est plus curieuse encore à analyser (2). On y retrouve l'expression du vide du cœur, variante de la formule qui nous est familière depuis les *Epoux malheureux* de Baculard et la *Nouvelle Héloïse* (3); le thème lamartinien s'y attache comme de soi-même.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières ?

« Que sont ces lacs et ces fontaines? Les tableaux désespérants d'une paix qui n'est point dans mon cœur; des objets muets et sauvages. »

La strophe la plus remarquable s'achève, a-t-on dit, « par une aspiration à l'infini ». Voici cette strophe : « O ma Julie! Que n'ai-je eu le sort des violettes et des roses avec lesquelles j'aimais autrefois à nuancer *les beaux lys de ton sein!* Elles se flétrirent et *moururent sur ce trône de l'amour* envié de tous les yeux et de tous les cœurs. Que n'ai-je *comme elles trouvé mon tombeau dans le sein des voluptés*, dans ces instants où mon âme, suspendant toutes ses fonctions, semblait accomplir son dernier effort pour s'échapper de son odieuse demeure et s'élancer sur des ailes de feu dans le séjour de l'éternelle paix! »

Les passages que nous avons mis en italique sont significatifs et leur sens est très clair. « Le char de l'aurore »

(1) *Ainsi finissent...*, II, p. 70; cp. *ibid.*, pp. 77-78, 81.
(2) C'est le passage que M. Estève a signalé, *R. H. L.*, 1912, p. 80.
(3) « Ton absence m'a jeté dans un vide que rien ne peut remplir... »

qui ne porta pas Lamartine me paraît assez différent des « ailes de feu » sur lesquelles compte Loaisel pour s'échapper de son odieuse demeure. Quel est « le dernier effort » de l'âme? Hélas! Nous le savons trop bien : lorsque dans « un grand mouvement », l'âme « s'élance à un nouveau point d'élévation qu'elle a entrevu », ses ailes de feu sont les mêmes exactement qui ont servi à Félicia dans ses fredaines.

***

Il garde de son siècle la forme facile et vague qui se contente du terme abstrait (1) et qui ne fuit pas toujours la périphrase ridicule (2). Il a parfois je ne sais quelle timidité devant l'exotisme et même devant le détail commun dont plus d'un contemporain s'était déjà défait (3). Par contre, le sens qu'il a du paysage est très juste et très neuf. Je passe sur l'usage qu'il est parfois tenté de faire de la nature considérée à la façon de Bernardin de Saint-Pierre. Le vieux Kador, « consommé dans la sagesse », peut fort bien tirer « des comparaisons de tous les

(1) « Charmes inexprimables du sentiment ! Céleste jouissance de l'âme ! » (*Valmore*, p. 45.)

(2) Valmore se mêle de ramener à la vertu une fille qui a « osé franchir le pas »; elle est entretenue par un colonel, et celui-ci, comme il est assez juste, demande son nom à l'intrépide convertisseur; il n'a garde de répondre : Je me nomme Valmore. « Qui es-tu ? — L'appui de l'innocence et l'ennemi des mauvaises mœurs. » (*Valmore*, p. 107.) — Un libertin s'introduit, déguisé, dans un couvent de filles. « Une nuit, nuit affreuse... nuit qui devrait être retranchée du cercle des temps », il ose « souiller la couche de l'innocence ». La jeune fille se noie, il veut lui porter secours, mais il ne sait pas nager, pardon ! « Mes mains, explique-t-il, n'étaient point façonnées à cet exercice utile, que la plupart des hommes partagent avec l'habitant du liquide séjour. » (*Les Soirées de la mélancolie, l'Empire de la beauté.*) Cp. *La comtesse d'Alibre*, p. 101 : « Sur le gazon où s'est reposée Lucile », son amant « cherche si elle n'a point laissé quelque parcelle de son être. » Plus tard, il la presse naïvement d'accoucher : « Hâte-toi, ma Lucile, hâte-toi de mettre au jour ce dépôt précieux. » (*Ibid.*, p. 110.)

(3) La fougueuse Eurimale, une jeune Américaine, est « la plus belle des mortelles »; à la vérité, « sa peau était un peu brunie par le soleil »; mais rassurez-vous, elle n'est pas olivâtre. (*Florello*, note de la page 171.) Cp. *La comtesse d'Alibre*, p. 5 : « Il suffit de dire qu'elle [Lucile] était le chef-d'œuvre de la nature. »

ouvrages de la nature, pour rendre sa morale plus intéressante (1) »; le vieux Kador est un sauvage tandis que Loaisel, d'un certain point de vue, est très moderne.

Il a fait avant tout autre sa nuit dans les déserts du Nouveau Monde (2), avant tout autre son intérieur rustique (3); avant tout autre il a rassemblé pour les futurs keepsakes romantiques, un château ruiné (4), une vieille chapelle, un moulin à eau (5). Le jardin français, le jardin anglais, l'Elysée, tout cela est bien factice, et c'est affaire

---

(1) *Florello*, p. 153.

(2) *Ibid.*, pp. 156-157 : La nuit, Florello « respirait avec le parfum des fleurs, les vapeurs fraîches et légères qui remplissaient l'atmosphère et venaient désaltérer la terre. Il écoutait le murmure tendre et assoupissant des nappes d'eau qui tombaient doucement des collines, l'agréable frémissement des feuilles se jouant avec les zéphirs, et le chant extraordinaire de quelques oiseaux qui volaient avec bruit sur sa tête. Il considérait la lueur argentée de l'astre des nuits, le sombre azur d'un ciel semé de brillantes étoiles; et son âme, enivrée du vif sentiment de sa félicité, restait comme passive sous l'impression de tant de merveilles. »

(3) *Les Soirées de la mélancolie*, p. 13 : « La nuit était sombre et orageuse. Le vieux chasseur Mirven, renfermé dans sa cabane solitaire, et assis devant son foyer à la faible lueur d'un feu près de s'éteindre, écoutait en silence le bruit de la pluie qui se précipitait en torrent sur le chaume qui couvrait sa demeure; ses chiens, fatigués, reposaient près de lui. »

(4) *Dolbreuse*, t. II, pp. 67, 72 : Vieux château, mélancolie des ruines. Cp. *Ainsi finissent...*, I, pp. 20-21 : « Je ne cesse pas d'envier votre sort...; une belle terre me paraît le temple de la félicité. Personne, non personne n'est plus à portée de jouir de la vie qu'un noble vivant comme vous dans l'antique château qu'il a hérité de ses pères. Dedans, autour de sa demeure, tout lui retrace des exemples de courage et de vertu, tout lui rappelle ces temps reculés où de braves et loyaux chevaliers s'illustraient par mille faits héroïques. Il les voit, méditant ou exécutant leurs nobles entreprises, le long des antiques fossés, dans la tour haute et crénelée, sous le vieux donjon dont les fenêtres gothiques fleuries de lilas et de giroflées sauvages inspirent une sorte de mélancolie religieuse qui dispose à rêver. »

(5) *Les Soirées de la mélancolie (L'Empire de la beauté).* « ... Une plaine d'une assez vaste étendue, couverte d'ifs, de hêtres et de vieux chênes qui semblaient exister depuis le commencement des siècles. A l'extrémité de cette plaine était un château ruiné; un tilleul majestueux s'élevait au milieu de ses décombres entourés d'un amas de ronces et d'épines. Plus loin se voyait une chapelle qui se sentait aussi du ravage des temps; une grande croix plantée en face l'annonçait de loin au voyageur. Le voisinage d'un moulin à eau, les mugissements sourds des vents qui se mêlaient au bruit mélancolique d'une espèce de cascade qui tombait lugubrement sur un lit de cailloutage, tout répandait une certaine horreur sur ces lieux. »

de jardinier après tout; l'homme moderne qui s'ébauche avec Loaisel garde plus volontiers dans les yeux la mémoire d'« un sentier qu'ombrageaient de vieux chênes et des tilleuls irrégulièrement plantés (1) »; il recherche, pour s'isoler avec sa douleur, un bois épais où le jour pénètre à peine (2); pour calmer son inquiétude, il fuit dans la campagne (3); à son amour il mêle le soupir de l'onde et la lumière argentée de la lune (4). Qu'il se serve des éléments (5), ou bien qu'il en soit le jouet (6), toujours il se

(1) *La comtesse d'Alibre*, p. 16.

(2) *Ibid.*, p. 64 : « Dans les jours nébuleux, dans les soirées obscures, elle descendait dans les épais bocages [du domaine]... Elle aimait ces allées solitaires, ce jour sombre et lugubre, image de ses pensées et de son âme; elle souriait aux ombres de la nuit; seule, entourée de ténèbres, elle aimait à entendre le bruissement des feuillages, le murmure plaintif des nappes d'eau qui arrosaient doucement ces beaux lieux, et les battements interrompus des ailes des oiseaux assoupis sur des branches légères et réveillés quelquefois par les zéphirs. Elle mêlait ses plaintes à ces sons confus. »

(3) *Ainsi finissent...*, II, 14 : « Un sentier vert dans un petit bois adoucit, comme vous savez, les plus cuisants soucis. Pour surcroît de bonheur, j'ai trouvé une fontaine qui encore sortait d'un rocher et dont le bruit mélancolique n'a pas manqué de m'attirer et de me retenir un moment sur ses bords. »

(4) *La comtesse d'Alibre*, p. 98 : « Suivre le cours d'une onde qui soupire doucement entre les roseaux qu'elle caresse; se perdre dans des labyrinthes sinueux, dans des bosquets sombres; reparaître sur les bords d'un bassin de cristal, qui répète les astres mobiles et l'azur d'un ciel serein; s'arrêter aux pieds d'une cascade et se baigner avec délices dans les vapeurs humides et rafraîchissantes que produit au loin la chute écumeuse des eaux; errer en silence autour des groupes voluptueux qui décorent ce séjour; les contempler à la lueur argentée de la lune, et pousser des soupirs... telles sont leurs premières jouissances. »

(5) *Ainsi finissent...*, t. I, pp. 137-138 : « Quelle est donc cette philosophie tant vantée qui peut moins sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés ou que le parfum de quelques végétaux? Il est pourtant vrai que l'air frais d'un bocage est un antidote plus certain contre les tourments intérieurs, que la plus belle théorie de morale. C'est l'air pur des champs qui apaise la fièvre des passions. » C'est une idée de Rousseau.

(6) *La comtesse d'Alibre*, fin : « Triste jouet des éléments et de l'influence des cieux, son âme changeait comme les temps et les jours. Quand un zéphir léger se faisait sentir et murmurait sans bruit parmi les arbrisseaux flexibles; quand une douce lumière réfléchie d'un ciel serein, perçait les épais ombrages qui muraient sa retraite; calme et paisible alors, il soupirait doucement ses tranquilles regrets; mais quand, dans une nuit sombre, un vent orageux ébranlait les monts, brisait les forêts et faisait gémir tristement les souches antiques à ses côtés, ses cheveux se hérissaient d'abord comme la cime des arbres, et son cœur battu comme eux par la tempête s'anéantissait devant un être suprême. »

plaît parmi la nature, savoure sa fraîcheur et sa profusion [1], écoute ses bruits, note ses aspects fugitifs; il est attentif aux vapeurs bleues qui se dégagent de la terre, le matin [2], comme aux scènes rurales les plus diverses; dans la campagne, tout lui est jouissance : parmi ses contemporains, on dirait que lui seul a eu des yeux.

« En sortant, je m'arrête d'abord au superbe coup d'œil de cette fertile plaine qui fait la perspective du château; j'admire ces belles moissons qui promettent la subsistance au pauvre, l'abondance au riche; je salue la terre nourricière de mes concitoyens. Mais après avoir joui de ce spectacle de richesse et de fécondité, après avoir marché au milieu des blés déjà grands, à travers les vignes fleuries, c'est un plaisir pour moi d'entrer dans un chemin tortueux, de le suivre au hasard sans savoir où il me conduira, de rencontrer des brebis qui bêlent, des bestiaux qui paissent, un berger soufflant dans sa cornemuse, un pêcheur côtoyant une rivière avec ses filets, un chasseur assis et déjeunant auprès d'une fontaine, son chien d'un côté, sa gibecière et son fusil de l'autre. C'est pour moi un très grand plaisir de traverser un petit hameau à l'heure où le soleil se lève, d'y voir une jeune paysanne filant et chantant sur le seuil de sa chaumière, une autre tenant et caressant un jeune enfant pendu à sa mamelle; des hommes, des femmes conduisant leurs denrées au marché prochain, et s'occupant en cent manières diverses de la subsistance commune. C'est pour moi un charme que je ne saurais vous rendre, de trouver ensuite un réduit plus agreste et plus sauvage; de tomber insensiblement dans quelque vénérable solitude, parmi des chênes au tronc caverneux qui expriment en carac-

---

[1] *Ainsi finissent...*, t. I, pp. 99-100 : « Une seule chose me déplaît dans ce lieu, c'est que... l'on n'y voit que quelques arbres dispersés çà et là dans la plaine et qu'il faut faire un quart de lieue pour y trouver les bois. »

[2] *Ibid.*, p. 90.

tères muets l'antiquité du lieu; d'y rencontrer une chapelle gothique et à demi ruinée, où les ancêtres des habitants du hameau voisin, plus religieux que leurs neveux, allaient prier tous les jours au coucher du soleil; d'y être surpris par la présence d'un vieux bûcheron qui me salue et vient se reposer à mes côtés, qui cause avec moi de ses quatre-vingt-dix ans, des anciennes traditions du pays, et des choses extraordinaires qui se sont passées avant lui et depuis lui à cette chapelle miraculeuse (1). »

L'homme qui a écrit ces lignes n'est peut-être pas un écrivain; il ne peut pourtant être confondu dans la cohue qui se presse autour de Marmontel, de Baculard, de Saint-Lambert ou de Mercier et qui suit leur inspiration. Il a regardé ailleurs que dans les livres; on peut dire qu'il a repensé Rousseau (2) comme il a complété Prévost. Pardonnons-lui son cynisme — oublions-le plutôt : enfoui dans les bibliothèques, il ne scandalise plus personne — oublions sa complaisance pour le licencieux en faveur de la sincérité de quelques-unes de ses pages.

Je le crois sincère. Car, d'abord, il se démasque lui-même dans ses moments de sagesse. La sensibilité et sa conséquence le libertinage, autorisent toute licence sauf contre l'amour. Cette facile vertu et ce code simpliste, il en voit bien l'opportunité : ils permettent et ils conseillent de « quitter un sentier laborieux et pénible pour

(1) *Ainsi finissent...*, t. I, pp. 131-133.

(2) *Ibid.*, II, p. 26 : « Primitivement l'homme devait être indifférent au bien ou au mal. Le hasard l'a rendu vicieux, comme une autre combinaison de circonstances en eût fait un être vertueux. Les vices qu'il a acquis en ont produit d'autres; l'exemple a gagné de proche en proche, parce que nous sommes nés imitateurs : ainsi s'est formée et grossie insensiblement d'âge en âge la masse générale de la corruption. » Cp. *ibid.*, p. 120 : « On dit que le bonheur est loin des villes, et l'on a raison; mais ce n'est pas toujours sous un toit de chaume qu'il faut le chercher. Le paysan a tous les vices de la nature, et rien pour les réprimer. Dans beaucoup de pays, il est fourbe et méchant. Pour trouver le bonheur à la campagne, il faut aller chez un noble, jouissant d'une fortune aisée et vivant dans l'antique château qu'il a hérité de ses pères. » Même idée dans la Préface des *Saisons*, de SAINT-LAMBERT.

prendre un chemin plus doux (1) ». C'est au fond la seule morale qui convienne à l'homme sensible que le bonheur et le malheur trouvent toujours agité, qui éprouve tous les sentiments sauf un seul, toutes les jouissances, sauf une seule : la satisfaction qui suit l'effort. « O bizarre destinée d'un cœur sensible! Rien ne lui est indifférent. Heureux ou malheureux il est agité. Le plaisir et la peine n'ont point pour lui d'intervalles tranquilles : il faut qu'il jouisse ou qu'il souffre (2) ».

Lorsque, par mode littéraire, un cœur froid affiche une sensibilité empruntée, nous savons par l'exemple de Baculard jusqu'à quelle vulgarité il déchoit fatalement. Loaisel est licencieux, il est frénétique et mélodramatique (3) souvent jusqu'à l'excès (4) et parfois jusqu'à la sottise; mais il n'est pas vulgaire. Je ne l'imaginais pas se lamentant sur une pierre tombale, mais je me le représente volontiers « après une lecture réfléchie d'un morceau d'Young » partant « la nuit, en poste, pour aller rêver seul dans la forêt de Fontainebleau (5) », et je lui passe ces goûts ou ces lubies d'adolescent — j'ai dit qu'il en avait l'âme. J'écoute avec intérêt les confidences qu'il rapporte de ces retraites où son imagination toujours active poursuit sans relâche la jouissance d'elle-même (6).

Je les écoute, ces confidences, parce qu'elles sont « l'épanchement continu d'un cœur tendre et mélancolique » qui porte autant de foi aux sentiments qu'il crée en esprit qu'à ceux qui ont vécu dans sa chair.

C'est ce mélange (parfois incohérent, il faut le dire) de

---

(1) *La comtesse d'Alibre*, pp. 113-114.
(2) *Ainsi finissent...*, II, p. 45.
(3) *La comtesse d'Alibre*, pp. 55, 108, 124-125, 128.
(4) *Valmore*, pp. 71-72; *Florello*, pp. 201, 210.
(5) *La comtesse d'Alibre*, p. VIII.
(6) *Ibid.*, p. VI : Dans l'essor impétueux d'une imagination presque toujours abandonnée à elle-même, j'ai écrit l'anecdote qu'on va lire. » *Les Soirées de la mélancolie (Avertissement)* : « Dans le calme de la solitude... c'est là qu'on jouit de la nature et de soi. »

réalité et d'imagination qui distingue son œuvre de toutes les pauvretés de l'époque. Lorsqu'il dit : « Je ne sais écrire que ce que je sens, je ne puis exprimer que mes affections à mesure qu'elles naissent et se succèdent en moi », croyez qu'il a provoqué ces affections et ces sentiments, qu'il les a fait surgir dans son cœur, qui ne les contenait pas d'abord et qui ne sut pas toujours les exprimer, mais qui se montra capable d'apercevoir obscurément l'avenir caché derrière un voile qu'il était réservé à d'autres de déchirer. C'est l'impression que provoque la lecture des œuvres de Loaisel chez celui qui a passé des heures, longues et insipides, dans la compagnie des romanciers ses contemporains. On souffre de l'effort avorté, on se surprend à encourager Loaisel, on l'aide, on le stimule, on s'attendrit : Pourquoi n'as-tu pas du génie? Tu serais Chateaubriand!

« En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu (1). » Comparez ces lignes de Chateaubriand au passage suivant d'un roman de Loaisel :

« Lorsqu'on a vu [ces monuments marqués de l'empreinte du génie et des siècles], ces climats où la nature plus étendue ou plus féconde ouvre un champ plus vaste [aux observations du physicien et du naturaliste]; on ne s'accoutume pas à cet horizon étroit qui borne la vue et la pensée dans nos jardins et dans nos campagnes. L'esprit ne s'élève pas, le génie ne se développe point dans le cercle uniforme de nos petites représentations; et tel est l'ascendant d'une nature grande et pittoresque, que c'est elle seule qui peut éveiller en nous de grandes sensations, de grandes idées et de grands sentiments (2). »

(1) *Génie du Christianisme*, 1re partie, liv. V, chap. XII.
(2) *Ainsi finissent...*, I, p. 240.

Il abandonne les « observations du physicien et du naturaliste » à Bernardin de Saint-Pierre pour qu'il les interprète plus ridiculement que cela n'est permis; leur détail ne peut rien sur l'âme de Loaisel : il saisit, au contraire, leur ensemble grandiose où son imagination cherche à s'étendre et se plaît, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. En effet, qu'est-ce que la religion du *Génie du Christianisme*? « De grandes sensations, de grandes idées et de grands sentiments. »

Loaisel, comme Chateaubriand, comme Rousseau aussi, inerte devant la vie et impatient de jouir, abstrait son existence du contact décevant des réalités et la transporte dans le rêve. Littérairement moins habile que Rousseau et que Chateaubriand, il confesse non pas seulement la déception et l'ennui, mais encore et plus souvent leur fondement honteux : il ne laisse pas dans un vague menteur les désirs et les regrets très précis que les deux grands écrivains, plus adroits mais non plus chastes que lui, ont dissimulés.

Cela explique que les héros de Loaisel ne sont pas romantiques, bien que leur inventeur le soit. Dans les livres de Loaisel, ils ont de grands malheurs; mais ces grands malheurs ne sont pas dans la vie de Loaisel : son cœur ne contient que de grands désirs sensuels et les inévitables déceptions qui en dérivent. Examinez la cause de son ennui et vous retrouvez Baculard; mais écoutez-en l'expression (1) et dites s'il n'a pas eu, comme Chateaubriand, « la pesanteur du temps marquée sur son front ». Il est l'homme « que ses longs ennuis ont dégoûté de tout (2) »; il « répand son âme pleine d'inquiétudes vagues et déchirantes (3) ».

---

(1) *Les Soirées de la mélancolie* sont pleines de catastrophes à la Prévost et à la Baculard. Mais Loaisel nous avertit de ne pas nous attacher à ce cadre trompeur : « Je ne sais écrire que ce que je sens, dit-il; je ne puis exprimer que mes affections à mesure qu'elles naissent et se succèdent en moi. » (*Avertissement.*)

(2) *Ibid.*, p. 146, note.

(3) *La comtesse d'Alibre*, p. 8.

« Le jour était sur son déclin; j'errais au hasard dans les sentiers tortueux d'une forêt sauvage. Le tableau de mes infortunes se retraçait à ma vue; tous les chemins du bonheur se fermaient devant moi; je voyais la chaîne de mes maux se prolonger sans interruption jusqu'à mon cercueil : alors, un soupir amer s'échappa de mon cœur; je jetai un regard de douleur sur tout ce qui m'environnait, et mon âme se sentit oppressée du poids de la vie (1). »

Il n'a fait exactement ni le *Souvenir*, ni le *Lac*, ni la *Tristesse d'Olympio;* il n'est pas allé revoir « les lieux où, par tant de blessures, son cœur s'est répandu »; mais il se sent « le cœur triste comme une tombe », à trouver la nature joyeuse, insensible, indifférente à sa désolation :

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes.

« Tout est bien autour de moi, tout y est à sa place; et dans moi tout présente l'image du désordre et de la confusion. Ici tout végète, tout respire, tout jouit, un sentiment de vie tranquille et doux repose dans tous les êtres; tandis que le désespoir bouleverse et déchire mon cœur (2). »

Il lui manque, je le sais, l'ampleur, le pittoresque et les images; Loaisel se contente du terme général : « tout respire »; un autre dira : « l'air était plein d'encens... L'automne souriait... », les oiseaux, l'étang, le jardin. Pourtant il a déjà le sens, le goût moderne. Il n'a qu'un souci passager de vêtir sa pensée du voile transparent des images, mais lorsqu'il y songe, il a dans le déroulement de sa phrase qui mollement s'assoupit le *decrescendo* de ces musiques tendres que l'on continue d'écouter après qu'elles se sont tues :

« Ainsi tombe la feuille d'automne; après avoir été longtemps agitée par les vents, elle se flétrit, se détache d'elle-

---

(1) *Les Soirées de la mélancolie* (*Le Songe*).
(2) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. II, p. 220.

même de sa branche desséchée, et se dissipe bientôt en poussière sous les pieds du voyageur (1). »

***

L'étude de Loaisel présente un puissant intérêt, aussi grand, comme on l'a vu, par les différences qui le séparent des romantiques que par les concordances qui l'unissent à eux. Elle apporte des précisions.

Depuis l'abbé Prévost au moins, les premiers faits littéraires dont le faisceau constituera le romantisme commencent à se grouper; l'intelligence qui organise les idées cède le pas à l'imagination qui recrée les sentiments éprouvés ou qui crée sur leurs débris un état d'émotion dans lequel elle s'attarde et se complaît.

Si le désir et le regret s'expriment avec tant d'insistance, c'est que leur objet a pris une valeur à laquelle, étant tout terrestre, il ne pouvait prétendre dans des âmes religieuses. Le rationnel et la foi sont les deux grands dédains du XVIII[e] siècle tel qu'il nous apparaît dans le roman. « Psychologie et science, art de penser et art de raisonner, méthode exacte et logique serrée » a-t-on dit, c'est ce dont le romantisme ne s'inquiète guère; « et c'était précisément tout ce qui faisait l'intérêt, la valeur, l'originalité du XVIII[e] siècle (2). » D'un certain XVIII[e] siècle, je le veux, d'une rare élite, car les romanciers s'inquiètent encore moins de tout cela que leurs successeurs de 1830.

L'animalité est leur foi : non seulement l'amour physique, mais toute l'animalité. Les femmes peu curieuses de se charger de l'éducation patiente de leurs enfants sont

(1) *Florello*, p. 231. Cp. *Ainsi finissent...*, II, p. 40 : La nature est plus simple que les sentiments exaltés. « Elle nous dit bien de cueillir des fleurs dans les routes aisées qu'elle a ouvertes sous nos pas, mais elle ne nous dit point d'aller à travers les périls et les précipices chercher péniblement, au sommet des rochers, quelques roses sauvages qui languissent et se fanent dans nos mains dès que nous les avons moissonnées. »

(2) Lanson, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1918, p. 932.

admirables pourtant à condition qu'elles les allaitent avec toute la publicité possible; la paternité est auguste, non par les devoirs qu'elle impose, mais parce que l'enfant est un « fruit de l'amour ». Qu'est-ce que la sensibilité d'un Baculard (notez qu'il n'est pas « philosophe »), qu'est-ce que le déisme de Zilia, la femme de l'Homme sauvage, qu'est-ce que le christianisme de Rousseau et de l'abbé Lamourette, si ce n'est la justification de tous les affaissements de l'énergie proprement humaine?

Le romantisme plonge donc ses racines dans un certain XVIII[e] siècle, celui qui a glorifié la passivité. Le romantique n'est pas l'homme passionné, le romantique, c'est l'homme passif; c'est pourquoi il note, uniquement pour les noter, sans qu'ils deviennent jamais une base et une force pour l'action, les états sentimentaux qu'il laisse se succéder en lui. A mesure que le siècle avance, tout est bon pour provoquer l'émotion : muette pour un passionné, pour un Racine, la nature échange avec Jean-Jacques, type de l'homme passif, d'obscures confidences; la vie végétative de l'un communique ou mieux communie avec la vie végétale de l'autre.

L'esprit de l'homme pendant si longtemps soucieux de s'adapter aux règles nullement austères, mais précises de la société; finissant toujours par se soumettre au contrôle plus sévère d'une religion de renoncement; cet esprit s'est comme retourné sur lui-même : Jean-Jacques mesurera à l'univers et à Dieu la part qu'il daigne leur accorder selon qu'il se retrouvera lui-même dans l'univers et dans Dieu (1). L'homme se contemple; la chose la plus déconcertante, c'est qu'il se trouve beau.

Le romantique de 1830 se contemplera encore. Mais, première distinction essentielle, il dissimulera ses parties

(1) Loaisel exprime une idée plus déplaisante encore s'il est possible : l'un de ses héros dit à sa maîtresse : « Dieu te fit sans doute à sa ressemblance; que dis-je? Tu es un écoulement de sa divinité, il se versa lui-même dans ton âme selon la mesure qu'exigeait sa sagesse. » (*Ainsi finissent les grandes passions*, t. I, p. 58.)

honteuses, dans tous les sens que l'on voudra donner à cette expression. Peut-être ne sera-t-il pas plus sincère dans ses imprécations contre « la pâle orgie » et la fera-t-il plus affreuse qu'elle n'est.

De plus et surtout, par les grandes idées qui l'obsèdent, la mort et l'amour, toute la destinée et tout l'effroi de l'homme, il dépassera enfin l'individuel; il regardera toujours en lui-même, son âme à lui sera toute son expérience, mais il proposera à la méditation de chacun pour le profit et l'édification de tous, d'immortels symboles applicables à l'universalité des hommes.

De tous les auteurs du XVIII[e] siècle, après ses maîtres, Prévost et Rousseau, Loaisel est le plus propre à justifier ces réflexions. Il rassemble en lui le stérile passé et les promesses de l'avenir. Il est tout prêt à déverser dans des strophes lyriques, mais en balbutiements, ce que de plus heureux que lui sauront chanter en créant une langue et une musique toutes nouvelles.

II. Le réalisme et la réaction contre le conte moral. — Laclos, Restif.

Je ne parlerai pas de Bernardin de Saint-Pierre, de M[me] de Genlis, de Florian : pour l'histoire du roman, ils ne m'apportent que des confirmations, non des nouveautés ni même des réserves; je trouve moins de raisons de m'y arrêter qu'à Louvet de Couvray lui-même qui, du moins, va lestement au but.

On peut regretter — mais on n'y changera rien — que l'Ancien Régime n'ait connu de Diderot comme romancier que les deux petits contes publiés en 1773 dans une édition de Gessner. Leur sobriété suffirait à les distinguer des interminables rabâchages qui forment l'habituelle pitance des lecteurs de romans de ce temps-là. Le sujet des *Deux amis de Bourbonne* est romanesque, mais à la façon d'un fait-divers dramatique; or, après tout, si la vie ordinairement n'est pas tragique, si la rébellion et le meurtre y sont

exceptionnels, si le fait-divers n'est pas toute la réalité, il en est du moins une partie. Diderot, le premier sans doute, a appliqué à un récit imaginaire la forme qui est restée propre aux rapports de police : énoncé des faits successifs, suppression de tout commentaire. Bien avant la publication si tardive du *Neveu de Rameau*, on a pu apprécier la netteté, la franchise, la verdeur de son art (1) : la vie et le naturel font déjà de l'*Entretien d'un père avec ses enfants* un petit chef-d'œuvre absolument isolé à cette date. Mais cinquante pages de Diderot n'ont pas fait pencher le siècle vers plus de simplicité et vers plus de vérité.

* * *

Il me paraît suffisant de traiter d'un livre, celui de Laclos, et d'une œuvre, celle de Restif, pour clore l'enquête très bornée que j'ai entreprise. Me mettant à la place d'un lecteur du temps de Louis XVI, je ne puis mieux faire que de mesurer mon attention sur la sienne : Laclos fut beaucoup plus lu au XIX^e^ siècle que de son temps; Restif fut fameux : de là la disproportion, inexcusable aux yeux d'un artiste, d'un amateur ou d'un stendhalien, entre le paragraphe Laclos et le chapitre Restif qui vont suivre.

Laclos et Restif sont, si l'on veut, deux élèves de Richardson; tous deux, en outre, lecteurs assidus de Crébillon et de Rousseau, desquels ils ont profité ou pâti fort inégalement.

Les *Liaisons dangereuses* sont à elles seules une œuvre qui compte : d'abord, par le soin qu'apporte l'auteur à

(1) Comment doit procéder le conteur ? « Il parsèmera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même : Ma foi, cela est vrai : on n'invente pas ces choses-là. » — « Que l'artiste me fasse apercevoir au front de cette tête [idéale] une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure; et, d'idéale qu'elle était, à l'instant la tête devient un portrait. » (Diderot, *Œuvres*, édition Assézat, t. V, pp. 276-277.)

suivre pas à pas une intrigue qu'il imagine pourtant, mais qui fait illusion grâce aux menues notations, choisies comme dans Marivaux, non entassées comme dans *Clarisse*. L'œuvre compte encore par un fond moral auquel je crois, malgré la complaisance de Laclos pour les scènes scabreuses, malgré les mots d'une rare perversité qu'il dicte à Cécile et qu'il mêle à dessein dans son babil de pensionnaire, malgré la situation dans laquelle il la place, savamment ménagée pour le plaisir des raffinés et pour sa propre délectation.

Le sujet du moins est moral, si le livre ne l'est pas. Non seulement par comparaison avec tant d'autres, mais parce que la séduction y est présentée comme un calcul de la méchanceté. On nous avait peint trop de séducteurs aimables et facilement absous; le sentiment n'avait plus qu'une mission, celle d'entremetteur. Laclos ose dire que dans la vie les choses se passent autrement : il faut, pour faire le sujet d'un conte voluptueux, une jeune fille ignorante peut-être, mais impatiente de s'instruire; il faut un homme dépourvu de scrupules et qui fasse profession de mentir.

La conjonction de ces deux comparses n'est pas commune; aussi le sujet des *Liaisons dangereuses* n'est-il pas strictement réel, et même il n'est pas croyable : quel qu'ait été l'avis des contemporains sur la fidélité de Laclos à dénoncer « le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi [1] », il est évident que l'auteur a surenchéri. De plus, il a arrangé : M^me^ de Tourvel, la petite Cécile et M^me^ de Merteuil ont pu exister chacune dans son milieu; elles n'ont jamais vécu côte à côte dans le monde où Laclos les a assemblées.

Ces réserves faites, il n'y a plus qu'à louer; l'originalité,

---

[1] *Corr. litt.*, t. XIII, p. 107, avril 1782. Cp. *Ann. litt.*, 1782, t. III, p. 145.

la variété, la netteté et « l'impassibilité (1) » de son art sont uniques à ce moment et seront toujours exceptionnelles.

Mais cela est bien connu, cela a été dit trop de fois au cours de plus d'un siècle. Cherchons plutôt la place du livre dans l'évolution du genre romanesque. Il est avant tout une protestation, une réaction contre le conte moral : très formellement, d'abord, par le caractère de M^me^ de Merteuil, impudique et perfide; de M^lle^ de Volanges, facile et sotte, « un peu bête (2) », comme on a dit; de Valmont, toujours calculant, avide de la gloire qui suit les conquêtes plutôt que du mince profit qu'il en retire, insolent, méchant; surtout par le portrait de M^me^ de Tourvel, la femme sensible et vertueuse.

On ne compte plus les femmes que Valmont a perdues, M^me^ de Tourvel le sait et elle veut le convertir; facilement trompée, non par Valmont, mais par l'erreur qu'elle commet avec tout le siècle en confondant la bienfaisance et la vertu. Valmont ne les confond pas : donner de l'argent n'est pas un grand effort : il en donne à de pauvres gens dont on venait saisir les meubles; la bienfaisance, il s'en aperçoit, est une jouissance, et son habitude un vice, tant est grand le plaisir qu'elle fait éprouver. M^me^ de Tourvel ne conçoit pas la bienfaisance d'un libertin, car, se demande-t-elle, « que restera-t-il aux honnêtes gens? ». « Quoi! Les méchants partageraient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance? Dieu permettrait-il qu'une famille vertueuse reçût, de la main d'un scélérat, des secours dont elle rendrait grâce à sa divine Providence? Et pourrait-il se plaire à entendre des bouches pures répandre leurs bénédictions sur un réprouvé? Non. J'aime mieux croire que des erreurs, pour être longues, ne sont pas éternelles; et je ne puis penser que celui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu. » (Lettre 22.) M^me^ de Tourvel

(1) Le Breton, *Le Roman au XVIII^e^ siècle*, p. 330.
(2) *Corr. litt., loc. cit.*

a donc tout juste l'esprit qu'il faut pour goûter Marmontel ou Baculard; le goût de la vertu, de la plus aisée des vertus, peut, selon elle, réveiller toutes les autres : elles ne sont qu'assoupies et méconnues dans le cœur du plus affreux roué.

Laclos répond, il est presque le seul à son époque (je parle des romanciers) qui ose répondre par une parole de simple bon sens. « Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête homme a ses faiblesses. » Le mot vertu est vague, il est absolument nécessaire pour nous tous d'en préciser le sens : qu'un avare tâche de se châtier en prodiguant ses biens aux pauvres; mais si un libertin est charitable, « en a-t-il moins passé sa vie à porter dans les familles le trouble, le déshonneur et le scandale? Ecoutez, si vous voulez, la voix du malheureux qu'il a secouru; mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées. » (Lettre 32.)

Enfin et surtout, dans le conte moral, l'homme a usurpé l'attribut essentiel de Dieu; il est temps qu'on montre à l'indulgent son impie présomption : « Dieu seul peut absoudre au moment du repentir. »

Mais un libertin a un cœur! Et comme Dorat le disait. « il n'y a point d'homme, quelque étourdi, quelque vicieux qu'il soit, qu'une femme aimable et sensible ne ramène, pourvu qu'il ait un cœur (1) ».

Non. Et la preuve, c'est que Valmont, s'il fuit le ridicule de l'amour, aime pourtant Mme de Tourvel autant qu'un roué peut aimer : Mme de Merteuil lui reproche d'abandonner à son occasion « ses principes » et de donner tout au hasard; il lui sacrifie « son temps, ses plaisirs, sa vie »; il cède à des mouvements de jeune homme et lorsqu'il a une lettre d'elle, il la baise avec un transport dont il ne se croyait plus susceptible. Je le sais, être amoureux, pour lui, c'est « ne pouvoir vivre sans posséder ce

(1) *Floricourt*, 1765.

qu'on désire »; pas toujours cependant, car il goûte bientôt auprès d'elle « cette ivresse de l'âme dont on parle toujours et qu'on éprouve si rarement » que seul donne le moment où, assuré de l'amour d'une femme, on ne l'est pas de ses faveurs. Or, l'aimant ainsi, il abuse d'une petite fille et triomphe de cette femme soi-disant vertueuse. Laclos rejoint ainsi Richardson dans ses moments de pénétrante lucidité : le libertin est entraîné par le poids écrasant de son passé de vices; ils ont gangrené sa chair, ses membres pourris ne recouvreront plus la santé, le contact de sa main puante donne la mort.

Dans l'année 1782, et pour ne pas empiéter sur le XIX[e] siècle, telle est la signification du livre de Laclos.

* * *

Elle n'est pas au fond très éloignée (1) du sens que Restif a prétendu attribuer à son œuvre.

On le sait, Restif ne badine pas. Rousseau avait vertement reproché au théâtre de Molière d'être « une école de vices et de mauvaises mœurs »; Restif insiste : Molière a été « le plus dangereux des corrupteurs, le plus mauvais des citoyens (2) ». Pourquoi? Parce qu'il fait rire. Or, il faut faire frémir; l'exclamatif et le larmoyant excusent toutes les polissonneries, du moins aux yeux des lecteurs assez dépravés pour exiger qu'on justifie de semblables bagatelles!

Je ne puis ni ne dois fixer tous les traits de la physionomie si étrange de Restif de la Bretonne. Cet homme n'eut pas de mesure, tout bon et tout mauvais, monstrueux, captivant et repoussant, ridicule, mais original à tous les titres. On en a fait une caricature de Rousseau

(1) Voyez comme il juge la bienfaisance : « L'homme du monde le plus voluptueux devrait toujours bien faire, ne fût-ce que par sensualité. » (*L'Ecole des pères*, 1776, t. I, p. 235.) C'est une des bonnes idées de Diderot.

(2) *La Paysanne pervertie*, 1786, III, p. 173, cp. *Lettre à d'Alembert*, p. 199 sq. Autres emprunts à la *Lettre à d'Alembert*, p. 234; *ibid.*, t. II, p. 151 ss.; t. III, p. 27 (La pudeur).

et rien n'est plus juste : il a écrit trois cents volumes de *Confessions*, plus indiscrètes et plus démentes que celles de son maître. D'autre part, ses trois cents volumes sont l'*Encyclopédie* d'un rêveur qui ne doit rien à personne. Des projets de codes simplifiés, des idées socialistes, des intuitions darwinistes, de la métaphysique, de la cosmogonie, de la grammaire, des morceaux d'Ossian, de pénétrantes analyses, des tableaux réalistes comme on n'en a plus revu, des pages que le marquis de Sade aurait pu signer, d'autres — infiniment moins nombreuses, soyons juste — que Gérard de Nerval aurait reconnues comme siennes, voilà Restif : un génie et un sot, un précurseur et un niais, un homme de grande foi et un pornographe.

C'est le paysan perverti, perverti un peu par des liaisons dangereuses et beaucoup par lui-même, parmi les hommes la plus belle des bêtes humaines. Que la vertu est grande et la luxure une douce chose! Que l'effort est admirable et la vertu prenante! Ah! Pourquoi le goût de la vertu n'est-il pas aussi tenace que l'ardeur au plaisir? Quel que soit le puissant intérêt de l'étude de cet homme et de cette bête, nous nous l'interdisons, et ce n'est pas sans regret.

D'ailleurs, aussi exiguë que soit la part de son originalité que notre sujet nous impose de détacher du reste, cette part réduite à l'excès, insuffisante pour apprécier l'écrivain (ou le scribe si l'on veut), encore moins l'auteur dans son ensemble complexe, permet de classer Restif de la Bretonne à la suite du groupe des grands romanciers, tout seul au premier rang de la foule qui grouille derrière eux, se distinguant d'elle sans peine, non pas toujours, il est vrai, par la démarche assurée de l'homme conscient de son effort et de son mérite, plus souvent même par l'œil égaré du maniaque et les habits graisseux du coureur de guinguette et du souteneur.

Les contemporains de Restif ont porté la rhétorique et l'opéra-comique dans les villages, ils ont peuplé la France de rosières, et dans les blés ils ont caché, on ne peut plus

mal, les amours d'Annette et de Lubin. Restif apporte un vrai paysan dans la littérature; un vrai et brutal libertin qui n'attendrit pas les marquises, mais qui se rue sur les filles et qui vit dans la promiscuité de la crapule. C'est un grand événement littéraire : le cynisme de Restif est détestable, soit; mais il est fécond; c'est une exagération de la sincérité. Laissons l'exagération qui scandalise et profitons de la sincérité qui avertit.

Après avoir lu tout ce que j'ai pu atteindre de l'œuvre monstrueuse de Restif (1), je me suis déterminé à n'en étudier de près qu'une partie : le *Paysan*, la *Paysanne*, l'*Ecole des pères*, le *Nouvel Abeilard* et *Ingénue Saxancourt;* c'est perdre le temps que d'éplucher, comme j'ai pensé le faire, les romans qu'il publia avant 1775; d'autre part, la *Vie de mon père*, les *Contemporaines*, la *Dernière aventure*, les *Françaises*, les *Parisiennes*, qui sont du meilleur Restif, m'auraient fourni des documents très nombreux, mais que j'ai jugés superflus : en multipliant les citations, j'aurais peut-être donné une idée plus juste de la fécondité de mon auteur, je n'aurais pas fait connaître plus exactement la nature et les limites de son réalisme.

On peut dire de tous les livres de Restif ce qu'il a dit lui-même de la *Paysanne pervertie*. « On trouvera dans cette production le simple, l'attendrissant, le sublime, le terrible; le vice y est peint hideux, la vertu comme elle assiste devant le trône de Dieu; on y voit la naïveté, l'innocence, la perversion, la volupté, la débauche, le remords, la pénitence, une conduite admirable et digne d'une sainte (2). » C'est promettre beaucoup, et, par malheur, Restif tient ses promesses; on eût aimé qu'il sacrifiât l'attendrissant et le sublime et qu'il s'en tînt au simple et au terrible; ne lui demandons pas plus qu'à Richardson, pourtant.

(1) La Bibliothèque royale de Bruxelles en possède l'essentiel.

(2) *La Paysanne pervertie* ou *Les Dangers de la Ville; Histoire d'Ursule R***, sœur d'Edmond, le Paysan, mise au jour d'après les véritables lettres des personnages*, 1786. (L'éditeur au lecteur.)

Donc Restif va peindre la débauche et une conduite digne d'une sainte dans le même roman. Admettons-le. Mais il prétend que la fille de joie et la sainte sont « la même personne, sans qu'elle change de caractère ». Nous sommes prêts à jeter le livre, redoutant l'histoire trop connue de la prostituée devenue vertueuse. — Il ne faut pas jeter le livre, il faut le lire. Tout n'y est pas neuf; il s'agit d'amour, de mariage, de séduction; et pourtant tout y est imprévu : dès les premières pages, on se sent dans la vie, ce n'est pas un roman qu'on feuillette; il n'est nullement question de laisser le lecteur dans l'agréable attente du mariage final de deux amants plus ou moins parfaits, ou de lui procurer le plaisir romanesque et mélancolique qui charme dans Prévost. N'y cherchez pas la modération, la bonhomie, la bonne humeur, le délicat; n'y cherchez pas la forme, vous, petits puristes; « que les petits puristes critiquent, s'ils l'osent, et le style et les détails; tout cela part du cœur, et ils ne le connaissent pas; ils n'ont que de l'esprit ».

Imaginez une villageoise élevée dans les principes, mais toute jeune, coquette, glorieuse et dédaigneuse, qui ne supporte pas la gaucherie des lourdauds, ses voisins, et transportez-la à la ville. C'est Ursule; à la ville, tout lui paraît aimable, y compris les hommes; rien de plus naturel. Elle a pour guide son frère Edmond, tout jeune aussi et sans plus de caractère. « C'est une pauvre femmelette qu'Edmond, et ça se croit homme! dit leur père; ça n'a pas de nerf pour résister au vice, et dès que quelque chose plaît à ça, ça se laisse aller (1). » Voilà deux enfants qui peuvent très bien commencer par la naïveté et l'innocence, continuer par la perversion, rouler enfin dans la débauche; telle est la première partie du roman.

Mais le remords, la pénitence, la conduite admirable et digne d'une sainte? Comment tout cela va-t-il s'accorder

(1) *La Paysanne pervertie*, I, p. 87.

« dans la même personne sans qu'elle change de caractère »? Un simple, un Baculard, arrangerait une fin de roman très décente : il aurait écrit « torrents de volupté » dans la première partie, et « torrents de larmes » vers la fin, avec vertu, bonheur, bienfaisance, repentir, pardon, Providence, il vous eût envoyé tout le monde paître l'herbe avec la morale dans une campagne aménagée à cet effet. Restif sait que le libertinage se paie de larmes de sang. La vie, non une vague vertu, dessille les yeux à une malheureuse. A-t-il bien fait de choisir un tel sujet? C'est une question. Mais s'il fait tant que de raconter l'existence d'une prostituée, et s'il veut en persuader d'autres de quitter leur honte, n'a-t-il pas raison de les convaincre de la seule vérité qui convienne ici, à savoir que leur métier est l'un des plus pénibles et l'un des plus dangereux? Plus d'un pensera, comme Restif, que les filles qui ont abandonné la partie ne l'ont pas fait pour contenter une vertu que personne ne leur prêche, mais bien plutôt parce que leur amant les bat, leur abbesse les exploite, et enfin parce que des maladies affreuses sont des leçons à la portée de la plus sotte (1). Restif énonce naïvement la morale de son œuvre et nous livre en même temps le secret de sa pauvre vie : « On voit ce qu'il fallait faire quand les malheurs sont arrivés (2). » Il ne faut pas lui demander d'autre enseignement; comme la vie, il ne donne que celui-là. Ne pensons pas à l'opportunité de traiter un tel sujet, elle est toujours douteuse, et le plaidoyer de Restif ne nous con-

---

(1) Cf. *La Paysanne pervertie*, IV, p. 16 : « Ah ! que ne puis-je effacer le passé ! Que n'est-ce un songe, grand Dieu ! Quel plaisir j'aurais au réveil !... Mais c'est la réalité... Me voilà ! Voilà ma chair, la voilà, je la touche, je la sens, je suis éveillée; c'est moi, moi qui écris et ne dors pas... C'est moi qui viens d'être battue, foulée aux pieds par un laquais souteneur à qui je n'ai pas assez donné d'argent pour aller le perdre au billard; il m'a arraché mon bonnet, il l'a écrasé sous ses pieds... Voilà mon sein flétri... Voilà mon orgueilleuse beauté ternie... Me voilà pâle, éraillée, couverte de rougeurs, de boutons, n'ayant plus dans mes veines qu'un sang ardent, échauffé, corrompu... »

(2) *Ibid.*, t. III, p. 191.

vaincra pas (1), bien que ses contemporains y aient parfois applaudi (2).

Le sujet étant admis, le livre de Restif est moral, j'ose le dire. La séduction y est montrée comme une brutalité. Non, l'amour ne mène pas à la chute et ne l'excuse donc pas; non, la *Nouvelle Héloïse* n'est pas un bon livre, et il est impossible que Saint-Preux et Julie se soient estimés. Julie ici c'est M^me^ Parangon, et Saint-Preux c'est Edmond. Vertueuse, M^me^ Parangon ne peut céder, il faut qu'Edmond la viole. Restif ne tente nullement d'excuser sa frénésie; elle est sensualité toute brutale, et la sensibilité n'a pas à se mêler à ces choses-là. Encore moins la philosophie : « En vérité, dit-on à Edmond comme on aurait dû dire à Saint-Preux, tu n'es qu'un grand enfant. Ce qui ne veut pas dire que tu manques d'esprit; au contraire, tu en as beaucoup; mais il te manque du génie, pour embrasser l'ensemble d'un projet. » (II, 75.) En effet, comme Saint-Preux, il ne vit que dans le moment présent; tous deux, ils sont « sensibles à l'excès », agités « d'une impatience natu-

(1) Il s'excuse en somme comme Rousseau dans ses deux préfaces à *La Nouvelle Héloïse*. « Ces lettres, depuis quelque temps, sont comme un cours de libertinage, mais elles sont destinées à montrer dans quel excès peut donner une femme lorsqu'une fois elle a secoué le joug des salutaires entraves de la modestie et de la religion. On doit, en lisant ces lettres, avoir présent de quel point de candeur et d'innocence est partie la paysanne aujourd'hui courtisane effrénée, et réunir un troisième point de vue à ces deux premiers, savoir à quels maux affreux elle va être exposée; à cet instant même, elle est près de tomber dans une infortune qui fera frémir... Des lettres attendrissantes de bonhomie et de vraie piété effaceront de la mémoire, avant que les jeunes lecteurs quittent cet ouvrage, ce qu'il pourrait y avoir de dangereux dans les lettres actuelles, ou plutôt, elles ne le sont pas, le vice à nu et puni n'est pas dangereux comme le vice paré de fleurs : ni *Le Paysan perverti*, ni *La Paysanne* ne peuvent corrompre, ils ne peuvent qu'effrayer. » (*Ibid.*, t. III, p. 160, note.)

(2) *Année litt.*, 1779, VII, p. 3 : L'idée du *Paysan perverti* est heureuse et « le fond très moral ». Cp. La Harpe, *J. de polit. et de litt.*, 25 décembre 1776; *Le Mercure*, 12 août 1786. Mais en 1785, l'*Ann. litt.*, VII, p. 217, à propos de *La Paysanne pervertie* : « Je rends justice... aux intentions de l'auteur; elles sont certainement très pures, mais son cœur aura été la dupe de son esprit. » En 1787, III, p. 195, violente protestation de l'*Ann. litt.* : *La Paysanne pervertie* est un bourbier; Restif et son monde sont ignobles. Cp. *Corr. litt.*, XI, p. 160, novembre 1775, à propos du *Paysan perverti*.

relle », d'une « magnanimité » non moins naturelle chez de jeunes gens; si leurs préjugés (et ils en ont beaucoup) sont offensés, ils se cabrent.

Surtout n'idéalisons pas l'amour ou le vice, ne les contemplons pas dans leur commencement, disons où ils conduisent et pourquoi (1). Ainsi Ursule aime un butor (2); cela s'est vu, et c'est uniquement le bon plaisir de Rousseau qui fit Julie amoureuse d'un Saint-Preux doucereux et patelin : ne pousse-t-il pas le défi au bon sens jusqu'à le corriger de boire? Restif comprend qu'une fille sensuelle ne s'amuse pas longtemps à choisir. Voilà donc Ursule avec son amant. Où? Dans des bosquets, dans des chalets? « Dans une maison borgne d'une très vilaine rue de la Cité. » Une chaumière et un cœur, pour Restif, cela évoque d'autres images que celle du vice aimable : l'amant maltraite la femme, la brutalise, l'injurie. Lisez la lettre 93 : une scène réaliste, des gestes grossiers, des paroles infâmes; un Zola (3) la reproduirait, la glisserait dans un de ses livres et l'on ne s'apercevrait pas qu'un des plus grands de nos siècles littéraires sépare les deux pages (4).

Et puis l'effroyable misère d'Ursule ne l'absout pas. Il

---

(1) Il est le seul à réagir dans le roman contre Prévost et ses innombrables copistes; que n'ont-ils pu méditer cette unique phrase de Restif : « L'expérience du vice ne corrige pas, elle habitue. » (*L'Ecole des pères*, 1776, t. III, p. 49.)

(2) *Ibid.*, t. II, p. 143 : « Un très joli garçon; une brute d'ailleurs, mais ces drôles-là réussissent de préférence avec les femmes. »

(3) Cp. *Ingénue Saxancourt*, 1789; les pages 81 à 159 de la 2e partie sont horribles, d'un certain réalisme à la Zola, comparable à celui par lequel l'auteur de *Germinal* montre un père maltraitant sa petite fille. Ici c'est un mari assassin qui brutalise sa femme et tourne au souteneur. L'auteur atteint un certain effet à force d'accumuler indéfiniment les mêmes scènes épouvantables de brutalité.

(4) Voici une page de cette lettre qui en a onze. III, pp. 5-6 : « Il s'est donc trouvé dans ma chambre malgré moi. Je lui ai signifié que je voulais être seule; alors, M. Lagouache a changé de ton et m'a signifié à son tour qu'il prétendait rester...; en même temps, il est venu pour se familiariser au dernier point... Je lui ai appliqué un soufflet. Il a porté sa main sur sa joue, en lâchant ce mot grossier dont les *ss* sifflantes écorchent les oreilles d'une honnête femme. Il s'est tenu tranquille un moment. Mais à l'instant où je ne m'y attendais pas il s'est jeté sur moi. Je me suis défendue de toutes mes forces et j'ai appelé ma domestique

n'y a pas là un bénisseur qui réconcilie le pécheur avec une Providence satisfaite de peu, douce aux libertins, ses enfants d'élection (1). La malheureuse, vieillie avant l'âge et dévorée d'ulcères, vit avec ses remords, après avoir fait montrer son père du doigt, après avoir fait baisser les yeux à sa mère qui souffre « dans son corps de vieille femme ». (IV, 131.) Puis elle tombe en une vivante pourriture, « afin d'épouvanter tous ceux qui donneront dans le vice et pour qu'ils ne se fient pas sur une tardive repentance ». (IV, 161.)

Toute la fin du livre est dominée par une idée absolument étrangère au roman du XVIII[e] siècle : celle de Dieu. Que la Providence de Bernardin de Saint-Pierre est mesquine, immorale même, et parfaitement inutile d'ailleurs! Comme elle est écrasée, la Providence des hommes sen-

---

à mon secours. Il lui a déclaré que si elle approchait il lui... du pied dans le... Ces brutales expressions ont achevé de me mettre en fureur : je ne l'ai plus ménagé. Il a été obligé de me laisser. Je lui ai ordonné de sortir. — Ordonne ! — Oui, je vous ordonne de sortir de ma chambre. — Non, pardieu, je ne t'ai pas eue à mon plaisir. — Vous ! jamais. — Ah ! si, mignonne, si, tu mettras de l'eau dans ton vin ; car je te jure que je ne quitte pas d'ici que ça ne soit. — Tu sortiras à l'instant, lui ai-je dit... Marie, allez chercher mon frère, rue ***, et dites-lui de venir sur-le-champ à mon secours. — Si tu sors, Marie (a-t-il dit en la retenant par la jupe), je t'écrase. — Allez, obéissez-moi, je suis votre maîtresse. — Et moi ton maître... — Ma chère Marie, partez, je vous en prie, je reconnaîtrai ce service. — Et moi aussi, car si tu bouges, au premier pas, un de ces chenêts t'arrêtera court en te fendant la cervelle. — Sortez de ma chambre, Monsieur. — Je suis chez moi en étant chez vous, et je resterai. — Mais vous n'êtes pas encore mon mari. — Si je ne suis pas chez ma femme, je suis chez ma *** (le plus vilain mot est sorti de sa bouche) et mes droits sont les mêmes. Je me suis mise à pleurer. Il est resté tranquille, étendu dans un fauteuil, feignant de s'endormir. J'étais au désespoir. J'ai été auprès de Marie et je lui ai parlé tout bas, pour l'engager à se réunir à moi. — O Madame, il me tuerait, il a des yeux qui m'ont fait peur ! »

(1) Il a parfaitement démêlé, dès 1775, « le vice » de la sensibilité ; car, comme il le dit, « c'est le vice de notre siècle ». « C'est elle qui fait les jeunes gens enthousiastes, mais inconstants et légers... Qu'on te fasse un beau tableau, qu'on soit pathétique, intéressant ; en un mot, qu'on remue ton cœur, on sera sûr d'avoir raison. Tu ferais un très mauvais magistrat : l'avocat le plus adroit à manier les ressorts du cœur humain serait toujours assuré de ton suffrage, quelque pitoyable que fût sa cause... (*Paysan perverti*, réimpr. de Bruxelles, Kistemaekers, 1886, p. 383.)

sibles, petite, romanesque, ridiculement amoindrie, devant le Dieu de la Bible, dont Restif est le seul à se souvenir!

« O mon Dieu! Vous ne châtiez pas ceux que vous abandonnez; mais vos enfants, ceux que vous voulez ramener à vous, votre bras vengeur s'appesantit sur eux, et les punit avec sévérité, pour leur faire trouver un jour dans votre sein paternel, le rafraîchissement et la paix. Amen. » (IV, 177.)

La *Paysanne pervertie* est la grande pitié d'un homme faible qui a vu de près les plus misérables de son temps. Aussi, plus de ces inventions, de ces fariboles qui ont fait le succès des autres romans; plus d'obstacles à l'union de deux amants, plus de vertu persécutée et enfin triomphante. Les personnages, tous vivants, très nombreux, ont chacun leur physionomie propre, un caractère qui se soutient, et jusqu'à un langage qui les identifie.

S'il n'y a pas d'art dans Restif, il y a de la vérité (1), de la sincérité, de la vie. Il eût été un grand maître sans la monstrueuse lubricité qui le terrasse, sans la curiosité malheureuse qui fit de lui un polygraphe, sans la destinée qui le pressa d'écrire, écrire toujours, recommencer cent fois le même recueil d'épisodes et n'en parfaire aucun.

Restif a vécu au village, à la ville, dans les champs et dans les rues; il a vu les hommes; en somme, cela n'est pas tellement rare; et nous tous, qu'avons-nous fait d'autre? Que fit d'autre l'épais Marmontel?

Et pourtant! Marmontel et tous les paysans parvenus de la littérature du XVIII[e] siècle ont vu un certain homme et en ont inventé un autre, ils ont vu une certaine nature et se sont gardés de la peindre, encore moins de la photographier. Et justement Restif est un photographe et un reporter; ces mots ont une sonorité étrange dans le XVIII[e] siècle : elle marque l'exceptionnelle personnalité

(1) C'est même une manie chez Restif d'insister sur l'authenticité de ce qu'il raconte; cf. *Paysanne*, t. III, p. 50; *Les Contemporaines, passim; Ingénue Saxancourt.*

de Restif. Non seulement il se place devant le sujet à reproduire, chose extrêmement rare de son temps, mais il n'en efface pas un détail, il ne retouche pas; c'est le contraire d'un artiste.

Nos contemporains se sont partagé son œuvre, les uns trempant leurs mains dans la fange dont elle déborde, les autres distrayant les perles du fumier. Ces derniers (1) y ont trouvé d'abondants documents historiques sur la vie du village français de l'Ancien Régime, sur les scènes de la Révolution qu'aucun chroniqueur n'a rapportées avec ce soin, cette exactitude, cette franchise; ou bien une « tranche de vie (2) », de la vie d'un homme qui a existé, joui et souffert, souffert surtout sur le pavé de Paris, non dans l'imagination graveleuse et mélancolique d'un homme de lettres.

Comme eux, abandonnons aux bibliophiles — car tel est leur pseudonyme — « le Rousseau du ruisseau »; détournons-nous avec Brunetière de « ce pourceau de Restif »; et tâchons d'être juste pour « le Richardson des Français (3) ». C'est Lavater qui le nomme ainsi, et il a raison.

D'abord, Restif peint des caractères. Gâté comme je le suis par une trop longue fréquentation avec mes baculardisants, je cherche « le respectable auteur de mes jours »; en vain. Les enfants Restif parlent de « nos chers père et mère, qui, encore qu'ils n'aient pour eux aucune idée mondaine, ont pourtant envie que leurs enfants se poussent (4) »; et je suis conquis par la simplicité et la vérité

---

(1) P. ex. M. Funck-Brentano; voyez les deux excellentes préfaces à la réimpression du *Village* et des *Nuits révolutionnaires*, Paris, Arthème Fayard.

(2) Henri d'Alméras, réimpr. de *La Dernière Aventure*, Paris, Louis Michaud.

(3) *Ingénue Saxancourt*, t. II, p. 37 : « Mon intention est de n'omettre aucun détail, ils sont tous importants, et les plus minutieux auront souvent une relation puissante avec l'avenir. »

(4) *La Paysanne*, t. I, p. 132. Cf. *Le Paysan*, lettre 114 : « Rappelle-toi notre pauvre mère, et comme elle nous parlait souvent du plaisir qu'elle

de ces quelques mots; les pères et les mères que vous connaissez sont ainsi, n'est-il pas vrai? Ils veulent que leurs enfants se poussent; ceux qui de notre temps ont encore la foi ne parlent pas autrement que le père Restif dont la morale est si claire : « Ton frère et ta sœur ont-ils conservé l'honneur et la sagesse avec la sainte crainte de Dieu? (1) »

Les autres personnages sont à l'avenant; pas un poncif ne sert, surtout pas le cliché du père de famille indulgent et larmoyant, sans passions et sans défauts; on n'a vu nulle part dans les livres la pureté, un peu solennelle, de la vie de la nombreuse famille Restif, unie et serrée autour d'un patriarche vénéré qui souffre avec la patience de Job et bénit la justice du Seigneur. Le style, tout imprégné de la Bible dans cette occasion, atteint à une véritable grandeur. Artificielle? Non; cette famille lit la Bible, la cite couramment, y trouve le commentaire de ses malheurs, y cherche des consolations (2). Si on le veut, j'admets que Restif invente de toutes pièces ce langage, celui par exemple de la lettre 148 de la *Paysanne;* mais si, par aventure il l'a fait, voilà du génie.

Ouvrez le *Paysan*. Les premières pages surprennent, tant elles sont simples, ne recherchant ni le romanesque ni le réalisme; vous êtes en pleine vie ordinaire et de tous les jours (3). Ce n'est pas seulement à cause de l'intention marquée de suivre pas à pas le paysan qui se pervertit, c'est plus encore à cause du portrait du paysan resté au village, aimant à sa façon, patoisant (4), végétant.

---

aurait, quand nous serions grands, de nous voir nous porter au bien, tout en faisant notre chemin dans le monde. »

(1) *La Paysanne*, t. II, p. 183.

(2) L'idée chrétienne paraît souvent. Ursule s'étant mise volontairement à l'Hôpital, se trouve au milieu des filles les plus basses, « ces viles créatures que nous avons ici, précieuses cependant, comme dit la mère supérieure, puisqu'elles ont une âme. » (*Paysanne*, t. IV, p. 90.)

(3) L'auteur se montre, à la vérité, dès la première lettre et de plus en plus, mais toujours quelque trait imprévu vous replonge dans la réalité. L'impression de vérité est d'autant plus puissante que l'on est plus averti du ton des romanciers contemporains.

(4) Ceux du *Paysan* patoisent non dans le jargon de l'Opéra-Comique,

Où s'est caché Piarrot, où s'est fourré Lubin? Et les « j'avons » et les « j'étions » ne seraient-ils donc pas le signalement suffisant du villageois français du XVIII[e] siècle? Il faut croire que non. D'abord, le paysan est gros; il est honnête, mais il est dur, et il lésine (1); de même, le peuple est méprisable (2). Le paysan polissonne-t-il dans les foins? Peut-être; mais voici plus nouveau et qui n'est pas dans Gessner : « Je vais vous dire les nouvelles d'ici; car bien qu'elles ne soient pas aussi brillantes que celles que vous me donnez, si est-ce pourtant qu'elles ne laisseront pas de vous intéresser par la bonté que vous avez de bien interpréter ce que j'écris, et aussi par les choses en elles-mêmes : c'est qu'il s'agit de notre sœur Brigitte qui est recherchée en mariage par un bon et honnête garçon, J. Marsigny, que vous connaissez. Mais je vous avouerai, ma chère sœur, que malgré la mode du pays qui n'est pas galante, je n'ai jamais vu de pareilles amours, et votre frère aîné en rit quelquefois lui-même. Brigitte est bonne, simple, n'entendant finesse à rien, prenant tout à la lettre; Marsigny est de même; ils ne sont pas plus faiseurs de compliments ni de caresses l'un que l'autre; pourtant, ils ont envie de se plaire; mais je m'imagine que c'est d'après ce qu'ils veulent être l'un envers l'autre par la suite; Marsigny ne recherche pas Brigitte

---

mais par l'emploi d'un vocabulaire caractéristique d'une région. D'autres, un peu partout dans les livres de Restif, parlent le bas-bourguignon; Restif s'efforce de noter le laisser-aller de leur prononciation.

(1) *Le Paysan*, Lettre 81 : « Nous avons assisté aux noces d'une sœur aînée, vraie machine, qui épouse sans aimer, sans haïr; et qui dès le premier instant après la célébration, s'est humblement regardée comme la servante de son mari, gros paysan, excellent travailleur, bon ménager, aimant le vin, n'en buvant guère, parce qu'il vaut mieux le vendre; passant les jours de repos, non à goûter les douceurs de l'amour, mais à revoir ses comptes, à visiter ses champs, ses vignes, à méditer sur le travail que ces objets demandent, etc... Eh bien, cher ami, je crois en vérité que ces gens-là, ces espèces de plantes mouvantes, je crois qu'ils vont être heureux ! Ils le sont déjà. »

(2) *La Paysanne*, t. III, p. 25 : « Que c'est avec justice qu'on méprise le peuple, et que vous avez raison quand vous dites qu'on pourrait justifier tous les préjugés, même ceux qui paraissent les plus odieux et les plus cruels !... »

parce qu'elle est gentille, mais parce que c'est une bonne ménagère; et il plaît à sa maîtresse parce qu'il est infatigable au travail, sobre et presque avare; d'après cela, quand le garçon vient ici faire l'amour, il commence à se mettre en veste ou en chemise, et travaille comme quatre à nous aider; l'autre jour, en moins de deux heures, il nettoya le toit aux moutons, où il y avait bien trente voitures d'engrais, et en quittant, il refusa un verre de vin que notre bonne mère lui portait. Pendant ce temps-là, Brigitte, qui travaille toujours assez, se tuait à tout ranger; car pour donner dans la vue de son amoureux, elle ne veut pas des ouvrages tranquilles; elle fait les plus lourds des servantes ou des filles de journées, et quand l'amoureux et la maîtresse n'en peuvent plus, ils se regardent un peu en dessous pour voir celui qui est le plus las; sans doute parce que c'est celui-là qui est le plus agréable. Voilà comme se passent toutes les visites de J. Marsigny. A sa maîtresse, pas un mot; mais à mes sœurs et à moi, c'est toujours quelque politesse à sa manière; il nous ôte tout des mains pour nous empêcher de le porter, et nous repousse, si fort que l'autre jour Christine manqua d'en tomber, en nous disant — Otez-vous de là, vous n'auriez pas seulement la force de porter une paille, voyez-moi! Quant à sa maîtresse, il la verrait plier sous le faix qu'il n'y mettrait pas la main, et il nous dit d'un air de vanterie. — C'est que ça fait une fille vertueuse, celle-là! et non pas vous autres qui n'êtes que des mauviettes! Notre père rit, mais à part (1). »

---

(1) *La Paysanne*, t. I, p. 160. Cp. *Le Paysan*, lettre 81 : « Nous avons eu le spectacle d'une passion naissante... Augustin-Nicolas a jeté ses vœux sur la sœur de Marsigny... Comment crois-tu que s'est manifesté ce goût de préférence ? Par des soins, quelques attentions ? Tu n'y es pas. En dansant avec elle ? Non : le plus souvent il en prenait une autre. C'était en lui escamotant avec adresse ce qu'elle avait de bijoux ; c'était, lorsqu'elle avait cueilli quelques fruits, en courant les lui arracher ; c'était en prenant avec elle un ton de gravité, en affectant devant elle d'être plus rassis, plus raisonnable que les autres jeunes gens. A ces signes non équivoques, toute la compagnie n'a pas manqué de dire du

Restif est réaliste autant du moins qu'un romancier peut l'être, et cette réserve a son importance. Jusqu'à quel point l'art d'imaginer un roman ou le souci d'en choisir le sujet dans la réalité se concilie-t-il avec le réalisme? Un tel roman devrait rassembler toutes les qualités des autres, l'intérêt romanesque, l'acuité de l'analyste, l'ampleur du moraliste et enfin l'impassibilité du photographe. Sans oublier Balzac, un homme ne s'est pas encore trouvé de cette taille-là; l'œuvre vraiment réaliste n'existe pas; elle n'est pas œuvre humaine.

Dans quelle mesure donc Restif est-il un réaliste? Il l'est, quand il cesse d'être un romancier. En effet, Restif romancier est un très mauvais imitateur de Prévost et de je ne sais combien d'autres; lorsqu'il est exact et minutieux, son roman s'arrête; la scène terminée, le roman repart, s'égare dans le faux, puis reprend pied, touche le sol ferme, redevient un instant pure imitation de la vie, et recommence sans fin ce singulier balancement (1).

Il est donc plus juste de dire que l'œuvre de Restif fourmille de traits exacts, excellemment notés, mais ce sont des traits seulement (2). Il excelle à crayonner un type (3),

---

tendre Augustin-Nicolas : — Qu'il était pris d'amitié pour Jeannette Marsigny. Et lorsqu'on a vu Jeannette lui répondre par vous lorsqu'il la tutoyait, on en a conclu que Jeannette en tenait aussi d'amitié pour Augustin-Nicolas. »

(1) Il y a dans *Ingénue Saxancourt* 92 pages où il ne se passe vraiment rien; on n'y voit rien d'autre que des gens qui déménagent.

(2) Voici pourtant une jolie scène de la rue et qui tient au roman; elle est dans *La Paysanne*, I, p. 75 : « L'un de ces jours un homme nous suivait le soir, et nous disait je ne sais combien de choses où je n'ai rien compris : nous doublions le pas... pour ne pas entendre les sots propos. Mme Canon nous a rappelées et nous a grondées de ce que nous allions trop loin devant elle; nous avons marché doucement et le vilain homme a été à son aise. Mme Canon, qui bouillait et qui n'osait rien dire parce qu'elle avait peur, nous a encore grondées de ce que nous allions trop doucement. Nous avons été vite. L'homme s'est mis entre elle et nous. Elle nous a encore rappelées, suffoquée de colère, et elle l'a menacé de le faire arrêter. Il lui a ri au nez : effectivement, elle avait un air si comique que Fanchette a éclaté; je me pinçais, moi, pour m'empêcher de rire. »

(3) *Le Paysan*. Lettre 63 : Mme Parangon écrit. — « Ah Seigneur ! voilà Mme Canon qui gronde ! Je l'entends qui dit : — Hum ! qu'écrit-elle donc

à préciser ce que ses émules ont laissé dans le vague (1), à rapporter un bout de conversation qui est la nature même : ni la feinte naïveté des paysans d'opéra-comique, ni l'entortillé de Crébillon et de ses élèves (2). Enfin et surtout, il n'a de dédain pour aucun fait, quelque insignifiant qu'il soit; une conversation de laboureurs en l'absence de leur maître; une heure de la vie d'une femme perdue, volée par son souteneur (3), un événement qui amuse les voisins (4), tout lui est bon.

Voici une de ses meilleures pages : La conversation « prit une tournure beaucoup plus libre, lorsque le maître fut absent. D'abord, elle fut bruyante; ensuite, la bonne mère Toutlesjours, qui aime les petits contes, demanda aux garçons des nouvelles de leurs amours. Personne ne parla de lui-même, mais chacun raconta ce qu'il savait de son voisin : celui-ci s'en vengeait en dévoilant les secrets de son camarade; par-là, nous avons tout appris. Un d'eux a bien voulu songer à moi, et a dit que je devrais faire une maîtresse. Et sur-le-champ, un autre a nommé la petite Jeannette, la nièce de notre maître. La bonne dame Toutlesjours l'a interrompu. — Laissez là Roger, a-t-elle dit; il n'est pas pour s'établir dans ces cantons; d'ailleurs,

---

tant ? Si c'est à son mari, il n'y a qu'un mot à lui dire, qu'il est une brute ; si c'est à d'autres, c'est fort mal ! — Allons, allons, chère tante !... Mon Dieu, serons-nous toutes ainsi lorsque nous serons vieilles ! »

(1) *Le Nouvel Abailard*, p. 107. L'héroïne des romans rêve vaguement; la rêverie d'Héloïse est ici peinte avec précision : « J'imagine quelquefois de petites brouilles; je suppose que j'ai tort; je n'en suis que plus entêtée et moins disposée à revenir la première, car voilà comme on est quand on a tort. Alors je vous vois chercher à me fléchir; moi qui brûle d'envie de l'être, je feins de bouder; et pourtant je ne m'éloigne pas trop; car la chose que je crains le plus au monde, serait de vous voir vous décourager. Vous m'atteignez; vous me prenez une main, vous tombez à mes genoux. Mon cœur se gonfle, je ne saurais plus y tenir; je souris, la larme à l'œil, en vous priant de vous lever; et puis je vous donne un joli nom. Oh ! comme je savoure ce moment !... Je suis presque fâchée quand Tonton vient interrompre le tissu de quelques-unes de ces chimères. »

(2) P. ex. *Le Nouvel Abailard*, dans de très nombreux passages; cf. I, pp. 255, 264.

(3) *La Paysanne*, IV, pp. 24-26.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 16.

c'est un garçon obéissant et de bon exemple, qui ne fait rien que de l'avis de son père; c'est Charles qui choisira pour lui. Ma nièce Jeannette est une brave fille, elle a une maison bien garnie, cinquante journées de terres des meilleures, trois arpents de vignes, cinq hâtes de chenevières; c'est un bon parti; mais elle est trop jeune, cela n'a pas 17 ans accomplis : qu'est-ce que vous allez parler d'une morveuse?... Mais je crois qu'elle n'est pas venue ici depuis que Roger y est; la tante, la Grand'Jeanne, est ma belle-sœur, je n'en dis point de mal, mais c'est une si drôle de femme! elle ne veut pas que cette petite fille aille et vienne comme les autres, l'hiver à la veillée, l'été courir les groseilles, les noisettes. Les nôtres y vont; voyez s'il leur en arrive pis qu'à elle. — Oh! ma mère, a dit la jeune Claudiche, c'est ma cousine qui ne veut pas y aller; car ma tante lui disait un jour : va, Jeannette, avec les cousines, et elle répondit qu'elle ne voulait pas la laisser toute seule, et que nous avions assez de compagnie sans elle. — C'est une bien brave fille, a dit Jacquot, le plus vieux des garçons de charrue. — Oui, tout le monde l'aime, a interrompu Simon, son camarade. — C'est dommage, a repris Jacquot, de ce qu'elle est si jeune. — Et qu'est-ce qui arriverait si elle ne l'était pas tant, Jacquot, dit en riant la maîtresse? — Morgué je n'en sais que trop rien; mais il me semble que cela ferait un bon ménage avec quelqu'un qui aurait de la douceur. — Ce n'est pas pour ton nez, Jacquot, a dit François le berger; tiens, on te marie... — Sans que je le sache, vous allez voir! — Oh non, tu le sauras, car je vais te le dire. — Morguenne, je ne me soucie guère de le savoir. — Ecoute, écoute; c'est avec la grosse Madelène Blondin : on disait tantôt aux champs qu'on l'a vue quelquefois en allant au marché porter ses œufs, se reposer, sous le gros poirier du vallon, avec un blateyer;... un bon garçon ma foi; mais c'est encore assez bon pour un vieux Rodriguez comme toi, Jacquot. — Parle donc plus bas, François, a dit notre maîtresse; si

Touslesjours t'entendait... Eh bien la grosse Madelon?... — Oh ce n'est rien, a repris le malicieux berger, on dit qu'elle est trop grasse. — Comment trop grasse? — Vous n'entendez pas, mère Cathos? une femme d'esprit comme vous! elle n'en aura point. — Taisez-vous, François, vous dites des choses... Ces pauvres filles! comme ces chienapends les habillent! — C'est comme la belle Manon la couturière, a dit Gilles le bouvier, celui qui est manchot; croyez-vous, quand elle va avec le grand Lamas et ce faraud de Doré, à la fête ici, à la fête par là... hein... — Oh! pour celle-là n'en dites point de mal, Gilles, a répondu Cathos : c'est une fille réservée. Et tout de suite, s'adressant à Catherine, à Joson, à Claudiche, ses filles, elle leur a dit : — Que cela vous apprenne à vivre, mes pauvres enfants; vous voyez, ce sont des Lucifers que ces garçons; ne les accointez pas plus que la brebis fait le loup; ils vous flattent et vous déchirent; faites comme Jeannette : ma foi, ma belle-sœur a raison, et son frère aussi, qui est votre père : tenez, j'aime les contes, moi, mais merci de ma vie, si une fille à moi faisait aller les langues, je lui tordrais le cou... Et vous, Grand Pierre, finirez-vous l'année mon garçon? car on dit que la petite Jeanneton vous veut, qu'elle vous aime comme ses yeux. Elle n'a pas tort, mon ami, car vous êtes un bon garçon bien sage. — Rien n'est pis que l'eau qui dort, a repris le manchot. Si vous le voyiez se dégourdir avec sa Jeanneton; comme il lui en dégoise! Elle n'a pas le temps de lui répondre. — Elle babille pourtant bien, a dit Joson. — Il babille encore mieux; vers elle s'entend. — Laisse Grand Pierre, a dit François, ou je vais parler de toi. — Je t'en défie, car je n'ai point de maîtresse; personne ne veut de moi, parce que j'ai un mauvais bras. — Oh! Si tu n'avais que cela de mauvais... — Paix, François; point d'injures, a dit Cathos. — Rien, notre maîtresse; je voulais seulement dire que si cela... (montrant son cœur) valait le bras... — Vous tairez-vous, François! — Parguenne, a répondu Gilles, tu l'as bon, toi! quand

tu as pris les poules de cette pauvre mère Dodiche, notre voisine, et que vous les avez fait rôtir aux champs avec tes camarades... — Et toi quand tu as fait une ceinture entre deux terres au noyer de Jean Panneterat, qui l'a fait mourir... un noyer qui portait jusqu'à six boisseaux de noix... — Et toi, quand tu as... tiens, j'en sais bien plus que je n'en veux dire... — Oh! Morgué, dis; ne te gêne pas... — Que je dise? — Oui, dis. — Tu t'en repentiras. — Je t'en défie, là. — Morgué je le dirai, mais avec la permission de la mère Cathos et de la compagnie, il y a ici trois personnes de trop (il a montré Catherine, Joson et Claudiche). M^me^ Cathos brûlait d'envie de savoir ce que c'était, mais elle n'osait renvoyer ses filles; François paraissait moins hardi, il a changé la conversation. On a parlé d'un curé voisin. — C'est un vert galant que le curé de... a dit aussitôt François. » (*L'Ecole des pères* I, 269 sq.)

Quel auteur, je ne dis pas au XVIII^e^, mais au XIX^e^ siècle, a serré la réalité, une certaine réalité, d'aussi près?

Restif n'a pas seulement regardé beaucoup de choses; il les a comprises, et l'attention qu'il accorde aux humbles prend une singulière signification à quelques années de 1789. Je ne parle pas de ses nombreux projets de contrat social (1), ni de ses phalanstères (2); je le laisse arranger la société à sa guise. Ce qui m'intéresse, c'est qu'avant de vouloir réformer l'Etat, il en a vu, peint et apprécié les divers membres : il hait les grands, il méprise la populace, il prise très haut les classes moyennes et reconnaît en elles la chair et le sang qui soutiennent et nourrissent le grand corps social :

« Il est un état mitoyen qui lie entre eux tous les autres; il compose le gros de la nation, et porte presque toutes les charges de l'Etat : c'est la condition naturelle de l'homme,

---

(1) On les trouvera analysés dans LICHTENBERGER, *Le Socialisme au XVIII^e^ siècle*, p. 206 sq.

(2) M. BOURGIN, dans sa thèse, a discuté la question de savoir si Fourier les a connus.

qui n'est point fait pour être abruti comme le manœuvre, inventeur comme l'artiste, servile imitateur comme l'artisan, et dominateur comme le noble. Le bourgeois ne dédaigne rien : il cultive sa terre, s'il habite les campagnes; il fait le commerce, s'il se trouve placé dans les villes; ses enfants deviennent hommes d'église, hommes de loi; ils portent quelquefois les armes; ils cultivent les arts et les sciences; l'état du milieu est fait pour éclairer tous les autres : il invente, il parcourt la terre, il étudie pour eux; il cherche à se donner la noblesse du mérite et du talent. Il semble que lui seul sache faire tout l'emploi des facultés de l'homme. C'est à sa position qu'il doit cette impulsion heureuse; il n'est pas avili; il n'est pas honoré; le pauvre jusqu'à l'indigence, toujours rebuté, ose à peine soupçonner qu'il est homme; le noble, l'homme titré, que l'adulation abuse, daigne à peine s'avouer qu'il n'est qu'un homme; le bourgeois est dans l'heureuse nécessité de n'en pas douter. En entrant dans le monde, il voit que son sort dépend de lui : il n'est rien, il faut ou monter ou descendre : avec du travail, il peut devenir quelque chose; la paresse, l'inaction peuvent le jeter au dernier rang... C'est ici l'homme par excellence, c'est-à-dire celui dont l'âme a tout son ressort; un citoyen de cette classe peut tout embrasser : il jette, en sortant de l'adolescence, ses regards sur toutes les occupations des enfants des hommes, et il dit : Rien n'est au-dessus de moi; il lève ensuite les yeux, il sonde son cœur, et s'il le sent s'échauffer, il s'écrie : Je puis à force de vertus parvenir à tout (1). »

Ainsi pensait et jugeait du tiers état, dans les premières années du règne de Louis XVI, un paysan de la Basse-Bourgogne, un paysan perverti, un romancier. Que devait donc penser, dans les mêmes années, l'immense assemblée encore muette dont il vient de faire l'éloge et qui, mieux que l'aventurier, non pas toujours aussi clairement peut-être, mais profondément, sent sa force?

(1) *L'Ecole des pères*, 1776, I, pp. 27-30.

Voici ce qu'elle pense et ce que bientôt elle dira :

« Nous sommes trois contre un... notre intention est de rétablir pour toujours les choses sur leur ancien pied, sur l'état primitif, c'est-à-dire sur la plus parfaite et la plus légitime égalité... Que s'il se trouve parmi vous quelqu'un qui ait deux bouches et quatre bras, il est trop juste, assignons-lui une double portion. Mais si nous sommes tous faits sur le même patron, partageons le gâteau également. Mais en même temps, mettons tous la main à la pâte... Que tous les hommes, d'un bout de l'univers à l'autre, se donnent la main, ne forment plus qu'une chaîne d'anneaux semblables, et crions d'une voix unanime : Vivent l'égalité et la liberté! Vivent la paix et l'innocence!» En 1788, « tout ceci n'est qu'un conte, comme l'auteur le dit, mais sera histoire (1) ».

Les actes, préparés par les idées, vont venir. Ce n'est plus le moment de parler du genre romanesque.

---

(1) Sylvain Maréchal, *Apologues modernes à l'usage du Dauphin*, 1788, cité par LICHTENBERGER, p. 440.

CONCLUSION.

Au moment de terminer un ouvrage dont la lecture lassera peut-être ceux mêmes qui en auront voulu prendre connaissance par devoir et par profession, j'éprouve un scrupule à la vérité bien tardif. Etait-ce la peine d'analyser des centaines de romans oubliés et de démontrer qu'ils sont illisibles? Et si c'est là mon seul dessein, n'ai-je pas pris un soin superflu?

Je pourrais répondre que la vérité est toujours bonne à dire, qu'elle n'a droit au crédit que dans la mesure où elle apporte ses preuves avec elle et que j'ai du moins épargné à un autre une partie de la tâche qu'il aurait pu être tenté d'entreprendre. J'ajouterais qu'aucune vérité n'est négligeable et que pour justifier une recherche il n'est nullement requis d'en établir l'utilité. Les deux notions du vrai et de l'utile, ou si l'on veut, le point de vue historique et le point de vue moral, ne sont pas dépendants l'un de l'autre si même ils sont destinés à se prêter un jour un mutuel appui.

En outre — et je pense ici surtout aux adversaires actuels de Rousseau — le jugement critique appliqué aux œuvres humaines a besoin d'un fondement, et où le trouvera-t-il si ce n'est dans l'histoire?

Soit, me dira-t-on, accordons cela! Seulement, n'oubliez-vous pas le principal? Que gagnera, à votre enquête, notre connaissance esthétique du XVIII[e] siècle? Quelle attention avez-vous accordée à l'art, à la vraie littérature?

Pas la moindre, je l'avoue sans vergogne. Bien plus, j'affirme que si j'avais agi autrement, je me serais gravement trompé.

Les enquêtes autour d'une grande œuvre ou celles à qui elle sert de point de départ ou de prétexte, se partagent aujourd'hui logiquement entre des amateurs de goût et de talent divers; la biographie, l'étude esthétique, l'histoire littéraire, indispensables l'une comme l'autre, se juxtaposent, se complètent et s'éclairent mutuellement, mais ne se confondent pas. C'est parce qu'ils ont des exigences tout opposées que j'ai négligé les deux premiers ordres de recherches pour me consacrer au troisième.

***

Le fait le plus brutal reçoit de ses divers observateurs des interprétations différentes, subordonnées au tempérament de chacun et à son information préalable; l'histoire reposant sur cette base mouvante n'est jamais faite, se refait sans cesse.

Pourtant, combien le fait d'observation nous paraît simple dès que nous le comparons au sentiment esthétique! A quel rang et pour quelles raisons classez-vous Jean-Jacques Rousseau prosateur, par exemple, dans la hiérarchie des grands écrivains français? Quel choix faites-vous dans son œuvre et pourquoi? Je poserais ces questions à dix de mes contemporains et leurs réponses ne seraient certes pas identiques. Mais j'admets qu'elles soient exactement semblables; je leur demanderais alors : êtes-vous sûrs que votre admiration a toujours été fondée sur des motifs esthétiques? Vos préférences et vos répugnances personnelles, non pas seulement votre sentiment de la beauté, mais vos conceptions morales, votre expérience de la vie, vos souvenirs de jeunesse et jusqu'à votre idéal politique, n'ont-ils pas participé à votre jugement? Ils le confesseraient.

A moins cependant que je n'aie poussé la maladresse jusqu'à choisir pour mes dix témoins dix professeurs dans leur chaire, c'est-à-dire au moment précis où leur métier

les oblige à négliger ces divers éléments en vue d'une « explication d'auteur » au cours de laquelle leurs confidences seraient déplacées.

Le vrai public ne lit pas ainsi; il ne cherche pas dans Rousseau la beauté ou la nouveauté de Rousseau; il s'y regarde lui-même, il guette, devant ce miroir imparfait, les reflets de sa propre image; nous ne nous informons pas dans un livre uniquement pour nous informer, nous l'ajustons et nous l'adaptons selon les contours déjà fermes de notre caractère; et pour cela, il faut bien que nous le déformions. S'il faut dire le mot, nous lisons pour notre plaisir, et il n'est pas besoin de prouver que notre plaisir et l'histoire d'un genre n'ont rien de commun.

Chacun de nous aurait donc son Panthéon, et vos grands hommes ne seraient pas toujours ceux d'un autre? Je suis tenté de le croire. Mais je dois pourtant enregistrer l'accord unanime qui s'est fait pour assigner à chaque écrivain français un rang qu'il ne perdra plus, semble-t-il. Ceux dont je veux parler font l'objet de l'histoire de la littérature; ce sont ceux qui sont devenus classiques et qui, goûtés de leur temps, le sont encore aujourd'hui; ils ont des qualités qui leur appartiennent en propre et c'est à leur occasion sans doute que doivent intervenir les considérations esthétiques.

Mais justement, leur originalité ne peut se définir que par la description, et la lecture des œuvres est seule capable de nous la faire saisir. Elle se dérobe donc aux recherches de l'historien, mais offre à l'honnête homme un sujet de satisfaction, d'étonnement ou d'admiration. En outre, l'originalité d'une œuvre, c'est-à-dire ce qui la rend « inimitable », non seulement ne peut être analysée, mais, à moins que les mots n'aient plus de sens, ne peut être assimilée ni imitée.

Et c'est ici que l'histoire littéraire trouve sa justification : elle rend intelligible la succession des grandes œuvres que les historiens de la littérature ont pour mis-

sion de décrire. Elle ne perd jamais de vue les héros, puisqu'ils sont seuls à mériter l'intérêt; mais elle s'interdit de les aborder par le côté qui les fait grands. Elle veut bien dans l'œuvre de l'un d'eux tenter une explication des caractères qui lui sont communs avec ses contemporains, mais elle sait qu'elle chercherait en vain le pourquoi du génie lui-même. Elle s'applique à illustrer par des exemples une thèse que le simple bon sens établit sans effort, à savoir que la nouveauté et la beauté, justement parce qu'elles sont exceptionnelles, ne s'imposent nullement aux plagiaires; ceux-ci ne réussissent qu'à emprunter les éléments déjà désuets et d'ailleurs ils n'ambitionnent pas plus.

***

Etudier l'influence des grands écrivains, c'est déterminer les deux périodes d'importance inégale et diversement fécondes sur lesquelles elle s'étend. Dans la première, l'œuvre s'impose par sa concordance avec le présent et le passé immédiat en leur donnant une expression définitive; dans la seconde, par son originalité en constituant une part de l'avenir. La première est surtout la période du succès, la seconde la période d'action.

Le Rousseau qui fut imité par ses contemporains n'est pas le vrai ou du moins n'est pas le nôtre. Ce premier Rousseau ne fit qu'encourager la diffusion d'un rousseauisme qui existait avant lui.

Il faut alors se demander pourquoi Rousseau est pour tout le monde le parrain du rousseauisme, et pour beaucoup son inventeur responsable.

C'est que l'histoire de la littérature est soumise, comme l'autre, aux « rassembleurs ». J'explique ce nom qui, dans ma pensée, convient pour préciser ce qu'a de confus celui de créateur. Qu'a fait Rousseau si ce n'est rassembler dans une personnalité unique les aspirations contradictoires éparses dans ses contemporains? Qu'a-t-il fait d'autre que

de ramasser autour de lui les banalités de son temps? On sait que ce n'est pas lui qui a préparé l'état mental du milieu du siècle; Prévost, Baculard et leurs compères en étaient les représentants et l'avaient déjà exprimé. Mais à côté des médiocres, éternellement identiques à eux-mêmes, et qui s'accroissent et se multiplient pour ainsi dire à la façon des organismes inférieurs, à côté des êtres qui végètent, Rousseau fut un de ces hommes qui absorbent et élaborent, pour une vie sans cesse renouvelée, les aliments de l'esprit dans lesquels de plus humbles n'avaient trouvé qu'une pâture hâtive. Il reçut d'eux des idées qu'il anima et, tandis qu'ils s'attardaient à leurs vagissements, il fut celui qui persuade.

La raison, c'est qu'il accomplit à la sueur du front le labeur propre à l'artiste : lorsque les autres stagnent dans la confusion, il élucide; il sait que, avant de prétendre dominer nos sentiments et nos idées, il faut d'abord que nous les connaissions parfaitement et pour cela que nous en cherchions l'expression exacte, que nous déterminions au moyen de mots leurs diverses nuances. Si l'on veut atteindre la convenance du terme avec l'idée, il sait qu'on doit la poursuivre et c'est pour l'avoir fait en revivant sincèrement des banalités qu'il trouva l'accent inoubliable, celui que les plus grossiers perçoivent, celui qui éclaire la confusion de leurs sentiments et qui définit par le verbe et anime d'une résonance particulière chacune des aspirations indistinctes qu'ils ressentaient profondément, mais qu'ils exprimaient et donc concevaient vaguement.

Sa précision et son éloquence donnèrent un rang, dans l'art littéraire, à des maladies ou à des malformations morales, qui sans lui seraient restées à leur humble place parmi les extravagances de l'abbé Prévost et les indigences de Baculard. Par là, il révéla à eux-mêmes ceux de ses contemporains déjà atteints de rousseauisme; par la « puissance de conquête », par l'ardeur et la nouveauté de son accent, il enseigna aussi le rousseauisme à ceux qui n'en étaient pas encore touchés.

Mais il faut croire que ces derniers, s'ils en étaient indemnes, étaient mieux préparés à se laisser vaincre qu'à résister. En effet, Rousseau leur proposa en même temps le mal et le remède; et sans une hésitation ils se précipitèrent au mal. En 1784 avec Mercier (1), comme en 1735 avec le *Comte de Comminges* et comme avant 1700 déjà avec la présidente Ferrand, la première volupté et la suprême vertu est de « se prouver à soi-même sa propre sensibilité ». « La société, diront les révolutionnaires, a pour but le bonheur commun »; avant eux et dans le même esprit Helvétius, et non Rousseau, avait formulé ce principe en définissant la vertu comme « le désir du bonheur des hommes ». Dans les romans de l'abbé Prévost et de Baculard, le héros s'était déformé et amoindri jusqu'à devenir « l'homme sensible »; sa seule préoccupation est l'amour; il fait encore de lui, comme au temps des *Histoires tragiques* de Belleforest, « la plus parfaite des passions nécessaires qui sont naturelles en nos âmes », mais cette passion n'est plus le ressort de l'âme (2), parce que « l'homme sensible » n'a pas d'âme : c'est un pauvre être falot sur lequel en apparence s'acharne le sort; mais sans qu'il le sache, son pire ennemi est lui-même; il porte dans son caractère un fond d'inconstance et d'inquiétude qui lui interdit d'être jamais satisfait. Au lieu de chercher la source du mal où elle se trouve, il s'en prend à la société; ayant jugé qu'il ne convient pas à l'état social, il intervertit les termes d'un verdict si raisonnable et déclare que c'est l'état social qui ne lui convient pas. Car il est au

(1) *Mon Bonnet de nuit*, éd. de 1784, t. II, p. 10, article *Attendrissement:* « Nous exerçons puissamment la pitié, ce sentiment exquis de la nature humaine et qui en fait l'excellence; nous l'exerçons, ce tact délicat et profond, avec une certaine volupté qui nous dit à nous-mêmes que dans cet instant nous sommes bons et sensibles. »

(2) Mercier connaît encore la formule, mais ce n'est plus qu'une formule. « L'amour, dit-il, féconde plus souvent nos vertus que nos vices; le cœur échauffé s'améliore. Après un court instant de délire, il est formé. L'homme devient plus sensible, plus sage; il conserve sa bonté et n'a perdu que quelques moments abandonnés au plaisir. Le véritable amour n'habite point dans les âmes basses et rétrécies, ou il les change bientôt. » (*Ibid.*, t. II, p. 122.)

centre de tout, non pas « comme un écho sonore » pour renvoyer aux hommes leurs rumeurs et leurs cris, ni pour communiquer avec les meilleurs de ses semblables, participer à l'effort commun et se mêler aux flots qui progressent, mais inerte et isolé sur des tréteaux ridicules du haut desquels il profère ses malédictions stériles; il gémit, mais il reste les bras croisés.

Se sentant méprisé et n'acceptant pas l'idée qu'il est méprisable, il ne prétend pas être jugé selon la loi commune, mais bénéficier d'un privilège. Le nouveau code dont il se réclame se trouve achevé dès la première moitié du XVIII[e] siècle; juge et partie, « l'homme sensible » a fait de la « sensibilité » la mesure de la vertu. Et c'est ainsi que Saint-Preux a pu, lui millième, prétendre qu'on appréciât les convenances mondaines selon le degré où elles se conciliaient avec ses exigences à lui, et non qu'on l'appréciât, lui, selon l'effort qu'il aurait pu tenter pour s'y conformer.

Rousseau ne fut donc pas l'initiateur de la morale de la complaisance; il ne la fournit pas à ses contemporains, il ne fit que la leur transmettre. Son rôle de glorieux intermédiaire fut identique à l'égard du prestige du sentiment; avant lui le sentiment est un guide, et l'on sait fort bien que ce n'est pas Rousseau, malgré qu'en ait M. Lasserre, qui bouleversa la hiérarchie classique, celle qui « subordonne la sensibilité à l'intelligence, l'imagination à la raison, les puissances affectives et spontanées à la puissance réflexive (1) ».

Au contraire, Rousseau fut le seul à s'efforcer contre son siècle, ou du moins le seul qui eût pu l'entreprendre avec chance de succès. Songez qu'avant la *Nouvelle Héloïse* le repentir d'une femme adultère semblait ridicule et invraisemblable; qu'après la *Nouvelle Héloïse* encore, le redressement d'une conscience est considéré non seulement

(1) *Le Romantisme français*, 1908.

comme ridicule, mais comme révoltant, et dites-moi ce que vous reprochez à Jean-Jacques. Vous, qui entendez le condamner, vous atteignez par delà Jean-Jacques, Prévost, Baculard, Marmontel, Pope et Richardson; vous trahissez votre meilleur allié parce que vous le méconnaissez.

De quoi vous fâchez-vous? De la résistance de Julie à l'ordre du baron d'Etange? Mais Julie n'a pas quitté la maison des siens comme l'avait fait Clarisse, et même Julie se soumettra aux ordres paternels. En cédant à un amant, dites-vous, elle a fait fi des règles fondamentales de notre société. Oui, mais sans compter qu'une telle faute ne fut jamais exceptionnelle, n'est-ce rien que de n'en pas commettre d'autre? Julie ne demandait qu'une chose : rejoindre le droit chemin et, tout bien pesé, vous conviendrez qu'elle y rentre. Lancez donc votre anathème contre celle qui méprisa le mariage, lancez-le, puisque le jeu vous plaît, contre l'*Héloïse* de Pope.

Laissant ces anecdotes, vous envisagez les principes et vous voulez que l'enseignement scandaleux de Rousseau ait humilié la raison devant le sentiment, qu'il ait fait de celle-là la servante de celui-ci. Mais justement Rousseau a professé le contraire; il n'a combattu que la raison « étroite et tronquée ». A sa façon, il a ramené la littérature du plan abstrait où elle se mouvait, et, ayant mis l'idée aux prises avec la vie, il a vu qu'après les arguments nécessaires pour convaincre il fallait pénétrer plus profondément la chair de l'homme, et que l'on n'a rien obtenu si la persuasion n'achève, selon ses propres termes, ce que la raison avait commencé.

Tous les pamphlets, faciles et bien inutiles, qui s'acharnent sur l'œuvre de Rousseau frappent donc à faux; la part de vérité qu'il est juste de leur reconnaître s'applique excellemment à plus d'un contemporain de Jean-Jacques et répète souvent la leçon de celui-ci.

En effet, nous l'avons fait toucher du doigt, Rousseau

fut un réactionnaire : il ramène aux convenances sociales une fille égarée, il redresse une conscience jusqu'à substituer en elle la pratique de l'effort et du renoncement au séduisant mensonge de la complaisance; il efface d'elle le prestige de la vie passionnelle pleinement développée et inscrit à sa place, comme sur une page blanche, la notion du devoir.

Le parti pris des adversaires actuels de Rousseau ne les aveugle pas : ils n'ont garde de lui reprocher les dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*, mais ils ont soin de les ignorer. Le XVIII[e] siècle les ignora de même, mais pour des raisons tout opposées — ou plutôt il les renia, et c'était plus logique. La partie licencieuse de son œuvre, celle qu'on stigmatise aujourd'hui, ne lui appartient pas; bien plus, elle est combattue par une contre-partie que Rousseau aurait voulue victorieuse, mais qu'il n'a pas réussi à faire dominer. Ses contemporains se sont détournés de lui dès qu'ils ont perçu le désaccord de leur idéal et du sien; la flamme du nouveau feu qu'il allumait sur un foyer languissant a blessé leurs yeux, et se dérobant à son éclat, ils en ont hâtivement distrait les scories pour les ajouter au vain amas de cendres qui s'entassaient déjà dans les coins sordides.

Jusqu'à la fin du siècle, Rousseau ne remplace, certes, pas Prévost; « l'homme sensible » trouve seulement plus aisé de s'approprier tout ornés et parfaits un type et des formules qu'il se contentait jusque-là d'extraire laborieusement de son pauvre et simpliste génie. La responsabilité de Rousseau dans le XVIII[e] siècle n'est donc que celle d'un artiste et non celle d'un inventeur.

Mais comment son action ne se borna-t-elle pas là? Et pourquoi Prévost, Baculard ou Marmontel, coupables avant lui de l'homme fatal, de la victime des préjugés et du grotesque homme des champs, pourquoi ces trois romanciers dont le succès se prolonge au delà de la Révo-

lution (1) ne sont-ils pas au même degré que lui responsables du romantisme de 1830? C'est que d'abord ni l'un ni l'autre n'ont la puissance et la ténacité de l'artiste; le contour de leur dessin est toujours provisoire. C'est que, ensuite, ils recommencent à tout coup la même ébauche monotone qu'ils n'achèvent jamais. Leur œuvre a sombré avec l'état mental qui fit son succès. Rousseau, au contraire, eut le privilège du génie, il eut le don qui fait durable l'œuvre littéraire : l'obstination de la raison appliquée à un ensemble de faits pour les éclairer, les définir ou les susciter; la raison, c'est-à-dire l'esprit allié au sentiment de telle sorte qu'ils se contrôlent l'un l'autre, parce qu'ils sont, chacun en vertu de leur mission particulière, égaux en dignité et en lucidité. Rousseau rétablit le contact de l'esprit et de la chair. Les hommes de son temps, dans leurs livres (dans leur vie c'est autre chose!), les auteurs donc du XVIII[e] siècle, ont trop volontiers séparé les deux caractères dont l'union intime fait l'homme; d'un côté, sentimentalité absurde et souvent abjecte, de l'autre, rationalisme étriqué et sec, voilà leurs conceptions; Diderot lui-même, qui alternativement les fait siennes toutes deux, les subit tour à tour et, malgré sa puissante imagination, il ne les unit pas harmonieusement en lui.

Le XVIII[e] siècle fini et bien fini après la Révolution, que devait-il survivre, dans le XIX[e], qui appartînt exclusivement à Rousseau? Que lui doivent les romantiques?

Si le caractère du romantisme est d'exalter la passion, de réclamer pour elle des privilèges et de la peindre frénétique, il continue à « baculardiser »; s'il réside dans la complaisance d'un cœur mélancolique qui se nourrit de ses sombres plaisirs, il répète Prévost et non Jean-Jacques; c'est encore à Prévost et à ses lointains disciples qu'un

(1) Dans un *Plan d'études* daté de 1796, Foscolo lui-même recommande en même temps *La Nouvelle Héloïse* et les *Œuvres* de Baculard (Hazard, *op. cit.*, pp. 163-164.)

certain romantisme devra ses cimetières et ses lampes sépulcrales; il empruntera à Young et à Ossian plus d'un de ses clichés. Et d'abord, qu'est-ce que le romantisme? Le mot « romantique » signifie-t-il « romanesque » ou « pittoresque »? Ce qui est romantique, est-ce ce qui est touchant ou ce qui est sauvage et porte dans l'âme « un certain effroi »? Ne serait-ce pas plutôt le gothique, le troubadour et le féodal? A moins que ce ne soit la poésie des ruines ou la splendeur des cathédrales, ou encore le cosmopolitisme, le dédain des règles, le pessimisme? Peut-être est-ce tout simplement « le goût des émotions fortes et des surprises tragiques du destin », ou seulement « le goût des émotions rares et des horizons nouveaux [1] ». Si ces divers éléments constituent le romantisme, ou se retrouvent en lui, examinez-les et dites-moi si c'est Jean-Jacques Rousseau qui imposa ce nouvel idéal aux hommes de 1800-1830.

Il ne reste plus qu'un point à élucider; mais c'est le plus important : Quels romans, quels drames avons-nous retenus de l'époque romantique et dans quelle relation d'effet à cause sont-ils avec les œuvres, sur lesquels on a si longuement médité? Et pour préciser encore davantage, dans ces drames et ces narrations, quelles pages sont restées particulièrement vivantes?

Le romantisme serait négligeable pour nous s'il n'avait été lyrique. Or, qui fut lyrique au XVIII[e] siècle? Prévost, Baculard, Marmontel? N'insistons pas.

Rousseau a donc été l'initiateur de ce qui, dans le romantisme, s'est prolongé jusqu'aujourd'hui; tout ce que le romantisme retint de caduc est étranger à Rousseau.

Mais ce n'est pas tout; l'influence de Rousseau fut peut-être plus agissante dans sa portée négative. Si c'est lui qui a ébranlé les sensibilités exquises, il ne les a pas seulement

---

[1] Cf. D. Mornet, *Le Romantisme en France au XVIII[e] siècle*, Paris, 1912. Idem, *Sur le Romantisme français* (*La Civilisation française*, 1[re] année, n° 6).

orientées vers le lyrisme; en leur proposant comme le seul problème digne d'intéresser l'homme, l'homme lui-même, ses aspirations infinies qu'il prolonge à son gré dans la nature indifférente et pourtant consolatrice, il a déprécié à la longue l'accidentel et l'anecdotique et les a obligés de reprendre l'humble rang qu'ils n'auraient pas dû quitter de puérilités dont on s'amuse un instant. C'est là que son œuvre apparaît exceptionnelle, non seulement dans le XVIII[e] siècle, mais dans tous les temps, et surtout son œuvre romanesque, la *Nouvelle Héloïse*, les *Rêveries* et les *Confessions*.

Vous n'y chercherez pas, je le sais, les extravagantes aventures de l'abbé Prévost, encore moins les imbécillités de Baculard; mais vous n'y trouverez pas non plus les noirceurs mélodramatiques de *Cinq-Mars* et de *Notre-Dame de Paris*, les Marion Delorme, les rangées de cercueils, les brigands vertueux, les prêtres sataniques, les mères incestueuses. Il ne s'intéresse qu'aux conflits impliqués dans la nature même de l'homme et ne daigne prendre position que dans les débats qui s'engagent autour de son caractère proprement humain : il traite de l'éducation tout entière, des besoins religieux, des droits et du rôle politique d'un citoyen.

* * *

Après lui il y a place pour d'autres inventeurs; et même il les appelle ou les annonce, mais il ne les suscite pas. Si le lyrisme s'est épanoui après lui, ce n'est qu'au bout d'un demi-siècle de tentatives intermittentes et d'efforts stériles; il fût resté un bégaiement si le hasard n'avait pas fait surgir des hommes d'un talent aussi rare que celui de leur maître, et qui furent grands par leur génie, et non par l'enseignement qu'ils auraient subi en élèves dociles.

Telle est la leçon de l'histoire littéraire. Ses enquêtes peu attrayantes d'aspect, mais passionnantes pour celui qui s'y livre, servent à convaincre, une fois de plus, les

hommes de quelques banalités qu'il n'est jamais superflu de leur rappeler; s'il était permis d'appliquer par analogie aux diverses activités humaines les conclusions où elle aboutit dans son domaine restreint, on démontrerait que dans l'histoire de l'humanité seuls comptent quelques héros traînant à leur suite une foule dont l'idéal est peu exigeant et qui d'abord s'efforce de retrouver dans le génie qu'elle idolâtre, mais qu'elle méconnaît, des encouragements pour ses propres aspirations. Puis, le temps fait son œuvre : il entame et bientôt anéantit les doctrines que des circonstances passagères avaient provoquées; il laisse intacte et bientôt fait fructifier la doctrine féconde dont l'essence est de s'appliquer universellement à l'homme. Celle-ci arme de nouveaux héros, et l'évolution se poursuit par lointaines étapes.

***

Un écrivain ne devient classique en France que par son côté raisonnable et à condition de réduire les excès par lesquels son époque a péché. Rousseau fut réactionnaire; les romantiques le furent au même titre. Rousseau n'inventa pas le rousseauisme, il le décanta; les romantiques, à leur tour, reçurent de la tradition un romantisme complet, mais informe, dont ils rognèrent les bavures et qu'ils polirent à la longue.

Les romantiques oubliés ne sont intéressants que du point de vue historique; ceux qui ont survécu peuvent seuls inspirer des panégyriques ou des pamphlets, et je les abandonnerais volontiers aux pamphlétaires, à condition qu'ils me prouvent d'abord que Chateaubriand et Lamartine se sont bornés à reproduire ou à développer les thèmes d'un Loaisel de Tréogate, leur précurseur plus ou moins authentique. Mais de la sensualité de celui-ci aux aspirations indéterminées et infinies de ceux-là, il y a exactement la distance qui sépare de l'homme la brute, et

la différence qui distingue de l'inquiet l'indiscipliné et le mécontent.

Les romantiques ne se contentent pas de revivre avec plus d'acuité les états émotifs qui ébranlèrent leurs devanciers; ils les décrivent avec un tel souci d'atteindre à une parfaite convenance entre le sentiment et l'expression, qu'ils sont amenés à renouveler la langue française. La création d'une forme littéraire implique un double labeur. Il faut d'abord se défaire des formules désuètes; on n'y renonce pas délibérément; lorsqu'elles se détachent et tombent, il y a beau temps qu'elles sont desséchées. Il faut aussi qu'après avoir éprouvé leur insuffisance, on y supplée; la nouvelle formule, exceptionnelle à ce moment, mais destinée comme les autres à devenir bientôt un cliché, doit sortir du fond même de l'homme. Son invention est la marque du génie littéraire; elle se dérobe aux grossiers outils de l'historien; la seule explication qu'elle admette, outre la ténacité de l'artiste, est un don particulier, uni à la parfaite concordance du sentiment exprimé et de l'homme qui l'exprime.

La concordance a probablement existé dans plus d'un écrivain romantique du XVIII[e] siècle, mais la ténacité et le don leur ont manqué à tous. Il leur a manqué aussi la qualité proprement lyrique qui permet au poète de décrire ou d'éveiller, à propos de ses sentiments individuels, les aspirations de ses semblables. Les auteurs du XVIII[e] siècle (j'excepte toujours Rousseau) n'ont que le premier et brutal élan lyrique; le sentiment qu'ils définissent, ils l'ont réellement éprouvé, mais ils ne l'ont défini que pour eux seuls et non pour vous. Ils ont pu ainsi se contenter d'être vagues; ils se seraient tu, d'ailleurs, que rien n'eût été changé dans le déroulement de la littérature française; seulement l'histoire littéraire, qui se confond parfois avec l'histoire des mœurs, y aurait perdu des documents.

***

Si dans leur propre littérature l'action des grands écrivains n'est vraiment féconde que sur leurs égaux, comment faut-il interpréter l'influence des littératures étrangères?

Ce n'est pas une grande hardiesse de soutenir que Richardson lui-même n'existe plus pour nous. Considérons un moment la destinée de son œuvre en France, car c'est peut-être le meilleur avertissement pour ceux qui seraient tentés de confondre le succès avec l'influence. Le succès inouï de Richardson au XVIII[e] siècle ne peut être mis en doute, mais là se borne sa fortune. Il aurait dû transformer la technique du roman; il aurait enseigné la peinture exacte, obstinée et lente des événements domestiques; au lieu de la France des salons, des alcôves et des bosquets, au lieu de la caricature, nous aurions eu le portrait, si on l'avait écouté. Pourquoi ne lui a-t-on emprunté que ses crudités et son romanesque, alors que l'on appréciait ses qualités de « dramaturge » et de réaliste?

On expliquera son échec par des raisons inhérentes à son époque. On ne traduit pas à ce moment pour satisfaire la sorte de curiosité qui ne se développera que plus tard [1] et qui pousse les hommes à s'informer des mœurs étrangères. Loin de rechercher les teintes franches et vivaces particulières à l'original, on les décolore jusqu'aux tons neutres; on met au nouveau venu un habit à la française, qui le déguise, qui le contrefait, mais qui lui ouvre les salons. C'est ainsi que les « trois grands drames » de Richardson ont encouragé la morale de « l'homme sensible » et le goût des situations scabreuses. A ce moment, qu'il s'agisse de Shakespeare, de Sterne, du *Marchand de*

---

[1] Comparez aux préfaces du XVIII[e] siècle ce passage daté de 1810 : « Il n'est pas permis de mutiler l'ouvrage d'un auteur célèbre qui se trouve à la tête de la littérature de son pays. Ses erreurs en fait de goût servent à faire connaître les défauts de cette littérature, et ses erreurs en morale à nous instruire de la façon de penser, des mœurs de sa nation. » *Télégraphe littéraire*, 22 février 1810, p. 56.

Londres ou du *Joueur*, on ne retient que des thèmes, et l'on ne s'assimile que l'élément étranger à l'art.

Le phénomène est d'ailleurs plus constant que je ne le dis et se reproduira en France à l'occasion de Byron. Restent en effet deux raisons d'ordre plus général : D'abord, la différence des tempéraments nationaux : ce n'est pas un fait négligeable de voir Young, par exemple, goûté bien plus tôt et bien mieux en Allemagne qu'en France. Lorsque les théoriciens, en connaissance de cause, admirent un art étranger, est-ce une preuve que le goût de la nation a changé, et peut-on jamais juger d'elle par l'esprit des gens de métier? Non, et Diderot lui-même, le héraut de Richardson, n'a rien publié de son vivant qui révélât l'action des « trois grands drames » qu'il a vantés bruyamment; il a prôné, il n'a pas songé à prêcher d'exemple.

C'est que, dernière raison et la plus importante, Diderot n'eut pas le génie qu'il fallait, ni lui ni un autre, et que toutes les théories du monde ne valent pas un homme qui leur donnerait un corps et les animerait. Dans le XVIII[e] siècle, ce sont les Prométhées qui manquent le plus.

***

L'étude des livres oubliés n'est pas un auxiliaire pour une meilleure compréhension esthétique des grands livres; leur intérêt est ailleurs. Et d'abord, du moins à leur date, on les lit; en les reproduisant plus ou moins déformées, ils maintiennent dans l'esprit de leurs nombreux lecteurs les conceptions de leurs maîtres. Tôt ou tard, celles-ci se dégageront du fatras où les contrefacteurs les auront replongées; mais avant ce moment, ils auront forcé leurs contemporains à penser dans le plan que l'inventeur a déterminé; s'ils n'élucident aucune question, ils les proposent du moins, ils soulèvent les objections, appellent des réserves, suscitent des commentaires et, grâce à eux plus peut-être qu'aux grandes œuvres (car le public ne relit

pas celles-ci tous les jours, tandis qu'il dévore les soi-disant « nouveautés »), les termes restent constamment présents.

Aussi, abandonnant le point de vue esthétique où l'histoire littéraire nous a ramené comme malgré nous, il est peut-être plus utile d'examiner la littérature du point de vue moral. « La littérature, a-t-on dit, est, dans le plus noble sens du mot, une vulgarisation de la philosophie. » (G. Lanson.) Au XVIII[e] siècle, sa prétention et son action furent surtout remarquables à cet égard, et l'on doit chercher à déterminer le rôle des écrivains aux prises avec les faits sociaux. Or, ici encore, l'histoire littéraire nous enseigne la même banalité, à savoir qu'il y a deux espèces d'hommes : ceux qui vivent et ceux qui végètent, et que les premiers mènent les autres. Elle va même beaucoup plus loin et pénètre plus profond; car elle nous révèle que le seul fait qui compte est la parole humaine; elle seule persuade, et donc elle seule déchaîne la force terrible, mais latente, impliquée, mais prisonnière dans les autres faits.

Dans la société qu'a scrutée un Montesquieu, combien d'injustices, d'inégalités, de crimes même beaucoup plus atroces que dans la nôtre! Ce sont des faits et ils restent inertes. Or, de leur temps, tout homme les connaît s'il le veut, tout homme peut les condamner s'il songe à y porter la réflexion. Pourquoi donc ne s'y décide-t-il qu'en 1789 et non en 1715? C'est qu'il faut un homme qui publie les faits, qui traduise les abus en paroles indignées, avant que les victimes elles-mêmes sentent le poids écrasant sous lequel pourtant elles succombent; il faut un autre homme qui les encourage à jeter bas leur fardeau, et quand ils sont prêts à le faire, il faut un autre homme qui les guide. La mission de ces guides, les bons et les mauvais, est de préparer un état mental à propos des faits; l'homme qui compte dans l'histoire sociale, c'est l'homme qui persuade.

C'est lui que je vois se baisser pour ramasser le fait qui gisait inerte comme un projectile dans une poudrière, je le vois le saisir et le lancer. Là d'ailleurs s'arrête son rôle;

une fois échappé de sa main, le fait prend sa revanche et s'il dévie de la trajectoire que l'animateur avait prétendu lui tracer d'avance, rien ne l'y ramènera. Il s'arrêtera pourtant au bout de sa course haletante, créant d'autres faits qui se soumettront à de nouveaux guides.

***

Je ne voudrais pas nier l'importance des faits sociaux; ils forment l'histoire de l'homme, et si la littérature est une expression de la vie, ils sont, en dernière analyse, à la base de toute révolution littéraire. Ils en sont la base, c'est-à-dire rien d'autre que le sol qui veut être semé pour qu'une moisson se lève.

Les raisons lointaines et confuses du romantisme, celles du moins que l'histoire peut atteindre, apparaissent dans la société de la fin du règne de Louis XIV. Les caractères de la prochaine transformation littéraire commencent à se définir peu après avec l'abbé Prévost, le grand romancier du siècle, à qui « l'homme sensible » doit son premier prestige. Mais le siècle avance et entame sa seconde moitié; la « philosophie » s'est popularisée et vulgarisée. Ce qui courait en manuscrit s'est répandu partout. Coup sur coup, à partir de 1748 paraissent l'*Esprit des lois*, les *Discours* de Rousseau, l'*Encyclopédie;* Voltaire est roi. Les idées les plus opposées à la religion s'expriment sans détour, par exemple dans le livre de l'*Esprit*. Tout le monde sait; on n'a plus besoin de déguiser les critiques sous l'habit chatoyant d'un Oriental qui, dans les *Lettres persanes*, était d'ailleurs déjà si transparent. Dès 1750, le roman, le genre le plus accessible à tous, lu par tous, ne se dispense plus de discuter Montesquieu ou Rousseau; il se meut dans leur voisinage, s'arrête aux mêmes questions, proteste comme eux ou contre eux. Ainsi le roman (sauf dans Marivaux et Crébillon) est une thèse; mieux encore : il ne démontre plus, il affirme, il est une profession de foi formelle ou implicite.

Pour affirmer sa foi, deux conditions sont nécessaires : que cette foi soit nouvelle et s'oppose à l'ancienne, sinon elle n'éprouverait pas le besoin de s'exprimer : le romancier irait à l'église, et revenu devant sa table de travail, parlerait d'autre chose. Il faut ensuite que l'écrivain soit libre, dans une certaine mesure, de formuler son opposition et sa critique.

Or, le XVIII[e] siècle lui donne cette liberté. Non seulement parce que l'écrivain n'est plus asservi aux grands, mais parce que les grands eux-mêmes souffrent qu'on discute la légitimité de leurs droits, et parce que le pouvoir central n'a plus de règle : toujours excessif, ou bien il cède trop, ou bien il a des sursauts violents. Le roman fut donc une thèse, parce que la France qui écrit et qui lit, c'est-à-dire Paris surtout, n'a plus de religion, et la France qui gouverne ne croit plus dans le principe de la monarchie.

Le résultat pour nous? Chose assez imprévue : montrer que le fait romantique, comme le mot invitait déjà à le supposer, dérive du romanesque.

En effet, dans une société qui se renouvelle dans son fond plus que dans sa forme, on doit compter trois sortes d'hommes :

L'amateur du temps passé, d'abord; il nous est antipathique, non par lui-même ni par sa foi, mais par les conséquences trop docilement acceptées d'un idéal politique qui ne convient plus. Son tempérament, la tradition de son milieu, ont pu lui conserver de solides qualités d'honnête homme et de croyant sincère; mais il fait partie d'une société où il a son mot à dire; or, les mots qu'il prononce sont parfois affreux : le conservateur dans l'Ancien Régime fut en même temps le soutien de la religion et de la monarchie, du trône et de l'autel, et c'était bien son droit; mais comme toutes les institutions politiques se tiennent, il fut également le défenseur des colons, bourreaux des nègres, par exemple. Le douloureux travail qui

bouleverse la société de son temps a fait de tout homme religieux un homme de parti.

Ensuite le novateur; il est aussi d'un parti. Il a sa religion; car pourquoi serait-il un novateur, un rebelle, presque un révolutionnaire s'il n'avait un amour mystique de l'humanité, s'il n'en avait la foi? Il déplace donc le lieu du bonheur et détourne la vie de la signification acceptée la veille; il procède contre la société contemporaine et contre la religion. La personne humaine, dans sa vie animale et végétative, est hissée par lui sur un piédestal. De là les faiblesses et la grandeur de son action.

Reste le troisième, qui a comme religion : lui-même. C'est le romantique du XVIII[e] siècle, c'est le fond de Chateaubriand. Il choie sa guenille. Des preuves? Elles se pressent; rien que l'expression : le plaisir de pleurer, est convaincante. Sa sensibilité ne le pousse pas à rechercher le bien des autres (sinon il serait un « philosophe »), mais à trouver partout et à propos de tout des sensations qu'il dénomme sentiments. Les petits malheurs personnels le touchent, cela est humain; mais il s'y complaît, depuis l'abbé Prévost et même avant lui; cela est déjà beaucoup plus spécial, plus caractéristique d'une classe d'hommes. S'il est mélancolique, s'il ne se résigne pas, c'est donc qu'il n'a foi qu'en le terrestre, dont il se fait le centre. Il s'interdit de puiser une consolation dans l'idée de la petitesse de notre vie sur la terre, et une force dans la foi. Il n'a ni l'adoration de Dieu ni l'amour de l'humanité; il n'est ni l'homme de réaction, ni l'homme d'action; flottant, gâcheur de vie, sensible, égoïste, à la dérive.

L'homme sensible — et le mot tend à le dire — c'est aussi l'homme sensuel; au XVIII[e] siècle du moins, ils ne font qu'un. Il y a des nuances que l'on est obligé de déterminer dès qu'on aborde l'étude des plus grands. Certains, en effet, de nature riche jusqu'à la profusion, l'exubérance, la luxuriance, ont pu réunir sensibilité et sensualité, et pourtant être commandés et comme domptés par un génie

plus exigeant encore. L'un se jette dans l'action fébrile, il faut qu'il parle, non pour parler, mais pour informer : c'est Diderot; l'autre est tenté, invinciblement séduit par le jeu des idées destructives et constructives, mais abstraites, donc en dehors de la réalité contemporaine et se dérobant à elle : c'est Rousseau.

Le romantisme de 1800-1830 est très différent d'aspect. De fond, il est le même, avec la différence des temps qui est très importante et la différence des hommes qui l'est plus encore.

Observez-le et faites les distinctions. Je vois un « philosophe » dans Lamartine, un authentique héritier de Montesquieu, de Raynal, de Condorcet, lorsque, par exemple, il propose l'abolition de l'esclavage et qu'il l'obtient. Mais à ce moment-là, est-il un romantique? M. Lasserre lui-même n'osera le soutenir, et il ne blâmera pas, j'en suis sûr, l'action de Lamartine dans cette occasion.

Mais, je le répète, le romantisme du XIX^e^ siècle n'est pas celui du XVIII^e^. Pourquoi? C'est que le romantisme s'est formé pièce à pièce au long du XVIII^e^ siècle; il y est épars, il ne s'est pas répandu brusquement comme une épidémie; il est endémique, si l'on me passe le mot.

Or, la maladie morale s'est répandue par contagion littéraire; des esprits prédisposés à la gagner en ont été atteints d'un coup, l'ont laissée vivre en eux, où elle s'est transformée. Le romantisme s'est épuré, décanté.

Les lectures des romantiques de 1830 furent diverses. Que lit le jeune Victor Hugo? Chateaubriand, sans doute, mais aussi attentivement Voltaire; et le sens de Voltaire, l'esprit, non la lettre, corrige et redresse une personnalité qui commençait à gauchir. Le jeune lecteur trouve dans Voltaire beaucoup de polémique. Peut-il s'en préoccuper? Non. Un grand fait le sépare de Voltaire : la Révolution. Contre quoi protester? L'inégalité n'est pas supprimée, cela n'est que trop vrai (mais au fond, est-ce un mal?), seulement elle n'est plus scandaleuse.

Du XVIII[e] siècle subsistent donc deux éléments que les livres qu'il lit et l'enseignement qu'il reçoit lui proposent : la religion et le romantisme. Il les alliera. Comment? Je veux croire un moment qu'il a la foi (mais je n'en suis pas très sûr). Le voilà, nourri de littérature romantique et surtout de Rousseau, bien embarrassé de concilier une sensibilité que ses lectures ont exaspérée avec une religion bien claire et bien précise. Pourquoi son inquiétude et sa lassitude, s'il croit? La religion a préparé pour lui, comme pour les autres, des solutions qu'il peut accepter les yeux fermés; elles sont là toutes prêtes; que ne les adopte-t-il? Or, il est las et il est inquiet; me voilà fort sceptique sur sa foi.

Va-t-il tenter de s'éclairer lui-même? Mais s'il use de la raison, il va choisir, se ranger selon des arguments et une conclusion dans le parti de l'Eglise ou dans l'autre parti. Il ne se décide pas; au lieu de penser, il se fait « penseur », c'est-à-dire rêveur de profession : quand il a trouvé une image, il croit tenir une idée. C'est pourquoi il propose des symboles, suggérés par le moment, et non des raisonnements formés en une chaîne logique.

La littérature sera donc très riche, notant les sentiments, les sensations et les traduisant en images. Ici la nouveauté est grande, la langue et le style sont inventés. L'écrivain romantique a appris à être non seulement imagé, mais pittoresque. Il ne faut pas se demander pourquoi, cela est trop simple : il s'est trouvé là quatre ou cinq hommes d'un génie littéraire incomparable.

* * *

Ici je rejoins mon sujet et il m'est possible de conclure. Il y a des inventeurs : Prévost, Rousseau, Richardson, leurs élèves ne profitent pas d'eux, on pourrait dire qu'ils en pâtissent; les inventeurs font une révolution; le résultat est magnifique quand on le considère dans leur œuvre, il est mesquin et exécrable quand on le voit réduit à la

mesure du commun. Il faut des hommes dignes d'eux pour renouer la chaîne. Pour qu'il y ait une littérature, et pour qu'il y ait une histoire, il faut des faits, nous dit-on; c'est ne rien dire ou bien une chose absurde. L'homme est le grand fait, sa parole, et surtout sa parole écrite; on l'oublie beaucoup depuis Marx et Engels. Pour moi, perdu dans les rangs qui lui font escorte, et le plus humble de ses disciples, je me mets sans une hésitation à la suite de Michelet.

433

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs et des titres d'œuvres anonymes cités

A

Addison, 247.
Alphonse d'Inange, 356 n. 1, 358 et n. 4.
Amadis, 18, 41 et n. 1, 62, 120, 351
L'Amour-propre sacrifié au plaisir de la vengeance 64 n. 4.
Amours d'Arnalte et de Lucinda, 62.
Amours de Laïs, histoire grecque, 257.
Anna ou l'Héritière galloise, 355 et n. 3.
Arconville (Mme d'), 26, 176 n. 1, 305 n. 5 et 6, 309 n. 1, 310-311.
Argenson (d'), 139.
Aubert de la Chesnaye des Bois, 298 n. 3.
Aude, 337.
Aventures d'Edouard Bomston, 339, 347.
Aventures du chevalier Mossther, 350-351.

B

Les Babyloniques, 61.
Baculard d'Arnaud, 30, 31, 33, 60, 62, 76 n. 1, 92-97, 101, 120, 213, 217, 225, 226, 228, 230, 233, 236, 242, 244, 245, 263, 266, 267, 279, 283, 286, 288, 303, 308 n. 3, 319, 327-337, 343, 350, 359, 362, 363, 364, 365, 372, 377, 378, 380 et n. 1, 383, 388, 393, 413, 414, 416, 417, 418 n. 1, 419, 420.
Balzac (H. de), 56, 58, 131, 402.
Bandello, 61, 62.
Barbazan, 78.
Baret (Paul), 86, 308 n. 3, 340.
Barthe, 297 n. 6, 299, 306, 307 n. 6, 310, 311-312, 318.
Bastide (de), 70 n. 4, 87-88, 89, 91, 280-281, 305 n. 5, 312 n. 4, 315 n. 3.
Baudelaire, 36.
Baudot de Juilly, 10 n. 1.
Bayle, 10 n. 4, 15, 16, 85, 214, 215, 225, 248, 252.
Beaurieu (G.-G. de), 250-251, 252.
Le Beau Garçon, 356.
Beauharnais (Mme de), 325 n. 6, 326 n. 2 et 7, 339, 340, 342, 343 n. 5.
Beaumarchais, 319.
Beauvoir (Roger de), 308.
Beccary (Mme), 356 n. 1.
Behn (Mme), 80, 309 n. 1.
Béliard, 243-244,
La Belle Berruyère, 279, 307.
Belleforest, 414.
Belot (Mme), 267 n. 2.
Benoît (Mme), 278, 286 n. 4. 298 et n. 2, 300 n. 1, 345 n. 1, 347, 348.
Bérardier de Bataut, 340.
Bernard (Catherine), 25 et n. 1, 32 n. 3.
Bernardin de Saint-Pierre, 6, 205, 319, 325 n. 3, 344, 373, 380, 384, 396.
Bernier, 10 n. 2.
Berquin, 130.
Bibiena, 211, 246, 247 et n. 1.
Blondel, 86, 261.
Bocage (Mme du), 81 et n. 1.
Boccace, 328.
Le Bon fils, 308.
Les Bonnets ou Talemik et Ziméa, 308 n. 3.
Bougainville, 316.
Bossuet, 12, 18, 128, 248.

Bouchaud (A.), 289 n. 2.
Bouffiers, 262, 357 et n. 3
Boulainvilliers, 22.
Bret, 257.
Brohon (Mlle), 72-73 et n.
Brooke (Mrs) 269, 289-296, 355.
Bruix (de), 309 n. 1.
Brument, 266, 267 n. 2, 279 n. 7, 300.
Buffon, 366 et n. 3.
Bullionde (de), 222 n. 1.
Burney (Miss), 354 et n. 4.
Byron, 424.

C

Cailleau, 176 n. 1.
Campigneulles (Thorel de), 84 et n. 2, 224-227.
Campistron, 61.
Carmantière, 71
Carmontelle, 306 n. 1, 308 n. 1, 312-313, 317 n. 2.
Carné (de), 76-77.
Cazotte, 283 n. 1, 306 n. 1.
Les Céramiques, 90.
Cervantès, 308, 328, 344.
Champcery (Mme de), 300-301.
La Champenoise, 87.
Charpentier, 279 n. 7, 303 n. 4.
Charrière (Mme de), 346 et n. 1.
Charron, 86, 296.
Chateaubriand, 36, 362, 363, 379, 421, 428, 429.
Chevrier, 63-65, 160 n. 3, 264 n. 3, 304 n.3, 314 n. 1.
Clarisse, 327.
Claville, 210.
Les Clémentines, 60.
Cointreau, 79-80.
Colardeau, 86, 176 n. 1, 217, 349.
Condillac, 15, 22, 23, 68, 250, 251.
Condorcet, 134, 317, 429.
Constant de Rebecque (Samuel), 356 n 1.
Contant d'Orville, 255-256, 265-266, 307, 308 n. 3.
Conti (prince de), 138.
Corneille, 18, 222 n. 1, 247, 300.
Couperin, 317.
Courcelles (de), 34 n. 5, 264.
Courtilz de Sandras, 44.
Coyer, 321.
Crébillon (le père), 61.
Crébillon (le fils), 6, 24, 26, 27, 28 et n. 1, 29, 33 n. 3, 36, 49, 50, 53-54, 55, 56, 63, 65 et n. 3, 75, 85, 91, 100-103, 104 et n. 1, 107, 273, 285, 300, 303 n. 4, 309-313, 315, 319 n. 1, 340, 341, 385, 403, 426.
Le Criminel sans le savoir, 342 n. 1.
Cyrano de Bergerac, 70.

D

D'Alembert, 11, 152.
Daubenton (Mme), 357.
Dauphin, 326 et n. 7, 339.
De La Croix, 268 n. 1, 279, 303 n. 2, 304 n. 5.
De La Fitte, 325 n. 6, 339.
De La Place, 65-67, 80, 339, 347.
Delasolle, 75-76, 334 n. 3.
Demachy, 34 n. 4 .
Desbiez, 77.
Descartes, 18.
Des Essarts, 342 et n. 3.
Deshoulières (Mme), 18.
Destouches, 87.
Dickens, 111.
Diderot, 5, 11, 57, 58, 85, 103, 121, 123, 142, 167 n. 3, 208, 246, 248, 249, 250, 265 n. 2, 288, 296-297, 316, 323, 356, 384-385, 389 n. 1, 418, 424, 429.
Dion Chrysostome, 61.
Domairon, 324 n. 2, 339, 354 n. 2.
Dorat, 174 n. 1, 176 n. 1, 273-277, 285, 298 n. 3, 300 n. 2, 301 n. 2, 302 n. 2, 305 n. 1 et 2, 310 n. 2, 315, 327 n. 4, 388.
Du Bos (abbé), 211.
Duclos, 28, 29 et n. 1, 33 et n. 4, 54, 63, 88, 104 et n. 1, 210, 286 n. 3, 287, 315.
Ducray-Duminil, 326.
Du Deffand (Mme), 23.
Dulaurens, 251 n. 1, 314 n. 1.
Dumas, père (Alexandre), 44, 69 n. 3, 115, 120, 362 n. 1.
Duplessis, 362 n. 1.
Durozoy, 233-243, 272.
D'Ussieux, 308, 328.

E

Les Ecarts de la Jeunesse, 267 n. 3.
Les Ecueils du sentiment, 77.
Les Effets des passions, 305 n. 7.
Eisen, 317.

L'Elève de la Nouvelle Héloïsé, 203-205.
Elizabeth, 309 n. 1.
Emilie ou les Malheurs d'une guerre civile, 342 n. 1.
L'Enfant trouvé, 301.
Engels, 431.
Epître à Monsieur J.-J. Rousseau, 287-288.

F

Fagnan (M^lle), 67 n. 4.
Fauque (M^lle), 67-69 et n., 91, 236.
Favart (M^me), 262
Fénelon, 14, 90, 168, 215.
Ferrand (M^me), 21, 288, 414.
Feutry 176 n. 1, 258.
Fielding, 70, 267 n. 2, 297 n. 6, 302 n. 3, 356.
Filli di Sciro, 61.
Fleuriau (de), 71 n. 5.
Floire et Jeanne, 62.
Florian, 344, 384.
Floriane, 61.
La Folie de Silène, 61.
Fontenelle, 13, 15, 16, 19, 20 n. 1, 32, 41, 212, 214, 293.
Foscolo, 418 n. 1.
Fourier, 406 n. 2.

G

Galtier de Saint-Symphorien, 307.
Gatrey, 281.
Genlis (M^me de), 258, 340, 384.
Gérard de Nerval, 390.
Gessner, 6, 90, 252, 344, 354 n. 3, 384, 400.
Gilbert, 325.
Girard de Roussillon, 62.
Gœthe, 6, 90, 337, 359, 360 n. 1.
Gombauld, 61.
Goncourt, 317.
Gorgy, 325 et n. 4, 339, 349, 352.
Graffigny (M^me de), 81 n. 1, 98-100, 252, 262, 305.
Grave (de), 343 n. 4,
Greuze, 161, 167 et n., 213, 246.
Grimm, 121, 123, 142.
Gueudeville, 247.
Guibert, 343 n. 4.
Guis, 73, 176 n. 1.

H

Haggard (Sir Rider), 362 n. 1.
Helvétius, 11, 12, 15, 17, 23, 68, 87 n., 88, 104, 125, 126 n. 1, 161, 211, 212, 224, 225, 227, 239, 252, 304, 414, 426.
Henriette, 90.
Hervey, 354 n. 3, 356.
Heywood (Mrs.), 71, 87 n. 3.
Histoire de M^me Dubois, 303 n. 3.
Histoire de Miss Elise Warwick, 341 n. 2.
Histoire de Miss Indiana Damby, 303, 308 n. 3.
Histoire de Pauline, 349 n. 1.
Histoire du baron de Forloff, 352 n. 6.
Histoire d'un peuple nouveau, 85 et n. 2, 234.
Hugo (V.), 66, 80, 99, 124, 165, 345 et n. 3, 346, 361, 362, 370, 371, 381, 420, 429.

I

L'Infortuné Provençal, 73.

J

Jaquin (abbé), 34 n. 4, 171
Jonval, 257-258, 306 n. 4, 315 n. 2.

K

Kant, 354 n. 3.

L

La Bruyère, 49, 87, 264, 298, 320.
La Chaussée, 28, 29 et n. 1, 32, 84, 85, 90, 91, 103, 245.
Laclos (Choderlos de), 34 n. 5, 56, 311 n. 3, 315, 317, 358 et n. 4, 385-389.
La Dixmerie (de), 75 n. 3, 261, 278, 307 n. 2 et 4, 341 n. 2, 355 et n. 7.
La Fayette (M^me de), 24, 26, 27, 49, 83, 104 et n. 1, 257, 274, 310, 311. 313.
Lafiteau (le P.), 290 n. 4.
La Fontaine, 260 n. 1, 316.
La Harpe, 90, 338 n. 1.

Lahontan, 247.
Lamartine, 165, 284, 363, 370, 371-373, 381, 421, 429.
Lambert (abbé), 279, 308 n. 2.
Lambert (M^me^ de), 11 n. 1, 17 et n. 1, 18, 212.
Lami (le P.), 14.
La Rochefoucauld, 13, 296.
Lavater, 399.
Le Camus, 67 et n. 3
Lech, 286-287.
Leclerc, 222-223.
Lemercier(Népomucène), 245.
Léonard, 283-284, 285, 299, 325 n. 3, 327, 339, 343, 353, 355 et n. 4, 356.
Le Prince de Beaumont (M^me^), 87 n. 3, 267-269, 270-272, 278-279, 299.
Le Sage, 49, 59, 66, 125, 146, 303, 356.
Le Suire, 362 n. 1.
Le Tourneur, 355 et n. 2 et 6.
*Lettre de M. L*** à M. D****, 217-222.
Lettre de Velford, 327 et n. 6.
Lettre du chevalier de Séricourt, 308.
Lettres de M^lle^ Jussy, 299 n. 4, 309 n. 1.
Lettres d'un citoyen de Genève, 227-233.
Lettres et Mémoires de M^lle^ de G., 302 n. 1, 309 n. 1
Lezay-Marnésia, 340.
Liébaut, 75.
Lillo, 271, 423-424.
Linguet, 286 n. 3.
Loaisel de Tréogate, 4, 319 et n. 1, 321 n. 4, 322 et n. 5, 343, 348, 351-352, 356 n. 1, 362-384, 421.
Locke, 15, 22, 23, 68, 211, 224, 225.
Longchamps (Pierre de), 244-246.
Longus, 90, 129.
Louvet de Couvray, 61, 65, 352, 384.
Lubert (M^lle^ de), 72.
Luchet, 338 n. 4, 339, 340, 341 n. 5 346-347, 353 n. 2, 361.

M

Mackenzie, 359 et n. 2.
Mailhol (de), 70.
Malarme (de), 325, 341 n. 2, 342 n. 1, 352.
Malesherbes (de), 138.
Malet, 90.
Mandeville, 10 n. 4.
La Manekine, 61.
Marc (abbé), 337.
Maréchal (Sylvain), 408.
Marguerite de Navarre, 328.
Maria ou les Véritables Mémoires d'une dame illustre, 301 et n. 1. 303 n. 4.
Marivaux, 25, 33, 34, 49, 51-53, 54, 55, 67, 90, 91, 110, 124, 173, 185, 268, 277 et n. 1, 278, 279, 302, 303, 310, 386, 426.
Marmontel, 29, 61, 63, 127-133, 161, 242, 246, 249, 251, 252, 263, 300, 314-315, 336, 340, 362 n. 1, 377, 388, 397. 417, 419.
Marx, 431.
Mazarelli (M^lle^), 256-257.
Méhégan (de), 78-79.
Mémoires de milady B., 90.
Mémoires du comte de Baneston, 74.
Mercier, 123, 176 n. 1, 251-254, 255, 256, 287 et n. 2 et 3, 324 n. 1, 331 n. 1, 347 et n. 3, 361, 377, 383, 414 et n.
Michelet, 431.
Mirbeau (Octave), 361 n. 4.
Miremont (M^me^ de), 265 n. 3, 267 n. 1, 306 n. 2
Molière, 11, 20 n. 3, 56, 353, 389.
Mollet, 324, 325 n. 6, 339, 342-343, 360 n. 1.
Monod (G.-J.), 121.
Montagnac (L.-L.-J.), 267 n. 2, 308 n. 3.
Montaigne, 86, 275. 296.
Montesquieu, 68, 75 n. 3, 90, 91, 225, 248, 252, 290, 319, 320, 321, 323. 425, 426, 429.
Monvel, 263, 341 n. 7.
Morelly, 287.
Mouhy, 112 et n. 1, 114, 125, 356 n. 5.
Moutonnet de Clairfons, 356 n. 2.
Muralt, 209.
Murville (de), 337.
Musset (A. de), 56, 305 n. 1, 381.

N

Nerciat, 81, 207, 373.
Nicole, 296.
Nietzsche, 215.

O

On ne s'y attendait pas, 272 n. 2.
L'Orphelin normand, 265 n. 1.
L'Orpheline anglaise, 90, 102 et n. 1, 303, 355.
Ossian, 90, 390, 419

P

Le Palais du Silence, 67,
Pascal, 12, 138.
Patouillet (le P.), 14, 15 n. 1.
Pechméja, 322 n. 2.
Perrin (J.-A.-R.), 286 n. 5.
Pigault-Lebrun, 128, 133, 249, 362 n. 1.
Pixérécourt, 128, 132, 133.
Pluche, 209, 210.
Poë (Edgard), 81 n. 1.
Pope, 14 n. 1, 30, 64 n. 5, 104, 125, 175-176, 217, 218, 229, 233, 240, 244, 245, 246, 284, 294, 349, 416.
Pratt, 354 n. 4, 361 n. 2.
Prévost (l'abbé), 6, 21 et n. 2, 24, 30 et n., 31, 32, 33, 34, 35-45, 46, 47, 53, 62, 63, 64, 66, 68, 69, 72, 73, 80, 81, 82, 83, 86 n. 4, 90, 91, 92, 97, 98, 101, 110, 113 n. 2, 119, 120 et n., 121-127, 144, 149, 161, 167-172, 177-178, 180, 189, 210, 214, 225, 228, 229, 230, 233, 234, 236, 237, 238 n. 2, 242, 245, 247 n. 1, 261, 264, 273, 280, 284, 285, 287, 288, 289, 293, 294, 295 n. 3 et 4, 296, 299, 300, 301, 303, 303-309, 310, 313, 315, 316, 319, 326, 327, 329 et n. 2, 331, 332, 336, 341, 342, 345 n. 3, 352, 355 et n. 2, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 377, 380 n. 1, 382, 384, 392, 395 n. 1, 413, 414, 416, 417, 418, 419, 420, 426, 428, 430.
Prior, 176 n. 1, 294.
Les Promenades et les Rendez-vous de Versailles, 305 n. 4.
Puisieux (Mme de), 67 et n. 6, 299 n. 1 et 2.

Q

Quinaut, 61.

R

Racine, 34, 383.
Radcliffe (Mme), 77 et n. 1, 361.
Raynal, 24, 255 n. 2, 319, 321, 429.
La Religieuse Portugaise, 20, 104.
Restif de la Bretonne, 58, 116, 221, 226, 266, 308 n. 3, 315 et n. 2, 317, 323 n. 3, 339, 340, 341 n. 6, 349 n. 3, 356 n. 2, 358, 385, 389-407.
Riccoboni (Mme), 26, 63, 71, 88, 104-109, 161, 209, 210, 269, 272, 273, 278 et n. 3, 279 et n. 3, 283, 284, 285, 289, 297 n. 6, 302, 303, 307, 309, 311, 313-314, 340, 341 et n. 1.
Richardson, 6, 39, 44, 48, 49, 53, 54, 55-58, 62, 63, 67, 77, 90, 102, 106, 110-123, 124, 125, 127, 129, 161, 174, 175, 190 et n. 1, 199 et n. 1, 226, 227, 229, 230, 233, 272 n. 1, 278 et n. 3, 282, 284, 285, 289 n. 2, 290, 293, 294, 296-297, 297-302, 304, 306, 307, 309, 310, 313, 315, 328, 353, 355, 356 et n. 4, 357-358, 359, 361, 385, 386, 389, 398, 416, 423, 424, 430.
Robert (Mme), 302, 305 n. 2, 308 n. 3.
Le Roman du jour, 70.
Ronsard, 176 n. 1, 222 n. 1.
Roucher, 326, 360 n. 2.
Rousseau (J.-J.), 6, 15, 23, 24, 26, 28, 33, 34, 35, 36, 42, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 58, 62, 63, 64 et n. 3, 66, 75 n. 3, 78-79, 83, 85, 86, 88, 91, 94-95, 97-98, 101 n. 1, 109 et n. 1, 110, 112, 113, 115, 119, 127, 133, 134, 135, 136-288, 289, 290 et n. 4, 296, 297 n. 6, 300, 301, 304, 306, 310, 311 n. 3, 314, 315, 317, 320, 322, 327, 328, 336, 337-340, 341, 344, 345-346, 347, 348, 359, 362, 363, 369 et n. 3, 370 et n. 1, 372, 375 n. 5, 377, 380, 383, 384, 385, 389 et n. 2, 394 et n. 1, 395, 398, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 420, 421, 422, 426, 429, 430.
Rousseau (Pierre), 76.
Rutlidge, 348 et n. 3, 361 n. 4.

S

Sabatier de Castres (abbé), 297 n. 7.
Sade (marquis de), 14, 33, 207, 215, 216, 224, 390.
Saint-Aubin, 210.
Saint-Evremond, 10 n. 2 et 3, 16, 41, 212, 214, 289.
Saint-Germain (Mme de), 311 n. 2.
Saint-Lambert, 254-255, 265 no 2,

281-283, 285, 285-286, 292 et n. 2, 293 n. 3, 304 n. 4, 314 n. 1, 316. 377 et n. 2.
Saint-Léger (Mlle de), dame de Colleville, 322 n. 2, 339.
Saint-Pierre (abbé de), 210, 214, 225.
Saurin, 176 n. 1, 200-201.
Scarron, 328.
Schiller, 361.
Scott (Walter), 62, 235, 362.
Scudéry (Mlle de), 202.
Les Sept Sages, 61.
Sévarambes (Histoire des), 21.
Sévigné (Mme de), 60.
Shaftesbury, 22.
Shakespeare, 6, 90, 104, 130, 222 n. 1, 354 n. 3, 423.
Le Siège de Mahon, 80.
Smollett, 356 et n. 8.
Soulié (Frédéric), 309.
Les Spectacles nocturnes, 77.
Spencer, 251 et n. 5.
Spinoza, 14.
Staël (Mme de), 27, 313, 343, 346.
Stendhal, 56, 101, 107.
Sterne, 6, 289, 297, 343, 354 n. 3, 358-359, 423.
Les Succès d'un fat, 311 n. 2.
Swift, 70, 290, 293 n. 3, 354 n. 3.

T

Tasse (Le), 61.
Tencin (Mme de), 25, 30, 33 et n. 2, 100, 104 n. 1, 133, 174 et n., 185, 273, 300, 414.
Thèbes, 62.
Thibouville, 81-84, 91.
Thomas, 297 n. 6.
Thomas Kenbrook, 69.
Toussaint, 211.
Turgot, 134, 317, 322.

U

Uncy (Mlle), 280, 288 et n. 1, 298 n. 1, 302 n. 1, 305 n. 3, 312 n. 4
Urfé (D'), 8, 10, 20 et n., 21, 30 n. 3, 41 et n. 1, 49, 56, 61, 62, 83, 108. 133, 149, 166 et n. 1, 173, 235, 239, 274, 357 et n. 4, 366.

V

Vauvért (de), 286 et n. 2.
La Vengeance naturelle, 71.
Vernes, 270 et n. 2.
La Vie de Joseph Thompson, 270.
Vie de Mahomet, 70.
Vigny (A. de), 370, 420.
Villemain, 138.
Villeneuve (Mme de), 67 n. 5, 71 et n. 3, 91, 174 n. 1.
Voltaire, 14, 16, 81 n. 1, 90, 199-202, 252, 265, 320, 322, 337, 362 n. 1, 426, 429.
Le Voyage d'Alcimédon, 86 n. 4, 261.
Voyages et Aventures de Jacques Massé, 14 n. 2.
*Voyages et Aventures du chevalier de ****, 308 n. 2.

W

Watteau, 317.

Y

Yon, 77 n. 1, 89, 339, 347.
Yonec, 62.
Young, 356, 378, 419, 424.

Z

Zola, 395 et n. 3.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos 3

Préface. — La *philosophie* et la *sensibilité* 7

CHAPITRE I. — Amoindrissement du héros de roman . . . 24

La descendance de la *Princesse de Clèves :* CRÉBILLON, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** (1732). — Avènement de « l'homme sensible ». L'abbé PRÉVOST ; son originalité ; les thèmes qu'il fournit aux plagiaires ; ce qu'il a de commun avec Rousseau et ce qui le sépare de lui.

CHAPITRE II. — Peinture de la vie commune 46

La Nouvelle Héloïse n'est pas un roman d'aventures. Le roman antiromanesque de MARIVAUX et de CRÉBILLON. Succès de RICHARDSON en France.

CHAPITRE III. — Les dix années qui précèdent la publication de la *Nouvelle Héloïse* (1750-1760) 59

I. Les clichés romanesques. La descendance de Prévost : quelques romanciers secondaires. DE LA PLACE : constitution du type de *Faublas*. Mlle FAUQUE : la « philosophie » dans le roman. Mlle BROHON : l'amour s'identifie avec la raison. L'ABBÉ DE MÉHÉGAN : l'opinion du siècle sur le repentir de la femme adultère. THIBOUVILLE : l'amour égare mais ne corrompt pas. Le type du médiocre : BASTIDE. La prostituée devenue vertueuse : YON.

CHAPITRE IV. — Les dix années qui précèdent la publication de la *Nouvelle Héloïse* (suite). 92

II. Les auteurs à la mode. BACULARD D'ARNAUD, les *Epoux malheureux :* la victime des préjugés ; préparation de la partie licencieuse de la *Nouvelle Héloïse*. Mme DE GRAFFIGNY, les *Lettres d'une Péruvienne :* tout instinct est vertu. CRÉBILLON, les *Heureux Orphelins :* sous l'influence du roman anglais le roman se détourne de l'observation et s'oriente de plus en plus vers le romanesque. Mme RICCOBONI : ce qu'elle doit à Crébillon ; elle marque la fin du prestige de la *Princesse de Clèves*. RICHARDSON, *Grandisson ;* dignité de la personne humaine ; le romanesque ; la « politique » de la bonté ; prédilection pour les situations équivoques. PRÉVOST l'a adapté au goût français ; son influence sur son traducteur lui-même n'est pas appréciable. MARMONTEL, les *Contes moraux :* langage et sentiments du futur mélodrame et du roman de Pigault-Lebrun ; le libertinage se déguise et usurpe le nom de « nature ».

Pages.

CHAPITRE V. — Jean-Jacques Rousseau 136

I. Son caractère romanesque. — II. Place de la *Nouvelle Héloïse* dans son existence. — III. La sensualité. — IV. Julie se relève. — V. Succès de la *Nouvelle Héloïse*. — VI. La *Nouvelle Héloïse* est une réaction.

CHAPITRE VI. — Parodies et copies de la *Nouvelle Héloïse* ou des romans contemporains? 224

THOREL DE CAMPIGNEULES, *Le Nouvel Abaillard* (1763), Anonyme, *Lettres d'un Citoyen de Genève* (1763). DU ROZOY, *Lettres de Cécile à Julie* (1764) et *Clairval philosophe* (1765). BÉLIARD, *Zélaskim* (1765). PIERRE DE LONGCHAMPS, *Mémoires d'une religieuse* (1766).

CHAPITRE VII. — Influence simultanée de Rousseau, Richardson et Prévost 250

I. ROUSSEAU. — BEAURIEU, *L'Elève de la Nature* (1763), MERCIER, *L'Homme sauvage* (1767). SAINT-LAMBERT, *Les deux Amis* (1770), JONVAL, *Les Erreurs instructives* (1765). Le personnage de Lauretta dans la *Nouvelle Héloïse*. Critique des mœurs. Les préjugés : Mme LE PRINCE DE BEAUMONT, *Les Lettres du marquis de Roselle* (1764). Déviation de l'enseignement de Rousseau. DORAT, *Les Sacrifices de l'Amour* (1771). Les romans de la mésalliance. SAINT-LAMBERT, *Sara Th.* LÉONARD, *La Nouvelle Clémentine* (1774).

II. LE ROMAN ANGLAIS.— Mme BROOKE, *Histoire d'Emilie Montague* (1769). DIDEROT, *Eloge de Richardson* (1761). Succès de RICHARDSON. Ce qu'on lui emprunte. 289

III. PRÉVOST. — Raisons de son succès. Son influence est prédominante 303

IV. CRÉBILLON et Mme RICCOBONI 309

V. Le conte moral 314

CHAPITRE VIII. — Le règne de Louis XVI 319

Sa stérilité. Le trône et l'autel sont méprisés. La sensiblerie.

I. BACULARD D'ARNAUD. — Son succès. Il plagie PRÉVOST et renchérit sur lui 327

II. ROUSSEAU sous le règne de Louis XVI. — Sa réputation. On ne l'imite pas 337

III. Anciens et nouveaux clichés. — Copistes de PRÉVOST. Les *Causes célèbres :* la mode des *Folles*. La prostituée vertueuse. Traces de réalisme 340

IV. Les romans anglais. — Leur réputation. Le *Voyage sentimental* de STERNE. 353

CHAPITRE IX. — Trois auteurs originaux 360

I. LOAISEL DE TRÉOGATE. — De la lignée de PRÉVOST et de BACULARD. En quoi il diffère des romantiques. L'amour sensuel est la perfection du sentiment. Son modernisme. Sa sincérité. Quelques thèmes romantiques 362

II. Le réalisme et la réaction contre le conte moral. — LACLOS, RESTIF 384

Conclusion 409

Index des noms d'auteurs cités 433

No. 2

LA VIE

DE

PYTHAGORE

DE

DIOGÈNE LAËRCE

ÉDITION CRITIQUE AVEC INTRODUCTION & COMMENTAIRE

PAR

A. DELATTE

Mémoire couronné par la Classe des lettres et des sciences morales et politiques (Prix Gantrelle, XIVe période, 1919-1920).

AVANT-PROPOS

En attendant l'édition complète de l'*Histoire des Philosophes* de Diogène, qui nous est annoncée depuis longtemps, j'ai pensé qu'il serait utile de donner une édition critique de la *Vie* de Pythagore.

Dans une introduction, qui m'a paru nécessaire, je me suis efforcé de tirer au clair — pour autant qu'on puisse arriver sur ce sujet à des conclusions quelque peu vraisemblables — une question qui a soulevé bien des débats, celle de la composition de l'œuvre de Diogène. En outre, comme les érudits qui se sont occupés jusqu'ici de la tradition manuscrite de cet ouvrage ne sont pas du tout d'accord sur l'importance qu'il faut reconnaître à tout un groupe de *codices*, il m'a semblé que le texte de la biographie de Pythagore se prêtait mieux qu'aucun autre, grâce à l'appoint d'une foule de passages parallèles, à un examen détaillé de la question et à une vérification des diverses hypothèses émises jusqu'à ce jour. Aussi, ai-je consacré à l'étude de la tradition manuscrite un long chapitre de cette introduction.

J'ai recueilli, sous le texte et l'apparat critique, tous les textes des auteurs anciens qui traitent le même sujet que Diogène. Cette collection formera une sorte de répertoire bibliographique qu'on chercherait vainement ailleurs et qui, je

l'espère, ne sera pas sans utilité. Elle permettra, en outre, d'embrasser d'un seul coup d'œil le développement de la Tradition sur un point déterminé de la biographie ou de la doxographie.

Parmi ces citations, j'ai mis en relief les textes qui présentent une tradition particulièrement apparentée à celle de Diogène et qui, par conséquent, peuvent fournir des éléments utiles à l'établissement du texte édité. Les autres passages parallèles ont été groupés d'après leurs affinités. L'abréviation *cf.* annonce les témoignages anciens qui s'écartent sensiblement de celui de Diogène.

L'édition est suivie d'un commentaire où je reprends, pour expliquer les notices de Diogène et éclaircir leurs origines, certains textes cités dans la collection des passages parallèles. Dans la composition de cette partie, je me suis inspiré du programme tracé par Schwartz (Pauly-Wissowa, IX, col. 750) : réunir, pour chaque point, les matériaux biographiques ou doxographiques et remonter à l'origine des traditions, pour suivre ensuite leurs développements et leurs variations. Ce procédé permet, mieux qu'aucun autre, d'étudier de près les méthodes de travail de Diogène et de situer, dans l'ensemble de la littérature biographique, la tradition qu'il a adoptée ou la variante qu'il a créée.

Qu'il me soit permis, pour finir, de témoigner ma reconnaissance à Messieurs les Commissaires, dont la critique sagace m'a permis de redresser certaines erreurs et de corriger bien des imperfections de mon mémoire.

Liége, le 1er janvier 1922.

INTRODUCTION

I. Nom, époque et œuvres de Diogène Laërce.

Nous ne savons rien de la vie et de la personnalité de cet écrivain, qui a tant contribué à rendre les autres immortels : son nom nous est seulement connu par le titre de son œuvre et quelques citations. La vraie forme de son nom ne nous a même pas été transmise avec exactitude (1). Les manuscrits de son *Histoire philosophique* placent les deux noms dans l'ordre suivant : Λαέρτιος Διογένης, de même que Sopatros le Sophiste (Photius, *Cod.* 161, p. 104, A, 2) et Suidas (s. v. Τετραλογία). Au contraire, Stéphane de Byzance (s. v. Δρυίδαι) et le lemmatiste de l'*Anthologie Palatine* (VII, 95) intervertissent l'ordre de ces noms. Dans d'autres citations, l'écrivain n'est désigné que par un nom : Διογένης (Stéphane de Byzance, s. v. Ἐνετοί), Λαέρτης (Eustathe, *Comm. in Hom.*, p. 896, 63). Ailleurs encore, il est appelé Διογένης ὁ Λαερτιεὺς (Steph. s. v. Χολλεῖδαι), ce qui suppose qu'on le croit, déjà alors, originaire de Laërte, ville de Carie. Cette opinion passa chez les érudits de la Renaissance et

(1) Cf. sur cette question les conjectures de Stahr, dans le *Dictionary of Biogr. and Myth.* de Smith, s. v. *Diogenes Laertius;* de Wilamowitz, dans l'*Hermes,* XXXIV (1899), p. 629 ; de Schwartz, dans la *Real-Encycl.* de Pauly-Wissowa, s v. D , IX, col. 738.

subsista jusqu'au XVIII[e] siècle (1) ; elle n'a pas encore disparu complètement des manuels. Plus récemment, on a tenté d'expliquer le nom Λαέρτιος par le surnom d'une famille romaine bien connue à laquelle aurait appartenu le patron des ancêtres de Diogène (2). Aujourd'hui, on croit en découvrir l'origine dans l'expression homérique qui désigne Ulysse : Διογενὲς Λαερτιάδη. On sait qu'à une certaine époque, la mode s'établit dans le monde des lettres, et spécialement chez les philologues et les grammairiens, d'ajouter un surnom, souvent d'origine mythologique ou héroïque, au nom trop commun que l'on portait. C'est Wilamowitz qui a émis l'hypothèse (3) que le σημεῖον de Diogène était emprunté au Διογενὲς Λαερτιάδη homérique : comme, dans Homère, les deux noms se suivent toujours dans le même ordre, il en conclut qu'il faut admettre la même succession ici aussi : Διογένης Λαέρτιος.

L'époque à laquelle il a vécu n'est pas mieux fixée ; si l'on consulte les enquêtes des érudits modernes, on voit qu'ils hésitent entre le I[er], le II[e], le III[e] et même le IV[e] siècle de notre ère (4). Nous manquons, en effet, de témoignages historiques, et l'on doit se contenter de fixer des bornes chronologiques entre lesquelles se place l'activité littéraire de Diogène. Nous venons de voir que Sopatros déjà le cite : il a donc vécu avant 500. D'autre part, on peut remarquer que Diogène cite avec complaisance, et d'après ses propres lectures (ce qui sera expliqué plus loin), des auteurs assez récents ; or, la période d'activité des écrivains ou des philosophes les plus tardifs qu'il cite, Théodose le Sceptique, Sextus Empiricus et Saturninus, se place au commencement du III[e] siècle ; on en a déduit qu'on pouvait situer son ἀκμή entre 225 et 250. On a

(1) Fabricius, *Bibl. gr.*, V[3], pp. 504 et suiv.

(2) Stahr, dans le *Dictionary* de Smith.

(3) *Epistula ad Massium, Phil. Unters.*, III, p. 163, et *Hermes*, XXXIV, p. 629.

(4) Voyez sur ce sujet : Stahr, *loc. cit.* ; Schwartz, *loc. cit.*, col. 761, et M. Trevissoi, *Diogene Laerzio, l'eta in cui visse.* (*Rivista di storia antica*, XII [1908], pp. 483-505.)

voulu aussi, quelquefois, tirer des conclusions de son silence sur la renaissance platonicienne et pythagoricienne, ainsi que de son ignorance des travaux de Porphyre et de Jamblique sur la vie de Pythagore; mais on sait que les *argumenta ex silentio* n'offrent pas une base sûre de discussion. Diogène peut avoir eu ses raisons de ne point parler des néo-platoniciens ou des néo-pythagoriciens, s'il niait, par exemple, la légitimité de leur succession. On peut encore considérer ces lacunes comme le résultat d'un défaut d'information dont nous avons d'autres preuves : ainsi, Diogène ne cite pas non plus les travaux de Nicomaque et d'Apollonius sur Pythagore, bien supérieurs et bien antérieurs à ceux de Porphyre et de Jamblique. Ajoutons que le genre de composition de son ouvrage peut encore, comme nous le verrons bientôt, fournir d'autres explications de ce fait.

Il n'est pas de tradition, directe ou indirecte, d'un ouvrage de Diogène autre que ses *Biographies des Philosophes*. Mais il cite lui-même, au cours de cet ouvrage, un bon nombre d'extraits empruntés à un Recueil d'épigrammes de sa composition. Le premier livre portait le titre Πάμμετρος, à cause de la multitude des formes de versification que l'auteur y avait employées, et il y était question, avant tout, de la mort des philosophes (I, 63). Avait-il publié d'autres ouvrages encore? Au livre II, 65, il rapporte que Platon détestait Aristippe et qu'il combattit ses doctrines dans le περὶ ψυχῆς; et il ajoute : ὡς ἐν ἄλλοις εἰρήκαμεν. Est-ce une allusion à un ouvrage antérieurement publié ou simplement un renvoi à un autre passage des *Biographies* (III, 36), où il revient sur ce sujet? Dans la dernière hypothèse, la référence est, en un point, inexacte : il eût fallu un verbe au futur. D'ordinaire, les allusions de Diogène à d'autres parties de son livre se vérifient avec exactitude; pour les parties antérieures, on trouve habituellement καθάπερ εἴρηται, pour les livres suivants : ὡς λέξομεν. Cependant on peut croire que nous avons affaire ici à une simple inadvertance de l'auteur.

L'œuvre de Diogène qui nous occupe est son *Histoire des Vies et des Doctrines des Philosophes*. Le titre qu'elle porte

dans les plus anciens manuscrits n'est pas uniforme (1). Le manuscrit F présente le titre suivant : λαερτίου διογένους βίων καὶ γνωμῶν τῶν ἐν φιλοσοφία εὐδοκιμησάντων καὶ τῶν ἑκάστη αἱρέσει ἀρεσάντων. P offre ces variantes : βίοι, γνῶμαι, ἐν ἑκάστη, ἀρεσκόντων. Dans le manuscrit B, le titre initial est perdu, mais celui du X^e^ livre se formule ainsi : λαερτίου διογένους φιλοσόφων βίων καὶ δογμάτων συναγωγῆς τῶν εἰς ἱ ἐπίκουρος (2). Les citations des auteurs anciens ne nous présentent en général que des titres raccourcis et déformés : φιλοσόφων βίοι d'après Sopatros et Suidas (cf. le titre du X^e^ livre dans B) ; φιλόσοφος ἱστορία dans Stéphane de Byzance ; σοφιστῶν βίοι dans Eustathe. C'est donc, d'après le titre, une histoire des Vies et des sentences des philosophes célèbres. En réalité, il y a plus que le livre ne promet : on y trouve les rudiments d'une étude de l'évolution de la philosophie ; les systèmes philosophiques sont groupés et reliés entre eux par la série des successions des philosophes (διαδοχαί).

Il appert d'un passage du III^e^ livre (§ 47), où Diogène s'adresse à une dame, qu'il suit, à l'occasion, les préférences de cette personne dans le choix ou le développement de ses exposés. On peut en conclure que l'ouvrage lui avait été dédié. Cette dédicace est perdue (3).

---

(1) Voyez la collection des titres de tous les manuscrits dans MARTINI, *Leipziger Studien*, XIX (1899), pp. 73-176.

(2) Forme que SCHWARTZ, *loc. cit.*, col. 739, préférerait à la précédente.

(3) Φιλοπλάτωνι δέ σοι δικαίως ὑπαρχούσῃ καὶ παρ' ὀντινοῦν τὰ τοῦ φιλοσόφου δόγματα φιλοτίμως ζητούσῃ... On a cherché à mettre un nom sur cette figure inconnue : certains se sont arrêtés au nom d'Arria, dont parle Galien (*Ther. ad Pison.*, t. XIV, p. 218, Kühn : διὰ τὸ φιλοσοφεῖν ἀκριβῶς καὶ τοῖς Πλάτωνος μάλιστα χαίρειν λόγοις) ; d'autres ont songé à Julia Domna, femme de l'empereur Sévère. (STAHR, *loc. cit.*)

II. L'histoire philosophique de Diogène.

1. Problème relatif a la composition de cet ouvrage.

La composition des biographies de Diogène a fourni aux érudits modernes la matière d'une foule d'études et a suscité de longues polémiques qui ne sont pas encore apaisées. De semblables débats peuvent d'ailleurs être engagés à propos de la plupart des œuvres que nous a laissées l'érudition gréco-romaine, héritière des travaux de la période alexandrine; mais la critique s'est attachée de préférence au livre de Diogène comme au type le plus caractéristique de l'érudition de l'époque impériale.

L'ouvrage se présente sous la forme d'une compilation, c'est-à-dire d'une collection de notices empruntées à une foule d'auteurs d'époques et de caractères différents. Elles sont accompagnées souvent de citations qui en indiquent l'origine exacte; d'autres fois, elles restent anonymes (ὡς φασί τινες); ailleurs encore, l'auteur a l'air de présenter la note comme un exposé de son cru ou une réflexion personnelle, alors que l'examen des passages parallèles nous révèle des emprunts déguisés à des ouvrages antérieurs. Je vais tenter de donner, en choisissant autant que possible des exemples dans le VIII[e] livre (Pythagore), un aperçu des difficultés qui surgissent à chaque pas dans l'étude de Diogène, afin de faire comprendre où est situé le problème et quelles solutions en ont été présentées.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette œuvre, ce sont les pitoyables négligences de la rédaction. Le style est souvent informe, obscur, relâché, déparé par une foule de défauts qui n'échappent pas, même à une lecture superficielle. Il en est de même pour la composition. Il y a peu de développements suivis; rarement, dans un même chapitre, on peut établir un enchaînement logique entre les diverses parties. C'est, sous une

même rubrique, une accumulation de notices empruntées à une foule d'auteurs qui se répètent en partie les uns les autres ou qui se contredisent, souvent sans que l'auteur essaie d'expliquer les divergences.

Les confusions et les erreurs sont assez nombreuses dans les citations. En voici quelques exemples :

IV, 4 : la citation de Plutarque est inexacte, parce que mal placée; *Vit. Syl.*, 36, 5, se rapporte à Diogène, I, 118.

VIII, 2 : ὡς φησιν Ἡρόδοτος ne se rapporte pas, malgré les apparences, à Κρόνον νομίζοντες, mais uniquement à ce qui précède.

VIII, 14 : πρῶτόν τε Ἕσπερον καὶ Φωσφόρον τὸν αὐτὸν εἰπεῖν, ὡς φησι Παρμενίδης. La comparaison avec IX, 23, montre que la citation de Parménide provient d'une méprise : les sources présentaient probablement le texte : οἱ δέ φασι Παρμενίδην, ou quelque formule de ce genre. Casaubon, Hübner et Cobet ont, à tort, voulu rétablir cette leçon dans le texte de Diogène (1).

VIII, 90 : γεγόνασι δ' Εὔδοξοι τρεῖς· αὐτὸς οὗτος, ἕτερος Ῥόδιος..., τρίτος Σικελιώτης... καθά φησιν Ἀπολλόδωρος ἐν Χρονικοῖς. Εὑρίσκομεν δὲ καὶ ἄλλον, ἰατρὸν Κνίδιον, περὶ οὗ φησιν Εὔδοξος ἐν γῆς περιόδῳ... Ὁ δ' αὐτός φησι τὸν Κνίδιον Εὔδοξον (le personnage de la biographie) ἀκμάσαι κατὰ τὴν τρίτην καὶ ἑκατοστὴν ὀλυμπιάδα. — Ὁ δ' αὐτός désigne évidemment ici le chronographe Apollodore : la notice sur le médecin de Cnide, qui rompt si maladroitement la suite des idées, est donc d'introduction tardive. L'auteur en est Diogène, qui se met en scène par le mot εὑρίσκομεν. J'en vois une autre preuve en ce que Diogène a conservé le nombre d'homonymes de la première rédaction (τρεῖς); il n'a pas songé à corriger le premier exposé d'après sa propre découverte; il s'est contenté d'y ajouter une note, à une mauvaise place d'ailleurs.

---

(1) Il est difficile d'admettre que Diogène ait voulu dire par là que cette doctrine astronomique était aussi celle de Parménide (Diels, *Vors.*, I³, p. 145). Il se serait exprimé tout autrement et, en tout cas, il aurait ajouté καί, qu'on pourrait peut-être, selon Diels, intercaler dans le texte. Dans un tel contexte, ὡς φησι ne peut qu'introduire une citation, sans aucune ambiguïté.

Beaucoup de notes ne se trouvent pas à la place qui leur conviendrait, si l'économie du livre était bien réglée.

VIII, 35 : la note καὶ τὸ μὲν λευκόν, etc., se rapporte à la superstition relative au coq blanc et devrait donc être reportée plus haut.

VIII, 2 : la phrase καὶ τρία ποτήρια, etc., est étrangère au contexte : il faut supposer une forme plus complète et plus ancienne d'une anecdote, dont il ne reste plus que ce débris.

Le texte est quelquefois obscur, parce qu'il est formé d'un extrait mal résumé ou trop raccourci. Ainsi, VIII, 39 (récit de la mort de Pythagore), dans la phrase ἀναιρεθῆναι δὲ κρεῖττον ἢ λαλῆσαι, à quoi fait allusion ce dernier mot? Un peu plus loin, la notice πανδαισίαν εὑρόντα Κύλωνος, etc., ne peut être expliquée que grâce aux rapprochements avec des passages parallèles. Les explications de l'abstinence des fèves et du symbole τὸν ἄρτον μὴ καταγνύειν (VIII, 34-35) sont des nids de difficultés qui seraient insolubles, si nous ne disposions que du texte de Diogène. L'éditeur des *Epicurea* [1], Usener, prétend même, se basant sur des exemples du X[e] livre, que des scholies ont été introduites dans le texte.

En maint endroit, Diogène signale ses propres recherches et trouvailles scientifiques ou les additions qu'il fait au reste de la biographie, comme s'il voulait opposer à un fonds préexistant la contribution personnelle qu'il apporte à cette œuvre :

I, 112 : ἐγὼ δὲ καὶ ἄλλην εὗρον ἐπιστολήν;

II, 59 : εὗρον δ'ἀλλαχόθι;

II, 97 : καὶ αὐτοῦ περιετύχομεν βιβλίῳ;

VIII, 53 : ἐγὼ δ'εὗρον ἐν τοῖς ὑπομνήμασιν Φαβωρίνου.

En général les Testaments des philosophes sont introduits par une formule semblable (V, 11, V, 51, V, 69, etc.). Ailleurs, ce sont des exposés doxographiques ou des catalogues d'ouvrages, que Diogène fait précéder d'une remarque personnelle : III, 47; IV, 1; V, 21; V, 42; VII, 189, etc.

---

[1] Introduction, pp. XXIII et suiv.

Défaut plus grave et plus fondamental : les grandes lignes du plan tracé dans le prologue ne sont pas toujours suivies dans le corps de l'ouvrage. Ainsi, Nausicydès, qui, dans le prologue, a sa place dans une διαδοχή, a disparu des biographies. De même, Xénophane n'y est plus rattaché à Télaugès, comme dans l'introduction. Quelquefois, la distinction entre un fonds primitif et des additions postérieures, que les observations précédentes nous laissent déjà entrevoir, est confirmée par l'existence, en certaines parties, de plusieurs couches successives d'exposés, dont Diogène n'a pu tirer une doctrine bien nette, faute d'un travail suffisant d'assimilation et de critique. Ainsi, dans le prologue, comme nous le verrons plus loin en détail, l'existence de la philosophie chez les Barbares, admise comme un principe et longuement développée dans le fonds primitif, est niée par Diogène (ἐγὼ δὲ, § 5); mais, soit faiblesse de critique, soit inconséquence, il a laissé subsister tout le développement antérieur et les conclusions qu'on avait tirées du principe admis. Nous ferons, plus loin encore, une remarque semblable en ce qui concerne le tableau des sectes philosophiques rapporté dans le prologue.

D'autre part, le nombre des ouvrages compulsés et cités attesterait une lecture formidable, portant sur huit siècles de littérature, et une vaste érudition, puisant aux auteurs de tout genre et de toute époque. Or, ces deux qualités ne sont guère en rapport avec le manque d'esprit critique et le peu de culture qu'il nous est permis de reprocher à Diogène, d'après certains passages où sa personnalité se dégage mieux du fonds antérieur. On peut donc croire que Diogène utilise ou cite peu d'auteurs de première main. De là un problème : quels ont été les intermédiaires entre l'érudition ancienne et Diogène? Et n'y aurait-il pas eu, par hasard, un seul intermédiaire? Ainsi, c'est le genre de travail de Diogène qui doit être soumis à un examen; bien plus, le caractère personnel même de son œuvre tombe en suspicion.

Nous arrivons à une conclusion identique par une autre

voie : l'étude comparative de la littérature érudite de la même époque ou des dépôts qu'elle a laissés dans les compilations byzantines nous présente un grand nombre de développements analogues à ceux de Diogène et permet de rassembler une foule de passages parallèles qui constituent un fonds commun à tous ces auteurs. En particulier, la comparaison de l'ouvrage de Diogène avec les notices biographiques d'Hésychius est pleine d'intérêt. Les concordances abondent et, bien que le texte d'Hésychius ne nous soit parvenu qu'en raccourci et à travers plusieurs remaniements, elles s'étendent souvent à la rédaction même, aux constructions, voire au choix des mots (1).

On pourrait croire, de prime abord, que l'auteur le plus récent et d'ailleurs le plus bref, Hésychius, a copié Diogène. Mais un examen plus attentif des textes nous oblige à rejeter cette hypothèse. Le texte d'Hésychius offre, comparé à celui de Diogène, tantôt plus, tantôt moins que lui, tantôt des variantes considérables; en sorte qu'on se voit forcé d'admettre l'utilisation, par les deux auteurs, d'une source commune plus ancienne, qui leur aurait fourni le fonds de leur érudition (2).

La notice d'Hésychius sur la Vie de Pythagore, qui nous est

---

(1) On sait que le texte perdu d'Hésychius nous est plus ou moins connu par les extraits biographiques de Suidas, qui n'en utilisait d'ailleurs qu'un résumé, composé dans la première moitié du IXe siècle, et par les notices biographiques des *Scholies* de Platon. C'est ce qui résulte des travaux de Th. Mettauer, *De Platonis Schol. font.*, 1880, pp. 57 et ss.; Krumbacher, *Gesch. der byz. Liter.*², 1897, p. 562; G. Wentzel, *Hesychiana*, dans l'*Hermes*, XXXIII (1898), p. 275; W. Volkmann, *De Diogene Laertio et Suida* (*Jahresber. des Sta-Maria-Magd.-gymnasiums in Breslau,* progr. 1890, pp. 1-13). Malgré tout, une reconstitution du texte d'Hésychius, telle que l'a essayée Flach, par exemple, dans son édition d'Hésychius (Teubner, 1882), est une chimère. A. Daub, *Studien zu den Biogr. des Suidas* (Fribourg-en-B., 1882), a essayé de faire la part d'Hésychius dans Suidas, les Scholies et quelques autres compilations, pour ce qui concerne les Vies des Historiens, Rhéteurs, Sophistes et Grammairiens. D. Volkmann, *De Suidae biograph. quaestiones selectae* (diss. Bonn, 1861), avait déjà entrepris un travail de ce genre sur les poètes et les musiciens; nous ne possédons pas de recherches semblables pour les parties qui concernent l'histoire philosophique.

(2) Fr. Nietzsche, *De Laertii Diogenis fontibus.* (*Rhein. Mus.*, XXIV [1869], pp. 210 et suiv.)

connue par une scholie à la *République* de Platon (l. X, p. 600 B) et par Suidas (s. v. Πυθαγόρας) (1), qui présente d'ailleurs quelques variantes, se borne à traiter fort succinctement les points suivants : origines (= Diogène, § 1), voyages (= D. 2 et 3), départ pour Crotone et fondation de l'École (= D. 3), famille (= D. 2 et 42), ouvrages (= D. 6 et 7), note doxographique (= D. 13 et 20 ou 24), mort (= D. 39, 40 et 44). Voici quelles sont les divergences essentielles qui séparent le texte d'Hésychius de celui de Diogène :

1. Dans sa jeunesse, Pythagore quitte le pays des Étrusques et arrive à Samos (cf. Porphyre, *V. P.*, 2) : manque dans Diogène.

2. Il reçoit les leçons de Phérécyde à Samos : au contraire, Diogène, § 2.

3. Il fut aussi l'élève d'Abaris et de Zaras (cf. variantes dans Porphyre, *V. P.*, 12 et 28) : manque dans Diogène.

4. Il eut deux fils, Télaugès et Damon (celui-ci s'appelait Mnésarque, d'après certains auteurs); une fille, qui s'appelait Muia ou, selon d'autres, Arignoté (cf. Porphyre, *P. V.*, 4). D'après Diogène (§§ 42-43), Pythagore n'eut qu'un fils, Télaugès; sa fille s'appelait Damo.

5. Certains rapportent à Pythagore la composition des Χρυσᾶ Ἔπη : manque dans Diogène.

Les données du problème apparaissent plus nettes encore quand on envisage à un autre point de vue la littérature alexandrine d'érudition dont je viens de parler. On y trouve, en effet, les mêmes défauts de composition et d'exposition qui déparent l'œuvre de Diogène. C'est donc comme un vice inhérent à l'érudition de l'époque. Non pas que ce soit un défaut générique de la science grecque : la vraie critique, méthodique, créatrice, a disparu, ne nous laissant que ces grossières compi-

(1) Le texte emprunté à Hésychius s'arrête à κυάμων; le reste est copié directement dans Diogène.

lations, dépôts boueux du fleuve qui a passé. Ce n'est pas non plus un vice qui lui est spécial. Regardons autour de nous, nous retrouverons, dans des ouvrages modernes, les mêmes caractères du travail de compilation : je veux parler des dictionnaires encyclopédiques. Si l'on examine quelques-uns de ces ouvrages, dans leur succession chronologique, ceux de Ch. Estienne (Genève, 1566), de Juigné (Paris, 1627), de Moreri (Lyon, 1673), de Chaufepié (Amsterdam, 1750), de Bonnegarde (Lyon, 1771), etc., on arrive à la conclusion que, généralement, ils se pillent les uns les autres sans vergogne. On peut dire que, dès le XVII[e] siècle, il existe pour les biographies ou les articles historiques, une sorte de fonds commun, dont l'origine est assez vague et qui semble devenir la propriété de tout le monde. A part quelques remarquables exceptions, les dictionnaires plus modernes du même genre ne peuvent se targuer d'une plus noble origine. Les autorités sont rarement citées de première main ; la copie s'y dissimule souvent sous des variations de rédaction peu importantes; les données antérieures sont dépouillées des citations de sources et combinées arbitrairement, de façon à donner l'illusion d'une utilisation des documents. Bref, ce sont de vraies compilations à la manière antique, où la part du travail personnel et critique est pour ainsi dire nulle; elles ne sont pas sensiblement différentes de l'œuvre de Diogène.

Telles sont les difficultés que l'on rencontre dans l'étude des biographies. L'ensemble de ces constatations nous force à poser divers problèmes qui constituent ce que j'appellerai la *question de Diogène*. Existe-t-il, dans les biographies, un fonds primitif, que Diogène n'aurait fait que grossir? Quel est le genre, quelle est la part de travail personnel qui revient à l'auteur? Quels sont les intermédiaires qui lui ont transmis le dépôt de l'érudition ancienne?

Examinons d'abord comment les critiques modernes ont répondu à ces questions et ce que valent les essais de solution proposés jusqu'ici.

2. L'état de la question d'après les recherches antérieures.

En 1854, déjà, V. Rose (1) reconnaissait que Diogène ne pouvait avoir compulsé tous les ouvrages qu'il cite et il pensait qu'il en avait trouvé les extraits dans des compilations du genre de la sienne, comme les travaux de Myron, Favorinus, Pamphila, etc. Il convenait, selon lui, de faire une large part, parmi ces auteurs, à Dioclès de Magnésie.

C'est à Fr. Nietzsche, au philosophe, que ne rebutaient pas les travaux de la plus minutieuse philologie, que revient le mérite d'avoir le premier envisagé le problème dans toute son ampleur. En 1868 (2), il s'attacha d'abord à déterminer avec précision les emprunts faits par Diogène à des auteurs assez récents, comme Dioclès de Magnésie et Favorinus, et il jugea très considérable leur part d'influence. C'est ainsi qu'il attribuait à Dioclès (I^er^ s. av. J.-C.) les longs exposés des doctrines stoïciennes et épicuriennes et une foule de notices biographiques dispersées dans l'ouvrage. Dans une seconde étude, qui parut l'année suivante (3), il s'ingénia à rechercher ce que Diogène pouvait tenir du *Catalogue d'Homonymes* de Démétrius de Magnésie (I^er^ s. av. J.-C.). Cette fois encore, il en grossit démesurément la contribution. A l'en croire, non seulement les listes d'homonymes de Diogène proviendraient de cet ouvrage, mais encore la plupart des catalogues des livres des philosophes et une bonne partie des notices biographiques. Ayant observé que les sources citées par Démétrius dans son Catalogue sont les mêmes qui reparaissent dans les *Biographies* de Diogène, il en concluait que la plus grande partie de l'ouvrage remontait indirectement à Démétrius. D'autre part, comme, dans un certain nombre

(1) *De Aristotelis libr. ord.*, pp. 40-43. Cf. *Hermes*, I (1865), pp. 367-397.
(2) *De Laertii Diogenis fontibus.* (*Rhein. Mus.*, XXIII [1868], pp. 632-653.)
(3) *Rhein. Mus.*, XXIV, pp. 181-224.

de passages où Dioclès et Démétrius sont cités côte à côte, Diogène se plaît à souligner l'accord ou les divergences de vues de ces deux auteurs, Nietzsche exploitait cette coïncidence comme une preuve que Dioclès avait joué le rôle d'intermédiaire entre Démétrius et Diogène. Bref, d'après lui, Diogène paraissait avoir résumé l'exposé de Dioclès en y insérant, pour le compléter, des notes empruntées à Favorinus. Parmi les sources de Dioclès figuraient, à côté de Démétrius, Antisthène et Alexandre Polyhistor, auxquels il faut ajouter, disait Nietzsche dans une étude postérieure (1870) (1), Hippobotos, dont les citations apparaissent presque toujours sous l'aspect d'une addition à un fonds antérieur. La même année, revenant sur ses conclusions, Nietzsche constatait (2) que les exposés des doctrines sceptiques (IX^e^ livre), pleins de citations d'auteurs du III^e^ siècle, ainsi que la διαδοχή sceptique, qui descend jusqu'à une époque très récente, ne pouvaient provenir de Dioclès : il les attribuait à un écrivain sceptique, que Diogène aurait utilisé seulement pour cette partie de l'histoire philosophique.

Abordant aussi la question des rapports de Diogène avec Hésychius (3), dont on peut reconstruire plus ou moins l'ouvrage perdu d'après les notices de Suidas et les *Scholies* de Platon, il arrivait à des conclusions nouvelles. Avant lui, Rose et Flach (4), après un examen trop superficiel, prétendaient qu'Hésychius avait simplement utilisé Diogène. Ayant soumis les deux œuvres à une comparaison méthodique, Nietzsche n'eut pas de peine à prouver que les concordances étaient fort incomplètes. Tantôt Hésychius offre un texte plus complet, tantôt un développement moins abondant; ailleurs encore, un exposé très différent; il y a même, dans son ouvrage, des *Vies* dont on ne retrouve

(1) *Rhein. Mus.*, XXV. pp. 217-231.
(2) *Programme de Bâle*, 1870.
(3) *Rhein. Mus.*, XXIV, pp. 210 et suiv.
(4) Rose, *Comm. de Aristot. libr. ord.*, p. 48. Flach, *Unters. zu Suidas und Eudocia*, p. 50.

pas trace dans Diogène et qui sont écrites sur le même modèle que les autres. Ces remarques s'appliquent non seulement aux notices biographiques, mais quelquefois aussi aux catalogues des livres des philosophes que ces deux auteurs ont conservés. Bref, les divergences sont de telle nature qu'on ne peut les expliquer par des additions d'Hésychius à un texte résumé de Diogène. Il paraît donc nécessaire d'admettre que tous deux ont puisé aux mêmes sources, représentées surtout, dans l'hypothèse de Nietzsche, par Démétrius.

Tout différent par la méthode et complètement indépendant de ces recherches est le travail contemporain de Bahnsch (1). L'auteur se proposait moins de chercher l'origine des biographies que d'examiner les caractères du style et de la composition de l'œuvre et d'y relever les traces de la personnalité de Diogène. De ses nombreuses observations, il croyait pouvoir conclure que l'auteur ne compulse pas directement la plupart des ouvrages qu'il cite, pas plus les œuvres littéraires que les travaux d'érudition, mais qu'il en doit la connaissance à des intermédiaires. On ne peut supposer que l'ensemble des biographies provient de Favorinus ou de quelque autre compilateur ; elles sont bien l'œuvre personnelle de Diogène, quoiqu'il en ait puisé les éléments dans deux sortes d'ouvrages érudits : pour la plus grande part, dans la littérature spéciale au sujet, les *Recueils doxographiques* et les Διαδοχαί, et, en manière de supplément, dans des encyclopédies du genre de celles de Favorinus, Pamphila, etc.

Les philologues qui s'occupèrent plus tard de la question de Diogène durent songer d'abord à réfuter les hypothèses trop aventureuses de Nietzsche. Les défauts de son argumentation n'échappèrent pas à l'esprit critique de Freudenthal, qui rencontra le problème dans son étude de la biographie de Platon (2).

---

(1) *Quaestionum de Laertii Diogenis fontibus initia* (diss. Koenigsberg), Gumbinnen, 1868.

(2) *Hellenist. Studien*, III (1879), pp. 305-315. Cf. encore quelques notes critiques sur les études de Nietzsche dans DIELS, *Doxogr. gr.*, pp. 161 et suiv.

Il signale, dans la reconstitution des sources de Diogène tentée par Nietzsche, une confusion continuelle entre la possibilité, la vraisemblance et la réalité : reproche grave, adressé à un philosophe. A son avis, il résulte de l'examen de nombreux passages que cette compilation ne peut provenir d'une seule et même source. L'attribution à Dioclès de longs exposés, comme la doxographie stoïcienne, ne repose sur aucun argument décisif; en outre, beaucoup de citations de Dioclès se présentent comme de simples variantes ou des additions à un fonds préexistant, en sorte que celui-ci ne peut lui être imputé. En principe, d'ailleurs, l'auteur proteste contre une conception assez répandue à cette époque, qui représentait Diogène comme un simple copiste de médiocre intelligence, et ses *Biographies* comme une œuvre impersonnelle. En maint endroit, la personnalité de Diogène s'affirme nettement. Les négligences qu'on découvre dans son livre sont les mêmes qui déparent aussi les autres compilations contemporaines : elles sont, pour ainsi dire, inhérentes à ce genre d'ouvrages et aux méthodes de l'érudition de l'époque.

Ces sages avertissements eurent peu d'écho. En 1880, E. Maass reprend l'enquête sur la question de Diogène, mais en procédant selon la méthode de Nietzsche (1). Son point de départ, c'est l'étude des listes d'homonymes que contiennent les biographies de Diogène. Après avoir réfuté aisément l'opinion imprudente de Scheuerleer, qui avait cru pouvoir attribuer ces catalogues à Démétrius de Magnésie (2), il rassemble tous les indices qui peuvent fournir des renseignements sur la personnalité de leur auteur. Relevant ensuite l'éloge que fait Aulu-Gelle (XIV, 6) — un auteur qui offre avec Diogène de nombreuses et importantes concordances — des listes d'homonymes de l'*Omnigena historia* de Favorinus, il y voit une indication précieuse pour l'orientation de ses recherches. Tout, en effet,

---

(1) *De biographicis graecis quaestiones selectae.* (*Philol. Unters.*, III, 1880.)
(2) *De Demetrio Magnete*, Leyde, 1858.

dans l'œuvre et la personnalité de Favorinus s'adapte parfaitement aux renseignements qu'il a pu réunir sur l'auteur de nos listes d'homonymes, en sorte que la παντοδαπὴ ἱστορία serait la source des Homonymes de Diogène. Mais Maass pousse plus loin son enquête, échafaudant les hypothèses. D'un grand nombre de concordances entre Diogène et Aulu-Gelle, Apulée, Porphyre, Hésychius et d'autres auteurs, dont Favorinus est, à son avis, la source ordinaire, il conclut que l'ensemble des biographies de Platon, Aristote, Pythagore, etc., provient de Favorinus. Selon lui, Diogène utilisait d'ordinaire la παντοδαπὴ ἱστορία en intercalant, çà et là, des extraits pris aux ὑπομνήματα du même auteur.

Dans ces constructions hypothétiques, Maass n'observe pas plus de mesure que son devancier : il passe et conclut avec la même aisance de la possibilité à la vraisemblance, de celle-ci à l'affirmation des rapports qu'il veut établir. En outre, des résultats ainsi acquis, il tire les conséquences les plus considérables. Un long exposé où apparaît une citation est souvent rapporté, en bloc, à l'auteur cité pour confirmer un détail. Il généralise, sans hésitation, des conclusions qui ne s'appliquent qu'à de rares cas particuliers. Il déclare que toutes les concordances de deux auteurs qui, en un passage donné, citent tous deux la même autorité, doivent provenir de cette source.

Ces critiques, et d'autres, ne furent pas ménagées à ces téméraires méthodes, qui menaçaient d'être trop imitées à cette époque. Dans une *Lettre*, publiée dans le même volume que l'étude de Maass, Wilamowitz se chargea d'abattre tout cet échafaudage de constructions hypothétiques. Pour prouver l'absurdité du système, il tint à montrer que la conception qu'on se ferait de l'œuvre de Favorinus et du caractère de son érudition d'après les *Biographies* de Diogène, serait essentiellement différente de la réalité, c'est-à-dire du Favorinus connu par les fragments des citations certaines. Pour ce savant, la composition de l'ouvrage ne s'accommode pas de l'hypothèse d'une origine unique : le problème est bien plus complexe. Un

exemple, pris dans la masse, va prouver l'absurdité de la thèse de Maass ; je l'emprunte au livre de M. Bidez sur Empédocle (1). Au livre VIII, § 53, Diogène insère dans son exposé une note qui provient précisément de Favorinus et il l'introduit par ces mots : ἐγὼ δ'εὗρον ἐν τοῖς ὑπομνήμασι Φαβωρίνου. Cette formule indique clairement que l'auteur entend faire une addition personnelle à un exposé qu'il avait sous les yeux et qui, à coup sûr, n'est pas de Favorinus. Wilamowitz estime qu'il faut tâcher de distinguer, dans l'ouvrage de Diogène, un fonds provenant de compilations antérieures, emprunté à peu près aux mêmes sources que les *Biographies* d'Hésychius, des additions et remaniements de Diogène, dont l'importance ne peut être niée.

Il eut l'occasion de revenir ailleurs encore sur ce sujet, pour préciser son point de vue, notamment dans son étude sur un érudit alexandrin, Antigonos de Carystos (2). Ici, il croit pouvoir reconnaître, dans les *Biographies*, plusieurs groupes, qui diffèrent autant par l'origine que par le genre d'érudition. Le fonds des livres V à X proviendrait d'un auteur à peu près contemporain de Nerva : les ouvrages d'Hippobotos ont dû fournir à cette section, spécialement pour les livres VI, VIII et IX, une contribution importante. La source fondamentale du livre VII serait Apollonius de Tyr. L'histoire de l'Académie, au livre IV, formerait un groupe spécial, d'origine différente. L'attribution des premiers livres au premier, au deuxième ou même à un troisième auteur resterait indécise. Enfin, il faudrait encore distinguer, du reste, plusieurs biographies dont le développement littéraire est particulièrement important, comme celles de Platon, d'Aristote et de Pythagore.

Un livre de V. Egger (3), paru à la même époque et dont le titre semble promettre une contribution à l'étude de Diogène, n'apporte aucun élément nouveau à la discussion qui nous occupe. Il est consacré uniquement à l'étude des Διαδοχαί. C'est

(1) *Biographie d'Empédocle* (Gand, 1894). Introduction, p. 3.
(2) *Antigonos von Karystos.* (*Philol. Unters.*, IV [1881] pp. 320-336.)
(3) *De fontibus Diogenis Laertii.* (Bordeaux, 1881)

dans le but de reconstruire les divers systèmes de classification des Écoles philosophiques que l'auteur passe en revue tous les biographes alexandrins cités par Diogène. Son étude s'arrête à Sotion, qui représente, à ses yeux, la source principale de notre auteur.

En préparant son édition des *Epicurea* (1), Usener eut aussi à s'occuper du problème de Diogène. Pour lui, la solution doit être cherchée dans l'examen des négligences de rédaction de l'ouvrage. Dans le X^e^ livre en particulier, il relève un grand nombre de confusions et d'erreurs; en outre, l'ordre du discours lui paraît troublé en beaucoup d'endroits par l'introduction de notes étrangères au sujet, voire de scholies. Ces défauts de rédaction et de composition s'expliquent, à son avis, si l'on admet que l'auteur a remis à l'éditeur, et celui-ci aux copistes, un manuscrit où le texte était surchargé, entouré et débordé de notes et de scholies marginales. De ces matériaux, les copistes auraient tiré un texte suivi en insérant au petit bonheur dans la rédaction primitive les additions des marges. Pour expliquer une façon d'éditer aussi bizarre, Usener rappelle que les ouvrages d'érudition de l'Antiquité étaient quelquefois réédités par des lecteurs peu scrupuleux, après un remaniement quelconque. Il arrivait même que ceux-ci poussaient l'impudence jusqu'à y attacher leur nom; nous savons, par exemple, que Galien et Tertullien eurent à se plaindre de tels procédés. Usener suppose donc que l'*Histoire philosophique* de Diogène tire son origine d'un remaniement peu soigné d'une œuvre antérieure.

Poursuivant ses recherches (2), il crut avoir retrouvé le nom de l'écrivain dont Diogène s'était, avec si peu de scrupule, approprié le bien. Une note du livre IX, 109, où un certain Apollonidès de Nicée est appelé par l'auteur ὁ παρ' ἡμῶν, ce qu'Usener interprète dans le sens de « notre compatriote », lui

---

(1) Introduction aux *Epicurea*. (Leipzig, 1887.)

(2) *Die Unterlage des Laertius Diogenes*. (*Sitzungsber. der Berlin. Akad.*, 1892, pp. 1023-1034.)

parut révéler sa nationalité. Dès lors, le choix se restreignait singulièrement; bien plus, un nom s'imposait, celui de Nicias de Nicée, qui avait écrit au I^er^ siècle de notre ère une *Histoire philosophique*, dont nous avons conservé des fragments. Restait à éprouver la valeur de l'hypothèse par la comparaison de l'œuvre de Diogène avec ces fragments : il ne fut pas difficile de leur trouver un certain air de parenté et plusieurs concordances.

Cette seconde partie des conclusions d'Usener fut la plus attaquée, et, à vrai dire, elle ne résiste pas plus à l'examen que les hypothèses de Nietzsche et de Maass. Comme l'a montré un de ses critiques, Gercke [1], à l'expression ὁ παρ' ἡμῶν peuvent s'appliquer plusieurs interprétations, dont celle d'Usener n'est pas la plus vraisemblable. Elle peut provenir, d'ailleurs, des négligences de rédaction coutumières à Diogène et aux autres compilateurs : on constate, en effet, qu'il leur arrive de retenir, des textes qu'ils citent ou utilisent, des expressions qui ne conviennent plus du tout à leur époque ou à leur personnalité. Au surplus, à y regarder de près, on constate que les divergences ne manquent pas entre nos *Biographies* et les notices fragmentaires de Nicias. Gercke en a relevé quelques-unes.

Mais les recherches d'Usener sur la composition de l'œuvre de Diogène sont beaucoup plus intéressantes et plus instructives. La biographie de Pythagore nous fournit plusieurs exemples des défauts de composition et de rédaction qu'il a relevés dans le X^e^ livre. Mais ces négligences peuvent-elles toujours s'expliquer par des additions marginales à un texte primitif? Plusieurs cas ne me paraissent pas s'accommoder de cette interprétation. Au livre VIII, § 35, la note καὶ τὸ μὲν λευκὸν τῆς τἀγαθοῦ φύσεως, τὸ δὲ μέλαν τοῦ κακοῦ, égarée entre deux préceptes pythagoriciens, avec lesquels elle n'a rien à voir, se rapporte évidemment à un autre précepte, cité quatre lignes plus haut : ἀλεκτρυόνος μὴ ἅπτεσθαι λευκοῦ, ὅτι ἱερὸς τοῦ Μηνὸς καὶ ἱκέτης. Ces deux dernières qualités sont commentées immédiatement après; il n'y manque

(1) *De quibusdam Diogenis auctor.*, pp. 11 et suiv. Cf. SCHWARTZ, *loc. cit.*, col. 761.

que l'explication du mot λευκοῦ, qui nous est précisément donnée dans cette phrase. Peut-on prétendre que c'est une note marginale tardive, introduite à cette mauvaise place par inadvertance? Nullement. Elle fait partie intégrale d'un ensemble de notices (§§ 34-35) empruntées à Aristote par un seul et même auteur. Ce désordre s'explique par la négligence avec laquelle le compilateur a résumé le passage d'Aristote et dont on peut retrouver d'autres indices encore dans ces paragraphes.

Examinons encore le § 39 du même livre, où est racontée la mort de Pythagore. Le discours direct y prend la place du discours indirect, brusquement, contrairement aux règles élémentaires de la grammaire, et revient ensuite à sa première forme. Ce changement coïncide avec une difficulté d'un autre ordre : on ne peut deviner à quoi fait allusion le dernier mot de la phrase ἀναιρεῖῆναι δὲ κρεῖττον ἢ λαλῆσαι. Mais on en trouve l'explication dans le récit d'une aventure du même genre, arrivée à un autre Pythagoricien et dont l'auteur de la notice primitive s'était probablement inspiré (1). Ici non plus l'obscurité ne provient pas d'une note marginale insérée mal à propos : il faut l'attribuer à la négligence du compilateur, qui résume mal et trop succinctement ses sources. Comprenons-nous davantage le banquet de Cylon (πανδαισία Κύλωνος) dont il est question au § 40? Pour compléter et animer ce récit, il nous faut deviner, en nous aidant de notices étrangères apparentées à celles-ci, que Cylon a fait massacrer les Pythagoriciens en l'absence de leur maître et que le banquet dont il s'agit ici fait partie des réjouissances par lesquelles les Cyloniens saluèrent la disparition de leurs ennemis.

Enfin, à supposer que Diogène ait travaillé sur un fonds antérieur, — ce qui n'est pas douteux, comme le prouve la comparaison avec Hésychius, — le problème n'est pas complètement résolu par cette constatation. Il reste à déterminer quelle

---

(1) Jamblique, *V. P.*, 193 (Néanthe et Hippobotos); λαλῆσαι signifie : révéler la raison pour laquelle on ne peut toucher aux fèves.

fut la part de travail de Diogène, et, vraiment, Usener montre trop de complaisance à réduire le plus possible la contribution qu'il a apportée à l'œuvre commune. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet; mais disons-le immédiatement, c'est à tort qu'on le considère comme un simple annotateur. Les passages où apparaît sa personnalité, soit qu'il donne son avis sur une question controversée, soit qu'il détermine le plan de l'ouvrage ou le développement d'un sujet, sont nombreux : ils permettent de lui attribuer des parties importantes de l'œuvre et laissent deviner, en tout cas, la main d'un auteur qui sait où il va et qui a conscience d'accomplir un travail personnel. Pourquoi veut-on distinguer deux catégories parmi les phrases où Diogène se met en scène : celles où l'on concède qu'il s'agit de Diogène, comme lorsqu'il introduit ses épigrammes ou qu'il cite ses auteurs favoris, et celles où le « moi » représenterait sa source principale? Dans cette hypothèse, non seulement il faudrait considérer notre auteur comme un inconscient, mais nous manquerions de *criterium* pour distinguer le vrai Diogène. Rien ne nous empêcherait de rapporter aussi à l'auteur qu'il copierait avec tant de servilité, les épigrammes et les citations de Favorinus.

Dans quelques courts articles (1), W. Volkmann s'est occupé de Diogène; mais, comme il s'en tient au point de vue de ses prédécesseurs, son étude n'a pas apporté de contribution importante à l'examen de la question. En ce qui concerne les rapports des textes de Diogène et de Suidas, l'auteur s'en tient aux théories de Nietzsche, dont il veut prouver l'exactitude par l'étude de la *Vie* de Thalès. Il montre que parmi les notices biographiques de Suidas, apparentées à l'œuvre de Diogène, il faut soigneusement distinguer les emprunts presque textuels faits par le lexicographe à Diogène, des extraits d'Hésychius, que l'on

(1) *Quaestion. de Diogene Laertio.* C. 1 : *De Diogene Laertio et Suida.* (*Jahresber. des Stᵃ Maria-Magd. gymnas. in Breslau,* progr. 1890); C. 2 : *Miscellanea.* (*Ibid.,* 1895.)

retrouve souvent dans les *Scholies* de Platon et dont les concordances sont beaucoup plus libres.

Sur la question de la composition de l'ouvrage de Diogène, il se rallie à l'interprétation d'Usener. Se basant sur sa théorie des notes marginales, il cherche à résoudre quelques difficultés de la critique du texte ; il prétend même rétablir l'ordre rationnel de l'exposé. Mais ses essais sont plutôt malheureux, si j'en juge par les deux exemples empruntés à la *Vie* de Pythagore et que voici. Au § 3, Diogène, après avoir raconté le voyage de Pythagore en Égypte, y revient une seconde fois, en rapportant une visite à l'île de Crète. Pour remédier à cette apparente négligence, Volkmann propose de modifier l'ordre des phrases en transposant ἐγένετο οὖν ἐν Αἰγύπτῳ ... πρωτεύσαντων après ἐν ἀπορρήτοις ἔμαθεν. Ce changement aurait pour effet de placer la Crète entre la Chaldée et l'Égypte, ce qui n'est pas moins bizarre que l'ordre du texte actuel de Diogène : les biographes anciens placent les voyages que le philosophe fit à l'étranger avant ou après les voyages en Grèce, mais ne les mêlent point. Mais, à y regarder de près, l'ordre traditionnel s'explique parfaitement. L'auteur parle une première fois du voyage en Égypte sans mentionner les ἄδυτα. Mais, en racontant plus loin une visite à l'ἄδυτον fameux de l'antre du mont Ida, il rappelle en passant que les lieux sacrés impénétrables de l'Égypte ne restèrent pas non plus inaccessibles au philosophe. Cette explication est déjà satisfaisante. Mais on peut se demander pourquoi Diogène n'en a pas parlé dans sa première notice : c'est, semble-t-il, parce que ce détail est inconnu à l'auteur cité en cet endroit, Antiphon, dont Porphyre (*V. P.*, 7) nous a conservé le récit plus complet. La phrase εἶτα ἐν Κρήτῃ ... ἔμαθεν forme une addition, d'origine étrangère, au récit d'Antiphon, que Diogène continue d'utiliser apparemment plus loin.

Le second exemple n'est pas mieux choisi. Au § 46, après la liste des Homonymes, Diogène rapporte : Ἐρατοσθένης δέ φησι ..... τοῦτον εἶναι τὸν πρῶτον ἐντέχνως πυκτεύσαντα ἐπὶ τῆς ὀγδόης καὶ τετταρακοστῆς ὀλυμπιάδος, κομήτην ... κτλ. Contrairement à l'opi-

nion reçue, d'après laquelle ce τοῦτον représente Pythagore le philosophe (οὗτος est fréquemment employé dans nos biographies pour désigner le personnage dont on écrit la vie), Volkmann voudrait rapporter cette phrase à l'un des Homonymes de la liste qui précède et la transposer après ἀνδριαντοποιὸν Σάμιον. Ce qui prouve que Diogène a bien en vue ici le philosophe, c'est, outre l'indication fournie par l'emploi ordinaire de οὗτος, l'existence de plusieurs notices chronologiques dérivées de celle d'Ératosthène (1) et qui désignent clairement le philosophe; c'est encore l'épithète κομήτης, qui est appliquée au philosophe par quelques-uns de ses biographes (2).

Avant qu'Usener émît son hypothèse sur les rapports de Diogène avec Nicias de Nicée, Volkmann s'était essayé, lui aussi, à retrouver la source générale d'une partie, au moins, de notre ouvrage (3). C'est au biographe Sosicrate qu'il restituait, pour la majeure partie, l'Introduction avec le premier livre, ainsi que les *Biographies* correspondantes d'Hésychius. Faut-il dire que cet essai est aussi hypothétique et stérile que ceux qui l'ont précédé?

L'étude de Gercke (4) sur Diogène réduit encore la part de travail personnel, bien minime pourtant, que les critiques antérieurs avaient reconnue à Diogène. Il passe d'abord en revue les théories de ses prédécesseurs et cherche à déterminer la part qui revient à chacun des biographes auxquels on avait jusqu'alors attribué la réelle paternité de l'œuvre. Il montre qu'aucun d'eux : Nicias, Sosicrate, Dioclès, Apollonius, Hippobotos, ne peut avoir fourni le fonds des *Biographies*. Postulant, lui aussi, que Diogène n'a fait que s'approprier un ouvrage antérieur en y ajoutant peu de chose, il recherche, non le nom de cet auteur ainsi dépouillé,

---

(1) Surtout Africanus, dans Eusèbe, *Chron.*, I, p. 200. Cf., pour le reste, les passages parallèles dans l'édition.

(2) Syncellus, p. 293 B. Lucien, *Vit. auct.*, 2. Jamblique, *V. P.*, 11, 30, etc.

(3) *Untersuchungen zu Diogenes Laertius.* (*Festschrift des Gymnas. zu Jauer*, 1890, pp. 103-120.)

(4) *De quibusdam Diogenis Laertii auctoribus* (progr. Greifswald), 1899.

mais les marques qui ont subsisté de sa personnalité : les caractères de la langue et du style, les qualités critiques, les tendances philosophiques. Il en fait un platonicien, dont l'ἀκμή doit être placée entre 125 et 145 après Jésus-Christ. Ses deux sources principales seraient Antigonos et Dioclès. Parmi les auteurs que Diogène lui-même aurait consultés pour compléter ce premier fonds, Gercke distingue surtout Hippobotos, dont il fait un sceptique : il suppose qu'il a vécu à la fin du IIe siècle de notre ère et qu'il a fourni à Diogène, qui partageait ses convictions philosophiques, l'exposé de la philosophie sceptique du IXe livre.

Wilamowitz s'est attaqué, dès leur naissance, à ces nouvelles hypothèses (1). Ses critiques portent d'abord sur la date assignée à Hippobotos : à en juger par le fait qu'il est déjà utilisé par Nicomaque et cité de seconde main par Clément d'Alexandrie, il doit être antérieur au IIe siècle. En outre, on n'a aucune preuve que les citations de cet auteur aient été ajoutées par Diogène lui-même à un fonds préexistant des *Biographies*. Enfin, Wilamowitz reste fidèle à son rôle de défenseur de Diogène et à l'opinion qu'il avait autrefois professée sur la composition de son ouvrage. C'est en vain, affirme-t-il, que Gercke essaie de ressusciter un sosie de Diogène, qui aurait usé des mêmes procédés littéraires que lui et qui aurait vécu un siècle plus tôt. L'état actuel des *Biographies* est bien l'œuvre personnelle de Diogène; penser autrement, c'est partir d'une hypothèse dénuée de tout fondement et, pour le surplus, stérile (2).

L'étude que Fr. Léo a consacrée à Diogène dans son essai sur la Biographie ancienne (3) est très instructive. L'ouvrage de Diogène, replacé dans son cadre naturel, la tradition littéraire biographique, en reçoit une lumière nouvelle. Comme Wilamowitz, Léo distingue dans cette œuvre diverses parties assez

---

(1) *Lesefrüchte.* (*Hermes,* XXXIV, 1899, p. 632.)

(2) Gercke a ajouté à sa première étude quelques compléments et corrections dans le *Bursians Jahresber.*, CXXIV (1905), pp. 528 et suiv.

(3) *Griechisch-Römische Biographie* (1901), pp. 35 et suiv.

différentes par le caractère et par l'origine. Une des remarques les plus intéressantes, c'est que, dans certains livres (Platon, Épicure, Pythagore), les ouvrages de polémique et de propagande spéciaux à chaque école ont eu beaucoup plus d'influence qu'ailleurs sur l'élaboration de la Biographie. Léo constate cependant qu'en général, même dans ces biographies, le point de vue historique l'emporte, chez Diogène, sur l'intention apologétique. Parmi les sources principales de l'auteur, il retient et il examine des Histoires de Διαδοχαί, comme celle de Dioclès, et des Recueils d'Homonymes, tel le livre de Démétrius de Magnésie. Diogène mentionne fréquemment des εὑρήματα, inventions industrielles ou découvertes scientifiques; elles rentrent aussi bien dans le cadre des δόξαι que des διαδοχαί. Certaines biographies, comme celle de Diogène le Cynique, sont composées surtout d'apophtegmes. Les Recueils de bons mots, maximes, anecdotes, etc., ont fourni une énorme contribution à la formation de toutes les biographies. C'est dans la *Vie* d'Épicure et dans celles de quelques péripatéticiens que la littérature apologétique des Écoles se dissimule le moins. Tous ces matériaux, d'origines si diverses, ont été rassemblés et fondus dans les Histoires philosophiques de l'époque alexandrine.

Pour étudier le mode de composition des *Biographies* de Diogène, Léo choisit quelques exemples : la *Vie* d'Empédocle, notamment, qu'il analyse en examinant les rapports des citations. Il conclut que le fonds en est formé par l'*Epitomé* d'Héraclide et qu'Hippobotos a servi d'intermédiaire entre cet ouvrage et la compilation de Diogène (1). Léo s'arrête encore à la *Vie* de Pythagore et, comme ceci nous intéresse directement, nous discuterons son argumentation.

Il note d'abord que la partie principale de cette biographie provient d'un auteur de Διαδοχαί : or, Héraclide Lembos y est cité trois fois. Trois remanieurs des anciens ouvrages sur

(1) Cette démonstration avait déjà été faite plusieurs années plus tôt par J. Bidez, *Biogr. d'Empédocle* (1894), pp. 5 et suiv., en ce qui concerne Hippobotos.

les Διαδοχαί sont aussi utilisés : Hippobotos, Sosicrate et Alexandre Polyhistor. C'est *donc* parmi eux qu'il faut chercher l'intermédiaire entre Héraclide et la source immédiate de Diogène. Le nom d'Hippobotos peut être écarté : Nicomaque citait, en effet, cet auteur dans sa *Biographie de Pythagore*, et son œuvre offre peu de points de contact avec la compilation de Diogène. Par contre, celle-ci rappelle d'assez près, par ses caractères généraux, une Biographie érudite utilisée par Porphyre dans sa *Vie* de Pythagore (1). Or, dans un long extrait d'Alexandre Polyhistor rapporté par Diogène (§§ 24-36), cet auteur cite des ὑπομνήματα dont on pourrait retrouver la mention dans un passage de Porphyre (§ 7), apparenté à d'autres textes de Diogène. De ce rapprochement, Léo conclut qu'il ne serait pas invraisemblable qu'Alexandre eût servi d'intermédiaire entre l'*Epitomé* d'Héraclide et la compilation remaniée par Diogène.

La fragilité de ces hypothèses saute aux yeux. Les ὑπομνήματα qu'invoque Porphyre sont des ouvrages biographiques, comme l'indique le contexte; les ὑπομνήματα πυθαγορικά d'où Alexandre tire ses δόξαι sont, au contraire, des livres de doctrine pythagoriciens (2). D'ailleurs, à supposer que le rapprochemeut n'eût pas péché par inexactitude, la conclusion restreinte qu'on serait en droit d'en tirer ne pourrait être étendue à toute la Biographie. Enfin, nous connaissons, par la *Chronique* d'Eusèbe et par un passage des *Stromates* de Clément, quelques notices empruntées à la biographie de Pythagore d'Alexandre (3); aucune d'elles ne se retrouve dans Diogène.

L'article *Diogenes Laertius*, dans l'*Encyclopédie* de Pauly-Wissowa, dû à la plume autorisée de Schwartz (4), ne se contente pas de résumer ce qu'on savait en ce moment de

---

(1) Rohde, *Kl. Schr.*, II, p. 125, et *der Griech. Roman* (1876), p. 253, n. 2.

(2) Même sens dans Jamblique, *V. P.*, 146 et 157.

(3) Pythagore contemporain de Sennachérib et de Nergil (Eusèbe, I, p. 29, 10, et p. 35, 12); Pythagore à l'école des Gaulois, des Brahmanes, de Zaratas (Clément, *Strom.*, I, 69).

(4) Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, IX (1903), col. 738 et suiv..

Diogène : on y trouve encore une quantité de remarques originales et d'études de détails d'un grand intérêt. L'auteur croit que Diogène a tiré, par masses, la plus grande partie des notices *biographiques* non pas d'un seul ouvrage, mais de plusieurs manuels d'histoire philosophique, qui n'avaient d'ailleurs pas plus d'originalité que le sien. C'est ce qu'on peut conclure, d'abord, des nombreuses répétitions qu'on observe dans son œuvre (1); ensuite, du fait qu'un certain nombre de détails biographiques se présentent sous l'aspect d'additions faites à un fonds préexistant. Ce sont des notes que Diogène a recueillies au cours de ses lectures et intercalées dans les chapitres que lui fournissait la tradition biographique : de cet ordre sont les citations de Plutarque, de Favorinus, de Pamphila et peut-être de Dioclès. Enfin les matériaux biographiques de Diogène se retrouvent, non isolés, mais groupés comme dans son œuvre, chez d'autres compilateurs : Porphyre, Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Hésychius, etc.

On a perdu son temps en cherchant à mettre un nom sur le ou les ouvrages qui servirent de source principale à Diogène. Il est bien plus intéressant et plus utile de réunir les notices biographiques, de les grouper en chapitres, de remonter à l'origine des traditions, pour suivre ensuite leurs développements et leurs ramifications.

Dans la partie *doxographique*, la contribution personnelle de Diogène est beaucoup plus considérable. Non seulement il a complété les maigres exposés de doctrines qui accompagnaient la tradition biographique dans les ouvrages de ses devanciers, par des emprunts à des traités spéciaux qui dérivent de Théophraste, mais il a encore ajouté d'importants chapitres doxographiques aux *Vies* de Potamon, des Cyrénaïques, des Annicériens, des Théodoriens, de Platon, d'Aristote, des Cyniques, des Stoïciens, de Pythagore, des Sceptiques et d'Épicure.

---

(1) Exemples tirés de la *Vie* de Pythagore : VIII, 8 (Thémistoclie) = VIII, 21 (ὡς προείρηται); 13 (βωμὸν κτλ.) = 22.

Schwartz estime qu'en général on a fait une part beaucoup trop restreinte au travail personnel de Diogène. Le mélange d'érudition et de fantaisie romanesque, les méthodes de compilation, l'accumulation des citations et des variantes caractérisent déjà l'érudition alexandrine. Diogène n'est ni plus ni moins indépendant de ses devanciers que tout auteur de l'époque hellénistique et impériale. Il savait, en écrivant, ce qu'il voulait et où il allait; l'observation assez fidèle des grandes lignes du plan tracé dans le Prologue, la substance des transitions et les renvois nombreux d'une partie de l'ouvrage à une autre le montrent bien. Par malheur, nous n'avons devant nous que le Recueil de ses notes : pour quelque raison inconnue, la rédaction de l'ouvrage n'a pu être terminée.

Dans ses *Studia Laertiana,* H. Schmidt [1] a réuni une série d'études sur les polémiques entre sectes philosophiques, dont il veut, d'après Diogène, reconstituer les éléments. Il semble avoir fait sienne, en la modifiant légèrement, la théorie de Gercke sur la composition de l'ouvrage. Le fonds proviendrait d'un écrivain platonicien; son œuvre aurait été modifiée et complétée, d'abord par un écrivain sceptique, puis par Diogène. C'est l'étude du Prologue qui permet de distinguer ces diverses couches de la composition. Ces remaniements expliqueraient les divergences qu'on constate entre le Prologue et le corps de l'ouvrage au point de vue du plan. Les différents rédacteurs ont été influencés par les renaissances successives des diverses écoles de l'ancienne philosophie, qui se produisirent à l'époque impériale; chacun d'eux penchait naturellement à faire la part plus grande à l'École qui jouissait de la faveur du moment. Nous reviendrons plus loin sur ces conclusions. On peut signaler, dès maintenant, la nouveauté de ces aperçus et, en considérant la portée générale de ces recherches, reconnaître qu'elles aident beaucoup à la reconstitution des Traditions des Écoles philosophiques.

---

[1] *Studia Laertiana,* Bonn, 1906.

D'autres critiques encore ont effleuré la question de Diogène, sans en faire l'objet d'un examen spécial. On ne peut, par exemple, passer sous silence les travaux de J. Gabrielsson sur Favorinus et Clément d'Alexandrie, parce qu'ils touchent souvent à notre sujet. En trois études successives (1), il a tenté de prouver que la source principale de la grande compilation de Clément est la παντοδαπὴ ἱστορία de Favorinus ; sa démonstration prétend d'ailleurs englober dans cette conclusion une foule de compilateurs de l'époque impériale : Athénée, Elien, Aulu-Gelle, Porphyre et, naturellement, Diogène Laërce. Je ne reviens pas sur les critiques solidement documentées qui ont été faites de ces travaux, en particulier par Stählin et par Münscher (2). Elles en ont dénoncé la méthode défectueuse, ainsi que le caractère purement hypothétique des conclusions (3).

Le dernier essai tenté, sans succès d'ailleurs, pour éclaircir la question des sources de Diogène est, à ma connaissance, celui d'E. Howald. Celui-ci, considérant comme vaines toutes les recherches faites pour mettre un nom sur la source principale de Diogène, s'est attaché à grouper en trois classes, d'après leur caractère et leur origine, le plus grand nombre des notices biographiques de Diogène : il reconstitue ainsi trois manuels (A, B, C) que notre auteur aurait utilisés (4).

Dans une seconde étude (5), il a étendu ses recherches à divers auteurs apparentés, pour l'information, à Diogène : Hippolyte, Clément, Eusèbe, le Pseudo-Galien, Simplicius, etc.,

---

(1) *Ueber Favorinus und seine* παντοδαπὴ ἱστορία, Upsala, 1906. *Ueber die Quellen des Clemens Alexandrinus,* I Theil, 1906; II Theil, 1909.

(2) Stählin, *Berlin. Phil. Wochenschrift,* 1908, pp. 387-399. — K. Münscher, *Bursians Jahresber. über die Fortschritte der Alterthumswiss.*, 1910, pp. 23 et suiv.

(3) Voyez encore dans un ouvrage de W. Crönert, *Kolotes und Menedemos* (*Studien zur Paläogr. und Papyr.*, VI, 1906), quelques chapitres se rapportant à notre sujet, p. 133 : *Sätze zur Quellenkunde des Diogenes;* p. 140 : *Zur Anführungsweise des Diogenes.*

(4) *Handbücher als Quellen des Diogenes Laertius,* dans le *Philol.*, 1917, pp. 119-130.

(5) *Das Philosophiegeschichtliche Compendium des Areios Didymos*, dans l'*Hermes,* LV (1920), pp. 68-98.

et il s'est efforcé d'y retrouver les vestiges du manuel le plus important, A. Cet ouvrage daterait du début de notre ère : il aurait été bourré de citations, mais écrit sans prétention littéraire. L'auteur aurait pris les *Vies* d'Hermippe comme modèle et comme source principale, mais il aurait considérablement enrichi ce premier fonds par des emprunts aux *Biographies* d'Hippobotos. Howald termine son étude en proposant, grâce à une série de combinaisons fort hasardeuses, d'identifier ce manuel avec l'*Epitomé* d'Areios Didymos.

3. Étude de la composition de l'ouvrage.

A. — *La Personnalité de Diogène.*

On a essayé à diverses reprises de rattacher Diogène à l'une des Écoles philosophiques dont il fait l'histoire. La plupart des critiques modernes — ceux du moins qui veulent bien reconnaître à Diogène quelque originalité — pensent qu'il traite de l'histoire des philosophes à un point de vue purement historique et objectif, sans montrer de sympathie pour tel système ou tel chef d'École. Quelques-uns cependant ont cherché à donner un nom à ses préférences, une étiquette à ses convictions. Déjà l'ancienne philologie s'était préoccupée de cette question : Ménage et Casaubon le rattachaient à la secte épicurienne (1). Tout récemment Gercke (2) et Schwartz (3) ont cru pouvoir affirmer que c'était un sceptique; Wilamowitz, au contraire (4), s'en tient à l'opinion des anciens philologues français. Considérons donc le problème dans toute l'étendue, d'ailleurs assez restreinte, qu'on peut lui donner.

---

(1) D'après Fabricius, *Bibl. gr.*, V, p. 564.
(2) *Bursians Jahresber.*, CXXIV (1905), p. 529.
(3) Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, IX (1903), col. 761.
(4) *Antigonos von Karystos*, — *Phil. Unters.*, IV, p. 321; *Hermes*, XXXIV, p. 634.

Les éléments dont on dispose pour juger des opinions philosophiques de l'auteur sont en très petit nombre et peu clairs. Diogène dispense également ses sympathies ou ses marques d'intérêt à des systèmes philosophiques très différents. Il est vrai de dire que l'étude de la secte et des doctrines sceptiques a reçu un développement considérable. Déjà dans une polémique du Prologue, l'auteur affirme qu'on a tort de refuser le nom de *Secte* aux Sceptiques et il s'attache à prouver qu'ils le méritent. D'autre part, la διαδοχή sceptique est celle dont la tradition est la plus longue : elle s'étend jusqu'à une époque presque contemporaine de Diogène. Comme l'étude des autres sectes s'arrête beaucoup plus tôt, ce traitement de faveur semble indiquer une marque spéciale d'intérêt, peut-être même des sympathies philosophiques. De plus, la polémique entre les Sceptiques et les Dogmatiques, que Diogène rapporte longuement au livre IX (79 ss.), paraît être exposée du point de vue sceptique, puisque les Sceptiques parlent à la première personne, comme si l'auteur épousait leur cause (1), et que la réplique reste chaque fois et définitivement aux Sceptiques. Or, à n'en pas douter, cet exposé est bien l'œuvre de Diogène lui-même ; les citations et extraits d'Enésidème, de Sextus et de Favorinus, qui en forment le fond, proviennent à coup sûr de Diogène, comme on peut le conclure de l'époque tardive de ces auteurs (2).

D'autre part, Diogène traite Platon, à qui d'ailleurs un livre entier est consacré, avec infiniment de respect. Les épigrammes qui le concernent manquent de ce gros sel qu'il a semé à pleines mains dans les autres. Cela provient peut-être de ce que la dame du monde à qui son œuvre est dédiée porte un vif intérêt

---

(1) Il est vrai que de simples guillemets ajoutés au début et à la fin de ces textes sceptiques permettraient d'expliquer différemment cette particularité.

(2) On a encore voulu exploiter (Schwartz, *loc. cit.*, col. 761), comme un indice des tendances sceptiques de Diogène, un passage où Apollonidès de Nicée est appelé ὁ παρ' ἡμῶν (IX, 109). Mais pour cela, il faudrait prouver tout d'abord qu'Apollonidès fut un écrivain sceptique; ensuite que l'expression en question ne peut signifier que : « écrivain de notre secte ». (Cf. ci-dessus, p. 22.)

à Platon (III, 47 : φιλοπλάτωνι δέ σοι δικαίως ὑπαρχούσῃ) ; mais le terme δικαίως indique que Diogène lui-même n'est pas indifférent à ces préférences, si, toutefois, on ne doit pas y voir un compliment. Au reste, s'il fallait juger des opinions philosophiques de Diogène par l'intérêt particulier qu'il porte à certains philosophes, on resterait dans des hésitations sans fin. A ce compte, en effet, on pourrait aussi prétendre qu'il est épicurien. Non seulement il a consacré un livre entier, le plus long de tous peut-être, à Épicure, mais il le défend avec une sorte de passion contre les furieuses calomnies (μεμήνασι δ' οὗτοι, X, 9) de ceux qui ont noirci sa vie privée. Contre les attaques sournoises des pieux et vertueux Stoïciens, il proclame la pureté de ses mœurs, l'intégrité de son caractère, la correction de ses relations et jusqu'aux qualités de son style, avec un enthousiasme qui dénote plus que l'intérêt que tout honnête homme porte au mérite méconnu : on dirait d'une sympathie basée sur une certaine communauté de doctrines. Il veut expliquer ces éloges et justifier sa propre attitude auprès de la noble dame à qui il présente son livre; dans ce but, il cite des extraits d'Épicure, ὥστε σὲ πανταχόθεν καταμαθεῖν τὸν ἄνδρα κἀμὲ κρίνειν εἰδέναι (§ 29). Enfin, au § 138, au moment d'exposer les κύριαι δόξαι d'Épicure, il paraît prendre parti en déclarant qu'il ne croit mieux faire, pour terminer son livre, que de rappeler les doctrines « qui sont le commencement du bonheur ». Que voudrait-on de plus pour faire de Diogène un épicurien, si l'on devait attacher tant d'importance à l'intérêt ou à la sympathie qu'il montre pour telle ou telle secte?

Les autres passages où l'on peut reconnaître l'expression d'une opinion personnelle de Diogène, grâce au mot ἐγώ ou à des tournures de ce genre, sont peu nombreux. Dans le Prologue (§ 3), il combat la xénophilie qui fut si longtemps à la mode chez les historiens grecs et qui faisait dériver toute la civilisation, et surtout la philosophie, des pays étrangers. Plus loin (§ 5), son opinion s'exprime sous une forme plus personnelle encore : Diogène prétend refuser le nom de philosophe à

Orphée. La raison qu'il invoque est que ce poète a attribué aux dieux de honteux méfaits. Cette attitude rappelle les polémiques de Xénophane et de Pythagore contre Homère et elle étonne par le sentiment religieux qu'elle permet de deviner chez un homme qui aime ailleurs à railler l'idéalisme des philosophes.

Il lui arrive de déclarer qu'il s'intéresse spécialement aux œuvres de tel philosophe à cause de leur valeur morale (V, 21, V, 42). Il lui est agréable d'affirmer que les Cyniques eux-mêmes, dont la rude simplicité et l'intransigeance lui plaisent (voyez les épigrammes), représentent une doctrine philosophique et non point seulement, comme quelques-uns l'estiment, une tendance morale (VI, 103).

Mais où l'on peut le mieux juger des opinions de Diogène, c'est dans ses petites pièces poétiques. C'est là qu'il se livre mieux, parce qu'il est débarrassé des entraves que lui impose toute la tradition antérieure dans l'exposé des biographies. Il est vrai qu'il utilise toujours dans les épigrammes des notices de la biographie, mais le choix qu'il en fait et la façon de traiter le sujet sont des indices à examiner. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, s'en exagérer l'importance : les railleries qu'il veut et qu'il croit plaisantes ne sont jamais méchantes et si l'on peut les analyser pour déterminer la nature de ses croyances, il n'y expose pas de doctrines philosophiques proprement dites.

L'une des idées qui y sont le plus fréquemment exprimées, c'est que les tortures et la mort n'atteignent que le corps (Zénon, IX, 28) ; l'âme immortelle s'en va dans l'Hadès (Crantor, IV, 27) ou vers les Immortels (Anacharsis, I, 103). Ailleurs, la doctrine est plus précise encore : l'âme rentre au sein de Zeus : Platon, III, 45 : δαισάμενος δὲ γάμον, πόλιν ἦλυθεν ἣν ποθ' ἑαυτῷ/ἔκτισε καὶ δαπέδῳ Ζηνὸς ἐνιδρύσατο ; Thalès, I, 39 : γυμνικὸν αὖ ποτ' ἀγῶνα θεώμενον, Ἡλεῖε Ζεῦ, /τὸν σοφὸν ἄνδρα Θαλῆν ἥρπασας ἐκ σταδίου (suit une plaisanterie de mauvais goût) ; Xénophon, II, 58 : οὐ μόνον εἰς Πέρσας ἀνέβη Ξενοφῶν διὰ Κῦρον, /ἀλλ' ἄνοδον ζητῶν ἐς Διὸς ἥτις ἄγοι ; Socrate, II, 46 : πῖνέ νυν ἐν Διὸς ὤν, ὦ Σώκρατες· ἦ σε γὰρ ὄντως /καὶ σοφὸν εἶπε θεὸς καὶ θεὸς ἡ σοφίη. /πρὸς

γὰρ Ἀθηναίων κώνειον ἁπλῶς σὺ ἐδέξω· /αὐτοὶ δ' ἐξέπιον τοῦτο τεῷ στόματι. Dans l'épigramme d'Anaxarque (IX, 59), l'émotion paraît sincère; Diogène menace le bourreau de la vengeance divine : πτίσσετε, Νικοκρέων, ἔτι καὶ μάλα· δύλακός ἐστι· /πτίσσετ'· Ἀνάξαρχος δ' ἐν Διός ἐστι πάλαι. /καὶ σὲ διαστείλασα γνάφοις ὀλίγον τάδε λέξει/ῥήματα Φερσεφόνη· Ἔρρε, μυλωθρὲ κακέ. D'autres fois, apparaît une doctrine plus particulière, celle du retour de l'âme vers les astres : Solon, I, 63 : ψυχὴν δ' ἄξονες εὐθὺς ἐς οὐρανὸν ἤγαγον· εὖ γὰρ/θῆκε νόμους ἀστοῖς ἄχθεα κουφότατα (encore le calembour!); Polémon, IV, 20 : οὐ μᾶλλον Πολέμωνα, τὸ σῶμα δέ· τοῦτο γὰρ αὐτὸς βαίνων ἐς ἄστρα διάβορον θῆκεν χαμαί. Ici, à n'en pas douter, nous rencontrons une croyance pythagoricienne. La doctrine d'une sanction divine apparaît dans un grand nombre d'épigrammes : on l'a déjà vue dans celles de Solon, Socrate, Anaxarque, etc. Ajoutons celle de Crantor, IV, 27 : καὶ σὺ μὲν ἐκεῖθι χαίρεις. La foi dans la divinité s'exprime dans d'autres épigrammes encore. A ce point de vue, la petite pièce de vers consacrée à Bion me paraît plus caractéristique qu'aucune autre : le poète (!) y proclame sa foi en un idéal religieux très pur et le vers s'élève presque au ton du sermon : (IV, 57) μωρὸς δ' ὃς ἤθελέν τινος μισθοῦ τὸ θεῖον εἶναι,/ὡς τῶν θεῶν ὄντων ὅταν Βίων θέλῃ νομίζειν. Ailleurs, Diogène prêche la résignation à la volonté divine (I, 97, Périandre) : μή ποτε λυπήσῃ σε τὸ μή σε τυχεῖν τινος· ἀλλὰ /τέρπεο πᾶσιν ὁμῶς οἷσι δίδωσι θεός. Son attitude à l'égard du suicide est aussi intéressante : II, 144 (sur Ménédème, qui s'est suicidé) : κἄτ' ἔργον ἔρεξας Ἐρετρικόν, ἀλλ' ὅμως ἄνανδρον·/ἀψυχίη γὰρ ἡγεμὼν ἔπειγέ σε. Ce sont les mêmes croyances qu'on rencontre dans les épigrammes consacrées à Platon. Il est vrai que les idées en sont empruntées à la biographie, mais le fait que Diogène les a choisies parmi tant d'autres indique assez ses préférences et ses propres convictions : III, 45 : καὶ πῶς εἰ μὴ Φοῖβος ἀν' Ἑλλάδα φῦσε Πλάτωνα, /ψυχὰς ἀνθρώπων γράμμασιν ἡκέσατο; Ajoutons que les épigrammes de Platon et de ses disciples ne contiennent pas les railleries ordinaires. Par contre, Diogène paraît éprouver une certaine répulsion à l'égard des

prophètes et des charlatans religieux, comme en témoignent les épigrammes consacrées à Empédocle et à Pythagore.

Je le répète, on aurait tort d'exagérer la signification de ces petites pièces de vers ; mais, si l'on peut découvrir quelque part le vrai Diogène, c'est bien là, et le fait que les mêmes doctrines y reparaissent constamment ne peut être attribué au hasard. Diogène ne paraît pas être un sceptique : ses croyances religieuses et philosophiques ne s'accommoderaient pas d'une doctrine sceptique. Ses tendances idéalistes, sa foi en la divinité, sa conception de l'autre vie, ses préférences pour Platon le rattachent au mouvement de la renaissance des idées platoniciennes et pythagoriciennes. De là à en faire l'adepte d'une secte platonicienne, il y a loin. On ne peut le regarder comme un militant ni même comme un partisan avoué de tel système philosophique. Il décrit quelques sectes avec plus de sympathie, mais toutes avec intérêt, nulle dans un esprit d'hostilité. C'est la meilleure des preuves qu'il ne se rattache à aucune d'elles par des racines profondes.

Diogène pourrait bien n'avoir été qu'un homme du monde que l'histoire des philosophes intéressait surtout pour le point de vue anecdotique. Ainsi s'expliqueraient le mode de composition de l'ouvrage, qui n'a rien de la rigueur scientifique ; l'ardeur qu'il apporte à défendre la philosophie la plus souriante, l'épicurisme ; l'intérêt spécial qu'il porte à celle qui était revenue à la mode, le platonisme ; enfin, cette curieuse tentative d'égayer un sujet trop grave par des épigrammes où la mort des philosophes sert souvent de thème à des calembours ou à des plaisanteries de mauvais goût. C'est pour la même raison, à mon avis, que l'exposé des doctrines sceptiques a reçu un développement particulier. Diogène semble avoir trouvé un plaisir d'amateur à jongler avec les paradoxes des Sceptiques et n'avoir pu résister au désir vaniteux de montrer que les négations les plus inouïes lui étaient familières. Ainsi m'expliquerais-je aussi, par son éducation et la modération naturelle à son état, son mépris des prophètes et des réformateurs religieux (Pythagore et

Empédocle) et son aversion pour les cagots, hypocrites calomniateurs d'Épicure.

B. — *Méthodes de travail.*

a) Choix des sources.

Les sources de Diogène, directes ou indirectes, sont de nature très diverse. D'une façon générale, on peut les classer en deux grandes catégories : les sources d'origine savante ou érudite, qui étudient et rapportent les faits à un point de vue purement historique, et les sources qui s'inspirent d'un point de vue subjectif, étranger à l'histoire, dépendant de la polémique ou de la propagande de chaque École. Naturellement, dans l'examen de beaucoup de cas, cette distinction paraîtra trop radicale, parce qu'il existe entre ces deux courants de littérature une sorte de chassé-croisé d'influences qu'il est parfois assez difficile de déterminer. N'importe ; en principe, pour qui remonte à l'origine de la Biographie, cette distinction a une réelle valeur, parce qu'elle fournit un *criterium* important pour établir la valeur des notices.

Les sources savantes de Diogène se répartissent en trois classes : tout d'abord la littérature proprement dite, qui a été souvent étudiée et paraît maintenant bien connue. On y distingue les livres sur les Διαδοχαί (Successions d'École), de ceux qui traitent des Αἱρέσεις (Sectes) : leur tâche commune est de reconstituer la tradition des Écoles et de rattacher les systèmes philosophiques les uns aux autres, soit en recherchant les influences de doctrines, soit en établissant des rapports entre les philosophes. La biographie et la doxographie, qui sont mêlées dans ces livres, sont nettement distinguées dans d'autres traités, spécialement consacrés soit à la vie des philosophes soit à l'étude de leurs doctrines. Les études doxographiques les plus célèbres sont celles de Théophraste. La partie chronologique avait été traitée dans des ouvrages spéciaux, les *Chroniques*, dont les manuels les plus célèbres, ceux d'Apollodore et d'Ératosthène,

furent utilisés dans l'œuvre de Diogène. Une des rubriques les plus ordinaires dans les *Biographies* est formée par les listes d'Homonymes. Plusieurs philologues avaient consacré aux Homonymes littéraires des études spéciales consignées dans des Catalogues d'Homonymes, riches en renseignements bibliographiques et biographiques. L'une des sources préférées de Diogène en cette matière est l'œuvre de Démétrius de Magnésie. Des monographies traitaient des découvertes (εὑρήματα) de l'industrie, de la science et, en général, de la civilisation [1] : notre auteur y a fréquemment puisé. Les listes d'ouvrages de tel ou tel philosophe, quelquefois très longues, qu'on trouve dans Diogène, sont d'ordinaire empruntées, en dernière analyse, à des travaux bibliographiques spéciaux, tels les Πίνακες de Callimaque. Citons, pour finir, des traités généraux dans le genre des Encyclopédies et des Mélanges littéraires et historiques, intitulés συμποσιακά, ὑπομνημονεύματα, παντοδαπὴ ἱστορία, dont les histoires philosophiques n'ont pas dédaigné de tirer profit, à l'occasion.

Une autre source d'information de Diogène est constituée par les documents originaux qu'il reproduit ou dont il cite des extraits. Parmi eux, mentionnons la correspondance des philosophes ou des hommes politiques, dont la plus grande partie est apocryphe, les Lettres des Sept Sages, par exemple; les Testaments des philosophes, particulièrement ceux des chefs de l'Ecole péripatéticienne; les œuvres mêmes des philosophes, dont un petit nombre sont compulsées par Diogène lui-même. Ajoutons des documents historiques, des décrets publics (VII, 10, etc.), des actes d'accusation (II, 40, etc.). Une autre série de documents dont l'origine et la valeur n'ont jamais été étudiées, est formée par les monuments figurés. Diogène aime, soit qu'il tienne cette habitude de ses devanciers, soit qu'elle corresponde à des goûts personnels, à s'en rapporter au témoignage des monuments : statues, tombeaux, inscriptions, reliques, monu-

---

(1) Cf. Kremmer, *De Catalogis Heurematum*, et *Oxyrh. Papyri*, t. X, nº 1241, p. 99.

ments publics auxquels s'est attaché le souvenir des philosophes, imagerie populaire (I, 62; I, 104; VIII, 72, etc.).

Les sources qui ne sont pas d'origine savante se subdivisent à leur tour en plusieurs catégories. Quand on fait l'histoire d'une École ou d'une Secte philosophiques, il est bon de rechercher les traces d'influence des ouvrages de propagande publiés par l'École elle-même. Il en est, parmi eux, qui ne cachent pas leur but et leur origine; d'autres, au contraire, furent publiés sous le voile de l'anonymat et il n'est pas aisé de déterminer leur influence plus secrète. Cette littérature, élaborée dans le sein des Écoles, fut extrêmement florissante. On peut appeler considérable son influence, directe et indirecte, sur l'ouvrage de Diogène, non seulement au point de vue doxographique, mais aussi dans la partie biographique. Dans beaucoup de *Vies*, les traces de cette influence ne se démêlent plus nettement; mais elles sont très sensibles encore dans *Vie* de Pythagore et surtout dans celle d'Épicure; ici, parce que Diogène lui-même, pour une bonne part, a utilisé ces sources et qu'il n'en a pas caché la nature. On peut encore en reconnaître la présence là où l'auteur défend, contre les attaques de ses ennemis, le caractère, les mœurs, les idées d'un philosophe. La tradition sectaire nous a apporté bien des notices biographiques, souvent légendaires, un grand nombre d'anecdotes et la plupart des récits miraculeux et édifiants (Pythagore, Empédocle, Épiménide, Phérécyde, Platon, etc.). Cette littérature peut revêtir une autre forme encore, celle d'œuvres de polémique, et, alors, c'est dans les biographies des philosophes de l'École ennemie qu'on en découvre les traces. Elle comprend des débats scholastiques, des pamphlets contre la vie privée des adversaires et, en général, tous les écrits inspirés par une passion quelconque, philosophique, religieuse ou politique. La littérature antipythagoricienne, par exemple, paraît tirer son origine de luttes politiques; plus tard, elle se compliqua et s'amplifia, à la suite de querelles religieuses. La haine pieuse et sournoise des Cyniques et des Stoïciens à l'égard des Épicuriens et les répliques de ces der-

niers ont donné naissance à une importante littérature dont Diogène s'est souvent inspiré. C'est à ces ardentes polémiques, qui sévirent de tout temps dans les Écoles philosophiques, qu'il faut rapporter la publication d'une foule de faux littéraires, destinés, les uns, à déshonorer un adversaire en faisant courir sous son nom des ouvrages scandaleux (lettres d'Épicure, X, 3, le μυστικὸς λόγος d'Hippase, VIII, 7), les autres, à riposter et à le défendre contre ces attaques (les Κοπίδες pythagoriciens, VIII, 8) (1).

Enfin, dans la littérature qui ne s'inspire pas d'un point de vue historique, il faut ranger encore les œuvres d'imagination. Beaucoup de renseignements sont puisés dans les poètes, surtout dans les Comiques et dans les Sillographes (Timon). Les romans merveilleux d'Héraclide Pontique, les contes amusants d'Hermippe sur la mort des philosophes, le livre aux révélations scandaleuses Ἀρίστιππος ἢ περὶ παλαιᾶς τρυφῆς, sorte d'histoire du libertinage, et les Recueils innombrables d'apophtegmes, bons mots, calembours, pointes d'humour, etc., prêtés aux philosophes, rentrent dans cette catégorie de sources, auxquelles Diogène et ses devanciers ont largement puisé.

b) L'esprit critique.

La critique de Diogène — si l'on peut employer ce mot à propos d'un ouvrage dont la seule prétention est d'instruire, en les amusant, les gens du monde — est entachée de défauts si nombreux et si graves qu'on a pu croire, quelquefois, que son œuvre était impersonnelle, c'est-à-dire que tout le travail de l'auteur avait consisté à dépouiller des sources et à accoler des notices. Cependant, ces défauts sont plus ou moins inhérents à la critique alexandrine et surtout à l'érudition de l'époque impériale, dont nous n'avons guère conservé que des compi-

(1) Diels, *Ein gefälschtes Pythagorasbuch*, dans l'*Archiv für Gesch. der Phil.*, III, p. 454 et suiv.

lations. Ainsi, les *Stromates* de Clément d'Alexandrie ne diffèrent des *Vies* de Diogène qu'en ce que cette œuvre a été écrite dans un but d'apologétique et qu'elle est comme animée d'une passion religieuse. Ces défauts, communs à l'époque et à la tradition, se trouvent aggravés chez Diogène du fait que, homme du monde écrivant pour des gens du monde, il aimait moins les arides discussions portant sur des points de chronologie ou d'histoire, que les anecdotes amusantes ou les portraits intéressants.

Il est difficile de porter un jugement général sur la valeur du choix que Diogène a fait parmi les sources : c'est affaire d'examen particulier pour chaque Biographie. Mais on peut étudier ses procédés d'exposition. La plupart du temps il se contente de citer, sous chaque rubrique biographique, les avis divergents de ses devanciers. Très souvent les citations et les variantes sont juxtaposées, sans que Diogène tâche de tirer, de leur accord ou de leur contradiction, une conclusion quelconque. Il discute rarement la valeur des témoignages, à moins que cette discussion ne soit déjà contenue dans ses sources, comme c'est le cas pour le long chapitre sur la mort d'Empédocle et le développement qui concerne les maîtres de Démocrite. Diogène copie fréquemment un auteur sans le citer; et, par une bizarre inconséquence, il arrive que cet auteur soit cité, au cours de ce développement, à propos d'un détail minime, alors que tout le passage lui est emprunté, comme les passages parallèles permettent d'en juger (VIII, 19, citation d'Aristote). Un défaut plus grave, dans lequel Diogène tombe souvent, est de contaminer, sans avertir le lecteur, plusieurs sources différentes. Ailleurs, le récit originel est tellement raccourci et si mal abrégé que des points importants restent obscurs pour nous (VIII, 39, et VIII, 40) [1]. Si l'on examine les citations elles-mêmes, on s'aperçoit qu'un certain nombre sont erronées (Hérodote dans

---

[1] Cf. supra, p. 11.

VIII, 2; Plutarque dans IV, 4), incomplètes (Timée dans VIII, 11 = Jamblique, *V. P.*, 56), amplifiées, obscures.

La preuve que, malgré tous ces défauts, la vigilance de Diogène reste toujours en éveil, c'est qu'en chaque section de l'ouvrage, on trouve des références à d'autres parties, qui se vérifient la plupart du temps. Ainsi, l'auteur remarque fréquemment les variantes d'attribution d'une anecdote, d'un chapitre à l'autre (p. ex. I, 32 = I, 82; II, 103 = II, 68; II, 65 = III, 36). On peut toujours retrouver les passages auxquels font allusion les mots καθὰ προείρηται ou περὶ οὗ λέξομεν (I, 30; I, 32; II, 57; IV, 24; V, 68; VII, 37; VIII, 21 = VIII, 8; VIII, 39 (προειρημένος) = VIII, 7, etc.); en sorte qu'on peut dire que l'attention d'un seul auteur a pénétré tout l'ouvrage.

Les passages où l'esprit critique de Diogène ose s'affirmer sont assez rares. Nous avons signalé plus haut les discussions sur l'attribution du nom de secte à la philosophie sceptique (Prologue, 20) et à la philosophie cynique (VI, 103), ainsi que la critique de ceux qui cherchaient une origine barbare à la philosophie grecque (Prologue, 1-3). Les polémiques, assez courtes d'ailleurs, engagées sur les questions des ouvrages de Pythagore et des maîtres de Démocrite (VIII, 6 et IX, 34-35) peuvent provenir des biographes antérieurs. Il est rare que Diogène se permette de juger ses sources : il en est ainsi pourtant au livre II, 134 (πταίουσιν οἱ λέγοντες), VIII, 8 (διαπεσόντες), V, 6 (διαπίπτων). Ailleurs, après avoir exposé un débat, il se contente de donner raison à l'un ou à l'autre des contradicteurs : II, 39 : καὶ ἔστιν οὕτως ἔχον; VII, 47 : καὶ εἰκός ἐστι, formule assez fréquente. Il précise quelquefois son point de vue ou justifie son choix : III, 49 : οὐ λανθάνει δ' ἡμᾶς ὅτι τινὲς ἄλλως διαφέρειν τοὺς διαλόγους φασί ... ἀλλ' ἐκεῖνοι μὲν τραγικῶς μᾶλλον ἢ φιλοσόφως τὴν διαφορὰν τῶν διαλόγων προσωνόμασαν. En un seul endroit il a vraiment pris position dans la discussion et avec une ardeur dont on ne l'aurait pas cru capable : c'est quand il défend Épicure contre les calomnies de ses ennemis (X, 3 et suiv.).

Bref, ces traces d'une critique méthodique, ces cas d'une

intervention personnelle dans le débat, timides apparitions d'une conscience scientifique, sont rares dans l'ouvrage de Diogène. Cependant, nous nous résignerions peut-être à ce que ses *Biographies* n'aient ni l'attrait d'une passion directrice, ni l'avantage d'une critique historique serrée, si l'exposé était du moins clair et complet, les citations exactes et entières. Mais il n'en est malheureusement pas ainsi.

c) Sources immédiates de Diogène.

Si l'on se reporte aux remarques que j'ai faites au début de cette étude et à divers indices relevés dans la critique de mes devanciers, il résulte qu'il faut distinguer, dans l'œuvre de Diogène, un fonds préexistant, extrait par grandes masses de compilations antérieures, et des additions dues à Diogène lui-même. En examinant le mode de citation des auteurs les plus récents et la place que ces autorités tiennent dans les *Biographies*, il sera possible de déterminer une première série de notices qui formeront la contribution de Diogène, car ce sont les auteurs les plus récents que, selon toute vraisemblance, il a dû consulter lui-même.

Déjà on est généralement tombé d'accord pour reconnaître que les citations de Favorinus, de la παντοδαπὴ ἱστορία comme des ἀπομνημονεύματα, proviennent de Diogène. La preuve qu'il compulsait l'œuvre de cet encyclopédiste, c'est la manière dont il le cite, VIII, 53 (ἐγὼ δ' εὗρον ἐν τοῖς ὑπομνημονεύμασι Φαβωρίνου), passage où il oppose à l'œuvre préexistante une addition personnelle.

Les citations de Favorinus sont très nombreuses. Elles ont ce caractère commun, qu'elles apportent une contribution minime à la biographie ; en outre, elles font généralement l'impression d'être des additions à un noyau primitif. On peut les classer en diverses catégories.

1. Les courtes anecdotes : III, 37 ; IV, 63 ; VI, 89.
2. Les notes rapides qui, au cours d'un long récit, apportent

une variante de détail : II, 38; V, 5; V, 77; VI, 25; VI, 73; IX, 23; IX, 29; IX, 89.

3. Les additions qui complètent un exposé provenant de sources plus anciennes : III, 19; IV, 54; VIII, 15; VIII, 53; VIII, 73. Quelquefois, ces notes sont introduites à une place qui ne leur convient guère, comme dans VIII, 15; toujours la formule qui les introduit et leur rapport avec le contexte indiquent une addition.

4. Diogène cite encore cet auteur quand il a remarqué que son témoignage corrobore celui de sources plus anciennes : III, 48; V, 41; VIII, 47; VIII, 63. Il semble qu'il ait institué une sorte de collation du fonds préexistant sur les ouvrages de Favorinus.

5. Ailleurs on rencontre, à la suite l'une de l'autre, plusieurs citations de cet auteur, quoiqu'elles ne se rapportent pas au même sujet : V, 76.

6. Diogène aime à invoquer son témoignage à propos des εὑρήματα; ces notices sont d'ordinaire tirées de l'*Encyclopédie* (παντοδ. ἱστορία) : II, 1; II, 11; II, 20; III, 24; VIII, 12; VIII, 48; VIII, 83; IX, 23; IX, 29.

7. Certains extraits sont rejetés à la fin de la Biographie, à l'endroit où Diogène, se libérant du plan primitif, ajoute, à côté de ses épigrammes et des documents nouveaux qu'il apporte, une foule de notices qui se rapportent aux sujets les plus divers : III, 40; III, 63; IV, 5; VIII, 48; VIII, 90; IX, 20; IX, 23.

On peut s'inspirer des indices relevés dans le cas de Favorinus pour rechercher la provenance des citations d'autres écrivains assez récents. La plupart des citations d'Alexandre Polyhistor me paraissent devoir être considérées comme un apport de Diogène. Elles se présentent, en effet, sous l'aspect :

a) d'additions : II, 10; II, 106; III, 4. Le cas le plus curieux est l'extrait qui figure dans la *Vie* de Pythagore. Il s'étend du § 25 au § 33; il est suivi d'extraits d'Aristote (§§ 34-35) et ces deux citations se terminent par une formule de clôture qui n'est qu'un double de la phrase initiale. De cette particularité, on

peut déduire que les extraits doxographiques d'Alexandre sont d'introduction tardive. Dans l'hypothèse contraire, d'ailleurs, ils auraient trouvé place dans la section réservée aux Écrits de Pythagore et aux fragments qui en sont extraits (§§ 6-10). Quant à la citation d'Aristote, il est possible qu'elle ait appartenu au premier fonds. Diogène remarque que le sujet en est analogue à celui des extraits d'Alexandre (καὶ τὰ ἐκείνων ἐγόμενα ὁ Ἀριστοτέλης) : c'est la raison pour laquelle il a inséré ces fragments à côté de ceux d'Aristote (1). Une conclusion semblable s'impose, avec plus de nécessité encore, pour la notice de III, 5, qui arrive avant son heure (§ 7).

b) De simples variantes : IV, 62; VII, 179.

Apollonidès de Nicée, ὁ παρ' ἡμῶν (IX, 109), formule qui s'accommode de nombre d'interprétations, comme : notre contemporain; notre compatriote; partisan de notre secte, etc. (cf. pp. 22 et 35, n. 2).

Démétrius de Magnésie. Les formules d'introduction des citations, leur rapport avec le contexte et la place qui leur est réservée semblent prouver que les *Homonymes* avaient déjà été utilisés par les devanciers de Diogène.

Denys d'Halicarnasse : I, 38 (ἐν Κριτικοῖς) et VIII, 47 : simples additions aux listes des Homonymes; X, 4, dans l'exposé des polémiques des Épicuriens et des Stoïciens, lequel, nous l'avons vu, provient de Diogène.

Dioscoride : I, 63. On ne peut dire quel est ce Dioscoride ni à qui remonte cette citation.

Dioclès. D'après les citations suivantes : X, 11 (défense d'Épicure), X, 12; VI, 12 (addition à des δόξαι de Diogène); IX, 61 (addition postérieure : καθὰ καί) et surtout VII, 48 : καὶ ἵνα καὶ κατὰ μέρος εἴπωμεν καὶ τὰ ἄπερ αὐτῶν εἰς τὴν εἰσαγωγικὴν τείνει τέχνην, καὶ αὐτὰ ἐπὶ λέξεως τίθησι Διοκλῆς κτλ., les ouvrages de Dioclès paraissent avoir été compulsés par Diogène lui-même (2).

---

(1) Cf. Schwartz, *loc. cit.*, col. 747 et 760.

(2) Idem, *loc. cit.*, col. 744 et 749.

Eubulide, Eumélus et Justus (Tiberiensis) n'ont apporté aux *Biographies*, par l'intermédiaire de Diogène, que des variantes de détail (II, 42 et VI, 20; V, 10; II, 41). La part de Myronianus se ramène à des additions sans grande importance (X, 3 [= de Diogène]; I, 115; III, 41; IV, 8; IV, 14; V, 36) (1). Il en est de même des notes tirées de Pamphila : ce sont de courts récits anecdotiques et quelques variantes (2). Les notices empruntées à Plutarque proviennent aussi de Diogène, d'après Schwartz (3); en effet, IV, 4 et IX, 60 portent le cachet des additions postérieures : ce sont de simples variantes. Sabinus (III, 47) et Philodème (X, 3 et X, 24) figurent aussi parmi les autorités de Diogène. Enfin, une note additionnelle d'Istros (II, 59), jointe d'ailleurs à une formule qui est un signe certain d'addition de Diogène (εὗρον), doit avoir la même origine.

Il convient d'ajouter à cette liste les noms des écrivains sceptiques utilisés par Diogène lui-même au IX^e^ livre : leur époque très récente met ce point hors de doute. Ce sont : Théodose, Zeuxis, Antiochus, Ménodote, Sextus Empiricus, Agrippa et Apelle. Il n'y a pas de raison de séparer de ces citations celles d'Énésidème, qui sont intimement mêlées à l'exposé des doctrines sceptiques, tiré de Favorinus et de Sextus, au livre IX, § 87 et suivants.

L'ensemble de ces extraits forme une première masse de notices qu'on peut attribuer à Diogène. Les études qui vont suivre permettront de l'amplifier encore et de représenter la contribution qu'il a apportée à l'œuvre de la tradition alexandrine comme fort importante.

---

(1) Schwartz, *Ibid.*, col. 742.
(2) *Ibid.*, col. 743.
(3) *Ibid.*, col. 742.

4. Plan de l'œuvre.

a) Dans le Prologue.

On a souvent remarqué les différences qui séparent l'ordre d'étude des philosophes établi dans le Prologue, de celui qui est adopté dans le corps de l'ouvrage. On a voulu voir dans ce remaniement du plan l'indice de l'utilisation de sources différentes, ce qui paraît assez juste en principe. On relève d'ailleurs, dans le Prologue lui-même, des traces de rédactions successives, mais il est malaisé d'en délimiter les contours avec exactitude. H. Schmidt, qui s'y est essayé (1), a cru y découvrir un fonds primitif, provenant d'un écrivain de la secte académique, modifié d'abord par un sceptique, ensuite par Diogène. Nous, qui admettons que l'exposé des doctrines sceptiques du IX^e^ livre provient de Diogène, nous pouvons faire bon marché de l'intermédiaire sceptique. Voyons donc en quoi consiste le remaniement du Prologue et si on peut l'attribuer à Diogène.

Dans le chapitre des origines de la philosophie, qui se termine au § 11 par καὶ τὰ μὲν περὶ τῆς εὑρέσεως ὧδε ἔχει, l'auteur commence par rencontrer la théorie de ceux qui attribuent aux étrangers l'invention de la philosophie. Il leur oppose deux objections : *a*) la civilisation, entendue d'une façon générale, est d'origine grecque : les doctrines des anciens poètes, Musée et Linus, le prouvent; le nom même de *philosophe* est grec; *b*) Orphée de Thrace, l'un de ces prétendus philosophes barbares, est indigne du nom de philosophe, car il a attribué aux dieux les pires turpitudes. Cependant, Diogène continue en exposant longuement les doctrines philosophiques qu'on attribue aux étrangers (6-11) et, cette fois, il n'objecte plus rien aux prétentions de ceux qui en font dériver, par évolution naturelle, la

(1) *Studia Laertiana*, pp. 19-30.

philosophie grecque. Il semble donc que nous ayons affaire ici à deux couches bien distinctes, dont la seconde n'a pu recouvrir et masquer complètement la première. Le remaniement et la critique sont de Diogène (ἐγώ).

Deux couches semblables se retrouvent encore dans la description des Sectes. L'énumération des dix sectes de la philosophie morale ne mentionne pas la secte sceptique. Ce n'est qu'après avoir cité une classification différente des dix sectes, extraite d'Hippobotos, qui la laisse aussi de côté, que Diogène remarque cette lacune. Il estime que la philosophie sceptique constitue une secte et il défend son point de vue. On peut croire, en considérant la contribution considérable apportée par Diogène au IX^e^ livre, sur les Sceptiques, que cette critique et cette addition proviennent d'un remaniement de Diogène. Il est visible également que la mention de la secte éclectique et de Potamon, qui suit immédiatement, est aussi une addition postérieure.

On se demande pourquoi H. Schmidt attribue à un écrivain sceptique le § 12, qui traite de l'origine du mot *philosophie*, et les §§ 16-17, où l'auteur établit une classification des noms divers qu'ont pris les Écoles (1); pourquoi il reconnaît une *addition* de Diogène dans le § 13, où l'auteur fait parmi les noms des Sept Sages un choix qui est conservé dans le I^er^ livre.

b) Dans le corps de l'ouvrage.

Les divergences entre le plan proposé dans les listes des Διαδοχαί et des Sectes du Prologue et le plan adopté dans l'ouvrage sont assez importantes. Dans la « Succession » de la philosophie ionienne, la tradition de l'École péripatéticienne s'arrête à Théophraste; au livre V, au contraire (58 et 65), elle se continue par les noms et les biographies de Straton et

(1) Mêmes classifications dans Ps. Galien, *Hist. phil.*, 3, et Ammonius, *In Categ. Aristot.*, p. 1, 12.

Lycon; on y a même ajouté, sans les rattacher d'ailleurs à la διαδοχή, les *Vies* de deux autres péripatéticiens, Démétrius et Héraclide.

En ce qui concerne la « Succession » italique, l'écart est plus considérable encore. D'abord, la construction étonnante par laquelle on rattachait, dans le Prologue, Xénophane à Pythagore par l'intermédiaire de Télaugès, ne reparaît plus dans les *Vies*. Xénophane a repris son indépendance, comme dans toutes les listes de διαδοχαί des autres historiens de la philosophie (1). Parménide, qui, dans l'Introduction, succède à Xénophane, fut, d'après les *Vies*, son élève, mais non son successeur (IX, 21). Empédocle, dont il n'était pas question dans l'Introduction, a repris la place qui lui revient d'après d'autres auteurs (2); il est rattaché à l'École pythagoricienne par l'intermédiaire de Télaugès. L'auteur du Prologue ignore la plupart des Pythagoriciens : les *Vies* leur ont consacré quelques biographies, sans établir de διαδοχή, d'ailleurs. Le Prologue ignore la secte sceptique et Protagoras, Diogène d'Apollonie, Anaxarque, etc., qui la préparent. Par contre, il rattache Épicure à Démocrite par l'intermédiaire de Nausiphanès et Nausicydès. Dans les *Biographies*, il n'est plus question de Nausicydès; quant à Nausiphanès, il passe seulement pour le maître d'Épicure (IX, 69 et X, 13) et on le rattache, non à Démocrite, mais à Pyrrhon, que le Prologue ne cite pas. Protagoras et Anaxarque, dont les *Vies* font des élèves de Démocrite (3), ne paraissent pas dans le Prologue.

Les perturbations qu'on remarque dans l'étude des sectes dites morales sont aussi importantes et l'origine m'en paraît assez claire. Parmi les dix sectes que le Prologue fait dériver de Socrate, il en est une, la secte dialectique, fondée par Clito-

---

(1) Cf. cependant S[t] Augustin, *De civ. Dei*, VIII, 2.

(2) Eusèbe, *Praep. ev.*, X, 14, 14; Suidas, *s. v.* Ἐμπεδοκλῆς et *s. v.* Τηλαύγης; Arsenius, *Violet.*, p. 310 (lequel cite à tort Flavius Josèphe; le texte est emprunté à Eusèbe).

(3) Comme dans Clément, *Strom.*, I, 14, 63. Cf. Ps. Galien, *Hist. phil.*, 2.

maque, qui a perdu dans les *Vies* sa valeur de secte : Clitomaque y est traité comme le successeur de Carnéade. Or, dans la liste des sectes qui provient d'Hippobotos et que Diogène paraît avoir utilisée pour remanier le fonds primitif du Prologue, il n'est pas fait mention non plus de la secte dialectique. Par contre, Hippobotos avait formé deux sectes de l'École d'Annicéris et de celle de Théodore. Celles-ci ne figurent pas dans le premier plan du Prologue ; mais dans les *Vies*, au livre II, non seulement Diogène fait mention d'Annicéris et de son École (85-86), mais il a consacré une biographie complète à Théodore ; elle est enchâssée, il est vrai, dans celle d'Aristippe, mais elle est fort importante quand même (97-104), puisqu'elle comprend la vie, les doctrines, des apophtegmes, la liste des Homonymes, etc. Ces particularités indiquent que nous avons affaire à une addition de Diogène, addition dont Hippobotos a fourni la matière.

Reste enfin le développement sur la secte sceptique, qu'Hippobotos ignore comme le premier rédacteur du Prologue ; c'est Diogène qui l'a ajouté au fonds préexistant. Bref, les modifications apportées par notre auteur au plan primitif sont assez considérables pour qu'on doive reconnaître qu'il a fait œuvre personnelle, bien qu'on ne puisse nier l'importance des premières couches. On ne peut donc réduire le travail de Diogène à la besogne purement matérielle d'un diascévaste.

c) Étendue chronologique du sujet.

Rien n'atteste mieux l'antiquité du fonds alexandrin sur lequel travaillait Diogène que l'étendue chronologique de l'ouvrage. La secte dont l'étude est poussée le plus loin est celle des Sceptiques. La « Succession » de l'École stoïcienne s'arrête à Chrysippe (VII[e] livre), mais la fin de ce livre est perdue ; d'après une liste des biographies placée en tête du manuscrit de Paris 1759 (= P), la διαδοχή s'étendait originellement jusque Cornutus. L'Académie s'arrête à Clitomaque, l'École d'Aristote à Lycon.

Ménippe est le dernier représentant de l'École cynique; les derniers Pythagoriciens sont Philolaos et Eudoxe et il n'est question ni des néo-platoniciens, ni des néo-pythagoriciens. Une note curieuse concerne les Épicuriens : (X, 9) : ἥ τε διαδοχὴ πασῶν σχεδὸν ἐκλιπουσῶν τῶν ἄλλων ἑσαεὶ διαμένουσα καὶ νηρίθμους ἀρχὰς ἀπολύουσα ἄλλήν ἐξ ἄλλης τῶν γνωρίμων. Cependant, la tradition de l'École s'arrête à Basilide (X, 25). Il semble donc que Diogène se soit interdit, excepté pour la secte sceptique, dont l'originalité l'intéressait sans doute particulièrement, de dépasser le Ier siècle de notre ère.

On a beaucoup discuté pour savoir à qui rapporter, à la fin du Prologue, la notice sur Potamon, qui est manifestement une addition postérieure. Une note de Suidas place ce philosophe πρὸ Αὐγούστου καὶ μετ' αὐτόν. Cependant, le Prologue déclare : ἔτι δὲ πρὸ ὀλίγου καὶ ἐκλεκτική τις αἵρεσις εἰσήχθη ὑπὸ Ποτάμωνος τοῦ Ἀλεξανδρέως. On a prétendu trouver dans cette remarque chronologique la preuve que l'auteur de la notice est antérieur à Diogène et qu'il aurait vécu au Ier siècle, par exemple. C'est à tort, je crois. Dans le prologue, il n'est question que de chefs de secte fort antérieurs au Ier siècle avant Jésus-Christ. A supposer que Diogène ait ajouté lui-même la note sur la fondation de la secte éclectique, ce qui est probable, il a pu en parler comme d'un événement récent, en comparaison de l'époque éloignée des autres fondateurs de secte.

5. Les Rubriques d'une Biographie.

Le plan des biographies est très variable, comme leur étendue, d'ailleurs. Pour certains philosophes, Diogène se contente d'indiquer leur origine et de citer quelques doctrines caractéristiques; d'autres biographies, au contraire, occupent des livres entiers. Il est compréhensible que le plan, dans ces conditions, subisse, d'une *Vie* à l'autre, des variations considérables. En général, on peut y reconnaître les divisions suivantes : 1. origine;

2. éducation, formation philosophique, voyages; 3. rapports de διαδοχή ou fondation d'une École; 4. caractère, tempérament, mœurs, chapitre illustré par des anecdotes et des apophtegmes; 5. événements importants de la vie; 6. récit anecdotique de la mort et épigrammes sur ce sujet; 7. ἀκμή et renseignements chronologiques; 8. ouvrages; 9. doctrines; 10. documents (testament, lettres, etc.); 11. homonymes; 12. notes additionnelles diverses. On trouve encore, mais à une place très variable, une liste des disciples, un portrait-charge tiré des *Silles* de Timon et des poètes comiques, des εὑρήματα et des renseignements sur l'activité politique.

Il convient d'examiner la plupart de ces rubriques pour en développer le contenu, en scruter les origines et chercher quelle a pu être, dans chacune d'elles, la contribution de Diogène.

Les notices sur l'origine proviennent naturellement des auteurs du fonds ancien; mais Diogène a enrichi celui-ci de variantes et quelquefois même engagé sur ce sujet des polémiques. Assez souvent, on y trouve cités des auteurs qui figurent parmi les sources directes de Diogène. On peut joindre à ce chapitre les indications qui concernent la famille du philosophe; dans les grandes biographies (Pythagore, Socrate, Platon, Épicure, etc.), elles s'étendent au point de former une rubrique spéciale.

Les notes chronologiques sont de nature assez diverse : quelquefois, l'auteur rapporte, chiffrée en olympiades, la date de la naissance ou de la mort du personnage, avec l'indication de la durée de la vie; ou bien, il établit un synchronisme avec tel événement fameux de l'histoire ou tel personnage célèbre dont l'époque est connue. Plus souvent, d'après un procédé de l'érudition alexandrine, il se contente d'indiquer l' ἀκμή, date à laquelle le philosophe est en pleine vigueur et en pleine activité, d'ordinaire vers quarante ans. La plupart de ces notices proviennent du premier fonds. On trouve, dans la biographie de Xénophon (l. II), une distinction très nette entre la chronologie des premières couches et une notice introduite par Diogène.

D'après le § 55, Xénophon ἤκμαζε κατὰ τὸ τέταρτον ἔτος τῆς τετάρτης καὶ ἐνενηκοστῆς ὀλυμπιάδος. Au § 59, par contre, Diogène rapporte, parmi les notes additionnelles de la fin de la biographie : εὗρον δ' ἀλλαχόθι ἀκμάσαι αὐτὸν περὶ τὴν ἑνάτην καὶ ὀγδοηκοστὴν ὀλυμπιάδα. On voit, par la place de cette notice et les termes qui l'introduisent, que l'addition personnelle de Diogène s'oppose à un fonds antérieur. La source ordinaire de ces extraits est quelque *Chronique,* le plus souvent celle d'Apollodore. Quelquefois les renseignements puisés dans cet ouvrage se trouvent corrigés d'après Ératosthène, dont les calculs sont souvent différents. Il arrive que Diogène apporte à cette rubrique une part d'information importante.

Les notices sur les découvertes proviennent d'un genre d'ouvrages dont la tradition est très ancienne dans l'érudition alexandrine : déjà Héraclide Pontique avait écrit, avant cette époque, un περὶ εὑρημάτων (V, 88). Ces notes sont d'ordinaire très courtes, introduites par εὗρε ou πρῶτος ἤγαγε. Elles concernent aussi bien les innovations dans les arts, les métiers, l'industrie, les usages de la vie journalière, que les doctrines philosophiques et les découvertes scientifiques. Une bonne quantité de ces notices ont été ajoutées par Diogène et empruntées aux *Encyclopédies* de Favorinus et de Pamphila (p. ex. VIII, 10-14 et 48).

L'auteur de nos *Biographies* s'intéresse particulièrement aux rapports des philosophes avec la politique. Non seulement il aime à signaler leurs relations avec les souverains, mais il étudie leur action ou leur influence politiques, leurs efforts en matière législative et signale les honneurs publics qui leur ont été rendus. Voici la série de ces notes, dont le nombre indique assez les préoccupations de l'auteur : Anaxagore (II, 14), Socrate (*passim*), Stilpon (II, 115), Xénophon (II, 48 ss.), Ménédème (II, 141), Platon (*passim*), Xénocrate (IV, 8), Arcésilas (IV, 39), Carnéade (IV, 65), Aristote (V, 4 etc.), Théophraste (V, 37), Lycon (V, 67), Démétrius de Phalère (V, 75 ss.), Héraclide Pontique (V, 89), Zénon (VII, 7-12), Chrysippe (VII, 185), Pythagore (VIII, 3 etc.), Empédocle (VIII, 72 etc.), Archytas

(VIII, 82), Philolaos (VIII, 84), Eudoxe (VIII, 88), Parménide (IX, 23), Mélissos (IX, 24), Zénon d'Élée (IX, 26), Pyrrhon (IX, 65), Timon (IX, 110).

Une des rubriques les plus considérables — ceci donne d'utiles indications sur les prétentions du livre, le goût du public et la propre curiosité de Diogène — est constituée par l'étude du caractère, des mœurs, des habitudes des philosophes. On peut répartir ces renseignements de la façon suivante :

a) Costume. Cf. spécialement Aristote, Pythagore, les Cyniques. Quelquefois ces renseignements sont empruntés à l'imagerie populaire : Empédocle, Solon, Anacharsis.

b) Caractères physiques : défauts et qualités, taille, voix, etc.

c) Tempérament, passions.

d) Caractère moral.

e) Notice sur les amours du personnage : genre de renseignements dont Diogène et le public auquel il s'adresse sont très friands, surtout quand ils sont scandaleux; et ils manquent rarement de l'être.

f) Régime alimentaire, habitudes de la vie journalière.

g) Appréciation du talent littéraire (Héraclide Pontique, Démétrius, Lycon, etc.), des qualités ou des défauts du style, des méthodes d'enseignement, etc.

C'est sous cette rubrique qu'il faut classer la plupart des anecdotes qui émaillent le texte. Les sources de ces petits récits, tour à tour édifiants, amusants ou simplement caractéristiques, sont des plus variées. Une partie, destinée à tourner les philosophes en ridicule, provient de la littérature scandaleuse, de l'Ἀρίστιππος, par exemple, ou des romans d'Hermippe. La littérature d'apologétique a fourni un bon nombre de contes édifiants, par lesquels chaque École auréole la figure de son fondateur : on peut en relever beaucoup dans les *Vies* de Pythagore, d'Épicure, de Zénon de Cittium, de certains Cyniques. Naturellement la tendance contraire a créé aussi dans ce domaine. Que d'anecdotes scandaleuses dans la *Vie* d'Épicure, inventées par les Stoïciens! C'est une des formes sous lesquelles la polé-

mique s'exerce de préférence, comme plus traîtresse et plus meurtrière. Il y a une dernière source d'anecdotes : ce sont les recueils d'apophtegmes, où les faiseurs de bons mots et les moralistes modestes ont caché, sous des noms célèbres, leurs propres trouvailles. Les anecdotes forment la partie la plus vivante et la plus attrayante de l'ouvrage de Diogène. C'était à elles, apparemment, que le public témoignait le plus d'intérêt : certaines biographies, celle de Diogène le Cynique, par exemple, sont composées presque uniquement de ces alertes petits récits.

Dans un grand nombre de *Vies*, une section spéciale est réservée aux citations des poètes comiques, où le philosophe se trouve raillé, quelquefois bafoué, avec plus ou moins de verve et d'esprit, toujours avec cette âpreté assez grossière commune aux Anciens. Dans cette charge figure d'ordinaire une citation de Timon le Sillographe. Comme, dans la plupart des cas, ces citations se rattachent à un détail quelconque de la vie ou des mœurs du personnage, il est vraisemblable qu'elles ne proviennent pas directement du poème, mais d'un commentaire, dont l'auteur de Diogène ou Diogène lui-même a tiré, non seulement les vers de Timon, mais aussi les notices biographiques auxquelles ils se rapportent. Sotion, l'un des auteurs le plus fréquemment cités par Diogène, avait composé un ouvrage de ce genre (Athénée, VIII, p. 336d), ainsi qu'Apollonidès de Nicée, dont le commentaire est cité par Diogène, IX, 109. Je ne crois pas qu'on puisse conclure, de la prédilection de notre auteur pour ces extraits du sceptique Timon (IX, 111 : ἐν οἷς ὡς ἂν σκεπτικὸς ὢν πάντας λοιδορεῖ καὶ σιλλαίνει τοὺς δογματικούς), qu'il était lui-même un sceptique. L'âpreté de la satire de Timon, son style fougueux, sa langue neuve et tapageuse suffisent à expliquer cet intérêt.

Diogène paraît s'arrêter volontiers aussi aux chapitres qui se rapportent à la mort des philosophes. La plupart des épigrammes empruntées au Πάμμετρος ont trait à ces événements. Cette rubrique figurait déjà dans l'ancien fonds, comme

le montrent l'étude des citations de ces chapitres et la comparaison avec Hésychius; mais Diogène y a maintes fois ajouté du sien, le plus souvent sous forme de variantes. Ces récits sont presque toujours anecdotiques et l'événement y est rarement présenté autrement que sous une forme burlesque, humoristique ou romanesque. C'est que la source ordinaire est Hermippe, chez qui le persiflage sceptique s'allie à une lourde gaieté de viveur, se gaudissant de la mort ridicule des marchands d'idéal.

La section spéciale réservée aux Homonymes existait déjà dans le premier fonds. La preuve en est dans une notice sur les Homonymes d'Eudoxe (VIII, 90), qui a été analysée plus haut (p. 10). Elle a été enrichie de notes par Diogène.

La liste des ouvrages des philosophes n'occupe par une place fixe. L'étendue de cette rubrique varie aussi d'une biographie à l'autre, mais non, comme on pourrait le croire, en raison de l'importance de l'activité littéraire du personnage. Quelques-uns de ces index tiennent à peu près toute la biographie (Théophraste, Chrysippe). Souvent l'auteur se contente de citer les ouvrages principaux. On trouve quelquefois des discussions sur l'authenticité des ouvrages (Épiménide, Thalès, Pythagore, Eschine, Diogène le Cynique, Ariston, Zénon de Cittium, etc.). Il arrive même que le nombre d'ἔπη ou de στίχοι soit indiqué (les Sept Sages; Speusippe, IV, 5; cf. Xénocrate, IV, 14). Ces listes proviennent de manuels d'histoire littéraire ou de πίνακες. En général, quand elles sont détaillées, elles ne paraissent pas appartenir au premier fonds, qui avait surtout un caractère biographique. La part de Diogène s'y accuse d'ailleurs d'une façon plus évidente et dans des proportions plus considérables que dans toute autre section. On peut rapporter à Diogène les catalogues suivants : Aristote, V, 21 : συνέγραψε δὲ πάμπλειστα βιβλία ἅπερ ἀκόλουθον ἡγησάμην ὑπογράψαι διὰ τὴν περὶ πάντας λόγους τἀνδρὸς ἀρετήν; Théophraste, V, 42, même formule : ἃ καὶ αὐτὰ ἄξιον ἡγησάμην ὑπογράψαι διὰ τὸ πάσης ἀρετῆς πεπληρῶσθαι; Cléanthe, VII, 189 : ἐπεὶ δ' ἐνδοξότατα τὰ βιβλί' ἐστὶν αὐτῷ, ἔδοξέ μοι καὶ τὴν πρὸς

εἶδος ἀναγραφὴν αὐτῶν ἐνταῦθα καταχωρίσαι; Platon, III, 47 : φιλοπλάτωνι δέ σοι etc. (texte connu); Épicure, X, 27, dont la liste est suivie de ces mots (28 ss.) : ἐπιτομὴν δ' αὐτῶν, εἰ δοκεῖ, ἐκθέσθαι πειράσομαι ... ὥστε σὲ πανταχόθεν καταμαθεῖν τὸν ἄνδρα κἀμὲ κρίνειν εἰδέναι.

Telles sont les listes que les formules d'introduction permettent de rapporter à Diogène; mais il doit y en avoir d'autres encore, pour lesquelles cette preuve manque. On remarquera les raisons par lesquelles il croit devoir justifier et comme excuser ces additions.

Les grands extraits doxographiques (1) — je ne parle pas des courtes notes dispersées çà et là — se rattachent étroitement aux catalogues de livres. Il en est ainsi, en particulier, pour Platon, Aristote, Épicure (cf. X, 27, 28 et 138). Rappelons que l'exposé des doctrines sceptiques a été ajouté par Diogène. La doxographie cynique est due aussi à sa plume, comme le prouve la formule d'introduction (VI, 103 : προσυπογράψομεν δὲ καὶ τὰ κοινῇ ἀρέσκοντα αὐτοῖς, αἵρεσιν καὶ ταύτην εἶναι ἐγκρίνοντες τὴν φιλοσοφίαν, οὐ, καθά φασί τινες, ἔνστασιν βίου). L'étude des divergences de plan entre le Prologue et le corps de l'ouvrage a montré aussi que l'exposé des théories des Annicériens, des Théodoriens, etc., est une addition postérieure. C'est ce qu'on peut déduire encore de la phrase par laquelle est introduit l'extrait relatif à Théodore : καὶ αὐτοῦ περιετύχομεν βιβλίῳ ἐπιγεγραμμένῳ περὶ θεῶν, οὐκ εὐκαταφρονήτῳ κτλ. (II, 97.) L'ensemble des doctrines stoïciennes, un très long chapitre inséré dans la *Vie* de Zénon, provient aussi de Diogène (VII, 38) : κοινῇ δὲ περὶ πάντων τῶν στωϊκῶν δογμάτων ἔδοξέ μοι ἐν τῷ Ζήνωνος εἰπεῖν βίῳ διὰ τὸ τοῦτον κτίστην γενέσθαι τῆς αἱρέσεως; 160 (conclusion) : ταῦτα μὲν καὶ τὰ φυσικὰ τὸ ὅσον ἡμῖν ἀποχρώντως ἔχειν δοκεῖ, στοχαζομένοις τῆς συμμετρίας τοῦ συγγράμματος. C'est encore Diogène, comme nous l'avons signalé plus haut, qui paraît avoir introduit les extraits d'Alexandre Polyhistor dans la biographie de Pythagore.

---

(1) Sur ce sujet, cf. Schwartz, *loc. cit.*, col. 758 ss.

Il est difficile de préciser l'origine des autres exposés doxographiques. Dans les biographies des Sages, ils proviennent du fonds primitif, et l'on peut en dire autant, sans doute, des courtes notices éparses dans les *Vies*, qui servent à caractériser brièvement les enseignements de chaque philosophe.

Il est une série de documents que Diogène reproduit *in extenso* : ce sont les lettres et les testaments. Pour les lettres, si l'on met à part celles d'Épicure, dont le sujet est philosophique, la correspondance platonicienne et quelques lettres récentes, comme celles d'Arcésilas et de Zénon (IV, 44 et VII, 7), qui peuvent être des documents authentiques, il reste un *corpus* épistolaire assez homogène par le sujet, le style et la langue et qui se rattache à la légende des Sept Sages. On trouve ces lettres dans les *Vies* de Thalès, Solon, Pittacus, Cléobule, Épiménide, Périandre, Anacharsis, Phérécyde, Pythagore et Héraclite. Elles sont adressées soit à d'autres Sages, soit à des princes contemporains, comme Darius et Crésus, dont on a aussi les réponses. Les règles du dialecte propre à chaque auteur y sont scrupuleusement observées. Elles sont placées d'ordinaire à la fin de chaque *Vie*, après la partie biographique proprement dite, parmi les notes additionnelles de Diogène. La formule d'introduction de l'une d'elles nous renseigne sur l'origine de cette collection : il s'agit de la lettre d'Épiménide à Solon (I, 112). Dans le paragraphe relatif aux ouvrages d'Épiménide, l'auteur parle d'abord d'une autre lettre du même au même, et il en discute l'authenticité. Il ajoute ensuite : ἐγὼ δὲ καὶ ἄλλην εὗρον ἐπιστολὴν ἔχουσαν οὕτως ; suit la lettre, qui fait partie de notre *Corpus*. On peut étendre cette conclusion à la collection tout entière.

On peut en dire autant des Testaments de certains philosophes, tels que Platon, Épicure et les Péripatéticiens : Aristote, Lycon, Théophraste et Straton. Il est évident que ces documents sont empruntés à une seule et même collection. Or, les formules d'introduction de trois d'entre eux permettent d'en préciser l'origine. Aristote, V, 11 : καὶ οὗτος μὲν ὁ βίος τοῦ φιλοσόφου (conclusion délimitant les additions postérieures du fonds pré-

existant) · ἡμεῖς δὲ καὶ διαθήκαις αὐτοῦ περιετύχομεν οὕτω πως ἐχούσαις; Théophraste, V, 51 : εὗρον δ' αὐτοῦ καὶ διαθήκας τοῦτον ἐχούσας τὸν τρόπον; Lycon, V, 69 : τοῦ δὲ φιλοσόφου καὶ διαθήκαις περιετύχομεν ταῖσδε. Le testament d'Épicure est aussi précédé d'une formule (X, 16) qui permet de le rapporter à Diogène, comme tous les extraits des œuvres de ce philosophe.

Il reste un mot à dire des formules de clôture. J'appelle de ce nom de courtes formules par lesquelles l'auteur annonce la fin d'un chapitre, d'une citation ou d'un extrait. Elles sont fort nombreuses et paraissent souvent inutiles : καὶ διέθετο μὲν ὧδε (III, 43; X, 22); ταῦτα μὲν Πεισίστρατος (I, 54); καὶ οὗτος μὲν ὧδε (I, 114); καὶ τὸ ψήφισμα μὲν ὧδε ἔχει (VII, 12); et même καὶ τάδε μὲν ὧδε (VIII, 8). J'ai songé à les soumettre à un examen général, pour chercher si elles ne peuvent rien nous apprendre sur l'origine des extraits dont elles annoncent la fin. Voici la classification que j'ai obtenue. Elles se présentent donc :

1. Après les citations de documents : *a*) testaments (III, 43; V, 16; V, 57; V, 64; X, 22); *b*) lettres (I, 54 et 114; VIII, 81; IX, 14); *c*) extraits d'auteurs (I, 53; X, 83, 117 et 121); *d*) archives (VII, 12). Il est utile de faire remarquer que la plupart de ces documents ont été introduits dans l'ouvrage par Diogène.

2. Après un développement : *a*) Pour séparer la biographie (vraisemblablement la part du fonds primitif) des notes additionnelles (II, 55; V, 11; V, 83; IX, 43; X, 16); *b*) pour annoncer la fin d'une section de la biographie : α) après le récit de la mort (II, 14; II, 44; V, 91; VII, 31; VIII, 74); β) après les épigrammes de Diogène (III, 43); γ) à la suite de divers autres développements (Prologue, 11, 20, 23 — où nous avons reconnu diverses couches successives; I, 33; V, 21; VII, 189).

3. Pour clore la liste des ouvrages (V, 28; V, 50; VII, 4; VII, 34; VII, 175; IX, 49 et IX, 55, — plusieurs de ces notices ont été introduites à coup sûr par Diogène) ou après l'exposé des

doctrines (V, 34 [= Diogène]; VII, 160 [= Diogène]; IX, 11; IX, 45).

4. Après des citations, surtout quand elles sont introduites à un endroit où elles heurtent le contexte, ce qui indique la main de Diogène (II, 21; III, 17; VIII, 8; VIII, 36; VIII, 41).

5. Pour souligner les grandes divisions du plan, marquer la fin des διαδοχαί ou des Sectes et annoncer un nouveau livre ou un nouveau chapitre. Il est évident que dans ce cas, elles peuvent appartenir au premier fonds. Ailleurs, elles constituent un *criterium* qu'il serait imprudent de négliger dans la recherche des additions faites par Diogène aux manuels antérieurs.

III. La tradition manuscrite.

Les manuscrits de Diogène Laërce sont fort nombreux. Les plus anciens sont :

1. B : *Codex Burbonicus graecus*, III B, 29 (n° 253). C'est un membranaceus du XII^e^ siècle, dont chaque page contient vingt-six à vingt-sept lignes d'une écriture régulière et très lisible. On y trouve peu d'abréviations et beaucoup d'iotacismes. La ponctuation n'est pas toujours à la place convenable. La virgule, très rare, sert à séparer les divers membres d'une phrase; le point en haut termine les phrases et distingue les propositions qui la composent. L'ι muet est, la plupart du temps, omis; il est quelquefois ascrit à l'intérieur des mots. Le copiste n'a pas adopté un système uniforme à l'égard du ν éphelcystique. Le premier copiste avait laissé dans le texte quelques courtes lacunes, qui ont été remplies par une seconde main, B^2 (XIV^e^ siècle?). Ce reviseur, qui usait d'une encre un peu plus foncée, a corrigé aussi quelques fautes ou des leçons qu'il estimait fautives, soit en surcharge, soit après rature.

C'est encore à lui qu'il faut rapporter une sorte de guillemets, placés en marge en face des citations textuelles et des extraits de documents, ainsi que les notes d'admiration (η (σημείωσαι), ὦ (ὡραῖον), auquel s'ajoute quelquefois ὅλον; enfin des notes critiques comme λείπει, indiquant une lacune. A une troisième main, B^3, dont l'écriture est plus grêle et l'encre moins noire, on peut rapporter quelques notes marginales : ce sont souvent des indications sur le contenu du passage.

La Vie de Pythagore s'étend du f. 172[R] au f. 182[R].

2. F : *Laurentianus graecus*, pl. 69, n° 13. C'est un membranaceus écrit sur deux colonnes; chaque colonne comprend en moyenne trente lignes d'une écriture serrée que j'attribue, avec Martini, au XIII[e] siècle (Cobet, Usener et Gercke, au XII[e] siècle). Il présente la particularité d'être palimpseste : le premier texte, peu apparent, semble remonter au X[e] ou au XI[e] siècle (1). Les abréviations sont nombreuses, l'ι muet est toujours omis, les iotacismes sont assez rares, les ν épagogiques, employés sans règle fixe. La ponctuation est soignée et fréquente (la virgule est rare). On remarque dans le texte beaucoup d'omissions; dans les citations, en particulier, l'indication de la source, de l'auteur ou de l'ouvrage est souvent laissée de côté. Quelques-unes de ces omissions ont été réparées en marge par une seconde main, F^2 (XIV[e] siècle?), dont la petite écriture est assez reconnaissable; elle a encore ajouté en marge quelques rubriques indiquant le contenu d'un passage. Un second correcteur, plus récent, F^3, a introduit dans le texte même quelques corrections et additions, par surcharge ou après rature (2).

La Vie de Pythagore comprend les ff. 94[R] à 100[R].

3. P : *Parisinus graecus* 1759 (Bibliothèque Nationale),

---

(1) D'après Cobet, *Introduction à l'édition de Diogène*, p. II, *b*, c'était un manuscrit des œuvres morales de Plutarque.

(2) Je ne trouve pas trace, dans la Vie de Pythagore, de corrections d'une troisième main (F^4), que Gercke prétend avoir distinguées en certains endroits (*Hermes*, XXXVII [1902], p. 407).

chartaceus, où je reconnais, après Diels et Martini, une écriture du XIII^e^ siècle (Usener et Omont l'attribuent au XIV^e^ siècle) (1). Pour l'ι muet et le ν épagogique, on peut faire les mêmes remarques qu'à propos des manuscrits précédents. Le point en haut y est employé pour séparer les phrases ou les propositions importantes; la virgule distingue les propositions de moindre étendue. P a été corrigé, à diverses époques, par cinq ou six mains différentes, qu'il est quelquefois assez difficile d'identifier (2). Les corrections de P^2^ (encre brune et lettres semblables à celles de P^1^) sont rares : sa tâche a consisté à compléter quelques abréviations et à corriger, après rature, quelques fautes d'orthographe ou même des erreurs grammaticales. La grosse part des corrections revient à P^3^ (encre plus brune et écriture plus grande, XV^e^ siècle). Dans une foule de passages, ce reviseur a corrigé le texte après l'avoir raturé, en sorte qu'on ne peut plus deviner la leçon originelle que d'après l'accentuation antérieure, qui a souvent subsisté entre les lignes. Heureusement, on peut s'aider dans cette tâche par l'examen d'un autre manuscrit de Paris, n° 1758 (XV^e^ siècle), Q, qui a été copié sur P après que celui-ci eut été relié et corrigé par P^2^ seulement (3). P^4^ a complété ce travail de revision en ajoutant beaucoup de corrections et en introduisant en marge de nombreuses variantes ($\overset{c}{\Gamma}$). P^5^ et P^6^ sont reconnaissables à leur encre plus claire et à leurs écritures plus petites encore; mais ils n'ont apporté que des modifications de peu d'importance. Je n'ai pu retrouver dans la *Vie* de Pythagore (ff. 176^v^ à 185^R^) des corrections à attribuer à P^7^, que certains paléographes ont voulu

(1) Les éditeurs de la *Vie de Platon* dans la brochure de Bâle, *Juvenes dum sumus* (1907), croient pouvoir en situer la composition entre 1296 et 1364, en comparant l'écriture à celle d'autres manuscrits de dates connues.

(2) Cf. sur ce sujet les variations de Wachsmuth, *Sillogr. gr. rel.*², p. 52; Diels, *Ienaer Literaturzeit.*, 1877, p. 394 *b*; Martini, *Leipziger Studien*, XIX (1899), p. 88; Gercke, *Hermes*, XXXVII (1902), p. 408; *Juvenes dum sumus*, 1907, p. VI.

(3) Usener, *Epicurea*, p. VII. Cf. cependant *Juvenes dum sumus*, p. VII.

distinguer des mains précédentes; mais il est possible qu'il n'y en ait pas dans ce livre.

A côté de ces manuscrits complets qui représentent la tradition la plus ancienne, il faut faire une place à trois manuscrits d'*Excerpta* (Φ) du XIII^e^ siècle. Ce sont : *a*) deux manuscrits sur parchemin, l'un de Paris, B. N. suppl. gr. 134 (Φ^{p}), l'autre du mont Athos, Dionys. 90 (Φ^{a}) [1], dont l'aspect, le format et l'écriture sont semblables et qui représentent une même tradition d'*Excerpta*; *b*) un manuscrit du Vatican, gr. 96, bombycin de la fin du XIII^e^ siècle ou du début du XIV^e^ (Φ^{v}) [2]. Les extraits en sont beaucoup plus étendus que ceux de Φ^{ap}. Cependant, comme Φ^{ap} et Φ^{v} offrent, dans leurs extraits communs, la même recension avec quelques variantes insignifiantes, on peut croire que ces deux rédactions dérivent d'un même manuscrit d'*Excerpta*, dont Φ^{ap} présentent un texte raccourci.

L'indication des passages choisis par l'auteur des extraits figurera dans l'apparat critique, au bas de chaque paragraphe.

Un second représentant de la tradition ancienne indirecte est Suidas. Les notices biographiques de cet auteur qui concernent Pythagore sont de deux sortes : les unes, qui sont très courtes et dont on trouve un double dans les *Scholies* de Platon, sont empruntées à Hésychius; les autres, copiées textuellement dans Diogène, commencent par le récit de la mort de Pythagore [3]. L'étendue des extraits du VIII^e^ livre est considérable : l'indication exacte en est réservée pour l'apparat critique, mais on peut dès maintenant s'en faire une idée, quand j'aurai dit que le texte copié comprend les §§ 17 à 27, le § 30, les §§ 34 à 39. Ils nous reportent à un manuscrit de Diogène qui date au plus tard du X^e^ siècle (Σ).

---

(1) Les extraits ont été publiés par Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, III (1906), p. 363.

(2) Ces extraits m'ont été libéralement communiqués par M. von der Mühll, l'un des éditeurs de la *Vie de Platon* dans *Juvenes dum sumus*.

(3) Cf. *supra*, pp. 13 et suiv.

Nous sommes encore privés d'une bonne édition critique de Suidas (1); j'ai dû me contenter des notes de l'apparat critique de Bernhardy, mais j'ai collationné les manuscrits de Paris : A, le meilleur de tous (B. N. 2626, XII^e-XIII^e siècle); B (id. 2622, XIII^e siècle); G (id. 2623, XV^e siècle); H (id. 2624, XV^e siècle).

Les manuscrits de Diogène de date plus récente sont nombreux. Nous avons déjà parlé de Q (Paris. gr. B. N. 1758), qui n'est qu'une copie de P^{1-2}. Parmi les autres, voici les principaux, avec leur désignation traditionnelle : H (Laurentianus, 69, 35, XV^e siècle); J (Barberinus, I, 21, XV^e-XVI^e siècle); D (Burbonicus, III, B 28 [n° 252], XV^e siècle); G (Laurentianus, 69, 28, XV^e siècle); S (Palatinus, 261, XVI^e siècle); V (Vaticanus, 1302, XIV^e siècle), qui ne contient pas la *Vie* de Pythagore; U (Urbinas, 108, XV^e siècle); T (Urbinas, 109, XV^e siècle); A (Arundelianus, 531, XV^e siècle). Sur la valeur de ces *codices recentiores* et sur l'utilité qu'ils peuvent présenter pour la reconstitution de l'archétype, une longue polémique s'est engagée entre Gercke et Martini.

Les premiers éditeurs de Diogène n'ont utilisé que des manuscrits récents et plutôt mauvais. Le premier qui ait tenté de jeter quelque lumière sur la tradition manuscrite est Wachsmuth, dans son édition des *Sillographi graeci* (2). A l'égard des plus anciens manuscrits, B P F, il conclut, de ses comparaisons, qu'ils dérivent tous trois de l'archétype d'une façon indépendante. Selon Usener, au contraire, qui étudia le problème dans l'Introduction de ses *Epicurea* (3), B P ont eu un stade d'altération commun (*y*). Il choisit, pour servir de base à son édition critique du X^e livre, les trois plus anciens manuscrits, estimant que les autres, constituant la vulgate, n'offraient qu'un intérêt secondaire. H. Diels, dans l'édition des *Fragmente der Vor-*

(1) Cf., sur la tradition manuscrite de Suidas, un article de J. Bidez, dans les *Sitzungsber. der Berlin. Akad. der Wissensch.*, 1912, pp. 850 ss.

(2) Leipzig, 2^e éd. 1885, pp. 51 ss.

(3) Leipzig, 1887.

sokratiker et dans celle des *Fragmenta poetarum philosophorum graecorum* (1), s'est rallié à cette thèse.

Cependant, en 1899, Martini, qui entreprenait une étude complète et systématique de la tradition manuscrite de Diogène (2), s'attacha à réhabiliter les manuscrits plus récents qui offrent une tradition assez différente de B P F. D'après lui, ils ne forment pas une classe de *deteriores*, autrement dit la vulgate, c'est-à-dire qu'ils ne dérivent pas d'une altération des anciens manuscrits corrigés par des recenseurs érudits, mais ils constituent une classe spéciale de manuscrits (α), qu'on peut opposer à celle de B P F (β) et qui provient de l'archétype par une tradition aussi naturelle et aussi légitime. En rendant compte de ce travail, basé sur de nombreuses collations, Gercke (3) reprocha à l'auteur une faute de méthode : selon lui, il aurait dû partir de l'examen des plus anciens manuscrits et éviter de mettre sur le même pied que des manuscrits du XII^{e} et du XIII^{e} siècle une tradition beaucoup plus récente. Il nie l'existence d'une classe β, c'est-à-dire qu'il refuse de croire que les ancêtres des seuls manuscrits B P F aient eu un stade commun d'altération qu'on puisse comparer à celui de α. Il pose en principe que le vrai problème consiste à examiner si B P ont entre eux plus de parenté qu'ils n'en ont avec F (théorie d'Usener et de Diels), ou si B P F dérivent de l'archétype par des voies indépendantes (Wachsmuth). Reprenant l'examen de quelques collations des manuscrits récents, il montre que le fonds en est constitué par les leçons de B P F et que les variantes de lecture sont des altérations postérieures dont l'origine doit être cherchée dans une recension savante.

Martini défendit peu après ses positions contre les critiques

---

(1) Cf. encore, du même auteur, quelques remarques dans la *Ienaer Literaturzeit.*, 1877, p. 394 *b*.

(2) *Analecta Laertiana*, dans les *Leipziger Studien zur Class. Philol.*, t. XIX (1899), pp. 73-176.

(3) *Deutsche Literaturzeit.*, 1910, p. 170.

de Gercke (1). Il continue à s'en tenir à l'hypothèse de l'origine ancienne des leçons particulières des *recentiores*, qui, à ses yeux, forment une classe spéciale α. Mais il modifie légèrement le *stemma* et les rapports de ces *codices* et il explique de la façon suivante la parenté de B P F et leurs rapports avec la classe α : B P ont des fautes communes qui proviennent d'un stade d'altération commun (ε) ; mais P contient des fautes étrangères à B, dont quelques-unes reparaissent dans la classe α : c'est que, de ε, on a tiré deux apographes : B et P ; B a été exécuté avant que ε fût corrigé d'après α, tandis que P a été copié après cette correction. F dérive d'un manuscrit très parent de ε et qui aurait été corrigé, lui aussi, d'après α.

Gercke reprit à son tour l'examen de la question (2), avec une documentation plus étendue que dans sa première étude. Il passe en revue tous les manuscrits pour déterminer leur origine, leurs rapports, leur valeur. Il est d'avis, avec Diels et Usener, que les fautes communes à B et P sont l'indice d'une origine commune (*y*). Les leçons de F s'écartent beaucoup plus de l'archétype (*x*), bien qu'en certains endroits elles paraissent, à première vue, meilleures, ce qui s'explique par le fait qu'il dérive d'une amélioration du texte assez récente. Quant à la vulgate (*v*), on ne peut en faire une classe spéciale du même ordre et de la même valeur que B P F. Le caractère de ses leçons dénonce son origine trouble et bâtarde : elle est, en effet, d'accord, tantôt avec *y*, tantôt avec F, tantôt avec un correcteur de P. L'examen des fautes certaines de *v* montre qu'elle se rattache au rameau *y* et qu'elle est plus spécialement apparentée aux ancêtres immédiats de P (*z*) ; mais l'influence de F, ou de ses ancêtres, sur *v* est aussi indéniable. User de la vulgate au même titre que des

---

(1) *Zur handschriftlichen Ueberlieferung des Laertios Diogenes*, — *Rhein. Mus.*, LV (1900), pp. 612-624. Cf. encore *Analecta Laertiana*, II, dans les *Leipziger Studien*, XX (1902), pp. 145-166.

(2) *Die Ueberlieferung des Diogenes Laertios*, dans l'*Hermes*, XXXVII (1902), pp. 401-434.

anciens manuscrits pour reconstituer l'archétype serait une faute de méthode d'où résulteraient de graves erreurs.

Telles sont les conclusions auxquelles s'est rallié Schwartz, dans son article de l'*Encyclopédie* Pauly-Wissowa (1). Il est possible, dit-il, qu'il y ait, dans la masse des *codices* interpolés, à côté de mauvaises corrections et de bonnes conjectures, quelques leçons qu'ignorent B P F et qui dérivent pourtant de la tradition ancienne; mais elles sont si rares qu'elles ne suffisent pas à justifier la création d'une classe spéciale (2).

Voyons, pour notre part, et dans les proportions modestes où cet examen nous est permis, quels sont les rapports des anciens manuscrits, ainsi que la valeur des *codices* de la vulgate que nous avons utilisés.

L'existence, dans les origines de BPF, d'un ancêtre commun déjà corrompu (z) est prouvée par des fautes communes, dont voici les principales :

(7) σέβεσθαι. (8) ἀναἰδευ. — σωκράτης. (10) μόνων. — διὰ τὸ τό]τό[2] omis. (15) δέ omis avant μουσεῖον. (19) κηρῶ. (26) ἀέρα] αἰθέρα. (30) εἶναι] εἰδέναι. (38) ἔφη] + τε. (39) γενόμενον. — ἵνα ... αὐτόθι (lacune). — ἄν omis après ἁλῶναι. (41) ποιῆσαι. (42) τύ] τοι. (44) ἔτυχ'. (45) ἐθέλοις. — πυθαγόροιο. (46) οὗ φασιν οὗτος. (48) ἁπλοῦν. — κύδωνα. — ἀντίδοκον. (49) κρότεω. — ἐπὶ δὲ κινδυνότερα.

La parenté spéciale de B P (y) est attestée par la communauté des fautes suivantes :

(1) ἀριστόξενος] + ὁ. — φαιοῦντος. (2) ζάλμοξιν. (10) νεανίσκος[2]. — εἰς ἓν κατετίθεντο. (11) τοῦτον ἄγειν. (13) ἀπηγόρευεν] ἀπαγορεύειν. (14) παντοίας. (16) συμβούλων. (17) ὁμιχεῖν] ὁμιλεῖν. (20) κατὰ γέλωτος. (28) ὑφίσταται. (32) τούτους] + τούς. (33) ὠοτόκων] + ἤ.

---

(1) Tome IX (1903), col. 739 ss.

(2) Cf. encore l'étude et les conclusions de H. Breitenbach, Fr. Buddenhagen, A. Debrunner, F. von der Mühll, concernant le III[e] livre, dans *Juvenes dum sumus* (Introduction).

(35) μειούμενον] μιμούμενον. (37) πυθαγοριστῆ. (38) ἐς] εἰς. — ἐσθίουσί τε omis. (42) λόγως] λόγος. — ἐπισκεψίας. (43) Τηλαύγει] τηλαυγῆ. (44) πεπαιγμένα] + μέν. (45) ὀμφαλόν. — ἐγὼν ἦν] ἐγὼν ἤμην. — φάσκειν. — οὔτις] ὅκτις. (48) μετ' αὐτά P μεταυτά B. (49) οἷον ἠστοί P οἷον ἧστοι B. — εὑρεθήσεται. (50) λόγους. — πρώτου.

A supposer même que dans un grand nombre des passages correspondants où F présente la bonne leçon, celle-ci provienne toujours d'une correction, ce qui paraît invraisemblable, on peut dire que cette hypothèse se révèle fausse en ce qui concerne les fautes : ὁμιλεῖν, μιμούμενον, εὑρεθήσεται. Il est difficile d'admettre que, dans ces passages, la bonne leçon, présentée par F, ait pu être retrouvée par conjecture. Les ancêtres de BP ont donc subi des altérations communes, à un stade de la tradition où ceux de F étaient déjà copiés.

Voici les leçons fautives communes à BF : (8) τῆς ἐν Δελφοῖς] τῆς ἀδελφῆς. (12) τῶν (avant πρότερον)] τόν. (13) Δήλῳ τὸν] δήλω τοῦ. (17) δαδίῳ] ἐλαδίω (λαδίω P^1 Σ). (28) τῷ (avant σύμμετέχειν)] τό. (31) ἠρεμεῖ *(sic)*. (36) μιν] μην. Aucune de ces fautes ne prouve d'une façon décisive une parenté entre B et F. La faute ἀδελφῆς, si aisée à expliquer paléographiquement, peut s'être produite indépendamment dans les deux manuscrits, car nous la retrouvons dans des textes qui n'ont aucun rapport de tradition manuscrite avec celui de Diogène : Suidas, s. v. τάδε ἐκ τοῦ τρίποδος, et Apostolius (*Paroem. gr.*, II, p. 652). Elle se présente encore dans les extraits empruntés par Suidas à Diogène au § 21, dans un passage où les manuscrits de Diogène ont conservé la bonne leçon. Il est encore possible que cette faute provienne de l'ancêtre commun de BPF, mais que P, dont certaines leçons attestent une revision savante, l'ait corrigée d'après le § 21. En tout cas, elle ne paraît pas imputable à Diogène, qui, au § 21, renvoie le lecteur à la note du § 8.

τόν pour τῶν, τό pour τῷ sont de simples fautes de quantité; ἠρεμεῖ (*sic*), μην proviennent d'un iotacisme. τοῦ en place de τὸν (13) est une confusion trop commune pour entrer en ligne de compte.

Reste ἐλαδίω (17) : ἐλαδίω (au lieu de ὀᾳδίῳ) est une correction savante ; dans l'archétype, on lisait ΛΑΔΙΩ, simple erreur de majuscule, conservé par P^1 et Σ. Or, λάδι est la forme romaïque de ἐλάδιον, en sorte que les correcteurs ont pu songer, indépendamment l'un de l'autre, à rétablir le texte de la même manière.

D'après la *Vie* de Pythagore, tout au moins, on ne peut reconstituer un degré d'altération commun à P et F. Voici leurs fautes communes que j'ai relevées : (16) γεννηθείη. (36) ἐπεὶ ἦ. (49) κρότεω (κροτέω P). La première est due à une gémination de consonnes ; ἐπεὶ ἦ est une simple faute d'accentuation. Κρότεω paraît avoir été la leçon de l'original commun à BPF ; nous n'avons plus, en ce passage, que la correction de B^2 : κροτώνιος.

Les passages où nous pouvons utiliser $Φ^{ap}$ et $Φ^{v}$ ne sont pas très nombreux et, cependant, on peut en tirer des conclusions touchant les rapports du *codex* original des *Excerpta* avec les autres manuscrits. Une parenté avec B paraît peu établie : elle reposerait sur la leçon : (27) βάθη, qu'on ne peut, sans hésitation, considérer comme une faute certaine. Avec Σ : au § 20, au lieu de μόνον δέ, $Φ^{v}$ et les meilleurs *codices* de Σ (V et A) lisent μόνου δέ ; mais il est évident qu'on ne peut tirer de cet accord partiel aucune conclusion.

Avec F, au contraire, les concordances dans les fautes paraissent plus probantes : (36) φᾶσθαι est une simple faute d'accentuation et (11) νέσος, d'orthographe ; mais (9) ὅτε βούλει (pour ὅταν βούλῃ) peut entrer en ligne de compte, de même que (34) οἰκέτης (pour ἱκέτης), qui paraît provenir, non d'un iotacisme, comme on pourrait le croire, mais d'une correction savante (le coq « domestique »). Au § 18, Φ et F omettent tous deux le second μὴ ὑπερβαίνειν. On peut donc conclure que quelque ancêtre de F, non altéré encore par l'importante revision savante dont ce manuscrit porte des traces, a eu quelque influence sur les origines de Φ ; car je ne puis croire que Φ provienne directement et uniquement des ancêtres de F.

Voici quels sont les rapports de Σ avec le reste de la tradition : Il est d'abord un certain nombre de fautes qui sont communes

à BPFΣ et qui permettent de conjecturer l'existence d'un ancêtre commun *x* déjà altéré (19) κηρῶ; (39) γενόμενον; omission de ἄν après ἁλῶναι; (17) les deux leçons λαδίω P^1Σ et ἐλαδίω BF sont également corrompues (1).

Les fautes spéciales à ΣF n'ont pas beaucoup d'importance, parce qu'elles comprennent uniquement une variante de forme, (21) ἑαυτῶν, et des omissions de particules : (22) τε après τούς; (30) οὖν après νοῦν μέν; (34) καί après τινος. Or, Suidas, dans ses extraits, traite d'ordinaire les particules avec beaucoup de liberté et le texte de F est surtout remarquable par ses lacunes; on ne peut tirer de ces coïncidences une conclusion précise.

Les concordances fautives de BPΣ ne sont pas non plus fort décisives : (20) κατὰγέλωτος ($Σ^{2\text{-}4\text{-}6^a}$, mais καταγέλωτος $Σ^{3\text{-}6^{bV}}$); (38) εἰς au lieu de ἐς; (38) omission de ἐσθίουσί τε : il est possible que le correcteur savant de F ait comblé la lacune par conjecture (2). Concordance partielle avec P : (39) δέ, au lieu de δή, après οὕτω.

Pour juger de la valeur respective de ces principaux manuscrits, il est nécessaire de l'examiner dans le détail de l'apparat critique. Mais on peut dire, d'une façon générale, que BP représentent, malgré leurs fautes, qu'on peut d'ordinaire aisément corriger par l'étude paléographique, une tradition meilleure et plus pure que F. En beaucoup d'endroits où BP offrent une leçon difficile à comprendre ou corrompue, F présente une variante qui paraît meilleure à première vue, mais qu'un minutieux examen permet de condamner. C'est que la faute conservée par BP existait dans les origines *z* de BPF et que F a voulu

---

(1) Peut-être faudrait-il joindre à cette série : (20) πελαργᾶν; mais il est probable que cette erreur doit être imputée à Diogène. Toutefois, dans cette voie, il ne faudrait pas aller trop loin : Diogène écrivait le grec (cf. γενόμενον et l'omission de ἄν) et il est peu vraisemblable qu'il ait cru que Pythagore mangeait de la cire (cf. κηρῷ). D'ailleurs, le grand nombre de fautes communes à BPF, là où Σ ne peut fournir aucun secours, montre que l'archétype était sûrement altéré.

(2) C'est l'avis de Diels, *Vors.*, I³, p. 374.

la corriger, non par des recherches paléographiques, mais par des conjectures philologiques, si bien qu'il n'est pas parvenu à retrouver la bonne leçon. Ainsi, dans les passages suivants, les leçons de F paraissent provenir d'un essai de correction d'un texte obscur, par le sens ou par l'écriture, des origines de BPF :

(14) παντοίους (παντοίας BP, mauvaise lecture d'un passage peu lisible); (17) ἐλαδίω (ΛΑΔΙΩ P^1 hors de ΔΑΔΙΩ; mais B a corrigé aussi en ἐλαδίω); (31) ἐξελϑοῦσαν (P a pu lire ἐκριφϑεῖσαν, B κρυφϑεῖσαν; F, qui ne pouvait déchiffrer, sans doute, a improvisé d'après le sens); (36) γοητείας ἀποκλεινὸν ἐπίδοξον (il ne pouvait comprendre l'ἀπόκλινον des origines); (38) λέγεις εἰ τοῖς] λέγεις ἐν τοῖς F λέγει σίτοις B λέγεις τοῖς P λέγειν σίτοις Σ^{6V} λέγεις εἰστυοῖς $\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4}$; (45) ὅστις (ὅκτις BP, probablement de οὔτις).

Ailleurs, d'un passage peu lisible, F a tiré des mots, sinon un sens : (9) ἓν ἀνϑ' ἑνός] ἐν ἄνϑει νοός. (9) οὐκ ἐᾷ εὔχεσϑαι ὑπὲρ αὑτῶν] οὐκ ἐλεγχεσθε ὑπὸ ἑαυτῶν. Cette dernière lecture est typique. Elle dérive, à l'origine, d'une simple faute paléographique $\frac{\text{ΟΥΚΕΛ ΕΥΧΕCΘΑΙ}}{\text{ΟΥΚΕΛΕΓΧΕCΘΑΙ}}$, compliquée d'une erreur due à la prononciation; on en a tiré cependant un sens, auquel il a fallu accommoder la préposition qui suit, par une correction savante. (35) εἴδους] γένους : cette variante ne peut s'expliquer que par une sorte de glose (prise plus tard pour une graphie et adoptée par F), destinée à indiquer quel sens, un peu particulier et philosophique, il fallait attribuer ici à εἶδος.

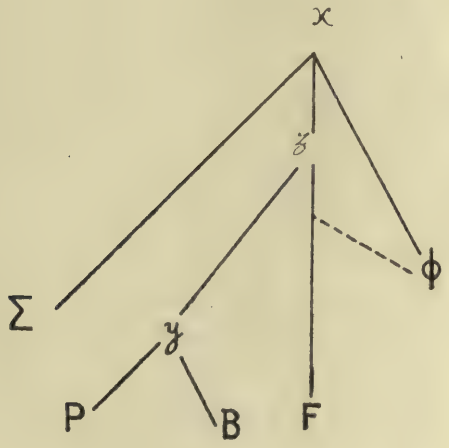
Cependant, en plusieurs endroits, F a seul conservé la leçon correcte, soit qu'il l'ait retrouvée par conjecture, soit qu'il la tienne d'une tradition moins altérée. Exemples : (1) φλιοῦντος; (10) κατετίθεντο τὰς οὐσίας εἰς ἓν ποιούμενοι (ordre des mots); (16) συμβόλων; (20) καταγέλωτος; (32) τούτους; (35) μειούμενον; (37) δ' ἀλκμαίωνι· ὡς; — πυθαγοριστί; (38) ἐσθίουσί τε?; (49) αἱρεθήσεται; (50) λόγου; — πρῶτον. — Ce manuscrit est malheureusement déparé par une foule d'omissions de peu d'étendue.

Σ est précieux en plus d'un passage pour retrouver la leçon originelle : (18) ἐν ἴσῳ τῷ. (19) ἐνίοτε δ' αὐτόν; — ὄψῳ; (23) φθίνειν;

(26) ἀέρα; (37) μεγέθεσιν νουβυστικῶς. Cf. (39) ἵνα διήρχετο, αὐτόθι (ceteri : ἵνα αὐτόθι), provenant apparemment d'un ἵνα < μὴ > διέρχοιτο, qui était sans doute peu lisible dans l'archétype.

De Φ, on ne peut guère tirer parti que pour appuyer çà et là des leçons de manuscrits isolés. Ainsi : (2) ζάμολξιν (avec F); (13) τόν, avant ἀπόλλωνος (avec P); (35) γοῦν (= δὴ de P^1B^2); (41) αὐτῷ (avec F); (44) ἁλισθῆ (avec B). Toutefois, il est seul à présenter la leçon correcte διὰ τὸ τὸ | (τό² omis BP^1F), au § 10. De même, au § 8, φιλόσοφος est une meilleure leçon que φιλόσοφον.

J'établirais ainsi, à condition qu'on ne prête pas à ce schéma grossier une exactitude mathématique et qu'on suppose plus d'intermédiaires et plus d'influences, encore mal déterminées, que je n'ai pu l'indiquer, le *stemma* des anciens *codices*.



* * *

Parmi les manuscrits récents, j'ai choisi, avant tout, pour représenter la vulgate et contrôler la valeur de la thèse de Martini, les deux manuscrits D et G. C'étaient, d'après les notes de Gercke et de Martini, ceux qui avaient le plus de chances de représenter un type bien déterminé et original de la vulgate.

G est l'exemplaire des *deteriores* qu'avait choisi Usener pour l'édition des *Epicurea :* c'est un Laurentianus, 69, 28, chartaceus du XV^e^ siècle, dont la grosse écriture (28 lignes à la page) contient peu d'abréviations. On rencontre quelquefois en marge, à côté des citations, le signe semblable à des guillemets que nous avons signalé dans B. Il n'y a pas de notes marginales, mais en quelques endroits, le manuscrit a été corrigé par une seconde main (G^2^) : ce sont des additions et, plus rarement, des corrections faites après rature (1).

D est un Burbonicus, III, B, 28, (252), chartaceus du XV^e^ siècle (XVI^e^, Gercke) (2). C'est surtout sur lui que Martini s'appuie pour démontrer que dans la seconde partie des *Biographies* de Diogène (livres VIII-X) (3), la vulgate provient d'un manuscrit de la même classe que B et d'une tradition souvent plus fidèle que la sienne. De cet ancêtre, D serait un rejeton plus authentique que tous les autres *codices recentiores*. Chaque page compte environ 31 lignes; les abréviations y sont peu nombreuses; on y retrouve le signe des guillemets. C'est au premier copiste qu'il faut rapporter les notes marginales qui annoncent le sujet d'un nouveau chapitre ou qui attirent l'attention du lecteur : ὅρα, διατί ... (etc.), περί... (etc.), ainsi que les additions marginales et les variantes introduites par $\overset{\rho}{\gamma}$. Les corrections après rature (par exemple [42] πατέρων sur πατρίων) paraissent indiquer un procédé différent et une autre main, D^2^.

Le texte de G diffère très peu de celui de D. Se fiant aux apparences, Martini a émis l'opinion que G aurait été copié sur D. Gercke pense, au contraire, que G ne provient pas de D et que dans les premiers livres il est fort apparenté à B. Il explique D par un mélange d'influences de F, de P et de B (4). Voici la

---

(1) *Vit. Pyth.*, ff. 179^v^ à 189^v^.

(2) *Ibidem.*, ff. 171^R^ à 180^R^.

(3) *Leipziger Studien*, t. XIX, p. 116.

(4) *Hermes*, XXXVII (1902), pp. 431 ss.

liste des divergences de nos deux manuscrits; j'ai laissé de côté les iotacismes, fort nombreux, particulièrement dans G :

	G	D
(1)	δακτυλιογράφου	δακτυλιογραφου (λυ)
»	φλαιοῦντος	φλιουντος (αι)
(3)	πολικράτην	πολυκράτης
(5)	δὲ Πύρρος] δέ omis.	
(6)	ταύτα	ταύτας
(7)	σέβαισθαι (les deux αι remplacés par ε).	σεύεσθαι
(12)		κρέασιν — πρῶτόν γε (omis de première main).
»	εὐρυμένη	εὐρημένη
(14)	παραγενῆσθαι	παραγεγενῆσθαι
(19)	θαλαττίοις	θαλαττίεις (οις en marge).
(20)	ἔξω ταῖς	ἔξω (ται)
(24)	ἀπηγόρευεν χρῆσθαι	ἀπηγόρενεν ἔχεσθαι. Γ(ρ)χρῆσθαι
(25)	ἔψυχον	ἔμψυχον
(29)	εἶναι θερμήν	θερμὴν εἶναι
(31)	κρυφθῖσαν τε	ἐξελθοῦσαν δὲ. Γ(ρ)κρυφθεῖσαν τε
(35)	φιλόσοφοι	τῶν φίλων. Γ(ρ)φιλόσοφοι
(36)	ἐλεγείεις (οι)	ἐλεγείοις
»	ἧς ἀρχή omis.	ἧς ἀρχή] λέγων
(37)	οὐ βυστυκῶς	οὐ βυστικῶς (υ)

	G	D
(37)	ἀλκμαίωνι	ἀλεκμαίωνι
(38)	εἰ τοῖς] ὃς οἵτοις	ὃς σίτοις
(39)	τετταράκοντας	τετταράκοντα
(40)	λέγει γάρ	λέγει
(42)	ἀποδίδος σθαι	ἀποδίδοσθαι
»	τῶν πατρίων	τῶν πατερ'ων (sur rature de : πατρίων)
»	ἐνόμισε	ἐνόμισδε
(43)	ἐνπεδοκλέα	ἐμπεδοκλέα
»	ταῦτα δι' ἅ] ἰδεῖν ἄτα δι' ἅ	ἰδεῖν τὰ δι' ἅ
(44)	ἐννενήκοντα	ἐνενήκοντα
»	ἀπέχες	ἐπέχες
(45)	πρὸ βροτός	προβροτός
»	ἄμμιγα τοῖς τοῖσιν ὁμοῦ ἰδίοις	ἄμμιγα τοῖς τοῖσιν ὁμοῦ
»	ἤκμαζε δὲ καί] καί omis.	
(46)	φάνθων	φθάντων
(49)	ἀναξιμένει	ἀνναξιμένει

Certaines comparaisons, comme σεύεσθαι D, σέβαισθαι G; εὑρημένη : εὑρυμένη; ἕξωται : ἕξω ταῖς (pour τῆς); λέγει ὡς : λέγει γὰρ ὡς; φθάντων : φάνθων, où G a conservé la leçon originelle ou présente un texte qui s'en rapproche davantage, prouvent que G n'a pu être copié sur D. Un copiste, en effet, qui, partout ailleurs, se montrerait si servile, n'aurait pu, dans ces passages, corriger le texte et retrouver la leçon originelle. D'autres cas, comme πολικράτην G : πολυκράτης D; ταύτα τὰς συγγραφάς : ταύτας τ. σ.; ἔψυχον : ἔμχυχον; ὃς οἵτοις : ὃς σίτοις; τετταράκοντας : τεττα-ράκοντα; καί omis dans G après ἤκμαζε δέ, etc., montrent que

l'hypothèse contraire est aussi peu admissible; dans ces endroits, en effet, D a conservé la bonne leçon ou une lecture qui se rapproche de celle des bons manuscrits. Cependant, on se voit obligé de leur reconnaître une intime parenté, si l'on en juge par leurs fautes communes et par le nombre considérable de variantes originales qu'ils présentent.

L'un des parallèles cités plus haut nous met sur le chemin de la découverte : (45) ἄμμιγα τοῖς τοῖσιν ὁμοῦ ἰδίοις G : ἄμμιγα τοῖς ἰδίοις D, leçon accompagnée des mots τοῖσιν ὁμοῦ au-dessus de la ligne. Il est visible que les mots qui figurent dans D comme variante sont entrés dans le texte de G. Mais, comme G, pour les raisons exposées plus haut, ne peut avoir été copié sur D, il faut admettre qu'ils dérivent tous deux, indépendamment, d'un *codex* plus ancien. Ce manuscrit contenait des graphies et des variantes placées au-dessus ou à côté des mots. Le copiste de D a transcrit fidèlement ce texte, dans l'état originel. Le copiste de G a parfois laissé de côté ces variantes (par exemple δακτυλιογλύφου); mais, le plus souvent, il a corrigé le texte primitif d'après ces notes (φλαιοῦντος, θαλαττίοις, ἀπηγόρευεν χρῆσθαι, κρυφθῖσαν τε, φιλόσοφοι, οὐ βυστυκῶς. Il lui est arrivé de se méprendre sur la portée ou le sens de ces variantes. Ainsi pour φλαιοῦντος : il a cru que la graphie αι placée au-dessus de φλιοῦντος, devait remplacer ι et non λι. C'est par une erreur semblable qu'il a introduit τοῖσιν ὁμοῦ dans son texte, ne comprenant pas que ces mots formaient une variante de ἄμμιγα τοῖς.

Il convient aussi d'examiner les rapports de D et de G avec les manuscrits plus anciens et de déterminer quelle peut être leur valeur pour la reconstitution de l'archétype. DG présentent un certain nombre de fautes qu'on retrouve dans B. Les plus remarquables sont : (5) πρόσθεν]πρόσθε ἦν (προσθῆν B); (35) τούτου] τόπου; (38) εἰ τοῖς] ὅς σίτοις (D), cf. σίτοις B; (41) αὐτῷ]αὐτόν; (42) πατρίων; (49) ἦλθε; εὑρεθήσεται. Par contre, on ne peut découvrir une faute bien caractéristique commune à DG et à P ou Σ; d'où l'on peut conclure que les concordances avec B ne proviennent pas de *y*, mais de B lui-même ou de ses ancêtres

immédiats, postérieurs à *y*. Les concordances fautives avec F paraissent être plus nombreuses encore qu'avec B. Je relève spécialement : (20) οὐδένα omis ; (21) εἶπε ; (30) φρένα ; (31) ἐξελθοῦσαν ; (35) ἀλῶν]ἀλλῶν ; (37) Πυθαγοριζούσῃ]τοῖς Πυθαγορικοῖς ; οὐ βυστικῶς ; (38) τε omis ; (39) τούς omis ; (40) ἐξελθεῖν ; (49) κατέρυκεν ; πόλεις. Il semble donc que D et G dérivent, pour le fond, de B ou de ses ancêtres immédiats, mais que le texte a été revu sur F ou quelque manuscrit de sa parenté.

Cependant D et G présentent un grand nombre de leçons originales qu'on ne trouve ni dans les anciens manuscrits ni dans les autres *codices recentiores*. Comme certains critiques ont voulu leur reconnaître une valeur considérable, il est nécessaire de passer en revue la plupart d'entre elles, pour contrôler cette estimation.

(1) τῶν ἰταλικῶν ... ὧν : le pluriel ne peut être préféré au singulier, car, dans l'autre membre de phrase, on lit ἰωνικήν. — δακτυλιογράφου : ce mot n'existe pas. — ὄντος ajouté à πρεσβυτέρου est une addition inutile d'un grammairien qui a voulu éclaircir la construction.

(4) Μενελάου : correction évidente de Μενέλεω, forme homérique qu'on a trouvée étrange ici, mais qui, dans cette histoire où il est question de la guerre de Troie, est un souvenir naturel d'Homère. Dans le texte d'une notice semblable à celle-ci, l'auteur citait les vers homériques où est racontée l'histoire d'Euphorbe (Jamblique, *V. P.*, 63 ; Porphyre, *V. P.*, 26).

(6) ἱστορίας : lecture injustifiable ; au plureil, ce mot doit être compris dans le sens de *livres d'histoire*. δὲ εἰπεῖν : l'indicatif convient mieux que l'infinitif.

(7) πρὸς Ἡλοθαλῆ : ce serait une lettre ou un discours philosophique adressé à Hélothalès. Rien ne justifie cette leçon, car le titre d'un autre ouvrage de la même catégorie est Κρότων.

(8) Σωσικράτης : les autres manuscrits présentent Σωκράτης. Ceci était une faute évidente, puisque l'ouvrage d'où est tiré cet extrait est cité : ἐν Διαδοχαῖς ; en outre, elle était facile à corriger pour un lecteur de Diogène, car Sosicrate est fréquemment cité.

τίς εἴη· « φιλόσοφος » εἰπεῖν· καὶ τὸν βίον] λέξαι τί φιλόσοφον εἰπεῖν τὸν βίον, etc. Cette leçon provient manifestement d'une mauvaise correction. Les nombreux passages parallèles montrent que Léon demande, non une définition du mot philosophe, mais ce qu'est Pythagore; à quoi il répond : « Je suis philosophe », etc. La leçon de DG ne provient pas d'une simple erreur paléographique, mais d'un remaniement d'origine érudite.

(9) μήτε τῶν πόνων μήτε τῶν σιτίων μηδένα] μήτε τῶν πόνων μήτε τῶν σιτίων μήτε τῶν ὕπνων μηδένα. Dans le texte correspondant de BPF, les correcteurs de DG ont remarqué que πόνων et σιτίων ne formaient pas l'antithèse qu'on attendait ici. Cherchant une correction, ils ont cru contrebalancer τῶν πόνων en ajoutant τῶν ὕπνων. Peut-être se sont-ils inspirés ici de deux passages de la *Vie de Pythagore* de Jamblique (163 et 244) : καταμανθάνειν σημεῖα συμμετρίας πόνων (ποτῶν 244) τε καὶ σιτίων καὶ ἀναπαύσεως. Le caractère de correction savante s'accentue.

(10) ἐγένοντο : l'Aoriste, coordonné à un Imparfait, a toutes les chances d'être une faute.

(12) ἤνυκε] ἠνίκα. Tout le reste de la tradition de Diogène, y compris un extrait de l'Anthologie Palatine, offrent ici : ἤνυκε Π. τὸ περικλεές, que je comprends ainsi : Pythagore a réalisé ce qui est très illustre (l'exploit fameux) : il a trouvé la figure géométrique, etc... Plutarque et Athénée, qui reproduisent cette épigramme, écrivent ἠνίκα, lorsque...; mais avec cette lecture, l'épigramme reste sans proposition principale. C'est dans ces auteurs, sans doute, que DG ont puisé leur correction.

(13) διὰ τὸ πυρούς] καὶ πυρούς. Le verbe τίθεσθαι, dans DG, a pour sujet Πυθαγόραν, comme προσκυνῆσαι, ce qui est ridicule. Διὰ τό indique la raison pour laquelle il ne fit ses libations qu'à cet autel. Dans le texte de DG, remarquons encore que l'Infinitif présent τίθεσθαι ne s'accorderait pas avec l'autre Infinitif auquel il est coordonné, l'Aoriste προσκυνῆσαι.

(16) εὐνομουμένης] εὐναιομένης (= εὖ ναιομένης) : ναίω est poétique; d'ailleurs si l'on admet cette lecture, l'anecdote perdrait sa signification.

(17) καρδίην : il n'y a pas trace de dialecte ionien dans les symboles.

φορτίον μὴ συγκαθαιρεῖν καὶ μὴ συνεπιτιθέναι. Cette leçon est un compromis entre la leçon des anciens manuscrits de Diogène : φορτίον συγκαθαιρεῖν καὶ μὴ συνεπιτιθέναι, et la formule ordinaire des passages parallèles, dont le sens est exactement contraire : φορτίον μὴ συγκαθαιρεῖν, συνεπιτιθέναι δέ. Le correcteur a voulu ménager les deux opinions et il a trouvé cette formule hybride et absurde.

ἀποδημοῦντα ἐπὶ τὰ ἱερὰ μὴ ἀνεπιστρεπτεῖν. Dans les autres manuscrits et dans les passages parallèles, ce précepte revêt la forme ἀποδημοῦντα ἐπὶ τοῖς ὅροις ἀνεπιστρεπτεῖν (ἀνεπιστραφεῖν F), ce qui signifie qu'il ne faut pas se retourner en passant les frontières. On trouve une tradition semblable à celle de DG dans Olympiodore, *In Plat Phaedon.*, page 8 : ἀπιόντι εἰς ἱερὸν οὐ δεῖ ἐπιστρέφεσθαι. Le correcteur de DG paraît avoir compris ἀνεπιστρεπτεῖν, non dans le sens ordinaire *ne pas se retourner*, mais dans un sens dérivé : *négliger*. Aussi a-t-il cru devoir ajouter μή pour que le précepte fût édifiant. Sur la forme de la lecture originelle de Diogène, la comparaison avec le § 18 (εἰς ἀποδημίαν βαδίζοντα) ne laisse subsister aucun doute.

(19) κηρίῳ : il semble que nous ayons ici une bonne leçon. Tous les autres manuscrits, y compris Suidas, lisent κηρῷ. Ce mot avait choqué certains recenseurs : ainsi F^2 a corrigé en τυρῷ. On peut conjecturer que κηρίῳ est aussi une correction savante, imaginée d'après les passages parallèles : Jamblique, *V. P.*, 97 et 150, Porphyre, *V. P.*, 34.

(22) προφέρειν est une faute qui provient de cette façon d'écrire προσφέρειν : πρ̃φέρειν. — ἀναιμακτί : l'adverbe ne convient pas en cet endroit; le sens réclame un adjectif, que nous donnent les autres manuscrits.

(24) ἀπηγόρευεν χρῆσθαι (GD^2; ἀπ. ἔχεσθαι D^1) est une correction de l'expression ἀπηγόρευεν ἀπέχεσθαι BP^1 (cf. § 19 : ἀπηγόρευε μήτε ἐρυθῖνον ἐσθίειν... καρδίας τε ἀπέχεσθαι), qui très anciennement avait été modifiée par Σ en ἀπέχεσθαι, par F en ἀπηγόρευεν ἔχεσθαι.

(25) αἰτία οὖση : le reviseur n'a pas vu dans αἴτιον (de αἰτίῳ ὄντι) un substantif neutre, mais un adjectif et il s'est étonné du genre : de là sa correction.

αἰσθητά]στερεά. La bonne leçon (αἰσθητά) est fournie par BPFΣ. στερεὰ σώματα n'est pas, à vrai dire, une simple répétition de στερεὰ σχήματα, mais le mot αἰσθητά est bien plus clair.

(28) DG ponctuent et lisent : ψυχροῦ, τῷ συμμετέχειν ψυχροῦ αἰθέρος. διαφέρειν τε ψυχὴν ζωῆς. C'est une tautologie d'expliquer ἀπόσπασμα αἰθέρος ... ψυχροῦ par τῷ συμμετέχειν ψυχροῦ αἰθέρος : « l'âme est un fragment d'éther chaud et d'éther froid, par le fait qu'elle participe à l'éther froid ». En outre διαφέρειν ψυχὴν ζωῆς devient une affirmation gratuite. D'après la leçon des anciens manuscrits, au contraire, la distinction entre la vie (des plantes) et l'âme (des animaux) tient à ce que la seconde seule est constituée, pour une part, par l'éther froid (grâce à la respiration). Cf. le commentaire.

(29) Après ὅρασιν : ταύτην γὰρ ἅγαν θερμὴν εἶναι (εἶναι θερμὴν G) est un arrangement du texte qui ne présente qu'un sens absurde. En outre les mots τήν τε αἴσθησιν — ὅρασιν restent en suspens : le verbe nécessaire à la formation d'une proposition fait défaut.

(31) ἐκπέμπει est une correction qui a pu paraître nécessaire, à cause des prépositions qui suivent (ἀπό et ἐκ) ; mais εἰσπέμπειν, introduire, est mieux à sa place que ἐκπέμπειν (faire partir, envoyer), car Hermès conduit lui-même les âmes (ἄγεσθαι : cf. son surnom πυλαῖος).

(32) τούτους δαίμονας]ταύτας δαίμονας. F présente la leçon originelle : τούτους ; le démonstratif est attiré au genre du complément attributif. BP croient voir une faute de grammaire, comme si δαίμονας était le sujet de νομίζεσθαι, et ils corrigent : τούτους τοὺς δαίμονας. Φ^{v} et DG, au contraire, ont compris le sens, mais n'ont pas admis l'attraction dont je viens de parler ; aussi rétablissent-ils ταύτας.

νόσου τε καὶ ὑγείας. Il est visible que DG ont eu devant les yeux la leçon fautive de B : νόσου τε (νόσους τε PF, καὶ νόσους Φ, Suidas, d'après une notice *s. v.* ὀνειρόπληκτον, lisait aussi νόσους).

En effet, ce génitif, dépendant de σημεῖα et accompagné de τε, attend un second membre accolé par καί. Le correcteur de DG a voulu, selon un procédé que nous avons déjà signalé (à propos de ὕπνων opposé à πόνων [§ 9]), compléter le texte par une antithèse : καὶ ὑγείας. La leçon de PF ΦΣ est bien claire et juste : les démons envoient les présages et les maladies.

(33) διὰ τοῦτο αὐτὸν καθαρεύειν : la leçon διὰ τοῦτο est absurde, car on ne voit pas à quelle raison on fait allusion.

(34) Ἀριστοτέλης, en place de Ἀριστοφάνης, est une erreur évidente, car le fragment est poétique. — Ἡρωικοῖς, au lieu de Ἥρωσι, est une variante contredite par les autres témoignages sur le titre de la comédie. — ἐκτός remplace ἐντός ; ἐντός est cependant correct : il signifie, à mon sens, entre la table et le convive.

Μηνός]Διός. La suite du texte (Μηνί) donne raison à la tradition ancienne. En outre, les passages parallèles des autres auteurs qui expliquent ce précepte donnent tous Μηνός (ex. Jambl. *V. P.*, 84), ou Ἡλίου (Jamblique, *Protr.*, 21, 18 ; Suidas, dans cet extrait de Diogène). Διός paraît être une glose de Ζηνός, qui aurait été une mauvaise lecture de Μηνός.

(35) τῶν φίλων]φιλόσοφοι GD². D'après le passage parallèle, Jambl. *V. P.*, 86, c'est une erreur.

ἔτι]πάλαι : correction destinée à former antithèse à νῦν ou faute machinale produite par l'attraction de l'autre πάλαι. — ὅτι καί]ὅτι ἄν, destiné à régulariser la syntaxe; cf. cependant Matthaei, *Gr. Gram.*, n° 1259 (2ᵉ éd.).

(36) Le texte du vers de Timon, dans DG : γόητας ἀποκλίναν τε ἐπὶ δόξης, θήρην, n'offre aucun sens; en outre, cette leçon est plus éloignée des origines que celle de BP, aisée à corriger.

ἐν ἐλεγείοις est une première erreur qui a entraîné la chute de ἧς ἀρχή, qui s'accordait avec ἐλεγεία. D l'a remplacé par λέγων, variante complètement privée de tradition paléographique.

ἐποικτεῖραι]ἐπικτεῖναι est une méprise, amusante dans ce contexte.

38) λέγεις | ὃς σίτοις ῥύπου μεστοῖς ἥδεται ξυνών D (σίτοις]οἴτοις

G) Aucun des manuscrits n'offre ici la leçon convenable, mais on peut aisément la rétablir, en prenant à l'un et à l'autre. La leçon de DG est un essai intéressant tenté pour sortir de l'imbroglio de la tradition; mais il n'est pas satisfaisant. ξυνών n'est pas du tout le terme propre qui convient à σίτοις : on n'est pas en compagnie de la nourriture. Les conditions de la métrique ne sont d'ailleurs pas observées. D dérive de B : λέγεισίτοις ῥύπου μεστοῖς ἥδεται ξυνών, où λέγεισί = λέγεις, | εἰ; comme il manquait une syllabe au vers, DG a ajouté ὅς.

(40) Κύλωνος] Μίλωνος. Le passage est certes obscur, car il n'a pas été question de Cylon jusque-là. En outre, on se demande quel est ce banquet organisé par Cylon et qui amène la retraite de Pythagore. J'ai expliqué plus haut (p. 24) que l'obscurité de ce passage provient d'un raccourci trop serré de l'exposé primitif. Cylon nous est connu par une foule de passages parallèles : c'est l'ennemi personnel de Pythagore, d'après la légende. Le banquet qu'il préside faisait partie, sans doute, des réjouissances instituées à l'occasion du massacre des Pythagoriciens.

La leçon de DG provient du désir du correcteur d'éclaircir ce passage, en en retranchant un nom inconnu pour y faire entrer celui de Milon, bien connu par le § 39. Le correcteur a cru que le banquet en question était celui qui avait réuni les Pythagoriciens dans la maison de Milon.

(41) ἐντείλασθαι. Le bon texte présente deux Optatifs Aoristes qui dépendent de ὡς; mais dans les manuscrits, ποιήσαι est écrit comme un Infinitif Aoriste : ποιῆσαι; aussi DG a-t-il cru bon de corriger ἐντείλαιτο en un Infinitif Aoriste.

ἔπειτα καθιέναι αὐτόν· καὶ ἔστ' ἂν ἀνέλθῃ, τοῦτο ποιῆσαι τὴν μητέρα. — αὐτόν est une leçon fautive de B (αὐτῷ FΦ, αὐτό P), en sorte qu'ici encore B paraît être le point de départ de DG. αὐτόν ne peut désigner δέλτον, qui est du féminin; il doit donc se rapporter à Pythagore et la phrase doit signifier : « ensuite Pythagore descendit dans le souterrain ». Voilà le raisonnement qu'a tenu le correcteur. Mais alors ἔστ' ἂν ἀνέλθῃ ne pouvait plus se rapporter à l'action de passer régulièrement la tablette à Pytha-

gore (καθιέναι αὐτῷ) jusquà sa réapparition. D'où la nécessité de rapporter cette proposition à ce qui suit (τοῦτο ποιῆσαι τὴν μητέρα) et de la relier à la précédente par καί. Ici, la correction est des plus habile : si le texte de B ne nous en apprenait l'origine et si nous n'étions instruits des méthodes du correcteur, nous hésiterions peut-être.

(43) ταῦτα δι' ἃ | ἰδεῖν τὰ δι' ἃ D ou ἰδεῖν ἅτα δι' ἃ G n'offre aucun sens satisfaisant.

(44) ἀψύχοις ἐπέχες]. Les deux variantes de nos manuscrits : ἐμψύχοις ἐπέχες D (contresens), ἐμψύχοις ἀπέχες G (faute grammaticale) sont inadmissibles.

ἄγαμαι σοφὸν — ἔτευχ' ἀδικεῖν] οὐ γὰρ σοφὸν αὐτὸν μέν που || οὐκ ἀδικεῖν, ἄλλους δ'αὐτὸς ἀρ'ἦν ἀδικῶν. Cette rédaction doit être rejetée pour plusieurs raisons La proposition ἀρ' ἦν ἀδικῶν ne peut être mise sur le même pied que la proposition infinitive αὐτὸν οὐκ ἀδικεῖν. Ensuite, la raillerie ἄγαμαι σοφόν est perdue et le γάρ n'a plus de raison d'être; d'après la leçon des manuscrits anciens, ce qui fait l'objet de l'admiration ironique de Diogène, c'est que Pythagore fasse pécher autrui, tout en se défendant de pécher lui-même.

(45) ὀμφαλόνα est un essai de correction de ὀμφαλόν BP¹, qui ne remplit pas la mesure, et de ὀμφαλόον F, forme inexistante. Mais ὀμφαλών est tout aussi imaginaire.

Pour les deux derniers vers de la troisième épigramme, voici la leçon de DG : φησὶ γὰρ οὗτος · ἐγὼ ἦν προβροτὸς (πρὸ βροτὸς G). ὃς δ'ὅτε οὐκ ἦν φάσκεν ὅτ' ἦν δήπου οὐκ ἂν ἔην ὅτε ἦν. Ce texte présente trois hiatus (ἐγὼ ἦν, ὅτε οὐκ, δήπου οὐκ), auxquels on peut d'ailleurs aisément remédier (ἐγὼν ἦν, ὅποτ' οὐκ, δήπουγ' οὐκ), et un ὅτ' pour ὅτι. Mais surtout, il est complètement étranger à la tradition de BPF, ce qui le rend suspect, car il faut le juger d'après ce qu'on sait de la méthode de correction de DG. Il faut avouer que la correction de ce passage, qui devait être complètement inintelligible dans les origines et qui l'est resté dans BP (F n'en a osé conserver qu'un fragment), est fort ingénieuse. Mais je lui préfère le texte de BP, fort simplement, mais habilement, restauré par Cobet.

ἄμμιγα τοῖς] La variante τοῖσιν ὁμοῦ GD² ne présente pas d'intérêt.

(46) La manière dont le correcteur s'est tiré d'un mauvais pas, ici, est assez curieuse. Le texte des anciens manuscrits : οὗ φασιν οὗτος εἶναι τοὐπόρρητον τῆς φιλοσοφίας, αὐτῶν διδάσκαλος, est altéré, mais quelques légères corrections (ajouter δ^ος [τέταρτος], déplacer οὗτος et rétablir τὠπόρρητον) donnent un texte satisfaisant. Dans la leçon de DG : ὁ οὖν φιλόσοφος τῶν ἀπορρήτων τῆς φιλοσοφίας διδάσκαλος ἦν, le remaniement savant est évident. Le singulier ἀπόρρητον doit être conservé ; Pythagore est l'inventeur du précepte du secret dans l'enseignement philosophique ; αὐτῶν se rapporte aux Pythagoriciens dont les noms viennent d'être cités.

(47) ἄλλον] ἄλλοι DG : à coup sûr fautif.

(48) δηλοῖ est une leçon excellente ; mais ΑΠΛΟΥΝ de BPF est une faute qui provient évidemment de ΔΗΛΟΥΝ. δηλοῖ n'est donc qu'une conjecture : cette variante ne remonte pas à des origines paléographiques.

L'épigramme de Théétète a été ramenée dans DG aux proportions d'un simple distique : Πυθαγόρην, ὦ ξεῖνε, κομήτην, εἴ τιν' ἔροιο Ἠλείων, φήσεις αὐτὸν ἄπιστα λέγειν. Ce ne peut être là la leçon originelle. Les mots : φήσεις αὐτὸν ἄπιστα | λέγειν s'expliquent mieux après la phrase de BPF : τὰ δ' ἔργα μου εἴ τιν' ἔροιο.

(49) La fin du second vers, qui devait être difficile à lire dans l'archétype (B¹ : κρο (τώνιος B²). F : κρότεω σάμιος. P : κροτέω σάμιος), a été corrigée par DG en κροτώνιος εἰδογάμου (le Crotoniate, fils d'Eidogamos) : κροτώνιος est aussi la leçon de B². Il est possible qu'Εἰδογάμου provienne de Σάμιος. Peut-être aussi doit-on en chercher l'origine dans les mots τὰ δ' ἔργα μου de l'épigramme précédente. De celle-ci, DG n'ont dû connaître qu'un texte très corrompu, puisqu'ils l'ont complètement remaniée. Le correcteur, voyant qu'elle se rapportait aussi à l'athlète Pythagore, a pu en tirer le nom du père de l'athlète. La mesure du vers est fausse d'ailleurs : il y a surabondance de deux syllabes (ὁ Κρο...).

οἱ ὀνήιστοι] οἱ ὀνηιστοί F; οἷον ἧστοι B; οἷον ἡστοί P^1. DG a corrigé la lecture incompréhensible de B(P) en οἷοι ἀστοὶ (habitants utiles?)!

ἐπικινδυνότερα δὲ αὐτῇσι τὰ ἐκ Μήδων] ἐπικινδυνότερον δ'αὐτῇσι εἰ τὰ ἐκ Μήδων ὁρμήσοι DG. Ces manuscrits ont rattaché ἐπικινδυνότερον à ἀπὸ μὲν αὐτέων ὁ κόσμος εὑρεθήσεται (*sic*) et interprété ainsi le texte : le monde se trouvera, à cause d'eux, dans une situation plus dangereuse, si les affaires des Mèdes font des progrès. La bonne leçon est conservée ici par F : ἐπι - (δέ doit être retranché) - κινδυνότερα δ'αὐτῇσι τὰ ἐκ Μήδων : les dangers qu'elles courent du côté des Mèdes deviendront plus menaçants. BP lisent εὑρεθήσεται (au lieu de αἱρεθήσεται : leur ornement leur sera enlevé) · ἐπὶ δὲ κινδυνότερα αὐτῆς εἶ (αὐτῆς ἢ P^1) τὰ ἐκ Μήδων. Le correcteur de DG, dont le point de départ est souvent dans les origines de B, a vu une condition dans εἰ : il lui a cherché un verbe, ὁρμήσοι. En outre, pour trouver un sens à la leçon εὑρεθήσεται, il l'a rattachée à ἐπικινδυνότερον, qu'il a débarrassé du δέ intercalé.

Cependant, en quelques endroits, DG, d'accord avec l'un ou l'autre manuscrit, soit ancien, soit récent, mais en opposition avec tout le reste de la tradition, présentent une bonne leçon. Ainsi : (18) ἐν ἴσῳ τῷ avec Σ; (26) ἀέρα, ΣTP^3; (8) σωσικράτης, avec T (ceteri : σωκράτης; grâce à la citation ἐν διαδοχαῖς, l'erreur était facile à corriger); (19) κηρίῳ (ceteri κηρῷ, mais la version latine donne aussi *favo;* F^2 τυρῷ); (30) δὲ εἶναι avec T (ceteri δὲ εἰδέναι : le δέ qui est au milieu de εἰδέναι est un double de celui qui précède εἶναι, qui a d'abord été omis, puis ajouté au-dessus de εἶναι : cf. le même processus dans la leçon : (49) ἐπὶ δὲ κινδυνότερα δέ de F, ἐπὶ (ἐπεὶ B) δὲ κινδυνότερα BP); (45) ἦν ἐθέλῃς, avec T (ἦν ἐθέλοις BPF : faute d'iotacisme aisée à redresser); Πυθαγόραο, avec T.

On peut se demander si ces bonnes leçons proviennent de la tradition, c'est-à-dire de manuscrits perdus moins altérés que ceux que nous possédons, ou si elles ne sont pas plutôt, comme tout le reste des variantes, le résultat d'un remaniement savant

qui aurait été, çà et là, bien inspiré dans ses conjectures (1).

Ainsi l'examen des manuscrits qui, d'après Martini, sont les meilleurs représentants de la vulgate, montre que la grande masse de leurs leçons originales provient de corrections savantes. Nous avons supposé, à propos de l'un ou l'autre cas, que le reviseur a dû s'inspirer, dans son remaniement, des sources parallèles. Une scholie de D, au § 41, montre bien qu'il procédait ainsi : Πυθαγόρου πλάσμα· φασὶ τοῦτο περὶ Πυθαγόρου· ὃ καὶ Σοφοκλῆς ἐν Ἠλέκτρᾳ φησίν (2).

DG sont donc à peu près sans valeur pour la reconstitution de l'archétype.

*
* *

J'ai examiné encore un autre manuscrit parmi les *codices recentiores :* c'est l'Urbinas gr. 109, T (seconde moitié du XV^{e} siècle) (3). D'après Martini, ce manuscrit provient d'une contamination des deux classes de manuscrits qu'il distingue dans la tradition de Diogène : ses parents seraient un manuscrit de la classe α, voisin de DGC, et un *codex* de la classe β apparenté à F. A ses yeux, ce manuscrit a donc peu de valeur. Gercke, au contraire, est porté à lui reconnaître une certaine importance, parce qu'il lui paraît représenter un autre mélange de la vulgate que D et les manuscrits parents. Selon lui, il n'est pas prouvé que T provienne d'un mélange secondaire et il remarque qu'en quelques endroits il a conservé la bonne leçon de BPF. Il conclut que T mériterait une nouvelle collation.

En ce qui concerne le livre VIII, au moins, T n'a pas justifié cet espoir. Il présente la plupart des mauvaises leçons de F, ses transpositions de mots, quelques-unes de ses lacunes. En voici un choix : (1) κατέσχον. (2) ὃὲ καί] καί omis. (3) ἀπέπλευσεν.

---

(1) Cf. Schwartz, *loc. cit.*, col. 739; ci-dessus, p. 70.
(2) Cf. le Scholiaste de Sophocle, *Electre,* v. 62 et Suidas, s. v. ἤδη.
(3) *Vit. Pyth.*, ff. 115^{v} à 122^{a}.

(8) τῆς ἀδελφῆς (avec B). Τριαγμοῖς omis. (9) οὐκ ἐλέγχεσθε ὑπὸ ἑαυτῶν. ἐν ἄνθει νοός. εἶπεν ~. ὅτε βούλει. (11) Μοίριδος πρῶτον ~. (12) σωμασκεῖν. (19) αὐτὸν δὲ ἀρκεῖσθαι. (20) ἀροτῆρος βοός ~. δὲ αὐτόν. (21) εἶπε. (22) ἑκάστοτε τοῖς μαθηταῖς ~. (24) μᾶλλον. τὰς γαστέρας μὴ παραληφθέντας ~. (25) ἐκ δὲ — στερεὰ σχήματα omis.- ἅ omis.- μεταβάλλειν] + δέ. (28) θερμὸν ἀτμὸν ~. ὑφίστασθαι. (31) ἐξελθοῦσαν (avec D). (33) μέν omis. (34) ἐντὸς τῆς τραπέζης καταπέσῃ ~. (35) ἔτι omis. (36) γοητείας ἀποκλεινὸν ἐπίδοξον. ὁ ἀριστήν. προσμαρτυρίης ἀρχήν (cf. B). (37) τοῖς Πυθαγορικοῖς. οὐ βυστικῶς. λάβωσί ποθεν ~. (39) πλείους. (40) Ἡρακλῆς. ἐξελθεῖν (avec DG). 41) ὁ omis. (44) ἀϊσθῆ. τι] τε. ἄλλο] ἀλλ'. (45) ὀμφαλόον. ἐννέα ἥ]ἥ omis. (49) κατέρυκεν.

Cependant T ne dérive pas uniquement de F, car celui-ci présente un grand nombre de lacunes, pour ne pas parler des fautes, qui ne déparent pas le texte de T. Un certain nombre de fautes lui sont communes avec DG ou avec d'autres manuscrits de la vulgate dont nous parlerons plus loin, A, C, la version latine (*l*), le Codex Aurigalli (*fr*), ou les correcteurs de P. En voici quelques exemples : (1) δακτυλιογράφου (DG). (2) βαρβαρικάς (*fr*). (7) φασιν (*fr*). (17) καρδίην (DG *fr*). (21) ὁμνύεσθαι (*fr* C). (22) προφέρειν (DG). (23) ἀλλὰ μηδέ (DG). (28) ἀφ' οὗ (DG AC *fr*). (29) διὰ τοῦτο (DG *fr*). ἐπί] ἀπό (*fr* AC). (33) καί omis (DG *fr*). τὸ αὐτόν (CP^4 *fr*). (36) οὖν τ' (*fr*). (39) ἵνα omis (*fr* AP^5). ὀλιγίστους (DG, hors de B). (44) ἐμψύχων ἀπέσχες (cf. AC *fr*). ἔτευχ'] ἔτ' εἶχ' (AC *fr*). (46) τὰ ἀπόρρητα (*fr*). αὐτὸ ἔφη (*l.* : illud ait). (49) φασιν (DG *fr*). ἀντίδικον (*fr* P^4). ὀλυμπίαν (*fr*). ὁ κράτεω (AC P^3 *fr*).

On peut constater que quelques fautes particulières à T représentent un rameau spécial de la vulgate : (21) παρὰ τοῖς ἀδελφοῖς (cf. Σ). (22) ἔρεξαν. φάγια. (36) δείξω δέ] + καί. (37) δαλμαίωνι. (48) ἔργαμον.

Enfin, il convient de signaler quelques bonnes leçons qui s'expliquent sans doute, comme celles de DG, par une heureuse correction : (8) σωσικράτης (avec DG). (26) ἀέρα (avec Σ DG). (30) εἶναι (avec DG). (38) λέγεις εἰ τοῖς (P^2 *fr*, cf. B). (42) τῶ

προς [= πατρός] (cf. F). (45) ἦν ἐθέλης (avec DG). πυθαγόραο (avec DG). (49) ἐπικινδυνότερα (*fr*, cf. DG).

Le texte de l'*editio princeps* de Diogène, publiée à Bâle, en 1533, par Froben, fut établi d'après un manuscrit aujourd'hui perdu, le *Codex Aurigalli*. Il est d'ordinaire désigné par le sigle *fr*. L'examen de *fr* est, malgré sa médiocrité, intéressant à plus d'un point de vue. D'abord il représente un rameau de la vulgate assez original. Ensuite, par l'intermédiaire de la Frobeniana, ce manuscrit a exercé une influence prépondérante sur toutes les éditions postérieures. Voici les leçons les plus intéressantes : (3) συνέστηκε. (4) ἐλέσθαι] ἐλεύσεσθαι. (9) γράμμασι. (13) τοῦτον γάρ omis. περιγενήσεσθαι. (15) τὰ διαβόητα διανοήματα (doublet). (16) εἰπεῖν εἰ] εἰ omis. πολλούς omis. πείθοιτο. (18) καρδίην. (19) ὄψον. (32) ἀνθρώπους] ἄνθρωπον. (34) ἐν τῷ τῶν κυάμων. τῶν κυάμων^2 omis. (36) ἔγνω. (37) ποθέν] ποθεῖν. (38) εἰ τοῖς ῥυπουμένοισιν, correction vraiment ingénieuse (j'aimerais mieux ῥυπωμένοισιν, d'ailleurs). (42) πρὸς Ἵππαρχον (F^2 aussi) : correction faite d'après Jamblique, *V. P.*, 75, et les *Epistolographi graeci*, page 601. (44) 1re épigr. : ἐμψύχων ἀπέχες, ne serait pas mauvais, si nous ne l'avions plus loin, répété sous une forme un peu différente : ἐμψύχων ἥψατο. 2e épigr. : αὐτὸς μὲν γὰρ οὐκ ἀδικεῖν, ἄλλους δ' αὐτὸς ἔτ' εἴχ' ἀδικεῖν, charabia aggravé d'une faute de métrique. (45) ἐγὼν ἤμην πρώην βροτός, ὃς δὲ ὅτε οὐκ ἦν, φάσκειν ὅς τις ἔην ὅτε ἦν. Le sens est absurde, outre que le dernier vers recèle deux hiatus et une faute de grammaire (ὃς ... φάσκειν). Cette leçon paraît dériver de BP. Le correcteur a supprimé ὅκτις, qu'il ne pouvait comprendre, et, pour le remplacer dans le dernier vers, il y a ramené ὅτε οὐκ ἦν. Il restait à combler la lacune du premier vers, en l'allongeant par des artifices. (46) *fr* a supprimé simplement le οὗτος gênant, en sorte que cette notice se trouve rattachée à Ζακύνθιος. (47) ἐκριφθῆναι. (49) ὀλυμπίαν.

Sur la constitution du texte de *fr*, BP ne paraissent pas avoir eu d'influence bien déterminée. Le fonds paraît provenir de F.

Çà et là s'accuse aussi une certaine parenté avec les ancêtres de DG. La plupart de ses leçons originales proviennent de corrections ou d'une altération de l'ancienne tradition.

Je ne connais A (Codex Arundelianus, gr., 531, XV^e^ siècle) et C (Codex Cantabrigiensis gr., Coll. S. Trin. R, 9, XV^e^ siècle) que par les collations de Gale, qui furent faites sur le texte de l'*Aldobrandina editio* et que Meibom a publiées en appendice dans son édition de Diogène (II, p. 557) (1). Mais, à en juger d'après ce document, ces manuscrits ne m'ont pas paru mériter une nouvelle collation. Le texte de A paraît s'expliquer par une contamination de F et de P, où l'influence du dernier est prépondérante. On y rencontre d'ailleurs beaucoup de fautes étrangères à ces manuscrits mais que nous avons relevées dans DG ou *fr* et qui appartiennent donc au fond d'altération de la vulgate.

C semble avoir une origine analogue (2); mais le texte y a été plus remanié que dans A. Voici quelques-unes des leçons originales de ce manuscrit : (1) Τυρρηνός (avec A; *ceteri codices* : ὁ Τυρρηνός), excellente leçon. (25) ὕλην] ἥλιον, variante absurde. (26 après ψυχροῦ δὲ χειμῶνα, C ajoute : ξηροῦ δ' ἔαρος καὶ ὑγροῦ φθινοπώρου, addition qui paraît avoir inspiré à Cobet la correction suivante : ξηρὸν δ' ἔαρ καὶ ὑγροῦ φθινόπωρον. C'est encore une de ces corrections savantes qui, à première vue, semblent justes, mais qu'un examen attentif permet de rejeter. Le texte ordinaire explique ainsi la formation des saisons : lorsque le froid l'emporte sur les autres qualités des éléments, il produit l'hiver; la saison où le chaud prédomine s'appelle l'été. Quand les quatre qualités s'équilibrent (chaud, froid, sec, humide) apparaît le printemps, dans la partie croissante de l'année, et, dans la période de déclin, l'automne. L'addition de C, avec sa correction,

(1) Cette collation, d'ailleurs, paraît ne pas avoir été faite avec soin (Usener. *Epicurea*, p. XII.)

(2) Selon Martini (*Leipz. Stud.*, XIX, p. 99), ce manuscrit ne contient que les livres I à VI de Diogène; il faut donc supposer que la seconde moitié s'est perdue.

contredit l'explication donnée dans le texte. (29) τοὺς περὶ τῆς ἁρμονίας λόγους, texte absurde. (35) τῆς ἀγαθῆς φύσεως : ne forme pas d'antithèse à τοῦ κακοῦ. πάλαι] παλαιοί. (38) συσσιτεῖν· ἔφη δ'εὐσέβειαν εὐχαρῆ θεὸν λέγε, texte corrompu et incompréhensible. (39) ἐπίθεσιν] ὑπόθεσιν. τι χωρίον. (41) ἐνετέλλετο. καθιέναι αὐτήν (le correcteur a cru que αὐτὸν des anciens *codices* se rapportait à δέλτον, qui est du féminin). (47) κήλης] σκύλλης, correction faite apparemment sur une leçon de B : κίλλης.

L'examen des corrections multiples de P, surtout de celles qu'on doit à P^3 et P^4, n'est pas fait pour changer notre avis sur la valeur de la vulgate. On sait que Q fut copié sur P après les corrections de P^2; H (Laurentianus, 69, 35, XV^e^ siècle), dont dérive J (Barberinus, I, 21, XV^e^-XVI^e^ siècle), fut copié, d'après Gercke (1), sur le même manuscrit, après celles de P^3 et P^4. On voit que ces corrections tiennent une place importante dans la tradition. Il est inutile d'en faire ici un examen détaillé. En effet, dans le VIII^e^ livre, toutes les corrections de P^2 proviennent de F; celles de P^3 concordent quelquefois avec F, parfois avec DG, mais dans la majorité des cas, avec *fr*. Dans P^4, on remarque une influence à peu près égale de F, DG, *fr*, ou du moins de manuscrits apparentés à ceux-ci. C'est encore d'après F que P^5 et P^6 ont complété le système très riche de corrections du manuscrit de Paris.

Les correcteurs des autres manuscrits anciens ont procédé de la même façon. B^2 corrige surtout d'après F, rarement d'après P, et, par un juste retour des choses, F^2 et F^3 puisent dans BP ou leurs ancêtres immédiats, ainsi que dans les origines de *fr*.

Reste la version latine de Diogène, *l*, que composa, en 1431 (2), le moine Ambrosius Traversarius Camaldulensis et qui fut éditée, sans lieu ni date, mais probablement à Rome, peu avant 1475 (3).

---

(1) *Hermes*, XXXVII (1902), p. 408.
(2) Usener, *Epic.*, p. xiv, n. 4.
(3) Brunet, *Manuel*, II, p. 721.

J'ai collationné le texte de deux manuscrits de Paris du XV^e^ siècle, B. N. n^os^ 6069 A et 6069 B. J'ai obtenu ainsi un texte plus exact que celui qu'on attribue généralement à la version latine, par exemple dans les notes de l'édition de Hübner. J'ai conclu, d'un examen approfondi du texte de *l*, que la version n'a pas été faite sur l'*Aurigalli Codex*, comme le pensait Hübner (1). Elle ignore aussi le grand remaniement de DG (2), de même que celui de C. Cependant quelques fautes communes semblent prouver une certaine parenté avec les sources de DG, antérieures au grand remaniement. Elle paraît avoir échappé à l'influence des correcteurs de P. D'une façon générale, on peut dire qu'elle est beaucoup plus près de la tradition primitive de BPF que les manuscrits de la vulgate et en particulier *fr*. Elle se rattache plutôt au rameau P qu'à B ou F. Il semble que *l* ait déterminé, en plusieurs endroits, les corrections de Cobet, à moins que celui-ci n'eût mis la main sur l'original grec traduit par *l*. Voici les principales leçons originales :

(13) γε ἅπτεσθαι] gustare : Cobet γεύεσθαι.

(21) φυσιολογιῶν] physiologorum : Cobet φυσιολόγων.

(27) ἀνθρώπων] hominibusque : Cobet ἀνθρώποις.

(32) neque ipsius (= αὐτοῦ) fluxum obtinere.

(34) ἀγόνατον] infecundae (= ἄγονον).

(43) Τηλαύγει] Telauges, introduit dans la citation d'Empédocle, de manière à en faire un vers complet : Bentley et Cobet Τήλαυγες.

(46) Tertius Zacynthius cuius aiunt illud esse philosophiae archanum magisterium, in quo et illud ait proverbium in mundum venit; ce qui paraît représenter, en grec : τρίτος Ζακύνθιος οὗ φασιν τοῦτο εἶναι τὠπόρρητον τῆς φιλοσοφίας διδασκάλιον· ἐφ' οὗ καὶ τοῦτο ἔφα παροιμιακὸν εἰς τὸν βίον ἦλθεν

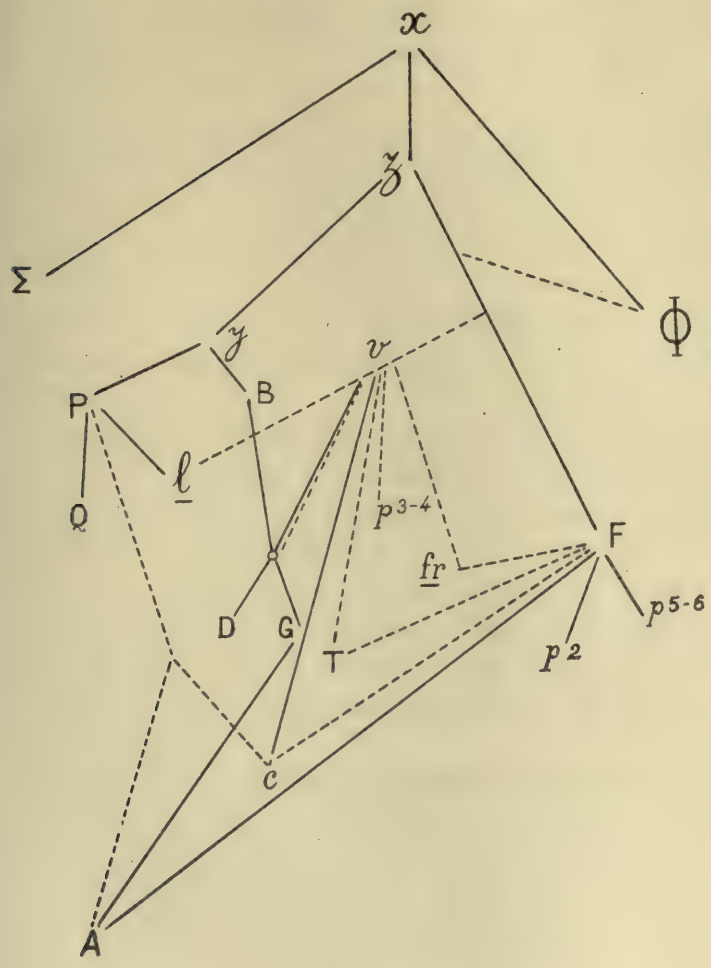
(47) selectumque : Cobet ἐκκριθέντα τε.

---

(1) *Édition de Diogène*, introd., p. IX.

(2) USENER. *Epicurea*, introd., p. XIV, croit cependant qu'Ambrosius a utilisé un manuscrit apparenté à DG

Voici comment j'établirais, sous forme de *stemma*, les rapports des manuscrits de la vulgate avec la tradition plus ancienne (1) :



(1) J'ai collationné sur les originaux P, Q, T, Φ^{p} et les manuscrits de Paris de Suidas (Σ); sur des photographies B, F, D, G. J'ai obtenu les photographies de D grâce à l'obligeance de M. E. Martini, directeur de la Bibliothèque Nationale de Naples; celles de FG me sont parvenues grâce aux bons soins de M. E. Rostagno, conservateur des manuscrits de la Laurentienne. Les photographies de B m'ont été obligeamment communiquées, ainsi que les extraits de Φ^{v}, par M. von der Mühll, dont les conseils m'ont été des plus précieux dans l'élaboration de cette étude.

*
* *

Pour reconstituer le texte de Diogène, nous ne disposons pas seulement d'une tradition directe et d'une tradition indirecte (Σ et Φ). Il est une autre source d'information à laquelle on doit souvent puiser : ce sont les passages parallèles qu'on trouve chez une foule d'auteurs. La classe la plus importante est formée par les extraits d'Hésychius, que nous ont transmis Suidas et les Scholies de Platon. Nous avons vu plus haut qu'Hésychius a utilisé un manuel d'histoire philosophique peu différent de l'ouvrage de Diogène. Les Scholies (*In Remp.*, X, p. 600 B), à en juger surtout par deux passages, paraissent avoir conservé une tradition plus proche de l'original que Suidas. Voici les textes en question : 1. Sch. καὶ τ' ἔσχε μαθητάς (= Diogène, VIII, 3) ; Suidas : πλεῖον ἢ ἑξακοσίους ἔσχε γνωρίμους. 2. Sch. ... βιβλία τρία, παιδευτικόν, πολιτικόν, φυσικόν, τὸ δὲ φερόμενον ὡς Πυθαγόρου... (= Diogène, VIII, 6) ; Suidas : ... πολιτικόν· τὸ δὲ φερόμενον τρίτον ὡς Πυθαγόρου....

Un autre débris de la même littérature est constitué par un épitomé très serré des sources de Diogène, qui figure dans un papyrus d'Herculanum publié par Crönert, *Kolotes und Menedemos* (1).

Le second groupe de traditions parallèles est formé par les notices des écrivains des époques alexandrine et impériale, dont l'indication accompagne l'apparat critique. Leur valeur est de tout premier ordre quand elles proviennent d'auteurs qui ont utilisé les mêmes sources que Diogène : Porphyre, Diodore, Jamblique, Lucien, Clément d'Alexandrie, etc. L'utilisation de ces matériaux demande beaucoup de circonspection, parce qu'il faut toujours ménager l'originalité de chaque auteur et compter avec la possibilité de variantes et même de divergences importantes. On en trouvera un exemple frappant dans le chapitre

(1) *Studien zur Paläogr. und Papyr.*, VI (1906), p. 147.

relatif aux Symboles (§§ 17-18), dont Diogène a connu, cela est manifeste, une tradition qui diffère notablement, dans les formules, de celle des passages parallèles.

*
* *

Il me reste à signaler, pour finir, en omettant les curiosités de librairie, les principales éditions, les commentaires, les notes critiques, etc., dans lesquels le texte de Diogène a été amendé ou étudié :

Éditions. — 1. *Editio princeps* de Froben, Bâle, 1533 : le texte est emprunté, nous l'avons vu, au *Codex Aurigalli*, aujourd'hui perdu (1).

2. Édition de H. Estienne, Paris, 1570, avec notes et traduction latine d'Ambrosius. Rééditions en 1593 et en 1594, avec notes, traduction latine et, en appendice, les notes critiques et explications d'Is. Casaubon.

2bis. C'est d'après cette édition de 1594 qu'a été faite l'édition de Genève (ap. Stoer, 1615; ap. Chouet, 1616; ap. Vignon, 1616).

3. Édition de Thomas Aldobrandini, Rome, 1594, avec notes et traduction latine.

4. Édition Pearson, Londres, 1664, avec traduction latine, les notes d'Aldobrandini, les commentaires d'Estienne, des deux Casaubon (Isaac et Méricus) et les observations de Ménage.

5. Édition Meibom, Amsterdam, 1692 (2 vol.), avec les notes des Casaubon, de Ménage, d'Aldobrandini, de Kühn, et les collations de A et C faites par Gale sur le texte de l'Aldobrandina. Le texte est basé sur l'édition de Rome; la traduction latine a été revisée.

---

(1) J. Sambucus Pannonius publia chez Plantin, à Anvers, en 1566, une version latine de Diogène, pour laquelle il avait utilisé de bons manuscrits. (Usener, *Epic.*, p. xv.)

6. Édition Hübner, Leipzig, 1828-1833 (4 vol.). L'éditeur apporta peu de changements au texte; la traduction latine a encore été retouchée. L'appendice comprend les notes de Casaubon et de Ménage.

7. Édition Cobet, Paris Didot, 1850. Bien que les prolégomènes promis par l'auteur aux éditeurs ne leur aient jamais été remis, les deux pages d'introduction contiennent des notes intéressantes sur les manuscrits que Cobet a utilisés au cours de ses voyages en Italie. A Florence, il a collationné le Cod. gr. 69, 13 (F), qu'il croit du XII[e] siècle, et les Codices 69, 28 (G) et 69, 35 (H), qu'il attribue au XIV[e] siècle. A Rome, il a étudié le Vaticanus n° 411 (XIII[e] siècle) (1); à Naples, les deux manuscrits que nous connaissons (il ne reconnaît aucune valeur à D, mais considère B comme une source de tout premier ordre). Des deux manuscrits de Venise, 393 (M) et 394 (I), il a surtout utilisé le premier. Dans la constitution du texte prédomine l'influence de F. L'édition n'est pas encore débarrassée complètement des mauvaises leçons de la vulgate, qui proviennent de l'édition *princeps*. On y rencontre des variantes de DG et de nombreuses corrections, soit de l'invention de l'auteur, soit empruntées à *fr*, T, C, P^3 ou même *l*. Par contre, Cobet n'a pas prêté aux extraits de Suidas l'attention qu'ils méritent. La traduction latine a été consciencieusement revue, aux points de vue de l'exactitude et de la clarté.

Parmi les Notes critiques sur le texte de Diogène, il convient de mentionner, outre les Commentaires qui figurent dans les anciennes éditions, les travaux suivants :

1. Notes d'Isaac Casaubon composées en 1583 et publiées

---

(1) Il est impossible d'identifier ce manuscrit. M. Jean Hubaux, de l'Institut historique belge de Rome, qui a bien voulu faire des recherches précises sur ce sujet, m'apprend qu'aucun fonds du Vatican ne possède un manuscrit de Diogène portant le n° 411. Le Vaticanus gr. 1144, du XIV[e]-XV[e] siècle, contient des extraits de Diogène. Il s'est sans doute produit, dans les notes de Cobet, une confusion de chiffres. Peut-être s'agit-il du Vaticanus gr. 96, manuscrit d'*Excerpta*, qui date du XIII[e] siècle.

dans les éditions d'Estienne, de Pearson et de Meibom. Elles sont précieuses par leur collection de passages parallèles et par leurs savantes conjectures. Des *Addenda et Mutanda* sont publiés à la fin de l'édition Pearson.

2. Notes de Méricus Casaubon, moins étendues, publiées dans l'édition Pearson.

3. Notes de Ménage : longue étude, nourrie de rapprochements suggestifs, d'ingénieuses corrections, de remarques philologiques d'un grand intérêt; composées en 1663, elles furent publiées par Pearson et par Meibom.

4. Observations de J. Kühn, dans l'édition Meibom.

5. Quelques notes de Fabricius, Harles, etc., dans la *Bibliotheca graeca* de Fabricius, I[4], pages 783 et suivantes (cf. p. 778).

6. Corrections de G. Roeper, publiées dans le *Philologus*, I, 1846 (pp. 658 et suiv. pour le l. VIII).

7. Dans ses *Collectaneae Criticae* (1878), Cobet revient sur le texte de son édition de Diogène, pour proposer des corrections (VIII[e] livre : pp. 381, 408, 455, etc.).

8. Les *Animadversiones in Laertium Diogenem* de Reiske, qui étaient restées inédites, ont été publiées par H. Diels, dans l'*Hermes*, t. XXIV, 1889 (pp. 319-320 pour le l. VIII).

9. Dans le même article, H. Diels a présenté souvent ses propres conjectures, à côté de celles de Reiske. Dans un autre article, *Ein gefälschtes Pythagorasbuch* (*Archiv für Gesch. der Philos.*, III, pp. 451-472), on trouve encore d'autres corrections au texte du VIII[e] livre. Enfin les extraits de Diogène publiés dans les *Fragmente der Vorsokratiker* méritent d'être étudiés.

10. Dans la *Classical Review* de 1904, sous le titre *Laertiana*, H. Richards a proposé quelques améliorations au texte de Diogène (p. 342[a] pour le VIII[e] livre).

Dans l'apparat critique, j'ai noté toutes les variantes de B P F. Toutefois, j'ai omis celles qui constituent des fautes d'ortho-

graphe sans intérêt (iotacismes, ν épagogiques, simplification des consonnes doubles, fautes de quantité), qui n'affectent pas les noms propres dont l'orthographe est douteuse, ou qui n'ont pas de valeur morphologique. En ce qui concerne les élisions, comme il serait vain de vouloir, en cette matière, retrouver l'orthographe de Diogène, j'ai conservé partout les leçons communes à B et à P, dont la tradition paraît d'ailleurs assez indifférente à l'hiatus.

J'ai procédé de même à l'égard des *Excerpta* et des textes cités par Suidas : l'indication de leur étendue figure, à chaque page, immédiatement au-dessous du texte.

Parmi les leçons des *recentiores*, en général je n'ai noté que celles qui sont reçues dans le texte et qui diffèrent de la tradition de BPF. A leur égard, on ne peut donc jamais conclure *ex silentio*. En quelques passages particulièrement discutés, j'ai cru bon de citer les variantes de la vulgate, surtout quand elles ont été adoptées par Cobet.

Dans les passages parallèles, j'ai mis en évidence, par des caractères d'impression différents, les textes qui présentent une tradition particulièrement apparentée à celle de Diogène. Quand le besoin s'en est fait sentir, je leur ai emprunté des variantes utiles à l'établissement du texte. Il va de soi qu'en ce qui les concerne, il ne faut jamais conclure *ex silentio*.

101

LA
VIE DE PYTHAGORE

ÉDITION CRITIQUE

AVEC INDICATION DES PASSAGES PARALLÈLES

SIGLES

Manuscrits anciens.

B Burbonicus gr. 253, III, B, 29 (X^{I}I^{e} siècle).
P Parisinus gr. B. N. 1759 (XIII^{e} siècle).
F Laurentianus gr. 69, 13 (XIII^{e} siècle).

Excerpta.

Σ Suidas (Σ^{6} = Codex Paris. B. N. 2626 de Suidas = A; Σ^{2} = id. 2622; Σ^{3} = id. 2623; Σ^{4} = id. 2624. Σ^{v} = Cod. V = Vossianus).
Φ = concordance de Φ^{a} (Cod. Athous, Dionys. 90), Φ^{p} (Cod. Paris. B. N. supp. 134) et Φ^{v} (Cod. Vatic. 96).

Manuscrits récents.

D Burbonicus gr. 252, III, B, 28 (XV^{e} siècle).
G Laurentianus gr. 69, 28 (XV^{e} siècle).
T Urbinas gr. 109 (XV^{e} siècle).
Q Parisinus gr. B. N. 1758 (XV^{e} siècle).
A Arundelianus gr. 531 (XV^{e} siècle).
C Cantabrigiensis gr. Coll. S. Trin., R, 9 (XV^{e} siècle).
fr Ed. frobeniana (Cod. Aurigalli) de 1533.
l Versio latina Ambrosii (XV^{e} siècle).

Éditions.

St. Estienne.
Ald. Aldobrandini.
Pear. Pearson.
Meib. Meibom.
Hüb. Hübner.
Cob. Cobet (édition).

Notes.

Cas. Isaac Casaubon.
Mén. Ménage.
Cob^{2}. Cobet, *Collectaneae*.

Signes.

\+ addidit.
> omisit.
~ transposuit.

ΛΑΕΡΤΙΟΥ ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ — ΒΙΩΝ ΚΑΙ ΓΝΩΜΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑι ΕΥΔΟΚΙΜΗΣΑΝΤΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΕΚΑΣΤΗι ΑΙΡΕΣΕΙ ΑΡΕΣΑΝΤΩΝ — ΤΩΝ ΕΙΣ Ι′ ΤΟ Η′.

ΠΥΘΑΓΟΡΑΣ.

1. Ἐπειδὴ δὲ τὴν ἰωνικὴν φιλοσοφίαν τὴν ἀπὸ Θαλοῦ καὶ τοὺς ἐν ταύτῃ διαγενομένους ἄνδρας ἀξιολόγους διεληλύθαμεν, φέρε καὶ περὶ τῆς ἰταλικῆς διαλάβωμεν, ἧς ἦρξε Πυθαγόρας Μνησάρχου δακτυλιογλύφου, ὥς φησιν Ἕρμιππος, Σάμιος ἦι, ὡς Ἀριστόξενος, Τυρρηνὸς ἀπὸ μιᾶς τῶν νήσων ἃς ἔσχον Ἀθηναῖοι Τυρρηνοὺς ἐκβαλόντες. ἔνιοι δὲ υἱὸν μὲν εἶναι Μαρμάκου τοῦ Ἱππάσου τοῦ Εὐθύφρονος τοῦ Κλεωνύμου φυγάδος ἐκ Φλιοῦντος, οἰκεῖν δὲ ἐν Σάμῳ τὸν Μάρμακον, ὅθεν Σάμιον τὸν Πυθαγόραν λέγεσθαι. **2.** συστῆναι δὲ εἰς Λέσβον ἐλθόντα

1, 4 et 5. πυθαγόρας. λαερτίου διογένους τῶν εἰς ι′ τὸ η′ F πυθαγόρας η′ P^1 > B. 1-3. βίων — ἀρεσάντων] titulum operis ex F recepi (cf. p. 8). 1. βίοι P. γνῶμαι P. 3. τῶν] + ἐν P. ἀρεσκόντων P. In B desideratur titulus. — 7. ἀξιολόγους ἄνδρας ~ F. 8. Πυθαγόρας] + μέν F. 9. Σάμιος — Τυρρηνός > F. Ἀριστόξενος] + ὁ BP et ceteri libri, exceptis AC. τυρηνός P^1. 10. ἔσχον BP^1 κατέσχον F. τυρηνούς P^1. ἐκβαλλόντες B. 11. Μαμέρκου Cas. (cf. Festum, *s. v.* Aemilia). 12. φαιοῦντος BP^1. οἰκεῖν iter. scr. F.

---

8. περὶ τῆς ἰταλικῆς]. Cf. le prologue, § 13.

Μνησάρχου] vulgaire; témoignage le plus ancien : HÉRACLITE, fr. 129.

δακτυλιογλύφου] HESYCHIUS (Sch. Platon et Suidas). — Apulée, *Flor.*, II, 15. Tzetzès, *Chil.*, XI, 65.

9. Σάμιος] vulgaire; Hérodote, IV, 95. HIPPOBOTOS dans CLÉMENT, *Strom.*, I, 62. Diodore, X, 3, 1. Porphyre, *V. P.*, 1. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 1. Jamblique, *V. P.*, 3.

Τυρρηνός] HESYCHIUS (Sch. Platon et Suidas). — ARISTOXÈNE, ARISTARQUE et THÉOPOMPE dans CLÉMENT, *Strom.*, I, 62. NÉANTHE dans PORPHYRE, *V. P.*, 2. Cf. Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 7. Diodore, X, 3, 1. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 10. Eusèbe, *Pr. ev.*, X, 4, 13. Théodoret, *Gr. af. cur.*, I, 7.

12. ἐκ Φλιοῦντος] Lycus dans Porphyre, *V. P.*, 5. — PAUSANIAS, II, 13, 1.

Φερεκύδη ὑπὸ Ζωΐλου τοῦ Θείου. καὶ τρία ποτήρια κατασκευασάμενος ἀργυρᾶ δῶρον ἀπήνεγκεν ἑκάστῳ τῶν ἱερέων εἰς Αἴγυπτον. ἔσχε δὲ καὶ ἀδελφούς, πρεσβύτερον μὲν Εὔνομον, μέσον δὲ Τυρρηνόν· καὶ δοῦλον Ζάμολξιν, ᾧ Γέται θύουσι — Κρόνον νομίζοντες —, ὡς φησιν Ἡρόδοτος.

Οὗτος ἤκουσε μέν, καθάπερ εἴρηται, Φερεκύδου τοῦ Συρίου· μετὰ δὲ τὴν ἐκείνου τελευτὴν ἦκεν εἰς Σάμον καὶ ἤκουσεν Ἑρμοδάμαντος τοῦ ἀπογόνου Κρεωφύλου, ἤδη πρεσβυτέρου. νέος δ' ὢν καὶ φιλομα-

---

4-5. Φ^{v} : ὅτι ζάμολξις — δοῦλος ἦν πυθαγόρου.

2. ἀπήνεγκεν] + ἓν Reiske. 3. καί > F καί habet etiam Hesychius (Suidas); cf. Porph., *V. P.*, 2. Εὔνοστον Porph., *V. P.*, 2 et 10. τυρηνόν P^{1}. 4. ζάμολξιν FΦ Hesychius (Schol. et Suidas) ζάλμοξιν BP, Porph., *V. P.*, 14, 15. 5. ὥς—Ἡρόδοτος > F ~ post θύουσι Steph. Monachius Ἡρόδοτος] Ἱππόβοτος Mén. 6. μὲν—εἴρηται > F. καθάπερ εἴρηται B καθὰ προείρηται P. Φερεκύδους F. 7. δέ > B^{1}. σάλμον B. 8. κρεοφύλου B.

---

2. ἱερέων εἰς Αἴγυπτον] Cf. Antiphon dans Porphyre, *V. P.*, 7. Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 8, 2. Clément, *Strom.*, I, 69, 1. Lucien, *Gal.*, 18. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 11. Jamblique, *V. P.*, 18-19 et 151. Apulée, *Flor.*, II, 15.

3. ἔσχε—Τυρρηνόν] Hesychius (Sch. Platon et Suidas). — Néanthe dans Porphyre, *V. P.*, 2. Antonius Diogène, *ibid.*, 10.

4-5. καὶ δοῦλον—Ἡρόδοτος] Hesychius (Sch. Platon et Suidas). — Hérodote, IV, 95 (ne se rapporte pas à Κρόνον νομίζοντες). Mnaséas dans Suidas, *s. v.* Ζάμολξις et l'Etymol. magn., *ibid.* Strabon, VII, 297 et XVI, 762. Antonius Diogène dans Photius, Cod. 166, p. 110A. Dionysophane dans Porphyre, *V. P.*, 14. Favorinus dans Stobée, *Flor.*, 62, 43. Clément, *Strom.*, IV, 56. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 17. Origène, *C. Celse*, II, 55; III, 54. Jamblique, *V. P.*, 104 et 173.

6-8. οὗτος—πρεσβυτέρου] Hesychius (Sch. Platon et Suidas). — Néanthe dans Porphyre, *V. P.*, 1.

6. Φερεκύδου] Aristoxène et Andron dans Diogène, I, 118-119. Duris, *ibid.*, 120. Dicéarque dans Porphyre, *V. P.*, 56. Héraclide Lembos dans Diogène, VIII, 40 et *Polit.* (FHG., II, 215). Nicomaque dans Jamblique, *V. P.*, 184 et 252. Porphyre, *V. P.*, 15 et 55. — Cicéron, *Tusc.*, I, 38; *De div.*, I, 50, 112. Diodore, X, 3, 4. Apulée, *Flor.*, II, 15 Apollonius dans Jamblique, *V. P.*, 9 ss. et Porphyre, *V. P.*, 2. Clément, *Strom.*, I, 62. Augustin, *C. Acad.*, III, 17, 37; *Epist.*, III, 137, 3. Eusèbe, *Pr. ev.*, X, 4, 14. Tatien, *Adv. Gr.*, 25. Alexandre, *In Met.*, 1091 *b* 4. Tzetzès, *Chil.*, XI, 75. — Cf. Suidas, *s. v.* χροὶ δῆλα. Greg. Cypr., V, 17. Apostolius, XVIII, 35.

7. Ἑρμοδάμαντος] Apollonius dans Porphyre, *V. P.*, 2 et Jamblique, *V. P.*, 11. — Porphyre, *V. P.*, 15. Cf. Apulée, *Flor.*, II, 15.

8 ss. νέος—τελετάς] Théol. Arithm., p. 40.

Θὴς ἀπεδήμησε τῆς πατρίδος καὶ πάσας ἐμυήθη τάς τε ἑλληνικὰς καὶ βαρβάρους τελετάς. **3.** ἐγένετο οὖν ἐν Αἰγύπτῳ, ὁπηνίκα καὶ Πολυκράτης αὐτὸν Ἀμάσιδι συνέστησε δι' ἐπιστολῆς, καὶ ἐξέμαθε τὴν φωνὴν αὐτῶν, καθά φησιν Ἀντιφῶν ἐν τῷ περὶ τῶν ἐν ἀρετῇ πρωτευσάντων. καὶ παρὰ Χαλδαίοις ἐγένετο καὶ Μάγοις. εἶτα ἐν Κρήτῃ σὺν Ἐπιμενίδῃ κατῆλθεν εἰς τὸ Ἰδαῖον ἄντρον· — ἀλλὰ καὶ ἐν Αἰγύπτῳ εἰς τὰ ἄδυτα —

---

2. βαρβαρικάς *fr* Cob. 4. καθά — πρωτευσάντων > F. 6. Ἰδαῖον P εἰδαῖον B ἰουδαῖον F^1.

---

2. ἐν Αἰγύπτῳ] Hesychius (Sch. Platon et Suidas). — Isocrate, *Bus.*, 28. Callimaque dans Diodore, X, 6, 4. Cicéron, *De fin.*, V, 29, 87. Diodore, I, 96 et 98 = Socratic. *Epist.*, 28 (Hercher, p. 628). Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 11. Strabon, VII, 638. Josèphe, *C. Ap.*, I, 2. Table chronologique, C I G, IV, n° 6855 d. Pline, *H. N.*, 36, 14, 5. Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 8, 2, 1; *De Is.*, 10. Justin, XX, 4. Lucien, *Gal.*, 18; *Vit. auct.*, 3. Clément, *Strom.*, I, 66. Ammien-Marcellin, XXII, 16, 21. Apulée, *Flor.*, II, 15. Valère-Maxime, VIII, 7, 1. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 1, 2; IV, 51; IX, 17. Julien, *Or.*, VIII, 7. Jamblique, *V. P.*, 18, 151, 158; *De com. math.*, 21. Théol. Arithm., p. 40. Lactance, *Inst. div.*, IV, 2. Cyrille, *C. Jul.*, X, 340. Eusèbe, *Pr. ev.*, X, 4, 14. Ps-Justin, *Coh.*, 19. Libanius, *Epist.*, 1050. Cedrenus, I, p. 165. Syncellus, *Chr.*, p. 210 D. Niceph. Greg., *Hist.*, VIII, 7; *Epist.*, 9.

3. δι' ἐπιστολῆς] Antiphon dans Porphyre, *V. P.*, 7.

4. ἐξέμαθε — Ἀντιφῶν] Extrait plus complet dans Porphyre, *V. P.*, 7. — Cf. Antonius Diogène, *ibid.*, 11. Lucien, *Gal.*, 18. Valère-Maxime, VIII, 7, ext. 2. Jamblique, *De myst.*, I, 2.

5. παρὰ Χαλδαίοις] Hesychius (Sch. Platon et Suidas). — Aristoxène et Diodore d'Erétrie dans Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2 (Zaratas le Chaldéen!). — Néanthe dans Porphyre, *V. P.*, 1. Josèphe, *C. Ap.*, I, 2. Clément, *Strom.*, I, 66. Apulée, *Flor.*, II, 15. Porphyre, *V. P.*, 6. Jamblique, *V. P.*, 14, 151, 158. Eusèbe, *Chr.*, I, p. 35. Nicéph. Greg., *Epist.*, 9. — Les Chaldéens de l'Assyrie dans Jamblique, *De com. math.*, 21; de Babylone dans Antonius Diogène, Porphyre, *V. P.*, 12. — Voyage à Babylone : Strabon, XIV, 638. Justin, XX, 4. Jamblique, *In Nic. ar.*, p. 118; *V. P.*, 19 (Mages). Théol. Arithm., p. 40. Syncellus, *Chr.*, p. 210 D.

Μάγοις] Hesychius (Sch. Platon et Suidas). — Pline, *H. N.*, 25, 5 et 30, 2. Cicéron, *De fin.*, V, 29, 87. Plutarque, *De an. procr.*, 2, 2. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 12 (cf. 6 et 41). Clément, *Strom.*, I, 66 et 69. Apulée, *Flor.*, II, 15; *Apol.*, 31. Jamblique, *V. P.*, 19, 151, 154. Théol. Arithm., p. 41. Valère-Maxime, VIII, 7, ext. 2. Lactance, *Inst. div.*, IV, 2. Eusèbe, *Pr. ev.*, X, 4, 14. Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 23. Stobée, *Flor.*, 11, 25. Anonyme, *Vit. Plat.*, p. 9, 22 W.

ἐν Κρήτῃ] Cf. Apollonius dans Jamblique, *V. P.*, 25. Justin, XX, 4. Valère-Maxime, VIII, 7, ext. 2.

σὺν Ἐπιμενίδῃ] Cf. Apulée, *Flor.*, II, 15.

6. εἰς τὸ Ἰδαῖον ἄντρον] Papyr. Hercul. (Crönert, *Stud. zur Pal.*, VI, p. 147). Porphyre, *V. P.*, 17.

καὶ τὰ περὶ θεῶν ἐν ἀπορρήτοις ἔμαθεν. εἶτα ἐπανῆλθεν εἰς Σάμον καὶ εὑρὼν τὴν πατρίδα τυραννουμένην ὑπὸ Πολυκράτους, ἀπῆρεν εἰς Κρότωνα τῆς Ἰταλίας· κἀκεῖ νόμους θεὶς τοῖς Ἰταλιώταις ἐδοξάσθη σὺν τοῖς μαθηταῖς, οἵ, πρὸς τοὺς τριακοσίους ὄντες, ὠκονόμουν ἄριστα τὰ πολιτικά, ὥστε σχεδὸν ἀριστοκρατίαν εἶναι τὴν πολιτείαν.

4. Τοῦτόν φησιν Ἡρακλείδης ὁ Ποντικὸς περὶ αὐτοῦ τάδε λέγειν ὡς εἴη ποτὲ γεγονὼς Αἰθαλίδης καὶ Ἑρμοῦ υἱὸς νομισθείη. τὸν δὲ Ἑρμῆν εἰπεῖν αὐτῷ ἐλέσθαι ὅ τι ἂν βούληται πλὴν ἀθανασίας. αἰτήσασθαι οὖν ζῶντα καὶ τελευτῶντα μνήμην ἔχειν τῶν συμβαινόντων.

---

4. τριακοσίους BPF Hesychius (Schol.) ἑξακοσίους Hesychius (Suidas). 6. περὶ — λέγειν > F. τάδε P τίδε B. 9. τελευτήσαντα Cob.

2-3. καὶ εὑρὼν — Ἰταλίας] Hesychius (Sch. Platon et Suidas). — Aristoxène dans Porphyre, *V. P.*, 9. Ovide, *Mét.*, XV, 60 ss. Aëtius, I, 3, 9. Strabon, XIV, 638. Porphyre, *V. P.*, 16. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 1. Jamblique, *V. P.*, 88. Themistius, *Or.*, 23, p. 285 B. Firmicus Maternus, I, 8, 17. Scholie *Iliade*, O, 410. Pseudo-Acro, *Schol. in Horat. vet.*, II, p. 162, K. Tzetzès, *Chil.*, XI, 78.

3. νόμους θείς] Porphyre, *V. P.*, 20. Jamblique, *V. P.*, 30, 130, 172.

ἐδοξάσθη] cf. Alcidamas dans Aristote, *Rhét.*, II, 23. Dicéarque dans Porphyre, *V. P.*, 19. Jamblique, *V. P.*, 53 et 57.

4. τριακοσίους] Hesychius (Sch. Platon). — Apollonius dans Jamblique, *V. P.*, 254. Justin, XX, 4. Lucien, *Vit. auct.*, 6. Athénagore, *Leg.*, 31.

5. ἀριστοκρατίαν] Cf. Apollonius dans Jamblique, *V. P.*, 255.

6 ss. τοῦτόν φησιν, etc. §§ 4-5]. A. *même série de métempsycoses :* Porphyre, *V. P.*, 45. Tertullien, *De an.*, 28. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 11. Scholie de Sophocle, *El.*, v. 62 et Suidas, *s. v.* ἤδη. Georgius Cedrenus, *Hist. comp.*, I, p. 275. — B. *séries différentes :* Dicéarque et Cléarque, dans Aulu-Gelle, IV, 11. — Jérôme, *Adv. Ruf.*, p. 40. — Scholies d'Apollonius de Rhodes, I, 645. Artemii Passio, 26 (Patr. gr., XCVI, p. 1276). — Cf. Aristoxène, Androcyde, Eubulide, Néanthe et Hippobotos dans les Théol. Arithm., p. 40. — Lucien, *Ver. hist.*, II, 21. — C. *Euphorbe seul :* Diodore, X, 6, 1 et 4. Horace, *Odes*, I, 28, 9. Ovide, *Mét.*, 15, 160. Lucien, *Dial. mort.*, 20, 3; *Gal.*, 13, 15, 17. Origène, *C. Celse*, VI, 8. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 3, 3. Porphyre, *V. P.*, 26-27. Jamblique, *V. P.*, 63. Ps-Diogène, *Epist.*, 19 (Hercher, p. 240). Maxime de Tyr, *Phil.*, X, 2. Ausone, *Epigr.*, 77 (cf. XVIII, 29, 38). Hyginus, *Fab.*, 112. Lactance, *Inst. div.*, III, 8; VII, 23. Philostrate, *Vit. Apoll.*, I, 1; III, 19; VIII, 7, 4; *Heroic.*, 17. Tatien, *Adv. Gr.*, 25. Cyrille, *C. Jul.*, III, 87. Lact. Plac. *Com. in Stat. Theb.*, III, 483. Scholie *Iliade*, P, 28. Ps-Acro, *Schol. in Horat. vet.*, I, p. 106, K.

ἐν μὲν οὖν τῇ ζωῇ πάντων διαμνημονεῦσαι· ἐπεὶ δὲ ἀποθάνοι, τηρῆσαι τὴν αὐτὴν μνήμην. χρόνῳ δ' ὕστερον εἰς Εὔφορβον ἐλθεῖν καὶ ὑπὸ Μενέλεω τρωθῆναι. ὁ δὲ Εὔφορβος ἔλεγεν ὡς Αἰθαλίδης ποτὲ γεγόνοι καὶ ὅτι παρ' Ἑρμοῦ τὸ δῶρον λάβοι καὶ τὴν τῆς ψυχῆς περιπόλησιν, ὡς περιεπολήθη καὶ εἰς ὅσα φυτὰ καὶ ζῷα παρεγένετο καὶ ὅσα ἡ ψυχὴ ἐν τῷ ᾅδῃ ἔπαθε καὶ αἱ λοιπαὶ τίνα ὑπομένουσιν.

5. ἐπειδὴ δὲ Εὔφορβος ἀποθάνοι, μεταβῆναι τὴν ψυχὴν αὐτοῦ εἰς Ἑρμότιμον, ὃς καὶ αὐτὸς πίστιν θέλων δοῦναι ἐπανῆλθεν εἰς Βραγχίδας καὶ εἰσελθὼν εἰς τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν ἐπέδειξεν ἣν Μενέλαος ἀνέθηκεν ἀσπίδα (ἔφη γὰρ αὐτόν, ὅτ' ἀπέπλει ἐκ Τροίας, ἀναθεῖναι τῷ Ἀπόλλωνι τὴν ἀσπίδα) διασεσηπυῖαν ἤδη, μόνον δὲ διαμένειν τὸ ἐλεφάντινον πρόσωπον. ἐπειδὴ δὲ Ἑρμότιμος ἀπέθανε, γενέσθαι Πύρρον τὸν Δήλιον ἁλιέα· καὶ πάντα πάλιν μνημονεύειν, πῶς πρόσθεν Αἰθαλίδης, εἶτ' Εὔφορβος, εἶτα Ἑρμότιμος, εἶτα Πύρρος γένοιτο. ἐπειδὴ δὲ Πύρρος ἀπέθανε, γενέσθαι Πυθαγόραν καὶ πάντων τῶν εἰρημένων μεμνῆσθαι.

6. Ἔνιοι μὲν Πυθαγόραν μηδὲ ἓν καταλιπεῖν σύγγραμμά φασι διαπεσόντες. Ἡράκλειτος γοῦν ὁ φυσικὸς μονονουχὶ κέκραγε καί

---

5. περιεγένετο F. 6. τῷ ᾅδῃ] ᾅδου Cob. 8. δοῦναι θέλων~F. ἀνῆλθεν Reiske. 10. ἔθηκεν F. [ἔφη — ἀσπίδα] secl. Cob. ἀπέπλευσεν F. 12. διαμένον Cob. 14. προσθῆναι Θαλίδης B. εἶτα Ἑρμότιμος > F¹. 17. μέν]+οὖν P. 18. διαπεσόντες Reiske διαπέζοντες B διαπαίζοντες PF διαπταίοντες Scaliger διαπίπτοντες Diels¹ (cf. V, 6) παίζοντες Diels² (*Vors.*) < νὴ > Δία παίζοντες Gomperz. καί > F¹.

7-12. ἐπειδὴ δὲ — πρόσωπον] Aventure attribuée à Pythagore par Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 3, 3, Origène, *C. Celse*, VI, 8, Ps-Acro, *Schol. in Hor.*, I, p. 106; située à Argos par Ovide, *Mét.*, XV, 160, Diodore, X, 6, 2, Scholie *Iliade*, P, 28; à Delphes par Tertullien, *De an.*, 28; à Mycènes par Porphyre, *V. P.*, 27, Jamblique, *V. P.*, 63; dans un temple d'Athéna, par Maxime de Tyr, *Phil.*, XVI, 2.

17. μηδὲ ἓν καταλιπεῖν σύγγραμμα] Diogène, *prooem.*, 16. Démétrius dans Diogène, VIII, 85. Posidonius dans Galien, *De Hipp. et Plat.*, 5, 6. Josèphe, *C. Apion.*, I, 22. Plutarque, *Alex. fort.*, 1, 4; *Numa*, 22, 3. Lucien, *De salut.*, 5. Nicomaque dans Porphyre, *V. P.*, 57 et Jamblique, *V. P.*, 252. Augustin, *De cons. ev.*, I, 7, 12. David, *Schol. in Arist.*, p. 13 et p. 28*a*. — Cf. Philodème, *De piet.*, p. 66.

18. Ἡράκλειτος...] Fr. 129 Diels : cf. fr. 40.

φησι· « Πυθαγόρης Μνησάρχου ἱστορίην ἤσκησεν ἀνθρώπων μάλιστα πάντων· καὶ ἐκλεξάμενος ταύτας τὰς συγγραφὰς ἐποιήσατο ἑαυτοῦ σοφίην, πολυμαθείην, κακοτεχνίην. » οὕτω δ' εἶπεν ἐπειδήπερ ἐναρχόμενος ὁ Πυθαγόρας τοῦ φυσικοῦ συγγράμματος λέγει ὧδε· « Οὐ μὰ τὸν ἀέρα, τὸν ἀναπνέω, οὐ μὰ τὸ ὕδωρ, τὸ πίνω, οὐ κατοίσω ψόγον περὶ τοῦ λόγου τοῦδε. » γέγραπται δὲ τῷ Πυθαγόρᾳ συγγράμματα τρία, παιδευτικόν, πολιτικόν, φυσικόν. **7.** τὸ δὲ φερόμενον ὡς Πυθαγόρου Λύσιδός ἐστι τοῦ Ταραντίνου Πυθαγορικοῦ, φυγόντος εἰς Θήβας καὶ Ἐπαμεινώνδα καθηγησαμένου.

Φησὶ δ' Ἡρακλείδης ὁ τοῦ Σαραπίωνος, ἐν τῇ Σωτίωνος ἐπιτομῇ, γεγραφέναι αὐτὸν καὶ περὶ τοῦ ὅλου ἐν ἔπεσι· δεύτερον τὸν ἱερὸν λόγον, οὗ ἡ ἀρχή· « Ὦ νέοι, ἀλλὰ σέβεσθε μεθ' ἡσυχίας τάδε πάντα· » τρίτον περὶ ψυχῆς, τέταρτον περὶ εὐσεβείας, πέμπτον Ἡλοθαλῆ, τὸν Ἐπιχάρμου τοῦ Κώου πατέρα, ἕκτον Κρότωνα καὶ ἄλλους· τὸν δὲ μυστικὸν λόγον Ἱππάσου φησὶν εἶναι, γεγραμμένον ἐπὶ διαβολῇ Πυθαγόρου· πολλοὺς δὲ καὶ ὑπὸ Ἄστωνος τοῦ Κροτωνιάτου γραφέντας ἀνατεθῆναι Πυθαγόρᾳ. **8.** φησὶ δὲ καὶ Ἀριστόξενος

---

1. πυθαγόροις B πυθαγόρας F. ἱστορίην ἤσκησεν BP ἱστορεῖν ἴσχυσεν F. 2. ἐποίησεν F. ἑωυτοῦ Cob. (ex P3). 3. πολυμαθίην B πολυμαθήϊην Cob. καλοτεχνίην Cas. 4. ὁ > F. 5. οὐ κατοίσω BPF οὔ κοτ' οἴσω Diels οὐκ ἀνοίσω conicio. 7. φυσικόν > Hesychius (Suidas), sed Hesych. (Schol.) ut Diogenes. φερόμενον] + τρίτον Hesychius (Suidas), at non Hesych. (Schol.). 9. ἐπαμίνωνα B. 12. ἡ > B. σέβεσθε G2T *fr* σέβεσθαι BP1F. ἡσυχίης Cob. (ex P3). 15. φασίν Cob. (ex DG *fr*).

6-9. γέγραπται — καθηγησαμένου] HESYCHIUS (Schol. Platon et Suidas).

8-9. φυγόντος — καθηγησαμένου] Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 250 et Porphyre, *V. P.*, 55.

11-12. τὸν ἱερὸν λόγον] Cf. mes *Études sur la Littérature pyth.*, pp. 3-79.

14. Ἡλοθαλῆ τὸν Ἐπιχάρμου] Cf. Diogène, VIII, 72. Jamblique, *V. P.*, 166, 241, 266.

15. τὸν δὲ μυστικὸν λόγον Ἱππάσου] Cf. Apollonius dans Jamblique, *V. P.*, 259.

τὰ πλεῖστα τῶν ἠθικῶν δογμάτων λαβεῖν τὸν Πυθαγόραν παρὰ Θεμιστοκλείας τῆς ἐν Δελφοῖς. Ἴων δὲ ὁ Χῖος ἐν τοῖς Τριαγμοῖς φησιν αὐτὸν ἔνια ποιήσαντα ἀνενεγκεῖν εἰς Ὀρφέα. αὐτοῦ λέγουσι καὶ τὰς Κοπίδας, οὗ ἡ ἀρχή· « Μὴ †ἀναείδευ† μηδενί. »

Σωσικράτης δὲ ἐν Διαδοχαῖς φησιν αὐτὸν ἐρωτηθέντα ὑπὸ Λέοντος τοῦ Φλιασίων τυράννου τίς εἴη, « φιλόσοφος » εἰπεῖν· καὶ τὸν βίον ἐοικέναι πανηγύρει· ὡς οὖν εἰς ταύτην οἱ μὲν ἀγωνιούμενοι, οἱ δὲ κατ' ἐμπορίαν, οἱ δέ γε βέλτιστοι ἔρχονται θεαταί, οὕτως ἐν τῷ βίῳ οἱ μὲν ἀνδραποδώδεις, ἔφη, φύονται δόξης καὶ πλεονεξίας ζηραταί, οἱ δὲ φιλόσοφοι τῆς ἀληθείας. καὶ τάδε μὲν ὧδε.

5-10. Φ^{v} : πυθαγόρας ἐρωτηθεὶς ὑπὸ λέοντος — ἀληθείας.

1. πυθαγόρα B. 2. Θεμιστοκλείας libri, hic et infra, § 21 (Σ excepto : Θεοκλείας) Ἀριστοκλείας Porphyr., *V. P.*, 41, Suidas, *s. v.* τάδε ἐκ τοῦ τρίποδος, Photius, *Lex.*, *ibid.*, et Apostolius, *Cent.*, XV, 88. τῆς ἐν δελφοῖς P et omnes libri infra, § 21 (et Porphyr., *V. P.*, 41) τῆς ἀδελφῆς BF et § 21, Σ; Cf. τὸν ἀδελφόν Suidas, *l. c.*, Apostolius, *l. c.*, τὸν Δελφόν Photius, *l. c.* Τριαγμοῖς > F^{1} (ut videtur). 4. καὶ τὰς Κοπίδας Diels (cf. Timaeum in Schol. ad Eurip. *Hec.*, 134, Philodem. *Rhet.*, I, 57 et Etym. magn. *s. v.* κοπίς) καὶ κὰς κοπιάδας PF κατασκοπιάδας B καὶ τὰς Σκοπὰς Αἴδαο Nietzsche. ἡ > B. ἀναείδευ F ἀνάαιδευ BP^{1} ἀναδίδευ Diels *(treibe keine Advokatenpraxis)* ἀναιδεῦ Fabricius ἀνειδεῦ Kühn ἀνάδευ Grentemenilius ἀηδεῦ Faber Mén. 5. Σωσικράτης DGT σωκράτης BPF. δοχαῖς B^{1}. 6. φιλόσοφος Φ^{v} φιλόσοφον $BP^{1}F$. 7. οὖν] γοῦν Bywater. ἀγωνιούμενοι ἔρχονται ~ Φ^{v}. 8. γε > Φ^{v}. 9. φύονται] φαίνονται Reiske.

---

1. παρὰ Θεμιστοκλείας] *Infra*, § 21. Porphyre, *V. P.*, 41. — Suidas, *s. v.* τάδε ἐκ τοῦ τρίποδος. Photius, *Lex.*, *ibid.* Apostolius, *Cent.*, XV, 88 (Parœm. gr., II, 652).

2-3. Ἴων — Ὀρφέα] Clément, *Strom.*, I, 131. Cf. Hérodote, II, 81. Suidas, *s. v.* Ὀρφεύς. Jamblique, *V. P.*, 145 s.

4. τὰς Κοπίδας] Diels, *Archiv für Gesch. der Philos.*, III, p. 454.

5-10. ἐρωτηθέντα — ἀληθείας] Héraclide Pontique dans Diogène, *prooem.*, 12, et Cicéron, *Tusc.*, V, 3. — Diodore, X, 10, 1. Jamblique, *Protr.*, I, 9; *In Nic. ar.*, pp. 5, 26. Valère-Maxime, VIII, 7, ext. 2. — Cf. Quintilien, *Inst. or.*, XII, 1, 19. Clément, *Strom.*, IV, 9. Jamblique, *V. P.*, 44, 58, 159. Ambroise, *De Abr.*, 2, 7. Augustin, *De civ.*, VIII, 2; *De Trin.*, XIV, 1, 2. Isidore, *Orig.*, VIII, 6, 2; XIV, 6, 31. Boëce, *Inst. mus.*, II, 2. Hermias, *In Phaed.*, 64. Cramer, *Anecd. Paris.*, IV, p. 414.

9. Ἐν δὲ τοῖς τρισὶ συγγράμμασι τοῖς προειρημένοις φέρεται Πυθαγόρου τάδε καθολικῶς. οὐκ ἐᾷ εὔχεσθαι ὑπὲρ αὑτῶν διὰ τὸ μὴ εἰδέναι τὸ συμφέρον. τὴν μέθην ἓν ἀνθ' ἑνὸς βλάβην καλεῖ καὶ πλησμονὴν πᾶσαν ἀποδοκιμάζει, λέγων μὴ παραβαίνειν μήτε τῶν πόνων μήτε τῶν σιτίων μηδένα τὴν συμμετρίαν. καὶ περὶ ἀφροδισίων δέ φησιν οὕτως· « Ἀφροδίσια χειμῶνος ποιέεσθαι, μὴ θέρεος· φθινοπώρου δὲ καὶ ἦρος κουφότερα, βαρέα δὲ πᾶσαν ὥρην καὶ ἐς ὑγείην οὐκ ἀγαθά. » ἀλλὰ καί ποτε ἐρωτηθέντα πότε δεῖ πλησιάζειν, εἰπεῖν· « ὅταν βούλῃ γενέσθαι αὐτοῦ ἀσθενέστερος. » **10.** διαιρεῖται δὲ

8-9. Φ^{apv} : ἐρωτηθεὶς πότε δεῖ — ἔφη — ἀσθενέστερος.

1. γράμμασι F. 2. ἐᾷ εὔχεσθαι ὑπὲρ αὐτῶν BP(αὑτῶν B) ἐλέγχεσθε ὑπὸ ἑαυτῶν F. 3. εἰδέναι PF εἶναι B. σύμφορον B. ἓν ἀνθ' ἑνός BP ἐν ἄνθει νοός F εἰώθει νοός vel ἓν ἀνθ' ἑνὸς νοός Mén. ἐναντίνοον Mericus Cas. 4. πόνων BPF (cf. Jambl., *V. P.*, 163), ποτῶν Cas. Mén. Cob. (cf. Jambl., *V. P.*, 224). 5. σιτίων]οἴτιων B + μήτε τῶν ὕπνων DG cf. Jambl., *ll. cc.* 6. θέρος B. 7. βαρέα B βαρεία PF^1. ὑγείην F ὑγίην P^1 ὑγείαν B ὑγιείην Cob. + εἶναι F. οὐκ ἀγαθά > F^1. 8. πλησιάζειν] + γυναικί Φ. εἰπεῖν BP εἶπεν F et ~ post ἀσθενέστερος. 9. ὅταν βούλῃ BP et ceteri auctores ὅτε βούλει FΦ. αὑτοῦ P^1 αὑτοῦ B ἑαυτοῦ F σεαυτοῦ Φ σωυτοῦ Cob. διαιρεῖται PF διαιρεῖν τε B^2 (ut videtur) διαιρεῖ Paris. 1630 διήρει Φ.

---

1. ἐν δὲ τοῖς τρισὶ συγγράμμασι] Cf. Diels, *Ein gefälschtes Pythagorasbuch, Archiv*, III, pp. 451 ss.

2. οὐκ ἐᾷ εὔχεσθαι] Diodore, X, 9, 7 et 8. Cf. Ps-Platon, *Alcib.* II, p. 143 A et Orion, *Anthol. Pal.*, V, 17. — Jamblique, *V. P.*, 145 et 224.

3. τὴν μέθην — καλεῖ] Cf. Stobée, *Flor.*, 18, 25 et Arsénius, *Viol.*, p. 210, W.

3-5. πλησμονὴν — συμμετρίαν] Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 163 et 224. Nicomaque, *ibid.*, 34 et dans Porphyre, *V. P.*, 22.

5. περὶ ἀφροδισίων] Diodore, X, 9, 3. Stobée, *Flor.*, 17, 13. Cf. Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 209.

8. ἀλλὰ καί ποτε ἐρωτηθέντα] Diodore, X, 9, 4. Cf. Clément, *Strom.*, III, 24. Attribué au pythagoricien Clinias par Plutarque, *Qu. conv.*, III, 6, 3 ; à Épicure par un Anonyme (Usener, *Epic.*, p. 344, 62*a*).

9 ss. διαιρεῖται — ἀνήρ] Diodore, X, 9, 5. — Ovide, *Mét.*, XV, 200-213. Joh. Damasc., *Flor.*, I, 1, 4. — Cf. Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 201 et 210. Théon de Smyrne, *Exp.*, p. 98.

καὶ τὸν τοῦ ἀνθρώπου βίον οὕτω· « Παῖς εἴκοσι ἔτεα, νεηνίσκος εἴκοσι, νεηνίης εἴκοσι, γέρων εἴκοσι. αἱ δὲ ἡλικίαι πρὸς τὰς ὥρας ὧδε σύμμετροι· παῖς ἔαρ, νεηνίσκος θέρος, νεηνίης φθινόπωρον, γέρων χειμών. » ἔστι δ' αὐτῷ ὁ μὲν νεηνίσκος μειράκιον, ὁ δὲ νεηνίης ἀνήρ.

Εἶπέ τε πρῶτος, ὥς φησι Τίμαιος, κοινὰ τὰ φίλων εἶναι καὶ φιλίαν ἰσότητα. καὶ αὐτοῦ οἱ μαθηταὶ κατετίθεντο τὰς οὐσίας εἰς ἓν ποιούμενοι. πενταετίαν τε ἡσύχαζον, μόνον τῶν λόγων κατακούοντες

1–5. Cod. Paris. gr. 1630, f. 115ᵛ (Boissonade, II, p. 455). Cf. Φᵃᵖᵛ (summatim et communi dialecto).

1. τόν] + ὅλον Paris. 1630. 2. γέρων εἴκοσι > F. 3. ὧδε] τοῦ χρόνου ἤτοι τὰς δ' Paris. 1630. νεανίσκος BP. 7. εἰς ἓν κατετίθεντο ~ BP [εἰς ἓν ποιούμενοι] secl. Rittershuis. 8. [ποιούμενοι] secl. Cob. μόνον Meib. μόνων BPF.

---

6. κοινὰ τὰ φίλων] Fragment de Timée plus étendu dans Photius, *Lex.*, *s. v.* κοινά, Zénobe, *Cent.*, IV, 79, et Scholie de Platon, *Phèdre*, p. 279 C. — Cf. Diogène Laërce, X, 11. Cicéron, *De leg.*, I, 12, 34. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 33. Jamblique, *V. P.*, 92. Julien, *Or.*, VIII, 4. — Maxime attribuée aussi à Bion (Diogène, IV, 53) et rapidement devenue proverbiale.

7. φιλίαν ἰσότητα] *Infra*, § 33. Jamblique, *V. P.*, 162. Olympiodore, *In Plat. Alcib.*, p. 31. Joh. Damasc., *Flor.*, I, 13. Devenu proverbial : Platon, *Lois*, VI, p. 757 A. Diogénien, *Cent.*, II, 94, Apostolius, IX, 17, Macaire, IV, 82. Cf. φίλος ἐστὶν ἄλλος ἐγώ : [Aristote], *Magn. moral.*, II, 15. Ps-Plutarque, *Vit. Hom.*, 151. Cicéron, *De off.*, I, 17, 56. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 33. Jamblique, *In Nic. ar.*, p. 35. Synésius, *Epist.*, 100. Eustathe, *In Iliad.*, p. 1131, 60. Proclus, *In Parmen.*, I, p. 127 E. Hermias, *In Phaedr.*, p. 33. Arsénius, *Viol.*, p. 240, W. Schol. *Iliade*, Σ, 82.

καὶ αὐτοῦ — εἰς ἓν ποιούμενοι] Timée, ci-dessus. Aulu-Gelle, I, 9, 12. Jamblique, *V. P.*, 30, 72, 167 ss. Porphyre, *V. P.*, 20. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 16. Olympiodore, *In Phaed.*, p. 8. — Cf. Origène, *C. Celse*, II, 12.

8. πενταετίαν τε ἡσύχαζον] Sénèque, *Epist.*, 52, 10. Plutarque, *De curios.*, 9. Clément, *Strom.*, V, 67. Lucien, *Gal.*, 4; *Hermot.*, 48; *Vit. auct.*, 3. Jamblique, *V. P.*, 68, 72, 94. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 3 et 16; VI, 22. Apulée, *Flor.*, II, 15. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 7, 148. Jean Chrysostome, *Hom. in Johan.*, II, 3. Ambroise, *De off. min.*, I, 10. Théodoret, *Gr. aff.*, I, 12. Épiphane, *Adv. haer.*, procem., I, 1 et III, 8. Jérôme, *Com. in Eccles.*, t. III, 410. Procope, *Epist.*, 157.

καὶ οὐδέπω Πυθαγόραν ὁρῶντες εἰς ὃ δοκιμασθεῖεν· τοὐντεῦθεν δὲ ἐγίνοντο τῆς οἰκίας αὐτοῦ καὶ τῆς ὄψεως μετεῖχον. — ἀπείχοντο δὲ καὶ σοροῦ κυπαρισσίνης διὰ τὸ τὸ τοῦ Διὸς σκῆπτρον ἐντεῦθεν πεποιῆσθαι, ὥς φησιν Ἕρμιππος ἐν δευτέρῳ περὶ Πυθαγόρου. — **11**. καὶ γὰρ καὶ σεμνοπρεπέστατος λέγεται γενέσθαι καὶ αὐτοῦ οἱ μαθηταὶ δόξαν εἶχον περὶ αὐτοῦ ὡς εἴη Ἀπόλλων ἐξ Ὑπερβορείων ἀφιγμένος. λόγος δέ ποτε αὐτοῦ παραγυμνωθέντος τὸν μηρὸν ὀφθῆναι χρυσοῦν· καὶ ὅτι Νέσσος ὁ ποταμὸς διαβαίνοντα αὐτὸν προσαγορεύσαι πολὺς ἦν ὁ φάσκων.

2-4. Φᵛ : ἀπείχοντο — πεποιῆσθαι. 7-8. Φᵛ : παραγυμνωθέντος — προσηγόρευσεν.

3. τό² Φᵛ > BPF. 4. περιποιεῖσθαι F. 5. αὐτοῦ > Cob. 6. ὑπερβοραίων BP¹. 7. λόγος BP λέγεται F. αὐτοῦ ποτε ~ F. 8. νέσος F Φᵛ.

Sidonius, *Ep.*, VII, 9, 5; *Carm.*, XV, 51. Niceph. Greg., *Hist.*, X, 8; XX, 1; XXI, 4; *Epist.*, 8. Olympiodore, *In Phaed.*, p. 8. Tzetzès, *Chil.*, VII, 155 et VIII, 279. — Cf. Lettre de Lysis à Hipparque, Jamblique, *V. P.*, 76. Isocrate, *Bus.*, 29. Alexis dans Athénée, IV, 161 B. Ovide, *Mét.*, XV, 60 ss. Plutarque, *Numa*, 8, 7. Athénée, I, 20 D et VII 308 C. Aulu-Gelle, I, 9, 3 ss. Julien, *Orat.*, VIII, p. 251 C. Greg. Naz., *Orat.*, XXVII, 10. Libanius, *Epist. lat.*, II, 7. Hermias, *Irris. gent. phil.*, 16. Suidas, *s. v.* Π. et σιωπή. Ps-Plutarque, *Vita Hom.*, 149. Claudien, *Carm.*, XVII, 90 et 137. Eustathe, *Opusc.*, p. 259, 9J et p. 286, 1.

1. τοὐντεῦθεν...] Jamblique, *V. P.*, 72 ss. — Cf. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 16 ss. Clément, *Strom.*, V, 57.

2. ἀπείχοντο...] Jamblique, *V. P.*, 155. — Cf. Pline, *H. N.*, 35, 46.

5. σεμνοπρεπέστατος] Dicéarque dans Porphyre, *V. P.*, 18. Jamblique, *V. P.*, 10 et 20. Apulée, *Flor.*, II, 15.

6. ὡς εἴη Ἀπόλλων ἐξ Ὑπερβορείων] Aristote dans Elien, *V. H.*, II, 26 (cf. IV, 17). Porphyre, *V. P.*, 28. Jamblique, *V. P.*, 30, **91** ss., **135**, 140, 177. — Lucien, *Dial. mort.*, 20, 3; *Gal.*, 15 et 18. Scholies de Lucien, p. 124, R. — Cf. Diodore, X, 9, 9. Sextus, *Adv. math.*, VII, 94. Justin, XX, 4. Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1.

7. λόγος δέ ποτε...] Aristote dans Elien, *V. H.*, II, 26 et IV, 17, et dans Apollonius, *Mir.*, 6. Jamblique, *V. P.*, **92**, **135**, 140. — Plutarque, *Numa*, 8, 6. Porphyre, *V. P.*, 28. Lucien, *Vit. auct.*, 6; *Gal.*, 18. Scholies de Lucien, p. 124, R. Artemii Passio, 29.

8. καὶ ὅτι Νέσσος...] Jamblique, *V. P.*, **134**. Cf. Aristote dans Elien, *V. H.*, II, 26 et IV, 17 et dans Apollonius, *Mir.*, 6. — Porphyre, *V. P.*, 27.

Τίμαιός τέ φησιν ἐν δεκάτῳ Ἱστοριῶν λέγειν αὐτὸν τὰς συνοικούσας ἀνδράσι θεῶν ἔχειν ὀνόματα, Κόρας, Νύμφας, εἶτα Μητέρας καλουμένας. τοῦτον καὶ γεωμετρίαν ἐπὶ πέρας ἀγαγεῖν, πρῶτον Μοίριδος εὑρόντος τὰς ἀρχὰς τῶν στοιχείων αὐτῆς, ὡς φησιν Ἀντικλείδης ἐν δευτέρῳ περὶ Ἀλεξάνδρου. **12.** μάλιστα δὲ σχολάσαι τὸν Πυθαγόραν περὶ τὸ ἀριθμητικὸν εἶδος αὐτῆς. τόν τε κανόνα τὸν ἐκ μιᾶς χορδῆς εὑρεῖν. — οὐκ ἠμέλησε δὲ οὐδὲ ἰατρικῆς. — φησὶ δ' Ἀπολλόδωρος ὁ λογιστικὸς ἑκατόμβην θῦσαι αὐτόν, εὑρόντα ὅτι τοῦ τριγώνου ὀρθογωνίου ἡ ὑποτείνουσα πλευρὰ ἴσον δύναται ταῖς περιεχούσαις. καὶ ἔστιν ἐπίγραμμα οὕτως ἔχον·

---

1. δεκάτῳ BP ι' F^{a}δεκάτῃ *fr* Cob. 3. ἀγαγεῖν F τοῦτον ἄγειν BP^{1} προαγαγεῖν coniciam, cf. I, 25. μοίριδος πρῶτον ~ F. πρώτου Cob. 4-5. αὐτῆς — Ἀλεξάνδρου > F. 5. πυθαγόρα F. 7. οὐδέ > F. 8. ὁ λογιστικός > F. 10. ἔχον F ἔγον P^{1} ἔργον B (qui verbum sequentibus coniunxit).

---

1. Τίμαιός τε φησιν....] JAMBLIQUE, *V. P.*, 56. — Cf. Hesychius, *Lex.*, *s. v.* γυνή.

3. γεωμετρίαν ἐπὶ πέρας ἀγαγεῖν] vulgaire : Diogène, I, 25. Diodore, I, 98 et X, 6, 4. Hermésianax dans Athénée, XIII, 599 A. Lucien, *Vit. auct.*, 2. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 2 et IV, 7. Porphyre, *V. P.*, 6. Jamblique, *V. P.*, 22, 89, 158, 159. Proclus, *In Eucl.*, prol., 2.

6. τόν τε κανόνα τὸν ἐκ μιᾶς χορδῆς εὑρεῖν] BOËCE, *Inst. mus.*, I, 10. GAUDENCE, *Intr. harm.*, 11. Proclus, *In Tim.*, II, p. 174, 23. — Cf. Xénocrate, d'après Héraclide, dans Porphyre, *In Ptol. harm.*, I, 3. — Nicomaque, *Ench.*. 6. Jamblique, *V. P.*, 115 ss., *In Nic. ar.*, p. 121. Censorinus, *De die nat.*, 10, 8. Macrobe, *In Somm. Scip.*, II, 1, 8. Théon de Smyrne, *Expos.*, p. 56. Fulgence, *Myth.*, III, 9. Chalcidius, *In Tim.*, 44. Isidore, *Orig.*, III, 15, 1. Cramer, *Anecd. Paris.*, IV, 421.

7. οὐδὲ ἰατρικῆς] Aristote dans Elien, *V. H.*, IV, 17 (cf. IX, 22). Pline, *Hist. nat.*, 19, 30; 20, 3; 24, 99, 100, 101; 25, 5. Celse, *De med.*, I, prooem. Porphyre, *V. P.*, 33. Jamblique, *V. P.*, 82, 110. 111, 163, 164, 244, 264.

φησὶ δ' Ἀπολλόδωρος...] Même citation dans PLUTARQUE, *Non posse suav.*, 11, ATHÉNÉE, X, 418 F, et DIOGÈNE, I, 25. — Vitruve, *Arch.*, IX, 214. Proclus, *In Eucl.*, I, 47. — Cf. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 36. Cicéron, *De nat. deor.*, III, 36, 88. Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 2, 4. Philon, *De vita contempl.*, p. 899 B. Grégoire de Naz., *Epist.*, 198. Alexandre, *In Met.*, I, 8, 990 *a* 23. — Attribué à Thalès par Pamphila dans Diogène, I, 24.

ἤνυκε Πυθαγόρης τὸ περικλεές· εὕρατο γράμμα
κεῖν' ἐφ' ὅτῳ κλεινὴν ἤγαγε βουθυσίην.

Λέγεται δὲ καὶ πρῶτος κρέασιν ἀσκῆσαι ἀθλητάς, — καὶ πρῶτόν γε Εὐρυμένη, καθά φησι Φαβωρῖνος ἐν τρίτῳ τῶν Ἀπομνημονευμάτων, — τῶν πρότερον ἰσχάσι ξηραῖς καὶ τυροῖς ὑγροῖς, — ἄλλα καὶ πυροῖς — σωμασκούντων αὐτούς, καθάπερ ὁ αὐτὸς Φαβωρῖνος ἐν ὀγδόῃ Παντοδαπῆς Ἱστορίας φησίν. **13.** οἱ δὲ Πυθαγόραν ἀλείπτην τινὰ τοῦτον σιτίσαι τὸν τρόπον, μὴ τοῦτον. τοῦτον γὰρ καὶ τοῦ φονεύειν ἀπαγορεύειν, μὴ ὅτι γε ἅπτεσθαι τῶν ζῴων κοινὸν δίκαιον ἡμῖν ἐχόντων ψυχῆς. καὶ τόδε μὲν ἦν τὸ πρόσχημα· τὸ δ' ἀληθὲς τῶν ἐμψύχων ἀπηγόρευεν ἅπτεσθαι συνασκῶν καὶ συνεθίζων εἰς εὐκολίαν βίου τοὺς ἀνθρώπους, ὥστε εὐπορίστους αὐτοῖς εἶναι τὰς τροφάς, ἄπυρα προσφερομένοις καὶ λιτὸν ὕδωρ πίνουσιν· ἐντεῦθεν γὰρ καὶ σώματος ὑγίειαν

1-2. Antholog. Pal., VII, 119.

8-p. 115, 4. Cf. Φ^{apv} : ἀπηγόρευε δὲ ἅπτεσθαι ζώων — ἱερεῖον δὲ μηδέν (textum contraxit scriba : varias lectiones memorabiles tantum notavi).

1. ἤνυκε BPF Anthol. ἠνίκα DG Plutarchus, *Non posse suav. vivi*, 11 et Athen., X, 418 F; cf. Introd., p. 81. εὕρατο BPF εὕρετο Anthol. Plutarch. Athen. 2. κεῖν' ἐφ' ὅτῳ BP Anthol., ἐκεῖν' ἐφότω F κεῖν' ἐφ' ᾧ Plutarch. κλεινὸς ἐφ' ᾧ Athen. — κλεινὴν ἤγαγε BPF Anthol. Athen. λαμπρὴν ἤγετο Plutarchus. 4. εὑρημένην F^1. ἐν τρίτῳ > F. 5. τῶν] τόν BF. 6. σωμασκεῖν F. 6-7. καθάπερ — φησίν > F. 8. σιτίσαι P (cf. infra, § 44) σιτῆσαι F συστῆσαι B. τοῦ BP^1 τό F. 9. γε ἅπτεσθαι] γεύεσθαι Cob. (ex *l* : gustare ?). ἡμῖν > F^1. 10. ψυχῆς] τὴν ψυχήν Richards. 10. ἦν > F. 11. ἀπηγόρευεν F ἀπαγορεύειν BP^1. συνασκῶν καί > Φ. ἐθίζων Φ. 12. ἀνθρώπους BF Φ βροτούς P^1. 13. λιτόν > Φ λιτὰ καί Cob^2. ἐντεῦθεν γάρ > F. ὑγίαν B^1.

---

3. λέγεται δὲ καί....] Héraclide Pontique, Hermarque et Clodius, cités par Porphyre, *De abst.*, I, 26. Porphyre, *V. P.*, 15. Augustin, *Ep.*, III, 137, 3.

7. οἱ δὲ Πυθαγόραν ἀλείπτην] *Infra*, §§ 46, 47 et 49. Pline, *Hist. nat.*, 23, 63. Jamblique, *V. P.*, 25. — Cf. Plutarque, *Numa*, I, 3. Denys d'Halic., *Ant. rom.*, II, 58.

9. κοινὸν δίκαιον...] Dicéarque, dans Porphyre, *V. P.*, 19. Plutarque, *De esu carn.*, II, 3. Cicéron, *Rep.*, III, 11, 19. Sénèque, *Epist.*, 108, 18. Sextus, *Adv. math.*, IX, 127. Porphyre, *De abst.*, III, 1 et 26. Jamblique, *V. P.*, 69, 108, 168-169. Ps-Plutarque, *Vita Hom.*, 125.

11 ss. συνασκῶν καὶ — ὀξύτητα περιγίνεσθαι] Diodore, X, 7. Jamblique, *V. P.*, 13, 68 ss. 106 ss.

καὶ ψυχῆς ὀξύτητα περιγίνεσθαι. ἀμέλει καὶ βωμὸν προσκυνῆσαι μόνον ἐν Δήλῳ τὸν Ἀπόλλωνος τοῦ Γενέτορος, ὃς ἐστιν ὄπισθε τοῦ Κερατίνου, διὰ τὸ πυροὺς καὶ κριθὰς καὶ πόπανα μόνα τίθεσθαι ἐπ' αὐτοῦ ἄνευ πυρός, ἱερεῖον δὲ μηδέν, ὡς φησιν Ἀριστοτέλης ἐν Δηλίων Πολιτείᾳ.

14. Πρῶτόν τέ φασι τοῦτον ἀποφῆναι τὴν ψυχὴν κύκλον ἀνάγκης ἀμείβουσαν ἄλλοτ' ἄλλοις ἐνδεῖσθαι ζῴοις. καὶ πρῶτον εἰς τοὺς Ἕλληνας μέτρα καὶ σταθμὰ εἰσηγήσασθαι, καθά φησιν Ἀριστόξενος ὁ μουσικός. πρῶτόν τε Ἕσπερον καὶ Φωσφόρον τὸν αὐτὸν εἰπεῖν, ὡς φησι Παρμενίδης.

Οὕτω δὲ ἐθαυμάσθη ὥστε ἔλεγον τοὺς γνωρίμους αὐτοῦ †παντοίας†

---

1. βωμόν] ναόν Φ^{ap}. 2. τόν PΦ τοῦ BF. γενέστερος B. 3. τό PF τοῦ B. καί^2] + τά F. 4. ἄνευ] + του F. 8. σταθμάς B. 9. ὁ μουσικός > F. 10. ὡς φησι Παρμενίδης BPF οἱ δέ φασι Παρμενίδην Cas. Cob. (cf. IX, 23) ὡς δέ φησι Φαβωρῖνος, Παρμενίδης Karsten (cf. Intr., p. 10). 11. ἔλεγον] λέγειν Kühn. τούς] τάς Mericus Cas. et Rittershuis. γνωρίμους PF γνώρισμους B γνώμας Rittershuis + τά Kühn + λόγους Corssen . παντοίας BP παντοίους F μάντιας Cob. παροιμίας Mericus Cas. lacunam susp. Cas. τὰς — παραγγελίας coniciam.

---

1. ἀμέλει καὶ βωμόν...] *Infra*, § 22. CICÉRON, *De nat. deor.*, III, 36, 88. CLÉMENT, *Strom.*, VII, 31. JAMBLIQUE, *V. P.*, 25, 35, 108. Cloatius Verus [Gram. rom. fr. (Funaioli)], p. 470. — Cf. Timée dans Censorinus, *De die nat.*, 2. Porphyre, *De abst.*, II, 28.

6. ἀποφῆναι τὴν ψυχήν] Xénophane dans Diogène, VIII, 36. — Aristote, *De an.*, I, 3 et dans Jamblique, *V. P.*, 85. Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 98. Dicéarque dans Porphyre, *V. P.*, 19. Sotion dans Sénèque, *Ep.*, 108, 17. Ovide, *Mét.*, XV, 160. Diodore, I, 98; V, 28, 6; X, 6, 1. Porphyre, *De abst.*, I, 23. CLÉMENT, *Strom.*, VII, 31. Lucien, *Ver. hist.*, 21. Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 11, 26. Ps-Plutarque, *Vit. Hom.*, 125. Théol. Arithm. p. 40. Augustin, *De Civ.*, XXII, 28. Origène, *C. Celse*, V, 49. Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1. Lactance, *Inst. div.*, III, 18. Jean Chrysost., *Hom. in Johan.*, II, 2. Jérôme, *Adv. Jovin.*, II, 6. Eustathe, *Ad Iliad.*, p. 1090, 32, *Ad Odys.*, p. 1838, 46. Photius, *Cod.* 249, p. 439 A. Chalcidius, *In Tim.*, 195. Olympiodore, *In Phaed.*, p. 103. Artemii Passio, 30. Scholie *Iliade*, II, 837. Comm. Bern. *in Lucan.*, p. 289 (Usener).

8. μέτρα καὶ σταθμά...] HIPPOLYTE, *Adv. haer.*, I, 2, 18.

9. πρῶτόν τε Ἕσπερον...] APOLLODORE dans Stobée, *Ecl.*, I, 24. DIOGÈNE, IX, 23. — Cf. Pline, *Hist. nat.*, II, 37 et Martianus Capella, VIII, 882. — Aëtius, II, 15, 7.

θεοῦ φωνάς. — ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ἐν τῇ γραφῇ φησι « δι' ἑπτὰ καὶ δικοσίων ἐτέων ἐξ ἀΐδεω παραγεγενῆσθαι ἐς ἀνθρώπους ». — τοιγὰρ καὶ προσεκαρτέρουν αὐτῷ καὶ τῶν λόγων ἕνεκα προσήεσαν καὶ Λευκανοὶ καὶ Πευκέτιοι καὶ Μεσσάπιοί τε καὶ Ῥωμαῖοι.

15. Μέχρι τε Φιλολάου οὐκ ἦν τι γνῶναι Πυθαγόρειον δόγμα· οὗτος δὲ μόνος ἐξήνεγκε τὰ διαβόητα τρία βιβλία, ἃ Πλάτων ἐπέστειλεν ἑκατὸν μνῶν ὠνηθῆναι. — τῶν τε ἑξακοσίων οὐκ ἐλάττους ἐπὶ τὴν νυκτερινὴν ἀκρόασιν ἀπήντων αὐτοῦ· καὶ εἴ τινες ἀξιωθεῖεν αὐτὸν θεάσασθαι, ἔγραφον πρὸς τοὺς οἰκείους ὡς μεγάλου τινὸς τετυχηκότες. — Μεταποντῖνοί γε μὴν τὴν μὲν οἰκίαν αὐτοῦ Δήμητρος ἱερὸν ἑκάλουν, τὸν στενωπὸν δὲ μουσεῖον, ὥς φησι Φαβωρῖνος ἐν Παντοδαπαῖς Ἱστορίαις. — ἔλεγόν τε καὶ οἱ ἄλλοι Πυθαγόρειοι μὴ εἶναι πρὸς πάντας πάντα ῥητά, ὥς φησιν Ἀριστόξενος ἐν δεκάτῳ Παιδευτικῶν

7-10. Cf. Φ^{v} : ἀπήντων δὲ — τετυχηκότες.

1. θεοῦ φωνάς BPF θεῶ φωνᾶς Cob. ἑπτὰ καὶ δικοσίων| σις' Theol. Arithm., p. 40. 2. δικοσίων BP διακοσίων F. παραγενῆσθαι B. 4. μεσάπιοι P μεσάππιοι F. 5. τε] δέ F. τι > B. 6. ἐξήνεγκε BP ἐξήγαγε F. 7. ὠνηθῆναι Cob. ἐωνηθῆναι BPF. τε] δέ Φ^{v}. 8. τὰς νυκτερινὰς ἀκροάσεις Φ^{v}. εἴ PFΦ^{v} οἵ B. 11. δέ *fr* (cf. Jambl., *V. P.*, 170, Porph., *V. P.*, 4) > BP^{1}F. 11-12. ὥς — Ἱστορίαις > F. 13 s. ὥς — Νόμων > F.

---

1. θεοῦ φωνάς] Cf. ARISTOTE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 82, et ÉLIEN, *V. H.*, IV, 17. — Jamblique, *V. P.*, 30. Suidas, *s. v.* αὐτὸς ἔφα.

1-2. δι' ἑπτὰ καὶ δικοσίων ἐτέων....] Cf. ARISTOXÈNE, NÉANTHE, HIPPOBOTOS, ANDROCYDE, EUBULIDE cités dans les THÉOL. ARITHM., p. 40. — Comm. Bern. *in Lucan.*, p. 289.

2-4. τοιγὰρ — Ῥωμαῖοι] ARISTOXÈNE dans PORPHYRE, *V. P.*, 22. Jamblique, *V. P.*, 241. Cf. Dicéarque dans Porphyre, *V. P.*, 19.

6. οὗτος δὲ μόνος ἐξήνεγκε] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 199 (cf. 146). Satyrus dans Diogène, III, 9. Diogène, VIII, 84. Aulu-Gelle, III, 17. — Cf. Timon dans Aulu-Gelle, *ibid.* Hermippe dans Diogène, VIII, 85. Eusèbe, *Adv. Hier.*, p. 64. Tzetzès, *Chil.*, X, 797.

7. τῶν τε ἑξακοσίων] Cf. HESYCHIUS (Suidas). SUIDAS, *s. v.* γνώριμοι. Jamblique, *V. P.*, 29.

8. νυκτερινὴν ἀκρόασιν] Antiphon dans Porphyre, *V. P.*, 9. — Cf. Jamblique, *V. P.*, 27.

10-11. Μεταποντῖνοι — μουσεῖον] JUSTIN, XX, 4. JAMBLIQUE, *V. P.*, 170. — Cf. TIMÉE dans PORPHYRE, *V. P.*, 4. Valère-Maxime, VIII, 15, ext. 2.

Νόμων. **16**. ἔνθα καὶ Ξενόφιλον τὸν Πυθαγορικὸν ἐρωτηθέντα πῶς ἂν μάλιστα τὸν υἱὸν παιδεύσειεν εἰπεῖν· « εἰ πόλεως εὐνομουμένης γενηθείη. » — ἄλλους τε πολλοὺς κατὰ τὴν Ἰταλίαν ἀπεργάσασθαι καλούς τε καὶ ἀγαθοὺς ἄνδρας, ἀτὰρ καὶ Ζάλευκον καὶ Χαρώνδαν τοὺς νομοθέτας. ἱκανός τε γὰρ ἦν φιλίας ἐργάτης τά τε ἄλλα καὶ εἴ τινα πύθοιτο τῶν συμβόλων αὐτοῦ κεκοινωνηκότα, εὐθύς τε προσηταιρίζετο καὶ φίλον κατεσκεύαζεν.

17. Ἦν δὲ αὐτῷ τὰ σύμβολα τάδε· πῦρ μαχαίρᾳ μὴ σκαλεύειν, ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν, ἐπὶ χοίνικος μὴ καθίζειν, καρδίαν μὴ ἐσθίειν, φορτίον συγκαθαιρεῖν καὶ μὴ συνεπιτιθέναι, τὰ στρώματα ἀεὶ συνδεδεμένα ἔχειν, ἐν δακτυλίῳ θεοῦ εἰκόνα μὴ περιφέρειν, χύτρας ἴχνος

---

§ 17. Σ : ὅτι Πυθαγόρου τὰ σύμβολα ἦν τάδε· πῦρ — ἀνεπιστρεπτεῖν.

3. γεννηθείη F^1P^1 . πολλούς > F. Ἰταλίαν BP ἱστορίαν F. 4. ἄνδρας > F. ζέλευκον B. 5. ἄλλα] + ἅ B. 6. συμβούλων BP^1. τε] τό F. 8. σκαλαύειν P^1 σκαλαίειν B. 9. καρδίαν BPF καρδίην Cob. (ex DG$\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4}$). 10. φορτίον] + μή Mén. et Cob. (ex DG $\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4}$). καὶ μή BPF $\Sigma^{6\text{-}v}$ μηδέ $\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4}$ δέ Mén. Cob. quod ~ post συνεπιτιθέναι (cf. ceteros auctores). 11. εἰκόνα θεοῦ ~ F.

2-3. εἰ — γενηθείη] Cf. Hippodamos dans Stobée, *Flor.*, 103, 26.

4. Ζάλευκον καὶ Χαρώνδαν] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 130, 172 (cf. 249), 267. Posidonius dans Sénèque, *Epist.*, 90, 6. Diodore, XII, 20, 1. Porphyre, *V. P.*, 21. Elien, *V. H.*, III, 17. Suidas, *s. v.* Ζάλευκος. Scholie de Platon, *Rep.*, X, p. 599. Synésius, *De don. astr.*, p. 307.

5. φιλίας ἐργάτης] Cf. Porphyre, *V. P.*, 59. Jamblique, *V. P.*, 229-230.

8-9. πῦρ μαχαίρᾳ — ἐσθίειν] Cf. *infra*, au § 18.

10. φορτίον συγκαθαιρεῖν....] Cf. Aristote dans Jamblique, *V. P.*, 84. Porphyre, *V. P.*, 42. Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 7. — Clément, *Strom.*, I, 10. Jamblique, *Protr.*, 21. Olympiodore, *In Phaed.*, p. 8.

τὰ στρώματα....] Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 7. — Clément, *Strom.*, V, 27. Jamblique, *Protr.*, 21. *Variante :* Porphyre dans Stobée, *Ecl. phys.*, 41, 59. Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 27.

11. ἐν δακτυλίῳ....] Aristote, dans Jamblique, *V. P.*, 84. Porphyre, *V. P.*, 42. Jamblique, *V. P.*, 256 (Timée). — Jamblique, *Protr.*, 21. *Variantes* dans Jamblique, *ibid.* Clément, *Strom.*, V, 28. Ps-Plutarque, *Educ. puer.*, 17. Mantissa, *Prov.*, 2, 17. — Julien, *Or.*, VIII, p. 306, H.

χύτρας ἴχνος....] Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 7. — Clément, *Strom.*, V, 27. Jamblique, *Protr.*, 21.

συγχεῖν ἐν τῇ τέφρᾳ, ῥᾳδίῳ εἰς θᾶκον μὴ ὁμόργνυσθαι, πρὸς ἥλιον τετραμμένον μὴ ὁμίχειν, ἐκτὸς λεωφόρου μὴ βαδίζειν, μὴ ῥᾳδίως δεξιὰν ἐμβάλλειν, ὁμωροφίους χελιδόνας μὴ ἔχειν, γαμψώνυχα μὴ τρέφειν, ἀπονυχίσμασι καὶ κουραῖς μὴ ἐπουρεῖν μηδὲ ἐφίστασθαι, ὀξεῖαν μάχαιραν ἀποστρέφειν, ἀποδημοῦντα ἐπὶ τοῖς ὅροις ἀνεπιστρεπτεῖν.

18. Ἤθελε δ' αὐτῷ τὸ μὲν πῦρ μαχαίρᾳ μὴ σκαλεύειν, δυναστῶν ὀργὴν καὶ οἰδοῦντα θυμὸν μὴ κινεῖν· τὸ δὲ ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν,

---

§ 18. Σ : ἤθελε — παρέλκωμεν. Cf. Φ^{apv} (non ad amussim) : σύμβολα δὲ αὐτοῦ πῦρ — p. 119, 6 : τοῦ ζῆν.

1. ῥᾳδίῳ Mén. Cob. (cf. Jambl., *Protr.*, 21) λαδίω P^{1}Σ ἐλαδίω BF. εἰς > Cob. (ut Jambl.). 2. ὁμίχειν FΣ$^{2\text{-}3\text{-}6\text{-}v}$ ὁμιλεῖν BP^{1}Σ^{4}. ἐκτὸς λεωφόρου] ἐντὸς λεωφόρου Mén. τὰς λεωφόρους Cob. 5. ἐπί BPF ἐν Σ. ἀνεπιστραφεῖν F. 7. σκαλεύειν] + ὅτι Σ + ἤτοι Φ. 8. οἰδοῦντα θυμόν BPF οἰδούντων θυμόν Σ οἰδούντων θυμῶ Φ.

---

1. ῥᾳδίῳ...] Jamblique, *Protr.*, 21.

πρὸς ἥλιον τετραμμένον...] Jamblique, *Protr.*, 21. Olympiodore, *In Phaed.*, p. 25 (λάλει = ὁμίλει = ὅμιχε). Cf. Hésiode, *Op.*, 725. Pline, *Hist. nat.*, 28, 19.

2. ἐκτὸς λεωφόρου....] Cf. Aristote dans Jamblique, *V. P.*, 83, et Elien, *V. H.*, IV, 17. Démétrius de Byzance dans Athénée, X, 452. Philon, *Quod omnis prob.*, I, intr. Porphyre, *V. P.*, 42. — Clément, *Strom.*, V, 31. Jamblique, *V. P.*, 105 et *Protr.*, 21. Ambroise, *Epist.*, I, 28, 1. Olympiodore, *In Phaed.*, pp. 25 et 82.

μὴ ῥᾳδίως δεξιάν...] Plutarque, *De amic. mult.*, 6. Jamblique, *V. P.*, 257 (Timée). — *Protr.*, 21. Ps-Plutarque, *Educ. puer.*, 17. Mantissa, *Prov.*, 2, 13.

3. ὁμωροφίους χελιδόνας...] Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 7; *In Hesiod.*, fr. 77 (Bern.). Porphyre, *V. P.*, 42. — Clément, *Strom.*, V, 28. Jamblique. *Protr.*, 21.

γαμψώνυχα μὴ τρέφειν] Androcyde dans Tryphon (Rhet. gr., III, 193). Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 7. — Jamblique, *Protr.*, 21. Apostolius, *Protr.*, V, 24 d. Arsénius, *Prov.*, XIV, 56.

4. ἀπονυχίσμασι...] Cf. Jamblique, *Protr.*, 21.

ὀξεῖαν μάχαιραν....] Cf. Jamblique, *Protr.*, 21.

7. πῦρ μαχαίρᾳ μὴ σκαλεύειν] Androcyde dans Tryphon (Rhet. gr., III, 193). Démétrius de Byzance dans Athénée, X, 452. Plutarque, *Qu. rom.*, 72; *De Iside*, 10; *Numa*, 14; *In Hesiod.*, fr. 77. Horace, *Serm.*, II, 3, 276. Porphyre, *V. P.*, 42. Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 27. Lucien, *Ver. Hist.*, II, 28. Jamblique, *V. P.*, 227. — Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17. Apostolius, *Prov.*, XI, 5 a. Arsénius, *Prov.*, XXXV, 16. Porphyrio, *Ad Horat. Serm.*, II, 3, 276. — Cf. Jamblique, *Protr.*, 21.

8. ζυγὸν·μὴ ὑπερβαίνειν] Androcyde dans Tryphon, *l. c.* Démétrius de Byzance dans Athénée, *l. c.* Porphyre, *V. P.*, 42. Plutarque, *In Hesiod.*, fr. 77. Théol. Arithm., p. 31. Jamblique, *V. P.*, 186. — Cf. Clément, *Strom.*, V, 30. Jamblique, *Protr.*, 21.

τουτέστι τὸ ἴσον καὶ δίκαιον μὴ ὑπερβαίνειν. ἐπί τε χοίνικος μὴ καθίζειν, ἐν ἴσῳ τῷ φροντίδα ποιεῖσθαι καὶ τοῦ μέλλοντος· ἡ γὰρ χοῖνιξ ἡμερήσιος τροφή. διὰ τοῦ καρδίαν μὴ ἐσθίειν ἐδήλου μὴ τὴν ψυχὴν ἀνίαις καὶ λύπαις κατατήκειν. διὰ δὲ τοῦ εἰς ἀποδημίαν βαδίζοντα μὴ ἐπιστρέφεσθαι, παρήνει τὸ ἀπαλλαττομένοις τοῦ βίου μὴ ἐπιθυμητικῶς ἔχειν τοῦ ζῆν μηδ' ὑπὸ τῶν ἐνταῦθα ἡδονῶν ἐπάγεσθαι. καὶ τὰ ἄλλα πρὸς ταῦτα λοιπόν ἐστιν ἐκλαμβάνειν, ἵνα μὴ παρέλκωμεν.

19. Παντὸς δὲ μᾶλλον ἀπηγόρευε μήτε ἐρυθῖνον ἐσθίειν μήτε μελάνουρον, καρδίας τε ἀπέχεσθαι καὶ κυάμων· Ἀριστοτέλης δέ φησι

---

§ 19. Σ.

1. τουτέστι] ἤτοι Φ. μὴ ὑπερβαίνειν > FΦ. τε > F. 2. καθίζειν] + ἤγουν Φ. τῷ $\Sigma^{2\text{-}4\text{-}6}$ DG τό Σ^{3} τοῦ BPF τοῦ παρόντος Φ τοῦ ἐνεστῶτος *fr* τῶ νῦν Σ^{v}. ἡ] ὁ Σ. 3. ἡμερησία Φ. διά] + δέ Σ. 4. κατατήκειν BPFΣ κατατείνειν Φ. 5. παρήνει τό] ἤγουν Φ. ἀπαλλαττομένους Φ. 6. ἐνταῦθα] ἐνθάδε Σ. ὑπάγεσθαι Σ. 7. παρέλκομεν B^{1}. 8. ἐρυθρῖνον $\Sigma^{6\text{-}v}$. 9. Ἀριστοτέλης δέ φησι > Σ.

---

1. ἐπί τε χοίνικος.....] ANDROCYDE dans TRYPHON, *l. c.* DÉMÉTRIUS DE BYZANCE dans ATHÉNÉE, *l. c.* Plutarque, *De Iside*, 10; *Numa*, 14; *Qu. Rom.*, 72 et 112; *Qu. conv.*, VII, 6, 1. Porphyre, *V. P.*, 42. — Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17. Mantissa, *Prov.*, I, 58. — Cf. Jamblique, *Protr.*, 21.

3. καρδίαν μὴ ἐσθίειν.....] DÉMÉTRIUS DE BYZANCE dans ATHÉNÉE, *l. c.* Porphyre, *V. P.*, 42. — Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17. Mantissa, *Prov.*, II, 10. Eustathe, *In Iliad.*, Ω, 128 — Cf. Jamblique, *Protr.*, 21; Clément, *Strom.*, V, 30.

4. εἰς ἀποδημίαν...] DÉMÉTRIUS DE BYZANCE dans ATHÉNÉE, *l. c.* Porphyre, *V. P.*, 42. — Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17. — Cf. Plutarque, *Numa*, 14. Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 26, Jamblique, *Protr.*, 21. — *Variantes* dans Olympiodore, *In Phaed.*, p. 8, et Jamblique, *Protr.*, 21.

8. ἐρυθῖνον....] JAMBLIQUE, *V. P.*, 109. Hiéroclès, *In aur. Carm.*, 67. — Allégorie : Jamblique, *Protr.*, 21.

9. μελάνουρον] *Infra*, § 33. JAMBLIQUE, *V. P.*, 109. — Allégorie : Androcyde dans Tryphon (Rh. gr., III, 193). Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17. Jamblique, *Protr.*, 21.

καρδίας] ARISTOTE dans ÉLIEN, *V. H.*, IV, 17 et dans PLUTARQUE (Aulu-Gelle, IV, 11). Plutarque, *Qu. conv.*, II, 3, 1. JAMBLIQUE, *V. P.*, 109. Hiéroclès, *In aur. Carm.*, 67. Scholie *Iliade*, Ω, 129. — Allégorie, cf. les symboles.

κυάμων] *Infra*, §§ 23 et 34 (ARISTOTE). — Allégorie : Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 27. Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17. Apostolius, *Prov.*, XV, 11. Arsénius, *Viol.*, p. 415.

καὶ μήτρας καὶ τρίγλης. ἐνίοτε δ' αὐτὸν ἀρκεῖσθαι μέλιτι μόνῳ φασί τινες ἢ κηρίῳ ἢ ἄρτῳ, οἴνου δὲ μεθ' ἡμέραν μὴ γεύεσθαι· ὄψῳ τε τὰ πολλὰ λαχάνοις ἐφθοῖς τε καὶ ὠμοῖς, τοῖς δὲ θαλαττίοις σπανίως. στολὴ δὲ αὐτῷ λευκή, καθαρὰ καὶ στρώματα λευκὰ ἐξ ἐρίων· τὰ γὰρ λινᾶ οὔπω εἰς ἐκείνους ἀφῖκτο τοὺς τόπους. οὐδὲ πώποτε ἐγνώσθη οὔτε διαχωρῶν οὔτε ἀφροδισιάζων οὔτε μεθυσθείς. **20.** ἀπείχετο καταγέλωτος καὶ πάσης ἀρεσκείας οἷον σκωμμάτων καὶ διηγημάτων φορτικῶν. ὀργιζόμενός τε οὔτε οἰκέτην ἐκόλαζεν οὔτε ἐλεύθερον οὐδένα.

§ 20. Σ.

1. ἐνίοτε δ' αὐτόν Σ[δ' > $\Sigma^{6\text{-}v}$] (cf. Jambl., *V. P.*, 97, Porph., *V. P.*, 34) ἐνίοτε . αὐτὸν δέ F ἐνίοτε. αὐτόν τε BP^1 (B ante ἐνίοτε etiam interpunxit). μόνῳ $PF\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4\text{-}6}$ μόνον $B\Sigma^v$. φασί τινες > Σ. 2. κηρίῳ DG *l* (favo) (cf. Jambl., *V. P.*, 97, Porph., *V. P.*, 34) κηρῷ $BPF^1\Sigma$ τυρῷ F^2. ὄψῳ $\Sigma^{2\ 3\text{-}4}$ Hüb. Cob. ὄψου $BPF\Sigma^{6\text{-}v}$ DG ὄψον AC *fr.* 3. τε > F. σπανίως] + ἐχρῆτο Reiske + χρῆσθαι Diels. 4. λευκή] + καί Σ. 5. ἀφίκετο Σ. οὐδὲ πώποτε PFΣ οὐδέποτε B^1 + δέ Σ. 6. ἀφροδισιάζων] συνουσιάζων Σ^3 ἀπείχετο] + δέ Σ. 7. καταγέλωτος $F\Sigma^{3\text{-}6^b\text{-}v}$ κατὰ γέλωτος $BP\Sigma^{2\text{-}4\text{-}5^a}$ καὶ γέλωτος Cob. 7-8 οἷον — φορτικῶν > F^1. 8. τε > F. οὐδένα > F + ἐνουθέτει Cob^2

1. μήτρας] ARISTOTE dans PLUTARQUE (Aulu-Gelle, IV, 11). Porphyre, *V. P.*, 45. Hiéroclès, *l. c.*

τρίγλης] *Infra*, § 33. Plutarque, *Qu. conv.*, IV, 5, 2, 8, et dans Aulu-Gelle, IV, 11. Porphyre, *V. P.*, 45.

1-3. ἐνίοτε — ὠμοῖς] ARISTOXÈNE dans ATHÉNÉE, II, 47 A (cf. III, 108), PORPHYRE, *V. P.*, 34 et JAMBLIQUE, *V. P.*, 97 s. 106, 109, 150. Galien, *Op.*, t. VI, p. 742, K. Eustathe, *In Iliad.*, p. 868, 20. — Cf. sur le régime végétarien: Eudoxe dans Porphyre, *V. P.*, 7. Onésicrite dans Strabon, XV, 716. Poètes comiques, *infra*, §§ 37 ss. Diodore, X, 7. Plutarque, *De esu carn.*, I, 1. Cicéron, *De nat. deor.*, III, 36, 88; *Rep.*, III, 8. Philostrate, *Vit. Apol.*, I, 32, 2. Porphyre, *De abst.*, II, 28. Elien, *H. A.*, IX, 10. Sextus, *Adv. math.*, IX, 127. Strabon, VII, 298. Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1. Jérôme, *Adv. Jovin.*, II, 6. Jamblique, *V. P.*, 13, 69, 186.

2. οἴνου — γεύεσθαι] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 97 (cf. 13, 69, 107). Clément, *Paed.*, II, 1, 11. Epiphane, *Adv. haer.*, I, 1.

3. τοῖς δὲ θαλαττίοις σπανίως] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 98, Porphyre, *V. P.*, 34. Aristote, *infra*, § 34. Jamblique, *V. P.*, 106 ss. Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 8. Athénée, VII, 308 C. Eustathe, *In Odys.*, p. 1720, 31.

4. στολὴ δὲ αὐτῷ λευκή....] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 100 (cf. 149). Élien, *V. H.*, XII, 32.

ἐξ ἐρίων] Au contraire, ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 100. Apulée, *Apol.*, 56. Philostrate, *Vit. Apol.*, I, 32. 2. — Cf. Hérodote, II, 81.

5. οὐδὲ πώποτε ἐγνώσθη...] Diodore, X, 5, 2. Clément, *Strom.*, III, 24. Jérôme, *Adv. Jovin.*, II, 14 et 38.

6-7. ἀπείχετο καταγέλωτος...] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 171. Cf. *ibid.*, 51 et *Protr.*, 21.

8. ὀργιζόμενος...] Attribué aux Pythagoriciens par ARISTOXÈNE dans JAM-

ἑκάλει δὲ τὸ νουθετεῖν πελαργᾶν. μαντικῇ τε ἐχρῆτο τῇ διὰ τῶν κληδόνων τε καὶ οἰωνῶν, ἥκιστα δὲ διὰ τῶν ἐμπύρων, ἔξω τῆς διὰ λιβάνου. θυσίαις τε ἐχρῆτο ἀψύχοις· οἱ δέ φασιν ὅτι ἀλέκτορσι μόνον καὶ ἐρίφοις καὶ γαλαθηνοῖς τοῖς λεγομένοις ἀπαλίαις, ἥκιστα δὲ ἀρνάσιν. ὅ γε μὴν Ἀριστόξενος πάντα μὲν τὰ ἄλλα συγχωρεῖν αὐτὸν ἐσθίειν ἔμψυχα, μόνον δ' ἀπέχεσθαι βοὸς ἀροτῆρος καὶ κριοῦ. **21.** ὁ δ' αὐτός φησιν, ὡς προείρηται, καὶ τὰ δόγματα λαβεῖν αὐτὸν παρὰ τῆς ἐν Δελφοῖς Θεμιστοκλείας.

Φησὶ δ' Ἱερώνυμος κατελθόντα αὐτὸν εἰς ᾅδου τὴν μὲν Ἡσιόδου

5-6. Cf. Φ^{v} : φασὶ δέ τινες αὐτὸν πάντα — κριοῦ.

7-p. 122, 4 (γυναιξί). Σ. 9-p. 122, 3. Φ^{apv} : φησί — θεῶν.

1. πελαργᾶν BFΣ et Suidas (*s. v.* πελαργᾶν) πελάργαν P^{1} πεδαρτᾶν Schäfer, Hemsterhuis, Cob. (ex Jambl., *V. P.*, 101, 197 et 231). τε] δέ Σ^{2-3-4}. 2. δέ] + τῇ Cob. ἕξω] + τε F. τε > F. 3. φασιν ὅτι > Σ. ἀλεκτορίσι Σ. 4. καί^{2} > Cob., sed cf. Jambl., *V. P.*, 150, Porph., *V. P.*, 36, Gellium, IV, 11, Hesych. *s. v.* ἁπάλιον. τοῖς — ἀρνάσιν > Σ. ἁπαλίοις Mén. et Cas. 5-6. ὅ γε — ἔμψυχα] φασὶ δὲ αὐτὸν συγχωρεῖν πάντα τὰ ἔμψυχα ἐσθίειν Σ. συγχωρεῖ F. 6. μόνου Φ^{v}Σ^{v-6}.δ'] δὲ αὐτόν F. ἀροτῆρος βοὸς ~ F. 6-7. ὁ δ'αὐτός — καί > Σ. 7. αὐτὸν λαβεῖν ~ F. τῆς] τοῖς B. 7-8. ἐν Δελφοῖς Θεμιστοκλείας BPF ἀδελφῆς Θεοκλείας Σ (cf. supra, § 8). 9. φησί] φασί Σ. Ἱερώνυμος > Σ. αὐτὸν κατελθόντα ~ Σ.

BLIQUE, *V. P.*, 197; à Archytas, par Plutarque, *De ser. num. vind.*, 5. Cicéron, *Tuscul.*, IV, 36, 78. Diodore, X, 7, 4. Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 14. Valère-Maxime, IV, 1, ext. 1.

1. πελαργᾶν] JAMBLIQUE, *V. P.*, 101 (παιδαρτάσεις), **197** (παιδαρτᾶν), 231 (πεδαρτάσεις). SUIDAS, *s. v.* πελαργᾶν.

μαντικῇ...] *Infra*, § 32. Jamblique, *V. P.*, 149. — Cf. Aëtius, V, 1, 3. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 30. — Plutarque, *Numa*, 8. Cicéron, *De divin.*, I, 3, 5. Clément, *Strom.*, I, 132. — Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 25, 2. Jamblique, *V. P.*, 93, 138, 147. — Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1.

2-3. διὰ λιβάνου...] Porphyre, *V. P.*, 11 et 36. Jamblique, *V. P.*, 54, 98, 150.

θυσίαις τε ἐχρῆτο ἀψύχοις] Cf. *supra*, §§ 13 et 19.

3-4. οἱ δέ φασιν ... ἀρνάσιν] ARISTOXÈNE dans AULU-GELLE, IV, 11, et JAMBLIQUE, *V. P.*, 98. — Porphyre, *V. P.*, 36; *De abst.*, I, 26 et II, 28. Jamblique, *V. P.*, 150.

5. Ἀριστόξενος...] Cf. Jamblique, *V. P.*, 98 et Athénée, X, 418 E.

6. βοὸς ἀροτῆρος] Cf. Jamblique, *V. P.*, 150.

7. ὡς προείρηται] *Supra*, § 8.

9. κατελθόντα...] Cf. *infra*, § 41.

τὴν μὲν Ἡσιόδου — θεῶν] cf. Jamblique, *V. P.*, 218.

ψυχὴν ἰδεῖν πρὸς κίονι χαλκῷ δεδεμένην καὶ τρίζουσαν, τὴν δὲ Ὁμήρου κρεμαμένην ἀπὸ δένδρου καὶ ὄφεις περὶ αὐτὴν ἀνθ' ὧν εἶπον περὶ θεῶν, κολαζομένους δὲ καὶ τοὺς μὴ θέλοντας συνεῖναι ταῖς αὐτῶν γυναιξί. καὶ δὴ καὶ διὰ τοῦτο τιμηθῆναι ὑπὸ τῶν ἐν Κρότωνι. — φησὶ δ' Ἀρίστιππος ὁ Κυρηναῖος ἐν τῷ Περὶ φυσιολογιῶν Πυθαγόραν αὐτὸν ὀνομασθῆναι ὅτι τὴν ἀλήθειαν ἠγόρευεν οὐχ ἧττον τοῦ Πυθίου.

22. Λέγεται παρεγγυᾶν αὐτὸν τοῖς μαθηταῖς ἑκάστοτε τάδε λέγειν εἰς τὸν οἶκον εἰσιοῦσι·

Πῇ παρέβην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;

σφάγιά τε θεοῖς προσφέρειν κωλύειν, μόνον δὲ τὸν ἀναίμακτον βωμὸν προσκυνεῖν· μηδὲ ὀμνύναι θεούς, ἀσκεῖν γὰρ αὐτὸν δεῖν ἀξιόπιστον παρέχειν· τούς τε πρεσβυτέρους τιμᾶν δεῖν, τὸ προηγούμενον τῷ χρόνῳ τιμιώτερον ἡγουμένους· ὡς ἐν κόσμῳ μὲν ἀνατολὴν δύσεως, ἐν βίῳ δὲ ἀρχὴν τελευτῆς, ἐν ζωῇ δὲ γένεσιν φθορᾶς.

5-6. Φ^{apv} : ὠνομάσθη δὲ πυθαγόρας ὡς τὴν ἀλήθειαν ἀγορεύων — πυθίου. Σ : Πυθαγόρας ὁ Σάμιος φιλόσοφος διότι τὴν — Πυθίου.
§ 22. Σ : ὃς παρηγγύα τοῖς — φθορᾶς.

1. κίονα **F**. 2. κρεμαμένην P^1 (ut videtur) FΣΦ κεκραμένην **B**. εἶπε **F**. 3. ἑαυτῶν **F**. 4. καί^2 > **F**. 5. φυσιολόγων **Hüb.** et **Cob.** (ex *l* : physiologorum ?) 7. ἑκάστοτε τοῖς μαθηταῖς ~ **F**. τάδε] ταῦτα Σ. 9. ἔρρεξα **F**. μοι δέον] δέ μοι **F**. 10. σφάγια PΣ σφάγεια **B** σφαγεῖα **F**. 10. ἐκώλυε Σ. μόνον > Σ. βωμὸν δὲ προσκυνεῖν τὸν ἀναίμακτον ~ Σ. 11. μηδέ] μή **F**. ὀμνύειν Σ$^{2\text{-}3\text{-}4}$. γάρ] δέ Σ > **F**. αὐτόν PF αὐτόν **B** ἑαυτόν Σ. 12. τε > FΣ. δεῖν > **F**. 13. μέν > Σ. 14. δέ^1] τήν Σ. δέ^2 > Σ.

---

3. τοὺς μὴ θέλοντας συνεῖναι...] Cf. Jamblique, *V. P.*, 47 ss. et 132.

6. ὅτι τὴν ἀλήθειαν...] Autres étymologies dans Jamblique, *V. P.*, 7 et l'Étymol. magn., *post v.* πύελος (Cod. Vind.).

9. πῇ παρέβην...] Plutarque, *De superst.*, 7; *De curios.*, 1. Porphyre, *V. P.*, 40. Arrien, *Diss. Epict.*, III. 10, 2, 3; IV, 6, 32. Aur. Carm., 42. Ausone, *Idyl.*, 16, 14. Thémistius, *Orat.*, XIII. — Cf. Diodore, X, 5, 1. Cicéron, *De senect.*, 11, 38. Jamblique, *V. P.*, 256 (Timée).

10. σφάγια...] *Supra*, § 13.

11. μηδὲ ὀμνύναι θεούς...] Jamblique, *V. P.*, 47 (Timée). — Diodore, X, 9, 1 et 2. — Julien, *Or.*, VIII, p. 306, 23, H. Jamblique, *V. P.*, 144, 150

12 ss. πρεσβυτέρους — γονέας] Jamblique, *V. P.*, 37 (Timée). Cf. Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 99, 175, 182. Porphyre, *V. P.*, 38.

23. καὶ θεοὺς μὲν δαιμόνων πρυτιμᾶν, ἥρωας δὲ ἀνθρώπων, ἀνθρώπων δὲ μάλιστα γονέας· ἀλλήλοις τε ὁμιλεῖν ὡς τοὺς μὲν φίλους ἐχθροὺς μὴ ποιῆσαι, τοὺς δὲ ἐχθροὺς φίλους ἐργάσασθαι· ἴδιόν τε μηδὲν ἡγεῖσθαι· νόμῳ βοηθεῖν, ἀνομίᾳ πολεμεῖν. φυτὸν ἥμερον μήτε φθίνειν μήτε σίνεσθαι, ἀλλὰ μήτε ζῷον ὃ μὴ βλάπτει ἀνθρώπους. αἰδῶ καὶ εὐλάβειαν εἶναι μήτε γέλωτι κατέχεσθαι μήτε σκυθρωπάζειν. φεύγειν σαρκῶν πλεονασμόν· ὁδοιπορίης ἄνεσιν καὶ ἐπίτασιν ποιεῖσθαι· μνήμην ἀσκεῖν· ἐν ὀργῇ μήτε τι λέγειν μήτε πράσσειν· μαντικὴν πᾶσαν τιμᾶν. **24**. ᾠδαῖς χρῆσθαι πρὸς λύραν ὕμνῳ τε θεῶν καὶ ἀνδρῶν ἀγαθῶν εὔλογον χάριν ἔχειν. τῶν δὲ κυάμων ἀπηγόρευεν ἀπέχεσθαι

---

§§ 23-24. Σ.

1. θεόν Σ. προτιμᾶν] + δαίμονας δὲ ἡρώων Cob.^{2} (ex Jambl., *V. P.*, 37). 2. μάλιστα] + τούς Cob. 3. ἐχθροὺς δέ ~ F. 5. φθίνειν Σ φθείρειν BP^1 σίνειν F φθίειν Hermann. σίνεσθαι BPΣ φθίνειν F. μήτε 3] μηδὲ Cob. (ex DGT). ζῷον] ζωήν $\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4}$. 6. αἰδοῖ καὶ εὐλαβείᾳ Mén. εἶναι] συνεῖναι Mén. εἰδέναι Mericus Cas. μετεῖναι Reiske ἀσκεῖν Cas. γέλωτι] καταγέλωτι Σ. 7. ὁδοιπορίης PF ὁδοιπορίοις B ὁδοιπορίας Σ. 8. τι > F. μαντικήν] + οὐ Cas. Mén. Cob.^{1} (at non Cob.^{2}) cf. § 20. 10. ἔχειν χάριν ~ Σ. ἀπηγόρευεν ἀπέχεσθαι BP^1 (cf. § 19 : ἀπηγόρευε μήτε... ἐσθίειν... τε ἀπέχεσθαι) ἀπηγόρευεν ἔχεσθαι FD^{1}ACT *fr* ἀπηγόρευεν χρῆσθαι D^{2}G ἀπέχεσθαι Σ.

---

2. ἀλλήλοις τε ὁμιλεῖν...] JAMBLIQUE, *V. P.*, 40 (TIMÉE).

3-4. ἴδιόν τε μηδέν...] *Supra*, § 10.

νόμῳ βοηθεῖν, ἀνομίᾳ πολεμεῖν] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 99, 175 (cf. 223). PORPHYRE, *V. P.*, 38 et 39.

4-5. φυτὸν — ἀνθρώπους] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 89 s. (cf. 69, 108, 168). — PORPHYRE, *V. P.*, 39. Plutarque, *Soll. an.*, 2, 5. Clément, *Strom.*, II, 92.

6. αἰδῶ — σκυθρωπάζειν] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 196 (cf. 10, 71, 226, 234). Porphyre, *V. P.*, 35 et 59.

7. φεύγειν σαρκῶν πλεονασμόν] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 196. Porphyre, *V. P.*, 35.

8. μνήμην ἀσκεῖν] TIMÉE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 256. Cicéron, *De sen.*, 11, 38. Diodore, X, 5, 1. — ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 164 s.

9. ᾠδαῖς χρῆσθαι...] ARISTOXÈNE dans JAMBLIQUE, *V. P.*, 111 s., 149. Porphyre, *V. P.*, 38.

10 ss. τῶν δὲ κυάμων — μετέχειν τοῦ ψυχικοῦ] Cf. Héraclide Pontique dans Lydus, *De mens.*, IV, 29. Pline, *H. nat.*, 18, 118. Lucien, *Dial. mort.*, 20, 3 ; *Gal.*, 4. Porphyre, *V. P.*, 43. Clément, *Strom.*, III, 24. Athénée, II, 65 E. Jamblique, *V. P.*, 109 (cf. 106 et 107).

διὰ τὸ πνευματώδεις ὄντας μάλιστα μετέχειν τοῦ ψυχικοῦ· καὶ ἄλλως κοσμιωτέρας ἀπεργάζεσθαι, μὴ παραληφθέντας, τὰς γαστέρας καὶ διὰ τοῦτο καὶ τὰς καθ' ὕπνους φαντασίας λείας καὶ ἀταράχους ἀποτελεῖν.

Φησὶ δὲ ὁ Ἀλέξανδρος ἐν ταῖς τῶν Φιλοσόφων διαδοχαῖς καὶ ταῦτα εὑρηκέναι ἐν Πυθαγορικοῖς ὑπομνήμασιν. **25**. ἀρχὴν μὲν τῶν ἁπάντων μονάδα· ἐκ δὲ τῆς μονάδος ἀόριστον δυάδα ὡς ἂν ὕλην τῇ μονάδι αἰτίῳ ὄντι ὑποστῆναι· ἐκ δὲ τῆς μονάδος καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος τοὺς ἀριθμούς· ἐκ δὲ τῶν ἀριθμῶν τὰ σημεῖα· ἐκ δὲ τούτων τὰς γραμμάς, ἐξ ὧν τὰ ἐπίπεδα σχήματα· ἐκ δὲ τῶν ἐπιπέδων τὰ στερεὰ σχήματα· ἐκ δὲ τούτων τὰ αἰσθητὰ

---

§ 25. Σ.

1. μάλιστα BPΣ μᾶλλον F. 2. ἐργάζεσθαι F. τὰς γαστέρας μὴ παραληφθέντας ~ F. 3. λείας] + τε Σ. 5-6. φησὶ — ὑπομνήμασιν] ἐν ὑπομνήμασι δὲ πυθαγορικοῖς καὶ ταῦτα εὕρηται Σ. δέ] + καί P. ἐν — διαδοχαῖς > F. 7. τῶν > F. 10-11. ἐκ δὲ² — σχήματα > F. 11. δέ iter. scr. P¹.

2-4. ἄλλως — ἀποτελεῖν] Cicéron, *De div.*, I, 30, 62. Pline, *H. nat.*, 18, 118. Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 10, 1; *Qu. rom.*, 95. Clément, *Strom.*, III, 24. Tertullien, *De an.*, 48. Lucien, *Vit. Auct.*, 6. Apollonius, *Mir.*, 46. Aulu-Gelle, IV, 11. Jérôme, *Com. in Ez.*, I, 4, v. 9. Photius, *Cod.* 249, p. 439 A. Siméon Seth, *De alim.*, p. 114, L.

6-9. ἀρχὴν — τοὺς ἀριθμούς] Théophraste, *Met.*, 33. Eudore dans Simplicius, *In Phys.*, 39*a*. Aëtius, I, 3, 8. Nicomaque dans Photius, *Cod.* 187, p. 143 A. Anatolius, *Theol. Arithm.*, p. 5-6. Théol. Arithm. pp. 4 et 7. Moderatus dans Porphyre, *V. P.*, 49 ss. Sextus, *Adv. math.*, X, 249-284; *Pyrrh.*, III, 152 ss. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 38. Numénius dans Chalcidius, *In Tim.*, 193. Jamblique, *In Nic. ar.*, p. 74. Hippolyte, *Adv. haer.*, IV, 51; VI, 23. Épiphane, *Adv. haer.*, III, 2, 9. Ps-Justin, *Coh.*, 19. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 35, 251 (Dox. 618). Irénée, *Adv. haer.*, II, 14, 6. Ps-Plutarque, *Vit. Hom.*, 145. Photius, *Cod.* 249, p. 439 A. Cf. Proclus, *In Remp.*, I, p. 97, Kr.

9-11. ἐκ δὲ τῶν ἀριθμῶν — αἰσθητὰ σώματα] Speusippe, dans les Théol. Arithm., p. 62. Aristote, *Met.*, Z, 2; N, 3, 4 et 5. — Hippolyte, *Adv. haer.*, IV, 51 et VI, 23. Sextus, *Adv. math.*, IV, 4 ss.; VII, 99; X, 249-284; *Pyrrh.*, III, 152 ss. Aëtius, I, 3, 8. Anonyme dans Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 5, 12; I, 6, 35. Photius, *Cod.* 249, p. 439 A.

σώματα, ὧν καὶ τὰ στοιχεῖα εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα, ἃ μεταβάλλειν καὶ τρέπεσθαι δι' ὅλων. καὶ γίγνεσθαι ἐξ αὐτῶν κόσμον ἔμψυχον, νοερόν, σφαιροειδῆ, μέσην περιέχοντα τὴν γῆν, καὶ αὐτὴν σφαιροειδῆ καὶ περιοικουμένην. **26**. εἶναι δὲ καὶ ἀντίποδας καὶ τὰ ἡμῖν κάτω ἐκείνοις ἄνω. ἰσόμοιρά τε εἶναι ἐν τῷ κόσμῳ φῶς καὶ σκότος, καὶ θερμὸν καὶ ψυχρόν, καὶ ξηρὸν καὶ ὑγρόν· ὧν κατ' ἐπικράτειαν θερμοῦ μὲν θέρος γίγνεσθαι, ψυχροῦ δὲ χειμῶνα· ἐὰν δὲ ἰσομοιρῇ, τὰ κάλλιστα εἶναι τοῦ ἔτους, οὗ τὸ μὲν θάλλον, ἔαρ ὑγιεινόν, τὸ δὲ φθίνον, φθινόπωρον νοσερόν. ἀλλὰ καὶ τῆς ἡμέρας θάλλειν μὲν τὴν ἕω, φθίνειν δὲ τὴν ἑσπέραν· ὅθεν καὶ

---

§ 26. Σ.

1. τέτταρα > B. 2. ἃ > F. μεταβάλλειν] + δέ F. γίνεσθαι F. 3-4. σφαιροειδῆ — καί[1] > F[1]. 4. περιοικουμένην] οἰκουμένην Σ. 6. καί[2] > Σ. ψυχρόν] ὑγρόν F. καί[4] > Σ. καὶ ὑγρὸν καὶ ξηρόν ~ P. 7. γίνεσθαι PF. χειμῶνα] + ξηροῦ δ' ἔαρ καὶ ὑγροῦ φθινόπωρον Cob. (ex C : ξηροῦ δ' ἔαρος καὶ ὑγροῦ φθινοπώρου? cf. Intr., p. 92). 8. ἰσομοιρεῖ F.

1-2. τὰ στοιχεῖα — τρέπεσθαι δι' ὅλων] Cf. Hippase (*Vors.*, I³, p. 38, 8). Philolaos, fr. 12 et 21. — Aristote, *Met.*, A, 5, p. 986*a*. Aëtius, I, 9, 2; I, 14, 2; I, 15, 3; II, 6, 3. Ovide, *Met.*, XV, 237. Lucien, *Vit. auct.*, 4. Vitruve, *Arch.*, II, 2 et VIII, 1. Ps. Galien, *Hist. phil.*, 10. — Théodoret, *Pr. ev.*, V, 21. Joh. Damasc., *Flor.*, II, 31. Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 6, 36 ss. Servius, *Ad Aen.*, VI, 724. Basile, *Hom. IV in hex.*, 5. — Ps-Ocellus, *De un. nat.*, I, 12 ss.; II, 5 ss.

2-3. κόσμον ἔμψυχον, νοερόν] Ecphante (*Vors.*, I³, p. 340, 29). — Aëtius, IV, 7, 1. Cicéron, *De nat. deor.*, I, 11, 27. Plutarque, *Qu. plat.*, VIII, 4, 3. Sextus, *Adv. math.*, IX, 127. Servius, *Ad Aen.*, VI, 724. — Cf. Aristote, *Phys.*, Δ, 6, 313*b* 22.

3. σφαιροειδῆ] Philolaos, fr. 7 et 12. Ecphante, *l. c.* — Aëtius, I, 15, 3.

μέσην περιέχοντα τὴν γῆν] Ecphante (*Vors.*, I³, p. 340, 31).

4. περιοικουμένην — ἀντίποδας] Aristote, *De coelo*, B, 2, 285*b* 22.

5-6. ἰσόμοιρα — ὑγρόν] Cf. Alcméon, fr. 4. — Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 6, 60 ss. — Ps-Ocellus, *De un. nat.*, II, 4.

νοσερώτερον εἶναι. τόν τε περὶ τὴν γῆν ἀέρα ἄσειστον καὶ νοσερὸν καὶ τὰ ἐν αὐτῷ πάντα θνητά· τὸν δὲ ἀνωτάτω ἀεικίνητόν τε εἶναι καὶ καθαρὸν καὶ ὑγιᾶ καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτῷ ἀθάνατα καὶ διὰ τοῦτο θεῖα. **27**. ἥλιόν τε καὶ σελήνην καὶ τοὺς ἄλλους ἀστέρας εἶναι θεούς· ἐπικρατεῖ γὰρ τὸ θερμὸν ἐν αὐτοῖς, ὅπερ ἐστὶ ζωῆς αἴτιον. τήν τε σελήνην λάμπεσθαι ὑφ' ἡλίου. καὶ ἀνθρώπων εἶναι πρὸς θεοὺς συγγένειαν κατὰ τὸ μετέχειν ἄνθρωπον θερμοῦ· διὸ καὶ προνοεῖσθαι τὸν θεὸν ἡμῶν. εἱμαρμένην τε τῶν ὅλων καὶ κατὰ μέρος αἰτίαν εἶναι τῆς διοικήσεως.

---

§ 27. Σ.
6-8. Φ^{apv} : καὶ ἀνθρώπων — ἡμῶν.

1. νοσερώτερον BFΣ^{6-v} νοσερωτέραν PΣ^{2-3-1}. ἀέρα ΣDGT *fr* αἰθέρα BPF + καί Σ^{2-3-1}. 2. τε > Σ. 3. ὑγιᾶ B ὑγειᾶ F ὑγεία P^{1}. 4. ἥλιον — θεούς > Σ. 5. ἐπικρατεῖν Cob. 6. ἀνθρώπους F ἀνθρώποις Cob. (ex *l* : hominibusque ?). θεοῦ F. 7. ἀνθρώπους Φ^{a}. 7-8. διὸ — ἡμῶν > Σ. 8. τε] δέ F.

1-4. τόν τε περὶ τὴν γῆν ἀέρα — θεῖα] Cf. Philolaos (*Vors.*, I^{5}, p. 306, 17). — Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1. Photius, *Cod.* 249, p. 439*b* 33.

4. ἥλιον — θεούς] Cf. Alcméon (*Vors.*, I^{5}, p. 133). Épicharme, fr. 8. — Sur le culte du Soleil, cf. Timée dans Jamblique, *V. P.*, 256, et Maxime de Tyr, *Phil.*, 19, 3.

5. θερμόν ... ὅπερ ἐστὶ ζωῆς αἴτιον] Cf. Hippase (*Vors.*, I^{5}, p. 38, 15). — Épicharme, fr. 48. — Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 2, 25 et 28.

6. σελήνην λάμπεσθαι ὑφ' ἡλίου] Aëtius, II, 28, 5 (cf. II, 25, 14 et II, 29, 4).

ἀνθρώπων εἶναι πρὸς θεοὺς συγγένειαν] Cf. Aëtius, IV, 7, 1. Cicéron, *De nat. deor.*, I, 11, 27; *Tusc.*, V, 13, 38; *Caton*, 21, 78. Sextus, *Adv. math.*, IX, 127. Jamblique, *V. P.*, 153. Servius, *Ad Aen.*, VI, 724.

7. διὸ καὶ προνοεῖσθαι...] Ecphante (*Vors.*, I^{5}, p. 341, 7). — Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 174 (cf. 217, 219, 240). — Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1. Photius, *Cod.* 249, p. 439*b* 33.

8. εἱμαρμένην...] Aëtius, I, 25, 2. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 10. Photius, *l. c.* cf. Lydus, *De mens.*, II, 101 et Jamblique, *V. P.*, 109.

Διήκειν τε ἀπὸ τοῦ ἡλίου ἀκτῖνα διὰ τοῦ αἰθέρος τοῦ τε ψυχροῦ καὶ παχέος. — καλοῦσι δὲ τὸν μὲν ἀέρα ψυχρὸν αἰθέρα, τὴν δὲ θάλασσαν καὶ τὸ ὑγρὸν παχὺν αἰθέρα. — ταύτην δὲ τὴν ἀκτῖνα καὶ εἰς τὰ βένθη δύεσθαι καὶ διὰ τοῦτο ζωοποιεῖν πάντα. **28.** καὶ ζῆν μὲν πάντα ὅσα μετέχει τοῦ θερμοῦ· διὸ καὶ τὰ φυτὰ ζῷα εἶναι· ψυχὴν μέντοι μὴ ἔχειν πάντα. εἶναι δὲ τὴν ψυχὴν ἀπόσπασμα αἰθέρος καὶ τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ. τῷ συμμετέχειν ψυχροῦ αἰθέρος διαφέρειν ψυχὴν ζωῆς· ἀθάνατόν τε εἶναι αὐτήν, ἐπειδήπερ καὶ τὸ ἀφ' οὗπερ ἀπέσπασται ἀθάνατόν ἐστι. τὰ δὲ ζῷα γεννᾶσθαι ἐξ ἀλλήλων ἀπὸ σπερμάτων, τὴν δὲ ἐκ γῆς γένεσιν ἀδύνατον ὑφίστασθαι. τὸ δὲ σπέρμα εἶναι σταγόνα ἐγκεφάλου περιέχουσαν ἐν ἑαυτῇ ἀτμὸν θερμόν. ταύτην δὲ προσφερομένην τῇ μήτρᾳ ἀπὸ μὲν τοῦ ἐγκεφάλου ἰχῶρα καὶ ὑγρὸν καὶ αἷμα προΐεσθαι, ἐξ ὧν σάρκας τε καὶ νεῦρα καὶ ὀστᾶ καὶ τρίχας καὶ τὸ ὅλον συνίστασθαι σῶμα· ἀπὸ δὲ τοῦ ἀτμοῦ ψυχὴν καὶ αἴσθησιν. **29.** μορφοῦσθαι δὲ τὸ μὲν πρῶτον

3-4. Φ^{v} : τὴν δὲ ἀκτῖνα τοῦ ἡλίου εἰς — πάντα.

11-15. Φ^{apv} : τὸ δὲ σπέρμα — αἴσθησιν.

1. Διήκειν] διοίκειν B. 2. παχέως B. 2-3. καλοῦσι — παχὺν αἰθέρα > Σ. 3. παχύν] ψυχρόν F. 4. βένθη P^{1}FΣ βάθη BΦ^{v}. 5. διό > F. 7. τῷ P τό BF. ψυχροῦ^{2} iter. scr. B^{1}. 7-8. ψυχροῦ, τῷ συμμετέχειν ψυχροῦ αἰθέρος. διαφέρειν τε ψυχήν Cob. (ex DG, sed cf. Intr., p. 83). 9. ἀφ' οὗ Cob. (ex recentioribus). ἀθάνατον] + τε P. 10. ὑφίσταται B^{1}P^{1}. 11. σταγόνας B. περιέχουσα B. ἑαυτῇ] αὐτῇ Φ^{ap}. 12. θερμὸν ἀτμόν ~F. ταύτης δὲ προσφερομένης Wellmann. 13. ἴγχωρα P. καί^{2} > Φ. σάρκα Φ^{ap}. τε > Φ. 14. καί^{3} — ὅλον > Φ. συνίστασθαι BPΦ ὑφίστασθαι F. σῶμα > Φ. 15. ἀτμοῦ] + καί Φ^{v}.

---

1 et 4. διήκειν — ζωοποιεῖν πάντα] Cf. Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 6, 37. — Ps-Archytas (?) dans Jamblique, *Protr.*, 4.

6-7. εἶναι δὲ τὴν ψυχὴν ἀπόσπασμα ...] Cf. Cicéron, *De nat. deor.*, I, 11, 27; *Caton*, 21, 78, Sextus, *Adv. math.*, IX, 127. Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 25.

11. τὸ δὲ σπέρμα — ἐγκεφάλου] Alcméon (*Vors.*, I^{3}, p. 134, 5). Cf. Hippon (*Vors.*, I^{3}, p. 290, 10). Aëtius, II, 3, 2 et V, 4, 2. — Hippolyte, *Adv. haer.*, IV, 7.

15 ss. μορφοῦσθαι — ἐπιγινομένων] Varron dans Censorinus *De die nat.*, 9 ss. Théol. Arithm., p. 39 et p. 47. Ps-Plutarque, *Vit. Hom.*, 145. Aristide Quintilien, *De mus.*, III, p. 142. Proclus, *In Remp.*, II, pp. 26, 33, 35, K. Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 6, 14. Scholie *Iliade*, T, 119 = Cod. Voss. gr. 20 (Reitzenstein, *Berl. Phil. Woch.*, 1889, p. 624). Cf. Paul, *Sentent.*, IV, 9, 5. Plutarque, *De an. procr.*, 12 et dans Stobée, *Ecl.*, I, 1, 10.

παγὲν ἐν ἡμέραις τεσσαράκοντα, κατὰ δὲ τοὺς τῆς ἁρμονίας λόγους ἐν ἑπτὰ ἢ ἐννέα ἢ δέκα τὸ πλεῖστον μησὶ τελειωθὲν ἀποκυΐσκεσθαι τὸ βρέφος· ἔχειν δὲ ἐν αὐτῷ πάντας τοὺς λόγους τῆς ζωῆς, ὧν εἰρομένων συνέχεσθαι κατὰ τοὺς τῆς ἁρμονίας λόγους, ἑκάστων ἐν τεταγμένοις καιροῖς ἐπιγινομένων.

Τήν τε αἴσθησιν κοινῶς καὶ κατ' εἶδος τὴν ὅρασιν ἀτμόν τινα εἶναι ἄγαν θερμόν. καὶ διὰ τοῦτον λέγεται δι' ἀέρος ὁρᾶν καὶ δι' ὕδατος· ἀντερείδεσθαι γὰρ τὸ θερμὸν ἐπὶ τοῦ ψυχροῦ. ἐπεί τοι εἰ ψυχρὸς ἦν ὁ ἐν τοῖς ὄμμασιν ἀτμός, διειστήκει ἂν πρὸς τὸν ὅμοιον ἀέρα· νῦν δὲ ἔστιν ἐν οἷς ἡλίου πύλας καλεῖ τοὺς ὀφθαλμούς. τὰ δ' αὐτὰ καὶ περὶ τῆς ἀκοῆς καὶ τῶν λοιπῶν αἰσθήσεων δογματίζειν.

30. Τὴν δὲ ἀνθρώπου ψυχὴν διηρῆσθαι τριχῆ, εἴς τε νοῦν καὶ φρένας καὶ θυμόν. νοῦν μὲν οὖν καὶ θυμὸν εἶναι καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζῷοις, φρένας δὲ μόνον ἐν ἀνθρώπῳ. εἶναι δὲ τὴν ἀρχὴν τῆς ψυχῆς ἀπὸ καρδίας μέχρις ἐγκεφάλου· καὶ τὸ μὲν ἐν τῇ καρδίᾳ μέρος αὐτῆς ὑπάρχειν θυμόν, φρένας δὲ καὶ νοῦν τὰ ἐν τῷ ἐγκεφάλῳ· σταγόνας δὲ εἶναι ἀπὸ τούτων τὰς αἰσθήσεις. καὶ τὸ μὲν φρόνιμον ἀθάνατον, τὰ

12-16. Σ (Suidas, *s. v.* νοῦς· ὅτι Πυθαγόρας τὴν τοῦ ἀνθρώπου ψυχὴν διηρῆσθαι ἔφη εἰς γ' — ἐγκεφάλῳ).

1 τεσσεράκοντα B. 2. τελεωθέν (ωθέν 2^{a}m.?) B. 6. ὅρασιν BP^{1} κρᾶσιν F. 6-7. ἄγαν εἶναι ~ BP. 7. καί > F. τοῦτο Cob. (ex DGT *fr*). λέγεται] λέγει καί Bywater λέγει Reiske. 8. ἐπί BPF ἀπό TAC *fr* ὑπὸ DG. 9-10. νῦν δέ] + < θερμὸς ὢν ὑπὸ ψυχῆς ἀντερειδόμενος κατ' εὐθεῖαν πορεύεται ...> Reiske. 11. δογματίζει Cob. (ex *l* : decernit ?). 12. διαιρῆσθαι F. 13. φρένα F. θυμόν1] + καί $\Sigma^{2\text{-}3\text{-}1}$. οὖν > FΣ. εἶναι καὶ θυμόν ~ F. 15. τῇ > Σ. 16. τά > P^{1}. 17. εἶναι DGT εἰδέναι BPF ἰέναι Kühn.

6-9. τήν τε αἴσθησιν — ὅμοιον ἀέρα] Cf. Aëtius, IV, 13, 9. — Héraclide Pontique dans Proclus, *In Tim.*, p. 141. Priscianus Lydus, *Met. in Theophr.*, p. 20, 16. — Archytas (*Vors.*, I^{5}, p. 330, 17).

10. ἡλίου πύλας] Hesychius, *Lex.*, *s. h. v.* — Cf. *Odyssée*, ω, 12.

12-16. τὴν δὲ ἀνθρώπου ψυχήν — ἐγκεφάλῳ] Cf. Philolaos, fr. 13. Lysis, *Lettre à Hipparque* (Jamblique, *V. P.*, 77). Aëtius, IV, 4, 1 et V, 5, 10. — Posidonius dans Galien, *De Hipp. et Plat. dogm.*, 5. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 28. Cicéron, *Tusc.*, IV, 10. Pollux, *Onom.*, II, 226. Jamblique, *V. P.*, 109.

δὲ λοιπὰ θνητά. τρέφεσθαί τε τὴν ψυχὴν ἀπὸ τοῦ αἵματος. τοὺς δὲ λόγους ψυχῆς ἀνέμους εἶναι. ἀόρατον δ' εἶναι αὐτὴν καὶ τοὺς λόγους, ἐπεὶ καὶ ὁ αἰθὴρ ἀόρατος. **31.** δεσμά τε εἶναι τῆς ψυχῆς τὰς φλέβας καὶ τὰς ἀρτηρίας καὶ τὰ νεῦρα· ὅταν δὲ ἰσχύῃ καὶ καθ' αὑτὴν γενομένη ἠρεμῇ, δεσμὰ γίνεσθαι αὐτῆς τοὺς λόγους καὶ τὰ ἔργα. ἐκριφθεῖσάν τε αὐτὴν ἐπὶ γῆς πλάζεσθαι ἐν τῷ ἀέρι ὁμοίαν τῷ σώματι. τὸν δὲ Ἑρμῆν ταμίαν εἶναι τῶν ψυχῶν καὶ διὰ τοῦτο Πομπέα λέγεσθαι καὶ Πυλαῖον καὶ Χθόνιον, ἐπειδήπερ οὗτος καὶ εἰσπέμπει ἀπὸ τῶν σωμάτων τὰς ψυχὰς ἀπό τε γῆς καὶ ἐκ θαλάττης· καὶ ἄγεσθαι μὲν τὰς καθαρὰς ἐπὶ τὸν ὕψιστον, τὰς δὲ ἀκαθάρτους μήτε ἐκείναις πελάζειν μήτε ἀλλήλαις, δεῖσθαι δ' ἐν ἀρρήκτοις δεσμοῖς ὑπὸ Ἐρινύων. **32.** εἶναί τε πάντα τὸν ἀέρα ψυχῶν ἔμπλεων· καὶ τούτους δαίμονάς τε καὶ ἥρωας νομίζεσθαι καὶ ὑπὸ τούτων πέμπεσθαι ἀνθρώποις τούς τε ὀνείρους καὶ τὰ σημεῖα νόσους τε, καὶ οὐ

---

1. Φ^{v} : τρέφεσθαι — αἵματος. 1-2. Φ^{apv} : τοὺς δὲ — εἶναι^{1}. 3-4. Φ^{apv} : δεσμὰ — ἀρτηρίας. 3-5. Σ (Suidas, *s. v.* δεσμὰ τῆς ψυχῆς — ἔργα).

12-14. Φ^{v} : εἶναι — νόσους.

14. Σ (Suidas, *s. v.* ὀνειρόπληκτον· ὅτι, ὥς φησι Π. ὀνείρους καὶ τοῖς κτήνεσι γίνεσθαι καὶ νόσους καὶ σημεῖα).

1. ἀπό BF Φ^{v} ὑπό P. 3. ἀόρατος BF ὁρατος P. τε εἶναι] δέ Φ^{ap}. τῆς > Φ^{v}. τὰς τῆς ψυχῆς ~ F. 4. ἰσχύῃ καί > Σ. αὐτήν BP^{1} αὐτήν F ἑαυτήν Σ. 5. γενομένη PF γινομένη B > Σ. ἠρεμεῖ BF τοὺς λόγους] πρὸ τοῦ λόγου Σ. 6. ἐκριφθεῖσαν P κρυφθεῖσαν B ἐξελθοῦσαν F. τε] δέ F. 8. πομπέα P πομπαῖα B πομπαῖον F. πυλαῖον] ἐμπολαῖον Hüb. καί^{3} > Cob. (ex ACT *fr*). 9. τε] + τῆς F. 10. μέν > F. τὰς μέν ~ Cob. τὸν ὕψιστον] + κύκλον vel τὸ ὕψιστον legit Rohde. 11. μήτε^{1}] μηδέ F. 12. τε] δέ Φ^{v}. 13. τούτους F τούτους τούς BP^{1} ταύτας Φ^{v} DG. νομίζεσθαι] ὀνομάζεσθαι Cob. 14. τούς τε > Φ^{v}. τά > Φ^{v}. νόσους τε PF καὶ νόσους Φ^{v} (cf. Σ καὶ νόσους) νόσου τε B νόσου τε καὶ ὑγιείας Cob. (ex DG).

---

1. τρέφεσθαι — αἵματος] Ps-Plutarque, *Vit. Hom.*, 122.

5. ἠρεμῇ] Cf. Alcméon (*Vors.*, I^{5}, p. 133, 36). — Photius, *Cod.* 249, p. 439 A.

6. πλάζεσθαι] Cf. Jamblique, *V. P.*, 139, 148.

10. ἐπὶ τὸν ὕψιστον] Cf. Philolaos (*Vors.*, I^{5}, p. 320, 12). Épicharme, fr. 9 et 22. — *Aur. Carmen*, v. 71. — Aëtius, IV, 7, 1. Porphyre, *De antro nymph.*, 28.

12. εἶναι — ἔμπλεων] Aëtius, I. 8, 2. Plutarque, *De gen. Socr.*, 24; *De fac. in orb.*, 28, 6; 30, 1. Lydus, *De ost.*, 21.

μόνον ἀνθρώποις, ἀλλὰ καὶ προβάτοις καὶ τοῖς ἄλλοις κτήνεσιν· εἵς τε τούτους γίγνεσθαι τούς τε καθαρμοὺς καὶ ἀποτροπιασμοὺς μαντικήν τε πᾶσαν καὶ κληδόνας καὶ τὰ ὅμοια.

Μέγιστον δέ φησιν τῶν ἐν ἀνθρώποις εἶναι τὴν ψυχὴν πεῖσαι ἐπὶ τὸ ἀγαθὸν ἢ ἐπὶ τὸ κακόν. εὐδαιμονεῖν τε ἀνθρώπους ὅταν ἀγαθὴ ψυχὴ προσγένηται, μηδέποτε δὲ ἡρεμεῖν μηδὲ τὸν αὐτὸν ῥόον κρατεῖν. **33**. ὅρκιόν τε εἶναι τὸ δίκαιον καὶ διὰ τοῦτο Δία ὅρκιον λέγεσθαι. τήν τε ἀρετὴν ἁρμονίαν εἶναι καὶ τὴν ὑγίειαν καὶ τὸ ἀγαθὸν ἅπαν καὶ τὸν Θεόν· διὸ καὶ καθ' ἁρμονίαν συνεστάναι τὰ ὅλα. φιλίαν τε εἶναι ἐναρμόνιον ἰσότητα. τιμὰς Θεοῖς δεῖν νομίζειν καὶ ἥρωσι μὴ τὰς ἴσας, ἀλλὰ Θεοῖς μὲν ἀεὶ μετ' εὐφημίας λευχειμονοῦντας καὶ ἀγνεύοντας, ἥρωσι δὲ ἀπὸ μέσου ἡμέρας. τὴν δὲ ἁγνείαν εἶναι διὰ καθαρμῶν καὶ λουτρῶν καὶ περιρραντηρίων καὶ διὰ τοῦ αὐτὸν καθαρεύειν ἀπό τε κήδους καὶ λεχοῦς καὶ μιάσματος παντὸς καὶ ἀπέχεσθαι βρωτῶν θνησειδίων τε κρεῶν καὶ τριγλῶν καὶ μελανούρων

---

1. κτ|||||σιν F. 2. γίνεσθαι PF. 4. τῶν] τόν B. εἶναι τῶν ἐν ἀνθρώποις ~ F. εἶναι] + τό Cob. 5. [ἢ ἐπὶ τὸ κακόν] secl. Reiske. 5-6. ἀγαθῇ ψυχῇ B¹. 6. αὐτόν* Cob. + ῥεύματος Wellmann. ῥόον] νόον Kühn. 10. δεῖ F. ἥρωας F. 11. μέν > F. 11-12. λευχειμονοῦντας καὶ ἀγνεύοντας > F¹. 13. αὐτόν BF αὐτόν P > Cob. 14. παντός > F. 15. βροτῶν B.

---

5. εὐδαιμονεῖν...] Xénocrate dans Aristote, *Top.*, II, 6. Cf. *Aur. Carmen*, v. 61-62.

6. μηδὲ τὸν αὐτὸν ῥόον κρατεῖν] Épicharme, fr. 2. Ovide, *Met.*, XV, 214 ss. Lucien, *Vit. auct.*, 4.

7. ὅρκιόν τε εἶναι τὸ δίκαιον] Jamblique, *V. P.*, 47.

8. τὴν ὑγίειαν] Cf. Alcméon, fr. 4.

9. καὶ τὸν Θεόν] Lucien, *Vit. auct.*, 4.

καθ' ἁρμονίαν συνεστάναι τὰ ὅλα] Philolaos, fr. 2 et 6. — Aristote, *Mét.*, I, 5. Quintilien, *Inst. or.*, I, 10, 12. Strabon, X, 468. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 2. Sextus, *Adv. math.*, IV, 6; VII, 98; *Pyrrh.*, III, 155. Athénée, XIV, 632 B. Censorinus, *De die nat.*, 13. 5. Ps-Plutarque, *De mus.*, 44, 2. Chalcidius, *In Tim.*, 72. Théon de Smyrne, *Expos.*, p. 139, 11.

φιλίαν... ἰσότητα] *Supra*, § 10.

10. τιμὰς Θεοῖς...] Cf. Jamblique, *V. P.*, 37 (Timée), 99 (Aristoxène).

11. λευχειμονοῦντας...] Jamblique, *V. P.*, 100, 153. Diodore de Sicile, X, 9, 6.

12. ἀπὸ μέσου ἡμέρας...] Cf. Orphica, *Op. et dies*, 24, p. 154, A. Etym. magn., *s. v.* ἱερὸν ἦμαρ. Scholie *Iliade*, Θ, 66.

13. καὶ λουτρῶν...] Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 99.

14. καὶ λεχοῦς] Jamblique, *V. P.*, 153. Cf. Théophraste, *De superst.*, 9.

15. θνησειδίων τε κρεῶν] Aristote dans Elien, *V. H.*, IV, 17. Hiéroclès, *In aur. carm.*, 67.

καὶ ὠῶν καὶ τῶν ὠοτόκων ζῴων καὶ κυάμων καὶ τῶν ἄλλων ὧν παρακελεύονται καὶ οἱ τὰς τελετὰς ἐν τοῖς ἱεροῖς ἐπιτελοῦντες.

34. Φησὶ δ' Ἀριστοτέλης ἐν τῷ περὶ τῶν κυάμων παραγγέλλειν αὐτὸν ἀπέχεσθαι τῶν κυάμων ἤτοι ὅτι αἰδοίοις εἰσὶν ὅμοιοι· ἢ ὅτι Ἄιδου πύλαις· ἀγόνατον γὰρ μόνον· ἢ ὅτι φθείρει· ἢ ὅτι τῇ τοῦ ὅλου φύσει ὅμοιον· ἢ ὅτι ὀλιγαρχικόν· κληροῦνται γοῦν αὐτοῖς. — τὰ δὲ πεσόντα μὴ ἀναιρεῖσθαι, ὑπὲρ τοῦ ἐθίζεσθαι μὴ ἀκολάστως ἐσθίειν ἢ ὅτι ἐπὶ τελευτῇ τινος. καὶ Ἀριστοφάνης δὲ τῶν ἡρώων φησὶν εἶναι τὰ πίπτοντα, λέγων ἐν τοῖς Ἥρωσι·

---

4. Cf. Σ : τοὺς κυάμους δὲ ἀποτρέπεσθαι ὅτι αἰδοίοις ἐοίκασι.
4. Cf. Φ^{v} : ἐσέβετο δὲ τοὺς κυάμους ὅτι αἰδοίοις εἰσὶν ὅμοιοι.
6–p. 132, 3. Σ : ὅτι τὰ πίπτοντα — τὰς ὥρας μηνύοντα (non ad amussim).

1. ὠοτόκων] + ἢ BP¹. 2. ἀποτελοῦντες F. 3. ἐν τῷ > F. post ἐν τῷ lacunam susp. Roeper. περί > Roeper (ut *fr*). κυάμων] Πυθαγορείων Diels. 3-4. παραγγέλλειν — κυάμων > F. 4. αὐτόν] αὐτῶν B. τῶν κυάμων > Roeper (ut *fr*). 4-5. ἢ ὅτι ἅδου πύλαις iterum F. 5. post πύλαις lac. susp. Diels. ἀγόνατον] ἄγονον J. Scaliger (ex *l* : infecundae?). τῇ] τό F. 6. ὀλιγαρχικόν] + τὸ ἀπέχεσθαι vel < οὐκ > ὀλιγαρχικόν Richards. 6-7. τὰ δὲ πεσόντα] τὰ πίπτοντα ἀπὸ τῆς τραπέζης Σ + ἀπὸ τραπέζης Hüb. Cob. 7. ὑπὲρ τοῦ] ἢ διὰ τό Σ. ἐθίζεσθαι F Σ αἰθίζεσθαι B ἀηθίζεσθαι P^{1}. μὴ ἐθίζεσθαι ~ Σ. 8. τελετῇ $\Sigma^{2\text{-}4}$. καί > FΣ. δέ] γάρ Σ. φησὶ τῶν ἡρώων ~ F. 9. λέγων — Ἥρωσι > Σ.

---

1. καὶ ὠῶν] Plutarque, *Qu. conv.*, II, 3, 2.

1–2. ὧν παρακελεύονται — ἐπιτελοῦντες] Jamblique, *V. P.*, 138. Cf. Hippocrate, *De morbo sacro*, 1. Porphyre, *De abst.*, IV, 16.

4. ὅτι αἰδοίοις εἰσὶν ὅμοιοι] Lucien, *Vit. auct.*, 6. Aulu-Gelle, IV, 11, 10.

4–5. ὅτι Ἄιδου πύλαις· ἀγόνατον...] Porphyre, *De antro nymph.*, 19. Eustathe, *Ad Iliad.*, p. 948. Scholie *Iliade*, N, 589. — Cf. *supra*, § 24.

5. ὅτι φθείρει] Jamblique, *Protr.*, 21. Théophraste, *De caus. pl.*, V, 15, 1. Clément, *Strom.*, III, 24. Eustathe, *Ad Iliad.*, p. 948.

5-6. ὅτι τῇ τοῦ ὅλου φύσει ὅμοιον] Cf. *supra*, § 24 (μετέχειν τοῦ ψυχικοῦ). — Héraclide Pontique dans Lydus, *De mens.*, IV, 12. Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 44, et Lydus, *l. c.* Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 14. Ps-Acro, *Schol. ad Horat. Serm.*, II, 6, 63.

6. ὅτι ὀλιγαρχικόν] Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 27. Lucien, *Vit. auct.*, 6. Jamblique, *V. P.*, 260. Ps.-Plutarque, *Ed. puer.*, 17. Cf. Arsénius, *Violet.*, 44, 11, p. 415. Apostolius, XV, 11. Scholie d'Aristophane, *Equ.*, 41. Suidas, *s. v.* κυαμοτρώξ.

6–7. τὰ δὲ πεσόντα μὴ ἀναιρεῖσθαι] Cf. Athénée, X, 427 D.

Μηδὲ γεύεσθ' ἅττ' ἂν ἐντὸς τῆς τραπέζης καταπέσῃ.

— ἀλεκτρυόνος μὴ ἅπτεσθαι λευκοῦ, ὅτι ἱερὸς τοῦ Μηνὸς καὶ ἱκέτης. τὸ δ' ἦν τῶν ἀγαθῶν· τῷ τε Μηνὶ ἱερός, σημαίνει γὰρ τὰς ὥρας. — τῶν ἰχθύων μὴ ἅπτεσθαι, ὅσοι ἱεροί· μὴ γὰρ δεῖν τὰ αὐτὰ τετάχθαι θεοῖς καὶ ἀνθρώποις, ὥσπερ οὐδὲ ἐλευθέροις καὶ δούλοις. — **35**. καὶ τὸ μὲν λευκὸν τῆς τἀγαθοῦ φύσεως, τὸ δὲ μέλαν τοῦ κακοῦ. — ἄρτον μὴ καταγνύειν, ὅτι ἐπὶ ἕνα οἱ πάλαι τῶν φίλων ἐφοίτων, καθάπερ ἔτι καὶ νῦν οἱ βάρβαροι· μὴ δὴ διαιρεῖν, ὃς συνάγει αὐτούς· οἱ δέ, πρὸς τὴν ἐν Ἅιδου κρίσιν· οἱ δέ, εἰς πόλεμον δειλίαν ποιεῖν· οἱ δέ, ἐπεὶ ἀπὸ τούτου ἄρχεται τὸ ὅλον. — καὶ τῶν σχημάτων τὸ κάλλιστον σφαῖραν εἶναι τῶν στερεῶν, τῶν δὲ ἐπιπέδων κύκλον. — γῆρας καὶ πᾶν τὸ μειούμενον ὅμοιον· καὶ αὔξην καὶ νεότητα ταὐτόν.

---

2. Cf. Φ^{v} : ἀλεκτρυόνος μὴ ἅπτεσθαι ὅτι ἱερὸς τοῦ μηνὸς οἰκέτης.
7-9. Φ^{v} : παράγγελμα δὲ αὐτοῦ μὴ καταγνύειν — αὐτούς.
7-10. Cf. Σ : ἄρτον δὲ — δειλίαν ἐμποιεῖ.

1. μηδέ] μή F^{1}. γεύεσθαι B. καταπέσῃ τῆς τραπέζης ἐντός ~ F^{1}. μηδὲ — καταπέσῃ] μήτε δὲ τὰ ἐντὸς τῆς τραπέζης πίπτοντα ἀναιρεῖσθαι Σ. 2. λευκοῦ > Φ^{v}. Μηνός BPF ἡλίου Σ Διός (ut DG) vel Ζηνός Cas. ἱκέτης BPΣ οἰκέτης FΦ^{v}. 3. τὸ δ' ἦν τῶν ἀγαθῶν > Mén. σημαίνει] cf. μηνύοντα Σ. 5-6. καὶ — κακοῦ ~ post ὥρας (3) Diels. τ' ἀγαθοῦ P. 7. ἄρτον] + δέ Σ. οἱ πάλαι BPΦ^{v} οἱ παλαιοί Σ > F. τῶν φίλων > Σ Mén. sed cf. Jambl., *V. P.*, 86. ἐφοίτουν F. 8. καθάπερ — βάρβαροι > Σ Φ^{v}. ἔτι > F. μὴ δή $P^{1}B^{2}$ μὴ δεῖ B^{1} μὴ γοῦν Φ^{v} μηδέ F καὶ μή Σ. 9. αὐτούς] ἐφ' ἑαυτόν Σ. οἱ δὲ — κρίσιν > Σ. οἱ δέ^{2}] ἢ ὅτι Σ. 10. ποιεῖν] ἐμποιεῖ Σ. τούτου PF τόπου B. 11. τῶν στερεῶν BP τὸ στερεόν F^{1}. 12. μειούμενον F μιμούμενον BP^{1}.

---

2. ἀλεκτρυόνος μὴ ἅπτεσθαι λευκοῦ...] Aristote dans Elien, *V. H.*, IV, 17 et Jamblique, *V. P.*, 84. Plutarque, *Qu. conv.*, IV, 5, 2. — Cf. Jamblique, *V. P.*, 147; *Protr.*, 21. Plutarque, *De esu carn.*, 3; *Stoïc. rep.*, 32.

3. τὸ δ' ἦν τῶν ἀγαθῶν (sc. ἱκέτην εἶναι)] Cf. Jamblique, *V. P.*, 48 et 84.

4. τῶν ἰχθύων — ἱεροί] Cf. *supra*, § 19. — Jamblique, *V. P.*, 109.

6. τὸ μὲν λευκόν... (se rapporte à ἀλεκτρυόνος λευκοῦ)] Cf. Aristote, *Met.*, N, 6, p. 1093*a*. Jamblique, *V. P.*, 100 et 153. Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17.

7. ἄρτον μὴ καταγνύειν] Aristote dans Jamblique, *V. P.*, 86. — Cf. Anaximandre le Jeune dans Suidas, *s. v.* Ἀναξίμανδρος. — Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 27.

9. πρὸς τὴν ἐν Ἅιδου κρίσιν (scil. οὐ συμφέρει)] Jamblique, *V. P.*, 86.

10. ἐπεὶ ἀπὸ τούτου ἄρχεται τὸ ὅλον] Cf. Empédocle, fr. 34, Diels.

10-11. τῶν σχημάτων τὸ κάλλιστον] Cf. Platon, *Timée*, p. 33 B.

ὑγίειαν τὴν τοῦ εἴδους διαμονήν, νόσον τὴν τούτου φθοράν. — περὶ τῶν ἀλῶν, ὅτι δεῖ παρατίθεσθαι πρὸς ὑπόμνησιν τοῦ δικαίου· οἱ γὰρ ἅλες πᾶν σώζουσιν ὅ τι καὶ παραλάβωσι καὶ γεγόνασιν ἐκ τῶν καθαρωτάτων ὕδατος καὶ θαλάσσης. **36**. καὶ ταῦτα μέν φησιν ὁ Ἀλέξανδρος ἐν τοῖς Πυθαγορικοῖς ὑπομνήμασιν εὑρηκέναι καὶ τὰ ἐκείνων ἐχόμενα ὁ Ἀριστοτέλης.

Τὴν δὲ σεμνοπρέπειαν τοῦ Πυθαγόρου καὶ Τίμων ἐν τοῖς Σίλλοις δάκνων αὐτὸν ὅμως οὐ παρέλιπεν, εἰπὼν οὕτω·

Πυθαγόρην τε γόητας ἀποκλίνοντ' ἐπὶ δόξας,
Θήρῃ ἐπ' ἀνθρώπων, σεμνηγορίης ἀριστήν.

Περὶ δὲ τοῦ ἄλλοτε ἄλλον αὐτὸν γεγενῆσθαι Ξενοφάνης ἐν ἐλεγείᾳ προσμαρτυρεῖ, ἧς ἀρχή·

Νῦν αὖτ' ἄλλον ἔπειμι λόγον, δείξω δὲ κέλευθον.

2-4. Σ : καὶ τοὺς ἅλας παρατίθεσθαι — θαλάσσης.

11-p. 134, 5. Σ (Suidas, *s. v.* Ξενοφάνης. ἐν ἐλεγείᾳ περὶ τοῦ ἄλλοτε ἄλλον αὐτὸν γεγενῆσθαι · καί ποτε — ἀΐων; et *s. v.* στυφελίξαι · καί ποτε — ἀΐων).

Φ^{v} : φησὶ δὲ Ξενοφάνης περὶ αὐτοῦ · καί — ἀΐων.

1. εἴδους BP γένους F. 2. ἁλῶν] ἄλλων F. 3. καί[1]] ἄν Cob. (ex DG). καθαρωτάτων BPF καθαρῶν Σ. 4. ὕδατος BPF ὑδάτων Σ ἡλίου Cob. 4-6. καὶ ταῦτα — Ἀριστοτέλης > F^{1}. 9. τε] δέ Plutarchus, *Numa*, VIII, 6. γόητας BP^{1} Plut. γοητείας F γόητος Mén. Cas. ἀποκλίνοντ' Plut. ἀπόκλινον BP^{1} ἄποκλεινόν F ἀποκλίναντ' Cob. ἐπὶ δόξας BP^{1} Plut. ἐπίδοξον F ἐπὶ δόξαν Mén. ἐπὶ δόξην vel ἐπὶ δόξας Cas. 10. ὁ ἀριστήν F. 11. Ξενοφάνης $PF\Sigma\Phi^{v}$ ξενοκράτης B. 12. προσμαρτυρεῖ ἧς PF προσμαρτυρίης B. ἀρχήν F.

---

7. Τίμων...] Plutarque, *Numa*, VIII, 6.

11. Ξενοφάνης] Fr. 7, Diels.

δ δὲ περὶ αὐτοῦ φησιν οὕτως ἔχει·

Καί ποτέ μιν στυφελιζομένου σκύλακος παριόντα
φασί γ' ἐποικτεῖραι καὶ τόδε φάσθαι ἔπος·
Παῦσαι μηδὲ ῥάπιζ', ἐπεὶ φίλου ἀνέρος ἐστὶ
ψυχή, τὴν ἔγνων φθεγξαμένης ἀΐων.

καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ξενοφάνης.

37. Ἔσκωψε δὲ αὐτὸν Κρατῖνος μὲν ἐν Πυθαγοριζούσῃ· ἀλλὰ καὶ ἐν Ταραντίνοις φησὶν οὕτως·

Ἔθος ἐστὶν αὐτοῖς, ἄν τιν' ἰδιώτην ποθὲν
λάβωσιν εἰσελθόντα, διαπειρώμενον
τῆς τῶν λόγων ῥώμης ταράττειν καὶ κυκᾶν
τοῖς ἀντιθέτοις, τοῖς πέρασι, τοῖς παρισώμασι,
τοῖς ἀποπλάνοις, τοῖς μεγέθεσιν νουβυστικῶς.

2-5. Anthol. Pal., VII, 120.
7-13. Σ (Suidas, *s. v.* Ξενοφάνης ... ἔσκωψε δ' αὐτόν — νουβυστικῶς).

1. ὅ δέ PF οἱ δέ B. 2. καί] δή Anth. μιν PΣΦ Anth. μήν BF. παριόντος B $\Sigma^{2\text{-}3}$ (*s. v* Ξεν.) παρόντα Σ^{v} (*s. v.* Ξεν.). 3. φασί γ' $P^{1}\Phi^{v}\Sigma$ (*s. v.* Ξεν.) et Σ^{v} (*s. v.* στυφ.) φασὶ γοῦν F φασίν B $\Sigma^{2\text{-}3}$ (*s. v.* στυφ.) Anth. φασί Σ^{6} (*s. v.* στυφ.). 3-4. ἐποικτεῖραι — φίλου > B. 4. ῥαπίζειν $\Sigma^{2\text{-}3}$ (*s. v.* στυφ.). ἐπειή ΣΦ^{v} ἐπεὶ ἤ P^{1}F ἐπεὶ ἡ Σ^{6} (*s. v.* στυφ.) ἐπεὶ ἦ Diels. ἐστί] ἐστὶν ἡ F. 5. ἔγνως F. φθεγγαμένης F^{1} φθεγξαμένην $\Sigma^{2\text{-}3}$ (*s. v.* Ξεν.). 7. αὐτόν] + κσί Σ. μέν > FΣ. Πυθαγοριζούσῃ $BP^{1}\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4\text{-}6}$ πυθαγορίζουσι Σ^{v} τοῖς πυθαγορικοῖς F. ἀλλά > Σ. 8. φησὶν οὕτως > Σ. οὕτως BP οὕτω F. 9. ἄν τιν'] ἐάν Σ. 9-10. λάβωσι ποθέν ~ F. 10. διαπειρωμένοις Scaliger. 12. παρισώμασι BΣ παρισάμασι P^{1} ἀντισώμασι F. 13. μεγέθεσιν νουβυστικῶς Σ μεγέθεσι νουβιστικῶς B μεγέθεσι νουβυστικός P μεγέθεσιν οὐ βυστικῶς F.

---

7 ss. Cf. Athénée, IV, p. 161. Cratinos, fr. 7 (Kock, II, p. 291).

Μνησίμαχος δ' Ἀλκμαίωνι·

Ὡς Πυθαγοριστὶ θύομεν τῷ Λοξίᾳ
ἔμψυχον οὐδὲν ἐσθίοντες παντελῶς.

38. Ἀριστοφῶν Πυθαγοριστῇ·

Ἔφη καταβὰς εἰς τὴν δίαιταν τῶν κάτω
ἰδεῖν ἑκάστους· διαφέρειν δὲ πάμπολυ
τοὺς Πυθαγοριστὰς τῶν νεκρῶν· μόνοισι γὰρ
τούτοισι τὸν Πλούτωνα συνσιτεῖν ἔφη
δι' εὐσέβειαν. — Εὐχερῆ θεὸν λέγεις
εἰ τοῖς ῥύπου μεστοῖσιν ἥδεται ξυνών.

ἔτι ἐν τῷ αὐτῷ·

Ἐσθίουσί τε
λάχανά τε καὶ πίνουσιν ἐπὶ τούτοις ὕδωρ·
φθεῖρας δὲ καὶ τρίβωνα τήν τ' ἀλουσίαν
οὐδεὶς ἂν ὑπομείνειε τῶν νεωτέρων.

4-15. Σ (Suidas, *s. v.* Πυθαγόρας ... Ἀριστοφῶν λέγει περὶ τῶν Πυθαγοριστῶν — νεωτέρων).

1-2. δ' Ἀλκμαίωνι· Ὡς Cob. δαλκμαίωνι ὡς F ἀλκμαιώνιος P^1 λακμαίωνι ὡς B. 2. πυθαγοριστὶ F πυθαγοριστῇ BP Πυθαγορισταί Mén. 4. ἀριστοφάνης $\Sigma^{2\text{-}3}$. πυθαγοριστῇ BPF λέγει περὶ τῶν Πυθαγοριστῶν Σ. 5. ἔφη Cob. ἔφη τε BPF > Σ. τῶν BPF αὐτῶν Σ. 8 συνσιτεῖν BP^1 συσσιτεῖν FΣ. 9. εὐχερῆ] δυσχερῆ Cob. 9-10. λέγεις εἰ τοῖς P^2T AC *fr* λέγει σίτοις B λέγεις ἐν τοῖς F λέγεις τοῖς P^1 λέγειν σίτοις $\Sigma^{6\text{-}v}$ λέγεις εἰστυοῖς $\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4}$. 10. μεστοῖσιν F μεστοῖς BP^1 Σ. 11. ἔτι ἐν τῷ αὐτῷ > Σ. 12. ἐσθίουσί τε > BP Σ. 13. τε > F. 14. δέ] τε P^1. τρίβωνας $\Sigma^{2\text{-}3\text{-}4}$. 15. νεωτέρων BFΣ ἑτέρων P ἐνερτέρων Naber ἐνεωτέρων Nauck ἑτέρων < νεκρῶν > Diels.

---

1. Mnésimaque, fr. 1 (Kock, II, p. 436).
4. Aristophon, fr. 12-13 (Kock, II, p. 280).
5. ἔφη καταβάς] *Supra*, § 21; *infra*, § 41.

39. Ἐτελεύτα δ' ὁ Πυθαγόρας τοῦτον τὸν τρόπον. συνεδρεύοντος μετὰ τῶν συνήθων ἐν τῇ Μίλωνος οἰκίᾳ τούτου, ὑπό τινος τῶν μὴ παραδοχῆς ἀξιωθέντων διὰ φθόνον ὑποπρησθῆναι τὴν οἰκίαν συνέβη. — τινὲς δ' αὐτοὺς τοὺς Κροτωνιάτας τοῦτο πρᾶξαι, τυραννίδος ἐπίθεσιν εὐλαβουμένους. — τὸν δὴ Πυθαγόραν καταλειφθῆναι διεξιόντα· καὶ πρός τινι χωρίῳ γενόμενος, πλήρει κυάμων, ἵνα < μὴ > διέρχοιτο, αὐτόθι ἔστη, εἰπὼν ἁλῶναι < ἂν > μᾶλλον ἢ πατῆσαι, ἀναιρεθῆναι δὲ κρεῖττον ἢ λαλῆσαι· καὶ ὧδε πρὸς τῶν διωκόντων ἀποσφαγῆναι. — οὕτω δὴ καὶ τοὺς πλείστους τῶν ἑταίρων αὐτοῦ διαφθαρῆναι, ὄντας πρὸς τοὺς τετταράκοντα. διαφυγεῖν δὲ ὀλίγους, ὧν ἦν καὶ Ἀρχύτας ὁ Ταραντῖνος καὶ Λύσις ὁ προειρημένος. **40.** φησὶ δὲ Δικαίαρχος

1-10. Σ (ἐτελεύτα — τετταράκοντα).

1. τελευτᾶ Σ³. 2. [τούτου] secl. Cob¹. τοῦ < ἀθλη > τοῦ vel τοῦ < Κροτωνιά > του Cob². 4. κροτωνίτας B. 5. καταλειφθῆναι Schwartz (*solum relictum esse* vertit Meib.) καταληφθῆναι libri. ἐξιόντα Σ¹. 6. γενόμενος scripsi γενόμενον BPFΣ. ἵνα < μὴ > διέρχοιτο scripsi (cf. §§ 40 et 45) ἵνα διήρχετο αὐτόθι Σ ἵνα αὐτόθι BPF αὐτόθι TAP⁵ ἵνα [αὐτόθι] Cob. αὐτίκα αὐτόθι Mén. 7. ἄν add. Cob. 7-8. [ἀναιρεθῆναι — λαλῆσαι] secl. Cob. 8. δέ] δή F. λαλῆσαι] ἀλαλῆσαι Herelius ἁλύσαι Mericus Cas. (sed cf. Intr., p. 24). ἀποσφαγῆναι BPΣ ἀναιρεθῆναι F. 9. δή BF δέ PΣ. πλείους F. ἑτέρων B. 10. τούς > F. ὀλιγίστους B. Ἀρχύτας] Ἄρχιππος Mén. Hüb. Cob. ex Jambl., *V. P.*, 249, Porphyr., *V. P.*, 55.

1-3. συνεδρεύοντος — συνέβη et 9-11 : οὕτω δὴ — προειρημένος] Hesychius (Scholie Platon). Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 248 ss. Néanthe dans Porphyre, *V. P.*, 54 ss. Diodore, X, 11. Philodème; *Rhét.*, II, p. 180. Tzetzès, *Chil.*, XI, 80 ss. Cf. Plutarque, *De Gen. Socr.*, 13; *Stoïc. rep.*, 37. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2. Olympiodore, *In Phaed.*, p. 8. Hesychius, *Lex.*, s. v. Ἰταλιώτης.

4-5. τινὲς — εὐλαβουμένους] Timée dans Jamblique, *V. P.*, 254 ss. Justin, XX, 4. Arnobe, *Adv. nat.*, I, 40. Ps-Acro, *Schol. in Horat. Serm.*, II, p. 162. Cf. Polybe, II, 39. Athénagore, *Leg.*, 31. Ausone, *Ecl.*, II, 31. Appien, *De bello mithr.*, 28.

5-8. τὸν δὴ Πυθαγόραν — ἀποσφαγῆναι] Cf. Hermippe, *infra*, § 40. Ps-Acro, *Schol. in Horat. Serm.*, II, p. 185. Attribué à des Pythagoriciens par Néanthe et Hippoboios dans Jamblique, *V. P.*, 189 et Porphyre, *V. P.*, 61; Ambroise, *De Virg.*, I, 4; Olympiodore, *In Phaed.*, p. 5; Nonnus, *Comm. in Greg. hist.*, 18; Artemii Passio, 29.

11. φησὶ δὲ Δικαίαρχος...] Fragment plus étendu dans Porphyre, *V. P.*, 56. Thémistius, *Or.*, XXIII, p. 285 B. Firmicus Maternus, I, 8, 18 ss. Tzetzès, *Chil.*, XI,

τὸν Πυθαγόραν ἀποθανεῖν καταφυγόντα εἰς τὸ ἐν Μεταποντίῳ ἱερὸν τῶν Μουσῶν, τετταράκοντα ἡμέρας ἀσιτήσαντα.

Ἡρακλείδης δέ φησιν ἐν τῇ τῶν Σατύρου Βίων ἐπιτομῇ μετὰ τὸ Ῥάψαι Φερεκύδην ἐν Δήλῳ ἐπανελθεῖν εἰς Ἰταλίαν καὶ πανδαισίαν εὑρόντα Κύλωνος τοῦ Κροτωνιάτου εἰς Μεταπόντιον ὑπεξελθεῖν κἀκεῖ τὸν βίον καταστρέψαι ἀσιτίᾳ μὴ βουλόμενον περαιτέρω ζῆν.

Ἕρμιππος δέ φησι, πολεμούντων Ἀκραγαντίνων καὶ Συρακουσίων, ἐξελθεῖν μετὰ τῶν συνήθων τὸν Πυθαγόραν καὶ προστῆναι τῶν Ἀκραγαντίνων· τροπῆς δὲ γενομένης, περικάμπτοντα αὐτὸν τὴν τῶν κυάμων χώραν ὑπὸ τῶν Συρακουσίων ἀναιρεθῆναι. τούς τε λοιπούς, ὄντας πρὸς τοὺς πέντε καὶ τριάκοντα, ἐν Τάραντι κατακαυθῆναι, βουλομένους ἀντιπολιτεύεσθαι τοῖς προεστῶσι. **41.** καὶ ἄλλο τι περὶ Πυθαγόρου φησὶν ὁ Ἕρμιππος. λέγει γὰρ ὡς γενόμενος ἐν Ἰταλίᾳ κατὰ γῆς οἰκίσκον ποιήσαι καὶ τῇ μητρὶ ἐντείλαιτο τὰ γινόμενα εἰς δέλτον γράφειν σημειουμένην καὶ τὸν χρόνον, ἔπειτα καθιέναι αὐτῷ ἔστ' ἂν ἀνέλθῃ.

5-10. Cf. Φ^{apv} (non ad amussim). 12-15. Cf. Φ^{v} : φασὶ δὲ ὅτι γενόμενος — αὐτῷ.

1. καταφυγόντα BP Porphyr., *V. P.*, 57 ἀποφυγόντα F. 3. Ἡρακλείδης BP ἡρακλῆς F. Σατύρου] ἀτύρου B. ἐπιτομῇ] ἐπὶ τοῦ μή B. 4. post καί lac. susp. Cob. 5. Κύλωνος] Μίλωνος Mén. et Cob^{2}. (ut DG). μετάποντον B. ἐξελθεῖν F (ἐλθών Φ). 7. πολεμούντων] + τῶν F. Συρακουσίων BPFΦ^{ap} συρρακουσίων Φ^{v} Συρακοσίων Hüb. Cob. 8. τὸν Πυθαγόραν μετὰ τῶν συνήθων ~ F. μετὰ τῶν συνήθων > Φ. τὸν Πυθαγόραν] αὐτόν Φ. προστῆναι] + τὸν πυθαγόραν F^{1}. 9. διακάμπτοντα Φ^{p}. 10. Συρακουσίων BPF συρρακουσίων Φ^{v} συρακοσίων Φ^{ap}. 11. τούς] τοῖς B. 13. ὁ > F. λέγει γάρ > F. 14. ποιήσαι St. ποιῆσαι BP^{1}F ἐποίησε Φ^{v}. ἐντείλαιτο F ἐντειλαι τό P ἐντεῖλαι B^{1} ἐνετείλατο Φ^{v}. 15. αὐτῷ FΦ^{v} αὐτό P αὐτόν B^{1}.

---

90. Cf. Papyrus d'Herculanum (Crönert, *Studien zur Pal. und Papyr.*, VI, p. 147).

3-6. Ἡρακλείδης — ζῆν] Anonyme dans Porphyre, *V. P.*, 55 ss. Nicomaque dans Jamblique, *V. P.*, 252.

7 ss. Ἕρμιππος...] Hesychius (Scholie Platon). — Artemii Passio, 29.

12 ss. καὶ ἄλλο τι...] Cf. *supra*, §§ 21 et 38. — Lucien, *Gal.*, 18. Tertullien, *De an.*, 28. Scholie de Sophocle, *Electre*, v. 62. — Eustathe, *Ad Odys.*, pp. 1701, 61 et 1961, 10. Origène, *C. Celse*, II, 55.

τοῦτο ποιῆσαι τὴν μητέρα. τὸν δὲ Πυθαγόραν μετὰ χρόνον ἀνελθεῖν ἰσχνὸν καὶ κατεσκελετευμένον· εἰσελθόντα τε εἰς τὴν ἐκκλησίαν φάσκειν ὡς ἀφῖκται ἐξ Ἅιδου· καὶ δὴ καὶ ἀνεγίνωσκεν αὐτοῖς τὰ συμβεβηκότα. οἱ δὲ σαινόμενοι τοῖς λεγομένοις ἐδάκρυόν τε καὶ ὤμωζον καὶ ἐπίστευον εἶναι τὸν Πυθαγόραν θεῖόν τινα, ὥστε καὶ τὰς γυναῖκας αὐτῷ παραδοῦναι, ὡς καὶ μαθησομένας τι τῶν αὐτοῦ· ἃς καὶ Πυθαγορικὰς κληθῆναι. καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἑρμιππος.

42. Ἦν δὲ τῷ Πυθαγόρᾳ καὶ γυνή, Θεανὼ ὄνομα, Βροντίνου τοῦ Κροτωνιάτου θυγάτηρ· οἱ δὲ γυναῖκα μὲν εἶναι Βροντίνου, μαθήτριαν δὲ Πυθαγόρου. ἦν αὐτῷ καὶ θυγάτηρ Δαμώ, ὥς φησι Λύσις ἐν ἐπιστολῇ τῇ πρὸς Ἵππασον, περὶ Πυθαγόρου λέγων οὕτως· « Λέγοντι δὲ πολλοὶ τὺ καὶ δαμοσίᾳ φιλοσοφεῖν, ὅπερ ἀπαξίων Πυθαγόρας, ὅς γέ τοι Δαμοῖ τᾷ ἑαυτοῦ θυγατρὶ παρακαταθέμενος τὰ ὑπομνήματα ἐκέλευσε μηδενὶ τῶν ἐκτὸς τᾶς οἰκίας παραδιδόμεν. ἃ δὲ δυναμένα

1-4. Cf. Φ^{v} : μετὰ δὲ χρόνον — συμβεβηκότα . οἱ δ'ἐθαύμαζον.

2. ἰσχνόν BPF στυγνός Φ^{v}. κατεσκελευμένον P^{1}. τε] δέ Φ^{v}. τὴν > F. 3. δὴ καί > Φ^{v}. αὐτοῖς PFΦ^{v} αὐτός B. 7. καὶ — Ἑρμιππος > F. 9. μέν > F. βροντίνου εἶναι ~ F. 10-11. ἐν — Ἵππασον > F^{1}. 11. Ἵππασον BP ἵππαρχον F^{2} Hüb. Cob. Jambl., *V. P.*, 75, Epistol. gr., p. 603. λέγοντι] φαντί Jambl. 12. τύ Hüb. Cob. τοι BPF σε Jambl. Epist. δαμασία F^{1}. φιλοσοφέν Cas. Mén. Epist. (Cod. F) + τοῖς ἐντυγχάνουσι Jambl. τόπερ Jambl. ἀπαξίωσε Cob. Jambl. Epist. 13. τοι BP^{1} Jambl. τᾶι F > Epist. τά] + ἑαυτοῦ F. ὑπομνάματα Kühn Cob. Epist. ἐκέλευσε BPF ἐπέσκαψε Kühn Cob. Epist. παραδιδόμεν. ἀ] παραδιδομένα B.

---

8. γυνὴ Θεανώ] Hermésianax dans Athénée, XIII, 599 A. Porphyre, *V. P.*, 4. Jamblique, *V. P.*, 146, 265. Suidas, *s. v.* Θεανώ[2]. Artemii Passio, 29. Cf. Photius, *Cod.* 249, et Arsénius, *Violet.*, p. 310, W.

9. οἱ δὲ γυναῖκα ...] Suidas, *s. v.* Θεανώ [1 et 2]. Jamblique, *V. P.*, 267. — Cf. Dicéarque dans Porphyre, *V. P.*, 19, et Didyme dans Clément, *Strom.*, I, 80.

10. θυγάτηρ Δαμώ] JAMBLIQUE, *V. P.*, 146.

Λύσις ἐν ἐπιστολῇ...] EPISTOLOGRAPHI GRAECI, Hercher, p. 603 et JAMBLIQUE, *V. P.*, 72. Cf. Clément, *Strom.*, V, 57. Synésius, *Epist. ad Her.*, 143. Nicéphore Greg., *Hist.*, VIII, 7.

πολλῶν χρημάτων ἀποδίδοσθαι τὼς λόγως οὐκ ἐβουλάθη· πενίαν καὶ τὰς τῶ πατρὸς ἐπισκήψιας ἐνόμιζε χρυσῶ τιμιωτέρας ἦμεν, καὶ ταῦτα γυνά. » **43**. ἦν καὶ Τηλαύγης υἱὸς αὐτοῖς, ὃς καὶ διεδέξατο τὸν πατέρα καὶ κατά τινας Ἐμπεδοκλέους καθηγήσατο. Ἱππόβοτός γέ τοί φησι λέγειν Ἐμπεδοκλέα Τηλαύγει·

κλυτὲ κοῦρε Θεανοῦς Πυθαγόρεώ τε.

σύγγραμμα δὲ φέρεται τοῦ Τηλαύγους οὐδέν, τῆς δὲ μητρὸς αὐτοῦ Θεανοῦς τινα. ἀλλὰ καί φασιν αὐτὴν ἐρωτηθεῖσαν ποσταία γυνὴ ἀπ' ἀνδρὸς καθαρεύει, φάναι· « ἀπὸ μὲν τοῦ ἰδίου παραχρῆμα, ἀπὸ δὲ τοῦ ἀλλοτρίου οὐδέποτε. » τῇ δὲ πρὸς τὸν ἴδιον ἄνδρα μελλούσῃ

---

1. χραμάτων Cob. ἀποδόσθαι Epist. τώς F Epist. τ' ὡς B θῶς P^1. λόγως F Epist. λόγος BP^1. ἐβουλάθη BP Epist. (Cod. F) ἐβουλήθη F Epist. (Codd. PR). πενίαν] + δέ Cob. Epist. 2. τῶ πατρός T Epist. τῶ πρὸς $\overline{\text{πρς}}$ F τῶ $\overline{\text{πρί}}$ ὅς P^1 τῶν πατρίων B. ἐπισκήψιας *fr* ἐπισκήψειας F ἐπισκεψίας BP^1 ἐπισκάψιας Epist. ἐνόμιζε BPF ἐνόμισε Epist. ἐνόμιξε Hercher. ἦμεν BP Epist. (Cod. P) εἶμεν F ἔμεν Epist. (Codd. FR). 2-3. καί — γυνά > Epist. 3. γυνά ἦν. καί interp. F. αὐτοῖς BPF αὐτοῦ Cob. (ex DG). 4. γέ τοι] δέ F. 5. ἐνπεδοκλέα B. Τηλαυγεῖ F τηλαυγῆ BP Τήλαυγες Bentley et Cob. (ex *l* : telauges?). 6. Πυθαγόρεω F πυθαγόραω P^1 πυθαγορίω B. 7. φέρεται > F. 8. θεανοῦς τινα ἄλλα F. 9. δέ > B.

---

3. ἦν καὶ Τηλαύγης...] DIOGÈNE, I, 15 et VIII, 53. — PORPHYRE, *V. P.*, 4. JAMBLIQUE, *V. P.*, 146. Eusèbe, *Pr. ev.*, X, 14, 14. Suidas, *s. v.* Θεανώ[2] et *s. v.* Τηλαύγης. Photius, *Cod.* 249. Arsénius, *Viol.*, p. 310, W.

4. καὶ κατά τινας Ἐμπεδοκλέους καθηγήσατο] EUSÈBE, *Pr. ev.*, X, 14, 14. SUIDAS, *s. v.* Τηλαύγης et *s. v.* Ἐμπεδοκλῆς. ARSÉNIUS, *Viol.*, p. 310, W.

6. κλυτὲ ... Πυθαγόρεώ τε] Fr. 155, Diels.

8. Θεανοῦς τινα] DIDYME dans CLÉMENT, *Strom.*, I, 80; cf. IV, 44. Suidas, *s. v.* Θεανώ [1 et 2]. Stobée, *Ecl. phys.*, 10, 13. Pollux, *Onom.*, X, 21. Censorinus, *De die nat.*, 7. — Lettres dans Hercher, *Epistol. graeci*, p. 603 ss.

8-10. ἐρωτηθεῖσαν — οὐδέποτε] CLÉMENT, *Strom.*, IV, 121. Jamblique, *V. P.*, 132. Stobée, *Flor.*, 74, 53. Théodoret, *Gr. aff.*, XII, 7, 3. Théon, *Progymn.* (Rhet. gr., II, p. 98). Arsénius, *Viol.*, p. 294, W. – Attribué à Pythagore dans Jamblique, *V. P.*, 55.

πορεύεσθαι παρήνει ἅμα τοῖς ἐνδύμασι καὶ τὴν αἰσχύνην ἀποτίθεσθαι, ἀνισταμένην τε πάλιν ἅμα αὐτοῖσιν ἀναλαμβάνειν. ἐρωτηθεῖσα « ποῖα; » ἔφη· « ταῦτα δι' ἃ γυνὴ κέκλημαι. »

44. Ὁ δ' οὖν Πυθαγόρας, ὡς μὲν Ἡρακλείδης φησὶν ὁ τοῦ Σαραπίωνος, ὀγδοηκοντούτης ἐτελεύτα, κατὰ τὴν ἰδίαν ὑπογραφὴν τῶν ἡλικιῶν· ὡς δὲ οἱ πλείους, ἔτη βιοὺς ἐνενήκοντα.

Καὶ ἡμῶν ἐστιν εἰς αὐτὸν πεπαιγμένα οὕτως ἔχοντα·

Οὐ μόνος ἀψύχοις ἐπέχες χέρας, ἀλλὰ καὶ ἡμεῖς.
τίς γὰρ ὃς ἐμψύχων ἥψατο, Πυθαγόρα;
ἀλλ' ὅταν ἐψηθῇ τι καὶ ὀπτηθῇ καὶ ἁλισθῇ,
δὴ τότε καὶ ψυχὴν οὐκ ἔχον ἐσθίομεν.

ἄλλο·

Ἦν ἄρα Πυθαγόρης τοῖος σοφός, ὥστε μὲν αὐτὸς
μὴ ψαύειν κρειῶν καὶ λέγειν ὡς ἄδικον,
σιτίζειν δ' ἄλλους. ἄγαμαι σοφόν· αὐτὸς ἔφα μὲν
οὐκ ἀδικεῖν, ἄλλους δ' αὐτὸς ἔτευχ' ἀδικεῖν.

7-11. Φ^{v} : ἐστὶ δὲ εἰς αὐτὸν ἡμῶν ἐπίγραμμα· οὐ — ἐσθίομεν.
8-11. Anthol. Palat., VII, 121.

2. αὐτοῖς P^{1}. 4. φησίν > F. 6. ἐνενήκοντα] + ἐννέα Cas. Jacoby. 7. πεπηγμένα F + μέν BP^{1}. οὕτως ἔχοντα > F. 8. ἀψύχοις ἐπέχες BP^{1} ἀψύχοις ἐπέσχες F ἀψύχων ἀπέχες Anthol. ἀψύχων ἀπέσχες Φ^{v} ἐμψύχων ἀπέχες TAC *fr* Cob. : cf. Intr., p. 86. χεῖρας Φ^{v}. 9. ὅς > Φ^{v}. Πυθαγόρη Anthol. 10. τι] τί Φ^{v} τε F. ἁλισθῇ $B\Phi^{v}$ Anthol. ἀϊσθῇ F^{1} ἁγλισθῇ P. 11. οὐκ] μή Anthol. ἐσθίωμεν F. 12. ἀλλ' F. 13. ἄρα > F. 14. λέγειν B. 15. ἀγαμη B. 16. ἔτευχ' ἀδικεῖν Cob. ἔτυχ' ἀδικεῖν BPF ἄρ' ἦν ἀδικῶν St. Cob^{2}. (ex DG) ἐᾷ γ' ἀδικεῖν Meib.

---

1. ἅμα τοῖς ἐνδύμασι καὶ τὴν αἰσχύνην...] Cf. Hérodote, I, 8. Clément, *Paed.*, II, 100, 2 et III, 33. Plutarque, *Coniug. pr.*, 10.

5. κατὰ τὴν ἰδίαν ὑπογραφήν] Cf. *supra*, § 10.

6. ἐνενήκοντα] Hesychius (Scholie Platon). Papyrus d'Herculanum (Crönert, *Studien zur Paläog.*, VI, p. 147). — *Variantes :* Galien, t. XIV, p. 567, K. Jamblique, *V. P.*, 265. Théol. Arithm., p. 49. Syncellus, *Chron.*, p. 247 C. Photius, *Cod.* 249. Tzetzès, *Chil.*, XI, 92.

8-11. Cf. § 13.

13-16. Cf. § 12.

45. καὶ ἄλλο·

Τὰς φρένας ἦν ἐθέλῃς τὰς Πυθαγόραο νοῆσαι
ἀσπίδος Εὐφόρβου βλέψον ἐς ὀμφάλιον.
φησὶ γὰρ οὗτος· Ἐγὼν ἦν πρόβροτος. ὃς δ' ὅτε οὐκ ἦν
φάσκων ὥς τις ἔην, οὔτις ἔην ὅτ' ἔην.

καὶ ἄλλο, ὡς ἐτελεύτα·

Αἴ, αἴ, Πυθαγόρης τί τόσον κυάμους ἐσεβάσθη;
καὶ θάνε φοιτηταῖς ἄμμιγα τοῖς ἰδίοις.
χωρίον ἦν κυάμων· ἵνα μὴ τούτους δὲ πατήσῃ,
ἐξ Ἀκραγαντίνων κάτθαν' ἐνὶ τριόδῳ.

Ἤκμαζε δὲ καὶ κατὰ τὴν ἑξηκοστὴν Ὀλυμπιάδα· καὶ αὐτοῦ τὸ σύστημα διέμεινε μέχρι γενεῶν ἐννέα ἢ καὶ δέκα. **46**. τελευταῖοι

7-10. Anthol. Palat., VII, 122.

2. ἐθέλῃς DGT *fr* ἐθέλοις BPF. Πυθαγόραο DGT *fr* πυθαγόροιο BP¹ πυθαγοροῖο F. 3. ἐφόρβου B. ὀμφάλιον Mén. ὀμφαλόον F ὀμφαλόν BP¹. 4-5. φησὶ — τις ἔην > F¹. 4. ἐγὼν P αἰγῶν B. ἦν¹ St. Cob. (ex DG) ἤμην BP. 5. φάσκων Cob¹. φάσκειν BP. ὥς B ὅς P. οὔτις Cob¹. ὅκτις BP¹ ὅστις F. ὅτ' ἔην F ὅτε ἦν BP. 4-5. φησὶ γάρ· οὗτος (οὗτος· St. Cob²·) ἐγὼν ἦν πρὸ βροτός (πρόβροτος St. Cob²·)· ὃς δὲ ὅτ' οὐκ ἦν (ὅς δ' ὅτε οὐκ ἦν St. ὃς δ' ὁπότ' οὐκ ἦν Cob²·) || φάσκεν ὅτ' ἦν, δήπουγ' (δήπου St. Cob²·) οὐκ ἄρ' (ἂν St.) ἔην ὅτ' ἔην (ὅτε ἦν St.) St. Roeper Cob². (cf. DG, Intr., p. 86). 8. θάνε (θάναι B) φοιτηταῖς BPF θανὲ φυιτοῖς Codex Anthol. 11. καί > Cob. τήν] + δευτέραν καὶ Jacoby. 12. ἤ > F. καί > Pear. Cob².

2-5. Cf. § 5.

7-10. Cf. § 40.

11. ἤκμαζε δὲ...] Augustin, *De civ.*, 18, 37. — Cf. Aristoxène dans Porphyre, *V. P.*, 9. Cicéron, *De rep.*, II, 28; *Tusc.*, I, 38 et IV, 2. Diodore, X, 3, 1. Clément, *Strom.*, I, 65 et 129. Aulu-Gelle, XVII, 21, 6. Jamblique, *V. P.*, 35. Solinus, XI, 31. Strabon, XIV, 638. Eusèbe, *Chr.*, II, 201. Cyrille, *In Jul.*, I, 13 A. Tatien, *Adv. Gr.*, 41.

12. ἐννέα ἢ καὶ δέκα] Cf. Diodore, XV, 76, 4. Photius, *Cod.* 249.

12 ss. τελευταῖοι — Φλιάσιοι] Cf. Platon, *Phédon*. Jamblique, *V. P.*, 251 et 267.

γὰρ ἐγένοντο τῶν Πυθαγορείων, οὓς καὶ Ἀριστόξενος εἶδε, Ξενόφιλός τε ὁ Χαλκιδεὺς ἀπὸ Θράκης καὶ Φάντων ὁ Φλιάσιος καὶ Ἐχεκράτης καὶ Διοκλῆς καὶ Πολύμναστος, Φλιάσιοι καὶ αὐτοί. ἦσαν δὲ ἀκροαταὶ Φιλολάου καὶ Εὐρύτου τῶν Ταραντίνων.

Γεγόνασι δὲ Πυθαγόραι τέτταρες περὶ τοὺς αὐτοὺς χρόνους, οὐ πολὺ ἀπ' ἀλλήλων ἀπέχοντες· εἷς μὲν Κροτωνιάτης, τυραννικὸς ἄνθρωπος· ἕτερος Φλιάσιος, σωμασκητής, ἀλείπτης ὥς φασί τινες· τρίτος Ζακύνθιος· < τέταρτος > οὗτος, οὗ φασιν εἶναι τὼπόρρητον τῆς φιλοσοφίας, αὐτῶν διδάσκαλος· ἐφ' οὗ καὶ τὸ « Αὐτὸς ἔφα » παροιμιακὸν εἰς τὸν βίον ἦλθεν. **47.** οἱ δὲ καὶ ἄλλον, ἀνδριαντοποιὸν Ῥηγῖνον, γεγονέναι φασὶ Πυθαγόραν, πρῶτον δοκοῦντα

---

1. εἶδε] οἶδε vel ᾔδει Richards. 2. ἀπὸ Θράκης > F. φελιάσιος F (ut videtur). 3. καί^2 > F. 7. [ἀλείπτης] secl. Kühn. [ἀλείπτης — τινες] secl. Hüb. Cob. 8. τέταρτος add. Hüb. + αὐτός Cob. οὗτος, οὗ φασιν Hüb. οὗ φασιν οὗτος (οὕτως F) ~ BPF. τὼπόρρητον scripsi τοὐπόρρητον BF τοὐπόρητον P^1 τἀπόρρητα *fr* Cob. 9. [αὐτῶν διδάσκαλος] secl. Hüb. Cob. [διδάσκαλος] secl. Kühn. 11. δοκούντων B.

---

1. οὓς καὶ Ἀριστόξενος εἶδε] Cf. Suidas, *s. v.* Ἀριστόξενος. Aulu-Gelle, IV, 11.

6. εἷς μὲν Κροτωνιάτης...] Cf. Théopompe et Hermippe dans Athénée, V, p. 213 F. Tertullien, *Apol.*, 46, 13.

7. σωμασκητής] Cf. *supra*, §§ 12-13.

8. Ζακύνθιος] Aristoxène, *Harm.*, II, p. 36. Artémon dans Athénée, XIV, 637 B.

8-9. τὼπόρρητον τῆς φιλοσοφίας] Aristote dans Jamblique, *V. P.*, 31. Timée, *ibid.*, 258. Dicéarque dans Porphyre, *V. P.*, 19. Aristoxène dans Diogène, VIII, 15.

9. αὐτὸς ἔφα] vulgaire. Cicéron, *De nat. deor.*, I, 5, 10. Quintilien, *Inst. or.*, II, 1, 27. Clément, *Strom.*, II, 24. Origène, *C. Celse*, I, 7. Cyrille, *Com. in Is.*, 32. Julien, *Epist.*, 63. Valère-Maxime, VIII, 15, ext. 1. Hermias, *Irris. gent.*, 16. Théodoret, *Gr. aff.*, I, 12. Grég. Naz., *Or.*, 27, 10. Scholie d'Aristophane, *Nuées*, 195. Olympiodore, *Vita Plat.* (fin). Cramer, *Anecd. Par.*, IV, 414. Hiéroclès, *In Aur. Carm.*, 45 ss. Eustathe, *Ad Iliad.*, p. 37, 35. Suidas, *s. v.* αὐτὸς ἔφα. — Cf. Jamblique, *V. P.*, 53, 88, 255 (Timée). Élien, *V. H.*, IV, 17. Ammien-Marcellin, XXII, 16, 21. Ausone, XVIII, 29, 38. Boëce, *Inst. mus.*, I, 33.

10-11. ἀνδριαντοποιὸν Ῥηγῖνον] Polémon dans Athénée, I, 19 B. Pline, *H. n.*, 34, 19, etc.

ῥυθμοῦ καὶ συμμετρίας ἐστοχάσθαι· καὶ ἄλλον, ἀνδριαντοποιὸν Σάμιον· καὶ ἕτερον, ῥήτορα μοχθηρόν· καὶ ἰατρὸν ἄλλον, τὰ περὶ σκίλλης γεγραφότα καί τινα περὶ Ὁμήρου συντεταγμένον· καὶ ἕτερον Δωρικὰ πεπραγματευμένον, ὡς Διονύσιος ἱστορεῖ.

Ἐρατοσθένης δέ φησι, καθὸ καὶ Φαβωρῖνος ἐν ὀγδόῃ Παντοδαπῆς Ἱστορίας παρατίθεται, τοῦτον εἶναι τὸν πρῶτον ἐντέχνως πυκτεύσαντα ἐπὶ τῆς ὀγδόης καὶ τετταρακοστῆς Ὀλυμπιάδος, κομήτην καὶ ἀλουργίδα φοροῦντα. ἐκκριθῆναί τε ἐκ παίδων καὶ χλευασθέντα αὐτίκα προσβῆναι τοὺς ἄνδρας καὶ νικῆσαι. **48**. δηλοῦν δὲ τοῦτο καὶ τοὔπίγραμμα, ὅπερ ἐποίησε Θεαίτητος·

Πυθαγόρην τινά, Πυθαγόρην, ὦ ξεῖνε, κομήτην,
ἀδόμενον πύκτην εἰ κατέχεις Σάμιον,
Πυθαγόρης ἐγώ εἰμι· τὰ δ' ἔργα μου εἴ τιν' ἔροιο
Ἠλείων, φήσεις αὐτὸν ἄπιστα λέγειν.

---

2. σκίλλης Muret et Cas. (cf. Plin. *N. H.*, XIX, 30, Galen., XIV, p. 567, K) σκύλλης C κίλλης B κήλης PF. 5-6. καθό — Ἱστορίας > F. ἐν] + τῇ Cob. 6. πρώτως F. 8. ἐκκριθέντα Cob. (ex *l* : selectumque?). ἐκ] + τῶν F. 9. δηλοῦν Cob. (ex DG δηλοῖ?) ἁπλοῦν BPF. τούτω P. 11. Πυθαγόρην^2 > F. 12. ἀιδόμενον B ἀδόμενον P ἀηδόμενον F. 14. ἠλεῖον F.

---

1. Σάμιον] Pline, *ibid.*, etc.

2. ῥήτορα μοχθηρόν] Un rhéteur Πειθαγόρας est cité par Philostrate, *Vit. Sophist.*, 19.

ἰατρὸν ἄλλον] Cf. Celse, *De medic.*, I, proœm.

2-3. τὰ περὶ σκίλλης γεγραφότα] Cf. Pline, *H. n.*, 19, 30. Galien, t. XIV, p. 567, K.

4. ὡς Διονύσιος ἱστορεῖ] Denys d'Halicarnasse ? (Maass, *Phil. Unt.*, III, p. 32).

7. ἐπὶ τῆς ὀγδόης καὶ τετταρακοστῆς Ὀλυμπιάδος] Cf. Africanus dans Eusèbe, *Chron.*, I, p. 200. Antilochus dans Clément, *Strom.*, I, 80. Tite-Live, I, 18, 2. Denys d'Halic., *Ant. rom.*, II, 59, 2.

6-7. πυκτεύσαντα ... κομήτην] Syncellus, *Chron.*, p. 239B. Lucien, *Gal.*, 8; *Vit. auct.*, 2. Jamblique, *V. P.*, 11 et 30. Augustin, *Ep.*, III, 137, 3. Cf. Ps-Plutarque, *Prov. alex.*, 108. Hesychius, *s. v.* ἐν Σάμῳ κομήτης. Diogénien, IV, 58, Arsénius, *Viol.*, 231. Apostolius, VII, 31. Prov. Vatic., app., I, 87.

Τουτον ὁ Φαβωρῖνός φησιν ὅροις χρήσασθαι διὰ τῆς μαθηματικῆς ὕλης, ἐπὶ πλέον δὲ Σωκράτην καὶ τοὺς ἐκείνῳ πλησιάσαντας καὶ μετ' αὐτοὺς Ἀριστοτέλην καὶ τοὺς Στωικούς· ἀλλὰ μὴν καὶ τὸν οὐρανὸν πρῶτον ὀνομάσαι κόσμον· καὶ τὴν γῆν στρογγύλην· ὡς δὲ Θεόφραστος, Παρμενίδην· ὡς δὲ Ζήνων, Ἡσίοδον. **49.** τούτῳ φησὶν ἀντιπαρατάσσεσθαι Κύλωνα, καθάπερ Ἀντίλοχον Σωκράτει.

Ἐπὶ δὲ τοῦ ἀθλητοῦ Πυθαγόρου καὶ τοῦτο ἐλέγετο τὸ ἐπίγραμμα·

Οὕτω πυκτεύσων ἐς Ὀλύμπια παισὶν ἄνηβος
ἦλυθε Πυθαγόρης Ἐρατοκλέους Σάμιος.

Ὁ δὲ φιλόσοφος καὶ ὧδε ἐπέστειλε·

« Πυθαγόρης Ἀναξιμένει.

Καὶ σύ, ὦ λῷστε, εἰ μηδὲν ἀμείνων ἦς Πυθαγόρεω γενεήν τε καὶ κλέος, μεταναστὰς ἂν οἴχεο ἐκ Μιλήτου. νῦν δὲ κατερύκει σε ἡ πατρόθεν εὔκλεια· καὶ ἐμέ τε ἂν κατείρυκεν Ἀναξιμένει ἐοικότα. εἰ δὲ ὑμεῖς

---

2. σωκράτη B. ἐκεῖνο F. 3. μετ' αὐτούς scripsi μετ' αὐτά P^1 μεταυτά B μετὰ ταῦτα F. 4. πρῶτον > B. 5. τοῦτο F. φησίν BPF φασίν Cob. (ex DGT *fr*). 6. Κύλωνα Mén. Cob. (cf. § 40) κύδωνα BPF. Ἀντίλοχον Cob. (cf. II, 46) ἀντίδοκον BP^1F ἀντίδικον T *fr*. 7. ἐπί PF ἐπεί B. τὸ ἐπίγραμμα > F. 8. οὕτω BP^1F οὗτος Cob. (ut *fr* T). εἰς F. 9. ἦλθε B. Ἐρατοκλέους scripsi (cf. Jambl., *V. P.*, 25) ὁ κρο ... B^1 ὁ κροτέω P^1 ὁ κρότεω F ὁ κράτεω ACT *fr* Cob. ὁ κροτώνιος B^2. 10. ὧδε > B^1. 13. ἡ > B^1. 14. τε] δέ Cob. κατείρυκεν P κατήρυκε B κατέρυκεν F.

---

1. ὅροις χρήσασθαι...] Aristote, *Met.*, A, 5, p. 987*a*; M, 3, p. 1078*b* 21; *Eth. Nicom.*, E, 8, p. 1132*b* 21. Cf. *Magna mor.*, A, 1, p. 1182*a* 11. Jamblique, *V. P.*, 161.

4. κόσμον] Cf. Platon, *Gorgias*, p. 508A. Aëtius, II, 1, 1. Jamblique, *V. P.*, 37, 59, 162. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 10. Scholie *Iliade*, Γ, 1. Photius, *Cod.* 249, p. 440*a*.

5. Παρμενίδην] Cf. DIOGÈNE, IX, 21.

τούτῳ φησὶν...] ARISTOTE dans DIOGÈNE, II, 46.

11. Πυθαγόρης Ἀναξιμένει] Réponse à la Lettre d'Anaximène à Pythagore, Diogène, II, 5.

οἱ ὀνήιστοι τὰς πόλιας ἐκλείψετε, ἀπὸ μὲν αὐτέων ὁ κόσμος αἱρεθήσεται, ἐπικινδυνότερα δὲ αὐτῇσι τὰ ἐκ Μήδων. **50**. οὔτε δὲ ἀεὶ καλὸν αἰθερολογίη μελεδωνόν τε εἶναι τῇ πατρίδι κάλλιον. καὶ ἐγὼ δὲ οὐ πάντα περὶ τοὺς ἐμεωυτοῦ μύθους, ἀλλὰ καὶ ἐν πολέμοις οὕς διαφέρουσιν ἐς ἀλλήλους Ἰταλιῶται. »

Ἐπειδὴ δὲ περὶ Πυθαγόρου διεληλύθαμεν, ῥητέον περὶ τῶν ἐλλογίμων Πυθαγορικῶν· μεθ' οὕς περὶ τῶν σποράδην κατά τινας φερομένων· ἔπειθ' οὕτως ἐξάψομεν τὴν διαδοχὴν τῶν ἀξίων λόγου ἕως Ἐπικούρου καθὰ καὶ προειρήκαμεν. περὶ μὲν οὖν Θεανοῦς καὶ Τηλαύγους διειλέγμεθα· λεκτέον δὲ νῦν περὶ Ἐμπεδοκλέους πρῶτον· κατὰ γάρ τινας Πυθαγόρου διήκουσεν.

---

1. οἱ ὀνήιστοι Hüb. οἱ ὀνηστοί F οἷον ἧστοι B οἷον, ἥστοί P¹. πόλεις F. ἐκλείψετε P ἐκλίψεται B ἐκλείψητε F αἱρεθήσεται F εὑρεθήσεται BP. 2. ἐπικινδυνότερα T *fr* ἐπικινδυνότερον DG ἐπὶ δὲ κινδυνότερα B¹P¹F (κινδυνώτερα). δὲ > BP. αὐτῇσι F αὐτῆς ἢ P¹ αὐτῆς εἴ B. δέ > F¹. αἰεί F. 3. καλόν > F¹. αἰθερολογεῖν B. 4. ἐμεωυτοῦ P ἐμέω ὠυτοῦ B (ὠυ 2ª m. ?) ἐμὲ αὐτοῦ F. 5 ἐς > F. 6. τόν B¹. 8 λόγου F λόγους BP¹. 10. δὲ νῦν > F. πρῶτον F πρωτου BP¹. 11. διήκουσεν F διήκουσε B διήκουεν P¹.

---

4. ἀλλὰ καὶ ἐν πολέμοις...] Cf. Porphyre, *V. P.*, 21. Jamblique, *V. P.*, 33.
6-11. ἐπειδὴ — διήκουσεν] Cf. I, 15; VIII, 91; IX, 20.

COMMENTAIRE

ET

ÉTUDE DES SOURCES

Φέρε καί — διαλάβωμεν. Cette introduction reprend la classification annoncée dans le Prologue, au paragraphe 13. Je renvoie à ce propos aux notes de l'Introduction, pages 50 et suivantes.

1. Le premier chapitre traite de l'origine et de l'ascendance de Pythagore.

§ 1. — ὥς φησιν Ἕρμιππος. Cette citation d'Hermippe me paraît, à cause de sa place et parce que Σάμιος représente plutôt l'opinion vulgaire, se rapporter à la profession du père du philosophe et non à la patrie de Pythagore.

Τυρρηνὸς ἀπὸ μιᾶς τῶν νήσων κτλ.] Néanthe, dans Porphyre, *V. P.*, 2, cite plus particulièrement l'île de Lemnos. Cette opinion avait rallié de bonne heure de solides autorités, puisque à Aristoxène se joignent, d'après Clément d'Alexandrie (*Strom.*, I, 62), Aristarque (lequel?) (1) et Théopompe. D'où vient cette tradition? Les anciens biographes ont-ils voulu, comme le pense Ed. Meyer (2), expliquer par cette origine barbare le mysticisme de Pythagore, qui paraissait étranger à la Grèce? Ou les Pythagoriciens étrusques (cf. Jamblique, *V. P.*, 127) n'ont-ils pas cherché, par l'invention de ces rapports, à glorifier leur patrie?

---

(1) Preller, Rose, Stählin conjecturent, en place de ce nom, celui d'Aristote.
(2) *Gesch. des Altert.*, II. §§ 502 s.

Un passage de Plutarque (*Qu. Conv.*, VIII, 7) montre que, de son temps encore, on fouillait le folklore étrusque pour y trouver l'explication de plusieurs croyances et préceptes pythagoriciens et que l'on concluait, de ces concordances, à l'origine étrusque de Pythagore. Mais, précisément, ces parallèles sont institués par quelqu'un qui se réclame de la race étrusque. A ce point de vue encore, rien de plus instructif qu'un fragment d'Antonius Diogène conservé par Porphyre, *V. P.*, 10 : l'opinion de l'origine tyrrhénienne s'y trouve liée à une légende miraculeuse dont l'origine étrusque n'est pas douteuse (1).

Origine phliasienne. — L'extrait qui débute par ἔνιοι δέ se prolonge, à en juger par la continuation du style indirect, jusque Ζωΐλου τοῦ θείου. Cette opinion est déjà signalée par l'historien Lycus dans Porphyre, *V. P.*, 5. Mais une concordance plus intéressante est fournie par un passage de Pausanias (II, 13, 1), qui rapporte la généalogie suivante : Hippase, Euphron, Mnésarque, Pythagore. Pausanias prétend la tenir de traditions locales de Sicyone et de Phlionte. La ville de Phlionte servait de décor, dans un conte d'Héraclide Pontique (cf. *infra*, § 8), à l'entrevue de Pythagore avec le tyran Léon. D'autre part, il existait à Phlionte, dès le début du IV^e^ siècle, un cercle pythagoricien qu'a rendu célèbre le début du *Phédon*. Dès lors, on est fondé à chercher l'origine de ces légendes du type hagiographique dans la confrérie de l'endroit et à donner ainsi raison à Pausanias.

Pour illustrer la tradition isolée qui appelle Marmacos le père de Pythagore, notons que Plutarque (*Paul-Émile*, 2, 1 et *Numa*, 8, 11) et Festus (*s. v. Aemilia*) donnent le nom de Mamercus à l'un des fils du philosophe. Ici, nous avons affaire au travail des généalogistes romains : la *gens* Aemilia prétendait, en effet, descendre de ce personnage, qui aurait été surnommé Aemylios.

---

(1) W. Schulz, *Herakles am Scheidewege*, — *Philologus*, 1909, p. 493. L'auteur de cet article s'est mépris sur le rôle attribué à Pythagore dans la légende.

§ 2. — καὶ τρία ποτήρια κτλ. Ce débris d'anecdote n'est pas à sa place dans un chapitre qui est réservé à la famille du philosophe. Ce genre de surprises forme une des caractéristiques de la « manière » de Diogène. Cette note annonce déjà les relations de Pythagore avec les prêtres égyptiens (§ 3) : celles-ci sont attestées par un grand nombre de biographes, dont le plus ancien est Antiphon (Porphyre, *V. P.*, 7).

ἔσχε δὲ καὶ ἀδελφούς... Cette notice provient, à en juger par le nom de Τυρρηνός, de la même source primordiale que les traditions de l'origine étrusque. J'en vois une preuve de plus dans le fait qu'elles se retrouvent, réunies, dans l'extrait biographique d'Antonius Diogène, cité plus haut. Un degré plus ancien dans les autorités biographiques est formé par le nom de Néanthe (Porphyre, *V. P.*, 2). Signalons que dans le fragment de Néanthe comme dans celui d'Antonius Diogène, le frère aîné s'appelle, non Εὔνομος, mais Εὔνοστος : ce sont, à l'origine, de simples variantes paléographiques.

καὶ δοῦλον Ζάμολξιν : vieille légende que racontaient déjà, à en croire Hérodote (IV, 95), les colons grecs du Pont et de l'Hellespont. Elle est destinée à expliquer certaines ressemblances des idées religieuses des Gètes avec celles des Pythagoriciens, spécialement en ce qui concerne la croyance à l'immortalité de l'âme. Elle s'est constituée des mêmes éléments que les récits des voyages de Pythagore, mais elle a suivi un processus tout différent et servi des tendances contraires : Pythagore est apparu comme le maître, non comme le disciple de Zamolxis. C'est, sans doute, parce que les colons avaient grand intérêt à rehausser le prestige de la civilisation grecque dans leurs relations avec les populations de l'hinterland.

La citation d'Hérodote paraît se rapporter à Κρόνον νομίζοντες ; c'est à tort : il n'est pas question de cette identification dans le texte de l'historien. Voilà un des nombreux exemples de citations inexactes qu'on trouve dans les compilations de la littérature alexandrine. C'est Mnaséas (d'après Suidas, *s. v.* Ζαμ., et l'Etymologicum magnum, *ibid.*), qui identifiait Zamolxis

avec Cronos. Dans ces textes, la citation de Mnaséas voisine avec celle d'Hérodote. On peut croire qu'il en était de même dans l'un des manuels compulsés par Diogène : ainsi s'expliquerait la méprise du compilateur.

2. Section réservée à l'éducation et aux voyages d'études de Pythagore.

οὗτος ἤκουσε κτλ. Les autorités qui confirment les rapports avec Phérécyde sont si nombreuses et si anciennes et les légendes qu'elles racontent sont empreintes d'une tendance édificatrice si évidente qu'on peut les faire dériver des cercles des anciens Pythagoriciens eux-mêmes. La tradition repose-t-elle sur un fondement historique ou est-elle seulement destinée à expliquer des ressemblances de doctrines?

Ces rapports apparaissent, dans la tradition, sous un double aspect : dans sa jeunesse, Pythagore reçoit les enseignements de Phérécyde; plus tard, il donne ses soins à son maître, accablé par la vieillesse et la maladie, et l'ensevelit pieusement. La fixation chronologique du second événement était, chez les Anciens, fort débattue. Les uns estimaient que Pythagore, à l'époque de la mort de Phérécyde, n'avait pas quitté l'Ionie; selon les autres, il s'était déjà établi en Italie et il avait dû faire le voyage de Crotone à Délos pour aller soigner son maître. L'auteur suivi ici par Diogène adopte la première opinion, comme Dicéarque et Néanthe (Porphyre, *V. P.*, 56 et 1), Porphyre, *V. P.*, 15, et probablement Apulée, *Flor.*, II, 15. Un anonyme antérieur à Dicéarque (Porphyre, *V. P.*, 55), Héraclide Lembos (Diogène, VIII, 40) et Nicomaque (Jamblique, *V. P.*, 184, 252; cf. Porphyre, *V. P.*, 55) reportent ce voyage à une date ultérieure et le font coïncider avec le début des troubles antipythagoriciens de Crotone. Sans mentionner ce synchronisme, Diodore, X, 3, 4, comme Aristoxène probablement (Diogène, I, 118), place le voyage à la même époque.

Ces divergences d'opinion s'expliquent par les variations des historiens anciens sur la chronologie de la vie de Pythagore.

Par exemple, si l'on adopte la fixation ordinaire de l'ἀκμή de Phérécyde à 544 (Diogène, I, 121), et qu'on place, comme Aristoxène (Porphyre, *V. P.*, 9), le départ de Pythagore pour l'Italie vers 532, il est bien évident que Pythagore dut quitter l'Italie pour aller ensevelir son maître à Délos. Ceux qui sont d'un autre avis reculent d'autant le départ de Pythagore pour Crotone : c'est le cas pour Dicéarque et Néanthe et probablement aussi pour Timée, qui plaçait ce départ vers 512 (1).

La source de Diogène en ce passage paraît être Néanthe; qu'on se reporte, pour en juger, au § 1 (cf. § 15) de la *Vie* de Porphyre.

ἤκουσεν Ἑρμοδάμαντος. Ce personnage peu connu est présenté comme l'un des maîtres de Pythagore par Néanthe, *ibid.*, et par Apollonius (Porphyre, *V. P.*, 2 et Jamblique, *V. P.*, 11), qui paraît utiliser Timée. Dans Apulée (*Flor.*, II, 15), ce descendant de Créophyle porte le nom de Léodamas : simple variante orthographique. Cette notice témoigne des efforts tentés par les familles des aèdes ioniens pour rattacher à leurs Écoles un génie tel que Pythagore.

§ 3. — ἐγένετο οὖν ἐν Αἰγύπτῳ ... Dans ce chapitre, Diogène cite Antiphon, mais seulement pour corroborer un détail : Pythagore aurait appris la langue égyptienne. Dans la *Vie* de Porphyre, l'extrait de ce biographe est plus étendu (§§ 7 et 8) et la comparaison permet de lui rapporter aussi le passage de Diogène qui mentionne une lettre de recommandation adressée par Polycrate à Amasis.

La question chronologique est, ici encore, très confuse. Antiphon place la période des voyages au temps de Polycrate (532 et après), à une époque où d'autres biographes, Aristoxène en tête, font entreprendre à Pythagore le voyage d'Italie. Nous reconnaissons ici les mêmes divergences chronologiques que nous avons constatées à propos de Phérécyde. Antiphon suit la tradition de Dicéarque.

---

(1) Cf. le *Musée belge*, 1920, pp. 5 et suiv.

Une autre différence consiste en ce que les relations de Pythagore avec Polycrate apparaissent ici comme cordiales. Selon Aristoxène et d'autres auteurs, au contraire, Pythagore gagne l'Italie pour fuir la tyrannie de Polycrate.

Les auteurs qui placent les voyages d'études au début du règne de Polycrate sont : Jamblique, *V. P.*, 11 (Apollonius) ; les Theologoumena Arithm., p. 40; Strabon, XIV, 632, et Apulée, *Flor.*, II, 15. Strabon combine d'ailleurs les deux traditions : quand Pythagore rentre à Samos, Polycrate gouverne toujours la ville et le philosophe se décide à s'expatrier. Même contamination de deux sources contradictoires dans Diogène (εἶτα ἐπανῆλθεν εἰς Σάμον κτλ). Ces divergences n'ont pas provoqué l'étonnement du compilateur, qui adopte successivement les deux points de vue.

On ne peut dire avec certitude si Diogène (ou l'un de ses auteurs) a pris aussi dans Antiphon l'idée des voyages en Chaldée et en Perse. Mais Antonius Diogène (Porphyre, *V. P.*, 11 ss.), qui paraît utiliser Antiphon, décrit aussi l'initiation de Pythagore à la science et aux rites religieux des Chaldéens et des Mages.

Les notices sur les voyages de Pythagore à l'étranger remontent aux sources les plus anciennes de la biographie, Aristoxène et Timée. On peut même déjà découvrir cette tendance chez Isocrate (*Busiris*, 28). Cette partie de la légende de Pythagore paraît avoir une origine indépendante de la tradition de l'École : Pythagore, démon ou dieu, n'avait, en effet, rien à apprendre auprès des prêtres ou des savants étrangers. C'est donc dans la tradition érudite que se sont formés les rudiments de ces récits. Les tendances xénophiles des historiens du IV^e^ siècle, toujours enclins à expliquer la civilisation grecque par des emprunts à l'Orient ou à l'Égypte, ont pénétré aussi dans la biographie. Mais, une fois ce courant établi, l'esprit de l'École réagit sur les récits en vogue et s'ingénia à leur donner un caractère merveilleux ou édifiant et à les adapter à la propagande pythagoricienne.

On peut noter, dans ces récits, une tendance à élargir de plus en plus le cercle des voyages du philosophe. Plus la tradition est récente, plus nombreux et éloignés sont les peuples dont la religion, la science ou les mœurs servent d'objet d'études à Pythagore. C'est que le cercle des connaissances géographiques et ethnographiques des historiens s'est agrandi. C'est aussi que tous rivalisent à trouver des sources nouvelles des doctrines pythagoriciennes. A l'origine, on se contente de l'Égypte, de la Chaldée, de la Perse. Plus tard, on y joint l'Arabie, l'Inde, la Judée, la Gaule. On voit que Diogène s'en est sagement tenu aux traditions les plus anciennes.

Notre auteur rapporte ensuite que Pythagore visita, en compagnie d'Épiménide, l'antre du mont Ida, en Crète. Porphyre, *V. P.*, 17 (cf. un fragment biographique d'un papyrus d'Herculanum) [1], raconte aussi l'initiation de Pythagore aux mystères de l'Ida. D'autre part, Apulée, *Flor.*, II, 15, met en rapport Pythagore avec le prophète crétois Épiménide. Ces biographes s'intéressent avant tout à la formation du caractère religieux et du mysticisme de Pythagore. A un stade plus ancien de la tradition, au contraire, c'est par des motifs profanes qu'on explique le voyage en Crète. Selon Timée, que suivent Apollonius (Jamblique, *V. P.*, 25), Justin, XX, 4, et Valère-Maxime, VIII, 7, ext. 2, le voyage de Pythagore en Crète et à Lacédémone avait pour but l'étude des lois et des institutions. Il faut encore rattacher au même groupe de traditions la légende selon laquelle Pythagore prit femme en Crète (Porphyre, *V. P.*, 4 ; Suidas, *s. v.* Θεανώ[2]).

Pythagore revient ensuite à Samos et, ne pouvant supporter la tyrannie de Polycrate, il s'embarque pour Crotone. En Italie, il établit des lois et fonde une Société de trois cents membres qui gouverne aristocratiquement la ville.

La première partie de cette notice provient d'Aristoxène (Porphyre, *V. P.*, 9). La seconde est un résumé assez inexact de

---

(1) Crönert, *Studien zur Paläographie...*, VI, p. 147.

Timée (Justin, XX, 4, et Apollonius dans Jamblique, *V. P.*, 254). Cet historien avait évalué à trois cents le nombre des membres de la Société et avait attribué à leur politique des tendances conservatrices. Mais, comme, dans son récit des persécutions dirigées contre les Pythagoriciens (Jamblique, *V. P.*, 254 ss.), ceux-ci s'élèvent contre les exigences du mouvement démocratique, la Société peut passer, aux yeux d'un lecteur superficiel, pour un club aristocratique. L'erreur s'est aggravée du fait que Diogène attribue à Pythagore l'établissement de lois nouvelles. Pythagore est devenu ainsi un réformateur politique.

Il n'est pas sans intérêt de suivre le processus de cette altération de la tradition, puisque, par bonheur, l'examen des passages parallèles permet d'en découvrir l'origine. Nicomaque (Porphyre, *V. P.*, 21, et Jamblique, *V. P.*, 33), citant les villes où s'est exercée l'influence de Pythagore, ajoute αἷς καὶ νόμους ἔθετο διὰ Χαρώνδα τε τοῦ Καταναίου καὶ Ζαλεύκου τοῦ Λοκροῦ. Ce texte permet de reconstituer trois étapes dans l'altération de la tradition. On commence par rattacher les législateurs (mythiques?) de la Grande-Grèce à l'École pythagoricienne; on fait ensuite honneur de leur œuvre à l'influence de Pythagore; enfin, un abréviateur peu consciencieux dépeint Pythagore comme un réformateur politique.

3. §§ 4 et 5. — Diogène rapporte quelles furent, selon Héraclide Pontique, les existences antérieures de Pythagore : Aethalide, fils d'Hermès; Euphorbe, héros de la guerre de Troie; Hermotime et enfin Pyrrhos, pêcheur délien. Héraclide présente cette série de préincorporations comme un récit de Pythagore (περὶ αὐτοῦ τάδε λέγειν) et il insère dans ce récit deux anecdotes. L'une rapporte qu'Euphorbe décrivait le circuit (περιπόλησις) de son âme dans des métempsycoses animales et végétales, ainsi que les châtiments qu'elle avait subis ou qu'elle avait vu infliger à d'autres âmes dans les Enfers. L'autre est un trait de la vie d'Hermotime : voulant prouver qu'il avait existé sous le nom d'Euphorbe, il se rendit à Branchides et y désigna le bouclier

d'Euphorbe, ex-voto dédié par Ménélas en souvenir de sa victoire sur Euphorbe.

E. Rohde, qui a, le premier, étudié cette curieuse légende (*Rhein. Mus.*, XXVI, p. 557), supposait d'abord qu'Héraclide s'inspirait ici d'un livre pythagoricien apocryphe, une sorte de Κατάβασις εἰς Ἅιδου où Pythagore se serait mis en scène. Dans une Scholie de Sophocle (*Électre*, v. 62), en effet, Pythagore paraît présenter la connaissance de ses existences antérieures comme une révélation qu'il a reçue aux Enfers. Diogène nous aurait même conservé un fragment de cet ouvrage, au § 14 de cette biographie.

Plus tard (*Psyche*, II², p. 417), convaincu par des objections de Diels (*Archiv für Gesch. der Phil.*, III, p. 469), il convint que l'existence d'un tel écrit à l'époque d'Héraclide n'était pas prouvée. Il admit que la γραφή citée au § 14 est l'ouvrage pythagoricien tripartite cité aux § 6 et ss., dont l'auteur a pu utiliser le récit d'Héraclide. Le rapport établi par le Scholiaste de Sophocle entre les métempsycoses et la descente aux Enfers dérive d'une combinaison tardive. La seconde notice ne provient pas, d'ailleurs, d'Héraclide, puisque la κατάβασις est expliquée par une supercherie, mais de la parodie d'Hermippe (Diogène, VIII, 41). La légende des préincorporations serait tout entière de l'invention d'Héraclide, sauf la partie relative à Euphorbe, où Rohde reconnaît un fonds beaucoup plus ancien. Divers auteurs (Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, I, 645; Cléarque et Dicéarque dans Aulu-Gelle, IV, 11) répètent cette tradition avec de légères modifications. D'après Rohde, l'ouvrage d'Héraclide qui est utilisé ici par Diogène ne peut pas être le περὶ τῶν ἐν ᾅδου comme le supposait Diels. Cette conjecture se heurterait aux mêmes objections que soulève l'hypothèse d'un ouvrage intitulé Κατάβασις : le rapport établi entre la descente aux Enfers et les métempsycoses est tardif.

Tout récemment, P. Corssen (*Rhein. Mus.*, 1912, p. 28) et A. Rehm (*ibid.*, p. 423) ont cru reconnaître dans ce fragment d'Héraclide un extrait du dialogue *Abaris*, qui mettait en scène Pythagore et paraît avoir contenu une description des Enfers.

Ce me semble être une entreprise chimérique de rechercher à quelle œuvre d'Héraclide ce fragment appartient. Il est possible que ce soit au περὶ τῶν ἐν ᾅδου, comme le pensait Diels; je ne puis me rallier, sur ce point, à la critique de Rohde. En effet, une profonde différence sépare la version du Scholiaste de celle d'Héraclide. Le premier place la description des Enfers dans la bouche de Pythagore. Dans le récit d'Héraclide, au contraire, Pythagore ne joue qu'un rôle très effacé : c'est Euphorbe qui retrace les épisodes de la vie infernale. Pour la même raison, il est difficile d'admettre que nous ayons affaire à un extrait de l'*Abaris*, où Pythagore, et non Euphorbe, était au premier plan.

Rohde estime que cette légende est sortie tout entière, hormis l'épisode d'Euphorbe, de l'imagination d'Héraclide. Cette opinion ne me paraît pas suffisamment tenir compte de l'antiquité des passages parallèles et des conditions d'éclosion de la littérature religieuse. Pour jeter quelque lumière sur ce sujet, il est nécessaire de considérer les rapports de la version d'Héraclide avec celles des autres auteurs.

On peut classer en trois catégories les textes qui nous entretiennent de ce sujet. Les uns ne mentionnent que le souvenir de l'incarnation de l'âme de Pythagore dans la personne d'Euphorbe. D'autres rapportent la même série de métempsycoses que le texte d'Héraclide. Dans cette catégorie, il faut distinguer ceux qui se contentent de reproduire la même série de noms, de ceux qui établissent un rapport entre cette révélation et une descente aux Enfers de Pythagore : Tertullien (*De anima*, 28), le Scholiaste de Sophocle (*Électre*, v. 62) et Suidas (*s. v.* ἥδη). Cette tradition, dégagée des éléments parodiques qu'une critique assez tardive y a introduits, me paraît représenter une variante ancienne et intéressante. Elle est apparentée aux notices du IV^e^ siècle qui rapportent une descente de Pythagore aux Enfers : Hiéronyme de Rhodes (Diogène, VIII, 21), Aristophon (Diogène, VIII, 38), etc.

Enfin, d'autres auteurs connaissent des séries différentes de métempsycoses dont Euphorbe forme toujours le noyau. Je

relève dans cette catégorie les noms de Dicéarque et de Cléarque, biographes à peu près contemporains d'Héraclide. La notice des Theologoumena Arithmetica, page 40, qui cite comme autorités Aristoxène, Androcyde, Eubulide, Néanthe et Hippobotos, a négligé de rappeler les noms des personnages qui forment la chaîne mystique; elle se borne à indiquer le nombre d'années (216) de l'intervalle qui sépare deux incarnations.

La plus ancienne allusion au miracle mnémonique de Pythagore paraît figurer dans les vers d'Empédocle (fr. 129 Diels = Porphyre, *V. P.*, 30; Jamblique, *V. P.*, 67) (1) :

> ὁππότε γὰρ πάσῃσιν ὀρέξαιτο πραπίδεσσιν,
> ῥεῖ' ὅ γε τῶν ὄντων πάντων λεύσσεσκεν ἕκαστον
> καί τε δέκ' ἀνθρώπων καί τ' εἴκοσιν αἰώνεσσιν.

Si l'on considère l'antiquité de ces notices, leur nombre et leur variété, il me semble impossible d'admettre que le seul récit d'Héraclide puisse avoir fourni la matière de cette riche éclosion de légendes religieuses. Il faut en chercher l'origine dans la littérature miraculeuse sortie, dans le courant des VI^e^, V^e^ et IV^e^ siècles, des Confréries pythagoriciennes. On peut affirmer que la version d'Héraclide n'est pas empruntée à une Κατάβασις attribuée à Pythagore, non pour les raisons invoquées par Rohde, mais parce que la description des Enfers y était faite par Euphorbe. C'est là une des caractéristiques de la tradition héraclidienne : Euphorbe est la figure centrale de la légende, bien qu'on ne puisse méconnaître que Pythagore forme comme le couronnement et la raison d'être de la construction mystique.

Cette remarque permet de jeter quelque lumière sur le

---

(1) Rohde, *Psyche*, II^2^, p. 417; Diels, *Vors.*, I^3^, p. 272. Empédocle, il est vrai, ne citait pas le nom du personnage qu'il décrit dans ces vers. Timée y reconnaissait Pythagore (Diogène, VIII, 54); d'autres, Parménide. En tout cas, l'opinion de quelques auteurs modernes (par exemple, Zeller, *Sitzungsber. der Berl. Akad.*, 1889, pp. 985 et suiv.), selon qui ce portrait est celui d'un personnage mythique de l'âge d'or, ne me paraît pas soutenable. Les anciens, qui lisaient le texte intégral du poème, y ont vu un personnage historique.

caractère de l'œuvre religieuse utilisée par Héraclide. Elle est née d'un essai de syncrétisme de la sotériologie pythagoricienne avec le culte phrygien du héros *Bon-Pasteur*. Il a dû exister au VI[e] siècle, dans la littérature de la renaissance religieuse qu'on appelle ordinairement orphique, faute d'une désignation plus exacte, quelque apocalypse d'Euphorbe. On peut rattacher aux idées de ce courant religieux qui glorifie le héros asiatique, une tradition rapportée par Callimaque (1) (Hunt, *Oxyrh. Pap.*, VII. p. 33) :

> ... γράφοντα (scil. τὸν Θαλῆν) τὸ σχῆμα
> τοὐξεῦρ' ὁ Φρὺξ Εὔφορβ[ος], ὅστις ἀνθρώπων
> τρ[ίγ]ωνα καὶ σκ[αληνὰ] πρῶτος ἔγρ[α]ψε
> καὶ κύκλον ἐπ[ταμήκε'] ἠδὲ νηστεύειν
> τῶν ἐμπνεό[ντ]ων ε[ἶπεν·

Euphorbe est représenté ici comme le révélateur de la géométrie astrologique et l'initiateur à la pratique de l'abstinence. On comprend ainsi pourquoi il a pu être honoré comme un prépythagoricien et pourquoi il forme la principale figure de la chaîne de métempsycoses de Pythagore (2).

On peut signaler un autre trait caractéristique de la légende d'Héraclide dans l'histoire de la reconnaissance du bouclier. Le rôle joué par Hermotime en cette occasion est attribué dans toutes les autres traditions à Pythagore et la scène de l'anecdote est placée ailleurs : à Argos, à Mycènes, à Delphes, etc.

La comparaison avec quelques passages parallèles (Maxime de Tyr, Diodore, Tertullien, Scholiaste de l'*Iliade*) permet, malgré les divergences, d'éclaircir le texte de Diogène, qui pèche par obscurité (ἐπέδειξεν ἣν Μενέλαος ἀνέθηκεν ἀσπίδα, etc.). Il faut

(1) L'auteur suivi par DIODORE, X, 6, 4, s'est imaginé que le nom d'Euphorbe représentait ici Pythagore, ce qui est inadmissible, pour des raisons d'ordre chronologique. On ne pouvait songer à faire décrire par Thalès des figures géométriques inventées par Pythagore. L'auteur de DIOGÈNE LAËRCE, I, 25, a bien compris qu'il s'agissait du héros phrygien.

(2) Comparez à ceci le rôle que joue ce personnage (Βουκολίδης Εὔφορβος) dans la révélation des vertus magiques des pierres (ORPHÉE, *Lith.*, v. 431 et suiv.).

entendre que Hermotime, comme signe du miracle, désigne l'un des boucliers déposés en ex-voto comme étant celui d'Euphorbe. On le retourne et l'on découvre l'inscription Εὐφόρβου, qui convainc les assistants.

4. §§ 6-10. — Chapitre relatif aux écrits de Pythagore. Diogène commence par une polémique contre ceux qui nient que Pythagore ait laissé des écrits. Le texte présente ici quelques difficultés d'interprétation. Il est donc nécessaire de le traduire :

« Certains prétendent que Pythagore n'a pas laissé d'écrit; mais ils se trompent. Héraclite, en tout cas, le crie presque et déclare : « Pythagore, le fils de Mnésarque, a pratiqué la » recherche plus que tous les hommes — et, ayant fait un choix, » il a composé ces livres (qui forment) sa propre science, sa » lourde érudition, ses artifices [*ou* : et, ayant pillé ces écrits, » il a fabriqué sa propre sagesse... etc.] ». Il a parlé ainsi, vu que, au début de son traité *De la Nature*, Pythagore s'exprime comme suit : « Non, par l'air que je respire; non, par l'eau que » je bois, je n'infligerai pas un blâme au sujet de ce discours ».

Sur le point de savoir quel sens Diogène (ou sa source) a donné à la seconde partie du fragment d'Héraclite, il n'y a pas de doute possible. De toute évidence, il l'a interprétée dans le premier sens, puisqu'il y relève une preuve de l'existence d'écrits de Pythagore. En outre, Diogène établit un rapport de cause à effet (ἐπειδήπερ) entre le début du φυσικόν de Pythagore et la critique d'Héraclite. Diels remarque, à juste titre [1], qu'il paraît considérer le blâme d'Héraclite comme une réplique à une sorte de défi de Pythagore et il propose de corriger le οὐ κατοίσω ψόγον des manuscrits : « je n'infligerai pas de blâme », d'ailleurs mal construit avec περί, en οὔ κοτ' οἴσω ψόγον : « je ne supporterai jamais de blâme ».

---

[1] *Ein gefälschtes Pythagorasbuch*, dans l'*Archiv für Gesch. der Philos.*, III, p. 453.

Diogène indique ensuite la nature des trois ouvrages écrits par Pythagore : c'est un παιδευτικόν, un πολιτικόν et un φυσικόν. Il en cite des extraits aux §§ 9 et 10.

H. Diels a démontré (1) que ce traité tripartite est un faux écrit vers le III^e^ ou le II^e^ siècle avant Jésus-Christ en dialecte ionien et rédigé en partie d'après le *Recueil de Sentences pythagoriciennes* d'Aristoxène. Non seulement il en retrouve des débris dans la biographie de Diogène, mais il en signale encore l'influence dans le Ps.-Ocellus, Varron, Ovide, Diodore et Lucien. Diels pense que le faussaire a calqué la division tripartite de son livre sur celle de l'ouvrage pythagoricien que, d'après certaines traditions, Philolaos aurait vendu à Platon (Satyrus dans Diogène, VIII, 9; Jamblique, *V. P.*, 199, et Diogène, VIII, 15 = Aristoxène). Il aurait opposé son œuvre, comme une édition authentique des écrits, restés secrets, de Pythagore, à la publication de Philolaos, condamnée par les Pythagoriciens restés réfractaires à toute divulgation des doctrines par l'écrit.

On peut chercher ailleurs encore l'explication de la division tripartite et rendre compte en même temps des titres choisis par le faussaire. Il est à noter, tout d'abord, que la distinction de trois sciences correspond aux trois ordres d'activité de l'ancienne Société pythagoricienne : les études scientifiques, l'éducation de la jeunesse, la politique. C'est aussi la raison pour laquelle certains auteurs prétendent que la Société était divisée en classes, parmi lesquelles on note des οἰκονομικοί, des πολιτικοί, des φυσικοί ou θεωρητικοί (2). On peut encore rapprocher cette distinction de celle qu'établit, dans la philosophie de Zoroastre, une notice des Scholies de Platon (*In I^um^ Alcib.*, p. 480). On sait qu'un grand nombre d'auteurs, dont le plus ancien est Aristoxène (Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 13), considèrent Zoroastre comme le principal maître de philosophie de Pythagore.

---

(1) *Loc. cit.*, pp. 451 ss.

(2) Jamblique, *V. P.*, 72, 74, 107, 108, 150; Scholies à Théocrite, XIV, 5; Photius, *Cod.* 249; Suidas, *s. v.* Πυθαγόρας; Aulu-Gelle, I, 9; Varron dans S^t^ Augustin, *De ord.*, II, 20. Cf. mon *Essai sur la politique pythagoricienne* (Paris, Champion, 1922), pp. 23 et suiv.

L'extrait de la scholie : τρία μέρη φιλοσοφίας εἶναι κατ' αὐτόν, φυσικόν, οἰκονομικόν, πολιτικόν, reproduit à peu près les titres des ouvrages pythagoriciens, car on peut donner à οἰκονομικόν son sens le plus général. Le περὶ φύσεως de Zoroastre est cité par Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 12; Proclus, *In Remp.*, II, p. 109, et Suidas, *s. v.* Ζωροάστρης, et il est aisé de reconnaître dans les doctrines qui lui sont attribuées (Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 13 et VI, 23; Plutarque, *De an. procr.*, II, 2, etc.) des théories pythagoriciennes qu'on n'a même pas pris la peine de déguiser.

Je crois retrouver la mention de ces ouvrages pythagoriciens dans l'une des versions de la Lettre de Lysis à Hipparque (ou Hippase) sur le précepte pythagoricien du secret (Hercher, *Epist. gr.*, p. 601 ss.; cf. Jamblique, *V. P.*, 146; Diogène, VIII, 42). Pythagore aurait laissé à sa fille Damo des ὑπομνήματα, qui auraient passé à sa fille Bitalé, puis à Télaugès. Celui-ci les aurait utilisés pour écrire l'Ἱερὸς Λόγος (en prose et en dialecte dorien). Il est fort possible que cette revision de la Lettre ait d'abord servi d'introduction à la publication du faux tripartite. Elle aura servi plus tard de marraine à l'édition de l'Ἱερὸς Λόγος miraculeusement retrouvé. Ainsi se succèdent plusieurs générations d'apocryphes qui se volent leurs actes d'état civil, d'ailleurs truqués, et se chassent les uns les autres (1).

La constitution du texte, le sens et l'authenticité du fragment d'Héraclite forment des questions fort controversées. Évidemment, il ne peut venir à l'esprit de personne de l'interpréter à la façon de Diogène, qui fait dépendre ταύτας τὰς συγγραφάς de ἐποιήσατο et qui regarde ces συγγραφαί comme des écrits de Pythagore.

Th. Gomperz (*Sitzungsber. der Wien. Ak.*, 1887, p. 1003) considère les mots ἐκλεξάμενος ταύτας τὰς συγγραφάς comme une interpolation introduite par l'auteur de l'ouvrage pythagoricien apocryphe pour servir de preuve d'authenticité à son œuvre. Il

(1) Cf. mes *Études sur la Littérature pythagoricienne*, pp. 105 et 205.

entend πολυμαθείην comme un complément direct et σοφίην comme une apposition. Ed. Zeller (*Sitz. der Berl. Ak.*, 1889, p. 986) incline à croire que ταύτας τὰς συγγραφάς aurait remplacé un ταῦτα primitif. A son avis, σοφίην joue le rôle de complément direct, πολυμαθείην celui d'apposition. Diels (*Archiv f. Gesch. der Phil.*, III, p. 451, n. 1, et *Vorsokr.*, I³, p. 103), qui interprète le texte comme Zeller, tient le fragment pour apocryphe ou tout au moins pour falsifié. La principale objection qu'il élève contre l'authenticité est que ce texte sert de point d'appui à un *faux* pythagoricien. Selon lui, il fut créé sur le modèle des fragments 40 et 81. Cependant Burnet (*Early Greek Philos.*, p. 147, 3, — trad. franç., p. 150) et Eisler (*Weltenmantel und Himmelszelt*, p. 720, 2) admettent l'authenticité du texte. Tout récemment, enfin, Gercke (*Einleitung in die Altert.*, II², 1902, p. 366), précisant certaines remarques de Burnet, a répondu d'une façon qui me paraît convaincante aux objections de Diels. Concernant les origines suspectes du fragment, il remarque que le faussaire devait juger bien plus avantageux de tirer parti d'un texte authentique d'Héraclite, qui paraissait faire allusion aux συγγράμματα pythagoriciens, que d'en forger de toutes pièces un nouveau ou d'entreprendre une falsification, qu'un érudit alexandrin pouvait aisément dénoncer. Après une pénétrante analyse du sens des mots et des rapports grammaticaux, il traduit : *Pythagoras verarbeitete die Forschung, das vorhandene Wissen (anderer), und machte, nachdem er seine Auswahl daraus getroffen hatte, diese Urkunden zu einer eigenen Afterweisheit.* Ταύτας τὰς συγγραφάς est pris ici pour un complément direct, mais le terme ne désigne nullement des écrits de Pythagore, mais bien les sources écrites de son érudition.

Deux vers d'un auteur du V^e^ siècle, Ion de Chios (Diels, *Vors.*, I³, p. 287, fr. 4 douteux), rappellent assez une partie du fragment d'Héraclite :

> εἴπερ Πυθαγόρης ἐτύμως ὁ σοφὸς περὶ πάντων
> ἀνθρώπων γνώμας ἤδεε κἀξέμαθεν.

Le rapport est évident. Ion aurait-il, par hasard, fait allusion aux mots méchants d'Héraclite? En tout cas, les deux textes s'éclairent l'un l'autre, bien que l'un soit inspiré par la bienveillance, l'autre pénétré d'une acerbe critique.

Revenons au texte de Diogène.

Au § 7, après avoir cité les trois ouvrages de Pythagore, l'auteur ajoute : τὸ δὲ φερόμενον ὡς Πυθαγόρου Λύσιδός ἐστι. Cette note paraît former le complément de l'opinion anonyme qui ne reconnaissait pas d'écrits authentiques de Pythagore : ἔνιοι μὲν Πυθαγόραν μηδὲ ἓν καταλιπεῖν σύγγραμμά φασι. Il semble qu'on puisse regarder ces deux phrases comme des vestiges du fonds primitif de la biographie, recouvert, lors d'un remaniement postérieur, par l'alluvion de l'ouvrage tripartite. En effet, dans le Prologue (16), Pythagore est classé parmi les philosophes qui n'ont pas laissé d'écrits. Entre tous les auteurs qui niaient l'existence d'ouvrages authentiques de Pythagore, retenons le nom de Démétrius, l'une des sources favorites de nos biographies. Il citait, en effet, Philolaos comme le premier Pythagoricien qui eût écrit περὶ φύσεως (Diogène, VIII, 85).

Il n'est guère possible de préciser la nature ou le titre de l'ouvrage que la note de Diogène attribue à Lysis. Ménage songeait aux *Vers Dorés*. Mais Nauck a prouvé que la publication des Χρυσᾶ Ἔπη est d'époque fort tardive (1). Selon Diels (*l. c.*, p. 452, n. 4), l'auteur de Diogène envisageait peut-être le poème de l'Ἱερὸς Λόγος. On peut s'étonner de voir attribuer un ouvrage pythagoricien à Lysis, car celui-ci passait pour l'auteur d'une Lettre, célèbre dans la Tradition alexandrine, qui condamne l'enseignement public et réprouve, par conséquent, toute publication.

Diogène reproduit ensuite un extrait d'Héraclide Lembos qui attribue six ouvrages à Pythagore. La formule qui introduit cette citation paraît, de prime abord, indiquer qu'Héraclide ne

(1) Dans l'Appendice à son édition de la *V. P.* de Jamblique. Cf. mes *Études sur la Littérature pythagoricienne*, pp. 45 et suiv.

fait qu'ajouter ces ouvrages aux trois livres cités plus haut : φησὶ ... γεγραφέναι αὐτὸν καὶ περὶ τοῦ ὅλου κτλ. Cette impression se renforce du fait qu'ailleurs (Diogène VIII, 44 : κατὰ τὴν ἰδίαν ὑπογραφὴν τῶν ἡλικιῶν), Héraclide semble faire allusion à une doctrine rapportée dans l'apocryphe (§ 10). Mais cette théorie était aussi exposée dans l'Ἱερὸς Λόγος cité par cet auteur (1). En outre, si le compilateur avait trouvé dans la biographie d'Héraclide la mention des trois livres cités plus haut, il n'aurait pas employé, pour les introduire, une formule par laquelle il ne reconnaît que ces trois ouvrages comme authentiques.

Le premier des ouvrages portés sur la liste d'Héraclide est un poème intitulé περὶ τοῦ ὅλου. Τὸ ὅλον désigne l'Univers dans les textes pythagoriciens ou orphiques (Diels, *Vors.*, I³, pp. 284, 22; 331, 2; II, p. 170, 30).

Un autre poème, dont le premier vers est cité, est un Ἱερὸς Λόγος, dont le texte fut établi, au IVe siècle sans doute, d'après les fragments retrouvés çà et là dans la littérature pythagoricienne (2). Il ne doit pas être confondu avec un autre Ἱερὸς Λόγος qui était écrit en prose dorienne (3).

Du περὶ ψυχῆς et du περὶ εὐσεβείας, nous ne savons rien.

Le cinquième nom de la liste est *Hélothalès*. Cet ouvrage mettait probablement en scène, dans un dialogue, le père du poète-philosophe Épicharme. On sait que les Pythagoriciens avaient revendiqué Épicharme pour l'un des leurs (Jamblique., *V. P.*, 166, 266 etc.) : Diogène le range parmi les Pythagoriciens et lui consacre même une biographie. Plusieurs ouvrages, entre autres un livre publié sous le nom de son fils Métrodore (Jamblique, *V. P.*, 241), avaient mis en relief et commenté les doctrines pythagoriciennes cachées dans ses comédies. Il est vraisemblable, en effet, qu'Épicharme a été influencé par la renaissance reli-

(1) Cf. mes *Études sur la Littérature pythagoricienne*, pp. 19 et 33.
(2) *Ibid.*, pp. 1-75.
(3) *Ibid.*, pp. 191-208.

gieuse du VI[e] siècle. *Hélothalès* est une production des cercles pythagoriciens qu'il faut expliquer par les même tendances (1).

Le dernier ouvrage cité par Héraclide porte le titre *Croton.* On peut songer à y reconnaître le nom du héros éponyme fondateur de Crotone, dont le souvenir est évoqué dans l'un des Discours prononcés par Pythagore à son arrivée à Crotone (Jamblique, *V. P.*, 50). Mais, il est plus vraisemblable que ce livre était consacré à un Pythagoricien qui fut l'époux de Théano, selon certaines versions (Suidas, *s. v.* Θεανώ[1]).

Τὸν δὲ μυστικὸν λόγον Ἱππάσου φησὶν εἶναι, γεγραμμένον ἐπὶ διαβολῇ Πυθαγόρου. Cet ouvrage, reconnu comme apocryphe par la critique alexandrine, est une variante de l'Ἱερὸς Λόγος qui, selon Timée (Jamblique, *V. P.*, 259), fut composé par les adversaires politiques des Pythagoriciens comme une parodie du poème authentique qui portait ce titre. Cet historien attribue à Ninon la version sur laquelle il a mis la main. Mais il cite (§ 257), parmi les adversaires de la Société pythagoricienne, un certain Hippase, qu'on peut identifier avec celui auquel Héraclide attribue la paternité de ce pamphlet antipythagoricien.

§ 8. — Ἴων δὲ ὁ Χῖος ἐν τοῖς Τριαγμοῖς φησιν αὐτὸν ἔνια ποιήσαντα ἀνενεγκεῖν εἰς Ὀρφέα. Cette note reparaît dans Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 131. Elle doit être rapprochée d'un extrait d'Épigène cité par Clément au même endroit, d'après lequel la Κατάβασις εἰς ᾅδου et l'Ἱερὸς Λόγος orphiques sont l'œuvre du pythagoricien Cercops, les Φυσικά et le Πέπλος, de Brontinos.

Diogène rapporte ensuite l'entrevue que Pythagore aurait eue avec le tyran Léon de Phlionte et au cours de laquelle il se serait proclamé *philosophe*. La source citée est Sosicrate; mais celui-ci tient l'anecdote d'Héraclide Pontique (Cicéron, *Tusc.*, V, 3, et Diogène, I, 12). D'après Valère-Maxime (VIII, 7, 2), c'est à Olympie que Pythagore aurait fait cette déclaration.

Les passages parallèles, fort nombreux, permettent de com-

---

(1) Sur cette littérature, cf. DIELS, *Vors.*, I[2], p. 116.

pléter et d'éclaircir le texte de Diogène. Si Pythagore s'appelle modestement *philosophe* (« qui cherche la Sagesse », ou mieux, peut-être, « l'ami du Sage »), c'est parce que, à son avis, Dieu seul est sage. La déclaration de Pythagore apparaît comme une réaction et une protestation contre l'idéal du VI[e] siècle, qui visait à atteindre la sagesse elle-même (1).

Le mot φιλόσοφος apparaît pour la première fois, à ce qu'il semble, dans un fragment d'Héraclide (35, Diels) : « il faut que les hommes *philosophes* soient instruits (ἵστορας) d'un très grand nombre de choses ». On peut rapprocher l'expression εὖ μάλα πολλῶν ἵστορας de l'ἱστορίη et de la πολυμαθείη dont Héraclide fait, par ailleurs (fr. 40 et 129), une spécialité de Pythagore. Le terme φιλόσοφος apparaît encore, un peu plus tard, dans le titre d'un ouvrage de Zénon d'Élée, πρὸς τοὺς φιλοσόφους (Suidas, *s. v.* Z.), livre de polémique qui visait peut-être les Pythagoriciens. Chez Hérodote (I, 30), le mot est associé à l'idée de θεωρίη, comme dans le conte d'Héraclide Pontique. A partir de cette époque, le mot est assez souvent employé : on le note dans le Corpus hippocratique, dans Gorgias, Alcidamas, Isocrate, Platon. Le sentiment religieux auquel il faudrait rapporter, pour une part, d'après Héraclide Pontique, l'invention du mot *philosophe* est aussi exprimé dans le *Phèdre* de Platon, p. 278 d, et dans l'*Apologie*, pp. 23 et 29.

§§ 9-10. — Extraits des trois livres cités plus haut; à en juger par la nature des doctrines, ils proviennent du παιδευτικόν.

Diogène cite le texte original de deux fragments (3 et 4) ; les deux autres extraits sont rapportés sous la forme doxographique. Le troisième est illustré par une anecdote, évidemment étrangère au livre. Les fragments 3 et 4 et l'anecdote sont reproduits aussi par Diodore, X, 9 (3, 4, 5); en outre, la première doctrine rapportée par Diogène se trouve dans cet auteur plus longue-

---

(1) Diodore, X, 10, 1 : Καταμεμφόμενος γὰρ τοὺς πρὸ αὐτοῦ κεκλημένους ἑπτὰ σοφοὺς ἔλεγεν ὡς σοφὸς μὲν οὐδείς ἐστιν ἄνθρωπος ὤν...

ment développée (8 et 9). Dans Diodore, le second fragment manque ; par contre, d'autres doctrines enchâssées dans le même chapitre proviennent aussi, sans doute, de l'ouvrage pythagoricien (9, 1, 2 et 6). L'anecdote est rapportée par Plutarque au Pythagoricien Clinias et, par un Gnomologe, à Épicure (1).

L'auteur à qui Diodore et Diogène ont emprunté ces fragments ne se contentait donc pas de citer le texte du παιδευτικόν. Il en rehaussait le sens par des anecdotes tirées tantôt de la légende de Pythagore, tantôt de celle des Pythagoriciens (Diodore, X, 9, 1 et 2). Diels (*l. c.*, p. 462) pense que cet intermédiaire a dû être Alexandre Polyhistor. Corssen (*Rh Mus.*, 1912, p. 251) est d'avis que Diogène (ou son auteur) ne connaît le παιδευτικόν que par le περὶ πυθαγορικῶν συμβόλων d'Androcyde, écrivain ionien du IV^e^ siècle. Les raisons sur lesquelles il s'appuie sont de deux sortes : d'abord, des vestiges de dialecte ionien ont subsisté dans l'anecdote de Diogène (σωυτοῦ), ainsi que dans le commentaire du fragment 4 (νεηνίσκος, νεηνίης). Ensuite, Jamblique rapporte, *V. P.*, 145, sous l'autorité d'Androcyde, une anecdote qui pourrait servir d'exemple au fragment 1 (= 7 et 8 dans Diodore).

Les raisons linguistiques invoquées sont sans valeur : la forme ionienne σωυτοῦ est de l'invention de Cobet ; quant aux termes νεηνίης, νεηνίσκος, il est naturel que l'auteur, pour les expliquer, les retienne du texte à commenter. Le second motif paraît plus sérieux, surtout si l'on considère que la source de Diogène et de Diodore semble avoir eu pour principe d'illustrer la théorie par l'exemple. Mais le rapport est trop vague pour qu'on puisse se prononcer avec quelque assurance.

La matière du παιδευτικόν paraît être fort antique et digne d'intérêt, encore que ses origines soient suspectes. Le fragment 1 n'est qu'une paraphrase d'une doctrine de l'ancien Ἱερὸς Λόγος (2). Comme Diels l'a montré (*l. c.*, p. 466 ss.), les autres fragments

(1) Sur les confusions de ce genre, cf. USENER, *Epicurea*, pp. LX et suiv.
(2) *Études*, pp. 24 et suiv.

rappellent, par certains traits, les Πυθαγορικαὶ Ἀποφάσεις d'Aristoxène. Mais ces concordances partielles ne me paraissent pas prouver à suffisance que l'auteur du παιδευτικόν ait pillé l'ouvrage de ce biographe; on peut aussi bien imaginer qu'ils ont puisé tous deux à des sources communes plus anciennes. L'ouvrage mériterait qu'on tentât un nouvel essai de reconstitution plus parfait, par une étude fort poussée des notices communes à Diodore et à Diogène.

5. §§ 10-16. — Dans les paragraphes qui suivent, le compilateur a jeté pêle-mêle une foule de notices disparates, abrégées, mutilées, obscures, concernant les différents genres d'activité de Pythagore. Beaucoup rapportent des découvertes (εὑρήματα) du philosophe.

Il débute par une citation de Timée : εἶπέ τε πρῶτος κοινὰ τὰ φίλων εἶναι καὶ φιλίαν ἰσότητα. Les deux formules sont solidaires l'une de l'autre et inséparables d'une autre définition de l'amitié, célèbre dans l'Antiquité : τί ἐστι φίλος; ἄλλος ἐγώ. C'est l'*alter ego* des Latins, que notre langue a adopté. Très tôt, cette définition devint proverbiale, puisqu'on la trouve déjà dans la *Grande Morale*, II, 15. Φιλία = ἰσότης paraît avoir été, dans l'opinion de Timée, le fondement de la règle de la communauté des biens. Les auteurs d'Alexandre Polyhistor (*infra*, § 33) ajoutent un correctif à cette définition : l'amitié est, pour eux, une ἐναρμονία ἰσότης [1]. Le κοινὰ τὰ τῶν φίλων est déjà cité dans certains textes du V^e^ et du IV^e^ siècle comme une sorte de proverbe : Euripide, *Oreste*, v. 735 (cf. *Phénic.*, v. 243); Platon, *Lysis*, p. 207 c, et *Phèdre*, p. 279 c. Selon Timée, ce n'était pas une vaine formule, mais une règle de l'organisation de la Société, où les biens étaient mis en communauté. Zénobe (*Centur.*, IV, 79), Photius (*Lex.*, *s. v.* κοινά) et le Scholiaste du *Phèdre* ont conservé un extrait de Timée qui ne laisse aucun

(1) Allusion de Platon, *Lois*, VI, p. 757 A. Cf. Euripide, *Phén.*, 536 : ἰσότητα τιμᾶν ἢ φίλους ἀεὶ φίλοις... συνδεῖ.

doute sur cette interprétation. On peut donc, avec certitude, rattacher à la citation de Timée, dans Diogène, le début de la description de la Société pythagoricienne : κατετίθεντο τὰς οὐσίας εἰς ἓν ποιούμενοι.

Jamblique (*V. P.*, 71-73) nous présente, de l'organisation de la Société, un tableau complet qu'il tient d'Apollonius. Celui-ci, qui est tributaire de Timée pour la plus grande partie de sa Biographie de Pythagore, a utilisé, ici aussi, son auteur favori : une simple comparaison avec le fragment de Timée cité plus haut et avec le début de son récit des Persécutions (§ 254) (1) permet de le constater. Or, il y a une concordance remarquable entre la description d'Apollonius et la notice incomplète et obscure de Diogène. Voici comment il faut reconstituer le texte original, si mal utilisé par Diogène : après une période d'examen de trois ans (oubliée ici), les disciples entrent dans une sorte de noviciat et mettent leurs biens en communauté. On ne leur permet pas de voir le maître; un rideau le dérobe à leurs yeux pendant qu'ils écoutent ses paroles. En outre, ils doivent garder le silence. Après cinq années de ce régime, ils sont admis à voir Pythagore (2) et deviennent des disciples parfaits ou *ésotériques*.

L'exposé emprunté à Timée est interrompu mal à propos en cet endroit par l'intercalation d'une note tirée d'Hermippe. Mais il se continue au § 11 : καὶ γὰρ καὶ σεμνοπρεπέστατος κτλ. L'auteur veut justifier la règle qui faisait de la contemplation de Pythagore un privilège réservé aux disciples parfaits : c'est qu'il était d'une beauté majestueuse et qu'on le croyait une incarnation d'Apollon.

Des traits de la description de Timée se retrouvent épars et souvent défigurés dans la tradition. Tantôt, on rappelle la règle du silence de cinq ans (3), que l'on interprète dans un sens

(1) Cf. la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, 1909, pp. 95 et suiv.

(2) Pythagore, selon Timée (JAMBLIQUE, *V. P.*, 254), paraît avoir mené, après la fondation de la Société, une vie complètement retirée et pour ainsi dire secrète.

(3) La plus ancienne allusion au silence pythagoricien est celle d'ISOCRATE, *Busiris*, 29.

absolu; tantôt, celle de la communauté des biens, qui se mue rapidement en une sorte de communisme; tantôt encore, la distinction des disciples en ésotériques et exotériques, qui a servi de point de départ à l'établissement de diverses classifications et hiérarchies dans la Société pythagoricienne. Ce type d'organisation, si étonnant qu'il puisse paraître à nos yeux modernes, trop habitués à ne considérer en Pythagore que le savant et le philosophe, cadre assez avec les idées de la sotériologie et de la mystique de son École.

Hermippe rapporte que les Pythagoriciens n'ensevelissaient pas leurs morts dans des cercueils de cyprès. J'ai montré ailleurs (1) qu'il tient ce détail d'un recueil d'Ἀκούσματα, tout comme Jamblique, *V. P.*, 155. Le cyprès rentre dans la catégorie des arbres sacrés (*ibid.*, 154). La raison invoquée est que le sceptre de Zeus est fait de ce bois; d'autres hypothèses avaient été émises, car Jamblique ajoute ἢ δι' ἄλλον τινὰ μυστικὸν λόγον. Les rites d'ensevelissement de certaines sectes pythagoriciennes nous sont connus par une note de Pline, *H. N.*, XXXV, 46 : le mort est enveloppé de feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier noir et déposé dans un cercueil de terre cuite. Nous ne savons quelle est la nature des règles d'inhumation auxquelles Plutarque (*De gen. Socr.*, 16) fait allusion.

§ 11. — Comme je l'ai dit, les légendes miraculeuses rapportées par Diogène au § 11 se rattachent à l'extrait de Timée. La première : ὡς εἴη Ἀπόλλων ἐξ Ὑπερβορείων ἀφιγμένος, est empruntée au même cycle de croyances que la note d'Aristote dans Élien, *V. H.*, II, 26 (cf. IV, 17, Jamblique, *V. P.*, 91, 135; Porphyre, *V. P.*, 28). Ailleurs, il est représenté comme l'incarnation d'Apollon Péan ou Pythien ou encore d'un autre Olympien (Jamblique, *V. P.*, 1 à 9, 30; cf. Lucien, *Dial. mort.*, 20, 3, et *Gallus*, 15 et 18). D'autres traditions, plus modestes, rapportent qu'il était honoré comme un dieu ou un bon démon. Ce sont là des variantes de la doctrine sotériologique.

---

(1) *Études*, p. 301.

La seconde légende : λόγος δέ ποτε αὐτοῦ παραγυμνωθέντος τὸν μηρὸν ὀφθῆναι χρυσοῦν, est intimement liée à la première, car elle en est comme le fondement thaumaturgique. Elles apparaissent dans le même rapport dans un récit de Jamblique, *V. P.*, 91-92 (cf. 135 et Porphyre, *V. P.*, 28), vraisemblablement emprunté au dialogue *Abaris* d'Héraclide Pontique : Pythagore montre, au prêtre d'Apollon Hyperboréen, Abaris, sa « cuisse d'or », comme le signe de son incarnation apollinienne. Un scholiaste de Lucien (p. 124, Rabe) a fort bien saisi ce rapport : ἐλέγετο γὰρ ὁ Π. ἐντετυπῶσθαι τῷ δεξιῷ αὐτοῦ μηρῷ τὸν Φοῖβον. D'autres versions placent la révélation de la nature divine de Pythagore en d'autres circonstances : ἐν ἀγῶνι (Élien, *V. H.*, II, 26; Jamblique, *V. P.*, 140), ἐν Ὀλυμπίᾳ (Élien, *V. H.*, IV, 17; Plutarque, *Numa*, 8, 6; Artemii Passio, 29), ἐν θεάτρῳ (Apollonius, *Mir.*, 6).

Un autre trait merveilleux de la vie de Pythagore est le salut que lui adressa un fleuve qu'il traversait. Les textes parallèles ne s'accordent pas sur le nom du fleuve. Diogène et Jamblique, *V. P.*, 134, lisent Νέσσος; Aristote (Élien, *V. H.*, II, 26 et IV, 17) : Κόσας; Apollonius, *Mir.*, 6 : ὁ κατὰ Σάμον ποταμός; Porphyre, *V. P.*, 27 : Καύκασος. Diels (*De Casa flumine Metapontino*, — *Hermes*, XXXIII [1898], pp. 334 et suiv.) a retrouvé le nom exact du fleuve qui passait à Métaponte, dans un poème de Bacchylide (X, 119) : ἅλσος τέ τοι ἱμερόεν | Κάσαν παρ' εὔυδρον... L'accord de Jamblique et de Diogène indique une source commune : précisément, les trois légendes se suivent aussi dans le contexte de Jamblique.

Diogène termine ce long extrait par une citation du dixième livre des *Histoires* de Timée : Pythagore remarque que la femme porte, à ses différents âges, des noms de divinités, Κόρη, Νύμφη, Μήτηρ. Ceci est emprunté à l'un des grands Discours que Pythagore prononça à son arrivée à Crotone et dont Jamblique a conservé le texte, emprunté à Timée. Il ressort de la comparaison avec Jamblique, *V. P.*, 56, que Diogène a omis le dernier nom de la série : Μαῖα.

§ 12. — L'exposé se poursuit sous la forme du discours indirect; mais, il ne s'ensuit pas nécessairement que Diogène ou son auteur continue à puiser dans Timée. Il est possible que la citation d'Anticlide ne se rapporte pas uniquement au rôle joué par Moiris dans l'invention des éléments de la géométrie. Pythagore étudia spécialement l' « espèce arithmétique » de la géométrie (εἶδος ἀριθμητικόν). Par cette expression, il faut entendre simplement l'arithmétique, qui, pour les Anciens, faisait partie de la géométrie. Le manuel de Nicomaque, par exemple, représente les nombres sous des formes géométriques et étudie leurs propriétés et leurs combinaisons par les mêmes procédés que celles des figures.

Τόν τε κανόνα τὸν ἐκ μιᾶς χορδῆς εὑρεῖν. Cette note, peu explicite, attribue à Pythagore l'invention d'un instrument de musique monocorde, appelé κανών (règle), employé quelquefois dans la pratique, mais réservé surtout aux démonstrations théoriques. Les passages parallèles montrent que Diogène ne songe pas tant à rapporter à Pythagore la fabrication du monocorde, que la découverte des rapports arithmétiques des intervalles musicaux. Chez un grand nombre d'autres auteurs, la même notice se présente sous une autre forme, d'ailleurs anecdotique. Pythagore, passant à côté d'une forge, remarque que les sons produits par les coups de différents marteaux sont harmonieux; il étudie le phénomène et découvre les lois de l'harmonique. Le plus ancien témoignage qui confirme l'attribution à Pythagore de cet εὕρημα est celui de Xénocrate (d'après Héraclide, dans Porphyre, *In Ptol. harm.*, I, 3); mais la notice y est dépourvue des éléments anecdotiques.

Οὐκ ἠμέλησε δὲ οὐδὲ ἰατρικῆς. Nombreux sont les passages parallèles, cités dans l'édition, qui n'offrent pas plus d'intérêt que la note de Diogène. Un seul texte de Jamblique, deux fois répété (§§ 163 et 244), précise la nature des méthodes thérapeutiques des Pythagoriciens. Rohde a cru retrouver dans ces passages un extrait d'Aristoxène (1). Je ne puis me rallier

(1) *Kleine Schriften*, II, p. 156.

à son avis, car la comparaison d'un autre passage de la *V. P.* de Jamblique, tiré de Timée (1) (264 : ἐν οἷς ἐπὶ τὴν ἰατρικήν τινες κατενεχθέντες καὶ διαίτῃ τοὺς ἀῤῥώστους ὄντας θεραπεύοντες ἡγεμόνες κατέστησαν τῆς εἰρημένης μεθόδου) avec les notices des §§ 163 et 244, montre qu'il s'agit ici d'un emprunt fait à Timée.

Notons, chez Diogène, une tendance à rapporter à Pythagore des coutumes ou des doctrines qui, dans ses sources, sont simplement attribuées aux Pythagoriciens. C'est l'un des ferments les plus actifs d'altération qui agissent dans la littérature alexandrine aux dépens de l'ancienne tradition.

Diogène rapporte ensuite, d'après Apollodore le Mathématicien (ὁ λογιστικός, ou, comme dit Athénée, ὁ ἀριθμητικός), une anecdote célèbre : Pythagore, ayant découvert la proposition géométrique du carré de l'hypoténuse (a^2 [a = hypoténuse du triangle rectangle] = $b^2 + c^2$), sacrifia une hécatombe. La même citation d'Apollodore reparaît dans Athénée, X, 418 F, et dans Plutarque, *Non posse suav.* etc., 11. Diogène y fait encore allusion au livre I, 25, où la proposition en question a fait place à un problème de nature peu différente : inscrire un triangle rectangle dans le cercle.

Dans les traditions parallèles, on peut relever diverses variantes. Tout d'abord, les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de la proposition ou du problème géométrique dont Pythagore est l'inventeur. Plutarque, *l. c.*, donne à choisir entre la formule du carré de l'hypoténuse et la surface de la parabole; ailleurs (*Qu. conv.*, VIII, 2, 4), il imagine un autre problème : deux figures étant données, en construire une troisième, égale à la première, semblable à la seconde. Une autre variante concerne le sacrifice d'actions de grâces. Les sectes pythagoriciennes qui condamnaient le « meurtre » des animaux et prêchaient l'abstinence de viande s'étaient offusquées de voir attribuer à leur maître le sacrifice d'une hécatombe ou même

(1) *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, 1909, pp. 91 et suiv.

simplement d'un bœuf (1). Aussi représentaient-ils ce bœuf comme une reproduction en pâte (Antonius Diogène dans Porphyre, *V. P.*, 36) ou en argile (Grégoire de Naz., *Ep.*, 198). On peut comparer, à cette substitution, l'offrande d'un bœuf formé de pâte (Diogène, VIII, 53), ou d'aromates (Athénée, I, 5 E), faite par le pythagoricien (?) Empédocle, grand-père du philosophe, après une victoire aux Jeux. Enfin, Pamphila (Diogène, I, 24) rapporte que Thalès sacrifia un bœuf, après qu'il eut réussi à inscrire le triangle rectangle dans le cercle : c'est une simple variante d'attribution.

Le reste du § 12 et le § 13 sont constitués par l'exposé d'une polémique qui débute par deux citations de Favorinus. Diogène tire la première notice des Ἀπομνημονεύματα : avant Pythagore, les entraîneurs nourrissaient les athlètes de fromages humides et de figues sèches. Le philosophe, le premier, introduisit la viande dans leur régime; son premier élève fut Eurymène. Diogène joint à ces indications une note tirée de la Παντοδαπὴ Ἱστορία du même auteur : « autrefois, on nourrissait aussi les athlètes de froment ». Remarquons d'abord que cette note additionnelle provient sans doute d'une erreur de lecture commise par Favorinus ou par Diogène : le même mot a été écrit dans l'un des ouvrages τυροῖς, dans l'autre, πυροῖς. Dans les passages parallèles, en effet, il n'est jamais question de froment.

Une légende analogue est rapportée par Porphyre, dans sa *V. P.*, 15, et dans le *De abst.*, I, 26, où je relève, parmi les sources citées, le nom d'Héraclide Pontique. Ces notices doivent être rattachées, sans doute, à la tradition qui représentait Pythagore exerçant, dans sa jeunesse, le métier d'athlète (Ératosthène, dans Diogène, VIII, 47; S[t] Augustin, *Epist.*, III, 137, 3; Lucien, *Gallus*, 8, etc.). Dans l'hypothèse, probable, que cette forme de la légende est la plus ancienne,

(1) Un écho de ces polémiques s'est conservé dans Cicéron, *De nat. deor.*, III, 36, 88 : *sed id quidem non credo, quoniam ille ne Apollini quidem Delio hostiam immolare voluit.*

quelle attitude les sectes qui rejetaient, comme un crime, l'usage de la viande, allaient-elles prendre à l'égard de ces combinaisons? Une simple négation eût paru tendancieuse. On recourut à l'artifice des homonymes. Le Pythagore qui nourrissait les athlètes de viande n'était pas le philosophe, mais un maître de gymnase du même nom. Telle est la variante recueillie par Diogène et qu'on retrouve dans Jamblique, *V. P.*, 25 (Timée?) (1); Diogène, VIII, 46; Pline, *H. N.*, XXIII, 63. Les citations de plusieurs athlètes du nom de Pythagore dans les listes des vainqueurs olympiques (Ératosthène, dans Diogène, VIII, 47, [48e olymp.]; Plutarque, *Numa*, 13 [16e olymp.]; Denys d'Halicarnasse, *Ant. rom.*, II, 58, etc.) étaient de nature à favoriser ce dédoublement.

Diogène explique pourquoi certains auteurs se refusent à attribuer à Pythagore cette innovation : c'est que le philosophe ordonne de respecter la vie des animaux; ceux-ci ont, en effet, en commun avec nous, le droit de vivre, que confère la possession d'une âme. La doctrine que les animaux sont les frères de l'homme est vieille. Dans la doxographie, le plus ancien témoignage est celui de Dicéarque (Porphyre, *V. P.*, 19), si l'on ne veut pas faire état des extraits d'ouvrages pythagoriciens conservés par Alexandre Polyhistor (Diogène, VIII, 28). L'idée de conclure, comme un corollaire de cette théorie, que les animaux ont un droit intangible à la vie, a dû naître assez tôt, puisqu'elle apparaît déjà dans les Καθαρμοί d'Empédocle (fr. 135, Diels). On retrouve la même théorie du droit naturel chez Cicéron, *De rep.*, III, 11, 19; Plutarque, *De esu carn.*, II, 3; Sénèque, *Ep.*, 108, 18; Porphyre, *De abst.*, III, 1 et 26; Sextus Empiricus, *Adv. math.*, IX, 127; Jamblique, *V. P.*, 69, 108, 168, etc., où je devine l'influence de Timée, rehaussée plus tard de couleurs stoïciennes.

Sur cette explication est venue se greffer une autre interprétation. La raison de justice qui vient d'être invoquée ne serait

(1) Comparez le contenu de ce paragraphe avec JUSTIN, XX, 4 (Timée).

qu'un prétexte : en réalité, Pythagore, en interdisant l'usage de la viande, voulait habituer les hommes à vivre simplement et aisément, à manger des légumes crus comme à boire de l'eau, car ce régime entretient la santé du corps et la pénétration de l'esprit. On reconnaît ici, à n'en pas douter, des vestiges d'une contamination des théories pythagoriciennes par l'idéal cynique. On sait qu'au IV^e^ siècle, par l'intermédiaire de Diodore d'Aspende (1) et d'autres pythagoriciens, une certaine fusion ou, pour mieux dire, un rapprochement s'opéra entre ces deux conceptions de la vie morale.

Diodore de Sicile (X, 17, 1-3) croit que Pythagore obéit aux mêmes préoccupations en établissant les prescriptions de son régime alimentaire. La communauté des sources transparaît parfaitement dans l'emploi des mêmes termes et l'exposé des mêmes lieux communs cyniques. Je relève encore des traces de cette interprétation dans la *Vie de Pythagore* de Jamblique, § 13 (Apollonius) : χρόνου μάλιστα φείδεσθαι καὶ χάριν τούτου (cf. εὐπορίστους de Diogène) οἰνοποσίᾳ τε καὶ κρεωφαγίᾳ καὶ ἔτι πρότερον πολυφαγίᾳ ἀποταξάμενος ... καὶ ψυχῆς καθαρότητα κτησάμενος ὑγείαν τε ... τοῦ σώματος. *Ibid.*, 68 (Apollonius) : ἐμψύχων ἀποχὴν πάντων καὶ ἔτι βρωμάτων τινῶν ταῖς εὐαγείαις τοῦ λογισμοῦ καὶ εἰλικρινείαις ἐμποδιζόντων. Dans ce dernier passage, les abstinences sont rapportées au principe invoqué en première ligne par Diogène : (69) ἀλόγων ζώων τινὰ διὰ δικαιοσύνης καὶ φυσικῆς ἐπιπλοκῆς καὶ κοινότητος ... εἰρήνευσιν. Jamblique tire encore parti de cette double interprétation dans le chapitre XXIV (§§ 106-108), relatif au régime alimentaire. C'est dans Timée que nos auteurs paraissent avoir pris la formule de cette contamination des deux points de vue, absolument étrangers à l'origine.

Jamblique, *V. P.*, 25 (= Apollonius — Timée) attribue aussi à un homonyme du philosophe l'introduction de l'usage de la viande dans les gymnases et il rappelle aussitôt que dans son voyage à Délos, Pythagore avait réservé ses dévotions à un

(1) Cf. TANNERY, *Archiv für Gesch. der Philos.*, IX, pp. 176 et suiv.

seul autel, celui où l'on n'offre pas de sacrifices sanglants. Nous pouvons suivre un développement parallèle dans le texte de Diogène, qui rapporte la même tradition. L'identité des sources en paraît plus évidente. L'autorité d'Aristote (ἐν Δηλίων πολιτείᾳ) n'est invoquée, semble-t-il, que pour confirmer l'existence de l'autel en question. Cette anecdote, qui figure encore dans Cicéron (*De nat. deor.*, III, 36, 88) et Clément (*Strom.*, VII, 6, 31), représente les tendances des sectes qui prêchaient le respect de la vie des animaux.

Revenons à la polémique qui se termine ici. On pourrait supposer que Diogène en emprunte les premiers éléments à Favorinus. Il s'ensuivrait que la réplique serait donnée par Diogène lui-même. Mais cela supposerait qu'il utilisait les œuvres de Timée ou, si l'on n'accepte pas cette conclusion, d'anciens auteurs en tout cas (Aristote, par exemple) qui figurent parmi les sources ordinaires du fonds primitif de la biographie. Il paraît donc plus sage de renoncer à cette hypothèse et d'admettre que la première citation de Favorinus ne corrobore qu'un détail, mis d'ailleurs en évidence comme une addition : καὶ πρῶτόν γε Εὐρυμένη.

§ 14. — Diogène énumère ici trois découvertes de Pythagore (πρῶτον est répété trois fois) ; et, comme l'introduction du régime carné dans les gymnases est présentée aussi sous une forme heurématique (πρῶτος), à côté des notices sur l'invention du κανών et la découverte du carré de l'hypoténuse (εὗρε) (1), il devient clair que cette section de la biographie est consacrée aux εὑρήματα.

Πρῶτόν τέ φασι τοῦτον ἀποφῆναι τὴν ψυχὴν κύκλον ἀνάγκης ἀμείβουσαν ἄλλοτ' ἄλλοις ἐνδεῖσθαι ζῴοις : c'est la doctrine de la métempsycose. Innombrables sont les passages parallèles, dont le plus

(1) Cf. encore, plus haut (10) : εἰπέ τε πρῶτος... κοινὰ τὰ φίλων εἶναι καὶ φιλίαν ἰσότητα.

ancien est formé par l'anecdote de Xénophane (*infra*, § 36). Elle est exposée ici sous une forme poétique : on y reconnaît, en effet, les formules qu'emploient deux vers orphiques cités par Proclus (Abel, *Orph.*, fr. 222-223) :

> οὔνεκ' ἀμειβομένη ψυχὴ κατὰ κύκλα χρόνοιο
> ἀνθρώπων ζώοισι μετέρχεται ἄλλοθεν ἄλλοις.

L'expression κύκλος ἀνάγκης désigne le cercle que décrit, par une loi fatale, l'âme tombée du ciel, émigrant de corps en corps sur la terre pour se purifier et retournant enfin à son lieu d'origine. Le terme, employé dans ce sens mystique par les Orphiques (fr. 226) et par les inscriptions sur tablettes d'or de Pétélie (κύκλου δ' ἐξέπταν βαρυπενθέος ἀργαλέοιο), est devenu commun dans la théologie néo-platonicienne (par exemple Olympiodore, *In Phaed.*, p. 103). Ἐνδεῖσθαι, se lier, est l'expression consacrée, dans les textes pythagoriciens, pour désigner l'entrée de l'âme dans le corps : Euxithée, dans Athénée, IV, 157 C; Jamblique, *V. P.*, 153; Clément, *Strom.*, VII, 31. Dans Clément, comme dans Diogène, la notice doxographique accompagne l'anecdote de la visite à l'autel non sanglant de Délos.

Le second εὕρημα est plutôt une adaptation : Pythagore, selon Aristoxène, introduisit en Grèce les poids et les mesures. Une note d'Hippolyte (*Adv. haer.*, I, 2, 18 : τοὺς δὲ ἀριθμοὺς καὶ τὰ μέτρα παρὰ Αἰγυπτίων φασὶ τὸν Π. μαθεῖν) permet de conjecturer que Pythagore fit ces emprunts à l'Égypte. Cette notice doit nous ouvrir les yeux sur les défauts qui déparent même l'ancienne tradition pythagoricienne.

Voici enfin une découverte astronomique : Pythagore reconnut que l'étoile du matin et l'étoile du soir ne sont qu'un seul et même astre. Diogène rapporte cette note doxographique à Parménide. On peut voir, par l'examen d'un autre passage, IX, 23, que Diogène a pris pour une citation la formule de ses sources qui signalait une variante d'attribution : οἱ δέ φασι Παρμε-

νίδην (1). Selon Apollodore (Stobée, *Ecl.*, I, 24), cette découverte astronomique doit être rapportée au Pythagorisme. Notre notice peut servir à expliquer la note trop vague de Pline, *H. N.*, II, 37, de même qu'elle est éclaircie à son tour par le texte de Martianus Capella, VIII, 882 : Pythagore fixe à un an la durée de la révolution de la planète Vénus.

Le reste du § 14 et le § 15 sont consacrés à montrer que Pythagore jouissait en Italie d'un grand prestige : telle est la seule idée commune des notes assez disparates qui suivent.

1. Οὕτω δὲ ἐθαυμάσθη ὥστε ἔλεγον τοὺς γνωρίμους αὐτοῦ παντοίας (παντοίους F) θεοῦ φωνάς : « il fut tant admiré qu'on appelait ses familiers des voix de Dieu de toute espèce ». Déjà l'ancienne philologie avait jugé le texte corrompu. Elle s'offusquait d'abord de l'image hardie des « hommes-voix » ; mais l'adjectif παντοίας lui paraissait surtout maladroitement employé. Is. Casaubon soupçonnait une lacune. Les anciennes corrections cherchent à appliquer θεοῦ φωνάς, non aux disciples de Pythagore, mais à ses doctrines. Méricus Casaubon propose : τὰς γνωρίμους αὐτοῦ παροιμίας θεοῦ φωνάς (ses préceptes notoires) (2). La correction de Rittershuis, remplaçant τοὺς γνωρίμους par τὰς γνώμας, ne résout qu'à moitié la difficulté, puisqu'elle laisse subsister παντοίας ; on peut en dire autant de celle de Kühn : ὥστε λέγειν τοὺς γνωρίμους < τὰ > αὐτοῦ.

Cobet suppose avoir affaire à une formule en dialecte dorien. Pour résoudre la première difficulté, il considère φωνάς non comme un accusatif, mais comme un génitif (φωνᾶς). Il rattache ensuite ce génitif à un substantif qu'il retrouve dans παντοίας : μάντιας (= μάντεις) ; reste à rendre à θεοῦ sa forme dorienne θεῶ. Il traduit *divinae vocis interpretes*. Ainsi, par le jeu d'une simple conjecture, qui, au point de vue paléographique, s'écarte très peu du texte originel, Cobet paraît avoir surmonté un double embarras.

Mais on peut présenter plusieurs objections à cette brillante

(1) Cf. Introd., p. 10.

(2) Corssen (*Rh. Mus.*, 1912, p. 241) intercale λόγους après αὐτοῦ.

conjecture. Il me semble difficile d'admettre, tout d'abord, que le dialecte dorien ait subsisté dans la forme casuelle de l'accusatif, alors que l'auteur cite, non un écrit, mais une formule du langage. Ensuite, dans l'hypothèse de Cobet, ce serait les profanes qui considéreraient les disciples de Pythagore comme des interprètes d'une voix divine (qui est évidemment celle de Pythagore) : les paroles sibyllines du maître seraient expliquées au vulgaire par les disciples. Mais cette conception est en contradiction avec la règle du secret de l'École, dont la réalité est admise par toute la tradition ancienne.

Je préférerais revenir aux premiers essais de l'ancienne philologie. Il faut toujours, autant que possible, illustrer les passages obscurs de notre biographie par des parallèles empruntés au reste de la tradition. En voici quelques-uns, décisifs, à mon avis. Aristote, dans Élien, *Ver. hist.*, IV, 17 : ὡς χρησμῷ θείῳ, οὕτως οἱ τότε προσεῖχον τοῖς λεγομένοις ὑπ' αὐτοῦ, et dans Jamblique, *V. P.*, 82 : ὅσα παρ' ἐκείνου ἐρρέθη, ταῦτα πειρῶνται διαφυλάττειν ὡς θεῖα δόγματα; Timée, dans Jamblique, *V. P.*, 53 : διὰ δὲ τὰς παραινέσεις ὁμολογεῖται παρασκευάσαι μηδένα τὴν ἐκείνου προσηγορίαν ὀνομάζειν, ἀλλὰ πάντας θεῖον αὐτὸν καλεῖν. Ce sont les paroles de Pythagore qui sont considérées par ses disciples comme des θεῖοι χρησμοί. Qui ne voit l'exacte concordance de cette expression avec θεοῦ φωναί? Ce qui manque dans le texte de Diogène, c'est un substantif qui soit l'équivalent de τὰ λεγόμενα; il est évident qu'il se cache dans le mot παντοίας. Les termes ordinairement employés par nos biographes pour désigner les préceptes ou maximes des philosophes sont, non παροιμίαι, d'ordinaire réservé aux proverbes, mais ἀποφθέγματα, παρακλήσεις, παραινέσεις, παραγγέλματα, παραγγελίαι, φωναί (par exemple, Jamblique, *V. P.*, 161 et 266). — Je choisirais παραγγελίαι : c'est le terme qui se rapproche le plus, par la forme, du mot à éliminer.

2. Ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ἐν τῇ γραφῇ φησι « δι' ἑπτὰ καὶ δικοσίων ἐτέων ἐξ ἀΐδεω παραγεγενῆσθαι ἐς ἀνθρώπους. Cette note paraît être d'introduction assez récente, car elle n'a avec le contexte qu'un rapport fort vague. Le dialecte ionien indique une citation

textuelle. E. Rohde (*Rh. Mus.*, 1871, p. 557, n. 1) y voyait primitivement un extrait d'une sorte de Κατάβασις εἰς ᾅδου attribuée à Pythagore; mais il s'est rallié, plus tard (*Psyché*, II², p. 417), à l'avis de Diels, qui rapporte ce fragment à l'ouvrage cité aux §§ 6 et 9.

Plus récemment, Corssen (*Rh. Mus.*, 1912, pp. 241 et suiv.) a émis l'opinion que Diogène tient d'Androcyde, qui écrivait en dialecte ionien, tous les extraits de cet ouvrage. Ainsi s'expliquerait que le dialecte ionien soit conservé même dans le discours indirect. Cet argument est faible. Dans les citations textuelles, les auteurs adaptent les cas et les modes de la phrase citée aux nécessités de la syntaxe de leur phrase. En outre, il est bien évident que Diogène ne conserve le dialecte ionien que parce qu'il cite Pythagore : le texte d'Androcyde n'eût pas été jugé digne d'un tel honneur.

La doctrine de ce fragment doit être expliquée par la légende des métempsycoses rapportée par Héraclide. Après avoir quitté un corps humain, l'âme (qui deviendra celle de Pythagore) passe par des vies animales et végétales et descend aux Enfers pour y être punie (§ 4 : καὶ εἰς ὅσα φυτὰ καὶ ζῷα παρεγένετο καὶ ὅσα ἡ ψυχὴ ἐν τῷ ᾅδῃ ἔπαθε); c'est seulement après ces purifications qu'elle revient dans un corps humain. Selon notre texte, il faut compter 207 ans entre deux incorporations humaines. Mais dans le texte parallèle des Théol. Arithm., p. 40, qui cite tout à la fois trois biographes : Aristoxène, Néanthe, Hippobotos, et deux écrivains pythagoriciens : Androcyde et Eubulide, le nombre d'années est fixé à 216. Or, dans les Arithmologies, 6 est le chiffre consacré à l'âme et son cube, 216, est appelé le cube « psychogonique », générateur de l'âme (Théol. Arithm., *l. c.*; Plutarque, *De an. procr.*, 13; Proclus, *In Remp.*, II, pp. 68 et suiv.; *In Tim.*, II, p. 270, etc.). Cette variante a donc des titres à notre préférence (1). On peut déduire encore de cette

(1) Comparez à ceci le rôle que joue le nombre 216 dans les récentes explications du nombre nuptial platonicien (*Rép.*, VIII, 546 B), par exemple, Adam, *The Rep. of Plato*, II, pp. 274 et suiv.

note que les auteurs cités plus haut admettaient, pour Pythagore, une chaîne de métempsycoses analogue, pour le nombre des participants, à celle d'Héraclide Pontique : Pythagore, né vers 570, aurait vécu sous le nom de Pyrrhus, né vers 786, d'Hermotime, vers 1002, et, vers 1218, dans la personne d'Euphorbe, qui était un homme fait à la date des Τρωϊκά (1184).

Le Commentaire de Berne à Lucain (p. 289, Us.) attribue à Pythagore la doctrine d'un intervalle métempsychique beaucoup plus long, 462 ans. Selon Varron (S[t] Augustin, *De civ. Dei*, XXII, 28), les *Genethliaci* comptent 440 ans. D'autres traditions (Proclus, *In Remp.*, II, p. 173), qui s'inspirent de l'Orphisme, ramènent la période à 300 ans.

3. Diogène rapporte que des étrangers : Lucaniens, Peucétiens, Messapiens et Romains, reçurent l'enseignement de Pythagore. Cette note provient d'Aristoxène, comme le montre une citation de Porphyre, *V. P.*, 22, et de Jamblique, *V. P.*, 241 (Nicomaque). Il semble que le Pythagorisme ait pénétré dans les populations italiques indigènes, principalement en Lucanie : des Lucaniens figurent dans le Catalogue des Pythagoriciens de Jamblique (*V. P.*, 267 = Aristoxène). La mention des Romains me paraît être une allusion à la légende bien connue des rapports de Pythagore avec Numa.

§ 15. — Deux phrases (τῶν τε ἑξακοσίων — Ἱστορίαις) interrompent l'ordre de l'exposé et doivent avoir été introduites assez tard dans la biographie. Il est évident, en effet, que les mots ἔλεγόν τε καὶ οἱ ἄλλοι Πυθαγόρειοι (fin du § 15) suivaient immédiatement, à l'origine, la note qui concerne Philolaos. Les deux phrases intruses ont rompu la succession naturelle des idées et les rapports de transition. Elles ont été insérées à cette place pour donner de nouvelles preuves de la célébrité de Pythagore. Une citation de Favorinus nous permet de conjecturer que ce sont des additions de Diogène.

La première de ces notices porte des traits légendaires : six cents disciples venaient la nuit écouter Pythagore. Elle est issue d'une combinaison de deux traditions. Selon Antiphon

(Porphyre, *V. P.*, 9; cf. Jamblique. *V. P.*, 27), Pythagore enseignait, à Samos, aussi bien la nuit que le jour. D'autre part, le nombre de six cents disciples est donné par Jamblique, *V. P.*, 29, et Suidas, *s. v.* γνώριμοι et *s. v.* Πυθαγόρας.

« Si quelques-uns parvenaient à le voir, ils l'écrivaient à leurs parents, comme s'ils avaient obtenu un grand bienfait. » Contempler Pythagore est représenté comme une rare faveur : nous reconnaissons ici la conception de Timée analysée plus haut.

Selon l'autre légende. les Métapontins auraient appelé sa maison le temple de Déméter et la rue où il habitait, le temple des Muses. Même notice dans Jamblique, *V. P.*, 170, et Justin, XX, 4 (ici moins précise : *ut ex domo eius templum facerent*). Par contre, à en croire Porphyre, *V. P.*, 4, Timée rapportait ces faits à la ville de Crotone et Valère-Maxime, VIII, 15, 2, adopte la même variante. Cette divergence ne provient pas de deux sources différentes, car le contexte de la note de Jamblique est le même que celui de Porphyre, mais elle dérive d'une confusion qui paraît avoir été commise par Porphyre et Valère-Maxime. En effet, il est admis, tout d'abord, que Justin s'inspire de Timée [1]; or, il est en désaccord avec Porphyre. En outre, Timée rapportait que les Crotoniates avaient élevé un temple aux Muses sur le conseil de Pythagore (Jamblique, *V. P.*, 50 et 264); il est donc peu vraisemblable qu'ils aient donné ce nom à la rue où habitait le philosophe. Enfin, nous savons que Métaponte se montra plus longtemps accueillante au Pythagorisme [2] que Crotone, d'où il fut expulsé assez tôt et pour longtemps. par des troubles politiques (Jamblique [Timée], *V. P.*, 254-264).

Revenons à la notice du début du § 15 : « Philolaos est le seul qui dérogea à la règle du secret en publiant les trois livres fameux que Platon demanda par lettre qu'on lui achetât ». La

---

(1) Rohde, *Kleine Schriften*, II, p. 122.

(2) Cf. Cicéron, *De fin.*, V, 2, et Valère-Maxime, VIII, 7, 2.

lettre en question, adressée à Dion, est mentionnée encore par Diogène, III, 9, et VIII, 84.

Un texte plus complet de cette tradition figure dans Jamblique, *V. P.*, 199, où Diels (*Vors.*, I³, p. 34, 12) reconnaît par conjecture un extrait d'Aristoxène. On y apprend que Philolaos, grâce à sa parenté avec les Πυθαγόρειοι, avait eu connaissance des trois livres pythagoriciens. Réduit à la plus grande misère, il les aurait vendus à Dion, qui agissait pour le compte de Platon. Les Πυθαγόρειοι ne désignent pas ici les Pythagoriciens, semble-t-il, mais les descendants de Pythagore, à moins que l'auteur de la note ne se soit refusé à voir un pythagoricien en Philolaos. Une vieille légende, qui se rattache à une tradition de la *Lettre* de Lysis, voulait que la famille de Pythagore gardât, dans le plus grand secret, des ὑπομνήματα de l'ancêtre (Jamblique, *V. P.*, 146; Hercher, *Epist. gr.*, p. 603). Ce sont ces livres, apparemment, que Philolaos aurait vendus.

Ce qui donne du poids à la conjecture de Diels, c'est que la citation d'Aristoxène, qui suit dans Diogène (ἔλεγόν τε καὶ οἱ ἄλλοι Πυθαγόρειοι μὴ εἶναι πρὸς πάντας πάντα ῥητά, ὥς φησιν Ἀ.), se répète dans la notice de Jamblique : θαυμάζεται δὲ καὶ ἡ τῆς φυλακῆς ἀκρίβεια κτλ. Satyrus, dans Diogène, III, 9, et Aulu-Gelle, III, 17, reproduisent la même forme de la légende, tandis qu'Hermippe varie, selon sa coutume, l'anecdote traditionnelle (Diogène, VIII, 85) : Platon achète *un* livre *de* Philolaos à l'un des parents de celui-ci. Une autre variante (anonyme dans Diogène, VIII, 85) est plus légendaire encore : Platon intervient auprès de Denys pour faire relâcher un disciple de Philolaos jeté en prison; en récompense, il reçoit les livres pythagoriciens. Tzetzès, tout en se tenant dans la tradition d'Hermippe, accentue le côté romanesque de l'histoire (*Chil.*, X, 797 ss.) : le rôle de Platon y est devenu plus odieux encore, puisqu'il fait acheter les livres à des veuves tombées dans la misère.

L'étude des traditions et de la valeur de cette légende se complique du fait qu'elle touche à plusieurs problèmes qui n'ont

pas encore été définitivement résolus : la publication et l'authenticité des écrits de Philolaos (1) ; la légende du pythagoricien Timée, qui n'est, semble-t-il, qu'un double de celle de Philolaos ; l'origine d'une des traditions de la *Lettre* de Lysis, etc.

§ 16. — Le second extrait d'Aristoxène (ἔνθα καί indique un second emprunt aux Παιδευτικοὶ Νόμοι qui viennent d'être cités) est une anecdote : comme quelqu'un demandait à Xénophile comment il donnerait à son fils la meilleure éducation, il répondit : « si la ville qu'il habite est bien gouvernée ». Le sens et l'intention de la réponse ne ressortent pas au premier coup d'œil. C'est que, dans l'original, l'anecdote illustrait des considérations philosophiques, que Diogène a omises, sur les rapports de la politique et de l'éducation. Mais on peut rapprocher, de ce passage, des fragments des Πυθαγορικαὶ Ἀποφάσεις où Aristoxène enseigne que le succès de l'éducation privée, morale et religieuse, dépend de la fermeté de l'autorité politique (Stobée, *Flor.*, 43, 49; Jamblique, *V. P.*, 175, 203, etc.).

C'est encore à Aristoxène qu'est emprunté le noyau de la seconde notice du § 16, où on lit que les législateurs Zaleucus et Charondas appartenaient à l'École de Pythagore. Ce biographe étendait d'ailleurs ces rapports à d'autres législateurs de la Grande-Grèce (Jamblique, *V. P.*, 130, 172 et 267) (2) : Timarès de Locres (ou Timaratos), Phytios, Hélicaon, Théoclès (variantes : Euthyclès et Théétète) et Aristocratès de Rhégium. Un bon nombre d'autres auteurs, dont le plus ancien est Posidonius (Sénèque, *Ep.*, 90, 6), se font l'écho de la tradition relative à Zaleucus et Charondas. Inutile de dire que, si les rapports pythagoriciens des législateurs de Rhégium paraissent vraisemblables, par contre, on se trouve en plein mystère quand on aborde les personnages de Zaleucus et Charondas (3).

---

(1) Cf. là-dessus, Burnet, *L'Aurore de la Philos. grecque*, pp. 320 et suiv.

(2) Le texte des §§ 129-130 se retrouve inchangé au § 249, qui est un extrait d'Aristoxène (la citation est au § 251).

(3) Cf. là-dessus, mon *Essai sur la Politique pythagoricienne*, pp. 28, 177 et suiv., et 254.

6. §§ 17-18. — Énoncé et explication des Symboles pythagoriciens.

Les symboles sont des formules de défenses visant des actions qui concernent des objets ou des êtres doués d'une force magique (ἱερά) : ils rappellent, par maint côté, les tabous de certains peuples sauvages. Appelés originellement ἀκούσματα (révélations) et σύμβολα (signes de reconnaissance ?), ils ont été observés à la lettre dans les temps les plus anciens du Pythagorisme. Plus tard, par la vertu d'une confusion à laquelle prêtait le mot *symbole* et, concurremment, d'un progrès de la conscience morale et religieuse, ils ont été expliqués symboliquement. Deux auteurs du IV^e^ siècle : Androcyde le Pythagoricien (Tryphon, dans les *Rhet. gr.*, III, 193) et Anaximandre le Jeune (Suidas, *s. v.*), ont écrit des traités d'interprétation allégorique des Symboles. Celui d'Anaximandre paraît n'avoir guère laissé des traces que dans Suidas et Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 27. La fortune de l'autre ouvrage, au contraire, fut considérable (1). Hoelk (*De Acusmatis sive Symbolis Pyth.*, Kiel, 1894) rapporte à Androcyde le plus grand nombre des textes qui présentent une interprétation allégorique (2).

Bœhm (*De Symbolis Pyth.*, Berlin, 1905), prenant ces préceptes dans leur sens le plus littéral, en a étudié les origines en se servant de la méthode ethnologique bien connue. Les coutumes des peuples sauvages, barbares ou moyenâgeux sont invoquées pour expliquer ces survivances d'un état préhistorique dans la mystique grecque du VI^e^ siècle. Déjà Aristote avait tracé la voie dans ce mode d'interprétation (Jamblique, *V. P.*, 84-86). Les croyances animistes sont l'alpha et l'oméga de cette herméneutique. La méthode est un peu monotone et trop uniforme pour être toujours vraie. Elle manque aussi de critique : il est

---

(1) Sur l'authenticité de cet ouvrage, voyez les opinions contradictoires de Hoelk, *loc. cit.*, p. 44; de Corssen, *Rh. Mus.*, 1912, pp. 244 et suiv., et de Freudenthal, *s. v.* Androcydes, dans Pauly-Wissowa.

(2) Voyez dans mes *Études*, p. 286, le stemma des diverses traditions.

évident que, sous le nom d'ἀκούσματα ou σύμβολα, on a réuni des abstinences et des préceptes de nature et d'origine très diverses, qu'il ne suffit pas de classer selon leur objet (nourriture, rites, instruments, etc.). Le principe du tabou (μὴ ... ὅτι ἱερόν) me paraît être la raison d'être originelle de la plupart d'entre eux. Mais il n'y a pas qu'une sorte de tabou. Divers essais de classification d'après les genres de tabous devraient servir d'étude préliminaire à une nouvelle tentative d'exégèse.

Dans la tradition adoptée par Diogène, le texte de deux symboles diffère notablement de celui des passages parallèles.

1. φορτίον συγκαθαιρεῖν καὶ μὴ συνεπιτιθέναι. Les autres auteurs rapportent une formule contradictoire : φορτίον μὴ συγκαθαιρεῖν, συνεπιτιθέναι δέ. L'erreur de Diogène est évidente, mais je m'en tiens ici au principe conservateur que j'ai suivi partout ailleurs. Il faut garder cette correction d'un esprit simple (Diogène ou ses sources?), qui aura trouvé peu charitable la formule ordinaire du précepte.

2. J'observe la même réserve à l'égard du symbole ἐκτὸς λεωφόρου μὴ βαδίζειν, que les textes parallèles formulent ainsi : τὰς λεωφόρους μὴ βαδίζειν. L'origine de cette faute doit sans doute être cherchée dans une confusion paléographique (ἐκτός serait sorti de ἐντός), mais je la tiens pour antérieure au travail de nos copistes.

La tradition des Symboles présente plusieurs méprises de ce genre; à n'en pas douter, elles doivent être portées en compte aux écrivains eux-mêmes. Ainsi Olympiodore (*In Phaed.*, p. 25) a lu, dans le texte d'un autre symbole, μὴ ὁμιλεῖν (comme BP[1] d'ailleurs), au lieu de μὴ ὁμίχειν, puisqu'il écrit μὴ λάλει. Dans un autre passage, εἰς ἱερόν tient la place de εἰς ὅρια (ou ὅρους). Autre exemple : un symbole défend de représenter sur les anneaux une figure de dieu; Julien (*Or.*, VIII, p. 306) croit qu'il est interdit d'y graver le nom d'une divinité. La variante provient d'une confusion : EIKONA = ONOMA. D'autres exemples pourraient être cités.

7. §§ 19-21. — Régime alimentaire et habitudes de vie de Pythagore.

Remarquons tout d'abord que toutes les particularités par lesquelles Diogène caractérise le genre de vie de Pythagore sont d'ordinaire appliquées, dans les sources, aux Pythagoriciens. Aristote, Aristoxène, Timée dépeignent la vie pythagoricienne de leur temps : le compilateur rapporte l'établissement de ces règles à Pythagore.

Diogène mentionne l'abstinence du rouget (ἐρυθῖνος ou ἐρυθρῖνος), de l'oblade (μελάνουρος), des fèves et du cœur des animaux. Il ajoute, d'après Aristote, le mullet de mer (τρίγλη) et la matrice. On pourrait préjuger, de la forme de la citation, que la seconde notice seule provient d'Aristote. Mais l'étude des sources montre que la première aussi dérive du même auteur, probablement par une voie indirecte. D'après Diogène, VIII, 34, et Plutarque (dans Aulu-Gelle, IV, 11) (1), Aristote rapportait aux Pythagoriciens l'interdiction de manger des fèves, le cœur des animaux et certains poissons qualifiés ἱεροί, tels que le mullet, l'ortie de mer (ἀκαλήφη) et d'autres encore, dont les noms sont omis. Or, dans un passage de Jamblique manifestement inspiré des mêmes sources, *V. P.*, 109 (cf. Élien, *V. H.*, IV, 17 et II, 26; Aulu-Gelle, *l. c.*; Diogène, VIII, 34), les abstinences du rouget et de l'oblade sont attribuées au même scrupule religieux (χθονίων ἐστὶ θεῶν). La notice de Porphyre, *V. P.*, 45, dérive aussi d'Aristote.

Aristoxène convenait (Jamblique, *V. P.*, 98) que les Pythagoriciens, ses amis, admettaient rarement des poissons sur leur table; mais, selon sa coutume, il néglige la signification religieuse de cette abstinence pour l'attribuer à des raisons d'hygiène. Sur la question des fèves, son opinion est plus étrange encore et en contradiction avec le reste de la tradition. Il soutenait, en effet, que c'était l'un des légumes préférés de Pythagore (Aulu-Gelle, IV, 11). L'origine de ces divergences

---

(1) Cf. encore *Qu. conv.*, II, 3, 1; IV, 5, 2, et VIII, 8.

doit être cherchée dans la diversité des règles des nombreuses sectes pythagoriciennes qui existaient au V^e^ et au IV^e^ siècle.

Ces restrictions du régime alimentaire étaient expliquées allégoriquement par certains auteurs : pour le cœur, voir dans les symboles du § 18; pour les fèves, Ps-Plutarque, *Ed. puer.*, 17; Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 27, etc.; pour le rouget, Jamblique, *Protrept.*, 21; pour l'oblade, Androcyde dans Tryphon (*Rh. gr.*, III, 193); Ps-Plut., *l. c.*; Jamblique, *l. c.*; pour les poissons d'une façon générale, Plutarque, *Qu. conv.*, VIII, 8; Athénée, VII, 308 C; Eustathe, *In Odyss.*, μ, p. 1720, 31. Les abstinences avaient donc été enveloppées dans le système général d'interprétation allégorique des ἀκούσματα. Il est clair cependant qu'elles furent primitivement observées à la lettre, comme des tabous alimentaires.

Le reste du chapitre (§ 19 et § 20), composé de notes détachées et assez disparates (régime, costume, habitudes, pratiques religieuses), est un remaniement de la description qu'Aristoxène avait laissée de la vie pythagorique. Comme c'est l'habitude dans les compilations, la source ne se trouve citée qu'à la fin de l'exposé, à propos d'un détail; l'origine des autres notices resterait mystérieuse, si les passages parallèles ne fournissaient la matière de comparaisons instructives. Un second procédé, dont nous avons déjà signalé l'emploi ci-dessus, consiste à rapporter à Pythagore ce qui, dans le texte originel, était donné comme une pratique des Pythagoriciens. Enfin, une nouvelle particularité des méthodes du compilateur est qu'il remanie le texte qu'il copie, en adoptant, sur différents points, des opinions diamétralement opposées à celle de sa source, sans signaler la contradiction. Ce travail de démarquage est un échantillon remarquable de la manière de Diogène et il caractérise, en général, l'érudition de l'époque alexandrine et impériale. Aussi ce chapitre mérite-t-il une étude détaillée.

1. Ἐνίοτε δ' αὐτὸν ἀρκεῖσθαι μέλιτι μόνῳ φασί τινες ἢ κηρίῳ ἢ ἄρτῳ, οἴνου δὲ μεθ' ἡμέραν μὴ γεύεσθαι. Comparez Jamblique, *V. P.*, 97 (Aristoxène) : ἀρίστῳ δὲ ἐχρῶντο ἄρτῳ καὶ μέλιτι ἢ κηρίῳ, οἴνου δὲ

μεθ' ἡμέραν οὐ μετεῖχον. Le terme vague ἐνίοτε a remplacé l'expression précise ἀρίστῳ des sources. Diogène, en outre, laisse croire que Pythagore mangeait tantôt du pain, tantôt du miel seul. Aristoxène réunit ces deux aliments (cf. encore Athénée, II, p. 47 A). Porphyre, *V. P.*, 34, commet la même erreur que Diogène.

2. ὄψῳ τε τὰ πολλὰ λαχάνοις ἑφθοῖς τε καὶ ὠμοῖς, τοῖς δὲ θαλαττίοις σπανίως correspond à Aristoxène, *ibid.*, 98 : χρῆσθαι δὲ δείπνῳ καὶ οἴνῳ καὶ μάζῃ καὶ ἄρτῳ καὶ ὄψῳ καὶ λαχάνοις ἑφθοῖς τε καὶ ὠμοῖς· παρατίθεσθαι δὲ κρέα ζώων θυσίμων ἱερείων· τῶν δὲ θαλασσίων ὄψων σπανίως χρῆσθαι. Cf. Porphyre, *V. P.*, 34, qui ne parle pas des poissons. Dans Diogène, la mention de la viande (ὄψον et κρέατα) a été omise à dessein parce que le compilateur admet l'abstinence complète, comme on le verra plus loin.

3. στολὴ δὲ αὐτῷ λευκή, καθαρά = Id., *ibid.*, 100 et 149.

4. καὶ στρώματα λευκὰ ἐξ ἐρίων· τὰ γὰρ λινᾶ οὔπω εἰς ἐκείνους ἀφῖκτο τοὺς τόπους. Cf. Id., *ibid.*, 100 (et 149) : εἶναι δὲ τὰ στρώματα ἱμάτια λινᾶ· κωδίοις γὰρ οὐ χρῆσθαι. Ici, le compilateur a rejeté, pour des raisons archéologiques, la tradition d'Aristoxène, admise par Apulée, *Apol.*, 56, et Philostrate, *Vit. Apol.*, I, 32, 2 (cf. Hérodote, II, 81, pour les usages funéraires).

5. οὐδὲ πώποτε ἐγνώσθη οὔτε διαχωρῶν οὔτε ἀφροδισιάζων οὔτε μεθυσθείς. Cette note manque dans nos fragments d'Aristoxène, mais elle est bien dans le goût des Πυθαγορικαὶ Ἀποφάσεις. Les parallèles doivent être cherchés ailleurs : Diodore, X, 5, 2; Clément, *Strom.*, III, 24; S[t] Jérôme, *Adv. Jovin.*, II, 14 et 38. Les deux premiers traits sont destinés, à mon avis, à distinguer l'idéal purement pythagoricien des amis d'Aristoxène, des coutumes relâchées de certains pythagoriciens cyniques.

6. ἀπείχετο καταγέλωτος καὶ πάσης ἀρεσκείας κτλ. = Aristoxène, dans Jamblique, *V. P.*, 171 : δυσφημίας δὲ πάσης καθαρεύειν τῆς τε σχετλιαστικῆς καὶ τῆς μαχίμου καὶ τῆς λοιδορητικῆς καὶ τῆς φορτικῆς.

7. ὀργιζόμενός τε οὔτε οἰκέτην ἐκόλαζεν οὔτε ἐλεύθερον οὐδένα = Aristoxène, *ibid.*, 197 : λέγεται ... ὡς οὔτε οἰκέτην ἐκόλασεν

οὐδεὶς αὐτῶν ὑπὸ ὀργῆς ἐχόμενος οὔτε τῶν ἐλευθέρων ἐνουθέτησέ τινα. Diogène a omis un mot intéressant : ἐνουθέτησε, qui devait être dans ses sources, car il passe aussitôt à cette notion.

8. ἐκάλει δὲ τὸ νουθετεῖν πελαργᾶν.

Toute la tradition manuscrite, y compris Σ, lit ici πελαργᾶν (πελάργαν P^1). Les seuls passages parallèles sont Suidas, *s. v.* πελαργᾶν, et Jamblique, *V. P.*, 101, 231 et 197 (Aristoxène), où on lit, respectivement : παιδαρτάσεις, πεδαρτάσεις (le substantif), et παιδαρτᾶν. Scaliger conjecturait παιδαρτύσεις. Hemsterhuis, Schäfer, Cobet et Nauck rétablissent πεδαρτᾶν et πεδαρτάσεις. Schäfer y reconnaissait une forme dorienne : πεδ (= μετ) — ἀρτᾶν, et expliquait par μεθαρμόζειν.

L'explication donnée par Jamblique, *V. P.*, 197, n'est pas très claire : « Aucun Pythagoricien... ne réprimanda jamais une personne de condition libre quand il était en colère; mais il attendait (ἀνέμενεν) le retour de la raison. Ils donnaient au fait de réprimander le nom de παιδαρτᾶν, car ils pratiquaient l'attente (ἀναμονή), en gardant le silence et le calme ».

L'explication vise moins à caractériser la façon dont l'admonestation était faite qu'à montrer l'attitude du maître pendant la réprimande, comme si παιδαρτᾶν (ou πεδαρτᾶν) s'appliquait, non à l'action même de réprimander, mais à l'effort que le supérieur devait faire sur lui-même pour se mettre en état de corriger son élève. Par conséquent, s'il fallait lire πεδαρτᾶν et considérer le mot comme l'équivalent de μεθαρμόζειν (= arranger d'une autre manière : le passif de ἀρτᾶν a, dans Hérodote au moins, le sens de ἀρτύεσθαι), le mot signifierait, d'après le texte de Jamblique, non pas changer le sentiment de l'enfant (qui a commis une faute), mais changer son propre état d'âme avant de réprimander. Dans ce cas, on peut s'étonner que le verbe ne soit pas employé à la voix moyenne.

Il n'est pas facile de déterminer avec certitude quelle leçon il faut adopter dans le texte de Diogène. Il me paraît plus prudent de conserver la tradition unanime des manuscrits. N'est-il pas vraisemblable qu'un auteur aussi peu averti que lui a lu et écrit

ΠΕΛΑΡΓΑΝ? Il serait d'ailleurs bien excusable, puisqu'il s'agit, en l'espèce, d'un ἅπαξ, sur l'orthographe duquel il était difficile de se renseigner.

9. μαντικῇ τε ἐχρῆτο τῇ διὰ τῶν κληδόνων τε καὶ οἰωνῶν, ἥκιστα δὲ διὰ τῶν ἐμπύρων, ἔξω τῆς διὰ λιβάνου. Le seul texte parallèle que nous puissions tirer de Jamblique provient, lui aussi, d'un remaniement (cf. la mention des classes de la Société, au § 150) : 149 : προσεῖχε δὲ καὶ φήμαις καὶ μαντείαις καὶ κληδόσιν καὶ ὅλως πᾶσι τοῖς αὐτομάτοις; 150 : ἐπέθυε δὲ θεοῖς λίβανον. Cf. 98 : γίνεσθαι σπονδάς τε καὶ θυσίας θυημάτων τε καὶ λιβανωτοῦ, et Porphyre, *V. P.*, 36.

La note signifie que Pythagore ne pratiquait pas la divination par l'examen des entrailles des victimes; évidemment parce que, selon l'auteur, il ne sacrifiait pas d'animaux. Aëtius, V, 1, 3 (μόνον τὸ θυτικὸν οὐκ ἐγκρίνει : cf. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 30, où οὐκ ἀνῄρει provient d'une confusion), partage cet avis. Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 25, 2, et Jamblique, *V. P.*, 93 et 147, connaissent une méthode de divination par les nombres dont on a retrouvé des exemples dans les manuscrits magiques (1).

10. θυσίαις τε ἐχρῆτο ἀψύχοις· οἱ δέ φασιν ὅτι ἀλέκτορσι μόνον καὶ ἐρίφοις καὶ γαλαθηνοῖς τοῖς λεγομένοις ἀπαλίαις, ἥκιστα δὲ ἀρνάσιν. Voici ce que le texte d'Aristoxène offrait au compilateur, d'après la citation qui suit (μόνον δ'ἀπέχεσθαι βοὸς ἀροτῆρος καὶ κριοῦ) et d'après Athénée, X, 418 E; Jamblique, *V. P.*, 98, et Aulu-Gelle, IV, 11 : Pythagore permettait de manger toute espèce d'animaux, sauf le bœuf laboureur et le bélier; quant à lui, il avait une préférence marquée pour les porcelets et les chevreaux. Selon Porphyre, *V. P.*, 36, il sacrifiait quelquefois des poulets et des porcelets. D'après le remaniement de Jamblique, *V. P.*, 150, il permettait aux disciples de rang inférieur de sacrifier un coq,

---

(1) Tannery, *Notices et Extraits*, XXXI, 2 (1886), pp. 248 et suiv.; Desrousseaux, *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* (Éc. fr. de Rome, VI [1886], pp. 534 et suiv.); Catalogus Cod. Astrol. gr., VII, p. 21, etc.

un agneau ou quelque autre jeune animal, point de bœuf. On voit que le compilateur a adopté un point de vue entièrement opposé à l'opinion de sa source. Il en a fait une variante anonyme, sans en respecter d'ailleurs la teneur : μόνον remplace τὰ πολλά ; ἥκιστα est en contradiction avec Jamblique, *V. P.*, 150, mais il est d'accord avec ἀπέχεσθαι κριοῦ. Il se pourrait, d'ailleurs, que l'auteur de Jamblique y ait mis du sien.

Le remaniement paraît être l'œuvre d'un compilateur qui corrigeait Aristoxène par Timée. J'ai montré plus haut que les Pythagoriciens de Timée rejetaient les sacrifices sanglants (cf. encore Plutarque, *Numa*, VIII, 10 ; Jamblique, *V. P.*, 25, 54, 108 ; Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1) et l'alimentation carnée et interdisaient l'usage du vin (Jamblique [Apollonius], *V. P.*, 13 et 69). Je ne connais pas l'origine de la note qui concerne l'emploi de la laine : elle est en contradiction consciente avec le reste de la tradition.

Timée paraît avoir été l'un des rares auteurs du IV^e^ siècle qui n'aient pas admis que les Pythagoriciens tuaient des animaux, soit pour les sacrifices, soit pour l'alimentation. Eudoxe (Porphyre, *V. P.*, 7) et Onésicrite (Strabon, XV, 716) ainsi que les poètes de la comédie moyenne (cf. *infra*, §§ 36-38) suivent, il est vrai, une tradition analogue ; mais Timée est le seul biographe érudit chez qui cette doctrine soit systématiquement exposée. Tel n'est pas l'avis d'Aristote (Jamblique, *V. P.*, 85), selon qui les Pythagoriciens sacrifiaient et mangeaient des animaux en qui n'entrait pas l'âme humaine, au cours de ses transmigrations ; ni d'Aristoxène (*ibid.*, 98, cf. Porphyre, *De abst.*. II, 28 ; Photius, *Cod.* 249, p. 438 B), d'après qui les Pythagoriciens ne touchaient qu'aux chairs des victimes des sacrifices ; ni d'Héraclide Pontique (Porphyre, *De abst.*, I, 26), qui attribuait à Pythagore l'introduction de l'usage de la viande dans les gymnases. Dans ces opinions si variées, nous percevons comme un écho des querelles des sectes pythagoriciennes du IV^e^ siècle.

§ 21. — Citation d'Hiéronyme de Rhodes : Pythagore étant descendu aux Enfers, y a vu les tourments infligés aux âmes d'Hésiode et d'Homère, en punition des fables immorales qu'ils avaient débitées sur les dieux; il a assisté aussi au châtiment des hommes qui s'étaient dérobés pendant leur vie au devoir conjugal. Le biographe ajoute naïvement que les femmes de Crotone, au récit de cette aventure, comblèrent d'honneurs Pythagore.

C'est là la plus ancienne mention de la légende d'une descente aux Enfers de Pythagore; le poète comique Aristophon, qui est à peu près contemporain d'Hiéronyme, y fait aussi allusion (*infra*, § 38) et, un peu plus tard, Hermippe (*infra*, § 41) explique la croyance à ce miracle par une supercherie.

La description des récompenses et des châtiments de l'autre vie est un thème que les prédicateurs ont, de tout temps, aimé à développer. Les deux doctrines que Pythagore rapporte des Enfers, dans le récit d'Hiéronyme, trouvent un parallèle dans le reste de la tradition : Jamblique, *V. P.*, 48 (cf. 50), 132 et 218; mais, ici, la mise en scène est différente.

Diogène rapporte ensuite l'étymologie qu'Aristippe donnait du nom de Pythagore : ὅτι τὴν ἀλήθειαν ἠγόρευεν οὐχ ἧττον τοῦ Πυθίου. Jamblique, *V. P.*, 7 (Apollonius), l'explique d'une façon différente : ὅτι ἄρα ὑπὸ τοῦ Πυθίου προηγορεύθη αὐτῷ (sc. τῷ πατρί). Toutefois, les deux étymologies ont ceci de commun qu'elles établissent un rapport entre le nom de Pythagore et le culte d'Apollon Pythien, comme certains récits merveilleux de la Tradition de l'École (*supra*, p. 170).

L'Étymol. magnum (cod. Vindob.), *s. v.* Πυθαγόρας, propose une autre étymologie encore : παρὰ τὸ πύθω — τὸ ἐρωτῶ — καὶ τὸ ἀγορῶ — τὸ λέγω. ἐρωτώμενος γὰρ μόνον, ἔλεγεν. Elle présente Pythagore dans le rôle d'un oracle.

8. Dans les §§ 22-24, l'auteur a rassemblé des préceptes pythagoriciens de nature fort différente. Par la disparate des notices, le décousu des idées, l'asyndète des phrases, le morceau

rappelle assez les §§ 19-20. Le travail de rédaction y a été réduit au minimum, ce qui en rend la compréhension malaisée.

Le texte débute par λέγεται παρεγγυᾶν et, comme toutes les propositions qui suivent restent à l'infinitif, on peut en déduire qu'elles ont une commune origine. Il semble que Diogène, ou l'un de ses auteurs, après avoir dépouillé l'une ou l'autre de ses sources, a jeté ses notes dans ce casier, sans prendre la peine de les répartir, selon leur sujet, dans les diverses sections de la biographie. Peut-on retrouver le nom de l'auteur ou des auteurs dont les ouvrages ont fourni la matière de cette étrange moisson?

Rohde, après avoir relevé d'abord (*Rh. Mus.*, 1872, p. 28) [1] des traces des *Histoires* de Timée, y reconnaît, dans une étude postérieure (*Gr. Roman*, p. 253, n. 3), un extrait d'Aristote. Mais cette hypothèse ne résiste pas à l'examen : plusieurs notices, comme l'interdiction des sacrifices sanglants (cf. Jamblique, *V. P.*, 85), ne peuvent provenir d'Aristote; une autre présente un commentaire de l'abstinence des fèves qui est tout différent de celui d'Aristote (*infra*, § 34).

Selon Diels (*Archiv*, III, p. 470), Diogène aurait réuni ici des notes extraites du παιδευτικόν, l'apocryphe cité au § 9. Il fait valoir des concordances avec les fragments d'Aristoxène, la source habituelle du faussaire, et relève, dans la langue, des traces de dialecte ionien (σίνεσθαι, ὁδοιπορίης). Mais on peut objecter que deux notes de la collection, σφάγια θεοῖς προσφέρειν κωλύειν et κυάμων ἀπέχεσθαι, ne proviennent pas d'Aristoxène (cf. Aulu-Gelle, IV, 11). En outre, la présence d'un fragment poétique (πῇ παρέβην κτλ.) dans un ouvrage en prose tel que le παιδευτικόν serait difficile à expliquer.

Conformément à son principe, qui consiste à rapporter à Androcyde tout vestige de dialecte ionien (cf. *supra*, pp. 167 et 181), Corssen (*Rh. Mus.*, 1912, pp. 255 et suiv.) suppose ici

---

(1) *Kleine Schriften*, II, pp. 133 et suiv.

un nouvel extrait du περὶ συμβόλων; mais il accorde que c'est là une pure hypothèse.

En face de ces divergences d'opinion, il me paraît nécessaire de passer en revue les notices pour étudier le sens, les parallèles et l'origine de chacune d'elles.

1. Pythagore recommande à ses disciples de réciter ce vers, tous les jours, en rentrant chez eux : πῆ παρέβην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη; Cette note est relative à l'examen de conscience auquel les Pythagoriciens se livraient chaque jour. Selon Timée (Jamblique, *V. P.*, 256), non seulement ils pratiquaient cet exercice au soir, mais chaque matin encore ils procédaient à un autre examen où ils traçaient le plan des occupations de la journée. Cette remarque permet de rapporter encore à Timée quatre autres vers que cite Porphyre, *V. P.*, 40, et qui complètent la notice. J'ai montré ailleurs [1] qu'il faut les rattacher à l' Ἱερὸς Λόγος.

2-3. σφάγιά τε θεοῖς προσφέρειν κωλύειν et son complément μόνον δὲ τὸν ἀναίμακτον βωμὸν προσκυνεῖν dérivent, comme nous l'avons vu (pp. 175 et suiv.), du même auteur. La première note est empruntée à un discours que Pythagore prononça à son arrivée à Crotone (Jamblique, *V. P.*, 54).

4-7. C'est de la même série de discours que sont extraits les préceptes suivants : μηδὲ ὀμνύναι θεούς ... τούς τε πρεσβυτέρους τιμᾶν δεῖν ... θεοὺς μὲν δαιμόνων προτιμᾶν ... ἀλλήλοις τε ὁμιλεῖν..., avec les commentaires qui les accompagnent (Jamblique, *V. P.*, 47, 37, 40). Les parallèles tirés d'autres auteurs ne manquent pas, mais des concordances textuelles en rendent certaine l'attribution à Timée.

8. ἴδιόν τε μηδὲν ἡγεῖσθαι : déjà rapporté à Timée, au § 10.

9-10. νόμῳ βοηθεῖν, ἀνομίᾳ πολεμεῖν et φυτὸν ἡμερὸν μήτε φθίνειν μήτε σίνεσθαι κτλ. Ces deux préceptes font partie des recommandations adressées tous les soirs à la société par le membre le

---

[1] *Études sur la Littérature pythagoricienne*, p. 9.

plus âgé. J'y ai reconnu, dans une autre étude (1), des formules stéréotypées (Jamblique, *V. P.*, 99, 175, 223; Porphyre, *V. P.*, 38 et 39), issues de l'Ἱερὸς Λόγος : de là le mot σίνεσθαι.

11-13. αἰδῶ καὶ εὐλάβειαν εἶναι μήτε γέλωτι κατέχεσθαι μήτε σκυθρωπάζειν. — φεύγειν σαρκῶν πλεονασμόν. — ὀδοιπορίης ἄνεσιν καὶ ἐπίτασιν ποιεῖσθαι. Dans un extrait d'Aristoxène (Jamblique, *V. P.*, 196), on peut signaler des concordances avec les deux premiers préceptes. Quant au troisième, il est isolé dans la tradition. La même antithèse des mots « tension » et « relâchement » reparaît dans Jamblique, *V. P.*, 224, appliquée à l'action de la musique sur les passions.

14-15. μνήμην ἀσκεῖν = Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 164-165; Timée, *ibid.*, 256. — ἐν ὀργῇ μήτε τι λέγειν μήτε πράσσειν : cf. *supra*, § 20 (Aristoxène).

16. μαντικὴν πᾶσαν τιμᾶν est en contradiction avec la note du § 20; aussi a-t-on voulu ajouter < οὐ > devant πᾶσαν. C'est sans doute une erreur de transcription de Diogène, qui a résumé par le mot πᾶσαν diverses espèces de mantique, sans songer qu'il y englobait la divination extispiciale.

17. ᾠοῖς χρῆσθαι πρὸς λύραν κτλ. = Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 111-112, 149 (remaniement); Porphyre, *V. P.*, 38.

18. Interdiction de manger des fèves. Deux raisons sont invoquées. La première est d'ordre religieux : διὰ τὸ... μάλιστα μετέχειν τοῦ ψυχικοῦ; l'autre, d'ordre plutôt médical : cette alimentation trouble les fonctions digestives et procure des songes agités.

La première est expliquée par un vers de l'Ἱερὸς Λόγος souvent cité : ἴσόν τοι κυάμους τε φαγεῖν κεφαλάς τε τοκήων (2). La seconde est reproduite par une foule d'auteurs dont les textes n'apportent pas d'élément nouveau. La juxtaposition de ces deux sortes d'interprétation, religieuse et rationaliste, rappelle le commentaire sur l'abstinence de viande (§ 13). Dans le chapitre XXIV de Jamblique (106-109), où les notices de Timée sont com-

(1) *Études*, p. 13.
(2) *Études*, pp. 23, 36 et suiv.

binées avec celles d'Aristote, les mêmes raisons sont invoquées pour expliquer la répulsion ou la préférence de Pythagore pour telle ou telle nourriture. Serait-il trop hardi de conjecturer dans le texte de Diogène, qui ne peut être rapporté ni à Aristoxène ni à Aristote, un emprunt à Timée?

Résumons les conclusions de notre étude comparative. Ce chapitre est formé de notes de lecture prises par moitié à Aristoxène, par moitié à Timée, rédigées à la hâte et rassemblées sans ordre. Un certain nombre proviennent indirectement de l' Ἱερὸς Λόγος.

9. Les §§ 25 à 33 sont formés par un exposé de doctrines pythagoriciennes qu'Alexandre Polyhistor a empruntées à des Πυθαγορικὰ ὑπομνήματα. Ces extraits, qu'on attribue généralement, depuis Zeller, au néo-pythagorisme, n'ont jamais été étudiés, malgré leur importance capitale pour l'histoire philosophique (1). J'ai l'intention d'éclaircir tout d'abord un texte qui présente de nombreuses difficultés d'interprétation; ensuite de montrer par des rapprochements tirés de la littérature présocratique et spécialement pythagoricienne, l'ancienneté des problèmes qui sont discutés ici et le caractère pythagoricien de la plupart des doctrines qui y sont exposées.

1. Doctrine des nombres.

Nos auteurs semblent ramener tout à la monade primitive; mais ils ajoutent que la dyade formée de la monade doit être tenue pour une seconde ἀρχή : la première est considérée comme la cause agissante, l'autre comme la matière. La même doctrine est exposée à peu près dans les mêmes termes par Aëtius, I, 3, 8 : (Diels, *Vors.*, I³, p. 349, 23) : πάλιν δὲ τὴν μονάδα καὶ τὴν ἀόριστον

(1) Je n'ai eu connaissance de l'article de Wellmann : *Eine Pythagoreische Urkunde des IV Jahrh. v. Chr.* (*Hermes*, 1919, pp. 225-248), qu'après la rédaction de ces pages. Ce critique revendique les extraits d'Alexandre pour un document authentiquement pythagoricien : il cherche à prouver qu'ils sont tirés de l'œuvre d'un disciple de Philolaos, qui serait, peut-être bien, Xénophile. On pourra se rendre compte que mon etude ne fait pas double emploi avec l'article, si instructif par certains côtés, de Wellmann.

δυάδα ἐν ταῖς ἀρχαῖς· σπεύδει δὲ αὐτῷ (τῷ Πυθαγόρᾳ) τῶν ἀρχῶν ἡ μὲν ἐπὶ τὸ ποιητικὸν αἴτιον καὶ εἰδικὸν ὅπερ ἐστὶ νοῦς ὁ θεός, ἡ δὲ ἐπὶ τὸ παθητικόν τε καὶ ὑλικόν, ὅπερ ἐστὶν ὁ ὁρατὸς κόσμος.

Certains Pythagoriciens n'admettent qu'un principe (la monade), d'autres, deux principes (la monade et la dyade indéterminée). Selon les apparences, ces deux théories se sont accommodées et fondues dans le texte de Diogène. Voici l'explication de ces divergences d'opinion, selon Eudore, dans Simplicius, *In Phys.*, 39 *a*, p. 181, 10 : κατὰ τὸν ἀνωτάτω λόγον φατέον τοὺς Πυθαγορικοὺς τὸ ἓν ἀρχὴν τῶν πάντων λέγειν, κατὰ δὲ τὸν δεύτερον λόγον δύο ἀρχὰς τῶν ἀποτελουμένων εἶναι, τό τε ἓν καὶ τὴν ἐναντίαν τούτῳ φύσιν ... ὥστε ὡς μὲν ἀρχὴ τὸ ἕν, ὡς δὲ στοιχεῖα τὸ ἓν καὶ ἡ ἀόριστος δυὰς ἀρχαί, ἄμφω ἓν ὄντα πάλιν, καὶ δῆλον ὅτι ἄλλο μέν ἐστιν ἓν ἡ ἀρχὴ τῶν πάντων, ἄλλο δὲ ἓν τὸ τῇ δυάδι ἀντικείμενον, ὃ καὶ μονάδα καλοῦσιν.

Certains Pythagoriciens, visés par Théophraste, *Met.*, 33 (*Vors.*, I[3], p. 349, 14), avaient établi une opposition entre la monade et la dyade indéterminée : καθάπερ ἀντίθεσίν τινα ποιοῦσιν τῆς ἀορίστου δυάδος καὶ τοῦ ἑνός, ἐν ᾗ καὶ τὸ ἄπειρον καὶ τὸ ἄτακτον καὶ πᾶσα ὡς εἰπεῖν ἀμορφία καθ' αὑτήν. La même distinction entre la monade, cause agissante et divine, et la dyade indéterminée, principe matériel, reparaît dans les traités d'Arithmologie : Nicomaque (Photius, *Cod.* 187, p. 143 A), Anatolius, περὶ δεκάδος (éd. Heiberg, pp. 5 et 6), Théol. Arithm., pp. 4 et 7. La source commune de ces textes date au moins du IV[e] siècle. Cette doctrine est exposée encore avec clarté par plusieurs doxographes : Modératus dans Porphyre, *V. P.*, 49 s.; Antonius Diogène, *ibid.*, 38; Épiphane, *Adv. haer.*, III, 2, 9; Ps-Justin, *Coh.*, 19; Ps-Galien, *Hist. phil.*, 35, 251; Irénée, *Adv. haer.*, II, 14, 6; Ps-Plutarque, *Vit. Hom.*, 145; Jamblique, *In Nic. arithm.*, p. 74; Proclus, *In Remp.*, I, p. 97, K.

Les termes employés par Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 23, pour caractériser ces deux principes sont particulièrement aptes à éclaircir le texte de Diogène : Πυθαγόρας τοίνυν ἀρχὴν τῶν ὅλων ἀγέννητον ἀπεφήνατο τὴν μονάδα, γεννητὴν δὲ τὴν δυάδα καὶ πάντας

τοὺς ἄλλους ἀριθμούς. καὶ τῆς μὲν δυάδος πατέρα φησὶν εἶναι τὴν μονάδα, πάντων δὲ τῶν γεννωμένων μητέρα δυάδα, γεννητὴν γεννητῶν (1).

D'après Numénius (dans Chalcidius, *In Tim.*, 193), la doctrine qui fait éclore la dyade de la monade est celle d'une partie seulement des Pythagoriciens. Sextus Empiricus, qui développe longuement (*Adv. math.*, X, 249-284, cf. *Pyrrh.*, III, 152-157) la doctrine résumée par Alexandre Polyhistor, distingue nettement cette théorie des deux ἀρχαί, de celle qui n'admet qu'un principe, le point, dont sortent tous les éléments géométriques : (281) τινὲς δ' ἀπὸ ἑνὸς σημείου τὸ σῶμά φασι συνίστασθαι· τοῦτο γὰρ τὸ σημεῖον ῥυὲν γραμμὴν ἀποτελεῖν, τὴν δὲ γραμμὴν ῥυεῖσαν ἐπίπεδον ποιεῖν, τοῦτο δὲ εἰς βάθος κινηθὲν τὸ σῶμα γεννᾶν τριχῇ διαστατόν. (282) διαφέρει δὲ ἡ τοιαύτη τῶν Πυθαγορικῶν στάσις τῆς τῶν προτέρων (ceux dont les doctrines ont été rapportées précédemment [261-280]) · ἐκεῖνοι μὲν γὰρ ἐκ δυοῖν ἀρχῶν, τῆς τε μονάδος καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος, ἐποίουν τοὺς ἀριθμούς, εἶτ' ἐκ τῶν ἀριθμῶν τὰ σημεῖα καὶ τὰς γραμμὰς τά τε ἐπίπεδα σχήματα καὶ τὰ στερεά · οὗτοι δὲ ἀπὸ ἑνὸς σημείου τὰ πάντα τεκταίνουσιν κτλ. Les auteurs d'Alexandre développent donc le point de vue de l'une de ces στάσεις. L'Anonyme de Photius (*Cod.* 249, p. 439 A.) expose successivement les deux systèmes, sans faire ressortir leur opposition. Ajoutons encore que les Pythagoriciens cités par Aristote, *Met.*, Z, 2, p. 1028 *b* 16 et N, 3, p. 1090 *b* 5 (*Vors.*, I³, p. 351, 23 et 27), paraissent avoir défendu la seconde de ces théories : δοκεῖ δέ τισι τὰ τοῦ σώματος πέρατα, οἷον ἐπιφάνεια καὶ γραμμὴ καὶ στιγμὴ καὶ μονάς, εἶναι οὐσίαι, καὶ μᾶλλον ἢ τὸ σῶμα καὶ τὸ στερεόν, et : εἰσὶ δέ τινες οἳ ἐκ τοῦ πέρατα εἶναι καὶ ἔσχατα τὴν στιγμὴν μὲν γραμμῆς, ταύτην δ' ἐπιπέδου, τοῦτο δὲ τοῦ στερεοῦ, οἴονται εἶναι ἀνάγκην τοιαύτας φύσεις εἶναι.

2. Les formes géométriques.

Diogène continue en exposant la formation des corps géomé-

(1) Hippolyte appuie cette doctrine d'une comparaison avec les théories de Zaratas (Zoroastre), le maître de Pythagore : c'est un emprunt au περὶ φύσεως (pythagoricien) attribué au mage. Cf. ci-dessus, p. 161.

triques, qui constituent l'armature des corps sensibles et des éléments. La formation des solides au moyen des surfaces, de celles-ci au moyen des lignes, des lignes par les points est une théorie fréquemment développée dans la géométrie ancienne et dans l'arithmologie et la philosophie pythagoriciennes. Déjà elle est attribuée aux Pythagoriciens cités par Speusippe, (Théol. arithm., p. 62). Elle se confond sensiblement avec celle de la seconde στάσις pythagoricienne distinguée par Sextus (1) : le point de départ seul est différent. Dans la plupart de ces extraits, les premiers nombres sont dits correspondre aux éléments géométriques (1 est le point, 2, la ligne, 3, la surface, 4, le solide); ceux-ci sortent les uns des autres à la façon des premiers nombres. La formule employée par Diogène n'est pas très claire : ἐκ τῶν ἀριθμῶν τὰ σημεῖα, « des nombres sortent les points ». Le singulier (« du nombre 1 se forme le point ») eût été plus exact et eût mieux concordé avec les exposés des autres doxographes. Il faut expliquer, sans doute, cette divergence par l'habitude, propre à l'arithmétique pythagoricienne, de représenter les chiffres par des points disposés en constructions géométriques. La même méthode rend compte de la doctrine qui fait dériver les éléments géométriques des premiers nombres : les unités du nombre trois sont disposées en triangle, le nombre quatre représente les quatre angles de la pyramide triangulaire, le plus simple des solides.

3. Les éléments et leur transmutation.

La théorie des éléments nous est connue par un fragment de Philolaos, 12 (*Vors.*, I³, p. 314, 12) : καὶ τὰ μὲν τᾶς σφαίρας σώματα πέντε ἐντί, τὰ ἐν τᾷ σφαίρᾳ πῦρ < καὶ > ὕδωρ καὶ γᾶ καὶ ἀήρ, καὶ ὁ τᾶς σφαίρας ὁλκὰς πέμπτον. Les derniers mots de cet extrait sont expliqués pas cette notice d'Aëtius (=Théophraste), II, 6, 3, (*Vors.*, I³, p. 306, 6) :... ἐκ δὲ τοῦ δωδεκαέδρου τὴν τοῦ παντὸς

(1) Cf. les auteurs cités ci-dessus à propos du rôle de la monade et de la dyade. On peut y joindre : Hippolyte, *Adv. haer.*, IV, 51 ; Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 5, 12 ss., et I, 6, 35; Proclus, *In Tim.*, II, p. 223 *e*.

σφαῖραν. Que les ouvrages pythagoriciens utilisés par Aristote aient admis aussi la théorie des éléments, c'est ce que prouve cette note, *Met.*, A, p. 986 *a* 4, où le mot στοιχεῖα désigne bien les éléments matériels (1) : ἐοίκασι ὡς ἐν ὕλης εἴδει τὰ στοιχεῖα τάττειν· ἐκ τούτων γὰρ ὡς ἐνυπαρχόντων συνεστάναι καὶ πεπλάσθαι φασὶ τὴν οὐσίαν, et une autre, p. 987 *a* 2 (2).

Certains passages des doxographes attribuent aux Pythagoriciens la doctrine de quatre éléments : Aëtius, II, 6, 3, I, 14, 2, et I, 15, 3; cf. Lucien, *Vit. auct.*, 4; Ovide, *Met.*, XV, 237; Vitruve, *De arch.*, II, 2 et VIII, 1. D'autres y ajoutent un cinquième élément, l'éther : Aëtius, IV, 9, 10 et II, 6, 2. Nous verrons plus loin que les extraits d'Alexandre mentionnent également l'αἰθήρ, mais ce mot, auquel est accolé chaque fois un adjectif différent, désigne l'un ou l'autre des quatre éléments.

Notons que les Pythagoriciens d'Alexandre négligent ou ignorent le cinquième « corps » dont parle Philolaos. D'autre part, le mot employé ici pour désigner les éléments, στοιχεῖα, prouverait que ces Pythagoriciens sont tout au plus des contemporains de Platon (3) : Philolaos appelle encore les éléments σώματα. Mais il est possible que la terminologie des sources n'ait pas été fidèlement gardée par Alexandre. On constate souvent ce défaut dans la doxographie ancienne : ainsi Aëtius emploie le mot στοιχεῖα dans son exposé des doctrines de Philolaos (*Vors.*, I³, p. 306, 15).

La doctrine de la transmutation des éléments (ἃ μεταβάλλειν καὶ τρέπεσθαι δι' ὅλων) est commune à tous les philosophes présocratiques ou à peu près (4). Elle n'est pas étrangère au Pythagorisme. Voici d'abord un fragment de Philolaos où elle me paraît implicitement contenue (*Vors.*, I³, p. 306, 17) ... τὸ δ' ὑπὸ

(1) Gilbert, *Aristoteles' Urteile über die pyth. Lehre, — Archiv für Gesch. der Phil.*, XXII (1909), p. 152.

(2) Gilbert, *ibid.*, p. 153. Cf. Aristote, *Mét.*, A, p. 990 *a* 16.

(3) Wellmann. *loc. cit.*, p. 228.

(4) W. Heidel, *Qualitative Change in Pré-socratic Philosophy*, dans l'*Archiv*, XIX (1906), pp. 333-379.

τούτοις ὑποσέληνόν τε καὶ περίγειον μέρος, ἐν ᾧ τὰ τῆς φιλομεταβόλου γενέσεως, οὐρανόν (1). Les doxographes sont plus explicites : Aëtius, I, 9, 2 : οἱ ἀπὸ Θάλεω καὶ Πυθαγόρου καὶ οἱ Στωικοὶ τρεπτὴν καὶ ἀλλοιωτὴν καὶ μεταβλητὴν καὶ ῥευστὴν ὅλην δι' ὅλης τὴν ὕλην. Cf. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 10. Dans les passages, cités plus haut, d'Ovide, de Lucien et de Vitruve, cette théorie est liée intimement à la doctrine des quatre éléments. On peut y joindre des notes de Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 6, 36; Servius, *In Aen.*, VI, 724, et S[t] Basile, *Hom. IV in Hex.*, 5.

Comment expliquer, en face de ces témoignages, la notice d'Aristote, *Met.*, A, 8, p 989 *b* 28 : ἐκ τίνος μέντοι τρόπου κίνησις ἔσται πέρατος καὶ ἀπείρου μόνον ὑποκειμένων καὶ περιττοῦ καὶ ἀρτίου, οὐθὲν λέγουσιν, ἢ πῶς δυνατὸν ἄνευ κινήσεως καὶ μεταβολῆς γένεσιν εἶναι καὶ φθορὰν ἢ τὰ τῶν φερομένων ἔργα κατὰ τὸν οὐρανόν ? Ce reproche ne s'adresse, probablement, qu'aux Pythagoriciens qui expliquaient par les seuls nombres la formation du monde.

4. Le κόσμος.

D'après certains doxographes, Pythagore aurait le premier attribué à l'Univers le nom de κόσμος : Aëtius, II, 1, 1; Jamblique, *V. P.*, 37 (Timée), 59, 162; Favorinus dans Diogène, VIII, 48; Ps-Galien, *Hist. phil.*, 10; Scholie de l'*Iliade*, Γ, 1; Photius, *Cod.* 249, p. 440 A. Toutefois, certains doxographes emploient déjà le terme κόσμος en décrivant le système astronomique d'Anaximandre (*Vors.*, I[3], p. 16) (2). Dans la terminologie de Philolaos, κόσμος désigne la région supralunaire.

Le monde est considéré comme animé et spirituel, théorie qui est aussi celle du pythagoricien Ecphante (*Vors.*, I[3], p. 340, 28) : κινεῖσθαι δὲ τὰ σώματα μήτε ὑπὸ βάρους μήτε πληγῆς ἀλλ' ὑπὸ θείας δυνάμεως, ἣν νοῦν καὶ ψυχὴν προσαγορεύει. τούτου μὲν οὖν τὸν κόσμον (je préférerais : τοῦτον μὲν οὖν τοῦ κόσμου) εἶναι ἰδέαν· δι' ὃ καὶ

(1) Cf. Hippase (*Vors.*, I[3], p. 38, 9); Ps-Philolaos, fr. 21 (*Vors.*, p. 318, 21 ss.).

(2) Dans Diogène, VIII, 48, la citation de Théophraste ne se rapporte pas à l'invention du mot κόσμος, mais seulement à la doctrine de la rotondité de la terre, comme on peut en juger par IX, 21 (Diels, *Doxogr. gr.*, p. 492, 7.)

σφαιροειδῆ ὑπὸ θείας δυνάμεως γεγονέναι. La doxographie nous présente plusieurs notices qui complètent et expliquent le résumé trop succinct de Diogène : Aëtius, IV, 7, 1; Plutarque, *Qu. plat.*, VIII, 4, 3; Sextus, *Adv. math.*, IX, 127 : ἓν γὰρ ὑπάρχειν πνεῦμα τὸ διὰ παντὸς τοῦ κόσμου διῆκον ψυχῆς τρόπον, τὸ καὶ ἑνοῦν ἡμᾶς πρὸς ἐκεῖνα; Cicéron, *De nat. deor.*. I, 11, 27: *censuit animum esse per naturam rerum omnem intentum et commeantem ex quo nostri animi carperentur*; cf. Servius, *Ad Aen.*, VI, 724. Il faut bien admettre que c'est là une doctrine de l'ancien Pythagorisme, si l'on veut comprendre la théorie de la respiration du monde, particulière aux Pythagoriciens que citent Aristote, *Phys.*, Δ, 6, p. 213 *b* 22, et Stobée, *Ecl.* I, 18, 1 *c* (*Vors.*, I³, p. 354, 16). D'après Épiphane, *Adv. haer.*, I, 7 (*Doxogr.*, p. 589), Pythagore aurait même considéré le monde comme un dieu personnel : σῶμα δὲ λέγει εἶναι τὸν θεὸν τοῦτ' ἐστιν οὐρανόν, ὀφθαλμοὺς δὲ αὐτοῦ καὶ τὰ ἄλλα ὥσπερ ἐν ἀνθρώπῳ ἥλιον καὶ σελήνην καὶ τὰ ἄλλα ἄστρα καὶ τὰ κατ' οὐρανὸν στοιχεῖα [1].

La théorie de la sphéricité du κόσμος est attestée par un grand nombre de fragments pythagoriciens et de notes doxographiques : je renvoie surtout aux fragments 7 et 12 de Philolaos, au fragment d'Ecphante rapporté ci-dessus et à Aëtius, I, 15, 3.

En cet endroit, on s'attendrait à rencontrer le système astronomique qui est regardé, depuis Aristote, comme propre au Pythagorisme : la théorie du feu central, de l'antiterre, etc. Il est remarquable que nos extraits ne s'étendent pas sur la partie astronomique : cependant le peu qu'en dit Alexandre permet de juger que la théorie admise par ses auteurs est celle du géocentrisme.

Ce phénomène peut s'expliquer par plusieurs raisons. Il est possible que les ouvrages utilisés par Alexandre appartiennent à une période du Pythagorisme antérieure au développement des théories astronomiques décrites par Aristote. Mais on peut admettre aussi qu'ils n'ont pas subi l'influence de Philolaos et

---

[1] Cf. ORPHICA, éd. Abel, fr. 123.

qu'ils marquent un retour à l'opinion commune que l'on observe encore chez certains philosophes du IV^e^ siècle dépendant de l'École pythagoricienne (1).

La dernière des théories de ce chapitre : (γῆν) περιοικουμένην· εἶναι δὲ καὶ ἀντίποδας καὶ τὰ ἡμῖν κάτω ἐκείνοις ἄνω, me paraît admise aussi par les Pythagoriciens d'Aristote, si j'interprète bien ce passage du *De coelo*, B, 2, 285 *b* 22 : ὅῆλον τοίνυν ὅτι ὁ ἀφανὴς πόλος ἐστὶ τὸ ἄνω· καὶ οἱ μὲν ἐκεῖ οἰκοῦντες ἐν τῷ ἄνω εἰσὶν ἡμισφαιρίῳ καὶ πρὸς τοῖς δεξιοῖς· ἡμεῖς δ' ἐν τῷ κάτω καὶ πρὸς τοῖς ἀριστεροῖς, ἐναντίως ἢ ὡς οἱ Πυθαγόρειοι λέγουσιν· ἐκεῖνοι γὰρ ἡμᾶς ἄνω τε ποιοῦσι καὶ ἐν δεξιῷ μέρει, τοὺς δ' ἐκεῖ κάτω καὶ ἐν τῷ ἀριστερῷ.

5. Formation des saisons.

La distinction des quatre qualités des éléments : chaud, froid, sec, humide, est commune à tous les systèmes cosmologiques des Présocratiques; il en va de même pour l'explication des quatre saisons de l'année par l'alternance de leurs influences. Chez les Pythagoriciens, ces qualités devaient rentrer dans le tableau général des Oppositions, qui furent plus tard réduites à dix. La théorie présente affirme qu'elles se trouvent en proportions égales dans la nature. La présence de la lumière et de l'obscurité dans ces oppositions était destinée à expliquer la formation du jour et de la nuit, qui a été oubliée par le doxographe. Voici ce qu'en dit Parménide, fragment 9 (*Vors.*, I^3^, p. 159) : αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα φάος καὶ νὺξ ὀνόμασται | καὶ τὰ κατὰ σφετέρας δυνάμεις ἐπὶ τοῖσί τε καὶ τοῖς | πᾶν πλέον ἐστὶν ὁμοῦ φάεος καὶ νυκτὸς ἀφάντου | ἴσων ἀμφοτέρων, ἐπεὶ οὐδετέρῳ μέτα μηδέν. Peut-être aussi les auteurs d'Alexandre avaient-ils établi un rapport de dépendance entre la lumière et l'obscurité, d'une part, et certaines qualités physiques, d'autre part, comme l'avait fait déjà Héraclite (Diogène, IX, 11 = *Vors.*, I^3^, p. 69, 28) : τὴν

(1) C'est l'hypothèse à laquelle se rallie WELLMANN, *loc. cit.*, pp. 242 et suiv.; il fait remarquer, à juste titre, que dans le *Phédon*, Simmias accorde sans difficulté à Socrate que la terre se trouve au centre du monde. On peut ajouter qu'Ecphante est revenu, lui aussi, à la théorie du géocentrisme (*Vors.*, I^3^, p. 340).

μὲν γὰρ λαμπρὰν ἀναθυμίασιν φλογωθεῖσαν ἐν τῷ κύκλῳ τοῦ ἡλίου ἡμέραν ποιεῖν, τὴν δὲ ἐναντίαν ἐπικρατήσασαν νύκτα ἀποτελεῖν· καὶ ἐκ μὲν τοῦ λαμπροῦ τὸ θερμὸν αὐξόμενον θέρος ποιεῖν, ἐκ δὲ τοῦ σκοτεινοῦ τὸ ὑγρὸν πλεονάζον χειμῶνα ἀπεργάζεσθαι.

Du texte rapporté par Alexandre, on peut dégager une seconde théorie : c'est que l'ἰσομοιρία est une cause de beauté et de salubrité. L'influence prépondérante des théories médicales sur la philosophie de nos auteurs apparaîtra plus loin d'une façon remarquable. Nous en relevons, ici déjà, un indice. Même observation, en effet, dans ce texte d'Alcméon (fr. 4 = *Vors.*, I³, p. 136, 1) : τῆς μὲν ὑγείας εἶναι συνεκτικὴν τὴν ἰσονομίαν τῶν δυνάμεων, ὑγροῦ, ξηροῦ, ψυχροῦ, θερμοῦ, πικροῦ, γλυκέος καὶ τῶν λοιπῶν, τὴν δ' ἐν αὐτοῖς μοναρχίαν νόσου ποιητικήν. C'est encore le thème du discours du médecin Euryximaque dans le *Banquet* de Platon (p. 188 a b). Enfin, Hippocrate estime aussi que le printemps est la saison la plus saine, l'automne, la plus funeste (*Aph.*, 3, 9); ailleurs (*Epid.*, II, 1, 4), il compare, comme nos auteurs, l'automne à la soirée pour l'insalubrité.

6. Distinction de l'air terrestre et de l'air supérieur.

La division du monde en deux parties, à l'une desquelles on attribue la perfection et le don d'immortalité, tandis qu'on fait, de l'autre, le domaine du changement et de la mort, n'est qu'une variante de la distinction des régions sublunaire et supralunaire. Or, celle-ci est attestée dans l'ancien Pythagorisme par un texte de Philolaos cité ci-dessus. Les doxographes aussi en font mention : tel Photius, *Cod.* 249, p. 439 B 33, et spécialement Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1 : διώριζεν δὲ ἅμα τὰ ἀπὸ σελήνης [καὶ] ἄνω ἀθάνατα λέγων, τὰ δὲ ὑποκάτω θνητά. Ce qui est nouveau, ici, c'est que les caractères propres à chaque partie sont imputés à la qualité de l'air qu'elle renferme. C'est le mouvement perpétuel qui détermine sa pureté, son aptitude à former et à conserver la vie; c'est son immobilité qui cause la maladie et la mort. Alcméon, lui aussi, reconnaît une nature divine au mouvement perpétuel (Aristote, *De an.*, A, 2, p. 405 *a* 30 = *Vors.*, I³, p. 133, 40) : φησὶ γὰρ αὐτὴν (τὴν ψυχὴν) ἀθάνατον εἶναι διὰ τὸ

ἐοικέναι τοῖς ἀθανάτοις· τοῦτο δ' ὑπάρχειν αὐτῇ ὡς ἀεὶ κινουμένῃ. κινεῖσθαι γὰρ καὶ τὰ θεῖα πάντα συνεχῶς ἀεί, σελήνην, ἥλιον, τοὺς ἀστέρας καὶ τὸν οὐρανὸν ὅλον.

On peut remarquer que l'importance attribuée à l'air, ainsi que la théorie du mouvement perpétuel de l'air supraterrestre, rappellent la doctrine d'Anaximène (*Vors.*, I³, p. 24, 11) et de Diogène d'Apollonie (*Vors.*, I³, p. 425, 16, fr. 5). En tout cas, le caractère matérialiste de ce passage atteste une origine ancienne et une étroite parenté avec la physique ionienne.

7. Divinité des astres.

« Le Soleil, la Lune et les autres astres sont des dieux. »

Alcméon avait déjà formulé une doctrine semblable (*Vors.*, I³, p. 133, 40 ss.) : il croyait que les astres sont immortels et divins parce qu'ils sont animés et qu'ils ont un mouvement perpétuel. Les raisons invoquées par nos auteurs sont un peu différentes : les astres sont animés et divins parce qu'ils se trouvent dans l'air supérieur, qui est perpétuellement agité (§ 26, fin), et qu'ils contiennent le maximum de chaleur; or, le chaud est la cause de la vie. Ceci nous reporte aux théories d'Héraclite, de Diogène d'Apollonie, des Atomistes et de certains écrivains hippocratiques (cf., par exemple, *De carn.*, 2). Parmi les écrivains pythagoriciens dont les tendances rappellent le mieux ce point de vue, il faut citer surtout Hippase (*Vors.*, I³, p. 38, 15). Certains extraits, que nous examinerons plus loin et qui concernent la nature de l'âme humaine, nous fourniront l'occasion d'approfondir ces théories.

On peut se demander s'il ne faut pas établir un rapport entre cette doctrine de la divinité des astres et le culte des planètes des astrologues, bien que celle-là soit justifiée par des considérations d'ordre purement scientifique. Certains ont cru retrouver, en effet, dans l'ancien Pythagorisme, des traces d'une influence des doctrines astrologiques (1).

(1) Boll, *Die Erforschung der antiken Astrologie*, dans les *Neue Jahrb. f. d. kl. Alt.*, 1908, p. 119.

8. On ne sait à qui rapporter la paternité de la doctrine astronomique : τὴν σελήνην λάμπεσθαι ὑφ' ἡλίου (1). Aëtius, II, 28, 5, l'attribue déjà à Thalès et à Pythagore, Eudème (*Vors.*, I³, p. 25, 7) à Anaximène. En tout cas, la théorie paraît bien établie dès le Vᵉ siècle; elle figure dans les fragments de Parménide (14 et 15) et d'Empédocle (45). Selon Aëtius, II, 25, 14, les Pythagoriciens considéraient la Lune comme un corps réflecteur et, d'après Aristote, un certain nombre d'entre eux expliquaient les éclipses de lune par l'interposition de la Terre ou de l'Antiterre entre le Soleil et la Lune (Aëtius, II, 29, 4).

9. La doctrine que la chaleur est l'origine de la vie a un corollaire : c'est que les hommes sont parents des dieux. Ceci est une vieille idée religieuse qui trouve son expression et son développement surtout dans le mysticisme orphique. C'est une des théories fondamentales du Pythagorisme primitif (2), pour la même raison qu'elle est à la base de l'Orphisme. Le Pythagorisme savant n'a pas répudié l'ancienne tradition religieuse, mais il tâche de l'épurer, comme dans maint autre cas, et de la justifier par une doctrine scientifique assez matérialiste. Aëtius, IV, 7, 1, Sextus, *Adv. math.*, IX, 127, et Cicéron, *De nat. deor.*, I, 11, 27, *Cato*, 21, 78, *Tusc.*, V, 13, 38, sont d'accord pour rapporter aux Pythagoriciens la doctrine de la parenté des dieux et des hommes : mais ils l'expliquent par l'identité de nature de l'âme universelle et de l'âme humaine, sans en chercher la cause primordiale dans une essence commune, la chaleur.

10. La croyance à la πρόνοια divine est si naturelle dans une société religieuse qui a comme but le perfectionnement moral, qu'il n'est pas nécessaire d'en rechercher la source. D'autres écrivains pythagoriciens en affirment l'existence : Ecphante (Aëtius, II, 3, 3 = *Vors.*, I³, p. 341, 7) : ἐκ μὲν ἀτόμων συνεστάναι

(1) Cf. Boll, *Finsternisse*, dans Pauly-Wissowa, VI, col. 2342 ss.

(2) Cf. Jamblique, *V. P.*, 153, et des vers de l'Ἱερὸς Λόγος, dans mes *Études sur la Littérature pythagoricienne*, pp. 70 et suiv.

τὸν κόσμον, διοικεῖσθαι δὲ ὑπὸ προνοίας; Aristoxène (Jamblique, *V. P.*, 174 = *Vors.*, I³, p. 363, 4) : τὸ διανοεῖσθαι περὶ τοῦ θείου, ὡς ἔστι τε καὶ πρὸς τὸ ἀνθρώπινον γένος οὕτως ἔχει ὡς ἐπιβλέπειν καὶ μὴ ὀλιγωρεῖν αὐτοῦ, χρήσιμον εἶναι ὑπελάμβανον οἱ Πυθαγόρειοι. Ajoutons Jamblique, *V. P.*, 217, 219, 240; Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1.

11. L'explication de la διοίκησις τῶν ὅλων est encore un des grands problèmes que se pose la physique ionienne. Non seulement chaque philosophe la rapporte à une cause différente : ὑπὸ τοῦ Νείκους καὶ τῆς Φιλίας (Empédocle, *Vors.*, I³, p. 273, 5); ὑπὸ προνοίας (Ecphante, *ibid.*, 341, 7); ὑπὸ τοῦ Νοῦ (Anaxagore, p. 390, 4); φύσει τινὶ ἀλόγῳ (les Atomistes, *ibid.*, II³, p. 6, 40); καθ' εἱμαρμένην (Héraclite, *ibid.*, I³, pp. 68, 28, — 69, 8, — 72, 35), mais on finit par ne plus s'entendre sur le sens des mots et certaines formules paraissent de plus en plus vides de sens. Ainsi Anaxagore, déjà, remarque : εἶναι κενὸν τοῦτο τοὔνομα (τὴν εἱμαρμένην). Parménide et Démocrite identifient l'ἀνάγκη avec l'εἱμαρμένη, la δίκη et la πρόνοια (Aëtius, I, 25, 3 = *Vors.*, I³, p. 143, 33).

La croyance pythagoricienne à l'εἱμαρμένη est attestée par divers passages des doxographes : Aëtius, I, 25, 2, Ps-Galien, *Hist. phil.*, 10, Lydus, *De mens.*, II, 101, Jamblique, *V. P.*, 219. La notice détaillée de Photius, *Cod.* 249, p. 439 B, est curieuse par les distinctions qu'elle établit entre les diverses causes de la διοίκησις : καὶ πάντα μὲν τὰ ἄλλα μέρη κατὰ τὴν πρόνοιαν καὶ τὴν βεβαίαν τάξιν καὶ τὴν εἱμαρμένην τοῦ θεοῦ ἑπομένην αὐτῷ φασι διοικεῖσθαι, τὰ δὲ μετὰ τὴν σελήνην τέσσαρσιν αἰτίαις, κατὰ θεόν, καθ' εἱμαρμένην, κατὰ προαίρεσιν ἡμετέραν, κατὰ τύχην.

12. Origine de la vie.

Les théories cosmogoniques exposées ici sont complètement différentes de celles que Varron et Censorinus attribuent aux Pythagoriciens. En effet, d'après les auteurs qu'ils suivent, auxquels il faut joindre les sources du Ps-Ocellus (l. III), les animaux, et en particulier le genre humain, ont toujours existé. Varron, *De re rust.*, I, 3 : *sive contra principium horum*

(*animalium*) *exstitit nullum, ut credidit Pythagoras Samius;* Censorinus, *De die nat.*, IV, 3 : *sed prior illa sententia, qua semper humanum genus fuisse creditur, auctores habet Pythagoram Samium et Ocellum Lucanum et Archytam Tarentinum omnesque adeo Pythagoricos.*

Notre cosmogonie, au contraire, expose et explique l'apparition de la vie sur la terre. C'est au soleil qu'est dévolu le rôle de puissance créatrice de la vie. Un texte attribué à Archytas par Jamblique, *Protr.*, 4, développe la même conception : ἅλιός γε μὰν ὀφθαλμός ἐντι καὶ ψυχὰ τῶν φύσιν ἐχόντων· ὁρῆταί τε γὰρ δι' αὐτῶ πάντα καὶ γεννῆται καὶ νοῆται, ῥιζωθέντα καὶ γενναθέντα δὲ τράφεται καὶ ἀέξεται καὶ ζωπυρῆται μετ' αἰσθάσιος (1). L'auteur de l'Ἱερὸς Λόγος dorien professait une théorie analogue (Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 2, 28) : δημιουργὸν δὲ εἶναι τῶν γενομένων πάντων φησὶν ὁ Πυθαγόρειος λόγος τὸν μέγαν γεωμέτρην καὶ ἀριθμητὴν ἥλιον κτλ (2). Somme toute, la doctrine que les âmes proviennent des astres — attribuée à Pythagore par Hippolyte, *Adv. haer.*, VI, 2, 25, et proclamée par Epicharme (*Vors.*, I³, p. 127, 22) — ou qu'elles y retournent (ἄκουσμα recueilli par Aristote, dans Jamblique, *V. P.*, 82) n'est pas essentiellement différente de celle-ci. Elle se retrouve encore chez un philosophe imbu d'idées pythagoriciennes, Parménide, qui en fait une théorie cosmogonique (Diogène, IX, 22 = *Vors.*, I³, p. 138, 12) : γένεσίν τε ἀνθρώπων ἐξ ἡλίου πρῶτον γενέσθαι. Une influence semblable est reconnue au feu central par quelques Pythagoriciens cités par Aristote (*Vors.*, I³, p. 356, 20) : πῦρ μὲν ἐν τῷ μέσῳ λέγουσι τὴν δημιουργικὴν δύναμιν τὴν ἐκ μέσου πᾶσαν τὴν γῆν ζωογονοῦσαν καὶ τὸ ἀπεψυγμένον αὐτῆς ἀναθάλπουσαν.

Notre système cosmogonique, en plaçant l'origine de la vie dans les abîmes de la mer, reproduit une conception qui est fréquente dans la physique ionienne. Il convient de citer ici quelques philosophes présocratiques dont les fragments sont

---

(1) Cf. Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 6, 37.
(2) Cf. *Études*, p. 197.

aptes à éclaircir l'exposé trop bref et obscur de Diogène. Je renvoie tout d'abord aux théories d'Empédocle (*Vors.*, I³, p. 213, 1-14), dont les attaches pythagoriciennes sont connues. Mais les parallèles les plus instructifs sont ceux qu'on peut emprunter à Anaximandre (*Vors.*, I³, p. 17, 5) : τὰ δὲ ζῷα γίνεσθαι < ἐξ ὑγροῦ > ἐξατμιζομένου ὑπὸ τοῦ ἡλίου (cf. 21, 7); à Archélaos (*Ibid.*, pp. 411, 2 et 412, 2), à Démocrite (*Vors.*, II³, p. 49, 6) et à Hippocrate, *De carn.*, 3 (cf. 2) : κυκλεομένων δὲ τουτέων, ὅτε συνεταράχθη, ἀπελείφθη τοῦ θερμοῦ πουλὺ ἐν τῇ γῇ ἄλλοθι καὶ ἄλλοθι, τὰ μὲν μεγάλα, τὰ δὲ ἐλάσσω, τὰ δὲ καὶ πάνυ σμικρά, πλῆθος πολλά. καὶ τῷ χρόνῳ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ξηραινομένης τῆς γῆς, ταῦτα καταλειφθέντα περὶ αὐτὰ σηπεδόνας ποιέει οἷόνπερ χιτῶνας κτλ.

De ces rapprochements, on pourrait conclure que ces théories cosmogoniques appartiennent à un Pythagorisme assez tardif, où l'influence de la physique ionienne l'emporte sur les doctrines propres à l'École. Il n'en est rien. La conception d'un état cosmique primordial, où tous les éléments étaient mêlés et en pleine fermentation et d'où sortirent par évolution les êtres vivants, fait partie des doctrines les plus anciennes du Pythagorisme superstitieux (1). Il en est question, en effet, dans les superstitions qui concernent les fèves : l'abstinence des fèves est expliquée par la croyance que cette plante sortit de la même fermentation ou « pourriture » que les hommes, à l'origine des choses. Voici comment s'exprime Antonius Diogène (Porphyre, *V. P.*, 44; cf. Lydus, *De mens.*, IV, 42, et Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2, 14) (2) sur ce sujet : ὅτι τῆς πρώτης ἀρχῆς καὶ γενέσεως ταραττομένης καὶ πολλῶν ἅμα συννεγμένων καὶ συσπειρομένων καὶ συσσηπομένων ἐν τῇ γῇ κατ' ὀλίγον γένεσις καὶ διάκρισις συνέστη

(1) Cf. Jamblique, *V. P.*, 154 (un texte transposé par Westermann au § 153 pour expliquer Θαλάττη) : ταύτην πρώτην γονὴν τῆς ὑγρᾶς φύσεως καὶ τροφὴν τῆς πρώτης καὶ κοινωτέρας ὕλης ὑπολαμβάνων.

(2) Dans Hippolyte, cette doctrine est tirée de l'ouvrage (d'origine pythagoricienne) attribué à Zaratas, le περὶ φύσεως dont j'ai parlé ci-dessus, p. 161 et p. 200, note 1.

ζῴων τε ὁμοῦ γεννωμένων καὶ φυτῶν ἀναδιδομένων, τότε δὴ ἀπὸ τῆς αὐτῆς σηπεδόνος ἀνθρώπους συστῆναι καὶ κύαμον βλαστῆσαι.

C'est dans cette partie de nos extraits qu'il est fait mention pour la première fois de l'éther. Il est remarquable qu'Alexandre n'en ait pas parlé dans la notice relative aux quatre éléments. Au reste, l'éther n'apparaît pas ici comme le nom d'un cinquième élément, mais il désigne, différencié par divers adjectifs, les éléments connus : αἰθὴρ ψυχρός, l'air; αἰθὴρ παχύς, l'eau; au § 28, il est question d'un αἰθὴρ θερμός qui ne peut être que le feu. Nous n'avons pas l'équivalent de la terre, à supposer que le terme ait pu s'appliquer aussi à cet élément. Toutefois, si l'on se reporte à la distinction des quatre qualités physiques énumérées plus haut : ψυχρόν, θερμόν, ὑγρόν, ξηρόν, dont trois termes au moins s'appliquent à l'éther, on peut admettre que les deux théories se recouvrent complètement : dans ce cas ξηρὸς αἰθήρ aurait désigné la terre.

Ces appellations peuvent paraître, à première vue, bizarres. Mais, si l'on recherche le sens du mot αἰθήρ chez les Présocratiques, on remarque qu'il a subi de grandes variations et l'on comprend qu'il a pu prêter à confusion. Il désigne tantôt le feu (Phérécyde, Anaxagore, Hippocrate et, en certains endroits, Empédocle), tantôt l'air (Empédocle, cf. le *Timée* de Platon), tantôt un élément de nature assez indéterminée, plus pur et plus élevé que les autres (les Orphiques, les Poètes, etc.). Dans nos extraits pythagoriciens, le mot αἰθήρ s'applique à tous les éléments. Comment expliquer cette particularité? Par la doctrine de la μεταβολή des éléments qui a été exposée plus haut. Si les éléments sont sujets à la transmutation, c'est qu'il y a au fond de tous un même *substratum*, l'αἰθήρ, qui, en prenant ces différentes qualités physiques, change d'aspect et de nom pour le vulgaire, mais non pour le philosophe. Alexandre ne nous a, malheureusement, conservé aucune notice sur le fonctionnement de cette transmutation et sur l'essence même de l'éther.

13. La doctrine de la parenté de tous les êtres vivants, dont il est question dans l'extrait suivant, est encore un reste du Pytha-

gorisme primitif. Chez nos auteurs, elle reçoit un fondement scientifique, analogue à celui qui établit la parenté des dieux et des hommes : aussi, je renvoie aux doxographes cités plus haut à ce propos. On peut y joindre cette note de Dicéarque, dans Porphyre, *V. P.*, 19 : πάντα τὰ γινόμενα ἔμψυχα ὁμογενῆ δεῖ νομίζειν. Elle explique aussi les vieux préceptes pythagoriciens rapportés par Aristoxène (Jamblique, *V. P.*, 98 et 99 = Diogène, VIII, 23) : ζῷον ὃ μὴ πέφυκε βλαβερὸν τῷ ἀνθρωπίνῳ γένει μήτε βλάπτειν μήτε φθείρειν et ἥμερον φυτὸν καὶ ἔγκαρπον μήτε βλάπτειν μήτε φθείρειν. D'ailleurs, cette doctrine se retrouve chez un grand nombre de philosophes présocratiques : Anaxagore, Empédocle, Démocrite, Diogène d'Apollonie, Archélaos, Cleidème, etc.

14. Nature de l'âme.

Les animaux seuls, à l'exclusion des plantes, ont une âme, laquelle est une particule d'éther chaud et d'éther froid. C'est par sa participation à l'éther froid que l'âme diffère du simple principe vital (1).

La théorie que la vie a son origine dans le feu (τὸ θερμὸν ὅπερ ἐστὶ ζωῆς αἴτιον) nous est déjà connue. Dans l'échelle des êtres, l'âme des animaux forme donc un degré plus élevé que la vie des plantes : elle est constituée par l'adjonction de l'air au feu. Il semble que ceci soit un compromis entre les deux doctrines principales des philosophes présocratiques : *a*) l'âme est de nature aérienne et froide (jeu de mots étymologique : ψυχή = ψυχρόν) ; *b*) l'âme est de nature ignée et chaude (ζῆν = ζεῖν) (2).

Mais comment l'âme se forme-t-elle par l'adjonction, à la chaleur de la vie, de l'éther froid, c'est-à-dire de l'air? On peut

---

(1) Cf. Introduction, p. 83. WELLMANN, *loc. cit.*, pp. 229 et 241, me paraît s'être mépris sur le sens de ce passage. Il croit que la partie immortelle de l'âme est constituée par l'éther chaud; la partie mortelle, par l'éther froid. L'auteur pythagoricien dit tout autre chose : les plantes sont aussi des êtres vivants (ζῷα), parce qu'elles participent à l'éther chaud; les animaux, en plus de la vie, ont une âme, parce qu'ils participent à l'éther froid.

(2) Cf. ARISTOTE, *De anima*, A, 2, 405 *b* 24, et le commentaire de PHILOPONUS à ce passage, 92, 2.

éclaircir et expliquer cette obscure théorie par les doctrines d'autres physiciens ioniens; on apprend ainsi que c'est par l'intermédiaire de la première respiration du nouveau-né. Les Orphiques croyaient que l'âme entre dans le corps humain par la respiration (Aristote, *De an.*, A, 5 = *Vors.*, II³, p. 170, 30) : τὴν ψυχὴν ἐκ τοῦ ὅλου εἰσιέναι ἀναπνεόντων, et Philoponus (*Comm. in h. loc.*) explique ainsi cette doctrine : φασὶ δὲ αἰνίττεσθαι τὰ ἔπη (ὀρφικὰ) διὰ μὲν τῆς ἀναπνοῆς τὴν ἐπιτηδειότητα τοῦ δεξομένου τὴν ψυχὴν σώματος, διότι ἡ ἀναπνοὴ καταψύχουσα τὸ ἔμφυτον θερμὸν εἰς συμμετρίαν ἄγει. Héraclite professe la même opinion (*Vors.*, I³, p. 75, 14) : τοῦτον δὴ τὸν θεῖον λόγον καθ' Ἡράκλειτον δι' ἀναπνοῆς σπάσαντες νοεροὶ γινόμεθα. Ce sont les doctrines du pythagoricien Hippon qui expliquent le mieux notre texte (*Vors.*, I³, p. 289, 36) ... ἐπεὶ γὰρ ἡ μὲν ζωὴ ἐκ τῆς ψυχῆς ὑπάρχει, ἡ δὲ ψυχὴ ἐκ ψυχροῦ (ἐξ ὕδατος γάρ), διὰ τοῦτο δεῖ τῆς ἀναπνοῆς κολαζούσης τῇ φύξει τὸ περικάρδιον θερμὸν καὶ οὐκ ἐώσης τῆς φυχικῆς δυνάμεως ἐπικρατέστερον γενέσθαι, λέγω δὴ τῆς ψυχρᾶς. Le traité hippocratique *Sur la nature de l'Enfant*, c. 12, expose une théorie un peu différente, dont j'extrais ce passage : αὐτὸ δὲ τὸ θερμαινόμενον ἕλκει ἐς ἑωυτὸ αὖθις ἕτερον πνεῦμα ψυχρὸν διὰ τῆς ῥαγῆς, ἀφ' οὗ τρέφεται ... πᾶν γὰρ τὸ θερμὸν τῷ ψυχρῷ τρέφεται τῷ μετρίῳ. Il faut encore rapprocher de cette doctrine, malgré des divergences sensibles, cet extrait de Philolaos rapporté par Ménon (*Vors.*, I³, p. 308, 16) : μετὰ γὰρ τὴν ἔκτεξιν εὐθέως τὸ ζῷον ἐπισπᾶται τὸ ἐκτὸς πνεῦμα ψυχρὸν ὄν· εἶτα πάλιν καθαπερεὶ χρέος, ἐκπέμπει αὐτό. διὰ τοῦτο δὴ καὶ ὄρεξις τοῦ ἐκτὸς πνεύματος, ἵνα τῇ ἐπεισάκτῳ τοῦ πνεύματος ὁλκῇ θερμότερα ὑπάρχοντα τὰ ἡμέτερα σώματα πρὸς αὐτοῦ καταψύχηται.

La doctrine de l'immortalité de l'âme est basée sur les qualités de ses éléments, l'éther froid et l'éther chaud, dont il a été question précédemment. En effet, l'air supraterrestre est καθαρὸς καὶ ὑγιὴς καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτῷ ἀθάνατα; d'autre part, le θερμὸς αἰθήρ est ζωῆς αἴτιον. Ici se pose un problème assez important pour la reconstitution des théories des auteurs d'Alexandre. Cette preuve de l'immortalité de l'âme semble

s'appliquer aussi à l'âme des animaux, puisqu'elle a la même origine et la même nature que l'âme humaine. Or, au § 30, l'auteur déclare que la partie immortelle de l'âme humaine (φρένες) est précisément celle dont sont dépourvus les animaux. Ces deux doctrines paraissent inconciliables, sans doute parce qu'elles proviennent de sources différentes. D'après la première, l'âme des animaux participerait aussi à l'immortalité : cette théorie s'accorde assez avec la croyance pythagoricienne à la métempsycose animale. D'après la seconde, au contraire, la transition de l'animal à l'homme est impossible, vu que l'âme animale périt avec le corps. Il est remarquable qu'on ne trouve pas dans ces extraits la moindre allusion à la métempsycose. Il apparaît de plus en plus clairement qu'Alexandre a choisi ses auteurs parmi les physiciens et les médecins pythagoriciens, dont l'esprit scientifique s'était déjà dégagé des superstitions anciennes et chez qui l'influence de la physique ionienne l'emporte sur les spéculations propres à l'École.

15. Théorie de la reproduction.

« Les animaux naissent les uns des autres, par le moyen des semences; il est impossible de supposer (1) la génération par la terre. »

Par ces mots, il ne faut pas entendre, je pense (2), la génération cosmogonique, dont il a été question plus haut : il s'agit maintenant de la reproduction actuelle des animaux. D'après une croyance populaire, en effet, certains animaux se reproduiraient par l'intermédiaire de la terre. Platon y fait allusion dans le *Banquet*, p. 191 b : ἐγέννων καὶ ἔτικτον οὐκ εἰς ἀλλήλους, ἀλλ' εἰς γῆν, ὥσπερ οἱ τέττιγες. Nos auteurs auraient donc voulu rencontrer ici cette théorie populaire.

---

(1) ὑφίστασθαι (moyen) = ὑπολαμβάνειν. On peut aussi considérer ὑφίστασθαι comme un passif et traduire : « Il est impossible que la génération par le moyen de la terre existe. »

(2) WELLMANN, *loc. cit.*, p. 229, croit qu'il s'agit toujours de la création; mais les mots γεννᾶσθαι ἐξ ἀλλήλων ne sont pas ambigus et d'ailleurs la cosmogonie est terminée au § 27.

La définition du sperme (σταγὼν ἐγκεφάλου περιέχουσα ἐν ἑαυτῇ ἀτμὸν θερμόν) se rapproche beaucoup de celle d'Alcméon et de celle d'Hippon : Aëtius, V, 3, 3, et Censorinus, *De die nat.*, 5, 2 (*Vors.*, I³, pp. 134 et 290). L'opinion du *Timée*, pp. 73 d, 91 b, et d'Hippocrate, *De gen.*, 1, n'en est qu'une variante. D'après les doxographes, tous les débats des philosophes anciens sur ce sujet se ramènent à la question : le sperme est-il de nature corporelle ou spirituelle? La définition de nos auteurs paraît provenir, encore une fois, d'un compromis de deux théories contraires : le sperme est en partie de nature corporelle, par la goutte de cervelle; en partie d'essence spirituelle, par l'ἀτμὸς θερμός qu'elle contient (1). Aëtius attribue à Pythagore deux définitions différentes : la première n'a rien de commun avec celle de nos auteurs (V, 3, 2 = *Dox.*, p. 417) : ἀφρὸν τοῦ χρηστοτάτου αἵματος τὸ σπέρμα, περίττωμα τροφῆς ὥσπερ [τὸ] αἷμα καὶ μυελόν. La seconde s'en rapproche davantage (V, 4, 2) : ἀσώματον μὲν εἶναι τὴν δύναμιν τοῦ σπέρματος ὥσπερ νοῦν τὸν κινοῦντα, σωματικὴν δὲ τὴν ὕλην τὴν προχεομένην. Pour Anaxagore aussi, la semence contient une sorte de θερμὸς ἀτμός; d'après Censorinus, *De die nat.*, 6, 2 (= *Vors.*, I³, p. 398, 1), *sunt qui aetherium calorem inesse arbitrentur, qui membra disponat, Anaxagoran secuti.*

La théorie la plus intéressante à relever dans ce chapitre est celle des rapports harmoniques des périodes du développement du fœtus. Elle est exprimée en ces termes : ἔχειν δὲ ἐν αὑτῷ πάντας τοὺς λόγους τῆς ζωῆς, ὧν εἰρομένων συνέχεσθαι κατὰ τοὺς τῆς

(1) L'auteur pythagoricien explique la formation du fœtus par le moyen de la goutte de cervelle et de la vapeur chaude du mâle; il ne dit mot d'une coopération quelconque de la femelle. Je ne puis donc me rallier à l'interprétation de Wellmann, *loc. cit.*, p. 233, qui distingue ici une semence mâle contenant une vapeur chaude, laquelle donne la vie, et une semence femelle (ἀπὸ μὲν τοῦ ἐγκεφάλου < scil. θήλεος >!) fournissant la matière du corps. Le texte ne dit rien de tel : la cervelle dont il est question ici est évidemment celle du mâle, dont une goutte contenant une vapeur forme le sperme. La goutte de cervelle fournit la lymphe, l'humeur et le sang, dont se créera le corps; la vapeur donne l'âme et la sensation. Il est donc inutile de corriger le texte ταύτην δὲ προσφερομένην en ταύτης δὲ προσφερομένης.

ἁρμονίας λόγους, ἑκάστων ἐν τεταγμένοις καιροῖς ἐπιγινομένων. Le texte n'est pas très clair : heureusement, un grand nombre de passages parallèles indiquent ce qu'il faut entendre par les rapports harmoniques. La plupart de ces textes admettent deux sortes de grossesses, l'une de sept mois, dont la délivrance arrive vers le deux cent dixième jour, l'autre de neuf mois, qui se termine soit au deux cent soixante-dixième jour, soit au début du dixième mois, vers le deux cent soixante-quatorzième jour. Ils expliquent ce nombre exact de jours par des combinaisons arithmologiques que la phrase de Diogène laisse seulement deviner et dans le détail desquelles il nous faut maintenant entrer.

Le fœtus se développe dans le corps de la mère suivant des lois harmoniques semblables à celles de la musique. Le κανών des principales harmonies musicales, celles de quarte, de quinte et d'octave, peut être représenté par les chiffres 6-8-9-12. Un autre κανών, celui de la quinte, de l'octave et de la double quinte, a comme échelle 6-9-12-18. Si l'on additionne ces chiffres, on obtient, pour la première somme, 35, pour la seconde, 45. En multipliant ces nombres par 6, chiffre qui représente le nombre de jours pendant lesquels le fœtus est encore de consistance laiteuse [1], on trouve le chiffre exact du jour de l'accouchement du septième et du neuvième mois, soit 210 et 270. Telle est, en résumé, la théorie la plus ordinaire des λόγοι συμφωνίας ou ἁρμονίας. On la trouve exposée, par exemple, dans les *Théol. Arithm.*, p. 39, et dans Proclus, *In Remp.*, II, pp. 34 et 35, qui l'attribue à Empédocle et à certains médecins (ἀνατομικοί). Dans d'autres auteurs, se présentent diverses variantes : ainsi Varron (Censorinus, *De die nat.*, 9 ss.) obtient le nombre de jours de la grossesse du dixième mois, 274, en multipliant 7, le nombre des jours nécessaires à la première formation du fœtus

(1) Telle est l'explication fournie par Varron, dans Censorinus, *De die nat.*, 11. Mais il est plus vraisemblable que 6 est employé ici parce qu'il représente le nombre zoogonique ou psychogonique. (*Théol. Arithm.*, p. 39, et Psellus, περὶ ἀριθμῶν, d'après Tannery, *Revue des Études grecques*, 1892, p. 345.)

dans ce genre de grossesse, par 40, le nombre des jours nécessaires au second développement : le produit, soit 280, représenterait quarante semaines, mais il doit être diminué des six jours, parce que l'accouchement a lieu au début de la dernière semaine. Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 6, 14 ss., tire le nombre 35 de l'addition des deux premiers cubes 8 et 27, dont l'un est mâle, l'autre femelle. Aristide Quintilien (*De mus.*, III, p. 142, M) obtient le nombre 45 de la grossesse de neuf mois, en ajoutant, à 35, le nombre parfait 10, dont les parties 1, 2, 3 et 4, peuvent représenter aussi un κανών harmonique. On trouve encore des allusions à ces doctrines dans Plutarque, *De an. procr. in Tim.*, 12 (cf. Stobée, *Ecl.*, I, 1, 10); Ps-Plutarque, *De vit. Hom.*, 145; les *Théol. Arithm.*, p. 47.

Proclus, *In Remp.*, II, 26, rapporte à Pythagore une théorie analogue, où les nombres 35 et 45 sont obtenus par les rapports de certains éléments d'un triangle; mais le texte est trop lacuneux pour qu'on puisse reconstituer la doctrine. Un Scholiaste d'Homère, *Ad Iliad.*, T, 119 (Bekker, II, p. 521; cf. Reitzenstein, *Berl. Phil. Woch.*, 1889, p. 624), prend pour point de départ un triangle dont les côtés ont comme longueurs : 3, 4 et 5. La base de la démonstration est constituée par la doctrine que les nombres impairs sont mâles, les nombres pairs femelles. Si l'on multiplie la somme des deux produits 4×5 et 5×5 ($= 45$) par le nombre de la surface (6), on obtient 270, le nombre des jours de la grossesse de neuf mois; si l'on procède de même pour 4×5 et 3×5 ($= 35$), le produit, 210, représente le nombre des jours de la grossesse de sept mois. Ces enfants naissent viables parce qu'il entre un nombre mâle et un nombre femelle dans la conjonction d'où ils tirent leur origine. Par contre, les fœtus qui naissent au bout de huit mois sont des avortons parce que le nombre des jours de cette grossesse, 240, est produit par conjonction des seuls nombres femelles : $(5 \times 5) + (3 \times 5)$.

Si l'on se demande à quoi correspond, en embryologie, chacune des périodes de six, huit, neuf et douze jours, qui sont en rapports harmoniques, on trouvera la réponse dans Varron (Censorinus, *De die nat.*, 9) : *eos vero numeros qui in uno*

quoque partu aliquid adferunt mutationis, dum aut semen in sanguinem, aut sanguis in carnem, aut caro in hominis figuram convertitur, inter se conlatos rationem habere eam quam voces habent quae in musice σύμφωνοι *vocantur.*

Ces théories extrêmement curieuses ont eu une influence même sur les auteurs du *Corpus* hippocratique. C'est par elles qu'il faut expliquer certains passages obscurs de leurs ouvrages, par exemple, *De diaeta*, I, 8 (Diels, *Vors.*, I³, p. 107, 4) : χώρην δὲ ἀμείψαντα καὶ τυχόντα ἁρμονίης ὀρθῆς ἐχούσης συμφωνίας τρεῖς συλλήβδην, διεξιὸν διὰ πασέων (¹), ζώει καὶ αὔξεται τοῖσιν αὐτοῖσιν οἷσίπερ καὶ πρόσθεν· ἢν δὲ μὴ τύχῃ τῆς ἁρμονίης ... πᾶς ὁ τόνος μάταιος, οὐ γὰρ ἂν προσαείσαι· ἀλλ' ἀμείβει ἐκ τοῦ μέζονος ἐς τὸ μεῖον πρὸ μοίρης (cf. I, 9). L'auteur du *De septim. partu*, 9, paraît aussi faire allusion à une théorie de ce genre. Enfin, il est intéressant de noter que la doctrine pythagoricienne des nombres de la grossesse a pénétré jusque dans le droit romain : Paul, *Sentent.*, IV, 9, 5.

16. Théorie des sensations (²).

Les auteurs d'Alexandre expliquent la vue par la seule activité du cerveau : celui-ci émet une vapeur chaude (cf. *infra* : σταγόνας δὲ εἶναι ἀπὸ τούτων τὰς αἰσθήσεις) qui va saisir l'objet extérieur. Ces Pythagoriciens forment la seule école philosophique qui explique la vue par une émanation des yeux, sans supposer une activité quelconque de l'objet ou du milieu. Aëtius attribue à Pythagore une théorie qui repose sur le même principe (IV, 13, 9 = *Dox.*, p. 404, 9) : ἔνιοι δὲ καὶ Πυθαγόραν τῇ δόξῃ ταύτῃ συνεπιγράφουσιν = < ἀκτῖνας > ἀφ' ἑκατέρου φησὶ τῶν ὀφθαλμῶν ἀποτεινομένας τοῖς πέρασιν αὐτῶν οἱονεὶ χειρῶν ἐπαφαῖς περικαθαπτούσας τοῖς ἐκτὸς σώμασι τὴν ἀντίληψιν αὐτῶν πρὸς τὸ ὁρατικὸν ἀναδιδόναι. Archytas professait une théorie analogue, d'après

(¹) Je proposerais de restituer ainsi le texte de ce passage si discuté : συλλαβήν, δι' ὀξεῶν, διὰ πασέων, qui sont les noms des trois « accordements » principaux. (Philolaos, fr. 6, Diels.)

(²) Concernant les problèmes que se posaient les philosophes anciens sur ce sujet, voyez l'article d'A. Haas, *Antike Lichttheorien*, dans l'*Archiv*, XX (1907), pp. 345-386.

Apulée, *Apol.*, 15 (*Vors.*, I³, p. 330, 18) : *seu tantum oculis profecti (radii) sine ullo foris amminiculo.*

Voici comment je comprends le raisonnement, assez obscur, formulé par les auteurs d'Alexandre pour prouver que la sensation est une vapeur chaude. Prenons la vue comme exemple. C'est par l'intermédiaire de la vapeur chaude des yeux qu'on voit à travers l'air et l'eau. Si la vue s'opère à travers ces éléments, c'est parce que le chaud s'appuie contre le froid. — Entendons par là que la vapeur chaude sortant des yeux résiste, se conserve intacte et distincte de l'air qu'elle traverse. - En effet, si cette vapeur était froide, elle s'entr'ouvrirait au contact de l'air extérieur, qui serait semblable à elle ; elle se confondrait avec lui et la sensation ne pourrait s'opérer (1).

En certains endroits, l'auteur pythagoricien appelle les yeux les « portes du Soleil (2) ». Il faut entendre, par cette expres-

---

(1) Haas (*loc. cit.*, p. 354) comprend d'une façon un peu différente la théorie exposée ici : « Pythagoras erklärte das Sehen durch eine heisse Ausdünstung, die von dem Auge zu dem Objekte strömt, infolge des Widerstandes, den sie bei dem Kalten findet, von den sichtbaren Gegenständen zurückgedrängt wird und so deren Empfindung zu dem Auge gelangen lässt. » Il adopte la leçon de la *Vulgate* ἀπό et il paraît croire que le ψυχρόν dont il est question dans le texte est le froid des objets visibles. A mon avis, le froid dont parle l'auteur est celui du milieu (l'air) que traverse la vapeur chaude avant d'arriver aux objets. La différence des qualités physiques du milieu et de la vapeur permet à celle-ci de résister, de se conserver intacte et d'arriver jusqu'aux objets. L'auteur, en effet, cherche à expliquer par là (γάρ) le fait qu'on voit seulement à travers l'eau et à travers l'air.

(2) νῦν δὲ ἔστιν ἐν οἷς ἡλίου πύλας καλεῖ τοὺς ὀφθαλμούς. Cobet suppose une lacune après νῦν δέ. Reiske la remplit en partie : νῦν δὲ < θερμὸς ὢν ὑπὸ ψυχῆς ἀντερειδόμενος κατ' εὐθεῖαν πορεύεται >... ; il ajoute qu'elle a dû être plus longue, mais il renonce à l'achever. — Après une hypothèse irréelle, νῦν δέ annonce l'exposé de l'état de choses réel. Celui-ci manquerait-il ici ? Dans l'hypothèse d'une lacune, la restitution de Reiske serait en tout cas fautive. Il croit, en effet, que dans la phrase : ἀντερείδεσθαι γὰρ τὸ θερμὸν ἐπὶ (ἀπὸ vulg.) τοῦ ψυχροῦ, ce dernier mot désigne l'air de l'âme. C'est une erreur : le ψυχρόν représente l'air froid à travers lequel la vapeur passe. L'hypothétique lacune devrait donc être ainsi comblée, pour le sens bien entendu : νῦν δὲ < θερμὸς ὤν, ἐπὶ τοῦ ἀέρος ἀντερειδόμενος κατευθύνει . ἀλλὰ καὶ > ἔστιν... Mais je pense qu'on peut supprimer tous ces détours et se contenter du texte des manuscrits. L'expression ἡλίου πύλας, tirée de l'*Odyssée*, signifie que les yeux sont le réceptacle des rayons solaires (cf. πύριον et ἡλιοειδές de Priscianus). La remarque n'aurait aucune raison d'être en cet endroit, si l'auteur ne voulait

sion, que les yeux sont comme les réceptacles des rayons solaires et qu'ils contiennent un élément igné. Héraclide Pontique attribuait une doctrine de ce genre à Pythagore (Proclus, *In Tim.*, p. 141 = II, p. 8, 9, D) : ὅτι τὸν ὀφθαλμὸν ἀνάλογον εἶναι τῷ πυρὶ δείκνυσιν ὁ Πυθαγόρας ἐν τῷ πρὸς Ἄβαριν λόγῳ. L'expression ἡλίου πύλας (*Odyssée*, ω, 12) est illustrée par cette note de Priscianus Lydus, *Met. in Theoph.*, p. 20, 16 : πῶς οὖν καὶ πύριον καὶ ἡλιοειδὲς παρὰ τοῖς Πυθαγορείοις τὸ ὀπτικὸν λέγεται αἰσθητήριον; ὡς φωτός, φήσω, δεκτικόν, διά τε τοὺς λεπτοὺς καὶ διαυγεστάτους καὶ καθαρωτάτους ὑμένας καὶ διὰ τὰ ἐν αὐτοῖς περιεχόμενα διαφανέστατα ὑγρά κτλ. Il est encore question des rayons des yeux dans la théorie pythagoricienne qui explique les images des miroirs, d'après Aëtius, VI, 14, 3 : οἱ ἀπὸ Πυθαγόρου κατὰ τὰς ἀντανακλάσεις τῆς ὄψεως· φέρεσθαι μὲν γὰρ τὴν ὄψιν τεταμένην ὡς ἐπὶ τὸν χαλκόν κτλ.

Il est difficile d'établir un rapport entre cette théorie des sensations et celle qui est attribuée à Pythagore dans une autre notice d'Aëtius, IV, 9, 10 : καθαρὸν ἕκαστον εἶναι τῶν αἰσθητῶν ἐξ ἑκάστου στοιχείου προερχόμενον· πρὸς μὲν οὖν τὴν ὅρασιν τὸ αἰθερῶδες πεφυκέναι, πρὸς δὲ τὴν ἀκοὴν τὸ πνευματικόν, πρὸς δέ τὴν ὄσφρησιν τὸ πυρῶδες, πρὸς δὲ τὴν γεῦσιν τὸ ὑγρόν, πρὸς δὲ τὴν ἁφὴν τὸ γεῶδες ([1]). Il semble que le système exposé par Alexandre suppose la théorie des nerfs ou πόροι, telle qu'Alcméon, Empédocle et Parménide l'avaient formulée (cf. *Vors.*, I[3], p. 221, 10 : ἴσμεν δὲ ὅτι οἱ τοὺς πόρους ὑποτιθέμενοι οὐ κενοὺς ὑπετίθεντο τούτους, ἀλλὰ πεπληρωμένους λεπτομερεστέρου τινὸς σώματος οἷον ἀέρος).

---

expliquer par là pourquoi la vapeur qui est dans les yeux est très chaude (τὴν ὅρασιν ἀτμόν τινα εἶναι ἄγαν θερμόν). Pour en revenir aux formes de l'hypothèse irréelle, notons qu'il est des cas où l'exposé réel des faits, annoncé par νῦν δέ, est omis : c'est quand une phrase explicative en tient lieu (Matthaei, *Gramm.*, n° 1216). N'est-ce pas le cas du passage que nous examinons? L'auteur de cet exposé succinct a remplacé l'idée que nous rendrions éventuellement par θερμὸς ὢν κατευθύνει par l'énoncé de ses causes.

([1]) C'est cette doctrine apparemment que résument Albinus, *Inst. de Plat. doctr.*, 14, et Chalcidius, *In Tim.*, 50 : *est porro Pythagoricum dogma similia non nisi a similibus suis comprehendi.*

17. Psychologie. *a*) Les parties de l'âme.

L'âme, d'après les auteurs d'Alexandre, comprend trois parties : D'abord le θυμός, mot auquel on peut donner le sens ancien de *principe vital*, qui a son siège dans le cœur. Le νοῦς, situé dans le cerveau, n'est pas entendu ici dans le sens platonicien, car l'homme l'a en commun avec les animaux; c'est une sorte d'intelligence inférieure, un centre des sensations. Enfin, les φρένες (ou φρόνιμον), c'est-à-dire l'esprit proprement dit, qui est particulier à l'homme, ont aussi leur siège dans le cerveau.

Cette doctrine est tout à fait remarquable. D'abord, elle est exempte de toute influence platonicienne et elle diffère complètement de celle des néo-pythagoriciens. Ensuite, la terminologie présente des signes certains d'antiquité. Ainsi, le sens du mot νοῦς est aussi celui que lui attribuent Anaxagore (*Vors.*, I³, p. 396, 36 ss.), Archélaos (*ibid.*, p. 412, 7) et Diogène d'Apollonie (*ibid.*, pp. 425, 5 et 426, 11 s.), et les φρένες occupent un rang supérieur au νοῦς, ce qui est contraire à l'opinion commune.

Si nous consultons la doxographie pythagoricienne, nous ne trouvons nulle part une classification identique. Ce qui reparaît le plus fréquemment c'est la distinction de l'ἄλογον et du λογικόν, chez Posidonius, par exemple (Galien, *de Hipp. et Plat. dogm.*, 5), et Cicéron, *Tusc.*, IV, 10. Ailleurs (Aëtius, IV, 4, 1, Pollux, *Onom.*, II, 226), l'ἄλογον est divisé en θυμικόν et ἐπιθυμητικόν, comme chez Platon.

Un seul texte offre avec l'extrait d'Alexandre quelque analogie : c'est celui d'Aëtius, IV, 5, 10 (*Dox.*, p. 391 a 23) : Πυθαγόρας τὸ μὲν ζωτικὸν περὶ τὴν καρδίαν, τὸ δὲ λογικὸν καὶ νοερὸν περὶ τὴν κεφαλήν (cf. Ps-Galien, *Hist. phil.*, 28). Pour le siège de ces différentes facultés psychiques, je renvoie à cette note de Jamblique, *V. P.*, 109 : ἡγεμονίαι γάρ εἰσι (ἡ καρδία καὶ ὁ ἐγκέφαλος) καὶ ὡσανεὶ ἐπιβάθραι καὶ ἕδραι τινὲς τοῦ φρονεῖν καὶ τοῦ ζῆν.

La doctrine de Philolaos présente certaines concordances dans la classification des facultés, mais des différences notables dans le choix des vocables (fr. 13 = *Vors.*, I³, p. 314).

Il place le νοῦς dans le cerveau, la ψυχή et l'αἴσθησις dans le cœur. Le νοῦς semble correspondre aux φρένες des auteurs d'Alexandre, l'αἴσθησις au νοῦς, la ψυχή au θυμός. Il est encore question des parties de l'âme dans la *Lettre* de Lysis (Jamblique, *V. P.*, 77), mais non sous une forme de classification rigoureuse : l'auteur distingue le λογιστικόν ou νοητικόν et les ἐπιθυμίαι, qui ont leur siège à la fois dans le cœur et les φρένες. Rappelons encore, pour clore cette série de rapprochements, qu'Alcméon, tout en distinguant ξυνιέναι, le propre de l'esprit humain, de αἰσθάνεσθαι, commun à tous les animaux (Théophraste, *De sensu*, 25), place dans le cerveau le siège de ces deux facultés. Empédocle (Aristote, *De an.*, Γ, 4, 427 b 21, Théophraste, *De sensu*, 25) et Parménide (Théophraste, *De sensu*, 3) ignorent cette différence.

b) Τρέφεσθαί τε τὴν ψυχὴν ἀπὸ τοῦ αἵματος : doctrine attribuée à Pythagore par le Ps-Plutarque, *De vit. Hom.*, 122. Telle est aussi la croyance d'Empédocle (fr. 105, *Vors.*, I³, p. 261) et de certains auteurs du *Corpus* hippocratique, *De vent.*, 14, *De morb.*, I, 30. On peut en rapprocher la vieille conception selon laquelle les âmes des morts se nourrissent de sang.

c) Nos auteurs se préoccupent aussi, comme la plupart des philosophes anciens (1), de donner une définition de la voix et des paroles. Le problème ordinairement posé consiste à déterminer si la voix est de nature corporelle ou incorporelle. Les Pythagoriciens, par un compromis dont nous avons signalé ailleurs d'autres exemples, estiment qu'elle est corporelle (ἀνέμους εἶναι) ; mais elle est invisible, comme l'âme, parce que l'éther, dont elles sont formées l'une et l'autre, est invisible. — Cet *éther* est simplement l'air (appelé parfois éther froid) dont l'âme est, pour une part, composée ; nous allons apprendre, d'ailleurs, que l'âme est attachée au corps par les bronches.

d) Par les *liens de l'âme*, dont il est question dans la suite,

(1) Voyez sur ce sujet les opinions d'Anaxagore (*Vors.*, I³, p. 397, 30), d'Archélaos (*Ibid.*, p. 411, 3) et de Démocrite (*Vors.*, II³, p. 39, 11).

il faut entendre ceux qui l'attachent au corps et non ceux qui unissent toutes ses parties entre elles pour en former un tout. Dans les textes pythagoriciens, on ne peut retrouver cette doctrine que dans de brèves allusions : Euxithée dans Athénée, IV, p. 157 C; Jamblique, *V. P.*, 153; Diogène, VIII, 14.

Ce sont les veines, les bronches (ἀρτηρίαι) et les tendons qui sont considérés comme les liens de l'âme. En effet, d'une part, l'air entre dans la composition de l'âme (cf. *supra*, p. 213); d'autre part, le sang constitue sa nourriture. Il est remarquable que nos auteurs ne citent pas la moelle et le cerveau parmi les liens de l'âme, comme le font Démocrite (*Vors.*, II³, p. 55, 18) et le *Timée* de Platon (p. 73) : et cela, malgré le rôle important qu'ils attribuent à la substance nerveuse dans la reproduction et les sensations.

Que signifie la phrase : ὅταν δὲ ἰσχύῃ καὶ καθ' αὑτὴν γενομένη ἡρεμῇ? Le sens de ces expressions peut être éclairé par un passage du *Phédon* de Platon, où l'on a découvert une allusion aux doctrines d'Alcméon, p. 96 b (*Vors.*, I³, p. 133, 34) : ὁ δ' ἐγκέφαλός ἐστιν ὁ τὰς αἰσθήσεις παρέχων τοῦ ἀκούειν καὶ ὁρᾶν καὶ ὀσφραίνεσθαι, ἐκ τούτων δὲ γίγνοιτο μνήμη καὶ δόξα, ἐκ δὲ μνήμης καὶ δόξης λαβούσης τὸ ἠρεμεῖν, κατὰ ταῦτα γίγνεσθαι ἐπιστήμην (¹). Un passage d'Hippocrate, *De morbo sacro*, 14, explique encore le sens de ἠρεμεῖν : ὁκόσον δ' ἂν ἀτρεμήσῃ ὁ ἐγκέφαλος χρόνον, τοσοῦτον καὶ φρονεῖ ἄνθρωπος. — ἰσχύειν et ἠρεμεῖν représentent l'état de l'âme qui laisse reposer les sensations et en tire la réflexion. καθ' αὑτὴν γενομένη ne désigne pas l'âme séparée du corps par la mort (car alors il n'y a plus de δεσμά), mais caractérise son état pendant les profondes méditations, les extases ou les songes. C'est alors, en effet, que l'âme jouit d'une vigueur particulière, d'après les Pythagoriciens cités par Photius, *Cod.* 249, p. 439 A : εἰ γὰρ κατὰ ποσόν τι ἡ ψυχὴ τοῦ σώματος ἐν τῷ ζῆν τὸ ζῷον χωριζομένη

(¹) Voir encore dans le *Timée*, pp. 43 à 45, la description des effets des mouvements déréglés et du retour au calme des cercles de l'âme (particulièrement p. 44 b, c).

βελτίων γίνεται ἑαυτῆς ἔν τε τοῖς ὕπνοις κατὰ τοὺς ὀνείρους καὶ ἐν ταῖς ἐκστάσεσι τῶν νόσων μαντικὴ γίνεται κτλ.

18. Eschatologie.

La phrase ἐκριφθεῖσάν τε αὐτὴν ἐπὶ γῆς πλάζεσθαι ἐν τῷ ἀέρι ὁμοίαν τῷ σώματι est destinée à justifier la croyance aux fantômes, très vivace dans le Pythagorisme. Il semble que l'auteur n'envisage ici que le sort des âmes qui ont été violemment arrachées (ἐκριφθεῖσαν) au corps par le suicide, l'assassinat ou un accident mortel, les βιαιοθάνατοι des textes magiques. Virgile, *Aen.*, VI, 435, emploie une expression analogue en parlant des suicidés : *lucemque perosi | proiecere animas*. D'après le pythagoricien de Lucien, *Philops.*, 29, seules les âmes de ceux qui ont péri de mort violente errent sur la terre.

Les surnoms d'Hermès, χθόνιος, πομπεύς (ailleurs πομπαῖος ou πομπός), sont assez connus, et leur rapport avec les fonctions qu'on attribue ici au dieu est bien clair. Πυλαῖος, l'Hermès gardien des portes est pris ici dans un sens figuré. Le sens mystique de πύλαι est expliqué ainsi par Porphyre, *De antro nymph.*, 31 : τοῦ Συρίου Φερεκύδους μύχους καὶ βόθρους καὶ ἄντρα καὶ θύρας καὶ πύλας λέγοντος καὶ διὰ τούτων αἰνιττομένου τὰς τῶν ψυχῶν γενέσεις καὶ ἀπογενέσεις. L'Hermès πυλαῖος est donc celui qui préside à l'entrée des âmes dans le corps et à leur sortie.

Alexandre expose ensuite quel est le sort des âmes après la mort. Mais le rapport de ces nouvelles théories avec celles qu'on attribue d'ordinaire aux Pythagoriciens, la métempsycose et la croyance à l'Hadès, n'est pas bien clair. Les âmes pures vont ἐπὶ τὸν ὕψιστον; les âmes impures sont retenues dans des liens éternels par les Erinyes. L'endroit réservé à ces châtiments n'est pas indiqué. Est-ce l'Hadès sous son ancienne forme chthonienne? Est-ce, au contraire, l'atmosphère terrestre qui sert de séjour aux âmes, comme on le voit dans certains fragments orphiques (par exemple fr. 155), dans Virgile, *Aen.*, VI, 740; Plutarque, *De fac. in orbe lunae*, 28; Cicéron, *Somn. Scip.*, etc.,

qui utilisent des sources beaucoup plus anciennes (1)? Notre texte ne permet pas de répondre à cette question avec précision; mais une autre δόξα que nous analyserons plus loin : εἶναί τε πάντα τὸν ἀέρα ψυχῶν ἔμπλεων, plaide en faveur de la seconde solution.

Un autre problème consiste à fixer le sens de ἐπὶ τὸν ὕψιστον. Zeller (*Phil. der Griechen*, III, 2[4], p. 91, 1) sous-entend ici θεόν et voit dans ces mots la trace d'une influence des doctrines hébraïques. Rohde (*Psyche*, II, p. 165, 2) estime que, dans ce cas, πρός conviendrait mieux que ἐπί et qu'on n'est pas en droit, d'ailleurs, d'attribuer aux auteurs d'Alexandre des doctrines judaïques. Il conjecture ἐπὶ τὸν ὕψιστον <κύκλον> ou ἐπὶ τὸ ὕψιστον.

Ὁ ὕψιστος ne doit pas être interprété dans le sens judaïque, mais bien dans le sens astrologique. Ὁ ὕψιστος (θεός ou κύκλος, c'est une seule et même chose) désigne, d'après certains textes, la plus haute des sphères célestes divinisée, celle des étoiles fixes : Cicéron, *Somn. Scip.*, 4 : *quorum unus (globus) est caelestis extumus qui reliquos complectitur*, SUMMUS IPSE DEUS, *arcens et continens ceteros*; Apulée, *De mundo*, 27 (cf. *De Plat.*, I, 12), l'appelle *summus exsuperantissimusque divum* (2).

Nous retrouvons, dans d'autres textes pythagoriciens, la croyance à un retour de l'âme vers les hauteurs du ciel : les *Vers d'or*, où ont été recueillis tardivement un bon nombre de fragments de l'ancien Ἱερὸς Λόγος (3), promettent à l'âme purifiée du disciple l'arrivée à l'éther libre (v. 70). D'après les Pythagoriciens d'Aëtius, IV, 7, 1, les âmes retournent, après la mort, vers

---

(1) NORDEN, *Aeneis, Buch VI*, 1903, p. 19 et pp. 34 et suiv.

(2) M. CUMONT (*Jupiter summus exsuperantissimus*, dans l'*Archiv für Religionswiss.*, VI [1909], pp. 323 et suiv.) a montré comment cette croyance d'origine « chaldéenne », c'est-à-dire astrologique, s'est répandue dans le monde grec et romain. Dans une première étude (*Hypsistos*, Supplément à la *Revue de l'Instr. publ. en Belgique*, 1897, p. 11), M. CUMONT estimait que le mot ὕψιστος de notre passage était l'indice d'un syncrétisme judéo-hellénique.

(3) *Études sur la Littérature pythagoricienne*, p. 77.

l'âme du monde dont elles ont été détachées et qui, pour nos auteurs, est constituée par l'éther chaud. Pour Épicharme aussi, chez qui les Anciens avaient découvert tant d'influences pythagoriciennes : εὐσεβὴς νόῳ πεφυκὼς οὐ πάθοις κ' οὐδὲν κακὸν | κατθανών. ἄνω τὸ πνεῦμα διαμενεῖ κατ' οὐρανόν (fr. 22, *Vors.*, I³, p. 124, 4; cf. fr. 9, p. 122, 13). La théorie que Claudien rapporte à Philolaos (*De statu an.*, II, 7 = *Vors.*, I³, p. 320, 12) n'est pas très différente : *diligitur corpus ab anima quia sine eo non potest uti sensibus : a quo postquam morte deducta est agit in mundo* (= le κόσμος situé au-dessus de l'οὐρανός) *incorporalem vitam.*

La doctrine rapportée ici peut être ancienne (1) ; seul l'emploi du mot ὕψιστος pour désigner la sphère la plus élevée divinisée peut paraître un indice d'un remaniement récent (2), si l'on ne veut pas admettre que le doxographe a déformé quelque peu la pensée de ses auteurs.

La suite de l'exposé d'Alexandre présente encore quelques difficultés. D'après les Pythagoriciens, l'air est plein d'âmes : ce sont elles que nous appelons démons et héros. Il ne peut être question ici des âmes qui sont sorties du corps en état de pureté parfaite : celles-ci résident, en effet, au plus haut des cieux. D'après une notice d'Aëtius (I, 8, 2 = *Doxogr.*, p. 307), les termes ἥρωες et δαίμονες désignent également les âmes bonnes et mauvaises dans le langage pythagoricien, comme dans la religion grecque ordinaire. Suivant une autre doctrine pythagoricienne, au contraire, les δαίμονες et ἥρωες sont des âmes divinisées (Aristoxène dans Jamblique, *V. P.*, 99 ; Timée, *ibid.*, 37).

Ici, ces termes s'appliquent apparemment aux âmes impures et à celles qui ont été purifiées par des châtiments et qui séjournent dans les airs. De là, on peut tirer une présomption en faveur de l'hypothèse que nous avons formulée plus haut, selon laquelle l'Hadès serait situé dans l'atmosphère terrestre.

---

(1) Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 1095, n. 1 (cf. p. 1498), a montré que la croyance selon laquelle les âmes des morts vont dans le ciel est fort ancienne.

(2) On songera à rapprocher cette croyance d'origine astrologique de la doctrine selon laquelle les astres sont des dieux (*supra*, p. 207).

Une autre preuve que ces οὐσίαι ψυχικαί, comme les appelle Aëtius, comprennent de bons et de mauvais esprits, c'est que certains d'entre eux envoient aux hommes des maladies et qu'on doit se purifier de leur contact par l'observation de rites religieux (καθαρμοί et ἀποτροπιασμοί); tandis que d'autres manifestent leur bienfaisante influence par l'envoi de présages et en se prêtant aux pratiques divinatoires des hommes.

19. Notes diverses.

a) μέγιστον δέ φησιν τῶν ἐν ἀνθρώποις εἶναι τὴν ψυχὴν πεῖσαι ἐπὶ τὸ ἀγαθὸν ἢ ἐπὶ τὸ κακόν. On reconnaît dans ces mots une conception de la Rhétorique qui rappelle celle des Sophistes : un art de persuasion indifférent à la morale, capable de pousser au mal comme au bien.

b) εὐδαιμονεῖν τε ἀνθρώπους ὅταν ἀγαθὴ ψυχὴ προσγένηται. Il y a, dans cette doctrine, un jeu de mots étymologique (εὐδαιμονεῖν et εὖ — δαίμων) qui se rehausse, aux yeux des Pythagoriciens, d'un sens philosophique profond (δαίμων = ψυχή) : on ne peut être heureux sans posséder une âme vertueuse ou un « bon démon ». Cette idée reparaît dans divers fragments pythagoriciens, comme dans ces vers de l'Ἱερὸς Λόγος conservés par les *Vers d'or* (61) :

> Ζεῦ πάτερ, ἦ πολλῶν κε κακῶν λύσειας ἅπαντας
> εἰ πᾶσιν δείξαις οἷῳ τῳ δαίμονι χρῶνται (1).

On trouve des conceptions analogues dans Xénocrate (Aristote, *Top.*, II, 6) : εὐδαίμονα εἶναι τὸν τὴν ψυχὴν ἔχοντα σπουδαίαν· ταύτην γὰρ ἑκάστου εἶναι τὸν δαίμονα, et dans Démocrite (fr. 171, *Vors.*, II³, p. 95, 6) : εὐδαιμονίη οὐκ ἐν βοσκήμασιν οἰκεῖ οὐδὲ ἐν χρυσῷ· ψυχὴ οἰκητήριον δαίμονος.

c) μηδέποτε δὲ ἡρεμεῖν μηδὲ τὸν αὐτὸν ῥόον κρατεῖν. Le sujet de cette phrase, d'allure héraclitique, n'est pas défini; mais il est vraisemblable qu'il est question ici de l'homme, comme dans la phrase précédente.

---

(1) *Études sur la Littérature pythagoricienne*, pp. 67 et suiv.

On peut y voir une allusion à la doctrine de la métempsycose. Le sort de l'âme varie d'une incarnation à l'autre, comme le dit le Pythagore de Lucien, *Vit. auct.*, 5 : καὶ σεωυτὸν ἕνα δοκέοντα καὶ ἄλλον ὁρεόμενον ἄλλον ἐόντα εἶσεαι... νῦν μὲν οὗτος, πάλαι δὲ ἐν ἄλλῳ σώματι καὶ ἐν ἄλλῳ ὀνόματι ἐφαντάζεο.

Mais il est possible que l'auteur fasse allusion aux changements que subissent le corps et l'âme pendant le cours de la vie. A ce sujet, on peut rappeler les paroles qu'Ovide place dans la bouche de Pythagore, *Met.*, XV, 214 : *nostra quoque ipsorum semper requieque sine ulla | corpora vertuntur ; nec quod fuimus sumusve cras erimus*. Épicharme a conservé un écho d'une telle doctrine (fr. 2, *Vors.*, I[3], p. 118) : ὧδε νῦν ὅρη | καὶ τὸς ἀνθρώπως· ὁ μὲν γὰρ αὔξεθ', ὁ δέ γα μὰν φθίνει, | ἐν μεταλλαγᾷ δὲ πάντες ἐντὶ πάντα τὸν χρόνον κτλ.

d) ὅρκιόν τε εἶναι τὸ δίκαιον καὶ διὰ τοῦτο Δία ὅρκιον λέγεσθαι. Il faut entendre : ce qui est juste a la valeur du serment; en d'autres termes, il n'est pas nécessaire de prêter serment pour être tenu à l'observation d'une promesse. Une idée peu différente est exposée dans Jamblique, *V. P.*, 47, et Diogène, VIII, 22 ([1]) : elle tend à bannir le serment des conventions et surtout des conversations des hommes.

e) τὸν θεὸν < ἁρμονίαν εἶναι >. Même doctrine dans Lucien, *Vit. auct.*, 4. Nous ne trouvons dans la littérature pythagoricienne aucun texte qui explique cette doctrine.

f) καθ' ἁρμονίαν συνεστάναι τὰ ὅλα. Pour les Pythagoriciens d'Aristote (*Met.*, A, 5) τὸν ὅλον οὐρανὸν ἁρμονίαν εἶναι καὶ ἀριθμόν, comme pour Philolaos d'ailleurs (fr. 2 et 6). Nombre de notices doxographiques rapportent la même doctrine.

g) τιμὰς θεοῖς δεῖν νομίζειν καὶ ἥρωσι μὴ τὰς ἴσας. — Jamblique, *V. P.*, 37 (Timée) et 99 (Aristoxène), ainsi que Diogène, ci-dessus, 23, distinguent aussi les honneurs qu'on doit réserver aux dieux de ceux qu'on rend aux héros.

([1]) Cf. DIOGÈNE, I, 60 : καλοκἀγαθίαν ὅρκου πιστοτέραν ἔχε.

En consacrant l'après-midi au culte des héros, les Pythagoriciens sont d'accord avec les Orphiques (Abel, *Orph.*, p. 154, fr. 24; cf. l'*Etym. magnum*, *s. v.* ἱερὸν ἦμαρ, et le scholiaste de l'*Iliade*, Θ, 66) (1).

h) Sur le port de vêtements blancs dans les cérémonies du culte, cf. Jamblique, *V. P.*, 153. Selon Aristoxène (Jamblique, *V. P.*, 100), Diodore de Sicile, X, 9, 6, et Diogène, ci-dessus, 19, les Pythagoriciens ne portaient que des vêtements blancs.

i) La définition de la pureté rituelle est destinée à expliquer le terme ἁγνεύοντας, qualité requise pour l'accomplissement des cérémonies. Les moyens préconisés dans ce but diffèrent peu des règles ordinaires de la religion grecque. Ainsi le deuil et les accouchements sont des causes de souillure; même croyance dans Jamblique, *V. P.*, 153 et 256 (Timée) (2). En ce qui concerne l'usage des bains, les notices varient : d'après nos auteurs et Aristoxène (Jamblique, *V. P.*, 98), les Pythagoriciens se baignaient volontiers. D'après Aristote (Jamblique, *V. P.*, 83, Élien, *V. H.*, IV, 17), il leur était interdit οὐδὲ εἰς περιῤῥαντήριον ἐμβάπτειν οὐδὲ ἐν βαλανείῳ λούεσθαι; mais il est question ici des bains publics, qui les auraient exposés au contact des hommes impurs (3).

Les auteurs d'Alexandre ne paraissent pas avoir observé l'abstinence de toute espèce de viande, mais seulement de la chair de certains poissons, des animaux ovipares et des animaux morts ou tués sans effusion de sang, ainsi que des viandes déjà entamées, accidentellement, par d'autres animaux (βρωτῶν κρεῶν). L'abstinence des θνησείδια κρέατα est confirmée par des notes d'Aristote (Élien, *V. H.*, IV, 17) et d'Hiéroclès, *In aur. Carm.*, 67; les mystes d'Éleusis y étaient aussi astreints, d'après Porphyre, *De abst.*, IV, 16.

---

(1) L'heure de midi est celle où les fantômes se manifestent, dans les légendes grecques : Rohde, *Psyche*, I, p. 149, 2.

(2) Cf. aussi Théophraste, *De superst.*, 9, et, pour le culte d'Éleusis, Porphyre, *De abst.*, IV, 16.

(3) Cf. Orphée, *Lith.*, 366 ss., et Hippocrate, *De morbo sacro*, 2.

Ce passage de Diogène est le seul témoignage qui nous autorise à attribuer aux Pythagoriciens l'abstinence des œufs. On peut en rapprocher, il est vrai, un texte de Plutarque, *Qu. conv.*, II, 3, 2, mais il n'est pas très décisif : ἐξ ἐνυπνίου τινὸς ἀπειχόμην ὠῶν πολὺν ἤδη χρόνον... ὑπόνοιαν μέντοι παρέσχον ἐνέχεσθαι δόγμασιν ὀρφικοῖς ἢ πυθαγορικοῖς καὶ τὸ ὠόν, ὥσπερ ἔνιοι καρδίαν καὶ ἐγκέφαλον, ἀρχὴν ἡγούμενος γενέσεως ἀφοσιοῦσθαι. On peut expliquer cette abstinence soit, comme Plutarque, par des théories biologiques, soit, avec plus de vraisemblance, par l'usage qu'on faisait des œufs dans les cultes funéraires (1).

La remarque finale d'Alexandre : καὶ τῶν ἄλλων ὧν παρακελεύονται καὶ οἱ τὰς τελετὰς ἐν τοῖς ἱεροῖς ἐπιτελοῦντες, trouve un parallèle dans Jamblique, *V. P.*, 138 : ἔστι δὲ καὶ τῶν ἀποταγμάτων τὰ πολλὰ ἐκ τελετῶν εἰσενηνεγμένα. Une notice de Porphyre, *De abst.*, IV, 16, sur les abstinences des cultes d'Éleusis, présente un bon nombre de points de concordance avec les préceptes pythagoriciens : παραγγέλλεται γὰρ καὶ Ἐλευσῖνι ἀπέχεσθαι καὶ κατοικιδίων ὀρνίθων καὶ ἰχθύων καὶ κυάμων ῥοιᾶς τε καὶ μήλων καὶ ἐπ' ἴσης μεμίανται τό τε λέχους (l. λεχοῦς?) ἅψασθαι καὶ τὸ θνησειδίων. D'après un autre passage (*ibid.*, IV, 22), une loi sacrée d'Éleusis défendait de nuire aux animaux. Voici quelques autres exemples de concordances entre les prescriptions pythagoriciennes et celles des cultes :

1. θύειν χρὴ ἀνυπόδητον (Aristote dans Jamblique, *V. P.*, 85) : se retrouve dans les lois sacrées d'Andanie (Michel, n° 694), de Lycosura (Dittenberger, II², p. 803), de Jalysos (Michel, n° 434) ;

2. port de vêtements blancs : Andanie (*ibid.*), Lycosura (*ibid.*) ;

3. abstinence de fèves et de poissons : règles orphique et éleusinienne ;

4. défense de porter des anneaux (Jamblique, *Protr.*, 21, Clément, *Str.*, V, 5, 28) : Lycosura (*ibid.*) ;

---

(1) M. Nilsson, *Das Ei im Totenkult der Alten*, dans l'*Archiv für Relig.*, XI (1908), p. 530 ; Rohde, *Psyche*, II, p. 126, 1 et p. 407.

5. ἐμψύχων ἀπέχεσθαι : attribué aussi aux Orphiques;

6. emploi de linges blancs pour l'ensevelissement des morts (Jamblique, *V. P.*, 155) : loi de Julis (Michel, n° 398).

La polémique d'Hippocrate contre les μάγοι, καθαρταί, ἀγύρται et ἀλαζόνες, dans le *Traité de la maladie sacrée*, 1, est très instructive au point de vue des concordances qui nous intéressent. Parmi les moyens qu'emploient ces charlatans pour soigner l'épilepsie, je relève ceux-ci, qui rappellent des pratiques pythagoriciennes : καθαρμοὺς προσφέροντες καὶ ἐπαοιδάς, λουτρῶν τε ἀπέχεσθαι κελεύοντες καὶ ἑδεσμάτων πολλῶν (l'auteur cite la trigle, l'oblade, le coq, etc.), ... ἱμάτιον δὲ μέλαν μὴ ἔχειν (θανατῶδες γὰρ τὸ μέλαν)... μηδὲ πόδα ἐπὶ ποδὶ ἔχειν μηδὲ χεῖρα ἐπὶ χειρὶ (ταῦτα γὰρ πάντα κωλύματα εἶναι).

*
* *

Dans son *Histoire de la Philosophie grecque* (1), Ed. Zeller se refuse à reconnaître dans ces extraits des théories de l'ancienne école pythagoricienne. Il attribue les ὑπομνήματα cités par Alexandre au II[e] ou au I[er] siècle avant J.-C., c'est-à-dire à une période du développement de la philosophie pythagoricienne qu'on est convenu d'appeler néopythagorisme. Diverses raisons, importantes, on le devine, ont amené le père de l'histoire philosophique à prononcer une condamnation aussi grave. D'abord, on ne retrouve pas dans cet exposé plusieurs des doctrines qu'Aristote et les principaux doxographes nous ont habitués à considérer comme des caractéristiques de l'ancien pythagorisme : les théories du πέρας et de l'ἄπειρον, les dix oppositions et le système astronomique bien connu (antiterre, feu central, etc.).

On doit avouer qu'une bonne partie des doctrines exposées ici sortent du cadre des études ordinaires des anciens Pythagoriciens; elles se rapportent surtout à l'anthropologie et à la psychologie. En outre, on y chercherait en vain les théories caractéristiques

(1) *Die Philosophie der Griechen*, I, 1[5], pp. 360 et suiv., et surtout III, 2[4], pp. 103 et suiv.

du Pythagorisme d'Aristote. Mais il faut remarquer que celui-ci n'a pas épuisé son sujet et qu'il ne cite guère que les travaux mathématiques et astronomiques des Pythagoriciens, parce que c'est dans ce domaine qu'ils se sont spécialisés et qu'ils ont inventé des méthodes et des théories originales. Lui-même prend soin de nous en instruire : *Met.*, A, p. 990 *a* 16 : περὶ πυρὸς ἢ γῆς ἢ τῶν ἄλλων τῶν τοιούτων σωμάτων οὐδ' ὁτιοῦν εἰρήκασιν, ἅτε οὐδὲν περὶ τῶν αἰσθητῶν οἶμαι λέγοντες ἴδιον (ἴδιον = indépendant, original); p. 987 *a* 2, il observe que les Pythagoriciens se sont ralliés aux opinions de leurs prédécesseurs, en ce qui concerne la σωματικὴ ἀρχή, définie comme ὕδωρ, πῦρ καὶ τοιαῦτα σώματα (1). Sur toutes ces questions, ils n'ont rien changé aux points de vue et aux méthodes des autres philosophes présocratiques, en sorte que leurs théories ne présentaient, aux yeux d'Aristote, aucun intérêt pour son histoire de la philosophie. Aussi a-t-il passé sous silence les doctrines qu'ils avaient professées dans le domaine de l'histoire naturelle.

Un exemple typique peut appuyer notre argumentation : la découverte du papyrus de Ménon nous a révélé un ensemble de doctrines médicales de Philolaos (2); or, ces extraits ne rappellent en rien les autres théories de Philolaos, pas plus que celles des autres Pythagoriciens.

Il semble donc que les ὑπομνήματα πυθαγορικά qui ont fourni la matière des extraits d'Alexandre étaient des traités de physique, de physiologie et de psychologie, dans le genre des περὶ φύσεως des Présocratiques. Ces sciences étaient à coup sûr cultivées dans l'École pythagoricienne : les fragments nouveaux de Philolaos suffiraient à le prouver. En outre, parmi les Présocratiques, il est un bon nombre de philosophes que les doxographes rattachent au Pythagorisme, quoique leurs théories philosophiques et le genre des recherches auxquelles

(1) Cf. O. Gilbert, *Aristoteles' Urteile über die pythag. Lehre* dans l'*Arch. fur Gesch. der Philos.*, XXII, 1909, pp. 152 et 153.

(2) Anonymus Lond., 18, 8, p. 31, dans Diels, *Vors.*, I³, p. 308.

ils se sont adonnés s'écartent beaucoup de la tradition pythagoricienne à laquelle Aristote a donné une sorte de caractère officiel. On ne saurait trop insister sur leurs attaches pythagoriciennes et sur l'importance de la place qu'ils devraient tenir dans un exposé de la philosophie de l'École. Tels sont Alcméon, Hippase, Ménestor, Xuthos, Hippon, Ecphante, Lycon, etc., qui se sont occupés surtout de cosmologie, de physiologie, de médecine, et dont les fragments ne présentent, peut-on dire, aucune théorie spécifiquement pythagoricienne.

Enfin, notre étude a montré qu'en cherchant bien dans les maigres fragments qui subsistent des travaux pythagoriciens sur ce genre de questions, on peut instituer de nombreux parallèles avec les extraits d'Alexandre. Au contraire, en comparant ceux-ci à divers ouvrages néopythagoriciens, on n'arrive pas à établir de concordance probante. Les passages parallèles montrent bien, çà et là, quelque rapport avec des apocryphes ou des fragments d'apocryphes connus : Ocellus, Archytas, Philolaos, etc., mais en de si rares occasions, qu'on ne peut supposer une utilisation de ces sources. D'autre part, il est tout à fait remarquable que les doctrines platoniciennes n'aient exercé aucune influence sur les ouvrages consultés par Alexandre (cf., par exemple, p. 222), tandis qu'elles ont marqué de leur empreinte les théories néopythagoriciennes.

La seconde objection de Zeller est qu'on peut relever, dans nos ὑπομνήματα, des influences stoïciennes : cette objection vise le fond comme la langue philosophique des extraits. Zeller signale tout d'abord plusieurs emprunts à la terminologie scientifique du stoïcisme : tels seraient le mot αἴτιον, pour désigner la cause agissante, et les termes μεταβάλλειν καὶ τρέπεσθαι ὅι' ὅλων, appliqués aux transmutations des éléments (1). On peut répondre que ces observations, si elles étaient justes, prouveraient seulement que le doxographe emploie une terminologie philosophique influencée par le stoïcisme. Aristote

(1) III, 2[4], p. 104, notes 1 et 2.

lui-même se sert de son propre vocabulaire technique en exposant les théories de ses prédécesseurs. Comme le dit M. Robin (1), « s'il y a là une raison suffisante pour apporter au témoignage, dans sa forme, la correction qu'il comporte, il n'y en a peut-être pas pour l'invalider complètement ». Une bonne partie des doctrines des philosophes présocratiques est traitée de cette façon par les doxographes. Théophraste, par exemple (Alexandre, *In Met.*, A, 3, 984*b* 3 = *Vors.*, I³, p. 140, 7), expose ainsi une doctrine de Parménide : δύο ποιῶν τὰς ἀρχάς, πῦρ καὶ γῆν, τὸ μὲν ὡς ὕλην, τὸ δὲ ὡς αἴτιον καὶ ποιοῦν (2). Quant à l'expression μεταβάλλειν, on me permettra de mettre en doute l'exactitude de la remarque de Zeller : je m'en réfère, là-dessus, à l'étude de W. Heidel, *Qualitative change in presocratic Philosophy* (3).

Pour le fond, Zeller établit quelques rapprochements entre les doctrines des Pythagoriciens d'Alexandre Polyhistor et certaines théories stoïciennes. Mais aucun de ces parallèles n'est décisif. On ne trouve, dans notre exposé, aucune des doctrines fondamentales du stoïcisme, non plus qu'aucun des mots de la terminologie spéciale créée par les Stoïciens. Là où quelque analogie est évidente, on peut l'attribuer au fait que le Pythagorisme et le Stoïcisme ont puisé à des sources communes (conceptions populaires, superstitions religieuses, physique ionienne, etc.), ou l'expliquer par des emprunts des Stoïciens au Pythagorisme. De telles influences ont souvent été signalées : on sait que Zénon avait écrit un livre intitulé Πυθαγορικά (Diogène, VII, 4).

On peut d'ailleurs reprocher à Zeller d'avoir employé quelquefois des critères arbitraires en essayant de distinguer les doctrines de l'ancien Pythagorisme des développements qu'elles reçurent dans la suite. Je n'en veux qu'un exemple : un frag-

(1) *Sur une hypothèse récente relative à Socrate*, dans la *Revue des Études grecques*, 1916, p. 162.

(2) Voyez dans WELLMANN, *loc. cit.*, p. 227, n. 4, la justification des expressions αἴτιον — ὕλη, ποιοῦν — πάσχον.

(3) *Archiv für Gesch. der Philos.*, XIX (1906), pp. 333-379.

ment d'un ouvrage perdu d'Aristote assure que Πυθαγόραν ἄλλο τὴν ὕλην καλεῖν ὡς ῥευστὴν καὶ ἀεὶ ἄλλο <καὶ ἄλλο> γιγνόμενον (Damascius, *De princ.*, II, 172 = *Vors.*, I[3], p. 326, 7). Zeller en conteste simplement l'authenticité ou refuse de reconnaître l'antiquité de la doctrine [1], parce que ce texte est en contradiction avec sa conception des doctrines de l'ancien Pythagorisme.

Nous n'avons aucune indication précise qui nous permette de deviner quels sont les ὑπομνήματα πυθαγορικά dont Alexandre a tiré ces extraits. Tantôt le verbe des citations est au singulier : (30) καλεῖ, (32) φησίν ; on pourrait supposer qu'Alexandre vise Pythagore, mais on peut croire aussi que cette forme désigne l'auteur particulier qui est résumé en cet endroit. Tantôt la citation est au pluriel : (27) καλοῦσιν, et paraît se rapporter aux œuvres de divers Pythagoriciens. En quelques endroits la langue paraît se ressentir d'influences poétiques : (27) εἰς τὰ βένθη δύεσθαι, (31) πλάζεσθαι, (32) ῥόον non contracté, sans qu'on puisse en tirer une conclusion précise.

Diels [2] croit qu'il est possible de considérer ces ὑπομνήματα comme les trois livres : παιδευτικόν, πολιτικόν, φυσικόν, dont il est question au paragraphe 6 et dont Diogène cite des extraits aux paragraphes 9 et 10. Mais on peut objecter, à cette hypothèse, le pluriel de la citation que nous venons de signaler [3].

---

(1) I, 1[5], p. 366.

(2) *Archiv für Gesch. der Philos.*, III, p. 471.

(3) Wellmann (*loc. cit.*, pp. 242 et suiv.) ne me paraît pas avoir remarqué cette difficulté, puisqu'il rapporte toutes les doctrines à l'ouvrage d'un seul Pythagoricien. — L'expression πυθαγορικὰ ὑπομνήματα, employée pour désigner ces livres, est remarquable. Ce terme ὑπομνήματα s'applique proprement aux *Notes* ou *Souvenirs*. On le retrouve dans Jamblique, *V. P.*, 146 (ὑπομνήματα laissés par Pythagore à sa famille) et 199 (τὰ πυθαγόρεια ὑπομνήματα) et dans une seconde rédaction de la *Lettre* de Lysis à Hipparque (*Études*, p. 104). — On pourrait croire que nous avons affaire ici à ce Recueil de notes secrètes prétendument retrouvé, mais en réalité composé par un faussaire, et tenu par Alexandre pour un ouvrage authentique. Mais cette hypothèse rencontre la même objection que celle de Diels. En tout cas, nos ὑπομνήματα seraient tout différents de l'apocryphe pythagoricien du même nom dont un faussaire a tiré l'Ἱερὸς Λόγος écrit en dialecte dorien : cet opuscule traitait, en effet, de l'arithmologie (*Études*, p. 205).

L'intérêt que présenteraient ces extraits, si l'on pouvait les attribuer avec sécurité à l'ancien Pythagorisme, découlerait surtout du sujet qu'ils traitent. La doxographie et les fragments pythagoriciens nous apprennent en effet peu de chose sur les doctrines cosmogoniques, physiologiques et psychologiques propres à l'École.

Une tendance rationaliste se fait jour manifestement chez les auteurs consultés par Alexandre : s'ils ont conservé les anciennes doctrines pythagoriciennes, c'est en les épurant et en cherchant à leur donner une explication scientifique. On aura remarqué, au cours de l'étude qui précède, mainte concordance avec les physiciens de l'École pythagoricienne : Hippon, Ecphante, Alcméon etc., ainsi qu'avec des écrivrains dont les attaches pythagoriciennes sont bien connues : Parménide et Empédocle surtout. On ne peut y découvrir une influence profonde et prépondérante de l'un ou l'autre système présocratique. On reconnaît des traces d'héraclitisme dans les théories de l'origine ignée de la vie, du flux des choses humaines, du rôle de la respiration dans la formation de l'âme. L'École ionienne proprement dite (Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, Diogène d'Apollonie) pourrait avoir inspiré à nos auteurs leur système cosmogonique. Enfin, les concordances ne sont pas rares avec quelques œuvres du *Corpus* hippocratique, ce qui s'expliquerait aussi bien par des influences de l'École médicale pythagoricienne sur l'École de Cos, dont la floraison est d'époque plus récente.

10. §§ 34-35. — Extrait d'Aristote, provenant probablement du recueil aristotélicien περὶ Πυθαγορείων [1]. Ces notes,

---

[1] La citation de Diogène ἐν τῷ περὶ τῶν κυάμων (= BP; περὶ τῶν κυάμων F) paraît provenir d'une méprise. Comme on ne connaît pas d'ouvrage aristotélicien qui porte ce titre, Roeper a supposé une lacune après ἐν τῷ : le nom de l'ouvrage cité serait perdu. Il supprime, en outre, περί et le second τῶν κυάμων, qui proviendraient d'additions postérieures à la perte du titre de l'ouvrage. On peut admettre simplement que Diogène, ou l'une de ses sources, a confondu une rubrique, indiquant le contenu d'un chapitre ou d'un paragraphe, avec le titre d'un ouvrage.

qu'on peut compléter par l'exposé de Jamblique, *V. P.*, 82-86, appartiennent au chapitre qui traitait des ἀκούσματα ou préceptes superstitieux. Elles contiennent six formules de ce genre, dont cinq prohibitives. Aristote présente pour chacune d'elles plusieurs interprétations tirées des livres de propagande pythagoriciens (cf. Jamblique, *V. P.*, 87) ou des observations qu'il avait pu faire dans le domaine du folklore et de l'ethnologie.

Pour les tabous alimentaires, κυάμων ἀπέχεσθαι, ἀλεκτρυόνος μὴ ἅπτεσθαι λευκοῦ, τῶν ἰχθύων μὴ ἅπτεσθαι ὅσοι ἱεροί, je me permets de renvoyer à mes *Etudes sur la Littérature pythagoricienne*, pp. 289 et suivantes.

Τὰ δὲ πεσόντα μὴ ἀναιρεῖσθαι : il s'agit des miettes qui tombent de la table. Rohde (*Psyche*, I, p. 245) a retrouvé dans cette pratique une survivance d'une vieille superstition indo-européenne : les miettes qui tombent à terre sont la part des âmes des morts (cf. Athénée, X, p. 427 D). La note explicative d'Aristote : ἐπὶ τελευτῇ τινος est une bien vague indication. Faut-il traduire : *après*, *lors de*, ou *à cause de* la mort *de quelqu'un?* Et quel est ce quelqu'un?

La note καὶ τὸ μὲν λευκὸν τῆς τἀγαθοῦ φύσεως, τὸ δὲ μέλαν τοῦ κακοῦ n'est pas à la place qui lui convient, car elle se rapporte au mot λευκοῦ de l'avant-dernier précepte.

ἄρτον μὴ καταγνύειν : il ne faut pas briser ou émietter le pain. Selon Boehm (*De Symbolis*, p. 43), cette défense équivaudrait à un ordre de couper le pain avec un couteau : le contact du fer était censé éloigner les mauvais esprits qui auraient pu se fixer au pain! Mais il est absurde de supposer qu'on eût remplacé un précepte positif, au sens précis, par une formule négative et plutôt équivoque. Anaximandre le Jeune présente une autre formule : ἀπὸ ὁλοκλήρου ἄρτου [μὴ ἐσθίειν (ou μὴ ἀπόδακνε) : il ne faut pas rompre le pain avec les dents.

Je ne me hasarderai pas à conjecturer la raison d'être de ce tabou. Aristote était fort embarrassé : ὅτι ἐπὶ ἕνα οἱ πάλαι τῶν φίλων ἐφοίτων... μὴ δὴ διαιρεῖν ὃς συνάγει αὐτούς. La défense serait donc dérivée d'une ancienne coutume, encore observée chez les

Barbares, selon Aristote : une société d'amis se réunissait autour d'un pain (sans y toucher sans doute); c'eût été un fâcheux présage (comme l'explique le texte plus complet de Jamblique, *V. P.*, 86) de rompre ce symbole de l'amitié. Mais pourquoi établir un rapport entre cette coutume antique et l'usage journalier? On pourrait supposer, il est vrai, que le précepte n'était observé qu'en certaines circonstances, dans des repas de société, par exemple.

οἱ δέ, πρὸς τὴν ἐν ᾅδου κρίσιν. Jamblique, *l. c.*, précise : οὐ συμφέρει, sans donner, d'ailleurs, une explication suffisante.

οἱ δέ, εἰς πόλεμον δειλίαν ποιεῖν : même observation.

οἱ δέ, ἐπεὶ ἀπὸ τούτου ἄρχεται τὸ ὅλον : « parce que l'univers commence par un pain ». La notice est tellement bizarre que Hœlk (*De Acusmatis*, p. 27) veut la rapporter aux fèves, invoquant le parallèle d'une doctrine rapportée par Antonius Diogène (dans Lydus, *De mens.*, IV, 42, et Porphyre, *V. P.*, 44), qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec la phrase qui nous occupe (1). En réalité, il y a, dans cette simple remarque, une allusion à quelque théorie cosmogonique qui comparait la formation du monde à la fabrication du pain. On connaît une doctrine semblable d'Empédocle (Aristote, *Météor.*, IV, 4, 3 = *Vors.*, I³, p. 239).

Aristote rapporte ensuite trois δόξαι qui n'ont aucune analogie avec les ἀκούσματα, à moins qu'on ne veuille les classer dans la catégorie des formules τί ἐστι; τί ἐστι μάλιστα (Jamblique, *V. P.*, 82), qui comprennent des définitions des idées abstraites et des perfections (2).

11. §§ 36-38. — Extraits poétiques où Pythagore est moqué. Tout d'abord, les vers traditionnels de Timon le Sillographe, où Pythagore est représenté comme un charlatan et un

---

(1) En effet, ces textes ne disent pas que la fève est à l'origine des choses, mais bien qu'elle est sortie de la même souche que l'homme.

(2) *Études*, p. 274.

pipeur d'hommes. Suit un fragment de Xénophane, qui rapporte une anecdote amusante : Pythagore, passant à côté d'un chien qu'on battait, s'écria : « Arrête! je reconnais la voix d'un de mes amis ». L'intention est satirique (cf. Diogène, IX, 18 : ἀντιδοξάσαι τε λέγεται (Ξενοφάνης) Θαλῆι καὶ Πυθαγόρᾳ) ; mais le récit lui-même provient peut-être de l'entourage de Pythagore. L'*Artemii Passio*, 29, rapporte une variante du même thème : Pythagore reconnaît la voix d'un de ses amis dans le mugissement d'un bœuf qu'on menait au sacrifice (1).

Diogène cite encore d'importants extraits de quelques poètes de la comédie moyenne : Cratinos (le jeune), Mnésimaque, Aristophon. On peut en compléter la série par des fragments conservés par Athénée, IV, p. 161 (Alexis, Antiphane, Aristophon) (2). Les témoignages sont intéressants parce qu'ils décrivent l'état du Pythagorisme au IV^e^ siècle. Les Pythagoriciens qu'ils ont observés ne sacrifient pas d'animaux, ignorent l'usage de la viande, se distinguent par une extrême sobriété et une répugnante saleté. On dirait d'un Pythagorisme cynique.

Deux de ces fragments présentent un intérêt spécial. L'un, emprunté aux *Tarentins* de Cratinos, décrit un cercle de Pythagoriciens avec des traits qui ne conviennent qu'à une école de rhétorique. Voici les noms des figures de rhétorique au maniement desquelles ils s'exercent : ἀντίθετα, qui désigne les antithèses; πέρατα, la définition; παρισώματα (variante de παρίσωσις), la correspondance symétrique; ἀπόπλανα, qui est une variante, sans doute, de l'ἀποπλάνησις, moyen de détourner l'attention de la question; μεγέθη, l'amplification oratoire. Cette notice doit être rapprochée de celle qui mentionne un manuel de Κοπίδες dans la littérature pythagoricienne (§ 8) et de divers autres indices du rôle important que les Pythagoriciens ont dû jouer dans l'élaboration de la rhétorique.

---

(1) Cf. Empédocle, fr. 136 et fr. 137 (*Vors.*, I^5^, p. 275).

(2) Diels, *Vors.*, I^5^, p. 373. Cf. sur la valeur de ces textes, G. Méautis, *Recherches sur le Pythagorisme* (Neuchâtel, 1922), pp. 10 et suiv.

La comparaison de ce fragment avec l'un de ceux qu'a conservés Athénée, IV, p. 161 B, soulève une intéressante question de critique. Cet auteur attribue, en effet, à Alexis une pièce intitulée les *Tarentins*, comme celle de Cratinos. En outre, les idées développées dans ce fragment concordent avec celles des vers de Cratinos : πυθαγορισμοὶ καὶ λόγοι | λεπτοὶ διεσμιλευμέναι τε φροντίδες | τρέφουσ' ἐκείνους... Aussi Casaubon attribuait-il à Alexis les *Tarentins* cités par Diogène. Mais si l'on s'engage dans cette voie, on ne peut s'arrêter à mi-chemin. Athénée attribue, en effet, à Alexis une comédie, ἡ Πυθαγοριζούση, dont Diogène fait une pièce de Cratinos. Les trois coïncidences ne peuvent être accidentelles. Il est vraisemblable qu'il n'y a jamais eu que deux pièces dont les fragments, empruntés sans doute à des Anthologies, sont rapportés par Diogène à Cratinos, par Athénée à Alexis. Nous laissons aux spécialistes le soin de décider quelle est l'exacte attribution.

Le second fragment intéressant est emprunté au Πυθαγοριστής d'Aristophon. Il rapporte une variante de la Descente aux Enfers de Pythagore, dont il a été question plus haut (p. 194).

12. §§ 39-40. — Mort de Pythagore et persécution de ses disciples.

Diogène a recueilli trois versions sur ces événements : 1° une opinion anonyme qu'il paraît faire sienne et dont l'exposé est interrompu par deux variantes concernant des questions de détail : τινές... et ... φησὶ δὲ Δικαίαρχος; 2° l'avis d'Héraclide Lembos; 3° le récit d'Hermippe.

1. Opinion anonyme. Si l'on fait abstraction de la variante τινὲς δ' αὐτοὺς τοὺς Κροτωνιάτας τοῦτο πρᾶξαι, τυραννίδος ἐπίθεσιν εὐλαβουμένους, qui n'est qu'un résumé de Timée (Jamblique, *V. P.*, 254 ss.; Justin, XX, 4), il reste un récit complet, que termine une citation de Dicéarque. Cette version est formée d'éléments fort hétérogènes dont il est encore assez aisé, à cause de la richesse des traditions sur ce sujet, d'établir les origines.

Voici les points qui sont empruntés au récit d'Aristoxène (Jamblique, *V. P.*, 248 ss.) : réunion des Pythagoriciens dans la maison de Milon; incendie criminel causé par les menées des Cyloniens, dont le chef avait été repoussé, pour cause d'indignité, de la Société; fuite de Lysis et d'Archytas.

Le compilateur a modifié ce récit par l'adjonction d'éléments pris à Dicéarque (Porphyre, *V. P.*, 56) : la catastrophe est placée au temps de Pythagore; le nombre de Pythagoriciens massacrés est fixé à quarante. Le récit de Dicéarque n'apparaît, indépendant et traité comme une variante, qu'à la fin du morceau.

Or, nous connaissons l'auteur d'une contamination semblable : c'est Néanthe, dont le récit a été adopté par Porphyre (*V. P.*, 54-56) (1). En cours de route, la tradition a souffert, naturellement : d'abord, ce ne sont plus les Cyloniens, mais leur chef, dont le nom est d'ailleurs omis, qui allume l'incendie; ensuite, par une erreur d'origine paléographique, le nom d'Archytas a remplacé celui d'Archippe. Mais ce ne sont là que petits accrocs. Diogène (ou son auteur) lui a fait subir une nouvelle contamination avec une légende qui faisait périr Pythagore devant un champ de fèves :

τὸν δὴ Πυθαγόραν καταλειφθῆναι διεξιόντα· καὶ πρός τινι χωρίῳ γενόμενος πλήρει κυάμων, ἵνα < μὴ > διέρχοιτο, αὐτόθι ἔστη, εἰπὼν ἁλῶναι < ἂν > μᾶλλον ἢ πατῆσαι, ἀναιρεθῆναι δὲ κρεῖττον ἢ λαλῆσαι.

Le texte présente plusieurs difficultés : d'abord, le discours passe brusquement de la forme indirecte à la forme directe, pour reprendre plus loin sa première tournure; ensuite, le sens des mots : « il est préférable d'être tué que de parler » est insaisissable. Pour l'expliquer, il faut recourir au texte d'une légende pieuse racontée par Néanthe (et Hippobotos) dans Jamblique, *V. P.*, 189-194 (2) : deux Pythagoriciens, Myllias

(1) Cf. *Musée belge*, 1908, p. 205.

(2) On retrouve le même scénario avec d'autres personnages dans l'*Artemii Passio*, 29; Olympiodore, *In Phaed.*, p. 5; Ambroise, *De virg.*, I, 4.

et Timycha, traqués par les sbires de Denys le Tyran, ne parviennent pas à leur échapper, parce qu'ils n'osent traverser un champ de fèves; amenés devant Denys, ils refusent d'indiquer la raison de la vénération qu'ils professent à l'égard de cette plante.

Or, le biographe Hermippe, nous le verrons bientôt, fait périr Pythagore devant un champ de fèves qu'il ne veut pas traverser. L'auteur de Diogène paraît avoir agrémenté une tradition semblable de détails empruntés à l'histoire de Myllias et l'avoir, ainsi parée, insérée dans le récit de Néanthe. De là le mélange le plus hybride qui soit, et le plus obscur aussi, par la faute de procédés malhabiles d'abréviation.

La citation de Dicéarque doit être complétée par le texte de Porphyre, *V. P.*, 56-57. On peut conjecturer que Dicéarque attribue aux Métapontins des sentiments hostiles à Pythagore, puisque celui-ci doit chercher refuge dans un temple et qu'il y meurt de faim après un jeûne de quarante jours. Cette tradition est contredite par des notices d'autres auteurs qui représentent Métaponte comme une ville accueillante pour le Pythagorisme (cf. ci-dessus, p. 183). Le caractère légendaire de ce récit de Dicéarque est mis suffisamment en relief par la notice sur la durée du jeûne.

2. Récit d'Héraclide Lembos. Héraclide fait coïncider les troubles de Crotone avec le voyage de Pythagore à Délos, entrepris pour aller ensevelir son maître Phérécyde : en quoi il ne faisait que reprendre pour son compte l'opinion d'un Anonyme déjà critiqué par Dicéarque (Porphyre, *V. P.*, 55-56) [1]. A son retour, Pythagore « trouve le banquet de Cylon ». Cette phrase obscure signifie apparemment que Cylon, lors du retour de Pythagore, célèbre de grandes réjouissances pour fêter la fuite et le massacre des Pythagoriciens. Cylon est le chef des conjurés, désigné plus haut (39) par les mots τινὸς τῶν μὴ

---

[1] Cf. *Musée belge*, 1908, p. 205.

παραδοχῆς ἀξιωθέντων. Il faut donc supposer, dans ce résumé mal fait, une assez grande lacune, où auraient été exposés le rôle joué par Cylon et le massacre des Pythagoriciens. Diogène pouvait croire, il est vrai, que la lecture de la tradition précédente suppléerait ce qui manque ici. Héraclide ajoute que Pythagore se retira à Métaponte, où il *voulut* mourir de faim. Ce détail paraît être une nouveauté ajoutée au récit de Dicéarque. Héraclide n'a pas pris garde que ce genre de mort était en désaccord avec l'interdiction pythagoricienne du suicide.

3. Récit d'Hermippe.

Dans une guerre des Syracusains et des Agrigentins, Pythagore, ayant pris le parti de ces derniers, est vaincu. Poursuivi, il n'ose traverser un champ de fèves, ce qui lui eût permis d'échapper. Il meurt victime de sa superstition. Ses disciples, réfugiés à Tarente, font de l'opposition au parti régnant. Ils périssent dans un incendie allumé par leurs ennemis.

Dans la légende de la mort de Pythagore, l'intention satirique est évidente. On peut croire cependant qu'Hermippe n'a fait que tirer parti d'un récit édifiant semblable à celui dont Myllias est le héros.

Les éléments de la seconde partie du récit sont empruntés aux mêmes sources que l'exposé de Dicéarque, mais ils ont été bien déformés. Selon Dicéarque, la catastrophe principale s'était produite à Crotone; les troubles antipythagoriciens s'étaient ensuite étendus à Caulonia, Locres, Tarente etc.

Jean de Rhodes, dans l'*Artemii Passio*, 29, reprend l'histoire d'Hermippe, en remplaçant les Syracusains par les Tarentins [1] et en ajoutant l'histoire de Théano, qui aime mieux mourir que de révéler le secret des fèves.

§ 41. Tradition d'Hermippe sur la Κατάβασις. Voici comment Hermippe, esprit fort et écrivain satirique, explique la

---

[1] Une confusion s'est produite aussi dans l'esprit du scholiaste de Platon, selon qui Pythagore fut tué par les Agrigentins.

formation des légendes pythagoriciennes relatives à une descente de Pythagore aux Enfers (cf. *supra*, pp. 155 et 194).

Arrivé en Italie, le philosophe se creuse, à l'insu de tous, une demeure souterraine; sa mère, complice de son projet, lui communique, pendant son séjour souterrain, des tablettes mentionnant, avec leur date, les événements qui se passent sur la terre. Au bout d'un certain temps, Pythagore reparaît, émacié, squelettique. Il entre dans l'*Assemblée* (des disciples probablement) et annonce qu'il revient de l'Hadès. Pour confirmer ses dires, il raconte ce qui s'est passé pendant son absence. Les disciples croient en sa nature divine et lui confient leurs femmes pour qu'il leur enseigne ses doctrines.

Selon Tertullien, *De an.*, 28, et le scholiaste de l'*Électre* de Sophocle, v. 62 (cf. Suidas, *s. v.* ἥδη), les nouvelles que Pythagore se fait communiquer concernent surtout la mort de certains de ses disciples. Lors de sa résurrection, il donne sur ce sujet des détails qui enlèvent tout doute à ses fidèles. Il leur apprend en même temps quelles furent ses existences antérieures.

Hermippe, Tertullien et le scholiaste n'admettent pas que Pythagore ait présenté sa description des Enfers comme le résultat d'une vision ou d'un songe, ou encore d'un souvenir de ses existences antérieures. Pythagore a réellement disparu (pendant sept ans, selon Tertullien), mais par calcul, grâce à une supercherie.

On doit rapprocher cette histoire d'une descente aux Enfers de Zamolxis (Hérodote, IV, 95, et Hellanicus, dans Suidas, *s. v.* Ζ.). Précisément Origène, *C. Celse,* II, 55, et Eustathe, *Ad Odyss.*, p. 1701, 61 et p. 1961, 10 (où le nom de Zaleucus est cité par erreur), unissent les deux légendes. Ce dieu gète, héroïsé par les Grecs de l'Hellespont et du Pont et considéré comme un disciple de Pythagore, justement à cause de sa doctrine sur l'autre vie, prédit à ses disciples qu'ils ne mourront pas, mais qu'ils iront habiter avec lui un endroit plein de

délices. Il disparaît mystérieusement un jour (dans un souterrain) et revient au monde trois ans après (1).

13. §§ 42-43. — Renseignements sur la famille de Pythagore.

On est frappé des divergences, parfois considérables, des auteurs anciens sur ce sujet. Pour qu'on puisse se rendre compte de la valeur et de la place de la notice de Diogène dans l'ensemble de la Tradition, je vais tenter de classer les différents textes anciens relatifs à cette question.

Notons d'abord un premier désaccord à propos de la personne de Théano, dont on fait souvent la femme de Pythagore. Certains auteurs la considèrent simplement comme une pythagoricienne, originaire de Métaponte ou de Thuries (Suidas, *s. v.* Θεανώ 1), ou de Crotone (*id.*, *s. v.* Θεανώ 2), fille de Léophron, femme de Carystos ou de Croton ou encore de Brontinos (Suidas, *ibid.*, 1 et 2, un Anonyme cité ici par Diogène et Jamblique, *V. P.*, 267). Dicéarque (Porphyre, *V. P.*, 19) et Didyme (Clément, *Strom.*, I, 16, 80) ne paraissent rien savoir de son union avec Pythagore. L'auteur de Suidas, pour se tirer d'embarras dans ces contradictions, distingue deux homonymes.

Le plus grand nombre d'auteurs font de Théano la femme de Pythagore, mais il faut distinguer plusieurs groupes dans les traditions qui rapportent les noms des enfants issus de ce mariage.

A. Une des notices les plus anciennes, celle de Timée (2), leur

---

(1) Dans la tradition d'Hérodote, on se demande quel but vise la supercherie de Zamolxis. Dans le texte d'Hellanicus, au contraire, on peut encore se rendre compte du sens originel de la légende. Les peuplades gètes croient à un retour des âmes sur la terre, ou, si l'on veut, à la métempsycose : καὶ τοὺς ἀποθανόντας ὡς Ζάμολξίν φασιν οἴχεσθαι, ἥξειν δὲ αὖθις... Θύουσι δὲ καὶ εὐωχοῦνται, ὡς αὖθις ἥξοντος τοῦ ἀποθανόντος. La résurrection de Zamolxis est une preuve, par l'exemple, de la vérité de cette doctrine.

(2) *Musée belge*, 1920, p. 12.

attribue un fils, Mnésarque, qui était fort jeune encore quand son père mourut (Jamblique, *V. P.*, 265), et une fille (Timée dans Porphyre, *V. P.*, 4). Le nom de celle-ci n'est pas connu par ce passage, mais dans le même extrait de Timée repris par Jamblique, *V. P.*, 170, nous apprenons que Pythagore la maria à Ménon de Crotone. Or, dans le Catalogue des Pythagoriciens de Jamblique (§ 267). Muia, qui est citée dans une foule d'autres textes comme la fille de Pythagore, est dite avoir épousé Milon. Il y a, dans l'un ou l'autre passage, une simple confusion ou une erreur paléographique dans le nom du mari [1].

B. Une autre tradition dérive d'une version de la *Lettre* de Lysis à Hipparque (*Epist. gr.*, p. 601) ou à Hippase [2], qui, justement, est citée par Diogène à l'appui de sa notice. C'est Jamblique qui présente ce tableau généalogique sous sa forme la plus complète, dans un passage où il s'inspire évidemment de la *Lettre* de Lysis (*V. P.*, 146). De Théano, Pythagore eut une fille, Damo, et un fils, Télaugès, qui était très jeune encore quand son père mourut et qui épousa plus tard la fille de Damo, Bitala. La *Lettre* ne mentionne ni Théano ni Télaugès, et Diogène, qui suit la même tradition, ne parle pas de Bitala.

C. Un troisième groupe de notices paraît dériver d'une contamination des deux premières traditions. Théano, fille du Crétois Pythonax, met au monde : Télaugès, Mnésarque, Muia et Arignote (Suidas, *s. v.* Θεανώ [2], Ἀριγνώτη [οὐ μαθήτρια dérive peut-être d'une erreur de transcription de θυγάτηρ], Τηλαύγης, Μυῖα). Porphyre, *V. P.*, 4, omet, dans cette série, Mnésarque; l'Anonyme de Photius, *Cod.* 249, remplace le nom d'Arignote par celui de Sara et classe Théano parmi les enfants de Pythagore. Eusèbe (*Praep. ev.*, X, 14, 14) et Arsénius (*Viol.*, p. 310) ne citent que Télaugès et Mnésarque.

---

(1) Casaubon rétablissait Μίλωνι au § 170. Cf. Clément, *Strom.*, IV, 19, et la tradition *C.*

(2) Hippase avait été accusé aussi d'avoir enseigné des doctrines de l'École sans procéder, au préalable, à une purification morale de ses disciples (*Vors.*, I[5], p. 37).

Tout à fait isolée est la tradition de Duris (Porphyre, *V. P.*, 3), qui donne le nom d'Arimneste au fils de Pythagore : ce nom paraît être une variante de Mnésarque. La même remarque s'applique à une note de Plutarque (*Numa*, 8, 11, et *Paul-Émile*, 2, 1) et de Festus (*s. v. Aemilia*), qui appellent Mamercus l'un des fils de Pythagore, sans doute parce que certaines traditions donnent à son père le nom de Marmacus : encore faut-il supposer une confusion orthographique.

La version la plus ancienne est celle de Timée. La seconde vaut ce que vaut la seconde recension de la *Lettre* de Lysis, qui n'est qu'un faux (1). Cette tradition est liée à la légende des « livres de famille » secrets de Pythagore, sur lesquels veillent Damo et Bitala. Le nom de Télaugès a remplacé celui de Mnésarque, mais il conserve certains traits de sa personnalité : comme lui, par exemple, il est très jeune lors de la mort de son père. Il a usurpé sa place dans les διαδοχαί philosophiques de date récente (Diogène, I, 15, VIII, 43 [cf. 53]; Suidas, *s. v.* Τηλαύγης et Ἐμπεδοπλῆς; Photius, *Cod.* 249; Eusèbe, *Pr. ev.*, X, 14, 14; Arsénius, *Viol.*, p. 310).

La construction artificielle où Télaugès sert de trait d'union entre Pythagore et Empédocle est tardive. Hippobotos est cité par Diogène, non pour confirmer cette tradition, mais parce qu'il établit *au moins* (γέ τοι) certains rapports entre Télaugès et Empédocle.

Selon Diogène, Télaugès n'aurait pas laissé d'ouvrages; cette tradition est contredite par Suidas (*s. v.* T.), qui lui attribue un περὶ Τετρακτύος en quatre livres. Les écrits de Théano auxquels notre auteur fait allusion sont cités par Suidas, qui les répartit entre les deux homonymes. Déjà Didyme d'Alexandrie (Clément, *Strom.*, I, 16, 80) connaissait des ποιήματα de la femme-philosophe.

Théano était l'héroïne de plusieurs anecdotes, tirées peut-être

(1) *Études sur la Littérature pythagoricienne*, pp. 103 et suiv.

des ἀποφθέγματα que lui attribue Suidas. Diogène en conte deux qui ont pour thème la chasteté féminine. La première est rapportée par Jamblique (*V. P.*, 55) à Pythagore, mais d'autres auteurs confirment l'attribution à Théano. Quant à la seconde historiette, elle ne figure que dans Diogène, mais l'idée maîtresse paraît inspirée d'Hérodote, I, 8 : παρήνει ἅμα τοῖς ἐνδύμασι καὶ τὴν αἰσχύνην ἀποτίθεσθαι = ἅμα δὲ κιθῶνι ἐκδυομένῳ συνεκδύεται καὶ τὴν αἰδῶ γυνή. Le mot de la fin (ταῦτα δι' ἃ γυνὴ κέκλημαι) repose sur un jeu d'étymologie : γυνὴ — αἰσχύνη.

14. § 44, fin du § 45 et § 46[a]. — Notes chronologiques.

La chronologie de la Vie de Pythagore a été étudiée par Jacoby, *Apollodors Chronik* (*Philol. Unters.*, XVI (1902), pp. 215 et suiv.) (1). J'ai réuni ailleurs (2) quelques observations qui permettent de corriger, semble-t-il, la classification des notices chronologiques qu'il a établie.

Héraclide Lembos, rapporte Diogène, évalue à 80 ans la durée de la vie de Pythagore. Cette estimation ne repose pas sur des données historiques, mais sur des combinaisons théoriques. Pythagore partageait en quatre périodes de vingt ans la durée idéale de la vie humaine (cf. § 10) : il a donc dû vivre, dit Héraclide, quatre-vingts ans. C'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut comprendre les mots : κατὰ τὴν ἰδίαν ὑπογραφὴν τῶν ἡλικιῶν.

Diogène oppose à cette notice l'opinion qu'il appelle *courante* et qui évalue la durée de la vie de Pythagore à 90 ans. Or c'est le seul texte où l'on relève ce chiffre. Un Anonyme dans Syncellus, p. 247 C. fixe la durée de sa vie à 75 ans; les *Théol. Arithm.*, p. 40, à 82 ans; Timée (Jamblique, *V. P.*, 265), suivi par Syncellus, *ibid.*, et Tzetzès, *Chil.*, XI, 92, à 99 ans; Photius, *Cod.* 249, à 104 ans; Galien (t. XIV, p. 567, K) va jusque 117 ans. Pour accorder le texte de Diogène avec la majo-

(1) Cf. encore Laqueur, *Zur griech. Sagenchron.*, — *Hermes*, XLII (1907), p. 530.
(2) *Musée belge*, 1920, pp. 5 et suiv.

rité de ces estimations, Jacoby, après Casaubon, propose ἐνενήκοντα < ἐννέα >. Mais le texte des Scholies de Platon (Hésychius) et celui du Papyrus d'Herculanum (Crönert, *Studien zur Paläogr.*, VI [1906], p. 147) confirment la leçon des manuscrits de Diogène.

Jacoby (*op. cit.*, p. 220) veut encore corriger l'autre notice chronologique de Diogène : ἤκμαζε δὲ κατὰ τὴν ἑξηκοστὴν Ὀλυμπιάδα, pour la conformer à l'opinion d'un grand nombre d'auteurs anciens qui fixent l'ἀκμή de Pythagore à la soixante-deuxième olympiade. Mais un passage de S[t] Augustin (*De civ. Dei*, XVIII, 37) présente une tradition analogue à la nôtre : *qui eo tempore quo Iudaeorum est soluta captivitas coepit excellere atque cognosci* (= 537). La chronologie adoptée ici s'écarte quelque peu de celle d'Aristoxène, selon qui Pythagore avait 40 ans (= ἀκμή) au début de la tyrannie de Polycrate (Porphyre, *V. P.*, 9). Diels (*Rh. Mus.*, XXXI, p. 26) a cru retrouver dans la biographie d'Anaximandre (II, 2 : ἀκμάσαντά πη μάλιστα κατὰ Πολυκράτην) la notice qui aurait convenu à Pythagore.

Diogène évalue à neuf ou dix générations la durée de l'École pythagoricienne; il cite, comme ayant été ses derniers représentants, Xénophile, Phanton, Dioclès, Polymnaste, etc., disciples d'Eurytos et de Philolaos. Ces renseignements sont empruntés à Aristoxène, qui avait pu approcher (εἶδε) les philosophes du cercle de Phlionte (Aulu-Gelle, IV, 11, et Suidas, *s. v.* Ἀριστόξενος).

Il est évident que le mot γενεά n'est pas employé ici dans l'acception spéciale que ce mot a prise dès la période alexandrine. S'il fallait, en effet, compter dix générations de trente-trois ans en partant de l'ἀκμή de Pythagore (60[e] olympiade = 540-536), on toucherait à la fin du III[e] siècle, dépassant de cent ans l'époque de Xénophile. Le nombre de générations correspond donc ici, comme dans Jamblique, *V. P.*, 265 (Timée), qui compte sept générations jusqu'à Platon, au nombre

des personnages qui se sont succédé à la tête de l'École; la γενεά comporte seulement une bonne vingtaine d'années (1).

§§ 44b-45a. Au beau milieu des notes chronologiques du fonds antérieur, Diogène a inséré les épigrammes tirées de Πάμμετρος. La matière en est empruntée à la Biographie. On remarquera que les épigrammes raillent des doctrines pythagoriciennes. C'est que Diogène, tout en se montrant partout ailleurs spiritualiste, ne cache pas son aversion pour les charlatans qui exploitent la crédulité des foules, au nombre desquels il compte Pythagore et Empédocle.

15. §§ 46b-47a. — Homonymes.

Ce genre de notes appartient, pour la plus grande part, au fonds antérieur à Diogène (cf. Introd., p. 52). Cette liste est composée de deux parties : 1° trois Pythagore à peu près contemporains du philosophe; 2° d'après une autre source (οἱ δὲ καί...), cinq nouveaux homonymes, d'époque plus récente sans doute.

Parmi les contemporains de Pythagore, celui de Zacynthe, qui est un musicien, est connu par d'autres textes. Les deux autres paraissent être entièrement imaginaires. Le Pythagore de Crotone, personnage despotique, et celui de Phlionte, maître de gymnastique, semblent avoir été créés pour concentrer en leur personne les traits de la vie de Pythagore, qui, d'après certains auteurs, ne convenaient pas au philosophe. Ainsi Théopompe, Hermippe (Athénée, V, p. 213 F), Tertullien (*Apol.*, 46, 13) représentent Pythagore comme un ambitieux ou un tyran : c'est, d'après l'inventeur des Homonymes, qu'ils ont confondu le philosophe avec un homme politique du même nom. La création du Pythagore de Phlionte répond à une double préoccupation : elle vise d'abord à expliquer pourquoi certaines traditions placent à Phlionte le berceau de la race du philo-

(1) Cf. E. Rohde, *Kleine Schriften*, I, p. 23, n. 1, et mes remarques sur la *Chronologie pythagoricienne de Timée*, dans le *Musée belge*, 1920, p. 11.

sophe ; elle rend compte, en outre, de l'introduction, par un personnage nommé Pythagore, du régime carné dans l'alimentation des athlètes (cf. *supra*, p. 175).

Diogène rapporte au philosophe le « secret de la philosophie » (il eût été plus exact de dire le précepte du secret philosophique) et la formule αὐτὸς ἔφα. Celle-ci est expliquée par une foule de textes anciens : les Pythagoriciens, interrogés sur les raisons d'être de telle ou telle doctrine, se contentent de répondre : αὐτὸς ἔφα, « c'est lui (le Maître) qui l'a dit ». Suidas, *s. v.* αὐτὸς ἔφα, comprend : « Dieu l'a dit », soit que le mot *Dieu* désigne ici la Divinité en général, soit que l'auteur entende le *Dieu* qu'était Pythagore.

Le témoignage le plus ancien est celui de Cicéron, mais la formule mérite d'être rapprochée d'autres textes pythagoriciens, dont Timée est en partie la source. Ils rapportent que les disciples n'appelaient pas Pythagore par son nom ; de son vivant, on l'appelait Θεῖος, après sa mort, Ἐκεῖνος (Jamblique, *V. P.*, 53, 88, 255, etc.) (1).

Les Pythagore de la seconde série nous sont connus par d'autres textes : on en trouvera l'indication sous l'apparat critique. L'orateur seul est inconnu ; mais dans la *Vie des Sophistes* de Philostrate (§ 19), on trouve la mention d'un Πειθαγόρας : on peut supposer une confusion.

16. Notes finales. Diogène a réuni, à la fin de la biographie, une série de notes disparates, qu'il n'a pas pris la peine de distribuer dans les diverses sections qui leur eussent convenu.

§ 47ᵇ. — La première est la notice chronologique d'Eratosthène, que Diogène tient de Favorinus. Eratosthène confondait Pythagore le philosophe avec un athlète dont il avait trouvé le

(1) Voyez là-dessus une étude intéressante de Ch. Michel, *Note sur un passage de Jamblique*, dans les Mélanges L. Havet, 1909, pp. 279-287.

nom dans la liste des vainqueurs olympiques. Pythagore, d'après ces calculs, était âgé de dix-huit ans vers 588. Cette tradition a produit une grande perturbation dans la Biographie de Pythagore. Tout d'abord au point de vue chronologique : la date de la naissance fut reportée par certains auteurs jusqu'au VII[e] siècle ; d'autres allongèrent la durée de sa vie, pour permettre à la date de la mort de rejoindre celle que donnaient d'autres biographes. En outre, plusieurs auteurs admirent que Pythagore avait été athlète avant de s'adonner à la philosophie (S[t] Augustin, *Ep.*, III, 137, 3 ; Lucien, *Gallus*, 8 ; Syncellus, *Chron.*, p. 239 B). Ailleurs encore, le philosophe est appelé le « Chevelu » (κομήτης) comme l'athlète d'Eratosthène, sans que soit mentionnée sa qualité d'athlète (Jamblique, *V. P.*, 11 et 30 ; Lucien, *Vit. auct.*, 2). Mais selon la source commune à Hésychius, *s. v.* ἐν Σάμῳ κομήτης, Ps.-Plutarque, *Prov. Alex.*, 108, Diogénien, IV, 58, et d'autres parémiographes, cette épithète désigne un autre personnage que le philosophe.

§ 48. — Diogène a tiré de Favorinus trois nouveaux εὑρήματα (voyez une autre série aux §§ 10-14) : l'emploi de la méthode des définitions en mathématiques ; la désignation de l'Univers par le mot κόσμος ; la doctrine de la rotondité de la terre. La variante doxographique tirée de Théophraste ne se rapporte qu'à cette dernière notice, comme le prouve la comparaison avec IX, 21.

La note relative à l'hostilité de Cylon, qui eût mieux été à sa place dans le récit des persécutions, provient d'Aristote, d'après II, 46.

§§ 49-50. — La lettre de Pythagore à Anaximène est empruntée au *Corpus* épistolaire que Diogène utilise surtout dans le premier livre (cf. Introd., p. 61). C'est la réponse aux lettres citées au livre II, 5. Ces faux sont d'origine tardive : la mention d'une intervention de Pythagore dans les luttes des cités italiques le fait supposer.

Diogène, dans la transition à la biographie d'Empédocle, trace les grandes lignes du plan qu'il va suivre. La διαδοχή

indiquée dans le Prologue, au paragraphe 15 : Pythagore, Télaugès, Xénophane, Parménide etc., paraît ici un peu modifiée. Empédocle, omis dans le Prologue et rattaché à Télaugès au paragraphe 43, est présenté ici comme un disciple direct de Pythagore. Xénophane est traité ici d'*isolé*, comme Héraclite (οἱ σποράδην, VIII, 91 et IX, 20), alors qu'il avait une place dans la διαδοχή du Prologue. Enfin Diogène a réservé quelques biographies aux Pythagoriciens illustres, ce qui n'était pas prévu dans l'Introduction.

CORRIGENDA

Page	26,	ligne 32,	*au lieu de :* 46,	*lire :*	47.
—	27,	note 2,	— 293,	—	239.
—	125,	ligne 27,	— 313,	—	213.
—	126,	— 33,	— 109,	—	219.
—	127,	— 32,	— II,	—	V.
—	128,	— 3,	— αὐτῷ,	—	αὑτῷ.
—	128,	— 32,	— V,	—	IV.
—	140,	— 32,	— 49,	—	40.
—	160,	— 13,	— VIII, 9,	—	III, 9.
—	166,	lignes 8 et 12,	— Héraclide,	—	Héraclite.
—	201,	note 1, ligne 3, *à* 223 *e*, *ajouter :*		= 270, D.	

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A (codex), 92.
Abaris, 14, 155 s., 171.
abstinence de viande, 114-8 ss., 173 ss.
Académie, 21.
accordements de la grossesse, 128 ss., 216-219.
accouchée, 130-14, 229 ss.
ἀκμή de P., 141-11, 250.
ἀκούσματα, 170, 186 s., 189, 210, 238 s.
ἄδυτα, 105-6, 153.
Aemilia (gens), 148.
Aethalide, 106-7, 107-3 et 14, 154.
âges (de la vie humaine), 111-1 ss.
agneau, 121-4, 193.
Agrigente, 137-7 s., 141-10, 244.
Agrippa, 49.
αἰδώς (définition), 123-6, 197.
air, 126-1 ss., 206.
αἴτιον, 234 s.
Alexandre Polyhistor, 17, 30, 47, 60, 167.
Amasis, 105-3, 151.
âme, 127-6, 128-12, 213 ss., 222 ss.
Anacharsis, 57, 61.
Anaxarque, 52.
Anaximène, 144-11 et 14.
Andanie, 231.
Androcyde, 167, 181, 195.
animaux (respect dû aux), 123-3, 196.
anneau (symbole), 117-11, 186, 231.
Annicériens, 31, 53, 60.
Antigonos de Carystos, 21, 28.
Antiloque, 144-6.
Antiochus, 49.
antipodes, 125-4, 205.
Antisthène, biographe, 17.
Apelle, 49.
ἀφροδίσια, 110-6, 120-6, 190.
Apollodore, 10, 40, 56.
Apollon, 107-9 ss., 112-6, 115-2, 122-6, 170, 195.
Apollonidès de Nicée, 22, 35, n. 2, 48, 58.
Apollonius de Tyr, 21, 27.
apophtegmes, 43, 58.
Apulée, 19.
Arabie, 153.
Archytas, 136-10, 242.
Areios Didymos, 34.
Argos, 158.
Arignote, 14, 247.
Arimneste, 248.
Aristippe, 53.
Ἀρίστιππος (pamphlet), 43, 57.
Aristocratès, 185.
aristocratie, 106-3, 153 s.
Ariston, 59.
Aristote, 20 s., 31, 57, 59, 61, 144-3, 195, 232 ss.
Aristoxène, 142-1, 160, 168, 195, 250.
arithmétique, 113-6, 172.
arithmologie, 199.
ἁρμονία, 128-1 et 4, 130-8 ss., 229; cf. accordements.
Aston, 108-16.
astres, 126-4, 207.
astrologie, 207, 226 s.
astronomie, 204, 207 s.
Athénée, 33.

athlète, homonyme de Pythagore, 143-6 ss., 144-7, 174 s., 252 s.
Aulu-Gelle, 19, 33.
Aurigalli codex, 91.
autel non sanglant de Délos, 115-1, 122-10, 176 ss., 196.
αὐτὸς ἔφα, 142-9, 252.

B (codex), 63 ss.
bains, 130-13, 229, 232.
Basilide, 54.
bélier, 121-6, 192.
βένθος, 129-1, 236.
βιαιοθάνατοι, 225.
Bitala, 161, 247 s.
blanc, 23, 120-1, 132-6, 190, 229, 231 s., 238.
bœuf laboureur, 121-6, 192 s.
bœuf de pâte, 174.
boisseau (symbole), 117-9, 119-1.
bouclier d'Euphorbe, 107-10 ss., 141-3, 154, 158 s.
Branchides, 107-9, 154.
bronches (ἀρτηρίαι), 129-1, 224.
Brontinos, 138-8 s., 165, 246.
βρωτὰ κρέατα, 130-15, 229.

C (codex), 92 s.
κακοτεχνίη (de P.), 108-3, 159.
Callimaque, 41.
canon (monocorde), 113-6, 172.
Carnéade, 53.
Carystos, 246.
Casas, 171.
Κατάβασις εἰς Ἅιδου, cf. Descente.
Caucase, 171.
Ceratinos (autel de Délos), 115-2.
cercle, 132-11.
« cercle de nécessité », 115-6, 177 s.
Cercops, 165.
Chalcidique de Thrace, 142-2.
Chaldéens, 105-2, 152 s.
chaleur, source de vie, 126-3, 207 s., 213.
champ de fèves, 136-6, 137-9, 141-9, 242 ss.
chants, 123-9, 197.
Charondas, 117-1, 154, 185.
Chevelu (P. le), 27, 143-7 ss., 253.
cheveux coupés (symbole), 118-1.
chevreau, 121-1, 192.
chien battu (anecdote), 134-2, 240.
chroniques, 40, 55 s.
chronologie de la vie de P., 140-1 ss., 141-11, 143-6, 150 s., 249 s., 252 s.
Χρυσᾶ Ἔπη, 14, 163.
Chrysippe, 53, 59.
Χθόνιος (Ἑρμῆς), 129-8, 228.
citations de Diogène, 10 s., 44.
Cléanthe, 59.
Clément d'Alexandrie, 28, 30 ss., 44, 96.
Cléobule, 61.
Cléonyme, 103-11.
Clinias, 167.
Clitomaque, 52 s.
cœur (abstinence du), 117-9, 119-3 et 9, 188 s.
κοινὰ τὰ φίλων, 111-6, 168.
colère, 120-8, 123-8, 190, 197.
Κομήτης (P.), cf. Chevelu.
Comiques (auteurs), 43, 58, 134 s., 240.
communauté des biens, 111-7, 123-3, 168 ss., 196.
compilations biographiques, 15.
Κοπίδες, 43, 109-1, 240.
coq, 121-3, 192, 231 s.
coq blanc, 23, 132-2 s. et 8 s., 238.
Cornutus, 53.
Corrections dans les manuscrits, 93.
Cosas, 171.
cosmogonie, 127-1 ss., 209 ss.
Κόσμος, 125-3, 144-1, 203 s., 227, 253.
couvertures (symbole), 117-10.
couvertures (couleur des), 120-1, 190.
Créophyle, 104-8, 151.
Crète, 105-3, 153.
Cronos, 104-1, 149 s.
Croton, 246 s.
Κρότων, écrit de P., 108-11, 165.
Crotone, 106-3, 122-1, 136-1, 183, 194, 241, 246.
cuisse d'or (de P.), 112-7, 171.
Cylon, 137-5, 144-6, 243 s., 253.
Cyniques, 176.
cyprès (cercueil de), 112-3, 170.
Cyrénaïques, 31.

D (codex), 76-89.
Dame platonicienne, 8, 35.
Damo, 14, 138-10 ss., 161, 247 s.
Damon, 14.
découvertes de P., cf. εὑρήματα.
dédicace (de l'ouvrage de Diogène), 8, 35.
définitions mathématiques, 144-1, 253.
Délos, 115-2, 137-1, 150, 176, 178, 243.
Delphes, 109-2, 121-8, 158.
Déméter (temple de), 116-10, 183.
Démétrius de Magnésie, 16-19, 29, 41. 48, 52, 57, 163.
Démocrite, 44 s., 52.
démons, 123-1, 129-13, 227 s.
Denys d'Halicarnasse, 48.
Denys le Tyran, 243.
Descente aux Enfers d'Orphée, 165.
— de Pythagore, 121-9, 135-8, 137-13 ss., 155 ss., 181, 194, 241, 245.
deuil, 130-14, 229.
διαδοχαί des Écoles de philosophie, 12, 17 s., 21, 29 s., 35, 40, 51 ss., 139-3, 145-8, 248, 250, 253 s.
Dieu-harmonie, 130-9, 229.
Dioclès de Magnésie, 16 s., 27-31, 48.
Dioclès, pythagoricien, 142-3, 250.
Diodore, 96, 160.
Diogène d'Apollonie, 52.
Diogène le Cynique, 29, 58 s.
Diogène Laërce :
Époque, 7 s.; méthodes de travail. 40 ss.; noms, 5 s.; œuvres, 7 s.; personnalité, 34 ss.; *Histoire de la philosophie* ; commentaires, 98 s.; composition de l'ouvrage, 9-49; critique, 43 ss.; éditions, 97 s.; étendue du sujet, 53 ss.; plan, 50 ss.; rubriques, 54 ss.; sources, 40 ss.; 46 ss.; tradition manuscrite, 63 ss.
διοίκησις, 126-9, 209.
Dion, 184.
Dioscoride, 48.
divination, 121-1, 123-8, 130-2, 192.
divinisation de P., 112-6, 116-1, 138-5, 170, 180, 245, 252.
documents historiques, 41.
doxographie, 40, 60 s.
droit naturel des animaux, 175.
droit romain, 219.

Ἐκεῖνος (= Pythagore), 252.
ἐκκλησία des Pythagoriciens, 138-2, 245.
Échécrate, 142-2, 250.
écrits de P., 107-111, 116-1, 159-168.
écrits pythagoriciens, cf. ὑπομνήματα.
éducation des P., 117-2, 185, 191.
Égypte, 104-2, 105-2 et 6, 149, 151 ss., 178.
εἱμαρμένη, 126-8, 209.
éléments, 125-1, 201 s.
Éleusis, 230 s.
Élien, 33.
ἡλίου πύλαι, 128-10, 220 s.
Ἡλοθαλῆς, écrit de P., 108-14, 164.
embryologie, 216-219.
Empédocle le philosophe, 21, 29, 39, 40, 42, 44, 52, 139-4 s., 145-10, 248, 253 s.
Id. (son grand père), 174.
encyclopédies, 18, 41.
ἐνδεῖσθαι, 115-7, 178.
Énésidème, 35, 49.
Enfers, 107-6, 122-1 ss., 135-8, 154 ss., 194, 225 s.
ensevelissement (rites d'), 170, 232.
Épaminondas, 108-9.
épée (symbole), 117-8, 118-5-7.
Épicharme, 108-14, 164.
Épicure, 22, 29. 31, 36, 40, 42, 45, 48, 52, 54 s., 57, 60 ss., 145-9, 167.
Épigrammes de Diogène, 7, 25, 37 ss,, 58
Épiménide, 42, 59, 61, 105-8, 153.
Ératoclès (?), 144-9.
Ératosthène, 26 s., 40, 56.
ἠρεμεῖν (de l'âme), 129-8, 224.
Érinyes, 129-12, 225.
eschatologie, 129-6 ss., 225-228.
Eschine le Socratique, 59.
ésotériques, 169 s.
éther, 127-1 ss., 129-3, 202, 212, 223.
ethnographie, 186, 238.
Étrusques, 14, 147 s.
études de P., 104-106.

Eubulide, 49,
εὐδαιμονεῖν, 130-5, 228.
Eudoxe, 10, 54, 59.
Eumélus, 49.
Eunomos, 104-3, 149.
Euphorbe, 107-2 s., 7, 11, 141-3, 154-159, 182.
Euphron, 148.
εὑρήματα, dans les biographies, 29, 41. 47, 56.
εὑρήματα de P., 168 ss., 172, 177 ss., 253.
Eurymène, 144-4, 174, 177.
Eurytos, 142-4, 250.
Eusèbe, 30, 33.
Εὐσεβείας (περὶ), écrit de P., 108-13, 164.
Euthyclès, 185.
Euthyphron, 103-11.
examen d'admission dans la Société pyth., 122-1, 169.
examen de conscience, 122-7, 196.

F (codex), 64 ss.
famille de P., 103 s., 138 s., 149 ss., 246 ss.
fantômes, 129-6, 225.
fardeau (symbole), 117-10, 187.
Favorinus, 16-21, 33, 35, 46 s., 49, 56.
feu central, 231, 239.
fèves (abstinence des), 119-9, 123-10-124-4, 131-1-6, 141-7, 188 s., 195, 197 s., 211, 231, 239; cf. champ.
folklore, 238.
formes géométriques, 124-10, 200 s.
formules de clôture, 62 s.
fr. (frobeniana editio), 91.
frontières (symbole), 118-5, 119-4, 186.

G (codex), 76-89.
Galien, 22.
Ps.-Galien, 33.
Gaule, 153.
γενεά, 250.
géométrie, 113-3 et 8 ss., 124-10, 172 s., 200 s.
gestation, 127-15-128-5, 216-219.
Gètes, 104-4, 149, 246, n. 1.
gloutonnerie, 110-3, 123-7, 197.
γραφή de P., 116-1, 155, 180 s.

H (codex), 93.
harmonie, cf. accordement.
harmoniques (lois), 172.
hécatombe, 113-8 ss., 173.
Hélicaon, 185.
Héraclide Lembos, 29 s.
Héraclide Pontique, 43, 52, 56 s.
Héraclite, 61, 254.
Hermès, 106-7 s., 107-4, 129-7, 154, 225.
Hermippe, 34, 43, 57, 59.
Hermodamas, 104-7, 151.
Hermotime, 107-8-14, 154, 158 s., 182.
héros, 123-1, 129-13, 130-10, 131-8, 227-230.
Hésiode, 121-9, 144-3, 194.
Hespéros, 115-9, 178.
Hésychius, 13 s., 17, 19 ss., 24 s., 27, 31, 59, 96.
hiérarchie divine, 123-1, 130,10, 196, 229 s.
Hipparque, 161, 247.
Hippase, ancêtre de P., 103-11, 148.
Hippase, pythagoricien, 138-11, 161, 247, n. 2.
Hippase, adversaire de P., 108-13, 165.
Hippobotos, 17, 21, 27-30, 34, 51, 53.
Hippolyte, 31, 33.
hirondelle (symbole), 118-3.
historien, homonyme de P., 143-3.
Homère, 122-1, 143-3, 194.
homonymes (rubrique des biographies), 10, 16, 19 s., 26 s., 29, 41, 48, 59.
homonymes de Pythagore, 114-7, 142-5-143-4, 175 s., 251 s.

Ida (mont), 105-6, 153.
ἱερόν, 186 s.
Ἱερὸς Λόγος orphique, 165.
— de P., en vers, 108-11, 163 s., 167, 196, 198, 226, 228.
— de P., en prose, 161, 164.
— parodie, 165.
imagerie, 57.
immortalité de l'âme, 127-8, 214 s.

incendie de la Salle des séances des P., 136-3, 137-11, 241-244.
Inde, 153.
initiations, 105-2, 131-2, 231 s.
intervalle des réincorporations, 181 s.
ionienne (philosophie), 51, 103-6.
ἰσομοιρία, 125-5, 205 s.
ἱστορίη de P., 108-1, 159, 166.
Istros, 49.
Italie, 106-3, 137-4 et 13, 145-5.
italique (philosophie), 52, 103-8.
ivrognerie, 110-3, 120-6, 190.

Jalysos, 231.
jeunesse (définition), 132-12.
joug (symbole), 117-9, 118-8.
Judée, 153.
Julis, 232.
Justus Tiberiensis, 49.

l (traduction latine), 93 s.
Lacédémone, 153.
laine, 120-4, 190, 193.
légumes, 120-3, 190.
Lemnos, 147.
Léodamas, 151.
Léon, tyran, 109-5, 148, 165.
Léophron, 246.
Lesbos, 103-14.
Lettres citées par Diogène, 61.
Lettres des VII Sages, 41.
Lettre de P., 144-10 ss., 253.
liens de l'âme, 129-3 ss., 223 s.
lin, 120-5, 190.
Linus, 50.
livres pythagoriciens (les trois), 116-6, 183 s.
Locres, 185.
Lucaniens, 116-3, 182.
Lucien, 96, 160.
lune, 126-6, 208.
Lycon, 52 s., 57, 61 s.
Lycosura, 231.
Lysis, 108-8, 136-11, 138-10, 161, 163, 183, 185, 242, 247 s.

Mages, 105-5, 152 s.
magie de P., 133-9.
main (symbole), 118-2 s.
maison de P., 116-10, 183.
maître de gymnastique, homonyme de P., 114-7, 142-7, 175, 251.
maladie (définition), 133-1.
Mamercus, 148, 248.
manuels employés par Diogène, 31, 33, 63.
manuscrits anciens de Diogène, 63 ss., 70 ss., 95.
— récents, 67 ss., 75 ss., 100.
— d'*Excerpta*, 66, 70 ss., 75, 100.
Marmacus, 103-11 s., 148, 248.
marmite (symbole), 117-11.
matrice des animaux (abstinence de), 120-1, 188.
médecine, 113-7, 172 s., 233 ss
médecin, homonyme de P., 143-2.
Mèdes, 145-2.
mémoire (exercice de la), 123-8, 197.
mémoire de P., 106-9-107-14, 154 ss.
Mèn, 132-2.
Ménélas, 107-3 et 10, 155.
Ménippe, 54.
Ménodote, 49.
Ménon, 247.
Messapiens, 116-4, 182.
μεταβάλλειν, 125-2, 202, 234 s.
Métaponte, 116-10, 137-1 et 5, 183, 243 s 246.
métempsycose (doctrine de la), 115-6, 116-1, 134-2 ss., 177 s., 229, 240, 246, n. 1.
métempsycoses de P., 106 s., 154 ss., 181.
Métrodore, 164.
miel, 120-1 s., 189 s.
miettes de la table, 131-7 ss., 238.
Milet, 144-13.
Milon, 136-2, 242, 247.
miraculeuse (littérature), 156 ss.
Mnésarque, 14, 103-8, 108-1, 148, 246 ss.
mœurs (rubrique des biographies), 57.
Moiris, 113-3, 172.
monocorde, cf. canon.
monuments figurés, 41.
mort des philosophes (rubrique des biographies), 58 s.

mort de P., 136 s., 140-4, 141-6 ss., 241-244.
Μουσεῖον, 116-11, 183.
Muia, 14, 247.
Musée, 50.
Muses (temple des), 137-1, 183.
musicien, homonyme de P., 142 8, 251.
Μυστικὸς Λόγος, 43, 108-15, 165.
Mycènes, 158.
Myllias, 243 s.
Myron, 16.
Myronianus, 49.

Nausicydès, 12, 52.
Nausiphanès, 52.
nerfs, 221.
Nessos (salut du fleuve), 112-8, 171.
Nicias de Nicée, 23, 27.
Nicomaque, 28, 30.
Ninon, 165.
noir, 132-6, 238.
nombres, 124-6 ss., 198 ss.
νόμῳ βοηθεῖν, 123-4, 196.
νοῦς, 128-12 ss., 222.
noviciat, 169.
νυκτερινὴ ἀκρόασις, 116-8, 183.
Numa, 182.

Oblade (μελάνουρος), 119-9, 188 s., 232.
Ocellus, 160, 234.
ὀδοιπορίη, 123-7, 195, 197.
œufs, 131-1, 231.
Οἰκονομικοί (οἱ), 160.
ὅλον (τὸ), 164, 239.
Ὅλου (περὶ τοῦ), écrit de P., 108-11, 164.
Olympie, 165, 171.
ongles crochus (animaux aux), symbole, 118-3.
« Oppositions », 205.
Ὅρκιος (Zeus), 129-7, 229.
Orphisme, 37, 50, 109-3, 158, 164, 178, 208, 225, 231 s.
ortie de mer (ἀκαλήφη), 188.
οὗτος, pour désigner le personnage de la biographie, 27, 114-8, 142-8, 143-6, 144-1 et 5.
Ovide, 160.
ovipares (animaux), 131-1, 230.

P (codex), 64 ss.
παιδαρτᾶν (?), 191.
Παιδευτικόν, écrit de P., 108-7, 160 s., 166 ss., 236.
pain, 120-2, 189 s.
— (émietter le), 132-7, 238 s.
Πάμμετρος de Diogène, cf. Épigrammes.
Pamphila, 18, 31, 49, 56.
Papyrus d'Herculanum, 96.
παρ' ἡμῶν (ὁ), 22 s., 35, n. 2, 48.
Parménide, 10, n. 1, 52, 144-3, 157, n. 1, 178 s.
paroles (nature des), 129-2, 223.
πεδαρτᾶν (?), 191.
Peithagoras, 252.
πελαργᾶν, 73, n. 1, 121-1, 191 s.
Πέπλος, écrit orphique, 165.
Périandre, 61.
Pétélie (tablettes de), 178.
Peucétiens, 116-4, 182.
Φ (*Exerpta*), 66 ss.
Phanton, 142-2, 250.
Phérécyde, 61, 104-1 et 6, 137-1, 150 s., 243.
φιλία ἰσότης, 111-7, 130-10, 168.
Philodème, 49.
Philolaos, 54, 116-5, 142-4, 160, 163, 182 ss., 203 s., 250.
« philosophe » (nom de), 50 s., 109-6 ss., 165 s.
Phlionte, 103-12, 109-6, 142-3 et 7, 148, 165, 250 s.
Phlionte (P. de), 142-7, 251.
Phosphoros, 115-9, 178.
φρένες, 128-13 ss., 222.
Φυσικοί (οἱ), 160.
Φυσικά, écrit orphique, 165.
Φυσικόν, écrit de P., 108-1 et 7, 159 ss., 236.
Phytios, 185.
pieds nus, 231.
Pittacus, 61.
plantes (nature des), 127-5, 213.
— (respect dû aux), 123-4, 196.
Platon, 18, 20, 29, 31, 35 ss., 38, 42, 55, 60 s., 160.
πλάζεσθαι, 129-6, 236.

Plutarque, 31, 49.
Pluton, 135-8.
poids et mesures, 115-8, 178.
poissons (abstinence des), 119-8, 120-1 et 3, 132-4, 188 ss., 231, 238.
Πολιτικοί (οἱ), 160.
Πολιτικόν, écrit de P., 108-7, 160 s., 236.
politique (rubrique des biographies), 56.
politique des Pythagoriciens, 106-3, 136-4, 153 s.
πολυμαθείη de P., 108-3, 159, 162, 166.
Polycrate, 105-2, 106-2, 151 ss.
Polymnaste, 142-3, 250.
Πομπεύς (Hermès), 129-8, 228.
porcelet, 121-4, 192.
πόροι, cf. nerfs.
Porphyre, 19, 30 s., 33, 96.
Potamon, 31, 51, 54.
présages, 129-14, 228.
prêtres égyptiens, 104-2, 149.
prier (manière de), 110-2.
πρόνοια, 126-7, 208.
Protagoras, 52.
Ψυχῆς (περὶ), écrit de P., 108-13, 164.
psychologie, 127-5 ss, 128-12, 129-5, 222 ss.
Πυλαῖος (Hermès), 129-8, 228.
pureté (définition de la), 130-12, 229.
purifications, 130-2 et 13, 228.
Pyrrhon, 52.
Pyrrhos, 107-13 ss., 154, 182.
Pythagore : *passim*. Cf. surtout : chrologie, divinisation, écrits, études, εὑρήματα, famille, métempsycoses, mort, politique, régime, sacrifices, société, voyages, etc.
Pythagore (étymologies du nom), 122-6, 194.
Pythagoriciens, *passim;* surtout, 142-1 ss., 145-7, 250, 254.
Πυθαγόρειοι (οἱ), sens spécial, 184.
Πυθαγορισταί, 135-4 et 6.
Pythonax, 247.

Q (codex), 65, 67.
qualités physiques, 125-6, 205, 212.
quartier de P., 116-11, 183.

Railleries, 120-7, 190.
références dans Diogène, 7, 45.
régime de P., 114-10 ss., 119-121, 135-12, 140-8-16, 175 ss., 188 ss., 192 s., 240.
régime des athlètes, 114-3 ss., 140-3 ss., 174 s., 252.
reproduction des animaux, 127-9 ss., 215 s.
respiration, 214.
Rhégium, 185.
Rhégium (P. de, statuaire), 142-11.
rhéteur, homonyme de P., 143-2, 252.
rhétorique pythagoricienne, 109-1, 130-1, 134-9, 228, 240 s.
rire (défense de), 123-6, 197.
rognures d'ongles (symbole), 118-1.
Romains, 116-1, 182.
ῥόος, 130-6, 228, 236.
rouget (ἐρυθῖνος), 119-8, 130-15, 188 s.
route (grand'), symbole, 118-2, 186.

Σ (*Excerpta* de Diogène dans Suidas), 66 s., 72 s.
Sabinus, 49.
sacrifices, 113-8, 115-1, 121-3, 122-10, 135-2, 192 s., 196.
Sages (les VII), 51, 59, 61.
saisons (formation des), 125-7 ss., 205.
saleté des P., 135-10 ss., 240.
Samos, 103-9 et 13, 104-7, 106-1, 183.
Samos (P. de, statuaire), 143-1.
sang, 129-1, 223.
santé, 130-8, 133-1.
Sara, 247.
satire, 244 s.
Sceptiques, 17, 31, 35, 39, 45, 49 ss., 53 s., 60.
sceptre de Zeus, 112-3, 170.
Scholies de Platon, 13, n. 1, 14, 17, 26, 96.
secret (précepte du), 116-13, 138-12 ss., 142-8, 160, 180, 184, 251 s.
sectaire (littérature), 40, 42, 57.
Sectes, 40, 51-54.
sel (emploi du), 133-2.
sel (origine du), 133-3.

sensations, 128–6 ss., 219 ss.
serment, 122–11, 196, 229.
Sextus Empiricus, 35, 49.
siège (symbole), 118–1.
silence de cinq ans, 111–8, 169.
Sillographes, 43, 58, 133–7.
Simplicius, 33.
σίνεσθαι, 123–5, 195.
Six (cube de), 181, 217, n. 1.
Six Cents (disciples de P.), 116–7, 182 s.
Société pythagoricienne, 154, 160, 168 ss.
Socrate, 52, 55, 144–2 et 6, 205, n. 1.
soleil, 126–4, 127–1, 210.
Solon, 57, 61.
songes, 124–5, 129–14.
Sosicrate, 27, 30.
sotériologie, 158, 170.
Sotion, 22, 58.
souffles de l'âme, 129–2, 223.
sperme, 127–10, 216.
Speusippe, 59.
sphère, 132–11.
στάσεις parmi les P., 200 s.
statuaires (homonymes de P.), 142–10, 143–1.
στοιχεῖον, 125–1, 202.
Stoïciens, 19, 31, 36, 42, 48, 53, 57, 144–4, 175, 235.
Straton, 51, 61.
suicide (de P.), 137–6, 244.
Suidas, 13, n. 1, 14, 17, 25, 96.
σύστημα (de P.), 141–12, 250.
Symboles, 97, 117-119, 186 s.
Syracuse, 137–7 et 10, 244.

T (codex), 89 ss.
tabou, 186 s.
Tarente, 108–8, 136–11, 137–11, 142–4, 244.
Télaugès, 12, 14, 52, 139–5 et 7, 145–9, 161, 247 s., 253 s.
tendons (νεῦρα), 129–4, 224.
tension et relâchement, 123–7, 197.
terre, 125–5, 144–4, 205, 253.
testaments (des philosophes), 41, 61.
Thalès, 25, 59, 61, 158, n. 1, 174.
Théano, 138–8, 139–6 et 8, 145–9, 244, 246 ss.
Thèbes, 108–9.
Théétète, épigrammatiste, 143–10.
Théétète, pythagoricien, 185.
Thémistoclie, 109–8, 121–8.
Théoclès, 185.
Théodoriens, 31, 53, 60.
Théodose, 49.
Théophraste, 31, 40, 51, 59, 61 s.
Θεωρητικοί (οἱ), 160.
Θεοῦ φωναί, 116–1, 179 s.
θνησείδια κρέατα, 130–15, 229, 231.
θυμός, 128–13 ss., 222.
Thuries, 246.
Timarate, 185.
Timarès, 185.
Timée, pythagoricien, 185.
Timon, 43, 58.
Timycha, 243.
torche (symbole), 118–1.
traduction latine de Diogène, cf. *l.*
transmutation des éléments, 152–2, 201 ss., 212.
trigle, 120–1, 130–15, 188, 232.
tristesse, 119–3, 123–6.
Troie, 107–10.
Trois Cents (disciples de P.), 106–4, 153 s.
troubles antipythagoriciens, 241–244, 253.
Tyrrhénien, 103–9, 147 ss.
Tyrrhénos, 104–3, 149.

Ὑπομνήματα πυθαγορικά, 30, 124–6, 133–5, 138–13, 161, 184, 198 ss., 236, n. 3,
ὕψιστος (ὁ), 129–10, 225 ss.
uriner (symbole), 118–2 et 4, 186.

Varron, 160.
veines, 129–4, 224.
Vénus, planète, 178 s.
« Vers dorés », cf. Χρυσᾶ Ἔπη.
vertu, 130–8.
vêtements, 120–4, 130–11, 190, 231.
vie (origine et essence), 127–4 et 8, 213.
vieillesse (définition), 132–12.

vieillesse (honneurs dus à la), 122-12, 196.
vue de Pythagore, 112-1, 116-8, 120-2, 169, 183, 189 s., 193.
vision (théorie de la), 128-6 ss., 219 ss.
« voix de Dieu », cf. Θεοῦ φωναί.
voyages de P., 104-106, 151 ss

Xénocrate, 59.
Xénophane, 12, 37, 52, 253 s.
Xénophile, 117-1, 142-1, 185, 250.
Xénophon, 55.
Zacynthe (P. de), musicien, 142-8, 251.
Zaleucus, 117-4, 154, 185.
Zamolxis, 104-4, 149, 245.
Zaras ou Zaratas, cf. Zoroastre.
Zénon de Cittium, 57, 59.
Zénon d'Elée, 60.
Zeus, 129-7, 229.
Zeuxis, 49.
Zoïle. 104-1.
Zoroastre, 14, 160 s., 200, n. 1, 211, n. 2.

TABLE DES AUTEURS

CITÉS DANS

L'INTRODUCTION, LE TEXTE DE DIOGÈNE ET LE COMMENTAIRE [1].

Aëtius, I, 3-8 : 198. — I, 8-2 : 227. — I, 9-2 : 203. — I, 14-2 : 202. — I, 15-3 : 202, 204. — I, 25-2 : 209. — I, 25-3 : 209. — II, 1-1 : 203. — II, 6-2 : 202. — II, 6-3 : 201 s. — II, 25-14 : 208. — II, 28-5 : 208. — II, 29-4 : 208. — IV, 4-1 : 222. — IV, 5-10 : 222. — IV, 7-1 : 204, 208, 226. — IV, 9-10 : 202, 221. — IV, 13-9 : 219. — V, 1-3 : 192. — V, 3-2 : 216. — V, 4-2 : 216. — VI, 14-3 : 221.

Africanus, — Eusèbe, *Chron.*, I, p. 200 : 27, n. 1.

Albinus, *Inst. de Plat. doctr.*, 14 : 221, n. 1.

Alcméon, fr. 4 : 206. — *Vors.*, 133-34 : 224. — 133-40 : 206. — 134 : 216.

Alexandre Polyhistor, ἐν ταῖς τῶν Φιλοσόφων Διαδοχαῖς, Diogène, VIII, 24 ss. : 124-5, 133-4, 168, 175, 198-237. — Clément, *Strom.*, I, 69 : 30, n. 3. — Eusèbe, *Chron.*, I, p. 29 et p. 35 : 30, n. 3.

Ambroise, *De virg.*, I, 4 : 242, n. 2.

Ammonius, *In Categ. Arist.*, p. 1-12 : 51, n. 1.

Anatolius. *De decade*, pp. 5 s. : 199.

Anaxagore, — *Vors.*, 390-4 : 209. — 396-36 : 222. — 397-30 : 223. — 398-1 : 216.

Anaximandre, — *Vors.*, 17-5 et 21-7 : 211.

Anaximandre le jeune, — Suidas, *s. v.* : 186, 238.

Anaximène, — *Vors.*, 24-11 : 207. — 25-7 : 208.

Androcyde, — Jamblique, *V. P.*, 145 : 167. — *Théol. Ar.*, p. 40 : 157. — Tryphon (Rhet. gr., III, 193) : 186, 189.

Anthologie Palatine, VII, 95 : 5.

Anticlide, ἐν β' περὶ Ἀλεξάνδρου, Diogène, VIII, 11 : 113-4, 172.

Antiphon, ἐν τῷ περὶ τῶν ἐν ἀρετῇ πρωτευσάντων, Diogène, VIII, 3 : 105-4, 151 s. — Porphyre, *V. P.*, 7-9 : 149, 151, 183.

Antonius Diogène, — Lydus, *De mens.*, IV, 42 : 211, 239 — Porphyre, *V. P.*, 10 : 148. — 11 : 152. — 12 : 161. — 36 : 174. — 38 : 199. — 44 : 211, 239.

[1] Cette table ne contient pas les noms des auteurs cités sous l'apparat critique de l'édition, parce qu'elle en eût été surchargée. L'abréviation *Vors.* désigne la troisième édition des *Fragmente der Vorsokratiker* de Diels.

Apollodore, — Diogène, VIII, 12 : 113-7, 173. — Athénée, X, 418 F : 173. — Plutarque, *Non posse suav. vivi...*, 11 : 173. — Stobée, *Ecl.*, I, 24 : 179.
Apollonius de Tyane, — Jamblique, *V. P.*, 7 : 194. — 11 : 151 s. — 13 : 176, 193. — 25 : 153, 176. — 68 : 176. — 69 : 175 s., 193. — 71-73 : 169. — 254 : 154. — Porphyre, *V. P.*, 2 : 151.
Apollonius, *Mirab.*, 6 : 171.
Apostolius, *Prov.*, II, 652 : 71.
Apulée, *Apol.*, 56 : 90. — *Flor.*, II, 15 : 150-153. — *De mundo*, 27 : 226. — *De Plat.*, I, 12 : 226.
Archélaos, — *Vors.*, 411-2 s. : 211, 223. — 412-2 : 211. — 412-7 : 222.
Archytas, — *Vors.*, 330-18 : 220. — Jamblique, *Protr.*, 4 : 210.
Aristarque, — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 62 : 147.
Aristide Quintilien, *De mus.*, III, p. 142 : 218.
Aristippe de Cyrène, ἐν τῷ περὶ τῶν Φυσιολογιῶν, Diogène, VIII, 21 : 122-5, 194.
Aristophane, ἐν τοῖς Ἥρωσι, Diogène, VIII, 34 : 131-8.
Aristophon, Πυθαγοριστῇ, Diogène, VIII, 38 : 135-4, 135-11, 156.
Aristote, *De an.*, A, 2, 205 *b* 24 : 213, n. 2. — *De cœlo*, B, 2, 285 *b* 22 : 205. — *Met.*, A, 5 : 219. — A, 986 *a* 4 : 202. — A, 987 *a* 2 : 202, 233. — A, 989 *b* 28 : 203. — A, 990 *a* 16 : 202, n. 2, 233. — Z, 2, 1028 *b* 16 : 200. — N, 3, 1090 *b* 5 : 200. — *Phys.*, Δ, 6, 213 *b* 22 : 204. — Fragments dans : Aulu Gelle, IV, 11 : 188. — Damascius, *De princ.*, II, 172 : 236. — Diogène, VIII, 13, ἐν Δηλίων πολιτείᾳ : 115-4, 177. — 19 : 119-9, 188. — 34, ἐν τῷ περὶ τῶν κυάμων (chapitre) : 131-3, 133-6, 188, 237, n. 1. — Elien, *V. H.*, II, 26 : 170 s., 188. — IV, 17 : 170 s., 180, 188, 230. — Jamblique, *V. P.*, 82 : 180, 210, 238 ss. — 83 : 230. — 85 : 193, 195, 231. — Simplicius, *Comm. in Ar. de cœlo*, 511-30 ss. : 210. — * *Grande Morale*, B, 15 : 168.
Aristoxène, — Athénée, II, 47 A : 190. — X, 418 E : 192. — Aulu-Gelle, IV, 11 : 188, 192, 195. — Clément d'Alex., *Strom.*, I, 62 : 147. — Diogène, I, 118 : 150. — VIII, 1 : 103-9, 147. — VIII, 8 : 108-17. — VIII, 14 : 115-8. — ἐν δεκάτῳ Παιδευτικῶν Νόμων, VIII, 15 : 116-13, 160, 185. — VIII, 16 : 117-1, 185. — VIII, 20 : 121-5, 192. — VIII, 21 : 121-6, 192. — VIII, 46 : 142-1, 250. — Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2-13 : 160. — Jamblique, *V. P.*, 97 : 189. — 98 : 188, 190, 192 s., 213, 230. — 99 : 227, 229. — 100 : 190, 230. — 101 : 191. — 111 s. : 197. — 130 : 185. — 164 : 171. — 172 : 185. — 174 : 209. — 175 : 185. — 196 : 197. — 197 : 190 s. — 203 : 185. — 231 : 191. — 241 : 182. — 248 s. : 185, n. 2, 242. — Porphyre, *V. P.*, 9 : 151, 153, 250. — 22 : 182. — Stobée, *Flor.*, 43-79 : 185. — *Theol. Arithm.*, 40 : 157, 181.
Arsénius, *Viol.*, p. 310 : 52, n. 2, 247 s.
Athénée, I, 5 E : 174. — IV, 161 : 240 s. — VII, 308 C : 189. — VIII, 336 D : 58. — X, 427 D : 238.
Augustin, *De civ. Dei*, VIII, 8 : 52, n. 1. — XVIII, 37 : 250. — *Ep.*, III, 137-3 : 174, 253.
Aulu-Gelle, I, 9 : 160, n. 2. — III, 17 : 184. — IV, 11 : 250. — XIV, 6 : 19.

Bacchylide, X, 119 : 171.
Basile, *Hom. IV in Hex.*, 5 : 203.

Callimaque, — *Oxyrh. Pap.*, VII, 33 : 158.
Censorinus, *De die nat.*, IV, 3 : 210.
Chalcidius, *In Tim.*, 30 : 222, n. 1.
Cicéron, *Caton*, 21-78 : 208. — *De fin.*, V, 2 : 183, n. 2. — *De nat. deor.*, I, 11-27 : 204, 208. — III, 88 : 174,

n. 1, 177. — *De re p.*, III, 11-19 : 175. — *Somn. Scip.*, 4 : 226. — *Tuscul.*, IV, 10 : 222. — V, 13-38 : 208.
Cléarque, — Aulu-Gelle, IV, 11 : 155.
Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 63 : 52, n. 3. — I, 131 : 165. — III, 24 : 190. — V, 28 : 231. — VII, 31 : 177 s.
Commentaire de Berne à Lucain, p. 289, Us. : 182.
Cratinos, ἐν Πυθαγοριζούσῃ, Diogène, VIII, 37 : 134-7, 240 s. — ἐν Ταραντίνοις : 134-8, 240 s.

Démétrius, — Diogène, VIII, 85 : 163.
Démocrite, fr. 171 : 228. — *Vors.*, II[5], p. 6-40 : 209. — 39-11 : 229. — 49-6 : 211. — 55-18 : 224.
Denys, — Diogène, VIII, 47 : 143-4.
Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.*, II, 58 : 175.
Dicéarque, — Aulu-Gelle, IV, 11 : 155. — Diogène, VIII, 40 : 136-11, 242 s. — Porphyre, *V. P.*, 19 : 175, 213, 246. — 56 : 150.
Didyme, — Clément d'Alex., *Strom.*, I, 80 : 246, 248.
Diodore, X, 3-4 : 150. — X, 5-2 : 190. — X, 6-4 : 158, n. 1. — X, 9 : 116 s., 230. — X, 10 : 166, n. 1. — X, 17 : 176.
Diogène d'Apollonie, fr. 5 : 207. — *Vors.*, 425-5 et 426-11 : 222.
Diogène Laërce, **I**, 1 ss. : 45. — 3 : 36, 43. — 5 : 12, 36. — 6 ss. : 50. — 11 : 50, 62. — 12 : 51, 165. — 13 : 51. — 15 : 248, 253. — 16 : 51, 163. — 20 : 45, 62. — 23 : 62. — 25 : 158, n. 1, 173. — 30 : 45. — 32 : 45. — 33 : 62. — 38 : 48. — 39 : 37. — 53 : 62. — 54 : 62. — 60 : 229, n. 1. — 62 : 42. — 63 : 7, 38, 48. — 81 : 62. — 82 : 45. — 97 : 38. — 103 : 37. — 104 : 42. — 112 : 11, 61. — 114 : 62. — 115 : 49. — 118 : 10. — 121 : 151. — **II**, 1 : 47. — 2 : 250. — 5 : 253. — 10 : 47. — 11 : 47. — 14 : 56, 62. — 20 : 47. — 21 : 63. — 38 : 47. — 39 : 45. — 40 : 41. — 41 : 49. — 42 : 49. — 44 : 62. — 46 : 37. — 48 : 56. — 55 : 56, 62. — 57 : 45. — 58 : 37. — 59 : 11, 49, 56. — 65 : 7, 45. — 68 : 45. — 85 s. : 53. — 97 : 11, 53, 60. — 103 : 45. — 106 : 47. — 115 : 56. — 134 : 45. — 141 : 56. — **III**, 4 : 47. — 5 : 48. — 9 : 184. — 17 : 63. — 19 : 47. — 24 : 47. — 36 : 7, 45. — 37 : 46. — 40 : 47. — 41 : 49. — 43 : 62. — 45 : 37 s. 62. — 47 : 8, 11, 36, 49, 60. — 48 : 47. — 49 : 45. — 63 : 47. — **IV**, 1 : 11. — 4 : 10, 45, 49. — 5 : 47, 59. — 8 : 49, 56. — 14 : 49, 59. — 20 : 38. — 24 : 45. — 27 : 37 s. — 39 : 56. — 44 : 61. — 54 : 47. — 57 : 38. — 62 : 48. — 63 : 46. — 65 : 56. — **V**, 4 : 56. — 5 : 47. — 6 : 45. — 10 : 49. — 11 : 11, 61 s. — 16 : 62. — 21 : 11, 37, 59, 62. — 28 : 62. — 34 : 63. — 36 : 49. — 37 : 56. — 41 : 47. — 42 : 11, 37, 59. — 50 : 62. — 51 : 11, 62. — 57 : 62. — 58 : 51. — 64 : 62. — 65 : 51. — 67 : 56. — 68 : 45. — 69 : 11, 62. — 75 ss. : 56. — 76 : 47. — 77 : 47. — 83 : 62. — 88 : 56. — 89 : 56. — 91 : 62. — **VI**, 12 : 48. — 20 : 49. — 25 : 47. — 73 : 47. — 89 : 46. — 103 : 37, 45, 60. — **VII**, 4 : 62, 235. — 7 : 56, 61. — 10 : 41. — 12 : 62. — 31 : 62. — 34 : 62. — 37 : 45. — 38 : 60. — 47 : 45. — 48 : 48. — 160 : 60, 63. — 175 : 62. — 179 : 48. — 185 : 56. — 189 : 11, 59, 62. — **VIII**, 2 : 10 s., 45. — 3 : 26, 56. — 6 ss. : 45, 48. — 7 : 43, 45. — 8 : 43, 45, 63, 71, 80 s. — 9 : 74, 81. — 10 : 56. — 11 : 45. — 12 : 47, 81. — 15 : 47. — 17 : 72, 82, 97. — 19 : 44, 82. — 21 : 45, 71. — 24 ss. : 30, 47. — 26 : 92. — 28 : 83. — 32 : 83. — 34 : 72. — 34 : 11, 23 s., 84. — 35 : 11. — 36 : 63. — 38 : 73. — 39 : 11, 24, 44, 45. — 40 : 24, 44, 85. — 41 : 63, 85. — 42 : 161. — 43 : 94. — 44 s. : 86. — 46 : 87, 175. — 47 : 26,

47 s. — 48 : 47, 56. — 49 : 72, 87. — 53 : 11, 21, 46 s., 174. — 54 : 157, n. 1. — 63 : 47. — 72 : 42, 56. — 73 : 47. — 74 : 62. — 82 : 57. — 83 : 47. — 84 : 57, 184. — 85 : 184. — 88 : 57. — 90 : 10, 47, 59. — 91 : 254. — IX, 11 : 63. — 14 : 62. — 18 : 240. — 20 : 47, 254. — 21 : 52, 203, n. 2. — 23 : 10, 27, 57, 178. — 24 : 57. — 26 : 57. — 28 : 37. — 29 : 47. — 34 s. : 45. — 43 : 62. — 45 : 63. — 49 : 62. — 55 : 62. — 59 : 38. — 60 : 49. — 61 : 48. — 65 : 57. — 69 : 52. — 79 ss. : 35. — 87 ss. : 49. — 89 : 47. — 109 : 22, 35, n. 2, 58. — 110 : 57. — 111 : 58. — X, 3 : 45, 49. — 4 : 48. — 9 : 36, 54. — 11 s. : 48. — 13 : 52. — 16 : 62. — 22 : 62. — 24 : 49. — 25 : 54. — 27 s. : 60. — 29 : 36. — 83 : 62. — 117 : 62. — 121 : 62. — 138 : 36, 60.

Diogénien, *Prov.*, IV, 58 : 253.

Duris, — Porphyre, *V. P.*, 3 : 248.

Ecphante, — *Vors.*, 340-28 : 203 s. — 341-7 : 208 s.

Empédocle, fr. 34 : 239. — 45 : 208. — 105 : 223. — 129 : 157. — 135 : 175. — 136 s. : 240. — *Vors*, 213-1 : 211. — 221-10 : 221. — 273-5 : 209. — Diogène, VIII, 43 : 139-5.

Épicharme, fr. 2 : 229. — 9 et 22 : 227. — *Vors.*, 127-22 : 210.

Épigène, — Clément d'Alex., *Strom.*, I, 131 : 165.

Épiphane, *Adv. haer.*, I, 1 : 193, 206, 208. — I, 7 : 204. — III, 2-9 : 199.

Ératosthène, — Diogène, VIII, 47 : 26, 143-5, 174, 252 s.

Etymologicum Magnum, *s. v.* ἱερὸν ἦμαρ : 230. — *s. v.* Πυθαγόρας : 194.

Eubulide, — *Theol. ar.*, 40 : 157, 181.

Eudore, — Simplicius, *In Phys.*, p. 181-10 : 199.

Eudoxe, — Porphyre, *V. P.*, 7 : 193.

Euripide, *Oreste*, 735 : 168. — *Phén.*, 243 : 168. — 536 : 168, n. 1.

Eusèbe, *Prép. év.*, X, 14-14 : 52, n. 2, 247 s.

Eustathe, *In Homer.*, p. 896-63 : 5. — 1701-61 : 245. — 1720-31 : 189. — 1961-10 : 245.

Euxithée, — Athénée, IV, 157 C : 178, 224.

Favorinus, ἐν τρίτῳ τῶν Ἀπομνημονευμάτων, Diogène, VIII, 12 : 114-4, 174. — ἐν ὀγδόῃ Παντοδαπῆς Ἱστορίας, VIII, 12 : 114-6, 251. — VIII, 47 : 143-5. — ἐν Παντοδαπαῖς Ἱστορίαις, VIII, 15 : 116-11, 183. — VIII, 48 : 144-1, 203, 253. — VIII, 49 : 144-5, 253.

Festus, *s. v.* Aemilia : 148, 248.

Galien, *OEuvres*, éd. Kühn, t. XIV, 218 : 8, n. 3. — T. XIV, 567 : 249.

Ps.-Galien, *Hist. phil.*, 2 : 52, n. 3. — 3 : 51, n. 1. — 10 : 203, 209. — 28 : 222. — 30 : 192. — 35 : 199.

Grégoire de Naziance, *Ep.*, 198 : 174.

Hellanicus, — Suidas, *s. v.* Ζάμολξις : 245.

Héraclide Lembos, ἐν τῇ Σωτίωνος ἐπιτομῇ, Diogène, VIII, 7 : 108-10 et 15, 163 ss. — ἐν τῇ τῶν Σατύρου Βίων ἐπιτομῇ, VIII, 40 : 137-5, 150, 243 s. — VIII, 44 : 140-4, 164, 249. — Porphyre, *In Ptolem. harm.*, I, 3 : 172.

Héraclide Pontique, — Cicéron, *Tusc.*, V, 3 : 165. — Diogène I, 12 : 165. — VIII, 4 ss. : 106-6 — 107-16, 154 ss. — Porphyre, *De abst.*, I, 26 : 174, 193. — Proclus, *In Tim.*, II, p. 8-9 : 221.

Héraclite, fr. 35 : 166. — 40 : 166. — 129 (= Diogène, VIII, 6) : 107-18 ss., 166. — *Vors.*, 68-28 et 69-8 : 209. — 69-28 : 205. — 72-35 : 209 — 75-14 214.

Hermippe, — Athénée, V, 213 F : 251. — Diogène, VIII, 1 : 103-9. — ἐν δευτέρῳ περὶ Πυθαγόρου, VIII, 10 : 103-9. —

VIII, 40 : 137-7. — VIII, 41 : 137-13, 155. — VIII, 85 : 184.
Hérodote, I, 8 : 249. — I, 30 : 166. — II, 81 : 190. — IV, 95 : 10, 44, 104-5, 149, 245.
Hésychius lexicogr., *s. v.* ἐν Σάμῳ κομήτης : 253.
Hiéroclès, *In Aur. Carm.*, 67 : 230.
Hiéronyme de Rhodes, — Diogène, VIII, 21 : 121-9, 156, 194.
Hippase, — *Vors.*, 38-9 ; 203, n. 1.
Hippobotos, — Diogène, VIII, 43 : 139-4, 248. — Jamblique, *V. P.*, 189 ss. : 242. — *Theol. ar.*, p. 40 : 157, 181.
Hippocrate, *Aphor.*, 3-9 : 206. — *De Carn.*, 2 : 207. — 3 : 211. — *De Diaeta*, I, 8 : 219. — *De gen.*, 1 : 216. — *De morbis*, I, 30 : 223. — *De morbo sacro*, 1 : 232. — 14 : 224. — *De nat. inf.*, 12 : 214. — *De sept. partu*, 9 : 219. — *De ventis*, 14 : 223.
Hippolyte, *Adv. haer.*, I, 2-13 : 161. — I, 2-14 : 211. — I, 2-18 : 178. — I, 25-2 : 192. — IV, 51 : 201, n. 1. — VI, 2-25 : 210. — VI, 2-28 : 210. — VI, 23 : 161, 199. — VI, 27 : 186, 189.
Hippon, — *Vors.*, 289-36 : 214. — 290 : 216.

Ion de Chios, ἐν τοῖς Τριαγμοῖς, Diogène, VIII, 8 (fr. 2) : 109-2, 165. — fr. 4 : 162.
Irénée, *Adv. haer.*, II, 14-6 : 199.
Isocrate, *Busiris*, 28 : 152. — 29 : 169.

Jamblique, *In Nic. ar.*, p. 74 : 199. — *Protr.*, 21 : 84, 189, 231. — *Vie de Pythagore*, 1-9 : 170. — 11 : 27, n. 2, 253. — 25 : 175, 193. — 27 : 183. — 29 : 183. — 30 : 27, n. 2, 170, 253. — 48 : 194. — 50 : 165, 194. — 54 : 193. — 55 : 249. — 56 : 45. — 59 : 203. — 63 : 80. — 72 et 74 : 160, n. 2. — 84 : 84. — 86 : 84. — 88 : 252. — 91 s. : 170 s. — 93 : 192. — 97 : 82. — 99 : 197. — 106 ss. : 176, 197. — 107 s. : 160, n. 2. — 108 : 175, 193. — 109 : 188. — 127 : 147. — 132 : 194. — 134 : 171. — 135 : 170. — 138 : 231. — 140 : 171. — 146 : 30, n. 2, 161, 184, 236, n. 3, 247. — 147 : 192. — 149 : 190, 192, 197. — 150 : 82, 160, n. 2, 193. — 153 : 178, 208, n. 2, 224, 230. — 154 : 170, 211. — 155 : 170, 232. — 157 : 30, n. 2. — 161 : 180. — 162 : 203. — 163 : 81. — 166 : 164. — 168 : 175. — 170 : 183. — 175 : 197. — 193 : 24, n. 1. — 199 : 160, 184, 236, n. 3. — 217 : 209. — 218 : 194. — 219 : 209. — 223 et 224 : 197. — 240 : 209. — 241 : 164. — 244 : 81. — 266 : 164, 180. — 267 : 182, 185, 246 s.
Jean de Rhodes (?), *Artemii Passio*, 29 : 171, 240, 242, n. 2, 244.
Jérôme, *Adv. Jovin.*, II, 14 et 38 : 190.
Julien, *Or.*, 8, p. 306, H. : 187.
Ps-Justin, *Coh.*, 19 : 199.

Lucien, *Dial. mort.*, 20-3 : 170. — *Gallus*, 8 : 174, 253. — 15 et 18 : 170. — *Philops.*, 29 : 225. — *Vit. Auct.*, 2 : 27, n. 2, 253. — 4 s. : 202 s., 229.
Lycus, — Porphyre, *V. P.*, 5 : 148.
Lydus, *De mens.*, II, 101 : 209.
Lysis, *Lettre à Hippase* (ou *Hipparque*), Diogène, VIII, 42 : 138-10, 161, 184, 223, 247.

Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 5-12 : 201, n. 1. — I, 6-14 ss. : 218. — I, 6-33 : 201, n. 1. — I, 6-36 : 203. — I, 6-37 : 210, n. 1.
Martianus Capella, VIII, 882 : 179.
Mnaséas, — Suidas, *s. v.* Ζάμολξις, et Etym. magn., *ibid.*, : 149.
Mnésimaque, Ἀλκμαίωνι, Diogène, VIII, 37 : 135-1.
Modératus, — Porphyre, *V. P.*, 49 s. : 199.

Néanthe, — Jamblique, *V. P.*, 189 ss. : 242. — Porphyre, *V. P.*, 1 : 150 s. — 2 : 147, 149. — 54-56 : 150, 242 s. — *Theol. ar.*, p. 40 : 157, 181.
Nicomaque, — Jamblique, *V. P.*, 33 : 154. — 184 et 252 : 150. — Photius, Cod. 187, p. 143 A : 199. — Porphyre, *V. P.*, 21 : 154.
Numénius, — Chalcidius, *In Tim.*, 193 : 200.

Ps.-**O**cellus, *De Univ. nat.*, III : 209 s.
Olympiodore, *In Phaed.*, p. 5 : 242, n. 2. — 8 : 82. — 25 : 187. — 103 : 178.
Onésicrite, — Strabon, XV, 716 : 193.
Origène, *C. Celse*, II, 55 : 245.
Orphée, *Lith.*, 431 : 158, n. 2. — *Op. et dies*, fr. 24 : 230. — Fragments 123 : 204, n. 1. — 222 s. et 226 : 178. — 155 : 225. — *Vors.*, II³, p. 170-30 : 214.
Ovide, *Mét.*, XV, 214 : 229. — XV. 237 : 202 s.

Pamphila, — Diogène, I, 24 : 174.
Papyrus d'Herculanum (biographie) : 153, 249.
Parménide, fr. 9 : 205. — 14 et 15 : 208. — *Vors.*, p. 138-12 : 210. — Diogène, VIII, 14 (fausse citation) : 10, 115-10, 178.
Paul le Jurisconsulte, *Sentent.*, IV, 9-5 : 219.
Pausanias, II, 13-1 ss. : 148.
Philolaos, fr. 2 : 219, n. 1. — 6 : 219, n. 1, 229. — 7 : 204. — 12 : 201, 204. — 13 : 222. — *Vors.*, p. 306-17 : 202. — 308 : 233, n. 1. — 308-16 : 214. — 318-319 : 203, n. 1. — 320-12 : 227.
Philoponus, *Comm. in Arist. De an.*, p. 92-2 : 213, n. 2.
Philostrate, *Vit. Apol.*, I, 32-2 : 190. — *Vit Soph.*, 19 : 252.
Photius, Cod. 249 : 160, n. 2, 247 ss. — 249, p. 438 B : 193. — 439 A : 200, 224. — 439 B : 206, 209. — 440 A : 203.
Platon, *Apol.*, pp. 23 et 29 : 166. — *Banquet*, 188 *a b* : 206. — 191 *b* : 215. — *Lois*, VI, 757 *a* : 168, n. 1. — *Lysis*, 207 *c* : 168. — *Phèdre*, 278 *d* : 166. — 279 *c* : 168. — *Rép.*, VIII, 546 *b* : 181, n. 1. — *Timée*, 43-45 : 224, n. 1. — 73 : 216, 224. — 91 *b* : 216. — * *Lettre à Dion*, Diogène, VIII, 15 : 116-6, 183 s.
Pline, *Hist. Nat.*, II, 37 : 179. — XXIII, 63 : 175. — XXXV, 46 : 170.
Plutarque, *De an. procr.*, 2 : 161. — 12 : 218. — 13 : 181. — *De esu carn.*, 2-3 : 175. — *De fac. in orbe Lunae*, 28 : 225. — *De gen. Socr.*, 16 : 170. — *Numa*, 8-6 : 171. — 8-10 : 193. — 8-11 : 148, 248. — 13 : 175. — *Paul-Émile*, 2-1 : 148, 248. — *Quaest. conv.*, II, 3-1 : 188, n. 1. — II, 3-2 : 231. — IV, 5-2 : 188, n. 1. — VIII, 2-1 : 173. — VIII, 7 : 148. — VIII, 8 : 188, n. 1, 189. — *Quaest. Plat.*, VIII, 4-3 : 204. — *Sylla*, 36-5 : 10. — * *De ed. pueor.*, 17 : 189. — * *Prov. Alex.*, 108 : 253. — * *Vita Hom.*, 122 : 223. — 145 : 199, 218.
Pollux, *Onom.*, II, 226 : 222.
Porphyre, *De antro nymph.*, 31 : 225. — *De abst.*, II, 28 : 193. — III, 1 et 26 : 175. — IV, 16 : 230, n. 1, 231. — IV, 22 : 231. — *Vie de Pythagore*, 2 : 14. — 4 : 14, 153. — 7 : 26, 30. — 12 : 14. — 15 : 150, 174. — 17 : 153. — 26 : 80. — 27 : 171. — 28 : 14, 170 s. — 34 : 82, 190. — 36 : 192. — 38 s. : 197. — 40 : 196. — 45 : 188. — 55 : 150.
Posidonius, — Galien, *De Hipp. et Plat.*, 5 : 222. — Sénèque, *Ep.*, 90-6 : 185.
Priscianus Lydus, *Met. in Theophr.*, 20-16 : 221.
Proclus, *In Remp.*, I, p. 97 : 199. — II, p. 26 : 219. — II, p. 34 s. : 217. — II, p. 68 : 181. — II, p. 109 : 161. — II, p. 173 : 182. — *In Tim.*, II, p. 270 : 181, 201, n. 1.
Psellus, *De numeris* : 217, n. 1.

Satyrus, — Diogène, III, 9 : 160, 184.
Scholies à Apollonius de Rhodes, I, 645 : 155.
Scholies à Homère, *Iliade,* Γ, 1 : 203. — Θ, 66 : 230. — T, 119 : 219.
Scholies à Lucien, p. 124, R. : 171.
Scholies à Platon, *Alcib.* I, p. 480 : 160. *Rép.*, X, 600 *b* : 14, 96, 244, n. 1, 249.
Scholies à Sophocle, *El.*, 62 : 89, n. 2, 155 s., 245.
Scholies à Théocrite, XIV, 5 : 160, n. 2.
Sénèque, *Ep.*, 108-18 : 175.
Servius, *In Aen.*, VI, 724 : 203 s.
Sextus Empiricus, *Adv. math.*, IX, 127 : 175, 204, 208. — X, 249-284 : 200. — *Pyrrh.*, III, 152 ss. : 200.
Sopatros, — Photius, Cod. 161, p. 104 A 2 : 5.
Sosicrate, ἐν Διαδοχαῖς, Diogène, VIII, 8 : 109-8.
Speusippe, — *Theol. arithm.*, p. 62 : 201.
Stéphane de Byzance, *s. v.* Δρυΐδαι, Ἐνετοί, Χολλεῖδαι : 5.
Stobée, *Ecl.*, I, 1-10 : 218. — I, 18-1 C : 204.
Strabon, XIV, 632 : 152.
Suidas, *s. v.* Ἀριγνώτη : 247. — Ἀριστόξενος : 250. — αὐτὸς ἔφα : 252. — γνώριμοι : 183. — Ἐμπεδοκλῆς : 52, n. 2, 248. — Ζήνων : 166. — Ζωροάστρης : 161. — ἥδη : 89, n. 2, 156, 245. — Θεανώ 1 et 2 : 153, 165, 246 ss. — Μυῖα : 247. — πελαργᾶν : 191. — Πυθαγόρας : 14, 96, 160, n. 2, 183. — τάδε ἐκ τοῦ τρίποδος : 71. — τετραλογία : 5. — Τηλαύγης : 52, n. 2, 247 s.
Syncellus, *Chron.*, p. 239 *b* : 27, n. 2, 253. — P. 247 *c* : 249.

Tertullien, *De an.*, 28 : 156, 245. — *Apol.*, 46-13 : 251.
Théétète, — Diogène, VIII, 48 : 143-10.
Théol. Arithm., pp. 4 et 7 : 199. — P. 39 : 217, n. 1. — P. 40 : 152, 249. — P. 47 : 218.
Théophraste, *Char.* : *Superst.*, 9 : 230, n. 2. — *Met.*, 33 : 199. — *De Sensu,* 3 et 25 : 223. — Alexandre, *In Met.*, A, 3, 984 *b* 3 : 235. — Diogène, VIII, 48 : 144-5.
Théopompe, — Athénée, V, 213 F : 251. — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 62 : 147.
Timée, — Diogène, VIII, 10 : 111-6, 168 ss. — ἐν δεκάτῳ Ἱστοριῶν, VIII, 11 : 113-1, 171. — VIII, 54 : 157, n. 1. — Jamblique, *V. P.*, 37 : 196, 203, 227, 229. — 40 : 196. — 47 : 196, 229. — 50 : 183. — 53 : 180, 252. — 54 : 196. — 56 : 171. — 163 : 172. — 170 : 247. — 244 : 172. — 254 ss. : 154, 169, n. 2, 183, 241. — 255 : 252. — 256 : 196 s., 230. — 257 : 165. — 259 : 165. — 264 : 173, 183. — 265 : 247, 249 s. — Justin, XX, 4 : 153 s., 175, n. 1, 183, 241. — Photius, *s. v.* κοινά : 168. — Porphyre, *V. P.*, 4 : 183, 247. — Scholie du *Phèdre,* p. 279 *c* : 168. — Zénobe, *Prov.*, IV, 79 : 168.
Timon, ἐν τοῖς Σίλλοις, Diogène, VIII, 36 : 133-7, 239.
Tzetzès, *Chil.*, X, 797 : 184. — XI, 92 : 249.

Valère-Maxime, VIII, 7, ext. 2 : 153, 165, 183, n. 2. — VIII, 15-2 : 183.
Varron, *De re rust*, I, 3 : 209. — Augustin, *De civ. Dei,* XXII, 28 : 182. — *De ord.*, II, 20 : 160, n. 2. — Censorinus, *De die nat.*, 9 ss. : 217, n. 1, 219.
Vers Dorés : 61 s. : 228. — 70 s. : 226.
Virgile, *Énéide,* VI, 740 et 435 : 225.
Vitruve, *De arch.*, II, 2, et VIII, 1 : 202 s.

Xénocrate, — Aristote, *Top.*, II, 6 : 228. — Porphyre, *In Ptol. harm.*, I, 3 : 172.
Xénophane, ἐν ἐλεγείᾳ (fr. 7), Diogène, VIII, 36 : 113-11, 178, 240. — Diogène, IX, 18 : 240.

Zénon, — Diogène, VIII, 48 : 144-5.

271

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS 3

INTRODUCTION. 5

I. Nom, époque et œuvres de Diogène Laërce 5

II. L'*Histoire philosophique* de Diogène 9

1. Problème relatif à la composition de cet ouvrage 9

2. L'état de la question d'après les recherches antérieures. . . . 16

3. Étude de la composition de l'ouvrage 34

A. La personnalité de Diogène 34

B. Ses méthodes de travail 40

a) Choix des sources 40

b) Esprit critique 43

c) Sources immédiates de Diogène 46

4. Plan de l'œuvre 50

a) Dans le Prologue 50

b) Dans le corps de l'ouvrage 51

c) Étendue chronologique du sujet 53

5. Les rubriques d'une biographie. 54

III. La tradition manuscrite 63

ÉDITION CRITIQUE DU TEXTE DE LA *Vie de Pythagore* (l. VIII) 101

COMMENTAIRE ET ÉTUDE DES SOURCES 147

TABLE ALPHABÉTIQUE 255

TABLE DES AUTEURS CITÉS DANS L'INTRODUCTION, LE TEXTE DE DIOGÈNE ET LE COMMENTAIRE 264

BINDING LIST OCT 1 1929

AS
242
B325
t.17

Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques
Mémoires. Collection in 8°.
2. sér.

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY